This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

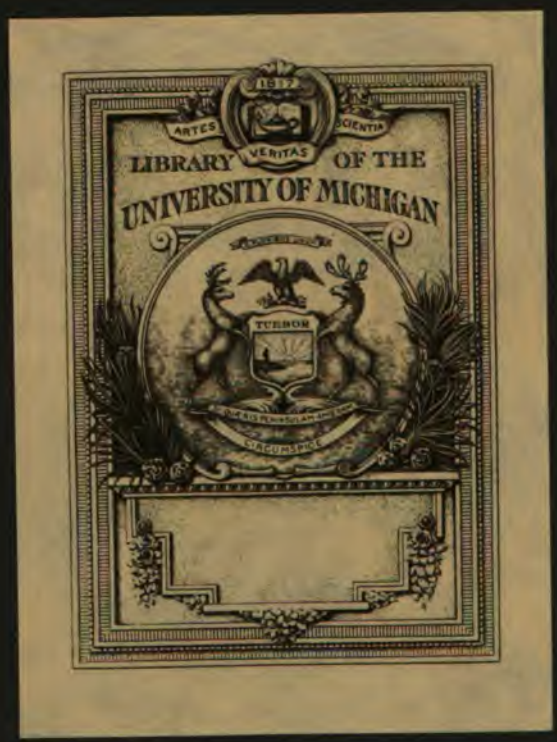
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,588,980


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Z
1007

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE JULES MOUREAU

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TROISIÈME

(SEIZIÈME DE LA COLLECTION.)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

35, RUE DE GRENELLE, 35

1876

Compl. set
Swets
7-14-37
33235

LE PRINCE AUGUSTIN GALITZIN

C'est avec un profond sentiment de tristesse que nous venons payer ici un juste tribut d'éloges et de regrets à la mémoire d'un des membres du Comité de rédaction du *Polybiblion*, qui était venu s'associer à notre œuvre avec cette énergie et ce dévouement qu'il savait mettre au service de la vérité et de la science.

Le prince Augustin Galitzin nous a été enlevé le 17 décembre, à l'âge de cinquante-deux ans ; atteint, au printemps dernier, du mal inexorable qui devait l'emporter, après de longues et indicibles souffrances, il a vu venir la mort avec un courage et une sérénité admirables, et s'est endormi du sommeil du juste, fortifié par les secours de l'Église, et par la bénédiction du Souverain-Pontife. C'est ainsi qu'il a couronné sa vie, et s'est montré, jusqu'à la fin, digne du nom qu'il portait.

Descendant des grands ducs de Lithuanie, issu d'une race qui avait donné des martyrs à la foi catholique, le prince Galitzin avait tout sacrifié à ses convictions religieuses : richesses, honneurs, patrie. Venu en France à l'âge de douze ans, il devait y passer le reste de sa vie, sans pour cela oublier un seul moment sa chère Russie, à laquelle plusieurs de ses productions sont consacrées. Tous ceux qui l'ont approché ont pu apprécier le charme de ses relations, la finesse de son esprit, l'étendue de ses connaissances ; mais ceux qui sont entrés dans son intimité savaient seuls tout ce qu'il y avait dans son âme d'abnégation, d'exquise bienveillance, de fermeté chrétienne.

Il est mort sur le champ de bataille, luttant avec ardeur. Ceux qui restent doivent maintenir haut et ferme leur drapeau, en s'efforçant de remplir dignement leur tâche, et avec l'espoir de ne point être d'inutiles soldats de la cause de la vérité.

Le Président du Comité de rédaction,
G. DE BEAUCOURT.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

La grande Vestale, par Mme ALLARA-NIGRA. Paris, Dentu, 1875, in-18 j. de 288 p. 3 fr. — *Le Chariot d'or*, par HENRY CAUVAIN. Paris, Lecoffre, 1875, in-18 j. de 344 p. 2 fr. — *Le capitaine Gueule-d'Acier*, par CHARLES BUET. Paris, Téqui (Œuvre de Saint-Michel), 1875, in-18 j. de 350 p. 2 fr. 50. — *La Dame noire de Myans*, par LE MÊME. Paris, Olmer, 1875, in-18 j. de 280 p. 3 fr. — *Ameline du Bourg*, par ALFRED FRANKLIN. Paris, Sandoz & Fischbacher, 1875, in-12 de 297 p. 3 fr. — *Un drame sous Catherine II*, par le prince JOSEPH LUBOMIRSKI. Paris, Didier, 1875, in-12 de 315 p. 3 fr. — *Maître Olivier, épisode du temps de la Terreur en Alsace*, par CHARLES DUBOIS. Paris, A. Le Clère, 1875, in-18 j. de 325 p. 2 fr. — *Les Mille et une Nuits parisiennes*, par ARSÈNE HOUSSAYE, Paris, Dentu. 1875, 4 vol. in-8 illustrés, de 396, 382, 380 et 384 p. 20 fr. — *Renée Mauperin*, par EDMOND & JULES DE GONCOURT. Paris, A. Lemerre, 1875, in-12 de 278 p. (édition elzévirienne), 6 fr. — *Silex*, par HENRY DE LA MADELEINE. Paris, Charpentier, in-12 de 300 p. 3 fr. 50. — *Flamarande*, par GEORGE SAND. Paris, Michel Lévy, 1875, in-18 j. de 323 p. 3 fr. 50. — *Le Bleuet*, par GUSTAVE HALLER, Paris, Michel Lévy, 1875, in-18 j. de 233 p. 3 fr. 50. — *Carméla*, par la princesse OLGA CANTACUZÈNE. Paris, E. Paul, 1875, 2 vol. in-12 de 344 et 368 p. 6 fr. — *La Loi qui tue*, par CAMILLE DELAVILLE. Paris, Amyot, 1875, in-18 j. de 497 p. 3 fr. — *Benedicte*, par S. BLANDY. Paris, Didier, 1875, in-12 de 340 p. 3 fr. — *Jeanne et Germaine*, par Mme la comtesse DE MIRABEAU. Paris, Didier, 1875, in-12 de 320 p. 3 fr. — *Mademoiselle de Petit-Vallon*, par MATHIEU WITCHE. Paris, Dillet, 1875, in-18 j. de 250 p. 2 fr. — *La Bande Cadet*, par PAUL FÉVAL. Paris, Dentu, 1875, 2 vol. in-18 j. de 372 et 355 p. 6 fr. — *Le Chevalier Ténèbre*, par LE MÊME. Paris, Dentu, in-18 j. de 374 p. 3 fr. — *Le Mannequin*, par H. ESCOFFIER. Paris, Dentu, 1875, in-18 j. de 332 p. 3 fr. — *La Piste du crime*, par WILKIE COLLINS, traduit de l'anglais par CAMILLE DE CENDREY. Paris, Hachette, 1875, 2 vol. in-18 j., de 280 et 288 p. 2 fr. 50. — *Patira*, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Ch. Blériot, 1875, in-18 de 415 p. 3 fr. — *Les Convoitises*, par TONY RÉVILLON. Paris, Dentu, 1875, in-18 j. de 426 p. 3 fr. — *Le Docteur Ox*, par JULES VERNE. Paris, Hetzel, 1875, in-18 j. de 304 p. 3 fr. — *La Borgnesse de la Guillotière*, par LOUIS THIABAUD. Paris, Degorce-Cadot, 1875, in-18 j. de 230 p. 1 fr. 50. — *Une semaine au château de Kernoz*, par la marquise DE LONGUERUE. Paris, A. Ghio, 1875, in-18 de 202 p. 3 fr. — *Jeux de plume*, par JULES D'ARGIS. Paris, Librairie de la Société des gens de lettres, 1875, in-32 de 212 p. 75 cent. — *Le Roi d'une île déserte*, par A. CHALLAMEL. Paris, même librairie, 1875, in-32 de 200 p. 75 cent. — *Contes du printemps*, par EMILE RICHEBOURG. Paris, E. Plon, 3 vol. in-32 de chacun 188 p. à 75 cent. — *Contes d'été*, par LE MÊME. Paris, même librairie, 1875, 3 vol. in-32 de chacun 188 p. de 75 cent.

Comme d'habitude, nous commençons notre revue semestriellepar les romans historiques.

— Voici la *Grande-Vestale* de Mme Allara-Nigra, œuvre à prétentions, que l'auteur a dédiée à M. Jules Sandeau, de l'Académie française. Le sujet n'est pas neuf, et il a été traité, l'an dernier, d'une façon magistrale, dans les *Juifs de la porte Capène*, par M. Quinton (d'Orléans). La grande vestale est cette célèbre Cornélia qui fut condamnée à être enterrée vive pour avoir violé ses vœux de chasteté.

Mme Allara-Nigra suppose, au contraire, que Cornélia resta vierge et qu'elle fut condamnée à l'horrible supplice précisément pour avoir résisté à la passion sacrilége de l'empereur Domitien. Ce qui n'empêchait pas la prêtresse de Vesta de brûler, d'un feu pur il est vrai, mais ardent et incandescent pour le patricien Lucinianus, tribun du peuple. Cette lutte entre Lucinianus et Domitien donne au roman une certaine vie. Sans cela, il serait froid, ennuyeux ; d'autant que Mme Allara-Nigra, probablement très-ferrée sur l'histoire ancienne, n'a pas épargné les expressions latines, afin de faire mieux comprendre les mœurs de l'époque. En ceci, elle prouve son érudition, mais elle déroute souvent le lecteur. Nonobstant, Cornélia est une grande figure, chaste et passionnée, fière et tendre, une vraie Romaine. — Dans ce roman, Mme Allara-Nigra ne souffle mot des chrétiens. On dirait qu'ils n'existaient pas, et, déjà pourtant, le christianisme avait des adhérents dans la maison même des Césars. Mais pas de chicane : le silence vaut encore mieux que des impiétés ou des blasphèmes.

— Le *Chariot d'or* nous transporte en plein quinzième siècle. Les Anglais occupent encore une partie de la Normandie et de la Bretagne. Charles VII est rempli de bonne volonté. Il ne demanderait pas mieux que de compléter l'œuvre patriotique commencée par Jeanne d'Arc. Mais, s'il est vrai que l'argent est le nerf de l'intrigue, il n'en est pas moins certain que l'argent est aussi le nerf de la guerre. Le connétable de Richemont écrit au roi que les troupes, faute de solde, ont beaucoup à souffrir de la campagne entreprise contre les Anglais. Comment les payer? Où prendre l'argent? L'argent ne manquera point. Jacques Cœur, le grand patriote, sous la robe bourgeoise duquel bat une âme de gentilhomme, fournit au roi les sommes nécessaires, et elles sont considérables. Comment transporter cet argent de Bourges en Normandie, par ces temps de tuchins et de routiers? On le met dans un chariot couvert de foin, de planches et de bois de chauffage. C'est le Chariot d'or. La direction du convoi est confiée à Didier de Malforest. Il se déguise en paysan, et à la garde de Dieu! Hélas! il ne tarde pas à être attaqué, et par son propre père, Guillaume de Malforest, le chef des Écorcheurs. Celui-ci est à la dévotion d'un chevalier félon, le sire Raoul de Maubraye, qui veut accaparer à son profit l'argent prêté par Jacques Cœur à la France. Le jeune Didier est laissé pour mort par les truands. Et le chariot d'or? Il est perdu? Non, grâce au dévouement d'une jeune égyptienne, Aïda, qui joue, dans le roman de M. Cauvain, le rôle d'une nouvelle bergère de Domremy. Bientôt, le Chariot d'or se retrouve ; il arrive intact au camp du connétable, et le traître Maubraye, démasqué, reconnu, est tué en duel par Didier de Malforest. — M. Cauvain ressuscite avec bonheur l'histoire du spectre de la forêt du Mans, qui

provoqua la folie de Charles VI. Il décrit aussi avec beaucoup de vérité les *Mystères* et les *Sotties* des confrères de la Passion. Jamais, non plus, il ne sacrifie la vérité historique à la fantasque imagination. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'imagination dans le *Chariot d'or*.

— Ces précieuses qualités sont, à un degré plus éminent encore, l'apanage de M. Charles Buet. L'auteur des *Gentilshommes de la Cuiller* poursuit, avec un succès toujours croissant, ses narrations historiques. Cette fois, il nous donne le *Capitaine Gueule-d'Acier* et la *Dame noire de Myans*. — Le *Capitaine Gueule-d'Acier* fait suite aux *Gentilshommes de la Cuiller*, et nous initie aux tristes mystères de l'établissement du protestantisme à Genève. L'auteur nous montre, dans leur déshabillé, et l'implacable Calvin, et l'envieux Farel, et l'onctueux Viret. Quels vilains hommes! Quelle froide hypocrisie! Quelle abominable astuce! Évidemment, Audin a ici beaucoup servi à M. Buet. Mais celui-ci a eu le talent d'encadrer les documents historiques de l'érudit dans un drame des plus émouvants. Ce capitaine Gueule-d'Acier, qui répand partout l'épouvante, que l'on croit être un corsaire barbaresque, le fantôme de quelque huguenot qui se venge, le diable en personne, n'est autre qu'Urbain Talichet, le chef de ces protestants de Savoie, qui lutta si longtemps contre le brave Maudrant, le bras droit catholique des Gentilshommes de la Cuiller. Gueule-d'Acier se venge, lui aussi; il se venge de tout et de tous, même de sa famille et de sa mère, la vieille Gudule, une mégère fanatisée par Calvin, laquelle, pourtant, sur ses derniers jours, revient à la vraie foi. Miracle des miracles, accompli par un ange de vertus et de grâces, Marcelle Bernard! Ce nouveau livre de M. Charles Buet a une valeur réelle. Il y a des tableaux à la Salvator Rosa et des situations exceptionnellement attachantes. Nous le préférons, comme conception et comme exécution, à la *Dame noire de Myans*. Ce n'est pas, certes, que la *Dame noire* soit sans mérite. Mais elle est moins fouillée, moins travaillée. Signalons toutefois une belle page : c'est l'écroulement du mont Granier sous les incantations d'un affreux sorcier, Haroun-bel-Adel. Le mont Granier se coupe en deux, et la vierge éthiopienne, la vierge noire, œuvre de saint Luc l'évangéliste, reste intacte dans sa niche au-dessus de l'immense précipice. M. Buet, dans ce récit légendaire, a fait très-ingénieusement intervenir la magie, la sorcellerie et les autres sciences occultes. — Inutile d'ajouter que M. Buet est un romancier absolument catholique, et qu'il n'est pas tendre pour le protestantisme quand il le rencontre sur son passage.

— Tout autre est le cas de M. Alfred Franklin. Très-modérée dans la forme, son *Ameline Du Bourg* est, au fond, un violent pamphlet contre le culte et les croyances catholiques. Cette Ame-

line est la fille du célèbre Anne Du Bourg, conseiller au Parlement, dont la conduite fut si équivoque. M. Franklin en fait un martyr, victime de l'Inquisition, représentée à Paris dans la personne d'un certain Antoine de Mouchy, cafard et cruel. Le livre s'ouvre par la grillade de deux hérétiques en place de Grève, et c'est le cardinal de Lorraine qui allume le bûcher. *Ab uno disce omnes.* Tous les catholiques mis en scène dans *Ameline Dubourg* ne valent pas cher : tous les protestants, au contraire, sont de petits saints. Du milieu de ces antithèses injustifiées, émerge la figure rabelaisienne de « l'escholier » François Morel, amoureux de la belle Ameline. Morel (et encore pas jusqu'à la fin) est le personnage vraiment sympathique du roman. M. Franklin a publié un grand nombre d'ouvrages d'érudition sur le vieux Paris et ses anciennes bibliothèques. Nous préférons l'érudit au romancier.

— Passons au dix-huitième siècle. Dans *Un drame sous Catherine II,* le prince Joseph Lubomirski évoque devant nous la société russe sous le règne d'une femme qu'on a trop légèrement qualifiée de Grande, car elle fut l'esclave de ses passions et se laissa constamment dominer par ce que Michelet appelle, dans son langage terriblement réaliste, « la fatalité du ventre. » Et, à ce propos, nous estimons que le prince Lubomirski a peint un peu trop crûment certains épisodes de la cour dissolue où brillaient les Orloff et les Potemkin. Le drame, en lui-même, est l'histoire d'une mystérieuse et vaillante aventurière qui, sous le nom de princesse Tarakanoff et en se présentant comme la fille de l'impératrice Élisabeth, faillit ébranler le trône de Catherine. Celle-ci tint bon cependant, et, quand sa rivale tomba entre ses mains, la Goule du Nord la brisa comme verre. La princesse Tarakanof fut noyée dans le cachot de la forteresse de Saint-Pétersbourg, sous les flots de la Néva débordée. Était-elle réellement une aventurière ? ou le fruit d'un mariage clandestin entre Élisabeth et le feld-maréchal Razomowski ? L'auteur d'*Un drame* ne se prononce pas. Il se contente de broder, sur ce canevas, un roman fort curieux, toutes réserves faites.

— *Maître Olivier*, de M. Charles Dubois, a des visées moins hautes. Il s'agit tout simplement ici d'un fermier que l'amour de l'or rend malhonnête et que le retour à la foi ramène au bien, à la probité, à la passion de la justice. Nous sommes en pleine Révolution, en Alsace, dans cette Alsace qui fut alors, comme elle l'est encore aujourd'hui, malgré tout, si française et si chrétienne. Le comte d'Apremont a été forcé d'émigrer. Maître Olivier, son fermier, achète à vil prix le château d'Apremont et ses dépendances. Tout d'abord, on suppose en lui une grande générosité. On croit qu'il a acheté pour restituer plus tard aux vrais propriétaires. Il n'en est rien. Influencé par son fils, le Rougeaud, mau-

vais drôle, gangrené par les nouvelles doctrines, maître Olivier a bel et bien acheté pour lui le domaine d'Apremont. Heureusement, la fatale influence du Rougeaud est neutralisée par la céleste influence de Jeanne, fille d'un second lit du fermier ambitieux et coupable. L'ange l'emporte sur le démon, et maître Olivier répare noblement sa faute. Ce que la Révolution fut en Alsace, elle le fut partout. Aussi ne saurait-on trop répandre l'excellent roman de M. Charles Dubois. Il a sa place marquée dans les bibliothèques paroissiales, à côté des consciencieuses et utiles productions d'Edmond Lafond, de M. de Melun, d'Antonin Rondelet, et de Jean Loyseau. *Maître Olivier* est un livre de propagande, de nature à inspirer une horreur profonde pour l'époque révolutionnaire.

— Abordons maintenant les romans de mœurs, lesquels mentent quelquefois à leur titre. Par exemple, il faut bien se garder de mettre entre toutes les mains les *Mille et une nuits parisiennes*, de M. Arsène Houssaye. On y nage en plein dans le demi-monde et même dans le quart de monde. M. Arsène Houssaye est une sorte de Pétrone moderne qui, avec les meilleures intentions (il le dit du moins), fouille, farfouille et s'arrête plus qu'il ne convient dans les boudoirs et les alcoves. Les sous-titres seuls des *Mille et une nuits parisiennes* sont des indications suffisantes. En voici quelques-uns : *Le marquis de Satanas*, *le Péché de Jeanne*, *la Confession de Caroline*, *la Princesse aux grains de beauté*, *la Dame au diamants*, *Un ange sur terre*. Par exemple, je proteste contre ce dernier titre. Il faudrait dire : *Un diable sur terre*. Il est vrai que l'héroïne est blonde, qu'elle possède une figure angélique, et qu'elle a les yeux des madones de Raphael. Mais elle a une âme de diablesse rougie à tous les feux d'enfer. C'est un séraphin de corruption et de perdition. Elle enlace dans ses filets perfides le brave capitaine Fleuriot, qui la prend pour femme. Une fois mariée, le masque séraphique tombe. L'ange-démon ruine son mari, ruine sa famille, se livre ostensiblement à la galanterie folle. Fleuriot apprend tout, et meurt des infidélités de Dalila. Celle-ci contemple son agonie avec un sourire démoniaque. Rien de poignant comme la lutte entre cet homme de droiture et cette femme, vipère au masque de vierge. Évidemment, en ce cas, la moralité est dans l'horreur qu'inspirent les faits eux-mêmes. Mais il n'en est pas ainsi du *Péché de Jeanne* et de la *Confession de Caroline*, pas plus que des autres *Nuits parisiennes* dont M. Arsène Houssaye nous raconte les mystères. Le *mundus muliebris* y est pris sans doute sur le vif de ses vices, de ses vanités, de ses passions stériles et vénales. On y voit de grandes dames (des grandes dames à la façon de celles de la *Tour de Nesle*) y disputer leurs soupirants à des courtisanes. On y rencontre de prétendues princesses, Danaés peu mythologiques, se faisant enlever par

des Jupins blasés et libertins, manifestant ensuite des velléités de vertu, puis, encore, comme ces chiennes dont parle l'Écriture, retournant à leurs vomissements. Le marquis de Satanas est le chef d'orchestre de ces bacchanales. Desgenais infernal qui joue ici le rôle qu'Asmodée remplissait vis-à-vis de Gil-Blas de Santillane! Il n'est pas boiteux cependant : c'est Asmodée, gentilhomme qui, pour séduire Jeanne d'Aramillac, la duchesse aux grains de beauté et autres filles d'Ève, n'a besoin ni de descendre par les cheminées ni de monter par les fenêtres. — Mais j'en ai assez dit pour donner à comprendre que, dans les *Mille et une nuits parisiennes*, l'élégance confine à la débauche et que les feuilles de rose voltigent sur des lacs malsains. Parfois, ce sont des traits de satire à l'emporte-pièce, des flagellations ironiques de la vie mondaine. Mais ces bons mouvements sont rares. L'auteur, en général, décrit trop complaisamment les raffinements de la sensualité, l'ostentation du luxe éhonté, les frivoles joies des voluptés faciles. Il entoure ses pécheresses d'une auréole, et n'a pas, à l'adresse de ses viveurs, les énergiques flétrissures qu'appellent leurs joues pâlies d'ignominies et d'opprobres. Il y a pourtant, çà et là, des pensées fines, délicates, incisives — celles-ci, à tout hasard : « La vertu est comme la beauté, on ne sait où elle commence ni où elle finit.» — « La pudeur est sublime, parce que c'est la nature qui se défend. La pruderie est odieuse, parce que ce n'est qu'un masque. » — « Tant vaut l'homme, tant vaut la femme. » — « Le premier trait d'esprit d'une femme, c'est sa figure; le dernier, c'est son cœur. » Enfin, pour être juste, disons que, dans ces peintures trop hardies de la vie parisienne, les chroniqueurs de l'avenir pourront trouver de curieux détails, éclairant tout un coin de l'histoire des mœurs au dix-neuvième siècle.

— Étant donnée une jeune fille qui a été élevée d'instinct, librement, sans contrainte, qui a tout entendu, tout lu, qui connaît tout, qui parle comme un homme, qui n'est pas prude, qui n'a pas de scrupules, qui est exempte de toute timidité, cette jeune fille peut-elle rester jusqu'à sa mort moralement irréprochable, vertueuse et chaste? Tel est le paradoxal problème qu'ont essayé de résoudre les frères de Goncourt dans *Renée Mauperin*. Ils ont peint la jeune fille moderne, comme la fait l'éducation à la Benoîton et faussement artistique qu'on lui donne dans certaines familles. Renée est fantasque; elle est taquine; elle dit tout ce qui passe par sa folle tête; elle frise l'inconvenance; elle cotoie l'abîme sans y tomber. Et pourtant elle est sympathique, car c'est une âme fière, un cœur haut placé, que les choses honteuses rebutent. Elle garde pour son père des trésors de tendresse filiale. Renée a un frère, Henri, qui est la suffisance et l'insignifiance mêmes. Verbeux et remuant, il cherche le bruit qui mène au succès

dans notre siècle ; il est médiocre avec éclat ; son cœur est un charbon de terre ; son cerveau est en briques ; sa pensée est à échappatoire. Ce ne serait rien, mais ce *raisonnable* jeune homme affecte ostensiblement des principes qu'il viole en cachette. Il veut épouser une riche héritière — après avoir eu avec la mère des relations coupables. Son nom de Mauperin ne lui suffit pas. Il demande à y joindre le nom de Villacourt. Mauperin de Villacourt ! cela fait admirablement dans le paysage. Tant de cynisme révolte Renée ; elle apprend que le nom de Villacourt n'est pas éteint et que cette ancienne famille lorraine a encore un représentant. Immédiatement, sans réfléchir, elle lui envoie le *Moniteur*, en soulignant la décision du garde des sceaux relative à son frère. Le vrai Villacourt, un gentilhomme campagnard, passablement sauvage, arrive à Paris et tue en duel Henri Mauperin. Terrifiée du mal qu'un élan de sa conscience lui a fait commettre, Renée, faible et délicate déjà, se sent atteinte dans les sources mêmes de la vie. Elle s'alite. Le médecin déclare qu'il n'y a plus de remède et que la mort est une question de temps. Nous assistons alors à une touchante et navrante agonie, qui se termine par une fin chrétienne. A mesure que l'heure dernière approche, Renée devient et se sent devenir femme. Elle perd ses allures garçonnières. Elle se rappelle les paroles qu'elle a dites, les audaces qu'elle a eues. Elle n'oserait plus rien de cela. Les pages qui racontent cette mort sont remplies d'émotion pénétrante et sincère.

C'est un livre dangereux et charmant que ce roman des frères de Goncourt ! Il est à la fois très-réaliste et très-idéaliste : réaliste dans le langage, idéaliste dans la pensée. Certains types sont caractéristiques : par exemple, celui de Bourjot, le vieux libéral de 1830 qui, par peur de la Sociale, s'est fait conservateur, presque légitimiste, tout en ne jurant que par Voltaire et en fredonnant les gaudrioles de Béranger. Nous voudrions voir disparaître de ce roman deux ou trois pages inutiles, consacrées à une entrevue plus que risquée entre Henri Mauperin et Mme Bourjot. Quant à Renée, c'est une exception. Sur cent jeunes filles élevées de la même façon, quatre-vingt-dix-neuf seraient devenues des gourgandines ou des pétroleuses. Il n'y a pour la femme moderne qu'une éducation véritablement salutaire, véritablement féconde : c'est une éducation chrétienne.

— Le dernier roman de M. Henri de la Madelène, *Silex*, a eu un certain retentissement. M. Armand de Pontmartin en a donné, dans la *Gazette de France*, une critique des plus sévères, mais aussi des plus fondées. Sous prétexte de retracer des scènes de la vie dévote en province, l'auteur de ce bijou littéraire qui a nom *Jean des Baumes*, a cette fois forcé odieusement la note et a essayé de jeter du ridicule sur la vraie piété. Il a beau dire, dans une préface qui a la forme

d'une plaidoirie, qu'il n'a voulu faire que de l'art pour l'art, personne ne le croira. Il n'y a pas, en effet, à Carindol (lisez Carpentras), que des dévots grotesques comme Faravel, le hanneton de Saint-Sigefroy, et Mlle Brigitte, le cinquième vicaire. Il y a des personnes réellement pieuses et dignes de tous les respects. Que signifient ensuite des phrases du genre de celle-ci, à propos des Frères des écoles chrétiennes : « Il n'avait pas ce type de triste cafardise particulier aux ignorantins ? » N'est-ce pas là une insulte voulue, gratuite, systématique ? — La seule croyante, vraiment sympathique, mise en scène par l'auteur de *Silex* est Blanche Martelly. Or, parce que, dans une scène d'horrible fanatisme dont le moyen âge lui-même eût été incapable, la foule ameutée a tué Paul Morand, un Parisien poëte que Blanche aimait, celle-ci, cette catholique ardente (ô invraisemblance !) s'en prend à la religion et à Dieu. Son cœur se change en caillou (Silex). Franchement, M. de Pontmartin n'a pas eu tort de fustiger M. de la Madelène. Disons un peu, à sa décharge, que l'auteur de *Silex* a reproduit, dans un appendice au volume, les semonces de l'éminent critique de la *Gazette*. Pour les lecteurs intelligents, le remède est ici à côté du mal. Il est fâcheux, d'ailleurs, que ce livre soit empreint de partialité et d'hostilité envers les croyants de la bonne ville de Carpentras, car il contient de piquants détails sur la vie provençale. Un personnage qui n'est pas trop maltraité et qui a dû poser devant le peintre, c'est le curé Raimbaud. Ce brave curé a des colères bleues pour des riens, et ses originalités sont des plus pittoresques. Quoi de plus réussi que ce bout de sermon qu'il fait à une vieille femme acariâtre et ennuyeuse se plaignant sans cesse des débordements de son mari : « Ah ! ah ! » dit le terrible abbé Raimbaud, « votre mari découche ? « Il a joliment raison. Vous êtes plus laide que les sept péchés capi- « taux ! Vous avez un caractère abominable ! Vous êtes toujours à « espionner, à cancaner avec des commères, et vous ne vous confessez « que des péchés de votre homme ! Ne méritez-vous pas de recevoir « soir et matin une bonne râclée de coups de bâton ? Ah ! il passe son « temps au cabaret ? Comme on comprend ça et comme je l'excuse ! « Au moins pendant qu'il boit, le pauvre homme oublie peut-être son « épouvantable malheur d'être à jamais lié avec une mégère telle que « vous. » Voilà un speech sincère, autant que propre à détendre les nerfs irrités d'un pasteur, et l'on conçoit tout de suite — sans l'absoudre absolument de sa grande liberté de parole — qu'après s'être ainsi soulagé, le curé de Carindol aille souper de bon appétit et dormir du sommeil des justes.

— Il n'est pas rare de rencontrer des gens teintés de littérature établir des distinctions entre ce qu'ils appellent la première et la seconde manière de George Sand. La première manière, c'est *Indiana*,

Lélia, Leone Leoni, Jacques; la seconde manière, c'est *Valvèdre*, c'est le *Marquis de Villemer*, c'est *Flamarande*. Autant ces moutons de Panurge blâment la première manière du romancier, autant ils approuvent la seconde manière. Eh bien! ces distinctions sont arbitraires et subtiles. Aujourd'hui, si nous en jugeons du moins par *Flamarande*, la seconde manière de Mme George Sand n'est pas plus morale que la première, et celle-ci a même sur l'autre un réel avantage, c'est qu'elle est beaucoup plus mouvementée, moins guindée et moins ennuyeuse. Dans *Flamarande*, nous avons un mari désagréable, jaloux, insupportable, et un amant modèle. Qu'y a-t-il de plus dans *Lélia*, dans *Jacques*, dans *Valentine?* Et n'est-ce pas toujours la même thèse? — Marié à une femme délicieuse, Flamarande, sous prétexte qu'il ne se croit pas aimé, ne néglige rien pour se faire haïr. Véritable émule d'Othello, il conçoit des soupçons à l'endroit de son meilleur ami, M. de Salcède. Un soir, il le surprend dans une chambre que la famille de Flamarande avait quittée le matin; il provoque M. de Salcède en duel et le blesse grièvement. Un enfant étant né quelques mois plus tard, le comte de Flamarande accuse intérieurement la comtesse sa femme de l'avoir trahi, fait disparaître le fruit du prétendu adultère et le confie aux soins d'un domestique qui abandonne son fardeau dans une étable, chez des paysans du département de la Creuse. Suit une série d'aventures plus ou moins vraisemblables, lesquelles se terminent dans un autre roman, les *Deux Frères*, qui n'est que la continuation de *Flamarande* — avec la même correction harmonieuse et monotone, limpide et soporifique. Il y a, dans *Flamarande*, un domestique impossible et agaçant : c'est le sieur Louvier. En l'entendant faire l'important et le fâcheux, on voudrait l'avoir une heure à son service, pour jouir de la satisfaction de le rouer de coups de bâton et de le flanquer à la porte.

— Le *Bleuet*, de Gustave Haller, est à sa cinquième édition. On doit avouer que ce gracieux volume a tout ce qu'il faut pour plaire. Il est bien imprimé; l'adorable fleur dont il porte le nom s'étale sur fond blanc au milieu de la couverture, et cette fleur a été dessinée par Carpeaux, le célèbre artiste qui vient de mourir; George Sand, dont nous parlons plus haut a écrit la préface de l'œuvre, et l'auteur est une femme du grand monde politique et financier qui se cache sous un pseudonyme. Enfin, la thèse abordée par Gustave Haller est des plus hardies. Vous connaissez ce passage de La Bruyère : « L'amitié peut subsister entre les gens de différents sexes, exempte même de toute grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme et réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure, elle fait une classe à part. » La Bruyère a dit encore : « Il y a un goût dans

la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres. » La thèse de l'auteur des *Caractères* est soutenue avec talent par l'auteur du *Bleuet*. Franz Tillmann, le héros, aime d'amitié Renée de B. et aime d'amour Augusta, la cousine de Renée. Ces deux affections sont fort dissemblables. Franz apprend qu'Augusta n'est plus digne de lui, et son amour se change en mépris, tandis que son amitié pour Renée va toujours s'augmentant et s'idéalisant. Renée épouse le comte Malcinski, gentilhomme polonais. Ici commence l'épreuve. L'attachement de Franz pour Renée ne souffre pas de ce mariage. Mais un pareil sentiment n'est pas compris par le monde. Franz est calomnié auprès du comte. C'est le coup de grâce. L'ami de Renée est une nature d'élite ; il meurt de son amitié incomprise et méconnue. Gustave Haller a traité ce sujet délicat avec une grande modération de langage. Néanmoins ce n'est pas un livre (quoiqu'il n'ait rien d'immoral) à mettre entre les mains des jeunes filles. Leur imagination pourrait en être troublée. C'est un roman psychologique où est étudiée une des manifestations les plus originales de l'âme humaine. Le cadre en est ravissant. Le sujet tient même un peu de l'idylle, une idylle qui commence par des sourires et qui finit par des larmes. L'idée-mère n'est pas cependant tout à fait neuve. Elle est indiquée dans *Renée Mauperin* (amitié de Renée et du philosophe Denoisel). Sainte-Beuve, dans plusieurs de ses *Études*, s'est occupé aussi de l'amitié entre jeune homme et jeune fille. Seulement, le sceptique écrivain refuse à cette amitié le désintéressement, et l'appelle « l'antichambre de l'amour. » Gustave Haller, lui, va jusqu'au bout. Il est vrai que son Franz Tillmann est plus parfait que nature. Maintenant, voulez-vous savoir qui est Gustave Haller ? Eh bien ! c'est Mme Gustave Fould.

— Le *Polybiblion* a, l'an dernier, rendu compte du début littéraire de la princesse Olga Cantacuzène. Il s'agissait d'un roman des plus pathétiques, *Tante Agnès*. Cette année, *Tante Agnès* a une sœur, *Carmela*, laquelle a toutes les qualités de son aînée. Ange dans un corps de femme, Carmela Villani n'a d'humain que l'enveloppe. Elle voit les misères, les faiblesses de l'humanité, mais jamais sa sérénité ne l'abandonne. Elle traverse le monde sans toucher la terre, consolant ceux qui souffrent, excusant les coupables, se sacrifiant pour tous et ne demandant pour elle aucune récompense. La récompense arrive quand même, et c'est une récompense providentielle. Carmela, l'orpheline italienne, devient la comtesse de Teligny. Mais cette haute position n'est qu'un stimulant de plus pour une âme aussi dévouée. Elle fait le bonheur de son mari aveugle et sauve sa mère, à elle, de la dégradation. Ce nouveau livre de la princesse Cantacuzène est très-finement écrit. Les paysages italiens surtout sont rendus avec une

vérité saisissante. Il y a aussi de belles et chaleureuses pages sur la morale évangélique.

— Une simple remarque. Les femmes réussissent généralement mieux que les hommes dans l'analyse des sentiments et dans la peinture de certains caractères. Ainsi, Mme Gustave Fould et la princesse Olga Cantacuzène viennent de produire presque deux chefs-d'œuvre : *Le Bleuet* et *Carmela*. Voici un autre roman : *La loi qui tue*, signé Camille Delaville, que je soupçonne être d'une plume féminine, et qui, dans son genre, égale les deux autres. La loi qui tue, c'est notre loi française actuelle sur la séparation de corps. Elle est toute au profit de l'homme, toute au désavantage de la femme. Ce n'est pas une loi chrétienne. Telle est la conclusion qui ressort, selon nous, du livre de Camille Delaville. Madeleine Vaucrey a épousé Charles Desnoyers, un homme violent et abominable. Un jour, accablée d'insultes, rouée de coups, Madeleine déserte le domicile conjugal. Alors commence pour elle une vie d'épreuves, de persécutions et de tortures. Desnoyers invente contre sa femme une machination infâme, obtient du tribunal gain de cause, se sépare d'elle, et, le Code à la main, la met dans l'épouvantable alternative ou de mourir de faim ou de se prostituer. La pauvre femme reste vertueuse ; mais elle meurt. La loi l'a tuée. Il y a néanmoins, dans ce livre, un grand défaut : l'auteur généralise trop. A l'en croire, tous les hommes d'affaires seraient d'affreux scélérats. S'il se trouve des avoués ou des notaires qui abusent de leur situation, c'est, Dieu merci ! encore l'exception. La masse des officiers ministériels ne donne pas prise aux mercuriales indignées de l'auteur de la *Loi qui tue*. Nous devons blâmer aussi cette injuste épigramme qui termine le livre : « Desnoyers se remaria, fut nommé député, et il est aujourd'hui un des plus enragés conservateurs. » Les hommes du genre de Charles Desnoyers, quand ils deviennent députés, ne vont pas d'habitude grossir le nombre des vrais défenseurs de la religion, de la famille et de la propriété. Ils vont grossir les groupes sceptiques de nos Parlements.

— Encore un roman de mœurs dû à une femme : *Benedicte*, par Mme S. Blandy. Benedicte est la fille d'un noble polonais. Le comte Wyniecki s'est longtemps battu pour la « sainte Pologne. » Vaincu, il a émigré en France avec sa bien aimée Benedicte et son fidèle lancier Ladislas. Pour le cœur, le comte Wyniecki est un héros ; pour le caractère, c'est un enfant. Il ne tarde pas à dissiper, par générosité folle, les débris de sa fortune. Que fait alors Benedicte ? Elle se met bravement à l'œuvre et va donner des leçons de musique dans les riches familles bourgeoises de Lyon. Elle traduit en français les romans d'Arabella Lawson, un bas-bleu qui n'a aucun des défauts de l'emploi. Benedicte sauve ainsi son père de la misère. Elle pousse

l'amour filial jusqu'au sublime. Son dévouement n'a d'égal que celui du pauvre Ladislas qui, pour épargner un chagrin à ses maîtres, tente de se détruire. Inutile de dire qu'au dénoûment le ciel se rassérène et qu'un brillant mariage dissipe tous les nuages.

— Il serait à désirer que cette mijaurée de Jane Lecoq, dont Mme la comtesse de Mirabeau nous raconte si spirituellement et si rondement les mésaventures, eût le caractère de Benedicte. Paturot en jupons, elle ne serait pas constamment à la recherche d'un mari et finirait autrement, je vous le jure, que par coiffer sainte Catherine. Mais aussi est-il possible d'être plus orgueilleuse, plus dédaigneuse, plus sotte et plus infatuée de sa beauté que ce Narcisse femelle? Vous séchez sur la plante, Mademoiselle! C'est bien fait. Pourquoi avez-vous joué avec l'amour du capitaine Ritters. Il vous fallait des damoiseaux mieux peignés, mieux titrés. Voyez-vous cela? Ne dirait-on pas que vous sortez de la cuisse de Jupiter? Allons! si vous restez pour graine, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous-même et à votre mère. Ceci pour conclure que l'histoire de *Jane* est celle de bien des jeunes filles. Il en est de même de l'histoire de *Germaine*, une fourbe, une hypocrite qui calomnie ses bienfaiteurs et qui, de belle, devient laide. Punition méritée et toute naturelle! Germaine se marie; mais mieux eût valu pour elle s'enfermer dans un couvent pour y pleurer ses fautes. Son mariage est un enfer.

— C'est le contraire pour Mlle de Petitvallon. Elle va au couvent, mais pour y pleurer les fautes de son père, un de ces hommes qui aspirent à la fortune par tous les moyens possibles. Baptiste Tourniquet de Petitvallon, comte de contrebande, fait condamner innocemment un de ses employés, Georges Didier, qui avait surpris le secret de ses opérations frauduleuses. A sa sortie du bagne, Didier vient reprocher à Petitvallon son infâme conduite. L'entrevue est telle que Petitvallon tombe frappé d'apoplexie. Élisabeth, sa fille, soupçonne vaguement les manœuvres de son père. Elle agit tant et si bien qu'elle réconcilie le mourant avec Dieu et lui arrache un écrit attestant l'innocence de Didier. Après la mort de Petitvallon, Élisabeth est tout simplement héroïque : elle proclame l'innocence du condamné, lui rend les biens que lui avait volés son père et entre comme novice chez les Petites-Sœurs des Pauvres. *Mademoiselle de Petitvallon* fait partie de la collection Dillet. Cette indication est une garantie de moralité irréprochable.

— Nous en avons fini avec les romans de mœurs, et M. Paul Féval, inépuisable et infatigable, nous ramène aux romans d'aventures. On a, non sans raison, accusé Ponson du Terrail d'avoir abusé de Rocambole. Il le mettait à toutes les sauces. Ne pourrait-on pas, la question de talent exceptée, adresser les mêmes reproches à M. Paul Féval, à

propos des *Habits-Noirs?* Il nous semble que les fameuses *Veste Nere* reviennent un peu souvent dans ses œuvres. Nous les avons vues dans la *Rue de Jérusalem*, dans *Cœur d'acier*, dans les *Maman Léo*, dans je ne sais plus quoi. Les voici encore dans la *Bande Cadet*. Nous avions cru le chef de la mystérieuse association, le colonel Bozzo-Corona, le père à tous (*Il Padre d'Ogni*), endormi jusqu'au dernier jugement dans sa tombe du Père-Lachaise. Et pas du tout ! Il revient encore ici arracher à Cadet-l'Amour, son successeur, le trésor mythique, fantastique, diabolique. Cette fois, le Trésor est représenté par la fortune de la noble et antique famille des Fitz-Roy de Clare. Autour de cette fortune colossale papillonnent la plus jolie collection de scélérats qui se puisse imaginer : et le marquis de Tupinier, et le bon Jaffret, et la comtesse Marguerite, et le docteur Samuel, et Comayrol. Tout ce monde-là cultive en grand l'assassinat, la captation, les suppositions d'enfants, l'estrapade, l'incendie. C'est une orgie de crimes. A Tupinier seul est appliquée la loi du talion. Les autres s'esquivent par la tangente, et probablement M. Paul Féval les réserve pour d'autres exploits. La *Bande Cadet*, malgré des ficelles, a néanmoins des épisodes du plus puissant intérêt. Il y a le récit de l'évasion de Clément le Manchot, à la barbe de toute la police, qui est admirablement conté. Mais, à dire vrai, nous sommes un peu blasés sur Cadet-l'Amour, Echalot et Similor. Nous préférons le *Chevalier Ténèbre*. C'est l'histoire piquante et très-dramatique de deux escrocs du grand monde, qui, vers les derniers temps de la Restauration, choisissent pour théâtre de leurs équipées le salon de Mgr de Quélen, archevêque de Paris. Le *Chevalier Ténèbre* devrait s'intituler : *les Chevaliers Ténèbres*, car ils sont deux, le grand et le petit, se servant très-habilement d'une légende hongroise et rappelant certains aventuriers célèbres du dix-huitième siècle. Au début du livre, se trouve un portrait de Mgr de Quélen : « C'était, dit M. Paul Féval, non-seulement un prélat fort éminent, mais encore un parfait gentilhomme. Il avait une habitude bien connue, ce prélat dont quelques misérables, insultant au vrai peuple en prenant le nom de peuple, devaient incendier la demeure au lendemain de la révolution de Juillet. Il s'était fait une règle de distribuer aux pauvres, après chacune de ces réceptions, une somme égale aux frais de sa fête. »

— *Trop gratter cuit, trop parler nuit.* Un parisien, M. d'Humbart, éprouve un jour, à son grand détriment, la vérité de ce proverbe. C'était à l'époque où les atroces boucheries de Tropmann occupaient Paris et la France entière. M. d'Humbart voulut dire un soir, au cercle, par manière de plaisanterie, que rien n'était plus facile que de commettre un crime et d'en faire disparaître toute trace. « Supposons, « disait-il, que je vinsse à tuer ma femme ; mes précautions seraient si

« bien prises que je suis sûr de n'être jamais inquiété. » Or, en rentrant chez lui, le plaisant lugubre trouva sa femme assassinée. Le jour même des obsèques il est dénoncé comme l'auteur du meurtre, par la Saint-Gaudens, sa belle-sœur, une créature diabolique. D'Humbart n'a pas tué sa femme : l'assassin est un de ses amis, M. de Weindel. Mais tout accuse d'Humbart, tout l'accable. Une seule personne croit à son innocence : c'est le lieutenant Lefrançois, son beau-frère. Celui-ci jure de découvrir le vrai coupable. Il y parvient. Seulement, en dénonçant M. de Weindel, il perd M. d'Humbart. C'est tout un mystère. M. d'Humbart a un vieux cadavre sur la conscience. Avant de se marier, il a tué un de ses parents pour s'emparer de sa fortune, et Weindel possède le terrible secret. Que faire ? Les événements servent à merveille le lieutenant Lefrançois. Il tue en duel Weindel qui a insulté sa fiancée Marguerite Leival, et d'Humbart meurt de remords à Mazas. Sa fortune mal acquise revient à la véritable héritière, Marguerite Leival, qui épouse le courageux et loyal lieutenant. Maintenant, pourquoi ce titre cabalistique : *Le Mannequin?* Voici : Le malheureux d'Humbart a tué M. de Bertillon à coups de pied de cheval, un matin que la victime se promenait en lisant tranquillement son journal. Or, pour en arriver là, il paraît qu'il avait fait construire un mannequin, à seule fin de dresser au meurtre le cheval-assassin. L'histoire du mannequin étant connue, on s'explique comment d'Humbart empêche Lefrançois de dénoncer Weindel à la justice. Malgré son titre bizarre, le roman de M. Escoffier ne ressemble pas aux autres. L'auteur a su se passer des moyens ordinaires. Le début est nouveau, saisissant, empoignant. L'action se développe avec une heureuse hardiesse, et les principales figures sont peintes d'une main vigoureuse. M. Escoffier a pourtant un peu trop travaillé dans le noir.

— Nous en dirons autant de Wilkie Collins, dans la *Piste du crime*. L'auteur de la *Femme en blanc* a marché sur les brisées d'Edgar Poë. Les déductions de la *Piste du crime* n'ont pourtant pas la netteté et la précision de la vertigineuse dialectique qui règne dans l'*Affaire de la rue Morgue*. Voici le résumé de la *Piste du crime*. Valeria Brinton a épousé un gentleman, Eustache Woodville. Cet Eustache ne s'appelle pas Woodville : il s'appelle Mac-Clallan, et a changé de nom, parce qu'il a été autrefois condamné à Edimbourg pour avoir empoisonné sa première femme. Le texte du jugement tombe sous les yeux de Valeria ; elle est frappée des contradictions que ce document renferme, et, comme elle aime sincèrement son mari, elle se met à la recherche du vrai coupable. Effectivement, elle arrive à son but. Eustache n'a pas matériellement empoisonné sa femme ; mais il n'est pas non plus indemne de tout reproche. Sa première femme s'est empoisonnée parce qu'il ne lui était pas fidèle. Wilkie Collins a brodé sur ce thème

un récit fort émouvant. Il va sans dire que ce n'est pas en dormant que Valeria découvre la vérité. Il lui faut passer par de tristes déboires et de cruelles épreuves, principalement dans les entrevues qu'elle est forcée d'avoir avec Miserrimus Dexter, cul-de-jatte, avorton, fou, maniaque, être fantastique, qui sait comment s'est perpétré l'empoisonnement et qui prend mille prétextes bizarres pour ne pas le dire. La *Piste du crime*, comme tous les romans anglais en général, est très-correcte au point de vue de la décence des expressions; mais c'est d'une moralité froide qui ne dit rien à l'âme.

— Tel n'est point le cas de *Patira*, la dernière production de Mme Raoul de Navery. Le sentiment chrétien qui en inspire toutes les pages — sans nuire en rien, au contraire, à l'intérêt dramatique — donne à cette œuvre une chaleur communicative qui pénètre et qui s'impose. C'est avec une sorte de chagrin que l'on voit arriver la fin du récit. L'histoire se passe en Bretagne, quelques années avant la Révolution. Les Coëtquem sont trois frères: le marquis Tanguy, l'honneur et la bonté même; le comte Florent, la perversité incarnée; le vicomte Gaël, l'hypocrisie en personne. Tanguy a épousé Blanche Halgan, fille d'un caboteur des îles Malouines. Dieu a béni cette union: Blanche va donner un héritier à la vieille maison des Coëtquem. Cela ne fait pas les affaires de Florent et de Gaël. Ces deux cadets envieux ont juré d'hériter tôt ou tard du marquis Tanguy. Ils enferment Blanche dans les oubliettes de la Tour-Ronde. La pauvre femme n'a plus qu'à se laisser mourir; mais Dieu visiblement la protège. Un petit abandonné, un petit bohémien, Patira, apprenti et souffre-douleurs dans la boutique de Jean-l'Enclume, a l'habitude d'aller chaque nuit, se griser d'air pur, de liberté, de solitude. Un soir, il entend une voix plaintive et gémissante sortir d'une des fenêtres cloisonnées de la Tour-Ronde. Cette fenêtre donne sur un lac. Patira ne se rebute point; il se construit un vaste radeau en osier et vogue vers la tour. La voix était celle de Blanche qui vient de mettre un fils au monde. Elle le baptise, lui donne le nom d'Hervé, et, après l'avoir marqué sur la poitrine d'un signe de reconnaissance, le confie à Patira. C'est ici que l'œuvre de Mme Raoul de Navery devient véritablement empoignante. L'affection de cet être faible, Patira, pour un être plus faible que lui, change le petit bohémien en homme. Il accomplit des prodiges. Il sauve l'héritier des Coëtquem de toutes les embûches que lui tendent ses ennemis. Il devient une sorte de Providence. Cette création fait vraiment honneur à l'auteur des *Idoles*. Les personnages qui prennent part à l'action ne sont jamais insignifiants: il y en a d'odieux, il y en a de sympathiques. Ceux-ci pratiquent la vertu en héros; ceux-là cèdent aux convoitises malsaines. — Absolument comme ces bohêmes stériles, ces médecins sans clients, ces avo-

cats sans cause, ces poëtes sans conscience, ces ouvriers orgueilleux que nous présente M. Tony Révillon, dans un roman socialiste, qui a précisément pour titre : *Les Convoitises*. C'est vigoureusement écrit ; mais, au lieu de combattre les appétits malsains, l'auteur les absout et les excuse en quelque sorte. Il donne tort à la société, devant ce qu'il appelle « la grande armée des misérables, » qui est plutôt la grande armée de la paresse, de l'irréligion, de la débauche et de la haine. M. Révillon est un rêveur égalitaire, et, pour soutenir sa thèse, il a recours à tous les sophismes, à toutes les séductions littéraires. Seulement, il ne s'est pas aperçu que le dénoûment des *Convoitises* offre un démenti formel à toutes ses chimériques théories. L'ouvrier Michal, sur lequel l'auteur a mis toutes ses complaisances et qu'il nous donne comme un républicain honnête, instruit, modéré, sincère, en arrive, sous la fatalité de la logique révolutionnaire, à approuver l'insurrection parisienne de 1871 et à crier en mourant : « Vive la Commune ! » Le père de ce Michal est, au contraire, un ouvrier laborieux, modeste, content de son sort, ne demandant qu'au travail le pain de chaque jour. Voilà celui qu'il eût fallu mettre au premier plan, et alors les *Convoitises* eussent été un bon livre. Nous ne pouvons pas leur rendre ce témoignage.

— Cette fois, M. Jules Verne quitte les régions de la science pure pour nous donner du fantastique. C'est, en effet, une conception à la Hoffmann que *Maître Zacharius*. Horloger à Genève, maître Zacharius a inventé les montres à échappement. Il en est tellement fier qu'il devient fou, qu'il donne sa fille à Satan et qu'il se croit Dieu. Sa mort terrible est celle d'un Réprouvé de la Science. Le *Docteur Ox*, du même auteur, tient aussi du fantastique ; mais c'est d'un fantastique plus folâtre. Le docteur Ox se fixe un jour à Quiquendonne, ville imaginaire du pays de Flandres. Il cultive la chimie à outrance. Quiquendonne est une ville béate et placide. On ne s'y querelle jamais ; on n'y élève jamais la voix ; la vie s'y écoule avec la tranquillité d'une eau courante, claire, unie et jamais troublée. Ce n'est pas la vie, c'est la somnolence. Le docteur Ox conçoit le projet de réveiller Quiquendonne, en saturant d'oxygène l'air ambiant. Dans ce but, il monte une grande usine. L'expérience réussit, mais réussit trop tôt. Semblables naguère aux Sept-Dormants de la légende, les Quiquendonnois ne tiennent maintenant plus en place. Ils ont du vif-argent dans les veines. Hier, au théâtre, il fallait six heures pour l'exécution du quatrième acte des *Huguenots*. Aujourd'hui, tout l'opéra de Meyerbeer est expédié en dix-huit minutes. Ce ne sont que disputes, criailleries, gens qui courent, gens qui se heurtent, coups de pieds, coups de poing, appels aux armes. Il n'est pas jusqu'au grave bourgmestre Van Tricasse qui ne provoque en duel le flegmatique conseiller Nicaise. Bref,

tout est sens dessus dessous. Par bonheur, l'usine du docteur Ox fait explosion, et, le gaz méphistophélique se disperse. Alors l'atmosphère revient à ses habitudes et tout rentre dans le calme. Cette fantaisie montre sous un nouveau jour le talent de M. Jules Verne. Son nom rime avec Sterne. Son talent aussi, du moins dans le *Docteur Ox*, qui a quelque chose des allures humoristiques du *Voyage sentimental.*

— M. Louis Thiabaud a des veilléités de même genre; mais, il a encore pas mal d'huile à brûler avant de devenir un maître. Sa *Borgnesse de la Guillotière* n'a de fantastique et de fantaisiste que le titre. C'est une vieille mégère qui tient une sale cambuse où viennent se griser les canuts de Lyon et les bateliers du Rhône. Cette borgnesse a une fille qui est courtisée par un certain Gustave de Moutaret, caissier d'une maison de banque, à Genève, lequel a épousé pour son argent une certaine Angelina de Blangy, laquelle divorce avec le Moutaret, après l'avoir poussé au vol de sa caisse, et se marie avec un contrebandier savoyard. M. Thiabaud pose en moraliste. Son livre contient des tirades indignées qui viennent là comme mars en carême. Le canevas du roman n'est pourtant pas, on le voit, des plus innocents. Certaines situations sont d'une puérilité dont *Victor ou l'Enfant de la forêt*, de Ducray-Duminil, peuvent donner une idée. Mais ce qu'il y a de plus bizarre, c'est le style. On trouve, dans la *Borgnesse de la Guillotière*, des phrases de ce genre : « Son air était morne comme en hiver un reflet d'aurore..... Les malades marinent dans la moisissure des tristesses funèbres..... Aimer de force, c'est entasser dans son imagination de grandes roches enchanteresses. » Du temps de Molière, M. Louis Thiabaud eût été le chef des Précieux ridicules. Cela nous rappelle certain huissier qui cultivait aussi la périphrase et l'ampoulure. Il était allé porter une assignation à un contribuable récalcitrant, et avait mis son cheval au vert dans une prairie. Quand il eut fini, il avise un paysan, et, au lieu de lui dire en parlant comme tout le monde : « Ramène-moi mon cheval, » il lui crie d'une voix tragique, avec un geste à la Talma : « Agreste, fais faire un pas d'approximation à ma bête chevaline ! » Naturellement le paysan ne bougea point. Et parbleu ! il n'avait pas compris. C'était pour lui du javanais.

— En terminant, il nous reste à dire un mot de quelques recueils de nouvelles qui ne sont pas indignes d'attention. Ainsi *Une semaine au château de Kernoz*, par Mme la comtesse de Longuerue; le *Roi d'une île déserte*, par A. Challamel; *Jeux de plume*, par Jules d'Argis ; *Contes du printemps* et *Contes d'été*, par Émile Richebourg. — La douairière de Kernoz a réuni une brillante société de dames et de demoiselles, dans son manoir de Basse-Bretagne. En hiver, les soirées sont longues. Comment les employer ? En racontant des anecdotes et des histoires.

De là, sept nouvelles charmantes, recueillies par une auditrice, la comtesse de Longuerue. De ces sept nouvelles, les mieux dites, les mieux réussies, sont : *Trois jeunes filles*, *le Dépôt*, *la Médaille*, *l'Expiation* et *Tante Pauline*. Cela est simple, naturel. La vertu n'y prend que des airs aimables, et tout laisse dans l'esprit des impressions salutaires.

— *Le Roi d'une île déserte* est une réduction de Robinson Crusoé. L'auteur prend occasion de son titre pour décrire, en passant, les beautés de l'île, située dans une latitude quelconque. L'Océan est si vaste, comme dit Hésiode.

— Les *Contes* de M. Émile Richebourg obtiennent un franc et légitime succès. Cela s'explique. L'auteur s'adresse aux familles et parle le langage que doivent parler les livres mis à la portée des jeunes intelligences. Ses *Contes* sont amusants, instructifs, agréables. Ils font aimer le bien, tout en faisant souvent rire. Que veut-on de plus? Les meilleurs, sans contredit, se nomment : *Le Père Biscuit*, *la Jeune fille aux oiseaux*, *la Chienne de Jemmapes*, *la Bague*, *le Chasseur noir*, *Une prise de voile*. Comme Andersen, le conteur du Nord, M. Émile Richebourg a su habilement rajeunir certaines vieilles légendes.

— C'est pareillement un spirituel conteur que M. Jules d'Argis; mais, il est plus mondain, plus léger. Son style a moins de naturel. Il vise parfois à imiter Alfred de Musset. Ses *Jeux de plume* contiennent trois histoires, dont deux, *Magnolius* et les *Amours de Gaston*, témoignent de réelles qualités littéraires. Il y a, dans les *Amours de Gaston*, une scène très-originale. Il s'agit du baptême de la fille d'un châtelain des environs de Carpentras. Le parrain et la marraine se chamaillent sur le nom à donner à l'enfant. On ouvre le calendrier. Toutes les saintes sont passées en revue. On ne veut pas de Geneviève, parce que ce nom rappelle Geneviève de Brabant. Catherine, Pélagie, Thérèse, Eulalie, Joséphine sont des noms de cuisinières. Sainte Barbe a le menton velu et n'aime que le bruit du canon. Louise est réservée au sang royal de France. On ne saurait choisir ni Jeanne, ni Marguerite. Songez-donc! Jeanne de Naples, Marguerite de Bourgogne! On s'arrête finalement à Marie, et cela fournit à M. Jules d'Argis l'occasion d'écrire quelques lignes émues en l'honneur de la Vierge. C'est fort bien de sa part. Mais pourquoi avoir tant maltraité toutes ses pauvres saintes?

FIRMIN BOISSIN.

DE QUELQUES PUBLICATIONS ORIENTALES

The first Hebrew book, by the Rev. THOMAS ARNOLD. London, Rivingtons, 1875, in-12 de 246 p. — *Mandäische Grammatik*, von THEODOR NÖLDEKE, Halle, Waizenhauses, 1875, in-8 de XXXIV-486 p. — *Bet-ha-Midrasch*, von Dr AD. JELLINEK, tom. V. Vienne, Winter, 1875, in-8 de LX-208 p. — *Zur geschichte der Jüdischen tradition*, von I. H. WEISS, 1re partie. Vienne, Herzfeld, in-8, de 242 p. — *Histoire de la ponctuation ou de la massore chez les Syriens*, par l'abbé MARTIN. Paris, Maisonneuve, 1875, in-8 de 128 p. avec huit planches lithographiées. — *Liber Thesauri, de Arte poetica Syrorum*, necnon de eorumdem poetarum vitis et carminibus, per P. D. GABRIELEM, CARDAHI, Maronitam, e monte Libano, Romæ, Libr. Propag., 1875, in-8 de 203 p. — *Actes du Brigandage d'Ephèse*, par l'abbé MARTIN. Paris, Maisonneuve, 1875, in-8 de 180 p. — *Saint Pierre et saint Paul dans l'Église nestorienne*, par l'abbé MARTIN. Paris, Maisonneuve, 1875, in-8 de 153 p. de traduction et de 67 p. de texte. — *Discours de Jacques de Saroug sur la chute des idoles*, par l'abbé MARTIN. Leipzig, 1875, in-8 de 48 p. — *The Records of the Past*. London, Bagster, 1875, 5 vol. in-12. — *Bibliothek der Kirchenväter* de Kempten. Livraisons 41, 44, 58, 81, 82, 86, de 60 à 80 p. chacune. — *The Resurrection of Assyria*, a lecture delivered in Renfield presbyterian Church, Glasgow, in January 31 1875, by W. R. COOPER, London, Bagster, 1875, in-12 de 63 p. — *L'Eyypte et Moïse*. 1re partie : les Vêtements du Grand-Prêtre et des Lévites, par l'abbé VICTOR ANCESSI. — *Critico-biblical disquisition on the time during wich Christ lay in the tomb*, by Francis De Hieronymo JOVINO, S. J. Woodstock, 1875, in-8 de 218 p. — *A Sketch of samaritan history, dogma and literature*, by J. NUTT. London, Trübner, 1874, in-8 de 172 p. — *Islam, its history, character, and relation to Christianity*, by J. ARNOLD. London, Longmans, 1874, in-8 de XII-474 p.

Le désir de combler une lacune dans les revues du *Polybiblion*, et de fournir à ses lecteurs quelques renseignements généraux sur tout ce qui peut être pour eux un objet d'étude, avait depuis longtemps inspiré la pensée de consacrer un des comptes rendus mensuels aux littératures orientales. Il y avait certainement une excellente idée dans ce projet; le tout était d'en rendre l'exécution pratique. Ce n'est pas, en effet, chose facile, que de parler des littératures orientales. Des rives de la Phénicie aux îles du Japon, il y a loin, et ce ne serait point l'affaire d'un seul homme que de raisonner pertinemment sur toutes les littératures qui vivent ou ont vécu sur une aussi grande portion du globe : chaque littérature a elle-même ses départements, non pas peut-être aussi nombreux que chez nous; mais, là encore, on distingue, un volume de grammaire d'un volume d'histoire, un recueil de poésies d'un traité de versification.

Et ce n'est pas tout : si nous ne parlons pas de la rareté des productions littéraires de l'Asie et de l'extrême difficulté qu'il y a quelquefois à se les procurer, il faut bien dire au moins qu'une seule branche d'une littérature, la poésie hébraïque, par exemple, fournirait difficilement matière à un compte rendu de quelque étendue. Il ne se passe pas d'années, où il ne se publie quelque chose, quelque volume, ou quelque dissertation, sur chaque rameau des études orientales; mais l'ensemble de ces travaux présente rarement un tout assez important pour mériter l'honneur d'un compte rendu à part.

Les revues spéciales françaises, allemandes, anglaises, le *Journal asiatique de Paris*, la *Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesell-*

schaft, les deux *Journaux asiatiques* anglais, le *Journal asiatique* américain, la *Revue archéologique*, etc., tiennent toujours le haut bout dans ce genre d'études et sont les arsenaux où tous les savants vont chercher leurs armes, mais que tous les savants prennent aussi soin d'approvisionner. Il est impossible de se tenir au courant des études orientales sans recevoir au moins un de ces recueils : outre les travaux particuliers et spéciaux qu'on y rencontre, il y a des articles de revue générale (comme dans notre *Journal asiatique*), qui tiennent continuellement l'esprit en éveil, en lui signalant les publications nouvelles ou en lui exposant le résultat des publications déjà parues.

Il est vrai que, pour lire ces revues avec fruit et avec intérêt, il faut être le plus souvent initié, et même très-initié aux mystères de la science des langues. C'est là un reproche qu'on a souvent adressé aux orientalistes. On les a accusés d'être spéciaux et de ne pas vulgariser leurs connaissances, de ne s'adresser qu'à un public restreint, et de perdre leur temps à discuter des questions sans portée ou sans intérêt, et il faut avouer que le reproche est un peu mérité. Jusqu'ici, en effet, on a trop cru que la science des langues consistait à produire des grammaires et des lexiques : chaque auteur a voulu faire quelque chose sous ce rapport, et la quantité de livres qu'on a composés en ce genre est vraiment incroyable ; aussi faut-il ajouter que, la plupart du temps, ces livres se répètent, et qu'on ne distingue A de B qu'en ce que A a été imprimé à Berlin, tandis que B a paru à Oxford ou à Cambridge.

Si on veut donc vulgariser l'étude des langues asiatiques, et en particulier l'étude des langues mortes, il faut montrer qu'il y a un intérêt réel à les connaître, et que toute l'utilité qu'on peut tirer de cette connaissance ne se borne pas seulement à pouvoir établir quelques points de comparaison entre cet idiome-ci et cet idiome-là ; il faut qu'on exhume les vieux monuments, qu'on publie les textes anciens intéressant l'histoire, la religion, la philosophie, et qu'on les fasse entrer dans le courant des sciences humaines, comme on l'a fait pour les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome.

On n'obtiendra jamais, sans doute, pour les idiomes sémitiques, les mêmes résultats que pour les littératures dites classiques : le grec et le latin sont en possession de nos écoles, et jamais l'hébreu, le syriaque, l'arménien, le copte, l'arabe et même le sanscrit n'arriveront à les supplanter. Cependant, le nombre de ceux qui cultivent ces idiomes pourrait s'accroître, si on arrivait à réaliser deux conditions : la première serait de faire un bon cours d'ouvrages classiques pour chaque langue, et la seconde consisterait à mettre ces ouvrages à la portée de tous ceux qui se sentent, avec l'amour de l'étude, le désir de pénétrer dans les mystérieux replis de l'antiquité asiatique.

Des ouvrages comme le *First Hebrew book* d'Arnold seraient toujours

bien accueillis et auraient même du succès, pourvu que chaque auteur ne voulût pas faire le sien. Ce n'est pas un livre savant, mais ce n'est pas non plus un simple alphabet; il occupe très bien le milieu entre Gesenius et Vosen, qui représentent, l'un, la haute science, et l'autre, la littérature hébraïque rudimentaire. L'exposé est clair, court, méthodique, et l'ouvrage contient, en outre, un petit lexique avec quelques exercices gradués. Ces derniers ne sont peut-être pas assez nombreux, et, au lieu de les disperser à travers le texte, il eût mieux valu, pensons-nous, les grouper tous ensemble à la fin du petit volume.

— M. Nöldeke nous avait déjà donné, il y a quelques années, un essai sur la grammaire de cet idiome mélangé et corrompu qu'on appelle le mandéen ou le mandaïte. L'essai s'est développé, et est devenu un gros volume, un volume conçu avec cette largeur que M. Nöldeke porte dans toutes ses recherches et rédigé avec cette plénitude de détails, avec cette richesse d'érudition qui caractérisent toutes les productions de l'infatigable professeur. Ce n'est pas une œuvre de vulgarisation, c'est une œuvre de science que vient de faire le docte professeur de Strasbourg; mais c'est une œuvre qui comble une lacune dans les études sémitiques et qui prépare les voies à un écrit plus simple et plus classique, si tant est que jamais le mandéen trouve un groupe d'élèves voulant le cultiver.

— Il faut des livres comme ceux de M. Nöldeke ; il en faut même comme le *Beth Ha-Midrasch*, où le docteur Ad. Gellinek a recueilli des textes choisis dans la littérature hébraïque du moyen âge, ou comme ceux où M. H. Weiss publie les textes qui ont plus spécialement rapport à la tradition juive; mais ces ouvrages tout spéciaux ne compteront jamais beaucoup de lecteurs. Il s'écoulera de longues années encore avant que des écrits hébreux ou rabbiniques puissent circuler dans de nombreuses mains, en-dehors de celles des juifs et des rabbins.

— Des dissertations comme l'*Histoire de la ponctuation ou de la massore chez les Syriens* feront avancer la science, en éclaircissant des points douteux et en comblant des lacunes, mais ne contribueront pas notablement à vulgariser l'étude du syriaque. Nous devons en dire autant, à plus forte raison, d'un livre, pourtant fort utile, qui vient de paraître dernièrement à Rome, moitié en arabe, moitié en syriaque, sur la poésie syrienne; nous voulons parler du *Kitâb El-Kanzi-ec-çamini fi sanacati cha Cri essourianii*, dans lequel l'auteur, Gabriel Cardahi, un jeune et docte maronite, a recueilli tout ce qu'on savait jusqu'à ce jour sur la poésie et sur les poëtes syriens. Il y a bien quelques lacunes, que nous signalerons peut-être dans un autre recueil, mais l'ouvrage contient des détails qu'on chercherait vainement ailleurs, et ne manquera pas d'être bien accueilli de ceux qui s'inté-

ressent à la poésie orientale en général et à la poésie syrienne en particulier.

— Des publications comme les *Actes du Brigandage d'Éphèse*, ou comme *Saint Pierre et saint Paul dans l'Église nestorienne*, comme le discours de Jacques de Saroug sur la *Chute des idoles*, feraient mieux comprendre l'intérêt qu'il y aurait, pour le clergé catholique, à cultiver tous les rameaux des idiomes de l'Asie occidentale, dont les monuments littéraires sont presque tous exclusivement consacrés à la religion et au christianisme. Malheureusement les préoccupations de notre époque ont pris une autre direction, et ceux qui voudraient fixer l'attention d'un public un peu nombreux feront bien de poursuivre tout autre chose que les études orientales.

— On sent toutefois le besoin de vulgariser ces connaissances, et c'est à ce besoin, à ce désir d'élargir le cercle des initiés, qu'on doit deux publications parues, l'une, en Allemagne, l'autre, en Angleterre.

Après avoir donné, il y a quelques années, une série d'articles sur la littérature syrienne, dans le *Litterarischer Handweiser*, articles qui ont été suivis plus tard de travaux consacrés à l'archéologie dans le *Katholik* de Mayence, M. Bickell, professeur à Innspruk, a repris le même projet, mais plus en grand, dans la *Bibliothek der Kirchenväter* de Kempten. Cette bibliothèque, destinée à vulgariser la connaissance des Pères, contient un choix de morceaux empruntés aux écrivains de l'Église syrienne. La livraison 41e est consacrée à Cynillonas et à Baléus; la 44e à saint Isaac d'Antioche, la 58e à Jacques de Saroug. Le P. Zingerlé a donné, lui aussi, dans les livraisons 81, 82 et 86, des fragments d'un auteur à l'étude duquel il a consacré sa longue existence, nous voulons parler de saint Ephrem.

Ce travail de vulgarisation qu'on a tenté en France et en Allemagne pour le syriaque, on l'essaye en ce moment en Angleterre, pour les études assyriennes et égyptiennes, dans les *Records of the Past*. Les volumes I et III sont affectés à l'Assyrie, le IIe à l'Égypte. Ces trois volumes contiennent les traductions des principales inscriptions découvertes jusqu'à ce jour. Le IVe et le Ve volumes viennent de paraître au moment où nous écrivons ces lignes. — Il faut ranger encore dans la même catégorie la lecture de M. Cooper intitulée : *La Résurrection de l'Assyrie*, qui n'est autre chose que le dépouillement des *Records of the Past* et des autres publications assyriologiques, dans le but de tenir le public anglais au courant des découvertes contemporaines.

— C'est aussi un travail de vulgarisation que poursuit M. l'abbé Ancessi dans *L'Egypte et Moïse*. La première partie, qui vient de paraître, est consacrée aux vêtements du grand-prêtre et au sacrifice des colombes. Dans cette étude, fort intéressante, l'auteur discute à fond les points de contact que présente la législation mosaïque et le

rituel égyptien. Ces contacts, on les avait soupçonnés, mais personne n'en avait encore précisé la portée et l'étendue. M. l'abbé Ancessi entreprend là une belle tâche, et nous sommes sûr d'avance qu'il l'accomplira avec succès.

— Il nous reste encore à signaler l'étude du P. Jovin sur le temps que Jésus passa dans le tombeau. Y demeura-t-il trois jours entiers, ou bien seulement une partie des trois jours ? Telle est la controverse qui a été soulevée à nouveau en Amérique. Le P. Jovin démontre, en s'aidant des sources orientales, la légitimité de la croyance catholique. Écrit en latin, ce livre présente en regard la traduction anglaise. C'est là un trait de mœurs américaines dont on ne trouverait point, croyons-nous, d'exemple sur le continent européen.

— Signalons enfin deux livres qui, comme le précédent, n'appartiennent pas exclusivement à la littérature orientale. Le premier est l'*Histoire des Samaritains* par M. Nutt, sous-bibliothécaire de la Bodléienne. C'est une curieuse histoire que celle de ces Samaritains, qui, au milieu de toutes les révolutions de l'Asie occidentale, se sont maintenus aux lieux mêmes où ils eurent leur berceau, et s'y sont perpétués jusqu'à notre temps. Personne encore n'avait exposé, d'une manière suivie, les singulières destinées de ce peuple. M. Nutt vient de combler ce vide dans l'histoire de l'Asie ; il suit les Samaritains à travers les siècles, nous signale les principaux faits de leur existence, et s'attache, en particulier, à nous renseigner sur leur littérature.

— Une pensée d'un ordre supérieur a inspiré à M. Arnold la composition d'un remarquable ouvrage sur l'*Islamisme, son histoire, ses caractères et ses rapports avec le christianisme.* Le but que poursuit cet auteur est de faciliter aux missionnaires européens l'œuvre du prosélytisme chrétien. Tout n'est peut-être pas également sûr dans ce volume, on pourrait y retrancher, sans qu'il perdît de son intérêt et de son utilité, deux ou trois chapitres qui n'ont que faire dans un ouvrage sur l'islamisme ; mais il y a dans cette exubérance même d'érudition, une preuve palpable que l'auteur est profondément versé dans le sujet qu'il traite. Cet ouvrage a déjà reçu l'honneur d'une traduction allemande ; nous hésitons à croire qu'il fût possible de le traduire en français ; pourtant, avec les matériaux que ce livre renferme, ou même en opérant simplement un certain nombre de coupures, il serait facile d'en tirer un opuscule substantiel, qui rendrait plus d'un service aux Européens désireux de connaître l'Orient.

M. Arnold n'a eu, sans doute, en vue que les missionnaires protestants d'Angleterre ; mais, sans le savoir, il a travaillé aussi pour les missionnaires catholiques, et nous signalons volontiers son livre à ceux qui ont reçu de l'Église le soin d'évangéliser l'Orient chrétien ou musulman.

Les quelques opuscules que nous venons de citer ne donnent pas une idée exacte du grand travail qui s'accomplit, chaque année, dans le champ si vaste des études orientales. Ce n'est là qu'une goutte d'eau détournée d'un grand fleuve ; nous avons à peine dit un mot de trois ou quatre idiomes, et nous n'avons parlé que de quelques genres de littérature. Ce sont, en effet, les seuls matériaux qui aient été remis entre nos mains.

Le *Polybiblion* aurait volontiers rendu compte d'autres ouvrages de littérature orientale, s'ils lui avaient été envoyés, et il ne demande qu'à les recevoir pour en parler à l'avenir plus amplement.

P. MARTIN.

OUVRAGES DE PHILOLOGIE

La Vie du langage, par W. D. WHITNEY, professeur de sanscrit et de philologie comparée à Yale College (Etats-Unis). Paris, Germer-Baillière, 1875, in-8 de VII-264 p. Prix : 6 fr. — *Introduction à l'étude de la science du langage*, par DOMENICO PEZZI, docteur agrégé de la faculté des lettres et de philosophie à l'université de Turin, traduit par V. NOURRISSON. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1875, in-12 de 239 p. Prix : 3 fr. — *Ueber Entwickelungsstufen der Mythenbildung*, von A. KUHN. Berlin, Dummler, 1874, in-4 de 35 p. — *Ueber die Sprache der Etrusker*, von W. CORSSEN. Leipzig, Teubner, 1874, in-8 de XXXVI-1016 p. Prix : 40 fr. — *Précis de la déclinaison latine*, par F. BUECHELER, traduit par L. HAVET. Paris, Vieweg, 1875, in-8 de XXII-229 p. Prix : 8 fr. — *Théorie de la déclinaison des noms en grec et en latin*, par A. Ed. CHAIGNET. Paris, Thorin, 1875, in-8 de VII-127 p. Prix : 4 fr. — *Nouvelle grammaire française*, par AUGUSTE BRACHET. Paris, Hachette, 1875, gr. in-18 de XIX-248 p. Prix : 1 fr. 50. — *Morceaux choisis des grands écrivains du seizième siècle*, par AUGUSTE BRACHET. Paris, Hachette, 1875, gr. in-18 de CI-318 p. Prix : 3 fr. — *Trésor étymologique, ou Étude sur les mots français tirés de la langue grecque*, par THÉODORE LEPETIT. Paris, librairie de l'*Echo de la Sorbonne*, 1875, un vol. in-12. Prix : 1 fr. 25. — *Andsiedelungen und Wanderungen deutscher Staemme zumeist nach hessischen Ortsnamen*, von WILHELM ARNOLD. Marburg, Elvert, 1875, in-8 de XIV-240 p. Prix : 1 fr. 25.

La Vie du langage, de M. Whitney, l'*Introduction à l'étude de la science du langage*, de M. Pezzi, peuvent être considérées comme des travaux d'une réelle valeur. Leurs auteurs sont au courant du sujet qu'ils traitent, autant qu'il est possible, là où il s'agit d'une matière dont les détails sont si variés. Personne ne me reprochera de me mettre en contradiction avec les éloges que je donne, quand je ferai la remarque que M. Whitney, qui habite les États-Unis, connaît l'histoire de la langue anglaise mieux que l'histoire de la langue française ; quand je dirai, par exemple, que M. Whitney s'est trompé, lorsqu'il a écrit (p. 164) que le français « vraiment » vient du latin *vera mente :* de *vera mente* la forme française est « voirement » ; « vraiment » suppose le primitif latin *veraci mente*. Mais j'adresserai à M. Whitney une critique d'un ordre différent. M. Whitney étudie, entre autres questions, celle de l'origine du langage. Il affirme que, dans l'état actuel de la linguistique, il est impossible de prouver, par les moyens que cette science met à notre disposition, l'unité primordiale du genre

humain ; la plupart des linguistes sont d'accord avec lui sur ce point : la linguistique nous a rapprochés de ce grand résultat sans y atteindre jusqu'à présent ; mais M. Whitney va beaucoup trop loin quand il avance que jamais cette science ne démontrera que le genre humain ait, à l'origine, formé une seule société (p. 221). Car il ignore, comme nous, quels seront dans l'avenir les progrès de la linguistique. Il admet que réciproquement la linguistique ne peut démontrer la variété originaire des races et des espèces humaines (*ibidem*), et il a ici raison contre Schleicher (*Compendium*, 2e édition, p. 2). Mais, lorsqu'il avance (p. 237-238) que le cri naturel est l'origine du langage, il sort du domaine de la linguistique, qui ne peut nous faire remonter à une date si reculée, ou qui du moins ne l'a pas fait jusqu'ici ; par conséquent, en émettant cette assertion, il abandonne le terrain solide de la science pour se lancer dans la voie périlleuse des conjectures. Le cri naturel est l'interjection, et le système qui prend l'interjection pour la première forme des racines se fonde sur une hypothèse qu'aucun argument emprunté à la linguistique ne peut justifier. Je considère donc comme fausse, d'une fausseté rigoureusement démontrée, l'assertion suivante de M. Whitney, qui est la conséquence de sa prétention de tirer les racines des interjections : « La doctrine de la vraie nature du langage, *telle qu'elle est établie par la science linguistique*, détruit complètement, du moins dans son ancienne forme, le dogme de l'origine divine du langage (p. 249). » Un savant français, dont les écrits lumineux jouissent d'une légitime autorité, a affirmé le contraire : « Le temps reculé où les premières racines se sont dégagées de quelques cris involontaires est *hors de la portée de la philologie comparative*... Il faut, ajoute-t-il, le concours d'autres sciences pour résoudre ce problème. » Mais, comme aucune science, autre que la linguistique, ne nous éclaire sur l'origine des racines, ceux qui affirment que les racines sont issues des interjections, font par là une excursion non seulement hors de la linguistique, mais dans le champ des hypothèses et, en général, hors du domaine de la science. Contradiction singulière ! On rejette le dogme de la création de l'homme, et, avec ce dogme, la doctrine de la création du langage qui en est la conséquence ; on les rejette parce que l'appui de la méthode expérimentale leur manque, et on accepte un système qui attribue à l'homme primitif la faculté de transformer les interjections en racines, quand l'expérience nous montre l'homme dépourvu de cette faculté, et quand il aurait été si simple de répéter avec Schleicher (*Die deutsche Sprache*, 2e édition, p. 38) : « l'origine du langage est au-delà du domaine de la linguistique. »

Dans cette critique, je n'ai cité que M. Whitney, je n'ai point parlé de M. Pezzi. M. Pezzi avoue (p. 210) ne pas savoir quelle doctrine

substituer à la doctrine de l'origine divine du langage, qu'il repousse de par l'autorité des maîtres contemporains, sans donner de raison (p. 188). C'est une lacune dans son enseignement : une phrase l'en console : « Nous pouvons, dit-il, montrer sans peur, des hautes cimes désormais en notre pouvoir, les terres promises de l'avenir. » *Et nunc plaudite !* mais, dans ces terres promises, il ne dit pas ce qu'on trouvera.

— Le mémoire de M. A. Kuhn, sur le développement graduel et la formation du mythe, est un tirage à part des Mémoires de l'Académie royale des sciences de Berlin : il contient un résumé des principes de la mythologie comparée, et ce résumé est accompagné de plusieurs exemples curieux. On sait que les mots appelés par nous pronoms sont les seuls vrais noms, et que les mots, auxquels nos grammaires élémentaires attribuent le titre de noms, sont, étymologiquement du moins, des adjectifs qui expriment seulement un caractère abstrait de l'objet qu'ils déterminent. Le même objet, ayant un grand nombre de qualités abstraites, peut donc recevoir un grand nombre de noms ; de là, à l'origine des langues, la *polyonymie*. Dans les Védas, la terre a vingt-et-un noms, la nuit vingt-trois, l'eau cent ; la nuit, par exemple, porte un nom qui veut dire *la noire*, un autre nom qui veut dire *l'humide*, un autre nom qui veut dire *la froide*. Mais, comme la nuit n'est pas seule noire, seule humide, seule froide, et que ces qualités conviennent aussi à d'autres objets, *l'homonymie* s'est produite en même temps que la *polyonymie*. De là une confusion d'où est née la mythologie. Plus tard, quand l'élimination progressive des synonymes a eu fait disparaître la cause originaire de la formation des mythes, un principe de création mythologique a survécu dans l'usage des métaphores poétiques, qui, pour désigner un objet, nous font employer un mot déjà exclusivement affecté à la désignation d'un objet différent : il y a là une cause permanente d'erreur pour le vulgaire et, par conséquent, une cause permanente de formation mythologique. M. Kuhn fait suivre ces principes d'une étude pleine d'intérêt et de science sur le mythe des vaches célestes et sur celui de la Toison d'or ; il jette par là un jour merveilleux sur une foule d'autres points de l'ancienne mythologie, notamment de la mythologie grecque.

— Nous éprouvons un grand embarras à parler du savant ouvrage de M. Corssen sur la langue des Étrusques. Les travaux de cet érudit sur la langue latine lui ont conquis la réputation la mieux justifiée. Il y a, chez les linguistes, unanimité pour admirer ce que le célèbre professeur de Milan, M. Ascoli, dans l'introduction de ses *Corsi di glottologia*, appelle *la dotta et cauta mole dei lavori fondamentali di Guglielmo Corssen*. M. Corssen, dans son traité tout récent de la langue des Étrusques, ne cesse pas d'être l'homme supérieur que nous connais-

sons. Dans ce volume de 1062 pages, toutes pleines d'érudition et d'ingénieux rapprochements, il y a énormément à apprendre, et, quelle que soit, sur la conclusion de ce livre, le jugement définitif de la critique, cet ouvrage fera certainement faire des progrès, et de grands progrès, à la science. Mais nous espérions voir, pour ainsi dire, sauter aux yeux l'évidence de l'assertion émise par M. Schweizer-Sidler en 1872, dans la *Zeitschrift* de M. Kuhn (t. XXI, p. 279), à savoir que l'étrusque est un idiome non-seulement indo-germanique mais italique. C'était déjà la conclusion à laquelle paraissaient conduire cinq mémoires publiés, de 1869 à 1872, par M. Elia Lattes, professeur à Milan. « Nous apprenons, » ajoutait M. Schweizer-Sidler, « que notre vigoureux Corssen a obtenu des résultats analogues, et que, dans une publication prochaine, il les exposera avec les développements les plus étendus. » La première partie de la publication annoncée par M. Schweizer-Sidler est depuis un an entre les mains des érudits. Mais nous ne sommes pas convaincus de l'exactitude de la thèse de M. Corssen. Le doute que nous exprimons, de plus compétents l'ont émis avant nous. Pour nous prononcer définitivement, attendons que l'achèvement de l'ouvrage et une table complète et exacte, comme celles que M. Corssen a jointes à ses livres précédents, nous mettent à même d'apprécier si le même mot a toujours le même sens dans les traductions dont le savant auteur accompagne les textes qu'il reproduit ; alors on pourra se rendre un compte précis de la valeur de ces traductions qui sont la base de son système.

— M. Buecheler et M. Louis Havet, en traitant de la déclinaison latine, marchent sur un terrain moins neuf, mais dont la solidité ne peut être contestée. M. Havet a placé, en tête de la traduction du livre allemand, une introduction où il expose, avec une remarquable lucidité, la théorie du thème, celle du vocatif, qui est identique au thème, celle du rôle joué par le thème dans la composition. Je n'y releverai qu'une erreur de détail : le terme bas latin *auca*, « oie, » que M. Havet reconstitue par les procédés de la linguistique, dont il indique l'origine, et qu'il croit inédit, se trouve dans Marculfe et dans un capitulaire, comme Du Cange nous l'apprend. Je ne puis que recommander vivement la lecture de la publication de M. Havet : tous nos professeurs de grammaire devraient étudier à fond ce petit volume.

— Je ne ferai pas le même éloge de la brochure écrite sur le même sujet par M. Chaignet. M. Chaignet avait entre les mains le texte allemand du livre de M. Buecheler, qu'il cite, et il l'a gâté en essayant d'y ajouter du sanscrit, langue dont il ne sait pas le premier mot. Ainsi, le nominatif singulier du thème sanscrit *acman*, « pierre, » est *açmâ*, et non *acman*, comme il le dit (p. 21) ; le nominatif singulier des thèmes sanscrits *dâtar*, « donateur, » *mâtar*, « mère », est *dâtâ*, *mâtâ*, et

non *dâtar*, *mâtar* (p. 23). Le sanscrit *avi-s* (p. 24) veut dire brebis, et n'est pas le correspondant du latin *avis* « oiseau » (*ibid.*). L'équivalent latin du sanscrit *avi-s* est *ovi-s*; et c'est le sanscrit *vi-s* qui est l'équivalent du latin *avi-s*. Plus loin, cherchant l'origine du génitif homérique πολιτao, dans la période classique πολίτου, M. Chaignet rejette l'explication donnée par Bopp (*Grammaire comparée*, traduction Bréal, t. Ier, p. 419), suivant lequel πολίτao = πολιτασιο. M. Chaignet ignore que la chute des deux lettres subséquentes σι s'explique par une loi de la phonétique grecque. Il imagine de tirer πολίτao de πολίτας (?), génitif primitif suivant lui, dont l'ας final serait changé en ao par une loi phonétique du sanscrit, où souvent *as* final devient *o*. Mais *o* n'est pas *ao*. En outre, cette loi sanscrite n'est en vigueur qu'en construction devant les consonnes sonores; et ailleurs, même en sanscrit, elle cède la place à d'autres lois; enfin, elle est étrangère à la langue grecque, qui conserve intacte, en toute situation, la désinence ας.

— Si M. Chaignet s'est aventuré sur un terrain qui lui était inconnu, on ne reprochera pas à M. Brachet de l'avoir fait, quand il a écrit sa *Nouvelle grammaire française* et la *Grammaire du seizième siècle* qui précède ses *Morceaux choisis*. Il a publié là deux livres qui seront très-utiles, s'ils se répandent dans le monde enseignant. On dira qu'il a eu tort de vouloir innover, et remplir l'esprit des élèves de notions au-dessus de leur portée. La vérité est que ces doctrines nouvelles intéressent l'élève, et qu'elles sont au niveau de son intelligence, tout autant que les doctrines erronées de la grammaire traditionnelle. C'est du côté du professeur, c'est dans ses habitudes routinières qu'est le véritable obstacle. Le reproche que mériterait plutôt M. Brachet serait d'avoir trop cédé à la tyrannie de l'habitude. Il est faux, par exemple, que le caractère distinctif du pronom soit de tenir la place du nom (p. 88). Le pronom a la faculté de tenir la place du nom, puisqu'il est le vrai nom, mais il peut aussi remplir un autre rôle sans cesser d'être lui-même. La grammaire scientifique sait, aujourd'hui, distinguer la forme de la fonction, et ce n'est pas sur la fonction des mots qu'elle fonde ses définitions. Si M. Brachet avait quelquefois inspecté les écoles primaires, s'il était, par exemple, délégué cantonal, il saurait quelles innombrables difficultés crée aux enfants la distinction imaginaire entre *le* article et *le* pronom, entre *ce* pronom et *ce* adjectif déterminatif; malheureusement, notre enseignement primaire est entre les mains de maîtres assez peu instruits pour croire que ce luxe de distinctions fausses facilite le progrès des études. Il est regrettable que M. Brachet soit resté l'esclave de ce vieux préjugé.

— On peut regretter aussi que les ouvrages de M. Brachet n'aient pas été mieux connus de M. Th. Lepetit, quand cet auteur a écrit son *Trésor étymologique*, ou étude sur les mots de la langue française

tirés de la langue grecque. A un grand nombre d'étymologies exactes qu'on trouve partout, ce livre mêle un certain nombre d'assertions erronées que M. Lepetit pouvait facilement éviter. Depuis que M. Brachet a vulgarisé les découvertes de la science moderne sur l'histoire de la langue française, il ne devrait plus être permis de tirer du grec des mots français d'origine évidemment germanique, comme *achoppement*, *balle*, *esquif*, et des mots d'origine évidemment latine, comme *calendes*, *cène*, *colonne*, *foyer*, *froid*, *glas*. Et si M. Lepetit, qui s'occupe d'étymologie grecque, connaissait le bel ouvrage écrit sur cette matière par M. G. Curtius, et qui a fait à ce savant une réputation si méritée, il saurait ce qu'a dit ce linguiste des mots latins *calendæ*, *cena*, *columna*, *frigidus*, *classicum*.

— M. Guillaume Arnold, dans ses recherches sur les migrations de la race germanique, d'après les noms de lieux, a entrepris de traiter un sujet curieux, auquel je crains qu'il ne soit pas suffisamment préparé. Il fait observer avec raison que M. Foerstemann, en éliminant de son dictionnaire des vieux noms de lieux germaniques les noms celtiques et les noms slaves, a par là diminué la valeur ethnographique de cet ouvrage si remarquable et si utile à tant de points de vue, et qui, en France, n'a pas d'équivalent. Il soutient, non sans apparence de raison, contre M. Foerstemann (col. 1574), que le nom le plus ancien du Weser, *Visurgis*, est celtique (p. 44) : en effet, la désinence *urgis* paraît étrangère aux langues germaniques qui ne connaissent pas de suffixe dont *rg* forme l'élément consonnantique (Grimm, *Deutsche Grammatik*, tome II), tandis que le gaulois paraît nous offrir ce phénomène (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 795). Mais, en général, M. Arnold, pour démontrer l'origine celtique des nombreux noms de lieux allemands qu'il cite à partir de la page 43, s'appuie principalement sur Mone, qui n'est pas une autorité. Des noms de lieux d'Allemagne, recueillis dans des documents du onzième siècle ou plus récents, et rapprochés de noms irlandais modernes, ne prouvent rien ; il faudrait, à l'aide des lois phonétiques, restituer des formes plus anciennes. Il y a une circonstance où M. Arnold essaye de remonter à ces formes anciennes, c'est quand il prétend expliquer par l'allemand le nom actuel de la ville de Metz, et donner à ce nom une origine teutonique. *Mettis*, aujourd'hui Metz, viendrait de la même racine que le gothique *maitan*, couper, et signifierait lieu de sacrifice. M. Arnold, qui est professeur à Marburg, en Hesse, suppose que les Chattes, aujourd'hui les Hessois, s'étant un jour emparés de *Divodurum Mediomatricorum*, y ont immolé à Odin un certain nombre de prisonniers. De là serait venu le nom de Mettis, aujourd'hui Metz. Toutefois, l'érudit allemand n'est pas sûr que cette hypothèse soit exacte. Je n'en suis pas sûr non plus.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

THÉOLOGIE

Commentarius in evangelium secundum Matthæum, *aliis evangelistis pro concordia historica, præsertim in omnibus iis quæ ad passionem Christi spectant, collatis, ad usum seminarii Brugensis, per quæstiones et responsa digestus,* auctore J. A. Van Steenkiste, canonico hon. eccl. cathedr. Brug., s. Theolog. Lic. in univ. cath. Lovan., et s. Scripturæ prof. in sem. Brugensi. — Altera editio, multum adaucta. Brugis, apud Beyaert-Defoort (Parisiis, ap. Lethielleux), 1876, 2 vol. in-8 de 692 p. — Prix : 10 fr.

C'est avec une véritable satisfaction que nous signalons à l'attention des lecteurs sérieux l'ouvrage dont on vient de lire le titre. Son auteur, ancien élève de l'université de Louvain et du Collège romain, enseigne, depuis bien des années, l'Écriture sainte au grand séminaire de Bruges, et nous lui devons déjà plusieurs excellents travaux d'exégèse, parmi lesquels nous nommerons ses Commentaires sur les psaumes et l'Ecclésiaste, sur les Actes des apôtres et les Épîtres de saint Paul. Le nouvel ouvrage qu'il vient de publier fait honneur à sa science autant qu'au séminaire qui possède de tels maîtres. — Fruit de longues et consciencieuses recherches, l'ouvrage de M. Van Steenkiste se fait remarquer par la solidité et la sûreté de la doctrine, par une saine et bonne érudition, unies à une grande netteté et clarté du langage. On l'a fait remarquer avant moi, la science belge, grâce à la position du pays, a l'avantage de réunir les qualités de la science française et allemande : elle a la clarté, la précision de l'une, et la profondeur de l'autre. Cette remarque s'applique parfaitement à l'auteur qui nous occupe.

Ce qui distingue son livre des autres travaux analogues, lesquels ne manquent pas, c'est avant tout la méthode catéchétique, procédant par questions et réponses et ayant cet avantage, constaté par l'expérience, qu'elle tient en éveil l'attention de l'élève, marque mieux la succession des faits historiques et les grave davantage dans la mémoire. De temps en temps, des questions générales résument ce qui a été expliqué par partie et donnent ainsi au lecteur l'occasion de grouper ensemble divers passages analogues ; ou bien une série de questions, venant à la suite d'un long passage, oblige le lecteur à y chercher par lui-même la réponse. Dans un livre comme celui-ci, destiné à un but éminemment pratique, ces questions incidentes trouvent leur justification, qu'elles n'auraient pas dans un exposé purement scientifique.

On pourrait croire que la méthode catéchétique, adoptée par l'auteur, l'ait condamné à se renfermer dans le cercle étroit des notions élémentaires. Ce serait une erreur ; il n'y a chez lui d'élémentaire que la forme ; car le fond de l'ouvrage est à la fois solide et riche :

sous les modestes dehors d'une méthode simple et naturelle, on est surpris de découvrir un exposé remarquablement substantiel. On sent de suite que c'est l'œuvre d'un homme profondément versé dans l'exégèse biblique et au courant des travaux des grands interprètes anciens et modernes. Plus on avance dans la lecture du livre, plus on acquiert la conviction de ce que l'auteur n'a rien négligé pour le mettre à la hauteur de la science moderne et qu'il a largement profité de nombreuses conquêtes que notre siècle a faites dans le domaine de l'archéologie biblique.

Au reste, il sait, au besoin, rompre les entraves de la méthode habituelle; s'agit-il de mettre en lumière quelque texte difficile de l'Évangile, il entre dans des développements qui deviennent comme autant de petites dissertations. C'est ainsi que, pour ne citer que les exemples les plus marquants, à propos du texte : *Tu es Petrus,* la question de l'infaillibilité papale est longuement traitée et établie d'après les témoignages de l'Écriture sainte (q. 417 et suiv.); de même, l'indissolubilité du mariage, à l'occasion du texte de saint Matthieu, v, 32 (q. 239); la violence du supplice de la croix (q. 658-667) et les instruments de la Passion (q. 693 *bis*). En parlant de ces derniers, l'auteur invoque constamment le témoignage de M. Rohault de Fleury, dont tout le monde connaît le *Mémoire* classique.

Ce qui rend le livre de M. Van Steenkiste utile, non-seulement aux jeunes lévites, mais encore aux pasteurs des âmes et à tous ceux qui exercent le ministère de la prédication, c'est l'élément homélitique auquel l'auteur a accordé une large place, suivant en cela le conseil de son vénérable évêque, Mgr Fayet, prélat d'une haute sagesse et qui, lui aussi, a fourni une longue carrière dans l'enseignement théologique. Ç'a été même un des buts qui ont présidé à la composition des commentaires. De là vient qu'ils sont, pour ainsi dire, émaillés de textes des saints Pères, surtout de saint Chrysostome, qu'on trouve parfois des paragraphes entiers contenant des applications homélitiques et une quantité de réponses pouvant servir de cadres à des sermons sur tel ou tel passage de l'Évangile. Nulle part, cependant, cet élément n'a reçu tant de développement que dans la partie consacrée à la passion de N.-S., où l'on trouve, dès le début, douze plans de sermons sur ce grand et émouvant sujet.

Quant à la passion elle-même, l'auteur l'a traitée, d'après le récit des quatre évangélistes, avec un soin tout particulier et une ampleur exceptionnelle, puisqu'elle remplit à elle seule presque tout le second volume. Depuis le départ du divin Sauveur du cénacle au jardin des Olives jusqu'au moment de sa glorieuse entrée au Ciel, l'auteur le suit pas à pas, heure par heure, jour par jour, en retraçant, d'après nos livres saints et les données de la tradition, jusqu'aux moindres

circonstances des événements relatifs à cette période de la vie terrestre de notre Rédempteur. Dans le cours du récit, il entre dans une foule de détails aussi intéressants qu'ils sont peu connus des fidèles, sans rien négliger de ce qui peut nourrir la piété des âmes chrétiennes et enflammer le zèle des ministres qui en ont la charge. Aussi les prêtres lui sauront gré de leur avoir fourni un si utile secours dans l'exercice de la prédication.

Pour que rien ne manquât à son travail, M. Van Steenkiste a ajouté à la fin un tableau synoptique de la vie de Jésus-Christ, rédigé par ordre chronologique, avec les indications géographiques nécessaires. Il y a ajouté l'évaluation de quelques distances, mesures et monnaies, et une table à l'usage des prédicateurs. Cette table donne, par ordre chronologique, les principaux sujets de dogme et de morale, avec l'indication des endroits du commentaire qui se rapportent à chacun d'eux. — Enfin, une belle carte de la Palestine, sortant des ateliers de Justus Perthes, de Gotha, sert de digne illustration à l'excellent livre dont il est question.

Je ne dirai pas qu'il soit à l'abri de tout reproche ; il n'y a pas de livre qui le soit entièrement. On a reproché à sa latinité quelques incorrections de style, des tournures peu élégantes, l'usage du *quod* suivi de conjonctif ; je ne le nie pas, mais ces taches, clair-semées d'ailleurs et à peine perceptibles dans un ouvrage de 700 pages environ, n'empêchent pas que son latin ne soit d'une grande clarté, coulant et naturel. Encore moins peuvent-elles amoindrir la valeur intrinsèque de l'ouvrage, que des juges compétents n'ont pas hésité à reconnaître. Je ne veux pas reproduire ici les éloges qui lui ont été décernés par les *Études religieuses*, de décembre. Je me bornerai à dire que Mgr Fayct, évêque de Bruges, a chaudement recommandé au clergé de son diocèse, dans l'approbation placée en tête de l'ouvrage comme il avait déjà approuvé la première édition publiée en 1871.

J. Martinov.

Cours de Religion, *d'après l'ouvrage allemand du R. P. Wilmers*, S. J. par l'abbé Grosse, directeur du collége de Sierck, chanoine-honoraire de Metz. Paris, Vivès, 1874, 6 vol. in-8. — Prix : 40 fr.

Parmi les nombreux *Cours de religion*, publiés en Allemagne dans ces vingt dernières années, il y en a deux qui sont devenus populaires, parce que, outre le caractère scientifique auquel prétendent tous ces ouvrages, ils avaient, de plus, l'avantage d'inspirer le goût de la vertu et de porter à la piété. L'un est dû au docteur Schuster, curé du diocèse de Rottenbourg (Wurtemberg), mort il y a quelques années : ce sont quatre volumes in-8 compactes ; les deux derniers ayant au moins le double chacun des deux premiers, et arrivés à la qua-

trième édition (*Katholisches Handbuch oder faszliche und gründliche Unterweisung der Jugend in der Katholischen Religion.* Fribourg en Brisgau, Herder). L'autre a pour auteur le R. P. Wilmers, de la Compagnie de Jésus : il est aussi en quatre volumes, et a eu de même plusieurs éditions. M. l'abbé Grosse, longtemps directeur du collége ecclésiastique de Sierck (Lorraine), récemment fermé par les Prussiens, comme tous les établissements semblables de l'Alsace, a tiré grand parti de ce dernier ouvrage pour l'instruction de la jeunesse catholique placée sous sa direction ; et il a pensé rendre service à ses « confrères dans le sacerdoce » en le faisant passer dans la langue française. Ce fut un long travail, que facilitait pour lui la parfaite connaissance de l'allemand. Non pas que M. Grosse ait traduit l'ouvrage ; il l'a plutôt commenté et en certains points développé, si bien que les quatre volumes allemands sont devenus en français six forts et beaux volumes. L'auteur s'est tellement identifié, confondu même avec son guide, qu'on ne distingue plus ce qui est du P. Wilmers et ce qui appartient en propre à M. l'abbé Grosse. Pourtant, des additions notables ont été faites « sur la révélation, la création, l'Église, les actes humains, la conscience, le péché, la grâce, la prière, les sacrements, notamment sur les dogmes définis par le concile du Vatican. »

Les deux premiers volumes traitent des objets de la foi (Dieu, la création, la rédemption, l'Église). Le troisième et la première moitié du quatrième, sont consacrés à la morale (commandements de Dieu et de l'Église, péché, vertu, et tout ce qui met dans la voie de la perfection chrétienne). La grâce, les moyens de l'acquérir et de la conserver (prière), les sacramentaux et les sacrements remplissent la deuxième moitié du quatrième volume et les deux suivants (V^e^ et VIe). On voit ainsi d'un coup d'œil l'ensemble et l'ordre logique des matières.

La sûreté de la doctrine que renferme cet ouvrage est garantie d'abord par la science du R. P. Wilmers, qui assistait, en qualité de théologien, Mgr Meurin, vicaire apostolique de Bombay, au concile du Vatican ; puis, par une flatteuse approbation de Mgr Dupont des Loges, basée sur un consciencieux rapport de M. l'abbé Schmitt, professeur au grand séminaire de Metz. Il ne m'appartient pas d'y rien ajouter. L'examinateur a eu raison de signaler le mérite de la partie relative à la grâce : cette délicate matière, « peut-être généralement trop peu expliquée aux fidèles, y est traitée d'une manière aussi complète que possible. » Je ferai remarquer encore qu'elle est traitée à sa véritable place, comme introduction aux sacrements, et non rejetée, comme dans plus d'un catéchisme, dans la partie de la justice chrétienne.

Les points de doctrines qui doivent être de préférence exposés aux fidèles, sont prouvés par l'Écriture sainte, par la tradition et par la

raison théologique. L'exégèse vient en aide, quand il le faut, pour l'intelligence du texte sacré : tout cela dans un style simple, clair et coulant. Rien n'est sacrifié à la phrase ou à la rhétorique. Des exemples, empruntés à l'histoire et à la vie des saints, choisis avec une judicieuse sobriété, montrent, réalisés dans la pratique, les points d'abord exposés théoriquement.

L'auteur annonce dans sa préface qu'il « néglige généralement les questions de controverse. » Il indique cependant les doctrines ou les faits controversés, et en résume quelques-uns d'une manière fort satisfaisante. Voyez, par exemple, les trois paragraphes sur la création du monde (t. Ier, p. 458-461).

Quelquefois les titres ne disent pas tout ce qu'ils renferment. Ainsi, dans le tome V, sous la rubrique *Prière*, vous trouvez (art. III, § 2), les litanies de la sainte Vierge. Lisez ce chapitre : vous serez étonné de l'abondante matière que ces litanies peuvent fournir, non-seulement au catéchiste, mais encore au prédicateur. Avec ce fond d'instruction, l'on ne sera embarrassé de prêcher sur aucune fête de la sainte Vierge; et tous ceux qui ont tant soit peu l'expérience du ministère pastoral savent que ce n'est pas le sujet le plus facile. Du reste, c'est le caractère général de l'ouvrage de se prêter aisément aux développements de la chaire, tant il est plein de doctrine. Quelques moments de lecture attentive suffiront à donner le plan et le fond d'un discours, que la méditation fécondera mieux ensuite que de longues recherches. A la suite de chaque sujet, il y a encore des réflexions pratiques, qui indiquent le genre de développement et d'application dont la matière est susceptible.

L'ouvrage est imprimé sur papier vergé; le caractère ne fatigue pas la vue. Une seconde édition, et j'augure qu'elle ne tardera pas beaucoup, fera disparaître des expressions comme *profliger*, que l'on comprend si on sait le latin, mais qui ne se trouve dans aucun dictionnaire. Elle rectifiera aussi quelques inexactitudes, comme celle de placer sous le règne de Louis XIV l'exécution de Chapelle et de Bouteville : c'est Louis XIII qui fit expier à ces deux seigneurs le mépris de la loi contre le duel. — En somme, la correction du texte laisse moins à désirer que pour beaucoup de livres sortis des presses de Paris et des provinces. *Non ego paucis offendar maculis ubi plura nitent...* Si j'ai relevé quelques vétilles, l'auteur me le pardonnera. J'ai lu son ouvrage avec l'attention qu'il mérite, et je fais des vœux pour qu'il ait beaucoup de lecteurs dans les rangs des laïques aussi bien que dans ceux du clergé.

P. Mury.

Cours abrégé de religion, par le P. F. X. Schouppe, de la Compagnie de Jésus; 2e édition. Paris, Bray et Retaux, 1875, gr. in-18 j. de 445 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait de quelle importance est l'instruction religieuse dans une éducation complète : l'étude des sciences et la connaissance de la religion doivent y marcher de front et s'aider mutuellement. Dans quel ouvrage les jeunes gens puiseront-ils cette instruction nécessaire? L'enfant, à l'âge où l'on croit naturellement, se contente des simples indications du catéchisme; plus tard, formé par l'étude, il se montre à bon droit plus exigeant : il veut des preuves et des démonstrations.

Pour répondre à ce besoin, une multitude d'ouvrages ont été composés. Nous rangeons parmi eux, mais à une place spéciale, le *Cours abrégé de religion* du P. Schouppe. L'auteur s'est proposé un but essentiellement pratique; il destine son livre à remplacer entre les mains des jeunes gens le catéchisme devenu pour eux insuffisant, et, par suite, à servir de plan ou de résumé aux instructions qui leur sont adressées. C'est donc un ouvrage technique : on y trouve le plan, les définitions et les démonstrations d'un cours complet de théologie, placés, dans un seul volume, à la portée des jeunes lecteurs, avec une précision et une netteté remarquables. Nécessité d'une religion; — Preuves de la véritable religion et de la véritable Église; — enfin dogmes et morale de cette Église : tels sont les sujets traités sans développements, mais avec l'indication de tous les points, dans un ordre logique et naturel.

Cet ouvrage mérite le succès qu'a obtenu la première édition; nous lui en souhaitons d'autres, et nous avons pour garant son utilité pratique. Déposer, dans les jeunes esprits surtout, un ensemble de connaissances religieuses, nettes et précises, est une œuvre bien importante, à une époque où le scepticisme cherche, sous mille formes, à ébranler les convictions et à renverser les croyances. L. Chazot.

La Somme du catéchiste, par M. l'abbé Regnaud. Tomes Ier et II. Paris, V. Palmé, 1876, 2 vol. in-12 de xviii-900 et xviii-31*-816 p. — Prix : 8 fr.

Les travaux de M. l'abbé Regnaud sont déjà connus des catéchistes. Le *Moniteur des persévérants* avait publié son *Cours de religion et d'histoire sainte*, et de nombreuses lettres de l'épiscopat français avaient encouragé cet ouvrage. Aujourd'hui, l'auteur reprend à nouveau et sous une autre forme son travail. Ce n'est pas une simple réédition ; M. l'abbé Regnaud a complété et développé, sur la plupart des points, les notions qu'il donnait dans le *Moniteur des persévérants*. Le style est plus élégant et plus soutenu. Voilà pourquoi ce livre sera, nous l'espérons, accueilli favorablement. L'ordre des matières est celui du catéchisme de Paris. Dans les deux premiers tomes, les seuls parus jusqu'ici, le dogme et la grâce sont étudiés avec soin. Chaque

réponse du catéchisme est suivie d'une explication détaillée où se trouve résumé l'enseignement des Pères et des théologiens. De nombreux renvois permettent, soit de contrôler les citations dans les sources, soit de les compléter, soit encore de comparer entre eux les différents passages de l'auteur qui s'éclairent mutuellement. Enfin, des traits d'histoire, pour la plupart nouveaux et recueillis par l'auteur dans ses lectures, seront d'un utile secours aux catéchistes qui veulent intéresser les enfants qu'ils instruisent.

Il faut encore remarquer que les arguments invoqués par l'auteur répondent aux objections actuelles. C'est un livre fait pour l'heure présente, mérite qui n'est pas commun. Nous ne pouvons, du reste, que nous associer aux éloges qu'adressait naguère à M. l'abbé Regnaud Mgr le coadjuteur de Paris dans la lettre qu'a publiée la *Semaine religieuse*. Nous ne doutons pas que les autres volumes ne vaillent les premiers et ne permettent de rendre hommage à l'auteur, non plus pour une partie, mais pour l'ensemble de l'ouvrage.

E. Beurlier.

Avesta, *livre sacré des sectateurs de Zoroastre*, traduit du texte par C. de Harlez, chanoine honoraire de la cathédrale de Liége, professeur à l'université de Louvain, membre de la Société orientale allemande. Tome Ier. *Introduction. Vendîdâd.* Liége, Grandmont-Donders; Louvain, Ch. Peters ; Paris, Firmin-Didot, 1875, gr. in-8 de 292 p. — Prix : 5 fr.

Les livres qui portent le nom de Zoroastre sont extrêmement précieux pour la philologie et l'ethnographie, pour l'histoire de l'humanité et des religions antiques et, par conséquent, pour la théologie chrétienne elle-même ; nulle part les vérités naturelles n'ont été moins altérées ; nulle part les notions de l'unité, de la spiritualité de Dieu, des devoirs et des destinées de l'homme n'ont été mieux conservées. C'est à un Français, Anquetil-Duperron, que nous devons ces livres et la seule traduction qui existât jusqu'ici en notre langue (Paris, 1775), si l'on peut donner toutefois le nom de traduction à une œuvre remplie, d'un bout à l'autre, de contre-sens, par la faute des prêtres parsis qui expliquaient mal le texte à l'intrépide voyageur. Il existe de l'*Avesta* une traduction allemande par Spiegel, qui a fait jusqu'ici autorité parmi les savants, mais nous ne craignons pas d'affirmer qu'elle sera détrônée par celle de M. le chanoine de Harlez, laquelle l'emporte en exactitude et en clarté.

Il n'y a guère qu'un professeur qui puisse entreprendre un travail aussi difficile que celui que vient d'exécuter avec tant de succès M. de Harlez. Les connaissances que réclame une telle entreprise, malgré tous les progrès de la philologie et de la linguistique, peuvent se rencontrer difficilement en un seul homme. Il ne suffit pas de connaître le zend, la langue en laquelle est écrite l'*Avesta*, il faut savoir encore

le vieux persan, le pehlvi, le parsi, le persan moderne, le sanscrit, et cela ne suffit pas encore pour résoudre toutes les difficultés et élucider toutes les obscurités; il faut de plus avoir étudié les littératures des vieux peuples aryens, leurs usages, leurs mœurs, leurs coutumes, l'antiquité grecque et latine, les innombrables publications de la philologie européenne, les récits des voyageurs anciens et modernes qui ont visité l'Iran et l'Hindoustan. Ce n'est qu'en enseignant dans une université et grâce à une application soutenue pendant de longues années, que l'on peut accumuler une telle masse de connaissances, et c'est là ce qui a permis, en effet, à l'éminent professeur de Louvain de publier une œuvre hors ligne. Quoique nous n'ayons encore que le premier volume, il est permis de juger par celui-là ce que sera l'ouvrage entier.

L'auteur résume, dans une savante introduction, les doctrines de Zoroastre et les faits principaux dont la connaissance est nécessaire pour l'intelligence de l'*Avesta* et des institutions mazdéennes. Chaque fargard ou chapitre du *Vendîdâd* est précédé d'un sommaire critique. La traduction est accompagnée de notes philologiques et explicatives qui en forment comme le commentaire. La version elle-même est aussi littérale que l'a permis la nécessité de la rendre intelligible au lecteur français. Une version mot à mot du texte aurait été souvent d'une obscurité impénétrable. Du reste, les mots ajoutés pour rendre le sens plus clair sont placés entre parenthèses ou bien la traduction littérale est indiquée au bas des pages. L'auteur n'a donc rien négligé pour rendre son œuvre aussi parfaite que possible, et l'on ne saurait lui donner trop d'éloges. Il faudra désormais que les savants, et en particulier les apologistes et les théologiens, qui font si souvent usage de l'*Avesta* pour l'étude de la révélation primitive, abandonnent la traduction d'Anquetil-Duperron, par laquelle ils ont été souvent induits en erreur, pour ne plus s'appuyer que sur celle de M. le chanoine de Harlez.

Malgré toute la science du traducteur, il reste encore quelques points obscurs dans le *Vendîdâd*. Ce livre renferme des détails minutieux qu'on ne réussira peut-être jamais à expliquer, et il n'y a pas lieu d'en être surpris pour un livre aussi ancien et rappelant des usages depuis si longtemps et à jamais éteints.— A la page 285, la section première devrait avoir un titre : *Doctrine*. Ce n'est qu'un oubli. J. K.

JURISPRUDENCE

Des cours d'eaux navigables et flottables, par Alfred Plocque, docteur en droit, juge suppléant au tribunal de la Seine. Paris, Durand et Pédone-Lauriel, 1875, 2 volumes ensemble de 992 p. — Prix : 15 fr.

Ces deux volumes offrent une étude approfondie et embrassent, dans

leur ensemble, toute la législation des eaux et de la navigation. Ce qu'a été le régime des cours d'eaux dans notre ancien droit, ce qu'il est devenu dans le droit moderne, c'est là un sujet dont l'importance et l'intérêt se développent à mesure qu'on l'applique davantage. Comme toutes les matières qui touchent à l'intérêt public en même temps qu'à l'intérêt privé, celle-ci embrasse une multitude de points de vue, en même temps qu'elle soulève les questions les plus délicates.

Depuis l'époque où Justinien faisait triompher à Constantinople cette règle que les fleuves sont choses publiques : *Flumina autem omnia publica sunt*, jusqu'à celle où notre code civil, dans son article 538, dit que les rivières navigables font partie du domaine public, quelle a été l'histoire juridique de la navigation fluviale ? C'est ce que l'auteur examine dans quelques pages d'introduction, qui ont peut-être le tort d'être trop brèves, et de ne pas se détacher assez de la période moderne où la législation fluviale s'est singulièrement compliquée. Ici se pose une première question, dont la solution semble d'abord facile, et qui a pourtant donné lieu à des appréciations contradictoires.

La navigabilité d'un cours d'eau peut exister dans des degrés divers selon son importance ; le caractère de son lit, de ses bords, enfin de ses affluents, tout cela exige une appréciation quelquefois difficile, et sert à déterminer les règles spéciales qui devront lui être appliquées, en d'autres termes, dans quelle mesure les droits des riverains devront céder le pas au domaine de l'État, représentant l'intérêt public. C'est, on le voit, une des plus importantes matières du droit administratif. Les servitudes imposées aux propriétaires riverains des cours d'eaux navigables doivent être soigneusement déterminées, pour prévenir les nombreuses difficultés que se suscitent l'un à l'autre le domaine public et le domaine privé. Cette partie du sujet une fois développée, l'auteur examine dans quel sens et dans quelle mesure intervient l'État : d'abord par les droits perçus sur les rivières navigables, puis par la police de la navigation fluviale, enfin par l'organisation administrative du service de la navigation ; c'est ici une des parties les plus intéressantes et qui soient présentées avec le plus de netteté.— Après la grande navigation, il en existe une autre, de moindre importance, mais qui ne laisse pas que d'offrir des difficultés, parce qu'elle rencontre aussi des points de vue divers et des intérêts contradictoires : nous arrivons au régime des cours d'eau qui, sans être navigables, sont seulement flottables, soit en trains, soit à bûches perdues : ici encore, servitudes nécessaires pour les propriétés voisines, puis intervention de l'État par la situation légale faite aux agents du commerce et du transport des bois, par les exigences de la police, enfin par les droits de navigation afférents au simple flottage aussi bien qu'à la grande navigation. Les moulins et

autres établissements fluviaux, les prises d'eau, avec leurs divers caractères et les buts différents qu'on se propose en les ménageant, enfin les conditions auxquelles on peut les acquérir, qu'elles soient concédées dans l'intérêt des irrigations ou dans celui des usines, ce sont là autant de sujets délicats, où des règles précises doivent prévenir des difficultés fréquentes.

L'intérêt public revendique ici ses droits avec autant de souci que lorsqu'il s'agit de la grande navigation ; de là les chômages et suppressions des usines, lorsque l'avantage général, voire celui du seul flottage, les rend nécessaires.

Les épaves fluviales forment la matière du dernier chapitre : ce n'est pas sans un certain étonnement que le lecteur étranger à ces notions du droit fluvial apprend que l'inventeur n'a aucun droit sur les épaves, et que, au cas où il cherche à se les approprier, la question se pose de savoir s'il peut être considéré comme voleur. — On peut voir, par ce résumé, à combien de matières touche le droit fluvial : ce livre a donc sa place marquée dans la bibliothèque des jurisconsultes.

A. DE RICHECOUR.

Manuel de législation forestière, par Alfred PUTON, professeur de droit à l'École forestière, ancien élève de cette école, avocat à la cour de Nancy. Paris, Auguste Goin, 1876, gr. in-18 de 358 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Alfred Puton, ancien sous-inspecteur des forêts, professeur de droit à l'École forestière et avocat à la cour de Nancy, vient de faire paraître, sous le titre de *Manuel de législation forestière*, une étude approfondie sur le Code forestier. Ce livre, destiné à l'enseignement des écoles secondaires organisées par le Directeur général des forêts, continue une série de *Manuels* sur la *Sylviculture*, la *Botanique* et l'*Arpentage*, publiés par les professeurs de l'école de Nancy. Il ne contient, comme le dit très-bien l'auteur, ni discussion de doctrine, ni analyse d'arrêts, ni opinions de jurisconsultes; il se limite à l'exposé concis d'une législation aujourd'hui bien assise par la jurisprudence, et éclairée par les impartiales études de M. Meaume, le docte prédécesseur de M. Puton à l'École forestière.

Le savant professeur suit, presque pas à pas, le programme tracé par l'arrêté ministériel du 8 avril 1870, tout en s'efforçant d'en élargir le cadre. Presque à chaque page, il oppose le droit général au droit spécial, les intérêts des particuliers à la situation faite à l'administration : méthode excellente et qu'on ne saurait trop approuver. On ne comprend bien l'exception, en effet, qu'en opposant la règle générale à la règle spéciale ; il n'y a, du reste, de bonne gestion que celle qui s'inspire constamment des droits du public.

M. Puton nous entretient d'abord de l'organisation de l'autorité ju-

diciaire ; il nous parle ensuite de l'organisation de l'autorité administrative, et entre dans des détails précis sur les fonctions des magistrats, des préfets, des conseils de préfecture, des sous-préfets et des maires. Il nous fait voir ces derniers agents du pouvoir central et représentants des intérêts locaux ; il nous les montre nommés par le gouvernement, ne touchant, et avec raison, aucun traitement, ayant une autorité réglementaire relativement à la police municipale et rurale et à la voirie, n'exerçant plus, — à tort, à notre avis, — les fonctions d'officiers de police judiciaire, et ayant avec les agents forestiers des rapports déterminés ; il nous fait connaître ensuite l'organisation forestière et le rôle de l'administration dans la gestion, et des forêts de l'État, et des forêts communales, et des bois des particuliers. Il parle très-brièvement de la destruction des animaux nuisibles, ayant déjà traité ce sujet dans ses recherches sur la *Louveterie*, et aborde alors le service forestier proprement dit. Avec M. Alfred Puton, nous étudions successivement le contentieux civil, le contentieux administratif et le contentieux correctionnel ; nous partageons ses idées et sur les délits ordinaires et sur les délits des ajudicataires et sur les délits des usagers, mais nous ne pouvons ne pas reconnaître aux agents forestiers le pouvoir de faire des visites domiciliaires. Les agents n'ont-ils pas le droit de requérir la force publique ? Ne peuvent-ils seconder les gardes dans la répression des délits, la recherche et la saisie des bois coupés en fraude ?

Nous voici à l'aménagement des forêts domaniales et communales et aux quarts de réserve. Nous faisons ensuite connaissance avec le personnel forestier, avec les brigadiers, les gardes et les cantonniers ; nous étudions le classement administratif des produits forestiers, les modes de vente, les formalités des adjudications, le récolement et le réarpentage, les menus produits, les locations de chasses, dans les forêts de l'État et dans les bois des communes, et les droits d'usage, de pâturage, de pacage et de glanage. Puis viennent les travaux dans les forêts et leurs modes d'exécution, et enfin quelques observations sur le défrichement des bois des particuliers. M. Puton constate les formalités que doit remplir un propriétaire ayant l'intention de livrer sa forêt à l'exploitation agricole, mais il ne proteste point, et nous le regrettons, contre un fait aussi déplorable. Au lieu de laisser déboiser les montagnes, on devrait forcer à planter là où on a arraché. Reboisons surtout les collines, et considérons cette manière d'agir comme un moyen infaillible d'atténuer, sinon de supprimer, les effets d'inondations aussi terribles que celles qui sont venues, entre autres, atteindre dernièrement les contrées de la France.

Le *Manuel de législation forestière* est, à notre avis, un livre de valeur et un ouvrage de mérite. Il intéresse non-seulement le corps

forestier, mais aussi les communes et les particuliers ; il est écrit avec élégance et facilité : aussi est-il digne du succès qu'il a déjà obtenu.

A. ALBRIER.

SCIENCES ET ARTS

Livre de lectures, *ou fragments d'études sur l'homme et la société*, par M. N. JACQUINET. Paris, Didier, 1875, gr. in-18 de 336 p. —Prix : 3 fr. 50.

Bien que « n'appartenant pas à la nation française, » comme il prend soin de nous le dire dans sa préface, M. Jacquinet s'est exercé dans un genre essentiellement français : *les Pensées*. Il est difficile d'analyser un pareil ouvrage, qui effleure un peu tous les sujets et touche à tout sans s'arrêter à rien. C'est, du reste, une imperfection du livre de M. Jacquinet de n'avoir point un but bien déterminé et de ne point obéir dans son ensemble à une idée précise, ni se rattacher à des principes définis.

La première partie, intitulée : *Notes prises dans une bibliothèque*, occupe plus de la moitié du volume. Ce sont des passages heureusement choisis dans tous nos auteurs, accompagnés de réflexions et de remarques souvent ingénieuses, mais dont nous ne saurions toujours approuver l'esprit. Ainsi, traitant de la littérature classique, l'auteur nous a paru croire que le beau était une affaire de convention. — L'adhésion donnée, au moins tacitement (p. 150) à ce vers de Voltaire :

Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne

nous semble plus blâmable. — Nous aurions aussi des réserves à faire relativement à certains jugements portés (p. 161) sur la « Rome des Papes. » D'ailleurs, le caractère de l'ouvrage de M. Jacquinet est de manquer un peu de cet esprit religieux qui élève et anime les esprits des auteurs français dont les « pensées » sont la gloire de notre littérature.

Sous la rubrique assez étrange de *Chimie intellectuelle et morale*, on lira une analyse délicate des sentiments et des facultés de l'homme. Les pages sur la « puissance de la musique » feront aussi plaisir ; il en est de même du dernier chapitre qui contient, sur « l'humanité et ses progrès » des aperçus intéressants.

En somme, ce livre est l'œuvre d'un esprit cultivé et fécond en pensées ingénieuses, exprimées toujours avec correction, souvent avec élégance.

A. C.

Catéchisme politique à l'usage des Français, par un homme d'État. Paris, Blond et Barral, 1875, in-8 de IV-934 p. — Prix : 8 fr.

Les grands principes politiques ont été admirablement exposés par les auteurs catholiques, mais jusqu'ici aucun d'eux n'était descendu aux

détails du droit public pratique. Nous avions souvent regretté que pour étudier ces questions, il fut nécessaire de recourir aux ouvrages de B. Constant, ou aux dictionnaires de Block et de Garnier-Pagès. Cette lacune est aujourd'hui comblée. Le *Catéchisme politique*, par un homme d'État, répond parfaitement au besoin qui se faisait sentir d'un livre de droit constitutionnel pratique, s'appuyant sur les doctrines les plus sûres.

Le plan est large et bien conçu. D'abord une exposition rapide des principes qui sont la base de toute politique. Les deux premiers chapitres forment un petit traité de droit naturel chrétien que devraient connaître et méditer tout ceux qui veulent entrer dans la vie publique. Viennent ensuite, dans des chapitres séparés, les matières qui touchent à la politique : Souveraineté. — Formes de gouvernement. — Différents corps de l'État. — Questions économiques. — Administration. — Justice. — Cultes. — Instruction publique. — Presse. — Armée. — Il n'est pas une des questions qui se discutent aujourd'hui, qui ne soit posée et résolue de la façon la plus satisfaisante, pas un point obscur ou difficile sur lequel ne soit projetée la lumière de la raison la plus droite, éclairée par la foi catholique.

La méthode de l'ouvrage est excellente comme le plan : il contient une richesse de documents et de textes de lois, d'emprunts heureux à la législation étrangère, qui en font un manuel indispensable à ceux qui prennent intérêt aux affaires politiques. Aujourd'hui que le droit public chrétien va, grâce aux nouvelles universités, reprendre place, en France, dans l'enseignement, nous croyons que le *Catéchisme politique* sera d'une grande utilité, et pourra servir aux étudiants de guide et de memento.

N'ayant qu'à louer le fond et l'esprit de ce beau travail, nous aurons quelques légères critiques à faire quant à la forme. L'auteur a voulu faire un *catéchisme*, et il a adopté la division par demandes et par réponses, ce qui nous eût semblé excellent dans un ouvrage succinct; mais, dans un gros in-8 de 930 pages, nous eussions préféré une division plus méthodique par sections et paragraphes, avec titres marginaux ; la lecture eût été plus facile et le style y eût gagné.

On trouve aussi çà et là trop de détails sur nos luttes d'hier et d'aujourd'hui ; nous ne voudrions pas voir, dans un livre qui est destiné à rester, les caractères d'une œuvre de polémique actuelle.

Enfin, nous souhaitons que la prochaine édition contienne une table alphabétique des matières, qui fera de cet ouvrage un vrai dictionnaire de politique, et le meilleur de tous assurément.

Résumons-nous en disant que, suivant le vœu de l'auteur, son livre « contient tout ce que la France doit connaître et pratiquer pour être sauvée. »

A. C.

Cours de géologie comparée, professé au muséum d'histoire naturelle, par M. Stanislas Meunier, Paris, Firmin-Didot, 1874, in-8 de 373 p. — Prix : 6 fr.

Cours de géologie des environs de Paris, *ou description du terrain et énumération des fossiles qui s'y rencontrent, suivie d'un index géographique des localités fossilifères.* Cours professé au Muséum d'histoire naturelle, par M. Stanislas Meunier. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1875, in-8 de 510 p. — Prix : 10 fr.

M. Meunier avait déjà fait paraître; pendant le siége de Paris, le *Prodrome de géologie comparée*, où étaient développés de nombreux mémoires, adressés par lui à l'Académie des sciences, sur la question des météorites. Appelé, en 1873, à exposer, dans la chaire de géologie du Muséum, les principes et les faits généraux de la géologie comparée, le cours qu'il a publié l'année suivante est la reproduction de cet enseignement.

Le terme de *géologie,* il faut le remarquer, est ici un terme impropre, puisqu'il s'agit de la structure des planètes, mais nous n'en connaissons pas de plus convenable que l'auteur eût pu employer. Les fragments détachés, qui, sous l'aspect de bolides, traversent notre atmosphère et éclatent à la surface de la terre, fournissent, par leur texture, quelques notions sur celle des masses extra-terrestres d'où ils proviennent. Il faudrait lire en entier l'intéressant *Cours* de M. Meunier pour comprendre à l'aide de quelle puissante induction scientifique l'auteur a pu tirer des résultats certains ou probables de faits aussi clairsemés et souvent aussi mal étudiés par des observations insuffisantes, que l'a été souvent la chute des bolides.

En effet, ce qui rend la lecture de cette publication si attrayante, ce n'est pas seulement l'étude des phénomènes lumineux, de la grosseur, de la rapidité, de l'explosion et de la précipitation de ces corps aériens ; ce n'est pas non plus celle de leurs caractères, qui ont fourni à M. Daubrée les éléments d'une classification naturelle savamment développée par M. Meunier, non plus que l'observation de certaines combinaisons chimiques particulières jusqu'ici aux météorites ; c'est surtout la valeur inattendue des conséquences fournies par cet examen. Les différentes substances constatées dans ces météorites variant de densité, de même que des échantillons terrestres pris dans différentes assises de notre globe, et offrant cependant entre elles de grandes analogies, M. Meunier a été conduit à penser que ces fragments proviennent d'un ancien astre brisé, et part de là pour esquisser, d'après les progrès de l'astronomie, une théorie cosmogonique d'accord en ses principes avec celle de Laplace qu'elle complète. L'ensemble de notre système solaire est pour lui un grand tout géologique dont les planètes constituent les membres successivement détachés de la masse centrale du système, masse qui persiste encore dans le soleil à l'état

de noyau incandescent. De ces planètes, les unes, plus anciennes et plus éloignées du centre, c'est-à-dire (par ordre d'ancienneté), Neptune, et Uranus, à l'état exclusivement gazeux, forment l'atmosphère du système ; Saturne et Jupiter, à l'état d'eau, les couches liquides plus intérieures; Mars, la Terre, Vénus et Mercure, partiellement solidifiées, la roche compacte au-dessous de laquelle brûle encore le feu central ou solaire. L'ensemble du système planétaire représente donc, sur une échelle immense, la coupe de notre globe ; la lune qui sert à ce dernier de satellite, parvenue à une période plus avancée que lui, en raison de sa petitesse plus grande, a perdu son atmosphère et son eau, employées dans la constitution de son sol, et commence, témoin le phénomène des rayures, à se rompre en fragments visibles pour l'œil de l'astronome. Il y a bien longtemps, la terre avait un second satellite déjà brisé, dont les morceaux circulent autour de notre atmosphère, et, quelquefois entraînés par la gravitation, en traversent les couches plus rapidement qu'un boulet de canon : tel est le bolide, qui s'échauffe par le frottement de l'air au point de devenir lumineux, et dont les débris jonchent quelquefois plusieurs kilomètres d'étendue.

Cette brève analyse suffira pour donner à nos lecteurs quelque idée de la grande importance du *Cours de géologie comparée*, dont les développements sont en partie fondés sur les découvertes personnelles de l'auteur.

Depuis le mémorable travail de Cuvier et de Brongniart, dont la dernière édition date de 1835, la géologie des environs de Paris n'avait été l'objet d'aucune étude d'ensemble. Le chapitre que d'Archiac lui avait consacré, dans son *Histoire des progrès de la géologie,* en 1851, était difficile à consulter à l'intérieur de ce volumineux ouvrage, sans compter que, depuis cette époque, la géologie parisienne a dû des découvertes nombreuses, au point de vue stratigraphique, à M. le professeur Hébert, pour la faune à M. Deshayes, pour la flore à MM. Watelet et de Saporta. Aussi M. Meunier a-t-il comblé une véritable lacune en offrant aux nombreux amateurs et explorateurs du bassin parisien un manuel étendu où sont abordés de front et dans toutes leurs difficultés s'ils ne sont pas toujours résolus, les nombreux problèmes suscités par la disposition et les fossiles des terrrains de nos environs. M. Meunier indique pour chaque étage les rapports des couches qui le composent, soit entre elles, soit avec les étages voisins, les accidents divers que l'on y remarque, et décrit avec grand soin les fossiles d'origine animale qui en marquent les niveaux. M. Meunier a moins insisté sur les fossiles végétaux, qui sont d'ailleurs moins connus, et qui lui sont évidemment moins familiers.

Plusieurs des sujets de ce livre dénotent que l'auteur ne s'est point borné au rôle de compilateur, notamment l'étude des divers dépôts

du terrain quaternaire, que l'on rapportait encore, il y a quelques années, d'une manière générale et un peu vague, à l'action d'immenses glaciers. Il faut aussi savoir gré à M. Meunier de ce qu'il a rassemblé toutes les preuves qui obligent, suivant nous, à placer les sables de Saint-Prest, près Chartres, dans l'époque quaternaire. Par là tombent les opinions en apparence le mieux établies qui ont affirmé l'existence de l'homme pendant l'époque tertiaire, à laquelle M. l'abbé Bourgeois lui-même avait rattaché ce terrain. EUG. FOURNIER.

Traité de thérapeutique médicale, *ou Guide pour l'application des principaux modes de médication à l'indication thérapeutique et au traitement des maladies;* par M. le Dr A. FERRAND. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1875. In-12 de 848 p. — Prix : 7 fr.

Le grand reproche que l'on fait aujourd'hui à la faculté de médecine de Paris, et que quelques médecins vieillis dans la pratique adresse aux nouveaux venus, c'est le peu de part qu'on donne à la thérapeutique, sinon dans l'enseignement officiel, du moins, dans la mise en œuvre des connaissances médicales. Bien des professeurs, dans leurs leçons, bien des élèves, dans leurs épreuves professionnelles, semblent étudier la maladie pour elle-même, comme des naturalistes avides de scruter les secrets du monde qui les entoure, et non pour le malade, comme des guérisseurs préoccupés de l'application, hélas! toujours incertaine de leurs principes et de leur expérience. Aussi, ne peut-on que saluer, a priori, avec plaisir un livre de thérapeutique, qui est, avant tout, un livre d'application, et qu'on doit à un médecin des hôpitaux, c'est-à-dire à un praticien dont le savoir a été consacré par l'un des concours les plus spéciaux et les plus difficiles qu'il y ait à subir dans notre pays (où ce genre d'épreuves ne manque pas), et par le jugement de ses pairs. Appréciant mieux que personne l'insuffisance des études thérapeutiques actuelles, du moins au point de vue de l'application journalière, M. Ferrand a suivi une méthode nouvelle ; et, tandis que tous les traités spéciaux publiés en France ou à l'étranger font l'histoire naturelle du médicament, et prennent pour point de départ l'agent médicateur lui-même ; tandis que les ouvrages dogmatiques de pathologie sacrifient actuellement le côté thérapeutique de chaque question au diagnostic et plus encore à l'anatomie pathologique, il a saisi pour base de sa classification non le médicament et la maladie, mais l'*indication*, le terme, dit-il, le plus vrai et le plus fécond, qui a l'avantage de se prêter mieux que les autres aux faits particuliers : or, la pratique médicale n'est que la considération successive d'une infinité de faits particuliers dans lesquels l'âge, la constitution du malade, la diathèse héréditaire, constituent chaque fois à la maladie un cadre particulier qui en doit, sous peine d'insuccès, modifier et conditionner le traite-

ment. On n'attendra pas de nous que nous entrions ici dans l'appréciation des détails de ce *Traité de thérapeutique*. Il nous suffira de le caractériser en ne le recommandant pas aux malades, non plus qu'aux élèves peu avancés; il faut, en effet, avoir déjà de longues années d'études pour profiter des conseils, toujours assez concis, de l'auteur, qui, sous le but modeste d'application, a déguisé à son insu une des œuvres le plus fortement empreintes du meilleur esprit scientifique.

EUG. FOURNIER.

BELLES-LETTRES

Recueil de poésies françaises des quinzième et seizième siècles, morales, facétieuses, historiques, réunies et annotées par MM. ANATOLE DE MONTAIGLON et JAMES DE ROTHSCHILD. Tome X. Paris, Paul Daffis, 1875, in-16 de 392 p. — Prix : 5 fr.

M. de Montaiglon allait, nous dit-il, terminer le glossaire et la table qui devaient composer le dixième et dernier volume du recueil d'anciennes poésies des quinzième et seizième siècles, quand M. James de Rothschild a mis le plus gracieusement du monde à la disposition de la *Bibliothèque elzévirienne* toutes les plaquettes de sa riche collection, et, de plus, toutes les copies des nombreuses pièces du même genre qui sont éparses dans diverses collections françaises ou étrangères, et qu'il avait prises en vue de sa Bibliographie des poésies du quinzième et du seizième siècle. On s'est demandé, tout d'abord, si l'on publierait ces nouvelles pièces en un recueil distinct, ou si l'on en ferait la continuation de l'ancien recueil. C'est ce dernier parti qui a été adopté, et je crois que c'était le meilleur. Nous aurons donc, au lieu des dix volumes annoncés, une dizaine d'autres volumes, qui seront l'œuvre commune de M. de Montaiglon et de M. de Rothschild. Le nom du savant professeur de l'École des Chartes était déjà pour les lecteurs une sûre garantie; le grand zèle et la grande érudition spéciale de son collaborateur seront pour eux une nouvelle et bien précieuse garantie. Soit pour la fidélité de reproduction des textes, soit pour l'exactitude d'un commentaire où il s'agit d'expliquer mille questions difficiles, les deux éditeurs ne nous laisseront rien à désirer. J'en trouve la preuve dans le présent volume, qui renferme vingt-trois pièces fort curieuses et la plupart excessivement rares. Quelques-unes ont été inconnues de l'auteur du *Manuel du libraire* et de tous les autres bibliographes; plusieurs n'existent qu'à l'état d'unique exemplaire; il en est qui se cachaient dans nos bibliothèques, notamment dans celle de la Sorbonne, d'autres dans les bibliothèques de Genève et de Londres; d'autres, enfin, sont tirées des collections de

divers bibliophiles. Parmi ces pièces, dont un certain nombre a de l'importance au point de vue philologique, comme l'a constaté M. N. de Wailly, dans une des dernières séances de l'Académie des Inscriptions (décembre 1875), voici celles qui méritent d'être étudiées comme documents historiques : *L'Apologue nouveau du débat d'Eole et Neptune contenant les dangers de la court* (1545), qu'accompagne une ingénieuse note sur la manière dont on doit interpréter cette pièce relative à l'amiral Chabot (p. 18-40) ; *le Monument des François morts dedans Luzignen durant le siége*, 1575 (p. 276-294) ; *la Deffianche du Roy de Franche faicte au très-noble empereur Charle, et la response dudit seigneur*, 1526 (p. 305-350). Deux érudits distingués, M. Émile Picot, l'auteur de la *Bibliographie cornélienne*, et le docteur Alfred Fournier, ont fourni chacun d'excellentes notes, le premier sur les imitations étrangères de la pièce : *le Débat de l'Yver et de l'Esté* (p. 41-53) ; le second sur la pièce : *le Médecin courtizan* (p. 96-109). Nous n'avons qu'un souhait à former pour les volumes qui suivront : c'est qu'ils soient aussi intéressants que celui-ci. T. DE L.

Correspondance de Lamartine, publiée par Mme VALENTINE DE LAMARTINE. Tome cinquième (1834-1841) ; tome sixième (1842-1852). Paris, Hachette et Furne, 1875. 2 vol. in-8 de 591 et 473 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

A propos de ces deux nouveaux volumes, on doit redire, tardivement en apparence, mais toujours à temps, les critiques et les éloges mérités par les quatre précédents, dont nous avons rendu compte. L'impression, la mise en pages, le papier, en un mot toute l'apparence du livre, sont très-soignés : nous n'en pouvons dire autant du fond. Les notes explicatives, déjà réclamées, manquent presque toujours ou sont insuffisantes, et leur absence devient plus sensible à mesure que la vie de Lamartine prend un caractère plus politique et plus complexe. Surtout les ciseaux qui arrangent ce trop touffu bouquet ne coupent pas assez hardiment les fleurs sans éclat et sans parfum ; je n'en veux pour preuve que ce début de la première lettre du tome V, qui est déjà la cinq cent soixante-dix-neuvième de la collection : « Mon cher père, 1° envoyez-moi la peau de tigre ; 2° faites mettre le tabac dans mon cabinet, etc. » Comme ce recueil énorme gagnerait à être trié ! Tout ce qui concerne la santé de l'auteur, ses embarras financiers, les vulgaires détails de sa vie matérielle, tout cela, une fois indiqué dans une préface et rappelé en note au besoin, devrait disparaître d'une publication vraiment littéraire. Quant à son enivrement vaniteux pour toutes les phrases sorties de sa bouche et tous les ouvrages échappés à sa plume, c'est un délire chronique dont le lecteur, enfin, se fatigue et s'ennuie.

Loin de moi, certes, de nier l'intéret de cette correspondance, et de la critiquer systématiquement! Mais Mme de Sévigné n'a pas écrit seulement les lettres immortelles qui font sa gloire; elle noircissait aussi du papier pour donner des ordres à son intendant ou mander son marchand; ce papier-là n'a pas été livré à l'imprimeur, et tant mieux! A l'apparition des nouvelles lettres de Sévigné découvertes par le savant M. Capmas, j'ai entendu ce cri d'un délicat : « Il y en a déjà trop! » — N'aurait-il pas été sage de choisir avec discernement, dans tout ce que Lamartine a écrit d'une main affairée et surmenée chaque jour de sa fiévreuse vie, les pages vraiment dignes de lui et du public? Dans ce trouble torrent, d'ailleurs, il y a des paillettes qui valent la peine qu'on les cherche. — En 1834, Lamartine, ayant accepté la députation, avoue que ses amis fidèles à la légitimité ne le peuvent comprendre : « La suite, dit-il, justifiera le présent. » Mais la suite ne justifie rien, qu'une trop confiante opinion de soi-même. A la Chambre et à Mâcon, dans l'État et dans l'Europe, seul il voit clair, seul il est orateur, seul il est oracle. Cette infatuation de son mérite, naïve à l'excès, ne diminue point ses trésors d'amitié pour ceux qui lui font depuis longtemps cortége : c'est de tout cœur qu'il s'aime, et qu'il aime avec soi Virieu, Ronot, Biennassis, Pierreclos, puis MM. de Champvans et de La Grange, et avant ces derniers déjà M. et Mme Émile de Girardin. — Comment suivre Lamartine dans sa ligne politique, qu'il ne connaît pas bien lui-même? Sous la première moitié du règne de Louis-Philippe, ses lettres nous le montrent ambitieux et entreprenant sans suite ni principe; il se grise de ses phrases, souvent vides et sonores, quelquefois spirituelles et acérées, comme ce trait : « M. Thiers, c'est la fin du monde (p. 452)! » — Il voit mourir son père, et le pleure avec plus d'éloquence que de douleur; puis il s'emporte de nouveau dans la passion de briller, de s'enrichir, d'*arriver*. Espérant un ministère, dédaignant une ambassade, il se déclare en 1841 « un grand et honnête démocrate en réserve, plus révolutionnaires que les démagogues (p. 562, 563). » — Je terminerais là-dessus le compte rendu de ce volume, si je ne lisais encore avant de le fermer : « Qu'est-ce que des hommes sans la fortune? D'excellents numéros qui ne sortent pas. Est-ce la faute du chiffre? Non; c'est la volonté du sort. Adieu, et soyons Turcs, c'est-à-dire bénissons Allah, maître de tout (p. 575)! » Interprète qui pourra, admire qui voudra! Et cependant il était poëte.

Le tome sixième ne manque point d'attrait, ni, par une triste coïncidence, d'à-propos. Certes, il est douloureux de voir un poëte de génie engagé dans de mauvaises affaires pécuniaires et politiques; mais ses traités avec les éditeurs dévorants qui exploitent sa fécondité affamée

ne nous importent guère ; tandis que sa marche inconsciente et continue dans la voie républicaine qui mène à la démagogie nous peut, aujourd'hui plus que jamais, sevir de leçon flagrante : là est le plus grand intérêt de ce volume. Quelle étrange mosaïque on en peut tirer ! Dès 1842, Lamartine se sent compromis aux yeux de ses vrais amis ; mais il entrevoit son étoile : « Ne croyez pas aux bêtises qu'on vous dit sur moi. Je sais où je tends, comme la boussole sait le pôle (p. 7). Ne vous inquiétez pas des raccommodements de M. Thiers et de la gauche (p. 23). » — En 1844 : « La révolution rétrograde d'un siècle : royauté, clergé, religion dominante et monarchie platement dynastique, tout cela déborde ou débordera de plus en plus ; on y mettra seulement une couche d'impérialisme pour chauviniser les apparences (p. 133). » Il met Thiers et Berryer dans le même sac, en les traitant *d'intrigants* (p. 129), et « il veut porter la lumière et la honte sur tout le gâchis national (p. 133). » — En 1846, il est élu à Mâcon ; donc tout est pour le mieux : « Les conservateurs se sont embrassés avec les républicains (p. 210). » — En 1847, il vend l'*Histoire des Girondins* et s'écrie : « Des femmes les plus élégantes ont passé la nuit pour attendre leur exemplaire ; c'est un incendie !... Ce livre fait une révolution (p. 231, 232). C'est surtout le peuple qui m'aime et qui m'achète... Mais ne parlez pas encore des éditions populaires, pour laisser écouler celles de vingt francs d'abord (p. 233). » — Le voilà lancé dans le *banquet*, à la fois *sublime* (trois mille convives !) et *déplorable :* il pleut à verse sur le veau démocratique (p. 255). — Tout cela le mène et nous mène à l'émeute de février 1848 ; écoutons le garde du corps de Louis XVIII, le chantre du sacre de Charles X : « La République nouvelle, pure, sainte, immortelle, populaire et transcendante, pacifique et grande, est fondée (p. 301). La France est sublime du haut en bas (p. 303). » Il ne voit ni le sang ni la lie ; mais, dès le mois de mars, il est forcé de déclarer que « la République doit être *nationale* (p. 309). » Était-elle donc déjà *internationale ?* « Il ne désire pas le poste suprême (p. 330). » Mais il accepterait la présidence de la République : « on peut la sevrer (p. 338). » — En 1849 : « Dieu est pour Dieu, et la République est sa cause (p. 356). La masse du peuple gravite vers l'ordre dans la République (p. 360). Tout tend à la bonne et religieuse République (p. 362). — En 1850 : « Ne soyons ni blancs ni rouges, mais bleu-pâle (p. 377). Le rouge ne sera jamais la couleur de ce siècle (p. 387). La République honnête et modérée, comme je l'ai baptisée, tiendra (p. 411). » — En 1852 : « Nous avons péché par excès de liberté en 1848. La démagogie a amené cet inévitable châtiment le despotisme (p. 448). »

Cependant, avec ses illusions d'homme d'État, sa fortune s'est absolument abîmée. Une folle entreprise d'agriculture en Orient a

échoué ; il commence à vendre ses beaux domaines, et il devient, pour le reste de ses jours, « un galérien de plume (p. 424). » Au milieu de tant d'erreurs et de désastres, l'honneur est sauf, et le poëte survit.

C. J. J.

HISTOIRE

Le Cœur de l'Afrique (1868-1874). *Voyages et découvertes dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale*, par le Dr George Schweinfurth. Ouvrage traduit avec l'autorisation de l'auteur, sur les éditions anglaise et allemande, par Mme H. Loreau, et contenant 139 gravures et 2 cartes. Paris, Hachette et Ce, 1875, 2 vol. in-8, ensemble de IV-950 p. — Prix : 20 fr.

M. le Dr Schweinfurth a inscrit son nom parmi ceux des plus célèbres explorateurs, et nous devons un reconnaissant hommage à Mme Loreau, pour avoir traduit de l'allemand, en notre langue, le journal de voyage du savant naturaliste. Parti d'Europe en 1863, notre auteur avait déja visité le littoral de la mer Rouge et recueilli une ample moisson de renseignements sur la faune et la flore de ces régions peu connues, ainsi que sur les mœurs des habitants. C'est alors que germa dans son esprit le projet d'un voyage à entreprendre dans des contrées, cette fois, tout à fait inexplorées. Diverses circonstances l'obligèrent à en remettre l'exécution jusqu'en 1868. Quittant de nouveau l'Europe, il se dirige résolûment au cœur de l'Afrique, vers les pays compris entre le septième et le quatrième degré de latitude nord. En tête des peuples visités par le Dr Schweinfurth, il convient de mentionner celui des *Niams-Niams*, ou comme ils s'appellent eux-mêmes, de *Zandés*, vivant au sud du *Dar-Fertit* et sur les rives de l'*Ouéllé*. Depuis tantôt une vingtaine d'années, l'attention du public savant s'était trouvée vivement attirée sur ces hommes à queue, et qui avaient, au dire des narrateurs musulmans, l'habitude de dévorer tous les étrangers traversant leur territoire. L'infortuné Fioggia avait, il est vrai, déjà eu l'occasion de les visiter, et sa relation suffit à faire tomber une grande partie des fables dont ils étaient l'objet. Il nous apprend effectivement qu'ils se présentent toujours munis d'un appendice remarquable par sa longueur. Ajoutons seulement que cet accessoire, formé d'une bande de cuir ou d'une queue de veau, fait partie, non de la personne, mais simplement du costume. En revanche, les laver du reproche d'anthropophagie semble plus difficile, pour ne pas dire absolument impossible. Avec les Mombouttons, leurs voisins du sud, ces peuples méritent d'être cités au nombre des plus effrénés mangeurs de chair humaine qui existent. On se figurerait volontiers ces nations d'ogres, plus semblables à des brutes qu'à des hommes, vivant dans des antres, et étrangers aux arts les plus usuels. Il n'en

est rien toutefois. Le seul aspect du Niam-Niam, sa physionomie franche, ouverte, où respirent le courage et la fierté, ses cheveux non point crépus, mais flottants sur les épaules, ses yeux grands et bien fendus décèlent, en lui, l'un des représentants les plus nobles de la race noire. Si, en fait d'occupation, il ne connaît guère que la chasse et la guerre, en revanche sa compagne s'occupe avec succès des travaux agricoles. Elle sait tirer du sein de la terre une partie notable de la subsistance du ménage et fabriquer, avec la graine d'éleusine, cette sorte de bière, très-supérieure au *bouza* des Nubiens, que notre auteur déclare avoir bue avec plaisir. Enfin les cases et greniers de ces peuples se distinguent par leur cachet de propreté et d'élégance. Ajoutons que les Mombouttons, plus cannibales encore que leurs voisins du nord, montrent une véritable habileté comme métallurgistes, et qu'ils fournissent les produits de leurs forges à toutes les tribus des environs. L'esprit de famille atteint, chez ces hommes féroces, un degré de développement vraiment extraordinaire, et la femme y est mieux traitée, jouit d'un sort beaucoup plus doux que chez maintes nations, soit de l'ancien, soit du nouveau monde.

Une autre race bien singulière également, et sur laquelle l'intrépide voyageur fournit de précieux renseignements, c'est celle des *Akkos*, prototypes évidents des *Pygmées* de l'antiquité classique. Si ces petits hommes, vivant dans les solitudes du sud, ne passent pas, comme le voulait le bon Homère, tout leur temps à la guerre contre les grues, du moins se distinguent-ils par l'exiguité de leur taille, qui n'atteint jamais plus de 1m 50. Cette particularité, ainsi que la teinte jaune de leur peau, une existence nomade et toute consacrée à la chasse, décident le narrateur à les regarder comme frères des *Boschesmans* du Cap. Il conviendrait donc de voir en eux les débris de ces races primitives qui occupèrent l'Afrique australe avant l'arrivée des nègres proprement dits.

Notre explorateur avoue modestement que son court séjour au sein de nations dont souvent il ignorait la langue, ne lui permit pas d'étudier à fond l'ensemble de leurs doctrines religieuses. Constatons néanmoins avec lui que ces peuples ne semblent pas s'élever au-dessus du niveau le plus humble. Point de sacerdoce, ni de culte organisé, rien que quelques croyances vagues et obscures, quelques pratiques incohérentes. Le fétichisme des noirs du Congo serait, en comparaison, quelque chose de très-perfectionné. A cet égard, le farouche Niam-Niam, aussi étranger que possible à toute spéculation théologique, rappellerait un peu certains beaux-esprits du dix-huitième siècle, incrédules de profession, sans être pour cela exempts des superstitions les plus puériles et les plus sottes.

Mais il est temps de quitter ces terribles hôtes de la zone équato-

riale et de passer un peu à l'étude de la nature. Avec ses indescriptibles splendeurs, sa richesse exubérante en essences forestières, la flore africaine n'en offre pas moins un caractère assez frappant d'uniformité. Nombre d'espèces éthiopiennes se retrouvent jusque sur les bords du Pacifique. Cela ne tiendrait-il pas à la structure géologique du continent africain? Là, points de ces grandes chaînes de montagnes, offrant un obstacle insurmontable aux migrations végétales. Ce que les géographes arabes racontent du prétendu *Djebel-el-Komri* ou « Montagne de la lune, » longeant la frontière méridionale du Soudan, doit-être relégué au rang des fables. Les rivières et torrents traversés par le Dr Schweinfurth constituent, sans exception, autant d'affluents du Nil. En Afrique, comme dans l'Amérique du Sud, la ligne de séparation des eaux court donc du midi au nord, et non pas d'orient en occident, ainsi qu'on l'avait longtemps supposé.

Pour la majorité des lecteurs, la partie la plus intéressante du livre du Dr Schweinfurth, c'est, sans contredit, celle qu'il consacre à la question de la traite des nègres en Égypte. A la vérité, le gouvernement des vice-rois, voulant donner une satisfaction apparente aux réclamations de nos philanthropes, a interdit cet odieux trafic, mais sur le papier seulement. L'on arrête les cargaisons de chair humaine suivant la route du Nil; mais les captifs, bien loin d'être rapatriés, vont grossir, s'ils sont valides, les rangs de l'armée égyptienne. Quant aux femmes, enfants et vieillards, l'agent du pouvoir s'en sert pour faire de petits cadeaux à ses amis et connaissances, à moins qu'il ne préfère les affecter à son usage personnel. Certains fonctionnaires poussent même le zèle jusqu'à ravir aux trafiquants les épouses noires dont ils ont eu des enfants, et les donnent comme compagnes, ou plutôt comme esclaves, à leurs subordonnés.

En revanche, la route de terre, plus meurtrière pour les captifs que la voie par eau, reste parfaitement libre aux caravanes, et les cités égyptiennes continuent à être aussi abondamment approvisionnées de bétail humain que par le passé. C'est qu'on s'est trop longtemps bercé de l'espoir d'une rénovation de l'islamisme, et que la diplomatie occidentale a admis bien légèrement l'Empire du Croissant dans le concert européen. Il n'y a là-dessus, nous dit le sagace observateur, nulle illusion à se faire. Le monde musulman reste plus inaccessible à nos idées, plus incivilisable, dans le vrai sens du mot, que les sociétés de Peaux-Rouges. Le seul emprunt réel qu'il nous ait fait jusqu'à présent, c'est celui du costume, et, certes, cela ne tire guère à conséquence. Jamais les mahométans n'accepteront le progrès à l'européenne qu'imposé par la force. Si, donc, les événements qui semblent se préparer du côté de l'Orient peuvent alarmer notre patriotisme, néanmoins le résultat semble en devoir être heureux au point de vue plus

général de l'humanité. Tout vaut mieux à cet égard que le maintien de l'affreux état de choses dont nous sommes spectateurs. L'Angleterre a montré, dans l'Inde, qu'elle sait comment s'y prendre pour *encadrer* les musulmans et les forcer à entrer dans la voie de la civilisation.

Veut-on maintenant avoir une idée de la façon dont se rend la justice dans les heureuses régions soumises à l'autorité du Khédive? C'est là, on peut le dire, une question toute d'actualité. Eh bien, que le lecteur ouvre le deuxième volume de la relation de notre voyageur, et il sera on ne peut mieux édifié. Là-bas, un magistrat intègre serait un phénomène aussi rare que le serait chez nous un juge prévaricateur. En dépit des témoignages les plus unanimes, des preuves les plus accablantes, la partie qui aura su capter, par les procédés habituels, la bienveillance du tribunal, sera toujours sûre de gagner sa cause. Il semble que ces orientaux ne possèdent pas la plus grossière notion de ce que c'est que la justice publique, et si jamais nos concitoyens leur devaient passer entre les mains, c'est alors qu'ils seraient bien à plaindre.

Ce trop court résumé ne donne qu'une faible idée de l'intérêt offert par la lecture du livre de M. Schweinfurth. Tout le monde en pourra faire son profit, et l'homme du monde, et l'ethnographe, et le naturaliste, et même l'homme politique. H. DE CHARENCEY.

Hagiographie du diocèse d'Amiens, par l'abbé J. CORBLET. Tomes IV et V. Paris, Dumoulin, 1874-1875, 2 vol. in-8 de 712 et VIII-360 p. — Prix : 10 fr.

En rendant compte du tome premier de cet ouvrage (t. I, p. 279-81) et des deux suivants (t. XI, p. 157-8), nous annonçions le quatrième volume comme devant être le dernier : la masse de renseignements hagiologiques accumulés et non encore utilisés par l'auteur l'a rendu heureusement insuffisant. Il renferme tout d'abord la fin de la série alphabétique (lettres V et W) des saints qui appartiennent au diocèse d'Amiens par leur naissance, par leur mort ou par leur séjour prolongé (p. 1-114) : ce sont saint Vaast, évêque d'Arras et de Cambrai; saint Valery et son compagnon saint Vadolein ; saint Vulphy, curé de Rue ; saint Walbert, comte de Ponthieu, et saint Witmar, moine de Corbie. L'appendice qui suit et qui occupe la plus grande partie du volume (p. 126-695) ouvre une nouvelle série alphabétique ; l'auteur n'a pas cru devoir négliger les saints « dont la vie ne se lie que par quelques circonstances transitoires » aux annales du diocèse d'Amiens, aussi bien ceux qui n'y ont fait qu'un rapide séjour, que ceux qui ont édifié le pays pendant plusieurs années : sans entreprendre leur biographie, il leur accorde une rapide mention au point de vue ocal. Cet appendice est surtout consacré à l'histoire ou à l'indication

des reliques qui sont honorées ou l'étaient jadis dans le diocèse, ainsi qu'à l'histoire du culte local des saints, « au point de vue de la liturgie, des patronages, des pèlerinages, des traditions populaires et de l'iconographie. » Quelques corrections et additions aux quatre volumes terminent celui dont nous parlons (p. 597-710); un supplément se trouve dans le tome cinquième et dernier (p. 66-79), dont il nous reste à dire quelques mots. Il renferme les tables, au nombre de sept, qui couronnent dignement l'œuvre de M. Corblet: 1° Saints du diocèse d'Amiens classés par catégories de professions ou de dignités (p. 1-3); 2° Topographie hagiographique du diocèse (p. 4-7); 3° Chronologie des principaux faits hagiographiques (p. 8-20); 4° Calendrier hagiographique très-complet du diocèse (p. 21-40); 5° Anciens calendriers de l'église d'Amiens (1291, 1528, 1667 et 1746) comparés au propre actuel (p. 41-65); 6° Table analytique des matières très-détaillée (p. 81-356); 7° Table des dessins (p. 357). — Par sa méthode critique, comme par l'ampleur de ses recherches, M. l'abbé Corblet a produit un modèle qui obtiendra des imitateurs. En achevant ce grand ouvrage, l'auteur en a entrepris un non moins vaste, sous le titre d'*Histoire dogmatique, liturgique et archéologique des sacrements*, dont la partie consacrée au baptême formera deux volumes et verra le jour prochainement, sans doute.

C. U. J. Chevalier.

Vie de madame de Saint-Léonard, en religion, mère du Saint-Cœur de Marie, fondatrice et première supérieure générale de l'Institut des Filles de la Miséricorde du Saint-Cœur de Marie, par l'abbé P. H. Mabire, vicaire général du diocèse de Bayeux. Caen, Chenel, 1875, in-8 de viii-603 p. — Prix : 6 fr.

La vie de madame de Saint-Léonard aura un attrait particulier pour les personnes du monde et un attrait bienfaisant. Madame de Saint-Léonard était du monde, et du meilleur, par sa famille et par celle de son mari ; elle en a goûté toutes les joies, en a connu les déceptions et en a pratiqué tous les devoirs. Fille, sœur, épouse et mère, elle a été un modèle que l'on peut étudier avec fruit sans même aspirer à la perfection qu'elle a atteint. Dès son enfance, sa douceur et sa vertu lui donnèrent un salutaire empire sur tous les siens. Nous la voyons plus tard « faire plus d'une fois des concessions sur le terrain des pratiques religieuses, qui auraient été pour elle une jouissance et un délassement; elle sut se priver et s'abstenir, quand la loi ne parlait pas, afin d'être forte et exigeante, quand Dieu et sa conscience commandaient. » C'est après avoir perdu son mari, dont elle fut, durant de longues années, la dévouée garde-malade, après avoir vu une de ses filles entrer au couvent et marié l'autre, qu'elle se consacra à Dieu pour servir les pauvres et les enfants au moment où tout la sollicitait à jouir paisiblement de la vie. Bien des lecteurs seront

surpris de voir que son affection pour les siens ne perdit rien de sa vivacité, et à ceux qui supposeraient que l'égoïsme ne soit pas étranger à sa détermination, comme le monde en accuse beaucoup de ceux qui le quittent volontairement, nous répéterons avec une amie de madame de Saint-Léonard : « Je croyais autrefois qu'on se faisait religieuse pour son plaisir; mais je suis bien revenue de cette illusion, en voyant ce qu'il en a coûté à madame de Saint-Léonard. »

Cette seconde phase de sa vie ne le cède pas en intérêt à la première; elle ne pouvait trouver un meilleur historien que M. l'abbé Mabire, si versé dans la science de l'éducation et dans la direction des âmes. Il a su faire un heureux choix des avis et des conseils donnés par la pieuse fondatrice des Filles de la Miséricorde, qui, joint à ses propres réflexions, feront goûter ce livre des institutrices et des religieuses. On se plaît à suivre les progrès de cet institut, dont le but est de former des sœurs qui aillent élever les petites filles dans les campagnes, s'occupent des orphelins, et donnent des retraites aux personnes du monde et aux institutrices. Il dirigeait trente-huit établissements à l'époque de la mort de la mère du Saint-Cœur de Marie (1871). On ne peut s'empêcher d'admirer les voies de la Providence qui suscite deux prêtres, dont l'un, le P. Madelaine, tempère et dirige le zèle ardent de madame de Saint-Léonard, et partage avec elle le mérite de la fondation, tandis que l'autre, M. l'abbé Achard de Saint-Manvieu, qui avait aussi été dans le monde avant de se consacrer à Dieu, en fut comme le père temporel en lui donnant asile dans son établissement de Blon.

RENÉ DE SAINT-MAURIS.

Le Ministère de M. de Martignac, *sa vie politique et les dernières années de la Restauration,* par E. DAUDET. Paris, Dentu, 1875, in-8 de 422 pages. — Prix : 6 francs.

« La Restauration était honnête. » Voilà ce que disait dernièrement à l'Assemblée un des hommes les plus avancés du parti démocratique, M. Marcou. Oui, la Restauration était honnête, et ce mot qui exprime tant de choses explique l'intérêt sympathique avec lequel nous nous reportons vers cette époque. Le temps des irritations et des calomnies est passé; les champions qui combattaient pour ou contre la monarchie de 1814 ont disparu; l'esprit de parti a fait place à la vérité; l'heure de l'histoire est sonnée, et les hommes impartiaux doivent remercier M. Daudet d'avoir répandu une si vive clarté sur une période dont la disparition peut causer légitimement les plus vifs regrets, et dont l'étude peut avoir pour nous d'utiles enseignements.

« Bien qu'il n'ait vécu que pendant quinze années, dit l'historien de M. de Martignac, le gouvernement de la Restauration a laissé, dans l'his-

toire de ce pays, une trace plus profonde qu'aucun de ceux qui lui ont succédé, et, dans les mémoires impartiales, un impérissable et glorieux souvenir. Pour tout esprit tol ant et de bonne foi, la somme de ses bienfaits dépasse le total de ses fautes. Après un demi-siècle, durant lequel la passion la plus ardente s est librement donné carrière pour ou contre lui, on peut affirmer, sans témérité — même en admettant que ses fautes aient justifié ses revers — que sa ruine fut pour la France et pour la cause des libertés publiques un irréparable malheur. Ce jugement, le seul équitable, se fixe chaque jour plus solidement dans l'opinion publique à l'égal d'une incontestable vérité. »

En choisissant pour sujet de son livre le ministère de M. de Martignac, M. Daudet a pris la Restauration au moment où, si l'on n'avait pas eu à redouter l'exaltation des partis extrêmes, on était peut-être le plus en droit de croire à la durée d'une ère nouvelle et réparatrice. Il s'est senti, du reste, particulièrement attiré vers cette époque du règne de Charles X par la douce et à la fois grande figure de l'homme illustre dont il a fait le centre de son ouvrage. Insigne orateur comme le comte de Serre, désintéressé comme lui, — il avait à peine cent mille francs de fortune en quittant la plus haute position, — tout dévoué au roi, comprenant les exigences de son temps, M. de Martignac fut l'un des hommes les plus remarquables de la Restauration. Et quelle belle fin pour une telle vie ! Il mourut après avoir disputé à la Révolution victorieuse la tête de son ancien adversaire, le prince de Polignac, après avoir usé ses dernières forces à combattre l'odieuse proposition Bricqueville. Un tel homme méritait bien de trouver l'historien qu'il a rencontré dans M. Daudet. L'auteur n'a rien négligé de tout ce qui pouvait jeter quelques lueurs sur le sujet qu'il traitait; il a, comme on le pense bien, consulté tous les documents imprimés, et, en outre, il a mis à profit, avec beaucoup de tact, quantité de renseignements inédits. Que de lettres, de simples phrases qui semblent sans importance au moment où elles sont tracées, et qui, plus tard, répandent des clartés inattendues sur les événements et sur les hommes du passé !

L'auteur, pour apprécier les faits, et c'était tout naturel, se place sur le même terrain que M. de Martignac. Ce point de vue ne sera pas toujours celui que choisiront beaucoup des lecteurs de M. Daudet. Ceux-là, et nous sommes de ce nombre, penseront que les lois du 16 juin 1828 auraient dû exciter pour le moins une expression de regret. Il se rencontrera aussi des lecteurs qui croiront que le ministère de M. de Martignac — étant données les conditions où il se forma — offrait peut-être à la monarchie moins de chances de salut que la politique de M. de Villèle, et qui, plus que ne l'a fait M. Daudet, excuseront chez Charles X des hésitations, des méfiances provoquées non par des

hommes dont le dévouement était connu, mais par la ligne suivie. Ils reconnaîtront, du reste, ces lecteurs, que si M. de Martignac ne réussit pas dans sa noble tâche, il faut en accuser l'exaltation de partis contraires et qu'on vit trop souvent donner l'exemple des plus déplorables coalitions. M. Daudet s'est dit qu'il y aurait profit à rappeler les fautes qui furent commises alors. Il croit — et nous craignons bien que ce ne soit une illusion — que ce souvenir peut avoir son utilité pour nous, et ne considère pas notre avenir sans quelque confiance. Si de telles espérances devaient être trompées, il lui resterait, du moins, la gloire d'avoir rendu justice à une époque longtemps calomniée et l'honneur d'avoir dignement retracé la vie d'un grand citoyen.

TH. DE PUYMAIGRE.

Les Origines de la France contemporaine, par H. TAINE. Tome Ier : l'*Ancien régime*. Paris, Hachette, 1876, in-8 de VIII-554 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Taine vient de publier le premier volume du grand ouvrage qu'il prépare sur les *Origines de la France contemporaine*. Ce premier volume a pour objet l'*Ancien régime*, et se divise en cinq livres : *la Structure de la société ; les Mœurs et les Caractères ; l'Esprit et la doctrine ; la Propagation de la doctrine ; le Peuple*.

Qu'était-ce au fond que l'ancien régime ? Comment ce vieil édifice populaire a-t-il succombé en si peu de temps ? Comment la réforme jugée par tous indispensables est-elle devenue une révolution que nul ne souhaitait ? Telles sont les questions que M. Taine se pose, après Tocqueville, et à l'examen desquelles il a consacré de patientes recherches et un esprit habituellement impartial. M. Taine est de ceux qui, comme M. Montégut, croient à la « banqueroute » de la Révolution et qui estiment que « la forme sociale et politique dans laquelle un peuple peut entrer et rester n'est pas livrée à un arbitraire, mais déterminée par son caractère et son passé (p. III). » Il y avait assurément, en 1789, bien des réformes à faire ; nul ne le nie, et M. Taine, comme tout le monde, le dit et le prouve ; mais, « en fait d'histoire, il vaut mieux continuer que recommencer (p. 35). » Malheureusement, à la fin du dix-huitième siècle, tout conspirait à amener un bouleversement général. Le système féodal qui avait eu une origine légitime et nationale dans la résistance à l'oppression et à l'invasion, dans la protection du faible par le fort, du timide par le brave — M. Taine explique très-bien cette origine — le système féodal avait été ruiné systématiquement par la royauté qui, depuis Richelieu et Louis XIV, avait accaparé tous les pouvoirs, ne laissant aux seigneurs que des honneurs sans autorité et des priviléges purement pécuniaires ; le système féodal était devenu inutile ; il était resté, non pas tyrannique comme le disent les « déclamateurs de la Révolution, » mais gênant. Le sei-

gneur, absent de ses domaines et retenu à Versailles, ne connaissait point ses vassaux; le bien qu'il faisait était attribué à ses régisseurs; le mal qu'il faisait lui était imputé à lui-même. Dans le luxe de la cour, les mœurs s'étaient corrompues; c'est un triste tableau à tracer que celui de la Régence et du règne de Louis XV. Alors parurent les philosophes du dix-huitième siècle qui, à la corruption du cœur, vinrent ajouter la débauche de l'esprit. C'est le chapitre que M. Taine intitule : *l'Esprit et la doctrine*, celui dans lequel il cherche à expliquer le mouvement irrésistible en quelque sorte qui fit échouer les tentatives de réforme et amena le bouleversement. Il y eut deux causes, suivant lui, à ce mouvement : ce qu'il nomme l'acquis scientifique et ce qu'il nomme l'esprit classique. Le premier, en portant les études du côté des sciences naturelles et expérimentales, habitua les esprits à ne reconnaître d'autres règles que les sens ou une raison orgueilleuse et indépendante, à répudier, comme au-dessous d'eux, toute vérité surnaturelle et révélée. On conçoit que, dans ce chapitre, nous aurions bien des réserves à faire sur les opinions très-connues de M. Taine. Quant à l'esprit classique, il avait substitué le convenu au naturel; il avait créé une sorte de type universel dans lequel on faisait tout rentrer; il envisageait non pas tel ou tel homme, non pas le citoyen de telle ou telle nation, mais l'homme, le citoyen en général, une sorte d'être imaginaire dont le principal tort était de n'exister pas. Ces idées, popularisées par les philosophes, surtout par Rousseau, prévalurent chez les législateurs de la Constituante et plus tard de la Convention; on ne s'occupa pas de faire une Constitution pour la France, en tenant compte de son passé et de ses aptitudes; on fit une déclaration des Droits de l'homme, base d'une constitution trop théorique pour être pratique.

Comment ces doctrines se propagèrent-elles avec tant de facilité? Précisément parce que la société d'alors vivait dans les salons et non dans ses châteaux, dans un monde convenu et non dans le monde réel. En Angleterre, Bolingbroke et ses amis essayèrent vainement de les acclimater; ils échouèrent devant le bons sens pratique des hommes d'État et des populations. En France, les idées de Rousseau et de Voltaire furent mises en vogue par ceux-là mêmes contre qui elles étaient dirigées, et, quand elles eurent été établies comme principes, le peuple se chargea de l'application. Non pas qu'en 1789 le peuple fût aussi misérable qu'il l'avait été sous Louis XIV et Louis XV. M. de Tocqueville a déjà remarqué et M. Taine confirme que; sous le règne de Louis XVI, la prospérité publique était croissante. Mais c'est précisément parce que le peuple était plus aisé qu'il sentait plus vivement l'inégalité des conditions, et fut plus ardent à renverser les priviléges qui en étaient la source.

Nous l'avons dit plus haut, nous aurions de nombreuses réserves à faire sur cet ouvrage, particulièrement au point de vue des opinions religieuses, et même au point de vue de certaines opinions historiques. Nous ne sommes pas plus que M. Taine partisans de l'ancien régime ; mais nous ne pouvons oublier qu'avant de se ruiner lui-même il avait fait la carte de France, et nous croyons que le tableau que l'auteur a tracé de ses abus est parfois un peu chargé en couleur. M. Taine a dépouillé aux Archives bien des correspondances d'intendants ; ces documents sont très-authentiques assurément ; mais peut-être aussi les intendants, dans les derniers temps surtout, étaient-ils emportés par le courant du jour qui déclarait tout mauvais. A plus forte raison faut-il se défier des renseignements donnés par des écrivains comme Champfort, Diderot, etc., qui, pour le succès de leur système, avaient intérêt à exagérer encore le mal, très-réel d'ailleurs, nous le reconnaissons. Nous aurions à relever aussi diverses assertions inexactes, celle-ci, par exemple : le peuple, suivant M. Taine, était « sans autre enseignement que le prône du dimanche. » Les savantes recherches de MM. de Beaurepaire, Fayet, Dabeau, l'abbé Allain ont démontré que l'instruction primaire, en 1789, avait, au contraire, atteint un développement remarquable. Mais, ces réserves faites, nous tenons à signaler le mérite d'un livre intéressant, consciencieux, plein de documents et de faits, et qui, sur bien des points, notamment sur les services du clergé (p. 1 à 8, 43) et sur la douceur de la domination des seigneurs (p. 42, 392), est appelé à dissiper des préjugés enracinés par l'esprit de parti. — Nous attendons avec impatience le second volume sur la *Révolution*.

M. DE LA ROCHETERIE.

Les États-Unis contemporains, *ou les mœurs, les institutions et les idées depuis la guerre de la Sécession*, par CLAUDIO JANNET, ouvrage précédé d'une lettre de M. LE PLAY. E. Plon, 1876, gr. in-18 de XXIV-514 p.— Prix : 4 fr.

Les États-Unis sont, depuis un siècle, une de nos grandes illusions. Nous leur avons prêté notre concours pour se séparer de la mère patrie, et, depuis lors, nous les avons suivis de nos vœux, et plusieurs fois nous avons tenté de les imiter. Quelques-uns de nos écrivains les plus admirablement doués se sont dévoués à cette cause et l'ont embellie de tout le charme de leur style. Tout était beau de l'autre côté de l'Océan, les mœurs et les institutions, les hommes et les choses. Tel était l'idéal dans lequel nous nous complaisions et que quelques années devaient détruire. Dans cette société américaine, où tout est rapide, la décadence est bien près de la prospérité. Cette décadence vient d'arriver pour les États-Unis, et le livre que nous présentons au public est destiné à en marquer, étape par étape, le point de départ et le but.

M. de Tocqueville, prévenu en faveur des institutions démocratiques, nous avait montré l'Amérique prospère et pleine d'avenir ; que s'est-il réalisé de toutes ces belles espérances? Voilà ce que nous apprend le livre de M. Jannet, qui a, sur M. de Tocqueville, l'immense avantage de s'appuyer sur la méthode d'observation, telle que M. le Play l'a appliquée à l'étude des ouvriers européens. Nous parcourons, avec l'introduction de cet ouvrage, les principales périodes de l'histoire des États-Unis, puis nous voyons successivement ce que les partis ont fait de l'œuvre de Washington, comment le faux principe de la souveraineté du peuple a corrompu la République, la guerre de la sécession et ses résultats. Le parti radical, le suffrage universel, le gouvernement des politiciens, la justice et les juges, la presse, les honnêtes gens, les mœurs, la prospérité matérielle, les vraies libertés, le gouvernement local, la religion, l'instruction, les sociétés secrètes, la question ouvrière, la crise et ses issues possibles.

Tel est le cadre de cet ouvrage ; il saisit les États-Unis par tous les points, et j'ose dire que rien n'a échappé à l'auteur de ce livre remarquable. Nous touchons du doigt chacune des plaies de cet immense empire, nous constatons jusqu'à l'évidence les causes de sa décadence prématurée, nous voyons en action cette société fiévreuse qui court à sa ruine par des chemins inconnus à nos vieilles sociétés. Tout est nouveau dans ce livre : la méthode et les conclusions; tout y est vivant, quoique tout y montre la décadence et la mort.

C'est un solennel avertissement au vieux monde et au monde nouveau qui semblent l'un et l'autre se précipiter dans une ruine commune. En montrant comment les nations finissent, M. Jannet montre comment elles ressuscitent, le remède est à côté du mal, il ressort du mal lui-même.

Apprenons d'un peuple tranger éle secret de notre propre faiblesse. Heureux les peuples qui n'ont point d'histoire, a-t-on dit ; plus heureux ceux qui en ont une comme la nôtre, qui ne l'ont point déchirée, et savent demander au passé les leçons du présent. Les États-Unis n'ont point d'histoire, ils n'ont point de racine dans le passé, le moindre vent peut les déraciner de ce sol où ils ne tiennent pas; il leur manque les fondements qui sont la base de toute société. Ces fondements, nous les avons, et au lieu d'élever sur le sable des institutions éphémères, élevons, sur ces fortes assises, l'édifice de l'avenir.

E. Demolins.

Patria belgica. *Encyclopédie nationale ou exposé méthodique de toutes les connaissances relatives à la Belgique ancienne et moderne, physique, sociale et intellectuelle,* sous la direction de M. Eug. Van Bemmel. Bruxelles, Bruylant-Christophe, 1874-75, 3 vol. in-8. — Prix : 40 fr.

Je crois être utile aux lecteurs du *Polybiblion,* en leur faisant con-

naître un ouvrage qui n'est pas seulement utile à ceux qui habitent la Belgique, mais même à tous les étrangers. Ils auront ainsi sous la main un ouvrage résumant tout ce qui est relatif à un pays qui, malgré son peu d'étendue, n'en a cependant pas moins d'importance. Le but de l'ouvrage est de réunir, en un ensemble méthodique, toutes les connaissances relatives à la Belgique. Comme le dit M. Van Bemmel dans l'introduction : « Nous avons dressé son bilan, énuméré ses ressources, réuni en un faisceau toutes ses forces vives, en un foyer tous ses rayons de lumière, et nous lui montrons ce qu'elle est, afin de lui faire comprendre ce qu'elle peut. » La tâche était lourde et difficile ; et cependant je crois ne pas me tromper en disant qu'on a réellement atteint le but qu'on s'était proposé. L'ouvrage se divise en trois parties. La première résume tout ce qui est relatif à la Belgique physique. Chaque science y a un article séparé. Ainsi la géologie, l'orologie, les mines et carrières, la paléontologie, la géographie, botanique, la flore médicale, l'économie rurale, etc. La seconde partie embrasse la Belgique politique et sociale : l'ethnologie, la géographie, la statistique, les différentes parties de l'histoire du pays, son droit public, son organisation administrative et judiciaire, etc. La troisième partie s'occupe de la Belgique morale et intellectuelle. On y trouve des articles sur la philosophie, le droit canon, l'histoire des religions, la philosophie, les beaux-arts, etc. Chaque article est suivi d'une bibliographie assez complète de cette partie de la science. Ce qui donne de la valeur à tous ces résumés, c'est qu'ils ont tous pour auteurs des hommes spéciaux, la plupart professeurs aux universités ou membres de l'Académie. M. Van Bemmel a été heureux dans son choix, et l'on peut dire qu'un grand nombre d'hommes éminents ont collaboré à son œuvre. Qu'ils nous suffise de citer MM. Quetelet, P. J. van Beneden, Thonissen, le baron Guillaume, Le Roy, Faider, Visschers... Nous en passons et des meilleurs. On comprend que chaque article a d'autant plus de valeur, que l'état actuel de la science y est présenté par un homme qui en a fait sa spécialité. Certes, on pourra bien y rencontrer, si l'on veut être difficile, tel ou tel article qu'un autre aurait peut-être pu mieux traiter. Mais lorsqu'on a à trouver un savant de bonne volonté pour un si grand nombre de branches différentes, c'est l'esprit général qu'il faut apprécier sans entrer dans les plus petits détails. De même on pourrait faire des critiques au sujet de certains points d'histoire. Charlemagne, par exemple, aurait mérité un peu plus d'admiration. Mais on comprendra que, pour une œuvre aussi étendue que vairée, il serait injuste de s'appesantir sur les détails. On peut dire, qu'après la lecture de chaque article, on a une idée précise du sujet ; et l'on ne regrette que trop souvent qu'il soit si court (l'ouvrage entier a cependant au-delà de 2,600 p.). Quoique

M. Van Bemmel appartienne à l'université de Bruxelles, l'ouvrage n'est pas fait dans un esprit de parti; le ton général en est très-modéré et l'on ne peut que le louer d'avoir su mener à bonne fin une œuvre aussi difficile. Aussi le congrès géographique de Paris lui a-t-il décerné une médaille d'honneur. Il serait à désirer que son exemple fût suivi par d'autres nations : on serait utile non-seulement à ses compatriotes, mais aussi aux étrangers.

AD. DE CEULENEER.

BULLETIN

Unsere Symbole, ihre Geschichte und ihr Recht (*Nos symboles, leur histoire et leur légitimité*). *Eine Synodarbeit*, von GOTTFRIED BRAUN, Senior und Pfarrer in Eyrichshof. Erlangen, Eichert, 1875, in-8 de 66 p.

Il n'est pas sans intérêt pour les catholiques de suivre les évolutions de la pensée protestante et de savoir quelle est l'attitude de l'église évangélique en face des envahissements toujours croissants du rationalisme. Tous ses membres éprouvent plus ou moins l'embarras qu'avoue M. Braun, celui de découvrir un juste milieu entre la fidélité aux confessions de foi qu'on voudrait garder et l'esclavage à l'égard de ces mêmes confessions de foi qu'on voudrait éviter, — car le mot de liberté exerce aujourd'hui une telle fascination sur la plupart des esprits qu'ils s'imaginent qu'il faut sauvegarder leur indépendance, même vis-à-vis de ce qu'ils croient être la vérité ! Le pasteur de l'Eglise évangélique voit les ennemis les plus dangereux de sa foi dans les socialistes et dans ces savants qui, enivrés de leur science de la nature, ne reculent devant aucune négation. Après avoir étudié rapidement les sources de la foi et les confessions de foi, il cherche à établir que ces confessions conservent toujours leur valeur, malgré les attaques dont elles sont l'objet, et qu'il faut prêcher la nécessité de s'y soumettre, en expliquant dans quel sens elles obligent, c'est-à-dire que, sans en exagérer l'importance, il faut tenir ferme pour sauver les principes fondamentaux de l'Évangile. A la bonne heure ! mais le rationalisme n'est-il pas le développement logique du principe du protestantisme, et qui peut lui dire avec efficacité, dans le sein de l'Église évangélique : Tu t'arrêteras ici, tu n'iras pas plus loin ? G. K.

Saint Jean-Chrysostome (IVe siècle). Enseignements pratiques de l'Evangile, avec une préface de Sa Gr. Mgr MERMILLOD, évêque d'Hébron, vicaire apostolique de Genève. Paris, Palmé, 1875, in-16 de IX-644 p. *Bibliothèque de piété des gens du monde.* — Prix : 3 fr.

Les *Enseignements pratiques de l'Évangile* sont tirés du commentaire de saint Jean-Chrysostome sur l'Évangile de saint Matthieu, par l'auteur des conseils de piété. Mgr Mermillod, dans sa préface, raconte qu'un jour le grand docteur de l'Église, saint Thomas d'Aquin, à qui l'on faisait admirer la ville de Paris et à qui l'on demandait s'il n'aimerait pas de posséder toutes les merveilles qu'elle renfermait, répondit : « Ah ! que j'aimerais mieux avoir les homélies de Chrysostome sur l'Évangile de saint Matthieu ! » L'illustre vicaire apostolique de Genève, après avoir rapporté ce trait,

conclut en disant : « Je ne sais si jamais livre a obtenu suffrage plus éclatant. » Que peut-on désirer, en effet, après un tel éloge, sorti de la bouche de l'ange de l'école ? On peut alléguer, cependant, encore une autorité plus grande. L'Église, dans son bréviaire, quand elle a à commenter l'Évangile de saint Matthieu, dans le troisième nocturne de matines, emprunte ce commentaire à saint Jean-Chrysostome. L'éditeur de la *Bibliothèque de piété des gens du monde* nous donne ici la fleur des homélies de l'éloquent évêque de Constantinople. Il n'en a pas fait une traduction nouvelle ; il s'est servi de la traduction de Marsilly, recommandée par Bossuet, en y retranchant seulement ce qui n'entrait pas dans le plan du livre, et en ne changeant le français qu'autant que les exigences de notre langue actuelle l'exigeaient rigoureusement. Ce volume est imprimé, comme les autres de la même collection, sur beau papier, en beaux caractères, avec les lettres initiales des chapitres ornés et des culs de lampe : c'est une véritable édition de luxe, quoique le prix en soit très-modéré. G. K.

Le Phylloxera. *Histoire de la nouvelle maladie de la vigne et des moyens employés pour la guérir. Etudes pratiques à l'usage des vignobles menacés*, par Claude Ladrey, professeur à la faculté des sciences de Dijon. Paris, Savy, 1875, in-18 de 244 p. — Prix : 4 fr.

Notice sur le Phylloxera vastatrix. *Histoire de son origine, son mode de propagation, moyens curatifs proposés, nos craintes et nos espérances pour les vignes de la Savoie*, par Pierre Tochon, président de la Société centrale d'agriculture de la Savoie. Chambéry, imp. Ménard, 1875, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr.

« Tu planteras une vigne, tu la façonneras, mais tu n'en auras pas du vin et tu n'en tireras rien, parce qu'elle sera détruite par les insectes. » Ce passage du *Deutéronome* (chap. xviii, v. 29) nous revenait à l'esprit en lisant les intéressantes études que viennent de publier, sur le *phylloxera*, MM. Claude Ladrey, professeur à la faculté des sciences de Dijon, et Pierre Tochon, président de la Société centrale d'agriculture de la Savoie ; à peine a-t-on trouvé des remèdes énergiques pour préserver nos vignobles des attaques de l'*eumolpe* ou *écrivain*, de l'*attelade*, de l'*altise*, de la *pyrale* et de la *cochylis*, qu'il faut imaginer un moyen efficace de combattre les effets désastreux produits par un nouvel insecte, inconnu jusqu'alors, le *phylloxera vastatrix*. Qu'est-ce donc que ce redoutable puceron qui attaque si audacieusement nos cépages et menace d'anéantir en peu d'années les vignes françaises ?

Cet insecte, importé d'Amérique, appartient à l'ordre des hémiptères et a reçu de M. Planchon le nom de *phylloxera vastatrix*. MM. Ladrey et Tochon, qui ont étudié le sujet avec soin, nous montrent le genre phylloxera composé de femelles aptères, c'est-à-dire privées d'ailes, et de femelles ailées ; ils nous font voir l'insecte sous la forme aptère, vivant sous terre, sur les racines des vignes, et, sous la forme ailée, habitant sur le sol, fendant l'air et s'enfermant parfois dans les gelles bursiformes des feuilles.

Une vigne atteinte par le phylloxera meurt généralement au bout de deux à trois ans. A peine, en effet, une souche est-elle épuisée que l'insecte s'en éloigne pour se pendre aux racines des souches saines, et, plus on s'écarte du foyer primitif, plus le nombre des pucerons est considérable. On comprendra donc facilement comment, de 1864 à 1875, le phylloxera a pu détruire deux cent mille hectares de vignes et en atteindre encore près d'un million, et ce surtout dans les départements de la Gironde, de Vaucluse, des

Bouches-du-Rhône, du Var, de l'Hérault, du Gard, de l'Ardèche, de la Drôme, des Charentes, de l'Isère et du Rhône. Un fait précieux à constater : au fur et à mesure que l'on s'éloigne du Midi, la maladie diminue d'intensité. MM. Ladrey et Tochon s'en réjouissent bien vivement. Le président de la Société d'agriculture de Chambéry, tout en pensant que le phylloxera s'arrêtera affamé devant les montagnes glacées de la Savoie, recommande cependant de veiller avec soin et d'éviter l'introduction d'un seul cep enraciné venu d'un pays phylloxéré.

De tous les remèdes préconisés jusqu'à ce jour, un seul est efficace : la submersion totale ; mais ce moyen ne peut être employé partout, et, bien que M. Ladrey, adoptant l'idée de M. l'ingénieur Dumont, recommande la création d'un canal de dérivation des eaux du Rhône, permettant d'inonder cent mille hectares environ, c'est encore vers les insecticides qu'il faut porter nos regards. Il faut trouver une substance d'une action certaine sur le phylloxera et d'une inocuité parfaite pour la vigne, une substance n'occasionnant pas de trop grandes dépenses et pouvant être facilement employées. Le savant professeur de la faculté des sciences de Dijon recommande particulièrement l'hydrogène sulfuré, l'ammoniaque, le sulfure de carbone, et surtout, avec M. Dumas, le sulfocarbonate de potassium, expédients d'une efficacité douteuse paraît-il. A. Albrier.

Précis de géographie, par Levasseur, membre de l'Institut, professeur au Collége de France. Paris, V. Masson, 1875, in-12 de 296 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cet ouvrage fait partie d'une collection de résumés, composés par une réunion de professeurs, pour répondre au programme officiel du baccalauréat ès science. C'est dire le but de son auteur, et nommer l'auteur, c'est affirmer l'utilité pratique du livre et en garantir le succès. Rien de plus complet pour un petit volume, rien de plus clair et de plus précis. L'auteur n'a pas cru devoir intercaler de cartes dans le texte. Les aspirants devront donc étudier le *Précis* avec un atlas sous les yeux. M. Levasseur a divisé son travail en trois parties. La première (p. 1 à 88) comprend la *Géographie générale :* ce sont les définitions élémentaires, mais indispensables, et de courtes notions générales pour toutes les parties du monde autres que l'Europe. La seconde partie (p. 88 à 197) est consacrée à l'*Europe, moins la France.* Un premier chapitre traite de la géographie physique, océans, golfes, côtes, relief du sol, eaux douces, climat; et le second comprend la géographie politique et économique ; il est divisé en six sections, éthnographie générale, États du nord-ouest, du centre, du sud, de l'est et du nord. Enfin la troisième partie (p. 197 à 295) décrit la *France et ses Colonies,* d'abord au point de vue physique, puis au point de vue historique et politique : viennent ensuite des notions de géographie économique, administrative et coloniale. — Les paragraphes 221 à 226, exposant la *formation du territoire* suivant les vicissitudes successives des diverses époques depuis l'indépendance de la Gaule jusqu'au traité de Francfort (10 mai 1872), nous ont paru le résumé le plus substantiel que nous ayons vu jusqu'ici, quoiqu'il soit fort succinct. F. R.

Un hiver à Rome. *Portraits et souvenirs*, par le marquis de Ségur. Paris, Bray et Retaux, 1876, gr. in-18 de IX-374 p. — Prix 3 fr. 50.

M. de Ségur a passé à Rome l'hiver de 1864. « C'était hier ; hélas ! il y a plus de cent ans, » dit-il dans son introduction. C'est la Rome de Pie IX

qu'il a contemplée, et aujourd'hui on ne voit plus que le Rome de Victor-Emmanuel. Quel contraste à la lecture de ces pages! Que de tristes et chers souvenirs évoqués! Que de figures éminentes et sympathiques qui revivent un instant à nos regards! On comprend tout ce que la plume chrétienne et élégante du marquis de Ségur a trouvé de souvenirs intimes à rappeler, lui qui a connu et fréquenté Mgr de Merode, Mgr Bastide, Mgr Amanton, Arthur Guillemin; d'impressions intimes à retracer, lui qui a eu l'insigne honneur de s'asseoir à la table de Pie IX, après avoir reçu la communion de sa main; de descriptions vivantes à nous faire, lui qui a tout vu avec l'âme du catholique, avec le sentiment du poëte. Nous félicitons l'auteur d'avoir ajouté à tant d'écrits charmants, qui sont entre toutes les mains, un nouveau volume qui aura le même succès que ses devanciers.

G. DE B.

Rome et Vendée. *Scènes, tableaux et récits*, par J. CRÉTINEAU-JOLY. Paris, Bray et Retaux, 1876, in-12 de 258 p., avec portrait de l'auteur. — Prix : 2 fr. 50.

Voilà un double recueil de morceaux inédits. La première partie comprend quelques tableaux de Rome chrétienne, peints avec toute la chaleur de la foi et de la jeunesse; mais, comme l'auteur écrivait il y a plus de trente ans, il n'est pas étonnant que son style ait vieilli, et il faut excuser certaines redondances qui témoignent de son âge et du goût de l'époque. Le même reproche ne s'appliquerait guère aux récits sur la Vendée; ils sont très-propres à ranimer des sentiments toujours vivants chez quelques-uns : la haine pour la Révolution, la pitié pour les âmes généreuses qu'elle a trompées, la sympathie ou l'admiration pour ses victimes. Ce sont des épisodes imaginaires d'une histoire trop réelle; mais il fallait bien posséder cette histoire pour montrer, chacun à sa place, les hommes de ce temps et peindre chacune de ses couleurs. L'indignation, sans doute, a tenu sa plume; mais une indignation sincère, qui prête au style toute sa vertu. Rien n'est plus sain à lire, et nous en croyons volontiers les éditeurs, quand ils nous disent qu'avec ce petit volume, ils ont songé surtout à faire du bien : nul n'oserait leur faire ce reproche, qu'encourent tant de collecteurs posthumes, de n'ajouter rien ni à la gloire ni à l'honneur de l'écrivain. G. PHILIPPON.

Madame en Vendée, par HENRY DE GRAMMEY. Paris, V. Palmé, 1876, gr. in-18 de 121 p. — Prix 3 fr.

M. de Grammey a publié, dans le *Figaro*, une étude assez étendue sur l'héroïque épisode de 1832. S'inspirant des travaux de Nettement, de Walsh, de Germain Sarrut, du général Dermoncourt, il a raconté le voyage de Mme la duchesse de Berry en Vendée, et a suivi la princesse jusqu'à sa sortie de la citadelle de Blaye. Ce sont ces pages qui viennent de reparaître dans un joli petit volume, orné d'une photographie et accompagné d'un *fac-simile* d'une lettre de MADAME à M. Meyer, consul de Naples à Bordeaux. X.

Un mot sur la danse, *adressé aux pères et mères de famille et à leurs enfants*, par J.-J. NYSSEN, curé-doyen de Stavelot. 3e édit., revue et augmentée. Bruxelles, Closson, 1875, in-18 de XII-96 p. — Prix : 75 cent.

Cette brochure a été honorée des injures des feuilles libres-penseuses en Belgique; c'était une recommandation pour le public catholique : aussi deux éditions, tirées à 3,000 et à 4,500 exemplaires, ont-elles été enlevées

rapidement. Elle traite une question très-grave et dont beaucoup ne se sont point assez préoccupés ; elle la traite avec autorité, puisque l'auteur s'appuie sur des faits et sur des témoignages irrécusables. Les dangers sont signalés, les témoignages des auteurs sacrés et profanes, les anathèmes des docteurs de l'église enregistrés, les objections examinées et réfutées. — Nature de la danse ; historique ; dangers de la danse ; prétextes invoqués ; les *teneurs de danse*, telles sont les divisions de cet ouvrage, plein de renseignements précieux, d'observations décisives, mais qui aurait gagné à avoir un style meilleur et un peu plus de méthode. L. C.

Récits américains, par Xavier Marmier, de l'Académie française. Tours, Mame, 1875, petit in-8 de 141 p. — Prix : 1 fr. 20.

Nous empruntons, dit la préface de ce petit livre, aux *Lettres sur l'Amérique*, de M. Marmier, et surtout à son roman intitulé *Gazida*, quelques-unes de ces pages gracieuses, de ces récits touchants, où l'étude du cœur humain s'allie si bien à celle de la nature, où l'intérêt toujours soutenu, fournit en même temps une agréable distraction pour l'esprit et une saine nourriture pour le cœur. » — « Le Canada, ajoute l'éditeur, est de tous les points de l'Amérique visités et décrits par l'éminent voyageur celui qui l'a le plus charmé, celui qu'il se plaît à dépeindre... Dès le début de *Gazida*, M. Marmier nous donne la clef de cette préférence qu'en toute occasion il témoigne pour les rives du Saint-Laurent. D'âge en âge, dit-il, l'amour de la France est resté implanté dans le cœur des Canadiens ; ils s'honorent d'appartenir, par leur origine, à la France ; ils gardent fidèlement ses anciennes coutumes, ses traditions religieuses, sa langue ; ils se plaisent à entendre parler de la France ; et, lorsqu'il leur arrive quelque voyageur de ce pays de leurs aïeux, ils vont eux-mêmes au devant de lui ; ils lui ouvrent leurs demeures avec empressement, et l'accueillent avec une sorte de confraternité. » — Cela suffit, pensons-nous, pour donner une idée de ce joli recueil, et chacun peut se dire que, si quelque chose convient à de jeunes imaginations et à de jeunes cœurs, c'est bien certainement ces émotions pures et ces nobles pensées dont M. Marmier sait trouver des trésors dans les pays les plus divers. G. Philippon.

Le Rire dans la vie et dans l'art, par Victor Courdaveaux, professeur à la faculté des lettres de Douai. Paris, Didier, 1875, in-12 de 296 p. — Prix : 3 fr.

Ce morceau de psychologie sur le rire offre un certain nombre de vérités incontestables que l'auteur prend parfois trop de peine à démontrer ; mais on y trouvera peu de conclusions, peu d'idées précises, peu d'esprit philosophique, et, il faut bien l'ajouter, un oubli de la langue et un style fort regrettables chez un professeur. C'est peut-être le plus grand défaut de cet ouvrage, assez insignifiant, d'ailleurs, pour le fond. G. Philippon.

Zur Geschichte der französischen Litteratur. *Drei akademische Vorlesungen.* (*Pour servir à l'histoire de la littérature française, trois conférences académiques*). Von E. Laur. Mannheim, J. Schneider, 1874, petit in-8 de 119 p.

Le titre donné par M. Laur à ses trois conférences, si modeste qu'il soit, est trompeur : il laisse croire à des études littéraires, tandis qu'il ne recouvre que de courtes notices biographiques. Les vies de Bernard Palissy, de La Rochefoucauld et de Rivarol en sont l'objet. C'est à peine si M. Laur indique en passant que Bernard Palissy appartient par quelque point au

monde des lettres. Les *Mémoires* de La Rochefoucauld ne lui fournissent que des anecdotes, et les *Maximes* que quatre pages de critique. Rivarol, cependant, n'ayant été qu'écrivain, est forcément mieux traité : sa vie est toute dans ses œuvres. M. Laur les énumère et analyse même assez longuement le *Discours de l'universalité de la langue française.* Ce qui lui a fait préférer ces trois lettrés aux autres représentants de la littérature française pendant les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, il ne le dit pas ; mais il donne La Rochefoucauld en exemple aux écrivains trop féconds qui publient un nouveau livre tous les trois mois et aux savants qui s'intéressent aux questions les plus minimes et les plus oiseuses, « passant indifférents et muets devant le plus profond et le plus beau des problèmes : le cœur humain (p. 76 et 77). » D'ailleurs, aucune comparaison entre ces écrivains, leurs devanciers et leurs imitateurs, aucune appréciation de l'influence qu'ils ont pu exercer autour d'eux ou après eux, aucun examen de ce qui, dans leurs idées ou dans la forme qu'ils leur ont donnée, leur appartient en propre et constitue leur originalité; M. Laur se contente de rappeler les principaux faits de leur biographie, sans s'embarrasser de critique littéraire. Et peut-être faut-il lui en savoir gré, car il ne s'écarte de son sujet que pour laisser tomber de sa plume des choses étonnantes. Pour lui, François Ier « que les historiens se plaisent à appeler *le chevaleresque*, mériterait bien mieux le surnom de *le ridicule* (p. 5) ; » pour lui, Bossuet n'est que « le puissant antagoniste de l'infaillibilité papale (p. 76) ; » pour lui, le siècle de Louis XIV n'aurait pas dû recevoir ce nom, la plupart des renommées d'alors s'étant faites avant ou après ce monarque. A propos des pamphlets de Rivarol émigré contre la Révolution, il se plaît aussi à reconnaître que « injurier l'ennemi qui vient de les mettre en fuite est un trait du caractère des Français (p. 115). »

On se demande pourquoi M. Laur, aimant si peu les Français, se met en peine de leurs littérateurs. Il l'explique : la dernière guerre a enfin permis aux Allemands de nous apprécier à notre juste valeur, et voici comment : « Ces dernières années seulement d'immenses batailles au loin retentissantes ont enfin créé la lumière, changé l'ennemi toujours menaçant et trop admiré en un ennemi vaincu, à peine notre égal, que nous pouvons juger sans animosité : qui gît à terre ne gêne pas la vue de qui reste debout (p. 83). » Espérons être bientôt à même de *juger sans animosité* les écrivains allemands.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Notice biographique sur M. l'abbé Jubineau, chanoine théologal de Nantes, par M. l'abbé CLAUET, chanoine de la même cathédrale. Nantes, Sibaros et Mazean, 1875, in-12 de VII-211 p. — Prix : 1 fr. 25.

La *Notice biographique*, que M. le chanoine Clauet vient de consacrer à retracer la belle vie et les nombreuses œuvres de zèle de M. l'abbé Jubineau, nous donne des détails circonstanciés sur plusieurs œuvres locales dont les origines ne sont pas assez connues. Elle énumère un certain nombre de noms propres et de noms de lieux, sur lesquels on sera heureux d'avoir quelques renseignements, principalement dans le département de la Loire-Inférieure. Ecrite avec une simplicité et une clarté qui sont loin d'exclure l'élégance du style, cette notice répond parfaitement au but que s'est proposé l'auteur. Elle nous fait connaître brièvement, et cependant sous toutes ses faces, la biographie d'un saint prêtre qui sut être à la fois littérateur distingué, orateur éminent, missionnaire rempli d'un zèle tout apostolique, et supérieur de communauté aussi prudent et réservé que vigilant et actif.

D. F. P.

VARIÉTÉS

LA BIBLIOGRAPHIE RUSSE

A PROPOS DES RÉCENTES PUBLICATIONS DE M. MÉJOV.

« La littérature et la science ont fait en Russie, depuis vingt ans, des progrès trop sensibles pour être contestés. La liberté accordée à la presse, bien que dans une mesure limitée, lui a permis de prendre des développements tels qu'ils dépassent tout ce qu'on pouvait rêver jusque-là. Si, d'une part, on voit sans cesse des publications périodiques disparaître après une existence plus ou moins longue, de l'autre, le nombre des éditions nouvelles va en croissant dans une proportion encore plus grande. On peut dire que, depuis 1854, c'est-à-dire depuis le règne actuel, le chiffre des éditions périodiques a triplé. Il en est de même des livres en général.

» Cette statistique a son éloquence. Elle montre combien il est important de suivre les productions de la presse contemporaine. Sous ce rapport, le service que rend la bibliographie ne saurait être contesté. Sans elle, la littérature et la science ressemblent à de vastes nécropoles riches en trésors cachés, mais dont l'accès est d'une extrême difficulté. La bibliographie est l'alphabet de toutes les sciences. Sans elle, tout travail scientifique devient presque impossible, et son secours sera d'autant plus précieux que ses données seront plus exactes et plus complètes. »

Les considérations qu'on vient de lire appartiennent à M. Vladimir Méjov, bibliographe russe par excellence et auteur de plusieurs travaux remarquables, parmi lesquels le volumineux *Catalogue systématique des livres russes de Bazounov*[1], avec ses six suppléments, et la *Bibliographie de la littérature russe et générale*[2], figurent au premier rang. — Dans la préface, placée en tête de celle-ci, et dont nons avons extrait le passage cité plus haut (p. XVIII), l'auteur donne, sur la bibliographie russe, quelques notions générales que les lecteurs du *Polybiblion* seront peut-être bien aise de connaître. Ils apprendront ce qu'il y a déjà de fait et ce qui reste à faire.

D'abord quant à la *littérature de la bibliographie russe*. On possède, sous ce titre, un travail de M. Grégoire Ghennady, spécialiste en renom, publié en 1858. En y ajoutant ce que M. Méjov a inséré sur le même sujet, pour les douze années suivantes, dans son grand indicateur bibliographique de la littérature russe et générale (p. 123-194), on aura l'inventaire le plus complet de tous les catalogues ou guides de livres qui aient paru jusqu'en 1870 inclusivement. Il offre des lacunes, sans doute ; mais elle ne tarderont pas à disparaître. Déjà plus d'une est comblée. Ainsi M. Néoustroiev, si connu par les dons généreux qu'il a faits à différentes bibliothèques, et par son goût pour les livres, a fait connaître toutes les publications périodiques du siècle dernier, à partir de 1703, année où avait paru la première gazette russe. Cette revue des périodiques a été remaniée, sur un plan systématique, et continuée jusqu'en 1855 d'abord, puis de 1861 à 1875, par M. Méjov, l'intervalle de six années, entre 1855 et 1861, ayant été étudié par MM. Lambine. — De son côté, M. Ghennady prépare un dictionnaire complet des écrivains russes, dont plusieurs fragments ont été insérés dans les *Archives russes* de M. Barténev et ailleurs. C'est encore dans M. Ghennady que la bibliographie russe anonyme a trouvé son commentateur [3].

1. St-Pétersbourg 1869-1875, 4 vol. in-8. Le dernier, qui vient de paraître, est de V-414 p., et le premier de VIII-998 p.
2. Un gros et beau vol. in-8 de XIII-710 p., à deux colonnes, contenant 1575 numéros.
3. *Liste des livres anonymes avec les noms de leurs auteurs et traducteurs.* St Pétersb., 1874.

Il y a d'autres branches qui ont été déjà cultivées avec succès. Ainsi, grâce aux travaux de Kalaïdovitch, Karataïev, Kœppen, Qundolski, Popov, Sakharov, Schiriaev, Sopikov, Stroev, Victorov, nous connaissons maintenant presque tous les livres imprimés en caractères slavons, dont le nombre est fort considérable, puisque, avant le règne de Pierre Ier, on ne connaissait point l'alphabet qui est en usage aujourd'hui, et qu'on continue toujours à imprimer en vieux slavon une foule de livres liturgiques et de piété. Tout ce que peuvent espérer ceux qui voudront explorer de nouveau ce champ, c'est d'y glaner quelques épis, en perdant beaucoup de temps.

Les éditions dites de *l'Age de Pierre Ier* ont été inventoriées et suffisamment décrites par feu Pékarski et M. Bytchkov, académiciens. Les livres postérieurs à 1725, année de la mort de Pierre Ier, sont énumérés dans le célèbre *Essai de la bibliographie russe*, par Sopikov, qui s'arrête à l'année 1813. La cinquième et la dernière partie de cet ouvrage, devenu d'une rareté excessive, fut publiée par Anastasievitch, en 1820, après la mort de Sopikov. Ce précieux travail en provoqua d'autres : ainsi parurent les catalogues des grands libraires, tels que Plavilchtikov, Smirdine, Olkhine, Glazounov, auxquels il faut ajouter celui de M. Méjov, que nous avons annoncé plus haut.

La journalistique a trouvé des bibliographes encore plus nombreux; ils sont tous énumérés dans la *Littérature de la bibliographie russe* de M. Ghennady; et parmi eux, feu M. Longuinov, qui a été longtemps à la tête du comité de la censure, et qu'on pourrait appeler le Quérard russe, mérite une mention toute spéciale. — Voilà ce qui est déjà fait.

Mais il reste encore beaucoup à faire. Car, malheureusement, la plupart des travaux indiqués jusqu'à présent ont un défaut qui en rend une révision indispensable : ils manquent de méthode et d'unité. Chacun suivait des vues personnelles, en prenant conseil des circonstances accidentelles autant que d'un plan arrêté. De là vient que des centaines et des milliers de publications se répètent plusieurs fois, sans parler d'un grand nombre d'omissions provenant soit de la négligence des éditeurs, soit de la rareté des ouvrages. Pour remédier à cet inconvénient, il faudrait entreprendre un grand travail bibliographique, qui réunît toutes les données éparses dans des recueils particuliers, en les coordonnant d'après un plan général, et un système rigoureusement méthodique. « Un pareil travail, dit M. Méjov, ne saurait être entrepris et mené à bonne fin, que par la Bibliothèque publique, qui a pour l'accomplir et les éléments et les ressources nécessaires. C'est même son devoir. Une dizaine d'années lui suffiraient pour s'en acquitter, et, en le faisant, non-seulement elle enrichirait le pays d'un secours bibliographique inappréciable, elle aurait encore élevé un véritable monument à elle-même et à la science.»

Ces vœux semblent avoir déjà reçu un commencement de réalisation. Témoin le *Catalogue systématique des livres russes de la Bibliothèque publique, concernant la jurisprudence, les sciences politiques et statistiques*, publié en 1863, par V. Pfaff, aux frais du prince Yousoupov. Témoin encore, l'excellent travail que M. Méjov a consacré à la littérature russe et étrangère, prenant le mot de littérature dans son sens le plus large — véritable mine à exploiter par quiconque voudra étudier ce sujet à fond.

Le nouveau supplément de son catalogue Bazounov, annoncé au début de ces pages, ainsi que sa *Littérature de la géographie, la statistique et l'ethnographie russes*, pour les années 1869-1872 [1], apportent également un riche contingent à la bibliographie systématique, et hâtent le moment où, de la région idéale, sa pensée favorite passera dans la réalité.

1. Saint-Pétersbourg, 1873 et 1874, t. IVe et Ve.

Un mot avant de finir. On demande parfois si la Russie possède un recueil périodique dans le genre de la *Bibliographie de la France*. Hélas! non. A moins qu'on ne veuille lui comparer l'*Indicateur officiel de la presse*, paraissant tous les quinze jours, et indiquant les ouvrages qui sont publiés en Russie, n'importe en quelle langue, ou qui, étant de provenance étrangère, y sont admis par la censure. Il en serait fait de l'honneur de la presse russe, si l'on devait la juger sur cette comparaison. Il est difficile, en effet, de s'imaginer une feuille faite avec moins de soin que ce moniteur de la censure. Tout y porte le cachet d'une négligence vraiment étrange, tout, jusqu'à la manière de plier les feuilles. Quant aux fautes dont il fourmille, les omissions qui sont nombreuses, elles ont été déjà signalées par M. Méjov, obligé, malgré lui et faute de mieux, de puiser à cette source si peu sûre, quoique officielle. Toutefois, mon estimable compatriote me parait injuste, lorsqu'il dit que personne n'ira consulter l'*Indicateur*, à la fin de l'année, que l'absence de l'index général des noms et des matières lui ôte tout son prix. Son véritable prix vient d'ailleurs. Organe officiel de la censure, l'*Indicateur* accompagne tous les écrits publiés à l'étranger de son visa, déclarant si l'écrit est permis ou défendu, s'il l'est absolument, ou seulement en partie. Pour le futur historien de la presse et de la civilisation en Russie, ces qualifications seront très-instructives. Il y a là matière à une étude fort curieuse. Les éléments en sont nombreux, et c'est ce qui fait le prix de l'*Indicateur*. Ce prix, il le conservera toujours. J. Martinov.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le prince Augustin Galitzin, qui vient de mourir à Paris, le 17 décembre 1875, dans la force de l'âge, était né à Saint-Pétersbourg, au mois de juin 1823. Comme écrivain, il appartenait exclusivement à la France. Membre de la Société des bibliophiles françois, collaborateur du *Correspondant*, des *Etudes de théologie*, du *Polybiblion*, du *Bulletin, du bouquiniste*, etc., il avait une prodigieuse activité intellectuelle et aimait passionnément les livres.

Voici la liste à peu près complète des publications du prince Augustin Galitzin, telle qu'elle a été dressée par M. Grég. Ghennady, dans ses *Écrivains franco-russes*, sauf quelques modifications de peu d'importance : *Luther condamné par Photius* (Paris, 1855, in-8). — *Légende de saint Nicolas*, par la comtesse Ida Hahn, traduction de l'allemand (Tours, 1855, in-16 de 34 p.). — *Un missionnaire russe en Amérique*, par le prince Dimitri Galitzin, précédé d'une notice sur sa vie et ses vertus. Traduction de l'anglais (Paris, Douniol, 1855, in-12 de xxxii-244 p.; 2e édit., Paris, 1859, in-18). — *Notice sur le prince Dimitri Galitzin* (1770-1840) (3e édit., Lyon, Perrin, 1860, in-8 de ix-41 p.). — *Discours de l'origine des Russiens et de leur miraculeuse conversion*, par le cardinal Baronius, traduction en français, par Marc Lescarbot. Nouvelle édition revue et corrigée (Paris, Techener, 1856, in-12 de xiv-60 p., avec introduction de l'éditeur). — *Relation des particularités de la rébellion de Stenko-Razin contre le grand-duc de Moscovie*. Episode de l'histoire de Russie du dix-septième siècle, précédée d'une introduction et d'un glossaire, par le prince A. G. (Paris, Techener, 1856, in-16 de 46 p.). — *Inventaire des*

me ubles, bijoux et livres estant à Chenonceaux le huit janvier MDCIII, précédé d'une histoire sommaire de la vie de Louise de Lorraine, reine de France ; suivi d'une notice sur le théâtre de Chenonceaux (Paris, Techener, 1858, in-8, avec portrait). — *Document relatif au patriarcat moscovite*, 1589, traduit pour la première fois par le prince A. G. (Paris, Techener, 1857, in-16 de 96 p.). — *Saint-Louis apprécié à Moscou* (traduction d'une leçon de M. Granovsky) (Angers, 1867, in-8 de 21 p.). — *Relation de trois ambassades de Monseigneur le comte de Carlisle, de la part du sérénissime et très-puissant prince Charles II, roi de la Grande-Bretagne, vers leurs sérénissimes Majestés Alexis Michailovitz et grand duc de Moscovie, Charles XI, roi de Suède et Frédéric III, roy de Danemark et de Norwége, commencées en l'an* 1663 *et finies sur la fin de* 1664. Nouvelle édition revue et annotée (Paris, P. Jannet, 1857, in-16 de XXI et 368 p.). — *Le faux Pierre III*, par Alexandre Pouckine, traduction du russe (Paris, H. Plon, 1858, in-18 de 192 et 196 p. Les notes de l'original sont omises. A la fin se trouvent des extraits des ouvrages de Beauplan et de Haithausen). — *Cosmographie moscovite*, par André Thevet, recueillie et publiée par le prince A. G. (Paris, Techener, 1858, in-16 de XVI-179 p.). — *Cérémonies de l'abjuration de Henri IV*, prononcée à Saint-Denys, le 25e jour de juillet 1593 (Lyon, Perrin, 1858, in-8, tiré à 50 exemplaires, avec une préface du prince Aug. Galitzin ; réimpression fac-simile). — *Légende du bienheureux Raoul de la Roche-Aymon, de l'ordre de Cîteaux, archevêque de Lyon, en MCCXXV* (2e édit., Lyon, 1858, in-8, tiré à 60 exemplaires). — *Discours merveilleux et véritable de la conqueste faite par le jeune prince Démétrius, grand-duc de Moscovie, du sceptre de son père, avenue en ceste année* 1605, tirés de bons advis par Barèze Barezi ; nouvelle édition, précédée d'une introduction et annotée par le prince Aug. G. (Paris, Techener, 1858, in-16 de XVI-189 p.). — *Notice sur Mme Galitzin, religieuse du Sacré-Cœur* (1795-1843) (Tours, 1858, in-8 de 39 p. Extrait des *Etudes de théologie*, etc., Paris, 1857). — *Vie d'une religieuse du Sacré-Cœur* (Paris, Techener, in-12). — *Pierre Ier, membre de l'Académie des sciences* (Techener, in-12, 1859. Extrait du *Bulletin du bibliophile*). — *Récit du sanglant et terrible massacre arrivé dans la ville de Moscou, ainsi que de la fin effrayante et tragique du dernier des Démétrius*, 1606 ; trad. pour la première fois en français (Paris, Techener, 1859, in-16). — *Description de l'Ukraine*, par le chevalier de Beauplan, nouvelle éd. (Paris, 1860, in-16 de XXIV-209 p.). — *Témoignage d'un contemporain sur saint Vladimir*, traduit par le p. A. G. (Paris, 1860, in-16 de 76 p.). — *Quelques lettres inédites de Henry IV, relatives aux affaires d'Italie* (Paris, 1860, in-8, extrait du *Correspondant*). — *Quelques lettres de Henry IV, relatives à la Touraine* (Tours, Mame, 1860). — *La Chemise sanglante de Henry le Grand* (Paris, Aubry, 1860). — *De la destruction du pouvoir temporel des papes* (*Ib.*, 1860, in-8.) — *La Décoration du pays et duché de Touraine* (Tours 1861, in-8). — *L'émancipation des serfs en Russie* (Paris, Douniol, 1861, in-8 ; extrait du *Correspondant*.) — *L'Église gréco-russe* (Paris, 1861, in-8, traduit en italien, par Candiani, Turin, 1863). — *L'Église russe et l'Église catholique*. Lettres inédites du P. Rozaven (Paris, Duprat, 1862, in-12). — *L'Eglise russe est-elle libre?* (Paris, 1861, in-8). — *Souvenirs d'un exilé en Sibérie* (le prince Eugène Obolensxy) traduit du russe (Leipzig, 1862, in-12 de VI-88 p.). — *La Russie au dix-huitième siècle, mémoires inédits sur le régne de Pierre le Grand, Catherine Ire et Pierre II* (Paris, 1862, in-8 ; seconde édit. *ibid.*, 1863, in-12). — *Mélanges sur la Russie* (Leipzig, Bär et Herman, 1863, in-12 de XVI-188 p.). — *Messire René Benoît Angevin, confesseur de Henry IV* (Angers, 1864, in-8). — *De la réunion de l'Église russe avec l'Église catholique*,

avec une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans (Paris, Douniol, 1864, in-12). — *Le Saint-Siége et la Russie* (1864 in-8). — *La Vie de la Mère Jeanne de Matel (forézienne), fondatrice de l'ordre du Verbe incarné*, précédée d'une lettre de Mgr l'évêque de Limoges au prince Galitzin (Paris, Douniol, 1863, in-12). — *La Vie et légende de Monsieur Sainct-Françoys*. Nouvelle édition (1865, in-18).— *Notices sur un bibliophile émigré* (Paris, 1865, in-8, extrait des *Mélanges publiés par la Société des bibliophiles françois*). — *Légationes Alexandrina et Ruthenica ad Clementem VIII* (Paris, Duprat, 1866, in-12 de xv-142 p.). — *De la liberté de la presse au point de vue religieux* (*ibid.*, 1866. in-8). — *Fumée*, de Tourguénief, traduit du russe (Paris, Douniol, 1867, in-8, et deux éditions de Hetzel, 1868 et 1869, in-12). — *Ivan le terrible*, roman historique, par le comte A. S. Tolstoï, traduit du russe (Paris, Œuvre de Saint-Michel, 1872, in-12 de xv-412 p.).

Il faut ajouter à ces ouvrages de nombreux articles sur les personnages russes, publiés dans la *Nouvelle Biographie générale*, à partir de Boris Godounoff, et des articles publiés dans divers journaux et revues dont l'énumération serait trop longue. Citons seulement, dans le recueil de la *Bibliothèque russe* : Les *Mémoires sur la Russie* par Manstein (t. Ier et II) ; — *La Religion des Moscovites* (fasc. III) ; — *Histoire d'Eudoxie Fédorowna, première épouse de Pierre le Grand* (t. VI.) ; — et dans la *Bibliothèque russe et polonaise* (1858-1861, 8 vol.) : Meyerberg, *Voyage en Russie* ; — *Voyage en Pologne en* 1688-89 ; — *Voyage du boyard Boris Chérémétef à Cracovie, Venise, Rome et Malte* ; — *Théâtre de Moscovie*; — *Histoire d'Ivan III* ; — *Histoire de la guerre des Cosaques contre la Pologne* ; — *Récit de la révolte des Strelitz* (par Korb).

— Mgr Jacques-Marie-Achille Ginouilhac, archevêque de Lyon, est mort à Montpellier, sa ville natale, le 17 novembre. Il y avait vu le jour le 3 décembre 1806. Il a été vicaire général d'Aix, évêque de Grenoble (1853), puis archevêque de Lyon. Son ouvrage capital est l'*Histoire du dogme catholique pendant les trois premiers siècles de l'Eglise et jusqu'au Concile de Nice* (2 vol. in-8, 1852). On lui doit plusieurs lettres sur le pèlerinage de la Salette, et un grand nombre de mandements remarquables embrassant les sujets les plus divers. Citons sa *Lettre à un de ses vicaires généraux sur la vie de Jésus par E. Renan* (1863).

— Mgr Jean-Paul-François-Marie-Félix Lyonnet, archevêque d'Alby, est mort dans sa ville archiépiscopale le 24 décembre. Il était né à Saint-Etienne (Loire), le 12 juin 1801. Ordonné prêtre à 23 ans, il a dirigé les séminaires de Blois et de la primatiale de Lyon ; il a été chanoine de l'Eglise cathédrale de Lyon ; il accompagna Mgr Pavy en Algérie, fut grand vicaire de Mgr de Bonald et a occupé les siéges épiscopaux de Saint-Flour (1851), de Valence (1857) et d'Alby (1865). Il a été un des premiers rédacteurs des *Annales de la propagation de la foi*. On lui doit : *Tractatus de contractibus hodiernis Galliarum legis accommodatus juxta mentem saniorum theologorum et jurisperitorum* (in-12, 1837). — *Tractatus de justitia et jure* (in-12, 1837). — *Tractatus de matrimonio, ad usum seminariorum* (in-12, 1837). — *Le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, fragments biographiques, politiques et religieux pour servir à l'histoire contemporaine* (2 vol. in-8, 1841). — *Histoire de Mgr d'Aviau Dubois de Sansay, successivement archevêque de Vienne et de Bordeaux* (2 vol. in-8, 1847). — *Appendice sur le prêt en général et sur le prêt en particulier* ; — *l'Eglise de Lyon au cinquième siècle* ; — *La Primatie de l'Eglise de Lyon sur les provinces de Tours, de Sens, de Rouen et de Paris, etc.* Les œuvres de Mgr Lyonnet ont été publiées par l'abbé Migne dans ses *Orateurs sacrés*.

— M. Michel-Louis-Achille JUBINAL était né à Paris le 24 octobre 1810. Élève de l'École des chartes, il publia, de 1834 à 1845, divers textes inédits du moyen âge, ainsi que des ouvrages à gravures. En 1839, il était professeur de littérature étrangère à la faculté de Montpellier. En 1845, il adressa à M. de Salvandy une série de lettres au sujet des manuscrits de la Bibliothèque royale. En 1849, il tenta, dans sa lettre à M. Paul Lacroix, de défendre M. Libri, accusé de détournements considérables de livres et de manuscrits dans les dépôts publics de France, et attaqua avec beaucoup de vivacité l'ancien ministre de l'Instruction publique, M. Carnot, dans sa *Lettre inédite de Montaigne* (1850). En 1852, il fut nommé député au Corps législatif par la circonscription de Bagnères. Ses principales publications sont : *Jongleurs et trouvères* (1835, in-8). — *Mystères du onzième siècle* (1835-37, 2 in-8), *avec une introduction historique et des notes.* — *Les anciennes tapisseries historiques* (2 vol. in-fol. av. pl. 1837), collection des monuments les plus remarquables de ce genre du quinzième au seizième siècle.— *Rapport à M. de Salvandy sur les bibliothèques de la Suisse* (in-8). — *La Armeria real* (1837, 2 vol. in-fol. fig.) *et supplément* (1846, in-fol.) — *Description des principales pièces du Musée d'artillerie de Madrid.* — *Les œuvres complètes de Rutebœuf* (1838, 2 vol. in-8). — *Nouveau recueil de contes, dits fabliaux, et autres poésies inédites des treizième, quatorzième et quinzième siècles, pour faire suite aux collections Legrand d'Aussy, Barbazan et Méon, mis au jour pour la première fois* (2 vol. in-8, 1839-42). — *Recherches sur l'usage et l'origine des tapisseries à personnages, dites historiées, depuis l'antiquité jusqu'au seizième siècle inclusivement* (in-8 avec 4 pl., 1840). — *Explication de la danse des morts de la Chaise-Dieu, fresque inédite du seizième siècle, précédée de quelques détails sur les autres monuments de ce genre* (in-4, avec grav. in-fol., 1840). — *Lettres à M. le comte de Salvandy sur quelques-uns des manuscrits de la Bibliothèque royale* (in-8, 1846). — *Une lettre inédite de Montaigne, accompagnée de quelques recherches à son sujet, précédée d'un avertissement et suivie de l'indication détaillée d'un grand nombre de soustractions et mutations qu'a subies depuis un certain nombre d'années le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale* (in-8, avec 2 fac-simile, 1850). — *Mémoire sur les manuscrits de la bibliothèque de l'Ecole de médecine de Montpellier, contenant la correspondance de Christine de Suède* (in-8, 1850). — *Vers à Napoléon III* (1853) *et à l'armée de Crimée* (1855). — *Impressions de voyages. Les Hautes-Pyrénées* (in-12, 1859 ; in-8, 1862). — *Napoléon et M. de Sismondi en* 1815 (in-8, 1865). On a encore de lui un *Catalogue des livres et objets d'art* qu'il a donnés en 1853 à la ville de Bagnères. Il fut le fondateur de la Société académique des Hautes-Pyrénées. Il a donné sa collaboration à plusieurs journaux, notamment comme correspondant de l'*Indépendance belge* et comme directeur du *Messager*, et à plusieurs revues littéraires et scientifiques.

— M. Louis-Pierre-Eugène-Amélie SÉDILLOT, né à Paris le 23 juin 1808, est mort le 3 décembre 1875. Simultanément reçu licencié ès-lettres et en droit, il fut reçu, en 1831, agrégé d'histoire. Professeur d'histoire aux colléges Bourbon, Henri IV et Saint-Louis, il devint, à la mort de son père, dont il était l'élève pour les langues orientales, secrétaire du Collége de France et de l'École des langues orientales vivantes (1832). Il publia, en 1834, la traduction du *Traité des instruments astronomiques des Arabes* (tome Ier et II, in-4), qui avait, en 1810, mérité à son père un des grands prix décennaux, et le compléta par un *mémoire* inséré au *Recueil des savants étrangers*. Il donna ensuite un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels : *Lettres sur quelques points de l'astronomie orientale* (1834 et 1859). — *Manuel de chronologie universelle, comprenant des notions préliminaires sur la chronologie mathématique,*

un tableau synchronique de l'histoire universelle, des tables chronologiques et généalogiques, pour les États anciens et modernes, 1re partie seule publiée, (in-18 1835, 6e édition, in-18, 1865).— *Mémoire sur un sceau du sultan Schah-Rokh, fils de Tamerlan* (1840 in-8). — *Mémoires sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes, et en particulier sur la coupole d'Arine* (1842, in-4). — *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux* (2 in-8, avec tableaux, planches et cartes, 1845-49). — *Prolégomènes des tables astronomiques d'Olongbeg*, publiées avec notes et variantes et précédées d'une introduction (2 vol. in-8, 1847-53). — *Lettre à M. Alexandre de Humboldt sur les travaux de l'École arabe* (in-8, 1853). — *Histoire des Arabes* (1854). — *Deuxième lettre à M. de Humboldt sur quelques points de l'histoire de l'astronomie et des mathématiques chez les Orientaux* (in-8, 1859). — *Courtes observations sur quelques points de l'histoire de l'astronomie chez les Orientaux* (in-8, 1863). — *Sur l'origine de nos chiffres* (in-4, 1865), Lettre à M. le prince Buoncompagni.) On lui doit des articles dans la *Biographie Michaud*, la *Revue Encyclopédique*, la *Revue britannique*, le *Journal asiatique*, le *Bulletin de la Société de géographie*, etc.

— M. Louis-Étienne-Arthur Du Breuil-Hélion, vicomte de La Guéronnière, né en 1816, d'une famille noble du Poitou, est mort à Paris, le 23 décembre 1875. Il débuta, en 1835, dans l'*Avenir national*, de Limoges, par quelques articles légitimistes, et contracta avec M. de Lamartine, une liaison à laquelle il dut beaucoup de relief. Le *Bien public*, de Mâcon, fondé en 1846, ayant tenté de prendre rang dans la presse parisienne; il lui prêta sa plume. Il appartint ensuite quelques mois à la *Presse*, pour retourner, en 1850, à M. de Lamartine, qui lui confia la direction en chef du *Pays*. Quelques temps avant le 2 décembre 1851, il entreprit une série de portraits politiques qui s'ouvrit par une étude sur le Président de la République. Il fut, sous l'Empire, député ; membre du Conseil d'État ; chargé, au Ministère de l'Intérieur, de la direction générale du service de la librairie et de la presse ; sénateur ; ambassadeur à Bruxelles, puis à Constantinople, au moment de la chute de l'Empire. Les catholiques n'ont pas oublié la part qu'il prit, comme publiciste, par des brochures anonymes, aux événements qui ont amené la perte du pouvoir temporel du Souverain-Pontife. Il a écrit dans le *Moniteur* et a fondé le journal la *France*. — Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Portraits politiques contemporains. Napoléon III* (in-12, 1852; traduit en arabe, par Rochaïd-Dahdah (1860, in-8). — *Études et portraits politiques contemporains* (in-8, 1856). — *L'Empereur Napoléon III et l'Angleterre*, brochure anonyme (1858). — *Souvenirs et notes sur M. Bineau et les finances de l'Empire* (1858, anonyme). — *Le Pape et le Congrès* (1859, in-8). — *La France, Rome et l'Italie* (1861 in-8). — *De la politique intérieure et extérieure de la France* (1862, in-8). — *L'Abandon de Rome* (1862, in-8). — *L'Empereur Napoléon III et l'Italie* (1863, in-8, anonyme).

—M. Charles-Auguste-Désiré Filon, né à Paris en 1800, est mort à la fin de l'année dernière. Après avoir quelque temps suivi les cours de la faculté de droit, il entra dans l'Université, en 1823, comme agrégé des classes supérieures, et se voua à l'enseignement de l'histoire. Il fut reçu docteur ès lettres en 1840, avec une thèse *sur la méthode historique*. La même année, il fut nommé maître de conférences à l'École normale, et en 1853 doyen et professeur d'histoire à la faculté des lettres de Douai; il revint plus tard à Paris, comme inspecteur d'académie. On a de lui : *Éléments de rhétorique française* (1826, in-12). — *Nouvelles narrations françaises* (1828, souvent réimprimées). — *De la diplomatie française sous Louis XIV* (in-8, 1843). — *Du pouvoir spirituel dans ses*

rapports avec l'État, depuis l'origine de la monarchie française jusqu'à la Révolution de 1830 (in-8, 1844). — *Histoire de l'Italie méridionale, depuis l'établissement des colonies grecques dans ce pays jusqu'à la conquête romaine* (in-8, 1849). — *Histoire du sénat romain depuis son origine jusqu'à la chute de l'empire d'Orient* (in-18, 1850). — *Histoire de la démocratie athénienne* (in-8, 1854). —*L'Alliance anglaise au dix-huitième siècle, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à la guerre de la succession d'Autriche* (in-8, 1860).

— M. Alexis-Jacob Azevedo, littérateur et critique français, né à Bordeaux le 18 mars 1813, de parents israélites, est mort à la fin de décembre. Après avoir étudié sous la direction de son père, il vint à Paris en 1832 et fut admis au Conservatoire. En 1843-44, il donna des articles de critique musicale au *Siècle*, à la *Notomanie* et à la *France musicale*. En 1859, lors de la fondation de l'*Opinion Nationale*, il y fut chargé du feuilleton musical. Il écrivit aussi dans le *Ménestrel*. Ses principales publications sont : *Félicien David, avec portrait et autographes* (1863, gr. in-8). — *Rossini, sa vie et ses œuvres* (1865, gr. in-8). — *Sur le livre de M. Scudo intitulé : Critique et littérature musicales* (1852, broch. in-18). M. Azevedo a longtemps travaillé à une *Philosophie de la musique*.

— M. Robert de Mohl, jurisconsulte allemand, est mort à Carlsruhe dans les premiers jours de novembre. Il était né à Stuttgard le 14 août 1799. Il enseigna le droit dans les facultés de Tubingue et de Heidelberg. Sa carrière dans l'enseignement lui ouvrit la carrière politique. Il a été ministre, et était, au moment de sa mort, membre du Parlement. Il était, depuis 1857, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques pour la section de législation. Parmi ses nombreux ouvrages, écrits en allemand, nous citerons : *Droit public du royaume de Wurtemberg* (1829). — *La science de la police d'après les principes de l'État légal* (3 vol., 1832-1834). — *La responsabilité des ministres dans la monarchie constitutionnelle* (1837). — *Indications historiques sur les mœurs des étudiants de Tubingue au seizième siècle* (1840). — *Le système de la justice préventive*. — *Histoire et littérature de l'Économie politique* (1855).

— M. Jules de Mohl, frère du précédent, né aussi à Stuttgard, en 1800, mais naturalisé Français, est mort à Paris, le 3 janvier. C'était un de nos orientalistes les plus distingués. Élève d'Abel Remusat et de Sacy, il succéda à Burnouf à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1844 ; à Amédée Jaubert, en 1847, dans sa chaire de persan au Collége de France. Il a publié la traduction latine du *Chi-King* (Stuttgard, 1828) ; — le texte persan de *Fragments relatifs à Zoroastre* (Paris, 1829) ; — la traduction latine du *Y-King* (Stuttgard, 1834) ; — la traduction et le texte du *Schah-Name* ou *livre des Rois* d'Abou l'Kasim Firdous, dans la collection orientale de l'imprimerie impériale (1838-1855).

— M. Francis Monnier, ancien professeur au collège Rollin et ancien précepteur du prince impérial (de 1864 à 1867), est mort le 5 décembre, à Beaumotte-les-Pins (Haute-Marne). Il laisse : *Histoire des luttes politiques et religieuses dans les temps carlovingiens* (1852). — *De Gothescalci et Johannis Scoti Erigenæ controversia. Insunt decem Gothescalci carmina hactenus inedita* (1853). — *Alcuin et son influence littéraire, religieuse et politique chez les Franks* (1853), — *Le Chancelier d'Aguesseau, sa conduite et ses idées politiques et son influence sur le mouvement des esprits pendant la première moitié du dix-huitième siècle* (1860). — *Guillaume de Lamoignon et Colbert. Essai sur la législation française* (1862).

— M. Jean-François Samazeuilh est mort à Nérac, à l'âge de 85 ans. Il était

membre des Sociétés savantes d'Agen et de Bordeaux et correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques. On a de lui : *Histoire de l'Agenais, du Condomois et du Bazadais* (1847). — *Souvenirs de Saint-Jean-de-Luz* (1857). — *Biographie de l'arrondissement de Nérac* (5 vol., 1857-1861). — *Voyage de Bayonne aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes* (1858). — *Monographie de la ville de Casteljaloux* (1860). — *Les Pyrénéennes* ; Nouvelles (1862). — *Dictionnaire géographique, historique et archéologique de l'arrondissement de Nérac* (1864). — *L'Ile des Faisans, épisode des noces de Louis XIV* (1864).

— M. Ignace Einhorn, connu sous le nom de Horn, vient de mourir à Pesth, où il occupait le poste de secrétaire d'État au ministère du commerce. Né à Vag-Ujhely, en 1825, et obligé de s'expatrier après avoir pris part à l'insurrection hongroise, en 1849, il vécut successivement en Allemagne, en Belgique et en France, où il se fit naturaliser sous l'Empire, en 1866. Il fut un des grands organisateurs des réunions publiques, en 1868 et 1869. Il était membre de la Société des Économistes ; le *Journal des Économistes* a publié plusieurs de ses travaux ; il écrivait dans le *Journal des Débats*. L'Académie des sciences morales et politiques lui a décerné un prix, en 1866, pour son mémoire sur la *Vie et les travaux de Boisguilbert*. Tous ses travaux sont relatifs à la politique et à l'économie sociale : *La Hongrie et l'Autriche de 1848 à 1859* (1859), extrait de la *Revue contemporaine*. — *La Hongrie et la crise européenne* (1860). — *La Hongrie devant l'Autriche* (1860). — *Liberté et nationalité* (1860). — *Les finances de l'Autriche* (1860). — *La Crise cotonnière et les textiles indigènes* (1864). — *Du progrès économique en Égypte*, discours de réception prononcé à l'Institut égyptien (1864). — *La Liberté des banques* (1866). — *L'Économie politique avant les physiocrates* (1867). — Il a commencé, en 1859, la publication d'un *Annuaire international du crédit public*. On lui doit aussi une introduction pour l'ouvrage de M. Batbie, le *Crédit populaire* (1863).

— M. Georges Seigneur vient de mourir à Paris, dans un âge peu avancé. Il a donné sa collaboration à plusieurs journaux et revues catholiques, où il montra toute l'ardeur de ses convictions. Il avait fondé le *Croisé*, en 1859. Parmi ses publications, nous rappellerons : *La Question divine. M. Hello et M. Renan* (1859). — *La Pologne et l'Europe* (1863). — *Le Salon de 1864, impressions de M. de la Palisse* (1864). — *M. Prévost-Paradol à l'Académie française* (1863). Il avait entrepris une *Histoire de Saint-Anselme*, dont le premier volume, paru en 1865, fut anéanti par l'auteur lui-même, qui espérait le refaire.

— M. Jean-Alphonse Gilardin, premier président de la Cour d'appel de Paris, est mort le 9 novembre au château de Champollon, près de Jujurieux (Ain). Il était né le 15 mai 1805, à Turnhout (Belgique). Avocat aux barreaux de Bourg et de Lyon, il entra dans la magistrature comme substitut du procureur général de Lyon. Il devint plus tard premier président de la Cour de cette ville, puis de celle de Paris. On a de lui des discours de rentrée, des écrits de jurisprudence et de philosophie : *Études philosophiques sur le droit de punir* (1841). — *De la philosophie de l'histoire* (1857). — *Du surnaturel et du mysticisme* (1861).

— M. Emile Kopp, savant chimiste, l'un des créateurs de la théorie atomique, vient de mourir à Zurich. Il était né le 3 mars 1815, à Wasselonne (Bas-Rhin). Après s'être pourvu du diplôme de docteur ès sciences, il professa la toxicologie à l'École supérieure de pharmacie de Strasbourg. Nommé représentant du peuple, en 1849, par le département du Bas-Rhin,

ses opinions politiques le compromirent et le forcèrent à s'expatrier. Il alla en Suisse et en Angleterre, puis il revint à Paris, où il prit la direction du laboratoire de Gerhardt, passa en Italie pour fonder une chaire de chimie au Muséum de Turin, et, depuis 1871, il occupait, au Polytecnicum de Zurich, la chaire de chimie.

— On annonce encore la mort : du R. P. Lazare Reynaud, né le 17 décembre 1811, à Marseille, où il est mort, le 26 novembre dernier, directeur des *Études religieuses* des Pères de la Compagnie de Jésus ; — de M. L. Jeannez, conseiller à la cour de Besançon, mort à Monnière (Jura), auteur des *Notes historiques sur Notre-Dame-de-Mont-Roland et sur le prieuré de Jouhe* (1856), et des *Essais sur les monnaies du comté de Bourgogne*, avec M. Plantet (Lons-le-Saulnier, 1857) ; — de M. Alphonse Mas, président de la Société d'horticulture de l'Ain, et de la Société de pomologie de France, mort le 15 novembre âgé de 59 ans. Il a écrit un grand ouvrage sur la pomologie ; — de M. Paul Panon Desbassayns, baron de Richemont, ancien sénateur, né à Suresne (Seine), le 29 août 1809, mort à Paris le 4 décembre. On lui doit, outre quelques discours tirés à part, une *Étude sur la compagnie de Madagascar* (1868).

Institut. — *Académie française.* — L'Académie a renouvelé son bureau pour le premier trimestre de 1876. Ont été élus : M. Legouvé, directeur ; M. Camille Rousset, chancelier.

— L'Académie française, dans sa séance du 19 décembre, a nommé membres MM. Dumas, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et Jules Simon, en remplacement de MM. Guizot et de Rémusat. Nombre de votants, 28. Première élection : M. Dumas, 25 voix ; M. de Bornier, 1 voix ; bulletins blancs, 2. — Seconde élection : M. Jules Simon, 15 voix ; M. de Bornier, 11 voix ; bulletins blancs, 2.

Académie des sciences. — Dans sa séance du 3 janvier, l'Académie a renouvelé son bureau pour l'année 1876, en nommant président, M. l'amiral Paris ; vice-président, M. E. Péligot.

L'*Académie des sciences* a tenu sa séance publique annuelle le 27 décembre, sous la présidence de M. Fremy. — Avant l'éloge historique du général Poncelet, lu par M. J. Bertrand, secrétaire perpétuel, M. Fremy, président pour 1875, a passé la revue rapide des donations dont dispose l'Académie.

Voici, dans son ensemble, la liste des prix décernés :

Grand prix des sciences physiques. — Décerné à M. Künckel, aide-naturaliste au Muséum, pour ses *Etudes sur les changements qui s'opèrent dans les organes intérieurs des insectes pendant la métamorphose complète.*

Mécanique. 1° *Prix Poncelet.* — Décerné à M. Darboux, géomètre de grand avenir, pour ses travaux d'analyse et de géométrie.

2° *Prix Plumey.* — Décerné à M. Madamet, ingénieur de la marine.

3° *Prix Fourneyron.*—Décerné à M. Sagebien pour la roue qui porte son nom.

Astronomie. Prix Lalande. — Décerné à M. Perrotin, de l'observatoire de Toulouse, qui a découvert plusieurs petites planètes.

Physique. Prix Lacaze. — Décerné à M. Mascard, professeur au Collége de France, pour ses beaux et nombreux travaux sur l'optique. La commission a beaucoup apprécié également les recherches de MM. Le Roux et Cornu.

Statistique. Prix Monthyon. — Décerné à M. le docteur Borius, pour ses *Recherches sur le climat du Sénégal.* — *Mentions honorables*, à M. le docteur Maher, pour sa statistique médicale de Rochefort (Charente-Inférieure) ; à M. le docteur Ricoux, pour sa contribution à l'étude de l'acclimatement des Français en Algérie ; à M. le docteur Lecadre, pour la brochure intitulée *Le Havre en 1873, considéré sous le rapport statistique et médical* ; à M. le docteur

François de Rochebrune, pour son *Essai de statistique médicale, suivi d'observations chirurgicales sur les ambulances* ; à M. Antony Rouillet, pour ses *Études statistique sur la population : des morts-nés.*

Chimie. 1° *Prix Jecker.* — Décerné à l'unanimité à M. Edouard Grimaux, en récompense de ses travaux importants de chimie organique, et notamment de ses recherches sur la série urique ;

2° *Prix Lacaze.* — A M. Favre, doyen de la faculté des sciences de Marseille, qui a traité d'une manière magistrale la corrélation des forces de la nature et l'équivalence des travaux dus aux forces de diverses origines.

Botanique. 1° *Prix Barbier.* — M. Rigaud obtient un prix Barbier de la valeur de 2,000 francs pour son *Traitement curatif des dilatations variqueuses des veines superficielles des membres inférieurs.* — M. Albert Robin obtient un encouragement de 1,500 francs pour ses très-consciencieuses *Recherches sur l'action du jaborandi*, et M. Hardy pour ses *Recherches sur les principes actifs du jaborandi.*

2° *Prix Desmazures.* — Partagé entre MM. Emile Bescherelle, pour ses études sur les mousses du Mexique, et Eugène Fournier, pour ses recherches sur les fougères du Mexique et de la Nouvelle-Calédonie.

Médecine et chirurgie. 1° *Grand prix de médecine et de chirurgie.* — Un seul concurrent s'est présenté, M. le docteur Onimus. La commission a pensé que les travaux de l'auteur, sur les effets physiologiques de l'électricité et de ses applications à la pathologie et à la thérapeutique, méritaient le prix.

2° *Prix Monthyon.* — La commission accorde un prix de 2,500 francs à M. le docteur Alph. Guérin, de l'Académie de médecine ; un autre prix de 2,500 francs à M. Legouest pour un *Traité de chirurgie d'armée*; un autre, de 2,500 francs, à M. le docteur Magitot, pour un *Traité des anomalies du système dentaire des mammifères.* — *Mentions* : 1,500 francs à M. le docteur Berrier-Fontaine pour ses *Études relatives à la capacité du système artériel* ; 1,500 francs à M. le docteur Pauly, pour son étude sur les *Climats et endémies, esquisse de Climatologie comparée* ; 1,500 francs à M. le docteur Raphaël Veyssière, pour ses *Recherches cliniques et expérimentales sur l'hémianesthésie de cause cérébrale.* — La commission accorde, en outre, des mentions honorables à MM. Budin et Coyne, Saint-Cézard, Herrgott, Luton, Morache, A. Ollivier, Raimbert et Saint-Cyr.

3° *Prix Godart.* — Valeur, 2,000 francs. Décerné à M. Alphonse Herrgott, pour son travail *De l'Extrophie vésicale dans le sexe féminin.*

4° *Prix Serres.* — La commission accorde, à titre de récompense, à MM. Campana et G. Pouchet, une somme de 3,000 francs, savoir à M. Campana, pour son volumineux ouvrage sur l'*Anatomie et la Physiologie des appareils digestifs et des séreuses des oiseaux*, et à M. G. Pouchet, pour ses *Recherches sur le développement du squelette et en particulier du squelette céphalique des poissons osseux.*

5° *Prix Chaussier.* — Le prix de 10,000 francs est partagé entre MM. Gubler, Legrand du Saulle, Bergeron, L'Hôte et Manuel : 5,000 francs à M. Gubler, pour son livre *Commentaires thérapeutiques du Codex, ou Histoire de l'action physiologique des effets thérapeutiques des médicaments insérés dans la pharmacopée française.* 2,000 francs à M. Legrand du Saulle pour son *Traité de médecine légale et de jurisprudence médicale.* 2,000 francs à MM. Bergeron et L'Hôte, pour leurs *Études sur les empoisonnements lents par les poisons métalliques.* 2,000 francs à M. Manuel, pour son Mémoire adressé à l'Institut à l'appui d'une brochure adressée à l'Assemblée nationale pour demander la constitution de l'assistance médicale en service public rétribué par l'État.

Physiologie. 1° *Prix Monthyon.* — Décerné à M. Faivre, doyen de la faculté des sciences de Lyon, pour l'ensemble de ses travaux sur les fonctions du système nerveux des insectes.

2° *Prix Lacaze.* — Décerné à M. Chauveau, pour l'ensemble de ses travaux de physiologie expérimentale appliquée à l'étude des maladies virulentes et contagieuses.

Prix Tremont. — Décerné à M. A. Cazin, pour la suite de ses travaux de physique. Une somme de 500 francs est, en outre, accordée à M. Sidot, pour ses recherches sur les divers états du carbone et sur le protochlorure de carbone.

Prix Gegner. Décerné à M. Gaugain pour l'aider à poursuivre ses travaux sur l'électricité et le magnétisme.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans sa séance du 3 décembre, l'Académie a élu membre ordinaire, en remplacement de M. Brunet de Presle, décédé, M. Bréal, par 19 voix contre 13 données à M. Boutaric et 5 à M. Barbier de Meynard.

— Dans sa séance du 24 décembre, l'Académie a élu MM. Albert Dumont, Castan et Tamizey de Laroque, correspondants, en remplacement de MM. Deville, l'abbé Cochet et Eichhoff, décédés.

Dans sa séance du 7 janvier, elle a renouvelé son bureau, qui se trouve ainsi composé : M. N. de Wailly, président; M. Ravaisson, vice-président.

Académie des sciences morales et politiques.— Dans sa séance du 11 décembre, l'Académie a nommé membre titulaire, dans la section de philosophie, en remplacement de M. de Rémusat, décédé, M. Francisque Bouillier, par 22 suffrages contre 5 donnés à M. Waddington et 1 à M. Fouillée.

Académie des beaux-arts. — Dans sa séance du 18 décembre, l'Académie a nommé M. Bailly, membre titulaire, dans la section d'architecture, en remplacement de M. Labrouste, décédé. — Dans sa séance du 29, elle a nommé M. Thomas, membre titulaire, dans la section de sculpture, en remplacement de M. Barye, décédé. — Dans sa séance du 8 janvier, elle a nommé M. Bouguereau, membre titulaire, dans la section de peinture, en remplacement de M. Pils, décédé.

Concours. — L'Académie de législation de Toulouse propose les sujets suivants pour 1876 : 1° Étude sur les capitouls ; 2° De la protection à organiser en faveur des enfants vis-à-vis desquels les père et mère ne remplissent pas leurs devoirs. — Pour 1877 : 1° Étude sur la vie et les travaux de M. Ortolan, criminaliste français ; 2° Étude théorique et pratique sur le principe et le fonctionnement des juridictions administratives françaises. — Les prix sont de cinq cents francs. Les mémoires doivent être déposés le 30 avril au secrétariat de l'Académie de législation, rue des Renforts, 15, à Toulouse.

— L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique (classe des beaux-arts), vient de mettre au concours pour 1876, les sujets suivants : 1° « Rechercher les origines de l'école musicale belge. Démontrer jusqu'à quel point les plus anciens maîtres de cette école se rattachent aux déchanteurs français et anglais du douzième, du treizième et du quatorzième siècle ; » — 2° « Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis l'époque romaine jusqu'au dix-huitième siècle; » 3° « Faire l'histoire de l'école de gravure sous Rubens. Donner un aperçu historique sur les éditeurs des produits de cette école et sur l'exploitation commerciale contemporaine qui fut faite de ces gravures dans tous les pays; » — 4° « Déterminer les caractères de l'architecture fla-

mande du seizième et du dix-septième siècles. Indiquer les édifices des Pays-Bas dans lesquels ces caractères se rencontrent. Donner l'analyse de ces édifices. »

La valeur des médailles d'or, présentées comme prix pour chacune de ces questions, est de *mille francs* pour la première et pour la quatrième, et de *huit cents francs* pour la deuxième et pour la troisième.

Les mémoires envoyés en réponse à ces questions devront être adressés, avant le 1er juin 1876, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel de l'Académie.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans les séances des 26 novembre, 3, 24 et 28 décembre, M. Victor Duruy a donné lecture de son travail sur le régime municipal romain. — Dans la séance du 10, M. de Longpérier a communiqué une lettre de M. le commandant Robert Mowat sur le dieu gaulois Tricephale. Dans les séances du 10 et du 17, M. Heuzey a achevé la lecture de son étude sur la ville de Dyrrachium. — Dans les séances du 17 et du 28, M. Alexandre Bertrand a communiqué un travail sur la valeur des expressions « celtes » et « galates » dans Polybe. — Dans la séance du 23, M. le baron de Witte a fait une communication au sujet d'un camée antique, inédit jusqu'à ce jour, et appartenant à la collection de M. le baron Roger.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 27 novembre. M. de Parieu a lu un mémoire sur le siége et la capitulation de Brisach en 1638. — Dans la séance du 4 décembre, M. Fustel de Coulanges, a continué la lecture de son mémoire sur les institutions politiques du temps de Charlemagne. M. le docteur Bouchut a lu un mémoire sur le principe de la vie. — Dans la séance du 11, M. Rosseuw-Saint-Hilaire a lu un fragment inédit de son *Histoire d'Espagne* sur l'expulsion des jésuites. — Dans la séance du 18, M. Ch. Waddington a lu le troisième chapitre de son mémoire sur Pyrrhon et le pyrrhonisme. — Dans la séance du 24, M. Emile Laurent a commencé la lecture d'un mémoire sur l'état actuel de la question des enfants assistés.

Livres a l'Index. — La sacrée Congrégation de l'Index vient de publier, le 7 décembre 1875, un décret condamnant les ouvrages suivants : *La Republica di Venezia e la Corte di Roma ne rapporti della Religione*, par Cecchetti Bartolomeo, Venise, imprimerie de Naratovich, 1871. — *La Foi et la science, explosion de la libre pensée, en août et septembre* 1874. Discours annotés de MM. Tindal, du Bois-Reymond, Owsen, Huxley, Hooker et sir John Lubbock, par l'abbé Moigno, chanoine de Saint-Denis, rédacteur en chef des *Mondes*. Paris, 1875, opusc. in-8, xxiv-216 p. *Opus prædamnatum ex Regula II, Indicis Trid., non tamen ob notas et præfationes editoris.* — *Risposta all'orazione di Monsignor Lucido Parochi Vescovo di Pavia*, della nella Chiesa Prepositurale di S. Francisco l'otto decembre 1872 e publicata nel 1873 sull' Immacolata Concezione di Maria. Ossia Ripetizione della *Protesta* colla sua giustificazione contro il nuovo e falso dogma dell Immacolata Concezione di Maria e *Protesta* contro l'altro nuovo e falso dogma dell' Infallibilita del Papa quando parla della Cattedra, che in sacerdote Giuseppe Grignoni, uno dei preti scomunicati, pubblica anche a nome di altri fedeli cattolici dell' uno e d'all' altro sesso. Pavia, 1874, imp. Bezzoni. *Opus prædamnatum ex Regula II, Indicis Trid. Dec. S. Off. fer.* — iv. *die* 21 *julii* 1875. — *L'Anima santissima di Gesu Cristo mostrata nelle sua vera origine e grandezza.* Contenplazioni dedicati agli amanti della medesima, per Giovanni Battista Pritoni (Minore osservante e chiomato Padro Pio da

Bologna). Opuscolo. Bologne, 1871, imp. Giacomo Monti. *Decr. S. Off. fer V. loco* IV, *die* 9 *septembris* 1875. — Auctor operis cui titulus : *Programma nel diritto ecclesiastico* per Carlo Cuaca, prohib. Decr. 19 decembre 1861, *laudabiliter se subjecit et opus reprobavit*.

— La Société scientifique de Bruxelles. — Il vient de se fonder à Bruxelles une société scientifique dont les membres, tous catholiques et ayant acquis déjà pour la plupart un rang honorable dans la science belge, se proposent de démontrer l'accord de la raison et de la foi. Dans sa séance d'ouverture, qui a eu lieu le 18 novembre 1875, le R. P. Charbonnelle, et le Dr Lefebvre, professeur de médecine à l'université de Louvain, l'un secrétaire, l'autre président de la Société, ont fait entendre en ce sens d'éloquentes paroles. Les journaux catholiques les ont reproduites; nous nous abstiendrons de les répéter, d'autant que nos lecteurs pourront les lire dans une brochure publiée à Bruxelles, chez Alfred Vromart, sous ce titre : *Société scientifique de Bruxelles. Séance inaugurale.* — Le nombre des membres de la Société, au 18 novembre, était de quatre cent cinquante-trois. Dès que leurs ressources le permettront, ils se proposent de fonder un nouvel organe trimestriel de la science catholique. La *Revue des questions scientifiques*, tel en doit être le titre, prendra, dans les sciences naturelles, la place qu'occupe depuis dix ans la *Revue des questions historiques* dans le domaine de l'histoire Elle paraîtra par cahiers de 350 pages formant deux volumes par an. Le prix d'abonnement sera probablement de 20 francs, avec réduction pour les sociétaires.

— L'Académie de Saint-Thomas-d'Aquin. — Sous ce nom qui contient pour l'avenir de glorieuses promesses, il vient de se constituer à Rome une association d'études qui fait appel aux philosophes, aux théologiens et aux médecins : huit cardinaux, vingt archevêques et évêques, deux cent quarante professeurs, docteurs, théologiens et philosophes, en font déjà partie. Une revue mensuelle, la *Scienza italiana,* donnera un centre d'action à ses membres. Cette revue sera publiée à Bologne. La première livraison doit paraître dans le courant de janvier. Le prix d'abonnement sera de 12 francs par an.

Un manuscrit de la bibliothèque du président Bouhier revendiqué par la Bibliothèque nationale. — Il s'est jugé, dans le mois de décembre (audiences des 8, 15 et 22), un procès qui intéresse à divers titres le monde savant, et qui montre clairement la manière dont se compléta successivement le riche dépôt de la Bibliothèque nationale. Me Victor Lefranc plaidait pour l'État, Me Pinard pour M. Bachelin-Deflorenne. — On connaît l'ouvrage de Gratien sur la concordance des canons antinomiques; de nombreuses copies en furent faites aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, et sont dispersées aujourd'hui dans plusieurs bibliothèques. Le président Bouhier en possédait un exemplaire. Le catalogue manuscrit de sa bibliothèque, conservé à Montpellier, porte qu'il était annoté par deux savants de Bologne, de Prato et Bertholdi; les enluminures, la pagination, tout s'accorde avec le manuscrit contesté. La bibliothèque de Bouhier passe à M. de Bourbonne, puis au marquis d'Avaux qui la vend pour 135,000 livres à l'abbaye de Clairvaux, en 1784. En 1789, les biens religieux sont attribués à l'État et placés sous la surveillance de la commission des arts jusqu'en 1796 environ. En 1801, le ministère envoie M. Chardon de la Rochette et M. Prunelle avec mission de rechercher dans les bibliothèques centralisées au chef-lieu des départements les livres et manuscrits à transporter à la Bibliothèque nationale. La ville de Troyes possède le catalogue des pièces retenues par les deux savants;

c'est un titre de décharge; il porte 173 numéros et le Gratien y figure. En 1805, un catalogue d'incorporation des manuscrits de Bouhier à la Bibliothèque nationale ne porte que 115 numéros. Les autres n'avaient pas été incorporés. Mais, à la mort de Chardon de la Rochette, de Prunelle et d'autres amis de ces savants, on retrouve successivement quelques manuscrits complétant la liste des 173 numéros de Bouhier. Le 16 avril 1856, on dresse une liste des manquants, encore au nombre de trente-neuf, pour attirer l'attention, et le 9 février 1874,on découvre, dans une vente faite par Perkins, en Angleterre, le précieux manuscrit de Gratien. Il n'y a d'estampille d'aucune des bibliothèques où il a passé; sa couverture en velours noir est changée en cuir de Russie, mais le corps du manuscrit reste, à n'en pas douter, le même.

La généalogie du manuscrit offrait de grandes preuves à Me Victor Lefranc; d'autre part, l'infidélité du fonctionnaire Chardon de la Rochette présentait de grandes incertitudes que fit valoir avec talent Me Pinard; M. le substitut Laval conclut à l'admission de la demande; enfin, le tribunal, s'inspirant des faits que nous venons d'énumérer rapidement, déclara la Bibliothèque seule et véritable propriétaire du manuscrit de Gratien qui a été saisi-revendiqué aux mains de M. Bachelin-Deflorenne. — R. de L.

Louis XV et Madame de Pompadour.— Nous avons sous les yeux un opuscule intitulé : *Louis XV et Madame de Pompadour, peints et jugés par le lieutenant des chasses du parc de Versailles* (Paris, J. Baur, 1876, pet. in-8, 32 p.), dont il n'a été destiné au commerce que 100 exemplaires (plus 5 sur papier vergé), et qui est précédé d'un avant-propos signé A. P.-M. (Auguste Poulet-Malassis). L'ouvrage avait été déjà imprimé à Paris, chez Valade, en 1802 (Paris, in-8 de 36 p.), et Sainte-Beuve, un fin chercheur, en avait dit quelques mots (*Portraits littéraires*, t. III) : « L'auteur, qui avait eu l'occasion de voir continuellement Louis XV dans ses chasses, parle de ce roi d'un ton de vérité plutôt bienveillant, mais il insiste autant que personne sur sa timidité, sa défiance de lui-même, son impuissance totale de s'appliquer et cette inertie, cette apathie incurable, qui ne fit que croître avec les années. »

Georges Leroy, peu connu de nos jours, était l'auteur d'un livre remarquable : *Lettres sur les animaux*,réimprimé en 1862, à Paris; fort libéral de sa plume, il avait écrit les deux portraits dont il est question pour son ami Rulhière; ils devaient trouver place dans une *Histoire de la Révolution de Pologne*. La publication faite en 1802, tirée à fort petit nombre et destinée à quelques amis, est restée ignorée de la plupart des écrivains de notre époque qui se sont le plus occupés du dix-huitième siècle; ainsi MM. de Goncourt et de Lescure ne les ont cités nulle part. M. de Beaucourt, seul, s'en est servi dans son étude sur le *Caractère de Louis XV*, publiée dans la *Revue des questions historiques*.

Voici une citation qui fera juger de l'intérêt du portrait tracé par Leroy : « La figure de Louis XV était véritablement belle; il avait les cheveux noirs et bien plantés, le front majestueux et serein; ses yeux étaient grands, son nez bien formé, sa bouche était petite et agréable; il n'avait pas les dents belles, mais elles n'étaient pas assez mal pour défigurer son sourire qui était charmant. Un air de grandeur très-remarquable était empreint sur sa physionomie, qui était encore rehaussée par l'habitude qu'il s'était faite de porter sa tête. Cette manière était noble sans être exagérée, et, quoique ce prince fût naturellement timide, il avait assez travaillé sur son extérieur pour que sa contenance ordinaire fût ferme, sans la moindre apparence de morgue. »

Le Centenaire de Boccace. — Les centenaires sont en grande vogue en

Italie, et, comme les grands hommes ne lui manquent pas, elle finira par en avoir pour tous les jours de l'année. C'est maintenant le tour de Boccace, mort il y a cinq siècles. A l'occasion de cette nouvelle solennité, M. Papanti va publier à Livourne, chez Raffaello Giusti, un volume fait pour intéresser vivement les philologues. Ce volume ne contiendra qu'une seule nouvelle de Boccace — et bien courte, elle ne forme guère qu'une page ; — mais cette nouvelle sera traduite dans plus de sept cents langues et dialectes. On pourra la lire dans tous les patois italiens, dans les dialectes de la Dalmatie, de l'Istrie, de la Corse, de Nice, de San Marino, de Monaco, de la Suisse italienne, du Tyrol italien, en albanais, en arabe, en grec moderne, en roman-slave, en slave, en allemand (langues étrangères parlées dans diverses parties de la péninsule) et enfin en ancien français, en provençal, en wallon, en catalan, en portugais, etc., etc. Une grande quantité de notes dues aux hommes les plus compétents enrichissent ce volume de 750 pages, dont le prix a été fixé à 15 francs.

Une tragédie de Jeanne d'Arc en Italie. — Un de nos collaborateurs, le comte de Puymaigre, a publié, dans le *Correspondant* du 10 décembre, une étude sur tous les poëtes dramatiques qui ont essayé de mettre la Pucelle en scène. Cette longue liste, qui commence à 1439 et finit à 1875, n'est déjà plus complète. La *Rivista europea* nous parle d'une tragédie de *Giovanna d'Arco,* due à Vittorio Salmini et qui vient d'être représentée en Italie. D'après la revue florentine, le poëte a suivi assez exactement l'histoire. « Quant au personnage de Jeanne d'Arc, dit le critique, l'auteur a souvent reproduit avec bonheur les détails fournis par les deux procès de la Pucelle.. Les autres figures sont peintes selon les chroniques et les mœurs de l'époque. » Salmini a fait de Pierre Cauchon un athée théorique et pratique, une sorte de Faust. Le départ de Domremy, la lutte de Jeanne avec ses voix qui lui ordonnent de quitter la maison paternelle et tout ce qu'elle a de plus cher, son arrivée à la cour de Charles VII, le sacre, sont rendus avec autant de vérité qu'on peut le demander à un drame. Où Salmini s'est écarté de l'histoire, c'est en montrant, après le sacre, Jeanne s'obstinant à conserver le commandement de l'armée et à la conduire sur Paris. Vaincue, elle reconnaît qu'elle a été punie pour avoir refusé de suivre son père qui l'engageait à retourner à Domremy. Le critique italien trouve, avec raison, que la donnée réelle était préférable à cette dernière conception.

La Bibliothèque de la jeunesse et Jean de Gersen. — *La biblioteca della Gioventù,* dont il a été longuement parlé dans le *Polybiblion,* continue le cours de ses intéressantes publications; elle a donné depuis peu la traduction en vers de l'*Odyssée,* de Piudemonte, la *Circe* de Gelli, le second volume de la *Vie de Dante,* de Balbo, la *Scisma d'Inghilterra* de Davanzati et les nouvelles choisies de Lanza. Elle a de plus envoyé à ses souscripteurs un carton destiné à compléter l'introduction mise en tête de l'*Imitazione di Cristo.* L'auteur de cette introduction entre dans beaucoup de détails sur Giovanni de Gersen auquel il maintient plus que jamais l'honneur d'avoir écrit l'admirable livre. M. Loth a écrit dans la *Revue des Questions historiques* deux articles bien intéressants sur l'*auteur de l'Imitation.* On y lisait au sujet de Gersen : « Il n'a pu être question jusqu'ici de Jean Gersen, abbé du couvent de Saint-Étienne de Verceil au treizième siècle, mis en avant au dix-septième siècle par Cajetan et soutenu par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. En effet, le manuscrit de 1406 n'empêche pas qu'il soit l'auteur de l'*Imitation,* mais ni l'existence de ce saint personnage qu'on s'est donné beaucoup de peine à prouver, ni ses droits ne sont encore assez

bien établis, pour qu'en retirant l'*Imitation* à Gerson et à Thomas a Kempis, on la lui donne.» Nous voudrions voir M. Loth dire son avis sur les nouvelles publications qui, en Italie, mettent tant en relief le personnage de Giovanni Gersen.

La Rome italienne *Opuscoli religiosi, litterati et morali* (tome XII, p. 434) parle enfin de Jean Gersen dans un article sur l'édition de l'*Imitazione* donnée à Bologne, en 1874, par Gierppi Turcini. L'auteur de ces articles M. B. Varetti, ne s'exprime du reste que d'une manière peu affirmatiue sur l'attribution faite au moine de Verceil.

Sceaux inédits de l'Aunis et de la Saintonge. — M. Audiat, conservateur de la Bibliothèque de Saintes, vient de résumer, en une brochure qui a paru récemment sous ce titre à Saintes (In-8 de 27 p. avec grav. intercalées), ce que l'on connaissait déjà de sceaux de sa province, et y ajoute douze types inédits; l'un donne l'initiale de E., abbé de la Tenaille, non mentionné dans le *Gallia Christiana*. Nous avons remarqué ce que M. Audiat expose à propos du sceau de Cognac représentant un cavalier : on a cru, jusqu'ici, que ce cavalier était François Ier; l'ancien sceau de Cognac, de la fin du treizième siècle, porte déjà un homme à cheval tenant une masse d'armes, qui n'est autre que le *Mateur* de la commune. Nous souhaitons que notre collaborateur continue ses recherches sigillographiques, persuadé que dans les collections particulières il trouvera de quoi donner une suite à ce premier travail. Nous l'engageons à ne pas se borner aux types en cuivre, et à recueillir aussi les empreintes en cire qui disparaissent si facilement.

Guide de l'acheteur de monnaies anciennes. — Les monnaies antiques sont quelquefois achetées dans les ventes, ou chez les marchands, à des prix exorbitants : telle monnaie cotée 5 ou 10 francs dans l'ouvrage classique de Mionnet trouve des acheteurs qui ne reculent pas à l'acquérir au prix de 100 francs et plus. Et cependant, comme le dit M. Cohen dans une brochure qu'il vient de publier (*Guide de l'acheteur en médailles romaines et byzantines, ou tableaux du prix des médailles romaines et byzantines dans tous les métaux*, par Henry Cohen. Paris, J.-B. Dumoulin, 1870, in-8 de 15 pages), depuis un siècle, le prix des monnaies antiques n'a pas haussé dans ces proportions. Ces prix énormes sont motivés par le caprice des collectionneurs qui ne croient pas payer trop cher des pièces que leur conservation et leur style mettent hors ligne. En fait, les monnaies antiques convenablement conservées se trouvent encore à des prix raisonnables. M. Cohen, si bon juge en pareille matière, a voulu donner aux numismatistes un tableau du prix moyen des monnaies romaines, que la rareté du type ou l'état parfait de conservation ne rangent pas dans la catégorie des exemplaires réservés aux amateurs plus admirateurs de l'art que de la science.

Un Sou d'or inédit du roi Childebert. — Dans une dissertation publiée sous ce titre (Toulouse, A. Chauvier. In-8 de 8 p.), M. G. de Clausade décrit un sou d'or mérovingien découvert aux environs de Béziers. Il s'agit d'une pièce de Childebert III, frappée à Marseille; on connaît de ce roi plusieurs exemplaires, très-rares, de sous d'or; celui que fait connaître M. de Clausade est une variété nouvelle en ce que, devant le profil du roi, on aperçoit une espèce de fleur, au lieu de la croix, de l'A et du B, qui y sont ordinairement. Les monnaies mérovingiennes de Marseille paraissent avoir été imitées dans le midi de la Gaule, et la fabrique de ce nouveau sou d'or me porterait à penser qu'il est une de ces imitations.

La Station celtique de Crochemelier. — M. l'abbé R. Charles vient de rendre compte des résultats des fouilles opérées dans une enceinte antique

située entre Igé et Belléme, et déjà signalée par M. le Dr Jousset (*La Station celtique de Crochemelier* (Orne). Tours, P. Bouserez, 1875. In-8 de 24 p., avec gravures intercalées). Cette enceinte, suivant lui, remonte à l'époque gauloise. On y a trouvé des haches en silex poli, des fragments de poteries, des fusaïoles, de petits cônes en terre cuite, généralement considérés comme des poids et qui se trouvent encore à l'époque gallo-romaine; une pointe de lance et un ciseau en bronze et deux monnaies gauloises. Nous considérons les travaux du genre de celui dont nous parlons ici comme très-utiles, parce qu'ils constatent des faits certains sans idée systématique. Toutes les fouilles devraient être ainsi étudiées.

Académie de législation de Toulouse. — L'Académie de législation de Toulouse vient de faire paraître le vingt-troisième volume de son *Recueil*, correspondant à l'année 1874. Peu de sociétés peuvent offrir, croyons-nous, des travaux plus considérables et plus sérieux, et ce recueil est l'exacte reproduction du mouvement juridique contemporain. Le droit romain et le droit français y sont l'objet d'études approfondies, qui portent souvent la signature de maîtres distingués; les publications les plus récentes, parues soit en France soit à l'étranger, fournissent la matière de *rapports* non moins remarquables par les questions qui y sont soulevées que par la façon intéressante avec laquelle ils sont présentés; nous y trouverons aussi, soit comme *notices nécrologiques*, soit comme *études spéciales*, des portraits saisissants des jurisconsultes français et contemporains. Le volume que nous signalons aujourd'hui contient une étude de M. Labatut sur *la délimitation de la propriété immobilière à Rome;* — un mémoire sur *les champs abandonnés*, en droit romain, par M. Humbert; un mémoire sur *le taux du prêt à intérêt*, à propos du Rapport présenté sur ce sujet à l'Assemblée nationale par M. Sacase; — une étude de M. Rosy sur *l'organisation et la compétence du Conseil d'Etat*, à propos d'une brochure de M. Migneret; — des observations de M. Jules Lacointa sur *les réformes à introduire dans notre législation en matière de séduction;* — des notes fort intéressantes sur les *gages de l'exécuteur de la haute justice à Toulouse avant* 1790; — enfin, un mémoire inédit du regrettable M. Rodière, intitulé : *Quelques séances mémorables du Conseil d'État sous le Consulat* (question du *divorce*). Ce savant infatigable avait fourni également un travail sur le code de procédure italien qui, avec un rapport de M. Molinier sur les travaux de M. Emilio Brusa, et une communication de M. Lacointa sur la fondation en Belgique d'un *Institut de droit international*, constituent la partie de notre volume rélative aux législations étrangères. Signalons encore deux études biographiques; l'une sur M. Rodière, par M. Gustave Bressolles; l'autre sur M. Dufaure, par M. Dubédat.

Tel est le volume que nous voulions signaler aux lecteurs du *Polybiblion*. L'Académie s'y montre toujours fidèle au programme de son institution, qui est la défense, dans la sphère juridique, des grands principes sur lesquels repose la société. — Terminons en posant une question. D'où vient que le *Recueil de l'Académie de législation* ne se trouve pas à la Bibliothèque nationale? Le dépôt légal a dû être fait à Toulouse, et l'absence que nous signalons ne peut être causée que par une omission fort regrettable dans les expéditions. — J. Bressolles.

Collections et collectionneurs alsaciens. — Parmi les collections ou les collectionneurs que signale M. Arthur Benoît (*Collections et collectionneurs alsaciens*, 1600-1820. Strasbourg, Noiriel et Simon, 1875, in-8 de 82 p.), il y en a de toutes sortes; il y a des bibliophiles, des iconophiles et des amateurs de tableaux; il y a des collections de manuscrits, de médailles et de curio-

sités naturelles. Le plus ancien curieux découvert par l'auteur est un nommé Schafelitzky, auquel Gaston d'Orléans offrit 24,000 florins pour 18,000 monnaies ou médailles; il appartient donc au commencement du dix-septième siècle. Successivement nous trouvons quelques détails intéressants sur un négociant de Strasbourg, Louis-Balthazar Kiënast, qui avait réuni plus de 3,000 gravures; sur le numismate Charles Patin; sur le cardinal de Rohan, qui se rendit, moyennant 36,300 livres, acquéreur de la célèbre bibliothèque de Thou; sur l'historien Schœpflin; sur le négociant Mayno, qui avait recueilli beaucoup de tableaux de maîtres; enfin, sur un nombre considérable de savants, d'artistes ou de notables qui, soit pour leurs travaux de tous les jours, soit pour leur distraction, avaient formé des cabinets dans lesquels ils mettaient à l'abri de la destruction des documents utiles, des objets précieux ou des œuvres d'art qui, sans eux, n'auraient pas manqué de disparaître. Depuis quelques années, on semble de tous côtés accorder aux collectionneurs une importance que précédemment on leur refusait volontiers; cette façon d'agir est conforme à l'équité, car l'amateur, celui qui recueille les objets rares, de quelque nature qu'ils soient, rend à l'histoire, à l'archéologie et à l'art des services signalés, et supplée aux musées et aux collections publiques, insuffisants pour tout contenir, et trop mal dotés généralement pour tout acquérir. — G. D.

Catalogues a prix marqués. — Nous avons déjà eu l'occasion de parler des catalogues publiés par la librairie A. Fontaine, comme offrant, au point de vue bibliographique, des renseignements utiles; nous avons aujourd'hui sous les yeux un autre inventaire du même genre, celui des ouvrages précieux et rares qui se trouvent en vente chez MM. Morgan et Fatou (1173 numéros). Il atteste la valeur très-élevée, fort exagérée selon nous, qu'on donne à certains livres à la mode. Nous comprenons très-bien l'intérêt qui s'attache aux éditions originales de nos grands classiques français; nous disons volontiers avec Charles Nodier qu'elles sont inappréciables aux yeux des gens de goût, puisque leurs moindres variantes révèlent le travail du génie. Mais n'est-ce pas dépasser les bornes que d'évaluer de fort minces in-12, d'impression des plus médiocres, *Amphytrion* et le *Mariage forcé*, à 1,200 francs, parce que ce sont les éditions primitives de ces deux comédies de Molière? C'est aussi à 1,200 francs qu'est taxé le *Sicilien*, tandis que les *Précieuses ridicules* montent à 1,500 francs! Racine est coté moins haut que Molière; toutefois, il faudra payer 500 francs le *Mithridate* de 1673, édition originale. Il est permis également de regarder comme fort peu raisonnables les prix qu'on attache à des volumes, très-souvent dépourvus de tout mérite intrinsèque, mais que recommande au caprice de quelques amateurs une reliure attestant qu'ils ont appartenu à quelque personnage célèbre à divers titres. Un bouquin, petit in-8, les *Diverses Leçons de Pierre Messie* (Paris 1572), mérite-t-il qu'on en donne 1,250 francs, parce qu'il porte les armes de Louis XIII et d'Anne d'Autriche? Les armes de la comtesse du Barry suffisent-elles pour justifier le prix de 1,600 francs attribué à la traduction de Suétone par La Harpe (1777, 2 vol. in-8, qui trouveraient à peine acheteurs à 3 ou 4 francs, en condition ordinaire)? Le catalogue dont il s'agit mérite, d'ailleurs, d'être lu par les amis de la science des livres, fort indifférents aux manies du jour. Ils y trouveront des indications d'éditions non citées au *Manuel du Libraire* (*la Vénerie de Iaques du Fouilloux*. Poitiers, s. d., in-4, entre autres); parfois des notes instructives touchant quelques volumes peu connus (n° 441 : *Les premières œuvres de Jehan Grisel*, Rouen, 1599; n° 196, *le Quadragésimal spirituel*. Paris, s. d. (vers. 1510, in-4).

La Bibliothèque a 25 centimes. — A la fin de janvier, paraîtront, sous les auspices de la Société Bibliographique, les premiers volumes d'une *Bibliothèque à 25 centimes* (in-32 de 128 pages), destinée à combattre, sur le terrain de la religion, de la morale, de l'économie sociale et de l'histoire, la *Bibliothèque démocratique* et autres collections similaires. Les premiers volumes seront consacrés aux sujets suivants : *Les Sociétés ouvrières, Le Massacre des otages, en 1871; Le Travail d'après la Bible; Jeanne-d'Arc ; Les Libertés populaires au moyen âge.*

Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur. — M. Ulysse Robert, employé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, s'occupe de donner un supplément d'abord, puis une continuation à l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur* de Dom Tassin. Il a déjà réuni les matériaux de plus de cent cinquante notices nouvelles. Il serait obligé aux personnes qui voudraient bien lui transmettre, sur le sujet dont il s'occupe, les renseignements qu'elles auraient pu ou pourraient recevoir dans les bibliothèques et archives provinciales durant le cours de leurs recherches sur d'autres matières. Il serait désireux, surtout, de connaître ceux des travaux des bénédictins que Dom Tassin a omis, c'est-à dire le titre exact de ces ouvrages, les noms et prénoms de leurs auteurs.

— M. Small a publié, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires d'Écosse*, un curieux travail sur les anciens alchimistes de cette contrée. Voici un passage de son étude, qui montre où en étaient les connaissances chimiques sous le règne de Jacques VI d'Ecosse, c'est-à-dire, à la fin du seizième siècle : « Georges Erskine prenait un pot ou vase de terre vernissée, il le remplissait de résidus de toute espèce, et l'exposait ensuite à l'action de la chaleur, dans un four, durant seize semaines. On croyait que, de la décomposition de ces matières, naîtraient des reptiles venimeux, tels que les scorpions, lesquels abandonneraient leur puissance subtile et pénétrante au résidu qui les aurait produits. Ce résidu alors appliqué aux métaux inférieurs leur communiquerait une pureté telle, qu'ils se transformeraient en or ou en argent. »

— La prochaine célébration du centenaire de l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique du Nord a fait éclore un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire du preimer siècle de cette grande république. Nous signalerons, entre autres, la *Table générale des documents officiels de l'Union ;* les *Annales biographiques du Gouvernement civil des Etats-Unis, durant le premier siècle de son existence*, par Ch. Lauman, ouvrage contenant environ 7,000 notices biographiques et en outre plus de 8,000 noms de personnes ayant joué un rôle dans le gouvernement ; l'*Histoire de l'université de la Virginie*, du professeur Schele de Vere ; l'*Histoire des Etats-Unis*, de MM. Bryant et Sidney Howart Gay, dont le premier volume va paraître. L'ouvrage formera quatre énormes volumes. Le premier des auteurs, M. Bryant, est dans sa quatre-vingt-deuxième année, et jouit d'une assez bonne santé pour espérer de voir achevée la publication de son livre.

— Sous le titre de *Exempla Codicum Latinorum*, le docteur Zangemeister, de Heidelberg, et le professeur Wattenbach, de Berlin, vont faire paraître, une collection de quarante-neuf planches photographiées, représentant les *fac-simile* des plus anciens manuscrits latins, écrits en lettres capitales ou onciales. Seize offrent des spécimens des papyrus d'Herculanum et des manuscrits en lettres capitales du Vatican. Les autres planches, en lettres onciales, reproduisent des pages des plus précieux manuscrits de Rome, Florence, Vérone, Paris, St-Gall, Vienne, etc.

— M. W. Astor, qui vient de mourir à New York, dans sa quatre-vingt-quatrième année, avait continué l'œuvre commencée par son père, de la bibliothèque qui porte son nom, avec une libéralité digne de sa grande fortune. Cette bibliothèque, la plus riche du monde en ouvrages de linguistique, de technologie et de bibliographie, compte aujourd'hui plus de 150,000 volumes, et a coûté aux deux Astor, père et fils, 756,000 dollars (quatre millons de francs).

— Le supplément du tome VII du *Corpus inscriptionum latinarum*, publié à Berlin par le professeur Hübner, vient de paraître. Il renferme, sous le titre de *Inscriptiones Britanniæ Christianæ*, toutes les inscriptions latines découvertes en Angleterre et en Écosse du cinquième au onzième siècle de notre ère. L'Irlande n'a rien fourni à cette collection, à cause de la date plus récente des inscriptions qui se trouvent dans cette île. Les inscriptions sont reproduites en *fac simile*, et accompagnées de notes historiques et géographiques. Le professeur Kiepert a dressé pour le volume une carte indiquant les localités où ont été trouvées des inscriptions chrétiennes.

— Parmi les manuscrits arabes, dont s'est enrichi le *British Museum* pendan le cours de 1875, nous citerons les suivants d'après *the Academy : Kitab-al-Tawarikl*, traité de chronologie du treizième siècle de notre ère; *Ackhbar-al-Batarikah*, vies des patriarches d'Alexandrie, depuis saint Marc l'évangéliste jusqu'à Pierre, qui mourut en 1442; — des fragments d'une copie du *Coran*, en lettres d'or avec enluminures du douzième siècle ; — *Histoire des Juifs*, écrite au quinzième siècle; *Takwim-al-Sikhah*, traité de médecine écrit en 1213, par le roi d'Alep, etc.

— M. W. F. Skene vient de mettre sous presse, à Édimbourg, un ouvrage intitulé *L'Écosse celtique*, qui formera trois volumes. Le premier traite de l'histoire et de l'ethnologie, le second de l'Église et de l'instruction, le troisième de la terre et de la population.

— Nos lecteurs ont pu, à de nombreux articles publiés dans ce recueil, s'apercevoir de l'importance du mouvement littéraire et scientifique qui se produit en Sicile. Nous n'avons pas encore pu publier un compte rendu sur l'*Histoire de Casteltermini*, mais nous voulons, dès aujourd'hui, dire quelle récompense cette ville a décernée à son historien. M. Gaetano di Giovanni a reçu de ses concitoyens une médaille d'or portant cette inscription : *Al chiarissimo signor di Giovanni Gaetano, autore delle notizie storiche della sua patria, questo segno di affetto e di meritato encomio, il municipio di Casteltermini offre.* »

— Nous sommes heureux de constater le succès croissant de l'ouvrage de M. l'abbé Gay, sur *la Vie et les vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux*. Dix mille exemplaires s'en sont écoulés en moins de dix-huit mois. La quatrième édition, en deux volumes in-8, qui vient de paraître, se distingue des précédentes par une complète refonte des tables. Jusqu'ici, les principales divisions de l'ouvrage étaient seules paginées, ce qui rendait assez difficiles les recherches à faire pour retrouver tel passage qui semblait appeler l'étude. L'éditeur a répondu à un besoin en introduisant dans les tables une pagination plus détaillée, qui renvoie non-seulement aux principaux chefs d'idée, mais encore aux idées secondaires qui en sont le développement. — Une cinquième édition, en 3 volumes in-18 comme la troisième est sous presse, et est annoncée pour le mois de mars.

— M. Henri Gaidoz, directeur de la *Revue celtique*, est au moment d'ouvrir, 16, rue Taranne, un cours d'histoire et de littérature celtiques. Le cours se composera des douze leçons suivantes : Histoire des études celtiques

en France et à l'étranger; — Les monuments dits Celtiques ou Druidiques; — La langue gauloise; — La race gauloise; — La civilisation gauloise; — La mythologie gauloise; — Le pays de Galles et sa littérature au moyen âge; — L'ancienne Irlande et sa conversion au christianisme; — La littérature irlandaise au moyen âge; — Ossian et la question Ossianique; — Le Théâtre national en Basse-Bretagne; — Les Celtes au dix-neuvième siècle.

— La livraison de janvier de la *Gazette des Beaux-Arts* est entièrement consacrée à Michel-Ange, et forme un volume de plus de trois cents pages, ainsi composé : *Le Génie de Michel-Ange dans le dessin*, par M. Charles Blanc, de l'Institut; — *Michel-Ange sculpteur*, par M. Guillaume, directeur de l'École des beaux-arts; — *Michel-Ange peintre*, par M. Paul Mantz; — *Michel-Ange architecte*, par M. Ch. Garnier, de l'Institut; — *Michel-Ange poète*, par M. Mézières, de l'Académie française; — *La Vie de Michel-Ange* et *Bibliographie des ouvrages relatifs à Michel-Ange*, par M. Anatole de Montaiglon, professeur à l'École des Chartes. Cette livraison est illustrée d'environ quatre-vingts gravures dans le texte et de cinq gravures hors texte, dans l'ordre suivant : *Portrait de Michel-Ange*, par M. A. Dubouchet; — *Moïse*, par M. J. Jacquemart; — *Le Crépuscule* (*Chapelle des Médicis*), par M. F. Gaillard; — *La Sainte Famille* (*Musée des Offices*), par M. A. Jacquet; — *La Création de la Terre* (*plafond de la Sixtine*), par M. L. Flameng.

— Dans le *Recueil bibliographique russe*, *Bukazatel po dielam petchati* (l'*Indicateur de la presse*) du 1er novembre 1875, (p. 325-326), on trouve indiqué, parmi les ouvrages interdits en Russie, l'*Avenir de l'Église russe* et le *Réglement ecclésiastique de Pierre le Grand*, par le P. Tondini, barnabite, publiés sous les auspices de la Société Bibliographique, en 1874.

— Une société de Saint-Jean, pour l'encouragement de l'art chrétien, vient de se fonder, à Montpellier, sur le modèle de celle de Paris.

— La Société royale de littérature de Londres, se propose, nous dit l'*Athenæum*, de publier un *fac-simile* d'un curieux manuscrit de Milton. C'est un carnet contenant les notes et réflexions du grand poëte sur quatre-vingts ouvrages environ, qu'il avait lus aux différentes périodes de sa vie.

— La cinquième livraison des *fac-simile* de manuscrits publiés par la Société anglaise de paléographie vient de paraître. Elle renferme plusieurs planches reproduisant un ancien texte d'Homère, des fragments latins de l'évangile de saint Luc et de l'historien Josèphe, tirés de papyrus de la bibliothèque Ambroisienne de Milan, etc. La série des manuscrits orientaux est en préparation.

— La Société de Saint-Jean, pour le développement de l'art chrétien, vient de faire tirer à part le rapport présenté cet été au congrès de Poitiers; il forme une petite brochure in-18, qui est distribuée gratuitement et envoyée *franco* aux personnes qui en feront la demande. On peut s'adresser à la librairie de la Société bibliographique, 35, rue de Grenelle, où un dépôt a été établi.

Publications nouvelles. — *Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque, la Jeunesse de Bertrand*, par Siméon Luce (in-8, Hachette). — *Les Origines de la France contemporaine*, par H. Taine (t. Ier, in-8, Hachette). — *Études littéraires sur les classiques français de la Rhétorique et du Baccalauréat ès lettres*, par G. Merlet (in-18, Hachette). — *Channing, sa vie, sa doctrine*, par René Lavollée (in-18 j., Plon). — *Un château en Seine-et-Marne*, par le marquis de Mun (in-18, Dentu). — *Don Carlos VII et l'Espagne carliste*, par le comte de Valras (2 vol. in-8, Féchoz). — *Storia degli Italiani*, par C. Cantu (t. VI,

Torino, Union typog. editrice). — *De Paris à Pékin par terre*, par Victor Meignan (in-18 j., Plon). — *Un hiver à Rome*, par le marquis de Ségur (in-12, Bray et Retaux). — *Les Lys et les Roses*, par J. Loyseau (in-12, Dillet). — *Les Révolutions d'autrefois*, par G. Genevay (in-12, Albanel). — *Philosophie mondaine*, par X. Aubryet (in-18, Dentu). — *L'Exode et les monuments égyptiens*, par H. Brugsch-Bey (in-8, Leipzig, J.-C. Heinrichs). — *La Paternité pontificale devant l'ordre social*, par le R. P. Félix (in-8, Jouby et Roger). — *Œuvres de Mgr Gerbet*, 1re série, mandements et instructions pastorales (2 vol., Tolra). — *Le Gnosticisme et la franc-maçonnerie*, par M. Ed. Haus (in-8, Bruxelles, H. Goemaere). — *Petit Catéchisme du Syllabus*, par Mgr Gaume (in-32, Gaume).

PUBLICATIONS ANNONCÉES. — *Pie IX, sa vie, son histoire, son siècle*, par J.-M. Villefranche. — *Fabienne et son père*, par Mme Bourdon. — *Mémoires d'Odilon Barrot* (t. III). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES.

QUESTIONS

—

Sur un mot dit au maréchal d'Hocquincourt. — On lit dans la *Chronologie historique des rois de France*, qui fait partie de l'*Art de vérifier les dates* (édit. in-8, tome VI, 1818, p. 211) : « Malgré sa proscription, le cardinal [Mazarin] part de Cologne au commencement de 1652, et rentre en France par Sedan, escorté par six mille hommes, que le roi lui avait envoyés, sous les ordres des maréchaux d'Hocquincourt et de Grancei. Le parlement nomme deux conseillers pour aller lui enjoindre de s'en retourner et d'observer son ban. L'un d'eux nommé Béraud, arrêté par un parti, tandis que son collègue prend la fuite, est amené à d'Hocquincourt, qui l'interroge sur son état et ses fonctions. *Je ne vous parlerai*, répondit il avec fermeté, *que lorsque je vous verrai sur la sellette.* » Le mot est-il bien authentique ? Quels sont les auteurs contemporains qui le rapportent ? Ce qui me fait un peu douter, c'est que les rédacteurs de l'*Art de vérifier les dates* ont trop facilement accepté, dans les pages relatives à notre histoire de fort contestables anecdotes. Et, à ce propos, qu'il me soit permis de dire combien il serait désirable que la Société Bibliographique donnât une nouvelle édition de la *Chronologie historique des rois de France*, où toutes les lacunes seraient comblées et toutes les erreurs rectifiées d'après les documents originaux ! J'indiquerai, puisque j'en trouve l'occasion, deux inexactitudes dans le passage ci-dessus transcrit. Loin d'être parti de Cologne au commencement de 1652, le cardinal Mazarin, était déjà en France le 30 décembre 1651, et, dès le 4 janvier, il écrivait d'Epernay une lettre à la reine Anne d'Autriche. Le conseiller au Parlement qui aurait adressé au maréchal d'Hocquincourt une si fière et si noble réponse, ne s'appelait pas *Béraud*, mais bien *Bitaut* (François). Ajoutons, pour réparer une petite omission des Bénédictins, que le conseiller dont la lâche conduite contrasta si fort avec la ferme attitude de son collègue, s'appelait Jacques de Geniers du Coudray. T. DE L.

Drouet, comte d'Erlon. — Jean-Baptiste *Drouet*, né à Reims en 1765, a été successivement : soldat au régiment de Beaujolais, 1782; caporal aux chasseurs de Reims, 1792; capitaine, 1793; général de brigade, 1799; de division, 1803; maréchal de France, 1843. Il est mort deux ans après, et il a sa statue à Reims.

Il a reçu du premier Empire, le titre de comte d'Erlon.

Erlon est un village du département de l'Aisne, arrondissement de Laon, canton de Marle.

Est-ce de cet *Erlon*, que Drouet, ancien serrurier, a reçu le titre?

Si oui, pourquoi? Si non, de quelle localité Drouet tire-t-il son titre de comte? V. T.

Le pays de Cocagne. — Qu'est-ce que c'était que le pays de Cocagne? Quand en a-t-il été parlé pour la première fois? D'où vient ce nom? H. B.

Dante et Hugues Capet. — Où Dante a-t-il pris l'idée de faire un boucher du père de Hugues Capet? D'autres auteurs italiens ont-ils répété la même fable? H. B.

Contarini, général des Jésuites. — M. Rosseuw Saint-Hilaire a donné lecture à l'Académie des sciences morales et politiques, dans la séance du 11 décembre 1875, d'un fragment de son *Histoire d'Espagne*. Nous serions fort curieux de savoir quelles sources lui ont servi : car, entre autres nouveautés, il a découvert un général des Jésuites du nom de *Contarini*, qui nous semble être resté inconnu jusqu'alors (voir le *Journal officiel* du 15 décembre 1875, p. 10351). J. A. DE BERNON.

—

RÉPONSES

Chronique de Dino Compagni (XIII, 556). — M. S. V. demande «les raisons qu'on allègue pour contester que Dino Compagni ait *écrit* la chronique qui porte son nom.» Cette question est trop vaste pour qu'il me soit possible d'y répondre ici. Je ne puis qu'indiquer à M. S. V. les plus récents travaux parus à ce propos en Allemagne et en Italie : SCHEFFER-BOICHORST, *Florentiner Studien* (Leipzig, 1874, in-8, de IX-283 p.); — P. FANFANI, *Dino Compagni vendicato della calunnia di scrittore della cronaca* (Milano, 1875, in-12 de XXIV-311 p.).

Quant aux travaux français, je ne connais, comme ouvrage sérieux, rien autre chose que la thèse de doctorat soutenue en 1860, par Karl Hillebrand, à la faculté des lettres de Paris (Paris, A. Durand, 1861, in-8 de 416 p.). Mais la question de l'authenticité de la *cronaca* n'y est traitée qu'incidemment (V. appendice VI, p. 391-396).

Les conclusions de MM. Scheffer-Boichorst et Fanfani — *contre* l'authenticité de la chronique de Dino Compagni — paraissent avoir été adoptées par les principaux critiques d'Allemagne et d'Italie. P. B.

Le chancelier d'Aguesseau (XIV, 558). — Un bon livre sur ce sujet, c'est celui qu'a publié M. Francis Monnier, alors professeur au collége Rollin : *Le Chancelier d'Aguesseau, sa conduite et ses idées politiques et son influence sur le mouvement des esprits, pendant la première moitié du dix-huitième siècle, avec des documents nouveaux, et plusieurs ouvrages inédits du chancelier* (1 vol. in-8 de 499 p. Paris, Didier, sans date). Dans son *Introduction*, M. Monnier s'occupe (p. 10-22) de la plupart des travaux qui ont précédé le sien, et les juge avec autorité. Je rappellerai que M. de Montalembert a fait quelque part un grand éloge du consciencieux et complet ouvrage de M. Monnier. T. DE L.

— Il y a une quinzaine de notices ou d'éloges sur le chancelier, dans le catalogue de l'Histoire de France, à la Bibliothèque Nationale de Paris (L n 27, nos 131-145), parmi lesquels on remarque : A. Boullée (1835, 2 vol. in-8), l'Anglais Butler, le Grec Koraï, l'étude de M. Fr. Monnier (1860), celle de M. J. J. E. Roy (Lille, 1860 et 1872), outre la biographie en tête de l'édition des œuvres complètes d'Aguesseau, par E. Falconnet (1865). S.

Le Gérant, L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMP. JULES MOUREAU.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE

Biblia sacra vulgatae, editionis, Sixti V Pontificis maximi jussu recognita et Clementis VIII, auctoritate edita. Editio emendatissima, probata S. Indicis congregationis decreto et iterum evulgata anno MDCCCLXXV. Augustæ Taurinorum, ex officina typographica Hyacinthi Marietti; Paris, Lethielleux, in-8 de XVI-843 p. Prix : 6 fr. 50. — *De divinitate et canonicitate sacrorum Bibliorum generatim et singulatim*, tractatus JOH. FRANCISCI MARCHINI, jam in R. Taurinensi Athenæo divinarum litterarum et litterarum orientalium professoris. Editio secunda, pluribus annotationibus aucta, curantibus A. GIOVANNINI & S. VILLORESI, SS. Scripturæ professoribus, et speciali D. N. Archiepiscopi Taurinensis commendatione honestata. Turin, H. Marietti; Paris, Lethielleux, 1874, in-8 de VIII-508 p. Prix : 6 fr. — *Grundlinien zur Geschichtstypik der hl. Schrift* (*Principes de la science du sens typique de la sainte Ecriture*). Ein Beitrag zum Verständniss der hl. Geschichte und der Weltgeschichte, Nebst einen Anhange über die Typik des Buches Ruth. Von Dr PHILIPPUS KREMENTZ, Bischof von Ermland. Fribourg en Brisgau, Herder, 1875, in-12, X-166 p. — *Egyptische Einwirkungen auf hebraische Culte.* (*Influence de l'Égypte sur le culte hébraïque*). Untersuchungen von MAX BÜDINGER. Correspondirenden Mitgliede der Kais. Akademie. Vienne, Karl Gerold's Sohn, 1873, 2 br. in-8 de 32 et 54 p. — *L'Exode et les monuments égyptiens.* Discours prononcé à l'occasion du congrès international d'orientalistes à Londres, par HENRI BRUGSCH-BEY, délégué de son altesse Ismael Ier le Khédive d'Égypte. Accompagné d'une carte. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1875, in-8 de 35 p. — *Juda's Verhältniss zu Assyrien in Jesaja's Zeit, nach Keilinschriften und Jesajanischen Prophetieen* (*Des rapports de Juda avec l'Assyrie, du temps d'Isaïe, d'après les inscriptions cunéiformes et les prophéties d'Isaïe*). Ein Beitrag zur historischen Exegese des Jesaja von Dr A. HILDEBRANDT. Marburg, Oscar Ehrhardt. 1874, in-8 de 84 p. — *Psalterium juxta Hebræos Hieronymi* e recognitione PAULI DE LAGARDE. Accedit corollarium criticum. Leipzig, Teubner, 1874, in-8 de XVI-168 p. — *Salomon et l'Ecclesiaste*, étude critique sur le texte, les doctrines, l'âge et l'auteur de ce livre, par l'abbé A. MOTAIS, prêtre de l'Oratoire de Rennes, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire. Tome Ier: le texte, les doctrines. Tome II : l'âge et l'auteur. Paris, Berche et Tralin, 1876. 2 vol. in-8 de XV-539 et 520 p. — *Einleitung in das Neue Testament* (*Introduction au Nouveau Testament*), von FRIEDRICH BLEEK. Erste und zweite Auflage herausgegeben von JOHANNES FRIEDRICH BLECK, Pfarrer. Dritte Auflage besorgt von Dr WILHELM MANGOLD, Professor der Theologie an der Universität Bonn. Berlin, G. Reimer, 1875, in-8 de XII-924 p. — *Le Nouveau Testament de N.-S. Jésus-Christ.* Traduction nouvelle avec introduction, sommaires et notes, par M. l'abbé A. GAUME, chanoine de Paris. 2e édition, approuvée à Rome et publiée avec l'autorisation de l'ordinaire. Paris, Gaume, 1875, in-18 de XXIII-1041 p. Prix : 5 fr. — *Novæ Evangeliorum Harmonia et Synopsis*, in quibus quatuor Evangelistarum textus in unam et concordem coalescunt narrationem simulque integri et distincti leguntur, auctore J. Carolo RAMBAUD, diœcesis Aginnensis Presbytero. Agen, Michel et Medan; Paris, Bray et Retaux, 1874, gr. in-8 de XI-320 p. Prix : 5 fr. — *La grande Christologie prophétique et historique, philosophique et théologique, archéologique, traditionnelle*, etc., ou Jésus-Christ avec ses preuves et ses témoins, par M. l'abbé MAISTRE, chanoine honoraire de Troyes, professeur de théologie, etc. T. Ier : *Nouvelle préparation évangélique ou Introduction aux preuves du Christianisme. Nouvelle démonstration du dogme de la Sainte-Trinité;* T. II : *La divinité de Jésus-Christ pleinement démontrée et mise hors de toute possibilité de doute. Incarnation de Dieu le Verbe. La Vierge;* Tome III : *De la divinité temporelle du Christ, de son enfance et de ses prodiges, de sa vie cachée et laborieuse*, 1° *selon les oracles des anciens prophètes, les traditions des anciens docteurs d'Israël, celles des nations et des philosophes de l'antiquité profane;* 2° *suivant les relations historiques des apôtres, les monuments traditionnels des Pères primitifs, des Juifs infidèles, des païens, des peuples contemporains.* Paris, Wattelier, 1869-1875, 3 vol. in-8 de 501, VIII-494 et 385 p. Prix : 18 fr. — *La Vie de Notre-Seigneur*, par G. J. HURDEBISE, curé de Louveigné, ancien professeur au collége Marie-Thérèse.

3e édition, revue. Bruxelles, Cosson; Paris, Douniol, 1875, in-18 de XII-352 p. Prix : 8 fr.— *Sechs Bücher des Lebens Jesu (Six livres de la vie de Jésus)*, von Dr PETER SCHEGG, erzbischöfl. geistl. Rath und o. ö. Professor der Theologie an der K. B. Universität München. Fribourg en Brisgau. Herder, 1874-1875, 2 vol. in-12 de XV-583 et 616 p. — *Geschichte Jesu (Histoire de Jésus)*, nach akademischen Vorlesungen, von Dr KARL HASE. Leipzig, Breitkopf et Hartel, 1876, in-8 de VIII-612 p. — *Les Paraboles de l'Évangile*, par le chanoine E. TISSERAND, officier d'académie, aumônier du lycée de Nice. Nice, Labonne, 1874, in-18 de 136 p. — *Apparitions de Notre-Seigneur à ses disciples*. Tours, Jules Bouserez, 1875, in-8 de 88 p. — *Saint Paul's Epistle to the Galatians*, with a critical and grammatical Commentary, and a revised translation, by CHARLES J. ELLICOTT D. D. Bishop of Gloucester and Bristol. The fourth edition corrected. Londres, Longmans, 1867, in-8 de XXXII-169 p. — *Saint Paul's Epistle to the Ephesians*, par LE MÊME, 4e édition, 1868, in-8 de XVI-190 p. — *Saint Paul's Epistle to the Thessalonians*, par LE MÊME. 3e édition, 1866, in-8 de XVI-167 p. — *Saint Paul's Epistle to the Philippians, the Colossians and Philemon*, par LE MÊME. 4e édition, 1875, in-8 de XX-278 p. — *The pastoral Epistles of Saint Paul*, par LE MÊME, 4e édition, chez les mêmes éditeurs, 1869, in-8 de XX-263 p. — *Saint Paul's Epistles to the Colossians and to Philemon*, a revised text with introduction, notes and Dissertations. By J. B. LIGHTFOOT, D, D. Canon of Saint Paul's ; Hulsean Professor of Divinity and honorary Fellow of Trinity College, Cambridge. Londres, Macmillan, 1875, in-8 de VII-424 p. — *Vita, viaggi e predicazione dell' Apostolo S. Pietro*. Opera originale di BARTOLOMEO AMBROSI, arciprete di Biadene (Fait partie de la *Nuova Biblioteca di civile e cristiana sapienza*). Tome Ier. Parme, Fiaccadori, 1875, in-18 de 438 p. Prix : 2 fr. 20. — *Itala und Vulgata (L'ancienne Italique et la Vulgate). Das Sprachidiom der urchristlichen Itala und der katholischen Vulgata, unter Berüchsichtigung der römischen Volkssprache, durch Beispiele erläutert, von* HERMANN RÖNSCH, diak. zu Lobenstein. Zweite, berichtigte und vermehrte Ausgabe. Marburg, Elwert, 1875, in-8 de XVI-526 p.

Le célèbre éditeur de Turin, M. Hyacinthe Marietti, vient de publier un nouveau tirage de sa Bible latine, approuvée par la sacrée Congrégation de l'Index. L'édition de M. Marietti se distingue par la commodité du format, la correction du texte, et la netteté du caractère : c'est un petit chef-d'œuvre de typographie. L'éditeur a réussi, grâce à un type habilement choisi, à faire entrer en huit cents et quelques pages, parfaitement lisibles, non-seulement tout l'Ancien et le Nouveau Testaments, mais aussi la prière de Manassès, le troisième et le quatrième livres d'Esdras, les préfaces de saint Jérôme, la table des passages de l'Ancien Testament cités dans le Nouveau, l'interprétation des noms hébreux, chaldéens et grecs de la Bible, la chronologie du Nouveau Testament et le grand index de noms et de choses qu'on place communément à la fin des Bibles. On n'a pas reproduit l'index géographique qui se trouve dans un grand nombre d'éditions, non plus que le catalogue des rois d'Israël et de Juda et la chronologie de l'Ancien Testament. Cette chronologie a-t-elle été omise à cause des difficultés qu'elle présente? Quant à la chronologie du Nouveau Testament, nous devons faire observer que celle qui a été adoptée est inexacte, d'après l'opinion commune, pour la date de la naissance de Notre-Seigneur qu'elle place en l'an 1. On admet universellement aujourd'hui que Denys le Petit s'est trompé dans ces calculs pour fixer le commencement de notre ère, et que Notre-Seigneur est né en réalité avant l'an 1, ainsi qu'on le voit d'ailleurs dans plusieurs éditions de la Bible. L'interprétation des noms propres demanderait aussi quelques

corrections, les découvertes modernes ayant fait connaître la vraie signification, jusqu'ici inconnue, de plusieurs noms orientaux ; mais ces observations ne portent que sur des points accessoires et ne sauraient enlever sa grande valeur à cette édition remarquable de notre Vulgate latine.

— Le même éditeur vient de faire reparaître un important ouvrage du siècle dernier, de *Divinitate et Canonicitate sacrorum Bibliorum*, par J. Fr. Marchini. L'auteur, né à Verceil, en Piémont, au mois de mai 1713, mourut en juillet 1773. Il avait professé les humanités et la théologie et possédait le grec, l'hébreu, le chaldaïque, le syriaque et l'arabe. Son introduction aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, comme on l'appellerait aujourd'hui, jouit d'une autorité méritée, et M. Migne l'a insérée dans le tome troisième de son *Cursus completus Scripturæ sacræ*. La première édition a paru à Turin, en 1770. M. Hyacinthe Marietti, en la réimprimant cent quatre ans après, a compris qu'il était à propos, pour la rendre plus utile, d'y ajouter des notes qui répondraient aux besoins actuels ou qui expliqueraient et préciseraient quelques passages un peu vagues ou manquant de clarté. MM. Giovannini et Villoresi se sont heureusement acquittés de leur tâche d'annotateurs. Dans la première partie, qui traite des questions générales de l'introduction, les notes consistent surtout dans des renvois aux auteurs récents qui ont bien traité la même question. Dans la notion de l'inspiration, Marchini n'est pas aussi précis qu'il serait à désirer : ses annotateurs suppléent à ce défaut. La seconde partie contient une introduction spéciale à chacun des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est là surtout que MM. Giovannini et Villoresi donnent de nombreux renseignements bibliographiques. Ils indiquent aussi les difficultés soulevées par les rationalistes contre les saints livres et la réponse qu'on peut y faire. Les auteurs auxquels ils renvoient sont la plupart catholiques, tous ne le sont pas cependant, mais ils ne recommandent les hétérodoxes qu'en ayant soin d'ajouter la restriction suivante qu'un enfant docile de l'Église ne doit, en effet, jamais oublier : *quos nemo nisi sibi data venia legere debet*.

— Mgr Krementz, évêque d'Ermland, a toujours eu, comme les Pères et les docteurs de l'Église, une prédilection marquée pour le sens allégorique des Écritures. Il vient d'en donner les règles et la méthode dans ses *Principes de l'allégorie historique de la sainte Écriture*. Une première partie est consacrée à l'étude du type ou du sens allégorique considéré en lui-même : nature et importance du sens allégorique ; ses espèces ; les moyens de le reconnaître ; ses rapports avec le sens littéral ; les preuves extrinsèques et intrinsèques de son existence. La seconde partie considère le sens allégorique dans son

objet et, en particulier, en Jésus-Christ préfiguré dans l'histoire du judaïsme et manifesté dans l'histoire de son Église. Un appendice contient l'explication allégorique du livre de Ruth dans laquelle sont appliquées les règles exposées par l'éminent prélat. Il va sans dire que tout ce qui est avancé dans ce livre ne saurait être prouvé rigoureusement, quant aux détails, mais le fond n'en est aucunement arbitraire et repose, au contraire, sur des arguments très-sérieux. Tous ceux qui aiment le sens allégorique feront bien de l'étudier à l'école d'un maître si sûr et parfaitement expérimenté. L'ouvrage, surtout dans la première partie, est écrit avec une clarté et une précision qu'on n'espérerait pas rencontrer en une si difficile matière.

— L'étude des rapports des Hébreux et des Égyptiens est une question importante qui mérite de fixer l'attention. Depuis que, grâce aux découvertes archéologiques si considérables de notre siècle, les mœurs et les usages des Égyptiens nous sont mieux connus que ne le sont ceux de nos ancêtres, sous les premières races de nos rois, on peut rechercher avec chance de succès quelle empreinte a laissée la civilisation pharaonique sur la civilisation hébraïque. Le résultat des recherches de M. Max Büdinger, dans son opuscule *Des influences égyptiennes sur le culte hébraïque*, est que les Hébreux ont beaucoup moins emprunté, qu'on ne serait de premier abord porté à le croire, à ceux au milieu desquels ils s'étaient habitués à la vie sédentaire. Ils ont même repoussé formellement plusieurs de leurs usages, en particulier en ce qui concerne la hiérarchie sacerdotale et les vêtements des prêtres, les sacrifices, les lustrations, la manducation des victimes. Ces conclusions de M. Büdinger sont parfaitement justes, mais nous ne saurions également admettre bon nombre d'affirmations disséminées dans ses recherches. Esprit ingénieux et subtil, l'auteur se laisse entraîner par son imagination et émet des propositions vraiment extraordinaires que les rationalistes, même les plus avancés, croyons-nous, ne voudront point ratifier. Il n'admet point l'unité du Pentateuque, et partage, à cet égard, les opinions de Knobel, qu'il cite à chaque instant comme une autorité décisive. L'histoire de Joseph n'est qu'un mythe à ses yeux, la circoncision est incontestablement d'origine égyptienne, et n'est devenue une loi chez les Israélites qu'après la mort de Moïse ; Aaron n'était pas Hébreu et n'était pas frère de Moïse ; Marie était sœur d'Aaron, mais non pas de Moïse, etc. La plus grande partie du travail de M. Büdinger est consacrée à établir ces assertions inadmissibles.

— Au congrès des orientalistes, tenu à Londres en 1873, M. Henri Brugsch-Bey, délégué au congrès par le khédive d'Égypte, lut, le 17 septembre, un mémoire sur l'Exode et les monuments égyptiens, dont on s'occupa beaucoup alors dans les journaux et les revues.

M. Brugsch vient de publier son mémoire en français, à Leipzig. Il y proteste de son respect pour la Bible. « Ceux qui craignent de rencontrer, dit-il, dans ces nouvelles suppositions des attaques contre les récits de la sainte Écriture, ce dont Dieu me préserve, ou des doutes prononcés relativement à l'exactitude de la tradition sacrée, peuvent se rassurer complétement. Loin de diminuer l'autorité et la valeur des livres fondamentaux de la religion, les résultats auxquels l'auteur de ce mémoire est parvenu, grâce aux indications authentiques des monuments, serviront, au contraire, de témoins pour constater la suprême véracité des livres sacrés, et pour prouver l'antiquité de leurs origines et de leurs sources. » Le savant égyptologue établit, en effet, l'exactitude minutieuse de certains détails donnés par la Bible, des titres de Joseph, par exemple, *Zaphnat panéakh* = l'égyptien *Za-p-u-nt-p-da-ânkh*, « le gouverneur du district du domicile de Ankh ; » *ab le-pharao* = *Ab en pirao*, « officier supérieur de Pharaon » et non « père de Pharaon. » Il n'est cependant pas toujours d'accord avec l'Exode, il s'en faut bien, car il rejette le caractère miraculeux du passage de la mer Rouge. Son autorité en géographie égyptienne est incontestable et les savants travaux qu'il a publiés sur la matière depuis vingt ans lui donnent le droit d'avoir une opinion personnelle au sujet de la route suivie par les Hébreux à la sortie d'Égypte. Nous n'aurions qu'à applaudir à ses recherches, sans en craindre le résultat, si, tout en s'écartant des systèmes reçus jusqu'ici, elles acceptaient le texte sacré dans son intégrité ; dès lors qu'elles contredisent quelques-unes des données bibliques, elles reposent sur une base fausse. Le *Discours* de M. Brugsch contient des renseignements très-précieux et du plus haut intérêt, mais l'idée de faire passer les Hébreux par la langue de terre qui séparait la Méditerranée du lac Sirbonis n'est pas une hypothèse heureuse. L'auteur ne prouve point que ce lac soit réellement le *Yam Souph*, il ne justifie pas non plus rigoureusement la position qu'il attribue à Phihahiroth et à Béelséphon. Espérons que de nouvelles découvertes amèneront le savant géographe de l'Égypte antique à modifier son système sur l'Exode, de telle sorte qu'il puisse être à l'avenir accepté de tous.

— Parmi ceux qui font une étude comparée des inscriptions cunéiformes et des saintes Écritures, il en est qui s'occupent de chercher, dans les premières, des objections contre les secondes, plutôt que des éclaircissements ou des explications. Le Dr Hildebrandt est malheureusement de ce nombre. Pour lui, les prophéties d'Isaïe ne sont que des prévisions humaines, plus ou moins sagaces, qu'il prétend trouver plus d'une fois en défaut. Son livre est un recueil intéressant des documents assyriens se rapportant à l'époque d'Isaïe, mais on ne peut accepter ses conclusions.

— Nous aurions à dresser une longue liste, si nous voulions énumérer toutes les publications de M. Paul de Lagarde, en nous bornant même à ne faire connaître que ses travaux dans le domaine de l'exégèse. Il a rendu, il y a un an, un nouveau service à la critique sacrée, en publiant une savante édition de la traduction latine des Psaumes faite sur l'hébreu, par saint Jérôme. On sait que ce grand docteur avait traduit, en 405, les Psaumes, comme le reste de l'Ancien Testament, mais que la nouvelle version ne réussit pas à remplacer l'ancienne italique que tout l'Occident savait, pour ainsi dire, par cœur. Cette version, de l'aveu de tous les orientalistes, a une grande valeur. Bossuet l'avait bien compris, lorsque, dans son commentaire des Psaumes, il la faisait imprimer en regard de la Vulgate. Cependant, malgré son mérite, elle est comme perdue pour le grand nombre, enfermée qu'elle est dans les œuvres complètes de saint Jérôme, qui ne comptent pas moins de onze volumes in-folio dans l'édition de Vallarsi, à Vérone, 1734-1742, ou dans d'autres collections de difficile accès ou même aujourd'hui introuvables. M. Paul de Lagarde a donc rendu un grand service aux lettres sacrées en publiant une édition séparée, facilement accessible à tous, de la traduction hiéronymienne. Presque en même temps que notre savant critique, Tischendorf, S. Baer et Franz Delitzsch, poussés par le motif dont nous venons de parler, publiaient à Goettingue, *Liber Psalmorum hebraicus atque latinus ab Hieronymo ex hebræo conversus*, 1874, mais, au point de vue critique, l'œuvre de M. Paul de Lagarde est bien supérieure. Tandis que les éditeurs de Goettingue se bornaient à reproduire, à peu de chose près, le texte de Vallarsi, il a collationné un très-grand nombre de manuscrits qu'il énumère dans sa préface et dont il fait connaître les variantes au bas des pages de la version, dont elles occupent généralement un tiers environ. L'illustre orientaliste nous a ainsi donné une véritable édition critique de très-grand prix et très-propre à faire pénétrer de plus en plus le lecteur dans l'intelligence de ces admirables cantiques. Nous regrettons de ne pouvoir louer également sans réserve les notes placées à la fin du volume. Ce qu'il dit (page 161), sur les emprunts faits aux Perses par les Hébreux, étonne et afflige : une telle assertion ne peut avoir aujourd'hui une ombre de vraisemblance, et l'auteur se laisse égarer, par trop de science et de connaissances, dans des combinaisons ingénieuses, mais sans fondement.

— M. l'abbé Motais, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Rennes, a publié un travail très-considérable sur le livre de l'*Ecclésiaste*. De prime abord, l'étendue de son œuvre fait éprouver quelques appréhensions. Pourquoi, se demande-t-on, écrire deux gros volumes sur un opuscule de douze courts chapitres, qui tiennent aisément en une dizaine de pages ? Que peut-il y avoir tant à dire sur ce

sujet, et un commentateur qui écrit si longuement ne sera-t-il pas délayé, diffus, comme sont tentés de l'être la plupart des commentateurs, glossateurs, annotateurs? Eh bien, non. Si l'on ouvre le livre avec cette impression de crainte, on ne tarde pas à être rassuré. Les deux in-octavo de M. l'abbé Motais sont pleins, et s'il a écrit longuement, c'est qu'il avait beaucoup à dire. L'*Ecclésiaste*, dans sa brièveté, soulève de nombreux et graves problèmes; il offre au lecteur de véritables difficultés; il a une histoire, il a d'ardents ennemis. Le professeur d'Écriture sainte du grand séminaire de Rennes n'a voulu laisser sans réponse aucune des questions que se pose le chrétien, le théologien, le critique au sujet de cet ouvrage de Salomon. Le premier volume s'occupe du texte et des doctrines. Le texte original n'est pas reproduit, mais il est expliqué par une traduction littérale, accompagnée de notes qui justifient ou expliquent le sens adopté par le traducteur. La version est suivie d'une paraphrase et d'une analyse destinées à marquer la liaison des pensées, point d'une extrême importance dans l'étude de ce livre. M. Motais étudie ensuite les doctrines du *Koheleth* et les venge des accusations de scepticisme, de fatalisme et d'épicurisme dont elles ont été si souvent l'objet, en particulier de la part du Dr Knobel. Le second volume recherche à quelle époque et par qui a été composé l'*Ecclésiaste*. L'auteur établit qu'il est l'œuvre de Salomon et, d'après son opinion, c'est après que Jéroboam a essayé de soulever contre lui le nord de la Palestine, que le fils de David l'a écrit; le Sage touche alors à la fin de sa vie; il est dégoûté des vanités terrestres, et, sentant le néant de tout ce qui n'est point Dieu, il revient sincèrement au Dieu de sa jeunesse. Mais ses désordres, son idolâtrie, ont été pour son peuple une cause de scandale. C'est afin de réparer le scandale que Salomon adresse à ses sujets le *Koheleth*. Selon M. Motais, ce livre n'est pas un dialogue, c'est un discours fait au peuple, discours politique et religieux, dont le sujet n'est pas la vanité des biens de ce monde ou le bonheur de l'homme; mais la Providence. Les vues du nouveau commentateur sont souvent neuves, quelquefois cependant peut-être plus ingénieuses que solides. Il fait preuve d'une grande science et il est bien à désirer que notre pays produise beaucoup d'œuvres de ce mérite. Il y aurait néanmoins à relever quelques erreurs de détail. Ainsi, il n'est pas exact qu'il soit question de Moïse et de l'Exode dans les papyrus Sallier et Anastasi. Il est vrai que M. l'abbé Motais ne se trompe ici qu'à la suite de M. Charles Lenormant, mais il y a longtemps qu'on a fait remarquer que les conclusions de l'article publié par ce savant dans le *Correspondant* de février 1858, sous le titre : *les Livres chez les Égyptiens*, ne pouvaient pas être soutenues.

— L'*Introduction au Nouveau Testament* de Frédéric Bleek, dont

le Dr Wilhelm Mangold vient de publier la troisième édition, est une riche mine de renseignements. L'auteur, professeur à l'université de Bonn, est mort le 27 février 1859. Frappé des excès de la critique négative de l'école de Tubingue, il avait voulu se placer sur un terrain qui fût à l'abri de toute attaque, et il avait cru le trouver dans l'histoire. Son livre est donc moins une introduction proprement dite qu'une histoire critique du *Nouveau Testament*, du moins, dans sa partie principale. Après des prolégomènes sur la bibliographie, les parties et la langue du *Nouveau Testament*, il étudie les *Quatre Évangiles*, les *Actes*, les *Épîtres* de saint Paul, lesquelles prennent chronologiquement leur place dans la vie du grand apôtre qui leur sert de cadre, et enfin, après les *Épîtres canoniques*, l'*Apocalypse*. L'histoire du canon et l'histoire du texte terminent le volume. Quoique le Dr Bleek soit conservateur, il est partisan du libre examen et fait beaucoup de concessions fâcheuses. Les critiques catholiques d'Allemagne, en appréciant les éditions précédentes, ont reconnu qu'elles contiennent des recherches sérieuses, faites avec soin, exposées avec clarté, ainsi que des remarques et des arguments précieux en faveur des saints livres, tirés de leur examen intrinsèque, mais ils ont eu à relever plusieurs erreurs de détail et à blâmer l'esprit général. Il faut en dire autant de la nouvelle édition, qui est complétée et mise au courant, mais non foncièrement modifiée. La première et la seconde éditions avaient été publiées par le fils de l'auteur, M. Jean Bleek. Celui-ci étant mort le 3 août 1869, le soin de publier la troisième a été confié à un professeur de théologie de l'université de Bonn, M. Mangold. M. Jean Bleek avait fait quelques additions, M. Mangold a ajouté la valeur de sept feuilles d'impression environ, dans lesquelles il continue jusqu'à nos jours l'histoire des travaux critiques qu'à vu naître l'Allemagne sur l'introduction et les livres du *Nouveau Testament*.

— La traduction du *Nouveau Testament* de M. le chanoine Gaume, mérite d'être recommandée à tous les fidèles. Elle est faite sur la *Vulgate;* elle est fidèle, exacte, claire et précise. Dans une introduction générale, l'auteur explique ce qu'on entend par Nouveau Testament, de quoi il se compose, quels trésors il renferme et dans quelles dispositions il faut le lire. Une concorde des *Quatre Évangiles* nous présente, dans un tableau synoptique, l'*Histoire de la vie de Notre-Seigneur* : on ne peut lui faire qu'un reproche, c'est de se borner à indiquer où commencent les passages des évangélistes auxquels on renvoie, sans indiquer où ils finissent. Cette concorde est accompagnée d'une table harmonique des paraboles et d'une autre des miracles de Jésus-Christ, par ordre alphabétique. Les *Épîtres* et l'*Apocalypse* sont précédées de véritables introductions sous le titre de *Notes pré-*

liminaires. En tête de chaque chapitre, se trouve un sommaire qui en résume le contenu. Le texte est éclairci par un commentaire, en forme de notes détachées, placées au bas des pages. Ces notes sont au nombre d'environ quatre mille. Elles expliquent tout ce qui pourrait paraître obscur au lecteur et résolvent toutes les difficultés théologiques et historiques. Leur orthodoxie nous est garantie par l'approbation du P. Gigli, maître du Sacré-Palais. M. l'abbé Gaume, ne s'adressant pas aux savants, ne s'occupe pas des objections des rationalistes, mais il n'omet rien de ce qu'il était utile de dire à la classe de lecteurs pour laquelle il écrit, c'est-à-dire pour ceux qui veulent lire le *Nouveau Testament* seulement afin de s'édifier et de s'instruire de leur religion.

— Rien n'est plus utile pour étudier la vie de Notre-Seigneur que d'avoir sous les yeux le texte harmonisé des *Quatre Évangiles*. On ne saurait donc trop recommander à ceux qui veulent connaître bien l'histoire du Sauveur les livres du genre de celui de M. l'abbé Rambaud. Comme il le fait observer avec raison, celui qui lit successivement les *Quatre Évangiles* n'est éclairé que par un flambeau à la fois, tandis que celui qui les lit tous ensemble, dans une concorde, les lit à la lumière de quatre flambeaux réunis qui projettent le plus vif éclat sur la figure adorable du divin Maître. — L'auteur n'a point essayé de justifier l'ordre qu'il a suivi dans sa classification des textes évangéliques. Elle nous paraît assez peu heureuse en quelques endroits. On ne peut comprendre, par exemple, pourquoi le commencement de l'évangile de saint Jean, qui établit la génération éternelle du Verbe, est relégué au paragraphe 22, après l'enfance de Notre-Seigneur, son baptême et la tentation dans le désert; pourquoi la généalogie de Jésus-Christ, d'après saint Luc, est placée au paragraphe 18 et la même généalogie, d'après saint Matthieu, au paragraphe 6, etc. Cet ouvrage a cet avantage particulier que le tableau synoptique, *synopsis*, présentant sur plusieurs colonnes parallèles les passages analogues des évangélistes, est suivi du texte harmonisé, *harmonia*, offrant, en un récit ou un discours unique et suivi, tout ce qui n'est pas une répétition dans les écrivains sacrés. Cette combinaison des différents textes est généralement faite avec beaucoup d'habileté, et elle est d'une lecture plus facile que celle du texte par colonnes. Les membres de phrase qui ne sont que des répétitions, dans le même récit, sont imprimés en caractères italiques dans le tableau synoptique, afin qu'on puisse reconnaître, au premier coup d'œil, quelles sont les parties qui ne seront pas reproduites dans le texte harmonisé. Deux numéros, placés à la suite de chaque extrait des évangiles, indiquent, le premier, le paragraphe où se trouvait le passage précédent du même évangile, et, le second,

le paragraphe où se trouvera le passage suivant, de telle manière qu'avec ces points de repère, il est très-aisé de reconstituer l'Évangile entier, selon qu'il a été composé par l'écrivain sacré. On voit par là combien les procédés employés par M. l'abbé Rambaud sont ingénieux et combien son livre est utile et précieux.

— M. l'abbé Maistre est un compilateur très-laborieux et fort estimable. Il a publié un grand nombre d'ouvrages : *Les Personnages typiques*, préfigurant prophétiquement le Christ, l'*Histoire des apôtres*, en cinq volumes, celle des soixante-douze disciples, etc. La *Grande Christologie* s'ouvre par une *Nouvelle préparation évangélique ou Introduction aux preuves du christianisme*, dans laquelle sont exposés les sources scientifiques des preuves évangéliques, les questions relatives aux prophéties, ce que sont les Talmuds et les Targums des Juifs par rapport aux oracles divins et à leur interprétation catholique, les témoignages des antiques monuments de toute nature qui établissent l'authenticité et la véracité des récits évangéliques. Après cette introduction, l'auteur démontre le dogme de la très-sainte Trinité par les prophètes de l'Ancien Testament, par les docteurs de la synagogue, antérieurs et postérieurs à Jésus-Christ, par le Nouveau Testament, par les Pères, les hérétiques mêmes et les monuments de tous les peuples du monde. Le second volume démontre d'une manière analogue le dogme de la divinité de Jésus-Christ et l'Incarnation du Verbe ; le troisième expose, en suivant la même méthode, la nativité temporelle de Notre-Seigneur et sa vie cachée et laborieuse.

Ce grand ouvrage a maintes ressemblances avec celui d'un autre ecclésiastique, également studieux et érudit, *la Bible sans la Bible*, de M. l'abbé Gainet. Les deux œuvres sont conçues sur un plan tout différent, mais elles se rencontrent souvent sur le même terrain ; elles ont les mêmes mérites, on peut leur reprocher aussi un défaut commun : celui de n'avoir pas une critique assez sévère dans le contrôle des sources. Nous ne pouvons que répéter ici ce qu'a déjà dit le *Polybiblion* au sujet de l'*Histoire de saint Pierre* : « Les sources auxquelles M. Maistre a puisé sont diverses ; il en est que la foi proclame sacrées ; il en est d'autres que la science déclare authentiques ; il en est d'autres enfin sur lesquelles la critique pourrait s'agiter. » On peut reprocher, en effet, à l'auteur de la *Grande Christologie* d'avoir accepté trop facilement des documents forts suspects et d'une valeur au moins très-douteuse. Il ne les donne ordinairement, il est vrai, que pour ce qu'ils valent, mais n'y attache-t-il pas encore trop d'importance ? On lit très-volontiers dans son livre la traduction des Évangiles apocryphes, mais quelle autorité historique peut-on leur attribuer ? Ce que dit, par exemple, M. l'abbé Maistre (t. III, p. 241-242), sur l'Évangile de l'Enfance, prête le flanc aux plus graves

objections. Mgr Freppel dit dans ses *Pères apostoliques*, 3me édit. (p. 49), que l'*Évangile de l'Enfance* est un de ceux qui ont le moins de valeur historique. L'énumération des sages, des docteurs et des sénateurs d'Israël, qui admirèrent, dans le temple de Jérusalem, Jésus à l'âge de douze ans, n'est pas moins contestable. L'auteur aurait dû penser, quand il parle si longuement de la légende de Krischna, à l'abus qu'en a fait M. Jacolliot. On s'explique difficilement qu'il s'exprime sur les sibylles avec tant d'assurance, après la publication des *Oracula sibyllina* de M. Alexandre. Combien une œuvre aussi sérieuse et aussi importante n'aurait-elle pas gagné à n'être construite qu'avec des matériaux sévèrement éprouvés? Terminons par une critique moins importante. Pourquoi la transcription du titre hébreu de la croix (t. III, p. 65), est-elle faite en prenant tous les mots au rebours? Elle n'est pas d'ailleurs inutile, car près de la moitié des lettres hébraïques sont fautives. Dans quel but l'auteur nous apprend-il que *Jesou* a, en hébreu, la valeur numérique de 316? Toutefois, malgré ces reproches que nous n'avons pu nous dispenser de faire à la *Grande Christologie* il est juste de conclure comme pour l'*Histoire complète de saint Pierre :* « Tel qu'il est, ce livre est sérieux, instructif et digne d'éloges. »

— Le petit volume dans lequel M. Hurdebise raconte la *Vie de Notre-Seigneur* renferme, sous son apparence modeste, plus de science que maints livres de grande dimension. Il a atteint sa troisième édition et, vraiment, son succès est mérité. Nous n'acceptons pas toutes les opinions de l'auteur sur les points de détail, quelques-unes sont pour le moins très-contestables ; il nous semble aussi qu'il ajoute parfois trop facilement créance à d'anciennes légendes, mais, dans l'ensemble, il est tout à fait irréprochable et il condense, en quelques pages, de vrais trésors de savoir et d'érudition. Renseignements historiques, chronologiques, archéologiques, géographiques, en un mot, tout ce qui peut servir à une plus complète intelligence du récit sacré et peut être désiré par un lecteur intelligent, tout cela est donné brièvement et nettement par M. le curé de Louveigné. Les faits sont bien disposés et parfaitement enchaînés, quelques réflexions judicieuses et pieuses sont entremêlées au récit. Une carte, un peu maigre, mais néanmoins suffisante pour connaître la Palestine au temps de Notre-Seigneur, accompagne ce volume, qui est véritablement excellent et mérite d'être connu et propagé. Il est à la portée de tous et peut être utile à tous. Relevons en terminant une erreur géographique. Jérusalem ne s'élève pas au-dessus de toutes les villes de la Judée, comme l'auteur l'affirme (p. 33). Hébron est plus élevée que Jérusalem de 350 pieds environ.

— M. le docteur Schegg vient de résumer dans sa *Vie de Notre-*

art, en détachant violemment du contexte quelques paroles de Jésus et en en forçant le sens ; mais le Christ historique est toujours également digne... Le passage de la conscience de son humanité, dans la première période, à sa royauté universelle et surhumaine, demeure tout à fait inexpliqué. M. Renan a emprunté cette triple gradation, non pas à l'Évangile, mais au Koran... On lit son livre comme un roman ; là où le sujet est triste, il l'égaye par le sentimentalisme et des peintures pastorales... On le lit aussi comme une tragédie, dont le héros est grand et digne de larmes, mais ne meurt point sans tache... La foi chrétienne, comme la critique historique, a beaucoup à reprocher à cette vie de Jésus. »

Tout ce que M. Hase dit sur les évangiles, en particulier, sur saint Matthieu et sur saint Marc, est loin d'être irrépréhensible, mais il donne, en faveur de l'authenticité de saint Jean, de fort bonnes raisons. Quel dommage qu'au milieu de tant d'observations justes, ingénieuses et utiles, il y en ait un trop grand nombre, dans l'histoire même, que nous ne saurions approuver ! L'auteur termine par ces mots : « Cent semestres se sont écoulés depuis que j'ai professé pour la première fois l'histoire de Jésus dans cette académie. Je me repose maintenant de ces leçons pour toujours, non sans tristesse, le cœur plein de reconnaissance pour la grâce divine. »

— Les paraboles sont une des parties de l'Évangile les plus saisissantes et les plus intéressantes. Elles sont à la portée de tous, elles résument tout l'enseignement du Sauveur et elles renferment des leçons pour ainsi dire inépuisables. M. l'abbé Tissandier, aumônier du lycée de Nice, a voulu recueillir, au profit de ceux qu'il est chargé d'instruire, quelques-unes de ses leçons. Les paraboles évangéliques lui fournissent la matière de trente et une instructions. Il les commence par le texte même de la parabole, et il les fait suivre de réflexions morales, pratiques, exprimées avec simplicité, sans longs développements, trop brèves quelquefois. Elles renferment toutes, du reste, quelques sentences, quelques traits, quelques mots bien frappés et propres à graver profondément dans la mémoire, la vérité que Notre-Seigneur a renfermée dans son enseignement. Voir, par exemple, au septième jour, la Perle et le Marchand.

— La concorde des quatre récits évangéliques sur les apparitions de Notre-Seigneur n'est pas sans difficulté. L'auteur anonyme des *Apparitions de Notre-Seigneur à ses disciples* avait déjà résolu, en 1870, la partie la plus difficile de la question dans *les Saintes Femmes au tombeau de Notre-Seigneur*. Il achève aujourd'hui son étude des dix manifestations du Sauveur : 1° le matin du jour de Pâques, à Marie-Madeleine ; 2° peu après, aux autres saintes femmes, — elles sont l'objet de la publication de 1870 ; — 3° à saint Pierre, à un moment

indéterminé après les deux précédentes ; 4° au déclin du jour, aux disciples d'Emmaüs ; 5° le soir, aux apôtres réunis au cénacle, en l'absence de saint Thomas ; 6° huit jours plus tard, aux apôtres réunis dans le même lieu avec saint Thomas ; 6° à sept disciples sur le bord de la mer de Tibériade ; 8° aux apôtres, sur une montagne de Galilée ; 9° le jour de l'Ascension, à Jérusalem, dans le cénacle ; 10° enfin, le même jour, sur le plateau de Béthanie, au moment de monter au ciel. L'auteur, après avoir justifié son harmonie des textes évangéliques, étudie dogmatiquement les actes et les paroles de Jésus-Christ ressuscité et en tire les preuves de la résurrection, la mission des apôtres et le pouvoir qu'ils ont de remettre les péchés, la nécessité de la foi pour le salut, la primauté de saint Pierre, etc. Ce travail est clair, lucide, concis, tout à fait satisfaisant. Le critique ne s'est-il pas créé une difficulté inutile en inférant (p. 14), de Luc, XXIV, 33, que saint Thomas était présent quand les deux disciples d'Emmaüs arrivèrent au cénacle ? Le mot « les onze » est une expression générique pour désigner les apôtres qui n'implique pas rigoureusement la présence de saint Thomas. L'expression « les dix » eût été peu intelligible, et, de même que l'expression « les apôtres » n'eût pas renfermé nécessairement tous les apôtres sans exception, de même l'expression « les onze, » qui est synonyme, ne les renferme pas tous.

— Les œuvres exégétiques de MM. Ellicott et Lightfoot méritent d'être signalées en France. Elles jouissent en Angleterre d'une grande réputation, et cette réputation est justifiée. Les catholiques ne doivent pourtant les lire qu'avec la discrétion et les précautions requises, parce que ces deux auteurs sont protestants : le premier est évêque anglican de Gloucester, le second est chanoine de Saint-Paul et professeur de théologie. Mais, cette réserve faite, c'est justice de reconnaître la profonde science des deux commentateurs. Ils suivent l'un et l'autre une méthode à peu près analogue. Ils reproduisent tous deux le texte original des Épîtres de saint Paul et en expliquent tous les mots dans des notes copieuses, où l'on retrouve fréquemment, avec un grand plaisir, les explications des Pères de l'Église, alléguées comme autorités. M. Ellicott cite, en particulier, très-volontiers et presque à toutes les pages, saint Jean-Chrysostome, qui paraît être son auteur de prédilection. Il ne néglige pas non plus de se servir des meilleurs commentateurs catholiques de saint Paul, comme Estius. La connaissance des Pères n'est pas moindre chez M. Lightfoot. Il résume en quelques mots, qui prouvent combien il est maître de sa matière, toutes les opinions des Pères sur les passages difficiles. L'érudition des deux commentateurs est d'ailleurs vraiment étonnante. Un des mérites particuliers de leur commentaire, c'est, en-dehors de leur science patrologique, l'usage qu'ils savent faire des auteurs profanes

de l'ancienne Grèce. Ils les possèdent, en quelque sorte, mot pour mot, et ils les font contribuer tour à tour à éclaircir, par des passages bien choisis, les phrases de saint Paul, qui, rapprochées de leurs textes, semblent avoir plus de précision et plus de force, en même temps que plus de clarté. Inutile de dire que les deux exégètes ont soigneusement étudié les interprètes allemands et qu'ils en font un grand usage. Ils mettent souvent aussi à profit les anciennes versions et, en particulier, la version syriaque, dont la valeur est si considérable. Enfin, ils étudient scrupuleusement les diverses leçons des différents manuscrits des Épîtres et en font une sérieuse critique. Tout cela est dit, du reste, brièvement et sobrement et avec une mesure parfaite.

M. Ellicott fait suivre son commentaire d'une traduction anglaise de l'épître expliquée, dans laquelle il marque en note les variantes des principales versions, écrites en la même langue. M. Lightfoot n'a pas joint de traduction à son travail. Le *Commentaire de l'épître aux Colossiens*, de ce dernier, est précédé de trois études aussi importantes par leur étendue que par la manière dont les sujets y sont traités, sur les églises du Lycus, sur l'hérésie colossienne et sur les esséniens. Ce sont autant de petits chefs-d'œuvre d'érudition et de science que nous regrettons de ne pouvoir analyser ici. A propos des esséniens, il réfute victorieusement les erreurs des rationalistes modernes à leur sujet et il établit, en particulier, que saint Jean-Baptiste, saint Jacques et les premiers chrétiens n'étaient point des esséniens et ne se rapprochaient pas des esséniens. Une quatrième étude, moins développée, a pour objet le caractère et le contenu de l'épître aux Colossiens. On remarque, à la suite du texte commenté, des observations sur les diverses leçons de l'épître, sur le sens du mot πλήρωμα et sur l'épître aux Laodicéens. L'épître à Philémon est précédée d'une longue et intéressante introduction. L'ouvrage se termine par une table alphabétique des matières et des mots grecs.

M. Ellicott n'a pas étudié les questions qui se rattachent à l'épître aux Colossiens, non plus qu'aux autres épîtres de saint Paul qu'il a commentées et dont nous allons parler, avec la même ampleur et les mêmes développements que M. Lightfoot : ses introductions remplissent à peine deux pages. Elles touchent à tout mais très-brièvement. Il donne pour date à l'*épître aux Galates*, l'an 54 ou 55 ; à l'*épître aux Ephésiens*, l'an 62 ; à l'*épître aux Colossiens*, la première partie de l'an 62, très-probablement ; à l'*épître aux Philippiens*, l'an 63 ; à la *première aux Thessaloniciens*, la fin de l'an 52 ou le commencement de l'an 53 ; à la *seconde*, avec beaucoup d'hésitation, l'automne de l'an 53 ; à la *première à Timothée*, l'an 66 ou 67, et à la *seconde*, l'an 67 ou même 68, ce qui est une date trop tardive, puisque les recherches les plus sérieuses placent en l'an 67 le martyre de saint

Paul. La date de l'*Épître à Tite* est fixée à l'an 66 ou 67. — Les diverses épîtres de saint Paul, dont nous mentionnons ici les commentaires, sans avoir autant d'importance que les grandes épîtres dogmatiques aux Romains, aux Corinthiens, touchent cependant à une foule de points graves de la doctrine chrétienne. L'auteur évite volontiers d'entrer dans les discussions dogmatiques, pour se borner au commentaire littéral, grammatical et critique du texte de saint Paul. Ainsi, sur le verset 13 du second chapitre de l'épître aux Philippiens : « Dieu opère en vous et le vouloir et le faire, » il se contente de renvoyer à Justiniani pour connaître l'interprétation des catholiques sur ce passage et à Ebrard, *Dogmatique chrétienne*, pour connaître l'interprétation des protestants. Il développe cependant la doctrine protestante sur la grâce dans son commentaire de l'épître aux Galates. M. Lightfoot ne ménage pas, à l'occasion, les rationalistes : ainsi il traite rondement de « monstrueuse » l'opinion de Schwegler, qui a voulu voir, dans Evodie et Syntiche, les représentants de deux partis dans l'Église (*Philipp.*, IV, 2). — La méthode employée par le docteur Ellicott est la même dans toutes les épîtres : il suit pas à pas le texte sacré et en donne le commentaire grammatical, critique, littéral et historique.

— Le premier volume de la *Vie de saint Pierre*, par M. l'archiprêtre Bartolomeo Ambrosi, le seul qui ait encore paru, ne s'occupe que des faits de la vie du prince des Apôtres racontés par les Évangiles. Il se compose de deux chapitres, divisés chacun en dix articles. Le premier chapitre a pour sujet la vie privée de Simon-Pierre : sa patrie, sa condition et son éducation, l'époque de sa naissance, son mariage et son établissement à Capharnaum. Pour que le lecteur puisse mieux apprécier le rôle que jouera bientôt le chef du collége apostolique, l'auteur montre alors le Messie universellement attendu, l'état du judaïsme à Jérusalem et les effets de la conquête romaine ; il dépeint la venue de Jésus-Christ et la situation dans laquelle se trouvait en ce moment le monde ; enfin, il fait apparaître saint Jean-Baptiste. La vocation de saint Pierre à l'apostolat est l'objet du second chapitre : tous les faits qui se rapportent à sa vie jusqu'après la Transfiguration y sont rapportés, et tous les passages des Évangiles qui établissent sa primauté y sont commentés et leur sens solidement établi par l'histoire et la tradition. — M. Ambrosi n'en est pas à son coup d'essai. Il a déjà publié une *Vie de saint Paul* fort estimable. Cette première partie de la *Vie de saint Pierre* est une étude solide et sérieuse, digne de recommandation. L'auteur déclare lui-même qu'il n'a point voulu écrire un livre dogmatique ou canonique, mais bien un livre historique et critique. Il a parfaitement tenu parole. Il lui est échappé quelques dis-

tractions ; Georges le Syncelle est appelé Grégoire, p. 56, 57, etc. Il doit traiter, dans le second volume, la question des voyages et de l'établissement de saint Pierre à Rome avec tous les développements que demande son importance. Espérons que ce second volume ne tardera pas à paraître. M. Ambrosi ne juge digne de mention, parmi les vies de saint Pierre, que celle de l'abbé Cuccagni. Qu'il nous permette de lui en signaler une nouvelle, qui vient de paraître chez M. Mame, à Tours : *Histoire de saint Pierre*, par M. l'abbé Janvier, doyen du chapitre de l'église métropolitaine de Tours.

— Terminons cette revue des publications sur l'Écriture sainte par un livre qui, quoique composé par un protestant, est à la gloire de notre Vulgate. L'auteur, M. Rönsch, y étudie scientifiquement et y justifie la langue de l'ancienne italique et de la version de saint Jérôme. Il examine tour à tour les caractères propres du latin de ces antiques traductions et le résultat de ses recherches est précieux, non-seulement pour le théologien, mais aussi pour le philologue et pour l'historien. M. Rönsch admet l'origine africaine de l'ancienne italique. Il montre ensuite, dans la langue qu'elle emploie, ainsi que la Vulgate, le commencement de nos langues romanes. Dans cette période de transition, l'idiome des vainqueurs du monde est moins synthétique et devient peu à peu plus analytique ; on emploie les propositions au lieu des cas simples, etc. Les anciennes versions latines, et surtout la Vulgate, ont exercé une influence très-considérable sur la civilisation de l'Occident et sur les études, en général, au moyen âge. Voilà ce que montre très-bien *Itala und Vulgata*. C'est la seconde édition que vient de publier la librairie Elwert, de Marbourg. Elle se distingue de la première par quelques corrections et quelques additions. J. C.

OUVRAGES SUR L'AGRICULTURE

Les Ouvriers de la ferme. Le Berger, par ERNEST MENAULT, ouvrage contenant 23 figures. Paris, Hachette, 1874, in-32 de 186 p. Prix : 50 cent. — *Les Ouvriers de la ferme. Le Vacher et le Bouvier*, par ERNEST MENAULT, ouvrage contenant 23 figures. Paris, Hachette, in-32 de VIII-184 p. Prix : 50 cent. — *Bibliothèque des campagnes. Le Trésor du cultivateur, cours familier d'agriculture, notions élémentaires, théoriques et pratiques*, par ISSARTIER père, 2e édition, revue, corrigée et annotée par le docteur H. ISSARTIER. Paris, Paul Dupont, 1875, in-18 de 478 p. Prix : 2 fr. 50 — *Amélioration du fumier de ferme par l'association des engrais chimiques et la création de nitrières artificielles*, par le docteur L. LÉVY. Paris, Lib. agricole, 1874, gr. in-8 de XII-140 p. Prix : 2 fr. — *Le Fumier de ferme, son action, sa préparation son emploi. Conditions de l'établissement d'une fumière avec plan et dessin*, par ANTONIN ROUSSET, sous-inspecteur des forêts. Paris, Nancy, Berger-Levrault ; Nice, Giletta, 1875, in-32 de 54 p. Prix : 1 fr. — *Des Fumiers et autres engrais animaux*, par J. GIRARDIN, correspondant de l'institut, recteur honoraire, etc, etc., 7e édition, revue et augmentée, avec 60 figures dans le texte. Paris, G. Masson et Garnier frères. 1876, in-8 de XX-380 p Prix : 3 fr.—*L'Œuvre agricole de M. de Béhague. Compte rendu d'une visite de la Société centrale d'agriculture de France sur le domaine de Dampierre*, par J. A. BARRAL, secrétaire perpétuel, précédé d'un discours et d'un tableau, par M. E. CHEVREUL, président. Paris, V. Masson, 1875, in-18 de 204 p. (1 carte et 7 gravures). Prix : 3 fr. 50. — *Bibliothèque du cultivateur. Pratique des irrigations en France et en*

Algérie, par F. VIDALIN, ancien élève de l'École polytechnique, agriculteur en Limousin (Ouvrage médaillé par la Société des agriculteurs de France). Paris, Libr. agricole, 1874, gr. in-18 de XXIV-155 p. Prix : 1 fr. 25. — *Le Phylloxera de la vigne ; son organisation, ses mœurs ; choix des procédés de destruction, avec gravures et cartes*, par M. MAURICE GIRARD, docteur ès-science, délégué de l'Académie des sciences, ancien président de la Société entomologique de France. Paris, Hachette, 1874, in-32 de 120 p. Prix : 50 cent. — *Le Phylloxera, Étude de la maladie de la vigne*, par ETIENNE LAPIERRE-BEAUPRÉ. Paris, Douniol, 1875, in-12 de 14 p. Prix : 50 cent. — *Bibliothèque du jardinier. Conifères de pleine terre*, par A. DUPUIS, membre de l'Académie royale de Turin, de la Société linnéenne de Bruxelles. 47 gravures. Paris, Libr. agricole (sans date), in-18 de 156 p. Prix : 1 fr. 25. — *Bibliothèque du jardinier. Arbrisseaux et arbustes d'ornement de pleine terre*, par LE MÊME, 25 gravures. Paris, Libraire agricole (sans date), gr. in-18, de 120 p. Prix : 1 fr. 25.— *Aviculture : Faisans, perdrix, colins. Initiation à l'élevage par un éleveur*. E. LEROY. Illustrations par E. Bellecroix, 2e édition. Paris, Firmin-Didot, 1875, gr. in-18 de XXI-405 p. Prix : 3 fr. — *Sur la culture et l'ensilage du maïs*, par AUGUSTE GOFFART, membre correspondant de la Société centrale d'agriculture de France, etc., agriculteur à Burtin (Loir-et-Cher). Paris, G. Masson, février et avril 1875, 2 broch. in-8 de 62 et 36 p. Prix : 1 fr. 50. — *Culture et ensilage du maïs-fourrage et des autres fourrages verts*, par ED. LECOUTEUX, propriétaire-agriculteur, rédacteur en chef du *Journal d'agriculture pratique*, membre de la Société centrale d'agriculture, etc., etc. Paris, Libr. agricole, 1875, gr. in-18 de IX-144 p. Prix : 1 fr. 25. — *Catéchisme agricole ou Principes généraux d'agriculture par demandes et par réponses*, par CHARLES ALLIER, sous-directeur de la ferme-école de Berthaud. Tome Ier. Grenoble, typographie F. Allier père & fils, 1875, gr. in-18 de VII-268 p. Prix : 3 fr. — *Le Melon vert à rames*, par M. BOSSIN. Paris, Ch. Blériot, 1875, in-32 de VII-127 p. Prix : 1 fr. 50.— *Études agricoles. La Camargue et Le Plan-du-Bourg (Bouches-du-Rhône)*, par ALF. LÉGER, ingénieur des arts et manufactures. Paris, J. Dejey & Ce, 1875, in-8 de 146 p. avec une carte du Delta du Rhône (Extrait des *Mémoires de la Société des ingénieurs civils*). — *Rapports publiés par le Ministère de l'agriculture et du commerce. Direction générale de l'agriculture. L'agriculture à l'Exposition universelle de Vienne*, par M. EUG. TISSERAND, inspecteur général de l'agriculture, membre du Jury international, président de la cinquième section (groupe II) de l'Exposition universelle de 1873 à Vienne (Autriche). Paris, G. Masson, 1874, gr. in-8 de 235 p. Prix : 5 fr. — *Rapport sur le reboisement, présenté au Conseil général de la Drôme*, par M. FÉLIX GERMAIN. Paris, Guillaumin, 1873, in-8 de 100 p. Prix : 2 fr.—*Histoire du chêne dans l'antiquité et dans la nature. Ses applications à l'industrie, aux constructions navales, aux sciences, aux arts*, etc., par A. COUTANCE, pharmacien, professeur de la Marine, professeur d'histoire naturelle à l'École de médecine navale de Brest. Paris, J.-B. Baillière, 1873, in-12 de 558 p. Prix : 8 fr.

Chaque année voit éclore un grand nombre de publications relatives à l'agriculture. Les analyser toutes serait une chose impossible. On nous saura gré du moins de signaler soit les plus importantes, soit les plus usuelles parmi celles qui ont paru depuis peu.

— Mentionnons d'abord deux toutes petites brochures in-32 essentiellement pratiques, essentiellement à la portée des cultivateurs sachant lire et écrire. L'une est intitulée : *Le Berger ;* l'autre s'appelle : *Le Vacher et le Bouvier*. Toutes deux ont pour auteur M. Ernest Menault, toutes deux sont éditées par la maison Hachette, au prix de 0 fr. 50 l'une, et contiennent autant de vignettes dans le texte que les développements de celui-ci en comportent. L'histoire naturelle pratique du mouton, la description de ses différentes races, l'exposé de ses maladies, des soins nécessaire à son hygiène, l'art de conduire et de mener à bien les troupeaux ; l'art de dresser les chiens destinés à être les auxiliaires du berger, voilà, en quelques mots, le sujet du petit livre appelé : *Le Berger*. — Le même plan est suivi dans *Le Vacher et le Bouvier*, avec les différences résultant de la différence

même des objets ; car, si le mouton est cultivé exclusivement, ou à peu près, pour sa laine et sa viande, sans parler de l'engrais qu'il fournit comme toutes les variétés de bétail, l'espèce bovine nous donne laitage, travail, viande et cuirs. Ce sont deux petits traités pratiques et élémentaires, excellents à répandre.

— Autant peut-on en dire d'un ouvrage plus volumineux que les précédents, mais traitant de matières beaucoup plus étendues. *Le Trésor du cultivateur* justifie son titre, malgré ce qu'il a d'un peu prétentieux. C'est la nouvelle édition, par M. le Dr Issartier fils, d'un *Cours familier d'agriculture*, par Issartier père, publié par la librairie classique de Paul Dupont. Simple, clair, méthodique et d'ailleurs bien écrit, ce volume in-18 s'adresse plus particulièrement aux jeunes garçons des champs, pour leur enseigner comment l'on doit comprendre et raisonner la culture qu'ils voient faire et qu'ils font sous la direction de leurs parents. — Notions élémentaires de physique, de physiologie végétale et même de chimie appliquées au sol, à l'atmosphère et aux plantes dans leur rôle en agriculture ; classement et études des différents sols, leur amendement ; le travail de la terre ; soins à donner aux bestiaux ; production et étude raisonnée des engrais ; culture proprement dite des céréales et des plantes fourragères ; enfin culture spéciale de la vigne et des arbres fruitiers ; tel est le résumé succinct des matières traitées dans ce volume. Il serait à désirer qu'il fût entre les mains de tous les instituteurs, et, par leurs soins, mis sous les yeux des jeunes gens les plus laborieux et les plus intelligents de chaque commune rurale.

— Le traité de l'*Amélioration du fumier de ferme par l'association des engrais chimiques et la création de nitrières artificielles* est un opuscule moins volumineux, mais plus savant. Il s'adresse aux agriculteurs lettrés et agronomes en situation de prêcher d'exemple autour d'eux. L'auteur, le Dr Levy, préconise un de ces systèmes mixtes qui, s'écartant également de l'esprit de système et de l'esprit de routine, sont le plus souvent, surtout en matière aussi contingente que l'agriculture, la plus complète expression de la vérité pratique. Si la doctrine des engrais chimiques est, à ses yeux, un grand et incontestable progrès, il n'en considère pas moins les fumiers de ferme comme la base même de toute fumure : mais il démontre combien, en leur associant rationnellement les engrais chimiques, on peut en augmenter la puissance et l'action fertilisante sur le sol. Cette brochure n'est pas une des moins bonnes de la collection in-18 de la Librairie agricole.

— A un point de vue différent, M. Antoine Rousset, sous-inspecteur des forêts à Nice, part du même principe, et s'élève seulement contre l'exagération avec laquelle certains agronomes avaient cru pouvoir transformer en loi absolue la théorie des engrais chimiques et

en faire une application exclusive. Dans sa brochure in-32, *Le Fumier de ferme — Conditions d'établissement d'une fumière*, il constate que, depuis l'origine du monde, l'amélioration et la fertilité de la croûte terrestre ont toujours été en augmentant. Pourquoi ? parce que les végétaux puisent, dans l'air atmosphérique plus encore que dans le sol, les éléments de leur nutrition et de leur développement, et que, retournant ensuite au sol sous forme de détritus végétaux ou animaux, ils lui rendent plus qu'ils n'en ont reçu. Étant acquise cette vérité de l'existence dans l'atmosphère des principaux éléments nutritifs des plantes, M. Rousset veut qu'on l'applique à la confection et à l'amélioration du fumier de ferme, au lieu d'abandonner cette amélioration au hasard, comme cela se fait plus ou moins partout. De là son système d'établissement de *fumières*, sortes d'usines à manipulation et amélioration des fumiers de ferme. Il y a, dans cet opuscule, des vues neuves et ingénieuses que nous signalons aux agronomes et aux praticiens éclairés.

— M. Girardin ne paraît pas avoir connu le petit écrit de M. Rousset, lorsqu'il a composé ce très-important et très-substantiel chapitre sur la manière d'employer les fumiers, dans son livre intitulé : *Des fumiers et des autres engrais animaux*. Il y eût puisé des idées originales et des considérations qu'on ne trouve pas ailleurs. Le volume de M. Girardin est du reste un traité complet sur la matière. Il étudie et analyse toutes les catégories d'engrais animaux parmi lesquels les excréments de l'homme occupent une place importante et en rapport avec la grande puissance fertilisante de cet engrais trop négligé en France. Il traite, avec les développements les plus étendus, de tous les soins à donner aux fumiers pour en obtenir le maximum d'effet. Il en indique les différents modes d'emploi et donne ensuite d'excellents renseignements sur la formation des composts et sur l'emploi des engrais industriels. On trouverait difficilement, croyons-nous, une étude plus complète et écrite avec plus de compétence sur un tel sujet que ce substantiel volume.

— *L'Œuvre agricole de M. de Béhague*, par M. Barral, secrétaire perpétuel de la Société centrale d'agriculture, est le compte rendu d'une visite, faite par une délégation de cette société, à un domaine de près de 2,000 hectares, sinon absolument créé, du moins entièrement transformé par l'un de ses membres. De 11 fr. 15, revenu de l'hectare moyen en 1826, époque de l'acquisition du domaine de Dampierre (Loiret), par M. de Béhague, ce revenu s'est élevé graduellement jusqu'à 28 francs, en 1861, et à 41 francs, en 1874. Sur cette étendue de 2,000 hectares, 1,136 sont à l'état de forêts, dont 822 hectares semés ou plantés dès le début par l'acquéreur, qui a fait, de ces reboisements, dans les plus mauvaises des très-mauvaises terres du domaine,

la base de son œuvre de régénération agricole. Il est peu d'exemples, croyons-nous, plus complets et plus concluants que celui-là, de ce que peut l'intelligence agricole, servie par des labeurs constants et persévérants, pour la progressive amélioration de la terre. Tout grand propriétaire rural devrait lire et étudier l'*Œuvre agricole de M. de Béhague.*

— Si le rapport de M. Barral doit être proposé surtout à ceux qui pratiquent la grande culture, la *Pratique des irrigations*, par M. Vidalin, s'adresse plutôt à la moyenne et à la petite cultures, bien que ce volume, qui fait partie de la Bibliothèque du cultivateur publiée par la Librairie agricole, puisse être utilement consulté aussi par les heureux possesseurs de vastes prairies naturelles. C'est une étude approfondie et complète ; l'auteur l'a divisée en trois parties : Aménagement des eaux, aménagement du terrain, utilisation des eaux. Eaux atmosphériques, sources, eaux courantes naturelles, eaux fournies par les canaux, machines d'arrosage, voilà pour l'aménagement des eaux. Pour celui des sols, autre est la marche à suivre s'il s'agit de sols plats, de terrains en pente légère ou moyenne, ou de prairies de montagnes : dans chacun de ces cas, une méthode spéciale est à adopter. Enfin, quand tout est disposé pour l'établissement d'irrigations fertilisantes, il faut savoir donner l'eau en plus ou moins grande quantité ou s'abstenir suivant l'heure et suivant la saison, en régler le débit suivant la quantité dont on dispose, combiner avec les arrosages les fumures les mieux appropriées. L'auteur termine par un excellent chapitre sur la submersion des vignes infestées par le phylloxera : la submersion est, en effet, un excellent remède... à la condition que les vignes soient placées en terrains irrigables, ce qui, malheureusement, ne se réalise guère que par exception.

— C'est ce que fait remarquer fort judicieusement M. Maurice Girard, docteur ès sciences, dans une brochure in-32 fort substantielle, intitulée : *Le Phylloxera de la vigne, son organisation, ses mœurs*, etc. La submersion des vignes phylloxérées ne peut, comme leur ensablement, être employée que dans des cas spéciaux. Aux yeux de M. Maurice Girard, qui fait une histoire complète, et du fléau dans son ensemble et de l'insecte qui le cause considéré individuellement, le remède principal, et applicable dans tous les cas, à apporter aux vignes envahies par le phylloxera, consiste dans l'introduction soit isolée, soit combinée avec une forte fumure, de substances toxiques dans le sol. Le composé proposé par M. Dumas, le sulfocarbonate de sodium ou de potassium, paraît à M. Girard le point de départ de la solution du problème.

— Un procédé curatif infiniment plus simple serait celui que propose M. Lapierre-Beaupré, dans une brochure in-12 d'une douzaine de

pages, intitulée : *Le Phylloxera : Etude de la maladie de la vigne.* Malheureusement, l'auteur se borne à décrire une expérience répétée un nombre de fois fort restreint, et ne présente aucune considération scientifique, aucune tentative d'explication théorique ou pratique à l'appui. Son procédé consisterait simplement dans une sorte de récépage ou coupe rez terre des ceps. De forts et vigoureux rejets seraient sortis des souches de tous les pieds de vignes traités par lui de la sorte ; ces rejets auraient porté fruit dès la seconde année, et n'auraient offert aucune trace de la maladie. Fort bien : mais on se demande comment l'enlèvement de la tige peut agir sur l'insecte qui s'attache aux racines. Est-ce l'excès d'abondance de la séve aux racines, lorsqu'elle n'a plus de canaux pour s'écouler en dehors, qui arrête l'action du phylloxera ? Mais alors ce résultat est-il définitif ou seulement temporaire ? Il aurait fallu approfondir ces questions. Toutefois, ce que n'a pas fait l'auteur de la brochure, d'autres peuvent le faire, et il y a matière, à cet égard, à de nouvelles et intéressantes expériences.

— Des vignes aux parcs et aux jardins, la distance n'est pas énorme, et nous pouvons, en quittant le phylloxera, passer aux *Conifères de pleine terre* de M. A. Dupuis, sans transision trop brusque. Ce petit in-18, qui appartient à la Bibliothèque du jardinier, publiée par la Librairie agricole, est une succession de courtes monographies des principales espèces de conifères indigènes ou naturalisés dans nos jardins et dans nos squares. Écrit essentiellement dans un sens horticole, cet opuscule n'est complet qu'au point de vue d'un modeste jardinier. Ni le rôle de ces arbres au point de vue forestier et industriel, ni leur importance pour la mise en valeur des terres improductives ne sont développés ou seulement indiqués. La pensée de l'auteur, du reste, ne paraît pas avoir été de dépasser l'horizon des amateurs de jardins, et, dans ces limites très-restreintes, son livre peut être recommandé.

— Ces observations s'appliquent identiquement aux *Arbrisseaux et arbustes d'ornement de pleine terre* du même auteur, formant un in-18 semblable au précédent, dont il est le complément nécessaire. Ce petit volume donne, pour les plantes ligneuses à feuilles caduques ou persistantes, non conifères, de petite et moyenne dimensions, les mêmes renseignements, les mêmes indications que les *Conifères* pour les végétaux de toute grandeur qui portent ce nom. Vingt-cinq vignettes complètent le texte. Recommandé aux amateurs de jardins paysagers.

— Une volière ne dépare aucun jardin, et l'*aviculture*, c'est-à-dire l'élève ou l'élevage des oiseaux s'allie on ne peut mieux à l'horticulture. Si quelque amateur de jardins se rencontre qui soit en même temps chasseur, — cela se voit, — l'*Aviculture* des *faisans, perdrix*,

colins de M. E. Leroy est un livre fait pour lui. Ce volume traite de l'art d'élever, non-seulement en volière et en basse-cour, mais aussi en liberté et à titre de repeuplement des parcs, garennes et boqueteaux, la plupart des oiseaux méritant vraiment le nom de gibier de plume : faisans, perdrix, bartavelles, colins ou perdrix d'Amérique, de Virginie, de Californie, coqs de bruyère, grouses, tétrus, gélinottes, etc. L'auteur réunit le double et rare mérite de joindre, à une méthode parfaitement claire et didactique, un style humoristique et enjoué qui en rend la lecture non-seulement pleine d'intérêt, mais véritablement amusante pour tout le monde, y compris les personnes les plus complétement étrangères aux matières dont il s'occupe. De nombreuses vignettes, intercalées dans le texte ou placées en vedette des chapitres, complètent le charme de ce fort in-18, dont l'édition est soignée comme toutes celles qui sortent de la maison Didot.

— Moins attrayantes, sans doute, à la lecture, mais plus importantes au point de vue des intérêts généraux de la production du sol, sont trois brochures que nous avons sous les yeux et qui traitent de *La Culture et* de l'*Ensilage du maïs-fourrage*. Des deux moins fortes quant au nombre des pages, la première (février 1875) est un mémoire présenté à la Société d'agriculture de France, par M. Auguste Goffart, propriétaire agriculteur en Loir-et-Cher, sur ses procédés d'ensilage à grande échelle de ses maïs-fourrages, qui lui permettent de nourrir pendant l'hiver un abondant bétail aux conserves de fourrage vert. Les résultats excellents obtenus par l'auteur sont démontrés, agronomiquement, par les analyses, et, pratiquement, par des faits constatés, qui luttent victorieusement contre les contestations dont ces produits et ces méthodes avaient été l'objet.

— La seconde brochure, du même auteur, publiée un mois plus tard sous le même titre, se compose principalement d'un Rapport fait à la Société centrale d'agriculture « sur la question du maïs-fourrage haché vert, » par une commission de cette société, chargée d'examiner l'œuvre, en cet ordre, de M. Goffart. Ce rapport conclut d'une manière on ne peut plus favorable à l'exploitation qu'elle a examinée, basée sur la culture du maïs à hauts produits dans des terres peu susceptibles de culture plus relevée, et sur la conservation du maïs-fourrage en silos.

Scientifiquement écrites, ces deux brochures s'adressent aux agriculteurs-agronomes plutôt qu'aux cultivateurs proprement dits.

— Bien que les données agronomiques ne fassent pas défaut au traité en 144 pages in-18, que donne M. Lecouteux, sous ce titre : *Culture et ensilage du maïs-fourrage et des autres fourrages verts*, ce petit volume est un traité pratique de la culture des plantes à cultiver

pour fourrages verts de conserves, principalement des diverses variétés de maïs. Dans les contrées où les sécheresses périodiques ou fréquentes rendent impossible une production suffisante et régulière en herbages, et où, par conséquent, l'industrie du bétail ne peut prendre les développements désirables, la culture des fourrages verts, susceptibles de se conserver à cet état vert pendant une grande partie de l'année et surtout pendant l'hiver, a une importance considérable, et peut amemer la rénovation agricole des pays secs. C'est par l'*ensilage* ou l'emmagasinement de ces fourrages dans des silos, que l'on peut arriver à rendre l'industrie du bétail prospère en tous pays.

L'auteur s'est proposé d'enseigner aux cultivateurs la culture du maïs et des autres plantes à fourrage vert, les procédés et la méthode à suivre pour les ensiler, de manière à ce qu'ils puissent, sans altération aucune, servir à la nourriture du bétail pendant tout l'hiver, enfin sur le rôle du maïs et de la betterave dans les assolements. Cet opuscule, écrit pour être à la portée du plus grand nombre, nous paraît appelé à rendre de réels services.

— S'il est un livre élémentaire, méthodique, clair, accessible aux intelligences les moins développées, c'est assurément le catéchisme agricole de M. Charles Allier. Destiné aux enfants et aux jeunes gens, il appelle sans doute les commentaires et les développements de l'instituteur rural, si ce dernier a sur les principes culturaux, des notions suffisantes. Mais tout *Catéchisme*, quel que soit l'objet de son enseignement est dans ce cas. Nous en avons sous les yeux le premier volume qui traite, (I) des notions élémentaires de chimie et de physiologie végétale ; (II) des *opérations* de l'agriculture, telles que fertilisation et amélioration des terres, irrigations, semailles, récoltes, constructions rurales ; (III) des plantes de la grande culture, céréales, légumes verts et secs, racines alimentaires, plantes industrielles, prairies naturelles et artificielles. Nous attendrons, pour apprécier l'ensemble de cet ouvrage, qu'il soit complet, le tome Ier nous ayant seul été communiqué jusqu'ici.

— Aimez-vous le melon et possédez-vous un potager, voire un simple jardinet d'agrément? lisez *Le Melon vert à rames* de M. Bossin, et vous y apprendrez à connaître et à cultiver, sans grands soins ni grand'peine, un petit melon à chair verte et savoureuse qu'il suffit de laisser grimper sur un espalier ou sur des ramilles plantées à cet effet. Chaque pied, de fin juillet à fin octobre, vous donnera dix à quinze fruits pouvant, une fois cueillis, se conserver cinq à six jours. *Le Melon vert* de M. Bossin rendra service aux gourmets et aux jardiniers avisés qui sauront spéculer à propos sur les faiblesses des premiers.

— *La Camargue et le Plan-du-Bourg*, de M. Alfred Leger, ingénieur, est une étude agricole très-savante, très-étudiée, mais très-aride, bourrée de chiffres et de faits, d'un puissant intérêt, en somme, pour les habitants des Bouches-du-Rhône et pour tous ceux qui ont des intérêts dans l'intérieur et aux abords du delta du Rhône.

Après avoir donné une description très-détaillée et très-complète de cette région, conditions générales, situation agricole, culture du sol, élevage des bestiaux, l'auteur passe en revue et discute pied à pied les douze ou treize systèmes successivement proposés par quinze ou seize ingénieurs, agronomes, sociétés industrielles ; il montre le défaut de la cuirasse de chacun d'eux. Après quoi il propose le sien, qu'il appuie sur l'étude de tous les autres, en cherchant à combler les lacunes des uns et à parer aux difficultés pratiques des autres. Il veut que l'on commence préalablement par établir un champ d'exprience, une place d'essai dans de bonnes conditions moyennes, afin de ne se lancer dans le grand qu'appuyé sur des précédents, sur une expérience acquise ; puis qu'on organise un syndicat général de tous les propriétaires et syndicats partiels de la région ; enfin, que l'on organise une combinaison financière pour faire les avances de fonds nécessaires, non-seulement aux particuliers, mais à l'État, au département, aux Compagnies qui ont fait des offres et qui, les uns et les autres, seraient appelés à coopérer à cette œuvre qui serait d'une haute importance pour l'accroissement de la richesse privée et publique.

Une bonne carte du delta du Rhône accompagne cette compacte brochure.

— Peu de publications agricoles présentent un intérêt plus général et plus complet que *L'Agriculture à l'Exposition universelle de Vienne*, de M. Eugène Tisserand, inspecteur général de l'agriculture, membre du jury international, etc., de l'Exposition universelle de 1873, à Vienne (Autriche). Très-succinct, cet exposé est en même temps très-littéraire ; et par là nous n'entendons pas dire qu'il soit écrit avec une recherche et une hauteur de style que le sujet ne comporte point : nous voulons dire qu'il est rendu de telle sorte que la lecture en est facile, agréable et attachante.

Il est un peu tard maintenant, deux ans après la clôture de l'exposition dont il rend compte, pour faire de ce livre le compte rendu spécial et développé qu'il mériterait. Bornons-nous à dire que l'agriculture du monde presque entier ayant été représentée à Vienne, c'est le tableau de l'état agricole de toutes les contrées civilisées, même plus ou moins, qui est placé sous les yeux du lecteur. Toutefois, il ne faudrait pas croire que l'importance relative de chaque pays, au point de vue agricole, y fût représentée.

L'Angleterre, nation essentiellement commerciale, industrielle, ex-

portante en même temps qu'agricole, y occupait, avec ses innombrables colonies, le premier rang, comme importance des objets exposés ; les Etats-Unis venaient en second, et la France ne se trouvait qu'au sixième rang, après l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie. Évidemment ce n'est pas sur ce fait que l'on peut juger de la puissance comparative de production agricole de chaque pays. Comme le fait, avec une grande justesse, observer M. Tisserand, c'est à un autre point de vue qu'il faut envisager une exposition internationale d'agriculture ; car, de toutes les industries, l'agriculture est celle qui se prête le moins à ce genre de manifestation...

Arrêtons-nous. Sous peine de commencer une analyse longue et développée, nous devons nous borner à renvoyer le lecteur à l'exposé de M. Tisserand : une œuvre de cette importance ne saurait s'analyser en quelques lignes.

— En ouvrant le *Rapport sur le reboisement* présenté au conseil général de la Drôme par M. Félix Germain, au nom de la commission chargée d'examiner les travaux de reboisement, nous nous attendions à lire un compte rendu sérieux et impartial des travaux effectués en vue de cette opération d'une importance de premier ordre en même temps que délicate, difficile, épineuse et poussée généralement avec le plus grand zèle de la part des fonctionnaires qui la dirigent. Bien promptement déçus avons-nous été, car, dès la seconde page, l'esprit de dénigrement systématique se fait jour et la recherche d'une vaine popularité transpire presque à chaque ligne de ce recueil de critiques acerbes, malveillantes et de parti pris, mal dissimulées sous une modération apparente de langage qui, d'ailleurs, ne sait pas toujours se contenir.

Nous ignorons complétement quelle est la composition politique du conseil général de la Drôme ; mais nous serions étrangement surpris si l'on nous disait que le rapporteur appartient au côté droit de l'assemblée départementale. Par contre, nous ne le serions en aucune façon d'apprendre que cet honorable à des tenants avec le parti radical, et qu'en décrivant le mode d'exécution de l'œuvre du reboisement, il cherche à faire sa cour aux électeurs de ce parti que touche peu, naturellement, le haut intérêt général auquel correspond une œuvre de cette importance.

— M. Coutance, professeur d'histoire naturelle à l'École de médecine navale de Brest, a publié une *Histoire du chêne dans l'antiquité et dans la nature* qui est bien le traité le plus complet qui ait jamais été écrit sur ce roi de nos forêts. Les récits historiques et légendaires concernant le chêne chez les Juifs, les Grecs, les Germains, les Gaulois, comme chez les poëtes, et à l'époque de la chevalerie, n'occupent qu'une faible partie du volume. C'est une manière d'introduction.

Mais la description botanique de cet arbre avec la classification de toutes ses variétés, mais l'exposé de sa répartition sur les divers pays du globe, mais sa description physiologique, culturale et entomologique, mais son rôle et son importance dans les constructions navales, enfin les services accessoires qu'il rend à la médecine, à l'alimentation, aux industries de la tannerie, de la teinture, du liége et quelques autres, — voilà ce qui fait l'objet essentiel de ce volume fort curieux, mais écrit un peu trop au point de vue exclusif du chimiste, du pharmacien, et du pharmacien de marine qui plus est.

SALTUS.

THÉOLOGIE

Scritti apologetici di VINCENZO DI GIOVANNI, professore di filosofia nel seminario arcivescovile di Palermo. Parlerme, Antonio Palomes, 1875, in-12 de VIII-493 p. — Prix : 5 fr.

Le nom de M. Vincenzo di Giovanni n'est pas inconnu à nos lecteurs ; déjà bien des fois le *Polybiblion* a parlé des livres de l'érudit sicilien. Ce nouveau volume comme quelques-uns de ceux qui l'ont précédé est formé d'articles publiés dans divers recueils italiens, mais ici ce sont surtout des travaux inspirés par les attaques auxquelles la religion est plus que jamais en butte, que M. di Giovanni a eu la bonne pensée de réunir. Nous ne pouvons nous arrêter à chacun de ces travaux si nombreux et faits pour intéresser vivement les catholiques, montrer M. di Giovanni combattant Renan et Strauss, discutant avec Gioberti, réfutant Stuart Mill, Hebert Spence et Max Müller, renversant les arguments avec lesquels M. Bianchi-Giovini voudrait prouver la fausseté des Évangiles, et repoussant cette active propagande à laquelle les protestants se livrent dans sa patrie, bien inutilement d'ailleurs, car, suivant M. di Giovanni « l'Italie pourra être rationaliste et incrédule, mais protestante, jamais (p. 332). »

« La plus grande partie de mes livres, dit l'auteur dans une préface dont nous voulons au moins citer quelques lignes, a été consacrée à l'histoire littéraire et philosophique de la Sicile et de l'Italie ; d'autres ont eu pour but l'enseignement de la philosophie et l'étude de la langue italienne; celui-ci est consacré à ma foi de laquelle je n'ai jamais rougi et que je sens, au contraire, plus vigoureuse à mesure qu'on la combat et qu'on l'insulte davantage... Je ne crois pas, dans ma vie, avoir rien écrit sans une bonne intention, je n'ai pas tiré de profit matériel de mes ouvrages; grâce au temps dans lequel nous vivons ils m'ont souvent attiré des désagréments : il en sera peut-être encore ainsi pour ce volume, mais, quel que soit son destin, je m'y complais comme à une bonne action.»

TH. DE PUYMAIGRE.

SCIENCES ET ARTS

La Morale et l'athéisme contemporain, par l'abbé Élie Méric, professeur de théologie en Sorbonne, Paris. Albanel, 1875, in-18 de 458 p. — Prix : 3 fr 50

Ce volume est la quintessence des nombreuses leçons professées en ces derniers temps à la Sorbonne, par M. l'abbé Méric, sur les rapports de la morale avec l'idée divine. Aujourd'hui, des hommes se sont rencontrés qui, dans l'immensité de leur orgueil, ont essayé, au nom même de la Science, de couper le câble qui unit le ciel à la terre. Ils ont érigé l'athéisme en système. Ils le prêchent publiquement dans leurs écoles, dans leurs journaux, dans leurs clubs et dans leurs livres. Ils veulent trouver, en dehors de Dieu dont l'existence pour eux est incertaine ou chimérique, dans l'utilité matérielle de l'homme et de l'État, le fondement même de la morale et la loi du devoir. C'est contre ces désolantes doctrines que M. l'abbé Méric a écrit son livre. Le savant professeur de Sorbonne expose d'abord l'état actuel de la philosophie morale en France, en Allemagne et en Angleterre. Puis il prend chaque théorie en particulier et en démontre, à la double lumière de la raison et de la révélation, les erreurs philosophiques et le néant scientifique. MM. Littré, Robin, Auguste Comte, Charles Renouvier, Hartmann, Hockel, Stuart Mill, Herbert Spencer, Huxley, Moleschott, Vogt, Buchner, Tissot, Vacherot, Darwin, Broca et Schopenhauer sont, par lui, épluchés, analysés, réfutés dans leurs paradoxes, leurs négations et leurs sophismes. M. l'abbé Méric s'attache parallèlement à démontrer que la morale utilitaire, la morale indépendante, la morale positiviste et la morale déterministe, outre qu'elles n'ont ni base scientifique sérieuse, ni sanction absolue, ont pour résultats ultimes le doute, le désespoir et la haine. Dieu seul, dit-il, est le fondement et la sanction de la morale. Si la morale dérive de l'homme, l'homme peut impunément la violer — personne ne saurait l'en empêcher. Il n'y a qu'une morale éternelle, simple, vraie, immuable : c'est celle dont le principe est l'affirmation d'un Dieu créateur et législateur. Un système de morale qui n'a pas pour fondement l'idée du vrai Dieu est un édifice bâti sur un sable mouvant, et les défenseurs de la morale athée sont condamnés, par la logique, à des négations qui n'attaquent pas seulement l'économie surnaturelle du christianisme, mais qui ébranlent même les vérités essentielles à la conscience humaine et les bases naturelles de l'ordre social. Telles sont les conclusions de M. l'abbé Méric. Ce sont celles de la véritable science, du bon sens et de l'expérience. Si, en effet, certains philosophes modernes se contentent de limiter leurs tristes théories dans le domaine de la pensée pure, il n'en est pas de même

des peuples à qui l'on enseigne la haine de Dieu et de toute autorité. Ils traduisent, eux, l'idée en fait; ils en tirent brutalement les conséquences ; nous en avons vu quelques échantillons sous la Commune. Ce n'est pas beau.

Le livre de M. l'abbé Méric se recommande par de grandes qualités d'exposition et de discussion. Le style en est clair, concis et rapide. L'auteur est très-modéré envers les personnes et très-énergique contre les erreurs. Il a mis en pratique la maxime de saint Augustin : *Diligite homines, interficite errores.* Les jeunes gens des écoles, qui se laissent trop aisément séduire par certaines nouveautés, devraient faire de la *Morale et l'athéisme* une étude approfondie. Ils seraient prémunis et cuirassés contre les erreurs de la science contemporaine.

FIRMIN BOISSIN.

Traité de zoologie, *appliquée à l'industrie, au commerce et à tous les arts technologiques*, par M. A. F. NOGUÈS. Paris, G. Masson, 1875, 4 vol. in-8. — Prix : 15 fr.

Des quatre volumes que vient de publier M. Noguès, le premier traite de la classification et des mammifères; le deuxième, des vertébrés ovipares et des invertébrés; le troisième, de la physiologie comparée de l'homme et des animaux; le quatrième, de notions étendues sur l'élevage et les qualités des animaux domestiques, sur l'apiculture, la sériciculture et l'hygiène. On voit que cet ouvrage forme à lui seul l'équivalent d'une petite bibliothèque : compilation sans doute, mais, savamment faite et accompagnée de la citation des sources où l'on a puisé; il n'y manque même pas certaines notions de médecine. Bien conçu, l'ouvrage s'adresse à un public varié. M. Noguès a eu le mérite de rapprocher, dans certaines classes, l'étude des types fossiles de celle des types vivants. Sur certaines questions délicates, où les auteurs consultés par lui sont loin de s'entendre, il a dissimulé son embarras en citant les classifications ou les opinions contradictoires; sur celle de l'origine de l'homme, il l'admet comme quaternaire, mais lui refuse, avec grande raison, l'antiquité de l'âge tertiaire ; c'est déjà beaucoup que de lui assigner une date antérieure à celle de la période glaciaire. Comme dans tous les travaux faits par juxtaposition de documents, certaines parties y sont développées aux dépens des autres; celle de l'homme et des animaux domestiques y tient la plus large place ; celle des infusoires aujourd'hui soupçonnés ou même convaincus d'être l'origine de tant de maladies infectieuses, est réduite à une trop simple expression. Un grand nombre de dessins bien choisis et bien gravés rendent l'ouvrage des plus instructifs pour la jeunesse, à laquelle des livres plus savants sur certains points spéciaux seraient loin de donner certaines notions précises de zootechnie dont on sent trop souvent le défaut dans la vie usuelle.

EUG. FOURNIER.

Guide de l'art chrétien. Etudes d'esthétique et d'iconographie, par le comte DE GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT. T. VI et dernier. Paris, Didron ; Poitiers, Oudin, in-8 de XVI-450 p. avec planches et vignettes.— Prix : 10 fr.

Nous avons à plusieurs reprises (t. IX, p. 168; XI, p. 78; XIII, p. 224) rendu compte en détail de l'œuvre de M. le comte de Saint-Laurent. Elle est aujourd'hui terminée, et nous la croyons appelée à rendre de réels services aux archéologues et aux artistes. Se rendant à un désir que nous avons exprimé ici-même, M. de Saint-Laurent a consacré une partie de ce volume supplémentaire à des tables qui faciliteront singulièrement les recherches : 1° table des saints dont il est parlé dans l'ouvrage, donnant non-seulement le nom de chacun d'eux, mais l'indication des scènes où il figure, des études dont il est l'objet, etc.; ainsi, pour n'en citer qu'un exemple : « *Abel;* son type d'immortelle jeunesse, V, 55, 57 ; son sacrifice, II, 370, V, 69 ; sa mort, II, pl. X, 167, IV, 29, 40 ; Abel dans les limbes, V, 53. » — 2° Table des artistes dont il est parlé dans l'ouvrage : M. de Saint-Laurent donne la date de la naissance et de la mort, l'indication des œuvres principales, l'énumération de celles qui sont citées ou reproduites dans son livre. — 3° Table des auteurs et des écrits, rédigée d'après les mêmes principes que la précédente. — 4° Table générale fort détaillée.

Elles sont suivies d'une explication sommaire des planches de chaque volume, qui forme elle-même une sorte de table analytique des gravures.

La seconde partie du tome VI est remplie par des notes qui complètent certaines études déjà parues ou forment de nouvelles études sur différents monuments de sculpture ou de peinture. L'auteur y a placé plusieurs planches d'un grand intérêt.

Enfin, pensant que « l'Art, quand on prend ce terme dans sa généralité, s'entend des beaux-arts, et les comprend tous, » M. de Saint-Laurent a consacré quelques pages à des considérations sur la musique et l'architecture chrétiennes. Nous avons dit déjà tout le bien que nous pensions et tout l'effet que nous espérions de ce bel ouvrage. Nous ne pouvons mieux faire aujourd'hui que transcrire ces lignes adressées à l'auteur par Mgr l'évêque de Poitiers : « Vous avez mené à fin une œuvre laborieuse, difficile, importante. Les juges les plus compétents, et ceux que, en cette matière, on doit nommer les maîtres, ont loué votre travail. Ils y admirent non-seulement les connaissances variées et étendues de l'érudit, mais la très-remarquable sagacité de l'observateur, jointe à cette hauteur de vue et à cette sûreté de jugement qui sont le privilége des vrais savants chrétiens. Je n'ai qu'à souscrire à des éloges trop unanimement décernés, pour n'être pas mérités. »

J.-M. RICHARD.

Vita di Michelangelo Buonarroti *narata con l'aiuto di nuovi documente* da Aurelio Gotti, direttore della R. Galleria di Firenze. Florence, tip. della *Gazetta d'Italia* 1875, 2 vol. in-8 de XIII-332 et de 295 p. — Prix : 15 fr.

Sculpteur, peintre, architecte, poëte, immense dans les arts, grand dans les lettres, Michel-Ange devait apparaître comme le sujet des plus intéressantes études à bien des écrivains. A Condivi, G. Vasari, Quatremère de Quincy, John Herford, Er. Grimm ont raconté la vie et ont apprécié les œuvres de celui que Pindemonte appelait un homme à trois âmes. Tant de prédécesseurs n'ont pas effrayé M. Aurelio Gotti. M. Gotti n'a voulu, lui, ni se livrer à des considérations esthétiques sur Michel-Ange, ni grouper derrière Buonarroti les personnages et les événements de la grande époque où il apparut. M. Gotti — et c'était le moyen d'être neuf et de vivement intéresser — a eu surtout l'intention de faire connaître l'homme. « J'ai cherché, dit-il, à devenir son familier ; racontant les faits avec simplicité, éloignant tout artifice de style, tout embellissement de fantaisie. Tout le monde comprendra, du reste, que la grandeur d'un tel homme se montre mieux dans ce qu'il fit et dans ce qu'il écrivit que dans tous les efforts de celui qui voudrait la dépeindre. Toutes les fois que j'ai pu prendre sur sa bouche ou sur celle de ses contemporains les paroles propres à mon récit, je me suis efforcé de le faire en reproduisant, dans leur entier ou par fragments, des lettres et des documents de son temps. »

M. Gotti, en situation de lire les pièces si nombreuses qui composent l'*Archivio* Buonarroti, — mis d'une manière trop avare à l'abri des regards des curieux, — a pu faire ce qu'il n'avait été possible à aucun de ses devanciers de tenter. Ce n'est pas un spectacle peu intéressant de voir Michel-Ange, encore grandi peut-être par la distance, nous apparaissant en quelque sorte idéalisé comme une de ces magnifiques statues qui l'ont immortalisé, descendre pour ainsi dire de son piédestal et prendre tout à coup quelque chose d'humain, de vivant, se montrer dans les affaires, les tracas, les préoccupations de la vie intime. Une telle épreuve ne serait certes pas sans danger pour beaucoup de personnages illustres, mais Michel-Ange en sort à son honneur; il se montre fils tendre et dévoué, bon parent, non envieux des succès d'autrui, désintéressé, généreux. On ne voit guère dans sa longue vie qu'un seul point noir, c'est sa fuite de Florence, au moment de la guerre, fuite que n'explique pas très-bien une lettre de lui (t. Ier. p. 190, t. II. p. 64) et au sujet de laquelle on serait tenté de se rappeler le bouclier jeté par Horace. Buonarroti, cependant, déclare que ce départ ne lui fut pas conseillé par la peur et qu'il ne fut causé que par le désir de visiter la France.

Le premier volume de M. Gotti contient la vie de Michel-Ange ; le

second, imprimé en plus petit texte, renferme, sous le titre d'appendice, une énorme quantité de documents de toute espèce : généalogie des Buonarroti, lettres écrites par Michel-Ange ou à lui adressées, conventions relatives à divers travaux, projets d'édifices, de statues, musique composée pour trois de ses *madrigali*, cahiers de dépense, inventaires de meubles, de vêtements;... en parcourant toutes ces pages, on se croirait au lendemain de la mort du grand homme. Cette illusion, on l'éprouve, du reste, souvent, dès le premier volume, et là, ce qui la produit, c'est le style de l'auteur. Il semble s'être fait le contemporain de Michel-Ange par la manière même dont il écrit. M. Gotti a dû beaucoup lire les vieux classiques italiens dont sa phrase nous a bien des fois rappelé la belle langue.

La Vita de Michelangelo a été publiée avec un certain luxe, le papier est beau, l'impression très-nette. Elle est ornée de fac-simile, de reproductions d'armoiries, d'un portrait et de nombreuses vignettes à mi-page. TH. DE PUYMAIGRE.

Eaux-fortes de Jules de Goncourt. *Notice et Catalogue*, par PHILIPPE BURTY. Paris, Librairie de l'Art et Ch. Delagrave, 1876, in-fol. de XVIII-20 p. de texte et 20 planches. — Prix : 100 fr.

Le recueil d'eaux-fortes que nous annonçons est un ouvrage de luxe ; il est tiré à un petit nombre d'exemplaires, et est destiné particulièrement aux curieux que les raretés bibliographiques ou iconographiques intéressent. Les eaux-fortes de M. Jules de Goncourt ont été gravées par le jeune écrivain, enlevé trop tôt aux lettres et à ses amis, sans prétention aucune ; elles étaient distribuées à des intimes, qui les classaient dans leurs cartons à côté des estampes gravées par les amateurs du dix-huitième siècle, et si elles voient le grand jour, c'est que les éditeurs ont pensé qu'il y avait actuellement en France assez de collectionneurs à la piste des petites curiosités de l'art, pour récompenser leur entreprise. Quelques-unes des planches qui composent ce volume ont été publiées dans l'*Art du dix-huitième siècle*, une série de fascicules imprimés avec luxe, à Lyon, par L. Perrin, que l'on rencontre bien difficilement aujourd'hui ; mais la plupart n'avaient tiré que quelques épreuves. Une notice par M. Ph. Burty fait connaître un côté de la vie de Jules de Goncourt que l'on connaissait peu ou point ; un catalogue raisonné de l'œuvre du littérateur-artiste permettra aux curieux, qui font une recherche spéciale des estampes dues à la pointe des graveurs-amateurs, de se rendre un compte exact des eaux-fortes gravées par ce descendant de Watelet, et du comte de Caylus, et de Lalive de Jully. G. DUPLESSIS.

BELLES-LETTRES

Fables choisies de La Fontaine. Édition à l'usage des classes supérieures annotées par Frédéric Godefroy, auteur de l'*Histoire de la littérature française* et du *Lexique comparé de la langue de Corneille*, ouvrages couronnés par l'Académie française. Paris, Gaume, 1875, in-12 de vii-428 p. — Prix : 3 fr. 50.

Morceaux choisis des poëtes et prosateurs français du seizième siècle, *accompagnés de notices développées sur chaque auteur, de notes grammaticales, littéraires et historiques, précédés d'une grammaire abrégée de la langue du seizième siècle, d'études générales sur l'état de la poésie et de la prose à cette époque, et suivis d'un glossaire explicatif et étymologique de tous les termes sortis de l'usage, qui se rencontrent dans ce volume,* par le même. Paris, Gaume, 1875, in-12 de xxxi-520 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les deux nouvelles publications de M. Godefroy méritent les mêmes éloges que ses publications précédentes, et elles auront, je l'espère bien, le même succès.

Son édition des *Fables* de La Fontaine diffère, comme il le fait remarquer, de toutes celles qui ont été données jusqu'à ce jour en ce que l'infatigable travailleur a voulu y réunir deux conditions qu'il n'a trouvées rassemblées nulle part : 1° offrir un texte si sévèrement expurgé qu'il satisfasse les plus scrupuleux; 2° présenter des études biographiques et littéraires, et un commentaire continu, qui puissent rivaliser avantageusement avec les plus renommés travaux en ce genre, en leur empruntant ce qu'ils ont de meilleur, et en les complétant largement à bien des égards. Ce double programme a été parfaitement exécuté, et M. Godefroy a eu le droit d'ajouter (p. v et vi) : « Nos notes éclaircissent tous les points de grammaire, de lexicographie, d'étymologie, de style, de goût, d'histoire, de mythologie, de géographie, de morale, qui se rencontrent dans cet auteur si varié, celui de tous les classiques, peut-être, qui fournit le plus d'occasions naturelles d'initier les enfants et les jeunes gens à une foule de connaissances qu'ils compléteront ultérieurement. » L'excellente annotation des *Fables* de La Fontaine fera vivement désirer que M. Godefroy poursuive avec activité sa collection des principaux auteurs classiques, dans laquelle il nous promet de placer tout d'abord Pascal et Boileau.

Dans le volume consacré aux poëtes et prosateurs du seizième siècle, les morceaux ont été choisis avec autant de goût qu'ils ont été judicieusement commentés. Notices, notes, glossaire, tout est digne du lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions. En cherchant bien, je trouve à peine quatre ou cinq petites observations à soumettre à M. Godefroy. Il dit (p. 375) que Raymond Sebonde est un « philosophe espagnol du quinzième siècle. » M. l'abbé

Reulet a récemment démontré (*Un inconnu célèbre. Recherches historiques et critiques sur Raymond de Sebonde*; Palmé, 1875) que l'auteur du *Livre des Créatures* est né à Toulouse. — On lit (p. 423) : « Linceul, du latin *linteolum*, petit morceau de linge, de *linteum*, linge, de *linum*, lin, se disait pour drap de lit. Cette signification a duré encore quelque temps après d'Aubigné. » Cette signification a duré dans quelques provinces bien plus de temps que ne le croit M. Godefroy, et il y a quelques années à peine, en Gascogne, les notaires signalaient, dans les contrats de mariage, le nombre de *linceuls* qu'apportait en dot la future épouse. — La lettre du roi Henri IV à Marie de Médicis, rapportée page 456, et qui renferme le célèbre éloge de Plutarque, n'a pas paru authentique à de bons juges, et je crains bien qu'il ne faille y voir qu'un pastiche assez bien réussi. Le cardinal d'Ossat n'est pas né en 1536, à Cassagnalère (p. 462), mais en 1537, à Larroque (canton de Castelnau-Magnoac). Enfin, rien ne prouve (p. 470) que Bernard Palissy soit né dans un petit village du Périgord, à la Chapelle-Biron. On sait seulement qu'il est né dans l'Agenais. T. DE L.

L'Argénis de Barclai. Thèse présentée à la faculté des Lettres de Rennes, par ALBERT DUPOND, ancien élève de l'Ecole normale supérieure. Paris, E. Thorin, 1875, in-8 de VIII-196 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. A. Dupond s'occupait, dès 1869, de l'*Argénis de Barclai*; mais diverses circonstances l'empêchèrent d'apporter à la préparation de sa thèse toute l'activité qu'il aurait voulu y mettre, et il ne déposa son manuscrit entre les mains du savant doyen de la faculté de Rennes qu'au mois de juin 1874. A ce moment, M. Boucher, ancien professeur au gymnase protestant de Strasbourg, présenta et soutint à Paris (10 juin) une thèse latine sur le même sujet. M. Dupond craignit d'abord que son prédécesseur n'eût épuisé la matière, mais il fut bientôt rassuré : tout en rendant hommage au mérite de M. Boucher, il constate que cet érudit n'arrive pas aux mêmes conclusions que lui. Pour M. Boucher, Barclai a écrit un traité de politique et n'a nullement songé à faire un livre d'histoire. M. Dupond croit pouvoir démontrer que l'écrivain a voulu, dans son ingénieux roman, non-seulement exposer ses idées sur la manière de gouverner, mais encore peindre une époque. « Tandis que M. Boucher, dit-il (p. VII), repousse toute interprétation allégorique, nous pensons, au contraire, que l'*Argénis* est une perpétuelle allégorie, où le rôle de l'imagination s'est borné à travestir les personnages dans le but (*sic*) de piquer la curiosité, où l'auteur n'a presque rien inventé que quelques héros ou quelques épisodes secondaires ; qu'en un mot, son roman appartient à l'histoire, non à la philosophie. »

M. Dupond, soit dans l'*Introduction*, soit dans les six chapitres inti-

tulés : *Analyse du roman de l'Argénis ; Explication de l'allégorie ; Critique littéraire ; Du style de l'Argénis ; Religion et philosophie de Barclai ; Politique de Barclai*, a réuni un grand nombre de curieuses observations. La biographie de Jean Barclai est très-exactement retracée et tout ce que M. Dupond dit de l'*Argénis* me semble excellent. Je n'hésite pas à écrire avec lui, comme, du reste, avec la plupart de ceux qui ont examiné de près ce livre jadis si célèbre, que c'est d'un bout à l'autre, un tissu d'allusions à des événements et à des personnages de la fin du seizième siècle. Après la thèse si consciencieuse et si concluante de M. Dupond, il ne sera plus possible de soutenir que l'*Argénis* n'est pas un tableau voilé des troubles et des luttes qui remplirent les dernières années du règne de Henri III. T. DE L.

A History of english dramatic Literature to the death of Queen Anne, by A. W. WARD, M. A., etc. London, Macmillan and C°, 1875, 2 vol. in-8 de XLVII-604 et 643 p.

Avant que notre grand siècle littéraire, éclipsant par son éclat toutes les célébrités des siècles précédents, fût venu imposer à l'Europe l'admiration de ses chefs-d'œuvre aussitôt devenus les suprêmes modèles de l'art et du goût, et faire tomber dans l'oubli, comme des productions barbares, tout ce qui n'avait pas été soumis à ses propres règles, deux pays, bien différents de race et de génie, l'Espagne et l'Angleterre, s'étaient créé un théâtre national. Ce théâtre, leur plus sûr titre à la gloire littéraire, tout indigène et tout imprégné de la saveur du sol natal, s'était formé spontanément et librement, sous le seul contrôle du jugement populaire, par la seule impulsion de quelques grands poëtes. Il ne procéda d'aucune imitation classique ou étrangère, mais se façonna peu à peu d'après les idées, les mœurs, le tempérament de tout un peuple ; il concentra, pour son développement et son épanouissement, tout l'effort des plus hautes intelligences ; il eut parfois la bonne fortune de susciter des génies, mais son charme propre et sa marque distinctive furent, avant tout, l'originalité.

M. Ward, déjà connu par des travaux historiques estimés, vient de livrer au public un volumineux ouvrage sur l'*Histoire de la littérature dramatique de l'Angleterre*. Bien que l'auteur ait cru devoir s'arrêter à la mort de la reine Anne, et laisser ainsi de côté, comme n'ayant rien ajouté de personnel à l'œuvre de leurs devanciers, des écrivains d'une certaine réputation, Fielding, Goldsmith et Sheridan, son travail forme cependant un tout complet. Le théâtre anglais, à la fin du siècle dernier, était en pleine décadence pour avoir méconnu « ces deux forces qu'aucune littérature dramatique ne peut impunément négliger : les lois de la morale et le génie national. »

M. Ward prend le drame anglais à son origine, dans les *mystères* du moyen âge, le suit dans ses premiers développements, et arrive aux prédécesseurs de Shakespeare, Lyly, Kyd, Marlowe, Greene, Thomas Lodge. Puis il s'occupe de Shakespeare lui-même, de ses contemporains et de ses successeurs, Ben Jonson, Heywood, Beaumont et Fletcher, Webster, Massinger. Il termine enfin par Dryden, Howard, Lee, Otway, Congreve. Avec Addison, se clôt la liste des poëtes tragiques; avec Richard Steele, celle des comiques. Cette longue étude, dans sa partie la plus importante et la plus soigneusement traitée, s'applique donc particulièrement à l'époque où le théâtre anglais était vivant et original, c'est-à-dire à cette époque qui va de la fin du seizième au commencement du dix-huitième siècle. De ce moment, la tradition du vieux drame anglais est perdue: la tragédie s'étiole dans des imitations françaises; la comédie, bourgeoise et sentimentale, tombe dans l'immoralité.

Une œuvre aussi considérable échappe à l'analyse par son étendue même. L'auteur accorde peu à l'agrément; il se montre très-sobre de citations des écrivains dont il parle; il catalogue leurs pièces, et en indique sommairement le sujet, ainsi que la valeur intrinsèque ou relative. Le lecteur est censé les connaître. La partie biographique est aussi très-brièvement traitée : les faits principaux et incontestables sont relatés sans recherche d'effet; la légende, le roman ne trouvent aucune grâce devant l'impitoyable critique. Enfin, peu de dissertations générales et de vues d'ensemble. Il semble que M. Ward craigne que la place lui manque, dans ces treize cents pages in-8, pour tout ce qu'il veut dire. Dans sa hâte d'utiliser tous les documents ayant trait à son sujet, il résume, condense, extrait, entasse les noms, les dates, les titres, les faits, les opinions d'autrefois, les découvertes d'hier et d'aujourd'hui, ses recherches et ses appréciations personnelles; il connaît tout, il dit tout, toujours aussi pressé que positif et imperturbable, et vous renvoie sans cesse pour plus de détails à de nombreuses monographies anglaises et allemandes. Son livre est une exposition claire, rapide, minutieuse et complète de l'état actuel de toutes les questions de critique, de biographie, de chronologie, de bibliographie, avec la solution que l'érudition moderne a pu leur donner.

C'est un livre bien anglais : des faits, des faits et encore des faits. En France, nous comprenons autrement la critique littéraire : nous ne sommes pas fâchés qu'elle se déride parfois un peu et nous laisse reprendre haleine. Cette différence explique sans doute pourquoi M. Ward n'a tiré aucun parti des études de nos compatriotes sur le théâtre anglais. Il en nomme quelques-uns : MM. Guizot, Villemain, Victor Hugo, Mézières, etc.; mais il ne semble pas s'être donné la peine de les lire. Il cite M. Guizot d'après une traduction anglaise, et

Voltaire lui-même, dont le sans-façon vis-à-vis de Shakespeare méritait d'être relevé, a eu besoin, pour arriver jusqu'à lui, de l'intermédiaire de deux critiques allemands, MM. Hettner et Elze.

Une introduction, où l'auteur définit d'une façon générale et exacte le drame, la tragédie, la comédie, etc., et un index détaillé complètent cette œuvre de beaucoup de patience et d'érudition.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Frédéric II philosophe, par G. RIGOLLOT, professeur de philosophie. Paris, E. Thorin, 1875, in-8 de 270 p. — Prix : 4 fr. 50.

Le moment semblera peut-être mal choisi pour présenter au public français un panégyrique du roi de Prusse Frédéric II. M. Rigollot a-t-il cherché à rendre moins pénible l'épreuve à laquelle il a cru devoir soumettre notre impartialité en nous parlant du philosophe plutôt que du roi ? Si les relations de la France avec le roi de Prusse n'ont pas toujours été des plus agréables, on ne peut nier que Frédéric II, par les idées, par la forme, par la langue même, ait été philosophe français. Mais il faut convenir aussi que ce n'est pas son côté le plus original et le plus brillant. Grand roi et habile capitaine, il n'a su être, comme philosophe, qu'un amateur, très-sincère sans doute et très-persévérant, mais aussi médiocre que peu convaincu. Sainte-Beuve a dit de lui que « le fond de sa nature était le goût des choses de l'esprit, et qu'il était, avant tout, un homme de lettres. » C'est, en effet, comme homme de lettres qu'il est devenu philosophe, les belles lettres étant alors très-envahies par la philosophie : elles furent toujours son péché mignon et son refuge préféré au milieu des soucis du gouvernement.

Non-seulement il n'a créé aucun système, mais il ne s'est attaché à aucun ; partisan de Leibniz, il passe tout d'un coup à Voltaire, puis il hésite, se contredit, prouve l'existence de Dieu, nie celle de l'âme, admet l'éternité de la matière, et finit par avouer que « les questions métaphysiques sont au-dessus de notre portée, » et « qu'il est plus important de digérer que de connaître l'essence des choses. » Singulier philosophe ! D'abord religieux et libertin, il devient sceptique, prêche la morale et défend d'insulter aux croyances établies. Il ne s'acharne pas aux questions insolubles, il quitte la discussion : « Plus on quintessencie cette matière, dit-il, plus on s'embrouille. » Cette bonne foi ne vaut-elle pas mieux que l'entêtement ordinaire des sophistes ? Il doute donc de la métaphysique elle-même, qui ressemble « à un charlatan : elle promet beaucoup, mais l'expérience fait connaître qu'elle ne tient rien. » Il pousse le doute plus loin encore ; dans son désespoir d'arriver à aucune certitude, il dépasse les bornes

ordinairement reconnues : les mathématiques lui paraissent « susceptibles d'illusion. »

Cependant il croit fermement à la morale ; mais, malgré toute sa bonne volonté, il ne s'y *embrouille* pas moins. Sur quoi faire reposer la morale, quand on nie l'existence de l'âme ? Sur l'intérêt, pense-t-il, qui doit être notre premier principe d'action ; et la vertu est notre plus grand intérêt. Si ce motif n'est pas assez puissant, il reste « la force et le bourreau. » Tels sont les moyens. Le but est le bonheur, car « le vrai bonheur est fait pour les cœurs vertueux. » Mais, comme s'il ne parvenait pas à se convaincre lui-même, il avoue que le bonheur « n'est qu'une illusion, » que c'est une « affaire de tempérament. »

Tel est l'homme qu'il fallait suivre pas à pas dans toutes ses incertitudes et ses contradictions. M. Rigollot s'est tiré avec honneur de la tâche difficile qu'il s'est imposée. Il le laisse parler, rassemblant avec art et patience des phrases, des mots caractérisques mais épars, analysant, s'éclairant souvent de l'ordre chronologique pour mettre un peu d'ensemble dans cette absence de système. A ce point de vue, il faut louer ce consciencieux travail. En même temps que le philosophe, M. Rigollot étudie forcément l'homme privé, le souverain. Il est rempli d'indulgence pour son héros : on sent qu'il ne condamne qu'à regret ses actes les plus blâmables et ses théories les moins admissibles. Toutes les opinions de l'auteur ne sont pas dictées par un jugement assez sévère, par une croyance assez haute et assez ferme : bien des lecteurs s'étonneront de le voir comparer Frédéric II à saint Louis et de l'entendre dire que « le scepticisme a affirmé, le premier, les droits de l'homme. »

EMM. DE SAINT-ALBIN.

André-Marie Ampère et Jean-Jacques Ampère. Correspondance et Souvenirs (de 1805 à 1864), recueillis par Mme H. C. Paris, Hetzel, 1875, 2 vol. in-12 de 508 et 461 p. — Prix : 7 fr.

Le volume intitulé *Journal et correspondance de Marie-André Ampère* nous avait déjà fait pénétrer très-intimement dans les fraîches amours et le gracieux ménage du grand homme (voir t. VII, p. 187). Toutes ces joies pures du mariage chrétien sont emportées avec sa digne et bien-aimée femme Julie Carron ; à la fleur de l'âge et de la gloire, voilà le cœur d'Ampère ravagé. Il écrit à son ami Bredin des lettres désespérées de tout, même de la religion (I, 22). Bredin se donne à tâche de le ramener à la foi, tâche facile, car, au fond, Ampère n'a jamais cessé d'être chrétien ; ces courtes défaillances sont bientôt guéries, et pour toujours. Son vaste génie s'adonne à la philosophie avec autant de passion et de succès qu'à toutes les sciences ; de là

une correspondance avec Maine de Biran. Cependant ses amis ont la malencontreuse idée de le pousser à une seconde union, qui fut aussi malheureuse que la première avait été douce. D'ailleurs son activité d'esprit et de cœur reste infatigable : métaphysique, mathématiques, physique, chimie, tout est son domaine ; et la tendresse anxieuse de son amour paternel, pour l'enfant qui deviendra Ampère l'historien, ne l'empêche pas d'aimer jusqu'à souffrir de leurs moindres maux ses amis, les hommes, la patrie. Quel directeur d'études pour ce jeune homme, et quelles touchantes expansions entre le père et le fils !

A vingt ans, ce lauréat de tous les concours est présenté à une ancienne amie de sa famille, Mme Récamier, qui, alors âgée de quarante-trois ans, était encore dans toute la puissance de la grâce et de la beauté, et tenait doucement le sceptre du goût, de l'esprit, de l'amitié et de la conversation dans son petit royaume exquis de l'Abbaye-aux-Bois : Jean-Jacques Ampère a trouvé sa *patrie* (II, 230), et il ne la quittera plus, de cœur j'entends ; car il en sera le plus vagabond citoyen ; mais, de tous les coins du monde, il y reviendra toujours.

D'abord, comme les autres, il subit le charme de l'enchanteresse : le voilà amoureux. Mais, si enthousiaste ou désespéré qu'il se montre dans maint billet (I, 208, 211, 217, 225), il est évident qu'aucune espérance ne lui est donnée ; on veut être son amie, rien que son amie, et l'on y parviendra en dépit de lui. Comment une lettre du 25 octobre 1825 a-t-elle pu faire imaginer à l'éditeur « la possibilité d'un divorce (I, 366) ? » Mme Récamier divorçant à quarante-huit ans pour épouser un garçon de vingt-cinq, neuf ans après que le divorce a été aboli définitivement par la loi formelle du 8 mai 1816, cela fait sourire ! Si, comme c'eût été convenable, on eût mis en regard de cette correspondance quelques-unes des réponses de Mme Récamier déjà publiées par Mme Lenormant, sa fille adoptive, on aurait vu avec quel art affectueux la fée de l'Abbaye-aux-Bois savait contenir ce beau feu dans lequel il y avait beaucoup d'imagination et surtout de jeunesse ; un « petit mot » suffisait pour le calmer, et, courrier par courrier, Ampère demandait « pardon de ses rabâcheries (I, 366). » Pourquoi l'éditeur nous a-t-il privés de ces « petits mots ? » Mme Récamier, appartenant comme les Ampère à la vieille bourgeoisie lyonnaise et connaissant les chagrins de leur intérieur, s'intéressait vivement à la vocation littéraire et morale du futur académicien ; elle lui donnait des conseils maternels sur la vie et sur la religion ; elle cherchait à le marier et s'associait aux espérances de son père qui rêvait une union avec Mlle Cuvier : la lettre du 26 octobre 1826 en fait foi ; et si le hardi voyageur refuse, l'obstacle ne vient point d'une passion sans espoir, mais, comme il le dit fièrement, « du sentiment de son indépendance (I, 395). » Il y a chez le jeune Ampère une exubérance de sensibilité

qui déborde tantôt en accès de mélancolie comme quand il est jaloux de Mme Swetchine (I, 361), et tantôt en joie enfantine comme celle qu'il éprouve à la réception d'un portrait (I, 423). Mais, dès 1824, lorsque le salon de l'Abbaye-aux-Bois se transporte pour un temps à Rome, quelque ardeur qu'il mette à suivre Mme Récamier, et si passionné qu'il se dise, ses amours sont déjà Saint-Pierre et le Colisée (I, 256, 258, 261). En peu d'années, la violence de ses premiers sentiments se modère, pour faire place à cette exquise affection si finement observée par La Bruyère au chapitre *du Cœur* : « L'amitié peut subsister entre des gens de différents sexes. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme, et réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure ; elle fait une classe à part. » Désormais les sentiments du jeune Ampère pour sa belle protectrice seront de cette nuance rare et délicate, que rien ne pourra jamais altérer ni ternir.

Dans l'agitation perpétuelle qui le mènera jusqu'au dernier jour à travers la terre et la mer, d'Égypte en Écosse et de Suède en Amérique, il sait acquérir et garder beaucoup d'amis ; il ne cesse jamais de penser à sa famille et surtout à son père : « Je suis entouré de gens bien malheureux ; je ne veux m'occuper que de la destinée des autres (I, 301). » En 1829, il conduit à Hyères l'illustre savant, déjà malade, et dont six ans plus tard la dernière lettre sera pour son fils : « Je succombe à la fatigue d'écrire ; je te quitte avec une tendresse que rien ne peut surpasser (II, 96). » Et il meurt.

Un des attraits de cette correspondance est de nous donner des échantillons du style familier de quelques hommes célèbres tendrement liés avec J.-J. Ampère, comme Adrien de Jussieu, Alexis de Tocqueville, Ozanam : « Vous êtes l'auteur, lui écrit celui-ci, de toute ma prospérité ; vous m'avez pris comme un frère dans la maison de votre saint et glorieux père (II, 132). » Cette effusion fraternelle fait regretter que le recueil de Mme H. C. ne renferme qu'*une* lettre d'Ozanam à Ampère, et *aucune* d'Ampère à Ozanam. Le professeur tout chrétien de la Sorbonne eut une influence considérable sur son collègue un peu tiède du Collége de France, et après la mort d'Ozanam, Ampère a consacré plusieurs mois à revoir les épreuves des manuscrits de son ami. Les lettres d'Alexis de Tocqueville sont, au contraire, fort nombreuses, et l'on y trouve des mots échappés au courant de la plume, qui n'auraient pas dû être imprimés ; il les eût certainement désavoués (II, 280). Est-ce bien avec l'approbation des auteurs ou de leurs héritiers qu'ont été livrées au public toutes les lettres signées de grands noms qu'on lit dans le second volume ?

La révolution de 1848 trouve Ampère, filial et dévoué, entre Mme Récamier aveugle et Chateaubriand qui s'éteint. A propos de

Louis Bonaparte, la politique lui inspire de sévères réflexions : « Revenir à des princes, quand ils ne sont plus des principes, faire la restauration de l'illégitimité et de l'usurpation, c'est vraiment par trop reculer (II, 161). » Il accompagne le corps de Chateaubriand à Saint-Malo, et rend compte de la cérémonie à Mme Récamier dans de longues lettres émues (II, 163, 165, 167, 168). Puis c'est elle qui meurt, puis Ozanam, puis Tocqueville. Tant d'épreuves ne diminuent, point l'activité ni la fécondité de son travail incessant, jusqu'à ce que la mort le prenne lui-même tout à coup, le crayon à la main.

A la fin de ce recueil, on trouve un fragment dont le testament d'Ampère paraissait interdire implicitement la publication (II, 430, 431); il serait téméraire de le regarder comme une profession de foi. En 1859, six ans avant sa mort, Ampère a écrit quelques pages un peu exaltées et mystiques, où il hésite à se reconnaître tout à fait chrétien; et parce qu'il ne les a pas détruites ou expliquées, elles s'étalent incomplètes, à la suite de sa correspondance, comme un testament religieux! Mais un peu de légèreté et d'indiscrétion semble s'être glissé dans la confection de ces deux volumes. Je ne parle pas de petites erreurs de fait ou de date, ni d'une orthographe qui travestit des noms très-connus. Mais pourquoi révéler en détail des afflictions intimes que, dans toutes les familles, on dérobe autant que possible à l'indifférence ou à la malveillance du public? Ne suffit-il pas de savoir d'une manière générale que le père ne fut heureux ni dans son second mariage ni dans celui de sa fille, pour admirer la puissance sereine de son génie parmi de si poignantes préoccupations? N'est-ce pas assez aussi pour expliquer comment le fils, toujours hors de chez soi, s'est refait dans l'amitié la famille qu'il ne pouvait trouver dans la parenté? Initier minutieusement le public à des malheurs privés, pour qu'il n'ignore absolument rien dans la vie d'un grand homme, c'est, par un sentiment louable en apparence, oublier la pudeur domestique et violer le secret du foyer. Ainsi, les Ampère ont un cousin dont ils ne sont pas fiers; pendant trente-six ans, il le font vivre, le cachent autant que possible, et enfin l'enterrent honorablement : le petit scandale qu'ils se sont donné tant de peine à atténuer, le voilà imprimé tout au long (II, 117). Cette intempérance de révélations atteint au risible : la postérité saura qu'à Paris J.-J. Ampère faisait faire son ménage par sa portière, et que, dans sa valise, en voyage, il mettait son argent « dans sa chaussette (*sic*, II, 85, 87). »

Laissons ces misères. Quand on contemple ces personnages qui, presque nos contemporains, semblent déjà d'un autre âge, quand on évoque cette société disparue des Ampère, de Mme Récamier, de l'Abbaye-au-Bois, on redit avec La Bruyère : « Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés mé-

diocres, » et l'on se demande avec tristesse si notre siècle, sur sa fin, ne produit plus que médiocrité. C. J. JEANNEL.

Lettere inedite di Silvio Pellico a suo fratello Luigi, publicate del sac. prof. C. DURANDO. Tome LXXXIV de la *Biblioteca della Gioventù italiana*. Turin, Libreria dell'Oratorio di S. Francesco di Salles, 1875, in-16 de 269 p. — Prix : 75 cent.

Tous ceux de nos lecteurs qui entendent un peu la langue italienne voudront lire le petit volume dont la *Biblioteca della Gioventù* vient d'augmenter ses publications. Le souvenir des *Prigioni* suffit pour recommander les lettres que l'auteur adressait à son frère, et qui sont imprimées pour la première fois. Cette correspondance ne peut, sans doute, être comparée à celle du comte de Maistre ou d'Alexis de Tocqueville; les sujets traités n'appartiennent, en général, ni à la politique, ni à la philosophie : ce sont des détails de vie intime auxquels se complaît surtout Silvio Pellico, mais on aime à voir cet écrivain si sympathique, pour ainsi dire, en robe de chambre. Au reste, les aperçus ingénieux, les pensées élevées ne manquent pas dans ce recueil. Ils se mêlent à chaque instant aux nouvelles que Pellico rassemble pour distraire son frère malade, qui mourut bien peu de jours après la dernière lettre que renferme le volume. Pellico se préoccupe beaucoup de ce qui se passe en France ; beaucoup de Louis-Philippe et de M. Thiers. Au sujet du premier, il écrit en 1840, que le gouvernement de Juillet ne peut manquer d'aboutir à une république : « Cette république peut tarder plus ou moins, selon l'habileté de Louis-Philippe ; mais, selon moi, elle arrivera par une inévitable nécessité de logique. » Ces réflexions sont amenées par la présence de M. le comte de Chambord à Florence : « Il paraît, dit Pellico, que le duc a plu à tout le monde par un mélange de courtoisie, de naturel et de manières très-dignes... Il se montre très-attaché à tous les Français, quel que soit l'étendard qu'ils suivent; il est plein d'égard pour tous les mérites et fait voir le désir de s'instruire plutôt que le goût des plaisirs de la jeunesse (p. 190). » Pellico parle fréquemment d'autres personnages contemporains et aussi de certaines questions littéraires. Lorsqu'il s'exprime sur lui-même, il le fait avec beaucoup de modestie. « Arrivant à moi, dit-il, voici ce qu'il m'en semble. Un esprit discret, un goût, une manière, m'ont valu un *tantinet* de célébrité ; mes malheurs l'ont augmentée. En disant cela suffit comme cela, je suis la prudence et me conduis selon le sentiment que j'ai de mes faibles forces. »

L'éditeur nous fait espérer qu'il publiera beaucoup d'autres lettres de Pellico, si ce volume est reçu avec plaisir. — Nous croyons qu'il ne peut, à cet égard, exister le moindre doute.

TH. DE PUYMAIGRE.

Œuvres de MM. Alfred, Gustave et Jules de Wailly, réunies et publiées par Gustave de Wailly, ancien maître des requêtes au Conseil d'État, ancien inspecteur général de la liste civile du roi Louis-Philippe. Paris, Firmin-Didot. — Théatre, 2 vol. in-8 de 629 et 577 p. — L'Enéide, livres I, II, III, IV, traduction nouvelle en vers français, avec le texte en regard, par M. Gustave de Wailly. 1 vol. in-8 de 317 p. — Prix : 13 fr.

L'extrême difficulté de traduire Virgile en vers français n'a pas effrayé M. Gustave de Wailly. Doué d'un style vraiment poétique, il laisse rarement apercevoir la gêne qu'impose un tel texte à suivre mot à mot ; il cherche à rendre les nuances, les effets, et il y réussit souvent. Pour les amateurs, c'est un plaisir de comparer l'interprète et l'auteur, de suivre cette lutte incessante du texte qui résiste impassible, et de la traduction qui attaque, tantôt habile et tantôt audacieuse : elle ne triomphe pas toujours, mais elle ne recule presque jamais. Pour ceux qui sont privés d'admirer directement la splendeur de Virgile, cette image sera encore une des plus colorées et des moins infidèles ; et l'on doit féliciter l'Académie d'avoir si bien placé une de ses dernières couronnes. Peut-être, par endroits, M. G. de Wailly traduit-il un peu longuement :

Venit summa dies et ineluctabile tempus
Dardaniæ : fuimus Troes, fuit Ilium, et in-
[gens
Gloria Teucrorum ; ferus omnia Juppiter
[Argos
Transtulit — (*Æn.*, II, 324).

Il est venu ce jour fatal, inévitable,
Le dernier jour de Troie ! Il fut une Ilion !
Peuple fameux hier, peuple aujourd'hui sans
[nom,
Il n'est plus de Troyens ! Troie accablée ex-
[pire,
Troie est morte à jamais ! Gloire, puissance,
[empire,
Le souverain des dieux, contre nous irrité,
A tout, dans sa colère, en Argos transporté

Nul ne niera le mérite de la traduction ; mais le modèle ! Cette concision forte qui n'ôte rien à l'ampleur ni à la clarté, est un des secrets de l'art virgilien. L'idée, frappée en trois vers, s'affaiblit paraphrasée en sept lignes.

Passons de Calliope à Thalie. Le théâtre original et spirituel de MM. de Wailly comprend seize pièces : quatorze comédies et deux drames. De ceux-ci, le premier : *Amour et Intrigue*, a été inspiré par Schiller, et la comparaison avec le maître allemand ne semble pas défavorable aux imitateurs français. D'ailleurs, rien n'y manque des éléments constitutifs du drame sentimental, pas même *la croix de ma mère* (I, p. 108). Cette pièce, écrite en vers élégants et faciles, reste l'une des meilleures du genre ; il y a des caractères touchants, l'émotion s'y soutient sans fatigue, et l'on n'en commence pas la lecture sans aller jusqu'au bout. L'autre drame, soi-disant historique, suppose que François II n'est pas mort le 5 décembre 1560. Endormi par un narcotique et emprisonné, comme un Masque de fer, au château de Calais, il fuit en Écosse, déguisé en troubadour, et meurt assassiné au moment où Marie Stuart le reconnaît. Il n'y a rien de remarquable

qu'un gracieux duo d'amour entre ces deux royaux époux qui sont encore des enfants.

Mais c'est dans la comédie de mœurs que réussit le mieux le talent collectif ou séparé de MM. de Wailly. Tout leur théâtre comique mérite d'être lu. On y trouve, en général, des caractères naturels et finement tracés, des intrigues amusantes et bien menées, une verve gauloise de bon aloi, un style pur et franc, enfin, du bon sens et de l'esprit toujours, de la morale quelquefois. On n'y peut guère reprocher qu'un malin penchant à dépeindre sans cesse la fragilité conjugale. — Le *Mort dans l'embarras*, major prussien laissé comme tué sur un champ de bataille, croit habile de ne pas démentir son faux décès, et se trouve pris dans un imbroglio où il lui devient aussi gênant de rester dans le tombeau que de ressusciter. — L'*Oncle Philibert*, prodigue et viveur, entreprend l'éducation d'un neveu et d'une nièce de seize ans : adieu la couture et le code ; vivent les bals et les chevaux ! Tout se termine pour la plus grande gloire du pôt-au-feu et de Justinien. — La *Folle*, qui a été jouée par Jenny Vertpré, n'a perdu la raison que par désespoir d'amour et la retrouve au retour de l'infidèle. — L'amusante bluette d'*Anglais et Français* a été composée pour le célèbre acteur anglais Abbott; c'était un de ses triomphes. — Le *Comité de bienfaisance* offre une intéressante étude de mœurs ; *Moiroud et Cᵉ* et les *Premières armes de Blaveau* sont de jolis actes sur des données un peu scabreuses ; *Anatole* est un très-honnête homme entouré de trop de vilaines gens. — Les *Trois Lunes* nous font suivre deux ménages pendant vingt-cinq ans; au début, c'est la lune de miel; dix ans après, c'est la lune rousse ; puis, plus tard encore, c'est une nouvelle lune de miel qui se lève pour les enfants. — On rit de bon cœur aux aventures d'un usurier, d'un garde de commerce et « d'*Elzéar Chalamel Iᵉʳ*, élève de neuvième année, professeur de toute espèce de sciences, telles que billard, lansquenet, bouillotte, etc. (II, p. 44). » — *Ma place et ma femme* expose le tableau ressemblant, mais peu flatté, de la bureaucratie ministérielle. Le chef de division, le sous-chef, le solliciteur, le garçon de bureau, les femmes dans la coulisse, tout le personnel est sur pied, pris sur le vif, et mêlé à une intrigue amusante.— Dans *Le Mari à la campagne*, la prétendue campagne pour laquelle s'absente si souvent Monsieur est le salon d'une belle voisine, aussi aimable que Madame, guidée par sa mère, se montre sévère et revêche ; grâce aux conseils d'un ami, que la belle-mère a d'abord mis à la porte, Madame sait aussi devenir aimable, et Monsieur revient de la campagne. — Malgré quelques personnages comiques, la grande pièce historique de *Monk*, donnée comme comédie, mériterait plutôt le titre de drame par la hauteur de plusieurs scènes et de certains caractères; la seconde moitié de l'acte IV pousse l'émotion au comble et s'élève au niveau de

la tragédie : *vocem comœdia tollit* (II, p. 166-178). — Enfin, une comédie pleine d'actualité, malgré ses vingt-sept ans de date, c'est *Une famille d'ouvriers en* 1848. Il est impossible de mettre en scène avec plus de vérité, d'émotion et d'à-propos le résultat désastreux des creuses théories sociales ; ce serait rendre service à la société que de répandre et de représenter cette fidèle peinture des folies et des vertus populaires.

M. Gustave de Wailly est doublement modeste ; par cette publication collective, il n'a d'autre ambition que de se réunir encore aux deux frères dont la mort l'a séparé, et sa piété fraternelle lui fait mettre sous le nom de tous une œuvre qui lui appartient en propre pour les trois quarts : il en sera récompensé par la juste renommée qu'elle attirera sur son nom et sur le leur. C. J. JEANNEL.

HISTOIRE

Atlas de poche des départements et colonies de la France (108 cartes). Paris, au Comptoir géographique de Lassailly frères, 1875, in-12, relié en toile. — Prix : 12 fr.

S'il entrait dans l'esprit des éditeurs de cet *atlas-bijou* de le destiner aux enfants et aux gens du monde et non aux écoles primaires, ils ont parfaitement atteint leur but. Il réunit, en effet, toutes les conditions désirables de netteté dans le tracé et d'élégance dans l'exécution ; mais son format même semble l'exclure des écoles où les grands atlas et surtout les cartes murales sont indispensables à l'enseignement. La petitesse de chaque carte ne nuit nullement ici à sa clarté, et le graveur a vaincu une difficulté sérieuse en rassemblant tous les renseignements géographiques nécessaires sur une aussi faible échelle, tous... sauf un :— le relief montagneux fait absolument défaut. Mais, si c'est une excuse, combien d'autres atlas d'un format plus grand laissent à désirer sous ce rapport ! Les cours d'eau sont marqués en bleu, les chemins de fer, les routes nationales et départementales sont indiqués ainsi que les limites des arrondissements et des cantons, et, outre les préfectures, sous-préfectures et chefs-lieux de cantons, toutes les communes au-dessus de cinq cents habitants. La série des cartes pour chaque département s'ouvre par une carte générale de l'Europe, une de la France coloriée, une des chemins de fer et une carte physique donnant par courbes fines les équidistances de 100 mètres et, par courbes fortes, celles de 500 mètres. Les dix-sept dernières cartes sont celles d'Alsace-Lorraine, des colonies françaises (dont quatre pour l'Afrique) et un plan de Paris colorié. Les cartes des colonies laissent un peu à désirer (notamment celle de la Réunion) sous le rapport des détails ; mais nous savons que les éditeurs préparent déjà une nouvelle édition plus complète. Nous ne voulons point en attendre

l'apparition pour recommander celle-ci et les féliciter d'avoir mené à bon terme une entreprise présentée au public dans de pareilles conditions d'exécution et de prix. Ils viennent de publier également, sous la direction de C. Flammarion, un *atlas astronomique de poche* du même format (prix : 75 cent.), comprenant neuf tableaux avec notices générales sur le système planétaire et solaire, sur les étoiles, etc., et qui nous paraît digne d'être signalé aux amateurs. Ils ne s'arrêteront pas dans cette voie nouvelle de vulgarisation scientifique ; la petite et remarquable carte de l'*Herzégovine* éditée tout dernièrement dans les mêmes conditions, au prix de 15 cent., est la première feuille d'un atlas général qui s'écoulera rapidement, nous n'en doutons point. F. R.

L'Egypte et Moïse. — Première partie. *Les Vêtements du grand prêtre et des lévites ; le Sacrifice des colombes, d'après les peintures et les monuments égyptiens contemporains de Moïse* par l'abbé Victor Ancessi. Paris, Ernest Leroux, 1875, in-8 de 151 p. avec 9 planches de gravures. — Prix : 10 fr.

La pensée d'interpréter divers passages de la Bible à l'aide de l'histoire, de la littérature et des coutumes égyptiennes ne date pas d'aujourd'hui. Elle avait déjà frappé les Pères de l'Église, et si elle était pour eux d'une réalisation difficile parce que les documents leur manquaient, ils comprenaient du moins tout l'avantage qu'on pourrait tirer de ces donneés pour l'explication des saintes Lettres. L'expérience a prouvé depuis que leur supposition n'était point vaine, car on a réussi plus d'une fois non-seulement à commenter, à *illustrer*, au moyen des monuments de l'ancienne Égypte, les textes bibliques où il est explicitement fait question de ce pays, mais encore à expliquer des ressemblances de mœurs et d'idées qu'on avait remarquées entre ses habitants et le vieux peuple hébreu. Deux exégètes allemands, Hongstenberg, et plus récemment M. Ebers, ont publié d'importants travaux à ce sujet ; marchant sur leurs traces, M. l'abbé Ancessi, connu du monde savant par plusieurs excellents essais philologiques, a eu l'heureuse pensée de doter la France d'un ouvrage du même genre, entrepris sur une plus large base, et c'est la première partie de son travail que nous avons actuellement sous les yeux. Elle se compose d'une introduction, de deux dissertations et de conclusions finales. Dans l'introduction (p. 7-26), l'auteur nous fait connaître son dessein. Après avoir tracé à grands traits l'histoire des humbles débuts d'Israël, auxquels il oppose le tableau de la splendide civilisation de l'Égypte à la même époque, il nous montre les fils de Jacob conduits providentiellement dans la terre de Gessen, y vivant d'abord en amis et bientôt en esclaves des Égyptiens, s'initiant de gré ou de force, durant ces deux périodes, aux arts et à l'industrie de leurs hôtes ou de leurs

maîtres, en adoptant à tel point les habitudes, qu'au dire d'Eusèbe « il ne semblait plus y avoir aucune différence dans la manière de vivre des deux peuples. » Serait-il possible que deux races qui s'étaient pénétrées l'une de l'autre de la sorte, durant plusieurs siècles, n'eussent rien gardé après leur séparation ? Assurément non ; nous devons donc nous attendre à découvrir dans la Bible des traits nombreux communs aux deux nations. Ces traits, M. l'abbé Ancessi nous promet de les chercher pour nous ; il veut nous faire voir sur plus d'un point *Hebræos ægyptizantes*, suivant l'expression barbare mais correcte de Kircher ; il veut, par là même, tenter de jeter un nouveau jour sur plusieurs endroits de l'Ancien Testament demeurés obscurs jusqu'à nous, en dépit des commentaires anciens et modernes. Tel est son plan dans toute son étendue.

Les deux dissertations qui forment la partie principale de ce volume (p. 27-134) ont pour objet : la première, les Vêtements du grand prêtre et des lévites, la seconde, le Sacrifice des colombes. La marche qu'y suit l'auteur est simple et logique. Après avoir cité le texte qu'il veut éclaircir à l'aide des monuments égyptiens, il en établit nettement la signification, en faisant rejaillir sur lui toutes les lumières que peuvent prêter la philologie, la critique, les anciennes versions, les interprètes de tous les temps. Cela fait, il étale sous nos yeux quelques gravures empruntées à la vie de l'Égypte antique ; la comparaison a lieu d'elle-même et le lecteur s'aperçoit, à sa grande joie et à sa grande surprise, que des détails incompris jusqu'alors deviennent parfaitement clairs. Grâce à ces ingénieux rapprochements, nous pouvons voir, toucher en quelque sorte l'*Ephod*, le *Pectoral* et les autres vêtements des prêtres juifs ; nous assistons au sacrifice des colombes, et, au besoin, nous pourrions les sacrifier nous-mêmes sans omettre la moindre rubrique. Et qu'on n'aille pas croire que ces discussions de textes, que ces commentaires soient arides et d'une lecture difficile : tout cela est, au contraire, très-vivant et très-intéressant. Ajoutons que les conclusions de l'auteur nous paraissent généralement sérieuses et solides ; il procède avec une réserve qu'il n'est pas toujours facile de garder lorsqu'on écrit *con amore* sur un sujet neuf et qu'on suit des routes à peine frayées.

Mais si les Hébreux sont « égyptisants » à ce point, que devient le caractère révélé des saints Livres ? L'auteur prévient cette objection dans les dernières pages de son travail (p. 135-151), où il prouve sans peine que Dieu révèle rarement *in abstracto*, mais qu'il greffe le plus souvent ses révélations sur les circonstances de temps, de lieux et de personnes, ce qui ne les empêche nullement d'être des révélations. Le raisonnement aurait eu, croyons-nous, beaucoup plus de force, si l'auteur eût établi une distinction plus profonde entre les mœurs et le

dogme, s'il eût montré que le dogme hébreu est tout à fait indépendant des dogmes égyptiens, bien qu'il y ait des ressemblances entre les coutumes et les mœurs des deux peuples.

En somme, cet ouvrage nous a paru très-satisfaisant, et nous en attendons impatiemment la continuation, souhaitant que M. l'abbé Ancessi ravisse à l'Égypte son riche butin, qu'il emploiera, comme autrefois les Hébreux, au service de la religion et des choses saintes.

L. Beuvray.

Arnaldo da Brescia e la rivoluzione romana del XII secolo. Studio di Giov. de Castro. Livorno, Vigo, 1875, in-8 de viii-567 p. — Prix : 5 fr.

Peu de noms dans l'histoire sont devenus aujourd'hui plus populaires en Italie que celui d'Arnaud de Brescia. On l'a pris comme la personnification de la résistance au pouvoir pontifical et le symbole des aspirations de la moderne démocratie. Arnaud, dit-on, « résume les énergies libérales de son temps. » La passion politique a rendu au tribun du douzième siècle une gloire posthume. « La malédiction de la curie romaine, écrit M. G. de Castro, a pesé sur lui pendant des siècles ; notre siècle retourne à lui avec amour. » M. de Castro est loin, en effet, de montrer le défaut de logique de ce politique qui prétend servir la liberté en supprimant ce qui en est la garantie dans le monde, le pouvoir des Papes ; l'auteur estime qu'Arnaud n'est pas ennemi du catholicisme, car, dit-il, il veut seulement dégager cette institution des liens terrestres qui l'oppriment, afin de la rendre plus libre d'agir dans la sphère spirituelle. Arnaud, continue M. de Castro, « appartient comme Abélard, Roscelin, Dante (?) à cette minorité qui, touchée de compassion du sort de l'Église, tente de s'y opposer : fils de la bourgeoisie, Arnaud n'a pas d'autres sentiments que ceux qui animent (?) les habitants des communes : désarmer la féodalité et détruire le principat politique de l'Église ; il annonce et seconde cette tendance.» On voit ainsi le point de vue auquel se place l'auteur. Il regrette que la Papauté n'ait pas compris Arnaud, car « si la Papauté l'avait compris, le catholicisme acquérait une vigueur nouvelle. « Ah ! s'écrie-t-il, si elle avait adhéré aux desseins d'Arnaud, ce qu'elle a perdu n'est rien en comparaison du mal qu'elle a dû tolérer, permettre (?) et même faire (??) pour conserver un fragment de l'Italie. L'Église est plus que jamais en retard, le réformateur brescian est plus que jamais un moderne et un Italien. » Voilà en son entier le thème soutenu par M. G. de Castro : l'histoire d'Arnaud n'est que l'occasion de le développer. Quelques lignes résument tout ce qu'on sait d'Arnaud ; pour faire un livre avec ces quelques lignes, il a fallu que le cadre fût beaucoup

plus grand que la toile ; il a fallu parler successivement de la lutte entre l'Église et l'Empire, de la renaissance des lettres, etc. L'auteur l'a fait, mais, on peut le dire, les préjugés politiques et religieux nuisent à un ouvrage dont certaines parties sont bien étudiées ; de telles déclamations font perdre à l'histoire sa dignité. Les érudits italiens engagés dans la même voie que M. de Castro devraient en être persuadés. H. DE L'E.

Vie de la Mère Marguerite Hallahan, *fondatrice de la Congrégation anglaise de Sainte-Catherine-de-Sienne du tiers-ordre de Saint-Dominique,* par les Religieuses de sa Congrégation, avec une préface de Mgr Ullathorne, évêque de Birmingham, traduite de l'anglais par une religieuse dominicaine. Paris, Librairie internationale catholique ; Tournai, veuve Casterman, 1875, gr. in-8 de XVI-519 p. avec 1 grav. — Prix : 6 fr.

La vie de la mère Marguerite Hallahan est tout à fait de l'histoire contemporaine, car elle s'est écoulée entre les années 1803 et 1868. Issue d'une famille Irlandaise, qui occupait une honorable position, puis tomba dans la détresse, Marguerite commença son éducation dans l'école établie à Londres par le fameux abbé Caron, et, privée de bonne heure de ses parents, se vit dans la nécessité d'entrer au service. Ce fut une épreuve utile pour son caractère et favorable au développement de toutes les vertus dont le germe était déposé dans son cœur. Là elle commença sa mission d'apôtre, où l'ascendant irrésistible de sa vertu joua un si grand rôle. Elle a pu dire en toute simplicité : « Je n'ai jamais cherché à gouverner personne, mais les circonstances m'y ont toujours obligée; je n'ai donc jamais su ce que c'est que la véritable dépendance. » Les « circonstances, » ou, si l'on aime mieux, la Providence, se trouvent à chaque page de sa vie. Elle suit ses maîtres en Belgique, à Bruges; là, elle subit l'influence d'une atmosphère catholique, reconnaît les premiers symptômes sérieux d'une vocation religieuse, entre dans le tiers-ordre de Saint-Dominique et établit une petite communauté de dominicaines. Les « circonstances » la ramènent en Angleterre ; elle suit Dom Ullathorne dans sa mission de Coventry, et peu après jette, sous sa direction (en 1844) les fondements de sa congrégation. Nous ne pouvons la suivre dans tous les détails de la fondation, des épreuves, des accroissements du bien qu'elle fait. Cette pauvre domestique est morte après avoir formé une centaine de religieuses, fondé cinq couvents, bâti trois églises, établi un hospice d'incurables, des orphelinats et des écoles pour les pauvres. On trouve mêlés à ses œuvres tous les grands noms du catholicisme en Angleterre. Sa vie fournit d'intéressants renseignements, notamment sur le mouvement du catholicisme et sur l'éducation des enfants pauvres. Ses filles ont recueilli, avec un soin scrupuleux,

tous les détails de sa vie : ils ont un grand prix pour elles, et ils sont accompagnés de beaucoup de sages conseils de direction. Mais le public étranger y trouvera quelques longueurs nuisibles au bien d'édification que doit produire une existence si pleine de bonnes œuvres accomplies avec tant de vertu, et une si grande science des choses de Dieu et de la vie spirituelle. Cette biographie, d'abord écrite en anglais, a été traduite en français, avec quelques légères et inévitables modifications, par une religieuse de la congrégation de Bonnay.

RENÉ DE SAINT-MAURIS.

Histoire des juifs de Bordeaux, par THÉOPHILE MALVEZIN. Bordeaux, Lefebvre, 1875, in-8 de 375 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est le résultat de longues et patientes recherches ; il aborde un sujet curieux et peu connu ; deux écrivains s'en étaient déjà occupés, Beaufleury, mort avant 1800, et Detcheverry en 1850 ; ce dernier, conservateur des archives de la ville de Bordeaux, avait mis à profit les documents contenus dans ce vaste dépôt, aujourd'hui détruit par un incendie ; mais il avait complétement laissé de côté une importante réunion de pièces historiques, les archives départementales ; c'est là que M. Malvezin a largement puisé. Les minutes des notaires, les registres des églises et des communautés religieuses lui ont fourni de précieuses indications. Il a pu exposer, en connaissance de cause, les longues relations des juifs avec le pouvoir royal et avec l'administration municipale, les jalousies commerciales que les marchands espagnols et portugais ne tardèrent pas à susciter, les rivalités qui séparaient les tribus de Juda et de Lévi des Avignonais et des Allemands descendants de la tribu de Benjamin ; la police intérieure de la colonie israélite, et bien d'autres points, qu'il serait trop long d'énumérer, ont de même été mis en lumière.

Dès le neuvième siècle, on trouve des traces de la présence des Israélites à Bordeaux ; plus tard, expulsés d'Espagne, un grand nombre d'entre eux se retirèrent en Portugal ; mais, en 1496, le roi Emmanuel les ayant frappés d'un édit de bannissement, bien des familles cherchèrent un refuge dans le midi de la France ; établis à Bordeaux sous la dénomination de nouveaux chrétiens, les juifs furent en général protégés par les autorités locales, le Parlement et les Jurats. Des arrêts d'expulsion rendus contre eux ne furent point exécutés. Ce ne fut que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle qu'ils furent reconnus comme professant la religion de Moïse et qu'ils cessèrent d'être astreints aux mariages à l'église et aux sépultures catholiques. Poursuivant jusqu'à l'époque actuelle cette histoire parfois étrange, l'auteur indique souvent des faits curieux et fort oubliés aujourd'hui.

Lorsque le régime révolutionnaire domina la cité girondine, un juif d'une taille colossale, joua un rôle dans l'ignoble parodie qu'on appelait la *Fête de la raison,* où l'on vit une comédienne presque nue promenée sur un char, escortée d'un nain grotesque, revêtu des ornements pontificaux du Pape.

La République s'amusait, mais elle se montra plus sérieuse lorsqu'elle frappa de riches Israélites accusés du crime de négociantisme. D'énormes amendes, dont le trésor public ne profita nullement, leur furent infligées. Les considérants de ces arrêts sont caractéristiques ; prenons-en deux au hasard. Moïse Lange, accusé d'avoir montré des « sentiments pusillanimes et indignes d'un républicain et d'être un de ces hommes faibles sur lesquels la patrie ne peut guère compter, » est condamné à une correction fraternelle, qui servira à lui donner cette énergie qui caractérise le bon républicain : c'est-à-dire à 80,000 livres d'amende. Jean Perpignan, accusé « d'insouciance pour la République, et de n'être pas exact au service de la garde nationale ni assidu aux réunions de sa section, » 50,000 livres d'amende et détention jusqu'à la paix.

Les frères Raba furent condamnés, le 30 octobre 1793, à une amende de 500,000 livres, et Peixoto de Beaulieu, banquier, reçut l'injonction de payer 1,200,000 livres ; il fut, en outre, stipulé qu'il resterait en prison jusqu'au payement. Une forte partie de ces amendes était applicable aux sans-culottes de Bordeaux, qui trouvaient fort agréable cette façon de se procurer l'argent qu'ils se hâtaient de dépenser dans de dégoûtantes orgies. Plusieurs Israélites furent condamnés à mort, mais ils parvinrent à s'enfuir; un seul, J. Mendès, fut conduit au supplice, le 20 juillet 1794, presque à l'instant où tombait la sanglante dictature de Robespierre.

Le livre de M. Malvezin, fort instructif et très-exact, ne peut qu'être accueilli avec sympathie par tous les amis des études historiques. G. B.

Étude sur l'une des origines de la monarchie prussienne, *ou la marche de Brandebourg sous la dynastie ascanienne,* par Ernest Lavisse, professeur agrégé d'histoire au lycée Henri IV, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1875, in-8 de x-268 p. — Prix : 7 fr. 25.

Jusqu'au commencement du dix-septième siècle, l'histoire du Brandebourg, comme son existence, est distincte de celle de la Prusse proprement dite. Cette histoire remonte aux jours d'Otton le Grand et de Henri l'Oiseleur ; mais c'est sous les margraves de la dynastie ascanienne, de 1134 à 1319, qu'elle offre le plus d'intérêt pour la connaissance du moyen âge germanique. Les matériaux en ont été rassemblés par

l'érudition allemande, M. Lavisse a su les mettre en œuvre à la manière française.

Créée en 963 par Otton le Grand, pour contenir les tribus slaves ou wendes, encore barbares et idolâtres, les conquérir et les convertir, la Marche du Nord, après de longues vicissitudes, passa, en 1134, à Albert l'Ours. Ce prince ayant hérité des États du duc slave Pribislaw de Brandebourg, les réunit à son fief, et constitua ainsi la marche de ce nom. Cette nouvelle marche eut, en Allemagne, une situation exceptionnelle. Les margraves ascaniens, descendants d'Albert l'Ours, chambellans de la couronne germanique et comme tels électeurs du Saint-Empire, sont également mêlés à la politique intérieure de l'Allemagne et occupés à étendre et à organiser la marche. En querelle avec tous leurs voisins, ils tirent profit de toutes les occasions, et lorsque, en 1319, leur dynastie s'éteint, il se sont avancés jusqu'à la Vistule.

L'Allemagne était, du côté des Slaves, le boulevard de la civilisation chrétienne : c'est là sa grande gloire historique. Mais, dans la *lutte civilisatrice* du catholicisme romain contre la barbarie septentrionale, ce ne sont pas les margraves qui occupent le premier rang. Certes, les moines inconnus de l'abbaye de Lehnin, les archevêques de Magdebourg, Wichmann surtout, ont exercé une influence plus puissante et meilleure que ces princes prodigues, dont les folles dépenses épuisaient les ressources, et rendaient les impôts écrasants.

Justice est rendue à tous dans le livre de M. Lavisse. On ne peut lui faire qu'un reproche, c'est de n'avoir peut-être pas donné à son ouvrage un développement suffisant. Toutefois, grâce à l'indication des sources, il sera facile de compléter soi-même les renseignements qui ne sont pas fournis. Le chapitre consacré aux institutions du Brandebourg est particulièrement instructif pour l'histoire du droit au moyen âge : la condition des personnes et des biens, dans la marche, l'administration du pays, la nature et l'étendue du pouvoir margravial, sont des questions importantes pour tous ceux qu'intéresse l'organisation de l'Europe féodale.

Pourquoi M. Lavisse se montre-t-il sévère à l'égard des procédés de la conquête allemande à cette époque ? Il semble que les témoignages contemporains lui donnent raison : les vieux chroniqueurs reprochent aux Saxons leur rapacité ; ils attribuent à leurs vices le peu de progrès que fait le christianisme parmi les Slaves. Toutefois, il ne faut pas oublier que ceux-ci étaient des voisins terribles : de nos jours, il y a des veines où le sang wende coule encore, et la vraie Allemagne en sait quelque chose. J. A. DE BERNON.

Histoire de la monnaie romaine, par Théodore Mommsen, traduite de l'allemand par le duc de Blacas, et publiée par J. de Witte, membre de l'Institut. Paris, au bureau de la *Revue numismatique*, t. Ier, 1865, gr. in-8 de clxviii-415 p.; t. II, 1870, gr. in-8 de xi-559 p.; t. III, 1873, gr. in-8 de vi-564 p.; t. IV, 1875, gr. in-8 de lii-119 p. et xl planches.— Prix : 40 fr.

Le grand ouvrage dont nous venons de trancrire le titre a demandé dix années pour être imprimé et a exigé probablement un espace de temps non moins long pour être rédigé et traduit ; il émane de l'auteur de la savante *Histoire de Rome*, connue en France par l'élégante traduction qu'en a donnée M. Alexandre, conseiller à la cour d'appel. Ce travail si approfondi sur la numismatique a eu la bonne fortune de tomber entre les mains de deux savants français des plus éminents, sous les yeux de deux juges des plus compétents par leurs travaux antérieurs, à savoir: MM. le duc de Blacas et le baron J. de Witte. Déjà au tome Ier de la traduction, qui a paru encore du vivant de M. le duc de Blacas, celui-ci rend hommage au précieux concours de M. le baron de Witte, « dont tous les archéologues, dit-il, connaissent l'obligeance ; on peut dire qu'elle n'est égalée que par sa science. » Cet éloge se retrouve si bien dans la bouche de tous les amateurs contemporains de ces sortes de travaux, qu'il est permis de le reproduire ici à titre de témoignage irrécusable.

Du reste, la réunion de ces deux collaborateurs n'est pas superflue, en présence de l'importance et de la multiplicité imposante des sujets examinés à propos de la monnaie romaine. Le cadre qu'elle embrasse est beaucoup plus étendu qu'on ne le suppose de prime abord. « Le sujet est nouveau, disait le duc de Blacas, dans son *Avertissement* au tome Ier ; il pourra sembler aride à ceux qui ne cherchent dans l'histoire que le récit émouvant des grands événements et des révolutions ; mais ceux qui désirent approfondir l'étude de l'antiquité et connaître plus particulièrement les institutions civiles du gouvernement romain liront avec intérêt les diverses péripéties de ce que M. Mommsen appelle, dans sa préface : ce résultat si remarquable et en même temps cet agent si actif de la civilisation antique.

« L'historien trouvera, dans les curieuses recherches de l'auteur, l'explication de plusieurs passages obscurs des annales romaines. L'économiste pourra se rendre compte des ressorts de cette administration complète et simple tout à la fois ; il la suivra depuis sa première institution jusqu'à sa centralisation entre les mains d'une société de banquiers et d'usuriers, qui, pour conserver leur monopole, résistèrent souvent aux édits des empereurs et mirent plus d'une fois en danger la sécurité de l'empire. Il trouvera, dans ces pages, des remarques précieuses sur le pied monétaire des pièces, leur titre, le rapport des métaux entre eux, tant à Rome que dans les pays successivement absorbés dans son vaste empire. Le jurisconsulte lira avec

intérêt les détails, nouveaux pour la plupart, que donne le savant professeur de droit à l'université de Berlin, sur la législation monétaire des Romains en Italie, dans les colonies et dans les provinces, sous la République et sous les empereurs. »

Le mérite capital du présent ouvrage, — malgré les progrès accomplis dans le domaine de la numismatique grecque depuis l'apparition du tome Ier, — c'est de vulgariser une science peu connue jusqu'à nos jours et dont le nombre d'adeptes est bien restreint. Combien de gens du monde, et même des lettrés, connaissent les termes techniques de lettres numérales, ou barrées, la ponctuation, les ligatures, les abréviations, l'emploi des voyelles ou diphtongues, des consonnes, de leur redoublement, des lettres aspirées, de la suppression des finales (t. II, p. 187-96)? — Voilà l'un des nombreux détails que nous enseigne cet ouvrage. Bien que l'auteur du texte allemand ait reconnu qu'il est arriéré d'un certain nombre d'années, et n'ait pas été au courant des modifications apportées dans l'histoire des origines de la monnaie, notamment en ce qui concerne la Grèce et l'Asie-Mineure, par suite de la découverte de nouvelles médailles antiques, il n'en est pas moins vrai que, pour la monnaie romaine, nous avons sous les yeux un traité irréprochable. Ce qui parle le plus à la vue, c'est le nombre fort respectable des planches qui s'y trouvent et forment une série plus ou moins complète de ce qu'il y a de plus intéressant. Elles offrent, avec l'explication aussi minutieuse que détaillée, des pièces qui les composent, la partie la plus substantielle du tome IV.

Ces planches offrent encore un autre avantage : celui de présenter un compendium, un ensemble synthétique de l'œuvre ; elles pourraient servir même d'analyse, si nous ne la trouvions pas en tête de l'ouvrage, écrite de la main même du duc de Blacas, qui s'est exprimé en ces termes : « Après quelques réflexions sur les échanges, le commerce et la monnaie en général ; après quelques considérations, qui tiennent plutôt à l'économie politique qu'à la numismatique, sur la division des monnaies et la nécessité de baser le système monétaire sur un seul métal, en ne considérant l'autre que comme une marchandise, sujette aux fluctuations du cours, M. Mommsen entre dans son sujet. Ce n'est point en métrologue ni en numismatiste, c'est en historien qu'il veut étudier la monnaie romaine. Tandis que le numismatiste se contente d'étudier le type et la légende qui lui servent à fixer la patrie et l'âge des pièces, et que le métrologue considère exclusivement leur poids et leur valeur intrinsèque, l'historien examine soigneusement l'origine de chaque monnaie, son utilité comme agent commercial, l'étendue de sa circulation, sa durée, sa dépréciation, les causes et l'époque de sa demonétisation, comment ou pour quels motifs elle fait place à une

autre ; il approfondit les importantes et difficiles questions de droit public qui s'y rattachent ; droit de battre monnaie, inhérent à la souveraineté et apanage de l'autonomie ; droit de battre monnaie partagé entre diverses autorités, ou exercé par délégation. Tel est le vaste champ que l'auteur s'est proposé d'explorer. »

S'il est vrai que l'usage de battre monnaie est une invention due aux Grecs, et bien qu'en effet, dès le sixième siècle avant l'ère vulgaire, on trouve en abondance des monnaies grecques, pourtant l'origine même du mot est purement romaine ; puisque ce fut dans le temple de *Juno Moneta* que l'on frappa à Rome les premières monnaies. Certes, l'art monétaire est, en Occident, d'origine hellénique, et ce sont les Grecs qui l'ont propagé dans l'ancien monde. Mais leur système n'a été si bien développé et si bien appliqué que par le peuple maître du monde, maître des moindres détails administratifs, maître souverain de tout ce qui pouvait contribuer à l'extension de sa puissance et de son influence.

Toutefois, le système monétaire des Romains, — ainsi que le disait feu M. A. Duchalais en résumant la question, dans l'*Encyclopédie moderne*, — eut un autre point de départ que celui des Grecs. Chez ceux-ci, la monnaie véritable était l'argent; ils regardaient l'or comme une marchandise, et le bronze comme un appoint. A en croire Pline, la monnaie romaine remonterait à l'époque des rois ; mais aucun monument contemporain de cette époque n'est parvenu jusqu'à nous, et M. Charles Lenormant a prouvé que les monnaies romaines les plus anciennes et les plus pesantes que nous possédions, ne remontent guère au-delà de cent ans avant la première guerre punique, c'est-à-dire, vers l'an 350 avant l'ère vulgaire.

C'est probablement sous l'influence de ces considérations que M. Mommsen avait conçu l'idée première de chercher, dans les légendes peu connues des médailles romaines, républicaines ou impériales, des éclaircissements nouveaux pour son grand travail d'histoire. Puis, étendant le champ de ses investigations, il s'est trouvé en présence de matériaux considérables qu'il n'avait plus qu'à classer et à coordonner pour les mettre au grand jour. Ainsi, remontant à l'origine du monnayage, il en a élucidé successivement les diverses étapes qui sont, — avant Rome, — la Grèce, l'Asie-Mineure, la Perse, etc. Nous ne saurions suivre l'auteur dans toutes ses études dont voici l'énumération pure et simple :

Première partie : Systèmes monétaires des Latins, des Étrusques, des Romains et de leurs alliés avant l'an 486 de Rome (268 avant Jésus-Christ). Deuxième partie : depuis la réduction de l'as, l'an de Rome 486 (268 avant Jésus-Christ), jusqu'à la mort de César. Troisième partie : l'Empire (jusqu'à la douzième année du règne de Justi-

nien). Quatrième partie : colonies et alliés, y compris un tableau comparatif entre la valeur de la monnaie romaine et celle de la monnaie française.

Telles sont les divisions et les classifications tracées par le feu duc, dans son résumé ou plan de l'ouvrage, œuvre posthume trouvée parmi les papiers manuscrits laissés par le regretté numismate et que M. de Witte s'est empressé d'imprimer pour la placer en tête de l'ouvrage complet comme 'une préface ou table des matières. L'on aura ainsi sous les yeux une sorte de panorama de cette encyclopédie monétaire, présentée avec plus de méthode et une succession plus logique que dans l'œuvre originale de l'écrivain allemand. Aussi bien, on trouvera très-juste que la section relative à la Grèce et à l'Asie, formant une espèce de prodrome, corresponde, dans la traduction, au premier chapitre de l'*Introduction historique* (t. Ier, p. 1-101), et que la section corcernant la position monétaire de l'Italie et de la Sicile réponde au chapitre II de cette même *Introduction* (t. Ier, p. 102-170). Pour éviter toute confusion et permettre au lecteur de contrôler la version de MM. le duc de Blacas et le baron de Witte, ce dernier a tracé une « Concordance de la traduction française avec le texte allemand » (pp. CIX-CXI). Enfin, par un même sentiment de coordination, dont nul ne songera à contester l'utilité, de légers déplacements ont eu lieu. Ainsi, voici une transposition au tome Ier : le chapitre III, p. 215-234, intitulé « Monnaies étrusques, » répond aux pages 215-228 du texte allemand ; le chapitre IV, p. 235-267, ou « Rapports de la monnaie du système libral avec la monnaie d'argent et divers systèmes de divisions et de calculs adoptés dans l'Italie centrale. — Monnaies d'or et d'argent frappées en Campanie pour le compte des Romains. — Transition à un nouveau système monétaire, » répond aux pages 196-214 du texte allemand. De même, on a détaché de la quatrième partie de l'ouvrage de M. Mommsen tout ce qui concerne les colonies et les alliés, p. 308-346 du texte allemand, pour joindre ces recherches à la division qui a pour titre : Colonies et alliés. Ces paragraphes détachés répondent aux chapitres I, II et III de la quatrième partie de la traduction française (t. III, p. 177-233), et dont voici les titres : chapitre I, Colonies latines ; chapitre II, Droits monétaires des villes ou états indépendants de l'Italie ; chapitre III, Droits des villes admises au droit de cité.

Nous avons insisté, longuement peut-être, sur les détails de la disposition, du classement des matières, parce qu'il importe de démontrer que nous ne sommes pas en présence d'une simple version juxta-linéaire. Ceux qui l'ont entreprise étaient fort au courant de la matière et la connaissaient aussi bien que l'auteur allemand, même parfois mieux.

Pour s'en convaincre, il suffit de comparer la liste bibliographique, fort étendue, de tous les livres dont M. Mommsen s'est servi pour écrire son histoire, telle qu'elle est définitivement rédigée dans la présente version (p. CIII-CLXVIII), avec les quelques pages consacrées à ce sujet dans le texte allemand (p. XXI et suiv.) — Les notes bibliographiques recueillies par le duc étaient fort incomplètes, et cela se comprend ; car, quand la mort le surprit, il n'avait pas achevé la traduction de l'ouvrage, et l'impression du tome II était à peine commencée. Aussi, M. de Witte a comblé de nombreuses lacunes, corrigé des erreurs notables et refait complétement ce travail en le soumettant à une révision générale. C'est une œuvre de patience, bien plus pénible qu'on se l'imagine, et dont les fruits sont recueillis par les érudits qui ne peuvent se passer des recherches de cette nature.

Il est même étonnant, à ce propos, qu'un investigateur aussi laborieux que M. Mommsen, comme le sont en général les Allemands, n'ait pas tiré un bon parti du *Repertorium* de Koner (Berlin, 1852-53, 2 vol. in-8), où il y a une foule d'indications pour la numismatique, tirées spécialement de tous les recueils scientifiques publiés de 1800 à 1850. Tous ces documents de secours sont indispensables pour compléter les renseignements sur un point donné.

Ces qualités du bibliographe, de l'amateur des citations exactes et d'une bonne nomenclature, nous les trouvons dans la notice biographique sur le duc de Blacas que M. de Witte a écrite en tête du tome IV. Grâce à cette notice, les profanes, qui n'ont pu pénétrer les secrets de la science numismatique auront, du moins, un avant-goût des jouissances que peut procurer la culture de l'esprit appliquée à l'art et à l'antiquité. Mes SCHWAB.

Trésor généalogique de Dom Villevieille, publié par HENRY et ALPHONSE PASSIER. Paris, librairie Champion, s. d. (1875). Tome Ier, 2 fascicules in-4 de LXX-412 p.; tome II, première partie, 1 fascicule in-4 de 240 p. — Prix : 10 fr. le fascicule.

Aucun titre ne convenait moins à l'œuvre du bénédictin Dom Villevieille, que celui que lui-même lui donna. Cet immense recueil de pièces, analysées brièvement, n'a point été fait en vue de généalogies fantaisistes, comme on les comprend de nos jours ; le peu de soin apporté par l'auteur à l'identification des noms propres en est une preuve irréfutable. MM. Passier éditeurs du *Trésor généalogique*, après de fort consciencieuses recherches, nous donnent d'abord une notice biographique dans laquelle ils sont parvenus à reconstituer en entier la vie passablement accidentée de Dom Villevieille et à laquelle sont jointes de nombreuses pièces justificatives. Employé par le ministre Bertin, vers le milieu du siècle dernier, pour amasser des

documents inédits, et en communiquer la copie au dépôt des chartes, Dom Villevieille reçoit de Moreau, ce compliment non équivoque. « J'ai reçu, mon révérend Père, l'inventaire des archives de Saint-Bénigne... c'est un des bons ouvrages que j'aye vu en ce genre, et ce seroit le plus grand avantage pour la diplomatique, que nous en eussions de pareils de tous les chartriers. » Malheureusement, certaines portes se fermaient devant le bénédictin ; de riches dépôts lui étaient interdits, malgré l'appui du ministre ; il en témoigne son chagrin, et annonce l'intention de continuer un travail, — « ses généalogies, » comme il le dit lui-même, — plus en rapport avec ses goûts d'indépendance. Il y travailla vingt ans, parcourant, plus facilement cette fois, les abbayes, les châteaux, les collections particulières, analysant sans cesse, souvent très-sommairement, et laissant parfois les noms propres sous leur forme latine ou « familière. »

La plupart des pièces vues par lui sont aujourd'hui détruites et cependant quelques-unes d'entre elles offrent le plus grand intérêt pour l'histoire des coutumes et des personnes dans certaines provinces. C'est là la meilleure recommandation du *Trésor généalogique*.

Les éditeurs ont apporté tous leurs soins à la publication : aussi à part quelques fautes légères, inséparables d'un travail de si longue haleine, nous ne pouvons que les féliciter de leur excellente idée, et de la conscience apportée à cette reproduction littérale d'un texte souvent obscur ou incomplet. — La deuxième partie du tome II s'arrête au mot ARTHUS ; ont voit qu'ils ont une longue carrière à fournir.

HENRY BOUCHOT.

Mélanges de droit, d'histoire et d'économie politique, par J. J. THONISSEN, professeur à l'université catholique de Louvain. — Louvain, Veuve Fonteyn ; et Paris, Ghio, 1873, in-8, de 490 p. — Prix : 6 fr.

Les études qui composent cet ouvrage ont déjà paru dans la *Revue catholique* de Louvain, ou dans le *Bulletin de l'Académie royale*, de Belgique. — Il n'est pas facile d'en donner une idée exacte au lecteur, car elles traitent d'un grand nombre de sujets différents. Toutes méritent d'être lues et le seront avec intérêt. Le chapitre intitulé : *Morat jurisconsulte* sera particulièrement remarqué. C'est une analyse critique d'un ouvrage de « l'Ami du peuple » (*Plan de législation criminelle*. — Paris, 1790). M. Thonissen aborde ici d'une façon très-intéressante les grandes questions du droit pénal. Nous avons été étonnés de trouver sous sa plume certaines expressions comme celles-ci : « Au siècle dernier, les principes essentiels du droit et les exigences de l'humanité étaient complétement inconnues. » Il nous semble qu'il y avait lieu de tenir compte davantage des heureuses réformes introduites depuis longtemps dans les lois criminelles, sous l'influence de

l'Église. — M. Thonissen nous était connu comme jurisconsulte, comme historien et comme économiste. Dans l'étude consacrée à *une Bibliothèque belge de l'an MVC*, il fait preuve de connaissances profondes en bibliographie et en histoire littéraire. L'auteur a eu la bonne fortune de découvrir le catalogue de la bibliothèque d'un monastère du douzième siècle; il le fait connaître au lecteur en l'accompagnant de notes savantes. — La lecture de ce catalogue donnera une idée du savoir et de la culture intellectuelle des moines de cette époque. — Le dernier chapitre traite de l'unité de l'espèce humaine.

Toutes les idées exprimées dans ce livre ne seront pas partagées par les lecteurs français, notamment en ce qui concerne la peine de mort ; mais tous apprécieront la vaste érudition et le talent d'écrivain de l'auteur. A. C.

Bibliographie cornélienne, *ou description raisonnée de toutes les éditions des Œuvres de Pierre Corneille*, des imitations ou traductions qui en ont été faites et des ouvrages relatifs à Corneille et à ses écrits, par Émile Picot. Paris, Auguste Fontaine, 1876, gr. in-8 de xiv-552 p. — Prix : 25 fr., et sur papier Whatman, 50 fr.

On ne saurait trop approuver le zèle avec lequel quelques amis de l'étude, dévoués aux plus brillantes gloires littéraires de la France, entreprennent de dresser l'inventaire exact et complet de tout ce qui les concerne au point de vue bibliographique. Ce qu'un pareil travail exige de temps, de patience, de recherches infatigables, d'investigations minutieuses, est réellement effrayant. M. Paul Lacroix a déjà accompli ce rude labeur à l'égard de Molière; il s'occupe aujourd'hui de la Fontaine ; M. Picot vient de mettre au jour le résultat de ses études touchant Pierre Corneille, et il annonce une œuvre du même genre consacrée à Racine. Plus tard, sans doute, viendront Boileau (à l'égard duquel M. Berriat Saint-Prix, dans sa très-bonne édition publiée en 1834, 4 vol. in-8, a déjà donné de longs et précieux détails), Bossuet, Fénelon, La Bruyère et les autres grands écrivains qui forment une des plus belles portions de nos gloires nationales.

On comprend qu'un ouvrage dans le genre que celui que nous signalons, n'est guère susceptible d'analyse, et ne présente que des faits exactement vérifiés et classés selon les lois d'une méthode rigoureuse. La *Bibliographie cornélienne* est divisée en vingt et un chapitres, qui eux-mêmes, se partagent quelquefois en diverses sections. C'est ainsi que le chapitre xv (traductions ou imitations des ouvrages de Corneille en diverses langues) renferme seize divisions ; nous y apprenons que le *Cid* a été traduit en grec et imprimé à Athènes en 1868; *Cinna*, joint à la *Phèdre* de Racine, a eu le même honneur en 1838; *Polyeucte* a passé deux fois dans l'idiome arménien, d'abord en 1838,

par les soins de Georges Hurmaz, archevêque de Stoussik; ensuite il a eu pour interprète le docteur Z. Hekimtan, et il a paru à Constantinople en 1867.

Les chapitres relatifs à « l'histoire de Corneille et de sa famille, » celui qui a pour titre : *Discours, éloges, critiques, parallèles, relatifs à Corneille,* attestent de bien laborieuses investigations ; M. Picot a inventorié les opéras et ballets tirés des œuvres de Corneille, les pièces de vers en son honneur, les pièces de théâtre, scènes dramatiques et cantates relatives à ce grand homme ; que de fouilles à travers des volumes oubliés, des recueils délaissés n'a-t-il pas fallu entreprendre pour rassembler la masse d'informations que le lecteur parcourt sans fatigue aucune, mais, s'il est juste, en tenant compte à l'auteur de celle qu'il a dû éprouver ? M. Picot expose le plan qu'il a suivi; il s'est attaché à réunir avec la plus grande exactitude toutes les éditions publiées du vivant de Corneille, en distinguant soigneusement celles auxquelles il est resté étranger. I l a réuni, dans ses cinq premiers chapitres, tous les livres qu'il est indispensable de consulter pour établir un texte authentique. Dans le but d'enlever à son livre un peu de la monotonie que présente un simple catalogue, l'auteur y a introduit des notices historiques sur chacun des ouvrages de Corneille. Sans avoir la prétention de donner des faits nouveaux, il a pu, sur divers points, relever quelques détails qui n'avaient pas encore été recueillies. Un chapitre digne d'attention est celui qui décrit les nombreuses pièces relatives à la querelle du *Cid;* M. Picot a été assez heureux pour pouvoir décrire des pièces que ses devanciers n'avaient pu se procurer, en particulier cette fameuse *Deffense du Cid*, vainement cherchée par M. Taschereau. La crainte de grossir démesurément un volume déjà épais a fait laisser de côté une iconographie cornélienne pour laquelle des matériaux importants avaient été réunis; espérons que plus tard elle verra le jour, mais du moins on a placé en tête de cette *Bibliographie* le plus ancien portrait de Corneille qui est en même temps le plus rare et le moins connu ; les amateurs verront avec plaisir la gravure de Michel Lasne, que le procédé de M. Armand Durand a permis de reproduire avec la plus grande fidélité.

N'oublions pas d'ajouter que des tables rédigées avec le plus grand soin fournissent aux travailleurs toutes facilités pour les recherches ; la table des imprimeurs et des libraires est intéressante au point de vue bibliographique. G. B.

BULLETIN

Entretiens pratiques à l'usage des femmes du monde. *Religion et Monde*, par la princesse CAROLINE DE SAYN-WITTGENSTEIN (née Iwanowska). Paris, E. Plon, 1875, gr. in-18 de 212 p. — Prix : 3 fr.

Dans une série d'entretiens, dont la partie doctrinale relève directement de sainte Thérèse, de Gerson, de saint François de Sales, de Fénelon, et des grands maîtres de la vie spirituelle, Mme la princesse de Sayn-Wittgenstein explique aux femmes du monde (à qui l'ouvrage est dédié) quels sont leurs devoirs envers Dieu, leurs devoirs envers elles-mêmes, leurs devoirs envers leur famille, leurs supérieurs, leurs inférieurs, leurs égaux et la société. Des ouvrages du genre de celui-ci ne s'analysent pas. Il suffit d'indiquer l'esprit dans lequel ils sont conçus et les réflexions qu'ils inspirent. Or, *Religion et Monde* est écrit dans le véritable esprit catholique. La religion y est présentée sous son vrai jour, lequel est, non l'anéantissement, mais le perfectionnement et la purification de la nature humaine. A l'instar du P. Monsabré, dans *Or et Alliage*, l'auteur de *Religion et Monde* établit, en très-bons termes, les différences qui existent entre la vraie et la fausse piété. Plus loin, Mme de Sayn-Wittgenstein réfute, avec autant d'éloquence que de logique, ce funeste préjugé d'après lequel un divorce irréconciliable existerait entre le Beau et le Bien, entre l'esthétique et l'éthique. Cette page est à lire. Il y a aussi d'utiles et très-pratiques conseils donnés aux femmes, sur la conduite qu'elles ont à tenir comme épouses, comme mères, comme maîtresses de maison. Mme la princesse de Sayn-Wittgenstein réduit aisément à néant toutes les utopies aujourd'hui à la mode sur l'émancipation féminine. Elle en démontre spirituellement l'absurdité, l'irréalisation et le danger. Elle conclut que, si ces théories étaient mises en pratique, ce serait le « deuil du bonheur pour la femme. » Les dernières pages du livre sont consacrées à expliquer ce que c'est que le monde, le mauvais monde, le monde hostile à Dieu, le monde de la futilité, des plaisirs malsains et des joies décevantes, qu'il ne faut pas confondre avec le milieu social, les relations de famille et d'amitié, la société. En un mot, *Religion et Monde* est l'œuvre d'une femme de talent, nourrie de la bonne moëlle des doctrines chrétiennes.

FIRMIN BOISSIN.

Madame de Maintenon. Choix d'entretiens et de lettres. Paris, DOUNIOL, 1876. In-16, de 232 p. — Prix : 3 fr.

Une dame, qui ne se révèle que par les initiales A. B., vient de publier avec les approbations de NN. SS. les évêques de Versailles et d'Orléans, un excellent choix, fait pour sa fille, dans les entretiens et les lettres de madame de Maintenon. Elle y a joint une intéressante notice et un portrait de l'auteur. En trente chapitres environ, elle a réuni des sujets de lecture aussi utiles que variés, se rapportant à la religion, à la morale, à la direction, à la conduite dans le monde. Voici quelques titres : — *Sur le bon esprit;* — *Sur les excuses et les réponses mal à-propos ;* — *Sur le choix d'un confesseur ;* — *Sur la civilité ;* — *Il faut s'accoutumer à peu parler.* — Tout porte l'empreinte de la haute sagesse, de la grande expérience, de l'élévation et de la distinction d'esprit de madame de Maintenon, et l'éditeur a mis tous ses soins pour que cette bonne publication fût un joli livre, dont ne profiteront pas seulement les jeunes filles auxquelles il est plus spécialement destiné.

R. DE ST-M.

Petit catéchisme du Syllabus, par Mgr Gaume. Paris, Gaume. In-32 de 94 p. — Prix : 20 cent.

On parle beaucoup du *Syllabus* et d'autant plus qu'on le connaît peu. Mgr Gaume a voulu en vulgariser la connaissance par son *Petit catéchisme*, où il fait précéder chaque citation d'explications très-claires et très-nettes ; il a naturellement adopté la forme populaire par questions et par réponses, qui ne contribue pas moins à la clarté que la division même de cet opuscule. C'est donc un ouvrage bon à répandre et qui servira à combattre une ignorance fâcheuse et des erreurs malheureusement trop répandues. R.

Les vrais amis du peuple, par A. S. de Graffigny. Paris, Jules Vic, 1875. In-18 de 36 p. — Prix : 5 cent.

Cette petite brochure de propagande, qui est promptement arrivée à la cinquième édition, est destinée à faire connaître et aimer les Frères des écoles chrétiennes. L'auteur expose le but de leur institution, son histoire, ses développements, donne les détails statistiques les plus concluants en faveur de leur enseignement et cite les témoignages les plus flatteurs, de la presse, des orateurs sacrés et des hommes d'État. C'est une excellente apologie, utile à faire connaître. R. S.

Histoire d'un jeune détenu, par Gabriel Joret-Desclosières. Paris, lib. du *Moniteur universel*, 1876. In-12 de 116 p. avec 4 grav. — Prix : 1 fr. 50.

Ce petit livre a pour but de montrer les funestes conséquences des mauvais exemples donnés par les parents, et les avantages qu'offrent aux détenus la société de patronage. Mais il entre dans des détails techniques qu'il est tout à fait inutile, sinon dangereux, de porter à la connaissance du public, en-dehors de ceux qui en ont usé. Jules Segrain a un père paresseux et débauché qui l'abandonne à lui-même et le laisse sans ressources. Il s'associe à une bande de voleurs, on l'arrête et on l'enferme à la Roquette. Là, la réflexion lui vient, puis de bonnes exhortations de l'aumônier, et de bons conseils des membres du patronage des jeunes détenus. Sa bonne conduite lui fait obtenir sa mise en liberté provisoire. Il est placé chez un bon patron, résiste avec le concours de ses protecteurs aux tentatives de séduction de ses anciens camarades, et se réhabilite complétement, tandis qu'ils finissent leur vie en prison. R. S.

Cheval de chasse et de service. *L'hygiène, la condition, le traitement*, suivi d'un manuel vétérinaire, par le baron de Fleury. Paris, Amyot, 1875, gr. in-18 de IV-360 p. — Prix : 3 fr.

Le baron de Fleury se propose, dans cet ouvrage, de démontrer la nécessité d'une préparation, d'un entraînement pour tout cheval auquel on a à demander un service rigoureux soit à la chasse, soit sur les routes ; l'importance des soins journaliers qu'il réclame, et enfin le moyen de remédier aux accidents et maladies qui peuvent lui survenir, soit lorsque l'on ne peut avoir le secours d'un homme de l'art, soit lorsque le mal dont est affecté le cheval n'exige pas sa présence. Du reste, comme il est toujours avantageux de pouvoir reconnaître soi-même ce dont souffre le cheval, M. de Fleury,

dans la deuxième partie de son ouvrage, traite successivement de toutes les maladies qui peuvent survenir aux chevaux, en étudiant les symptômes qui peuvent les faire distinguer, les causes qui peuvent les produire et les traitements les plus propres à les arrêter. M. de Fleury a emprunté aux autorités les plus compétentes dans la médecine vétérinaire, tant en France qu'en Angleterre, leurs divers remèdes, choisissant ceux que l'expérience a montrés les plus satisfaisants. Comme il le dit lui-même, le baron de Fleury n'a pas eu l'intention de faire ici un cours de médecine vétérinaire, mais, pour les propriétaires de chevaux de chasse et de service, un manuel d'une utilité pratique. Il s'est, du reste, parfaitement acquitté de la tâche qu'il s'était proposée, et l'on trouvera, dans ce traité, des remèdes et des indications sur toutes les maladies et tous les accidents qui peuvent survenir aux chevaux. H. DE B.

Des lettres pontificales et de la portée qu'elles ont dans la pensée du Saint-Père. *Trois lettres à un jeune homme*, par le P. D. MÉLOT, de la Compagnie de Jésus. Louvain, 1875, in-8 de 61 p. — Prix : 1 fr.

Ces lettres ont déjà obtenu un certain retentissement dans la presse, lors de leur publication par les *Précis historiques* de Bruxelles. L'orthodoxie de leur doctrine est ressortie de la critique dont elles avaient été l'objet, et l'attention est restée fixée sur le fond même de la question. L'auteur se propose de vulgariser quelques notions de théologie et de droit ecclésiastique sur des documents qui sont sans cesse en discussion dans les conversations et la presse. Quelles sont les diverses espèces de lettres émanant du Saint-Siége, leur nom, leur forme, leur valeur : lettres apostoliques, brefs, rescrits, décrets, etc. Toutes n'ont pas la même autorité dogmatique. Nous signalons spécialement ce qui concerne la valeur à attribuer aux approbations données aux auteurs, à leurs livres, à leur doctrine. C'est une brochure d'une lecture facile et qui donne des notions que devraient posséder tous les catholiques. R.

Études littéraires sur les classiques français de la rhétorique et du baccalauréat ès lettres, par Gustave MERLET, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. Paris, Hachette 1875, gr. in-18 de VII-516 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Merlet n'a pas voulu écrire un simple *memento*, il a voulu faire une œuvre littéraire et y a parfaitement réussi. Un style clair et élégant, un sain esprit de critique, des aperçus ingénieux recommandent son livre d'une manière toute particulière. Les notices consacrées à chacun des écrivains dont il examine les œuvres sont composées avec soin et impartialité. Nous aurions voulu, cependant, dans les pages sur Racine et sur Pascal, trouver des expressions moins bienveillantes à l'égard des jansénistes. Il eût été bon, peut-être, de rappeler là, par un mot, le danger des doctrines des *pieux solitaires*. Le chapitre sur le *Cid*, nous suggère une observation d'un autre genre et d'importance moindre. Le mot *Campeador*, dont on a fait un surnom pour Rodrigue de Bivar, ne veut pas dire *l'homme des combats singuliers*, il vient du verbe *campear*, « courir la campagne avec des troupes. » Encore une ou deux petites remarques : page 116, M. Merlet dit que Louis XIV punit dans Fénelon le censeur indiscret qui osait enseigner que

les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois. Mais Massillon avait pu sans danger répéter cette vérité à Louis XIV. Est-ce que ce prédicateur n'avait pas dit que c'est la loi qui devait régner, est-ce qu'il n'avait pas ajouté : « Comme la première force de l'autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous? » Plusieurs fois M. Merlet s'exprime d'une manière qu'au temps de notre jeunesse on regardait comme peu correcte : « Les ducs d'Anjou et de Bourgogne. » « Comparaison des procédés espagnol et français. » Est-ce que cela ne tombe pas sous le coup de la règle qui défend de dire *les père et mère, les premier et second étages?* Mais laissons ces chicanes et revenons à l'impression favorable que nous a laissée l'ensemble de ce livre, très-propre à former, suivant une heureuse expression de l'auteur, « une conscience littéraire. » TH. DE PUYMAIGRE.

Notions théoriques sur la rhétorique et sur les principaux genres littéraires, par J. BRISBARRE, ancien élève de l'École normale, agrégé de l'université. Paris, G. Masson, 1876, in-12 de 72 p. — Prix : 1 fr. 80.

Ce petit volume offre, de toutes les parties de la rhétorique, des définitions courtes et, en général, satisfaisantes ; les exemples cités sont bien choisis, et, grâce à cette brochure, quelques heures d'attention peuvent mettre l'élève doué d'un peu de mémoire en état de satisfaire sur bien des points aux exigences du baccalauréat. TH. P.

Balladen vom Elsass. *Ballades sur l'Alsace.* Stuttgard, Cotta, 1876, petit in-8 de 92 p.

« Ce dont le cœur et la pensée des ancêtres, est-il dit dans une pièce d'introduction, se sont nourris pendant des siècles s'est amassé en un riche dépôt dans la belle ville de Strasbourg (*das floss zur schœnen Strassburg hin*); elle a conservé avec soin ce trésor *sous la domination étrangère*, et en offre *volontiers* des preuves au nouvel Empire. » Il ne faut pas demander si l'auteur est un Allemand; aucun Alsacien ne parlerait ainsi. Les Allemands se trahissent en faisant l'Alsace du genre masculin (DER *Elsass*) et Strasbourg, ainsi que Metz, du féminin (DIE *schœne Strassburg*, DIE *stolze Metz*), contrairement à toutes les traditions du pays. Ils ne peuvent non plus cacher leurs préoccupations politiques. Ce recueil renferme vingt-six légendes, dont douze se rapportent à des localités de la Basse-Alsace, et onze à des châteaux, villes ou vignobles du Haut-Rhin. Le fond des ballades est emprunté aux *Légendes d'Alsace*, publiées il y a longtemps par Aug. Stöber, pasteur à Mulhouse. La composition n'est pas sans mérite. Le vers est facile; le rythme est chantant et en général assez bien soutenu ; quelques rimes sont forcées. Le récit est rapide, l'intérêt médiocre. La malice a pris plaisir à mettre en scène un évêque grand buveur (*Der Bischof von Mauderscheidt*), un abbé parjure (*Das Haberkreuz bei Neuenberg*) et des moines (*Versunkene Mœnche*) engloutis par le Rhin en punition de leurs désordres. X.

Dalles et Planches, par E. K. Paris, Paul Dupont, 1876, in-8 de 156 p. — Prix : 4 fr.

Deux amis de collége se retrouvent après vingt ans d'absence. Ils ont pourtant suivi tous deux des routes bien différentes. L'un est prêtre, l'autre comédien. Leur amitié d'autrefois ne s'en réveille pas moins, et, en se

quittant, le prêtre pour retourner dans sa paroisse, le comédien pour reprendre ses costumes, ils se promettent de s'écrire et de se raconter leurs impressions, leurs idées, leurs sentiments et mêmes leurs aventures. C'est ce qu'ils font. De là, ce titre un peu singulier : *Dalles et Planches*. C'est une correspondance entre un prêtre et un comédien. L'auteur qui l'a publiée et qui, cela se voit de reste, y a mis beaucoup du sien, est un artiste en chair et en os, M. Kauffmann, attaché à un des grands théâtres de Paris. — Le but de l'écrivain-acteur est évidemment de faire aimer le théâtre et de détruire dans l'âme du prêtre certaines préventions. « Autrefois, dit-il, nous résumons sa pensée, l'Église excommuniait les comédiens; aujourd'hui, elle se montre plus tolérante; elle admet même que certaines pièces peuvent, à raison de leur morale élevée, de leurs nobles sentiments, exalter tout ce que l'âme humaine a d'excellent et porter l'homme au bien; alors, les deux professions, celle du prêtre et celle de l'acteur se touchent par un côté : le prêtre et l'acteur sont les interprètes d'une morale supérieure. Tel est le lien mystique qui peut réunir deux professions si opposées. » Posée dans ces conditions, la thèse est acceptable. Mais que de fois, du côté du comédien, le lien se rompt, et alors, entre les les *Dalles* et les *Planches*, s'élève un mur infranchissable! — Le livre que nous analysons est l'œuvre d'un esprit élevé, plein de généreuses intentions, profondément imbu du sentiment chrétrien, ardemment épris de toutes les grandes, nobles et belles choses. Il sait réprouver énergiquement certains égarements honteux de l'art dramatique. Il voudrait réconcilier Bossuet et Molière, l'Église et la scène. La dernière page de son travail est un splendide éloge de la vie claustrale, de là vie monacale. Néanmoins, non par mauvais esprit, mais par l'effet de son éducation et du milieu dans lequel il vit, — M. E. Kauffmann émet, çà et là, certaines idées qui peuvent être mal interprétées. Il généralise trop; sa foi, très-poétique, manque souvent de précision. Enfin, le prêtre qui correspond avec lui et qui a eu aussi « ses aventures, » rappelle involontairement Jocelyn. Il est vrai qu'il finit beaucoup mieux que le faux et dangereux héros de Lamartine.

FIRMIN BOISSIN.

Les Souliers de Sterne, par CHARLES MONSELET. Paris, Michel Lévy, 1875, in-18 de 400 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il ne faudrait pas trop se fier à ce titre. M. Charles Monselet est un humouriste « non » sentimental. Les choses intimes, idéales, le séduisent peu. Il s'arrête de préférence sur les réalités pittoresques, voyantes et piquantes, parfois sur les trivialités. C'est un habile homme d'ailleurs, et un maître ouvrier dans l'art d'écrire. Il sait parfaitement tirer parti des objets les plus prosaïques, et possède l'art de mettre en lumière les originaux, les oubliés et les dédaignés qui posent devant lui. Pas une physionomie excentrique des villes où il séjourne, pas une illustration locale des cantons qu'il traverse, dont il ne nous donne l'intéressante silhouette. Témoins : Jérôme Cotton, à Lyon; Dupérier de Larsan, à Bordeaux; Durand, la bonne fourchette, à Toulouse, etc. Les « souliers » de M. Monselet sont comme les bottes de l'Ogre. Ils font des pas de sept lieux, car notre voyageur, poussé par sa fantaisie, n'est pas plustôt à Nantes que nous le voyons à Séville, et, au moment où nous le croyons à Lisbonne, nous le trouvons à Londres. C'est dire que les récits de l'auteur des *Souliers de Sterne* ne font nullement concurrence aux *Guides-Joanne*. Ce sont des esquisses, des coups

de crayon, des impressions fugitives, des anecdotes rétrospectives — le tout présenté avec esprit, bonhommie, gaieté, comme il convient à un flâneur parisien. Il n'y a pourtant rien, dans ce livre, qui attaque ce que nous aimons et qui outrage ce que nous respectons. Signalons une histoire racontée en français de Marseille, qui est, à notre avis, un petit chef-d'œuvre : l'*Histoire du patron Jean*. Le patron Jean est un marin qui a voyagé avec M. de Forbin : sur ses vieux jours, il se bâtit une cabane à la Cannebière et se fait barbier. On exproprie sa boutique. Il ne veut pas céder et va trouver le roi à Versailles qui, charmé de sa naïveté et de sa bonne humeur, lui donne gain de cause. Signalons aussi les *Compagnons de voyage*. Il y a le portrait du voltairien qui n'est pas flatté et qui est écrit à l'emporte-pièce.

FIRMIN BOISSIN.

Sur la stèle de Mésa, peut-on, au lieu de Chamos, mettre Jéhovah ? *Données nouvelles sur la religion moabite offertes à l'apologétique par l'inscription de Dhiban*, par A. DESCHAMPS, vicaire général de Châlons-sur-Marne. Paris, Palmé, 1876, in-8 de 40 p. — Prix : 75 cent.

MM. Renan et Soury ont essayé de se faire une arme contre nos livres saints de la stèle du roi de Moab, Mésa, qui confirme si merveilleusement ce que nous raconte le troisième chapitre du quatrième livre des Rois. Ils prétendent l'un et l'autre, dans la *Revue des Deux-Mondes*, qu'un Israélite aurait pu parfaitement écrire cette inscription, avec cette seule différence qu'au lieu de nommer son dieu Chamos, comme l'a fait Mésa, il l'aurait appelé Jéhovah. C'est une manière d'attaquer la religion hébraïque en insinuant qu'elle ne valait ni plus ni moins que les religions des peuples voisins. M. l'abbé Deschamps établit scientifiquement et péremptoirement la fausseté de l'assertion de MM. Renan et Soury. Quelque courte que soit l'inscription moabite, le docte vicaire général de Châlons y relève deux différences essentielles entre le culte israélite et le culte du roi Mésa : celle des sacrifices humains acceptés par Chamos, et proscrits par la loi de Moïse, et l'existence d'une déesse ou au moins d'une divinité androgyne chez les Moabites, tandis que, dans la Bible, comme l'avoue M. Réville lui-même, « nulle part nous ne voyons Jéhovah associé à une déesse. Puisse le clergé français, produire beaucoup de travaux de ce genre!

L. G.

La Proscription du projet de dîme royale et la mort de Vauban, par A. M. DE BOISLISLE. Mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, A. Picard, 1875, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr.

Parmi les nombreuses accusations d'égoïsme et d'ingratitude formulées par Saint-Simon contre le grand roi, il en est une plus particulièrement grave à raison de celui qui en aurait été la victime. La proscription de la Dîme royale aurait, d'après le célèbre chroniqueur, déterminé la mort de Vauban. M. de Boislisle s'est proposé de rechercher dans quelle mesure les faits peuvent justifier cette imputation, et d'heureuses découvertes dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale lui ont fourni une réponse, dont l'Académie des sciences morales et politiques a eu la primeur. On ne saurait le nier, le rigoureux arrêt rendu par le Conseil privé, les 14 février-14 mars 1707, ne fut pas étranger à la fatale issue de la maladie dont le maréchal avait sans doute contracté le germe dans la campagne de l'année précédente. Le chancelier Pontchartrain, comme le trop fidèle exécuteur de ses ordres,

Voyer d'Argenson, assument de ce chef devant l'histoire une lourde responsabilité. Mais, l'intervention personnelle de Louis XIV dans cette douloureuse affaire demeure encore, ce nons semble, à prouver, et le langage, que met dans sa bouche le véridique journal de Dangeau à la nouvelle de la mort de son illustre serviteur, diffère essentiellement des sentiments que lui attribuent les *Mémoires*. H. DE L.

Bossuet und die Unfehlbarkeit, (*Bossuet et l'Infaillibilité*), von E. LAUR, privatdocent à l'université de Heidelberg. Mannheim, J. Schneider, 1875, in-12 de 91 p.

Bossuet associé aux vieux catholiques ; la politique religieuse de Louis XIV mise sur la même ligne que celle de Guillaume, voilà les rapprochements auxquels se livre l'auteur de cette brochure. Assurément, le grand Roi eut le tort de ne pas respecter une autorité dont sa couronne, sans doute, ne dépendait pas, mais qui était d'un ordre supérieur; et l'attitude de Bossuet à cette occasion fut plus celle d'un chambellan que d'un évêque. Mais, cela dit, tout est dit. Seules, la mauvaise foi, la folie ou la passion vont plus loin : Le *herr privatdocent* n'a qu'à choisir entre les trois. Pour parler son langage, on se demande si c'est un échappé de Charenton qui a écrit ces lignes (p. 86) : « Le Pape n'osa donc pas, devant la ferme attitude de Louis XIV, condamner les quatre articles de la déclaration de 1682 ! » Le point d'exclamation est dans le texte allemand. J. A. DE BERNON.

Précis de la guerre franco-allemande, par le colonel FABRE. Paris, E. Plon. 1875, gr. in-18 de 368 p. — Prix : 4 fr.

Après tant d'ouvrages publiés en France, comme à l'étranger, sur la guerre de 1870, on avait besoin d'un résumé impartial et exact de travaux trop considérables pour être lus par tout le monde. C'est la tâche que le colonel Favre s'est imposée, pensant que « la vérité peut sortir plus complète et surtout plus utile de la comparaison des ouvrages écrits dans les deux camps. Son point de vue est, du reste, tout militaire. Il écrit pour l'armée et pour les personnes qui s'occupent de l'armée. C'est à l'art militaire, à la stratégie, que se rapportent les réflexions qui naissent de son récit. Il est impossible de se montrer plus dégagé que ne l'est l'auteur de toute préoccupation de parti. Il accuse de nos revers, « bien moins les hommes qu'une organisation et des institutions qui ne semblent qu'imparfaitement corrigées aujourd'hui même. » Aussi, propose-t-il un grand nombre de réformes, dont beaucoup semblent raisonnables, et professe-t-il cette opinion assurément très-juste, que, si nous voulons relever notre armée, c'est à la science, aux lentes améliorations, aux efforts incessants, aux observations prolongées qu'il faut uniquement nous fier.

Il y a donc grand profit à faire de la lecture de l'ouvrage du colonel Fabre. On y trouvera un tableau lumineux des opérations de la guerre franco-allemande, des fautes de nos généraux et des manœuvres par lesquelles les chefs de l'armée prussienne ont su en profiter. Le tout est éclairé par des cartes stratégiques intercalées dans le texte, et qui complètent l'exposition déjà si claire et si précise de l'auteur. Pour n'être point fait de première main, ce travail n'en a pas moins une valeur sérieuse, et les spécialistes, comme les gens du monde, feront bien de ne pas le négliger.

G. B. DE P.

Archives diplomatiques. Politique allemande en Orient.— *Rapt de la Bukovine, d'après les documents authentiques.* Paris, Guillaumin, 1875, gr. in-8 de 78 p. — Prix : 2 fr.

Encore des documents inédits. Ceux-ci concernent un fait peu connu de la seconde moitié du dix-huitième siècle, l'annexion de la Bukovine à l'Autriche. Le cabinet de Vienne qui, depuis longtemps, convoitait la Moldavie et la Valachie, trouva l'occasion bonne, après le premier partage de la Pologne et la paix conclue entre la Russie et la Porte. Se basant sur ce que, dans le démembrement de la Pologne, elle avait reçu la Pocucie, jadis fief de la couronne d'Étienne le Grand, elle réclama comme dépendances de ce petit pays, les districts les plus fertiles de la Moldavie, et elle les occupa, au fur et à mesure que les troupes russes les évacuaient. Vainement, le prince Grégoire Ghyka et les boyards moldaves protestèrent-ils énergiquement. La corruption vint au secours de la force. Un poignard enrichi de diamants donné à Reis Effendi, une tabatière décorée de brillants offerte à Romantzow levèrent les scrupules du cabinet de Constantinople et l'opposition de celui de Saint-Pétersbourg; et, en dépit de la patriotique et opiniâtre résistance de Ghyka, la convention du 7 mai 1775 ratifia l'occupation de la Bukovine par l'Autriche.

Tels sont les faits racontés dans les dépêches du prince de Kaunitz à l'internonce Thugut. Comment ces dépêches, conservées aux archives secrètes de Vienne, sont-elles livrées à la publicité? L'auteur ne le dit pas. Il y aurait, cependant pour les historiens, intérêt à le savoir. M. R.

Petite histoire du Canada illustrée, par le vicomte DE LASTIC SAINT-JAL. Poitiers, chez l'auteur, et chez Mothe, 1875, in-12 de VIII-375 p.

L'auteur de la *Petite histoire du Canada illustrée* s'est préparé de longue main à ce travail; il y a longtemps qu'il a commencé à écrire sur le Canada; c'est dire qu'il possède son sujet, parce qu'il l'a aimé. Que de consciencieuses recherches, que de minutieuses études, que de connaissances préalables exigent un résumé! M. le vicomte de Lastic Saint-Jal a condensé en un volume toute l'histoire du Canada, et ce précis n'a rien de sec ni d'analytique, parce qu'il sait bien ce qu'il raconte et le raconte fort bien. On le lit avec le plus vif intérêt. Voici Cartier, voici Champlain, voici Mons; après les guerriers, les explorateurs, les missionnaires, les administrateurs. M. de Lastic Saint-Jal a d'excellentes pages sur ces illustres pionniers de la première heure. Quels beaux chapitres consacrés à Frontenac, à Lemoyne d'Yberville, au chevalier de Caillère, au marquis de Vaudreuil, au marquis de Montcalm! Puis vient le récit de l'occupation anglaise et les noms propres saxons remplacent les noms poitevins, saintongeais, normands et bretons. A l'histoire, l'auteur a joint un peu de géographie et il a bien fait. Nous avons ainsi le climat, les productions, la zoologie et la minéralogie du Canada, l'agriculture, le commerce et l'industrie; la population, la religion, l'éducation et le gouvernement. Des gravures étaient nécessaires. Il y en a un très-grand nombre répandues dans le texte. Elles sont un attrait de plus de l'ouvrage qu'elles commentent et expliquent. Que d'enfants seront charmés de cette *Histoire illustrée!* Que d'hommes y trouveront à s'instruire! Louis AUDIAT.

VARIÉTES

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I. — HISTORIENS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE OU DE GROUPES ACADÉMIQUES (*suite*).

Six articles ont été omis dans notre premier chapitre (t. XIV, p. 154), dont les épreuves ne nous étaient pas parvenues à temps et qui contiennent quelques fautes typographiques que le lecteur a sans doute déjà corrigées (1). Les deux premiers articles devraient être intercalés entre les nos 10 et 11, le troisième et le quatrième entre les nos 13 et 14; le cinquième entre les nos 18 et 19; et le sixième entre les nos 21 et 22; mais nous leur donnerons des numéros à la suite, pour ne pas interrompre la série du second paragraphe.

28. — EDOUARD FOURNIER. *Histoire du fauteuil de M. Berryer à l'Académie française.* Série d'études publiées dans la *Revue française*, à partir du 10 mars 1855. On sait que cette revue, que dirigeaient MM. Morel et Oger, a paru de 1855 à 1859.

29. — PHILARÈTE CHASLES. *Les fauteuils de l'Académie française.* Série d'études publiées en 1855 et 1856, dans la même *Revue française*, parallèlement à celles que le même auteur publiait simultanément dans le *Musée des familles* (voir n° 27), et qui ne s'écoulaient pas assez vite à son gré. Nous trouvons, en septembre 1855, le fauteuil de Sainte-Beuve (deux livraisons); en février et mars 1856, le fauteuil de Louis Vitet (trois livraisons). Cette série d'études n'a pas été achevée.

30. — *Liste de l'Académie depuis son établissement.* — Paris, Demonville, 1776, in-8. — Les statuts et règlements sont imprimés à la suite. C'est la seule liste que nous connaissions imprimée isolément. — L'abbé d'Olivet, dans une lettre au président Bouhier, parle cependant d'une « superbe liste » dont il se faisait une *nouvelle édition* en 1737, et qu'il lui adresse peu après. — Nous avons déjà cité un certain nombre de listes publiées à la suite des diverses éditions de l'*Histoire de l'Académie* par Pellisson et d'Olivet, à la suite de l'*Histoire de M. P. Mesnard.* — Voy. aussi les *Recueils de harangues* ou de pièces couronnées, que nous citerons plus loin (§ 3), les *Curiosités littéraires* de M. Lud. Lalanne, etc., etc.

31. — *Liste par ordre alphabétique des membres de l'Académie française*, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, dressée par Albert Rance et Étienne Charavay. — Publiée par séries de dix à vingt noms dans l'*Amateur d'autographes* (Paris, Ét. Charavay, in-8, revue bi-mensuelle). Cette liste donne les dates de la naissance, de la réception et de la mort de chaque académicien, ses qualifications littéraires, les noms de son prédécesseur et de son successeur. C'est la meilleure et la plus complète qui ait été publiée. Malheureusement on n'en a point fait de tirage à part.

32. — *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de MM. de Fontenelle et de la Motte*, tirés du *Mercure de France* 1756, 1757 et 1758 et du *Dictionnaire de Moréri*, édition de 1759, par M. l'abbé TRUBLET. Amsterdam, Marc Michel Rey, 1759, in-12, et seconde édition corrigée et augmentée, *ibid.*, 1759, 1 vol. in-12, 460 p. C'est une compilation sans ordre qui renferme beaucoup de renseignements curieux sur tous les littérateurs de cette époque, mais qui justifie parfaitement l'épigramme de Voltaire sur le chanoine de Saint-Malo. On trouvera aussi dans ce volume des mémoires sur Mme de Staal.

1. Au n° 1, art. a, au lieu de *Fowens*, lisez *Foppens*; — art. b, au lieu de *Courlis*, lisez *Courbé*; — art. d, au lieu de *Abloncourt*, lisez *Ablancourt*; — au n° 9, au lieu de *depuis* 1855, lisez *depuis le mois de juillet* 1856; et au lieu de *jusqu'en* 1870, lisez *jusqu'en août* 1872; — Au n° 26, au lieu de *cession*, lisez *session*.

33. — *Les Académiciens protestants* : Conrart, Gombauld, Perrot d'Ablancourt, Pellisson... Étude publiée dans le *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français*, livraison de janvier-février 1856.

34. — *Le quarantième fauteuil de l'Académie française*. Étude publiée par M. Ch. L. Livet, dans le *Moniteur universel* au mois d'octobre 1875, à l'occasion de la vacance du fauteuil de M. Guizot. — M. Livet a publié à divers intervalles plusieurs études du même genre, où l'on trouve d'excellents renseignements et beaucoup de rectifications, mais lui-même en a perdu le souvenir précis, et il ne peut nous en promettre la bibliographie que pour notre supplément.

35. — On peut enfin joindre aux ouvrages énumérés dans ce paragraphe, le suivant qui, s'il ne porte pas le titre académique, appartient véritablement à cette série.

Guizot. — *Corneille et son temps*. Étude littéraire, Paris, Didier et Cᵉ, 1852, in-8 et in-12, souvent réimprimée depuis cette époque : comprenant une étude sur l'état de la poésie en France avant Corneille, un essai sur la vie et les ouvrages de Corneille et des notices sur trois contemporains du grand poëte : Chapelain (de l'Académie), Rotrou et Scarron. — Cet ouvrage avait déjà paru en 1813, sous le titre de : *Vie des poëtes français du siècle de Louis XIV*, tome Iᵉʳ. Paris, Scholl, in-8, et devait avoir 3 volumes. On sait d'après une déclaration de M. Guizot, dans la préface des dernières éditions, que Mᵐᵉ Guizot, Mˡˡᵉ Pauline de Meulan, a eu la plus grande part aux études sur Chapelain, Rotrou et Scarron.

N. B. — Nous n'avons placé dans ce premier chapitre que les études historiques proprement dites, réservant pour un groupe spécial les études ou notices critiques, satiriques, etc., qui tiennent plus du pamphlet ou du panégyrique que de l'histoire.

II. ACTES, EXTRAITS, PIÈCES ET DOCUMENTS OFFICIELS POUR SERVIR A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ACADÉMIE.

36. — *Discours contenant le projet de l'Académie*. — Paris, Camuzat, 1634. — Ce discours fut rédigé par Faret pour être soumis au cardinal de Richelieu. On en trouve des extraits au premier chapitre de l'*Histoire de l'Académie*, par Pellisson, qui affirme qu'on en fit imprimer trente exemplaires. Ces exemplaires furent remis à tous les académiciens déjà choisis, pour avoir leurs observations, et tous furent rapportés avec des notes. — Nous ne sachions pas que ces documents fort précieux aient été conservés.

37. — *Lettres patentes* pour l'établissement de l'Académie. — Paris, Camuzat, 1635, in-4. — Elles ont été rédigées par Conrart et sont datées de Paris, janvier 1635. On les trouve insérées au premier chapitre de l'*Histoire de l'Académie*, par Pellisson, à la suite du *Choix de discours de réception, etc.* Paris, Demonville, 1808, 2 vol. in-8 (§ III ci-dessous), etc.

38. — *Statuts et réglements de l'Académie françoise* (donnés par Mᵍʳ le cardinal de Richelieu). — Paris. J.-B. Coignard, 1708, in-4. — Ils ont été reproduits : 1° à la suite de la *Liste de l'Académie depuis son établissement*, etc. (nº 30 ci-dessus) ; — 2° à la suite du *Choix de discours de réception*, précédemment cité ; — 3° à l'appendice de l'édition Livet de l'*Histoire de l'Académie*, par Pellisson.

39. — *Lettres patentes* relatives au droit de *Committimus* au grand sceau accordé aux membres de l'Académie française. — Paris, 1673, in-4. — Elles ont été reproduites, de même que celles de 1667, par M. Livet, en appendice au deuxième volume de son édition de l'*Histoire de l'Académie*.

40. — *Catalogue des livres donnez par le Roy à l'Académie françoise*. —

Paris, de l'impr. de Pierre le Petit, impr. de S. M. et de l'Académie, 1674, petit in-4, 64 p. — L'abbé d'Olivet dit qu'il y en a un autre imprimé à Nancy, le 21 août 1673.

41. — *Lettre de M. l'abbé d'Olivet*, de l'Académie française, — à M. le président Bouhier, où il répond aux objections faites contre l'usage de demander et de solliciter avant que d'être reçu à l'Académie et aux raisons qui le portaient à ne point continuer l'histoire de cette compagnie depuis 1700. — Paris, Coignard, 1733, in-12.— Cette lettre en contient réellement deux : la première, écrite à l'occasion de la candidature de l'avocat Normant qui avait refusé de faire des visites, se retrouve aussi dans le *Recueil d'opuscules littéraires.*, Amst. Hartevelt, 1767, in-12. — La seconde, qui concerne l'histoire même de l'Académie, a été imprimée, en 1754 dans les *Mélanges historiques et philologiques* de Michault, avocat au parlement de Dijon. — Paris, Tilliard, 2 vol. in-12. — M. Livet a reproduit les deux lettres en appendice à son édition de l'*Histoire de l'Académie*, par Pellisson et d'Olivet, II (394-402), avec une lettre curieuse de Fraguier à d'Olivet, une vie de l'abbé Genest, déjà imprimée dans les *Mélanges* de Michault, et de nombreux extraits de la correspondance inédite de l'abbé d'Olivet au président Bouhier, relatifs à l'histoire de l'Académie française.

42. — *Réglements pour l'Académie françoise*. — Du 30 mai 1752, en douze articles.— Paris, Brunet, 1752, in-4. — Ces nouveaux règlements, donnés par Louis XV, ont aussi été reproduits à la suite du *Choix de discours de réception*, précédemment cité.

43. — *Harangues de l'Académie en corps ou en députation* à ses protecteurs, aux rois, princes, princesses, français ou étrangers, et à divers personnages illustres, prononcées en diverses circonstances à titre d'honneur ou de remercîments, etc.—Voy. la bibliographie des recueils de harangues académiques, à notre § 3. — M. Livet a fait le relevé de tous ces discours prononcés depuis la fondation de l'Académie jusqu'en 1700, dans son édition de l'*Histoire de l'Académie*. II (33-35).

44. — *Almanach des beaux-arts*, contenant les noms et les ouvrages des gens de lettres, des sçavans et des artistes célèbres qui vivent actuellement en France. — Paris, Duchesne, 1752, in-18, et 1753, in-18. — Ce recueil qui est de Duport du Tertre, commence par la description des académies. Il n'a paru que pendant deux ans, et a été remplacé par :

45. — *La France littéraire, ou les Beaux-Arts*, contenant les noms et les ouvrages des gens de lettres, des sçavans et des artistes célèbres qui vivent actuellement en France; augmentée du catalogue des académies établies tant à Paris que dans les différentes villes du royaume. Paris, Vᵉ Duchesne, 1756, in-24, réimprimé par Formey à Berlin (Hande et Spener) en 1757. — Ce recueil est de l'abbé de la Porte qui le réédita avec des additions en 1758, 1760, 1762 et 1764; puis, s'étant adjoint l'abbé d'Hébrail, il le transforma en :

46. — *La France littéraire*, contenant : 1° les académies établies à Paris et dans les différentes villes du royaume : 2° les auteurs vivants, avec la liste de leurs ouvrages; 3° les auteurs morts depuis l'année 1751 inclusivement avec la liste de leurs ouvrages; 4° le catalogue alphabétique des ouvrages de tous ces auteurs. — Paris, Vᵉ Duchesne, 1769, 2 vol. in-8. — On a un supplément, formant le 3ᵉ volume donné par l'abbé de la Porte seul en 1778, et les nouveaux éditeurs du *Dictionnaire des anonymes* de Barbier attribuent le *Nouveau supplément* de 1784 à l'abbé Guyot.

47. — Consulter la collection des « *Estat de la France, comme elle est*

gouvernée en l'an N... » qui remonte à l'année 1648. On a les années 1650 par La Marinière, 1651 par Lingendes, 1653 par La Lande. Les éditions de 1656 à 1698 ont été rédigées, dit le *Dictionnaire des anonymes*, par N. Besongne; celles de 1699 à 1718 par Trabouillet, celle de 1722 par frère Ange, celle de 1727 par frère Simplicien, celle de 1736 par les Augustins déchaussés et enfin celle de 1749 par les Bénédictins de Saint-Maur.

48. — Consulter aussi la collection de l'« *Almanach royal*, présenté à Sa Majesté pour la première fois en 1669 par Laurent d'Houry, éditeur. » Paris, Laurent d'Houry, Ve d'Houry, puis Debure, 1699-1793. 95 vol. in-8.

49. — *Assemblée constituante.* — Rapport de Lebrun au nom du comité des finances le 16 août 1790, et discussion de ce rapport. (Motions de Boutidon, Lanjuinais, Grégoire, etc., publié aux *Actes de l'Assemblée constituante*, — *Ancien Moniteur*, etc.

50. — *Convention nationale.* — 8 août 1793. — Rapport de Grégoire à la Convention sur les Académies, au nom du Comité d'instruction publique. Publié aux *Actes de la Convention nationale.* — *Ancien Moniteur*, etc. — Ce rapport fut suivi de la suppression des académies.

51. — *Organisation primitive de l'Institut.* — Loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795). — Publiée au *Bulletin des lois.* — Les titres IV et V sont reproduits dans les *Annuaires de l'Institut* (Voy. n° 65 ci-dessous).

52. — *Loi du 15 germinal an IV* (4 avril 1796) portant un *Réglement pour l'Institut.* — V. *Bulletin des lois* et *Annuaires de l'Institut.*

53. — *Loi du 11 floréal an X* (30 avril 1802). — Attributions nouvelles données à l'Institut. — V. *Bulletin des lois* et *Annuaires de l'Institut.*

54. — *Décret de réorganisation de l'Institut.* — Arrêté consulaire du 3 pluviôse an XI (23 janvier 1803), établissant la nouvelle organisation, et arrêté du gouvernement du 8 pluviôse nommant les membres de l'Institut. — V. *Bulletin des lois* et *Annuaires de l'Institut.* On sait que la 2e classe de l'Institut, sous le titre de classe de grammaire et de littérature, fut la représentation exacte de l'ancienne Académie, avec le nombre de 40 et les mêmes successions, mais sans le nom.

55. — *Arrêté du gouvernement pour la translation de l'Institut* au pavillon des Quatre-Nations. — Réimprimé dans le *Magasin encyclopédique*, année 1805, t. II, p. 421. — L'Institut était auparavant au Louvre.

56. — *Institut national.* — *Extrait du procès-verbal de la séance générale extraordinaire* (des 4 classes) du 7 brumaire an XIV. — Paris, de l'imprimerie de Baudouin, imprimeur de l'Institut national, s. d. in-4, 8 p. — C'est une proposition d'adresse à S. M. l'empereur et roi, avec le projet de l'érection d'une statue en son honneur, dans la nouvelle salle des séances publiques.

57. — *Exécution du chant d'inauguration de la statue de S. M. l'empereur et roi.* — Feuille volante, réimprimée dans le *Magasin encyclopédique*, 1807, II, 197, etc.

58. — *Organisation et réglements de l'Institut des sciences, lettres et arts.* — Paris, Baudouin, impr. de l'Institut, janvier 1807, in-18 de XII-276 p. — Recueil très-complet.

59. — *Décret du 24 fructidor an XII* (10 septembre 1804) et du 28 novembre 1809 sur les prix décennaux. — Voy. *Bulletin des lois.* — *Annuaires de l'Institut* et notre § 3 des prix et harangues.

60. — *Observations sur quelques-unes des propositions* contenues dans une lettre adressée par M. Pelletan à l'Institut national. — La lettre du docteur Pelletan est de 1804 et fut distribuée à tous les membres de l'Institut : elle demandait de remplacer *national* par *impérial* et de mettre le nouvel empe-

reur hors pair. Les *observations* sont de l'académicien Arnault. Elles ont été publiées ainsi que la lettre du docteur Pelletan dans le tome V de ses œuvres. Paris, Bossange, 1827, in-8.

61. — *A la classe de la langue et de la littérature française*, au sujet du désordre qui régnait dans sa dernière séance publique.— Par A. V. Arnault. *ibid.* — On trouve dans ce tome V des œuvres d'Arnault, un assez grand nombre de pièces intéressantes, sous la rubrique générale de *Mélanges académiques*. — Plusieurs concernent les occupations et les travaux de l'Académie, en particulier le Dictionnaire. Nous les citerons au chapitre spécial qui traitera de ces travaux.

62. — *Ordonnance royale de réorganisation de l'Institut.* — 5 mars 1815 — Voy. *Bulletin des lois.* — *Annuaires et journaux.*

63. — *Décret impérial du 24 mars* 1815, annulant l'ordonnance précédente. — (Voy. *ibidem.*)

64. — *Ordonnance royale du 21 mars* 1816, réorganisant l'Institut et rétablissant définitivement l'Académie française. — (Voy. *ibidem.*)

65. — *Institut (national, impérial ou royal) de France.* — *Annuaire pour les années* 1796 à 1875. — Paris, Baudouin, puis F. Didot, imprimeurs de l'Institut. 80 vol. in-18. N'a pas paru en 1815. — C'est un recueil contenant des extraits des ordonnances et règlements constitutifs de l'Institut, suivi d'une liste de tous les membres, avec leurs adresses.

66. — *France.* — *Académies.* — *L'Institut.* — Notice historique et bibliographique, par Quérard, insérée au journal *Le Quérard*, 2e année, 1856, in-8, livraison de mai p. 317-325. — Notice malheureusement incomplète, où nous avons puisé d'excellents renseignements.

67. — *Institut royal de France.* — *Notice historique*, par M. Achille Comte, dans l'Annuaire des Sociétés scientifiques et littéraires en France et à l'étranger. — Paris, Masson, 1846, gr. in-8 de XVI-1019 p. (1-72).

68. — *Registres de l'Académie*, ou procès-verbaux des séances. — Ces registres, qui ne sont pas destinés au public, sont conservés au secrétariat général de l'Institut ; mais ils ne sont complets que depuis la réorganisation de l'Institut et commencent seulement en 1672. On sait que Morellet réussit à sauver, pendant la Révolution, une partie des archives, des registres, et les cahiers du dictionnaire. Il déposa ces précieux recueils, en 1805, à la Bibliothèque de l'Institut.

69. — *Institut royal de France.* — *Séance publique annuelle des cinq académies, du jeudi 2 mai* 1839. — Discours d'ouverture de M. le Président (Chevreul). — De l'Institut considéré par le triple rapport de son histoire, des liens mutuels qui unissent les cinq académies dont il se compose et de l'esprit académique de ses membres. — Paris, Didot, 1839, in-4, 29 p. — Voy. aussi la séance du 2 mai 1844. — Discours du président Ch. Dupin (Didot, in-4). — Et en général les recueils des harangues, rapports à S. M. l'empereur et roi, etc..., décrits ci-dessous[1].

(*A suivre.*) RENÉ KERVILER.

1. N. B. — Nous serons très-reconnaissant envers les érudits qui voudraient bien nous signaler les lacunes que comportera nécessairement ce premier essai bibliographique sur l'Académie. Nous en composerons un supplément à la suite de nos sept chapitres.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La Russie vient de perdre Michel Pogodine, le vétéran de ses historiens et membre de l'Académie, décédé, après une courte maladie, le 8/20 décembre à Moscou, où il était né soixante-quinze ans auparavant. Personne ne connaissait mieux que lui le pays qu'il avait, dans sa jeunesse, parcouru en tous sens; personne aussi ne jouissait d'une plus grande popularité. C'était un type d'écrivain russe; historien ou romancier, journaliste ou poëte, il a toujours conservé le cachet national de sa physionomie littéraire. Auteur d'une foule d'écrits traitant d'histoire, sous forme d'ouvrages volumineux, de mémoires, de dissertations, de cours, de manuels, il écrivait en même temps des brochures politiques et des tragédies, des récits et des notes de voyages, rédigeait des journaux, collaborait dans les différentes revues, ne laissant passer aucun événement, aucun fait remarquable sans dire son mot. Patriote ardent, il défendait avec une noble indépendance les droits du peuple auquel il appartenait lui-même par son extraction. Panslaviste déclaré, il a travaillé de toutes ses forces à rapprocher de sa nation les autres peuples slaves, et prêchait, *opportune importune*, la théorie, quelque peu idéale, d'une grande confédération slave, sous le protectorat russe. Académicien, il savait écrire sur des questions difficiles, d'une façon intelligible et simple; orateur éloquent et spirituel, il usait largement du talent qu'il avait reçu du ciel de parler en public. Ami de Pouschkine et de Gogol, il était lui-même un des écrivains les plus remarquables par l'originalité de son talent autant que par la fécondité de sa plume. Il avait un style à lui, clair et imagé, énergique et bref. Dans l'histoire, il s'est fait un nom comme défenseur de l'authenticité de la chronique de Nestor et de l'origine scandinave des Varégo-Russes; il avait un grand respect pour Schlœzer et admirait Karamzine, qui avait encouragé ses premiers essais d'historien. Il a occupé pendant dix-huit ans la chaire d'histoire à l'université de Moscou, où il avait achevé ses études en 1821. Mais il y avait dans Pogodine, à côté de l'écrivain, l'homme d'action, ce qui, joint à l'originalité de son langage, explique l'intérêt général qu'excitaient ses écrits; et cette ardente activité, il l'a conservée jusqu'aux derniers moments de sa vie. Il semblait être né écrivain. A l'âge de quatorze ans, il avait traduit les œuvres de Chateaubriand, dont *René* fut imprimé dans l'ancien *Messager de l'Europe;* étudiant, il traduisit les *Odes* d'Horace qui furent également imprimées aux frais de l'université. On peut juger de la fécondité de sa plume par la liste suivante de ces écrits les plus considérables :

De l'origine des Russes (1825). — *Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves* (1825). — *Récits divers* (1832). — *Leçons de politique et de commerce des anciens peuples*, d'après Heeren (1835). — *Aphorismes historiques* (il en existe une traduction allemande, de la même année, publiée à Leipzig (1836). — *La Chronique de Pscov* (1837). — *Recueil historique russe*, (en 7 vol. in-8 1837-1844). — *Précis d'histoire russe* (1838). — *Bibliothèque historique universelle* in-8, (1838-40). — *Nestor*, étude historique et critique sur l'origine des Russes (1839). — *Une année à l'étranger, journal de voyage*, 4 vol. (1839-1844). — *Modèles de paléographie slovono-russe* (1840-1841). — *Œuvres de Posochkov*, 2 vol. (1842-63). — *Éloge historique de Karamzine* (1845). (*Id.*, nou-

velle édition de 1846). — *Recherches, remarques et leçons sur l'histoire russe*, 7 vol. (1846-57). — *Fragments historiques*, en deux parties (1847-67). *Le prince André Bogolubski* (1850). — *Album historique russe* (1853). — *La Période normande de l'histoire russe* (1859). — *Procès du tsarévitch Alexis*, épisode de la vie de Pierre Ier (1860). — *Un œuf de Pâques offert aux paysans* (1861). — *Le Tsarévitch Alexis, d'après de nouveaux documents* (1863). — *Couronne sur la tombe d'Innocent, archevêque de la Tauride* (1863) (1867, *Idem*, nouvelle édition). — *Matériaux pour servir à la biographie du général Yermolov* (1864). — *M. Guedéonov et son système touchant l'origine des Russes* (Inséré dans les Mémoires de l'Académie, t. VI.) (1864). — *Recueil en honneur de Cyrille et Méthode*, publié à l'occasion de leur anniversaire millénaire (1865). — *Nicolas Karamzine, d'après ses écrits et les jugements des contemporains*, 2 volumes (1866). — *La Question polonaise*, recueil des pièces écrites là dessus depuis 1831 (1867). — *Histoire ancienne de Russie jusqu'au joug mongol*, 2 volumes avec un atlas archéologique, géographique et généalogique (1870). — *Recueil des discours prononcés depuis* 1830, 3 volumes (1870). — *Un exposé fort simple des choses fort compliquées* (1873). (Nouvelle édition de 1874.) — *Pierre Ier*, tragédie en 5 actes, composée en 1831 (1873). — *Critique de l'histoire russe de M. Kostomarov* (dans la *Gazette de Moscou*, quatre articles, nos 280 et 293 de 1873, et 48 et 64 de 1874 (1873-1874). — *Guerre à mort contre les nouvelles hérésies historiques* (1874). — *Lettres historiques et politiques écrites durant la campagne de Crimée* (1853-1856) (1874).— *De quelques opinions philosophiques devenues à la mode chez nous* (1875). — *Les dix-sept premières années de Pierre Ier* (1672 1689) (1875)

Outre ces ouvrages, imprimés presque tous à Moscou, Pogodine écrivait dans plusieurs journaux, et en a rédigé lui-même plus d'un; d'abord, il y a trente ans de cela, le *Messager de Moscou* et le *Spectateur*, puis le *Moscovite*, et, dans les dernières années : *Le Russe*. — Quelques semaines avant sa mort, il a fait, dans la Société d'histoire et d'antiquités russes, une lecture sur le *Premier voyage de Pierre Ier à Arkhangelsk*.— C'est un nouveau chapitre du travail critique consacré à ce monarque, dont l'auteur, malgré ses tendances slavophiles, n'a jamais cessé d'admirer le génie et d'exalter les mérites.

— M. Alexandre Gorski, recteur de l'Académie ecclésiastique de Moscou, décédé le 23 octobre dernier, a été un des membres les plus éminents du clergé russe. Né en 1812, il avait étudié d'abord au séminaire de Kostroma, puis à l'Académie de Moscou, d'où il sortit avec le diplôme de licencié en théologie, n'ayant pas encore vingt ans accomplis. Malgré son âge peu avancé, il fut chargé, dès 1833, d'enseigner à l'Académie l'histoire ecclésiastique, ce qu'il fit durant trente années consécutives. Il remplissait, en même temps, les fonctions de bibliothécaire, si conformes à son goût pour les livres et les études sérieuses. Mais cet amour de la science qu'il savait unir à la piété n'était point stérile : témoins les nombreux travaux qu'il a insérés dans différentes revues et qui sont tous relatifs à l'histoire de l'Église en général, ou bien à celle de l'Église russe. Nous n'en citerons qu'un seul, c'est l'excellente étude sur saint Cyrille et saint Méthode, publiée en 1843 et en 1865, à Moscou. Mais son œuvre capitale, et qui fait le plus grand honneur à la science russe, c'est la *Description des manuscrits slavons de la bibliothèque synodale de Moscou* (Moscou, 1855-1862, 4 vol. in-8). Malheureusement, ce travail est resté inachevé, la mort ayant enlevé aussi M. Névostroulev, collaborateur de Gorski et son digne continuateur. En 1860, Gorski reçut la prêtrise, à laquelle il aspirait depuis longtemps, mais qu'il ne

voulut accepter qu'en restant à la fois membre du clergé séculier et célibataire — ce qui est tout à fait contraire aux usages de l'Église russe. L'exception faite en sa faveur donne la mesure de l'estime qu'on avait de ses mérites. Deux ans après, il fut nommé recteur de l'Académie, obtint la mître et le diplôme de docteur en théologie, quitta la chaire d'histoire et prit celle de théologie qu'il occupa jusqu'à la fin de sa vie.

— Les archéologues russes viennent de perdre leur doyen dans la personne de Paul Stroïev, mort octogénaire, le 17 janvier. Il avait débuté dans la carrière littéraire par la publication d'un *Abrégé d'histoire russe*, qui eut deux éditions (1814 et 1819). En 1815, il publia un *Aperçu de mythologie russe* et rédigeait en même temps son *Observateur de la littérature russe*. Bientôt après, il se livra à la recherche des documents historiques pour ne plus quitter cette voie. Son édition de la chronique novgorodienne dite de sainte Sophie (Moscou, 1820-1822, 2 vol. in-4) a de la valeur encore de nos jours. On lui doit aussi une *Description* des manuscrits slovéno-russes de la bibliothèque du comte Tolstoï (Moscou, 1825, in-8) et celle des manuscrits de Tsarski (Moscou, 1836), à laquelle il joignit plus tard (1843) un catalogue raisonné des anciens livres appartenant au même. Chargé, en 1829, d'une expédition scientifique dans le but d'explorer les bibliothèques et les archives de l'empire, il en revint avec une riche moisson. Les documents qu'il y avait recueillis, et dont le nombre s'élevait à trois mille environ, servirent de base à la grande collection des actes que la Commission archéographique, dont M. Stroïev a été un des membres les plus zélés, se mit à publier en 1831, et qui se continue encore de nos jours. C'est encore lui qui a enrichi d'une table générale les huit premiers volumes de la collection complète des annales publiées par la même Commission, ainsi que les douze volumes de l'histoire de Karamzine. Ce dernier travail date de 1836. Six ans après, Stroïev devint académicien.

— M. le comte Modeste Korff, membre du Conseil de l'empire, secrétaire d'État et conseiller intime actuel, est mort dans la nuit du 13 au 14 janvier, à l'âge de soixante-quinze ans. Homme d'État et homme de lettres, il a rendu dans l'une et l'autre carrière des services signalés. Nommé directeur de la bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg, il lui donna une nouvelle organisation qui la fait rivaliser avec celles de Londres et de Paris; il en rendit l'accès plus facile et y créa la fameuse section des *Russica* contenant presque tous les ouvrages qui ont été écrits sur la Russie en langues étrangères. Aussi la salle qui les renferme fut-elle appelée de son nom. Le comte Korff est l'auteur des deux ouvrages intitulés : *Avénement de l'empereur Nicolas Ier* (Saint-Pétersbourg, 1857, in-8) et *Vie du comte Spéranski* (*Ibid.*, 1861, 2 vol. in-8). — Le premier de ses livres eut plusieurs éditions et fut traduit en français. On dit qu'il a laissé de nombreux manuscrits parmi lesquels une *Vie de l'empereur Nicolas* en plusieurs volumes in-fol. En sa qualité de directeur au département des lois, il a pris une part active dans les réformes du règne actuel; le titre de comte lui fut accordé, il y a quelques années, en récompense de ses travaux. Lorsqu'en 1867 il célébrait son jubilé de cinquante ans de service, il reçut des adresses écrites en trente langues diverses; elles ont été imprimées seulement à deux exemplaires dont l'un est conservé à la bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg.

— M. Marc-Dufraisse, né en 1811, est mort à Paris le 22 janvier. Député en 1848 et en 1871, il fut exilé en 1851. Pendant son séjour hors de France, il occupa une chaire à l'École polytechnique fédérale de Zurich. Il a publié

l'Histoire du droit de guerre et de paix, a traduit de l'allemand les *Motifs du projet de code de commerce*, de Muzinger, et a donné, à Bruxelles, sous le pseudonyme de Cremutius Cordus : *Ce que coûte l'Empire, les finances, ses traitements* (broch. 1853).

— M. André Imberdis, ancien conseiller à la cour d'Alger, puis président de chambre à la cour d'appel d'Agen, né à Ambert en 1810, est mort récemment à Agen. Il est auteur d'une *Histoire des guerres religieuses en Auvergne pendant les seizième et dix-septième siècles* (1840-1841, 2 vol. in-8) ; — des *Nuits d'un criminel* (1844, 2 vol. in-8) ; — de *L'Auvergne depuis l'ère gallique jusqu'au dix-huitième siècle* (1863).

— M. Hermann Ebel, professeur de philologie comparée à l'université de Berlin, né en 1820, est mort le 20 août à Misdroy. Il s'est occupé spécialement des langues celtiques. Il est auteur d'une *Grammatica celtica* (Berlin, 1868-1871) et de travaux sur les langues greco-latines et slaves.

— M. le docteur Adrien-Joseph-Marie Gaussail, professeur honoraire à l'école de médecine de Toulouse, né à Verdun (Tarn-et-Garonne), en 1805, est mort à Toulouse dans les derniers jours de janvier. Il a écrit : *Des progrès de l'anatomie pathologique considérés dans leurs rapports avec l'étude et la guérison des maladies* (1841). — *De l'influence de l'hérédité sur la production de la surexcitation nerveuse, sur les maladies qui en résultent, et des moyens de les guérir* (1845). — *Etudes sur l'aliénation mentale* (1858). — *De l'érudition en médecine dans ses rapports avec les progrès de la science et de l'art* (1859). — *Institution d'Hippocrate* (1865).

— Le 14 décembre 1875, s'éteignait à Nancy M. Charles-Joseph d'Arbois de Jubainville, ancien magistrat et ancien bâtonnier de l'ordre des avocats. Il était né à Nancy en 1804. Le 11 août 1825, il se faisait inscrire au tableau de l'ordre des avocats et un an après, le 18 août 1826, il entrait dans la magistrature, qu'il quitta le 15 septembre 1830, par le fait d'une destitution, étant substitut du procureur du roi à Lunéville. Il revint alors reprendre sa place au barreau, se livra à des études juridiques, spécialement sur le droit forestier et le droit ecclésiastique ; il cultivait en même temps les études historiques, dans lesquelles son fils, notre savant collaborateur, s'est acquis un juste renom. Sa science était à la disposition de tout le monde ; il était l'avocat des pauvres et des communautés religieuses, et laisse une mémoire entourée du respect et de l'estime de tous ses concitoyens. Il a publié : *Observations sur le défrichement des forêts, les inondations, la diminution des sources, les reboisements, et sur les modifications que réclame à cet égard la législation forestière* (Nancy, 1845, in-8). Il a pris une grande part aux deux ouvrages de son ami, M. l'abbé Dieulin, vicaire général de Nancy : *Le guide des curés, du clergé et des ordres religieux, pour l'administration des paroisses et pour leurs rapports légaux avec les fabriques, les communes, les écoles, les diverses autorités et les particuliers*...5e édition, revue, corrigée et augmentée par M. d'Arbois de Jubainville (Nancy, 1860, 2 vol. in-8). — *Le bon curé au dix-neuvième siècle, ou les devoirs du prêtre dans sa vie privée et dans sa vie publique*. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée par Mgr l'évêque de Rodez, avec le concours de M. d'Arbois de Jubainville (1864, Nancy, 2 vol. in-8). Il avait composé un commentaire complet du code forestier ; mais il ne crut pas devoir le faire éditer après la publication de M. Meaume. L'*Impartial* a aussi publié quelques articles de lui.

— Mgr Frédéric-Gabriel de Marguerye, ancien évêque d'Autun, est mort à Paris le 20 janvier, dans sa soixante-quatorzième année. Il était né le 8 mars 1802 à Sainte-Marguerite-des-Loges (Calvados). Ancien élève de l'insti-

tution Liautard à Paris, il fut successivement ordonné prêtre à Bayeux, en 1825, préfet de la religion au collége Stanislas, secrétaire du cardinal de Rohan, dont il prononça l'oraison funèbre en 1833, vicaire général de Soissons, préconisé évêque de Saint-Flour le 2 octobre 1837 et évêque d'Autun le 15 mars 1852. Il donna sa démission en 1872, et fut nommé la même année chanoine de premier ordre du chapitre de Saint-Denis. Nous ne croyons pas que ce prélat ait écrit d'ouvrages en dehors de ses nombreux mandements et lettres pastorales qui sont pour lui de véritables titres littéraires, et où il a traité toutes les questions qui ont le plus préoccupé les esprits. Il n'en a pas donné moins de quatre-vingt-six pendant qu'il occupait le siége de Saint-Flour, et cent quatre-vingt-onze étant évêque d'Autun. En dehors des sujets purement religieux, voici les titres de quelques-uns de ses mandements : *Devoirs des pères et mères de famille par rapport à l'éducation de leurs enfants* (1844); — *Le mouvement catholique en Angleterre* (1845) ; — *Devoirs réciproques des riches et des pauvres dans la société chrétienne* (1849) ; — *Avantages sociaux de la loi du repos sacré des dimanches et fêtes* (1854) ; — *Devoirs pastoraux à l'égard des colléges, pensionnats et écoles* (1855); — *Dangers des mauvaises lectures* (1863) ; — *Visite pastorale de Mgr l'évêque d'Autun en* 1871 (19 mars 1871), où il raconte l'envahissement de son palais épiscopal par les troupes de Garibaldi ; — *Éducation donnée aux enfants par les congrégations religieuses* (1872) ; — *Les œuvres destinées spécialement aux hommes* (1872).

— M. Jules-Henri Vernoy de Saint-Georges, né à Paris, en 1801, vient d'y mourir le 23 décembre. C'était un de nos auteurs dramatiques les plus féconds. Il a signé presque tous les ballets, opéras et opéras-comiques qui ont paru sur la scène française depuis quarante ans. Il avait débuté dans le roman en 1821 par les *Nuits terribles;* il a donné, dans le même genre, l'*Esprit du grand monde* (1851, 7 vol.) ; — *Un mariage de prince* (1851, 2 vol. in-8) ; — *Le livre d'heures* (1857) ; — *Les princes de Maquenoise* (1860, 6 vol. in-8). — *Le bilan d'argent* (1864), etc.

— M. Jean-Antoine-René-Edouard Corbière, né à Brest en 1793, est mort à Morlaix le 27 septembre. Après avoir servi dans la marine sous le premier empire, il aborda la carrière des lettres, écrivit des comédies, des romans maritimes, et collabora à la *France maritime* et au *Journal du Havre*. Il a publié *Les jeux floraux,* comédie (1818) ; — *La Marotte des ultras* et *Philippiques françaises,* poésies (1820) ; — *Contes du Nord* ; — *Le Négrier* (1832) ; — *Les aspirants de marine* ; — *Le Banian* ; — *Les trois pirates* ; — *Tribord à babord* (1840) ; — *Les pilotes de Martin Vaz* (1842) ; — *Pelado* (1843) ; — *Cric-Crac* (1846) ; — *Les pilotes de l'Iroise* (3e édit., 1865).

— M. Nicolas-Valentin Haussmann, ancien intendant militaire, père de l'ancien préfet de la Seine, vient de mourir à Paris. Il était né à Versailles le 21 octobre 1787. Il a été rédacteur du *Temps* et du *Moniteur de l'Armée*, et collaborateur de M. Block pour son *Dictionnaire d'administration*. On a de lui : *Des subsistances de la France. Du blutage et du rendement des farines, et de la composition des pains de munition* (1848).

— Nous avons omis parmi les publications du vicomte de la Guéronnière (T. XVI, p. 87), son dernier ouvrage : *Le Droit public et l'Europe moderne*, (2 vol. in-8, 1875) et *Aux électeurs de France, le vote du 8 mai* (1870).

— Nous n'avons fait qu'annoncer, dans la livraison de novembre, la mort du comte Alexis Tolstoï, qui est arrivée le 11 octobre. Cet écrivain russe avait débuté par des poésies, publiées dans divers recueil; il avait abordé ensuite le drame et avait une propension pour le drame historique. Il a donné *le Prince Serebryunny* et *Yvan le Terrible* (1866-1869), traduit par

le prince A. Galitzin (1872), trilogie dramatique, comprenant *la Mort d'Yvan le Terrible*, donné en 1866 ; *Le Tzar Fedor Jounnovisch*, 1868, et le *Tzar Boris, Godunof*, 1869.

— On annonce également la mort de M. Esparbié, rédacteur en chef du *Mémorial de Lille* qu'il dirigeait depuis 1866, décédé à Lille le 18 janvier. Il était né à Pau le 23 mars 1820. Il a été rédacteur de la *Liberté*, d'Arras, du *Journal de Lille*, de la *Patrie*, du *Pays*, de la *France*, de la *Normandie;* — de M. Gauja, ancien préfet, ancien collaborateur d'Armand Carrel au *National*, mort à Tours, le 25 décembre ; — de M. Collet-Meygret, ancien directeur de la sûreté générale, ancien préfet, ancien receveur général sous l'Empire, fondateur du *Salut public* de Lyon et de la *Présidence*, mort à Paris, le 13 janvier ; — de M. Frédérick Lemaitre, le célèbre acteur, mort à Paris le 26 janvier ; il était né au Havre en 1798 ; — de M. Léon Michel, ancien secrétaire de la rédaction du *Journal officiel*, mort à Vincennes le 28 décembre ; — de M. le Dr Oscar Peschel, de Leipzig, géographe distingué, éditeur pendant vingt ans du recueil intitulé *Das Ausland*, et auteur de nombreux ouvrages géographiques ; — du poëte russe Basile Karotschkin, traducteur de Molière, Béranger, A. de Musset, V. Hugo, etc. ; — de Nicolas Muller, poëte allemand, aussi traducteur des modernes lyriques français, anglais et italiens ; — du révérend James Anderson, d'Édimbourg, auteur de plusieurs ouvrages historiques; — de M. Zachariæ, professeur de droit à l'université de Göttingue ; — de M. Stanislas Clerc, ancien rédacteur du *Censeur*, mort à Loyes (Ain), le 11 janvier à l'âge de 73 ans ; — de M. Charles-Auguste Frossard, général commandant le 2e corps d'armée en 1870, auteur d'un *Rapport sur les opérations du 2e corps d'armée pendant la campagne de* 1870 (in-8, 1872), mort à Chateauvillain (Haute-Marne), dans l'automne de 1875 ; — de Sir Georges Harvey, membre de l'Académie royale de Londres, président de l'Académie royale d'Écosse, peintre d'histoire, mort à Édimbourg, le 22 janvier, à l'âge de 71 ans.

Institut. — *Académie des sciences.* — Dans sa séance du 19 janvier, l'Académie a élu M. Nordenskiold, à Stockholm, correspondant, pour remplir la place vacante dans la section de géographie et navigation, par suite du décès de M. D. Livingstone.

Académie des beaux-arts. — L'Académie a ainsi composé son bureau pour 1876 : Président, M. Meissonnier, peintre ; vice-président, M. Louis François, graveur.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans sa séance du 8 janvier, l'Académie a procédé au renouvellement de son bureau, qui se trouve ainsi composé pour l'année 1876 : M. Bersot, président ; M. Ad. Vuitry, vice-président.

— Dans la séance du 15 janvier, l'Académie a procédé à l'élection de deux associés étrangers, en remplacement de MM. de Raumer et Quetelet, décédés. La commission mixte présentait, pour la place laissée vacante par le décès de M. de Raumer : en première ligne, M. Motley ; en seconde ligne, M. Bancroft, tous deux déjà correspondants de la section d'histoire ; pour la place laissée vacante par la mort de M. Quetelet : en première ligne, M. Roscher ; en seconde ligne, M. Marco Minghetti, correspondants de la section d'économie politique. Au premier tour, MM. Motley et Minghetti ont été élus par vingt-cinq suffrages sur vingt-six votants.

— L'Académie a, dans la même séance, décerné le prix de 3,000 francs dans le concours de la fondation Léon Faucher. Le sujet était *l'Éloge de M. Léon*

Faucher. Le prix a été décerné à M. Georges Michel, rédacteur à la préfecture de la Seine.

Musée du Louvre. — Les collections du Louvre vont s'enrichir, dans le département de la sculpture, d'un précieux monument de l'art italien de la fin du quinzième siècle : la porte monumentale du palais de Stanga, à Crémone, a été acquise par la France au prix de 80,000 francs. Son transport à Paris a déjà été effectué. La dépense a été prélevée sur le budget spécial des musées ; on se souvient que l'Assemblée nationale, avant de se séparer, a doublé la somme de 75,000 francs fixée primitivement pour ce chapitre. L'administration des beaux-arts n'a participé en rien aux frais de cette acquisition ; c'est donc à tort que certains journaux lui reprochent à ce propos d'employer ses fonds de manière à léser les intérêts de nos artistes et l'art national.

Collége de France. — Par décret du 28 janvier, M. Paul Meyer a été nommé professeur titulaire de la chaire de langues et de littérature de l'Europe méridionale, en remplacement de M. Edgar Quinet, décédé.

Congrès. — Un congrès de philologues se réunira à Copenhague du 18 au 21 juillet. Le comité directeur est composé de professeurs des cinq universités scandinaves.

— La réunion des sociétés savantes des départements aura lieu à la Sorbonne les 19, 20 et 21 avril, et la distribution des récompenses, le 22.

Concours. — M. Abraham-Richard Dusgate, par testament en date du 11 janvier 1872, a légué à l'Académie des sciences 500 francs de rente pour, avec les arrérages annuels, fonder un prix quinquennal de 2,500 francs, à délivrer tous les cinq ans à l'auteur du meilleur ouvrage sur les signes diagnostiques de la mort et sur les moyens de prévenir les inhumations précipitées. Un décret, en date du 27 novembre 1874, a autorisé l'Académie à accepter ce legs ; en conséquence, elle propose de décerner le prix Dusgate, pour la première fois, dans sa séance publique de l'année 1880. Les ouvrages ou mémoires seront reçus au secrétariat de l'Institut jusqu'au 1er juin 1880.

— Sur les propositions faites par MM. H. Passy et E. Levasseur au nom de la section d'économie politique, l'Académie des Sciences morales et politiques, dans sa séance du 1er janvier, a adopté :

1° Comme sujet du concours pour le prix du Budget, la question suivante : *Du cours forcé des émissions fiduciaires et de ses effets en matière économique et commerciale*. — Programme : « Le cours forcé existe dans plusieurs grands États du monde civilisé, et les effets qu'il produit sont devenus assez distincts pour offrir, en ce qui le concerne, des informations suffisamment exactes et précises. Les concurrents auront à étudier ces effets, à tenir compte des circonstances particulières dont ces effets peuvent avoir à subir l'influence, à signaler ce qu'ils ont de constant et de général, à ne rien négliger pour en constater et en faire connaître le véritable caractère. »

2° Comme sujet du concours pour le prix Léon Faucher, la question suivante : *Rechercher l'influence économique qu'ont exercée, depuis un demi-siècle, les moyens et les voies de communication par terre et par mer*. — Programme : « Depuis un demi-siècle, la navigation à vapeur et les chemins de fer ont changé la carte routière des mers et des continents, modifié la direction des courants commerciaux, étendu les relations, stimulé la production agricole et industrielle, et exercé une grande influence sur les déplacements et sur les accroissements de population. Les concurrents étudieront la révolution économique produite par l'application de la vapeur à la locomotion. Ils de-

vront traiter aussi des routes ordinaires, des canaux et des voies de navigation intérieure et de leur situation devant la concurrence des chemins de fer. Ils devront rechercher l'influence exercée par cette révolution : 1° sur l'étendue des débouchés ouverts aux produits et sur le rayon d'approvisionnement des grands centres de population ; 2° sur la production agricole et manufacturière; 3° sur le prix des transports et sur le prix des marchandises ; 4° sur les marchés et sur la formation et l'accroissement des villes ; 5° sur la législation commerciale. » — Le terme de ces deux concours est fixé au 31 décembre 1877.

— L'*Union des œuvres ouvrières* (32, rue de Verneuil, à Paris) ouvre un concours dramatique avec deux prix de cinq cents francs chacun à l'auteur du meilleur drame chrétien et de la meilleure comédie. Les rôles de femmes sont interdits ; le drame doit être en vers et les œuvres inédites. Les manuscrits devront être adressés avant le 1er juillet, 47, rue de l'Université, au secrétariat de la Société de Saint-Jean, où l'on trouvera des programmes détaillés.

Séances des thèses a l'École des Chartes. — Le 17 et le 18 janvier dernier, les élèves de la promotion 1876, à l'École des Chartes, ont soutenu leurs thèses devant le jury d'examen, composé des professeurs de l'école et des membres du Conseil de perfectionnement et présidé par M. N. de Wailly. Les sujets choisis étaient les suivants : *Simon de Montfort, comte de Leicester*, par M. Charles Bémont ; *Étude sur Richard de Cluni*, par M. Elie Berger ; *Aymeri de Narbonne, texte critique et commentaire*, par M. Louis Demaison ; *Histoire de l'administration du trésor de Notre-Dame de Paris*, par Henri de Flamare ; *La justice royale dans les îles normandes*, par M. Julien Havet ; *De l'état des terres et des personnes dans la paroisse d'Amblainville*, par M. Aymar de Manneville ; *Étude sur la vénerie et la fauconnerie royales en France au moyen âge*, par M. Henry Martin ; *L'ordre du Temple et la série de ses commandeurs en Roussillon*, par M. Charles de Raymond ; *La juridiction commerciale à Lyon*, par M. Joseph Vaesen. Les résultats de cette soutenance ayant été, selon l'usage, combinés avec ceux des examens de fin d'année, la liste des élèves proposés au ministre pour le diplôme d'archiviste-paléographe, a été dressée dans l'ordre suivant : MM. Havet, Berger, Bémont, Demaison, de Manneville, Vaesen, Martin, de Flamare.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 7 janvier, M. Léon Heuzey a fait une communication sur les travaux des écoles d'Athènes et de Rome. — Dans la séance du 14, M. Duruy a continué la lecture de son mémoire sur le régime municipal romain. — Dans la séance du 24, M. George Perrot a communiqué un travail sur une inscription découverte à Cyzique. — Dans la séance du 28, M. Thurot a communiqué une note sur la prononciation de l'E, lorsque cette voyelle précède immédiatement la syllabe tonique. M. E. Le Blant a communiqué, en seconde lecture, son mémoire sur Polyeucte et le zèle téméraire. M. Ravaisson a lu une note sur un vase peint d'origine grecque, récemment acquis pour le Musée du Louvre. M. Léon Heuzey a donné lecture d'une note sur une inscription d'Halos, en Thessalie.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 8 janvier, M. Émile Laurent a achevé la lecture de son mémoire sur l'état actuel de la question des enfants assistés. — Dans les séances des 8, 15 et 22 janvier, M. E. Levasseur a commencé la lecture d'un mémoire sur la question de la houille. — Dans la séance du 22, M. E. Caro a donné lecture d'un travail sur les origines du droit naturel : la per-

sonne humaine et le respect de la personne. — Dans la séance du 22, M. G. Massé a lu une étude sur le projet de code de commerce du royaume d'Italie. M. Ch. Waddington a continué la lecture de son mémoire sur Pyrrhon et le pyrrhonisme.

Commission de la topographie des Gaules. — La Commission de la topographie des Gaules a terminé le premier volume du *Dictionnaire archéologique de la Gaule* (époque celtique), comprenant les lettres A-G, en 1076 pages. Voici le catalogue des planches qui sont jointes au texte. Les planches ne sont pas numérotées, mais le titre de chaque planche, exactement répété sur la feuille d'explication correspondante, rendra l'intercalation facile. Quant à l'ordre relatif des planches elles-mêmes, il ne pourra être déterminé d'une manière définitive qu'à la fin de l'ouvrage. Toutefois il a paru utile d'adopter dès maintenant les grandes divisions suivantes : 1° terrains et alluvions quaternaires ; 2° cavernes ; 3° temps primitifs de la Gaule, âge de la pierre ; 4° dolmens et allées couvertes ; 5° âge du bronze ; 6° époque gauloise ; 7° inscriptions gauloises ; 8° monnaies.

L'ordre logique des 57 planches publiées jusqu'à ce jour serait donc : 1. Terrains quaternaires. Coupes de la vallée de la Somme ; 2. Alluvions quaternaires. Haches en silex, n. 1 à 2 ; 3. *Idem*. Haches en silex, n. 3 à 4 *bis* ; 4. *Idem*. Haches en silex, n. 5 à 9 ; 5. Alluvions et cavernes ; types comparés, n. 1 à 6 ; 6. Cavernes ; type du Moustier, n. 1 à 5 ; 7. *Idem* ; type de Solutré, n. 6 à 16 ; 8. *Idem* ; type de La Madeleine, n. 17 à 32 ; 9. *Idem* ; caverne d'Aurignac, n. 1 à 12 ; 10. *Idem* ; objets travaillés ; cavernes du Périgord, n. 1 à 19 ; 11. *Idem* ; objets travaillés ; cavernes du Périgord, n. 20 à 27 ; 12. Temps primitifs de la Gaule ; âge de la pierre : objets de parure, n. 1 à 5 ; 13. Dolmens et allées couvertes ; Gavr'inis en Baden ; 14. *Idem* ; Gavr'inis en Baden ; pierres sculptées, n. 1 à 6 ; 15. *Idem*, n. 7 à 11 ; 16. *Idem*, n. 12 à 15 ; 17. *Idem*, n. 16 à 21 ; 18. *Idem*, n. 22 à 27 ; 19. *Idem* ; Mané-Lud en Locmariaker ; 20. *Idem* ; Mané-Lud en Locmariaker ; pierres sculptées, n. 1 à 6 ; 21. *Idem*, n. 7 et 8. Mané-er-H'roëk et les *Pierres-Plates* en Locmariaker ; 22. Céramique des dolmens, n. 1 à 5 ; 23. *Idem*, n. 6 à 9 ; 24. Types de l'âge du bronze ; épées et poignards, n. 1 à 11 ; 25. *Idem*, n. 12 à 25 ; 26. *Idem* ; haches, n. 1 à 11 ; 27. *Idem*, n. 12 à 24 ; 28. *Idem* ; bracelets, n. 1 à 10 ; 29. Types de l'âge du bronze ; découverte de Vaudrevanges ; 30. *Idem* ; vase de Graeckwyl ; 31. Époque gauloise ; vases en bronze (cimetières de la Marne), n. 1 et 2 ; 32. *Idem* ; céramique des cimetières de la Marne, n. 1 à 6 ; 33. *Idem*, n. 7 à 11 ; 34. *Idem* ; fibules en bronze des cimetières de la Marne, n. 1 à 10 ; 35. *Idem*, n. 11 à 28 ; 36. *Idem* ; statue d'un Gaulois (musée d'Avignon) ; 37. *Idem* ; armes ; détails du bouclier : l'*umbo* ; 38. Murs gaulois ; oppidum de Mursens (Lot) ; 39. Inscriptions gauloises, n. 1 à 3 *bis* ; 40. *Idem*, n. 4 à 6 *bis* ; 41. *Idem*, n. 7 et 8 ; 42. Monnaies gauloises, n. 1 à 15 ; 43. *Idem*, n. 16 à 31 ; 44. *Idem*, n. 32 à 43 45. *Idem*, n. 44 à 61 ; 46. *Idem*, n. 62 à 79 ; 47. *Idem*, n. 80 à 91 ; 48. *Idem*, n. 92 à 109 ; 49. *Idem*, n. 110 à 121 ; 50. *Idem* ; trouvaille d'Alise-Sainte-Reine, n. 122 à 142 ; 51. *Idem* ; trouvaille d'Alise-Sainte-Reine, n. 143 à 163 ; 52. *Idem* ; trouvaille d'Alise-Sainte-Reine, n. 164 à 184 ; 53. *Idem* ; trouvaille du Mont-Beuvray, n. 185 à 205 ; 54. *Idem* ; trouvaille du Mont-Beuvray, n. 206 à 226 ; 55. *Idem* ; trouvaille du Mont-Beuvray, n. 227 à 232 ; — Trouvaille du camp de La Cheppe (Marne), n. 233 à 238. — Trouvaille de La Villeneuve-le-Roi (Haute-Marne), n. 239 à 244 ; 56. *Idem* ; trouvaille de La Villeneuve-le-Roi, n. 245 à 272 ; 57. *Idem* ; provenances diverses, n. 272 à 293.

La Société des anciens textes. — Cette société doit publier annuellement quatre volumes. Les ouvrages annoncés pour 1875 étaient les suivants : 1° *Les premiers monuments de la langue française*, avec fac-simile des *Serments de* 842, de la *Cantilène de sainte Eulalie*, et du *Poème de Clermont*, publiés par M. Gaston Paris ; — 2° *Chansons normandes du quinzième siècle, avec la musique*, publiées par M. G. Paris et Gevaert; — 3° *Aiol et Mirabel*, publié par MM. Regnaud et Normand ; — 4° *Le Débat du héraut d'armes de France et d'Angleterre*, publié par M. Léopold Pannier. Les trois premiers ouvrages vont paraître incessamment ; la publication du dernier a été arrêtée par la mort du regrettable éditeur. — Sont annoncés pour l'année 1876 : *Brun de la Montagne* (éditeur, M. Paul Meyer) ; — *Acquin* (M. A. Longnon); — *Le Pèlerinage en Terre-Sainte* (1395) en prose (MM. A. Longnon et Bonnardot) ; — *Raoul de Cambrai* (MM. Meyer et Longnon).

L'Almanach de Gotha pour 1876. — Qui ne connaît ces petits livres élégamment reliés, ornés de portraits des personnages illustres et paraissant longtemps avant la fin de chaque année, avec leurs tableaux généalogiques des familles souveraines ou princières et la statistique des divers États des deux mondes? L'*Almanach de Gotha* de 1876 ressemble en tout à ses nombreux devanciers, sauf quelques innovations peu importantes dans le plan général et quelques additions exigées par les circonstances. Ainsi, par exemple, la distinction des familles princières et comtales y est supprimée ; la statistique des armées a reçu de considérables développements ; un plus grand soin a été aussi apporté dans l'article sur la Turquie, grâce aux événements dont ce pays est aujourd'hui le théâtre.

Puisque l'attention se porte, à l'heure qu'il est, sur la Bosnie et ses deux provinces voisines, il ne sera pas inutile de reproduire ici les principales données statistiques de l'*Almanach*. Selon ses calculs, la Bosnie comptait, en 1873, environ 1,387,000 habitants sur 60,569 kilomètres carrés, et sur 8,396,005 de la population totale de la péninsule dont 3,619,353 sont mahométans et 4,701,357 chrétiens. Elle formait un vilayet dont on vient de détacher l'Herzégovine pour en faire un vilayet à part. En Serbie, dont la superficie occupe 43,555 kilomètres carrés, il y avait 1,338,505 habitants tous de la religion grecque non-unie, sauf 34,009 catholiques, 4,965 mahométans et 1,560 israélites. Au Montenegro, qui s'étend sur 4,427 kilomètres carrés, il n'y aurait que 120,000 habitants. Ce dernier chiffre est sujet à discussion. L'auteur de la *Nouvelle géographie universelle* l'élève à 196,000, tout en faisant observer que ces statistiques officielles ont été peut-être forcées dans l'intention d'effrayer les Turcs par un nombre fantastique des guerriers, comme l'on fait parfois des batteries de troncs d'arbres simulant des bouches à feu (t. I, p. 296). Il est donc possible que le chiffre indiqué par l'*Almanach de Gotha* soit plus proche de la réalité.

En général, les données statistiques de ce recueil méritent confiance, vu la facilité que ses rédacteurs ont de puiser aux bonnes sources. C'est une justice que nous rendons volontiers à ses rédacteurs, M. le Dr Neumann, qui a la direction de la partie généalogique, et M. le Dr Wagner, chargé de la statistique ; mais nous avons aussi des réserves à faire, surtout quant à la statistique religieuse. Sur ce point, la rédaction de l'almanach laisse beaucoup à désirer. Ouvrez, par exemple, le calendrier placé à la tête du livre et parcourez la colonne consacrée à l'Église russe, vous y trouverez des noms bizarres qui font sourire : saints Eythème ou Euphème, Euplé. Démètre, Joannique, Léonte, Longine, Nestore, Sisoa, Tycho, Zephanja, au lieu de Sophonias, etc. On le voit, l'hagiographie est un terrain assez étranger à la

rédaction; on peut en dire autant de la terminologie religieuse. Ainsi, l'Église russe non-unie est appelée tantôt orthodoxe grecque, tantôt grecque catholique; de la même manière, les *vieux catholiques* sont confondus avec les vrais catholiques, ceux qui sont soumis au Saint-Siége. Le Dr Reinkens non-seulement y porte le titre d'évêque *catholique* tout court, il est, en outre, gratifié de la note suivante qui mérite d'être reproduite textuellement, comme un échantillon de style: «*Le rapport diocésain s'étend à tous les catholiques de la monarchie s'étant soumis à la juridiction de l'évêque docteur Reinkens* (p. 416). »

En revanche, les légitimes pasteurs de Posen, Paderborn et Fulda sont marqués d'une simple lettre N..., comme si les titulaires de ces siéges n'existaient plus. Toutefois, l'illustre et courageux prisonnier d'Ostrovo n'est pas entièrement dépouillé de ses titres, car voici en quels termes il figure sur la liste des cardinaux, p. 857 : « Miecislas Ledochowski, né à Gork, le 29 octobre 1822, *archevêque de Poznanie in p. i.*, créé cardinal le 15 mars 1875. » *Archevêque de Poznanie in partibus infidelium* est le sublime du genre. Assurément le très-docte rédacteur de la partie statistique de l'almanach (c'est M. le Dr Wagner) ne se doutait guère qu'en donnant à Son Eminence Mgr Ledochowski un pareil titre, il énonçait une sanglante vérité et stigmatisait la conduite de son gouvernement envers l'Eglise catholique en Allemagne.

Notons encore quelques inexactitudes. En parlant des différents cultes qui existent en Russie, le même docteur dit que le grecs-*unitaires* (*sic*), en Pologne, sont au nombre de 229,260 et que leur administrateur s'appelle *Popriel!* sans s'apercevoir de l'anachronisme que contient son dire. Le chiffre de 922,079 auquel il réduit les rascolniques est plus conforme aux documents officiels qu'à la vérité, la plupart des auteurs russes s'accordant à dire qu'il en existe plusieurs millions. Peut-être fallait-il augmenter aussi le nombre des catholiques *romains* exilés en Sibérie et que l'almanach fixe à 24.754.

Une dernière remarque. Plus d'une fois l'*Almanach* renvoie le lecteur au recueil allemand que publient MM. les docteurs Behm et Wagner et qui a pour titre : *La population du globe* (*Die Bevoelkerung der Erde*). C'est le docteur Behm qui va remplacer son savant collaborateur dans la rédaction de la partie statistique de l'almanach. Nous lui souhaitons de grand cœur d'avoir pour étrennes de l'an prochain des éloges unanimes de la presse indigène et étrangère. — J. M.

Les Bibliothèques aux États-Unis. — Le *Journal officiel* a publié récemment une intéressante étude sur les bibliothèques américaines, d'après les renseignements qui lui ont été communiqués par un statisticien de New York; il en résulte que le nombre des bibliothèques publiques s'accroît sans cesse aux États-Unis, en même temps que l'effectif des volumes se développe dans chacune d'elles. Voici une liste des principales bibliothèques publiques aux États, avec le nombre de volumes qu'elles possèdent.

État de New York. — *New York:* Astor Library, 160,000 volumes; Mercantile Library, 131,060 volumes; Apprentices Library, 50,000 volumes; American Institute, 10,000 volumes; Library Young Men's association, 10,000 volumes; — *Albany :* New York State Library, 85,000 volumes; Young Men's association, 13,000 volumes; — *Brooklyn :* Mercantile Library, 39,500 volumes; Brooklyn Institute, 10,000 volumes; — *Buffalo :* Young Men's association Library, 23,000 volumes.

Pensylvanie. — *Philadelphie :* Library Company of Philadelphia, 95,000 vo-

lumes ; Apprentices Library Company, 20,000 volumes ; — *Pittsburg :* Young Men's Mercantile Library, 11,250 volumes ; — *Harleysville :* Cassels Library, 10,000 volumes.

Ohio. — *Colombus :* Ohio State Library, 36,100 volumes ; — *Cincinnati :* Public Library of Cincinnati, 33,958 volumes; Young Men's mercantile Library association, 33,175 volumes ; — *Cleveland :* Cleveland Library association, 10,000 volumes.

Massachusetts. — *Boston :* Athenæum, 200,000 volumes ; Public Library of Boston, 183,000 volumes ; Mercantile Library association, 20,000 volumes ; Massachusetts State Library, 32,000 volumes ; Boston Library association, 19,500 volumes ; Social Law Library, 11,000 volumes ; Handel and Haydn Society, 40,000 volumes ; — *New Bedford :* Free Public Library, 23,000 volumes ; — *Newburyport :* Public Library, 13,261 volumes ; — *Lynn :* Lynn Free Public Library, 14,000 volumes ; — *Sprinsfield :* City Library association, 30,000 volumes ; — *Charlestown :* Public Library, 13,000 volumes ; — *Cambridge :* Haroad Universal Library, 150,000 volumes.

Michigan. — *Lansing :* Michigan State Library, 40,000 volumes.

Minnesota. — *Saint-Paul :* Minnesota Historial Society, 13,500 volumes.

Nebraska. — *Lincoln :* Nebraska State Library, 10,200 volumes.

New Hampshire. — *Manchester :* Manchester City Library, 15,300 volumes ; — *Concord :* New Hampshire State Library, 12,000 volumes.

Rhode Island. — *Newport :* Redwood Library and Athenæum, 18,289 volumes ; Athenæum Library and Peoples Library, 13,000 volumes.

South Carolina. — *Charleston :* Charleston Library Society, 14,000 volumes.

Vermont. — *Montpellier :* Vermont State Library, 13,883 volumes.

Virginia. — *Richmond :* Virginia State Library, 25,000 volumes.

Wisconsin. — *Madison :* State Historical Society of Wisconsin, 50,000 volumes.

District de Columbia. — *Washington :* Library of Congres, 230,000 volumes; Patent office Library, 21,000 volumes ; Young Men's Christian association Library, 12,000 volumes.

Californie. — *San Francisco :* Old Fellows Library, 20,000 volumes ; Mercantile Library (Mémoire).

Connecticut. — *Waterbury :* Silas Bronson Library, 13,000 volumes ; — *Hartford :* State Library of Connecticut, 12,000 volumes ; Watkinson Library of Reference, 24,000 volumes.

Delaware. — *Dover :* State Library, 30,000 volumes.

Illinois. — *Chicago :* Chicago Historical Society, 112,000 volumes ; Chicago public Library (Mémoire).

Indiana. — *Indianapolis. :* Indiana State Library, 12,500 volumes.

Iowa. — *Des Moines :* Iowa State Library, 11,000 volumes.

Maine. — *Augusta :* Maine State Library, 31,000 volumes ; — *Bangor :* Bangor, Library association, 11,000 volumes.

Maryland. — *Baltimore :* Old Fellows Library, 21,126 volumes ; Mercantile Library association, 26,000 volumes.

La bibliothèque la plus importante des États-Unis, en volumes, est celle du Congrès, qui est installée à Washington, et qui compte 230,000 volumes ; viennent ensuite celle de l'Athenæum de Boston, qui compte 200,000 volumes, la Public Library de Boston, qui a 183,000 volumes.

Le total des livres répartis dans les bibliothèques, dont nous avons donné la liste, s'élève à 2,262,544 volumes ; mais ce serait une erreur de croire que c'est à ce chiffre seulement que monte l'effectif des livres que le public

peut consulter aux États-Unis. Il y a encore beaucoup d'autres bibliothèques dans les colléges, dans les institutions diverses. Aucune de ces bibliothèques n'a dépassé le chiffre de 10,000 volumes.

Bien que le district de Columbia possède la belle bibliothèque du Congrès, c'est dans l'État de Massachusetts que l'on trouve le plus grand nombre de livres. L'État de New York ne vient qu'après. La Pensylvanie et l'Ohio occupent le quatrième et le cinquième rang.

Une plaquette de 1528 réimprimée par Perrin. — Deux amateurs lyonnais, dont nous respecterons l'anonyme, viennent de faire reproduire, avec une merveilleuse fidélité qui fait le plus grand honneur à la maison Perrin, de Lyon, une très-curieuse plaquette datant vraisemblablement de l'année 1528 et relatant quelques phénomènes astronomiques qui, se montrant dans le ciel, en 1527 et 1528, après les tristes guerres de Charles-Quint et de François Ier, émurent l'âme de nos bons aïeux. Évidemment, cette plaquette n'a pas un grand intérêt historique. Tout au plus nous donne-t-elle, sur l'apparition d'un bolide, des détails dont l'érudition scientifique peut faire son profit, et consigne-t-elle des interprétations qui témoignent de la naïve foi de nos pères, source d'espérance dont beaucoup ont aujourd'hui perdu le secret. Au point de vue artistique, la reproduction est un petit chef-d'œuvre. Il n'est pas jusqu'aux fautes, jusqu'aux empâtements, aux irrégularités dans les lettres qui ne soient reproduits avec la plus scrupuleuse fidélité. La première page de la plaquette porte une vignette représentant le soleil de la France sortant des ténèbres; la dernière est ornée des armes du pape Clément VII de la famille des Médicis. Les éditeurs qui sont, si je ne me trompe, des dessinateurs fort distingués, ont ajouté, avec un titre explicatif et une préface en français du seizième siècle, d'intéressantes notes bibliographiques et littéraires, et quatre charmantes petites vignettes, dont la principale représente saint Michel portant en main l'écu de France et terrassant un démon, sous les traits duquel on peut reconnaître un des plus illustres et des plus implacables persécuteurs de l'Église contemporaine; au-dessous les paroles latines extraites du texte de plaquette : *Non prævalebit in micus adversus lilium*. A la suite de la préface, une grande fleur de lys supporte trois écussons, l'un aux armes de Lyon, les deux autres présentant, à côté d'ornements héraldiques particuliers, les initiales des deux éditeurs. Cette nouvelle édition porte le titre de : *Brief discours des horrificques et celestialles visions...* Elle a été tirée à 58 exemplaires, dont 53 sur papier de Chine, numérotés à la presse, avec dédicaces imprimées, 5 sur peau vélin, non numérotés. Elle porte la date *du 30e d'octobre de l'an mil huict cent septante et cinq* et le nom de MM. *Alph. Louis Perrin et Marinet*, imprimeurs, *à Lyon, sur le Rosne*.

L'Ephemeris epigraphica. — Le quatrième fascicule du second volume de l'*Ephemeris epigrafica, Corporis Inscriptionum latinarum supplementum*, publié par l'Institut archéologique de Rome, contient une longue critique de l'ouvrage de M. E. Desjardins, sur les *Monuments épigraphiques du Musée national hongrois*. M. Desjardins avait donné une série d'inscriptions qui, suivant lui, doublait presque la collection éditée par M. Mommsen; de plus, il rectifiait ou complétait la lecture d'un certain nombre de textes. M. Mommsen, à son tour, vient discuter les assertions et les lectures du savant académicien avec toute la vivacité que l'on peut attendre d'un Allemand s'exprimant en latin. Il semble urgent que M. Desjardins réponde à M. Mommsen, et c'est seulement après cette réplique qu'il nous sera possible de résumer le débat. Les objections du savant allemand sont tellement graves, surtout au point de vue de la lecture de certaines inscriptions, que nous attendons avec quelque impatience le dernier mot de M. Desjardins.

Les Spectateurs sur le théâtre. — C'était un singulier abus que l'usage qui permit si longtemps aux spectateurs d'élite d'envahir la scène, d'en occuper les deux côtés, au point de laisser à peine aux acteurs la facilité de se mouvoir. A une représentation d'une pièce de Fouart, la foule fut telle qu'un seul personnage put paraître à la fois. Le 16 décembre 1739, il devint impossible de finir *Athalie*, tant était grande l'élégante cohue des marquis, des chevaliers, des financiers qui encombraient le théâtre. Que pouvait être l'illusion lorsque l'on voyait, comme le raconte Collé, César dépoudrer un fat assis au premier rang, l'ombre de Ninus effleurer un fermier général, Camille tomber morte sur M. de Marivaux ou M. de Sainte-Foix? Le bon sens réclamait contre cette invasion, Voltaire la combattait, le parterre murmurait, mais tout cela en vain, les comédiens avaient pour faire la sourde oreille d'excellentes raisons. Ces places si induement occupées se louaient fort cher; de plus, pour loger ailleurs ce public privilégié des travaux coûteux eussent été nécessaires. Ce fut un grand seigneur qui mit fin à ce ridicule usage; le marquis de Lauraguais consacra une soixantaine de mille livres à délivrer le théâtre français de ces incommodes spectateurs. — Il faut lire tous ces détails dans la brochure que vient de publier M. Adolphe Jullien (*Les spectateurs sur le théâtre, établissement et suppression des bancs sur les scènes de la Comédie-Française et de l'Opéra, avec documents inédits, extraits des archives de la Comédie-Française, un plan du théâtre avant 1759, d'après Blondel, et une gravure à l'eau-forte de M. E. Champollion, d'après Charles Coypel.* Paris, A. Detaille, 1875, grand in-8 de 32 p.), qui a su égayer ses recherches par de curieuses citations, par de jolies anecdotes. Ce nouvel opuscule continue à merveille la série de travaux analogues du même auteur; il est édité avec un luxe qui le fera bien venir des bibliophiles; il aura encore pour eux un autre mérite, celui de la rareté; trois cents d'entre eux seulement pourront le placer sur l'un de leurs rayons consacrés à la littérature théâtrale. — Th. P.

Livre d'énigmes strasbourgeoises. — Sous ce titre : *Die erste zu Strassburg um's Jahr 1505 gedruckte deutsche Raethselsammlung, Straessburger Raethselbuch.* (Strasbourg, Trübner. 1876, in-8 de 38 p.), M. A. F. Butsch vient de publier une réimpression de l'édition originale du *Livre d'énigmes strasbourgeoises* qui aurait échappé jusqu'ici à tous les bibliophiles et bibliographes. Le livre, format petit in-4, ne porte point de date. L'éditeur croit pouvoir donner 1505, de sorte que ce serait le premier Recueil d'énigmes paru en Allemagne; mais la solution de l'énigme 100e me laisse un doute au sujet de cette date. Que le lecteur prononce ! « Une belle figure et en même temps une pure créature fut circoncise dans sa jeunesse et à souffert la mort pour l'amour de l'hômme. Tous les jours de sa vie, elle marcha nu-pieds et fut pour les hommes un modèle de pénitence. Les laïques en font rarement usage, les prêtres journellement avec du vin. Devinez ce que cela peut être. Voici la réponse : « Die figur ein ey die creatur ein han wird beschnissen und gefsen, » c'est-à-dire la figure, c'est un œuf; la créature, un coq, etc. Il me semble qu'avant la réforme on aurait mieux reconnu dans le sujet de l'énigme le corps de Notre-Seigneur. Le style du livre est un mélange de dialecte alémannique et alsacien. On y rencontre le premier exemple de style macaronique (énigme 110e), antérieur d'une vingtaine d'années, si l'on admet l'exactitude de la date 1505, au *Ketzerkalender* de Murner, que l'on croyait (Gödeke, *Grundriss der deutschen Dichtung*) avoir le premier employé en Allemagne ce genre de style.

Ces indications sont tirées d'une savante Introduction (p. IV-IX), où l'éditeur fait l'histoire de l'énigme littéraire, depuis sa première apparition dans

l'Écriture sainte (Samson. Cf. énigme 173e), puis dans la littérature grecque (Homère et Sophocle) et latine, jusqu'au moyen âge. Le recueil publié par M. Butsch contient 336 énigmes, dont un certain nombre sont rimées, probablement les plus anciennes. Plusieurs rappellent les questions et les réponses, relevées par Guizot dans l'enseignement d'Alcuin à l'École palatine (*Histoire de la civilisation en France*, t. II, p. 191-195) et en semblent même la reproduction ou du moins l'imitation. (Cf. « Si je savais ce que c'est qu'un vaisseau.... p. 193, et l'énigme 166e : « Es hot weder plut noch fleisch, tregt plut und fleisch und geet ein weg den niemand spiiren mag. *Antwort* : Es ist ein Schiff. » Il n'a ni sang, ni chair, il porte sang et chair et va par un chemin dont nul ne peut trouver la trace.— C'est un vaisseau. ») Les vingt-deux premières, puis celles qui sont comprises entre les chiffres 150 et 212, roulent sur toute espèce de sujets. Les autres sont classées par ordre de matières : Dieu (23-35), les Saints (36-42), la prière (43-50), l'eau (51-65), les oiseaux (92-104), les poissons (105-110), le chien et d'autres animaux (111-149), les métiers (213-241), le ciel (242-255), la terre (256-264), l'homme (265-325), les lettres et l'Écriture (326-336).

Parmi ces énigmes, il y en a de religieuses, même de mystiques ; il y en a de morales, servant à l'instruction ; il y en a de malicieuses et de satiriques, surtout contre les aubergistes et les meuniers ; il y en a de plaisantes, aussi de naïves ; il y en a qui sont de simples jeux de mots ou de mauvais calembourgs ; il y en a d'impertinentes et beaucoup d'ordurières (notamment 66-91) que l'éditeur aurait pu supprimer sans aucun inconvénient. Mais il aurait craint de « nuire à l'originalité de l'ensemble ; » et d'ailleurs il aime tant la vieille langue et la vieille littérature de l'Allemagne ! Il ne se sent pas d'enthousiasme (Begeisterung) à la pensée que « la chère Alsace, cette vieille terre allemande, est de nouveau reconquise ! » Les Alsaciens sont bien ingrats d'être si peu sensibles à ces explosions de tendresse, qui ne laissent pas que d'étonner de la part d'un Bavarois.

M. Butsch a enrichi sa publication d'un *Index rerum* qui facilite les recherches, et d'un dictionnaire, à notre sens trop incomplet, des mots qui s'écartent le plus de l'idiome moderne.

— Manuscrits San Laurenço. — On écrit de Lisbonne que le gouvernement vient d'acquérir la précieuse collection de manuscrits qui appartenait à la maison de feu le comte de San Laurenço, actuellement représentée par la comtesse sa veuve et par son fils le marquis da Sabugosa.

Les documents qui composent cette collection sont au nombre de 897 ; ils sont définitivement acquis pour le Portugal, bien que, comme on l'assure, le *British museum* ait désiré les avoir. Ils sont tous relatifs à l'histoire ancienne et contemporaine de ce pays. Parmi ces documents précieux se trouvent 64 lettres autographes de personnages historiques célèbres, tels que don Juan de Castro, illustre vice-roi des Indes portugaises ; Jeromino Osorio, surnommé le *Cicéron du Portugal* : on lui doit de nombreux livres religieux, dont plusieurs ont été traduits en français ; Jean de Barros, l'auteur des grandes chroniques des Indes portugaises ; André de Rezendo, savant érudit, professeur des langues grecque, latine et hébraïque ; Alvaro de Castra, illustre général espagnol du treizième siècle : il combattit les Maures sous Ferdinand III ; Etienne de Gama fils de Vasco de Gama, qui comme son père, fut un grand navigateur et gouverneur des Indes portugaises : Alexis de Menesses, archevêque de Goa, etc. — Dans cette collection se trouvent aussi des documents fort intéressants relatifs aux cortès de Torres Novas, si peu connues, et dont la convocation souleva quelques troubles. Il

s'agissait d'élire une régence du roi don Duarte ou Edouard. Les cortès la confièrent à don Pedro, à l'exclusion de la mère du jeune prince héritier, Alphonse V. Cet événement amena des guerres cruelles. — La collection entière de ces manuscrits a été estimée dans l'inventaire à 25,000 francs, et le marquis da Sabugosa eût pu en retirer un prix plus élevé en la cédant à un amateur étranger ; mais il a préféré la conserver à son pays.

(*Journal officiel.*)

La Chanson de la Croisade. — M. Paul Meyer vient de publier, pour la société de l'Histoire de France, la *Chanson de la Croisade contre les Albigeois, commencée par Guillaume de Tudèle et continuée par un poète anonyme* (tome premier renfermant le texte, le vocabulaire et la table des rimes, grand in-8 de 452 p.) — Il suffit de parcourir quelques-unes des pages de ce volume pour reconnaître combien le texte établi par le savant secrétaire de l'Ecole des Chartes est supérieur au texte qu'avait donné Fauriel dans sa *Collection des documents inédits*. On peut dire que les fautes fourmillent dans la première édition et qu'elles sont aussi rares que possible dans la nouvelle édition. Le second tome, qui paraîtra, nous l'espérons, avant la fin de 1876, contiendra la traduction, les notes historiques, la table des noms de lieux et de personnes, des corrections au texte, et sera accompagnée de la préface destinée au présent volume. M. Meyer déclare, dans une note où il a consigné quelques *errata*, qu'il sera bien reconnaissant aux critiques qui voudront bien lui indiquer des corrections pour les passages de la *Chanson* qui restent inintelligibles. En répétant ici son appel, je crains bien qu'il n'y soit pas répondu, les difficultés qui ont arrêté l'éditeur me paraissant insurmontables. Là où deux érudits comme M. Meyer et son commissaire, M. Boutaric, s'avouent vaincus, qui donc oserait se flatter de réussir? — T. de L.

La Collection des grands écrivains. — La librairie Hachette et Cᵉ vient de mettre en vente le tome III des *Œuvres du cardinal de Retz* publiées par MM. A. Feillet et J. Gourdault, et faisant partie de la collection des grands écrivains de la France. Il ne sera point inutile, à ce propos, de rappeler quels sont les ouvrages faisant partie de cette collection :

1ᵉ Editions terminées : Corneille : *Œuvres*, nouvelle édition, par M. Ch. Marty-Laveaux, 12 volumes et un album. — Malherbe : *Œuvres*, nouvelle édition, par M. Ludovic Lalanne, 5 volumes et un album. — Racine : *Œuvres*, nouvelle édition, par M. P. Mesnard, 8 volumes, la musique des chœurs et un album. — Mᵐᵉ de Sévigné : *Lettres de Mᵐᵉ de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, recueillies et annotées par M. Monmerqué. Nouvelle édition. 14 volumes et un album.

2ᵉ Editions en cours de publication : La Bruyère : *Œuvres*, nouvelle édition, par G. Servois, 3 volumes (les deux premiers ont seuls paru). — La Rochefoucauld : *Œuvres*, nouvelle édition, par MM. D.-L. Gilbert et J. Gourdault, (les deux premiers ont seuls paru). — Molière : *Œuvres*, nouvelle édition, par Eug. Despois, environ 10 volumes (deux volumes parus). — Retz (Cardinal de) : *Œuvres*, nouvelle édition, par MM. A. Feillet et J. Gourdault, 8 volumes (trois volumes parus).

3ᵉ Éditions sous presse ou en préparation : La Fontaine : *Œuvres*, nouvelle édition, par MM. Julien Girard et Desfeuilles. Environ 8 volumes. — Pascal : *Œuvres*, nouvelle édition, par M. Faugère. Environ 8 volumes. — Boileau : *Œuvres*, par M. Jacquet. — Saint-Simon : *Mémoires complets et authentiques*, par M. A. Chéruel.

L'Abbaye de Lehnin. — Cette abbaye, de l'ordre de Cîteaux, c'est-à-dire directement ou indirectement colonie de la France monacale en Allemagne, fut longtemps, pour la marche de Brandebourg, un centre de lumière et de vertu. Ses pieux habitants, dédaignés de l'histoire, semblaient n'avoir plus à attendre que de Dieu seul la récompense de leurs travaux. L'érudition moderne les a tirés de l'oubli. Des savants protestants, MM. Heffter et Hagen, dit la *Germania*, se sont faits leurs panégyristes : cette impartialité les honore. Nous regrettons de ne pouvoir donner, sur leurs études, des renseignements plus complets.

La Mosaïque de Die. — Il existe à Die, dans une salle occupée par les archives et qui servait, dit-on, de chapelle aux évêques, une mosaïque fort curieuse qui remonte peut-être au onzième siècle. Elle n'est pas *inédite* : on en trouve une reproduction dans Artaud (*Histoire abrégée de la peinture en mosaïques, suivie de la description des mosaïques de Lyon et du midi de la France, ainsi que d'un aperçu relatif au déplacement de ces pavés*, 1 vol. in-4 et un atlas in-fol., Lyon. Rossavy, 1835, Planche 33 de l'atlas). Malheureusement cette reproduction est défectueuse. M. G. Vallier en publie un dessin plus exact, avec un texte explicatif, dans la trente-sixième livraison du *Bulletin d'archéologie de la Drôme*. C'est un service à rendre aux antiquaires de leur signaler cette mosaïque et de leur indiquer, pour plus amples informations, le travail du patient archéologue dauphinois.

Diodore de Sicile et le passage de la mer Rouge. — M. Bonnetty, l'éminent directeur des *Annales de Philosophie chrétienne*, signale, dans le cahier de septembre, une erreur qu'aurait commise un de nos collaborateurs, M. le chanoine Delvigne, curé du Sablon, à Bruxelles, en se refusant à voir, avec Rohrbacher, Des Vignoles, etc., dans un texte de Diodore de Sicile, une réminiscence du passage de la mer Rouge par les Hébreux. Il appartient à notre collaborateur de se défendre ; le *Polybiblion* entend laisser à chacun la responsabilité de ses assertions, et c'est bien ici le cas de dire : *in dubiis libertas ;* mais, dès à présent, nous devons constater que M. Bonnetty a réuni un bon nombre d'observations intéressantes d'où il paraît résulter que l'interprétation du passage en question n'aurait point été faite d'une manière erronée par les écrivains ecclésiastiques visés par M. le chanoine Delvigne.

Béranger jugé par Barthélemy. — *L'Amateur d'autographes* de septembre 1875 contient une lettre assez curieuse adressée par l'auteur de la *Némésis* — à l'époque où il était républicain — à son neveu, Amédée Gabourd : « ... L'homme le plus illustre en fait de chansons n'est guère, à mes yeux, au-dessus de celui qui distile (*sic*) des vers pour les bonbons du jour de l'an. M. Béranger, dont on parle tant, est, selon moi, le plus misérable poëte de l'époque ; ses chansons ne sont pas même bonnes pour faire égosiller des gens pleins de truffes et de champagne. Il n'y a pas d'exemple de réputation ainsi escroquée comme la sienne. »

Jean Chapelain. — Si jamais un intéressant ouvrage a été tiré à un trop petit nombre d'exemplaires, c'est celui-ci, qui vient d'être formé par la réunion des articles sur Chapelain, que M. René Kerviler a fournis, en 1875, à la *Revue de Bretagne et de Vendée* (in-8 de 178 p.) ; il n'existe, en tirage à part, que douze exemplaires. Mais j'espère bien que l'habile biographe du chancelier Séguier ne tardera pas à faire réimprimer un travail qui mérite d'avoir pour lecteurs tous les amis de l'histoire littéraire du XVIIe siècle. Le grand mérite de l'étude de M. Kerviler sur Chapelain, c'est d'être nouvelle en bien des points. L'excellent critique ne s'est pas contenté de lire, d'analyser, de discuter tout ce qui a été écrit sur l'auteur de la *Pucelle*, par ses contempo-

rains comme par les nôtres; il a tiré le meilleur parti possible des œuvres inédites de Chapelain, soit en vers, soit en prose, que possède la Bibliothèque nationale, surtout de la curieuse et précieuse correspondance que l'ami de Balzac entretenait avec les principaux personnages de son temps. M. Kerviler a étudié, avec une respectueuse sympathie, la vie et les ouvrages d'un homme dont le grand mérite et dont l'honoable caractère ont été trop méconnus : son travail est le plus étendu, le plus exact, le meilleur qui ait encore été consacré à celui qu'ont successivement tant estimé Richelieu, Mazarin et Colbert, et moi qui, depuis plus d'une année, vis dans l'intimité de Chapelain, je déclare que je serais bien embarrassé pour y rien signaler d'incomplet ou d'erroné. — T. de L.

La Presse périodique en Italie. — Nous avons sous les yeux une brochure admirablement imprimée sur papier fort — ce qui n'est pas toujours le cas pour ce qui sort des presses italiennes — et qui porte ce titre : *La Stampa periodica, il commercio dei libri e la tipografia in Italia* (Milano, G. Brigola, 1875, gr. in-8 jésus de 78 p.). Elle contient une statistique dressée par M. G. Ottino, sous les auspices du président de l'*Associazione Tipocrafico-Libraria Italiana*, pour être présentée à l'exposition universelle de Vienne. On y trouve d'abord une notice préliminaire sur *la presse périodique en Italie*, où l'auteur constate que le nombre des périodiques s'élevait, pour toute l'Italie : en 1836, à 185; en 1864, à 450; en 1870, à 723; en 1871, à 765; enfin, en 1873, date à laquelle s'arrête la statistique, à 1,127; une autre notice sur *la librairie et la typographie en Italie*, où sont donnés les chiffres suivants pour la production littéraire : 1835, 2,819 ouvrages; 1842, 3,024; 1863, 4,243; 1872, 15,973 (dont 6,509, il est vrai, étaient la continuation de travaux en cours de publication). Vient ensuite la liste alphabétique des publications périodiques, avec les indications techniques les plus complètes, un recueil des mêmes publications classées par province, et enfin une troisième liste classée par ordre de matières. La brochure contient encore un tableau-statistique de la production par province, comparativement à la population et se termine par une bibliographie des ouvrages concernant le commerce des livres, la presse, la typographie en général, la typographie italienne, la typographie par provinces et par villes, en Italie.

Il serait bien à désirer qu'un semblable travail fût publié dans chaque pays, et nous émettons, en terminant ce bref aperçu, le double vœu que l'exemple donné par M. Ottino trouve des imitateurs, et que lui-même, dans des éditions successives, destinées, non plus aux amateurs, mais au grand public, nous tienne, tous les deux ou trois ans, au courant du mouvement de la presse périodique en Italie.

Publications périodiques belges. — Déjà nous avons, pour la Belgique, un travail analogue à celui dont nous parlions tout-à-l'heure, bien qu'il soit fait sur un autre plan. La section littéraire de la commission des échanges internationaux, créée par arrêté royal en date du 17 mai 1871, voulant établir des relations avec les commissions existant pour le même objet à l'étranger, a jugé nécessaire de procéder à un relevé général de tous les écrits périodiques publiés en Belgique, soit par des particuliers, soit par des administrations publiques, soit par des associations ou des sociétés savantes. Le résultat de ce travail forme une *Introduction à la Bibliographie générale de la Belgique* qui se publie depuis le 18 février 1875 (Bruxelles, Alexis Manceaux, in-8 de 132 p.).

Ce volume, que nous avons sous les yeux, contient :

1° Le relevé de toutes les sociétés par ordre alphabétique avec la liste de leurs publications,

2° La liste alphabétique des publications périodiques avec toutes les indications techniques, et, en particulier, pour un certain nombre, celle des volumes publiés jusqu'ici.

Les Lépreux au moyen age. — Une nouvelle étude sur cette question vient d'être donnée par un savant professeur de la faculté de droit de Caen, M. L. Guillouard. C'est surtout au point de vue du droit que l'auteur se place, au point de vue de leur condition juridique; il recherche ses renseignements dans les textes périodiques. Nous signalons son opinion que l'incapacité civile des lépreux, admise dans la coutume de Normandie, est d'origine scandinave.

Le Discours de Saint-Roch du P. Lacordaire. — On se rappelle le bruit que fit, en 1853, le discours prononcé à Saint-Roch par le P. Lacordaire, sur la *Grandeur du caractère*; ce discours, qui avait donné lieu aux commentaires les plus divers, ne fut point imprimé. A ceux qui, l'impression du premier moment un peu calmée, avaient pressé le P. Lacordaire de publier son sermon, il avait répondu : « Le publier maintenant serait une bravade, le modifier serait une lâcheté : je ne veux faire ni l'un ni l'autre; dans vingt ans, le moment sera venu de le faire paraître. » — M. le docteur Ozanam, qui possédait depuis cette époque une copie de la sténographie, conservée précieusement, vient de la livrer au public, et le discours de Saint-Roch a paru dans le *Contemporain* du 1er février. Ajoutons que si le manuscrit original avait été livré aux flammes, à Sorrèze, par le P. Lacordaire, en 1860 ou 1861, on avait une autre copie qui a été retrouvée dans les papiers du P. Captier et qui a servi pour l'établissement du texte, enfin une troisième version du discours avait été donnée par la *Revue de l'enseignement catholique*.

— Le véritable trésor d'autographes que possède la bibliothèque de l'Institut a été saccagé, il y a une trentaine d'années, par des voleurs habiles qui demeurèrent ignorés et impunis. De temps à autre, dans les ventes publiques, on remet la main sur des pièces précieuses, connues pour avoir appartenu à la Bibliothèque. Il faut ou les acheter, ou les obtenir gratuitement de la générosité des possesseurs, afin de les restituer au dépôt originel. — C'est ainsi que M. Etienne Charavay est parvenu à ressaisir, à différentes reprises, des autographes dont il connaissait la provenance, et à les réintégrer dans les archives de l'Institut. Il vient encore d'adresser à l'Académie deux autographes, l'un de Marillac, l'autre de Jos. Scaliger.

— Une commission vient d'être instituée au ministère, à l'effet de publier le catalogue de la collection des médailles gauloises qui font partie du cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Cette commission est composée de MM. de Saulcy, Charles Robert, A. de Barthélemy, de Watteville, Chabouillet et Muret.

— Le British Museum va mettre avant peu en vente une collection de médailles anglaises qu'il a en double. Ces médailles proviennent en grande partie du cabinet de feu M. Edward Hawkins. Elles appartiennent à cette partie historique de l'histoire des médailles qui comprend le règne d'Élisabeth jusqu'à celui de la reine Anne. (*Academy*.)

— M. le marquis de Godefroy Ménilglaise vient de publier, pour la Société historique et littéraire de Tournai, la *Chronique de Hainaut*, rédigée par Gilbert, chancelier du comte de Hainaut (1040-1195). Nous reviendrons sur cette importante publication, qui forme deux volumes in-8.

— M. Remi Simeon vient de publier la Grammaire de la langue mexicaine composée au commencement du seizième siècle, par le franciscain André de

Olmos, missionnaire (*Mission scientifique au Mexique et dans l'Amérique centrale*, ouvrage publié par ordre du ministre de l'instruction publique. *Linguistique. Grammaire de la langue nahuatl ou mexicaine, et éclaircissements.* Paris, imprimerie Nationale, 1875, in-8 de 274 p.). Il s'est servi de deux manuscrits, dont il indique scrupuleusement les variantes. Cette édition est accompagnée de notes nombreuses, mais toutes utiles, et d'une traduction d'exhortations, composées en mexicain, recueillies par le P. A. de Olmos.

— Le P. Prat, de la Compagnie de Jésus, qui travaille depuis longtemps à des *Recherches historiques sur la Compagnie de Jésus en France, au temps du P. Coton*, est au moment de terminer son travail, qui sera accompagné de documents originaux fort importants. L'ouvrage aura 4 volumes; le premier est déjà imprimé.

— La *Semaine religieuse* d'Autun donne, dans son numéro du 22 janvier, la copie du testament de la bienheureuse Marguerite Alacoque, passé le 19 juin 1671, par devant Declessy, notaire royal, à Saint-Martin-d'Ozolles.

— Miss Isabella Bird a fait paraître une relation bien écrite et intéressante de son séjour aux îles Sandwich (*the Hawaiian Archipelago*), séjour qui a duré six mois. L'île d'Hawaï est formée des flancs du volcan le plus actif et le plus vaste qui se rencontre sur notre planète. Le sol de l'île est d'une grande fertilité, mais les récoltes souffrent beaucoup des ravages des insectes, et malheureusement le pays ne possède aucun oiseau insectivore. Depuis quarante ans, des missionnaires américains ont amené les indigènes à renoncer au culte des idoles; un gouvernement constitutionnel a été établi; maintenant, il est question d'annexer l'île aux États-Unis, et cette question est l'objet de discussions fort vives.

— Dans un livre intitulé : *Oriental Zigzags*, M. P. Hamilton trace un tableau fort peu satisfaisant, trop exact peut-être, de l'administration du Khédive. Le pays gémit sous le poids de taxes exorbitantes dont on a exigé le payement par anticipation jusqu'en 1879; la misère est profonde, et malgré les vexations, malgré l'avidité du fisc, les finances du vice-roi demeurent dans la situation la plus embarrassée.

— Un médecin, le docteur Litton Forbes, a publié, en Angleterre, le récit de son séjour pendant deux années aux îles Fiji, cet archipel polynésien que la Grande-Bretagne n'a pas dédaigné de joindre à ses vastes possessions; il trace un portrait peu satisfaisant de la population de cette colonie.

— Parmi les manuscrits orientaux acquis récemment par le *British museum*, se trouve un *Dictionnaire Tamoul-Français et Français-Tamoul*, par le Rév. Père Constant-Joseph Beschi, 1744.

— La Société anglaise d'archéologie biblique a tenu sa première séance de l'année le 4 janvier. Les mémoires les plus remarquables lus dans cette séance sont : Une nouvelle inscription cypriote, par D. Pierides ; les Tablettes de la création et la première institution du sabbat, par M. Fox Talbot ; Le nombre des Juifs à toutes les époques, par le Rév. J. Miller ; Un récit chaldéen de la construction de la Tour de Babel, par W. Boscawen; Une inscription hiéroglyphique de Darius à El-Khargeh, par S. Brich, etc.

— La Société paléographique de Londres vient de publier la cinquième livraison de ses collections de fac-simile d'anciens manuscrits orientaux, dont le Dr Wright a entrepris la reproduction. Cette livraison se compose de 50 planches, représentant autant de pages de manuscrits des langues sanscrite, arménienne, arabe, persanne, éthiopienne, syriaque, samaritaine et hébraïque. L'exécution, due à un procédé photographique, est aussi parfaite qu'on peut le désirer. Les spécimens en langue arabe sont du

huitième et du neuvième siècles de notre ère. Les planches qui reproduisent le manuscrit sanscrit sur feuilles de palmier de 1229, et un texte samaritain du Pentateuque, d'une haute antiquité, méritent une mention spéciale. Chaque fac-simile est accompagné de notes succinctes, relatives à la date, à la matière, au format, aux particularités paléographiques des manuscrits.

— Le second volume de la grande *Histoire constitutionnelle d'Angleterre*, par William Stubbs, vient de paraître. Il renferme l'histoire de la constitution anglaise depuis la grande charte du roi Jean jusqu'à la déposition de Richard II.

— Les négociants chinois établis en Angleterre ont établi une chaire de la langue du Céleste-Empire, à Oxford. C'est le Dr Legge qui, probablement, sera le premier titulaire de cette chaire.

— Parmi les curieux documents insérés dans la dernière livraison du journal de la Société archéologique de la Grande-Bretagne, on remarque un mémoire de M. H. W. Henfrey sur les monnaies frappées à Bristol, depuis la période saxonne jusqu'à la suppression de cet atelier monétaire; une description de la Sainte-Lance de Nuremberg, par le R. S. M. Maghew; une collection de chartes de l'impératrice Mathilde, avec une photographie du sceau de cette princesse, etc.

— Le vice-chancelier de l'université de Cambridge a fait annoncer que l'élection d'un professeur des beaux-arts, aura lieu le 13 février. Ce professeur est tenu de faire annuellement au moins douze leçons sur l'histoire, la théorie et la pratique des beaux-arts. Il est élu pour trois ans, et peut être rééligible. Il recevra, comme traitement, la rente d'une somme de 12,000 livres sterling placée en 3 0/0. Il n'est pas obligé de résider au siége de l'université.

— Un très-curieux manuscrit vient d'être découvert aux îles Açores. Il renferme l'histoire d'une colonie d'émigrants d'Oporto, d'Aveiro et de l'île de Terceira, établie, l'an 1500, dans l'Amérique du Nord. L'auteur de ce livre est François de Souza, qui vivait en 1570. On assure qu'il va être édité par un savant des îles Açores. Cette publication ne peut manquer de jeter un grand jour sur la question si discutée de la première découverte de l'Amérique.

— La deuxième livraison de l'*Association catholique* paraîtra le 15 février et contiendra, entre autres travaux : *Le Pape*, par M. Keller ; — *L'enseignement pour les classes ouvrières à Paris*, par le baron Dallemagne ; — *Philosophie de la Révolution française*, par F. Lorrain et la *Conférence faite au Havre* par le comte A. de Mun.

Publications nouvelles. — *Pensées sur Dieu*, par J.-B. Thibault (in-12, Didot). — *Les Douleurs humaines*, par l'abbé Georges de Rafélis de Broves (in-18, Plon). — *Problèmes de morale sociale*, par E. Caro (in-8, Hachette). — *L'Enseignement supérieur et les universités catholiques*, par le R. P. Didon (in-12, Didier). — *La Liberté de l'enseignement supérieur devant l'Assemblée nationale*, par l'abbé Le Nordez (in-8, Douniol). — *Le Droit pénal de la République athénienne*, précédé d'une étude sur le *Droit criminel de la Grèce légendaire*, par J.-J. Thonissen, professeur à l'université de Louvain (in-8, Durand et Pedone-Lauriel). — *Le Droit municipal*, première partie de la *Condition et de l'Administration des villes chez les Romains*, par R.-J. Armand Houdoy (gros vol. in-8, Durand et Pedone-Lauriel). — *Études sur les Tarifs de Douanes et sur les Traités de commerce*, par M. Amé (2 vol. in-8, Guillaumin). — *De la Démocratie dans ses rapports avec le droit international*, par

H.-C. Mailfer (in-8, Guillaumin). — *Guerres des Français et des Anglais du onzième au quinzième siècle*, par M. J. Lachauvelaye (2 vol. in-8, Dumoulin). — *Louis XIII et Richelieu*, étude historique accompagnée des lettres inédites du roi au cardinal, par Marius Topin (in-8, Didier). — *Corneille inconnu*, par Jules Levallois (in-8, Didot). — *Flavia*, scènes de la vie chrétienne au quatrième siècle, par l'abbé Hurel (in-8, Didier).— *Histoire des troubles religieux de Valenciennes* (1560-1567), par Charles Paillard, t. III (in-8, E. Leroux). — *Archives de la Bastille*, documents inédits, recueillis et publiés par M. François Ravaisson, t. VIII ; *Règne de Louis XIV* (1675 à 1686), (gr. in-8, Durand et Pedone-Lauriel). — *Biographie, Mémoires* 1765-1792, par A.-C. Thibaudeau (in-8, Champion). — *Histoire d'un club jacobin en province, Fontainebleau pendant la Révolution*, par Ch. Constant (in-12, Champion). — *Souvenirs de l'année* 1848, par Max. du Camp (gr. in-18, Hachette). — *Mémoires secrets et témoignages authentiques*, par A.-J. de Marnay (in-8, lib. des Bibliophiles). — *Essai sur la légende du Buddha, son caractère et ses origines*, par E. Sénart (in-8, Leroux). — *Histoire des littératures étrangères*, par A. Bougeault, t. Ier (in-8, Plon). — *La Langue et la littérature hindoustanies*, par M. Garcin de Tassy (in-8, Maisonneuve). — *Histoire de l'action commune de la France et de l'Amérique pour l'indépendance des États-Unis*, par G. Bancroft, trad. du comte Adolphe de Circourt (3 vol. in-8, F. Vieweg). — *Channing, sa vie et sa doctrine*, par René Lavollée (in-12, Plon). — *La Turquie, ses créanciers et la diplomatie*, par Benoît Brunswick (in-8, Leroux). — *Monseigneur de Mérode*, par le chanoine T. J. Lamy (in-12, Bruxelles, Closson et Ce). — *Vie du vénérable Louis-Marie Grignion de Montfort*, par l'abbé Pauvert (in-8, Poitiers, Oudin). — *Les Villes mortes du golfe de Lyon : Illiberis, Ruscino, Narbon, Agde, Maguelone, Augues-Mortes, Arles, Les Saintes-Marie*, par Charles Lenthéric (in-18, en caractères elzéviriens, avec 15 cartes et plans, Plon). — *Les Compagnons du désespoir*, par A. de Lamothe (3 vol. in-18, Blériot). — *Le Lieutenant aux gardes*, par Paul Laumère (in-18, Dentu). — *La Famille Kersanne*, par Mme Louise Dorval (in-12, Bray et Retaux). — *Le Poème de la vie*, par Gaston David (in-18, Didier). — *Le Livre des sonnets* (in-12, Lemerre). — *Lamartine*, par Émile Chasles (br. in-8, lib. de l'*Écho de la Sorbonne*). — *Le grand mystère de Bethléem*, composé de noëls tant vieux que nouveaux (Nîmes, 1876, in-8). — *Les Députés des communes du Bugey, en* 1789 *et en* 1876, par M. Etienne Recamier (in-8, Paris, Chaix). — *Les Soirées amusantes* (4e série), *Contes d'automne*, par Émile Richebourg, t. X et XI (in-8, Plon). — *Les Ménages militaires* (2e série), *les Filles du colonel*, par Mme Claire de Chandeneux (in-18, Plon). — *Voyage au pays de Babel* ou *explorations à travers la science des langues et des religions*, étude élémentaire de philosophie comparée, par Félix Julien (in-18, Plon). — *La France ecclésiastique, almanach du clergé pour l'an de grâce* 1876 (in-18, Plon). — *La Russie épique*, par Alf. Rambaud (in-8, Maisonneuve). — *Du gouvernement d'une maison chrétienne*, par l'abbé H. Chaumont (in-12, Palmé). — *La Merlette*, par Mlle Eudoxie Dupuis (in-12, Delagrave). VISENOT.

Le Gérant, L. SANDRET.

SAINT-QUENTIN. — IMP. JULES MOUREAU.

POLYBIBLION
REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET D'ASCÉTISME.

Traité de la confession des enfants et des jeunes gens, par M. l'abbé TIMON-DAVID, Chanhon. de Marseille et d'Avignon, Directeur de l'œuvre de la Jeunesse pour la classe ouvrière de Marseille; troisième édition. Paris, Sarlit, 1875, 2 vol. in-12 de 412-478 p. Prix : 7 fr. — *L'Aumône, Conférences aux Dames de la Miséricorde de Reims*, par Mgr LANDRIOT, archevêque de Reims. Paris, Palmé, 1875. in-18 j., de VIII-525 p. Prix : 3 fr. 50. — *De sanctissimo Missæ sacrificio Dissertatio dogmatica quam ad gradum Doctoris in S. Theologiâ in universitate-catholicâ Lovaniensi consequendum conscripsit* H. E. C. LAMBRECHT, *presbyter diœcesis Gandavensis*. Louvain, Vanlinthout frères, 1875, in-8 de XV-338 p. Prix : 4 fr. — *Du sacré Mystère de l'autel*, Opuscule du pape Innocent III, traduit pour la première fois en français et annoté par M. l'abbé COUREN, aumônier des religieuses du Sacré-Cœur de Marseille. Paris, Plon & Cᵉ, 1875, in-12 de XXIII-424 p. Prix : 3 fr. 50. — *L'Homme-Dieu souffrant, ou la divinité de Jésus-Christ resplendissant dans les opprobres et les tourments de sa passion*, par le P. SÉRAPHIN, passioniste. Tournai et Paris, Casterman, 1875, in-18 de 340 p. Prix : 2 fr — *Le Cantique spirituel et la vive Flamme d'amour*, par le B. Père saint JEAN DE LA CROIX, premier carme déchaussé et directeur de sainte Thérèse. Traduction nouvelle, publiée par les soins des Carmélites de Paris. Paris, Douniol et Cᵉ 1876, 2 vol. in-12 de XIV-416-379 p. Prix : 6 fr. — *Il Cuor di Gesù studiato nel Vangelo : Letture-prediche del sacerdote Severino* FERRERI. Turin, Marietti, 1875; Paris, Lethielleux, in-12 de 368 p. Prix : 4 fr. — *Lettres spirituelles écrites à plusieurs personnes de piété, vivant en religion et dans le monde, touchant la direction de leur intérieur* par le R. P. PAUL LE JEUNE, de la Compagnie de Jésus; revues par le R. P. F. FRESSENCOURT, de la même Compagnie. Paris, Palmé, 1875, in-12 de XXVIII-535 p., avec portrait. Prix : 3 fr. 50. — *La Vie parfaite*, par saint FRANÇOIS DE SALES, avec une préface par Mgr MERMILLOD. Seconde édition. Paris, Palmé, 1875; gr. in-18 oblong de XXII-360 p. Prix : 3 fr. 50. — *Le nouveau Livre d'or ou Méditations inédites du* P. EUDES *sur l'humilité*. Tours, A. Mame et fils, 1874, in-32 de 255 p. Prix : 40 cent. — *Du demi-christianisme, ou Nécessité de choisir entre l'esprit de Jésus-Christ et l'esprit du monde*, par l'abbé DESGEORGE, supérieur des Missionnaires de Lyon. Lyon, Josserand; Paris, Jules Vic, 1875, in-18 jésus, de 298 p. Prix : 2 fr. — *Des Pèlerinages et de leur rôle providentiel dans les sociétés chrétiennes*, par le R. P. GAUTRELET, de la Compagnie de Jésus. Lyon, E. Briday, 1874, in-18 de VIII-162 p. Prix : 1 fr. 25. — *L'opportunité et les raisons contemporaines du culte de saint Joseph, ou saint Joseph et la France de notre époque*, par M. l'abbé B. BION. Paris, Palmé, 1875, in-18 j., de 238 p. Prix : 3 fr. 50. — *Esprit et morale universelle de la Bible*, tirés de l'Ancien et du Nouveau Testaments, écrits en italien par M. l'abbé MARTINI, traduit en français par M. DE NEIRA. Paris, G. Téqui, 1874, in-32 de XXV-733 p. Prix : 1 fr. — *Le très-saint Cœur de Marie d'après saint Alphonse, ou Méditations pour le Mois de Marie, pour ses fêtes et pour tous les samedis de l'année*, tirées des œuvres du saint Docteur, par le P. SAINT-OMER, de la congrégation du Très-Saint Rédempteur. Liége, Dessain; Paris, Magnin, 1875, in-32 de XVI-496-LXIII p. Prix : 1 fr. 50. — *Mois de Marie des âmes intérieures et religieuses*, basé sur la *Cité mystique* de Marie d'Agréda, par C. VERHAEGE, de la congrégation de Picpus. Tournai, Casterman; Paris, 1875, in-32 de VIII-375 p. Prix : 80 cent. — *Visites des malades, ou Entretiens spirituels pour consoler et exhorter les malades*, tirés de l'Écriture et des Pères, par M. l'abbé BLANCHET, curé au diocèse d'Autun. Lyon, Josserand, 1875, in-18 de XII-168 p. Prix : 1 fr. 25. — *Le Chemin de la croix de la sainte Vierge, ou les douze stations de la Voie douloureuse de la Mère de Dieu*, par Alex. DE SAINT-ALBIN. Poitiers et Paris, H. Oudin, 1875, in-24 de VII-256 p. Prix : 2 fr. 25. — *L'Indulgence de la Portioncule*, par le R. P. ROMBAUT, de l'ordre des Frères-Mineurs Capucins. Tournai, Casterman; Paris, 1875, in-32 de 216 p. Prix : 60 cent. — *Prières de sainte Gertrude, ou Vrai esprit des prières que Jésus-Christ lui-même a révélées, pour la plupart, à sainte Gertrude et à sainte Melchthilde;* traduites par le R. P. A. DENIS, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition. Tournai, Casterman; Paris, 1875, in-32 de XX-444 p. Prix : 1 fr. 20.

— Le ministère le plus redoutable de la charge pastorale est, sans contredit, celui de la purification et de la direction des âmes au

tribunal de la Pénitence. Mais il devient plus important, sinon plus difficile, quand il s'agit des enfants, qui sont l'espérance de la famille chrétienne et de l'Église. Qu'on invente, tant qu'on voudra, d'ingénieux ou brillants systèmes d'éducation : la jeunesse ne peut se former que par le développement et la prédominance de la conscience, et il n'est point de conscience valable en-dehors de la religion et de la crainte de Dieu. Pour qui feindrait d'en douter, il n'y a qu'à regarder autour de soi, dans ce siècle où tout progresse excepté les caractères, c'est-à-dire l'homme et la moralité publique, c'est-à-dire ce par quoi les nations sont quelque chose. Bien diriger l'enfance, sur ce terrain des évolutions de l'âme, est œuvre de science, d'expérience, de prudence, où le seul dévouement ne suffit pas. Les jeunes confesseurs, de plus âgés même, ne pourraient désirer un guide plus sûr que M. l'abbé Timon-David ; son *Traité de la Confession*, déjà deux fois réimprimé, est pour eux un trésor. Dévoué depuis trente ans à une institution populaire qu'il a fondée à Marseille, ayant été appelé à connaître de près et à guider spirituellement plus de vingt mille enfants et jeunes gens, le vénérable et pieux auteur est des mieux placés pour parler en docteur sur ces matières ; et vraiment il s'en acquitte avec le plus remarquable succès. Les questions ne sont nulle part, dans son livre, abordées au seul point de vue de la pratique ; la théologie s'y trouve noblement exposée, avec ses principes, ses règles, ses applications, la discussion des opinions permises, la science en un mot, mais la science claire autant que solide, avec ses conclusions justifiées. Ce manuel à la main, il n'y a plus de cas embarrassant, et la lumière afflue sur la direction d'ensemble. Ajoutons que ces pages si utiles, si solides, se font remarquer encore par un touchant esprit d'apostolat et de tendre piété qui saisit, échauffe le lecteur, lui communique le feu sacré du zèle ; elles font, littérairement, le plus grand honneur à M. l'abbé Timon-David. On n'écrit pas avec plus de facilité, d'élégance, de mouvement et de sévère justesse. — Un mot du plan. Après une dissertation de quelque étendue sur la confession en général, sur les connaissances et les qualités indispensables au confesseur de la jeunesse, nous entrons dans la doctrine spéciale : les soins à donner aux enfants les plus petits, l'âge où il faut commencer à les entendre, les fautes dans lesquelles ils tombent le plus ordinairement, comment elles doivent être envisagées pour une appréciation exacte de la culpabilité ; la confession générale ; les interrogations à faire, les dispositions à exiger, les exhortations à donner ; le tout dans un ordre rigoureux et méthodique. Après les enfants, les jeunes gens, envers qui le ministère devient plus épineux d'une part, plus fécond et plus consolant de l'autre. Car c'est l'heure où la nature va prendre tout son essor, et où le prêtre s'efforcera de lui assurer pour guide la

vertu. Si l'auteur est théologien, il est philosophe aussi ; il connaît, de plus, les choses de la physiologie, de l'anthropologie ; il sait les tempéraments, la part des sens et de la volonté réfléchie, l'influence accidentelle ou habituelle du physique sur le moral. On peut donc le suivre en toute sûreté, comme avec le plus grand fruit ; et pour le prêtre ce livre est d'une lecture extrêmement attachante. Notons qu'il a été approuvé et loué par l'autorité ecclésiastique de Marseille, par NN. SS. les Évêques d'Angers, d'Autun, de Genève, et par Mgr de Ségur.

— Nombreux sont les ouvrages de prédication, d'apologétique chrétienne, d'exhortation pieuse, dus à l'esprit apostolique de Mgr Landriot. *L'Aumône*, publié après sa mort, sera comme le testament de l'éminent et docte prélat. On sait qu'il aimait surtout à instruire la femme chrétienne, dans la conviction que, par elle, c'était la famille entière qu'il atteignait et sauvait. Réunies souvent auprès de lui, dans la chapelle de la Miséricorde à Reims, elles goûtaient un bonheur religieux à entendre cette parole grave dans sa simplicité, persuasive par la charité qui la dictait, nourrie de pensées solides, et toujours conduisant au positif de la pratique journalière, à travers des considérations supérieures. Mgr Landriot connaissait admirablement l'Écriture et les Pères, dont il savait fortifier tous ses discours ; et ce n'était pas là le moindre de ses mérites. Quant à son cœur, c'était le dévouement même. L'éditeur a toute raison de le dire : non-seulement dans ses conférences pour les femmes, mais dans ses fréquentes prédications, dans toutes les pages qu'il a écrites, depuis les sublimes hauteurs du *Christ de la tradition* jusqu'aux paternels avis de la direction épistolaire, une pensée domine tout dans l'âme de cet apôtre : rendre à la religion, défigurée par les uns, méconnue par les autres, ses véritables traits et sa divine beauté. « Il n'y a rien, a-t-il écrit lui-même, d'aussi pur, d'aussi radieux, d'aussi chaud, que le rayon de la vérité divine. » Et il semblait que ce rayon s'échappât de ses travaux auprès des âmes, car ils les pénétraient aussitôt et leur communiquaient la plus expansive ferveur ; et telle est la séve cachée des ouvrages de l'Archevêque de Reims, la raison du bien considérable qu'il lui a été donné d'accomplir. — Les présentes conférences, comme celles qui les ont précédées, ne visent point à l'éclat du style ; tout y est dit simplement, en termes clairs, sans cette méthode de gradation classique qui fait de chaque discours une thèse oratoire. Ce sont des *conférences* et non pas des *sermons*. L'aumône entendue selon le sens le plus large du mot, c'est-à-dire tout don fait avec amour, dans l'ordre matériel ou dans l'ordre moral ; l'aumône chrétienne présentée comme solution de l'un des plus menaçants problèmes de notre époque, et en même temps comme ce qu'il y a de plus élevé dans la vie spirituelle ; ses diverses

formes, l'obligation qui en est imposée à tous ; puis ses avantages si merveilleux devant la foi, ses qualités nécessaires pour être digne du chrétien : tels sont les principaux points envisagés successivement ici. On voit la largeur du plan, et qu'il ne laisse rien d'essentiel. Les deux dernières conférences sont consacrées à une comparaison entre le pauvre et le riche, et elles abondent en observations d'une évidente justesse sur la situation réelle de l'homme opulent, facilement envié de gens cinquante fois plus heureux que lui dans leur médiocrité. La pensée sur laquelle insiste avec prédilection l'orateur, c'est de faire le bien en regardant uniquement le ciel, par une vue surnaturelle, sans s'arrêter jamais à aucun calcul humain. — Sainte Élisabeth fut le modèle de l'aumône chrétienne : le volume renferme cinq conférences complètes sur elle, où, à l'occasion et au courant du sujet, le prélat expose de nouveau les principes, les fondements, les motifs et les résultats de la charité. Enfin, on y a joint une oraison funèbre prononcée par M. l'abbé Tourneur, vicaire capitulaire de Reims, et une notice sur Mgr Landriot due à M. l'abbé Duchêne, supérieur du petit-séminaire d'Autun. — Les personnes du monde aimeront à se munir de cette lecture, et les ecclésiastiques chargés d'annoncer la parole y puiseront exemple et matériaux.

— La dévotion aux âmes du Purgatoire est touchante par son objet. M. l'abbé Sanson lui offre, dans son ouvrage intitulé *Purgatoire et Ciel*, un aliment solide. Ce livre est tout à fait recommandable, et pour la doctrine, et pour le plan, et pour la rédaction : un seul point excepté, les indications de sources. Elles sont fréquentes, mais à peu près inutiles. Car, si je demande à vérifier, suffira-t-il, comme on le fait ici dans la plupart des cas, de me renvoyer au titre du livre consulté, titre même parfois incomplet? Encore même ce défaut a-t-il d'autres inconvénients : celui-ci, par exemple. A la page 91, l'auteur cite une histoire vraiment intéressante, qu'il emprunte littéralement à la traduction des *Merveilles divines* de Rosignoli, composées en italien par cet écrivain du siècle dernier; mais il se trouve que cette histoire n'est point dans Rosignoli, elle a été ajoutée par le traducteur, avec plusieurs autres, ainsi qu'il est dit à la préface de la traduction : il fallait donc indiquer l'ouvrage français, l'édition et la page. En outre, M. l'abbé Sanson nous avertit qu'il a travaillé sur un *vieux livre*, que le canevas du sien et les idées principales viennent de là. « Vieux livre » est bientôt dit : le lecteur intelligent et curieux aimerait à savoir de qui est ce livre, quelle autorité il peut avoir, tout au moins à quelle époque il fut composé, et dans quelle langue. Est-ce trop exiger? Il y a mieux : à la page 15, l'auteur, indiquant l'ouvrage de M. Martin, doyen de la faculté des lettres de Rennes, l'appelle *M. l'abbé Martin*... Cette observation faite, il ne nous reste

qu'à louer. Encore une fois, ces pages sont bien distribuées, riches de doctrine, pleines de douce piété, et se lisent avec infiniment de charme et de profit pour l'âme. — Elles se divisent en trois parties. Dans la première, après l'enseignement catholique et positif sur l'existence du Purgatoire, on entre dans la considération des attributs de Dieu, particulièrement de sa sainteté, qui s'y montre éclatante. Les motifs d'intervenir en faveur de ces âmes, les défauts qui peuvent se glisser dans cette dévotion même, occupent des sections à part. La seconde partie, nous ramenant vers nous-mêmes, s'arrête à faire voir la miséricorde divine dans l'établissement du Purgatoire, qu'on peut presque appeler, avec le P. Faber, « un huitième sacrement, » suppléant à l'effet des sept véritables, et donnant aux survivants l'admirable et si fraternelle occasion de s'immiscer par la charité dans les actes de l'éternelle justice. La troisième manifeste la munificence du Créateur et Rédempteur, en peignant la gloire et les joies du paradis. Afin de donner plus de mouvement et de vie à ce tableau, éminemment attrayant, l'auteur accompagne l'âme, depuis sa sortie du Purgatoire et son entrée dans le Ciel, jusqu'au moment où elle prend sa place dans le chœur des bienheureux. Les anecdotes, les apparitions, les légendes, les traits de tout genre, jettent un intérêt soutenu sur cette lecture, dont on a peine à se détacher. Les indulgences, la sainte Messe, le Chemin de la Croix, le jeûne, la prière avaient une place naturelle dans cet enseignement théologique et ascétique : on la leur a ménagée.

— Pendant que la culture des langues classiques suit la décadence générale des esprits, si palpable de nos jours, l'Église en conserve fidèlement les grandes traditions, dans ses conciles, dans ses décrets, dans ses écoles. Cette pensée se présentait à nous en lisant la belle dissertation latine de M. l'abbé Lambrecht sur le *Sacrifice de la Messe.* On l'a vu au titre, c'est une thèse pour le doctorat en théologie, et cette thèse a les proportions et les conditions d'un traité complet, et dans un latin du meilleur lieu. La matière est grave; elle touche à tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus mystérieux, de plus fondamental dans la foi catholique; elle offre aussi ce que cette foi a de plus consolant. Les notions patristiques, scripturaires, liturgiques, s'y confondent avec les décisions dogmatiques et les faits de l'histoire. Aucun de ces aspects n'a été omis par le nouveau docteur, sauf cependant le côté liturgique, indiqué plutôt qu'abordé. Il y a cinq parties : de l'essence, du sacrifice en général, de la vérité de la Messe comme sacrifice, de l'essence particulière de ce même sacrifice eucharistique, de son efficacité, de la convenance de son institution : tous points appartenant directement à l'exposé dogmatique. La marche est méthodique et ferme, les preuves présentées avec force, les autorités nom-

breuses, discutées avec soin et sagacité. Il va sans dire que, pour étudier avec avantage un tel livre, il faut être un peu du métier, et qu'il s'adresse aux professeurs, aux séminaristes, aux catéchistes, de préférence à toute autre classe de lecteurs.

— Le même sujet est traité, mais d'une manière toute différente, dans l'opuscule d'Innocent III, *Du sacré Mystère de l'autel,* traduit par M. l'abbé Couren. L'illustre pontife s'attache surtout à l'explication des rites, cérémonies et prières du saint sacrifice; encore les envisage-t-il plus spécialement dans la messe célébrée solennellement par les papes. La doctrine ne manque pas, cependant, d'obtenir une place suffisante, au livre IVe, c'est-à-dire au moment de la consécration; là se déroule une longue et riche dissertation sur l'Eucharistie en général et sur diverses questions théologiques. M. l'abbé Couren a respecté l'ordre du texte. Il l'a d'ailleurs rendu avec bonheur; c'est un style aisé, élégant et clair; et, comme le fond est parfait, il en résulte un livre de tout point recommandable, où l'on sera frappé, non-seulement de l'érudition sacrée d'Innocent III, mais des plus magnifiques pensées qui viennent sous sa plume. Celle-ci, entre autres : elle va à considérer les rites et les paroles qui constituent le sacrifice eucharistique, non uniquement comme le mémorial et le renouvellement mystique de l'immolation faite au Calvaire d'une manière sanglante, mais, en outre, comme le tableau en raccourci des trente-trois années que le Verbe incarné a passées sur la terre au milieu des hommes. — Le livre Ier, dans une série de soixante-quatre chapitres, dont bon nombre sont assez courts, expose tout ce qui regarde les ministres de la messe pontificale, depuis les clercs et les chantres jusqu'au Souverain-Pontife; et ensuite les vêtements et ornements sacerdotaux; mais, dans cette dernière explication, le côté historique est presque complétement négligé, pendant que les significations mystiques se multiplient et s'étendent, sur des données empruntées à l'Ancien Testament comme au Nouveau. Au second livre, commence l'interprétation des cérémonies même, depuis l'entrée du pontife à l'autel jusqu'à la préface inclusivement. Tout cela présente vraiment le plus pieux intérêt, et porte le lecteur à un renouvellement de foi et de recueillement. La partie comprise entre la préface et la consécration remplit le livre IIIe, le plus court de l'ouvrage. Nous venons de dire l'objet du IVe livre. Le Ve et le VIe achèvent le sacrifice. — L'ouvrage est donc un monument précieux pour l'étude de la liturgie pontificale à cette époque. Mettons au compte de l'habile traducteur une bonne notice historique sur Innocent III et d'assez fréquentes notes explicatives, qui attestent en M. l'abbé Couren la pleine possession de ces matières difficiles, et beaucoup de connaissances historiques et même littéraires.

— La lecture des scènes de la passion du Sauveur excite ordinairement la pitié, et devient pour certain genre d'incrédulité un sujet de scandale sur lequel ont écrit tous les Pères et tous les Docteurs. Le P. Séraphin veut envisager autrement les choses, dans son *Homme-Dieu*, et tirer de ces ignominies mêmes une preuve manifeste de la divinité du Seigneur. Sur quelques points, la démonstration est depuis longtemps faite ; sur les autres, le seul énoncé de la proposition surprend et intéresse. Or, cette proposition, dans toute son étendue, est absolument établie par ce bon et solide écrit. Un chapitre préliminaire rappelle les arguments théologiques, irréfutables, basés sur les miracles et l'ensemble de la vie de Notre-Seigneur; puis on aborde ses souffrances, et on se convainc que là éclate la divinité, peut-être plus que dans maint prodige de résurrection ou de guérison. Belle thèse, fortement établie, et dont l'étude est de nature à élever et consoler la foi.

— Le *Cantique spirituel*, par saint Jean de la Croix, mérite encore plus l'attention des âmes attirées à l'oraison. Jean de la Croix fut, au témoignage de sainte Thérèse, l'une des plus pures et des plus saintes âmes qui aient illustré l'Église de Dieu. Modèle d'humilité, de pauvreté volontaire, de pénitence, d'obéissance, de charité brûlante, de toutes les vertus en un mot, il présente l'une des plus attachantes figures de saints de ce seizième siècle qui en a tant fourni. Les carmélites ont gardé précieusement l'héritage de sa mémoire avec le bienfait de ses œuvres. Elles nous donnent cette traduction nouvelle, qui sera bien accueillie, et à cause de la valeur intrinsèque et notable du livre, et parce que la version elle-même paraît excellente si on en juge à la simple lecture. Nous voulons dire qu'elle est en très-bon français : ce qui n'est point un mérite si commun, particulièrement quand il s'agit de rendre un texte espagnol. La première version française, ou du moins l'une des premières, est du P. Cyprien de la Nativité, carme, et parut en 1641. On lui reproche d'être incomplète et diffuse, et d'un style suranné, parfois inintelligible. Le P. Maillard, de la Compagnie de Jésus, en publia une autre en 1695, et c'est la plus répandue, car elle a été rééditée deux fois de nos jours, en 1850 et en 1864. Mais, disent les nouveaux traducteurs, comme le vrai texte, le texte original de saint Jean de la Croix, ne fut trouvé qu'au commencement du dix-huitième siècle, le P. Maillard a traduit ce qu'à son époque on connaissait du bienheureux carme, c'est-à-dire des fragments : et ainsi le grand théologien mystique n'est là qu'une ombre de lui-même. Le présent travail a été fait sur l'édition espagnole publiée à Séville, en 1702, par l'archevêque Mendosa, lorsque le texte entier fut réuni et coordonné. C'est par les soins et sous la direction de M. l'abbé Le Rebours, l'ecclésiastique de France peut-être le plus versé dans

la connaissance de tous les documents et ouvrages concernant le Carmel, qu'il a été commencé et conduit à bonne fin. On l'a fait précéder d'un certain nombre de lettres du P. Berthier, où sont exposés l'idée générale des œuvres spirituelles de saint Jean de la Croix, leur caractère, l'excellente doctrine qu'on y recueille : lettres qui forment, à part si l'on veut, un traité de spiritualité élevée. On y a joint divers éloges du saint, tirés de sources différentes, et tous faisant ressortir sous d'autres formes la valeur et la sainteté du serviteur de Dieu. — Maintenant, qu'est-ce que l'ouvrage en lui-même ? C'est un commentaire du *Cantique des Cantiques,* ou plutôt de ce *Cantique* tel qu'il avait été traduit en vers castillans : par qui ? on ne nous le dit pas. Peut-être par saint Jean lui-même. Il y a quarante strophes, donnant matière à quarante chapitres. L'ordre de ces strophes correspond à l'ascension d'une âme depuis le moment où elle commence à servir Dieu jusqu'à celui où elle arrive à l'état de parfaite union, parcourant les trois voies purgative, illuminative, unitive. Remarquons que les dernières strophes parlent de l'état béatifique, qui est le véritable objet des aspirations de l'âme parvenue à la perfection. — La *Vive flamme d'amour*, qui remplit plus de la moitié du second volume, est aussi l'explication d'une hymne, en quatre strophes, à l'amour de Dieu, dans le style et l'esprit du *Cantique des Cantiques :* en réalité, une continuation de l'enseignement mystique du saint sur la transformation de l'âme et sa fusion en Dieu. Enfin, on trouvera là aussi deux discours de Mgr Landriot, prêchés aux carmélites de Reims, les 24 novembre 1867 et 1872, jour de la fête du saint, et qu'on peut appeler des panégyriques.

— M. l'abbé Séverin Ferreri, invité à prêcher à la Visitation de Turin le mois du Sacré-Cœur, en 1870, a voulu étendre l'utilité de sa prédication aux fidèles et à tout le clergé, en publiant son *Cuor di Gesù,* qui sera, en effet, nous n'en doutons pas, goûté particulièrement, même après tant d'ouvrages très-bons sur le même sujet. Ce sont des sermons, mais dont la nouvelle rédaction fait aussi bien un cours de lectures spirituelles pour le soir. Piété, élévation d'idées, doctrine abondante, bonnes divisions, clarté et élégance du style, le tout avec un peu de cette emphase italienne qui n'est point un défaut de l'autre côté des monts : voilà les qualités que nous y avons vues. Le mois est divisé en trois décades, dont la première développe les richesses du Cœur de Jésus, la seconde ses bienfaits envers nous, la troisième les souffrances que pour nous il a endurées. D'amples notes, au bas des pages, contiennent ou des explications plus précises, ou des textes de l'Écriture *in extenso,* ou des notions historiques, exégétiques, etc. Traduit en français, le livre serait certainement accueilli avec reconnaissance parmi nous.

— Il y a eu, au dix-septième siècle, deux PP. Le Jeune, nés la même année (1592) et morts à peu d'intervalle l'un de l'autre. Celui dont le P. Fressencourt fait réimprimer aujourd'hui les *Lettres spirituelles* n'est point le célèbre oratorien, mais un jésuite un peu moins connu, bien qu'il n'ait pas manqué de notoriété dans son temps. Paul Le Jeune, originaire de Châlons-sur-Marne, appartenait à une famille protestante et se convertit à l'âge de seize ans. Six ans plus tard, il était admis dans l'ordre de Saint-Ignace, y faisait ses vœux, et, après quelque séjour à Rouen, puis à Dieppe, on l'envoyait supérieur de la maison du Canada, a peine fondée. Sa vie y fut celle d'un apôtre qui n'épargne ni ses labeurs, ni sa santé, ni son existence. Il faut lire ces touchants et curieux détails, dans la notice placée par l'éditeur en tête du volume. C'était un homme de retraite profonde, au milieu même des sauvages, mais surtout lorsqu'il eut été rappelé à Paris. En cette dernière résidence, où il mourut en 1664, il fut recherché, comme directeur des âmes, dans les hauts rangs de la société; les malades réclamaient son assistance pour apprendre de lui à bien mourir; il fut souvent mandé dans les communautés religieuses pour entendre les confessions, examiner les vocations, faire des instructions, donner les exercices spirituels. Ces relations de ministère ont fourni l'occasion de ces *Lettres*, datant presque toutes du retour d'Amérique, et qui n'ont été collationnées qu'après la mort du vénérable auteur. Encore, malheureusement, l'ont-elles été sans dates et sans noms propres. Le P. Fressencourt nous avertit qu'il a respecté le texte, légèrement suranné, sauf quelques incorrections trop fortes qu'il fait disparaître, et trois lettres tout à fait altérées qu'il supprime. — Les *Lettres spirituelles* du P. Le Jeune sont en général courtes, sans recherche, d'une diction commune, mais riches de fond, d'une onction suave, remarquables par la clarté, pleines de maximes précieuses, exactes dans la doctrine, c'est-à-dire éloignées des exagérations, dans quelque sens que ce soit; elles sont, de plus, très-pratiques, et répondent aux besoins et aux situations diverses des âmes vouées au service de Dieu et visant à la perfection. On y sent un souffle de saint François de Sales, pour la douceur et l'aménité dans les avis et instructions. Toutes les vertus y sont traitées, tous les penchants de la nature examinés et sondés, les voies de la grâce décrites. Mais pourquoi n'avoir pas classé plus logiquement les sujets, et, n'ayant aucune entrave de dates, n'avoir pas adopté un ordre méthodique?

— De cet ouvrage on peut, tout naturellement, rapprocher la *Vie parfaite*, livre tiré des œuvres de saint François de Sales. « On reléguait, dit Bossuet, dans les cloîtres la vie intérieure et spirituelle, et on la croyait trop sauvage pour paraître dans la cour et dans le grand monde : François de Sales a été choisi pour l'aller chercher

dans sa retraite, et pour désabuser les esprits de cette créance pernicieuse. Il a ramené la dévotion au milieu du monde. » Dans ces extraits donc, on retrouvera le grand et doux évêque, l'autorité de sa science, le charme si complet de sa parole, la sûreté de sa doctrine, sa pénétration du cœur humain, sa force unie à une incroyable tendresse. Le compilateur a rangé les textes sous quatre titres : Sentiments de l'âme qui tend à la perfection, épreuves qui aident l'âme à devenir parfaite, vertus essentielles pour parvenir à la vie parfaite, règles de conduite et de perfection. L'éditeur conserve le style et l'orthographe du temps, et il fait bien ; mais pourquoi, dès-lors, écrit-il *Térèse* d'une manière que n'a point connue saint François de Sales, que la grammaire repousse, et qui est absolument barbare pour qui sait le grec, l'espagnol et le français ?

— A la perfection chrétienne se rattachent les Méditations du P. Eudes réunies dans le *Nouveau Livre d'or*, petit volume portatif qu'on a complété par les Prières de la Messe et des Vêpres, et quelques autres d'un usage quotidien. Ces méditations sont au nombre de dix-sept. On y a aussi maintenu le vieux style, qui n'a d'ailleurs que peu de mots susceptibles de présenter de l'obscurité au commun des lecteurs. Opuscule, au résumé, pieux, substantiel, rempli de l'esprit évangélique et de la séve des divines Écritures, ainsi que le remarquait Mgr Dufêtre en lui donnant son approbation.

— Ce qui est tout opposé à la perfection, c'est ce *Demi-Christianisme* examiné et flétri par M. l'abbé Desgeorge, de qui le talent d'écrivain est connu. Il ne nous donne point, dit-il, un livre de controverse, il ne s'adresse pas aux ennemis de la foi, mais à cette multitude de chrétiens incomplets de qui la manière de vivre tranche par trop avec la foi qu'ils professent de bouche et de volonté. Ils ne voudraient pas se séparer de la famille chrétienne, mais le monde a pour eux des attraits auxquels ils ne savent résister; et dès lors ce sont les serviteurs de deux maîtres bien opposés. M. l'abbé Desgeorge a pour objet de les tirer de cette fausse voie, où ils se perdent et risquent de perdre avec eux tout ce qui les entoure. — La définition du *monde*, telle que la formule l'auteur (p. 6), est certainement juste : ce n'est ni la société des hommes, ni une portion quelconque de cette société, mais un ensemble de maximes, de préjugés, d'erreurs. Cette définition ne pourrait-elle pas cependant être simplifiée en appelant le monde « le verbe de Satan, » opposé, dès le paradis, au « Verbe de Dieu, » et, comme celui-ci, se transmettant à travers les âges ? Il nous semble bien que tout est dans ces trois mots. — Quant à la marche de l'ouvrage, M. l'abbé Desgeorge, dans un premier livre, montre l'antithèse radicale de l'esprit de l'Évangile et de l'esprit du monde, ce qui force tout esprit logique à opter entre les deux, puisqu'il est

impossible de les concilier. Au second livre viennent les motifs de se déclarer pour JÉSUS-CHRIST, et le troisième et le quatrième en marquent la manière et les moyens : les sacrements, et surtout l'Eucharistie. — Les doctrines de l'auteur n'ont rien d'exagéré : c'est la foi sans doute, mais c'est aussi le fardeau dégagé du poids qu'y pourrait ajouter le rigorisme : en sorte que tout le monde lira sans effroi ces nobles et entraînants conseils.

— Notre âge, qu'on croirait sceptique et irréligieux, a vu renaître ces *pèlerinages* des siècles de foi qui mettaient en mouvement, à l'heure des jubilés par exemple, une bonne partie de l'Europe chrétienne. Il nous sera permis de remarquer que l'à-propos et les avantages s'en mesurent à la colère et aux rugissements de la presse impie, en présence de ces grandes et nationnales manifestations d'un sentiment catholique qu'elle proclamait éteint. Pie IX n'a-t-il pas prononcé lui-même cette mémorable parole : « Les pèlerinages nous sauveront ? » Ils nous sauveront, et par les prières ardentes qu'ils arrachent de cœurs plus émus, et par la puissance de l'association fraternelle, et par le dernier coup porté aux hontes du respect humain, et par cette affirmation solennelle d'un peuple qui ne peut pas vivre sans Dieu. Ces thèses consolantes, le R. P. Gautrelet les étudie et les démontre dans sa brochure *des Pèlerinages*, dont il a couronné le texte d'un recueil de prières spéciales, afin d'en faire aussi un manuel de piété pratique en telle circonstance. On lira avec bonheur et avantage les considérations de l'auteur sur les caractères d'une nation chrétienne, sur la situation actuelle de celles qui furent autrefois les plus attachées à l'Évangile, sur l'apostasie de plusieurs gouvernements, et la nécessité de réagir contre elle pour sortir des voies désolées où elle a jeté les peuples. Or, les pèlerinages publics ont plusieurs caractères qui les recommandent : ils sont une protestation contre les erreurs contemporaines, ils nous ramènent à Dieu et reconnaissent son souverain domaine sur les hommes, ils rapprochent les nations chrétiennes de l'Église leur mère, et de plus les unissent par les liens d'une fraternité tout autre que celle de la Révolution. De ces idées, le P. Gautrelet passe à dire quelques mots des principaux pèlerinages : la Terre-Sainte et le Saint-Sépulcre, les sanctuaires de la Mère de Dieu, les tombeaux des Apôtres. C'est court, substantiel, bien écrit, complet, édifiant et instructif.

— Volontiers donnerons-nous les mêmes éloges au travail de M. l'abbé Bion sur le *Culte de saint Joseph*. On se rappelle que, à la demande de l'épiscopat catholique, le Saint-Père a proclamé saint Joseph patron de l'Église universelle. Des événement semblables, observe à bon droit l'auteur, ne se produisent point au hasard ; il y a toujours une vue providentielle qu'il est utile d'étudier. Ici, elle apparaît sans

peine. Les honneurs rendus à l'homme humble et laborieux par excellence, au saint qui ne connut et ne voulut suivre que la divine volonté en tout, ne répondent-ils pas d'une manière frappante aux plaies de ce temps? Temps où la triple concupiscence signalée par l'Apôtre, esprit de cupidité, d'orgueil, de volupté, a tout envahi, jusqu'à l'enfance; temps d'anarchie, où l'on ne sait plus ce que c'est que l'honneur de la soumission; temps d'avidité, où l'on ne voit dans le travail qu'un amoindrissement ou un moyen de faire de l'or; temps qui a, sinon proclamé, du moins accompli en partie la déchéance du mariage, de la famille et du patriotisme; temps de persécution pour l'Égilse et la religion, d'abaissement des caractères et de révolte contre toute supériorité, toute autorité, tout frein. L'image du saint ouvrier de Nazareth, du pauvre journalier volontaire et soumis, de l'humble serviteur de la vérité, pouvait-elle se présenter rayonnante à une époque qui en eût davantage besoin? Le culte de Joseph, dans les proportions actuelles, est moderne, récent; mais, dit le P. Faber en son style poétique, « il y a des fleurs qui laissent échapper leurs parfums dans l'ombre, et dont l'odeur devient plus douce à mesure que le soleil monte plus haut dans les cieux. Elles sont cachées sous la couche épaisse d'un gazon frais et verdoyant, sous les ombrages d'arbres robustes et majestueux : et cependant, lorsque l'air échauffé de midi a attiédi la fraîcheur de la forêt, elles exhalent doucement leur suave encens, et, à travers le feuillage, elles en remplissent au loin l'atmosphère. Leur parfum donne un caractère de poésie à la scène rustique, et c'est lui qui, plus tard, en rappellera le souvenir. Telle est la douce odeur de Joseph dans l'Église. » M. l'abbé Bion l'a montré avec sagacité, piété, éloquence, et son livre est digne des fidèles à qui il est destiné.

— C'est surtout dans la sainte Écriture que se trouvent les règles de la sagesse : et avec quelle variété de points de vue, quelle énergie d'expression, quelle puissance de pensées et d'images! Nous nous sommes étonnés souvent, pour notre part, que ceux qui écrivent pour l'édification des fidèles n'aillent pas davantage puiser à cette source admirable et si divinement riche. Les livres sapientiaux abondent en pages qui, au seul regard littéraire, n'ont jamais été égalées : que serait-ce si nous parlions de la doctrine? M. l'abbé Martini avait composé en italien un petit recueil intitulé *Esprit et morale universelle de la Bible*, où se rencontrent dans un ordre simple et juste les plus belles sentences de ces livres, aussi bien que du Nouveau Testament. Traduit par M. de Neira, cet opuscule utile était devenu très-rare, et c'est pourquoi la société de Saint-Michel pour les bons livres vient de le faire réimprimer, en y ajoutant des prières qui en font aussi un manuel d'offices. Après les considérations sur Dieu, le texte sacré,

bien distribué, rappelle à l'homme ses devoirs envers le Créateur, envers les hommes ses semblables et envers lui-même. L'édition est, en outre, très-soignée comme typographie.

— Voici deux *Mois de Marie* nouveaux, dont le premier, tiré des écrits de *saint Alphonse de Liguori* et dû au P. Saint-Omer, rédemptoriste, contient également des méditations pour les fêtes de la sainte Vierge et pour tous les samedis de l'année. On sait la dévotion ardente du saint docteur pour la Mère de Dieu, et d'autre part la sûreté de ses doctrines, proclamée par le Siége apostolique. C'est plus spécialement le *Cœur de Marie* qu'a en vue l'auteur de l'opuscule, et c'est le titre qu'il inscrit en tête du livre. Une bonne introduction sur l'excellence et l'opportunité de la dévotion au Cœur de Marie, œuvre propre du P. Saint-Omer, ouvre à propos la série des matières et forme une nstruction à part, où abondent la doctrine et les aperçus judicieux. Le plan général est celui-ci : — *Première partie :* sainteté du Cœur de Marie, création, sanctification, coopération ; — *Seconde partie :* noblesse du Cœur de Marie, bonheur dans la possession de Jésus, martyre, béatitude finale ; — *Troisième partie :* bonté du Cœur de Marie. Ces considérations, divisées en trente et un jours, occupent tout le mois de mai. Suivent cinq fêtes de la sainte Vierge, parmi lesquelles nous sommes surpris de ne trouver ni l'Immaculée Conception (il est vrai qu'elle a un chapitre au second jour du mois de mai) ni la Présentation au temple (21 novembre). On a placé ensuite une neuvaine à Notre-Dame du Perpétuel-Secours, et enfin les méditations hebdomadaires pour tous les samedis de l'année. De nombreures prières, un certain nombre de cantiques complètent le volume, devenu, lui aussi, un manuel pratique. Le format est élégant et commode ; on peut même dire que c'est un bijou de typographie, et le fond est digne du soin avec lequel on l'a traité. Tout cela nous a paru solide et pieux.

— Le second de ces *Mois de Marie*, par M. Verhaege, vise particulièrement les personnes consacrées à Dieu dans la vie religieuse. C'est dans la *Cité mystique* de Marie d'Agréda que l'auteur prend le texte de ses réflexions. L'ouvrage espagnol a donné lieu à de longues controverses et même à quelques condamnations, malgré les qualités sérieuses qui le recommandent sous plusieurs rapports : c'est pourquoi M. Verhaege a jugé utile, et nous croyons qu'il a bien jugé, de faire dès le début la déclaration suivante : « Nous n'avons pas prétendu donner aux paroles de la vénérable religieuse une importance qu'elles n'ont pas. Nous ne leur reconnaissons d'autre autorité que celle que l'Église elle-même attribue à ces sortes d'écrits : c'est-à-dire qu'on peut les lire avec fruit pour son âme, voilà tout. » (p. v). La rédaction est nourrie. On s'y occupe moins du côté historique, et davantage des vertus de la sainte Vierge : sa foi, son amour

des souffrances, sa prudence, son esprit de prière, son abandon à la Providence, etc. C'est pour l'âme intérieure un modèle parfait, présenté avec intérêt et dévotion. Ces quelques mots suffisent pour faire apprécier l'ouvrage.

— Quant aux *Visites des malades*, de M. l'abbé Blanchet, le volume s'adresse aux prêtres chargés de ce délicat et parfois pénible ministère. Il leur suggère les meilleures considérations à présenter dans ces circonstances où la douleur conduit souvent à l'impatience et au murmure. La division est naturelle pour le choix des considérations. Les malades, en effet, passent ordinairement par trois états différents : maladie sans danger, danger sérieux, menace d'une terminaison fatale. M. l'abbé Blanchet suit cet ordre, et gradue ses avis, ses exhortations, ses conseils, suivant l'état présent qu'il envisage. A cet égard, les amis chrétiens d'un malade se serviront aussi utilement du livre que le prêtre lui-même. Et celui-ci trouvera avec plaisir, outre ce que nous venons de dire, une exhortation particulière pour l'administration du sacrement d'Extrême-Onction, et même plusieurs autres (on ne s'y attendait guère dans un tel ouvrage) pour les sacrements de Baptême et de Mariage, et pour les relevailles.

— Les exercices du *Via crucis* ou *Chemin de la croix* s'appliquent aux souffrances de Notre-Seigneur dans sa passion. Mais Marie, elle aussi, associée à la rédemption du genre humain, a subi les angoisses de la route douloureuse. M. Alexandre de Saint-Albin, écrivain éminent, nous redira ces grandes scènes dans son *Chemin de la sainte Vierge*, ouvrage que nous ne saurions assez recommander aux cœurs religieux. Il se présente honoré de nombreuses approbations épiscopales, et il suffit d'en lire quelques pages pour constater le mérite qui le distingue. Nous pouvons bien dire ici encore, et mieux que pour les précédents, que c'est un joyau d'impression, avec ses guirlandes de lys encadrant partout le texte, d'une netteté charmante pour l'œil. M. de Saint-Albin prend Marie dès le début de sa vie, la montrant attachée au calvaire de la souffrance dans sa jeunesse d'orpheline, dans le silence de Joseph, dans la prophétie du vieillard Siméon, dans la fuite en Égypte, etc., mais surtout au pied de la croix où Jésus expire : en tout, douze stations, douze méditations, douze contemplations. L'auteur, en composant sous l'inspiration de sa foi, ne réussissait point à détourner sa pensée, à propos de Marie protectrice de la France, des expiations que nous avons subies. « Que la France, au milieu de ses grands désastres, ne donne pas un regard à cette exubération, à cette pléthore de prospérité matérielle où elle s'endormait d'un sommeil léthargique dont Dieu, dans sa miséricorde, l'a tirée soudain; mais qu'elle pleure ses égarements, qu'elle pleure sur un trop grand nombre de ses enfants qui ont oublié les vertus de leurs

pères, qu'elle pleure sur l'état général du monde, dont elle avait été si longtemps et dont elle devait être toujours la bienfaitrice, et dont elle a été depuis un siècle la corruptrice par ses leçons et par ses exemples. » (p. 19.)

— L'*Indulgence de la Portioncule*, par le P. Rombaut, est un petit traité qu'aimeront aussi les chrétiens qui font de la piété l'aliment et la consolation de leur âme. C'est le 2 du mois d'août que le trésor de ces faveurs spirituelles est ouvert dans les églises et chapelles des Frères-Mineurs, et ce jour-là elles sont assiégées par la foule des pèlerins. « Je voudrais, dit l'auteur de l'opuscule, dilater leur cœur, en leur faisant mieux comprendre combien est privilégiée cette faveur, l'une des plus précieuses qui nous soient venues des trésors de la miséricorde divine. » Et il trace l'historique de la révélation qu'eut saint François d'Assise, des promesses de Notre-Seigneur et de la promulgation de l'indulgence ; il en discute et en démontre l'authenticité : détails véritablement intéressants, où se rencontrent également les notions théologiques sur les indulgences en général et sur leur application aux défunts. Pourquoi n'avoir pas ajouté à ces considérations et renseignements un recueil de prières pour l'application pratique ? Il y a aussi plusieurs textes latins sans traduction, ce qui arrêtera en plus d'un endroit les fidèles qui ignorent cette langue.

— Terminons notre revue par la nouvelle édition des *Prières de sainte Gertrude et de sainte Melchthilde* traduites par le P. Denis : précieux trésor, de l'aveu de tous ceux qui le connaissent. A peine en a-t-on lu quelques pages, qu'on est délicieusement surpris d'y trouver tout ce que la piété la plus simple et la plus sublime, la plus tendre et la plus éclairée peut inspirer. « Bien des hommes spirituels ont avoué que, dans leurs froideurs, leurs sécheresses, leurs dégoûts, épreuves que subissent parfois les âmes les plus ferventes, une seule de ces prières avait suffi pour les ranimer et les enflammer. » (p. VIII.) Elles sont ici disposées dans un ordre excellent, selon les heures, les circonstances et les besoins ordinaires de la vie ; et même on les a complétées par d'autres formules en usage dans la journée chrétienne. Il ne faut pas oublier que, dans leurs communications miraculeuses avec Jésus-Christ, c'est de sa bouche divine que les saintes ont appris la plupart des oraisons qu'elles ont ensuite rédigées.

V. POSTEL.

PUBLICATIONS MÉDICALES

Résumé d'anatomie appliquée, par V. PAULET, professeur au Val-de-Grâce. Paris, Masson, 1875. Prix : 5 fr. — *Compendium de Physiologie humaine*, par le professeur J. BUDGE, traduit de l'allemand par E. VINCENT. Paris, Masson, 1874, in-18 j. de 570 p. Prix : 6 fr. — *Précis d'hygiène privée et sociale*, par A. LACASSAGNE, professeur agrégé au Val-de-Grâce. Paris, Masson, 1876, in-18 j. de 554 p. Prix : 6 fr. — *Hygiène des professions et des industries*, par le Dr ALEX. LAYET, professeur agrégé à l'École de médecine navale de Rochefort, Paris, J.-B. Baillière, 1875, in-12, XII-547 p. Prix : 5 fr. — *Dictionnaire annuel des progrès des sciences et des institutions médicales*, par P. GARNIER, 10e année, 1874, 11e année, 1875. Paris, Germer-Baillière, 2 vol. in-12 de XX-568 et XX-560 p. Prix du vol. : 7 fr. — *De la transfusion du sang*, par le Dr Louis JULLIEN, de Lyon, avec figures. Paris, J.-B. Baillière, 1875, in-8 de 329 p. Prix : 5 fr. — *L'Uricémie, Pathologie expérimentale, affections de la peau, des muqueuses, du poumon, du foie, des reins, du système nerveux, du système circulatoire, des articulations; diabète, cancer;* par le Dr GIGOT-SUARD, médecin-consultant aux eaux de Cauterets. Paris, J.-B. Baillière, 1875, in-8 de VIII-303 p. Prix : 4 fr. 50. — *De l'urine et de ses altérations pathologiques*, leçons professées à University College, à Londres, par le Dr G. HARLEY, traduites de l'anglais par le Dr T.-L. HAHN, avec 35 grav. Paris, Ad. Delahaye, 1875, in-12 de 473 p. Prix : 6 fr. — *De l'inanition minérale dans les maladies*, par L.-O. DUSART. Première partie : *Rachitisme, phthisie, dyspepsie*. Paris, A. Delahaye, 1874, in-16 de 225 p. Prix : 3 fr. — *Hygiène de la première enfance, guide des mères pour l'allaitement, le sevrage et le choix de la nourrice*, par M. BOUCHUT, médecin de l'hôpital des enfants malades. 6e édit. Paris, J.-B. Baillière, 1874, in-12 de 430 p. Prix : 4 fr. — *La Vérité sur les enfants trouvés*, par le Dr BROCHARD, avec une lettre de M. A. DE LA GUÉRONNIÈRE. Paris, E. Plon, 1876, gr. in-18 de 403 p. Prix : 4 fr. — *Les Préjugés populaires sur les maladies de l'enfance*, par le Dr Emile BESSIÈRES. Paris, Henri Bellaire, 1876, in-18 de 123 p. Prix : 1 fr. 50 — *Le tabac et l'absinthe, leur influence sur la santé publique, sur l'ordre moral et social*, par le Dr Paul JOLLY, membre de l'Académie de médecine. Paris, J.-B. Baillière, 1875, in-18 de 206 p. Prix : 2 fr. *Le Tabac, qui contient le plus violent des poisons, la nicotine, abrège-t-il l'existence? est-il cause de la dégénérescence physique et morale des sociétés modernes?* par le Dr H.-A. DEPIERRIS. Paris, E. Dentu, 1876, in-8 de 512 p. Prix : 6 fr. — *De l'alcoolisme considéré dans ses rapports avec l'aliénation mentale*, par E. MARFAING. Paris, J.-B. Baillière, 1875, in-8 de 82 p. Prix : 1 fr. 50. — *Les Aliénés dans la famille et dans la maison de santé. Etudes pour les gens du monde*, par Mme RIVET, née Brierre de Boismont. Paris, G. Masson, 1875, in-12 de 310 p. Prix : 3 fr. 50. — *La Folie du doute (avec délire du toucher)*, par le Dr LEGRAND DU PAULLE, médecin de l'hospice de Bicêtre. Paris, A. Delahaye, 1875, in-8 de 76 p. Prix : 2 fr. 50. — *La Femme médecin*, par G. RICHELOT. Paris, E. Dentu, 1875, in-18 de 154 p. Prix : 2 fr.

Il est nécessaire de mettre un certain ordre dans l'examen des ouvrages divers dont les titres viennent d'être énumérés. Les uns sont des résumés techniques d'une branche des études médicales, et, par conséquent, ne peuvent convenir qu'à un nombre peu considérable de lecteurs. Les autres ont plutôt pour objet l'étude de questions déjà présentées au public, et qui ont pris à ses yeux une importance plus ou moins marquée. On s'y efforce de faire ressortir l'importance pratique et sociale de certaines questions médicales.

Trois des volumes qui rentrent dans la première catégorie ont été édités avec grand soin par la librairie Masson. Ils forment de jolis petits volumes bien reliés, avec tranche rouge, de l'aspect le plus séduisant.

M. Paulet, professeur au Val-de-Grâce, a déjà publié un traité d'anatomie topographique, comprenant les applications à la pathologie et à la médecine opératoire. Dans ce court volume, il a voulu

présenter un résumé de cet important ouvrage. — Son but a été, dit-il, non de faire un manuel, mais un simple memento, dans lequel chacun puisse en quelques instants revoir tel ou tel point d'anatomie, avec les applications pratiques qu'il comporte. Le livre n'est donc point destiné à ceux qui ne savent pas ; mais bien à ceux qui savent ; ceux-là seuls pourront en tirer quelque profit en revoyant d'un coup d'œil ce qui a pu leur échapper. — Ce petit ouvrage est divisé en 51 leçons, comprenant chacune l'étude d'une région et embrassant dans leur ensemble toute l'anatomie topographique. Un texte spécial appelle l'attention sur les applications pathologiques et opératoires. — Même en nous mettant au point de vue où se place l'auteur, nous doutons que ce livre ait beaucoup d'utilité. Il est trop court, même pour ceux qui ont su parfaitement. — Qui ne s'est aperçu, souvent avec désespoir, de la difficulté qu'on éprouve à bien comprendre, après un certain temps, les notes que l'on a prises soi-même, lorsqu'elles ne sont pas suffisamment étendues. A ce point de vue, rien ne saurait remplacer les notes marginales, que l'on rencontrait si souvent autrefois, et qui tendent à disparaître de plus en plus des livres classiques.

— Le livre de physiologie du Dr Budge, professeur à l'université de Greifswald, est classique au-delà du Rhin. M. Vincent, en le traduisant, a voulu nous donner un exposé clair et suffisamment étendu de l'état de la science chez nos voisins. — Nous n'avons pas à en discuter le fond. Mais il est jusqu'à un certain point susceptible des mêmes reproches que l'ouvrage précédent. L'étudiant qui veut apprendre ne doit pas craindre les gros livres.

— En publiant ce traité d'hygiène, M. Lacassagne, professeur agrégé au Val-de-Grâce, a voulu réunir les notions que la science a fournies jusqu'ici sur cet important sujet, grâce surtout aux belles recherches de M. Claude Bernard. Il a une grande confiance dans la science et dans les résultats pratiques qu'elle peut fournir. Cette pensée le rend sévère pour les auteurs antérieurs qui ont rempli de trop de banalités, dit-il, les ouvrages qu'ils ont écrit sur cette question si importante de l'hygiène. L'expérience, même lorsqu'elle n'est pas scientifique, peut bien cependant servir à quelque chose en cette matière. Ceci dit, rendons hommage aux connaissaaces de l'auteur et à la façon dont il a exécuté son plan. — Il examine successivement l'influence qu'ont sur la santé de l'homme les modificateurs physiques (chaleur, lumière, électricité, son, pesanteur, mouvement) ; les modificateurs chimiques (air atmosphérique, sol, eau, aliment, excrétions). Chacun de ces agents est étudié dans ses caractères, dans son action physiologique et pathologique. Puis on déduit des règles pour l'hygiène privée et l'hygiène sociale. L'auteur étudie ensuite très-rapidement les modificateurs biologiques, c'est-à-dire ceux qui appartiennent à l'individu (âge, sexe, constitu-

tion, hérédité), et sociologiques qui dépendent de l'état de la société et du rôle que l'individu y remplit. — Notons, en terminant, un oubli ordinaire dans les livres scientifiques de notre époque. Quelques lignes consacrées aux prescriptions disciplinaires de l'Église, par exemple, au repos dominical, n'auraient point été déplacées dans un traité d'hygiène. Nous lui attribuons une influence capitale sur la santé de l'âme et du corps.

— M. Layet, dans son livre : *Hygiène des professions et des industries*, se propose de montrer les dangers attachés à chaque profession et d'en indiquer les remèdes. Son but est exposé dans une préface assez courte, sous forme d'une dédicace à M. Le Roy de Méricourt, médecin en chef de la marine. — L'ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur envisage la question au point de vue général et passe en revue les diverses affections qui peuvent résulter pour l'homme des conditions de son travail ; c'est ainsi, par exemple, qu'il donne d'intéressants et substantiels détails sur les troubles de la vue dans l'exercice de certaines professions. — Il consacre quelques pages à l'hygiène des milieux où travaillent les ouvriers, et aux règles générales qui doivent présider à leur assainissement. La seconde partie comprend l'hygiène spéciale à chaque profession. L'auteur a employé l'ordre alphabétique pour faciliter les recherches. Après un bref exposé de la manière dont se fait le travail, et l'indication précise du genre de danger qui en résulte pour la santé, l'auteur donne les règles qui s'appliquent à chaque cas particulier. Toutes les professions sont ainsi passées en revue. — Ajoutons que l'auteur a mis, à la fin de chaque article, un index bibliographique, dans lequel on pourra trouver les matériaux de recherches plus étendues. Ce livre rendra de grands services, malgré son petit volume.

—Le *Dictionnaire annuel des progrès des sciences et des institutions médicales* échappe à toute analyse. L'auteur rassemble, par ordre alphabétique, des articles courts et substantiels, destinés à mettre le lecteur au courant des questions traitées et des progrès accomplis pendant l'année qui s'est écoulée. Un volume est consacré à 1874. L'attention fut attirée alors sur plusieurs questions d'une grande importance pratique ; les principales sont : l'hémostase chirurgicale par la compression élastique ; l'injection du chloral dans les veines comme anesthésique ou moyen thérapeutique ; les applications nouvelles de la transfusion. Notons aussi des recherches, encore peu concluantes, sur la localisation des fonctions cérébrales, le traitement de la fièvre typhoïde par les bains froids. On nous saura gré de signaler au public un fait contenu dans ce volume. Un individu vigoureux peut être pris brusquement, en se baignant, d'un étourdissement violent, s'affaisser sur lui-même, et mourir noyé. On a remarqué que le danger était annoncé alors par

l'apparition d'une rougeur intense sur tout le corps. Dès que ce signe apparaît, il faut se hâter de faire sortir du bain la personne ainsi menacée. Par le peu que nous venons de dire, on comprend que ce livre sera lu avec profit par tous ceux qui s'intéressent au progrès des études médicales.

Un autre volume est consacré à 1875; d'après M. Garnier, l'année qui vient de s'écouler ne fut signalée par aucune découverte importante. N'oublions pas cependant le *jaborandi*, auquel on a reconnu une action si intense sur les sécrétions glandulaires. La question de la localisation cérébrale, agitée à la Société de biologie, ne paraît pas avoir fait de progrès bien marqués. Notons l'article sur les ferments; il semblerait résulter d'intéressantes observations que l'apparition des organismes inférieurs est la conséquence et non la cause de la suppuration. Notons encore des observations curieuses sur la théorie de la chorée; des essais de transfusion de sang d'agneau pratiqués, en Italie, dans des cas d'aliénation mentale. Enfin, signalons, en terminant, un article sur l'hystérie, consacré en grande partie, à Louise Lateau, la stigmatisée du Bois-d'Haine. Ce volume sera consulté avec le même intérêt que le précédent.

— Dans son *Étude sur la transfusion du sang*, le docteur Jullien nous a donné un travail complet sur cette importante question. Il n'y a pas pour un médecin de situation plus pénible que celle d'assister, impuissant, à la mort d'un homme vigoureux qui succombe à une hémorrhagie abondante. Ces cas ne sont pas rares, principalement après les accidents de chemins de fer. Des organes sains meurent faute d'un sang qui leur est nécessaire pour continuer à vivre. Ce sang, on a essayé de le leur rendre en pratiquant la transfusion. Les premières tentatives sont très-anciennes. Après avoir eu des alternatives de faveur et de discrédit, des partisans enthousiastes et des adversaires acharnés, cette opération est remise de nouveau à l'ordre du jour. Le docteur Jullien consacre de longs et intéressants détails à la physiologie expérimentale. Il étudie successivement la transfusion du sang complet entre animaux de même espèce, ou d'espèce et même de classes différentes, puis la transfusion du sang défibriné, et il rapporte un grand nombre d'expériences intéressantes. Après avoir insisté sur les cas où la transfusion a été pratiquée, il réunit en quelques pages les conclusions où il a été amené; elles se résument en ceci : la transfusion est indiquée nettement par l'anémie aiguë due à une hémorrhagie grave, et elle peut et doit être pratiquée, en cas d'urgence, avec des instruments vulgaires; la défibrination est inutile. Le volume se termine par une bibliographie étendue.

— Le volume du docteur Gigot-Suard sur *l'Uricémie*, est destiné à démontrer expérimentalement que la présence de l'acide urique et

des urates dans le sang, en quantité supérieure aux proportions normales, est nocive et se manifeste par divers symptômes pathologiques. M. Gigot-Suard est grand partisan de la pathologie expérimentale. La seconde partie de son ouvrage renferme le récit des expériences qu'il a faites sur des herbivores et des carnivores auxquels il faisait prendre de l'acide urique. Puis il établit un parallèle entre l'uricémie spontanée et l'uricémie expérimentale. Il nous semble voir beaucoup trop souvent l'action de l'acide urique, action que nous sommes loin de contester cependant, et sur laquelle M. Gigot-Suard a déjà eu antérieurement le mérite d'appeler l'attention.

— Le docteur Harley réunit aujourd'hui en volume les leçons qu'il a faites à University College sur *l'Urine et ses altérations*, et qui ont déjà paru dans le *Medical Times*. Après avoir étudié l'urine normale et les modifications qu'elle éprouve sous l'influence des aliments et des boissons, et envisagé d'une manière générale l'action des médicaments et de la maladie, l'auteur passe en revue ses divers éléments. Il les envisage au point de vue chimique, physiologique et pathologique, et insiste sur l'importance clinique de leur apparition. Nous ne pouvons citer tout ce qui est coutenu dans cet excellent ouvrage; mais nons appellerons l'attention sur les chapitres consacrés à l'acide urique, à la glycosurie et à l'albuminurie. Ce livre est essentiellement pratique, débarrassé de tout ce qui pourrait être superflu au point de vue scientifique, donnant une large place à la question clinique, clairement et sobrement écrit. Nous n'en pouvons faire un meilleur éloge.

— Sous ce titre : *De l'Inanition minérale dans les maladies*, M. Dusart rassemble un certain nombre d'observations ayant trait à la phthisie, au rachitisme, à la dyspepsie. Les sels calcaires, et en particulier le phosphate et le carbonate de chaux, sont parfois utiles, en rendant à l'organisme épuisé des éléments qui lui sont indispensables. Les maladies énumérées ci-dessus sont-elles dues à la disparition de ces substances? La chose est fort contestable. Néanmoins, on s'est souvent trouvé bien de l'emploi de ces médicaments. M. O. Dusart les administre sous une forme nouvelle, le sirop de lacto-phosphate de chaux. Il a fait ce livre, qui doit être bientôt suivi d'un second, surtout, à ce qu'il paraît, en vue d'une réclame commerciale.

— Le Dr Bouchut, en écrivant son livre sur *l'Hygiène de la première enfance*, a voulu offrir les conseils de son expérience aux jeunes mères. Nulle question ne semble devoir plus intéresser que celle-là. Hélas! combien souvent nous la voyons laissée de côté, et même, disons-le, combien de mères ne le sont plus qu'à demi, et considèrent la maternité comme un fardeau, dont elles se débarrassent sur des mains mercenaires. Le Dr Bouchut a une particulière compétence sur ce

sujet, puisqu'il est médecin de l'Hôpital des Enfants. Après avoir étudié rapidement les accidents de la grossesse, et parlé de l'hygiène du nouveau-né aussitôt après la naissance, il passe à l'importante question de l'allaitement. Trop de mères se dispensent d'être mères jusqu'au bout. L'allaitement est cependant, qu'on le sache bien, le commencement de l'éducation ; car il est certain que la nourrice a, par son lait, une influence sur l'état moral de l'enfant. Le Dr Bouchut traite ensuite du choix des nourrices, et consacre d'intéressants chapitres au sevrage des enfants, aux soins dont on doit les entourer à cette époque, et au moment de la dentition. Nous avons ainsi suffisamment fait connaître ce livre ; il est excellent. Néanmoins nous ne le recommanderions qu'avec réserve, parce que rien ne saurait remplacer complétement le médecin auprès d'une mère, et qu'un livre qui envisage tous les cas ne peut être souvent que d'une faible utilité dans un cas déterminé.

— Le Dr Brochard s'est consacré à la défense d'une classe d'enfants malheureusement trop nombreuse, et dont la triste situation attire peu l'attention ; je veux dire les enfants trouvés. L'Institut a couronné en 1866 son livre : *De la mortalité des nourrissons en France.* Pour intéresser le public à cette question, il a eu recours à la presse, et il a vivement critiqué le système suivi en France, depuis la loi du 5 mai 1869, qui enlève aux mains des établissements hospitaliers, le soin et la surveillance des enfants trouvés pour les remettre aux administrations départementales : modification qui paraît avoir produit de déplorables résultats. Ce livre est encore une œuvre de polémique, et une vive attaque contre le système suivi. Mais l'auteur s'élève au-dessus d'une simple affaire personnelle, et donne sur la question tout entière des détails très-intéressants ; il a rassemblé un grand nombre de statistiques navrantes ; d'où il résulte que près de cinquante mille enfants trouvés périssent chaque année. Le Dr Brochard appelle l'attention sur des modifications qui lui paraissent utiles ; nous trouvons entre autres le rétablissement du tour, la restitution des enfants aux établissements hospitaliers, l'institution d'inspections médicales. Ajoutons, en terminant, que le Dr Brochard publie un journal mensuel illustré intitulé : *La Jeune Mère.*

— Enfin, nous avons à signaler un troisième volume consacré à l'enfance. Sous forme de lettres à sa fille, le Dr Bessières attaque, d'une façon humouristique, les *préjugés populaires sur les maladies de l'enfance.* Ce petit volume a déjà été couronné par la société protectrice de l'enfance de Paris. Nous le recommandons sans hésiter. Finement écrit, il répond à toutes ces idées absurdes qui circulent partout, et qui sont parfois si préjudiciables.

— Les funestes effets de l'usage du tabac et des boissons alcooliques

ont été déjà mis bien souvent sous les yeux du public. La consommation néanmoins s'élève dans une très-forte et très-rapide proportion — tant on semble considérer comme une chimère le danger qui peut en résulter pour la santé et l'intelligence. Deux associations ont été fondées pour le combattre en 1869 et en 1872. Espérons qu'elles contribueront à enrayer le mal. Nous avons à examiner aujourd'hui deux ouvrages de valeur différente, qui se proposent tous deux d'éclairer le public à ce sujet.

L'ouvrage du Dr Jolly est court et substantiel ; quoiqu'il soit l'œuvre d'un ennemi ardent du tabac et de l'absinthe, il ne se perd pas en des déclamations inutiles. Après avoir décrit avec vivacité les funestes effets de ces deux substances nocives, tant sur la santé et l'intelligence de l'individu que sur ses rapports sociaux, il donne un court aperçu sur l'histoire du tabac et ses divers modes d'emploi. Il entre ensuite dans le côté médical et pathologique de la question, et montre, pièces en main, que le danger, loin d'être imaginaire, est bien une triste réalité. Il envisage l'alcool de la même façon, quoique avec plus de brièveté. Nous ne pourrions que recommander la lecture de ce livre.

— L'ouvrage du Dr Depierris, sur *le tabac*, est plus volumineux, et non moins véhément dans ses attaques. Mais elles perdent ici la couleur scientifique que nous avons trouvée dans l'ouvrage précédent, pour se transformer souvent en récits plus ou moins excentriques. L'intention est excellente, mais elle est réalisée d'une façon peu sérieuse. L'auteur parle de tout à propos du tabac : d'histoire, qu'il ferait bien d'apprendre, de morale, de philosophie, de religion et de bien d'autres choses encore. Il y a dans ce livre beaucoup de bonnes idées, d'observations justes ; mais elles sont exprimées de telle façon que la lecture n'en est guère supportable.

— La thèse inaugurale de M. Marfaing sur l'*Alcoolisme considéré dans ses rapports avec l'aliénation mentale*, nous servira de transition. Après avoir constaté le nombre continuellement grandissant des cas de folie d'origine alcoolique, il décrit les symptômes propres à cette affection, en étudie les différentes formes, et indique les conditions du pronostic. On trouve dans cette thèse des observations intéressantes, recueillies par l'auteur à l'asile de Charenton ou empruntées à divers médecins.

— Nous sommes naturellement amené à parler du livre de Mme Rivet : *Les Aliénés dans la famille et dans la maison de santé*. Fille de M. Brierre de Boismont, qui s'est acquis un si légitime renom dans l'étude des maladies mentales, Mme Rivet est directrice d'asile depuis l'âge de dix-huit ans, et elle possède, comme le prouve la lecture de son livre, un esprit plein de bonté, de tact et de finesse. Elle met, avec beaucoup d'art, sous les yeux du public, cette lamentable

et délicate question de la folie. Elle l'étudie sous les différentes formes qui se sont présentées à ses regards ; notons les pages qu'elle consacre à la folie suicide et homicide, aux habitudes puériles et destructives des aliénés, à la folie religieuse et à la folie politique. Elle se borne à raconter ce qu'elle a vu, choisissant dans sa mémoire un certain nombre de faits intéressants et variés, qu'elle relate avec beaucoup d'art, et qu'elle fait suivre de quelques réflexions. Elle n'a point la prétention d'écrire un traité ou une monographie scientifique. Quant au but qu'elle a voulu atteindre en écrivant ce livre, elle nous le montre elle-même. Les malheureux fous sont ordinairement, par le soin même de leur famille, mis en traitement et enfermés dans les asiles. Le public est porté à s'indigner de cette conduite et à taxer au moins de précipitation la séquestration immédiate de l'aliéné. Mme Rivet a voulu défendre à la fois les familles et les directeurs d'asile, en montrant la nécessité et les avantages de cette conduite. — Ce livre sera lu avec intérêt.

— Dans sa nouvelle brochure, M. Legrand du Saulle, médecin de l'hospice de Bicêtre (service des aliénés), dessine avec un très-remarquable talent d'écrivain une nouvelle forme de folie partielle, qu'il a appelée *la folie du doute avec délire du toucher*. Si la folie anéantit quelquefois totalement la raison, chacun sait qu'il n'en est pas toujours ainsi. La folie peut porter seulement sur un nombre plus ou moins restreint d'idées, ou d'images ou de sensations. En-dehors de cela, les malades jouissent de la plénitude de leur raison. Dans les cas particuliers décrits par le docteur Legrand du Saulle, les personnes atteintes jouissent d'une santé parfaite ; leur intelligence est très-nette ; mais elles sont tourmentées par des images ou des pensées fixes ; elles-mêmes se rendent un compte exact de leur état, et elles le décrivent minutieusement au médecin auquel elles s'adressent. Les malades sont portés à l'inquiétude, ils se demandent ordinairement la raison de choses abstraites ; plus tard, ils ont peur de subir le contact d'un ou plusieurs objets déterminés. L'auteur consacre quelques pages au pronostic de cette affection et à son importance au point de vue médico-légal.

— L'homme et la femme ont une mission différente à remplir sur la terre. Aussi, la femme qui veut être respectée doit rester dans le rôle qui lui a été confié par le Créateur. N'est-ce donc pas assez pour elle que l'honneur d'être mère de famille et la noble mission de former le cœur de ses enfants ? Si la femme a le droit d'apparaître au chevet d'un malade, c'est seulement auprès de ceux qui lui sont chers, ou dans l'exercice sublime de la charité ; autrement elle y est déplacée. Philaminte, devenue médecin, n'est pas plus supportable que Philaminte philosophe. A ceux qui ne partageraient pas notre sentiment,

nous recommanderons la lecture du petit volume que le Dr Richelot a consacré à *la femme-médecin*. Il expose avec finesse toutes les raisons qui s'opposent à cette prétention nouvelle de la femme de se faire en tout l'égale de l'homme. L. LEFEBVRE.

THÉOLOGIE

Le Triomphe du Christ, *ou découverte d'une science immense perdue depuis* 5,000 *ans*, par HIPPOLYTE CLAUZEL. Bergerac, chez l'auteur, 1875, in-8 de 246 et 8 pages, plus six planches. — Prix : 3 fr. 50.

Voici la thèse que M. Clauzel développe dans son livre : Il fut un temps où il n'y avait sur la terre qu'un langage, qu'une croyance, où tous les hommes, très-éclairés et civilisés, étaient rassemblés en un seul lieu ; ils appartenaient donc à une seule famille, issue d'un père unique et remontant à une antiquité peu reculée. La date récente de l'apparition de l'humanité implique l'impossibilité de toute erreur en ce qui concerne l'origine et les croyances. Cette origine et ces croyances, acceptées par les hommes primitifs, sont les mêmes que celles que nous raconte Moïse. Nous devons croire, par conséquent, aux paroles de Moïse, et nous devons croire aussi à Jésus-Christ, auquel les premiers hommes ont cru, dont Moïse a parlé et qui s'appuie sur les écrits de Moïse. L'histoire de l'humanité primitive est donc le triomphe du Christ et la science des premiers hommes nous conduit aux pieds du Rédempteur.

Le fond de la thèse de M. le Dr Clauzel est vrai, malgré les exagérations de forme et de détail : il y a eu une révélation primitive ; elle est le fond commun des traditions de la plupart des anciens peuples, quoique ces traditions soient souvent très-dénaturées ; le Messie a été promis au commencement des temps, après la chute du premier homme, etc. Il faut reconnaître pourtant que toutes les raisons données par l'auteur ne sont pas également bonnes ; ses explications paraissent plus d'une fois arbitraires, et sa critique n'est pas toujours sûre. Il a fait de très-grands travaux, et son érudition est d'autant plus surprenante qu'il a travaillé loin des grands centres intellectuels, mais on serait tenté de lui reprocher d'avoir trop de science et un esprit trop ingénieux. Citons-en un exemple : le bœuf Apis, dit-il, représentait le Christ ; il devait porter sur lui la double marque d'un scarabée et d'un aigle, parce que c'étaient deux emblèmes dont Mercure s'était servi, l'un pour marquer la résurrection et l'autre la divinité. Le bœuf Apis portait aussi un triangle blanc sur le front et une demi-lune sur le côté droit, c'est-à-dire les signes les plus énergiques

de la trinité de Dieu et de la déchéance de l'humanité, « car cette demi-lune prétendue était tout simplement le fruit d'Eden partagé par le milieu (p. 57). » Les lecteurs ne jugeront-ils pas que M. le Dr Clauzel en sait trop long sur cette demi-lune ? L. G.

SCIENCES ET ARTS

Un continent perdu, ou l'esclavage et la traite en Afrique (1875), *avec quelques observations sur la manière dont ils se pratiquent en Asie et dans d'autres contrées, sous le nom de système contractuel de la main-d'œuvre,* par Joseph Cooper. Ouvrage traduit de l'anglais et contenant une préface de M. Ed. Laboulaye, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1876, gr. in-8 de 160 p. avec une carte. — Prix : 6 fr.

Le mémoire de M. J. Cooper est une protestation éloquente contre cette horrible plaie de l'esclavage qui désole et ruine l'Afrique en *dégradant l'Europe et affligeant l'humanité,* car telles sont les expressions dont le congrès de Vérone a flétri la traite. Il est rempli de renseignements et de documents fort intéressants, mais non moins incomplets, ce qui tient, nous n'hésitons pas à le dire, à la communion religieuse de l'auteur. M. J. Cooper est non-seulement philanthrope convaincu, mais quaker très-partial. Il ne suffit pas d'exposer, en termes plus ou moins bien sentis, la honte de la traite, les affreuses misères des esclaves, les cruautés des traitants. Assurément rien n'est plus douloureux que ce fait : chaque année, de l'intérieur de l'Afrique, un million d'hommes sont enlevés à leurs familles, à leurs tribus, les quatre cinquièmes meurent en route et 200,000 seulement parviennent à destination — et quelle destination ! — après avoir enrichi les *marchands d'Ebènes...* Nous voudrions voir M. Cooper proposer un remède efficace à un mal si odieux, mais il ne trouve rien de mieux à dire que ceci : « L'esclavage fait de l'homme une propriété ; donc la question est commerciale (!) et, par conséquent, elle est soumise aux lois qui régissent l'offre et la demande. »

Alors, évidemment, tant qu'il y aura des acheteurs d'esclaves, il y aura des vendeurs, et il paraît que cela n'est pas près de finir, malgré les progrès de la civilisation et les tentatives philanthropiques des esprits généreux ; car l'auteur avoue que, depuis quelques années, la traite s'est étendue. — Il dénonce également la servitude des *coolies* chinois et la traite des sauvages d'Australie au profit des colons, lesquels, si nous ne nous trompons, appartiennent pour une très-importante majorité à la race anglaise ; ce qui, pour le dire en passant, donne un singulier démenti aux éloges pompeux que, dans sa préface, M. Laboulaye adresse à l'hérétique Angleterre comparée à la catholique

Espagne ! Que n'aurions-nous pas à dire sur ce rapprochement utopique, qu'un quaker ne se fût sans doute point permis avec une aussi tranquille et perfide aisance : car s'il est vrai, selon M. Laboulaye, que « ces excellents hommes » (les quakers) sont les premiers qui « aient pris au sérieux la morale de l'Évangile (!!), » il a tort, d'abord, de traiter de *dérisoire* leur dénomination de *quakers*, signe de leur inspiration par l'Esprit-Saint, et il est probable, en second lieu, que ceux-ci auraient davantage rendu justice aux efforts tentés par l'Église catholique pour l'abolition de la traite et l'amélioration morale et physique de ces populations abandonnées. Néanmoins, il ne faut pas trop se fier à l'impartialité d'un sectaire, et le présent ouvrage en fournit plus d'une preuve. Son but est excellent, d'accord, et les détails qu'il renferme, pleins d'intérêt. Il cite quelque part (p. 111) cette opinion du colonel Cameron sur les missions : « S'il doit y avoir des missions, ces missions doivent être industrielles ; » mais Cameron ajoute que cela ne suffit pas et que la mission (anglaise) de Zanzibar se trompe en faisant, des jeunes gens, des *messieurs* sachant lire et écrire, mais n'ayant aucun moyen d'existence... « La mission française de Bagamoyo a été une heureuse tentative, » avoue le colonel. Il aurait pu, et l'*excellent* quaker M. J. Cooper aurait dû s'étendre un peu sur cette mission française ; cela rentrait parfaitement dans le sujet. Puisqu'ils trouvent que les missions doivent non-seulement instruire et s'occuper de l'intelligence de leurs élèves et avoir des subordonnés capables d'apprendre aux naturels des états manuels, industriels, etc., nous en pouvons conclure que déjà ce désidératum prouve combien les missions purement philanthropiques de l'Angleterre sont frappées de stérilité sur ce point.

Il est, en effet, trop connu que ses missionnaires sont, avant tout, des commerçants ou des agents diplomatiques, et que tout leur zèle religieux, toute leur propagande moralisatrice (pour nous c'est tout un) se bornent à d'interminables discussions théologiques et à quelques essais de traduction de la Bible en langue indigène. Mais cette mission française de Bagamoyo qui, de l'aveu de notre auteur, se distingue si heureusement des autres, pourquoi n'avoir pas dit qu'elle a été fondée par l'abbé Fava, aujourd'hui évêque de Grenoble, et continuée par le P. Horner ? pourquoi cacher qu'elle élève des enfants, garçons et filles, ne se contente pas de leur apprendre à lire et à écrire, mais en fait des chrétiens ? qu'elle possède des ateliers de forge, d'ajustage, de menuiserie, etc., dirigés par des frères, et que les enfants qui y sont recueillis et élevés deviennent d'excellents ouvriers, notamment pour tous les travaux de la marine ?... C'est à ce point que, au commencement de 1874, le consul anglais de Zanzibar faisait remettre à cette mission, et non

à la mission anglaise, quarante enfants, treize filles et vingt-sept garçons, provenant d'un bautre chargé d'esclaves noirs, capturé dans les eaux de Madagascar, etc... Mais il aurait fallu dire que cette mission était catholique et dirigée par les Pères du Saint-Esprit, qui en ont une semblable, plus ancienne et plus considérable encore, sur la côte orientale....

Il est vrai que M. J. Cooper, de peur sans doute de contrister M. Ed. Laboulaye, qui recommande son livre par une préface si humanitaire, ne dit pas non plus que, le plus souvent, sur la côte d'Afrique, les officiers de la marine anglaise font, sous main, la traite pour leur propre compte et en tirent de jolies collections de guinées...

En somme, la question de l'esclavage n'est pas près d'être résolue ; et, malgré quelques bons travaux techniques comme celui, — sauf certaines réserves, — de M. J. Cooper, tous les éléments n'en sont même pas réunis, vu la systématique partialité de ceux qui prétendent l'étudier en-dehors de l'Église catholique. F. DE ROQUEFEUIL.

Géologie des environs de Paris. Cours professé au Muséum d'histoire naturelle par STANISLAS MEUNIER, aide naturaliste au Muséum, docteur ès sciences. Paris, Baillière et fils, 1875, in-8 de 510 p. et 112 fig. — Prix : 10 fr.

Promenade géologique à travers le ciel, par LE MÊME. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1875, in-32 de 186 p. — Prix : 30 cent. (*Bibliothèque Franklin.*)

Dans l'*Explication de la carte géologique de France*, l'illustre Elie de Beaumont et son collaborateur Dufrénoy ont indiqué la disposition qu'affectent les terrains jurassiques sur la majeure partie de notre territoire. Ils les ont comparés à une double boucle, à un 8 ouvert par le haut. La boucle méridionale circonscrit un dôme granitique proéminent, surmonté des roches volcaniques de l'Auvergne ; la boucle septentrionale forme le contour d'un bassin dont Paris occupe le centre et qui est composé « d'une succession d'assises à peu près concentriques, comparables à une série de vases semblables entre eux, qu'on fait entrer l'un dans l'autre pour occuper moins d'espace. » Les deux centres apparaissent comme les deux pôles de notre sol et exercent autour d'eux des influences contraires : l'un est en creux et attractif, l'autre est en relief et répulsif ; tout converge vers l'un qui est devenu la capitale de la France et du monde civilisé, tout semble fuir de l'autre qui est resté un pays pauvre et presque désert. « Comme Athènes et Sparte, dans la Grèce, l'un réunit autour de lui les richesses de la nature, de l'industrie et de la pensée ; l'autre, fier et sauvage, au milieu de son âpre cortége, est resté le centre des vertus simples et

antiques, et, fécond malgré sa pauvreté, il renouvelle sans cesse la population des plaines par des essaims vigoureux et fortement empreints de notre caractère national. » Non-seulement cette structure a décidé de l'emplacement de Paris dont l'influence intellectuelle s'étend librement au dehors par la frontière ouverte du N-E., mais, en outre, les couches sédimentaires dessinent autour du centre une sextuple circonvallation dont la mémorable campagne de 1814 a montré l'importance militaire.

Cette région est classique dans l'étude de la géologie, en raison de sa situation aux portes de Paris, de sa constitution relativement facile à saisir, de la richesse de sa faune fossilifère. Brongniart et Cuvier, avec une grande largeur de vues, ont posé les principes de la science dans leur *Description géologique des environs de Paris*. Depuis la dernière édition de ce célèbre ouvrage (1835), les travaux et les découvertes, loin de se ralentir, ont pris une activité nouvelle, sous la direction de maîtres éminents, Elie de Beaumont, d'Orbigny, Constant Prévost, d'Archiac, Deshayes, MM. Hébert, Belgrand, etc. Coordonner en les discutant tous les renseignements épars dans d'innombrables mémoires, compléter, par la meilleure interprétation des documents anciens et par la connaissance des faits nouveaux, le tableau tracé jadis par Brongniart et Cuvier ; telle est l'œuvre qu'a su mener à bien M. Stanislas Meunier, dans un cours dont les leçons publiées aujourd'hui deviendront rapidement un manuel classique.

La Seine déploie sa large vallée du S-E au N-O, et reçoit de nombreux affluents, entre lesquels s'élèvent des collines dont les assises, minces, lenticulaires, à peu près horizontales, se correspondent en général d'un côté à l'autre des vallées. Jadis la mer crétacée a déposé les premières de ces assises, la craie, formation de haute mer assez semblable à la vase de l'océan Pacifique. Ensuite le golfe Parisien, tantôt abandonné et tantôt envahi par l'océan, a été peu à peu comblé par les formations tertiaires si variées, soit par leur origine marine, lacustre ou même éruptive, soit par leur caractère minéralogique, argileux, marneux, calcaire, gypseux ou siliceux à l'état solide ou à l'état meuble, soit par la distribution de leurs faunes spéciales à des niveaux constants, soit aussi par les matières utiles qu'elles fournissent à l'industrie. Plus tard enfin, par l'effet d'une dénudation violente, ou par l'influence continue de vastes glaciers, ou plus encore par l'action lente de grands fleuves, se sont opérés le creusement de nos vallées et le dépôt des terrains diluviens avec lesquels apparaissent d'incontestables témoignages de la présence de l'homme.

Telles sont les phases principales de l'histoire que nous raconte l'auteur de la *Géologie des environs de Paris*. Un grand nombre de coupes et de figures accompagnent les descriptions ; des tables fort soignées,

et un index des localités que leur richesse en fossiles recommande spécialement à l'étude, complètent l'ouvrage en rendant toute recherche prompte et facile. On peut toutefois regretter que l'auteur n'ait pas joint à son excellent travail, au moins une petite carte des environs de Paris, sur laquelle les localités indiquées dans l'index se seraient détachées nettement. Un seul coup d'œil aurait suffi pour faire reconnaître à tout promeneur les points qui méritent un arrêt ou même un détour. Si nous insistons sur ce détail, c'est que l'auteur se propose avec juste raison, pour encourager l'étude de la géologie, de ranimer le goût des excursions et des collections. Rien n'est plus sain en effet pour le corps, qui prend un exercice bienfaisant au grand air de la campagne, et pour l'esprit, qui contemple avec admiration les merveilles de l'œuvre de Dieu. Il serait bien à souhaiter, et le livre de M. Stanislas Meunier y contribuera pour sa part, que chacun, dans l'emploi de ses moments de loisirs, se souvînt davantage de l'avis de Montaigne : « La considération de la nature est une pasture propre à nos esprits ; elle nous esléve et enfle, nous fait desdaigner les choses basses et terriennes, par la comparaison des supérieures et des célestes. »

— Sous le titre un peu fantaisiste de *Promenade géologique à travers le ciel*, le même auteur, qui a fait de la *géologie comparée*, pour ainsi dire, son domaine propre, a condensé avec talent, en quelques pages, toutes les notions que possède la science sur la constitution de notre système solaire. C'est d'abord l'hypothèse de Laplace, confirmée par l'analyse spectrale et la composition des météorites, qui révèlent l'unité de matière et d'histoire dans tous les éléments de notre système. C'est ensuite le développement graduel des astres, dont le soleil nous offre l'état embryonnaire et la terre le type normal, tandis que les planètes extrêmes, plus vieilles et cependant encore liquides ou gazeuses, semblent arrêtées dans leur transformation, et que la lune desséchée et crevassée paraît un astre mort. Plus tard l'astre mort se brisera, comme la planète dont les nombreux fragments irréguliers voyagent entre Mars et Jupiter, ou disparaîtra comme notre second satellite dont la poussière forme les innombrables météorites. Ici l'auteur n'a qu'à présenter les résultats de ses savants travaux sur les pierres tombées du ciel : il nous montre leur composition minéralogique, leurs caractères géologiques, et compare leur noyau et leur surface au globe terrestre et à son écorce ; il les force à témoigner de la démolition spontanée des astres et à révéler l'avenir de la terre. Au terme de cette *promenade* dont il semblait que l'imagination dût être le seul guide, on reconnaît, au contraire, que son rôle a été sagement restreint et que le dernier mot de la science dans ses plus magiques progrès est toujours celui du saint roi : « Les cieux racontent

la gloire de Dieu, et le firmament publie la beauté de ses ouvrages ! »

A. Delaire.

La Synthèse chimique, par M. Berthelot, membre de l'Institut. *Bibliothèque scientifique internationale* ; Paris, G. Baillière, 1875, in-8 de VIII-294 p. — Prix : 6 fr.

M. Berthelot, professeur au Collége de France, s'efforce aujourd'hui de donner une synthèse de la science qui jusque là avait été le plus exclusivement analytique. Il était déjà entré dans cette voie, en publiant, en 1860, son livre : *Chimie organique fondée sur la synthèse.* Des résultats forts importants ont été obtenus par l'auteur, après une suite d'admirables travaux. La chimie organique n'est plus un ensemble de faits isolés ; tout s'y groupe et s'y enchaîne ; et, en même temps, elle commence à se relier étroitement à ce qu'on a appelé jusqu'ici la chimie minérale. Là aussi, le caractère d'unité qui marque toutes les œuvres du Créateur commence à apparaître. — M. Wurtz avait essayé de grouper les corps d'une manière naturelle, en prenant pour base leur constitution atomique ; M. Berthelot se montre l'adversaire de cette théorie : il lui reproche de ne pas être en conformité rigoureuse avec l'expérience ; d'introduire une notation chimique plus compliquée : le langage nouveau qu'elle emploie devient même dangereux, car l'expression qui représente un corps composé est formée de deux ou plusieurs termes, lesquels représentent des corps qui ne peuvent exister à l'état de liberté ; on est amené cependant à croire à leur existence par suite de l'emploi habituel de mots défectueux. Et il rapporte les paroles suivantes de M. Sainte-Claire-Deville : « On peut facilement s'expliquer le développement de ces théories allemandes, si on remarque le scepticisme qui dominait à l'époque où parurent ces idées nouvelles, c'est-à-dire il y a vingt ans. L'homme est ainsi fait qu'il ne peut rester sans croire à quelque chose, et quand on met en doute ce qui a une existence évidente, pour le remplacer, on invente des fables (affinité, forces catalytiques, affinité élective). C'est ainsi que les atomes d'Épicure et de Lucrèce ont été remis en honneur, qu'on a donné à la nature la propriété de l'être vivant; bien plus, de l'être intelligent. Le matérialisme brutal, triste aberration de l'esprit, est moins dangereux que cette forme de matérialisme qui met l'esprit dans la matière. »

Ce livre doit être le résumé de tous les travaux de l'auteur. Dans l'introduction, M. Berthelot donne une idée de ces deux grandes méthodes, l'analyse et la synthèse, et arrive à cette conclusion : l'analyse doit précéder la synthèse ; la synthèse doit vérifier les résultats et contrôler les expériences de l'analyse. Puis il fait l'historique des progrès de la chimie organique, et, après avoir montré rapidement ce qu'a

été la synthèse en chimie organique jusqu'en 1860, il consacre le second livre à la « chimie organique fondée sur la synthèse, » et il s'attache surtout à développer avec détails la synthèse des carbures d'hydrogène et des alcools.

M. Berthelot termine son ouvrage par un coup d'œil d'ensemble ; et, en voyant les résultats qu'il a obtenus, il ne doute plus de la puissance de la science : « Ce livre, dit-il, est consacré à l'étude des méthodes par lesquelles on peut réaliser la formation des principes immédiats, sans le secours de forces particulières à la nature vivante. » (p. 271) M. Berthelot a droit d'être fier de son œuvre, car elle est grande ; peut-être en exagère-t-il la portée, lorsqu'il dit que le chimiste, après avoir ainsi saisi le sens et le jeu des forces éternelles (?) et immuables qui président dans la nature aux transformations de la matière, peut arriver à les faire agir à son gré, dans son laboratoire (p. 274) et que la chimie possède maintenant la faculté créatrice, comme l'art lui-même (p. 275). Tout cela commande certaines réserves de notre part.

L. Lefebvre.

BELLES-LETTRES

Dictionnaire arabe-français (langue écrite), par Auguste Cherbonneau, correspondant de l'Institut, ancien directeur du collége arabe-français d'Alger. Paris, imprimerie Nationale (en vente chez Hachette), 1876, 2 vol. petit in-8 à pagin. continue de x-1436 p. à 2 col. — Prix : 20 fr.

M. Auguste Cherbonneau, auteur d'un grand nombre d'ouvrages scolaires, qui ont largement contribué à l'enseignement de l'arabe en France, présente aujourd'hui au public le fruit de longues années de travail, en un *Dictionnaire* très-commode, d'un format très-maniable, et surtout moins fastidieux à consulter que ceux de ses prédécesseurs, Castell, Meninski, Freytag, et enfin Kasimorski. Il a résolu le problème si délicat « d'abréger la nomenclature sans la tronquer, » en éloignant une foule de synonymes, en conservant seulement pour l'explication des racines les sens réels et les expressions usitées. Il est arrivé à une économie notable de place, et, par suite, à un prix de revient bien inférieur et bien plus accessible à la généralité des étudiants ; parce que, en-dehors de ce triage dans l'énumération des acceptions ou des variétés de sens, M. Cherbonneau a adopté encore une autre mesure : lorsque deux ou plusieurs formes dérivées des verbes ont exactement la même signification, il les place sur la même ligne avec leur numéro d'ordre.

Ceux donc qui voient avec satisfaction le développement donné de nos jours aux études orientales, applaudiront au nouveau plan de ce

Dictionnaire et à l'esprit de simplification qui a inspiré son auteur. Si nous n'allons pas jusqu'à partager le purisme plus que sévère du cheikh El-Balfiki, invoqué par Ibn-Khaldoun, et rappelé par M. Cherbonneau (p. II), du moins, on se l'explique aisément. « L'ingénieuse corruption du sens naturel des mots, dit l'auteur des *Prolégomènes* (t. III, p. 393), avait été poussé si loin par les coryphées du style fleuri, *al-bedi'a*, que le cheikh El-Balfiki, ne pouvant maîtriser le dégoût que lui inspiraient de telles excentricités, s'écria devant moi : « Ce « qui me plairait le plus au monde, ce serait de voir prendre quelque « jour les rhéteurs qui cultivent la science des ornements, soit en « prose, soit en vers, d'être présent pendant qu'on leur administrerait « une bonne correction et qu'un crieur publierait leurs méfaits. Il y « aurait là un avertissement salutaire pour leurs élèves, qu'on empê- « cherait ainsi de s'exercer follement à un art de nature à compro- « mettre la saine éloquence. »

Ce lexique n'a pas les allures d'un *Thesaurus* et n'est pas un « Océan » comme le *Kamous;* cependant, il en contient bien des éléments. Ainsi, tantôt l'auteur indiquera, à côté de la racine arabe, comment elle offre l'étymologie de mots devenus usuels, par exemple Julep; tantôt il notera le rapprochement avec la racine latine ou la racine grecque, par exemple *gelidus*, γένος. Les verbes sont présentés avec les nombreuses formes qu'ils comportent et qui comprennent l'ordre généalogique des diverses acceptions : ce qui n'est pas, comme l'on sait, une des moindres complications de la grammaire arabe. Ce n'est pas seulement la richesse lexicographique des termes qui embarrasse l'étudiant; il doit encore surmonter l'inconvénient d'adapter les sens les plus divers à une même racine, selon qu'elle est affectée de lettres serviles, préfixes, suffixes, augments, redoublements, etc. Ce sont surtout les exemples placés par l'auteur à la suite des particules, conjonctions ou prépositions, qui permettent à l'élève d'avoir des notions exactes de la syntaxe arabe, de ses difficultés et de ses anomalies.

Toutefois, puisqu'il s'agit de langue écrite ou littéraire, nous devons adresser à l'auteur quelques critiques peu importantes de détails : 1° au lieu de la manière africaine de ponctuer le *fi* et le *qof*, pourquoi ne pas employer le système d'un usage général? 2° Si l'on a bien fait de ne pas traduire en français les termes obscènes, il fallait, selon le précepte de Boileau, recourir au latin. 3° Nous eussions souhaité que les exemples cités fussent traduits plus littéralement, pour que l'élève puisse serrer de près les moindres nuances. Enfin, une dernière observation, plutôt à l'adresse des éditeurs : il faut, autant que possible, renfermer le cadre d'un dictionnaire en un seul volume, en laissant de côté la question de format; et, au lieu d'un in-12, on aurait dû publier un grand in-8 raisin, qui n'eût pas dépassé 700 pages.

Nous n'avons pas dissimulé nos moindres *desiderata* sur ce sujet, parce que nous ne cachons pas non plus tout l'intérêt que nous portons à ces travaux dont la légitime autorité est bien justifiée, dont l'utilité est incontestable. Mme SCHWAB.

Poëtes catalans. — Les Novas rimadas. — La Codolada, par MANUEL MILA Y FONTANALS, professeur à l'université de Barcelone, président de l'Académie des belles-lettres, membre correspondant de la Société pour l'étude des langues romanes. Paris, Maisonneuve; Montpellier, au bureau des publications de la Société pour l'étude des langues romanes, 1876, in-8 de 72 p.

Bien des fois, il a déjà été parlé ici de M. Mila y Fontanals, l'un des savants éminents et des littérateurs les plus distingués de l'Espagne contemporaine. Nous avons à annoncer une nouvelle publication de l'érudit professeur de l'université de Barcelone. Cette fois, c'est dans notre langue que M. Mila a écrit, c'est à Montpellier et par la Société pour l'étude des langues romanes qu'a été éditée la brochure dont nous voulons dire quelques mots. M. Mila nous y donne des renseignements sur deux genres de poésies cultivées en Catalogne. Le nom de *Noves* paraît avoir autrefois été appliqué, dans cette contrée, à des narrations de faits récents réels ou du moins passant pour tels. Plus tard on appela *Novas rimadas* des récits en vers, rimant deux par deux, et enfin des poëmes non narratifs, mais dans le même rhythme. M. Mila publie l'analyse et de nombreux fragments de plusieurs compositions de cette sorte, et il y joint d'autres œuvres connues sous le nom de *Codolada*. « Ce genre de pièces offre, dit-il, une suite de vers alternativement longs et courts, rimant par couples ou paires. Le vers long était, dans les premiers temps, de huit syllabes; plus tard, il est devenu de sept, équivalent à l'*Octosilabo* castillan. Le vers court est de quatre et exceptionnellement de trois. » M. Mila remarque que l'ancienne poésie française et l'ancienne poésie provençale présentent quelques exemples de ce système de versification. Dans la *Codolada*, d'une inspiration semi-populaire et qui est encore cultivée aujourd'hui à Majorque, on traite des sujets fort variés. Dans les nombreuses citations empruntées par M. Mila, soit à des livres, soit à des manuscrits, on trouve des satires fort vives, des *débats*, des poésies morales et religieuses, et nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter à quelques-unes de ces pièces. Les recherches de M. Mila sont faites pour intéresser tous ceux de nos lecteurs qui s'occupent de littérature romane. Nous saisissons l'occasion que nous offre cette publication, pour répondre à une question que plusieurs d'entre eux nous ont adressée. On trouve aussi chez Maisonneuve l'important ouvrage de M. Mila dont il a été parlé dans le *Polybiblion*, et avec plus

William Godwin, his Friends and Contemporaries. With Portraits and Fac-similes of the Handwriting of Godwin and his Wife. By C. Kegan Paul. London, King and C°, 1876, 2 vol. in-8 de VIII-727 p. — Prix : 32 francs.

Parmi les écrivains anglais qui ont brillé au commencement de ce siècle et qui ont exercé sur le mouvement politique et littéraire une influence décisive, il faut nommer Godwin. On cite souvent en France son roman de *Caleb Williams*, traduit par Garnier; mais on oublie ses titres les plus sérieux à la gloire, ses brochures politiques, ses idées philosophiques, sa réaction contre l'utilitarianisme de Bentham. Il y a entre Godwin et John Stuart Mill plus d'une analogie, et il serait impossible d'écrire une histoire du mouvement libéral de l'Angleterre contemporaine sans faire une part très-grande au publiciste qui, dans son ouvrage sur la *justice politique*, battait en brèche les traditions tories. Jusqu'à ces derniers temps, néanmoins, il n'existait aucune biographie de Godwin; deux ou trois notices de William Hazlitt et d'autres journalistes, des articles insérés dans les encyclopédies et les dictionnaires, des mentions plus ou moins détaillées qu'il fallait glaner çà et là : avec des éléments aussi maigres, aussi insuffisants, il n'y avait guère moyen de bien connaître l'ami de lord Melbourne, de Mistriss Opie, de Coleridge, le célèbre époux de la non moins célèbre Mary Wolstonecraft. Il n'en est plus de même aujourd'hui, et M. Kegan Paul a composé sur Godwin une excellente biographie en deux volumes. Les matériaux, certes, ne manquaient pas : lettres, journaux, documents de toute espèce existaient, on le savait du reste, et le petit-fils de l'illustre écrivain, sir Percy Shelley, les gardait soigneusement en vue d'une publication probable, lorsque la postérité aurait commencé pour les nombreux amis de Godwin.

Je ne saurais, dans un article de quelques lignes, donner plus qu'une idée très-sommaire du talent incontestable de M. Kegan Paul comme écrivain, et surtout comme biographe; il groupe autour de son héros les grandes figures historiques de l'Angleterre contemporaine, et les extraits judicieux qu'il nous présente des lettres de Godwin et de ses amis, ne laissent absolument rien à désirer. Sir Walter Scott, Bentham, Mackintosh, Paw, Coleridge, Charles Lamb : — voilà les principaux acteurs qui paraissent dans ces deux volumes; correspondants dont on a le droit d'être fier, et qui, par la variété de leurs talents et la tournure diverse de leur esprit, ajoutent beaucoup à l'intérêt et à l'agrément de l'ouvrage.

Godwin avait en politique et en religion des idées qui me semblent fausses, mais on ne peut lui refuser sans injustice des sentiments généreux, et, comparé avec lui, le fameux Bentham paraît singulièrement méprisable. Envisagé comme simple littérateur, il mérite de ne

les origines du collége d'Eton, son développement, le système d'études et de discipline qui y prévaut, et les réformes successivement introduites depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours.

Si nous n'avions à mentionner que ces deux ouvrages, nous pourrions dire hardiment qu'Eton n'a pas encore vraiment d'histoire; mais voici un travail d'une valeur bien différente, et dont nous sommes redevables à M. Maxwell Lyte. Ce *Gentleman* s'est évidemment mis à la besogne *con amore*, et il ne reste plus rien à dire après lui sur la grande école aristocratique de l'Angleterre. C'est en 1440 que le jeune roi Henri VI résolut de fonder une *Grammar School* qui alimentât l'université de Cambridge; au pied des murs du château de Windsor, une douzaine de pauvres élèves, réunis dans un collége sous l'invocation de la sainte Vierge, et confiés aux soins de quelques maîtres obscurs, formèrent le noyau d'une fondation qui, après cinq siècles, est devenue une des plus riches du monde. Lorsque l'on songe que sir Robert Walpole, lord Bolingbroke, Chatham, Wellington, Fielding et Hallam ont inscrit leurs noms sur les registres du collége d'Eton, on conçoit facilement l'orgueil avec lequel les *Etoniens* de l'an de grâce 1876 parlent de leur *alma mater*. M. Maxwell Lyte a rempli son excellente monographie de détails fort curieux; on voit qu'il sait par cœur tout ce qui se rapporte à son sujet favori, et qu'il a consulté les sources les plus authentiques. Il a l'exactitude d'un antiquaire et la plume brillante d'un écrivain consommé; l'enthousiasme qui l'inspire se reflète jusque dans les moindres particularités de sa narration. Voyez, par exemple, ce qu'il nous dit de l'histoire d'Eton pendant les guerres des Roses. Suivant que la maison d'York ou celle de Lancastre obtenait le dessus, les autorités du collége prêtaient le serment de fidélité au vainqueur, et prononçaient leur *mea culpa* pour s'être acquittées du même devoir envers le monarque déchu. Lors du couronnement de Richard III, le prévôt d'Eton et trois des *Fellows* durent se rendre à Londres pour obtenir les bonnes grâces du nouveau roi, et obtinrent de lui le don de son portrait, que l'on peut voir encore aujourd'hui dans la grande salle du collége. S'ils avaient pu prévoir, dit M. Lyte, le résultat de la bataille de Bosworth, auraient-ils montré autant d'empressement? Henri VIII laissa à Eton des traces sanglantes de son despotisme : Edouard Powel, principal du collége sous son règne, fut condamné à avoir la tête tranchée, et périt sur l'échafaud parce qu'il refusait de reconnaître la suprématie royale et la validité du mariage de Catherine Parr.

Je ne m'abandonnerai pas davantage au plaisir de glaner des anecdotes dans le livre de M. Lyte, et je conseillerai tout simplement à mes lecteurs de se procurer cette intéressante histoire du collége d'Eton.

GUSTAVE MASSON.

dernes, qu'il fait commencer à Martin Opitz. Sans rechercher ce que M. Loise a pu devoir à ses devanciers, à Eichhoff, Heinrich et quelques autres, nous dirons qu'il donne une idée exacte de l'ancienne poésie germanique et que, si souvent — au sujet de la *Chanson de Roland,* par exemple — il est beaucoup trop bref pour satisfaire une certaine classe de lecteurs, il offre des notions suffisantes à cette partie du public à laquelle il suffit d'avoir ce genre de connaissances qu'on appelle une *teinture;* nous ajouterons que les lecteurs de cette catégorie ne liront pas sans profit et sans plaisir le livre de M. Loise — sauf, bien entendu, les passages que nous avons indiqués plus haut et quelques autres; — que ce livre n'est pas mal coordonné, et que s'il est trop souvent d'un style prétentieux, d'autres fois il est écrit avec éclat. Nous ajouterons que le sentiment religieux semble très-vif chez M. Loise, qu'il lui a dicté de bonnes pages, des pages qui pourront ne pas plaire partout en Allemagne, et inspiré une conclusion faite pour donner quelque consolation aux vaincus.

TH. P.

HISTOIRE

Streifzüge im Kaukasus, in Persien, und in der Asiatischen Turkei (*Excursion dans le Caucase, la Perse et la Turquie asiatique*), par le baron MAX VON THIELMANN. Leipzig, Duncker et Humblot, 1875, in-8 de VIII-492 p. — Prix : 15 fr.

Ce volume contient le récit d'un voyage accompli par l'auteur, du 10 août 1872 au 1er janvier 1873, en prenant comme point de départ Odessa et comme point d'arrivée Beyrouth. Ce n'est pas l'ouvrage d'un savant, c'est l'ouvrage d'un explorateur attentif, observateur et minutieux. Le côté archéologique occupe très-peu de place dans son récit et l'histoire en est complétement bannie. Ceux donc qui chercheraient dans ce livre des détails scientifiques, littéraires ou archéologiques seraient complétement déçus; mais les touristes qui ont besoin d'un guide sûr, d'un ouvrage qui leur signale les hôtelleries, les routes à suivre, le prix d'un cheval et d'un domestique, les points à visiter, les distances qui séparent une localité d'une autre et le temps dans lequel on peut les franchir, les touristes trouveront dans le livre du baron Thielmann ce qu'ils peuvent désirer de mieux. Nous ne nous étonnons donc pas que ce volume ait déjà obtenu les honneurs d'une traduction en Angleterre, et nous sommes certains que cette traduction aura du succès. L'auteur décrit soigneusement l'état des lieux qu'il traverse, et ne recule même pas devant le menu d'un repas qu'on lui a servi. A ce point de vue essentiellement pratique, l'ouvrage peut être

considéré comme un excellent guide de touriste. Pour ce qui concerne une partie des côtes de la Crimée, le Caucase, l'Aderbeidzan, le Kurdistan, la Mésopotamie et le désert, il contient les vues de quelques villes, est accompagné d'une carte, et suivi d'une liste alphabétique des localités que l'auteur a visitées. Le baron de Thielmann a résumé enfin, jour par jour, et verste par verste, tout son voyage, depuis la première heure jusqu'à la dernière.

Il suffit de choisir, au hasard, dans la table, quelques noms célèbres, pour voir que l'auteur est peu au courant de l'histoire des contrées qu'il a parcourues. Il ignore tout ce qui touche à l'archéologie américaine, persane et syrienne ; il ne tranche et ne soulève aucun problème, mais il voit et décrit très-bien. C'est déjà quelque chose, si ce n'est pas tout ce qu'on pourrait désirer. C'est même, nous le pensons du moins, tout ce que demanderont la plupart des lecteurs de M. de Thielmann. Lui-même ne s'est pas proposé d'autre but que d'éclairer ceux qui ont l'amour des voyages, et ce but, nous croyons qu'il l'a suffisamment atteint. P. MARTIN.

The Chaldean account of Genesis, *containing the description of the creation, the fall of man, the deluge, the tower of Babel, the times of the patriarchs, and Nimrod ; Babylonian fables, and legends of the gods ;* from the cuneiform inscriptions, by GEORGES SMITH, of the department of oriental antiquities, British Museum. With illustrations. London, Sampson Low, 1876, in-8, XVI-319 p. — Prix : 20 fr.

M. George Smith a acquis une réputation européenne par ses publications assyriologiques et par le zèle infatigable avec lequel il poursuit ses recherches en Orient ; les journaux nous disaient tout récemment encore qu'il avait résolu de faire, sur les bords de l'Euphrate, des fouilles nouvelles, et qu'il espérait triompher enfin du mauvais vouloir des autorités locales ; c'est ce que nous verrons bien. Si la faute remonte jusqu'au sultan lui-même, il serait temps que les gouvernements européens alliés de la Sublime-Porte intervinssent pour mettre fin à un état de choses aussi scandaleux ; si, d'un autre côté, ce sont les pachas ou délégués de la cour de Constantinople qui refusent au voyageur anglais le bénéfice du firman dont il est porteur, le sultan devrait veiller à ce que des actes d'arbitraire ne se renouvellent plus. Rendons compte, en attendant, du volume nouvellement publié par M. George Smith.

Le récit du déluge d'après les textes assyriens est déjà connu ; diverses brochures en ont parlé ; il a figuré même dans les colonnes du *Times*, et des commentateurs expérimentés, tels que M. François Lenormant et M. Fox Talbot, l'ont pris pour le sujet de leurs doctes interprétations ; ce n'est pas sous ce rapport que l'ouvrage dont je parle ici mérite une mention spéciale dans le *Polybiblion*; mais notre

assyriologue a réuni en un exposé succinct et complet tout ce que les inscriptions cunéiformes découvertes et expliquées jusqu'ici nous disent de la création du monde, du déluge, de la chute, de la tour de Babel et de Nemrod, qu'il faut bien reconnaître, jusqu'à nouvel ordre du moins, dans le personnage auquel M. Smith a donné le nom d'Izdubar. Il y a là, on le comprendra sans peine, une large part à faire aux hypothèses, et il est fort possible que des fouilles ultérieures obligent les archéologues à modifier certaines de leurs théories, ou même à les rejeter entièrement ; mais M. Smith n'en mérite pas moins la reconnaissance du public pour nous avoir mis sous les yeux les pièces du procès, et, d'ailleurs, plusieurs de ses conjectures ne manquent pas de vraisemblance.

Un des points capitaux du volume qui m'occupe en ce moment est la description de ces splendides bibliothèques de Ninive et d'autres grandes villes d'Assyrie, où la brique tenait lieu de papier, et dont les livres se composaient de tablettes de terre cuite, placées bout à bout. M. Smith nous raconte comment ces bibliothèques ont été créées, et il nous montre les agents d'Assurbanipal visitant Babylone, Borsippa, Akkad, Ur, Ered, etc., etc., pour y réunir toutes les inscriptions qu'ils pouvaient trouver, les envoyer à Ninive, et les faire copier à l'usage de la grande collection littéraire et historique qui formait un des ornements principaux de la métropole. Le catalogue des compositions (si on peut employer un mot aussi ambitieux) gravées sur ces briques, est intéressant à connaître ; M. Smith ne l'oublie pas, et on aime à voir que les monarques assyriens dont la Bible nous parle, tels que Sennacherib et Tiglath-Pileser, pour être des guerriers redoutables, n'en avaient pas moins le goût de la littérature.

On sait que le musée britannique possède 20,000 fragments couverts d'inscriptions en caractères cunéiformes ; ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les découvertes nouvelles se rejoignent sans difficulté aux morceaux déjà recueillis, et on peut espérer, par induction, qu'il en sera de même par la suite ; de telle sorte que la science moderne aura probablement à sa disposition, dans quelques années, sauf le bon plaisir du sultan, un texte continu d'après lequel on pourra se former une idée exacte de l'histoire de l'empire d'Assyrie aux temps les plus reculés.

Je citerai, en terminant, le chapitre excellent que M. Smith consacre aux auteurs classiques qui nous ont laissé des fragments sur les pays conquis entre le Tigre et l'Euphrate. Un savant anglais, M. Cory, avait déjà réuni et publié ces débris dans un ouvrage fait avec beaucoup de soin ; malheureusement ce livre, imprimé il y a quarante ans, est depuis longtemps épuisé, et la notice de M. Smith n'en paraîtra que plus opportune.

GUSTAVE MASSON.

The History of Joseph : *viewed in connection with Egyptian antiquities, and the customs of the times in which he lived.* By the Rev. THORNLEY SMITH. Cinquième édition. Edimbourg, W. Oliphant, 1875, in-16 de XVI et 277 p. — Prix : 4 fr. 50.

L'*Histoire de Joseph*, racontée par M. Thornley Smith, mérite d'être connue en France. Elle a déjà atteint sa cinquième édition en Angleterre. Ce succès est mérité. Il est dû surtout à l'usage habile qu'a su faire l'auteur des découvertes égyptiennes pour éclairer le récit sacré. Les détails qu'il donne sont d'un vif intérêt : il montre sur le tombeau de Chroumhotep à Beni-Hassan des Sémites revêtus de vêtements analogues à cette robe de diverses couleurs qui excita la jalousie des frères de Joseph ; il signale, parmi les parfums qui servaient à préparer les momies, le laudanum, *lot*, que les marchands ismaélites portaient en Egypte et dont l'odeur se dégage encore des antiques hypogées des sujets de Pharaons, quand on sort les morts de leurs cercueils; il décrit les fonctions de l'échanson et du grand-panetier, d'après les monuments figurés, etc., etc. Tout le livre est rempli de détails de ce genre. M. Smith se range à l'avis des égyptologues les plus compétents : il fait de Joseph un ministre du Pharaon *Apophis*, un des rois pasteurs de la quinzième dynastie. Nous ne pouvons analyser ici son livre : il suit pas à pas l'historien sacré, en faisant ressortir la beauté du récit biblique, en l'entremêlant de courtes mais solides réflexions morales, en montrant partout la Providence, en se servant enfin de toutes les découvertes modernes pour confirmer la narration de Moïse et l'éclairer d'un jour nouveau. Dans l'impossibilité où nous sommes de résumer, même sommairement, l'*Histoire de Joseph*, mentionnons du moins une excellente description de l'Egypte et un bon commentaire de la prophétie de Jacob. Ce que dit M. Thornley Smith est généralement très-juste et très-intéressant. Il aurait pu cependant dire davantage, par exemple, au sujet des songes des serviteurs du Pharaon et des songes du Pharaon lui-même ; on s'attend, mais en vain, à trouver les songes plus ou moins analogues que nous ont révélés les monuments égyptiens. C'est que l'auteur ne connaît que les publications des auteurs anglais ou du petit nombre d'auteurs étrangers qui ont été traduits en anglais. C'est là une véritable lacune, car un grand nombre de travaux importants sur l'Egypte ont été publiés hors de la Grande-Bretagne. Cette lacune néanmoins, quelque regrettable qu'elle soit, ne saurait infirmer la valeur des documents réunis dans l'*Histoire de Joseph*. Il est nécessaire cependant de faire aussi des réserves sur les interprétations des mots égyptiens qui sont souvent fautives, en particulier en ce qui concerne les noms égyptiens que nous a conservés la Genèse (p. 74, 75, 79). G. K.

Sept siècles de l'histoire judaïque, *depuis la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor jusqu'à la prise de Bettir par les Romains*, par F. DE SAULCY, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris. A. Lévy, 1874, in-12 de 403 p. — Prix : 3 fr.

M. de Saulcy commence son récit après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Ce récit est généralement sommaire et rapide. L'auteur ne fait que résumer Josèphe et les histoires plus développées qu'il a publiées lui-même sur les différentes parties de cette période. Il suit simplement l'ordre chronologique, sans adopter ni indiquer absolument aucune division : la narration se continue tout d'un trait depuis la première page jusqu'à la dernière. La réputation de M. de Saulcy comme numismate, chronologiste et explorateur de la Palestine, est européenne, et l'on s'aperçoit bien vite, en lisant son livre, combien sa réputation sur tous ces points est méritée, quoiqu'on ne soit pas toujours de son avis sur quelques détails. Son livre est digne des plus grands éloges, non pas cependant, disons-le avec tout le respect dû à l'illustre membre de l'Institut, sans quelques restrictions, dont quelques-unes même sont graves. Nous savons combien ses intentions sont droites, il n'y a que justice à le reconnaître ; mais il est nécessaire de relever quelques-unes de ses assertions. On peut regretter d'abord qu'il n'ait pas conservé l'orthographe et la transcription reçue des noms propres. N'était-ce point à propos dans un résumé qui ne s'adresse pas directement aux savants ? Parmi ceux-là même qui savent assez bien leur histoire sainte, combien n'auraient-ils pas de peine à reconnaître *Godolias* dans le *Djedaliah* de M. de Saulcy, et peut-être aussi les Juifs dans les Yehoudim, qui nous apparaissen quelquefois sous cette dernière forme ? La transcription Djedaliah et autres n'a pas même le mérite d'être la reproduction exacte de la forme hébraïque, qui est *Gedalyâhû*. Mais arrivons à des observations autrement importantes. Page 13, l'auteur semble dire que Daniel parle grec à Balthasar. — Page 69, l'histoire d'Héliodore, châtié surnaturellement dans le temple de Jérusalem qu'il voulait piller, par des êtres très-visibles qui le flagellèrent (II Macch., III, 25-26), est ainsi racontée : « Lorsqu'il (Héliodore) essaya de pénétrer dans le sanctuaire, il fut assailli par des êtres invisibles, dit la tradition, qui le laissèrent sur le seuil plus mort que vif. » Page 278, nous lisons : « Si l'un des évangélistes fait aller Jésus enfant en Égypte, un autre dit tout le contraire. » Quel est cet évangéliste qui dit que Jésus n'est pas allé en Égypte ? Aucun. Il n'y a point de contradiction dans nos Évangiles.

M. de Saulcy n'a pas étudié le Nouveau Testament et ses commentateurs comme Josèphe ; autrement il n'aurait pas écrit cette phrase et moins encore les phrases suivantes (p. 267) : « La date de la mort d'Hérode coïncide avec l'année IV avant Jésus-Christ. Il est donc bien

difficile d'admettre que la naissance de Jésus de Nazareth ait eu lieu du vivant de ce prince... C'est sous le règne d'Archélaüs, qui sur ses monnaies ne porte que le nom d'Hérode, ethnarque, que Jésus est né. C'est précisément l'identité du nom des deux souverains qui aura causé la confusion qui attribue à Hérode Ier, dit le Grand, des faits qui ne peuvent concerner que son fils Hérode Archélaüs.» Cette assertion a de quoi surprendre de la part d'un chronologiste aussi éminent que M. de Saulcy. Si elle était fondée, nos Évangiles contiendraient une erreur historique très-grave. L'auteur de *Sept siècles de l'histoire judaïque* avait déjà énoncé son opinion, il y a quelques années. Elle fut alors relevée par l'*Univers*, et il en résulta une polémique qui ne paraît pas avoir convaincu M. de Saulcy de son erreur. Notons d'abord que l'explication qu'il donne, dans l'intention de justifier l'évangéliste, est inadmissible. S. Matthieu a si peu confondu Hérode le Grand avec Hérode Archélaüs, qu'il dit au chapitre II, verset 22 : «(Joseph) ayant appris qu'Archélaüs régnait en Judée à la place de son père Hérode, etc. » Reconnaissons en second lieu que M. de Saulcy a parfaitement raison de soutenir qu'Hérode dit le Grand est mort l'an IV avant l'ère chrétienne. Mais là où il se trompe, c'est quand il admet sans discussion que Notre-Seigneur est né l'an Ier de l'ère chrétienne. Or il est certain qu'il est né plus tôt. Nous ne pourrions le démontrer ici ; mais c'est ce qu'admettent tous les savants qui font autorité dans la matière, le Père Pétau, *de Doctrina temporum*. Anvers 1703, t. Ier, in-8, p. 370 ; l'*Art de vérifier les dates*, 3me édition, Paris, 1783, in-fol. t. Ier, p. 98 ; et, pour citer en dernier lieu un des savants qui ont précédé M. de Saulcy à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Fréret, dans son mémoire intitulé : *Éclaircissement sur l'année et sur le temps précis de la mort d'Hérode le Grand, roi de Judée*, imprimé dans l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXI (Paris, 1754, p. 278-298). Denys le Petit, en fixant notre ère vulgaire, a bien cru que c'était en l'an Ier qu'était né Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais ses calculs étaient faux, et ils ont induit en erreur M. de Saulcy.

C. J.

Histoire de la Grèce sous la domination romaine, par L. Petit de Julleville, professeur à la faculté des lettres de Dijon, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, Paris, Thorin, 1875, in-8 de VIII-400 p. — Prix : 7 fr. 50.

Du jour où Flamininus proclame aux jeux isthmiques, en 196, la liberté des villes grecques, la Grèce n'est plus qu'une province romaine, et pour en retrouver l'histoire, il faut l'aller chercher par fragments, dispersée dans les historiens généraux de l'empire, ou semée çà et là dans le désordre des anecdotes, des biographies et des

inscriptions. A ceux qui sont curieux de savoir ce que devient la Grèce conquise et conquérante de son brutal vainqueur, M. Petit de Julleville a voulu épargner le labeur de fouiller Polybe, Tite-Live, Diodore, Strabon, Plutarque, Tacite, Appien, Suétone, Aulu-Gelle, Pausanias, Athénée, Dion, Philostrate et vingt autres; il a rassemblé et coordonné tous les matériaux et les a mis en œuvre pour composer, suivant un plan et des principes qui lui sont propres, un volume où il raconte la fortune de la Grèce pendant six siècles, depuis la première guerre des Romains en Macédoine jusqu'à l'invasion d'Alaric. M. Petit de Julleville voit dans les dissensions civiles des Grecs la cause principale de leur asservissement; partout lutte incessante entre Etoliens et Achéens, entre aristocratie et démocratie, ou, pour parler clairement, entre *riches*, conservateurs, et *pauvres*, avides de partage; là où la démagogie triomphe, à Sparte, par exemple, s'implantent bientôt d'abominables tyrannies. Ce sont les démagogues et les tyrans qui se jettent le plus témérairement dans la lutte disproportionnée avec Rome : « L'histoire, dit l'auteur, a le droit d'être sévère pour ces hommes, bien qu'ils soient morts pour une grande cause, parce qu'ils n'étaient pas dignes du rôle qu'ils usurpèrent (p. 95). » M. Petit de Julleville n'aime pas le parti populaire en Grèce, et il a bien raison; mais peut-être aime-t-il un peu trop les Romains et le parti aristocratique prudemment rangé sous leur tutelle. Aujourd'hui, vingt siècles après le sac de Corinthe, il est facile de blâmer Athènes d'avoir contre Sylla invoqué les glorieux souvenirs de la guerre persique, et soutenu jusqu'à la famine un siége de dix mois, aussi insensé qu'héroïque ; sans doute il nous semble, à nous qui connaissons le résultat final, qu'il eût été plus avantageux et de meilleure politique d'accepter d'abord la paix romaine ; mais je ne puis consentir à traiter de « coupable » ce soulèvement du sentiment national (p. 171). J'aime à voir la petite Grèce épuisée, démoralisée, dégénérée, se redresser pourtant contre Rome à toute occasion et se faire écraser sans cesse pour la liberté, ou ce qu'elle croit la liberté, avec Philippe, avec Antiochus, avec Persée, avec Mithridate contre Sylla, avec Pompée contre César, avec Antoine contre Octave ; et pour cette persévérante folie patriotique, je suis tenté de lui pardonner tout le reste. — Dans plusieurs chapitres intéressants, M. Petit de Julleville fait ressortir la glorieuse vitalité de cette Athènes qui, ruinée et ensanglantée, reste quand même la capitale intellectuelle et artistique du monde ; il analyse et apprécie la merveilleuse influence qu'elle exerça sur Rome et tout l'empire ; il dépeint et explique la tranquillité et la prospérité relatives dont la Grèce, comme les autres provinces, jouit sous la domination des Césars ; et même une ingénieuse philanthropie lui fait prendre parti pour Tibère contre Thraséas (p. 248). A côté de l'his-

toire proprement dite, d'attrayantes études littéraires et philosophiques nous montrent Cicéron et saint Paul à Athènes, et initient à l'organisation et à l'esprit de ces écoles athéniennes où affluait la jeunesse lettrée d'Europe, d'Afrique et d'Asie : c'étaient de véritables universités sophistiques. Mais la décadence arrive à grands pas, et l'on peut dire que les Goths ne trouvent plus de Grèce, mais seulement les lieux où fut la Grèce. C'est à l'absence du christianisme, à la persistance des mystères païens et au scepticisme philosophique qu'il faut attribuer surtout cet anéantissement moral du pays qui fut évangélisé par saint Paul (p. 399).

Cette incomplète analyse montre que, sans approuver toutes les appréciations de l'auteur, on trouvera beaucoup d'intérêt à lire d'un bout à l'autre ce livre plein de science, de méthode, de bonnes idées exprimées dans un style élégant, ferme, un peu sententieux ; et l'on ne s'étonnera pas qu'il ait su attirer les faveurs de l'Académie. Mais, certes, on s'étonnera que M. Petit de Julleville donne comme absolument neuve une étude déjà faite en Angleterre par M. Finlay, dans son livre *Greece under the Romans* (1857), et en Allemagne par M. F. Hertzberg, dans ses trois volumes intitulés *Geschichte Griechenlands unter der Herrschaft der Römer* (Halle, 1866-1875). Pourquoi oublier de prévenir le lecteur que ce sujet intéressant a déjà été étudié de l'autre côté de la Manche et du Rhin? Pourquoi négliger la discussion précise des opinions émises par les auteurs antérieurs et étrangers ? Il y a là une lacune à combler pour la seconde édition.

C. J. Jeannel.

Histoire du sentiment national en France, *pendant la guerre de cent ans,* par Georges Guibal, professeur à la faculté des lettres de Poitiers. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1875, in-8° de 532 pages. — Prix : 7 fr. 50.

Sous ce titre malheureux, pour ne pas dire bizarre, se voile une étude non dépourvue d'érudition sur cette fatale époque de notre histoire qui s'étend depuis Jean le Bon jusqu'au milieu du règne de Charles VII. On pourrait même dire que c'est une histoire de la guerre de cent ans : tous les faits politiques y sont rapportés, et le *sentiment national* n'apparaît guère, en définitive, que dans l'introduction et la conclusion de l'ouvrage. Nous avons néanmoins cru comprendre que l'idée qu'a voulu développer M. Guibal est que le sentiment national naquit pendant la guerre de cent ans, sous l'influence des maux causés par l'invasion anglaise. Nous ne discuterons pas cette opinion, que l'étude des temps antérieurs nous empêche d'admettre : le sentiment national, autrement dit le patriotisme français était né depuis des siècles, il n'a pu que se développer en face de l'étranger.

Le corps de l'ouvrage est divisé en trois livres. Le premier a pour

titre : *Jean le Bon, Etienne Marcel, Charles V;* — Le second : *Charles VI;* — et le troisième : *Jeanne d'Arc.* C'est une œuvre, nous l'avons dit, qui ne manque pas de valeur ; l'auteur s'est inspiré des meilleures sources et a parsemé son récit de citations. Néanmoins nous aurions à y faire de graves réserves. Dans son avant-propos, M. Guibal se demande « si les patientes investigations des érudits dans nos archives et nos bibliothèques ne porteront point atteinte à l'austère dignité de l'histoire. » Il a déparé son œuvre par des allusions contemporaines qui, elles, sont bien propres « à porter atteinte à l'austère dignité de l'histoire. » Il voit dans les partis qui divisaient la France sous Charles VI, une *terreur rouge* et une *terreur blanche* (p. 242). Il a de fréquents rapprochèments avec nos derniers malheurs ; il glorifie la révolution (p. 529), et il a trouvé place pour un pompeux éloge de M. Thiers (p. 530). D'ailleurs, les idées de M. Guibal sont loin d'être orthodoxes : après avoir fait l'éloge de Jeanne d'Arc (qu'il appelle *Darc*), il ajoute : « Sa mémoire n'appartient pas à un parti, *à une église*, à une coterie, elle appartient à la France, à la France toute entière, à la France renouvelée et rajeunie par la grande révolution de 1789... Dans son martyre et sur son bûcher, Jeanne Darc a vaincu le grand péché du moyen âge, l'Inquisition (p. 476). »

Le style de M. Guibal pourrait bien, lui aussi, ne pas convenir à l'histoire. L'auteur s'est enthousiasmé pour son sujet, et il a eu raison ; mais l'enthousiasme ne doit pas se traduire par un style emphatique et déclamatoire : « Les Jacques, dit-il, n'étaient plus des hommes, plus même des taureaux qui frappaient de leurs cornes, c'était quelque chose de pis encore (p. 77). » Il a des rapprochements ridicules : « Le 9 thermidor des Cabochiens est arrivé (p. 241). » Et plus loin : « Caen fit une belle résistance, ce fut le Strasbourg de l'époque (p. 264.) » Il appelle le sentiment de ceux qui sont partisans des Anglais, « l'anglomanie (p. 324), » etc.

Tel est l'ouvrage de M. Guibal. Il est vraiment regrettable que ce livre perde une partie de sa valeur historique par suite des préoccupations politiques de l'auteur. ERNEST BABELON.

Mémoires secrets et témoignages authentiques. *Chute de Charles X, royauté de juillet, 25 février 1848*, par A.-J. DE MARNAY. Paris, librairie des Bibliophiles, 1875, in-8 de xx-440 p. — Prix : 8 fr.

Ce volume est un recueil de pièces, de témoignages : les uns sont inédits, les autres ont déjà été imprimés. Les plus importants sont : Une lettre écrite le 10 août 1830 par Bazin, l'auteur de l'*Histoire de Louis XIII*, à Michaud, alors en Orient, sur les événements de juillet (p. 5 à 28) ; — Une lettre écrite par un Anglais témoin de l'arrivée de Charles X à l'île de Wight (p. 28 à 50) ; — *La Curée*, pièce de vers

publiée en 1830 par Auguste Barbier (p. 58-60); — Soixante-une lettres familières d'un magistrat, écrites de juillet 1830 à février 1848 (p. 61 à 296); — Trois relations écrites par des officiers de service aux Tuileries pendant les journées de février (p. 297 à 367). Plusieurs pièces moins importantes viennent ensuite, à savoir le texte de l'abdication de Louis-Philippe dont M. de Marnay donne un *fac-simile;* le testament du duc d'Orléans; une lettre du prince de Joinville sur la marche du gouvernement en novembre 1847, etc., etc. Rien n'indique la provenance des *Lettres d'un magistrat :* pour que ce livre ait quelque autorité, il faudrait donner ces indications; sans cela on pourrait y voir un pastiche. Ce magistrat, qui parfois parle politique, et le plus souvent s'occupe du mouvement de la société, de la littérature, des artistes, etc., a des mœurs faciles et de singulières idées : il estime que « les trappistes marchent dans une route au bout de laquelle est bientôt l'imbécillité. » — Comme démonstration, il ne trouve « rien de plus faible que les pensées de Pascal..., » etc. Le recueil est précédé d'un avant-propos dont le but est de montrer (le montre-t-on ?), en invoquant l'autorité d'un écrit de M. le duc Decazes, publié en 1868, qu'il faut faire retomber sur le gouvernement la responsabilité des ruines et des malheurs d'une révolution, parce que les gouvernements ont adopté un système de résistance tantôt déloyal, tantôt aveugle, toujours vaincu. Aussi M. Decazes conseille-t-il, dans l'écrit que l'on cite, de ne jamais faire tête au flot qui monte, au peuple qui réclame ses droits. — M. de Marnay annonce qu'il a en préparation plusieurs volumes pareils sur notre histoire contemporaine, et il prie tout lecteur ayant connaissance de quelque document, mémoire, témoignage sur cette époque de lui en donner communication. H. DE L'E.

Pro nihilo. *Les antécédents du procès d'Arnim.* Paris, Plon, 1876, in-8 de 236 p. — Prix : 4 fr.

Voici, en quelque sorte, le second tome du recueil de documents diplomatiques contemporains dont nous rendions compte ici même, il y a quelques mois (t. XIV, p. 256). Après les pièces du procès, après les débats de l'affaire, nous avons l'apologie de l'accusé qui en appelle à l'opinion publique de la sentence des juges de Berlin.

Cette nouvelle brochure, publiée avec un certain bruit à Zurich, est évidemment écrite sous la dictée même de M. d'Arnim, si elle n'a pas été composée par l'ancien ambassadeur lui-même; elle va, dit-on, donner lieu à un nouveau débat. En tout cas, elle n'a pas dû plaire à M. de Bismarck, car c'est une attaque perpétuelle de sa conduite. L'auteur soutient cette thèse que M. d'Arnim est tombé victime de la jalousie du chancelier de l'empire, que le grand ministre prussien,

ayant cru trouver dans l'ambassadeur en France un dangereux rival, n'a reculé pour le perdre devant aucune accusation, quelque injuste qu'elle soit, enfin que le malheureux comte a été disgracié, poursuivi, condamné *pro nihilo*, comme disait autrefois saint Bernard, — lequel est invoqué ici on ne sait trop pourquoi.

Il nous est impossible d'analyser en détail cette intéressante brochure, ni de dire ce qu'il y a de vrai et de faux dans la défense de M. d'Arnim. Lorsque deux hommes d'État peu scrupuleux sont aux prises, c'est d'ordinaire le plus faible qui est battu. M. de Bismarck ne pouvait supporter qu'un ambassadeur placé sous ses ordres s'appliquât à suivre une politique différente de la sienne. M. d'Arnim a voulu résister, il a été brisé. Cela nous a valu de curieuses révélations et une suite de dépêches, dont les plus précieuses, pour nous, sont celles qui ont trait à la chute de M. Thiers. On les trouvera dans ce petit volume, tant dans le corps du plaidoyer qu'à l'*Appendice*. Là est pour nous toute la valeur de l'œuvre, et elle est assez grande pour que tous ceux qui s'intéressent à l'histoire contemporaine réservent une place dans leur collection au *Pro nihilo*. G. B. DE P.

Storia degli Italiani, per CESARE CANTU. Tomes V et VI, Torino, unione tipografico-editrice, 1875, 2 vol. in-12 de 572 et 535 p. — Prix : 7 fr.

Avec le cinquième volume de la *Storia degli Italiani*, commence l'histoire du moyen âge. Loin de faire des idylles sur le moyen âge italien, M. Cantù entend ne dissimuler aucune de ses plaies; mais comme il en sait aussi les grandeurs, il raconte les unes et les autres avec cette verve érudite et élégante où l'on sent l'homme de la science plongé dans l'étude du passé et l'homme de la politique engagé dans les luttes actuelles. Cette association, facile à reconnaître, est un des caractères de son grand talent. Le cinquième volume commence à Odoacre, à Théodoric et au dernier déclin des lettres latines avec Boece et Cassiodore pour se terminer aux Croisades; le sixième volume traite de l'origine des communes, des luttes d'Arnaud de Brescia et de Frédéric Barberousse, de l'établissement des Normands en Sicile, d'Innocent III, de la lutte des guelfes et des gibelins, des hérésies et du commencement de l'inquisition, de la scolastique et des universités, de Frédéric et de la fin des Croisades. M. Cantù connaît parfaitement l'histoire de l'Italie et sait animer, par un style abondant et facile, les scènes qu'il raconte. A côté du grand événement, il montre aussi le petit fait qui vient indiquer son caractère, ses prémisses ou ses conséquences. Sa pensée élevée et loyale se refuse à suivre certains publicistes de nos jours qui, égarés par la passion, ont blâmé les Italiens de ne pas s'être soumis aux Lombards, parce que ceux-ci, disent-ils, auraient donné à l'Italie l'unité de gouvernement, et ont reproché aux Papes d'avoir

résisté à ces peuples dont ils font les patriotes par excellence. M. Cantù, demande simplement, et avec raison, d'où aurait pu sortir la lumière qui illumina plus tard l'Europe, si les Lombards avaient éteint tous les restes de la civilisation romaine. L'historien dit très-bien que les Italiens regardaient alors les Papes comme les représentants non-seulement de la vraie foi, mais de la nationalité : ils unissaient les cités qui ne voulaient pas recevoir le joug lombard, ni supporter le despotisme grec. M. Cantù parle ensuite des moines, de leurs services et prouve l'injustice des déclamations qui les poursuivent; il dit les bienfaits dont l'humanité est redevable à l'Église, et, à l'encontre de publicistes récents, il montre comment il a anéanti l'esclavage. Son esprit catholique lui donne la lumière qui, après avoir reconnu les services, fait apparaître les fautes, et son œil exercé discerne la différence de situations qui ont leur raison d'être dans une différence de conduite. Tandis qu'après la première guerre avec l'Empire, dit-il, l'Église, vaincue en apparence, était en fait très-puissante, à la paix de 1274, au contraire, l'Église, qui semblait alors victorieuse, entrait néanmoins dans une période de décadence. C'est que, pour échapper aux Allemands, les Papes se sont jetés dans les bras des Français; c'est que les armes spirituelles se sont mises au service d'intérêts secondaires, que les excommunications ont paru motivées par des haines personnnelles, etc..., et ainsi la puissance exercée dans l'opinion par la cour romaine a diminué. On le constatera avant peu, lorsque Clément V viendra chercher un abri en France. — Les personnes qui veulent lire en italien une histoire d'Italie ne sauraient prendre un meilleur et plus agréable ouvrage que la *Storia degli Italiani*. On connaît le passé, et on reçoit pour le présent les enseignements que donne le passé. H. DE L'E.

Storia d'Italia con cenni sopra i principali avvenimenti degli altri Stati europei, del prof. G. ANT. TERRENO. Turin, librairie de Saint-François de Sales, 1875, 2 vol. in-8 de IV-350 et 408 p.

Nous croyons que les critiques dédaignent quelquefois un peu trop les ouvrages destinés à l'instruction des jeunes gens, et, quant à nous, nous apporterons toujours une attention particulière à des travaux de ce genre, car ils peuvent avoir, en bien ou en mal, une grande influence. C'est avec soin que nous avons examiné les deux volumes de M. Terreno. Nous les croyons propres à satisfaire le public auquel ils s'adressent. Le tome premier, portant pour sous-titre *le Moyen Age*, a son point de départ bien avant cette époque : il commence au règne d'Auguste et finit à la découverte de l'Amérique : le tome second, conduit le lecteur jusqu'à nos jours, jusqu'à la formation du royaume d'Italie. L'auteur ne s'occupe pas seulement des événements qui se

sont succédé dans sa patrie ; il raconte aussi, mais plus rapidement, l'histoire des autres États de l'Europe. En ce qui concerne la France, pour les époques contemporaines, M. Terreno a été plus d'une fois mal renseigné. Il est évident que, dans ce qu'il dit de Louis XVIII et de la Restauration, il a été égaré par des écrivains dont il aurait dû se défier (t. II, p. 370). Il peint Louis XVIII comme voulant refaire le passé, il montre son gouvernement comme l'auteur de maux qu'au contraire il répara. Nous rappellerons à M. Terreno ces lignes de Guizot : « C'est vraiment une absurde injustice de s'en prendre à la Restauration de la présence des étrangers que l'ambition insensée de Napoléon avait seule amenés sur notre sol, et que les Bourbons pouvaient seuls en éloigner par une prompte et sûre paix. » Que M. Terreno veuille bien lire tout le passage auquel nous empruntons ces mots, et qui est trop long pour être cité ici dans son entier ; il le trouvera dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. Ier, p. 29 et 30. Que M. Terreno veuille bien encore ouvrir l'*Histoire de la Restauration*, de Lamartine, à la p. 232 du t. II, il y rencontrera une magnifique page, terminée par cette phrase qui la résume : « Bonaparte s'était appelé lui-même le destin. Les Bourbons, en 1814, pouvaient s'appeler la Providence. » En parlant de la chute de Louis-Philippe, M. Terreno continue à se montrer injuste « La nation, dit-il, voulait un gouvernement qui la tirât de l'*abjection dans laquelle elle se trouvait depuis* 1815. » Ne croirait-on pas qu'on a affaire à un révolutionnaire de l'école du *Siècle?* Il n'en est pas ainsi, cependant, M. Terreno est, au contraire, ce que, dans cette école, on nomme un clérical. C'est probablement la crainte de se montrer partial qui a poussé l'historien à ramasser les *clichés* du vieux *Constitutionnel*. Nous désirons que, quand l'historien s'occupera d'une nouvelle édition de son livre, il fasse disparaître ces appréciations iniques qui le déparent ; alors nous n'aurons plus guère que des louanges à donner à la *Storia d'Italia*.

TH. DE PUYMAIGRE.

Le Brigandage en Italie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par ARMAND DUBARRY. Paris, E. Plon, 1875, gr. in-18 de 388 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si ce livre nous est donné comme un livre d'histoire, on ne peut l'accepter ; si l'auteur a voulu raconter des scènes capables d'exciter les nerfs et de faire frémir, il a peut-être réussi ; mais alors pourquoi mêler à ce récit de soi-disant considérations historiques où le style est celui du roman, sans que le fonds s'en éloigne aucunement ? Après être remonté au brigand Cacus que Virgile a immortalisé, et à Romulus, coupable d'assassinat et de rapt, après avoir nommé le brigand Spartacus et maints autres illustres, l'auteur nous assure que « pen-

dant dix siècles et demi (de 400 à 1453), l'Europe ne connut d'autre droit que celui du plus fort, et tomba, politiquement parlant, dans les ténèbres les plus épaisses.... On ne voit, de quelque côté qu'on tourne les yeux, que crimes repoussants, par exemple, « la famine se dresse livide, et l'on en vient à vendre de la chaire humaine rôtie sur les marchés. » L'auteur du *Brigandage* est persuadé que « toutes les superstitions, toutes les pratiques absurdes dont le culte fourmille dans l'Europe méridionale viennent des ténèbres du dixième siècle et des insanités du clergé pendant ce temps. » Il est convaincu qu' « au quatorzième siècle, comme au dixième, comme au onzième, comme au douzième, la dépravation de la moinerie (*sic*) débordait ; » puis il fait cette remarque que « les contrées où les brigands pullulaient le plus, étaient celles où le clergé régulier et le clergé séculier possédaient le plus de terres, étaient en nombre disproportionné. » On voit quelles sont les idées de l'historien ; j'en passe et des plus étranges. Ce qu'il dit ensuite de Sixte-Quint est un roman odieux ; assurément l'auteur n'a pas seulement lu les pages de M. de Hübner. Mais ce ne sont là que des préludes. L'ouvrage commence véritablement lorsque « 1789 sonne aux peuples la diane de la régénération sociale sous l'étendard des droits de l'homme. » Alors, « la civilisation se lève, » et la politique occasionne une recrudescence de brigandage. Le roi de Naples soudoie le brigandage contre les Français, et, une fois organisés, les brigands se plaisent à cette vie. Voilà le thème. Les histoires horribles se succèdent : les coups de poignard donnés, le sang bu à pleins verres, les cœurs des victimes mangés, sont autant d'épices qui assaisonnent ce récit des hauts faits de Fra Diavolo, de Cedrone, de Panici, de Gasparrone, etc. Il y a là des scènes *à sensation*. C'est écrit au courant de la plume ; on y trouve toujours quelques renseignements, et le lecteur est tenu en haleine. H. DE L'E.

The constitutional History of England. By WILLIAM STUBBS, M. A. Vol. II Oxford, Clarendon press, 1875, in-8 de 626 p. — Prix : 15 fr.

M. Stubbs vient de publier le second volume de son *Histoire d'Angleterre ;* c'est un ouvrage de la plus haute valeur, et, même après Hallam, on peut dire que le savant professeur d'Oxford a traité son important sujet de manière à faire oublier tous ceux qui l'avaient déjà abordé. L'espace de temps compris dans cet ouvrage s'étend depuis la signature de la grande charte jusqu'à la déposition de Richard II ; deux faits surtout y sont mis en évidence, savoir : 1° l'organisation du Parlement comme représentant à la fois les intérêts locaux et ceux des différentes classes de l'Etat, et 2° la prédominance de la Chambre des communes dans le gouvernement du pays. On pourrait reprocher

à M. Stubbs de faire remonter trop haut la puissance du tiers-état; il l'attribue, en effet, au treizième siècle, et au règne d'Edouard Ier, ce qui est une erreur manifeste. Le pouvoir resta entre les mains des barons sous l'administration de Henri III et d'Edouard II, et, pendant toute cette époque, la législation fut le résultat de leur initiative, jointe à la volonté royale. Au commencement du règne d'Edouard III, les barons cédèrent, sous ce rapport, la place au clergé; mais, en 1341, la Chambre des communes secoua sa torpeur, fit l'essai d'une force dont elle ne se rendait pas compte elle-même, et se plaça au premier rang pendant tout le reste du règne. Cependant le progrès, ici comme en tant d'autres points d'histoire constitutionnelle, s'accomplit peu à peu, et c'est sous Richard II seulement que le tiers-état fit admettre la nécessité absolue de son libre concours pour légaliser les statuts décrétés en cour du Parlement. Entre le roi et les communes, la lutte se poursuivit fort longtemps; car, si le bon plaisir de la couronne reçut une rude atteinte pendant la session de 1377, il serait ridicule de croire qu'il fut détruit pour jamais; et, même à l'avénement de Henri IV, la bataille n'était pas encore gagnée. Notre auteur pense qu'on ne doit pas juger du succès de la cause constitutionnelle d'après les résultats actuellement obtenus, mais d'après les droits que le tiers-état se croyait en mesure de pouvoir réclamer; et, à ce point de vue, il se sépare de son prédécesseur Hallam, qui écrivit son histoire d'après des idées conçues *a priori*, et s'attacha à prouver que, depuis la signature de la grande charte, le libéralisme politique s'était lancé dans une glorieuse carrière dont chaque étape marquait un progrès.

La question se présente naturellement à l'esprit du lecteur : qu'entendait-on par les communes en Angleterre, au treizième et au quatorzième siècles? M. Stubbs ne peut pas revendiquer l'honneur d'avoir résolu le problème, et ce qu'il nous raconte des *vilains* n'est ni très-clair ni très-exact; il y aurait aussi quelque chose à redire à sa description des droits légaux dont jouissaient les femmes; mais, malgré ces réserves, le second volume de la *Constitutional History of England* est un ouvrage très-remarquable. Les défauts de M. Stubbs résultent surtout d'un excès de prudence et de la ferme résolution qu'il a prise de s'en tenir partout et toujours aux documents reconnus pour authentiques.

GUSTAVE MASSON.

The Impeachment of Mary Stuart, sometimes Queen of Scots, and other Papers, Historical and Biographical. By JOHN SKELTON. With a design for a Portrait of MaryStuart, by Sir J. NOEL PATON, R. S. A. — Edimbourg, Blackwood and Sons, 1875, in-8 de 362 p. — Prix : 15 fr.

Encore un coup porté à M. Froude, encore un champion pour Marie

Stuart! M. Skelton a réuni, en un volume fort intéressant, un certain nombre de notices biographiques et critiques qui se trouvaient dispersées à droite et à gauche dans différents *Magazine*, et il en a formé un recueil qu'on ne saurait manquer de lire avec beaucoup de plaisir. Dryden, Bolingbroke, Charles-James Napier sont les personnages les plus connus de cette série, outre la malheureuse reine d'Écosse. En véritable avocat qu'il est, M. Skelton prend fait et cause pour ses clients; il les défend au tribunal de la postérité, et, se constituant juge après avoir plaidé en leur faveur, il prononce un verdict d'acquittement. Dryden, par exemple, est indignement traité par lord Macaulay, qui l'accuse, on se le rappelle, d'avoir abjuré le protestantisme pour obtenir une pension de Jacques II. C'est là une calomnie atroce, et M. Skelton le prouve d'une manière qui n'admet pas de réplique. Que n'a-t-on pas dit de Bolingbroke? Il semble que, jusqu'ici, les historiens se soient donné le mot pour le peindre sous les couleurs les plus noires et les plus repoussantes. M. Skelton ne pouvait en faire un modèle de vertus publiques et privées; mais il a montré combien il faut rabattre de l'appréciation qu'ont formulée les écrivains whigs, et, en tout état de cause, le littérateur-ministre qui comptait parmi ses amis Pope et Swift, n'était pas un homme vulgaire.

L'essai sur Marie Stuart donne son nom au volume, et en forme la partie la plus considérable; écrit à l'origine pour le *Fraser's Magazine*, dont M. Froude était le rédacteur en chef, il est aujourd'hui réimprimé avec des changements et des additions notables, qui fournissent à M. Skelton l'occasion de réfuter quelques-uns des arguments mis en avant par M. Burton. Notre critique ne prétend pas que Marie ignorât les projets de meurtre formés contre Darnley par la noblesse écossaise; elle avait perdu tout sentiment de respect ou d'affection pour lui, et tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'avoir pas essayé de le sauver. De là à une participation délibérée au meurtre, il y a loin, et ce n'est pas surtout un amour supposé pour Bothwell qui aurait pu, dit M. Skelton, influencer la reine d'Écosse.

Les fameuses lettres de la cassette, auxquelles les calomniateurs de Marie attachaient tant d'importance, sont discutées par M. Skelton et traitées comme elles le méritent. Le scrupule ne semble pas avoir été la qualité dominante au seizième siècle, et, pour satisfaire les vengeances publiques et privées, tous les moyens semblaient bons. Un critique a dit qu'on saurait à peine trouver un document de l'époque de la réformation qui ne soit pas suspect; cela n'est malheureusement que trop vrai. Ce qu'il faut regretter, c'est que, de nos jours, l'esprit de parti cherche à se faire une arme de certaines pièces dont la fausseté a été vingt fois prouvée. Mais l'heure de la justice vient tôt ou tard; on commence à reconnaître, même dans le parti libéral, que lord Macau-

lay ne mérite pas la réputation dont il a joui si longtemps; M. Froude ne vivra pas, devant la postérité, autant que lord Macaulay.

GUSTAVE MASSON.

Inscriptions de la France du cinquième siècle au dix-huitième, recueillies et publiées par M. F. DE GUILHERMY, membre du Comité des travaux historiques, etc. Tome II. *Ancien diocèse de Paris.* Paris, imprimerie Nationale, 1875, in-8 de 707 p. avec planches gravées et nombreuses gravures intercalées.

Le second volume de ce recueil si important pour l'histoire de France vient de paraître; nous ne reviendrons pas sur le jugement favorable porté par nous sur l'ouvrage, lorsque le premier volume fut mis à la disposition du public. Même exactitude dans les descriptions; même sûreté d'appréciation; même sobriété dans les commentaires. — Aujourd'hui, M. le baron de Guilhermy entreprend de relever les inscriptions qui existent encore à Paris sur les monuments publics; il passe ensuite à celles des paroisses annexées qui, jadis, formaient la banlieue. Puis vient tout ce qui reste, en fait d'épigraphie, dans les paroisses formant l'ancien doyenné de Montmorency. Saint-Denis, qui se trouve dans cette circonscription, a fourni au savant éditeur les pages les plus intéressantes de ce volume.

Il était vraiment temps que le savant archéologue dressât un inventaire méthodique des monuments épigraphiques encore existants; il y en a, en effet, un certain nombre qui n'est plus connu que par les notes prises jadis par M. de Guilhermy, et par les estampages exécutés pour lui. On ne saurait croire avec quelle facilité une belle dalle peut disparaître; quelquefois, c'est par suite d'une incurie inexplicable; le plus souvent elle court de grands risques lorsqu'on peut l'utiliser dans quelque construction. Remarquons que, sur les quatre-vingt-quatorze villes, bourgs ou paroisses dont se composait l'ancien doyenné de Montmorency, nous comptons seize localités qui n'ont pas fourni au recueil la moindre inscription; et cependant M. de Guilhermy cherche avec soin sur le pavé, sur les cloches, dans les murs et sur les vitraux.

Comme dans le tome Ier, l'auteur ne néglige aucune occasion d'instruire ses lecteurs et de faire parler les pierres. Parfois même, et avec une naïveté que je trouve très-malicieuse, il fait sourire. N'est-il pas amusant, par exemple, de voir un académicien qui, dans son temps, fut une autorité scientifique, proposer de lire : *Hoc pius Albo nobile fecit opus*, sur une mosaïque où les conservateurs du Musée des monuments français étaient parvenus à déchiffrer : *Bono frater hæc ecclesiæ fecit hoc opus*, et où M. de Guilhermy lit, avec beaucoup plus de probabilité : *Hoc abbas Ybo nobile fecit opus?*

A. DE B.

Die Aechtelt, der Moabitischen Alterthumer grepruft (*L'Authenticité des antiquités moabites examinée*), par le prof. E. Kautzsch et le prof. A. Socin, de Bâle, avec deux planches. Strasbourg et Londres, 1876, in-8 de 191 p.

Depuis la découverte de la stèle de Mésa, et spécialement depuis l'année 1872, les voyageurs en Terre-Sainte ont pu se procurer très-facilement, à Jérusalem ou dans le pays de Moab, des poteries de formes diverses, dont plusieurs portent des inscriptions et paraissent remonter à une haute antiquité. L'arrivée de ces poteries en Europe a attiré l'attention des orientalistes : c'est en Allemagne surtout que cette question a été sérieusement discutée. Deux professeurs de Bâle, MM. Kautzsch et Socin, entrent dans la lice à leur tour, et contestent l'authenticité de ces pièces avec une abondance de preuves qui paraissent irrécusables. L'ouvrage est divisé en deux parties.

La première, rédigée par M. Socin, comprend l'histoire de ces découvertes; mais l'auteur ne s'est pas contenté de présenter à ses lecteurs un simple récit, il discute, avec toute la finesse d'un juge d'instruction, les circonstances qui ont précédé, accompagné ou suivi les trouvailles; il se livre à une véritable enquête archéologique, et, après avoir lu son livre, il faudrait être doué d'un entêtement déraisonnable pour ne point reconnaître la vérité. Il ressort de cette intéressante enquête que ces poteries ont été fabriquées à Jérusalem par un certain Selim-el-Qari, guide habituel des derniers explorateurs de la Palestine. Un voyageur anglais, prématurément enlevé à la science, M. Drake, a obtenu d'un potier arabe, Ab-el-Baqui, une lettre dans laquelle celui-ci déclare que Selim et son frère sont venus le trouver à diverses reprises et l'ont prié de lui confectionner de grands et de petits vases en terre glaise. Abd-el-Baqui fournissait la terre, Selim l'emportait chez lui pour la façonner, puis rapportait au potier des vases en forme d'oiseaux, de statues, de têtes, de mains, de cuillers, etc. Ce dernier les faisait cuire et les rendait à Selim, qui avait toujours soin de compter les objets en les apportant et en les reprenant, de manière à ne jamais laisser de traces de sa fraude. Cette lettre, rapportée par l'auteur (p. 49), est capitale pour la thèse qu'il soutient; il s'est également appuyé sur les recherches de M. Clermont-Ganneau, qui avait très-attentivement étudié un grand nombre de ces poteries, exposées en vente, en 1873, chez un marchand de Jérusalem, nommé Schapira. M. Ganneau avait immédiatement pensé que le faussaire ne pouvait être que Selim.

Dans la seconde partie, M. Kautzsch s'est livré à une discussion scientifique très-approfondie de ces antiquités. Il a examiné les inscriptions au point de vue religieux et historique, mais il s'est étendu particulièrement sur les considérations tirées de la paléographie. La

matière, la conservation et la forme artistique des poteries lui fournissent également l'occasion d'entrer dans des détails très-intéressants. Les conclusions des deux collaborateurs sont identiques; ils sont arrivés par des chemins différents à un même résultat, qui est de nier l'authenticité de la façon la plus formelle. ANT. HÉRON DE VILLEFOSSE.

Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de Tours, par A. DORANGE, conservateur, membre de la Société archéologique de Touraine, officier d'académie. Tours, imprimerie de Jules Bouserez, 1875, grand in-4. de 582 p.

Dans son très-remarquable *Rapport au ministre sur la collection des documents inédits de l'histoire de France*, M. le baron de Watteville signale (p. 12), avec beaucoup de raison, la publication des catalogues de manuscrits des bibliothèques des départements comme l'une des œuvres les plus opportunes et les plus utiles aux études nationales, et même aux études en général. Déjà le ministère de l'instruction publique a fait paraître les catalogues des manuscrits de l'école de médecine de Montpellier, du séminaire d'Autun, puis des villes de Laon, Montpellier, Alby, Troyes, Saint-Mihiel, Saint-Omer, Épinal, Saint-Dié, Schelestadt, Arras, Avranches, Boulogne-sur-Mer. Il n'est pas un seul de ces catalogues qui ne fasse connaître aux érudits bien des richesses absolument ignorées.

A côté des efforts tentés par le ministère, on doit louer ceux de quelques villes; plusieurs ont publié, par leur initiative propre, des catalogues qui ne sont pas moins destinés à rendre de signalés services. Entre toutes, la ville de Tours a donné un exemple remarquable, et l'administration municipale, en votant les fonds nécessaires pour une aussi splendide publication, a mérité tous les éloges. Il est vrai que Tours est justement fier de sa riche collection de manuscrits, et M. Jules Taschereau écrivait, en 1871, que c'était « une collection justement célèbre. »

Elle le deviendra de plus en plus, à mesure qu'elle sera mieux connue, et le travail de M. Dorange, que nous annonçons ici, portera partout la connaissance des trésors qui s'y trouvent renfermés. Une première preuve de l'intérêt que présentent ces manuscrits, c'est que des savants comme MM. Léopold Delisle, H. Michelant, H. Zotenberg, K. Wescher et A. Molinier ont bien voulu prendre part à la rédaction de ce travail en aidant l'auteur de leurs connaissances spéciales. On peut alléguer aussi, comme preuve de l'intérêt que présente cette collection, les trois sources principales d'où elle est sortie. La bibliothèque de Saint-Gatien, c'est-à-dire de la cathédrale, a fourni trois cent neuf numéros; celle de l'abbaye de Saint-Martin en a apporté cent quarante; celle de Marmoutier, deux cent soixante-trois. Beau-

coup de ceux de cette dernière catégorie surtout sont du plus grand prix par leur antiquité et les ouvrages qu'ils contiennent. Presque tous les anciens établissements religieux de la Touraine ont fourni leur contingent. Il serait injuste d'oublier la précieuse collection de M. André Salmon, si riche en documents historiques sur la Touraine.

Cette indication, nécessairement très-sommaire, ne saurait donner une idée des trésors contenus dans les quinze cent trois manuscrits décrits dans le catalogue de M. Dorange. Le laborieux auteur ne s'est pas contenté de l'indication des ouvrages ; il fait connaître avec précision chaque partie, décrit chaque miniature, et cite souvent tout au long les passages les plus importants.

Il ne s'agit pas ici de questions de philologie ou d'iconographie ; nous avouons que plusieurs textes sont sujets à la critique, et plusieurs interprétations de peintures sont inexactes : comment en serait-il autrement sur un si grand nombre de textes et d'images disparates ? Mais le point important, c'est d'avoir sous la main une indication précise, claire, abondante de toutes les richesses renfermées dans l'une des plus riches bibliothèques de France. Très-peu de lecteurs seront arrêtés par les minimes défauts que nous devions indiquer ; tous seront heureux de pouvoir désormais puiser à une source aussi abondante.

Dom Paul Piolin.

Lettres d'un bibliographe. *Quatrième série, ornée de six planches et de plusieurs fac-simile.* Paris, Ernest Leroux, 1875, gr. in-8 de xv-287 p. — Prix : 15 fr.

De justes éloges ont, à plusieurs reprises, été donnés ici aux trois premières séries des *Lettres d'un bibliographe.* La quatrième série de ces lettres augmentera encore l'estime que doivent avoir pour leur infatigable auteur tous ceux qui aiment la noble science des livres. M. Madden, dans ces nouvelles *Lettres,* reste fidèle à l'excellente méthode qui, auprès de tous les bons juges, a fait le succès des premières : tout ce qu'il avance, il a eu soin de le vérifier lui-même, et les nombreux faits bibliographiques qu'il signale ont le double mérite de l'exactitude et de la nouveauté. Rien ne ressemble moins que son précieux recueil à ces « compilations de seconde main » où, suivant son expression (p. vi), « on trouve peu de renseignements et beaucoup d'erreurs. » Patient pour chercher, habile pour découvrir, M. Madden est un fervent bibliophile, doublé (ce qui est plus rare qu'on ne croit) d'un sagace critique, et il a raison d'espérer qu'un jour la plupart penseront sur son compte comme M. A. F. Didot, de l'Institut, comme le docteur L. Ennen, l'archiviste et l'historien de la ville de Cologne, et quelques autres pensent aujourd'hui. « J'ai, dit-il avec une charmante bonhomie (p. ix), trop conscience de la sincérité des efforts

que je tente afin de lancer la bibliographie dans sa véritable voie, pour douter qu'un jour, mais un jour que je ne verrai pas, il ne se rencontre un plus grand nombre d'approbateurs de mon sérieux travail; je retrempe mon courage dans cet espoir, et je me dis à moi-même, comme Mœris à Daphnis :

Carpent tua poma nepotes. »

Le peu d'espace dont je dispose ne me permet pas de m'étendre comme je le voudrais sur la quatrième série des *Lettres d'un bibliographe*. Je rappellerai seulement que le résultat le plus important des recherches commencées dans les trois premières séries, et continuées dans celle-ci, a été de mettre en évidence le grand rôle, jusqu'à présent méconnu, qu'en matière typographique la ville de Cologne a joué pendant la seconde moitié du quinzième siècle. Indiquons, en courant, diverses observations dignes d'attention sur une erreur de La Serna Santander (p. VII); sur une erreur de tous les bibliographes relative à Ulric Zel (p. 3-12); sur William Caxton (p. 13-39); sur Jean Mentelin (de Schelestadt), et sur plusieurs erreurs commises au sujet de cet imprimeur par Leibniz, par Daunou, par Auguste Bernard, etc. (p. 40-54); sur une erreur de Lambinet, reproduite dans les *Curiosités bibliographiques* (p. 59); sur Jacques le Grant, de Toulouse, un des plus éloquents prédicateurs du quatorzième siècle (p. 69); sur le franciscain Robert Carracioli de Licio, qui fut célèbre au quinzième siècle, par ses discours et par ses écrits (p. 100-104); sur quelques erreurs du docteur Desbarreaux-Bernard, dans son étude sur le *Speculum quadruplex* (p. 108-109); sur diverses erreurs de M. Émile Littré dans l'article : *Jean de Balbis* du tome XXII de l'*Histoire littéraire de la France* (p. III), et de Ginguené, dans l'article de la *Biographie universelle* qu'il a consacré au même personnage (p. 112); sur deux psautiers et deux missels sans nom d'imprimeur (p. 123-181); sur d'autres impressions de Weidenbach (p. 183-213); sur le roman *L'homme au latin*, attribué à tort à Voltaire, et qui est de Siret (p. 236-239); sur la véritable traduction du mot *litura*, traduction donnée dans une note rectificative qui était adressée, le 15 août 1873, au comité de rédaction de la présente Revue, et qui, par un regrettable oubli, n'y a pas été insérée (p. 244-247); sur l'*Alde Manuce* de M. Didot (p. 270-277); enfin sur le libraire Edwin Tross, mort à Paris en août 1875 (p. 286-287). Dans toutes ces observations, M. Madden a parfaitement justifié le titre de « savant et profond investigateur » qui lui a été conféré par un des plus renommés critiques de l'Allemagne, et comme ce critique, M. Ennen, nous appelons de tous nos vœux la continuation des *Lettres d'un bibliographe*.

T. DE L.

BULLETIN

La Fin du protestantisme, par G. L. B. Paris, Georges Le Barbier, 1875, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le Protestantisme, *courte réponse à M. de Laveleye*, par Jules Camauer, Bruxelles, Closson; Paris, Dillet, 1875, in-18 de 116 p. — Prix : 60 cent.

Ce qui se passe, en ce moment, au sein de toutes les communautés protestantes provoque l'attention des observateurs sérieux et leur inspire les réflexions les plus salutaires. Il y a longtemps qu'on avait prévu ce qui arrive, et on s'étonne même que le protestantisme ait résisté tant d'années à ce puissant dissolvant qui s'appelle le rationalisme. N'était l'appui que les pouvoirs de ce monde, dans un but tout d'intérêt d'ailleurs, accordent à la réforme du seizième siècle, il y a longtemps que c'en serait fait d'elle. Ce ne sont pas seulement les catholiques qui l'ont dit, ce sont les protestants qui l'ont reconnu et avoué. Les deux brochures dont nous parlons sont pleines de ces aveux, qui, hélas ! nous le craignons, ne convaincront personne, dans les rangs du protestantisme. Il y a des gens qui ont trop d'intérêt à ne pas être convaincus.

La seconde doit son origine aux attaques que M. de Laveleye dirigea, il y a six mois, contre le catholicisme et les races latines, attaques qui valurent à son livre une préface de la main de M. Gladstone. La réfutation de M. Camauer, qui a paru d'abord dans la *Gazette de Liége*, est écrasante de témoignages et de faits; et, cependant, nous ne craignons pas d'être démenti, on n'en continuera pas moins à dire que le protestantisme est une religion d'ordre et de liberté ; qu'elle fait les âmes généreuses et patriotiques; qu'elle assure aux nations l'aisance et la prospérité, de même qu'on continuera à dire encore que le catholicisme abaisse les esprits, détruit les caractères, nourrit l'égoïsme, éteint l'amour de la patrie, ruine les empires, etc.

Les succès de la Prusse et la prospérité de la race anglo-saxonne tournent toutes les têtes et font qu'on ne se demande même plus, 1° si on ne pourrait pas expliquer les triomphes des nations protestantes par d'autres causes que par le protestantisme, et 2° si la décadence des races latines est due uniquement ou principalement au catholicisme.

Quand on se place à ce point de vue, on ne saurait proclamer trop haut la nécessité de brochures et de *tracts* dans le sens des deux opuscules que nous annonçons. P. Martin.

Nos maux et nos remèdes, par l'abbé E. de Cazalès. Paris, Douniol, 1876, in-12 de 327 p. — Prix : 3 fr.

Beaucoup d'écrivains se sont occupés de nos maux et de leurs remèdes; mais, comme il n'est pas difficile à un Français de gémir sur ce que nous voyons, ni à un chrétien de dire où est le salut, ce ne sont pas ceux qui exercent le plus leur imagination sur ce sujet qui font la meilleure œuvre et ramènent le plus d'égarés. C'est ce que M. l'abbé de Cazalès n'avait pas oublié dans le livre qu'il laisse en quittant ce monde. Ce n'est point un pamphlet, et la politique y tient peu de place : l'auteur, sans s'y complaire, ne craint pas de l'aborder. Il n'y a rien, jusqu'à la disposition matérielle de l'ouvrage (et ceci est un tort) qui soit fait pour attirer le lecteur frivole : point de table des matières, point de têtes de chapitres, point de petits alinéas, point d'artifices d'éloquence : mais une gravité continue, un style sobre et ferme, un discours tissu de textes, où tout appartient aux pro-

phètes, aux pères, aux grands écrivains, ou plutôt à un homme nourri de leurs œuvres et pénétré de leurs doctrines. Voilà, en peu de mots, ce qu'on trouvera dans ce livre, et c'est assez montrer qu'il ne s'adresse qu'aux esprits sérieux, capables de méditer, autrement qu'en passant, sur les desseins de Dieu et sur leurs propres devoirs. G. PHILIPPON.

L'Annuaire de l'Union pour l'an 1875. Tours, Mame; Paris, Dentu, 1875, in-12 de XVI-442 p. — Prix : 2 fr.

L'*Union de la paix sociale,* fondé par M. Le Play, publie pour la première un annuaire où elle expose son programme, son organisation, ses travaux, et fait connaître le nombre toujours croissant de ses adhérents. A côté de ces documents, se trouvent des travaux que nous devons nous contenter ici de signaler, sur le décalogue en général, sur le quatrième commandement, etc. Voici des titres, qui suffiront, joints aux noms des auteurs, pour attirer l'attention sur ce volume : *Le décalogue dans l'ancienne France,* par M. Ch. de Ribbe; *le Repos dominical et le service des chemins de fer,* par MM. J. Michel et E. Cheysson; *le Respect de la femme,* par M. C. Jacquier; *le Mensonge masqué par l'abus des mots,* par M. Em. de Curzon; *la Liberté du testament et la prospérité de l'Angleterre,* par M. F. Le Play; *la Liberté du testament et la prospérité du commerce,* par le comte de Butenval; *la Force publique, la Famille et la Province,* par M. Lahaussois. On ne peut traiter de questions plus à l'ordre du jour et sur lesquelles les classes dirigeantes ont plus besoin d'être éclairées. R. J.

Congrès de Reims. *Compte rendu de la huitième assemblée générale des directeurs d'œuvres* (23-27 août 1875), par CAMILLE RÉMONT. Paris, Bureau central de l'Union des œuvres, 32, rue de Verneuil, 1876, gr. in-8 de 389 p. — Prix : 5 fr.

Le huitième congrès des directeurs d'œuvres, organisé par le Bureau central de l'Union des œuvres ouvrières catholiques que dirige Mgr de Ségur, s'est tenu l'année dernière à Reims, sous la présidence de Mgr Langénieux. Nous venons d'en parcourir le compte rendu avec le plus grand intérêt, tant à cause des sujets qui y sont traités que de la manière dont ils le sont : on n'est point arrêté par la sécheresse obligée des procès-verbaux, qui n'occupent qu'une très-petite place. M. Rémont publie les rapports présentés aux assemblées générales, quelques-uns très-complets et faits avec un véritable talent, soit sur des œuvres utiles à connaître, soit sur des questions générales se rattachant aux œuvres : la *Question du dimanche,* par M. Leseur; la *Corporation ouvrière,* par le R. P. Marquigny; les *Institutions économiques,* par le comte E. de Germiny; l'*Imagerie populaire,* les *Conférences,* les *Cours,* les *Récréations dramatiques* dans les œuvres. A côté de tout ce qui est destiné à faire connaître l'*Union des œuvres,* son esprit, ses travaux, ses ressources, ses développements, il y a des monographies d'œuvres paroissiales et rurales très-bonnes à lire. Nous devons une mention spéciale à la monographie de la *Société bibliographique* par M. de Beaucourt, et au rapport du R. P. Marin de Boylesve sur *les Bibliothèques dans les œuvres,* la *Propagande des journaux, des tracts,* etc. VICTOR MORYAT.

L'Unité dynamique des forces et des phénomènes de la nature, *ou l'Atome tourbillon,* par M. FÉLIX MARCO, professeur de physique au lycée Cavour, à Turin. Paris, Gauthier-Villars, 1875, in-18 de XII-192 p. (*Actualités scientifiques,* publiées par l'abbé Moigno.) — Prix : 2 fr. 50.

La philosophie naturelle repose entièrement aujourd'hui sur le principe

de l'*indestructibilité de la matière et de ses mouvements*. Nettement entrevu déjà par Descartes et Huyghens, au grand siècle où la science et la foi marchaient ensemble à la conquête de la vérité, ce principe a été peu à peu mis en lumière, d'abord par la chimie, puis par la physique ; enfin il a permis à la mécanique moléculaire d'esquisser une synthèse générale de l'univers. M. Félix Marco, qui l'un des premiers s'est engagé dans cette voie avec le P. Secchi, MM. Maxwell, Thomson et Helmholtz,... expose, dans un résumé substantiel, la conception des atomes-tourbillons, et ramène à des transformations de mouvement tous les phénomènes de la physique. Le mouvement en tourbillons des atomes de l'éther, fluide impondérable partout répandu, engendre les atomes de la matière, et donne lieu, en modifiant la pression de l'éther, aux effets de la gravitation, de la cohésion et de l'affinité. L'atome ainsi constitué peut recevoir un mouvement vibratoire qui provoque les ondes de la lumière et de la chaleur; il peut également subir des variations de densité et de pression qui se manifestent sous la forme d'électricité ; enfin l'orientation des axes des tourbillons se lie aux actions magnétiques. Quelque élégante et ingénieuse que soit cette exposition, on ne saurait prétendre sans doute que la raison dernière assignée ainsi à chaque phénomène soit toujours absolument satisfaisante : plus d'une fois le vague et l'obscurité ne sont qu'en partie dissipés. Néanmoins, et c'est là son très-grand mérite, ce petit livre résume parfaitement toute la physique moderne ; et il fait pénétrer l'esprit, bien plus qu'on ne pouvait l'espérer, dans la nature intime des faits. A. D.

English Litèrature, by the Rev. Stoppford Brooke. London, Macmillan and C°, 1876, in-18 de 167 p. — Prix : 1 fr. 25.

L'histoire de la littérature anglaise, écrit l'auteur, est très-longue, car notre littérature commence environ en 670. Aucun peuple, ajoute-t-il avec fierté, ne peut faire remonter la sienne aussi loin ; aucun ne peut présenter une pareille suite d'écrivains ; aucun n'a écrit autant et si bien. » Parmi ces assertions patriotiques, deux au moins sont incontestables. Notre auteur, en premier lieu, a dû parcourir en quelques pages l'histoire littéraire de près de 1,200 ans, 670 à 1837. En second lieu, si on a pu mieux écrire dans d'autres pays, on n'a certainement, dans aucun, écrit davantage, ni dans des genres plus variés. Notre auteur a donc eu un grand mérite à résumer, aussi bien qu'il l'a fait, l'histoire d'une période de temps aussi longue et aussi remplie. Son livre, quoique très-abrégé, est très-complet ; bourré de noms, de dates, de titres, il est très-intéressant ; l'auteur a su (talent assez rare peut-être chez un Anglais) tempérer la profusion des détails par des vues d'ensemble et des théories très-bien raisonnées et très-clairement exposées. Chaque phase de la littérature anglaise est marquée judicieusement. Tous les genres sont énumérés et définis, et Dieu sait s'il y en a !

Depuis le poëme guerrier des premiers temps, les traductions de l'Écriture sainte par Béda (735) ou par Wyclif (1380) qui contribuent tant à fixer la prose anglaise, le drame de Shakespeare, jusqu'au roman contemporain connu dans le monde entier, jusqu'à l'écrit ou au discours politique, à l'article de revue, aux *tracts* du P. Newman dans le fameux mouvement d'Oxford et même jusqu'au récit de voyage, quelle abondance et quelle variété de productions ! Et si les genres sont nombreux, que dire des écrivains ? Un auteur moins jaloux des gloires nationales en eût peut-être sacrifié quelques-uns ; mais il n'y a pas lieu de se plaindre. Après tout, quelques mots

suffisent pour dire ce qu'il faut savoir de la vie, des ouvrages, de l'esprit de la plupart d'entre eux : les plus illustres gardent la place privilégiée qui leur appartient. C'est ainsi que Shakespeare, pour ne citer que lui, est le sujet d'une étude courte encore, mais très-nourrie et pleine d'intérêt. Nous ne finirons pas cette notice sans louer la clarté du style, et, par-dessus tout, l'impartialité et la modération des jugements, qui font, en résumé, de ce petit livre, un excellent ouvrage. L. E.

Les Femmes du monde, par Bachaumont. Paris, Dentu, 1876, in-18 j. de 260 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre est une sorte de chronique mondaine et l'on sait que ce genre est périlleux. L'auteur lui-même se moque de ses confrères qui parlent des salons, où ils ne vont pas : il prend, pour sa part, la « femme du monde » partout où il la trouve : et, commençant sa tournée par le faubourg Saint-Germain, il initie ses lecteurs aux habitudes du *beau monde* et du *high life :* je me sers de ses expressions, mais elles ne me semblent pas heureuses. C'est surtout par les nuances que pèche ce petit ouvrage, écrit non sans affectation, mais avec cette habitude que donne un long usage du public. G. P.

Souvenirs de l'année 1848, par Maxime du Camp. Paris, Hachette, 1876, gr. in-18 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre agréablement écrit et marqué au bon coin de l'esprit. C'est l'histoire de Paris pendant cette triste époque qui va du 22 février au 24 juin 1848, comprise entre deux insurrections et coupée par deux ou trois émeutes. C'est bien ce que nous avons tous vu ; nous assistons à cette campagne des banquets et aux prouesses de la garde nationale, ravie de donner une leçon à Louis-Philippe, au risque de le culbuter ; ce sont des patrouilles continuelles pour dissiper les rassemblements, préludes de manifestations où court le peuple de Paris ; alors on bat le rappel : il faut endosser l'habit de garde national, et pendant cinq mois la vie déshabituée des affaires, se passe en un *qui vive* continuel ; un jour on envahit l'assemblée, le lendemain on monte à l'assaut des barricades. — M. du Camp a parfaitement retracé cette physionomie du temps, et il l'a fait avec entrain : l'anecdote plaisante, la scène amusante ou comique se rencontrent à côté du fait sérieux et lugubre. L'auteur a de l'esprit ; il est fâcheux seulement qu'il n'ait point compris la moralité des événements, et qu'une si riche nature que la sienne « ait, à vingt-cinq ans, — c'était son âge en 1848, — été atteinte d'indifférence politique, indifférence que l'âge, nous dit-il, et les événements ont rendue incurable. » Triste état de bien des âmes, qui ayant perdu avec la lumière des principes la force de s'attacher à la vérité, sont entraînées à la dérive, jouets des révolutions, subissant tour à tour l'atteinte de ces gouvernements d'aventure qui déshonorent et perdent la France. H. de l'E.

Un vaincu. *Souvenirs du général Robert Lee,* par Mme Boissonnas. 4e édit. Paris, Hetzel, 1876, in-18 jésus, de vii-295 p., avec portrait et carte. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de Mme Boissonnas est une émouvante apologie du général Lee. C'est l'œuvre d'une mère, désirant montrer à ses fils le type parfait de l'homme de devoir : l'illustre soldat américain, dont la vie tout entière fut dirigée vers cet idéal, était bien celui sur lequel son choix devait s'arrêter. L'homme qui est l'objet de cette étude, et le but dans lequel elle est faite,

ont porté bonheur à l'écrivain ; le style est partout à la hauteur de l'inspiration. Ajoutons que, dans cette œuvre d'enthousiasme, l'admiration n'a pas nui à la justesse du jugement. Mme Boissonnas n'absout pas le parti auquel Robert Lee consacra son talent, et qu'en Europe on a flétri du nom d'*esclavagiste*. Peut-être le Sud n'était-il pas aussi ennemi de l'abolition des esclaves que ses ennemis ont réussi à le faire croire ; toujours est-il qu'en prenant en main la cause de l'humanité, ceux-ci ont su tourner vers eux toutes les sympathies. Grâce à l'impartialité du biographe, l'esprit, dégagé de toute préoccupation, se laisse prendre tout entier au charme de cet homme qui trouvait, en son âme chrétienne, un calme égal dans la victoire comme après la défaite.

Assez d'historiens ont insisté sur les ressources inépuisables de la stratégie du général Lee, conté ses courses en Maryland et sa défense quatre fois heureuse et toujours renouvelée des murs de Richemond. Il restait à nous peindre l'homme : c'est ce dernier trait, délicat et intime, que le talent de Mme Boissonnas vient d'ajouter au portrait du héros. A. D.

Le Comte Gaston de Raousset-Boulbon, par Henry de la Madelène. Paris, Charpentier, 1876, gr. in-18 de viii-322 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de la Madelène, le romancier dès longtemps apprécié, en devenant l'historien exact du comte de Raousset-Boulbon, semble n'avoir pas changé de genre, tant les aventures de son héros rappellent l'époque où les chevaliers errants vagabondaient dans le domaine de la fantaisie. Celui-ci mène d'abord à Paris la bande joyeuse des désœuvrés, puis fait en Algérie un essai malheureux de colonisation En 1848, nous le retrouvons, — c'est là le trait le moins original de son existence, — candidat à la députation ; l'année suivante, sans ressources mais la tête haute et pleine de ses ambitieuses rêveries, il débarque à San Francisco, où tour à tour il est déchargeur sur le port, pêcheur, chasseur, marchand de bestiaux. Les hasards d'une concession douteuse le poussent dans la Sonore, qu'il parcourt à la tête d'une compagnie de 250 hommes ; bientôt il est en guerre avec le Mexique, vainqueur à Hermosillo, puis forcé par la maladie de renoncer aux espérances de ce premier succès. Une seconde tentative à main armée échoue misérablement, et M. de Raousset-Boulbon, le 12 août 1851, est fusillé par un peloton mexicain. L'élégante intrépidité et l'imagination pleine de ressources qu'il montre dans ses courses à travers les deux mondes, font naître l'intérêt et l'indulgence pour ce héros incomplet, désabusé par la mort seule de ses aspirations chimériques. A. D.

Journal de la guerre de 1870-1871 à Dijon et dans le département de la Côte-d'Or, par Clément Janin. 1re partie, 14-31 octobre 1870. Dijon, J. Marchand et Mannière-Loquin, 1873. 2e partie, 1er novembre 1870-1er mars 1871. Dijon, Warion, 1875. 2 vol. in-8 de vi-97 et vi-229 p. — Prix : 1re partie, 2 fr. ; 2e partie, 3 fr.

La Bourgogne pendant la guerre et l'occupation allemande (1870-1871), d'après la *Gazette officielle de Carlsruhe*, traduction du Dr Louis Marchand. Dijon, J. Marchand et Mannière-Loquin, 1875, in-8 de xx-262 p. — Prix : 3 fr.

Le premier de ces ouvrages est un journal fidèlement tenu par un habitant de Dijon que nous croyons bien renseigné, quoique nous ayons

relevé plusieurs inexactitudes : la vérité était bien difficile à discerner au milieu de tous les bruits qui circulaient. Il prétend à l'impartialité, ce qui veut dire qu'il n'en a pas toujours. Il rend assez bien la physionomie de Dijon pendant la guerre. La prise de la ville est racontée en détail. On ne relève pas beaucoup de faits nouveaux ; on ne peut s'attendre à en trouver après tout ce qui a été écrit et dit sur ce sujet. Pour les documents dijonnais, ils sont plus complets dans les *Murailles de Dijon pendant la guerre ;* nous avons noté quelques traits échappés sur Garibaldi. Ainsi, l'auteur constate (II, 60) que le plan d'attaque du général Bressolles, qui substituait la force à la surprise, ne fut pas accepté par Garibaldi. Voici encore une dépêche que nous ne croyons pas consignée dans les deux volumes de dépêches du Gouvernement de la défense nationale distribués aux membres de l'Assemblée nationale : « Ministre de la guerre, dit le général Bressolles, me télégraphie de laisser Garibaldi agir librement et tout entier à ses entreprises aventureuses (II. 71). »

— Le volume traduit par le Dr Marchand est l'œuvre d'un « reporter » de journal allemand qui ne se pique pas plus d'exactitude que ses confrères de France, que nous avons pu juger par nous-mêmes. Il est surtout intéressant comme étude des mœurs, des dispositions d'esprit des Allemands, de leur manière de nous juger. La *Gazette officielle de Carlsruhe* ne nous flatte pas ; elle ne nous traite pas en amis. Elle nous dit quelquefois des vérités en termes qui ne sont peut-être pas agréables à entendre, mais dont nous pouvons profiter. Ses correspondances vont du 29 octobre 1870 au 25 mars. Elles sont suivies d'un appendice sur la bataille de Nuits, tiré de l'ouvrage du capitaine Lochlein. R. de S.-M.

Un château en Seine-et-Marne. — 1870,— par le marquis DE MUN. 4e édition. Paris, Dentu, 1876, gr. in-18 de 278 p. — Prix : 3 fr.

Le marquis de Mun a pensé, avec raison, que l'on oublie si vite en France qu'il n'est point sans utilité de montrer « l'état moral et matériel des choses pendant l'invasion, dans une région qui n'a pas connu l'émotion des luttes, mais les douleurs lentes de l'occupation. » Le mérite de ses récits n'est pas seulement, comme il le dit, dans l'exactitude et dans la précision ; il y règne un charme pénétrant et un souffle de foi et de patriotisme qui élève l'âme. C'est un livre où l'auteur a mis son cœur en même temps que son talent, et l'on y trouvera bien tout ce que, pendant ces tristes jours, il a « vu, pensé, souffert et detesté. » Nous ne craignons pas de dire que c'est une des lectures les plus utiles et les plus attrayantes qu'on puisse faire. X.

Un jour de repos par semaine, par M. l'abbé Auguste BOSIA. Paris, Palmé, 1875, in-18 de 64 p. — Prix :

Cette nouvelle brochure sur le dimanche s'adresse plutôt aux chrétiens pour les instruire, qu'aux indifférents et aux ignorants pour les convertir. M. l'abbé Bosia s'étend beaucoup sur les relations entre la loi du dimanche et la loi du sabbat imposée aux juifs, entre les devoirs du dimanche et les devoirs du sabbat. La partie la plus pratique et la plus neuve de son travail concerne les œuvres défendues le dimanche : il donne des règles qui sont trop généralement ignorées. Sa modestie lui fait emprunter à l'excellent ouvrage de M. Perennès de très-fortes considérations sur les avantages sociaux du dimanche. Il affirme l'obligation pour les gouvernements d'intervenir dans cette question, et montre que les gouvernements « libéraux »

d'Angleterre et des États-Unis n'y manquent pas. Son dernier mot est un appel aux chrétiens pour propager la sanctification du dimanche.

R.

L'Éducation par la charité, par le chanoine E. Tisserand. Nice, Labonne, in-12 de 72 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure, début d'une série qui doit en comprendre douze, une pour chaque mois, ne répond pas parfaitement à l'idée qu'on peut s'en faire par le titre. Nous n'y trouvons, en effet, que d'excellentes considérations sur la charité, sur la miséricorde et des traits de charité empruntés à la vie des saints. V. M.

Voltaire ennemi de Dieu, de la France et du peuple, par un ermite en vacances. Bordeaux, L. Coderc, 1875, in-18 de 24 p. — Prix : 15 cent.

L'intention de cette brochure de propagande est de combattre l'influence que Voltaire exerce encore sur toutes les classes, en montrant ce qu'il pensait de Dieu, de la France, sa patrie, et du peuple qui lui servait de marchepied. Il se sert de citations puisées dans ses œuvres, qui dévoilent son impiété, ses sentiments anti-patriotiques et son mépris pour les classes populaires. Les citations pourraient être plus nombreuses, mieux groupées, et gagneraient à n'être pas noyées dans les réflexions de « l'ermite en vacances. » V. M.

Les Libertés populaires au moyen âge, par Edmond Demolins. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1876, in-32 de 128 p. — Prix : 25 cent., et 35 cent. *franco. (Bibliothèque à vingt-cinq centimes.)*

La Société bibliographique a pris l'initiative d'une publication, entreprise sur une vaste échelle, et destinée à combattre par des expositions contraires les innombrables brochures de la *Bibliothèque démocratique* et autres collections du même genre. Cette publication paraît sous ce titre : *Bibliothèque à vingt-cinq centimes*, par petits volumes in-32 de 128 pages, et la brochure que nous annonçons est la première parue; elle est la condensation du livre si remarqué de M. Edm. Demolins sur le *mouvement communal*, et ne peut manquer d'être accueillie avec la même faveur que le livre du jeune et brillant écrivain. L. C.

Le Massacre des otages en 1871, par Urbain Guérin. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1876, in-32 de 128 p. — Prix : 25 cent, et 35 cent. *franco. (Bibliothèque à vingt-cinq centimes.)*

Cet opuscule forme le second volume de la *Bibliothèque à vingt-cinq centimes;* il est le résumé, fait d'après les sources et avec le plus grand soin, des récits du sanglant épisode de la Commune, qu'il est plus que jamais opportun de rappeler à la mémoire, au moment où le triomphe du parti radical dans les élections du 20 février inspire les craintes les plus légitimes. Les faits parlent assez haut, et ils sont parfaitement mis en lumière.

L. C.

VARIÉTÉS

—

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

III. — HARANGUES. — DISCOURS DE RÉCEPTION. — RAPPORTS ACADÉMIQUES ET PRIX DÉCERNÉS [1].

N. B. — Il est très-difficile de procéder avec ordre dans la bibliographie très-complexe et fort embrouillée de cette section : personne ne l'a encore tenté et presqu'aucun de nos grands dépôts publics ne contient de collection complète de ces documents. Nous joignons les prix aux discours de réception et aux harangues générales, parce que les recueils ont toujours donné pêle-mêle toutes ces pièces, et le premier recueil connu, celui de Pierre Le Petit, commence par les pièces couronnées.

70. — *Discours de réception prononcés par les récipiendaires et les directeurs de l'Académie,* à l'occasion de toutes les réceptions académiques, publiés séparément.

On sait que l'usage des discours de réception date de la harangue de Patru en 1640. Depuis cette époque, les discours de réception ont presque tous été imprimés au moment même en format in-4. Il serait fastidieux d'en reproduire ici la liste, qui comprendrait près de quatre cents articles se bornant à l'indication monotone des noms des récipiendaires et des directeurs. Nous nous contenterons de renvoyer à toutes les listes académiques et de donner ici la suite des imprimeurs-libraires de l'Académie qui ont édité ces discours. Ce sont : 1° de 1634 à 1643, Jean Camuzat ; — 2° de 1643 à 1686, Pierre Le Petit ; — 3° de 1686 à 1689, J.-B. Coignard Ier ; — 4° de 1689 à 1713, J.-B. Coignard II ; — 5° de 1713 à 1749, J.-B. Coignard III ; — 6° de 1749 à 1760, Jacques-Bernard Brunet ; — 7° de 1760 à 1765, la veuve Brunet ; — 8° de 1765 à 1773, Regnard, puis sa veuve, puis celle-ci et Demonville ; — 9° de 1773 à 1792, Ant. Guénard-Demonville ; — 10° de 1795 à 1805, Bossange-Masson et Besson ; — 11° de 1805 à 1812, Baudoin ; — 12° de 1812 jusqu'à nos jours, les Didot, de père en fils.

Les titres de ces pièces sont ainsi libellés :

Avant la Révolution : *Discours prononcés dans l'Académie françoise,* le.... à la réception de M. N... — A Paris, chez N..., impr. de l'Académie françoise (date).

A partir de la réorganisation en 1803, on lit : *Discours prononcés dans la séance publique tenue par la classe de la langue et de la littérature françoises de l'Institut national,* le..... pour la réception de M. N... (date). — A Paris, etc...

Enfin depuis 1816, on lit : *Discours prononcés dans la séance publique tenue*

1. L'appel que nous avons fait aux érudits, dans la dernière livraison du *Polybiblion*, a déjà produit de bons résultats. C'est ainsi que M. Victor Fournel nous a signalé, pour notre § Ier, des études sur les fauteuils de MM. de Carné et Dufaure, qu'il a publiées dans la *Revue française* de M. Amat, en février et avril 1864, ainsi qu'une étude sur le fauteuil de M. Prévost-Paradol qu'il a donnée dans la *Gazette de France*. Nous saisissons cette occasion pour réparer, à l'égard de M. Victor Fournel, une omission de notre n° 10. Il ne faut pas que l'on confonde ses études avec celles de M. Chasles indiquées sous le même numéro. Celles de M. Fournel sont beaucoup plus sérieuses et surtout plus critiques. Il y a là toute la différence qui sépare un fantaisiste d'un érudit aimable qui fait part de ses observations sans pédanterie.

par l'Académie française pour la réception de M... le.. (date). — Paris, Didot, imprimeur de l'Académie française.

Nous devons ajouter que, depuis 1855, la librairie académique Didier et Cᵉ publie, en format in-8°, les discours prononcés dans les séances de réception, sous le titre de : « *Institut de France. — Discours de réception de M... — Réponse de M..., directeur de l'Académie française, — Lus à la séance publique du ...* — Paris, Didier et Cᵉ, etc., » avec faux-titre spécial à chaque discours.

Enfin un certain nombre d'académiciens ont fait paraître les discours prononcés à leurs séances de réception, chez divers éditeurs étrangers à l'Académie, tels que : Réception Montalembert, chez Sagnier et Bray, 1852, in-8. — Réception Dupanloup, chez J. Lecoffre, 1854, gr. in-8. — Réception Émile Augier, chez M. Lévy, 1858, in-8. — Réception Prévost-Paradol, *ibidem*, etc., etc.

On sait aussi que le *Journal officiel* (et avant 1869 le *Moniteur universel)*, reproduit régulièrement *in extenso* les discours de réception et de réponse et que presque tous les journaux qui se piquent de littérature suivent son exemple.

Arrivons maintenant aux recueils spéciaux, et suivons l'ordre chronologique.

71. — *Collection Pierre Le Petit. — Recueil de quelques pièces de prose et de vers, proposez de la part de l'Académie françoise en* 1671. Paris, Pierre Le Petit, imprimeur et libraire du roy et de l'Académie françoise, rue Saint-Jacques, à la Croix-d'Or, 1671, in-12, 378 p. Il y a un faux-titre avant les discours et un autre avant les poésies. Le privilége est du 19 septembre 1671, pour cinq ans. Ce premier concours avait pour sujet d'éloquence *De la Gloire;* ce fut Mlle de Scudéry qui l'emporta ; et pour sujet de vers *Le Duel aboli.* La couronne fut décernée à La Monnoye, plus tard académicien. Ce premier volume a eu, à notre connaissance, au moins quatre autres éditions : deux par Cauterot, acquéreur du fonds Le Petit en 1686, et deux par J.-B. Coignard, successeur de P. Le Petit, comme imprimeur de l'Académie. Nous en décrirons trois dans les collections Cauterot et Coignard, et nous ne signalerons ici que la quatrième; édition isolée par Cauterot en 1693, in-12, avec le même titre et suivie d'un extrait des règlements de l'Académie sur les prix et d'une liste des sujets proposés depuis 1671 jusqu'en 1685 (382 p.).

Les autres volumes publiés successivement par P. Le Petit portent un titre différent du premier : *Recueil de plusieurs pièces d'éloquence et de poésie présentez à l'Académie françoise pour le prix de l'année* 1673. — Paris, P. Le Petit, etc. 1673, in-12 (200-36 p.), avec pagination séparée pour la prose et pour les vers. Le privilége est du 22 août 1673, pour sept ans. — *Id.* pour l'année 1675. Paris, 1675 (374 p.), à pagination suivie pour la prose et les vers, avec nouveau privilége du 29 août 1675, pour dix ans. — *Id.* pour l'année 1677. Paris, 1677 (192 p.). — *Id.* pour l'année 1679. Paris, 1679 (154 p.). — *Id.* pour l'année 1681. Paris, 1681 (XXII-136 p.), suivi du « discours prononcé à l'Académie françoise pour la distribution des prix par M. Doujat, directeur, le jour de saint Louis 1681, » à pagination spéciale. — *Id.* pour l'année 1683. Paris, 1683 (74 p.). — *Id.* pour l'année 1685. Paris, 1685 (96 p.). — Cela fait en tout huit volumes. Pierre Le Petit mourut en 1686 ; mais nous joindrons à sa collection le volume suivant qui ne se rattache pas aux collections ultérieures : *Recueil de plusieurs pièces d'éloquence et de poésie, présentez à l'Académie françoise pour les prix de* 1687 donnez le jour de la saint Louis de la mesme année, avec plusieurs autres discours qui y ont esté prononcez. — A Paris, en la boutique de Pierre Le Petit, chez Jean Villette, le fils, rue

Saint-Jacques, à la Croix-d'Or. 1687, in-12 (440 p.). Achevé d'imprimer le 15 juillet 1688 (*sic*). En sorte que la collection Pierre Le Petit se compose en somme de neuf volumes[1].

72. — *Collection Cauterot.* — Quelque temps après la mort de Pierre Le Petit, Jean Cauterot acquit son fonds et son privilége et réimprima tous les précédents recueils en collection tomée ainsi qu'il suit : *Recueil de plusieurs pièces d'éloquence et de poésie présentez à l'Académie françoise* pour le prix de l'année 1671. Tome premier. A Paris, chez Jean Cauterot et Louis Guérin, rue Saint-Jacques, à l'Image Saint-Pierre, s. d. (1687), 520 p. Ce tome premier, quoique le titre ne porte que l'indication de l'année 1671, contient aussi le concours de l'année 1673, sans pagination spéciale, mais avec un frontispice distinct, suivi du privilége obtenu par Pierre Le Petit en 1675. — *Id.* pour l'année 1675. Tome second, s. d. (1687) 577 p. Contenant les trois concours de 1675, 1677 et 1679, à pagination continue et avec faux-titres spéciaux pour chaque année. — *Id.* pour l'année 1681. Tome troisième, s. d. (1689) 756 p., contenant les cinq concours de 1681, 1683, 1685, 1687 et 1689, avec faux-titres spéciaux. — Le concours de 1681 est suivi d'un cantique de Charpentier et du discours de Doujat précédemment cité; celui de 1687 des *discours de réception* de l'abbé de Choisy et du duc de Saint-Aignan; celui de 1689 de plusieurs discours « qui ont esté prononcez et de plusieurs pièces de poësie qui ont esté leues dans l'Académie en différentes occasions. »

A cette époque, Cauterot céda son privilége à J.-B. Coignard, nommé imprimeur de l'Académie, qui continua pendant quelque temps cette série tomée. On a ainsi deux autres volumes : *Recueil*, etc., pour l'année 1691, *avec plusieurs discours qui y ont esté prononcez et plusieurs pièces de poësie qui y ont esté leues en différentes occasions*. Tome quatrième. Paris, veuve J.-B. Coignard, imprimeur du roy, rue Saint-Jacques, à la Bible-d'Or, et J.-B. Coignard, fils, imprimeur du roy et de l'Académie, rue Saint-Jacques, au Lion-d'Or. 1691, in-12, 600 p., dont 300 pour le concours de 1691 et 300 pour le concours de 1693, — ce qui prouve que le livre a été imprimé en deux parties, puisque le titre est antidaté de deux ans sur la fin du volume. — *Id.* pour les années 1695 et 1697. Tome cinquième. A Paris, J.-B. Coignard. 1700, in-12 (600 p.). Cette série tomée, qui comprend cinq volumes, n'a pas été continuée.

73. — *Collection Coignard.* — En succédant à Pierre Le Petit, comme imprimeur de l'Académie française, Coignard prit le parti de joindre aux pièces couronnées dans les concours, tous les discours prononcés et toutes les pièces lues en différentes occasions, soit en séance de l'Académie, soit dans les députations. C'est ce qui rend sa collection très-précieuse. Il réimprima, du reste, tous les volumes antérieurs, mais avec le libellé des titres anciens, de sorte que la mention des pièces académiques ne s'y trouve qu'à partir de 1687; et le volume du concours de 1687, dans sa série, contient toutes les harangues prononcées depuis 1670 jusqu'en 1685. On y joignit même plus tard les panégyriques de saint Louis prononcés annuellement devant l'Académie par des orateurs non académiciens, les pièces d'éloquence et de poésie envoyées annuellement par l'Académie de Soissons d'après ses statuts, diverses pièces adressées par d'autres académies provinciales, etc. La collection Coignard est une véritable encyclopédie académique pendant un siècle presque entier. Il y a un certain nombre de variantes dans les titres des différents volumes, en particulier au moment des successions des différents Coignard;

I. Il est bon d'ajouter que presque toutes les pièces de poésie ou d'éloquence couronnées par l'Académie depuis l'origine ont été publiées isolément : mais il nous a semblé qu'il n'était utile de donner ici que la bibliographie de leurs recueils.

mais nous ne reproduirons pas toutes ces variantes, qui ne changent en rien le fond de l'intitulé. Un grand nombre des volumes de la collection a dû être réimprimé plusieurs fois, en sorte qu'il est très-rare de trouver des collections d'édition uniforme. Nous n'en connaissons qu'une seule complète, en quarante-trois volumes, à la bibliothèque de l'Arsenal. Brunet n'en connaissait que trente-neuf. A la bibliothèque nationale, on n'en a que trente-sept; la nôtre en a quarante et un, et la bibliothèque de l'Institut possède bien le quarante-troisième, mais on n'a pas pu nous présenter le n° 42. Quoi qu'il en soit, voici l'énumération rapide de tous les volumes de la collection, en remarquant qu'aucun titre des volumes Coignard proprement dits ne porte de tomaison, mais que la date de leurs premières éditions et leur nombre sont indiqués à partir de 1725. C'est la veuve Regnard qui commença la tomaison des volumes, à partir du quarantième.

I. — *Recueil de quelques pièces de prose et de vers*, faites pour les prix qui avoient été proposez de la part de l'Académie françoise en 1674. Paris, J.-B. Coignard, 1696 et 1715, in-12 (368 p.)

II. — Concours de 1673. Paris, Veuve J.-B. Coignard et J.-B. Coignard fils, 1694 (260 p.) et J.-B. Coignard, 1715 (260 p.)

III. — Concours de 1675. Paris, J.-B. Coignard, 1695, 1698, 1719 et 1721, in-12 (338 p.).

IV. — Concours de 1677 et de 1679. — Les deux concours ont été édités séparément par Coignard, le premier en 1695 (192 p.), le second en 1696 (166 p.), avec la harangue de Rose au roi pour la paix; mais l'édition de 1719, qui constitue les volumes de la série générale, les a réunis ensemble en un volume de 354 pages, à pagination continue.

V. — Concours de 1681, 1683 et 1685. — Ces trois concours ont aussi été édités séparément par Coignard, le premier en 1697 (144 p.); le second en 1698 (80 p.) et 1720 (112 p.); le troisième en 1698 (122 p.); mais l'édition de 1719, qui constitue les volumes de la série générale, les a réunis en un volume unique à pagination continue (306 p.).

VI. — Concours de 1687. — Éditions de 1697 et 1724 (318 p.). C'est ce volume qui contient pour la première fois la collection des harangues académiques depuis 1670 jusqu'en 1685.

VII. — Concours de 1689. — Éditions Coignard, en 1689, 1705 et 1720 (336 p.). — C'est le volume de l'édition de 1689 qui porte la mention de la cession par Cauterot des anciens priviléges de Pierre le Petit, à J.-B. Coignard.

VIII. — Concours de 1691. — Éditions Coignard en 1691, 1698 (324 p.) et 1721 (316 p.). — Coignard Ier était mort en 1689; sa veuve, puis Coignard II lui succédèrent. C'est Coignard II qui a publié l'édition de 1691.

IX. — Concours de 1693. — Éditions de 1693, 1708 et 1729 (364 p.).

X. — Concours de 1695. — Édition de 1695 (268 p.).

XI. — Concours de 1697. — Édition de 1697 (302 p.).

XII. — Concours de 1699. — Édition de 1699 (180 p.). On supprime, à partir de ce moment, les pièces de poésie lues en-dehors des concours, et le titre porte simplement, après *Recueil*, etc. : « *avec plusieurs discours qui ont été prononcez* dans l'Académie françoise, en plusieurs occasions. » Il y a eu deux éditions à la même date et avec des monogrammes différents. L'une des deux, comprenant 192 pages, se termine par une liste des membres de l'Académie avec les prédécesseurs de chacun.

XIII. — Concours de 1701. — Édition J.-B. Coignard, 1701 (266 p.) sans liste à la fin, et 2e édition, Veuve Brunet, imprimeur-libraire de l'Académie. 1761, in-12 (246 p.).

XIV. — Concours de 1703. — Nouveau titre; on rétablit les pièces de vers

lues en séance : « *Recueil des pièces d'éloquence et de poésie* qui ont remporté les prix de l'Académie en l'année 1703, avec les discours et pièces de poésie prononcés ou lues dans l'Académie. » — Paris, J.-B. Coignard, 1703 (270 p.), 1709 et 1721 (320 p.), et Veuve Brunet, 1762, in-12 (320 p.).

XV. — Concours de 1704. — Encore quelques variantes au titre. Deux édit. : J.-B. Coignard, 1704 et J.-B. Coignard fils, 1725 (260 p.).

XVI. — Concours de 1705. — Éditions J.-B. Coignard, 1705 et J.-B. Coignard fils, 1730 (240 p.).

XVII. — Concours de 1707. — Édition J.-B. Coignard, 1707 (228 p.), avec les pièces envoyées pour la première fois par l'Académie de Soissons, à pagination séparée (28 p.) ; — 2e édition, J.-B. Coignard fils, 1726 (256 p.).

(*A suivre.*) René Kerviler.

CHRONIQUE

M. Pierre Laurentie, né au Houga (Gers), le 21 janvier 1793, est mort à Paris, le 9 février 1876. A l'âge de treize ans, il entra au collége de Saint-Sever. Il y fit de solides études et y demeura ensuite comme régent de sixième, puis de rhétorique. La vocation littéraire apparut en lui de bonne heure, et s'exprima d'abord par des compositions poétiques, justement remarquées de ses supérieurs. Des stances à Mme la duchesse d'Angoulême, imprimées en 1814, à l'imprimerie ambulante qui suivait l'armée du maréchal Soult, marquèrent l'éveil de sa vocation royaliste. Le duc d'Angoulême venait d'entrer en France. La maison de Bourbon apportait à la nation, brisée par tant d'années d'une guerre incessante et en proie à l'invasion attirée sur elle par les revers de Napoléon, l'espérance du salut qu'elle sut si promptement réaliser. M. Laurentie comprit, comme tous les hommes sensés de sa génération, qu'elle était l'unique ressource de la France agonisante, et il se rangea avec un patriotique enthousiasme à l'opinion qu'il a honorée par une longue vie de labeur et de fidélité. Il vint à Paris en 1816, et ayant été présenté à M. Michaud, directeur du journal *la Quotidienne*, il fut, en 1817, attaché à la rédaction de cette feuille, dont il fut le collaborateur assidu, et dont, à la fin de la Restauration, il devint à son tour le directeur, lors de la retraite de M. Michaud. Il occupa dans l'administration royale divers emplois. Mais l'instruction publique avait ses préférences. Il fut répétiteur à l'École polytechnique, et, sous le ministère de Mgr Frayssinous, inspecteur général de l'Université. Il contribua à la fondation de la Société des bonnes lettres, et prit une part brillante à ses réunions, où il fut témoin des premiers succès de Victor Hugo. Membre de l'*Association pour la défense des intérêts catholiques*, il se joignit au groupe qui défendait, contre les prétentions d'un gallicanisme dangereux et suranné, la pureté de la foi romaine, et fut en communion d'idées et en relations amicales avec M. de La Mennais. Après 1830, il continua à combattre avec une noble énergie pour la liberté religieuse et, en particulier, pour la liberté d'enseignement ; il ne suivit, ni dans ses erreurs religieuses ni dans ses erreurs politiques, ce même groupe et son chef, qui fondèrent alors le fameux journal *l'Avenir*. Demeuré purement catholique et purement royaliste, M. Laurentie défendit d'abord la cause de la légitimité dans deux journaux créés par lui, le *Rénovateur* et le *Courrier de l'Europe*, puis il reprit la direction de *la Quotidienne*, qu'il n'a plus quittée jusqu'à sa mort. C'est, en effet, ce même journal qui s'appelle aujourd'hui l'*Union*. L'énergie

et le talent qu'il y a dépensés, sans jamais épuiser l'incroyable vigueur d'une intelligence demeurée jeune jusque dans l'extrême vieillesse, ont à peine besoin qu'on les rappelle, tant ils demeurent présents à tous ceux qui ont quelque souci des choses de l'intelligence. M. Laurentie avait une force de travail bien supérieure à sa tâche quotidienne. Aussi se délassait-il de ses labeurs de polémiste par d'autres labeurs, où l'histoire et la philosophie occupaient le premier rang. On trouvera plus loin la liste de la plupart de ses ouvrages. Ils sont écrits, comme tout ce qui est sorti de sa plume, dans une langue forte et savante, nourrie de la substance des grands modèles qu'il méditait jour et nuit. Tacite et Bossuet étaient ses auteurs préférés. Il avait le goût du latin, et sa prose en témoigne. La poésie, par où s'étaient fait jour les premières aspirations de son talent, lui demeura chère. Il n'a jamais cessé de la cultiver. L'*Union* publiait parfois de courtes pièces signées de la lettre *L*, et qui sont de M. Laurentie. Durant sa dernière et cruelle maladie, qui l'a tué sans l'abattre, il trompait les longues heures de l'insomnie en mettant sur leurs pieds quelques vers latins. Il avait, avec le goût des lettres, celui des beaux-arts. Il savait très-bien la musique et a composé aussi, en ce genre : plusieurs morceaux qu'on chante dans nos églises sont de lui. Il avait écrit des airs pour plusieurs poésies anciennes et, notamment pour la célèbre ballade de Charles d'Orléans : *le Renouveau*. Mais ces talents aimables semblent comme effacés sous la grandeur de son caractère de chrétien et de royaliste, auquel ses adversaires, comme ses amis et ses disciples, se sont plu à rendre hommage par leurs éloges publics, et par leur concours respectueux autour du cercueil du vénéré doyen de la presse française.

Voici quelles ont été les productions littéraires de M. Laurentie : *De l'éloquence politique, de son influence dans les gouvernements populaires et représentatifs*. Paris, 1819, in-8, et 1821. — *De l'Université*, extrait de la *Quotidienne*, in-8, 1820. — *Études littéraires et morales sur les historiens latins*. Paris, 1822, 2 vol. in-8. Une deuxième édition, très-augmentée, a paru sous le titre de *Histoire, morale et littérature*. 1840, 2 vol. in-8. — *De la justice au dix-neuvième siècle*. Paris, 1822, in-8. — *Questions du jour*. Paris, 1823, in-8. — *Considérations sur les constitutions démocratiques et en particulier sur la charte portugaise par rapport à la politique de l'Angleterre et de l'Europe*. Paris, 1826, in-8. — *Introduction à la philosophie, ou traité de l'origine de la certitude des connaissances humaines*. Paris, 1826, in-8. — *Methodus nova instituendæ philosophiæ*. Paris, 1827, in-8; 2e éd., 1830. — *Rapports présentés au Conseil général de la Société catholique des bons livres*, par M. Laurentie, secrétaire de la direction, 1827, in-12; 1829, in-8.— *De la persécution de l'Église catholique au sujet des ordonnances sur les petits séminaires*. 1828, in-8, deux éditions. — *De l'Étude et de l'Enseignement des lettres*. Paris, 1828 et 1851, in-8. — *Vie d'Agricola*. Traduction de Tacite. Paris, 1829, in-18, insérée dans les *Historiens latins*. —*De la légitimité et de l'usurpation*. Paris, 1830, in-8. — *Notice sur M. l'abbé Jourdan, ancien recteur de l'Académie de Pau*. 1831, in-8. — *De la Révolution en Europe*. Paris, 1832, in-8. — *Histoire des ducs d'Orléans*. Paris, 1832-34, 4 vol. in-8. — *Lettres sur l'éducation*. Paris, 1835, in-18. — *Lettres à un père sur l'éducation de son fils*. 1836, in-18. — *Lettres à une mère sur l'éducation de son fils*. Paris, 1836, in-18. — *Lettres à un curé sur l'éducation du peuple*. Paris, 1838, in-18. — *Histoire de France*. Paris, 1839-55, avec un complément en deux volumes (1855) sous le titre d'*Histoire de la Révolution, du Consulat et de l'Empire*, 1857 et 1873, 8 vol. in-8; 1858, 8 vol in-12. — *Théorie catholique des sciences. Introduction à l'Encyclopédie du dix-neuvième siècle*. Paris, 1841, in-8. — *Liberté d'enseigne-*

ment. Paris, 1844, in-8. — *Liberté d'enseignement; lettres à M. Thiers.* Paris, 1845, in-8. — *Un chapitre de rhétorique. De la convenance du style.* Paris, 1849, in-32. — *A mon pays.* Auch, 1849, in-8. — *De la démocratie et des périls de la société.* Paris, 1849, in-16. — *De l'esprit chrétien dans les études.* Paris, 1852, in-8. — *La Papauté, Réponse à M. de Tutcheff, conseiller de S. M. l'Empereur de Russie.* Paris, 1852, in-32. — *Le Pape et le Czar.* Paris, 1852, in-8. — *Notice nécrologique sur M. Hipp. de la Porte.* 1852, in-8. — *Dona Isabelle.* 1855, in-8. — *Notice sur Choron et son École.* Extrait de la *Maîtrise.* Paris, 1858, in-8. — *Les Rois et le Pape.* Paris, 1860, in-8. — *Rome et le Pape.* Paris, 1860, in-8. — *Rome (Rome est à moi).* Paris, 1861, in-8. — *Histoire de l'Empire romain, avec une introduction sur la Révolution romaine.* Paris, 1861-62, 4 vol. in-8. — *L'athéisme scientifique, réponse à M. Renan.* Paris, 1862, in-8. — *Le Livre de M. E. Renan sur la vie de Jésus.* Paris, 1863, in-8. — *Le duc de Lévis.* Paris, 1863, pet. in-8. — *Philosophie de la prière.* Paris, 1864, in-18. — *Mélanges.* Paris, 1866, 2 vol. in-8. — *Épisode de l'émigration française.* Paris, 1869, in-8. — *L'Athéisme social et l'Église, schisme du monde nouveau.* Paris, 1869, in-8. — *Lettres sur Rome,* par Henry de Riancey, précédées d'une *biographie* de l'auteur, par P. S. Laurentie. Paris, 1870, in-8. — *Les Crimes de l'éducation française.* Paris, 1872, in-8. — M. Laurentie a fourni au *Plutarque français* l'article sur « Philippe de Commines. » Il a donné l'*Introduction* à « l'Histoire des Papes jusqu'à nos jours, » par Beaufort, et à *Pont-Levoy, son abbaye, son école,* album, par MM. Léon Rabillon et Raymond Pornin. Il a encore écrit : *Politique royale en France* (in-32), qui a eu cinq éditions. Il a écrit dans le *Journal des connaissances utiles;* — le *Journal des jeunes personnes;* — l'*Encyclopédie du XIXe siècle;* — le *Dictionnaire de la conversation.* Il a dirigé la publication d'une *Bibliothèque choisie* (22 vol. in-18), dans laquelle il a donné lui-même avec des préfaces : *Choix de dialogues des morts* (1829); — *L'Esprit de Montaigne* (1829); — *Historiens latins; Tite-Live, Salluste, Tacite* (1829); — *Lettres d'Euler* (1829); — *Œuvres choisies de Madame de Lambert* (1829); — *Choix de Plutarque* (1830). Et avec Charles Nodier : *Les trois conjurations : Fiesque, Wolstein, les Espagnols contre Venise* (1830). En 1829, il a publié une édition du *Traité du choix et de la méthode des Études* (in-18), de l'abbé Fleury, dans la Bibliothèque des familles chrétiennes. En 1820, il écrivait dans les *Lettres champenoises, ou correspondance morale et littéraire,* rédigée par MM. Michaud, de Feletz, O'Mahony, Mely-Janin, Laurentie, Saint-Prosper, etc., qui ont paru jusqu'en 1823; en 1850, il avait entrepris la publication de l'*Autorité,* revue critique de la révolution politique, philosophique et littéraire, qui n'a eu que trois livraisons.

— M. Henri-Joseph-Guillaume Patin, né à Paris, le 21 août 1793, est mort dans cette même ville, le samedi 19 février 1876. Ancien élève de l'École normale, il y fut nommé, en 1815, maître de conférences de littérature ancienne et moderne. Il avait été reçu docteur ès lettres l'année précédente. Le sujet de sa thèse était : *De l'usage des harangues chez les historiens.* En 1818, il devint professeur de rhétorique au collége Henri IV. En 1830, M. Villemain le choisit pour son suppléant à la faculté des lettres, où il fut chargé, en 1833, après la mort de Lemaire, du cours de poésie latine. En 1865, il succéda comme doyen, à M. Victor Leclerc. Il fut, sous Louis-Philippe, bibliothécaire du palais de Meudon (1840), puis de celui de Versailles (1847). En 1842, il avait été élu membre de l'Académie française dont il devint secrétaire perpétuel en 1871. Il fut élevé, en 1874, au grade de grand-officier de la Légion d'honneur. C'était moins un critique délicat,

un écrivain distingué, qu'un littérateur proprement dit. M. Patin a relativement peu produit. Ses premiers ouvrages, un discours sur la vie et les œuvres de l'historien de Thou, les éloges de Bossuet, de Le Sage, de Bernardin de Saint-Pierre furent écrits pour des concours académiques. De 1841 à 1843, il publia ses *Études sur les tragiques grecs*, livre justement estimé ; vers 1859, une traduction d'Horace, et en 1869, une *Étude critique sur la poésie latine*. M. Patin est mort dans la pleine lumière de la foi catholique et fortifié de tous les secours de la religion.

Voici la liste des publications de M. Patin : *Usage des harangues chez les historiens* (Paris, 1814, in-4) ; — *Éloge de Bernardin de Saint-Pierre* (Paris, 1816, in-8) ; — *Éloge de Le Sage* (Paris, 1822, in-4) ; — *Discours sur la vie et les ouvrages de J.-A. de Thou* (Paris, 1824, in-4) ; — *Éloge de Bossuet* (Paris, 1827, in-4) ; — *Mélanges de littérature ancienne et moderne* (Paris, 1840, 2 vol. in-8) ; — *Études sur les tragiques grecs* (Paris, 1841-43, 3 vol. in-8 ; 1857 et 1865, 4 vol. in-8 et in-12) ; — *Traduction des œuvres d'Horace* (Paris, 1860, 2 vol. in-12) ; — *Discours de réception à l'Académie française de M. Dufaure.* Réponse de *M. Patin*, 7 avril 1864 (Paris, 1864, in-8) ; — *Discours de réception à l'Académie française de M. Claude Bernard* et *Réponse de M. Patin*, 27 mai 1869 (Paris, 1869, in-8) ; — *Œuvres choisies de Th. Loyson, publiées par M. Grimaud, avec une lettre du P. Hyacinthe, et des notices bibliographique et littéraire par MM. Patin et Sainte-Beuve* (Paris, 1869, in-8) ; — *Études sur la poésie latine* (Paris, 1869, 2 vol. in-12) ; — *Valérius Caton* (Saint-Germain, 1869, in-8) ; — *Poésies d'Hésiode*, traduction nouvelle (Paris, 1875, in-8). — Il a écrit de nombreux articles dans le *Lycée français* (1819-20), — le *Répertoire de la littérature* (depuis 1824), le *Globe*, la *Revue Encyclopédique*, la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal des savants* (depuis 1838), etc.

— La science vient de faire une perte considérable en la personne de M. Adolphe-Théodore Brongniart, doyen de la section de botanique à l'Académie des sciences, professeur de botanique (anatomie et physiologie) au Muséum d'histoire naturelle, inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur, ancien membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, vice-secrétaire de la Société centrale d'agriculture, président honoraire de la Société centrale d'horticulture, mort à l'âge de soixante-quinze ans, le 18 février dernier. Comme savant, M. Brongniart exerçait, depuis quarante ans, une influence prépondérante sur l'enseignement de la botanique. Né, pour ainsi dire, au Muséum, où Alexandre Brongniart, son père, professait la géologie, allié à d'autres familles de professeurs, beau-frère de M. Dumas, l'illustre chimiste, il s'était placé, très-jeune encore au premier rang de la science par des travaux qui ont exercé une action puissante sur la marche de la science, bien qu'ils n'aient pas été très-nombreux. Il publiait, à l'âge de vingt-un ans, son premier mémoire sur la classification et la distribution des végétaux fossiles, et doit être regardé comme le fondateur de cette branche de la science qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de paléontologie végétale, qu'il a résumée dans son *Histoire des végétaux fossiles* (1826) et sur laquelle, il y a six mois encore, il a donné à l'Académie des sciences un mémoire plein des déductions les plus remarquables. Comme physiologiste, il a éclairci par son *Mémoire sur la génération et le développement de l'embryon dans les végétaux phanérogames* (1827), l'une des questions les plus délicates sur laquelle la science ait eu à se prononcer.

D'abord professeur agrégé à la faculté de médecine, M. Ad. Brongniart

fut bientôt appelé à suppléer au Muséum, Desfontaines devenu aveugle (1829), puis à le remplacer définitivement dans sa chaire au Muséum, comme à l'Académie des sciences (1834). La replantation de l'École de botanique, faite par lui en 1843, sur un plan différent du précédent, lui donna l'occasion d'appliquer un principe nouveau dans la méthode naturelle, la suppression des apetales de Jussieu, et leur répartition parmi les autres groupes de plantes dicotylédones, principe duquel découlent presque toutes les modifications qu'on fait encore aujourd'hui subir au *Genera plantarum*. Le système de M. Brongniart a été résumé par lui, dans une brochure célèbre, *Énumération des genres de plantes cultivées au Muséum de Paris, suivant l'ordre établi dans l'école de botanique en* 1843 (Paris, 1843); dont une deuxième édition a paru en 1850. Comme descripteur, M. Brongniart a publié, outre des mémoires sur les bruniacées, les rhamnées et les broméliacées, la *Botanique du voyage autour du monde, exécuté sur la corvette la Coquille* (Paris, Arthus Bertrand, 1829), et il s'est occupé très-fructueusement, avec le concours de son aide-naturaliste A. Gris et de plusieurs botanistes, de la flore de notre colonie dans l'Océan austral, la Nouvelle-Calédonie. M. Brongniart était l'un des derniers représentants d'une époque où les savants pouvaient encore embrasser dans toute son étendue le champ de la science qu'ils cultivaient. Il en a donné, il y a quelques années une preuve, en publiant le *Rapport sur les progrès de la botanique phytographique* (Paris, Hachette, 1868), qui fait partie, avec le rapport de M. Duchartre, sur les progrès de la botanique physiologique, de la collection publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique, à l'imprimerie impériale, à l'occasion de l'exposition universelle.

— M. l'abbé Edmond de Cazalès vient de mourir, le 21 janvier, chez son frère, en Bretagne, où il s'était retiré depuis quelque temps. Il était né le 21 août 1804, à Grenade-sur-Garonne (Haute-Garonne). C'est une des existences les plus curieuses que l'on puisse rencontrer. Après ses études, commencées dans le Midi, achevées à Paris, il parut à la cour comme page du comte d'Artois; peu après, on le trouve officier de dragons, puis attaché au cabinet du ministre de la guerre, le duc de Clermont-Tonnerre. Il quitte les armes pour entrer dans la magistrature ; de 1827 à 1829, il est juge-auditeur à Provins. Il abandonne la magistrature pour s'attacher à La Mennais, dont il fut un des premiers à se détacher, frappé surtout de son manque de cœur. Il se donne alors à la littérature, se lie avec une foule d'écrivains et entretient une curieuse correspondance, écrit dans une foule de revues, voyage dans l'Europe entière, apprend à parler l'anglais, l'allemand et l'italien, en même temps qu'il possède le grec et l'hébreu, fonde le premier *Correspondant* avec MM. Wilson, de Caux et Lenormant, et prend place dans une chaire de l'université catholique de Louvain, où il fait un cours sur l'histoire générale de la littérature. Il passe à l'étude de la théologie, qu'il fait à Rome, et il est ordonné prêtre en 1843. Il débuta pour la vie religieuse dans un ordre où il resta peu de temps, et fut appelé par l'évêque de Montauban à la direction de son grand séminaire. Il fut enlevé de ce poste en 1848 pour aller représenter à la Chambre le département du Tarn-et-Garonne. Il s'y montra surtout énergique défenseur de la liberté d'enseignement. Le coup d'Etat le rendit à une vie plus calme : il fut nommé un peu plus tard chanoine de la cathédrale de Versailles.

Ses œuvres principales sont : *Le Mois de juin consacré à honorer le précieux sang de N.-S. Jésus-Christ*, traduit de l'italien avec une *Notice sur Gaspard de Bufalo* (Paris, 1845, in-32). — *Études historiques et politiques sur l'Allemagne contemporaine* (Paris, 1853, in-12), parues d'abord dans la *Revue des*

Deux-Mondes.— La douloureuse passion de N.-S. d'après les révélations d'Anne-Catherine Emmerich, traduction de l'allemand de Clément Brentano (30 éditions). — *Vie de la sainte Vierge*, traduit du même. 1 vol. Sagnier (Paris, 1853, in-12). — *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, traduit du même (Paris, 1866, 6 vol. in-12). — *Vie de la sœur Emmerich*, traduit du P. Schmœger (1870, 3 vol. in-8). — *Nos maux et leurs remèdes* (Paris, 1875, in-12). On a encore de lui un *Discours sur les avantages de l'éducation religieuse dans les classes pauvres*, lu à l'Académie catholique de Rome, en 1844. Une partie de son cours, professé à Louvain, a paru dans l'*Université catholique*, dirigée par M. Bonnetty. Il a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, de 1838 à 1842, des études sur l'Allemagne et sur les établissements russes dans l'Asie occidentale. Il a donné une active collaboration au *Correspondant* : Études sur la réforme, sur le divorce, sur la condition des classes pauvres en Angleterre. Il a aussi écrit, dans l'*Univers, les Annales de philosophie chrétienne*, l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*.

— M. Charles-Edmond-Henri DE COUSSEMAKER, né à Bailleul (Nord), le 19 avril 1805, vient de mourir à Lille. En même temps qu'il étudiait le droit pour entrer dans la magistrature, il suivait les cours du Conservatoire de musique. Ses loisirs de magistrat étaient consacrés, soit à composer des œuvres musicales, soit à écrire des mémoires sur des questions d'archéologie se rapportant presque toujours à la musique. Il était correspondant du Comité des travaux historiques institué au ministère de l'Intérieur, président du Comité de la langue flamande, membre de l'Académie royale de Belgique et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. de Coussemaker a publié : *Mémoire sur Hucbald et ses traités de musique* (1841 in-8), *suivi de recherches sur la notation et sur les instruments de musique*; — *Notice sur les collections musicales de la bibliothèque de Cambrai* (1843) *et des autres villes du département du Nord* (paru d'abord dans les Mémoires de la Société d'Émulation de Cambrai ; — *Histoire de l'harmonie au moyen âge* (1852), couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; — *Chants populaires des Flamands de France, avec les mélodies originales* (Gand, 1856, in-8) ; — *Chants liturgiques de Thomas à Kempis* (Gand, in-8, 1856) ; — *L'Harmonie au moyen âge* (1857, in-4), extrait des *Annales archéologiques*; — *Notice sur un manuscrit musical de la bibliothèque de Saint-Dié* (Lille, 1859, in-8) ; — *Drames liturgiques du moyen âge* (Rennes, 1860, in-4) ; — *Orfévrerie du treizième siècle. Châsse et croix de Bourbecques*, (Lille, 1861, in-4); — *Essai historique sur le Hoop* (Lille, 1862, in-8) ; — *Les harmonistes des douzième et treizième siècles* (Lille, 1864, in-8); — *L'Art harmonique aux douzième et treizième siècles* (Lille 1865, in-4) ; — *Traités inédits sur la musique, au moyen âge* (1865, in-4) ; — *Scriptorum de musica medii ævi novam seriem a Gerbertino alteram collegit* (1865-67, 3 in-4). M. de Coussemaker a traduit de l'allemand *le Voyage historique dans le Nord de la France*, de Bethmann.

— M. Louis Marcein, comte de CARNÉ, de l'Académie française, est mort le 11 février dernier, à Quimper, où il était né le 17 février 1804. Il entra, sous la Restauration, dans la carrière diplomatique. En 1839, il fut envoyé à la Chambre, où il lutta en faveur de la liberté d'enseignement et des associations religieuses. La révolution de 1848, qui le surprit (voir son livre sur les *Fondateurs de l'unité nationale*), le fit rentrer dans la vie privée et le ramena à la culture exclusive des lettres. Il fut nommé, en 1863, membre de l'Académie française, où il fut reçu par M. Viennet ; il succédait à M. Biot et avait pour concurrent M. Littré, dont les opinions matérialistes causaient alors un juste effroi.

Voici quels sont les ouvrages publiés par M. de Carné : *Du système de l'équilibre, à l'occasion de la nationalité polonaise* (Paris, 1831, in-8) ; — *Vues sur l'histoire contemporaine* (Paris, 1833, 2 vol. in-8) ; — *Vues des intérêts nouveaux en Europe, depuis la Révolution de* 1830 (Paris, 1838, 2 vol. in-8) ; — *Du gouvernement représentatif en France et en Angleterre* (Paris, 1841, in-8) ; — *Études sur l'histoire du gouvernement représentatif en France, de* 1789 *à* 1848 (Paris, 1855, 2 vol. in-8) ; — *Études sur les fondateurs de l'unité nationale* (Paris, 1848, 2 vol. in-8), réimprimé sous ce titre : *Les Fondateurs de l'unité française* (Paris, 1856, 2 vol. in-8) ; — *Un drame sous la Terreur. Guiscriff, précédé d'une notice historique sur la Chouannerie* (Paris, 1856, in-12) ; — *La Monarchie française au dix-huitième siècle; Études historiques sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV* (Paris, 1859, in-8) ; — *Discours de réception à l'Académie française, avec la réponse de M. Viennet* (Paris, 1864, in-8) ; — *L'Europe et le second empire* (Paris, 1865, in-12) ; — *Les États de Bretagne et l'Administration de cette province jusqu'en* 1789 (Paris, 1868, 2 vol. in-8) ; — *Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration* (Paris, 1872, in-8) ; — *Théophile Foisset* (Paris, 1873, in-8) ; — *Étude sur la vie et les ouvrages de Chateaubriand* (Paris, 1875, in-8). A tous ces ouvrages, il faut ajouter de nombreux articles dans le *Correspondant*, dont il fut un des premiers écrivains et qui insérait encore ses travaux en 1875 ; dans la *Revue des Deux-Mondes*, dont il rédigea quelque temps la quinzaine politique ; — la *Revue européenne*, l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, le *Dictionnaire de la Conversation*, le *Journal des Débats*, l'*Ami de la Religion*. On a encore de lui un *Rapport sur les prix de vertu* (1874).

— M. Gabriel Andral, savant et médecin célèbre, né à Paris, le 6 novembre 1797, est mort le 13 février. Il était membre de l'Académie de médecine depuis 1824, et fut appelé en 1843 à l'Académie des sciences, en remplacement de Double. Reçu docteur en 1821, il fut chargé, en 1828, à la faculté de médecine de Paris, du cours d'hygiène, en 1830, du cours de pathologie interne, et il succédait à Broussais, en 1839, dans la chaire de pathologie et de thérapeutique générale. — Ses principaux ouvrages sont : *Clinique médicale* (1823-1826), qui a eu quatre éditions ; — *Précis élémentaire d'anatomie* (1829) ; — *Traité de l'Auscultation médicale et du cœur* (1836) ; — *Cours de pathologie interne* (1836) ; — *Traitement de la fièvre typhoïde par les purgatifs* (1837) ; — *Recherches sur les modifications de quelques principes du sang* ; — *Essai d'hémathologie pathologique* (1843).

— M. A. Thomé de Gamond, le fameux ingénieur qui a mis en avant le projet d'un tunnel sous-marin pour relier la France à l'Angleterre, vient de mourir à l'âge de 68 ans. Il était ancien élève de l'École d'hydrographie des Pays-Bas, et s'était spécialement consacré à l'étude du régime des eaux. Ses principales publications ont été consacrées aux questions spéciales de sa carrière d'ingénieur : *Étude pour l'avant-projet d'un tunnel sous-marin entre l'Angleterre et la France* (1857, in-4) ; — *Carte d'étude pour le tracé et le profil du canal de Nicaragua*, etc. (1859, in-4) ; — *Mémoire sur le projet de chemin de fer de Seine-et-Oise, type de chemin de fer à bon marché*, etc. (1865, in-4) ; — *Mémoire sur le projet d'agrandissement de la ville de Lisbonne*, etc. (publié en français, en anglais et en portugais, in-4, 1870) ; — *Mémoire sur l'établissement de la république fédérale en France*, dédié aux cantons de la République (Paris, 1871, in-8). — *Mémoire sur le régime général des eaux courantes* (Paris, 1871, in-8) ; — *Mémoire sur le projet de rétablissement du port de Narbonne*, etc. (in-4, 1872). Il avait publié, en 1870, les *Poésies intimes* de Mlle C. Goupy, recueil posthume distribué à la famille et aux amis de l'auteur.

— Le R. P. Auguste Gilliodts, né à Bruges, le 15 mars 1798, est mort à Alost, le 2 janvier 1876. Il était entré dans la Compagnie de Jésus le 9 octobre 1818. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Souvenir de la retraite à l'usage de la jeunesse* (Gand, 1841, in-18; 16e édition, Tournai, 1858; nouvelle édition revue et augmentée, Le Mans, 1875); — *Vruchten der geestelyke Oefeningen tot nut Jeugd* (Gand, 1842); — *Congrégation de la bonne mort, érigée dans les églises de la Compagnie de Jésus en Belgique* (Gand, 1857, in-18; — 3e édition, 1858), traduit en flamand; — *Stimuli divini amoris seu expositio et explanatio titulorum Domini nostri Jesu Christi* (Gand, 1860, in-8. 2e édition, 1861); — *Praxis divini amoris seu virtutes morales Domini nostri Jesu Christi* (Gand, 1864); — *Stimuli ad colendum Deiparam* (Gand, 1869).

— Le R. P. Narcisse Larcher, né à Acquigny (Eure), le 16 octobre 1832, est mort le 22 février 1876, à l'école Sainte-Geneviève de Paris où il professait la physique et la chimie. Il était entré dans la compagnie de Jésus, le 28 septembre 1852. Il a écrit plusieurs articles, dans les *Études religieuses*, en particulier : *Les Étoiles filantes pendant la nuit du 13 novembre* (3e série, t. XIII, p. 564-585). — Il a aussi surveillé les éditions françaises de l'ouvrage du P. Secchi : *Le Soleil*.

— M. Louis Bailhache, ancien professeur au lycée du Mans, né à Saint-Laurent-des-Cuves (Manche), en 1806, est mort au Mans, le 3 octobre. Il a écrit dans plusieurs journaux et dans les bulletins de diverses sociétés savantes, et un certain nombre de travaux publiés à part : *Introduction à la littérature anglaise en France, ou première rencontre des classiques et des romantiques* (Cherbourg, 1843, in-8); — *La Genèse écrite dans les noms propres* (Valognes 1844); — *Discours prononcé le 13 août 1846 à la distribution solennelle des prix du collége du Mans*; — *Notice sur la vie et les travaux de Milton, pour servir d'introduction au Paradis retrouvé, traduit en français* (Le Mans, 1860); — *Traduction de la guirlande de Marie*, ouvrage publié en Allemagne par Mme la comtesse Hahn-Hahn, convertie à la religion catholique (Le Mans, 1861); — *Trait d'union entre les deux grandes familles des langues aryenne et sémitique* (Le Mans, 1866).

— M. Jean-Claude-Achille Guillard, docteur ès sciences, né à Marcigny-sur-Loire (Saône-et-Loire), le 28 septembre 1799, est mort le dimanche 20 février à 76 ans, à Paris. Il a écrit : *Exposé et rappel de la méthode d'émancipation intellectuelle, avec application à la lecture*, etc. (Lyon, 1829, 5 vol. in-12); — *Analyse de la langue latine* (1850); — *Formules botaniques et mémoires sur la formation des organes floraux* (1854); — *Éléments de statistique humaine* (1855); — *Biographie de L. Jacotot, fondateur de la méthode d'émancipation intellectuelle* (1860). Il a donné sa collaboration aux *Annales des sciences naturelles*, à *l'Annuaire de statistique* et au *Journal des Économistes*.

— M. Hippolyte J.-L. Dussard, né en 1798, le 4 septembre, à Morey (Jura). collaborateur de l'ancien *Temps*, du *Siècle*, du *Bulletin de Férussac*, du *Répertoire de l'industrie étrangère*, rédacteur en chef du *Journal des Économistes*, ancien préfet et ancien conseiller d'État sous le gouvernement de la République, un des promoteurs des écoles laïques, vient de mourir à Paris. Il avait été chargé par M. Dufaure d'une mission en Angleterre, pour y étudier les institutions de charité. Il a publié de l'*État financier de l'Angleterre et des mesures proposées par les whigs et les tories* (1848); — *L'Exposition universelle de Londres* (1851); — *Le Crédit et la production agricole*. Il a travaillé à la révision et à l'annotation des *Œuvres de Turgot*, dans la collection des principaux économistes. Il a traduit de l'anglais les *Principes d'économie politique* de J. Stuart Mill.

— M. l'abbé Léon-Henri Beaulieu, né à Pontvallain (Sarthe), le 3 avril 1842,

mort au Mans, le 2 octobre, auteur de l'*Année de Marie*... d'après le manuscrit d'un moine bénédictin, daté de l'année 1517 (Paris, Haton, 1870, 4 vol. in-18).

—M. Alphonse Denis, ancien maire d'Hyères, ancien député et agronome, né à Paris, le 24 décembre 1794, mort dans le courant de février. Sorti de l'École de Saint-Cyr, il servit quelque temps dans l'armée, pour ensuite se consacrer aux lettres et à l'agriculture. Il a donné la *Bague ou l'ami du mari*, comédie en vers, et *Promenades pittoresques à Hyères ou Notice historique et statistique sur cette ville, ses environs et les îles* (in-fol. 1833), dont une troisième édition, parue en 1853, est augmentée d'une dissertation médicale par le docteur Bayle. Il avait fondé, avec Abel Hugo, la *Revue de l'Orient* (1843).

— On annonce encore la mort de M. Baudry, mort à Monrétal (Canada), où il exerçait des fonctions dans la magistrature, à l'âge de 59 ans ; on lui doit un *Code des curés* (1850); il a collaboré à plusieurs recueils de jurisprudence ; — de M. Chambon, ancien conseiller général et ancien directeur des *Mélanges ocitaniques*, publiés à Montpellier, après 1830, le premier organe légitimiste dans le Languedoc, transformés plus tard en *Écho du Midi*, mort à Lunel, à l'âge de 85 ans ;— de M. Mathieu Bossin, auteur de plusieurs publications d'horticulture, mort le 2 février 1876, à Hanneucourt, près Nantes ; — de M. Charles d'Orbigny, frère d'Alcide d'Orbigny, et ancien aide-naturaliste au Muséum, auteur de publications estimées sur la géologie, mort âgé de 69 ans, à l'hôpital de la Riboisière, le 15 février.

L'abondance des matières nous force à renvoyer à la prochaine livraison les notices sur MM. le baron Séguier, Ambroise-Firmin Didot et le marquis de la Grange, tous les trois membres de l'Institut.

Institut. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — L'Académie, dans sa séance du 24 février, a procédé au remplacement de M. Mohl. Notre collaborateur M. Boutaric, chef de section aux archives nationales, professeur à l'École des Chartes, a été nommé par 20 voix, contre 10 données à M. Gaston Paris, et 7 à M. Foucart.

Écoles des langues orientales. — Le conseil de perfectionnement de l'École des langues orientales vivantes s'est réuni le 26 janvier, sous la présidence de M. Jourdain, secrétaire général du ministère de l'Instruction publique, pour procéder à la présentation de deux candidats à la chaire de grec moderne, vacante par suite du décès de M. Brunet de Presle, membre de l'Institut. M. Miller, membre de l'Institut, a été présenté en première ligne ; M. Émile Legrand, en seconde ligne. Les deux candidats ont réuni l'unanimité des voix. — Au cours de la séance, et avant de proposer les candidats, M. Schefer, administrateur, avait fait part au conseil d'une disposition testamentaire de M. Brunet de Presle, qui a légué à l'École des langues orientales tous les ouvrages de sa riche bibliothèque se rapportant à la littérature grecque moderne. Le conseil de perfectionnement, en témoignage de sa gratitude, et pour perpétuer le souvenir du généreux donateur, a décidé que les livres légués par M. Brunet de Presle formeraient un fonds spécial qui prendrait le nom de *fonds Brunet de Presle.*

— Par décret en date du 19 février, M. Miller a été nommé professeur titulaire de la chaire de grec moderne à l'école spéciale des langues orientales vivantes, en remplacement de M. Brunet de Presle.

Faculté des lettres de Paris. — M. Gazier, professeur au lycée Saint-Louis, a soutenu, en décembre 1875, ses thèses pour le doctorat ès lettres ; les sujets étaient : *De Santolii Victorini sacris hymnis*, et *les dernières années du cardinal de Retz.*

M. l'abbé Gonnet, professeur au petit séminaire de Notre-Dames-des-Champs, a soutenu, le 9 février, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De sancti Cyrilli Hierosolymitani archiepiscopi catechesibus.* — *Degré de signification en grec et en latin, d'après les principes de la grammaire comparée.*

— M. Désiré Nolen, ancien élève de l'École normale, agrégé de philosophie, a soutenu, le 25 février, les deux thèses suivantes pour le doctorat : Thèse latine : *Quid Leibnizius Aristoteli debuerit?* — Thèse française : *la Critique de Kant et la Métaphysique de Leibniz.*

Concours. — L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique (classe des lettres) offre, pour le prix de Saint-Genois, conformément à la volonté du fondateur et à ses généreuses dispositions, pour la *première période décennale* de ce concours, un prix de *quatre cent cinquante francs* au meilleur travail en réponse à la question littéraire suivante : « Indiquer les rapports qui, à diverses époques, ont existé entre la poésie flamande et le développement du sentiment patriotique national, et déterminer l'influence qu'elle a exercée dans cet ordre d'idées. » — D'après les dispositions testamentaires de feu M. de Saint-Genois, ce travail doit être rédigé *en flamand.* Il sera lisiblement écrit et adressé, franc de port, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel de l'Académie, au Musée, avant le 1er février 1877.

—La Société bibliographique met au concours les deux questions suivantes :

1° « Faire le catalogue raisonné des documents (livres ou pièces d'archives) relatifs à l'histoire des Corporations et Confréries ouvrières depuis leur origine jusqu'en 1789. »

Par *catalogue raisonné,* la Société bibliographique entend une liste méthodique, où l'indication de chaque document sera accompagnée de quelques lignes qui en préciseront la valeur. Les concurrents sont particulièrement invités à mentionner tous les statuts et règlements des anciennes corporations. Ils devront se restreindre à la France et aux pays de langue française. Sans vouloir leur imposer un plan, la Société désire, en outre, que leur travail soit divisé en deux parties : 1° Catalogue des documents, 1° *par ordre chronologique;* 2° *par ordre logique.* Ceux d'entre eux qui signaleraient les documents manuscrits auraient, dans ce concours, un avantage facile à comprendre..

Le prix est d'une valeur de 1,500 francs.

2° Faire le catalogue raisonné de tous les documents relatifs à Jeanne d'Arc, considérée sous tous les aspects. »

Ce catalogue doit comprendre les imprimés, manuscrits et monuments figurés de tout genre : livres, brochures, parties ou passages de livres et brochures, articles de revues et journaux, anciennes chroniques, actes officiels ou juridiques, extraits, lettres, pièces de théâtre, poésies, etc., peinture, sculpture, sceaux, médailles, etc.

L'indication de chaque document devra être, autant que possible, accompagnée de quelques lignes qui en préciseraient la valeur. Il importerait aussi d'en indiquer exactement la provenance et la généalogie.

Sans imposer aux concurrents aucun plan, la Société désire que le travail soit divisé en deux parties : 1° Ordre chronologique; 2° ordre logique.

Le prix est de la valeur de 1,000 francs.

Les manuscrits devront être remis au siége de la Société bibliographique, rue de Grenelle, 35, à Paris, avant le 1er avril 1877.

Ces manuscrits devront ne porter aucun nom d'auteur, et être uniquement munis d'une devise.

Cette devise sera reproduite sur une enveloppe, où chaque concurrent renfermerait l'indication de son nom et de son adresse.

Le prix sera solennellement décerné dans l'assemblée générale annuelle de la Société bibliographique.

Les mémoires couronnés seront publiés aux frais de la Société.

— L'Académie de la Rochelle a tenu, le 18 décembre dernier, une séance solennelle pour décerner les prix du concours de poésie ouvert par elle. M. Beltremieux, président de la section des sciences naturelles, président de l'Académie pour 1875, a fait un rapport général sur les travaux des quatre sections pendant l'année. M. le Dr Gustave Drouineau, de la section de médecine, a parlé de l'œuvre de la société protectrice de l'enfance. M. Meschenet de Richemond, archiviste, a montré la Rochelle en 1604, au moment de la visite de Sully. M. Lusson, professeur au lycée, de la section des sciences naturelles, a lu un travail sur les plantes carnivores. M. Paul Gaudin, secrétaire de l'Académie, a fait le rapport sur le concours. Le sujet était un sonnet. L'Académie avait à juger 580 sonnets. Le prix a été décerné (médaille d'argent, grand module), à M. Emmanuel des Essarts, professeur à la faculté de Clermont-Ferrand, pour un sonnet à son *Épouse;* une mention honorable a été accordée à Mlle Mélanie Bourotte, de Guéret, pour ses quatorze vers sur le *Facteur*. Ont été en outre données : une médaille de bronze à M. Hégésippe Cler, journaliste à Cahors, pour un sonnet sur les *Oreilles;* une deuxième mention, à M. J.-B. Goux, membre de l'Académie des sciences et arts d'Agen, pour sa *Fleurette;* enfin une médaille de bronze, offerte par l'Académie du sonnet, à M. Xavier Gaultier de Claubry, ancien professeur au lycée de la Rochelle, professeur libre à Paris, pour un sonnet où il raille fort agréablement les sonnettistes.

— L'Académie d'Amiens décernera, dans sa séance publique du mois de décembre, un prix de 200 francs au meilleur ouvrage sur cette question : De l'importance des jeux au point de vue de l'éducation physique et morale des enfants et des jeunes gens; les comparer aux exercices gymnastiques.

Les Jeux floraux de Barcelone. — Nous venons de nous trouver transporté, non pas au temps de Clémence Isaure — puisqu'il paraît qu'elle n'a pas vécu — mais à l'époque où le savant Enrique de Villena fit fleurir à Barcelone des fêtes semblables à celles dont s'énorgueillissait Toulouse. Nous avons reçu la *convocatoria* que les sept mainteneurs catelans adressent : « als experts y honorables trovadors de Catalunya y tots les comtats y antiques reyalmes ahont la nostra llengua es parlada o coneguda. » C'est le premier dimanche de mai qu'aura lieu la fête poétique. La première *ioie* est une églantine d'or; elle sera décernée à celui qui aura le mieux *trouvé* sur un fait historique, glorieux pour la Catalogne, ou sur d'anciens usages de cette contrée; le second prix, une violette d'or et d'argent, sera remis à l'auteur de la plus remarquable composition lyrique. La troisième récompense, guerdon d'honneur et de courtoisie, consiste en une fleur naturelle entourée d'un lien richement brodé, elle sera accordée au meilleur morceau sur un sujet au choix du troubadour. Le poëte qui obtiendra cette fleur devra, suivant l'ancienne coutume, l'offrir à la dame qu'il préfère et qui sera proclamée reine de la fête. Les poésies devront être inédites et écrites en catalan antique ou en langage moderne, littéraire, de cette province, de Valence ou de Majorque. On recevra également les pièces composées dans les dialectes du midi de la France, pourvu que leurs auteurs évitent l'influence d'idiomes étrangers aux pays de langue d'oc. Diverses sociétés savantes, pour contribuer à l'éclat de ces réjouissances intellectuelles, proposent, de leur côté, différents sujets à traiter. Parmi les récompenses pro-

mises nous remarquons l'*Histoire des Croisades*, de Michaud, et la *Jeanne d'Arc*, de M. Wallon, si splendidement éditée par la maison Didot. — Il y a longtemps qu'en Espagne la Pucelle d'Orléans a conquis des sympathies qui, nous le voyons avec joie, n'ont rien perdu de leur vivacité.

La *Convocatoria* du *Consistori dels jochs florals* se termine ainsi, comme au beau temps des troubadours :

« Que le Seigneur vous donne à tous la lumière de l'intelligence et le feu » du sentiment pour chanter avec un esprit bien catalan, la patrie, la foi » et l'amour.

» Fut écrit et signé le présent cartel en la cité de Barcelone, le 28 de » janvier de l'an 1876, par sept mainteneurs : Luis Cuchet, président, — » Antoni de Bofarull, — Damar Calvet, — Père de Rosello, — Enrich C. » Girbal, — J. Roca y Roca, — Joseph Blanch y Piera, secrétaire. »

Congrès. — L'association française pour l'avancement des sciences se réunira cette année à Clermont-Ferrand, le 15 août et jours suivants.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans les séances du 4 et du 11 février, M. N. de Wailly a donné communication en seconde lecture de son mémoire sur la langue de Reims au treizième siècle. Dans la séance du 11, M. Michel Bréal a communiqué des extraits de son dictionnaire étyomlogique de la langue latine. — Dans la séance du 18. M. A. Bertrand a communiqué la dernière partie de son mémoire sur les Celtes et les Galates ; M. Clermont-Ganneau a communiqué une note sur quelques inscriptions funéraires du moyen âge, trouvées par lui à Jérusalem.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 février, M. Ch. Waddington a achevé la lecture de son mémoire sur Pyrrhon et le pyrrhonisme. — Dans les séances du 12 et du 19, M. Pont a donné lecture d'un mémoire de M. D. Serrigny sur le Jubilé des Juifs. Cette lecture a donné lieu à une discussion à laquelle ont pris part MM. A. Franck et Passy. — Dans les séances du 19 et du 26, M. E. Sayous a commencé la lecture d'un mémoire sur les Capétiens de Hongrie. Dans la séance du 26, M. Lévêque a commencé la lecture d'un mémoire de M. le docteur Azam, professeur à l'École de médecine de Bordeaux, sur un cas d'annésie périodique.

Sociétés savantes. — La Société des bibliophiles de Guyenne vient d'ajouter une publication nouvelle à celles qu'elle a déjà mises au jour et parmi lesquelles on remarque la *Reprise de la Floride*, par Dominique de Gourgeon, et la reproduction du texte de l'édition, originale des *Essais* de Montaigne (*Bordeaux*, 1580, différant sensiblement de celles qui l'ont suivie). Le volume qui vient de paraître (1876, in-8) est du genre le plus sérieux ; c'est une réimpression d'un écrit devenu d'une rareté extrême : *Supplément logarithmique*, par Leonelli (Bordeaux, *Brossier*, an XI). Une notice préliminaire, de M. J. Houel, montre que cet ouvrage mérite une place distinguée dans l'histoire de la science ; c'est là que se trouve exposée pour la première fois l'ingénieuse invention des logarithmes d'addition et de soustraction si utile aux calculateurs et qui a été attribuée généralement à l'illustre Gaufs, bien que ce grand géomètre, assez riche d'ailleurs de son propre fonds, n'eût jamais songé à se l'approprier, et qu'il en ait lui-même fait expressément connaître le véritable auteur. M. Houel donne quelques détails sur l'existence peu connue de Leonelli, qui, né à Crémone, en 1776, se consacra à l'étude des sciences mathématiques et physiques, se transporta successivement à Rome, à Milan, à Bordeaux, à Venise, à Carlsruhe, à Vienne et enfin à Corfou, où il mourut le 12 octobre 1847.

Ajoutons que la *Société des bibliophiles* de Guyenne a sous presse deux ouvrages offrant un véritable intérêt historique : *Louis XIII à Bordeaux*, relation inédite, éditée par M. Ph. Tamizey de Larroque, et la *Chronique bordelaise*, de J. de Gauffretot, mise au jour par M. J. Delpit.

— Les recherches historiques du Dr Wentrzynski, sur la nationalité des anciens habitants de la Prusse occidentale, ont éveillé parmi les Polonais de cette province, l'idée d'une société scientifique, dont le but principal serait l'histoire de ces contrées faisant partie pendant des siècles de l'ancienne Pologne. La société vient d'être fondée à Thorn ; les statuts élaborés par un comité nommé *ad hoc* furent acceptés et ratifiés. — M. Ignace Lyskowski, nommé président, l'abbé Polomski, vice-président, et M. Konsinowski, secrétaire de la société. Un des grands propriétaires du pays, M. Sigismond Dzialowski fit don à la société de sa riche bibliothèque et d'un musée d'armes, un autre, M. Komierowski, d'une collection numismatique. Il faut espérer que les travaux de la société, heureusement inaugurés, profiteront à l'extension des connaissances historiques.

La Société historique et archéologique du Maine. — On vient de fonder au Mans une Société historique et archéologique dont l'action s'étend, non-seulement sur le territoire des deux départements de la Sarthe et de la Mayenne, mais encore sur les portions de l'ancien diocèse du Mans qui, depuis la Révolution, ont été annexées aux départements voisins. Le but de cette nouvelle société est de faire revivre l'esprit provincial, d'étudier et de mettre en relief l'histoire des institutions, des hommes et des monuments de la province du Maine, et de rappeler la mémoire des grandes traditions du passé. Pour atteindre ce but, la Société publie une *Revue* paraissant tous les deux mois, et formant, chaque année, un volume de 600 pages, accompagné de dessins, gravures, chromo-lithographies et *fac-simile*. La Société se propose, en outre, de mettre au jour d'importants ouvrages qu'elle publiera en son nom ou dont elle patronnera la publication. Par sa constitution, la Société historique et archéologique du Maine diffère de la plupart des sociétés savantes de province qui, à l'instar des grandes académies, appliquent surtout leurs efforts à se constituer en réunions périodiques, à tenir des séances que la parole de certains membres s'efforce de rendre intéressantes et variées. *Res non verba*. Des actes et non des discours, telle serait la devise qu'aurait pu adopter la nouvelle association. A des lectures ou discussions, souvent oiseuses, elle préfère la publication de documents précieux qu'on pourra toujours consulter. Etant donné ce but, l'organisation devait être aussi simple que productive. A cet effet, les statuts présentent trois classes de membres, savoir : membres fondateurs, titulaires et associés. Les membres associés s'engagent seulement à souscrire à la *Revue*, dont le prix de publication est fixé à 15 francs par an. En réalité, ce sont de simples abonnés. En outre de l'abonnement à la *Revue*, les membres titulaires s'engagent de plus à souscrire à tous les ouvrages, publications et réimpressions édités ou patronnés par la Société. Mais, comme il convenait de fixer une limite à cet engagement, la Société a décidé que le maximum de ces souscriptions ne dépasserait pas 15 francs par an. Quant aux membres fondateurs, ils acceptent les charges des membres titulaires, et, de plus, s'engagent à verser en faveur des publications entreprises par la Société, une souscription supplémentaire annuelle qui ne peut être inférieure à 50 francs. La nouvelle Société n'a qu'une existence de quelques mois seulement, et déjà elle a recueilli plus de 220 adhésions.

Voici la liste des travaux qui paraîtront dans les livraisons de la *Revue historique et archéologique du Maine*. La première livraison contient : 1° *La*

Bataille de la Brossinière, épisode des guerres des Anglais dans le Maine (septembre 1423), par M. Le Fizelier ; 2° *L'église et la paroisse de Souvigné-sur-Même*, par M. l'abbé Robert Charles, étude historique et archéologique, avec planches ; 3° *Relation des souffrances endurées par les prêtres déportés pour la foi dans la rade de Rochefort durant les années* 1793 *et* 1794, lettre inédite de Simon Guilloreau au docteur Pierre Hesmivy d'Auribeau, publiée avec notes et introduction par le R. P. Dom Paul Piolin, prieur de l'abbaye de Solesmes; 4° *Généalogie de la famille Gaucher*, document où sont reproduites, dans un langage à la fois naïf et élevé, les mœurs simples et austères d'une famille de magistrats au commencement du dix-septième siècle, publié par M. de Chauvigny; 5° *Une occupation du château de Lude au quatorzième siècle*, par M. Siméon Luce ; 6° des lettres historiques inédites, une chronique et une bibliographie du Maine pour l'année 1875. — Paraîtront dans les numéros suivants : *Le Prieuré de Saint-Célestin*, par M. le vicomte Samuel Menjot d'Elbenne ; *Les Cordeliers de Précigny*, par M. l'abbé Ledru ; *L'ancienne Abbaye de Perseigne*, par M. Fleury ; *Les Mersenne et l'hospice de Mansigné*, par M. l'abbé Persigan, chanoine du Mans ; *Le Tombeau de Langey du Bellay* dans la cathédrale du Mans ; *Recherches sur le lieu d'origine et la généalogie de Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou*, par M. G. Dubois ; *Documents inédits pour servir à l'histoire du Maine*, publiés et annotés par M. Arthur Bertrand; *la Jeunesse de Jean Chouan*, d'après des documents inédits, par M. Duchemin, archiviste du département de la Mayenne ; *Documents sur le mouvement insurrectionnel du* 15 *août* 1792 *dans le département de la Mayenne*, publiés par le même ; *les Prisonniers de Rocroy, à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans* (1643), par M. Brindeau ; *État complet du fief de la province du Maine sous Louis XIV*, par M. E. Hucher ; *Nécrologium Sancti Juliani Cenomanensis*, publié par M. l'abbé G. Esnault ; *Relation de la prise de la ville du Mans par les Chouans, en* 1799, publié par le R. P. Dom Piolin ; *Mémoires inédits de Messire J.-B. Le Prince d'Ardenay* (1737-1819), publiés par l'abbé G. Esnault, etc.

La Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. — La Société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, que nous avons déjà signalée à nos lecteurs, se propose de publier, entre autres choses, dans ses prochains volumes, le *Mémoire* rédigé en 1699 par l'intendant Bégon, ainsi que des lettres et papiers de cet administrateur habile, qui fut aussi un homme de goût, un collectionneur. Elle compte publier aussi les débris subsistants des archives de l'ancien prieuré de Saint-Eutrope, près de Saintes.

Cartulaires du Maine. — Informé qu'il entre dans le plan de la *Société historique et archéologique du Maine* d'exhumer des bibliothèques où ils sont ensevelis et de mettre au jour certains documents inédits d'une grande valeur pour la province. M. le duc de Chaulnes a voulu s'associer à cette pensée. Digne petit-fils du duc de Luynes, il a spontanément offert de publier, à ses frais, une suite de *Cartulaires du Maine*. Sa libéralité va, sans délai, recevoir un commencement d'exécution, et c'est l'Ordre bénédictin, si courageusement rétabli dans son voisinage, qui en recueillera les premiers fruits. Dans sa séance du 18 décembre 1875, le bureau de la Société a décidé de livrer d'abord à l'impression le *Cartulaire de l'abbaye de la Couture du Mans et du prieuré de Solesmes*, qui en dépendait avant la Révolution ; la direction de ce travail a été confiée à notre collaborateur dom Piolin, l'infatigable éditeur de la *Gallia christiana*, le savant historien de l'*Eglise du Mans*.

Bibliothèque nationale. — M. Chéron, bibliothécaire, a adressé à M. l'administrateur général, sur la salle publique de lecture de la rue Colbert, un rapport dont nous extrayons quelques renseignements intéressants.

« L'inauguration de cette salle eut lieu le 2 juin 1868, quelques jours avant celle de la salle de travail du département des imprimés. Le mouvement des lecteurs du 2 juin 1868 au 31 décembre 1875.

« 1868, 16,890. — 1869, 34,472. — 1870, 27,572. — 1871, 24,235. — 1872, 35,538. — 1873, 48,165. — 1874, 52,708. — 1875, 51,000. — Total, 290,480.

« On peut remarquer tout d'abord l'influence exercée sur le nombre des lecteurs par les événements de 1870-71. L'année 1868 avait donné, pendant sept mois, un total de 16,890 personnes, représentant pour les douze mois, en supposant que la salle eût fonctionné pendant l'exercice entier un total de 28,956 lecteurs. En 1869, on en compte déjà 34,472; ce chiffre s'abaisse subitement en 1870 (27,572), descend encore en 1871 (24,235), pour remonter, dès 1872, à un niveau supérieur à 1869 (35.538). Depuis cette époque, le mouvement ascensionnel a continué et on atteint les chiffres de 48,165 lecteurs en 1873, 52,708 en 1874; mais l'année 1875 accuse une légère diminution, car le chiffre des lecteurs est descendu à 51,000. Les mois d'hiver sont ceux où le nombre des lecteurs est le plus considérable, tandis que les mois de la belle saison accusent un ralentissement marqué dans le mouvement du public.

« La moyenne quotidienne des lecteurs, pendant l'année 1875, a été, en janvier, de 158,66. — Février, 184,5. — Mars, 165,5. — Avril, 138,66. — Mai, 113,00. — Juin, 125,03. — Juillet, 133,51. — Août, 133,87. — Septembre, 137,67. — Octobre, 133,87. — Novembre, 1356. — Décembre, 177,6. — Moyenne générale en 1875 : 144,07 lecteurs par jour.

« Dans la pensée des créateurs de la salle, et de ceux qui constituèrent le fonds de ses collections, celles-ci devaient particulièrement fournir aux classes laborieuses les éléments d'une instruction générale et des ressources spéciales en vue des études technologiques. On avait surtout songé aux ouvriers, et c'était surtout en leur faveur qu'on avait résolu d'ouvrir cette salle, même le dimanche, en y rassemblant un important noyau d'ouvrages relatifs à la pratique des diverses professions manuelles.

« Or, il faut bien le dire, ces espérances ne se sont qu'en partie réalisées. Certainement la salle publique reçoit, surtout le dimanche, d'assez nombreux lecteurs appartenant à la classe ouvrière ou à la catégorie des petits employés, qui demandent des ouvrages de science vulgarisée, de comptabilité, de tenue des livres, etc.; mais la masse de ce public recherche plutôt les ouvrages de littérature, et c'est ce genre de livres qui alimente la portion de beaucoup la plus considérable de ces lecteurs. Dans la section d'*histoire*, les récits de voyages sont particulièrement recherchés, ainsi que ce qui a trait à nos annales nationales, surtout pour l'époque moderne et contemporaine. Dans la section des *belles-lettres*, on voit peu à peu, si l'on peut ainsi parler, s'élever le goût de cette foule désœuvrée qui ne vient guère à la bibliothèque que pour y chercher un asile et une lecture amusante. Les romans, dont on avait réuni une collection, à l'effet, sans doute, d'attirer le public à l'origine de la salle Colbert, les romans ont été peu à peu retirés de la circulation, et les demandes se reportent, soit sur des ouvrages d'histoire, soit sur les œuvres de nos grands classiques, soit sur des *Magasins* ou des ouvrages illustrés toujours plus ou moins instructifs.

« Pour donner une idée de l'assiduité relative des lecteurs qui fréquentent notre salle, il suffit de jeter les yeux sur le relevé suivant, poursuivi pen-

dant dix jours de suite. Pendant ces dix jours, la salle a reçu 1,112 personnes ; sur ce nombre :

« 12 venues 10 fois, 7 venues 9 fois, 15 venues 8 fois, 11 venues 7 fois, 12 venues 6 fois, 17 venues 5 fois, 30 venues 4 fois, 60 venues 3 fois, 91 venues 2 fois, 857 venues 1 fois.

« Ce relevé, qui date déjà d'un certain temps, se modifie tous les jours en ce sens que le nombre des travailleurs assidus à peu près pendant toute l'année est de plus en plus considérable.

Le mouvement des volumes, du 2 juin 1868 au 31 décembre 1875, a été le suivant : 1868, 33.940 ; 1869, 57.383 ; 1870 (la salle a été fermée du 16 septembre au 22 octobre), 48,284 ; 1871, (le service a été interrompu du 22 mai au 4 juin), 41,001 ; 1872, 55,941 ; 1873, 76,139 ; 1874, 83,442 ; 1875, 80,227.

« La moyenne des volumes communiqués a présenté les variations suivantes depuis 1868 :

« 1868, 2 vol. par lecteur. 1869, 1,66 vol. par lecteur. 1870, 1,75 vol. par lecteur. 1871, 1,69 vol. par lecteur. 1872, 1,57 vol. par lecteur. 1873, 1,58 vol. par lecteur. 1874, 1,58 vol. par lecteur. 1875, 1,57 vol. par lecteur.

« Cette moyenne tend à osciller, comme on voit, autour d'un volume et demi par lecteur.

« Le nombre moyen des volumes communiqués par jour, pendant l'année 1875, a été pour janvier, 243,56 ; février, 294,68 ; mars, 264,00 ; avril, 227,56; mai, 184,93; juin, 202,03; juillet, 204,84; août, 198,56; septembre, 212,63 ; octobre, 206,13 ; novembre, 284,79 ; décembre, 251,08. — Moyenne générale : 226, vol. 63, par jour.

« Il est intéressant de voir quelle est la part des diverses sections bibliographiques dans ces différents résultats. Les collections de la salle publique ont été divisées, pour la commodité du service, d'une manière fort simple, en cinq grandes classes, rangées sous les cinq voyelles de l'alphabet comme il suit :

« A. Théologie. E. Jurisprudence. I. Sciences et arts. O. Belles-lettres. U. Histoire et géographie.

« Voici comment se partagent, entre ces cinq sections, les *ouvrages* communiqués pendant l'année 1875 :

Théologie	569 soit	0,928 p. 0/0
Jurisprudence.....	4,228 —	6,894 —
Sciences et arts.....	13,051 —	21,281 —
Belles-lettres.....	25,866 —	42,178 —
Histoire et géographie,.....	17,612 —	28,719 —
	61,326 soit	100,000

« Ce sont ces 61,326 ouvrages qui donnent les 80,227 volumes communiqués en 1875.

« Ces chiffres montrent que près de la moitié du public recherche des ouvrages de littérature, tandis qu'un sixième, environ, demande des livres d'histoire ou de géographie, et un huitième, à peu près, des ouvrages de sciences et arts.

« Le nombre de bulletins non satisfaits va toujours en diminuant. Ainsi, en 1874, pour 83,442 volumes communiqués on compte 3,514 bulletins non satisfaits, soit 4,21 p. 0/0 ; en 1875, pour 80,227 volumes donnés en communication, nous n'avons eu que 3,058 ouvrages non communiqués, soit seulement 3,81 p. 0/0.

« Ce résultat est satisfaisant et démontre que la salle publique tend à suffire d'une manière de plus en plus complète aux besoins des personnes qui

recourent à elle. Ce résultat, je crois pouvoir l'attribuer, pour une bonne part, aux catalogues méthodiques fort détaillés, que nous avons mis, depuis deux ans, à la disposition du public.

« Ces catalogues, qui ont été refaits entièrement sur plan destiné à faci liter le plus possible les recherches de travailleurs souvent peu ex ercés, sont constamment consultés par les lecteurs. Ceux-ci y trouvent, minutieusement dépouillées, toutes nos grandes collections, et, au lieu de demander au hasard tel ou tel ouvrage relatif à la matière qui les intéresse, ouvrage que souvent la salle ne posséderait pas, ils peuvent préciser immédiatement le volume dont ils ont besoin pour leurs études. Malheureusement, ces catalogues, souvent maniés sans précautions, se détériorent rapidement, et nous serons, sous peu, obligés de les refaire. J'ajouterai, enfin, que le zèle des employés du bureau s'ingénie à tirer le meilleur parti possible de nos ress sources et parvient souvent à donner satisfaction complète aux travailleurs sans qu'il soit besoin de les renvoyer à la salle de travail. »

Publication des documents inédits relatifs aux États généraux. — Le *Journal officiel* insérait dernièrement dans ses colonnes, avec une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique, un intéressant rapport de M. Georges Picot au Comité des travaux historiques, sur lequel nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs. La pensée de reconstituer les annales authentiques de nos vieilles assemblées remonte à l'époque même où M. Guizot instituait le Comité historique. Dès 1835, le *Journal des États-Généraux de* 1484 inaugurait la série projetée; il était suivi quelques années après (1842), des *Procès-verbaux des États généraux de* 1593. Depuis lors aucun nouveau volume n'a paru. Ce n'est pas que le Comité ait jamais perdu de vue une publication qui a sa place marquée au premier rang dans la collection des documents inédits de l'histoire de France. Elle a fait, à maintes reprises, l'objet de ses délibérations; de précieux matériaux ont été recueillis; des éditeurs ont été désignés et se sont mis à l'œuvre. Le rapport dont le comité a adopté les conclusions dans la séance du 6 décembre 1875, a pour but d'assurer enfin la réalisation d'un programme arrêté il y a plus d'un quart de siècle, et en donnant à ce programme les plus larges et les plus heureux développements. Le plan de l'éditeur, que le jugement de l'Académie désignait actuellement pour cette entreprise considérable, s'étendait en effet à toutes les sessions des États généraux de 1301 jusqu'à la convocation avortée de 1651, et la publication devrait comprendre, pour chacune de ces sessions, les lettres royales de convocations, quelques exemples de procuration ou de procès-verbaux d'élections, les cahiers particuliers, le texte complet des procès-verbaux des séances de chaque ordre, avec les harangues, les cahiers généraux des trois ordres, accompagnés des réponses royales, que suivrait l'énumération des actes royaux dus à la sollicitation directe des députés, enfin, comme appendice, les relations en mémoires des principaux personnages. M. le Ministre de l'Instruction publique a transmis le rapport de M. Picot aux sociétés savantes, aux correspondants du ministère ainsi qu'aux conservateurs des archives administratives et judiciaires, en réclamant leur concours. Nous ne doutons pas que son appel soit entendu de tous, et que tous ne tiennent à honneur de fournir leur contingent à cette publication véritablement nationale. — H. de L.

Catalogue de la numismatique gauloise. — Le ministre de l'instruction publique a décidé la publication d'un ouvrage destiné à tenir une place importante parmi les livres d'archéologie mis par le gouvernement français à la disposition des savants pour fournir à leurs études de précieux et nombreux documents. Il s'agit d'un recueil qui comprendra l'ensemble de la numis-

matique gauloise. L'ouvrage projeté se compose de deux parties. — La première sera le catalogue raisonné et méthodique de la collection des monnaies gauloises du cabinet de France, à la Bibliothèque nationale. Cette série est unique aujourd'hui depuis qu'à l'ancien fond sont venues se joindre d'abord la suite donnée par le duc de Luynes, ensuite la magnifique collection de M. de Saulcy, acquise en 1873 par un vote spécial de l'Assemblée nationale. — La seconde partie comprend un texte explicatif et de nombreux dessins exécutés par Ch. Robert, membre de l'Institut, d'après les pièces originales qu'il a pu retrouver. Ce recueil sera publié sous la surveillance de la commission de topographie des Gaules, qui compte parmi ses membres les numismatistes et les archéologues les plus spécialement versés dans la connaissance des antiquités et de l'histoire des Gaulois. — Le ministre fait un appel à toutes les bibliothèques, à tous les musées de France et de l'étranger, à tous les possesseurs de collections particulières, afin d'avoir connaissance des pièces qui n'existent pas dans la collection de la Bibliothèque nationale, ou qui ne sont pas représentées dans les cartons de M. Robert. Ces monnaies viendraient ainsi, d'après de bonnes empreintes, compléter le recueil.

Les collections Dyce. — On vient de publier les catalogues des collections léguées au musée de South-Kensington par le Rév. Alexandre Dyce, mort en mai 1869, à 71 ans; ces volumes de catalogues, sont précédés d'une introduction de M. John Forster, qui contient d'intéressants détails sur le personnage en question et sur l'importance de ses collections. Nous empruntons à une assez longue notice, publiée dans le *Journal officiel*, d'après le *Standard*, les renseignements relatifs aux collections.

Dans le legs de M. Dyce, sont compris 62 manuscrits, dont plusieurs d'un grand intérêt, et 9,823 volumes plus ou moins curieux ou rares. Comme on pouvait s'y attendre d'après les études favorites de M. Dyce, les ouvrages relatifs à l'art dramatique sont les plus nombreux. Immédiatement après, sous le rapport de la richesse, viennent les éditions d'anciens classiques, et sur la même ligne on peut placer une très-belle collection d'œuvres des savants et des critiques des seizième et dix-septième siècles. La littérature italienne est très-convenablement représentée, et il y a un assortiment très-considérable d'œuvres d'un intérêt général.

Les diverses collections variées sont peut-être d'une valeur moindre, quoiqu'on ne puisse dire qu'elles sont moins intéressantes. Les peintures et les miniatures sont au nombre de 147, les dessins de 986, les gravures et les esquisses au nombre de 3,249. — Les anneaux et les divers objets sont curieux dans leur genre; la plupart des pierres garvées proviennent de la célèbre collection Hertz. Parmi les objets non classés se trouve le beau buste en plâtre de mistress Siddous, un morceau du mûrier de Shakespeare avec une inscription autographe de M. Dyce, et 200 empreintes en plâtre des plus belles pierres gravées antiques. — Le nombre total des articles catalogués est de 14,365.

Un laboratoire de chimie dans la Bibliothèque de Bruxelles. — Le dépôt qui renferme l'ancienne bibliothèque des ducs de Bourgogne à Bruxelles, est connu de toute l'Europe, et l'on sait les trésors qu'il renferme. Or, l'administration communale n'a rien trouvé de mieux — il faut dire que cette administration s'était déjà signalée par un hommage public rendu au citoyen Barodet — que d'installer, au-dessous de la salle qui contient les manuscrits..... un *laboratoire de chimie !* Nous ne chercherons point à expliquer le motif qui a porté cette intelligente municipalité à prendre cette mesure. Nous nous bornerons à dire que c'est en vain qu'ont protesté les trois classes

de l'Académie : le gouvernement belge n'a point encore remédié à cet état de choses, que nous croyons devoir signaler à l'attention du monde savant, et qui, nous l'espérons, ne saurait se prolonger longtemps.

Diodore de Sicile et le passage de la mer Rouge par les Hébreux. — L'éminent directeur des *Annales de philosophie chrétienne* a consacré naguère un article de six pages à une note publiée par nous (t. XIV, p. 78). En contestant l'authenticité d'un passage de Diodore de Sicile, nous nous sommes trompé de tout point. Sous l'empire d'une préoccupation, nous ne savons laquelle, nous avons concentré nos recherches sur les paragraphes de la *Bibliothèque historique* où l'auteur s'occupe des Ichthyophages, ayant des demeures fixes. (Traduction de M. Hœfer, livre III, chap. xv-xx ; nous citons cette œuvre vulgarisée par la librairie Hachette). Nous perdions de vue que Diodore parle plus loin d'Ichthyophages et de Troglodytes nomades. Comment ne pas avoir des soupçons d'inexactitude, quand un historien aussi sérieux que M. Cantù *(Hist. univ.*, livre II) nous fait voir cette tradition maintenue chez les *Héliotophages (sic)?* — M. Zchokke, professeur à l'université de Vienne *(Historia sacra Antiqui Testamenti,* 1872), nous a remis sur la bonne voie. Il cite Diodore, n° xxxix. M. Hœfer, dont la traduction est substantiellement la même que celle de Terrasson, ajoute même cette note au bas de la page 224 : « Il est curieux de comparer cette tradition avec le récit de Moïse, d'après lequel les Israélites, poursuivis par l'armée de Pharaon, passèrent la mer Rouge à sec. *Exode,* xiv, 21. » — Tout doute au sujet de l'interprétation à donner au passage de Diodore (livre III, chapitre xxxix) est impossible. Il nous reste à remercier M. Bonnetty d'avoir relevé, dans l'intérêt de l'apologétique chrétienne, une erreur très-involontaire de notre part. — Ad. Delvigne.

Jean Gersen, auteur de l'Imitation. — Telle est la conclusion d'une brochure de M. l'abbé Ducis, le savant archiviste de la Haute-Savoie (*L'auteur du Traité de l'Imitation de Jésus-Christ.* Annecy, 1875, in-8 de 24 p.). Ce n'est pas le lieu de discuter ses arguments, tirés tant de l'âge des manuscrits que du caractère et de la position de Jean Gersen, dont une partie sont empruntés au *Mémoire sur le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ* de M. de Grégory (Paris, 1827). Nous renvoyons les curieux à ce travail. Relevons seulement un décret d'*imprimatur* donné le 14 février 1639 par la Congrégation de la Propagande sous le nom de Jean Gersen.

Un quatrain restitué a Corneille. — Dans un article sur Maurice de Saxe, publié par le *Correspondant* du 25 février 1876, nous lisons ce qui suit : « Favart peint ses ressentiments dans le quatrain, souvent répété de nos jours, avec des noms nouveaux :

Qu'on parle bien ou mal du fameux maréchal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien ;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Si le général Ambert, auteur de l'article, attribue à Favart la paternité de ces vers, il est dans l'erreur. Favart n'a fait que les prendre à Corneille, en changeant un seul mot et en commettant, si la citation est exacte, une faute de versification. Corneille avait écrit *cardinal*, et songé à Richelieu ; son premier vers, grâce à une autre construction, n'était pas léonin. Le voici tel qu'on peut le lire dans l'édition de M. A. Regnier (t. X, p. 86, Hachette, 1872) :

Qu'on parle *mal* ou *bien* du fameux cardinal.

Lettres de Silvio Pellico. — Il a été, il y a peu de temps, parlé dans ce recueil des *Lettere inedite di Silvio Pellico al fratello Luigi.* M. l'abbé Durando

vient de mettre sous presse deux autres volumes de lettres inédites du sympathique écrivain. Nous en entretiendrons les lecteurs du *Polybiblion* dès qu'elles auront paru.

Opuscules sur Jeanne d'Arc. — Le personnage de Jeanne d'Arc excite un tel intérêt, que nous pensons être agréable à nos lecteurs en leur indiquant divers travaux de M. A.de Latour, qui auraient pu échapper à leur attention. La premier en date, *Jeanne d'Arc à Montmorency*, a paru dans la *Revue britannique* du mois de novembre 1875. Le second (gr. in-8 de 44 p) a été tiré à 200 exemplaires seulement, et publié par M. Herluison à Orléans; il est intitulé *La Vierge guerrière Jeanne de France*. C'est une traduction, texte latin en regard, du passage du poëme d'Astezan relatif à la Pucelle. Une introduction sur l'auteur, et des notes, complètent cette traduction, faite avec autant d'exactitude que d'élégance et éditée de manière à plaire aux bibliophiles. *Jeanne d'Arc sur la scène espagnole*, et *Jeanne d'Arc chez les historiens espagnols*, tels sont les titres de deux très-intéressants articles que M. de Latour a donnés, en 1874 et 1875, dans la *Revue britannique*. Ne quittons pas Jeanne d'Arc sans dire qu'un libraire d'Orléans, M. Herluison, celui-là même qui a publié *La Vierge guerrière Jeanne de France*, s'est donné pour mission de réunir tous les livres relatifs à l'héroïne. Nous venons de parcourir un catalogue fort curieux qui lui est consacré, et qui ne renferme pas moins de 2,484 articles. Il est terminé par un catalogue d'estampes et de médailles.

La librairie en Allemagne. — La *Borsenblatt*, organe de l'Association des libraires allemands, ayant son siége à Leipzig, vient de publier son relevé annuel des productions de la librairie dans l'empire allemand, pendant l'année écoulée. En 1875, il a été publié, en Allemagne, 12,516 ouvrages nouveaux, contre 12,070 en 1874. Dans ce nombre, les livres de pédagogie figurent pour 1,328 articles; la jurisprudence, la politique et la statistique, 1,177; la théologie, 1,084; les belles-lettres, 1,051; la médecine et l'art vétérinaire, 791; le commerce et l'industrie, 576; les beaux-arts, 478; les machines, chemins de fer, mines, constructions, 394; l'art militaire, 316; la géographie et voyages, 314; cartes géographiques, 216; les mathématiques, 200, etc.

La vente L. de M***.— Nous avons sous les yeux le *Catalogue des livres rares et précieux composant la bibliothèque de M. L. de M****, dont la vente aura lieu le 27 mars 1876 et jours suivants (Paris, Labitte, in-8 de xvi-216 p). 991 numéros forment l'inventaire de cette bibliothèque, une des plus remarquables qui aient été livrées aux enchères depuis quelques années, Il n'est guère de volumes qui ne soient recouverts de maroquin par les relieurs les plus renommés; bon nombre d'entre eux ont figuré dans les collections des amateurs contemporains les plus distingués (Solar, Radziwil, Yemeniz, baron J. Pichon, J. Ch. Brunet, etc.). D'autres ont appartenu à d'illustres personnages, tels que Grolier, Henri III, le président de Thou, Longepierre, le comte d'Hoym, le duc de La Vallière.

Mentionnons quelques-uns de ces beaux livres, qui feront l'ornement des cabinets dans lesquels ils seront placés. D'abord la *Bible*, édition de 1789-1804, 12 vol. in-4, exemplaire unique comprenant les 300 dessins originaux, à l'encre de Chine, de Marillier et de Monciau (ce dernier s'était chargé des *Evangiles*); en 1804 ces dessins furent *donnés* pour 1,100 francs à la vente Détienne; en 1849, époque peu favorable, ils ne dépassèrent pas 1,299 francs à la vente De Bure; M. de la Bédoyère les acheta, et plus tard, en 1862, les 12 volumes brochés furent adjugés à 720 francs, tandis que les 300 dessins étaient payés séparément 2,995 francs; depuis ils ont été réunis dans une riche

reliure de Capé. — L'*Imitation*, traduite en vers par P. Corneille, Leyde, 1652 (un des volumes les plus rares de la collection elzevirienne). — La rarissime édition originale des *Essais* de Montaigne, 1580, exempl. Radziwil, adjugé à 2,060 francs. — Le *Pastissier françois*, Amsterdam, 1655, la plus rare des productions de la typographie elzevirienne ; sans cette circonstance, ce petit volume n'aurait aucune valeur, mais elle suffit pour lui donner, aux yeux des bibliomanes, un prix qu'il est permis de regarder comme insensé. L'exemplaire de M. de Montesson, adjugé à 2,710 francs, en mars 1870, a été revendu 3,255 francs, sans les frais, à la vente Benzon, en avril 1875.

Les vieux poëtes français, Villon, Gringore, Alain Chartier, Marot, Mellin de Saint-Gelais, Louise Labé, et bien d'autres, sont représentés par de précieuses éditions du XVIe siècle ; les meilleurs auteurs du XVIIe et du XVIIIe, Boileau, La Fontaine, et jusqu'au fade Dorat (dont les vers ne sont recherchés qu'à cause des gravures qui les accompagnent) se montrent en exemplaires splendides. Le théâtre n'est pas moins riche ; citons Grevin, Jean et Jacques de la Taille, Larivey ; des éditions, soit originales, soit elzeviriennes, de nombreuses pièces de Corneille ; de très-précieuses éditions de Molière de 1666, 1674, 1675, 1682. Dans la classe des fictions, un superbe exemplaire du Rabelais de 1741, 3 vol. in-4; les *Songes de Pantagruel*, édition originale ; celles de divers ouvrages de Mme de La Fayette et de Le Sage ; le *Parangon des nouvelles honnestes*, édition de 1531. On rencontre également, dans la section de l'histoire, nombre d'ouvrages du plus grand prix. Nous nous bornerons à signaler (n° 873) la fort curieuse suite d'estampes historiques gravées sur bois et sur cuivre, par Tortorel et Perissin, et relatives aux troubles de la France, 1559-1570 ; cet exemplaire se recommande d'autant mieux qu'il contient trois planches doubles, tellement rares, que ni M. Robert-Duménil, dans son *Peintre-Graveur français*, ni M. Hennin, dans ses *Monuments de la France*, n'en ont fait mention. Ajoutons que la reliure porte le monogramme d'Henri IV.

Le catalogue de M. L. de M*** est d'autant plus digne d'être conservé que ce n'est point une simple nomenclature de livres d'un grand prix : bien des articles sont accompagnés de notes qui renferment d'intéressantes informations bibliographiques. Nous mentionnons au hasard les nos 329, *Elégies* de J. Doublet, 1559 ; 371, *Œuvres poétiques* de J. Grisel, 1599 ; *Œuvres du sieur Gaillard*, 1634 ; 880, *Satyre Menippée*, 1593.

— M. l'abbé Duchesne, membre de l'Ecole française de Rome, vient de transmettre à l'Institut, par l'intermédiaire de M. Léon Renier, une importante nouvelle. Les récentes fouilles sur l'emplacement de l'ancien forum, exécutées par M. Pietro Rosa, viennent de mettre à découvert de nouveaux fragments des vastes capitolins appartenant au principat d'Auguste.

— M. Joseph Vaesen, archiviste-paléographe, a été désigné par le Conseil de la Société de l'histoire de France pour poursuivre la publication des *Lettres missives de Louis XI*, travail commencé il y a de longues années par Mlle Dupont, l'éditeur de Pierre de Fenin et de Commynes, et repris il y a un an par le regrettable M. Léopold Pannier. — Le premier volume pourra, sans doute, être mis sous presse dans le courant de l'année.

— M. le chanoine T. J. Lamy, professeur à l'université catholique de Louvain, a publié à part l'intéressante notice qu'il avait donnée dans la *Revue catholique de Louvain* (*Mgr de Mérode*, Bruxelles, Closson, in-18). C'est moins une biographie qu'un tableau mettant parfaitement en relief le caractère et les traits principaux de l'éminent pro-ministre des armes de Pie IX.

— L'*Investigateur*, journal de la Société des études historiques, contient

dans sa dernière livraison de 1875, plusieurs articles intéressants. Nous avons remarqué un fragment inédit d'un ouvrage de M. l'abbé Tolra de Bordas, sur saint François d'Assise en Roussillon, et un très-intéressant rapport de M. Nigon de Berty, sur l'*Histoire de l'éducation en France*, par M. Théry : tout en louant cet ouvrage comme il mérite de l'être, l'auteur signale avec raison une lacune regrettable, au sujet de l'instruction primaire.

— La librairie A Normand (11, rue des Saints-Pères) vient de mettre en vente un nouveau tirage de l'*Album historique et généalogique des Princes de la Maison de Bourbon*, qui forme une histoire complète des princes de la maison de Bourbon depuis saint Louis jusqu'à nos jours. Cette histoire est renfermée dans huit grands tableaux de 62 centimètres sur 47 centimètres. Dans ces tableaux, plus de deux cents notices ont été réunies sous forme d'arbres généalogiques ; on y compte aussi soixante-quatre blasons. Les généalogies et les notices se poursuivent jusqu'à ce jour (Prix : 8 francs).

— Les journaux de Vienne annoncent la vente de la bibliothèque, curieuse et unique dans son genre, du bibliophile Franz Hardinger, mort le 15 janvier dernier, et qui n'avait abandonné que depuis peu sa profession de maître d'hôtel dans laquelle il avait succédé à son père. Sa bibliothèque comprend 21,000 volumes ; elle est surtout riche en pièces allemandes du seizième siècle et contient probablement la seule collection complète qui soit à Vienne des annonces des théâtres et spectacles de la ville depuis le commencement du dernier siècle jusqu'au temps présent. Il avait toutes les éditions des classiques allemands, tels que Schiller, Gœthe, Lessing, etc., et connaissait parfaitement la littérature allemande du moyen âge. Il a aussi écrit sur les chants lyriques et les chansons populaires de l'Allemagne.

— M. le comte d'Ideville, l'auteur du *Journal d'un diplomate* qui a obtenu un si légitime succès, vient de publier, sous ce titre : *Une visite au Maréchal Canrobert* (Paris, Blond et Barral, gr. in-18 de 36 p.), une page à la fois historique et littéraire dont la *Revue de France* avait eu la primeur, et qui en est déjà à sa 3e édition.

— L'éditeur Palmé vient de mettre en vente, en une brochure populaire, *Les Devoirs des chrétiens dans la vie civile*, par Mgr Freppel, évêque d'Angers, au prix de 25 centimes et 15 francs le cent. Le produit de la vente de cet opuscule, si utile à lire et à répandre, doit être attribué aux œuvres épiscopales de l'infatigable prélat.

—Parmi les publications parues récemment dans l'est de la France, mentionnons : *Histoire du canton de Sennecey-le-Grand (Saône-et-Loire) et de ses dix-huit communes, topographie, géologie, organisation religieuse et administrative*, par M. Léopold Niepce, conseiller à la cour de Lyon, t. Ier (Lyon, impr. Aimé Vingtrinier, in-8 de XIX-564 p.) ; — *Documents inédits relatifs à la Savoie, extraits de diverses archives de Turin* et publiés par Auguste Dufour, général d'artillerie : dixième décade : *Topographie de Chambéry au quinzième siècle* (Chambéry, impr. Albert Bottero, in-8 de 43 p.); — *Etudes d'histoire et d'archéologie : du lieu ou s'est livrée la bataille qui a précédé l'investissement d'Alise*, par M. Ernest Lory (Dijon, impr. Jobard, in-8 de 15 p.); — *Variétés bibliographique : Charles Theveneau de Morand*, par M. A. Albrier (in-8) ; — *La Valbonne étymologie et histoire*, d'après les documents authentiques, par M. E. Révérend du Mesnil (Lyon Aug. Brun, in-8 de 213 p.).

Publications nouvelles. — *La Science sacrée* par l'abbé Berseaux (4 vol. in-8, Blond et Barral). — *Pratique de l'enseignement du catéchisme*, par l'abbé A. Maudcuit (2 vol. in-18, Lithielleux). — *Instructions et conseils adressés aux familles chrétiennes*, par Mgr Meignan (2e édit., in-16, Douniol). — *Mémorial*

de famille, par Mlle A. Durand de la Grangère (in-16, Douniol). — *Sermons* par l'abbé H. Perreyn (in-12, Douniol). — *Études historiques*, par l'abbé H. Perreyve (in-12, Douniol). — *Sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, sa vie et ses œuvres*, tome III. *Œuvres diverses* (2e série) (in-8 Plon). — *Traité de droit français privé et public*, par A. Moullart (in-8, Guillaumin). — *Dictionnaire des sciences philosophiques*, par une société de professeurs et de savants, sous la direction de M. A. Franck (gr. in-8, Hachette). — *Histoire de la philosophie moderne*, par F. Papillon (in-8, Hachette). — *Dictionnaire annuel des progrès des sciences et institutions médicales*, par M. Garnier, 11e année (gr. in-18, Germer-Baillière). — *L'Année scientifique et industrielle*, par L. Figuier (gr. in-18, Hachette). — *Études sur les fibres végétales textiles employées dans l'industrie*, par Vétillart (in-8, Didot). — *Les Pères de l'Église latine*, par l'abbé F. Botton (in-12, E. Belin). — *Histoire de la langue et de la littérature française au moyen âge*, par Ch. Aubertin, (t. I, in-8, E. Belin). — *Études littéraires sur les chefs d'œuvres des classiques français*, par G. Merlet (in-8, Hachette). — *Les grands écrivains de France. Molière*, t. III (in-8, Hachette). — *Les Annales du théâtre et de la musique*, par Édouard Noël et Edm. J. Stoullig, 1re année, 1875 (gr. in-18, Charpentier). — *Le Comte de Raousset-Boulbon*, par de la Madelène (gr. in-18, Charpentier). — *Le Trésor du souterrain*, par J. Grange (in-12, Blériot). — *Storia degli Italiani*, par C. Cantù (t. VII, in-12). — *Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne*, publiées sous les auspices de la Société industrielle de Mulhouse, par l'abbé A. Hanauer, professeur au collége libre du Haut-Rhin, tome Ier : *Les Monnaies* (in-8, Durand et Pedone-Lauriel). — *Le Pape de Rome et les papes de l'église orthodoxe d'Orient*, par le P. Césaire Tondini (gr. in-18, Plon). — *L'Église catholique en Pologne sous le gouvernement russe*, 1772-1875, par le R. P. Lescœur (2 vol. in-8, Plon). — *Histoire des littératures étrangères*, par Alfr. Bougeault, tome II (in-8, Plon). — *Mémoires d'Odilon Barrot*, tome III (in-8, Charpentier). — *La France ce qu'elle pourrait être*, par E. A. Colas (in-8, Guillaumin). — *Géographie militaire du bassin du Rhin*, avec une carte du bassin du Rhin et 10 plans de forteresses hors texte, par le commandant A. Pichat (in-8, Delagrave). — *Deux chanceliers, Alexandre Gortchakof et Otto de Bismarck*, par M. Julian Klaczko (in-8, Plon). — *Les Prussiens en Allemagne* (2e partie). *Suite du voyage au pays des milliards*, par Victor Tissot (gr. in-18, Dentu). — *L'Héroïsme en soutane*, par le général Ambert, 2e édition (gr. in-18, Dentu). — *Les Libertés populaires au moyen âge*, par Edmond Demolins (br. in-32). — *Le Massacre des otages*, par Urbain Guérin (br. in-32). — *Les Associations ouvrières*, par Xavier Roux (br. in-32).

VISENOT.

CORRESPONDANCE

La Conspiration des Poudres. — Pour répondre au désir exprimé par un de nos correspondants (XIV, p. 558), nous donnons ici la bibliographie des travaux relatifs à la conspiration des poudres et dont les éléments se trouvent réunis dans une excellente brochure du R. P. Neut, qui est citée plus loin.

I. — Ouvrages spéciaux sur la question : *Consideration to move all to aknowledge that the proceedings with the Jesuits have been both mild and merciful.* S. L., 1601, in-4. — *A true relation of the faction begun at Wisbich*, by FA. EDMONDS, alias WESTON, a Jesuit, 1595, and continued since by F. WALLEY, alias GARNET, etc., *against the secular priests should be governed by Jesuits*, S. L., 1601, in-4. — *A true and certain relation of sundry machinations and*

plots of the Jesuits. London, S. A., in-4. — MATTH. SUTCLIFF. *A challenge concerning the Romish Church, her Doctrine and Practices, against. Parsons, Garnet and Blackwell.* London, 1602, in-4. — *In homines nefarios qui Parliamenti jampridem habendi domum pulvere bombardico evertere sunt machinati, scilicet 5 novembris* 1605. Cantabrigiæ, 1605, in-4. — *Lettre écrite en latin et datée : « Bruxellæ, 4 julii, » sur les derniers jours et la mort du jésuite H. Garnet, qui fut pendu et écartelé le 3 mai 1606 à Londres.* S. L. et A., in-fol. — *Relation of the Proceedings against Henry Garnet a jesuite and his confederates, the Traitors in the Gunpowder Plot.* London, 1606, in-4. — *Procès du P. Henri Garnet, provincial des jésuites en Angleterre, exécuté à mort à Londres, le 28 de mars* 1606. S. L., 1606, in-8 ; S. L., 1607, in-8. — *Actio in Henricum Garnetum Soc. Jes. in Anglia superiorem et ceteros qui proditione longe immanissima Sereniss. Britanniæ Magnæ regem et regni Angliæ ordines pulvere fulminari e medio tollere conjurarunt : una cum orationibus Dominorum Delegatorum. Adjectum est supplicium de H. Garneto Londini sumptum.* Omnia ex Anglico a G. CAMDENO latine versa. Londini, 1607, in-4. — *Ad actionem proditoriam Ed. Coqui Apologia pro R. P. H. Garneto anglo. (Ab Eudomonio Lydonic). Coloniæ,* 1610, in-8. — *Narratio fidelis et succincta de nupera illa immanissima a jesuitis et conjuratis in magnum Magnæ Britanniæ regem intenta.* Lugd. Bat., 1607, in-4. — *Notitie van tyhene ghepasseert is inde examinatie van M. Henrick Garnet, opperste Provinciael van de Societeyt der Jesuiten in Enghelandt, geschiet den 8 April* 1606... Ghedruckt tot ulissinghem by MAERTEN ABRAMSSZ VAN DER NOLICK. S. L. ni A., petite plaquette de 8 p. — *The Jesuits Miracles or new Popish Wonders. Containing the Straw, the Crowne, and the Wondrous Child, with the confutation of them and their follies.* London, 1607, pet. in-4. — *Monachus reformatus hoc est. Examen examinis Jesuitici, de quæstione valde magistrale. Becani Jesuitæ moguntini..., cum episodio notarum in Joa. Wilhensoni testimonium de spica miraculosa Garneti,* per quemdam fratrem Ord. Jacobitarum. Wittemberg, 1612, in-4. — *An admonition for the fifth of November.* S. L. ni A., in-8. — *Processus judicialis contra H. Garnetum institutus ex jure civili et canonico defenditur. Item suprema Principum potestas explicatur et asseritur.* Oxoniæ, 1608, in-4. — *Antilogia adversus Apologiam Andreæ Eudæmon Joannis jesuitæ pro H. Garneto,* author R. ABBOTA. Londini, 1613, in-4. — *Exercitationes Is. Casauboni ad Card. Baronii Prolegomena* (Exercit. I, n° 4). Londini, 1614, in-fol., et Genevæ, 1663, in-4. — *Responsio ad caput IV primæ Exercitationis Is. Casauboni, et ad antilogiam Rob. Abboti adversus apologiam P. Garneti.* Col. Agripp., 1615, in-8. — *Oratio de proditione longe immanissima, qua Romane-Catholici Jesuitarum impulsa, Magnæ Britanniæ regem floremque totius regni selectissimum, domo Parlamentaria fragore fulminis infernalis subruta Non. Novembris* 1605 *e medio tollere conjurarunt a fratribus germanis Baptistæ et Jo. Salicis de Salis recitata.* Basileæ, 1617, in-4. — *The fifth of november, or the popish and schismatical rebels;* with their horrid plots, fair pretences,... weighed one against another. Oxford, 1644, in-4. — *A discourse concerning the original of the powderplot ; with a rélation of the conspiracies against queen Elizabeth, and the persecution of the protestants in France.* London, 1674, in-4. — *History of the gunpowder treason.* London, 1678, in-4. Réimprimé au tome III de : *The Harleian miscellany.* London, 1744-46, 8 vol. in-4, et 1808-13, 10 vol. in-4. — *A true account of the gunpowder plot...* by M. A. TIERNEY. London, S. A., in-8. — *Process Garnet's superiors der Jesuiten in England, und seiner Mitschuldigen, oder die Pulververschwörung in Jahre* 1605. Iena, 1828, in-8. — *Le P. Henri Garnet, S. J. et la Conspiration des poudres* (extrait en partie des *Précis historiques),* par A. NEUT, S. J. Gand, 1876, in-8 de 29-22 p.

15 septembre 1840. Voyez aussi Monteil, *Histoire des Français des divers États*, 1843, édit. in-8, tome II, p. 191 et tome VII, p. 384; dom Vaissette. — *Histoire du Languedoc*, in-fol., tome V. Preuves n° 12 :—M. Littré (*Dictionn.*, au mot *Cocagne*, signale cette étymologie sans l'approuver; il préfère celle qui viendrait de certains mots, qu'il emprunte à divers dialectes ou langues, et signifiant tous *cuisine*, — comme si le pays de cocagne désignait le lieu où l'on faisait bonne chère! L'auteur cite, du reste, un fabliau du treizième siècle où se trouve le mot *pays à non coquaiyne*.

G. B.

Claude d'Espence. (XI-120).— M. T. de L. demande quel est l'ouvrage de Claude d'Espence dont il est question dans une lettre du cardinal d'Armagnac. — On trouve, dans la *Biographie châlonnaise*, par Amédée Lhote (Châlons-sur-Marne, Martin, in-8, 1870), une notice assez étendue sur Claude d'Espence, suivie d'une liste qu'on peut croire complète de ses nombreux ouvrages, tous très-rares aujourd'hui. Beaucoup de ces ouvrages traitent de controverse religieuse, la plupart ont été imprimés postérieurement au colloque de Poissy.

Quoique n'ayant lu aucun des ouvrages de Claude d'Espence, j'engage l'auteur de la question à consulter le livre suivant quej'indique d'après la *Biographie châlonnaise* :

Apologie contenant ample discours, exposition, réponse et défense de deux conférences avec les ministres. — De la religion prétendue réformée. — Continuation de tierce conférence avec les ministres. — Aphopthègmes ecclésiastiques.

La *Biographie châlonnaise* est muette sur le lieu et la date de l'impression de cet ouvrage.

On peut consulter sur Claude d'Espence : — *Les Mémoires de Nicéron*, t. XIII; — *Les Auteurs ecclésiastiques*, par Ellies Dupin, t. XXVII; — *Scævolæ Sammarthani elogiorum*, lib. II; — et *Le Collége de Dorv*[illegible]*pais*, par le R. P. Chapotin, des Frères prêcheurs.

B. DE F.

Drouet, comte d'Erlon. — (XVI, 95). *De quelle localité a-t-il tiré son nom de comte d'Erlon?* — Aucune des notices biographiques du maréchal Drouet, que nous avons pu consulter, ne répond à cette question.

Le maréchal a écrit sa vie militaire. (Paris, Barba, 1844, in-8 de 119 pages.)

Cette notice, qui se termine par l'état de ses services, ne mentionne même pas l'époque à laquelle le titre de comte lui a été conféré.

Suivant l'*Illustration* (t. IX, p. 352), ce titre lui aurait été conféré en 1807. C'est aussi cette date que donne l'*Annuaire de la Marne* (1850, p. 451). Cet annuaire a donné une notice sur Drouet, en 1845, p. 272; en 1854, p. 322 et 370, et ne s'explique pas sur l'origine du nom d'*Erlon*.

Dans *Reims, Essais historiques*, par Prosper Tarbé, on lit (p 154) : « Au fond de cette ruelle (*la ruelle aux Crocs*), se trouvait, dans le siècle dernier une de ces maisons où les marchands des halles empruntent à gros intérêts pour quelques jours ou même quelques heures. Près d'elle s'élevait la boutique enfumée où Drouet, comte d'Erlon, jeune alors, maniait le marteau. C'est de là qu'un patriotisme sans ambition l'enleva pour le conduire à la gloire. »

Erlon, arrondissement de Vervins, département de l'Aisne, paraît être la seule localité qui porte ce nom en France. Il y avait autrefois, à Reims, beaucoup de familles du nom de Drouet. (*Voir la Table générale des Archives administratives et législatives de la ville de Reims.*) Peut-être la famille du maréchal Drouet était-elle originaire d'Erlon ou se rattachait-elle à cette localité par une circonstance inconnue et la distinguait-on des autres familles du même nom par celui de *d'Erlon*. Milleville (*Dictionnaire historique du département de l'Aisne*) ne parle pas de la famille Drouet au mot *Erlon*.

B. DE F.

Le Gérant, L. SANDRET.

[illegible]LES MOUREAU.

blion, a été posée la question suivante : « Quel est l'écrivain qui a, le premier, rapporté le célèbre *E pur si muove* attribué à Galilée ? Ce mot semble avoir été inconnu avant le dix-neuvième siècle ? La réponse à cette question se trouve dans une note de M. Ph. Gilbert, vers la fin de son second article, sur *le procès de Galilée* (*Revue catholique*, nouvelle série, t. II, 1869, 2e semestre, p. 538. Tirage à part, p. 105). Voici ce qu'il y dit : « En voilà, je pense, plus qu'il ne faut pour établir l'absurdité du conte qui représente Galilée affirmant, devant l'Inquisition, que « pourtant la terre tourne. » M. Ed. Heis, professeur d'astronomie à Munster, a mis en évidence la fausseté de cette histoire dans un opuscule intitulé : *Das Unhistorische des dem Galilei in den Mund gelegten* E PUR SI MUOVE (Munster, 1868, in-8). Il montre que la première apparition de cette fable date de 1789, dans un dictionnaire historique publié à Caen. » D. S.

Dante et Hugues Capet.— (XVI, 96) Sans prétendre répondre complétement à cette question, je dirai que Villani a répété le même conte sur l'origine de Hugues Capet : « Per lo pici si dice ch'l padre fu un grande e ricco borghese di Parigi, stato di natione di beccai overo mercante di bestie. » (*Rerum italicarum scriptores*, t. XIII, p. 97.) TH. P.

Le Pays de Cocagne (XVI, 96). — Le pays de Cocagne est connu pour ainsi dire partout. En portugais, c'est le *pair de cucanha*, en italien le *paese di cuccagna*, en espagnol moderne, le sens de ce mot est rendu par *tierra de pipiripao*, mais en vieux castillan, c'est la mot *cucana* qui était en usage, comme le prouvent deux passages de l'archiprêtre de Hita. En Angleterre, on parlait aussi du pays de *Cokaigne*. Quant aux Allemands, ils nomment ces heureuses régions *Schlarafenland*. On lit, dans le *Dictionnaire de Trévoux* : « Cocagne ou plutôt cocaigne, c'est le nom que l'on donne en Languedoc à un petit pain de pastel, avant qu'il soit réduit en poudre et vendu aux teinturiers. On en fait un très-grand trafic dans ce pays-là, et, parce qu'il ne vient que dans les terres fertiles et qu'il rapporte un très-grand profit à ses maîtres, vu qu'on en fait cinq ou six récoltes par an, quelque-uns ont nommé le haut Languedoc un pays de Cocagne, et c'est là-dessus qu'est fondée la fable du pays de Cocagne, de ce pays où les hommes vivent fort heureux sans rien faire. »

Cette étymologie est certainement fort mauvaise, ce qui n'a pas empêché M. Napoléon Landais de la répéter dans son *Dictionnaire*.. Cocagne vient sans doute de *coquinare*, faire la cuisine ou de *coquino*, et partout ce mot porte les traces d'une origine appartenant à ce que Montaigne appelait la *science de la gueule*. Un tableau nous dépeint le pays de Cocagne comme étant l'empire de la bonne chère et des plaisirs matériels. Sur tous les chemins, dans toutes les rues, étaient des tables dressées où l'on pouvait librement s'asseoir ; des boutiques ouvertes où l'on prenait sans payer. La coulait une rivière de vin, là régnait un printemps éternel, là les mariages ne duraient qu'une lune de miel. Enfin, dans cette ravissante contrée était la fameuse fontaine de Jouvence. Dans le *Décaméron* (G. VIII, Nov. III) Bruno et Buffalmaco persuadent à Calandrino qu'il existe une région, le *Bengali*, qui est un vrai pays de Cocagne. Rabelais paraît s'être souvenu de ces fictions dans ce qu'il dit des gastrolâtres, et au chapitre XLII du livre V de *Pentagruel*. — En 1631, on joua une farce intitulée les *Roulles bon temps de la haute et basse Cocagne*. En 1718, Legrand donna le *Roi de Cocagne*, pièce en trois actes et en vers, dont Quinault fit la musique. Th. P.

— Cette expression, qui signifie « un pays imaginaire où tout abonde, où l'on trouve tout à souhait (Littré)» vient probablement de ce que le commerce du pastel en *coque* ou *cocagne* (forme de pains coniques) avait tellement enrichi le haut Languedoc, au moyen âge, que, pour désigner un lieu riche et abondant, on le comparait à cette contrée. — Voyez mémoire de M. de Puymaurin, ancien député, adressé, en 1840, à la chambre de commerce de Toulouse, analysé dans le *Journal de Toulouse* du

l'immense empire du Nord exerce aujourd'hui sur les destinées de l'Europe. Ainsi que l'a fait remarquer l'auteur des *Études slaves*, auxquelles nous avons emprunté le passage cité plus haut, on sent qu'il « tend à devenir une des grandes langues du monde (p. 230). » Dès lors, il y a un véritable intérêt à tenir le public français au courant des publications relatives à la littérature russe. Commençons par celles qui ont paru dernièrement en France et appartiennent à des auteurs français. Ce sera le premier groupe, et le second se composera des ouvrages écrits en russe.

Les *Études slaves* de M. Leger, dont nous parlions tout-à-l'heure, servent de complément à l'ouvrage publié par le même auteur sous le titre de *Monde slave*. Elles se composent des articles qui ont été déjà insérés dans diverses revues et qui, par conséquent, n'apprennent rien de nouveau à ceux qui les ont lus par morceaux. Toutefois l'auteur a bien fait de réunir ces pièces en un seul volume, et de les rendre accessibles à un plus grand nombre de lecteurs. Les deux tiers du livre sont consacrés à la Russie. M. Leger y raconte son voyage à Kiev, à Nijni-Novgorod, Kazan et Vladimir, et, chemin faisant, il touche aux questions d'histoire, d'archéologie, de littérature et de religion. Le récit de voyage est suivi de considérations sur les contes populaires, les études slaves en Russie et sur la langue russe (ch. VIII, IX et X). Le chapitre sur la langue russe offre un intérêt tout particulier, et, à notre avis, il aurait mieux figuré en tête du livre. C'est la leçon d'ouverture du cours de langue russe que M. Leger a professé à l'École des langues orientales vivantes, pendant l'année scolaire de 1874-1875. L'auteur y démontre que l'étude du russe répond à un besoin véritable, qu'il est grand temps de s'y mettre et que, en-dehors de tout intérêt pratique et matériel, la langue russe, qu'il range parmi les plus belles de l'Europe, mérite d'être étudiée en elle-même et pour la littérature dont elle est l'instrument. L'esquisse qu'il donne de cette littérature, en quelques traits rapides, est une des plus belles pages de son livre (p. 232), et bien propre à inspirer au lecteur un vif désir de connaître les chefs-d'œuvre russes en leur original. La langue serbe, la comédie moderne en Pologne (il s'agit d'Alexandre Fredro (1819-1845) et de sa comédie *la Revanche de l'échanson*), la situation politique de la Bohême en 1871, et une étude sur Palaçky, l'historiographe tchèque, font le sujet des quatre derniers chapitres. Tel est le contenu des *Études slaves*, dont la lecture instruit et plaît. Nous les aurions dites recommandables à tous égards, si certaines appréciations de l'auteur ne nous commandaient la réserve. Ainsi, pour ne citer que ces deux exemples, il nous est impossible de partager ses vues sur la grande tolérance pour les cultes existants qu'il dit avoir toujours trouvée en Russie (p. 70). La

récente abolition du culte grec-uni à Khelm l'aurait dû suffisamment édifier sur ce point. N'est-ce pas aussi pousser trop loin l'indulgence que de vouloir justifier la rigueur de la loi russe, qui défend au sujet « orthodoxe » de changer de religion, de ne la trouver monstrueuse et absurde que de prime abord et seulement en apparence (p. 143)? Nous n'insisterons pas davantage; nous aurions été même heureux de n'avoir aucune tache à signaler dans les *Études slaves*, d'autant plus qu'étant écrites d'une manière agréable et spirituelle, elles peuvent avoir une grande diffusion, et qu'elles contiennent, en outre, une bonne somme de données non-seulement intéressantes, mais encore bien exactes, — double mérite que nous leur reconnaissons très-volontiers.

— Le grand travail de M. Alfred Bougeault ne saurait être passé ici sous silence, puisqu'il s'occupe aussi de la littérature russe (t. II, p. 321-429). Le tableau qu'il en trace ne manque ni de grâce, ni de fidélité; c'est tout au plus si l'on y découvre quelques légères inexactitudes, plutôt historiques que littéraires. Ce qui plaît aussi dans cet exposé succinct, mais substantiel, et bien pondéré dans ses parties, c'est l'esprit sincèrement chrétien qui anime l'auteur à toutes les pages, et donne à ses appréciations un nouveau poids. Voici la marche qu'il suit. Après une courte notice sur les peuples slaves, l'auteur parcourt les diverses périodes de la littérature, en commençant par celle des fables légendaires et des bylines, et en terminant par l'époque où nous vivons. Les trois premiers chapitres nous conduisent au règne de Catherine II, auquel est consacré le chapitre quatrième tout entier. C'était le siècle de Derjavine, Von Vizine, Dmitriev, Novikov et autres. L'auteur y place aussi Krylov et Karamzine, sans doute parce que leur activité littéraire date de ce temps-là, quoique l'un et l'autre appartiennent plutôt à notre siècle. L'auteur a mis un soin particulier à tracer le portrait du La Fontaine russe, Krylov (1768-1844). En le nommant le *poëte national* par excellence, il l'a défini on ne peut plus exactement. En général, tout ce qu'il dit sur son compte prouve que M. Bougeault a étudié à fond les écrits de l'immortel fabuliste russe, qu'il a pour lui une sorte de prédilection. On le conçoit : il y a plus de vingt ans, il consacrait déjà à sa mémoire une étude spéciale, intitulée : *Kryloff, le La Fontaine russe, sa vie et ses fables* (Paris, 1852). C'est aussi la raison pour laquelle j'insiste sur ce point. La Russie, sous les trois règnes suivants (de Paul, d'Alexandre Ier et de Nicolas), avec la nombreuse pléiade d'écrivains ayant à leur tête le grand poëte Pouschkine, fait le sujet du cinquième chapitre; dans le suivant, il s'agit de la lutte entre les éléments national et étranger, de travaux historiques, de la critique littéraire (Merzliakov et Bielinski), de Lermontov et Gogol. Les deux derniers cha-

pitres sont réservés à la littérature contemporaine, qui se distingue, suivant l'auteur, par son caractère national et *militant* (ou négatif). — A celui qui voudrait avoir sur la littérature russe une vue d'ensemble, nous conseillerons les pages, hélas! trop abrégées, de l'excellent livre de M. Bougeault.

— Ce que celui-ci ne fait qu'effleurer, l'ouvrage de M. Courrière le développe longuement et en détail. Le titre qu'il porte dit même moins que ne le donne le texte, car, outre l'histoire de la littérature contemporaine, on y trouve encore un aperçu succinct de la période ancienne, laquelle va jusqu'au second quart de ce siècle. M. Courrière s'était proposé de prouver que la Russie a une littérature qui mérite d'être connue et étudiée; ce but, il l'a parfaitement atteint, et il aura, en outre, l'honneur d'être le premier qui ait donné à la France une histoire assez complète de la littérature actuelle. Aussi la presse russe lui a-t-elle fait un accueil très-favorable; tout en lui reprochant quelques inexactitudes de détail, quelque manque d'impartialité dans certaines appréciations et des lacunes, elle lui a reconnu, — et c'est justice, — un caractère sérieux, une connaissance peu commune du sujet qu'il a traité et un talent réel d'exposition.

Dans l'impossibilité d'analyser une analyse, nous préférons renvoyer les lecteurs au livre lui-même, assuré qu'ils ne regretteront point les moments qu'en demandera la lecture. Nous sommes également convaincu que l'*Histoire* de M. Courrière ne restera pas longtemps à sa première édition, et c'est pour cela que nous avons jugé à propos de signaler à l'auteur quelques légères incorrections, qu'il lui sera facile d'éviter dans la nouvelle édition de son livre.

A la page 11, on lit en note: le manuscrit d'*Ignatief*, au lieu de *Ipatiev*. En citant la *Vie apostolique et épîtres de saint Paul* (p. 24, en note), l'auteur voulait, sans doute, parler du livre des *Actes des Apôtres*, etc...Le *Citoyen* (Grajdanine), que publie le prince Méstcherki est bien une revue pétersbourgeoise et non moscovite, ainsi que le dit l'auteur (p. 422), qui lui applique, en outre, et bien gratuitement, le sobriquet de *bigot*. L'ancien rédacteur du *Monde russe* s'appelait non pas Kostomarov (p. 427), mais Komarov (M. Courrière m'excusera si j'écris ces noms d'une manière différente de la sienne). On est quelque peu surpris de voir le mariage de Jagellon (1386) associé au prétendu « jésuitisme polonais » (p. 26); de lire que Catherine II a introduit dans la littérature russe l'élément moral (p. 37), à moins qu'il ne s'agisse de la morale indépendante, ou bien que Krylov, dont la langue est d'une remarquable pureté, avait *un style vulgaire* (p. 46). En revanche, on ne peut qu'applaudir à la conclusion finale de l'auteur touchant l'opportunité et l'utilité d'un organe périodique qui soit consacré à l'étude de la Russie. — Le moment nous paraît, en effet, très-favorable.

— De tous les écrivains de France et même d'Occident, M. Alfred Rambaud est le premier qui ait entrepris, sur l'épopée russe, une étude complète et méthodique. Pour la plupart des lecteurs, son livre sera une révélation véritable. Qui d'entre eux a pensé seulement que les Russes possèdent sur leurs origines des traditions poétiques d'une richesse presque digne d'envie? C'est pourtant ce qui ressort avec dernière évidence du beau travail de M. Rambaud, et ce qu'il n'hésite point d'avouer lui-même. Comme le *Polybiblion* doit consacrer un article spécial à l'ouvrage, je me bornerai ici à quelques remarques qui me paraissent être à leur place. J'appellerai d'abord l'attention des lecteurs sur le côté bibliographique du livre dont il s'agit. Ils y trouveront, en effet, l'indication de tous les travaux un peu importants qui aient traité de la poésie épique en Russie. Pour juger d'un livre, il suffit souvent de consulter les sources auxquelles l'auteur a puisé ses données et les auteurs dont il invoque les témoignages. Appliqué à l'ouvrage de M. Rambaud, ce critérium lui est tout à fait favorable. Les auteurs qu'il cite avec un soin scrupuleux formeraient une longue liste, et ils sont des plus estimés.

L'ouvrage se divise en quatre parties intitulées ainsi: épopée légendaire, historique, adventice et petite-russienne. La première traite des *bylines*, la seconde contient l'histoire du peuple faite et chantée par lui-même, la troisième parle des traditions empruntées à d'autres peuples, la quatrième enfin s'occupe de la poésie ukrainienne. On peut se demander pourquoi quatre parties au lieu de trois, puisque l'auteur n'admet lui-même que trois groupes de poésies épiques; pourquoi surtout l'épopée petite-russienne est rejetée après l'épopée *adventice*, ou exotique, comme si elle était étrangère à la nation russe non moins que les traditions du cycle troyen ou les souvenirs du poëme byzantin sur Digenis Akritas? L'auteur a parfaitement établi l'origine kiévienne des bylines, en rejetant la théorie qui leur assigne une origine orientale. Cela posé, il devait, ce semble, présenter les *doumas* ou chants historiques de l'Ukraine comme une forme nouvelle de l'ancienne épopée kiévienne, comme la suite des *bylines*, faisant pendant à l'épopée historique de la Grande-Russie. Les bylines et les doumas sont deux branches du même arbre, deux enfants issus du même berceau qui est l'Ukraine.

— Depuis quelque temps, la littérature populaire a pris en Russie des proportions considérables. Il est à remarquer que ce revirem en sa faveur coïncide avec l'émancipation des serfs dont elle s avoir partagé le bienfait. Le fait est qu'elle est devenue l'objet parfois très-remarquables et qu'on en recueille avec ur jusqu'aux moindres parcelles. A côte du recueil viennent se ranger ceux de Rybnikov, Schein, F

pitres sont réservés à la littérature contemporaine, qui se distingue, suivant l'auteur, par son caractère national et *militant* (ou négatif). — A celui qui voudrait avoir sur la littérature russe une vue d'ensemble, nous conseillerons les pages, hélas! trop abrégées, de l'excellent livre de M. Bougeault.

— Ce que celui-ci ne fait qu'effleurer, l'ouvrage de M. Courrière le développe longuement et en détail. Le titre qu'il porte dit même moins que ne le donne le texte, car, outre l'histoire de la littérature contemporaine, on y trouve encore un aperçu succinct de la période ancienne, laquelle va jusqu'au second quart de ce siècle. M. Courrière s'était proposé de prouver que la Russie a une littérature qui mérite d'être connue et étudiée ; ce but, il l'a parfaitement atteint, et il aura, en outre, l'honneur d'être le premier qui ait donné à la France une histoire assez complète de la littérature actuelle. Aussi la presse russe lui a-t-elle fait un accueil très-favorable ; tout en lui reprochant quelques inexactitudes de détail, quelque manque d'impartialité dans certaines appréciations et des lacunes, elle lui a reconnu, — et c'est justice, — un caractère sérieux, une connaissance peu commune du sujet qu'il a traité et un talent réel d'exposition.

Dans l'impossibilité d'analyser une analyse, nous préférons renvoyer les lecteurs au livre lui-même, assuré qu'ils ne regretteront point les moments qu'en demandera la lecture. Nous sommes également convaincu que l'*Histoire* de M. Courrière ne restera pas longtemps à sa première édition, et c'est pour cela que nous avons jugé à propos de signaler à l'auteur quelques légères incorrections, qu'il lui sera facile d'éviter dans la nouvelle édition de son livre.

A la page 11, on lit en note : le manuscrit d'*Ignatief*, au lieu de *Ipatiev*. En citant la *Vie apostolique et épîtres de saint Paul* (p. 24, en note), l'auteur voulait, sans doute, parler du livre des *Actes des Apôtres*, etc...Le *Citoyen* (Grajdanine), que publie le prince Méstcherki est bien une revue pétersbourgeoise et non moscovite, ainsi que le dit l'auteur (p. 422), qui lui applique, en outre, et bien gratuitement, le sobriquet de *bigot*. L'ancien rédacteur du *Monde russe* s'appelait non pas Kostomarov (p. 427), mais Komarov (M. Courrière m'excusera si j'écris ces noms d'une manière différente de la sienne). On est quelque peu surpris de voir le mariage de Jagellon (1386) associé au prétendu « jésuitisme polonais » (p. 26) ; de lire que Catherine II a introduit dans la littérature russe l'élément moral (p. 37), à moins qu'il ne s'agisse de la morale indépendante, ou bien que Krylov, dont la langue est d'une remarquable pureté, avait *un style vulgaire* (p. 46). En revanche, on ne peut qu'applaudir à la conclusion finale de l'auteur touchant l'opportunité et l'utilité d'un organe périodique qui soit consacré à l'étude de la Russie. — Le moment nous paraît, en effet, très-favorable.

— De tous les écrivains de France et même d'Occident, M. Alfred Rambaud est le premier qui ait entrepris, sur l'épopée russe, une étude complète et méthodique. Pour la plupart des lecteurs, son livre sera une révélation véritable. Qui d'entre eux a pensé seulement que les Russes possèdent sur leurs origines des traditions poétiques d'une richesse presque digne d'envie? C'est pourtant ce qui ressort avec dernière évidence du beau travail de M. Rambaud, et ce qu'il n'hésite point d'avouer lui-même. Comme le *Polybiblion* doit consacrer un article spécial à l'ouvrage, je me bornerai ici à quelques remarques qui me paraissent être à leur place. J'appellerai d'abord l'attention des lecteurs sur le côté bibliographique du livre dont il s'agit. Ils y trouveront, en effet, l'indication de tous les travaux un peu importants qui aient traité de la poésie épique en Russie. Pour juger d'un livre, il suffit souvent de consulter les sources auxquelles l'auteur a puisé ses données et les auteurs dont il invoque les témoignages. Appliqué à l'ouvrage de M. Rambaud, ce critérium lui est tout à fait favorable. Les auteurs qu'il cite avec un soin scrupuleux formeraient une longue liste, et ils sont des plus estimés.

L'ouvrage se divise en quatre parties intitulées ainsi: épopée légendaire, historique, adventice et petite-russienne. La première traite des *bylines*, la seconde contient l'histoire du peuple faite et chantée par lui-même, la troisième parle des traditions empruntées à d'autres peuples, la quatrième enfin s'occupe de la poésie ukrainienne. On peut se demander pourquoi quatre parties au lieu de trois, puisque l'auteur n'admet lui-même que trois groupes de poésies épiques; pourquoi surtout l'épopée petite-russienne est rejetée après l'épopée *adventice*, ou exotique, comme si elle était étrangère à la nation russe non moins que les traditions du cycle troyen ou les souvenirs du poëme byzantin sur Digenis Akritas? L'auteur a parfaitement établi l'origine kiévienne des bylines, en rejetant la théorie qui leur assigne une origine orientale. Cela posé, il devait, ce semble, présenter les *doumas* ou chants historiques de l'Ukraine comme une forme nouvelle de l'ancienne épopée kiévienne, comme la suite des *bylines*, faisant pendant à l'épopée historique de la Grande-Russie. Les bylines et les doumas sont deux branches du même arbre, deux enfants issus du même berceau qui est l'Ukraine.

— Depuis quelque temps, la littérature populaire a pris en Russie des proportions considérables. Il est à remarquer que ce revirement en sa faveur coïncide avec l'émancipation des serfs dont elle semble avoir partagé le bienfait. Le fait est qu'elle est devenue l'objet d'études parfois très-remarquables et qu'on en recueille avec un grand soin jusqu'aux moindres parcelles. A côte du recueil de Kiréevski viennent se ranger ceux de Rybnikov, Schein, Hilferding, Roud-

chenko, Vessel, etc. L'importance des chants populaires au point de vue de l'histoire du peuple qui les a créés en reçoit un nouveau relief. C'est là, en effet, qu'on saisit mieux que partout ailleurs certains traits de la vie intime du peuple qui échapperont et à l'historien et à l'archéologue. De là l'utilité et le prix des recueils de ce genre, surtout lorsqu'ils ont la bonne chance d'avoir des éditeurs comme MM. Antonovitch et Dragomanov, dont personne ne saurait revoquer en doute la compétence. Leur recueil se composera de cinq volumes dont deux sont déjà publiés. Les chants contenus dans le premier volume se rapportent à la lutte des Cosaques contre les Tatars et les Turcs ; ceux du second parlent de la guerre contre la Pologne du temps de Bogdan Khmelniçki, le héros favori des Ukrainiens. Dans les volumes qui ont paru, le texte de ces *doumas* est enrichi de variantes et de notes parfois très-détaillées. Ceux qui voudraient prendre connaissance de l'épopée petite-russienne pourront satisfaire leur désir en lisant dans la *Russie épique*, de M. Alfred Rambaud, la quatrième partie. Quant à l'édition des deux professeurs russes, on s'accorde généralement à dire qu'elle est faite avec autant de science que de critique et pourrait servir de modèle aux autres publications de ce genre, tant la critique de ses éditeurs est sensée et l'érudition sobre et discrète.

— On n'en dit pas autant du recueil dont la rédaction a été confiée par la Société des amis de la littérature russe, à un de ses membres, M. Bezsonov. Les critiques reprochent à l'éditeur d'avoir abusé de la confiance de ladite société, en noyant le texte dans des commentaires à perte de vue et qui n'ont aucun rapport direct avec la question. D'où il est arrivé qu'au lieu de quatre volumes ou tout au plus cinq, l'édition en compte dix, et devient par là même d'un accès plus difficile aux lecteurs. Aussi demande-t-on qu'à la nouvelle édition, les interminables dissertations du premier éditeur soient impitoyablement retranchées et imprimées dans des volumes à part, de manière à avoir le texte pur des chansons telles qu'elles avaient été recueillies par feu Kiréevski. Ces critiques nous paraissent trop sévères. Sans nier le défaut dominant de l'édition dont il s'agit, nous ne voulons pas en rejeter la responsabilité sur l'éditeur seul. La *Société littéraire* connaissait fort bien le genre d'érudition de celui à qui elle avait elle-même confié cette tâche : elle aurait pu, ce semble, user de son droit de contrôle. D'ailleurs, ce que les hommes du métier trouvent d'étrangement superflu dans les commentaires de l'éditeur, le commun des lecteurs, en Russie comme à l'étranger, peut au contraire, le trouver utile et nouveau ; ce qui n'empêche pas ladite Société de donner une nouvelle édition du texte seul et sans commentaires.

— Le *Livre* d'Avénarius est une espèce de concordance de vingt-quatre *bylines* du cycle kiévien ; il est orné de douze gravures et du portrait du rhapsode populaire Riabinine. Le mérite de ce recueil consiste en ce qu'il offre un texte passé par le crible de la critique, dégagé de tout alliage postérieur, de nombreuses interpolations et d'anachronismes, ainsi que de tout ce qui blessait la délicatesse du lecteur ou péchait contre les lois de la versification, corrigé, épuré, et disposé d'après l'ordre chronologique. En somme, le travail est très-satisfaisant, malgré la difficulté de la tâche et malgré l'omission de certains détails caractéristiques que l'éditeur aura trouvés trop sans gêne peut-être. Nous avons ainsi, dans ce *Livre des bylines*, tout ce que la tradition a conservé sur les douze héros du cycle primitif et du cycle de Vladimir. M. Avénarius n'a rien omis pour rendre sa concordance aussi parfaite que possible : il a ajouté des notes, des index détaillés et des dessins fort bien exécutés.

— Il faut avouer, cependant, que c'est à la *Chanson d'Igor* qu'appartient l'insigne privilége de captiver l'attention des littérateurs russes. Aucun autre monument littéraire n'a eu en Russie tant d'éditions et de commentaires. On en compte déjà vingt-cinq traductions en vers ou en prose, sans parler des versions faites en langues étrangères, et la matière est encore loin d'être épuisée. Elle l'est si peu que M. le prince Paul Viazemski vient de publier un nouveau commentaire de plus de 650 pages, portant le titre modeste de *Remarques sur le chant d'Igor*. Fruit de vingt-cinq années de recherches et d'étude, ce travail contient une foule de données les plus variées, et qui intéressent à la fois le philologue, l'historien, l'éthnographe et le mythologue. Le côté original de l'ouvrage, c'est le rôle qu'y jouent l'influence byzantine ou grecque sur les traditions populaires en Russie et celle des doctrines gnostiques, si répandues dans l'Europe entière, dès les premiers siècles du christianisme, et qui ont pénétré en Russie sous la forme de l'hérésie bogomile, hérésie essentiellement slave. Contrairement à l'opinion accréditée, l'auteur croit reconnaître dans le poëme d'Igor les traces des traditions *troyennes ;* il identifie le poëte *Boïan* dont parle le poëme avec le chantre immortel de l'Iliade, etc., etc. Ce n'est pas le lieu d'insister davantage sur un sujet qui demanderait un travail à part ; il suffira de dire que l'auteur a réuni tout ce qui a été dit par d'autres sur les moindres questions controversées du *Slovo*, qui en a tant. Quoi qu'il en soit de ses théories et de ses hypothèses, M. le prince Viazemski, en les soumettant de nouveau au jugement du public, mais renforcées et munies d'une triple armure, provoquera sans doute de nombreuses répliques, et contribuera à parvenir plutôt sur les traces de la vérité. Quant à la forme littéraire, l'humble commentateur du *Slovo* étant le premier à la déclarer défectueuse, le courage

nous manque de lui en faire un reproche; d'autant plus que le manque d'unité et d'ordre, qui rend la lecture des *Remarques* un peu fatigante, est largement réparé dans l'excellente *Table analytique* placée à la fin du volume et résumant, à chaque article, tout ce qui a été dit là dessus dans les divers endroits du texte, lequel y reçoit même de nouveaux développements. Nous attendons avec impatience la nouvelle édition du texte du *Slovo* que l'auteur promet de nous donner, et nous le prions de ne pas tarder longtemps à tenir sa promesse.

— Autant les intéressantes *Remarques* laissent à désirer sous le rapport de la forme, autant celle-ci a été soignée dans la traduction du même poëme, que vient de publier M. Guerbel, et qui est déjà à sa cinquième édition. L'infatigable auteur, à qui l'on doit tant d'autres belles publications sur la littérature russe et étrangère, a pris à tâche de rendre la nouvelle édition aussi parfaite que possible, en profitant de toutes les remarques qu'on a faites sur les éditions précédentes et en se rapprochant encore davantage de l'original dont le texte est placé en regard de la traduction faite en russe moderne et en vers. — Un aperçu chronologique de toutes les traductions précédentes (au nombre de vingt-cinq) et six dessins complètent cette nouvelle édition, et lui assurent la sympathie générale.

— Lors de la famine qui désolait le gouvernement de Samara, les lettrés russes s'étaient empressés de témoigner leur compassion à la misère de leurs concitoyens, et ils firent paraître un recueil intitulé *Cotisation*, imprimé à la fois dans onze typographies diverses et contenant plus de quarante morceaux en prose et en vers, portant la signature de toutes les célébrités littéraires. C'est sur ce modèle, et dans un but également bienfaisant que le Comité slave, section de Saint-Pétersbourg, vient de publier un recueil semblable sous le titre de *Secours fraternel;* il se vend au profit des familles bosniaques et herzégoviennes qui ont souffert pendant la guerre actuelle. Le fond en est aussi riche que varié; on y trouve les noms des écrivains les plus estimés, et représentant les diverses branches de la littérature. Bref, les gens de lettres ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour réunir et publier, dans l'espace de deux mois, cet excellent recueil, qui fait honneur à leur sentiment chrétien plus encore qu'à la sympathie naturelle qu'inspire la communauté de race.

— Un recueil analogue, mais consacré uniquement à la poésie, est celui que M. Polevoï vient de publier à la fois à Paris et à Pétersbourg. Il contient cinquante morceaux dus à la plume des meilleurs poëtes russes, parmi lesquels Pouschkine, Lermontov, Joukovski, Baratynski, Maïkov, Koltsov, Nekrasov, etc., etc. Le titre en est justifié par l'idée toute patriotique qui a présidé au choix de ces pièces se rapportant toujours à la vie du peuple russe et au pays qu'il habite. Mais

ce qui fait le mérite exceptionnel de ces *Échos*, ce qui les distingue de tant d'autres publications littéraires, c'est surtout son côté artistique. Le volume, peu considérable d'ailleurs (il n'a que 118 p.), est orné de dessins où l'artiste, M. Panov, a prodigué les ressources de son inépuisable imagination, tout en conservant à la gracieuse variété des sujets le caractère indigène et le coloris local. Il y a longtemps que la Russie n'a pas eu d'édition illustrée d'un si haut mérite.

— Les deux auteurs dont il va être question sont depuis longtemps connus et estimés, non-seulement en France, mais dans le monde entier. Je parle du feu comte A. Tolstoï et de M. J. Tourguéniev. Qui n'a pas lu *Ivan le Terrible*, du premier, ou bien son drame intitulé *la Mort de Jean le Terrible*, lequel a eu même les honneurs de la scène parisienne ? Ce drame a été suivi de deux autres du même auteur : le *Tsar Fédor Ivanovitch* et *le Tsar Boris Godounov;* — de là le nom de *Trilogie dramatique* donné à leur nouvelle édition. Si le premier de ces drames eut plus de retentissement, le second eut, en revanche, les préférences de l'auteur. Le comte Alexis Tolstoï voyait, dans *le Tsar Fédor*, son chef-d'œuvre par excellence et le mettait au-dessus de tout ce qu'il ait jamais écrit en vers ou en prose.

Cependant il était avant tout un poëte lyrique, et, sous ce rapport, il primait dans son pays comme M. Tourguéniev prime parmi les romanciers russes. — Le nouveau volume de la *Bibliothèque russe* se compose des fragments empruntés aux dix meilleurs récits de M. Tourguéniev, parmi lesquels les *Mémoires d'un chasseur* et *la Fumée,* pour ne citer que les morceaux les plus connus du public français. La traduction française de la *Fumée* a été faite, on le sait, par feu le prince Augustin Galitzin, le même qui a traduit *Ivan le Terrible*, roman historique du comte Tolstoï. Les récits de M. Tourguéniev sont précédés d'une notice biographique et ornés de son portrait, travail de M. Sériakov. Les cinq premiers volumes de cette bibliothèque populaire sont consacrés à Pouchkine, Lermontov, Gogol, Joukovski et Griboiédov; le septième qui est déjà sous presse, contiendra les morceaux choisis de M. Nekrasov. Le nom de l'éditeur, M. Stasulévitch, celui qui dirige le *Messager de l'Europe,* espèce de *Revue des Deux-Mondes* russe, dit assez que l'édition ne laisse rien à désirer ni au point de vue de l'exécution matérielle, ni à celui du choix des matières.

— Le nom de Nicolas Novikov, ignoré en France, jouit en Russie d'une grande réputation. Là, tout le monde connaît l'éditeur de *l'Ancienne Bibliothèque*, du *Peintre*, du *Bourdon*, et de tant d'autres livres et revues qui formeraient une bibliothèque. Dans les derniers temps surtout, Novikov a été l'objet de nombreuses études dont les résultats sont malheureusement encore loin d'être définitifs. L'auteur de la remarquable monographie consacrée à sa mémoire,

M. Nézélonov, s'est proposé, de l'étudier, à son tour, comme éditeur de journaux, de rechercher si Novikov était aussi écrivain, et quelles étaient les idées ou les doctrines qu'il propageait par le moyen de ses journaux, et si ces idées ont exercé quelque influence sur la société contemporaine ; enfin, si on peut le considérer comme représentant de la franc-maçonnerie russe de son temps. Avant de répondre à toutes ces questions demeurées jusque là indécises, M. Nézélonov trace, dans les deux premiers chapitres, un tableau des mœurs de la société russe sous le règne de Catherine II et une esquisse historique de la franc-maçonnerie russe durant la même époque. Il montre que le mouvement maçonnique, doublé d'un faux mysticisme, dont Nicolas Novikov fut un des représentants, a été une réaction contre le voltérianisme implanté en Russie sous le règne de Catherine II et contre l'immoralité qui résulta de la prétendue philosophie. — Ces deux chapitres mériteraient d'être reproduits en leur entier.

— Novikov, comme éditeur de journaux et de revues, se retrouve souvent sur les pages de l'excellent travail de M. A. Néoustroïev ; il y occupe même une place fort honorable, et quiconque veut connaître tous les produits de son activité littéraire doit nécessairement recourir à ce travail, fruit de longues et consciencieuses recherches. En traçant le tableau minutieusement détaillé de la presse périodique durant le premier siècle de son existence (1703-1802), l'auteur des *Recherches historiques* a rendu un service signalé à la république des lettres. Aussi l'Académie des sciences décerna-t-elle à son livre le prix Ouvarov. Il faut ajouter que M. Néoustroïev avait déjà réédité séparément les *Bulletins savants de Saint-Pétersbourg* pour 1777, publiés par Novikov, et un grand nombre d'autres travaux bibliographiques qui l'ont mis au rang des bibliographes russes les plus renommés. Aujourd'hui, il prépare un grand *index systématique* de tous les noms et sujets dont il est parlé dans ses *Recherches*.

— Les ouvrages que nous venons de passer en revue contiennent soit des études critiques soit des chefs-d'œuvre littéraires ou des recueils de poésies populaires. Celui de M. Béliaévski est consacré à l'étude de la langue elle-même ; mais il l'étudie à un point de vue presque entièrement nouveau, ce qui, joint à la solidité de ses déductions, fait le vrai mérite du livre. Jusqu'ici la philologie russe n'a appliqué la méthode comparée qu'au slavon ; grâce à l'heureuse initiative de M. Bouslaïev, auteur d'une *Grammaire historique* de la langue russe et littérateur éminent, l'étymologie russe, dans les écoles, va aujourd'hui de pair avec celle de l'idiome liturgique. Ce que M. Bouslaïev a fait pour le slavon, M. Béliaévski l'a tenté pour les langues classiques, et il l'a tenté avec succès. En élargissant ainsi le cercle de la méthode comparée, il a, en même temps, répondu aux nouveaux besoins créés

par l'enseignement classique que le programme officiel, depuis quelque temps, renforce de plus en plus. La comparaison du russe avec l'ancien slavon montre l'affinité de celui-là avec les langues classiques, — affinité qui s'étend non-seulement aux racines et à la formation des mots, mais encore à toutes les modifications de ces derniers. Ayant conservé les formes primitives bien plus que ne l'ont fait les autres langues modernes, les idiomes slaves rendent cette comparaison avec les langues classiques plus facile et plus fructueuse. En France, il existe déjà plus d'un ouvrage de ce genre; mais personne, que je sache, n'a encore pensé à employer la méthode comparée à l'étude du russe; ce serait cependant un excellent moyen d'en aplanir bien des difficultés (pour ceux au moins qui savent le grec et le latin), et d'arriver à la connaissance de l'idiome russe non pas superficielle ou machinale, mais qui soit assise sur une base scientifique.

J. MARTINOV.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

Fabienne, par Mme BOURDON. Paris, H. Allard, 1876, in-12 de 247 p. Prix : 2 fr. — *La Famille de Selnac*, par BRUN. Paris, veuve Casterman, 1875, in-12 de 315 p. Prix : 1 fr. — *La Fiancée du Maronite*, par Mme N. G. KITTL. Paris, veuve Casterman, in-12 de 215 p. Prix : 1 fr. — *Les Colombes de la Forlière*, par G. D'ETHAMPES. Paris, Perisse, in-12 de 350 p. Prix : 2 fr. 50. — *L'Orphelin d'Evenos*, par la comtesse DE LA ROCHÈRE. Paris, H. Allard, 1876, in-12 de 258 p. Prix : 2 fr. — *La Maison maudite*, par C. GUÉNOT. Paris, veuve Casterman, 1875, in-12 de 199 p. Prix : 1 fr. — *Robert*, épisode de l'année 1848. Paris, veuve Casterman, 1875, in-12 de 222 p. Prix : 1 fr. — *Chassez le naturel*, par le R. P. FRANCO. Paris, veuve H. Casterman, 1875, in-12 de 242 p. Prix : 80 c — *Marcel Laville*, par HERVÉ DU PONTRAIS. Paris, Perisse, 1875, in-12 de 340 p. Prix : 2 fr. 50. — *La Femme du Sous-Préfet*, par la comtesse DE CHABANNES. Paris, Casterman, 1872, in-12 de 216 p. Prix : 1 fr. 25. — *Foi et Patrie*, par ETIENNE MARCEL. Paris, J. Vic 1875, in-12 de 276 p. Prix : 2 fr. — *Viviane*, par Mme BOURDON. Paris, Mollie, in-12 de 270 p. Prix : 2 fr. — *Les Fiancés de Saint-Cyprien*, par E. GAY. Paris, Lethielleux, 1876, in-12 de 209 p. Prix : 2 fr. — *Le Rocher de Sisyphe*, par M. AUVRAY. Paris, veuve Casterman, 1875, in-12 de 214 p. Prix : 1 fr. — *Pied-Léger*, par G. D'ARVOR. Paris, Tolra, 1876, in-12 de 247 p. Prix : 2 fr. — *La Ferme des Rosiers*, par G. DE BRUGNY D'HAGERUE. Saint-Omer, 1875, in-8 de 152 p. Prix : 1 fr. — *Valandono*, par Mme D'ARVOR. Paris, Tolra, 1875, in-12 de 240 p. Prix : 2 fr. — *Les Forêts vierges* de MAYNE REID. Limoges, Eug. Ardant, gr. in-8 de 214 p. Prix : 3 fr. — *Le Désert*, par MAYNE REID, traduit par BOURDIER. Limoges, Eug. Ardant, gr. in-8 de 206 p. Prix : 3 fr. fr. — *Le Livre d'or*, par ALF. DRIOU. Limoges, Eug. Ardant, in-4 de 240 p. Prix : 2 fr. 50. — *La Conquête de l'air*, par A. BROWN. Traduit de l'anglais. Paris, Glady, 1875, 2e édition, in-12 de 447 p. Prix : 3 fr. — *Les jeunes chasseurs de la Nouvelle-Galles*. Traduction par M. S. LEPAGE. Paris, Bonhoure, 2 vol. in-12 de 315 et 306 p. Prix : 6 fr. — *Le Canot de sauvetage*. Traduit de l'anglais par M. S. LEPAGE. Paris, Bonhoure, 1876, 2 vol. in-12 de 258 et 235 p. Prix : 6 fr. — *Henry et le génie Savantin*, par M. S. LEPAGE. Paris, Bonhoure, 1876, in-12 de 237 p. Prix : 2 fr. 50. — *Les Hommes de demain*, par Mme NELLY LIEUTIER. Paris, Bonhoure, 1876, in-12 de 312 p. Prix : 3 fr. — *Défauts et Vertus de l'enfance*, par Mme TESTAS. Paris, Blériot, 1868, in-18 de 221 p. Prix : 2 fr. — *Contes*, par Mme TESTAS. Paris, Blériot, 1868, in-18 de 293 p. Prix : 2 fr. — *Récits de Monsieur Jean-Antoine*, par Mme TESTAS. Paris, Blériot, 1869, in-18 de 276 p. Prix : 2 fr. — *Une jonchée de fleurs*, par Mme TESTAS. Paris, Blériot, 1875, in-18 de 259 p. Prix : 2 fr. — *Toinette et Louison*, par Mlle EUD. DUPUIS. Paris, Delagrave, 1876, in-18 de 136 p. Prix : 60 c. — *La Merlette*, par EUD. DUPUIS. Paris, DELAGRAVE, 1876, in-12 de 292 p. Prix : 2 fr. — *Scènes villageoises*, par EUG. MULLER. Paris, Albanel, in-18 de 308 p. Prix : 2 fr. — *Histoire naturelle pittoresque*, par

LA BLANCHÈRE. Paris, Albanel, in-18 de 366 p. Prix : 2 fr. — *Le Trésor de l'île des flibustiers*. Traduit de l'allemand HOFFMANN, par ALF. D'AVELINE. Paris, veuve Casterman, 1873, in-8 de 135 p. Prix : 1 fr. 20.— *Clémence*, par VAN LOOY. Paris, Casterman, in-8 de 140 p. Prix : 1 fr. 20. — *Récits anecdotiques et moraux*, par VAN LOOY. Paris, Casterman, 1873, in-8 de 136 p. Prix : 1 fr. 20. — *Madame de Maintenon*, par LAURENT. Paris, Casterman, 1875, in-8 de 134 p. Prix : 1 fr. 20. — *Sigismer*, par GUÉNOT. Paris, Casterman, 1873, in-8 de 160 p. Prix : 1 fr. 20. — *Le Fils aîné de l'Eglise*, par GUÉNOT. Paris, Casterman, 1874, in-8 de 159 p. Prix : 1 fr. 20. — *Le Sanctuaire d'Irmensul*, par GUÉNOT. Paris, Casterman, 1875, in-8 de 59 p. Prix : 1 fr. 20.— *Yves le Mayeur*, par GUÉNOT. Paris, Casterman 1872, in-8 de 158 p. Prix : 1 fr. 20. — *Le Maître de Hongrie*, par GUÉNOT. Paris, Casterman, 1873, in-8 de 157 p. Prix : 1 fr. 20. — *Histoire du duc de Bourgogne*, par M. ARTH. DE SEINE. Limoges, Barbou, in-18 de 141 p. Prix : 75 c. — *Marie Stuart*, par Mme BEAUGIER. Limoges, Barbou, in-8 de 143 p. Prix : 1 fr.— *Histoires et légendes*, traduites de l'italien par LOUIS REDON. Paris, Casterman, 1875, in-8 de 140 p. Prix : 1 fr. 20.— *Les Lys et les roses*, par JEAN LOYSEAU. Paris, Dillet, 1875, in-12 de 286 p. Prix : 2 fr. — *Le Bâton perdu*, par J. LOYSEAU. Paris, Dillet, 1876, in-12 de 207 p. Prix : 2 fr. — *Les Conférences du foyer*, par H. HURÉ. Limoges, Eug. Ardant, in-8 de 239 p. Prix : 2 fr. 50.— *Les Scènes de la vie de famille*, par ALF. DRIOU. Limoges, Eug. ARDANT, in-8 de 236 p. Prix : 2 fr. 50. — *Episodes du banquet de la vie*, par ALF. DRIOU. Limoges, Eug. Ardant, in-8 de 238 p. Prix : 2 fr. 50.

Le choix des livres pour les jeunes filles, est souvent difficile. Beaucoup d'auteurs, principalement des femmes, consacrent leur plume à ce genre de littérature. Mais le résultat ne répond pas toujours aux intentions. Mme Bourdon, cependant, dans sa longue et féconde carrière d'écrivain, a résolu bien des fois ce problème. Elle vient de le faire encore en écrivant *Fabienne*. On suit avec un vif intérêt cette charmante jeune fille dans les péripéties de sa triste vie. Sa mère, dont elle partageait toutes les croyances, meurt, et elle reste avec son père, esprit sceptique et frondeur, ayant perdu sa place de professeur dans un collége à cause de son enseignement matérialiste ; à la suite de sa disgrâce, M. Dalines a fondé un journal de la libre pensée. Fabienne a aussi un jeune frère que sa mère lui a recommandé en mourant, mais Raymond lui échappe bientôt ; il veut suivre l'exemple de son père, dit-il. Celui-ci fait la connaissance d'une jeune fille frivole et mauvaise, et Fabienne doit accepter Marthe comme belle-mère. A bout de force et de courage, elle veut se faire religieuse, mais elle n'a pas la vocation. Elle retourne dans le monde, où elle est en butte aux railleries et au dédain de Marthe et de ses amis. L'éducation de Raymond porte ses fruits : à peine majeur, il réclame la fortune de sa mère, se lance dans les spéculations, se ruine et ruine les siens. Marthe ne peut supporter un mari pauvre et vieux ; elle abandonne le domicile conjugal et son petit enfant. A Fabienne de combler tous les vides, et elle s'en acquitte à merveille. — Cet ouvrage offre une bonne, saine et attrayante lecture.

— *La Famille de Selnac* appartient au même genre. Ici c'est une mère dont le fils, le neveu et la nièce sont devenus esprits forts par le contact avec le monde. Mme de Selnac les ramène au bien et aux saines doctrines, d'abord par son exemple, et aussi par de salutaires

enseignements. Ce livre est écrit dans un très-bon esprit ; il renferme beaucoup de bonnes pensées, d'utiles leçons, mais il est à craindre que les jeunes filles, à qui il est destiné, trouvent les sermons un peu trop longs ; le style est lourd. Il y a là l'histoire d'un criminel se soumettant à une pénitence publique, chose peu usitée à notre époque.

— L'histoire de la *Fiancée du Maronite* se passe en plein Orient. Aussi l'auteur a-t-il cru devoir prodiguer les descriptions. La donnée de son livre est romanesque. Une jeune fille druse aime un Maronite et pour le suivre se déguise en homme. Francis le Maronite s'attache à son compagnon Ismaël, qui n'est autre que Sarah ; puis ils se séparent, et, après bien des péripéties, Francis revoit Sarah dans le costume de son sexe ; la croyant la sœur d'Ismaël, il s'éprend d'elle : Sarah, convertie par une famille européenne, se fait catholique, et, naturellement, cela finit par un mariage. C'est un ouvrage de médiocre valeur. Les événements invraisemblables, les scènes violentes, les vengeances, les poursuites, y abondent. L'ensemble manque d'intérêt, parce que les caractères sont forcés.

— Le nom seul de Mlle d'Ethampes est une garantie pour recommander un livre. Nous voudrions pouvoir louer sans réserve *les Colombes de la Forlière ;* malheureusement il y a des longueurs qui nuisent à l'intérêt du récit. Les colombes de la Forlière sont les deux filles jumelles de M. de Boismorand, châtelain de la Forlière, vieux gentilhomme breton fidèle à son Dieu et à son roi. Mlle d'Ethampes nous reporte aux mauvais jours de la révolution et à la guerre de la Vendée. Un enfant trouvé, élevé dans le château, dévoré d'envie contre les nobles et les riches, trahit ses bienfaiteurs. Il est cause de leur emprisonnement et de leur ruine. Mais apprenant, par hasard, sa noble origine, Remi répare ses torts autant qu'il est en lui, se convertit et devient prêtre. A tout prendre cet ouvrage est bon, mais il est regrettable qu'il s'y trouve bien des invraisemblances.

— Le même sujet a été traité par Mme de la Rochère dans l'*Orphelin d'Evenos*, et il me semble qu'elle a su en tirer un meilleur parti. L'orphelin a été recueilli et élevé par un curé de campagne, aidé de sa nièce. Douce et sereine figure que celle de Dorothée ! C'est en Provence que se passe ce petit drame. Les horreurs révolutionnaires sont racontées avec notes à l'appui. Il y a des pages charmantes.

— Encore même époque et même sujet, dans *la Maison maudite*, par M. C. Guénot. Bonne intention de la part de l'écrivain, mais assez médiocre résultat. Il a eu surtout en vue de faire ressortir le danger des mauvaises lectures : deux frères, nés au sein d'une honnête famille, élevés de même, suivent des voies bien différentes. L'un reste bon ; l'autre, esprit faussé par de pernicieuses doctrines puisées dans

des livres apportés au village par un colporteur, adopte toutes les idées révolutionnaires et tombe dans tous les excès. Cette thèse est bonne à soutenir et est intéressante par elle-même. L'auteur aurait dû se dispenser d'entasser tant d'événements dans son ouvrage ; il y aurait gagné en vraisemblance.

— Avec *Robert*, nous voyons encore où mènent les doctrines socialistes. C'est en 1848. Robert, le héros, est un ouvrier faible de caractère, qui se laisse entraîner par un journaliste, venu de Paris à Marseille pour y inculquer au peuple les idées nouvelles ; le comte de Maupuis fait échec à ce novateur de la pire espèce. Grâce au comte, Robert rentrera dans la bonne voie et deviendra un bon chef de famille, repentant de ses erreurs passées. Cet ouvrage n'est pas sans valeur, à part un peu trop de digressions qui entravent le récit. Il convient mieux aux jeunes gens qu'à des jeunes filles.

— Aux jeunes gens aussi s'adresse le Père Franco, dans son très-bon ouvrage : *Chassez le naturel.* Ce livre est traduit de l'italien ; le style s'en ressent un peu. L'auteur démontre très-bien la vérité de l'adage. Le héros de son histoire s'est livré à la passion tyrannique du jeu, espérant s'en rendre maître lorsqu'il le voudra, et il fait la triste expérience que la passion n'abandonne pas facilement ses victimes. Au moment de se marier, alors que tout semblait lui sourire, il cède encore une fois à l'attrait fatal. Les conséquences de sa faute sont terribles : un des joueurs lui cherche querelle, et il est tué en duel.

— *Marcel Laville* est certainement écrit par une femme ; l'auteur a voulu se cacher sous un nom d'homme, mais la plume féminine se trahit à chaque page par les aperçus fins, les pensées délicates. Profondément convaincu en politique et en religion, Hervé du Pontrais sait intéresser à ses personnages, parce qu'il leur prête des sentiments vrais. Il y a de charmants détails dans son livre. Le caractère fier de Gisèle, la jeune fille noble qui sait supporter si bravement la pauvreté, est très-bien rendu. Fort gracieux est celui de Berthe, la fille de l'homme déloyal qui a trahi ses maîtres. Marcel aime Berthe. L'amour pur et chaste des deux jeunes gens est décrit de manière à ne choquer personne. Ce livre peut être mis dans toutes les mains.

— *La Femme du sous-préfet* est aussi un ouvrage moral et pouvant être lu sans le moindre inconvénient. La donnée est un peu banale.

— *Foi et Patrie*, d'Etienne Marcel, est une œuvre sortant au contraire tout à fait de l'ornière commune : c'est une des plus jolies nouvelles qui se puissent lire. L'auteur nous transporte en Pologne, dans une de ces familles de vieille roche chez lesquelles tous les nobles sentiments sont restés intacts. Foi et Patrie, telle est bien la devise mise en pratique par le comte Kamienski. L'intérieur de cette

famille patriarcale est décrit de main de maître. Wladyslas, le fils du comte, revient d'un voyage à Berlin, et il amène avec lui un de ses amis. Max est Allemand et protestant. Wanda, la sœur de Wladislas, et son père, accueillent l'étranger avec la plus franche cordialité, et lui offrent de tout cœur la bonne et large hospitalité polonaise. Wanda est un type ravissant de jeune fille, simple, fière et chaste. Max ne peut vivre longtemps dans cette douce familiarité que font naître la vie à la campagne, les courses à cheval à travers bois, les soirées passées à l'étude des poëtes allemands ou remplies par la musique, sans que son cœur ne s'attache à Wanda; mais l'aveu de l'amour qu'il ressent reste suspendu à ses lèvres, jusqu'au jour où il sauve d'une mort certaine la jeune fille. Wanda aime aussi l'étranger, et elle consent à devenir sa femme. Max n'est-il pas l'ami de son frère? Wladislas, mis au courant, se montre ravi. Personne ne doute du consentement du comte. Rien de mieux fait que la scène où Kamienski, revenant chez lui après une absence, apprend par Wanda qu'elle s'est engagée à Max. Quelle lutte entre la tendresse et le devoir! L'amour de Wanda fait pencher la balance; mais, dans l'autre plateau, il y a la religion et la patrie. Wanda irait au pays des oppresseurs de sa race. Mariée à un hérétique, reniera-t-elle la Pologne et la religion de ses pères? Et les enfants, que devront-ils croire et aimer? Cependant le vieux preux laisse sa fille libre du choix de sa destinée. Wanda renonce à Max. Il part sans la revoir. Puis vient l'insurrection polonaise de 1863. Wladislas est tué. C'est par une lettre de Wanda, qui a cédé au vœu de son père en devenant la femme d'un des principaux chefs de l'insurrection, que Max apprend la mort de son ami. Tous les détails de ce petit roman sont d'une délicatesse infinie. Cette grande, belle et austère figure de Kamienski reste gravée dans le souvenir, non moins que celle si poétique et si suave de Wanda. On vit avec les personnages; on s'attache à eux; on regrette de les quitter en fermant le livre : toutes les pages sont imprégnées d'un parfum de mélancolie. Le style est simple, pur et original, mais cet ouvrage ne me paraît pas convenir à de très-jeunes filles. Le souffle passionné qui l'anime est peut-être trop accentué pour des imaginations neuves sur lesquelles la froide raison n'a pas encore opposé son contre-poids.

La seconde nouvelle qui forme le volume ne vaut pas, à beaucoup près, la première. Peut-être est-ce le voisinage de celle-ci qui lui fait tort? On y trouve de bonnes morales et de bonnes intentions, mais pas grand intérêt. Un jeune médecin sceptique se convertit par amour. L'affection pleine d'estime que lui inspire une de ses clientes, modèle de toutes les vertus, change sa nature égoïste. Maurice retarde son mariage avec Nadine pour aider sa mère veuve à élever ses jeunes frères. La nouvelle est intitulée *Sous les lilas*,

parce que Nadine est apparue la première fois au docteur à l'ombre de ces jolies fleurs.

— *Viviane* est le nom de la première nouvelle d'un volume signé de Mme Bourdon. La meilleure, à mon sens, la plus vraie, est celle qui a pour titre : *le Dedans et le Dehors*. C'est l'histoire d'une jeune fille noble et sans fortune s'alliant à une famille de parvenus pour lesquels l'argent est tout. Les déceptions, les ennuis, les tristesses de la pauvre Edmée sont racontées avec naturel. La fin s'arrange peut-être trop vite et trop bien. C'est du reste un reproche à faire à tous ces récits. Ils sont écourtés. Le dernier, *une Idée de Mme Aubray*, est fort romanesque. Il est rare qu'une liaison comme celle qui existe entre Adrienne, la pauvre buraliste de la poste, et Marcel, le fils de la riche veuve d'un banquier hollandais, finisse par un mariage.

— Donnée fausse aussi dans les *Fiancés de saint Cyprien*. Ce n'est pas pour en faire leurs femmes que les jeunes gens poursuivent à Toulouse les grisettes des faubourgs. Clairette l'orpheline le comprend, et elle ne pense plus à René, dès qu'elle connaît Simon, le jeune ouvrier. Ils se fiancent. La scène se passait il y a peu de temps, l'année dernière, au moment de la terrible inondation de la Garonne. Il eut été préférable, ce me semble, d'employer un style moins hyperbolique pour raconter ces événements. En tout, cet ouvrage est assez médiocre comme fond et comme forme.

— Sous le titre original du *Rocher de Sysiphe*, M. Auvray a écrit un vrai roman, où il cherche à prouver que la fable mythologique peut s'appliquer à tout le monde, et que chacun porte avec soi son fardeau de peines, véritable rocher de Sysiphe retombant sans cesse sur le cœur pour le meurtrir. C'est un livre bien fait, amusant, quoiqu'il y ait des situations très-invraisemblables; mais les événements sont groupés avec art, le récit est rapide, et l'intérêt se soutient. Le caractère de Philippe Archer, le bourru bienfaisant, principal personnage de l'ouvrage, est bien rendu. Le baron de Senozan, entiché d'une noblesse usurpée, est un type réussi. Il y a assez de romanesque dans l'action pour que des mères un peu difficiles trouvent préférable de ne pas le donner à de trop jeunes personnes.

— *Pied-Léger* est l'histoire intéressante et fort bien racontée d'un jeune montagnard qui puise dans l'amour pour sa mère la force de vaincre la pauvreté par le travail. Mlle de Mérange, venue aux Pyrénées pour sa santé, aide les premiers efforts de l'enfant, et joue pour lui le rôle de la Providence. Ceux qui ont visité la ravissante ville de Bagnères et ses pittoresques environs retrouveront avec plaisir dans *Pied-Léger*, les noms d'Asté, de Campan, de Médous, de Salut, de la fontaine ferrugineuse, de tous les endroits aimés des touristes. Puis ils suivront Pied-Léger à Toulouse, et retourneront ensuite avec lui à

Asté, où, devenu père de famille, il jouit d'un bien-être difficilement, mais légitimement acquis.

— André Thévenot nous présente un type bien différent, dans la *Ferme des Rosiers*. Le désir de posséder la fortune lui fait commettre toutes sortes de crimes. Il se fait l'espion des Allemands dans la dernière guerre, mais rien ne lui profite. Ce petit drame est émouvant et bon à lire.

— *Vatandono* est un épisode intéressant au point de vue historique et religieux du séjour des premiers missionnaires au Japon.

Après les romans, voici quelques livres destinés plutôt aux adolescents : ce sont les récits de voyages, les aventures extraordinaires qui les intéressent; aussi, peut-on leur offrir les *Forêts vierges* de Mayne Reid, où ils feront connaissance avec la Louisiane, ses caïmans, ses chasses au cheval sauvage et les Indiens de l'intérieur des terres. Tous ces récits sont un peu fantaisistes, il faut l'avouer, mais ils offrent de l'intérêt.

— *Le Désert* est du même auteur. Il a déjà été publié sous le titre de la *Maison du désert*. Cet ouvrage est du même genre que le *Robinson suisse*. Mayne Reid a écrit en anglais. La traduction laisse un peu à désirer. Bien qu'il ne soit pas beaucoup question de religion, on voit très-bien que l'auteur est protestant. C'est l'odyssée d'une famille anglaise émigrée en Amérique pour s'enrichir.

— *Le Livre d'or* est utile à répandre ; c'est un résumé à peu près exact de toutes les merveilles et les curiosités du globe. L'auteur seul est en scène ; il fait voyager ses lecteurs du nord au midi, d'un pôle à l'autre ; il les instruit en les amusant.

— Il en est de même pour l'ouvrage intitulé : la *Conquête de l'air*. Il ressemble à ceux de J. Verne. La donnée est la même que celle de *Cinq semaines en ballon*. Du reste, l'auteur le dit dans sa préface. A la suite d'un pari, un Français, M. Valdy, s'engage à faire le tour du monde en quarante jours. Le pari est tenu ; le courageux aéronaute part d'Arcachon. Quarante jours après, il était de retour à Bordeaux, après avoir vu le monde à vol d'oiseau. C'est instructif au point de vue géographique. Il y a beaucoup de descriptions, d'incidents dramatiques qui fixent l'attention. Seulement, le Créateur paraît bien oublié dans tous ces ouvrages.

— *Les jeunes chasseurs* rentrent dans la catégorie des romans américains de Cooper, mais il faut avouer que la copie ne vaut pas l'original. L'Indien Plume-Rouge ressemble de loin à Chingacook des Mohicans, et Jacques le Trappeur, au fameux Bas-de-Cuir. Cependant, ce serait un ouvrage qui pourrait plaire aux enfants; mais il y a une scène qu'il eût mieux valu supprimer, c'est le chapitre de l'amour

d'Henry et de Catherine. Henry est un des jeunes chasseurs partis avec Charles, le frère de Catherine, pour chercher aventure dans les forêts de l'Amérique septentrionale. Au retour, il se marie avec la sœur de son ami. Cet ouvrage est protestant et traduit de l'anglais.

— Le *Canot de sauvetage* est un charmant ouvrage, aussi traduit de l'anglais et protestant, mais il n'y est pas question de religion. Bax le capitaine a un caractère très-attachant. Lui et son petit mousse, Tommy, passent leur vie à venir en aide aux naufragés ; aussi les a-t-on surnommés les héros de la côte. Il y a de jolies descriptions, des notions instructives et du mouvement dans le récit.

— Mme Le Page a écrit pour les enfants *Henry et le génie Savantin*, livre qui doit leur plaire. Sous la forme d'un conte de fée, elle leur enseigne une foule de choses fort utiles. Henry est un enfant gâté, despote et égoïste; le génie Savantin se charge de lui prouver combien nous avons tous besoin les uns les autres. Au moyen d'un miroir magique, il lui fait voir les transformations subies par les plantes, les métaux, etc., pour devenir les objets dont nous nous servons tous les jours. Ce petit ouvrage est fait d'une manière très-ingénieuse. La morale en est bonne, pour un conte de fée.

— *Les Hommes de demain :* voilà encore un livre destiné aux enfants. Malheureusement, quoi qu'en dise la préface fort élogieuse qui précède les quatre petites nouvelles formant le volume, l'auteur ne fait pas l'œuvre d'un vrai moralisateur, il n'est aucunement question de religion dans ces récits. Les secours d'en haut ne semblent pas nécessaires à l'amélioration des caractères; ce genre de morale est plus dangereux qu'utile. Du reste, ces petites nouvelles sont de médiocre valeur.

— Je préfère de beaucoup les œuvres de Mme Testas. L'auteur, directrice d'une salle d'asile, a pu étudier les tendances bonnes et mauvaises de l'enfance, et elle a su mettre à profit ses observations. Ses *Contes* sont très-courts, mais la leçon est toujours saillante ; en regard d'un défaut, elle place la vertu contraire. L'enfant saisit facilement le contraste; tout lui est prétexte à de bonnes et utiles leçons. Les fleurs et les animaux servent d'auxiliaires. Il y a bien quelques inexactitudes, mais, à tout prendre, Mme Testas peut se féliciter de sa tentative : le genre qu'elle a adopté est peut-être un des plus difficiles.

— Mlle Eudoxie Dupuis a aussi parfaitement réussi dans *Toinette et Louison*, et surtout dans *Merlette*. Toinette et Louison sont deux pauvres orphelines recueillies par une parente acariâtre. Le charmant caractère de Toinette, protectrice de sa jeune sœur, finit par adoucir l'humeur irascible de sa vieille tante. Merlette est une enfant abandonnée, adoptée par un pauvre cantonnier. Il est seul dans sa masure ; l'isolement le pousse à aller chercher des distractions au cabaret.

L'affection que lui inspire bientôt sa protégée, le guérit de sa passion pour la boisson. L'enfant, ignorante de tout, s'instruit par le désir d'être utile. Les caractères du père Martin et da la vieille voisine Françoise, qui enseignent à Merlette à devenir une vaillante ménagère et une bonne et honnête fille, sont très-bien dessinés. Le récit est simple, mais il est émaillé de pensées délicates, de sentiments purs et généreux. La seule ombre à ce tableau, c'est que la religion n'y joue pas le rôle qui lui appartient. Elle semble ici n'être qu'un accessoire dans la vie. Le reproche que nous adressons à Mlle Dupuis s'adresse malheureusement à bien des auteurs de nos jours.

— *Les Scènes villageoises* ne sont ni un bon, ni un mauvais livre. Un père, voulant corriger son fils orgueilleux, lui laisse croire qu'il est ruiné. Tout ce petit drame est échafaudé sur un mensonge, ce qui tendrait à prouver que la fin justifie les moyens. Ensuite, la tendresse de Jeannet, le fils du paysan, pour Siméone, la fille du capitaine, est peut-être un peu précoce. Cela finit comme une pastorale. C'est bien écrit, mais assez pauvre d'idées.

— *L'Histoire naturelle pittoresque* pourrait être donnée à des enfants, si le volume n'était pas terminé par une sorte de nouvelle, nullement bonne pour eux. Il est plus qu'inutile qu'ils lisent les amours de Gretchen et du sapeur.

—*Le Trésor de l'île des Flibustiers* est traduit de l'allemand. C'est dans le genre des contes du chanoine Schmidt avec plus de développement, ou de Ducray-Dumesnil, genre un peu passé de mode. Enfant enlevé, bandit s'emparant de papiers précieux, séquestration, rien n'y manque. Ce livre, dont la moralité est irréprochable, et où l'auteur s'est efforcé de faire ressortir l'action de la Providence, punissant le vice et récompensant la vertu, a sa place dans les bibliothèques paroissiales ou dans les collections pour distributions de prix.

— Il en est de même pour *Clémence*, dont le canevas est presque identique.

— L'auteur de *Clémence*, M. Van Looy, offre à ses lecteurs un ouvrage plus intéressant dans ses *Récits anecdotiques*. On y apprend des traits fort bien choisis sur Florian, Mme de Staël, Bernardin de Saint-Pierre, etc.

— L'esquisse sur *Mme de Maintenon* est un ouvrage de valeur. Le grand caractère de cette femme est parfaitement mis en relief. Le choix des lettres est très-bien fait. C'est un bon livre à répandre.

— M. Guénot nous fournit une suite de romans historiques. Dans *Sigismer*, ce sont les débuts de la monarchie française, sous Clodion et Mérovée ; puis vient le *Fils aîné de l'Église*, Clovis. Dans le *Sanctuaire d'Irmensul*, nous voyons Charlemagne et la défaite des Saxons. Dans *Yves le Mayeur*, Louis VI et l'institution des communes, pour

battre en brèche le pouvoir féodal, et saint Louis dans le *Moître de Hongrie*. Ces ouvrages sont instructifs et ne manquent pas d'intérêt C'est aussi dans un très-bon esprit que sont écrits l'*Histoire du duc de Bourgogne*, par M. A. de Peine et celle de *Marie Stuart*, par Mme Baugier.

— Les *Histoires* et les *Légendes* sont traduites de l'italien. Elles ont presque toutes un parfum du moyen âge. Il y en a de très-originales. C'est une fort bonne lecture.

— Excellents aussi sont les ouvrages de J. Loyseau, l'infatigable apôtre des ouvriers. Ce n'est pourtant pas à ceux-ci spécialement qu'il s'adresse dans *les Lys et les Roses*, et *le Bâton perdu*. Les lys et les roses, ce sont les martyrs, les vierges, les saints que produit seul le jardin de l'Église catholique. Le pèlerinage à la sainte Baume, pour ne citer qu'un seul de ces récits, est ravissant. Le *Bâton perdu* est la vie de saint Martial, évêque de Limoges. L'épître dédicatoire, adressée à Mgr Duquesnay, est un petit chef-d'œuvre de verve spirituelle et de vérité.

— *Les Conférences du foyer* sont une suite d'entretiens sur des sujets différents. Un père veut se charger de l'éducation de ses enfants, et tout lui est matière à leçons ; aussi leur parle-t-il tour à tour du divin Sauveur, de Michel-Ange et de Raphaël, d'un âne, du poulailler etc. La conférence sur la médisance est bien faite, et, hélas ! fort utile. C'est un très-bon livre, et il convient à tous les âges.

— *Les Scènes de la vie de famille*, et les *Épisodes du banquet de la vie*, par Driou, sont le produit de très-bonnes intentions. Il n'y a pas grand chose à en dire. L'analyse en serait difficile, parce que ces nouvelles fourmillent d'événements assez peu vraisemblables, surtout la fin du banquet de la vie. D. DE BODEN.

THÉOLOGIE

Egypt and the Pentateuch. *An address to the Membres of the open air Mission.* By W. R. COOPER, Secretary of the Society of biblical Archeology. London, Samuël Bagster, 1875, in-12 de 103 p.

L'opuscule de M. Cooper contient plus d'observations neuves, de remarques ingénieuses, de réflexions sagaces, de véritables découvertes, malgré quelques affirmations arbitraires et quelques idées très-contestables, que n'en contiennent souvent de gros volumes. Le sujet de sa conférence, d'ailleurs si pleine, est moins étendu que ne le ferait supposer le titre, c'est l'influence négative de la littérature et de la mythologie égyptiennes sur les premiers livres de la sainte Écriture. La thèse établie et prouvée par l'auteur, c'est que le silence de Moïse sur

plusieurs points importants s'explique par les rapports de son peuple avec les Égyptiens et la connaissance que les Hébreux avaient de leur doctrine. Il le prouve en en faisant l'application à sept points particuliers : 1° L'Être suprême. Comme le Dieu suprême égyptien, Amon-Ra, agissait par l'intermédiaire de dieux inférieurs, l'auteur du Pentateuque, pour bien faire ressortir le caractère du vrai Dieu et l'action immédiate de sa Providence, dut se servir de formules anthropomorphiques et le représenter, par exemple, étendant son bras pour sauver lui-même son peuple, etc. — 2° La doctrine de la Trinité. Les divinités égyptiennes étaient groupées en triades, composées du père, de la mère et du fils. N'était-il pas sage de la part de Moïse de ne pas parler explicitement de la Trinité véritable, pour ne pas exposer son peuple à y attacher le sens que les Égyptiens donnaient à leur triade divine et ne pas leur fournir de la sorte une occasion de tomber dans le polythéisme? — 3° Le caractère et les fonctions royales. Le Pharaon était regardé comme un dieu par ses sujets. Le législateur d'Israël n'établit point une monarchie, pour couper court à ce danger d'idolâtrie. — 4° L'organisation particulière du sacerdoce lévitique s'explique également en partie par les abus du sacerdoce égyptien. — 5° Les prêtresses qui jouaient un grand rôle en Égypte, mais un rôle qui déshonorait trop la religion dont elles étaient les ministres, sont exclues du culte mosaïque. — 6° Les réticences de Moïse sur le caractère personnel du Messie sont aussi expliquées par M. Cooper, par les croyances égyptiennes sur le Rédempteur. Il y rattache les réticences du Pentateuque sur la nature de l'autre vie, et nous croyons que c'est là, en effet, une des causes principales du silence des premiers livres inspirés sur ce dogme important. — 7° Les Égyptiens donnaient des noms propres à tous leurs ustensiles, armes, ameublements, etc. Cet usage, sujet à beaucoup d'inconvénients, n'est pas indiqué dans la loi, le législateur se proposant sans doute par là de le faire tomber en désuétude. — C'est ainsi que Moïse, inspiré de Dieu, ne rejette point ce qui s'était conservé des traditions primitives dans la religion égyptienne et se garde cependant de favoriser les abus, en approuvant expressément ce qui eût pu être facilement mal interprété ou aurait donné lieu à des pratiques pernicieuses. Il reste encore beaucoup à dire sur les rapports de l'Égypte et des Hébreux, mais M. Cooper a, pour sa part, jeté sur ce sujet beaucoup de lumière.

L. G.

Les Éléments raisonnés de la religion, par l'abbé VAN WEDDINGEN, docteur en théologie, aumônier de la Cour. Bruxelles, Guillaume Lebrocquy, 1875, in-8 de XXII-464.p. — Prix : 4 fr.

Les attaques dirigées contre la religion chrétienne ont pris en ce siècle une forme particulière : la fausse science prétend rejeter les

dogmes de la foi au nom de l'observation. La méthode expérimentale n'admet pas les sciences métaphysiques, et, par conséquent, la théologie qui est l'une d'elles. En réponse à ces objections, M. van Weddingen veut donner à la démonstration de la vérité « adressée à la jeunesse généreuse des écoles un caractère concret, historique. » « Pour cela, ajoute-t-il, il suffira de l'asseoir sur la réalité et de partir des faits présents sous nos yeux, pour arriver par eux à leurs principes générateurs, à l'idée dont ils sont l'expression et le symbole. » Dans ces quelques lignes est exposée l'idée mère de l'ouvrage. Il s'agit de donner aux élèves des écoles ce que, malheureusement, ils ne rencontrent pas souvent : un manuel scientifique de religion, comme ils ont un manuel de géométrie ou d'histoire naturelle.

L'auteur examine successivement les différentes religions, qu'il compare au catholicisme, et il conclut, recueillant l'aveu de M. Jules Simon, « que le protestantisme est une tendance de la religion positive à se rapprocher de la religion naturelle, tandis que le catholicisme peut être justement appelé l'idéal d'une religion positive. »

Cette formule donnée, le lecteur est conduit à l'étude de la religion elle-même. Cette étude est divisée en trois parties. La première partie ne contient à proprement parler que des préliminaires. L'homme, possesseur de la certitude philosophique, arrive à la certitude religieuse. En face de la négation positiviste, la raison établit l'existence d'un principe immatériel, libre et immortel. Au-dessus de l'âme humaine, Dieu règne sur les êtres contingents qu'il a créés. Contre Kant et les panthéistes, l'auteur établit la personnalité de l'Être infini, sa souveraine perfection et son indépendance. Les rapports de l'homme avec Dieu sont réglés par la loi morale, qui régit en même temps les relations des hommes entre eux.

A ces vérités naturelles, la révélation ajoute les dogmes surnaturels. Prouver la valeur historique des documents qui contiennent ces dogmes, c'est-à-dire de la sainte Écriture, montrer la préparation de la loi nouvelle dans l'ancienne loi, tel est le but de la deuxième partie.

Il reste dans la troisième à étudier l'organisation de l'Église, chargée de répandre et de conserver dans le monde cette révélation, et à exposer les vérités qu'elle enseigne.

Cela fait, l'ensemble de la démonstration chrétienne est achevé.

Le caractère dominant de l'ouvrage est, comme nous le disions, d'être un manuel scientifique, semblable aux manuels scolaires employés pour les autres sciences. De là l'emploi fréquent de formules, un peu abstraites peut-être, mais qui dispensent de longues périphrases.

Toutes les questions à l'ordre du jour sont traitées sommairement : l'infaillibilité du Pape, les rapports de l'Église avec la société, les

sciences, l'enseignement. Différents points d'histoire sont éclaircis : l'Inquisition, la Saint-Barthélemy, etc.

Parfois, il est vrai, la question n'est qu'indiquée, et les différentes opinions ne sont qu'énoncées sommairement ; mais les notes citent une série d'ouvrages très-bien choisis et où la question est traitée plus en détail. A la fin de chaque chapitre, un questionnaire peut servir à résumer ce qu'on vient d'apprendre. Développé par un maître habile, ce livre peut servir d'excellent guide et aider à résumer les leçons.

Puisse la jeunesse belge étudier ce livre, et puisse la jeunesse française ne pas le négliger ! La science et la foi y trouveront profit.

E. Beurlier.

Die Trinitarische Lehrdifferenz zwischen der abendländischen und der morgenländischen Kirche *(De la différence doctrinale sur la Trinité entre l'Église d'Occident et l'Église d'Orient). Eine dogmengeschichtliche Untersuchung,* von Dr Joseph Langen. Bonn, Ed. Weber, 1876, in-8 de IV-127 p. — Prix : 3 fr. 75.

On est saisi d'une profonde douleur, quand on voit des professeurs d'une haute science, comme le Dr Reusch et le Dr Langen, dont toutes les âmes catholiques souhaitent ardemment le retour dans le giron de leur mère, l'Église de Rome, consacrer leurs veilles à la défense de la cause perdue et si manifestement mauvaise du vieux catholicisme. Le nouveau travail du Dr Langen n'est pas un plaidoyer direct en faveur de l'erreur qu'il a eu le malheur d'embrasser, mais, bien qu'il ait évité de se prononcer explicitement et de tirer des conclusions expresses, il veut, quoi qu'il en dise, ménager le rapprochement des églises orientales et de la secte révoltée, et concourir ainsi à l'œuvre d'union tentée dans les conférences de Bonn. Il est bien étrange que ceux qui se sont ainsi séparés de la communion catholique ne prêchent maintenant que paix et concorde avec les schismatiques. Comment le vieux catholicisme pourra-t-il s'allier aux Grecs et aux Russes, si ce n'est aux dépens de la vérité ? Si l'on pouvait en douter, on en aurait la preuve dans la nouvelle publication du Dr Langen. Il ne peut arriver à son but qu'en sacrifiant la tradition et l'autorité de l'Église. Il résume les sentiments des Pères sur la procession du Saint-Esprit, depuis les origines du christianisme jusqu'à Charlemagne, d'une manière qui prouve en lui une grande érudition patrologique, attestée d'ailleurs également par son livre : *Les Pères de l'Église et le Nouveau Testament*, publié en 1874 ; mais on ne peut accepter l'interprétation qu'il donne de plusieurs de leurs passages. On peut accepter bien moins encore, s'il est possible, ce principe tout à fait nouveau et tout à fait contraire à la foi de l'Église dans tous les siècles, qu'on ne doit admettre comme dogme que ce qui est contenu d'une manière précise dans le Nouveau Testament.

L. M.

L'Imitation de Jésus-Christ, traduction de Michel de Marillac, garde des sceaux de France, précédée d'une préface par Louis Veuillot. Paris, Librairie du XIXe siècle, Glady frères, 1876, in-8 de 481 p. — Prix : 50 fr.

Voici, je n'hésite pas à le déclarer, un des plus beaux livres de notre temps. Les éditeurs ont mis leur gloire à nous donner une *Imitation de Jésus-Christ* qui ne laissât rien à désirer aux plus exigeants, rien à regretter aux plus délicats. Admirablement secondés par les artistes et par les écrivains dont ils ont eu le bonheur de pouvoir s'entourer, MM. Glady viennent de publier une œuvre qui honore à jamais leur maison. J'ajoute, et c'est, j'en suis sûr, l'éloge qui les flattera le plus, qu'il était impossible de rendre plus digne de leur piété filiale l'hommage qu'ils font à leur mère, en une touchante dédicace, de cette édition d'un livre que les mères chrétiennes aiment d'un amour particulier.

Quand j'aurai dit que le volume est imprimé par Alcan-Lévy, que les dessins et les gravures sont dus (pour citer quelques noms seulement) à Charles Garnier, Charles Lameire, Delaunay, Laugée, H. Lehmann, Maillot, Em. Reiber, Brunet-Debaines, Jules Jacquemart, Léon Gaucheret, Courtry, Chapon, j'aurai certes dit beaucoup, et pourtant il est juste d'annoncer que l'imprimeur et les artistes ont cherché et ont réussi à se surpasser eux-mêmes. Les frontispices, les fleurons, les têtes de chapitre, tous les ornements, en un mot, sont d'une ravissante pureté, et, parmi les gravures, on distinguera la tête du Christ d'après le dessin original de la Cène de Léonard de Vinci, le portrait de Michel de Marillac, la reproduction de cinq tableaux de Paul Delaroche, etc. Tout cela est d'une sereine et grave beauté, et l'*Imitation* a heureusement inspiré le groupe d'artistes auxquels MM. Glady avaient demandé le concours d'un talent déjà consacré par les plus brillants succès.

Mais l'élégance de l'impression et la richesse de l'illustration ne suffisaient pas : à côté de ces merveilles de l'art, il fallait de l'érudition, et de la meilleure ; il fallait de l'éloquence, et de la plus élevée. Cette érudition de première qualité, c'est M. Arthur Loth qui s'est chargé de la fournir, c'est-à-dire l'homme qui, par ses travaux spéciaux si remarqués (*Revue des questions historiques* du 1er avril 1873 et du 1er janvier 1874), était naturellement désigné pour raconter l'histoire de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Quant à l'éloquence, de qui l'attendre, si ce n'est de l'illustre écrivain dont le style reste incomparable même aux yeux de ses plus passionnés adversaires ?

M. Louis Veuillot, qui a tracé tant de pages que la postérité placera tout près de celles des grands maîtres, n'en a peut-être jamais tracé d'aussi belles que les trentes pages qui servent de *préface* à l'*Imitation*. Là, rien de banal, rien de cherché, rien qui sente la rhétorique :

simple et nette, souple et nerveuse, la prose de M. Veuillot a quelque chose ici du langage même de l'auteur de l'*Imitation*. On n'avait pas encore aussi admirablement loué ce « guide assuré dans la recherche de la paix. » Dieu sait pourtant le nombre des éloges qui lui ont été donnés depuis plus de trois siècles ! Tous ceux qui ont goûté le charme souverain du livre qui console, qui rafraîchit, en même temps qu'il enseigne et qu'il éclaire, sauront gré à M. Veuillot d'avoir exprimé en quelques pages exquises leurs propres impressions. N'oublions pas d'indiquer une saisissante comparaison entre le livre de Job et l'*Imitation* (p. 35-55), morceau qui, à lui seul, établirait à jamais la réputation d'un écrivain.

La *Notice historique et bibliographique* de M. Arthur Loth renferme (p. 415-470) tous les renseignements vraiment utiles à connaître sur l'*Imitation*. C'est un résumé aussi clair que complet des principaux travaux antérieurs, résumé auquel l'auteur a eu le mérite de joindre des considérations toutes nouvelles. Le lecteur, à l'aide de cette notice si savante et si bien faite, peut apprendre fort agréablement en une heure tout ce qu'au prix d'un mois de pénibles recherches, il n'aurait pas su d'une manière aussi précise. Bon nombre de fines remarques s'y mêlent à d'excellentes rectifications, et, fidèle aux vieilles traditions françaises, M. Loth montre une érudition non moins spirituelle que solide. Faisons des vœux pour que l'habile critique ne tarde pas trop à publier la troisième et dernière partie de ses études sur l'origine de l'*Imitation*, où nous trouverons peut-être le mot d'une des énigmes qui ont le plus excité la curiosité des savants, et aussi une édition critique du texte latin, laquelle nous rendrait dans toute sa pureté native le chef-d'œuvre de la littérature religieuse du moyen âge.

Il me reste à parler de la traduction adoptée par les éditeurs. Ici encore ils ont eu la main heureuse, car aucune autre traduction n'est plus vivante et plus gracieuse que celle de Michel de Marillac. La langue naïve et pittoresque d'un temps qui, entre le seizième siècle qui finit et le dix-septième qui commence, semble avoir quelque chose de la souriante beauté de l'aurore, ajoute une saveur toute particulière aux versets de l'*Imitation*. On s'est bien gardé de reproduire l'édition (trop souvent fautive) publiée en 1854 par M. S. de Sacy. On a choisi, pour la réimprimer, l'édition de 1631, qui a profité de la patiente révision faite par le garde des sceaux, dans sa prison, de la traduction qu'il avait mise en lumière dix ans auparavant. Bien préférable, en ce qui regarde la fidélité de l'interprétation, aux autres éditions contemporaines, l'édition de 1631 est moins correcte que celle de 1626. On n'a pas manqué de supprimer, en prenant la version de l'une, les fautes d'impression de l'autre, et, à force de soins, on a pu donner au

texte de 1876 toutes les qualités réunies de ceux de 1626 et de 1631, sans aucun de leurs inconvénients. T. DE L.

JURISPRUDENCE

Le Droit municipal. Première partie : *De la condition et de l'administration des villes chez les Romains,* par R.-J. ARMAND HOUDOY, docteur en droit, lauréat de la faculté de Paris. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1876, gr. in-8 de VIII-672 p. — Prix : 15 fr.

M. Houdoy, lauréat de la faculté de droit de Paris, vient de publier un savant ouvrage sur le droit municipal chez les Romains. Ce n'est là, du reste, que la première partie d'un travail plus considérable. M. Houdoy, en effet, se propose d'étudier les libertés communales de quelques grandes cités de la France, et de rechercher quelle a été l'influence du régime municipal romain sur notre révolution communale du douzième siècle. Pour apprécier cette influence, pour reconnaître, sous les deux premières races de nos rois, les vestiges du droit municipal romain, l'auteur a été naturellement amené à bien déterminer d'abord la condition et l'administration des villes chez les Romains. Il nous apprendra plus tard ce que devinrent ces institutions sous les barbares.

Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut rendre compte d'un ouvrage comme celui de M. Houdoy. Non-seulement il a résumé savamment les nombreux travaux qui ont déjà paru sur ce sujet en France, en Allemagne et en Belgique, mais encore il a élucidé quelques points douteux. Il a mis largement à profit les découvertes épigraphiques les plus récentes, surtout ces bronzes d'Ossuna, si précieux pour l'histoire des municipalités. Les inscriptions sont, en effet, aujourd'hui la source la plus sûre et la plus abondante où l'on puisse trouver les règles des colonies et des municipes.

Après avoir caractérisé la politique de Rome vis-à-vis des peuples vaincus, l'auteur nous montre les deux phases de l'histoire des municipalités romaines. D'abord une période de grande prospérité dans les premiers siècles de notre ère, surtout sous les Antonins : il semble que toute la vie de l'Empire romain se réfugie alors dans les municipalités provinciales. Les plus mauvais empereurs eux-mêmes favorisent ce développement. Cette force vitale se manifeste de mille manières ; les magistratures des municipes sont recherchées et les attributions des magistrats sont importantes ; le decurionat est un grand honneur ; puis les monuments s'élèvent, les grands travaux publics s'exécutent partout ; et enfin tous les citoyens, prenant part à l'administration, ont à cœur la prospérité de leur cité.

Mais, au quatrième siècle, vient la décadence. M. Houdoy l'attri-

bue à la centralisation administrative qui, écartant les citoyens de l'administration, provoqua leur indifférence et amena le dépérissement de la cité. Sans doute, la centralisation fut une des causes de décadence ; mais le véritable mal était ailleurs à notre avis. Une cité se ressent toujours de la prospérité ou de la décadence générale d'une nation. Or, l'Empire romain se mourait : il se mourait non pas de la centralisation, mais de maux plus profonds : la centralisation ne fit peut-être que retarder sa fin. C'est précisément cette mort lente de l'Empire romain qui réagit sur la vitalité des municipes. Leur antique indépendance ne les eût pas sauvés contre cette cause générale de ruine.

Quoi qu'il en soit, la décadence se manifeste de toutes parts. On déserte la curie, les magistratures deviennent une cause de ruine : être exempté du décurionat est un privilége vivement ambitionné. Alors, on condamne aux *honores* comme peine ; on frappe d'une amende celui qui n'assiste pas à l'assemblée populaire. — La tutelle administrative, qui existait déjà, se développe : le *curator reipublicæ*, ce tuteur des cités, va concentrer dans ses mains presque tous les pouvoirs. Quel curieux chapitre d'histoire ; quel contraste entre cette prospérité et cette décadence ! Dans la première période, on voit la loi prendre mille précautions pour assurer la loyauté des élections, réprimer la brigue, empêcher la vénalité des suffrages. Dans la seconde période, on ne trouve plus de candidats ; on les désigne malgré eux.

M. Houdoy, hâtons-nous de le dire, a évité toute allusion, tout rapprochement avec notre temps. Il a traité surtout son sujet au point de vue du droit. Son œuvre est principalement un travail d'érudition. Non-seulement il appuie toutes ses assertions sur des textes, mais chose très-précieuse, il insère ces textes eux-mêmes.

Parmi les points les plus intéressants de son ouvrage, et il y en a beaucoup, je me bornerai à citer les suivants. — Il montre très-bien qu'un seul élément composait le *jus italicum*, c'est la qualité que reçoit alors le sol d'être possédé quiritairement. — Il écarte les deux autres éléments que M. de Savigny ajoutait : l'indépendance municipale et l'exemption d'impôts. — Ailleurs, il a combattu avec beaucoup de force une opinion généralement admise, soutenue par Roth et Savigny, à savoir que la charge de décurion serait devenue héréditaire au quatrième siècle. M. Houdoy distingue les *subnexi curiæ*, les curiales, comme on les appelle bientôt, des décurions. Quand le décurionat devint un honneur dangereux à raison de la perception de l'impôt, on élut, on créa les décurions parmi les *subnexi curiæ*. Or, d'après M. Houdoy, les fils de décurion étaient simplement *subnexi curiæ*, et non pas décurions par hérédité : c'est-à-dire qu'ils se trouvaient seulement dans la catégorie des personnes obligées d'accepter le décu-

rionat quand une vacance se présentait. L'auteur réfute également l'opinion si accréditée d'après laquelle tout possesseur de vingt-cinq *jugera* aurait été de plein droit décurion. Toute sa discussion est fort intéressante. Cette théorie, que nous ne pouvons discuter ici complétement, ne nous paraît cependant devoir être admise qu'avec une certaine réserve. Car, au Bas-Empire, il y a un fait général que M. Houdoy constate lui-même : la plupart des professions deviennent non-seulement obligatoires, mais héréditaires, et il semble bien que le décurionat, obligatoire certainement, ait été aussi héréditaire. — Citons encore un chapitre remarquable sur l'administration et la responsabilité des magistrats dans les cités.

Sans doute, nous aurions des réserves à faire sur plusieurs points de détail. Ainsi, M. Houdoy admet bien que tout décurion devait payer une somme à la cité à raison de sa nomination (*sportulæ*) : peut-être n'insiste-t-il pas assez sur ce fait mis en lumière par de récentes découvertes. Il y avait là, en effet, une précieuse ressource pour le budget des cités. Ainsi, à Lambèse, chaque décurion devait payer 2,000 sesterces ; — à Cirtha (Constantine), chaque décurion payait 10,000 sesterces. C'est ce qui explique l'admission de jeunes gens, d'enfants de moins de huit ans, dans les rangs des décurions, *prætextati;* on les admettait parce qu'ils payaient une somme. C'est ce qui explique encore le terme *gratis allectus*, admis gratuitement au rang des décurions. Car nous admettons pleinement, avec M. Houdoy, cette interprétation, plutôt que celle présentée par M. Giraud. — Mais M. Houdoy, si nous l'avons bien compris, ne pense pas que les magistrats eussent à payer une nouvelle somme à raison de leur magistrature; il croit que ces magistrats n'avaient à payer une somme, que s'ils l'avaient promise avant leur élection (p. 298). Nous pensons qu'il y avait une somme honoraire obligatoire pour eux. Ils pouvaient promettre plus, mais ils devaient au moins acquitter la somme honoraire en-dehors de toute promesse. Des inscriptions établissent ce fait.

Enfin, nous aurions désiré que M. Houdoy, en parlant de la substitution de l'évêque au *flamen Romæ et Augusti*, nous montrât que c'était là l'origine de la division en diocèses, fait qui a de l'importance pour l'histoire des municipalités, et qui est encore fort peu connu. Nous ferons aussi quelques réserves sur les développements qu'il donne à propos du *præfectus fabrum*. Mais, encore un fois, ce sont là des points de détail sur lesquels il est inutile d'insister.

L'ouvrage de M. Houdoy, qui se recommande par tant de qualités, nous fait désirer vivement l'achèvement de son travail. La seconde partie du *Droit municipal* promet d'être très-intéressante, si l'on en juge par la première.

B. Terrat,
professeur à l'université catholique de Paris.

Des droits d'usage dans les forêts, par Léon Bruand, ancien élève de l'École forestière, attaché au secrétariat général du Ministère des Finances. Paris, F. Pichon, 1875, gr. in-8 de 227 p. — Prix : 6 fr.

La question des droits d'usage est une des plus intéressantes parmi celles qui se rattachent à l'administration des forêts; elle méritait d'être traitée avec les développements que lui a donnés M. L. Bruand, au double point de vue historique et juridique. Des textes nombreux, établissent la haute antiquité des droits d'usage, dont la concession était fréquente dans des temps et dans des pays où le bois était commun et n'avait, par conséquent, qu'une médiocre valeur. D'autres fois, ces droits se sont fondés par une sorte de possession confirmée par le temps et la coutume. Mais on ne tarda pas à reconnaître les dangers qu'ils constituaient pour le domaine forestier. « Les forêts, a-t-on dit, reculent devant la civilisation; » elles ont si bien reculé en France, qu'aujourd'hui nous sommes menacés de les voir disparaître dans un avenir assez rapproché; la France se déboise chaque jour, et cette situation défavorable, qui avait ému Colbert, ne fait qu'empirer chaque jour. En ce qui concerne les droits d'usage, depuis longtemps les forestiers ont cherché à en affranchir les bois dont ils étaient les propriétaires ou les gardiens, tantôt par un rachat en argent, tantôt par un *cantonnement*. Cette opération consiste à donner à l'usager, en échange de son droit, la pleine propriété d'une certaine portion de forêt. Grâce à de récents travaux (*Annales forestières*, nov. 1869) et à ses propres recherches, M. Bruand a pu établir qu'elle remontait au douzième siècle, tandis qu'Henrion de Pansey et M. E. Meaume, le savant professeur de l'École forestière, lui attribuaient une origine toute moderne. Les textes qu'il a réunis sont nombreux et intéressants. Peut-être, cependant, eût-il pu développer davantage cette partie historique de son travail, en insistant sur certains détails que lui offraient ces documents si précieux pour l'étude du régime forestier au moyen âge.

La partie juridique est la plus étendue de son livre; M. Bruand y traite successivement de la nature de la servitude usagère, des conditions nécessaires pour pouvoir l'exercer dans les forêts de l'État, des droits et des obligations de l'usager, et de l'extinction du droit d'usage. Il n'hésite pas — et avec raison — à reconnaître dans ces droits des servitudes réelles, contrairement à la doctrine de Proudhon, mais d'accord avec presque tous nos vieux juristes et avec la jurisprudence moderne. Il admet, comme mode d'extinction, le cantonnement, le rachat et la prescription, bien que, dans certains cas, l'application de l'article 706 du code civil me paraisse être bien rigoureuse pour l'usager forestier. Il termine son livre par quelques aperçus des procédés employés par le gouvernement prussien pour arriver au dégrèvement

de ses forêts, procédés qui ont produit les plus heureux résultats. En résumé, c'est un exposé lumineux de cette question si curieuse et si complexe des droits d'usage, écrit avec la double compétence d'un forestier et d'un jurisconsulte; on se plaira à le lire et à le consulter.

J.-M. RICHARD.

SCIENCES

Del materialismo e panteismo nelle scienze naturali, pel Dott. MARCELLINO VENTUROLI. Seconda edizione, riveduta ed assai aumentata. Bologna, tipogr. Mareggiani, 1875, in-12 de XVI-312 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il y a une dizaine d'années que parut la première édition de cet excellent petit livre, composé d'études publiées déjà dans le *Conservatore*, journal catholique de Bologne, et dès lors assez remarquées. Il n'est pas étonnant que M. le Dr Venturoli ait été invité à le republier avec des additions qui le mettent au courant de la polémique actuelle. Car, ainsi qu'il le dit fort bien (p. VII), « depuis dix ans, on a vu se multiplier sans cesse, en Italie, les disciples de Darwin, de Haeckel, de Vogt, de Büchner, etc., qui répandent l'erreur dans les écoles, dans les académies, dans les journaux et jusque dans les almanachs, et, en affichant la prétention de s'en tenir aux faits et à une science revêtue du nom pompeux mais menteur de *positive*, veulent imposer comme un principe l'hypothèse de l'éternité de la matière et du monde, celle de la transformation des espèces, etc. » M. Venturoli insiste avec raison (p. XI) sur la nécessité où se trouvent les catholiques en Italie, comme en France, en Angleterre et en Allemagne, de combattre sans cesse, de disputer et de reprendre le terrain usurpé par la fausse science au détriment du salut des âmes et du véritable progrès. Il fait à ce propos sa profession de foi philosophique : le retour à la philosophie scolastique lui paraît le seul moyen de renouveler et de faire avancer les hautes études (p. XII-XVI).

Cet attachement de M. Venturoli au nouveau thomisme se révèle de temps en temps dans ce volume, par exemple, quand il venge les générations spontanées des scolastiques de tout soupçon de solidarité avec certaines doctrines modernes (p. 196 et s.), ou qu'il explique le jugement des animaux par *l'estimative* des péripatéticiens (p. 57), ce qui, pour le dire en passant, ne coule peut-être pas la difficulté à fond. Mais, en général, les pages de ce livre peuvent être lues, comprises et goûtées par ceux mêmes qui n'accepteraient pas sans réserve le programme philosophique renfermé dans les dernières pages de l'introduction.

On trouve ici cinq dissertations : la première, sur l'intelligence

humaine comparée au mode de connaissance des brutes, avec un appendice sur l'instinct; la seconde, sur la distinction absolue du règne végétal et du règne animal; la troisième, sur l'hétérogénie; la quatrième, sur l'*homme-matière*, avec un appendice sur le libre arbitre; la cinquième, sur les causes finales et la providence. Partout l'auteur est soucieux de poursuivre sous ses formes les plus actuelles la vieille erreur matérialiste, et, au seul point de vue de la curiosité, il y a, dans le texte et les notes de chacun de ces chapitres, des indications fort intéressantes. Je recommanderai seulement, dans les pages sur l'intinct, la discussion à laquelle il soumet la doctrine de Gleisberg sur l'activité organique, et celle de M. Herzen sur les *actions réflexes*. Les erreurs de M. Herzen sur le libre arbitre, que nous exposions ici naguère (*Polybibl.*, t. XIV, p. 416), sont également combattues un peu plus loin (p. 247 et s.). M. Venturoli analyse et discute en physiologiste et en philosophe, rare et précieuse alliance de talents! toutes les formes du matérialisme contemporain : matière et force de Büchner, pensée identifiée au mouvement ou aux vibrations électriques des filaments du cerveau (Moleschott et Huschke), vraie sécrétion du cerveau (Vogt), etc. Il nous révèle, en ce genre, des types bons à connaître : un M. Manetta, qui a montré, dans un livre *ad hoc*, que la race nègre, par sa constitution même, était mieux faite pour l'esclavage que pour la liberté (p. 218); un recueil scientifique quasi-officiel, la *Rivista italiana di scienze, lettere ed arti* de Turin, enseignant que le suicide est une chose toute naturelle et quelquefois imposée par les lois de la nature (p. 233), etc.

Nous avons particulièrement remarqué (p. 293-297) une réponse à M. Charles Daremberg, au sujet de quelques phrases malsonnantes de son livre *la Médecine, histoire et doctrines*, sur les causes finales. Nous condamnons, comme M. Venturoli, le quasi-scepticisme du regrettable écrivain sur cette grave question. Nous devons pourtant faire remarquer au savant italien que M. Daremberg, malgré bien des préjugés fâcheux, n'était pas un rationaliste, mais un chrétien convaincu et pratique; de plus, que la considération du péché originel, en réponse aux difficultés sur l'origine du mal, ne doit pas prendre, en philosophie naturelle, la place que le zélé docteur de Bologne semble lui attribuer; cette réponse a même ici le grave inconvénient de favoriser les exagérations de M. Daremberg sur l'antinomie qu'offrirait la double affirmation de la Providence divine et de l'existence du mal.

Au reste, nous n'avons qu'à féliciter l'excellent docteur d'avoir fait œuvre d'apologiste pour la religion et pour la société; il a bien raison de le dire à la fin de son livre, « on cache dans les sciences naturelles les mines qui doivent faire sauter les fondements de la société

humaine; il est temps que l'on voie en Italie des hommes qui s'appliquent, ou par leurs propres études ou par l'appui prêté aux entreprises de ce genre, à débarrasser la philosophie, et en particulier les sciences naturelles, des funestes erreurs du siècle. Ce sera travailler pour le triomphe de la vérité et pour le salut et la tranquillité des peuples. »

LÉONCE COUTURE.

L'Habitude et l'instinct, *études de psychologie comparée*, par ALBERT LEMOINE, inspecteur de l'Académie de Paris. 1 vol. in-12 de VIII-186 p. Paris, Germer-Baillière, 1875 *(Bibliothèque de philosophie contemporaine)*. — Prix : 2 fr. 20.

Cet estimable travail est une œuvre posthume de l'un des meilleurs psychologues de l'école universitaire. M. Albert Lemoine mourut vers la fin de 1874, à l'âge de cinquante ans à peine. Reçu agrégé en 1847, il avait été maître de conférences à l'École normale supérieure de 1862 à 1872; son mérite s'était révélé par sa thèse pour le doctorat sur *Charles Bonnet* (1850), par deux ouvrages considérables : *Du sommeil* (1855), et *l'Aliéné devant la philosophie, la morale et la société* (1862), et surtout par d'élégants et fins mémoires sur les questions de psychologie, publiés dans la *Revue européenne* et réunies dans un volume intitulé *l'Ame et le corps*. Il avait encore ajouté à sa réputation par un petit livre sur le *Vitalisme et l'Animisme de Stahl*, (1864), et par un autre travail, encore plus neuf et plus ingénieux, sur *la Physionomie et la parole* (1865). Enfin, soucieux de dégager de ces études empiriques les conclusions élevées qu'elles renfermaient, il avait commencé à lire, devant l'Académie des sciences morales et politiques un traité *de la Spiritualité de l'âme*, quand la mort vint briser prématurément sa carrière. Un affreux malheur de famille lui porta le coup mortel. On trouvera à la page VII du présent volume une dédicace à un fils, « aussi bon qu'intelligent, » que l'auteur plaint d'avoir été privé injustement de beaux succès déjà acquis et *qu'il avait pourtant bien payés de sa vie*. Ces mots seront une énigme pour la plupart des lecteurs. On nous permettra d'en donner le mot, d'après le récit que publièrent les journaux d'alors : ce jeune homme, élève très-distingué du lycée Henri IV, mit fin à sa vie par un suicide, qui fut attribué à des préoccupations religieuses !

Les dernières pages du présent travail avaient été laissées à l'état d'ébauches; deux élèves de M. Lemoine les ont revues : « MM. Elie Rabier, professeur de philosophie au lycée Charlemagne, et Victor Egger, agrégé de philosophie, avec le concours d'un de ses plus anciens amis, M. Émile Beaussire. Le travail de révision s'est borné d'ailleurs aux corrections les plus indispensables. On n'a pas cru devoir compléter les développements qui manquaient et on a scrupu-

leusement respecté le texte partout où il offrait un sens suffisamment clair. Les éclaircissements qui ont été jugé nécessaires ont été mis en notes avec les initiales de leurs auteurs. » Ils se réduisent à fort peu de chose.

La première partie, qui a pour objet *l'habitude* (p. 1-78), paraît achevée de tout point; elle avait été lue dès 1869, à l'Académie des sciences morales et politiques. Dans les quatre chapitres où l'auteur étudie la nature et l'origine de l'habitude, ses effets généraux, ses rapports avec l'intelligence et la sensibilité, puis surtout avec l'activité libre, aussi bien que dans le cinquième, où il conclut en montrant son importance dans la vie humaine, il faudrait signaler une foule d'analyses fines et patientes, revêtues d'un style excellent, comme l'école spiritualiste contemporaine n'en avait guère produit depuis Jouffroy. On me permettra de citer l'image par laquelle se termine très-heureusement l'étude générale de l'habitude : « Il est certains rivages que ronge incessamment le fleuve qui les baigne, mais il en est d'autres où le flot poussé par le flot dépose en se retirant une couche de limon inappréciable sur le fond qu'il exhausse et qu'il féconde. Ainsi les phénomènes passent sur la substance vivante, sensible et raisonnable; mais chacun, en disparaissant, laisse plus pleine et plus puissante la substance qu'il a couverte un moment. Les phénomèmes, sensations ou pensées, sont emportés comme les flots par le cours du temps, c'est la proie qui lui appartient; mais l'être demeure, comme le rivage, enlevant toujours quelque chose au temps qui s'écoule, et le présent de l'homme, grâce à l'habitude, se compose de la nature première accrue et enrichie des alluvions du passé (p. 28). » — Ainsi comprise, l'habitude (sous l'empire de la raison, ce que l'auteur sous-entend) est « le progrès lui-même (p. 75). » Car « à mesure qu'un acte, devenant moins pénible, n'exige plus, pour être répété, qu'un moindre effort, l'excédant de puissance que la cause ne dépense pas pour le reproduire et le surcroît de force qu'elle a conquis par l'exercice deviennent en quelque façon disponibles pour des efforts nouveaux et supérieurs (p. 77). » Il est vrai que les nécessités de l'organisme et les lois de la vie et de la mort physiques sont une limite toujours imposée à ce progrès; mais la mort ne frappe pas nécessairement l'âme avec son instrument. C'est par cette perspective de l'immortalité que se termine ce mémoire sur l'habitude, où il peut rester bien des lacunes, mais où tout nous a paru sage, mesuré, conforme à la vraie méthode psychologique, si déplorablement pervertie par un certain psychologisme contemporain.

Il n'y aurait pas moins de bien à dire de la seconde moitié du volume, sur *l'instinct*, étudié dans l'homme ainsi que dans les animaux (en quoi l'auteur dépasse à quelques égards l'excellent livre

de M. Joly), si M. Lemoine avait eu le temps de l'achever. Du moins la partie critique est bien complète, et l'on ne saurait mieux discuter l'explication de Montaigne qui ramène l'instinct à l'intelligence, celle de Condillac qui le réduit à l'expérience et à l'habitude individuelles, ainsi que les systèmes plus profonds de Lamarck et de Darwin, qui le rapportent l'un à l'habitude héréditaire, l'autre à l'hérédité en général. Ce ne sont pas ici des réfutations à outrance; la discussion devient une analyse proprement dite, recommencée plusieurs fois sur divers points; chaque explication garde, en définitive, sa part certaine ou probable de vérité relative, mais aussi le terrain conquis reste à l'abri de toute attaque, et tout esprit attentif accepte cette conclusion (p. 130) : « Il existe certainement quelque instinct qui n'est ni une habitude, ni un héritage, qui n'est pas acquis, mais primitif... »

Le troisième chapitre sur *les lois générales de l'instinct* a de très-bonnes parties, mais il n'est ni aussi complet ni aussi clair que les précédents, peut-être parce que l'auteur n'y a pas mis la dernière main. Quant au quatrième, sur *l'instinct dans la vie morale et intellectuelle de l'homme*, il n'offre que des fragments à peine ébauchés. — Ce défaut ne saurait nous défendre de recommander sans réserve ce double essai, comme un modèle de recherches psychologiques et comme une sérieuse réfutation de quelques-unes des erreurs de la prétendue science contemporaine. LÉONCE COUTURE.

La Chiesa e lo Stato, del P. LIBERATORE. Naples, tip. Giannini ; Paris, Taranne, 1872, in-8 de VI-446 p. — Prix : 5 fr.

Le livre que nous recommandons traite des rapports de l'Église et de l'État. Il est composé en grande partie d'articles publiés dans la *Civiltà cattolica ;* il a donc à la fois l'intérêt d'un écrit d'actualité et d'une œuvre de fond. Les lecteurs y trouveront l'enseignement des écoles théologiques sur les questions actuelles ; ils y verront réunies les déclarations les plus importantes qu'a faites le Saint-Siége depuis cinquante années ; ils remarqueront la vive polémique, — très-oubliée maintenant, — que suscita en France la publication de la bulle *Quanta cura*, il y a dix ans. Ce livre sera surtout utile aux publicistes qui défendent la cause de l'Église. Trop souvent nous manquons d'idées nettes et d'enseignements précis : le P. Liberatore traite les questions en philosophe et en théologien ; il ne cherche point la mise en scène, il ne vise point à l'effet : il veut la doctrine et les preuves.

Il a divisé son livre en trois chapitres, et j'admire de quelle sorte les articles, écrits pour répondre aux attaques de chaque jour, ont formé une œuvre parfaitement déduite. Dans le premier chapitre, il expose la situation normale de l'Église et de l'État vis-à-vis l'un de l'autre : c'est le dogme du livre, si je puis parler ainsi. Le second

chapitre montre quels maux résultent pour la société civile de la séparation, tant prônée maintenant, de l'Église et de l'État. L'auteur termine son livre en défendant les droits inaliénables de l'Église, quelle que soit d'ailleurs sa situation officielle en face de l'État.

Ce serait rendre un véritable service à la cause catholique que de traduire en français le livre du P. Liberatore. Nous estimons que ce travail serait d'autant plus facile, que les diverses parties de ce volume ont été faites pour une revue, et que les allures militantes et le style plus vif de la polémique conviennent mieux à notre langue.

E. Pousset.

Essai sur l'intempérance, par Edmond Bertrand, substitut au tribunal de la Seine. Paris, Guillaumin, 1876, in-8 de viii-410 p. — Prix : 7 fr. 75.

Bien que l'intempérance ne consiste pas uniquement dans l'abus des liqueurs fortes, et que la consommation qui s'en fait ne soit pas l'unique mesure de ce vice, c'est néanmoins à ce point de vue trop exclusif que s'en tiennent les auteurs qui écrivent sur ce sujet. Ce côté de la question a pris en effet, de nos jours, un tel développement qu'il paraît l'absorber tout entière. Tout en faisant ses réserves à ce propos, l'auteur du nouveau mémoire dont nous rendons compte a suivi l'usage général, répondant d'ailleurs au programme que l'Académie des sciences morales et politiques avait elle-même tracé, dans le but de saisir le mal sous sa forme la plus fréquente et de le combattre de la manière la plus efficace.

De jour en jour, en effet, l'alcool entre davantage dans les besoins réels ou factices de la population, surtout dans les contrées et les villes manufacturières. Ce qui s'en consomme est effrayant, et les chiffres rapportés dans la première partie de cet ouvrage sont tristements éloquents. Si les pays du nord ont eu le pas sur le nôtre, nous paraissons rattraper promptement l'écart. Disons toutefois que l'auteur témoigne d'une quiétude relative, car, rappelant le mot de Villermé en 1839, qu'on « exagérait beaucoup les progrès de l'intempérance en France, » il ajoute qu'on se les exagère encore aujourd'hui dans une certaine mesure. Pour lui, l'abus de la boisson n'est qu'un des signes de l'intempérance ; il faut lui assigner « mille autres causes, nées des conditions de la vie moderne, et qui ont diminué la force de résistance » de l'individu et de la société.

Sans contester ce qu'il y a de fondé dans cette allégation, nous croyons que le mal s'agrandit de jour en jour, et que, pour provenir de causes multiples, il n'en est pas moins un danger de plus en plus menaçant ; mais ce n'est pas notre intention d'ouvrir ici une discussion. Nous devons dire que l'auteur fait à merveille ressortir l'action de l'intempérance dans la misère. Elle étend le paupérisme, cette autre

plaie si souvent mise à nu dans les mémoires des savants, si inutilement combattue jusqu'ici ; et peut-il en être autrement en présence du défaut d'éducation auquel semblent condamnés les enfants qui appartiennent aux classes peu aisées ! Cet ouvrage insiste sur ce point. Sans instruction et sans éducation, l'homme se perd ; il devient victime de l'oisiveté ; ses facultés s'atrophient ; pour ne pas s'élever, il s'abaisse. D'un autre côté, l'instruction sans éducation, c'est un outil entre les mains de quelqu'un qui, n'ayant pas appris le moyen de s'en servir, peut en faire un usage nuisible et dangereux. L'intempérance est un mal social autant qu'un vice de l'individu. La démonstration de cette vérité découle de la troisième partie du mémoire, qui traite surtout de son influence sur la criminalité et sur la mortalité, sans compter qu'une de ses conséquences habituelles est de provoquer un état maladif qui trop souvent conduit à l'aliénation mentale.

Mais de semblables maux peuvent-ils être combattus ? Quels remèdes apporter ? Comment prévenir, réprimer ou diminuer l'abus des boissons alcooliques ? Cette dernière partie est la conclusion de l'ouvrage, et se divise en plusieurs chapitres relatifs aux moyens employés par les gouvernements ou par les individus eux-mêmes. L'auteur n'a qu'une médiocre confiance dans une réglementation législative. Examinant l'effet des lois promulguées dans diverses contrées, dans le but de réduire la fabrication et la consommation de l'eau-de-vie, l'auteur affirme que, si parfois, comme en Suède, le but fiscal et prohibitif a été atteint, il n'en a pas été ainsi du but moral. D'ailleurs, en ce qui le concerne, M. Bertrand est peu partisan d'un système répressif, et ne croyant même pas au droit de l'État de condamner les infractions à la morale, il pense que le principe de la nouvelle loi sur l'ivresse est faux, et il n'en attend pas des effets sérieux. Selon lui, on obtiendra peut-être de meilleurs résultats des sociétés de tempérance et d'autres moyens individuels, car on fait appel alors aux sentiments moraux de chacun, et ces sentiments puisent dans l'association un nouvel élément de force et d'énergie. Nous regrettons que l'auteur ait trop peu développé cette partie. GASTON DE SENNEVILLE.

Géologie et Révélation, *ou Histoire ancienne de la terre considérée à la lumière des faits géologiques et de la religion révélée,* avec 43 gravures, par le R. GÉRALD MOLLOY, docteur en théologie, etc. Ouvrage traduit de l'anglais, par l'abbé HAMARD, prêtre de l'Oratoire de Rennes. Paris, Hatton, 1875, in-8 de XII-455 p. — Prix : 6 fr.

On a fait grand bruit, en notre temps, des découvertes de la géologie ; et quelques-uns ont voulu demander à cette science, née d'hier, des arguments irréfutables contre le récit de Moïse, au premier chapitre de la Genèse. Dernièrement encore, on imprimait, en Amérique, un livre sur les prétendus *Conflits de la science et de la religion ;* et l'ap-

parition de cet ouvrage était saluée comme un événement par toute la presse impie de l'ancien et du nouveau continent. Il importait donc que l'apologie chrétienne répondît à ces attaques, et deux questions s'imposaient tout d'abord au savant qui prétendait contrôler, au nom de la foi, les assertions de la géologie. — La géologie est-elle en possession de vérités bien acquises sur l'antiquité de notre globe terrestre? — Y a-t-il quelque contradiction entre ces faits scientifiquement certains et la foi chrétienne?

Le Dr Molloy résout ces deux questions, dans le livre que M. l'abbé Hamard vient de traduire en notre langue. Une première partie, dont nous ne pouvons donner ici qu'un résumé fort succinct, expose les découvertes de la géologie, et conclut à la haute antiquité de la terre. Que de siècles n'a-t-il pas fallu pour former ces immenses couches de houille qui, dans certains pays (Pays de Galles), n'ont pas moins de trois kilomètres d'épaisseur? Cependant, la houille n'est qu'une partie des terrains *primaires*. Au dessus, nous rencontrons les terrains *secondaires*, dont la craie est un des dépôts principaux. Cette craie n'est qu'une réunion de coquilles imperceptibles, et qui se sont accumulées au fond des eaux, pendant une période que l'imagination peut à peine se figurer. Comment concevoir, en effet, « combien il a fallu de générations de ces animalcules, pour entasser de pareilles masses de craie (souvent mille pieds), et combien de temps a été employé à cette œuvre gigantesque?» Enfin, dans les terrains *tertiaires*, qui forment une des couches supérieures de l'enveloppe terrestre, on retrouve encore d'énormes amas de débris, restes de vastes forêts, squelettes d'animaux, troncs d'arbres, qui ont de deux à trois pieds de diamètre. Tous ces faits prouvent d'une manière manifeste la durée presque incalculable des périodes géologiques.

Mais cette théorie, si savamment exposée par l'auteur dans la première partie de son livre, peut-elle se concilier avec le récit de la création tel que Moïse nous l'a conservé? « La Bible nous dit que le monde a été créé, il y a environ six ou huit mille ans; la géologie, au contraire, prétend que six ou huit mille ans sont comme un seul jour, dans l'histoire des révolutions par lesquelles la terre a passé (p. 320).» Est-ce la science, est-ce la foi qui se trompe ici? ou plutôt le conflit n'est-il pas plus apparent que réel?

C'est ce que le Dr Molloy se propose de démontrer; et d'abord il rapporte les diverses hypothèses imaginées par des savants et des théologiens, pour harmoniser le récit biblique avec les conclusions de la science. Trois hypothèses principales ont été proposées par les défenseurs du texte sacré; toutes trois permettent de trouver dans le récit de Moïse ce long intervalle, sans lequel les phénomènes géologiques seraient inexplicables.

Les partisans de la première, — dite hypothèse de Buckland, — placeraient cette période indéterminée entre la création du ciel et de la terre et le commencement du premier jour. Pour les partisans de la seconde, — hypothèse des jours-périodes, — ces miliers d'années seraient répartis entre les six jours mosaïques, dont chacun deviendrait ainsi une période d'une durée indéterminée. D'autres enfin, pensent qu'on peut légitimement, et sans faire violence aux paroles de l'écrivain inspiré, admettre ces deux hypothèses en même temps.

Nous voici donc en possession de trois solutions, ou plutôt de deux, puisque la troisième n'est qu'une réunion des deux autres. Il s'agit de les justifier et de montrer que rien, dans la tradition chrétienne, rien dans la Bible, ne s'oppose à cette interprétation du texte sacré. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans le développement de sa thèse. Il cite les témoignages des plus illustres défenseurs de la vérité chrétienne depuis saint Basile, saint Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin, jusqu'aux maîtres des écoles théologiques modernes. Les textes invoqués dans le corps de l'ouvrage sont réunis dans un appendice ; ce n'est pas sans un profond intérêt qu'on entendra les Pères du quatrième siècle indiquer une interprétation de la Bible, que plusieurs se persuadent à tort avoir été imaginée pour les nécessités nouvelles de l'apologie chrétienne.

Les objections des adversaires sont exposées avec toute leur force et discutées l'une après l'autre. Les plus spécieuses sont tirées de l'Écriture. La principale prétend que le mot jour (en hébreux *yom*), employé par Moïse, dans le récit de la création, exclut l'hypothèse de périodes de plus de vingt-quatre heures. Le Dr Molloy explique l'Écriture par l'Écriture, et apporte un grand nombre de passages où ce même mot signifie évidemment une période de temps beaucoup plus longue que le jour solaire.

L'auteur ne se borne pas à repousser les attaques que l'on dirige contre la révélation biblique ; il termine son œuvre en mettant sous les yeux du lecteur les harmonies du récit de Moïse avec les résultats acquis de la science géologique. « Trois jours sont spécialement mentionnés par l'écrivain inspiré, comme remarquables par la création de la vie animale et végétale : ce sont le troisième, le cinquième et le sixième (p. 393). » Ces trois grands âges de la vie organique, les géologues en retrouvent l'empreinte dans les couches terrestres, objet de leurs observations. Comme dans Moïse, le premier grand âge géologique est particulièrement caractérisé par ses plantes et ses arbres. Au second âge géologique,comme au cinquième jour de la Bible, apparaissent les énormes reptiles, les monstres marins, les oiseaux en grand nombre. Enfin, le troisième âge géologique, comme le sixième des jours génésiaques, est caractérisé par ses animaux terrestres

qui furent alors plus développés tant en grandeur qu'en nombre...

En écrivant le livre que nous venons d'analyser, le Dr Molloy a bien mérité de la cause chrétienne. Il a prouvé, une fois de plus, que la vérité ne saurait se contredire elle-même, et que l'Auteur de la nature a parlé dans ses œuvres, comme parle dans les livres inspirés l'Auteur de la révélation. D. Le Hir.

BELLES-LETTRES

Dictionnaire allemand-français et français-allemand par Théobald Fix. Paris, Hachette, 1876. 2 vol. gr. in-8 de xxxvi-769 et 883 p. à 3 col. — Prix : 20 fr.

Ce *Dictionnaire* est l'œuvre d'un professeur distingué, mort bibliothécaire du Conseil d'État, qui, après avoir fait ses études à l'université de Leipzig, avait enseigné l'allemand pendant de longues années au collége Henri IV et à l'École polytechnique, et avait siégé comme juge dans les concours pour l'agrégation d'allemand. Indiquons brièvement la manière dont il a été conçu, et formulons les critiques dont nous le trouvons susceptible.

Le mot qui fait l'objet de chaque article est composé en caractère gras, et, au lieu d'être en retrait sur la colonne de texte, se détache en légère saillie, disposition qui facilite beaucoup les recherches ; le mot porte toujours un signe indiquant l'accent tonique, ce qui manque dans tous les dictionnaires allemands ; tous les mots d'origine étrangère sont marqués d'un astérisque ; les acceptions d'un mot sont données avec méthode, en partant du sens propre et en arrivant au sens figuré par une succession pratique d'idées ; toutes les explications sont données en français, dans l'un comme dans l'autre *Dictionnaire ;* les noms propres sont très-complets et forment dans chaque volume une table spéciale ; beaucoup de mots composés et de termes techniques ; une table des abréviations allemandes est placée en tête du premier volume, où nous trouvons également d'excellents *Tableaux de grammaire.*

Tous les participes des verbes irréguliers se trouvent dans le texte, mais, le plus souvent, l'auteur renvoie au verbe sans autre explication; c'est un inconvénient, et cela occasionne une perte de temps inutile. Pourquoi n'avoir pas fait pour tous les participes ce qu'on fait, par exemple, pour *gewächsen*, crû? L'auteur aurait dû mettre dans son *Dictionnaire français-allemand* les pluriels des substantifs, et ces mêmes pluriels des substantifs allemands devraient se trouver dans le *Dictionnaire allemand-français.* Il aurait pu aussi faire voir les analogies entre de nombreux mots composés latins et allemands.

Ce sont là des améliorations qu'on pourra introduire dans des édi-

tions subséquentes; mais, dès à présent, nous n'hésitons pas à recommander le nouveau *Dictionnaire* comme un travail original, très-complet au point de vue scientifique, très-soigneusement traité dans toutes ses parties, et qui est appelé à rendre de grands services.

R.

Voyage au pays de Babel, *ou Explorations à travers la science des langues et des religions. Étude élémentaire de philologie comparée,* par Félix Julien. Paris, E. Plon, 1876, gr. in-18 de xii-252 p. — Prix : 2 fr. 50.

Avant de recevoir cet intéressant volume, n'ayant lu dans les journaux qui l'annonçaient que la première partie du titre, je m'attendais à parcourir sous sa conduite les ruines de Babylone et de la Chaldée. N'avions-nous pas déjà, pour favoriser cette illusion, le *Voyage aux pays rouges* et le *Voyage au pays des milliards?* Aussi, grande fut ma surprise en voyant que j'avais affaire non pas à des travaux assyriologiques, mais à un ouvrage de philologie comparée. Toutefois, également ami de ces deux sortes d'étude, je me hâte de dire que j'ai été simplement surpris sans être déçu, d'autant mieux que M. F. Julien consacre tout son premier chapitre à décrire « ce qui reste de Babylone, » spécialement la célèbre *tour des langues*, et que, dans le cours de son livre, il revient fréquemment à l'assyriologie. Après tout, n'est-ce pas à Babel qu'eut lieu la confusion du langage, et toute étude comparative des idiomes humains ne nous ramène-t-elle pas, en fin de compte, dans la vaste plaine de Sennaar?

M. Julien se propose de résumer, de coordonner, de vulgariser les observations et les faits qui resultent des fouilles entreprises dans le monde de la linguistique. Dans ce but, il a « prêté l'oreille à tout ce qui se dit de nos jours à ce sujet, dans les livres et dans les journaux, dans les revues et dans les académies » (p. viii). Ces nombreuses lectures, faites de la manière la plus complète et la plus judicieuse, lui ont permis de réunir des matériaux considérables, qu'il a quintessenciés, puis méthodiquement classés, pour en faire jouir sans fatigue le lecteur ordinaire qui désire s'instruire sans travailler beaucoup. Il nous met au courant des découvertes et des discussions les plus récentes; il n'est pas un point important relatif au langage et à son histoire qu'il ne traite avec plus ou moins de détails, d'une façon précise et lumineuse. De gros ouvrages ont été condensés dans ce petit volume qui, s'il n'ouvre pas d'horizons nouveaux, — ce n'était d'ailleurs nullement son objet, — rappelle agréablement, utilement, à l'initié des choses déjà connues, tandis qu'il peut servir au commençant de parfait *Manuel* introducteur. Ajoutons qu'il y règne toujours une douce chaleur religieuse qui fortifie la foi. Comme on le sait, la religion a été mêlée plus d'une fois aux études de grammaire comparée, et, plus d'une fois

aussi, on a prétendu trouver dans les découvertes modernes des arguments irréfutables contre telle ou telle révélation. Aussitôt qu'une attaque de ce genre se présente, M. Julien entre vaillamment en lice contre ses adversaires; il devient apologiste, et, muni des armes de la science, il réfute les objections ouvertes, dévoile et renverse les perfides insinuations. Ce n'est pas un des moindres mérites de son œuvre, et nous tenons à l'en féliciter. L. Beuvray.

La Russie épique, *Étude sur les chansons héroïques de la Russie*, traduites ou analysées pour la première fois par Alfred Rambaud, professeur à la faculté des lettres de Nancy, membre de plusieurs sociétés savantes russes. — Paris, Maisonneuve 1876, in-8 de xv-504 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume, qui se rattache à l'histoire de la littérature populaire, intéresse d'autant plus que, jusqu'ici, les chants de la Russie nous étaient à peu près inconnus. Ces chants se divisent en deux classes ; à la première appartiennent les inspirations lyriques, à la seconde les compositions épiques. Ce sont ces dernières qui ont fourni à M.Rambaud le sujet de son livre. Elles se partagent elles-mêmes en quatre groupes : l'épopée légendaire, renfermant le cycle bien curieux des héros primitifs ; l'épopée historique, partant de la *Chanson d'Igor*, du douzième siècle peut-être, côtoyant ensuite l'histoire de la Russie comme les romances côtoyent l'histoire d'Espagne, et arrivant jusqu'à l'invasion française de 1812, jusqu'aux guerres de Nicolas Ier, jusqu'à nos jours ; l'épopée que M. Rambaud a nommée *adventice*, parce qu'elle a pour motifs des emprunts faits à d'autres pays, c'est là qu'on trouve les fables sur Salomon, sur la belle Hélène, sur Alexandre de Macédoine ; enfin l'épopée petite-russienne qui s'est développée dans une branche spéciale de la race russe et dont Mazeppa est l'un des personnages les plus célèbres.

Au commencement de ce siècle, eurent lieu les premières recherches sur les *bylines*, tel est le nom des chants populaires de la Russie. A Rybinikof appartient l'initiative de ces investigations. Il fut suivi par Hilferding et bien d'autres savants, parmi lesquels deux des derniers venus, Kirejevski et Bezonof, ont publié un immense recueil de bylines. Les bylines, pendant des siècles, n'avaient dû leur conservation qu'à la tradition orale ; l'un des plus anciens manuscrits où l'on ait pris soin d'en transcrire quelques-unes ne date que de 1619. Les personnages appartenant à l'épopée légendaire sont plus mythiques qu'historiques. Les pages que M. Rambaud consacre à ces héros sont très-attachantes, et les étranges aventures dont ils lui fournissent le récit offrent quelquefois, avec les contes populaires de contrées bien éloignées, des analogies que M. Rambaud n'a pas voulu indiquer toutes. J'en citerai quelques-unes pour ceux de mes lecteurs qui s'intéressent

à des comparaisons de ce genre. Les épreuves auxquelles on soumet Wassilissa la Sage, pour reconnaître si elle ne cache pas son sexe, se retrouvent, outre les ressemblances mentionnées par l'auteur, dans un conte italien : *Il Drago* (*Canti e racconti del popolo italiano*, publ. da Comparetti, t. I, p. 70). L'aventure prêtée à Apraxie (p. 97) a pris place dans le *Poëme de Joseph*, publié par MM. de Gayangos et E. de Vedia. Il nous semble que le conte épique sur Wladimir (p. 123) rappelle le *Roman du roi Florès et de la belle Jehanne*, la nouvelle XIV du *Patranuelo* de Timoneda, la nouvelle IX de la seconde journée du *Décaméron*, le roman de la *Violette*, *Federica*, la *Moglie calunniata* des *Racconti del popolo italiano*, etc. La manière dont Salomon s'y prend pour adjuger un héritage en litige fait le sujet d'un de nos fabliaux ; la façon dont le même monarque se fait reconnaître de sa femme a une foule de parallèles dans toutes les littératures, et se rencontre fréquemment dans notre poésie populaire. — Si M. Rambaud avait eu nos vieux romans plus présents à l'esprit, il n'eût peut-être pas avancé qu'on ne pourrait citer dans nos anciens poëmes un *vilain* jouant, comme dans certaines bylines, un rôle important, héroïque même ; nous croyons que plusieurs chansons de geste le contrediraient sur ce point.

M. Rambaud, pour expliquer les bizarres rencontres dont nous venons de parler, est disposé à faire remonter un grand nombre de fictions à une origine aryenne. C'est en adoptant ce système aujourd'hui très en faveur, et qui a certainement quelque chose de fort plausible, que l'auteur combat victorieusement M. Stasof, prétendant que les bylines n'ont presque rien de russe et ne sont guère que les copies des poëmes de l'Indoustan.

La Russie épique s'adresse tout particulièrement aux personnes qui font une étude spéciale de la littérature populaire ; mais elle doit aussi vivement intéresser le lecteur occupé d'études historiques, car elle fait connaître le caractère, les mœurs, les croyances de la nation qui a produit tous ces chants. Ajoutons que le livre de M. Rambaud est bien coordonné, bien écrit et que ces mérites de composition et de style en rendent la lecture agréable et facile. TH. DE PUYMAIGRE.

The Tragedy of Israel. I : *King Saul.* — II : *King David.* — III : *King Salomon.* By GEORGE FRANCIS ARMSTRONG, M. A., Professor of History and english Literature in the Queen's College, Cork, Queen's University in Ireland. London, Longmans, and Green, 1872-1874-1876, 3 vol. in-18 de 156, 215 et 241 p. — Prix : 20 fr.

Il y a encore chez nos voisins des poëtes qui composent des poëmes bibliques. M. Stützle a publié en Allemagne un *Joseph en Égypte* qui a déjà plusieurs éditions. M. Ch. Wells a publié aussi, à Londres,

une nouvelle édition de *Joseph and his brethren*, et M. Alfred Austin *the Tower of Babel*. M. G. F. Armstrong vient de terminer sa trilogie de la *Tragédie d'Israël*, dont la première partie avait paru en 1872. C'est là une grande œuvre, mais il l'a menée à bonne fin. Poëte comme son frère Edmond, mort il y a quelques années, M. G. Francis Armstrong s'était fait connaître par un recueil de *Poëmes lyriques et dramatiques* et par une tragédie d'*Ugone*, quand il donna *le Roi Saül* qui a justement augmenté sa réputation, accrue encore par *le Roi David* et *le Roi Salomon*.

La Tragédie d'Israël n'est pas faite pour être représentée mais pour être lue. Ce n'est pas, à proprement parler, un drame, mais une simple peinture de caractères sous une forme dramatique. Le poëte s'est attaché si exclusivement à peindre ces personnages, qu'il a éloigné de la scène tout ce qui aurait le plus prêté au spectacle, par exemple, l'apparition de Samuël à Saül, à Endor, etc. Il a impitoyablement sacrifié tout ce qui aurait été théâtral au développement du caractère de son héros. Dans *Saül*, l'action commence au moment où le premier roi des Hébreux désobéit à Jéhova en épargnant Agag et les Amalécites. Il pose un peu en incrédule et en révolté. L'auteur, tombant ici dans l'anachronisme qu'a commis Schiller, dans son *Don Carlos*, quand il prête ses propres idées au marquis de Posa, l'auteur, dis-je, fait penser et parler Saül comme il pense lui-même et comme ne pensait certainement aucun Israélite d'alors. Il dépeint du reste avec force et vigueur les ravages et les ruines que le doute amoncelle dans une âme. La désobéissance de Saül, fruit de ses doutes, est punie par ses doutes mêmes qui le rendent profondément malheureux. Il n'est pas assez incroyant pour pouvoir mépriser les menaces que Samuël lui à faites au nom de Dieu; il se sent donc poursuivi par la vengeance divine; une jalousie violente contre le jeune David s'éveille dans son cœur; le découragement s'empare de lui, malgré la tendresse de ses enfants, malgré l'amitié fidèle d'Abner, et il est déjà moralement vaincu et battu avant que soit livrée la bataille où il doit trouver la défaite et se donner la mort, à Gelboé. On ne peut lire le *Saül* de M. F. Armstrong sans se rappeler celui d'Alfieri. Les chœurs du drame italien sont des chefs-d'œuvre de poésie lyrique : le poëme anglais renferme plusieurs passages qui peuvent leur être avantageusement comparés.

Le caractère de David, qui commence à être ébauché dans la première partie de la *Tragédie d'Israël*, est achevé dans la seconde. Des années se sont écoulées depuis la mort de Saül, David règne paisiblement sur toutes les tribus de Jacob, il est dans tout l'éclat de sa gloire. Un monologue du prophète Nathan, assis à Hébron, pendant la nuit, près du tombeau d'Abner, ouvre le drame et jette sur tous les événe-

ments qui vont suivre une lueur mystérieuse et mélancolique. Aussitôt après, la translation solennelle de l'arche sur le mont Sion nous montre toutes les splendeurs et la piété de David, mais le moment de ses défaillances approche : il a vu Bethsabée. Le châtiment ne tarde pas à suivre le crime, le déshonneur flétrit sa propre famille et l'on voit déjà poindre la révolte d'Absalon. Nathan annonce au roi coupable la punition de son crime. Le poëte n'a point essayé de lui faire redire la belle parabole que nous rapporte le livre des Rois, l'entreprise était malaisée, mais il met dans la bouche du prophète un noble et beau langage. David nous apparaît maintenant dans la générosité de sa pénitence et la grandeur de son humilité, et ces derniers traits achèvent la peinture de ce grand caractère, mélange de passions opposées, mais où prédominent toujours à la fin la piété et la confiance en Dieu. Cette seconde partie de la trilogie se termine par la mort de David, quand il a désigné Salomon pour son successeur. Citons parmi les plus belles scènes, celle où le roi, tramant la mort d'Urie, cherche à étouffer par de spécieux sophismes, le cri de sa conscience qui proteste; celle où Thamar, avec le chœur, erre dans les rues de Jérusalem, etc.

La troisième partie de la *Tragédie d'Israël* nous conduit au milieu des cours : à Tyr chez Hiram, à Damas avec Rezon, dans les montagnes d'Edom avec le roi Hadad, à Buhaste chez Sésac, roi d'Égypte, à Jérusalem avec Salomon, auprès duquel nous trouvons d'abord Balkis, la reine de Saba. M. G. F. Armstrong nous peint, dans le fils de David, le monarque pacifique, le prince plein de magnificence qui élève des monuments splendides et est entouré de tout l'éclat de la pompe orientale; il fait surtout jaillir de ce cœur royal des trésors de tendresse. Mais cette sensibilité même de Salomon, qu'il ne sait point ou ne veut point diriger et maîtriser, devient pour lui une source d'amertumes, de malheurs et de chutes : il tombe dans l'idolâtrie, et il est puni par la révolte des Iduméens et des Ephraïmites, qui empoisonne ses derniers jours. Il meurt agité de sombres pressentiments et profondément dégoûté par la vanité de toutes les choses humaines.

Telle est cette trilogie. Est-ce véritablement la *Tragédie d'Israël?* Non, dans le grand sens du mot, car la tige de Jessé n'a pas encore donné toutes ses fleurs, elle ne produira que plusieurs siècles après le Rédempteur du monde, qui sera immolé sur le Calvaire. Oui, dans un sens restreint, comme le poëte a soin de nous l'expliquer. Saül, qui a fondé la monarchie, David, qui a été le plus grand roi d'Israël, Salomon, qui en a été le plus sage, ont exercé sur les Hébreux une influence profonde. C'est la période la plus brillante de leur histoire, la seule pendant laquelle ils ont été unis et compactes. « Avec moi meurt Israël, » dit Salomon. Et quand il a rendu le dernier soupir,

Jabud s'écrie : « Tu es mort, Israël, avec ton roi; mort, mort. » En effet, les douze tribus ne seront plus réunies désormais sous un même sceptre, le schisme va être consommé à jamais.

Ce poëme est écrit en vers blancs, tout empreints de couleurs orientales. L'auteur a abusé un peu des monologues. G. K.

Algunas poesias de Don Antonio de Latour, traducidas al castellano o imitadas por varios ingenios espanoles y precedidas del discurso por el autor leido ante la real Academia de buenas letras de Sevilla en el dia de su reception publica. — Sceaux, Charaire, rue Houdan, 1875, in-12 de 72 p.

Beaucoup de savants et de littérateurs étrangers sont à même d'exprimer élégamment leurs pensées dans deux ou trois langues. C'est là ce qu'ont souvent prouvé Comparetti, Mila y Fontanals, Liebrecht, de Gubernatis. En France, il faut en convenir, cette faculté est beaucoup plus restreinte. Voici cependant un joli petit volume qui nous montre qu'un de nos écrivains sait très-bien se servir d'une langue qui n'est pas la sienne. M. Antoine de Latour, reçu membre de l'Académie de Séville, n'a pas hésité, lors de sa réception, à s'adresser à ses nouveaux confrères dans leur propre idiome. Il l'a fait avec une facilité et un charme qui prouvaient combien le nouvel académicien était digne de la haute distinction dont on venait de l'honorer. M. de Latour avait fort heureusement choisi pour sujet de son discours l'examen des œuvres d'un écrivain aujourd'hui un peu trop dédaigné et qui se rattache à la France et à l'Espagne : Florian. M. de Latour a jugé avec beaucoup de tact et de finesse les nombreux volumes de l'auteur d'*Estelle* et bien apprécié le rôle important qu'il eut en qualité d'imitateur. — Peut-être M. de Latour a-t-il fait la part trop belle à Florian, en plaçant quelques-unes de ses imitations d'Iriarte au-dessus de leurs modèles. J'aime beaucoup mieux, quant à moi, *El burro flautista* que *l'Ane et la Flûte*.

Le discours de M. de Latour est suivi de plusieurs des poésies du même auteur, traduites ou imitées en castillan par plusieurs *ingenios espanoles*. C'est à ces poëtes que notre compatriote a dédié son petit volume, qui est, je le crois, peu connu en France, et qui, à tous égards, méritait une mention dans le *Polybiblion*.

TH. DE PUYMAIGRE.

Œuvres de Molière. Nouvelle édition publiée par M. EUGÈNE DESPOIS. Tome III. Paris, Hachette, 1876, in-8 de 438 p. — Prix : 7 fr. 50. (*Les grands écrivains de la France*, nouvelles éditions, publiées sous la direction de M. Ad. Regnier.)

Nous avons déjà parlé de l'édition de Molière (t. XI, p. 282 et t. XIII, p. 325) donnée dans la *Collection des grands écrivains*, pu-

bliée sous la direction de M. Ad. Regnier. Nous pouvons aujourd'hui annoncer le troisième volume, qui contient *les Fâcheux*, *l'École des femmes*, *la Critique de l'École des femmes* et *l'Impromptu de Versailles*. Chacune de ces pièces est accompagnée, comme dans les précédents volumes, d'une notice et de notes abondantes.

A la suite de la comédie *les Fâcheux*, l'éditeur a reproduit les lettres de La Fontaine à Maucroix, racontant la fête de Vaux où fut représentée, pour la première fois, la pièce improvisée par Molière en quinze jours. — *L'École des femmes*, le plus grand succès dramatique de Molière, fut, on le sait, le point de départ d'une longue querelle qui lui fut suscitée par ses envieux et qui nous a valu *la Critique de l'École des femmes* et *l'Impromptu de Versailles*. « Ce sont, dit M. Despois, comme trois combats livrés dans une campagne d'une année. » Cette campagne est racontée ici d'une façon érudite et pleine d'intérêt ; c'est un curieux chapitre de l'histoire littéraire du temps. — Entre *l'École des femmes* et *la Critique de l'École des femmes*, est intercalé le *Remercîment au roi*, adressé par Molière à Louis XIV, qui venait (1663) de lui donner une pension : c'est pour observer rigoureusement l'ordre chronologique que cette pièce a trouvé place ici. D'ailleurs, comme le remarque très-bien M. Despois, « il n'est pas indifférent de savoir si une faveur qui avait pour Molière, selon les idées du temps, une signification si haute, lui a été accordée au moment même où *l'École des femmes* avait à lutter contre le mauvais vouloir de tant de gens, ou seulement six mois plus tard. » En précisant la date, en plaçant ici le *Remercîment*, l'éditeur a ajouté un élément important à son exposé des faits. G. DE B.

Les Contemporains de Molière, *recueil de comédies rares ou peu connues jouées de 1650 à 1680, avec l'histoire de chaque théâtre, des notes et notices biographiques, bibliographiques et critiques,* par VICTOR FOURNEL. Paris, Didot et Cᵉ, 1863-1866-1875, 3 vol. in-8. — Prix : 18 fr.

L'histoire littéraire du dix-septième siècle a été pendant longtemps très-incomplète : on passait brusquement de Malherbe à Boileau, de Balzac à Pascal ou à Bossuet, de Garnier à Corneille et de Hardy à Molière, en supprimant d'un seul coup les nombreux auteurs de la période de transition et en donnant à peine un souvenir à Maynard, à Chapelain, à Rotrou, à Mairet, à la première académie tout entière, dont les fondateurs appartiennent presque tous à cette époque de transition mémorable qui engendra directement le grand siècle. Depuis quelques vingt années, grâce aux travaux remarquables de MM. Guizot et Cousin sur les principaux personnages de cette période littéraire, le goût du public et des érudits semble s'être reporté avec une persistance toute particulière sur les laborieux émancipateurs de notre langue

française, et nous aurions fort mauvaise grâce personnellement de ne pas le trouver bon, puisque nous devons à cette circonstance d'avoir depuis dix ans concentré toutes nos études sur l'histoire de la vie et des ouvrages des premiers membres de l'Académie française. M. Victor Fournel est aussi, et depuis plus longtemps encore, un fervent explorateur de l'histoire littéraire de second ordre au dix-septième siècle. Après avoir publié un recueil de curieuses et élégantes notices sur la *littérature indépendante et les écrivains oubliés* des règnes de Louis XIII et de Louis XIV, après nous avoir donné une très-piquante monographie du *rôle des coups de bâton dans les relations sociales et en particulier dans l'histoire littéraire*, il a été frappé de voir combien de comédies aujourd'hui complétement oubliées renfermaient de détails et d'idées d'autant plus dignes d'attirer l'attention que beaucoup d'entre elles ont fourni des scènes presque entières à notre grand comique, et c'est ainsi que, pour nous présenter ses personnages dans des cadres dignes de leur valeur, il a été amené à faire l'histoire complète du théâtre de l'hôtel de Bourgogne et du théâtre du Marais, histoire pleine de révélations curieuses et inattendues qui n'avait pas été tentée avant lui.

Le but de M. Fournel n'a pas été, du reste, un but purement littéraire : il était intéressant au point de vue historique proprement dit, de réunir et de grouper des documents en général peu connus, et de jeter, soit par la nature et le choix des pièces, soit par les notes et les notices auxquelles elles ont donné lieu, une lumière nouvelle sur les côtés intimes et familiers du dix-septième siècle, non-seulement sur ses mœurs, ses idées, sa littérature, mais sur ses usages et ses habitudes, ses amusements, ses modes, les personnalités qui occupaient à divers titres l'attentien et tout spécialement sur Molière lui-même. Et quelle époque plus propice aux observations de toute sorte que celle dont l'étendue, déterminée nettement par le titre de l'ouvrage, commence au temps où Molière courait la province et faisait représenter pour la première fois à Lyon *l'Étourdi*, vers 1653 ou 1654, après l'apaisement définitif des dernières agitations de la Fronde, pour se terminer vers 1680, après la fusion des diverses troupes de Paris en une seule, dont la réunion dans la salle de la rue Mazarine constitua enfin le Théâtre-Français !

Chaque théâtre a été, de la part de M. Fournel, l'objet d'un travail préliminaire, où il s'attache, avec une érudition puisée aux meilleures sources, à reconstituer exactement son histoire, à dégager sa physionomie spéciale, à suivre ses variations et ses développements principaux, à indiquer la nature de son répertoire habituel, enfin à établir la liste sommaire, mais aussi complète que possible, de ses acteurs favoris, avec les dates essentielles, c'est-à-dire celles de leur entrée

et de leur sortie, ou celle de leur mort. Nous y apprenons quantité de détails piquants sur les deux Baron, sur Mlle Baupré, sur le capitan Bellemore, sur les Bellerose, sur Bruscambille, Champmeslé, Jean Farine, Gaultier-Garguille, Turlupin, Jacquemin Dadot, Mondory, Jodelet et tous leurs camarades. Nous assistons aux contestations des comédiens de l'hôtel de Bourgogne avec le sieur d'Angoulevent, prince des sots et légitime héritier du chef des *Enfants sans souci*, aux commencements pénibles et ténébreux de la troupe du Marais « dont la question des origines est plus obscure que celle des sources du Nil ; » aux rivalités sans cesse renaissantes des deux théâtres s'arrachant, pour conquérir la foule, acteurs et auteurs. L'histoire de la troupe du Marais a été traitée avec un soin tout particulier par l'auteur qui est parvenu à déchiffrer plusieurs questions historiques souvent contestées et d'autant plus intéressantes qu'elles touchent au grand nom de Corneille.

Quant au choix des comédies reproduites, il a été le plus judicieux, et c'était là le point délicat d'une pareille œuvre. M. Fournel a surtout cherché, parmi les œuvres représentées dans chaque théâtre, entre les dates précédentes, celles qui, réunissant une certaine valeur littéraire à un intérêt historique et moral se recommandent, en outre, par leur rareté ou leur *curiosité*. C'est pourquoi il a éloigné impitoyablement toutes celles qui sont restées au répertoire, ou que les recueils divers sur notre ancien théâtre ont maintes fois publiées ; son intention n'était pas de fournir des modèles de style et de goût, mais des points de rapprochement et de comparaison destinés surtout aux érudits, aux bibliophiles et aux curieux ; c'était en effet le meilleur moyen de donner à ses recueils une physionomie neuve et attrayante.

Nous remarquons en particulier le soin extrême de l'auteur de rechercher toutes les comédies jouées sur les divers théâtres pour ou contre Molière, et celles qui fournissent des rapprochements curieux avec ses ouvrages, ou qui offrent avec eux des rapports de sujet, des ressemblances de détail, d'où il a tiré quelque scène ou quelque trait, qu'il a imités ou qui ont été imités de lui. Quant aux autres, ce sont toutes des comédies de mœurs et de caractère, œuvres de circonstance et d'allusions, petits tableaux anecdotiques et familiers, portraits d'intérieurs, peintures de la société par ses côtés petits ou grands, renfermées dans un cadre d'actualité, roulant sur les hommes et les choses du jour, sur les vices, sur les travers, sur les habitudes... celles, en un mot, qui peuvent le mieux servir à reconstituer la physionomie de l'époque. On comprendra facilement qu'un pareil recueil n'est pas de ceux qui puissent se mettre entre les mains des jeunes filles, car on y rencontre même certaines farces qui ont gardé quelque chose de l'allure hardie du vieil esprit gaulois et dont l'expression est souvent peu

mesurée : elles sont courtes et rapides, et, dans leur grossièreté, malheureusement inévitable, elles ont une certaine saveur de gaieté et de verve, et elles abondent en détails de mœurs pris sur le vif et franchement rendus.

Chaque auteur est honoré d'une biographie sobrement rédigée, mais très-substantielle, où abondent les renseignements nouveaux et les rectifications d'erreurs accréditées. Quinault, Boisrobert, Boursault, Lambert, Montfleury, Chapuzeau, Poisson, Gilbert, Tristan l'Hermite, Cyrano de Bergerac, Scarron, de Visé, et bien d'autres moins connus, défilent ainsi devant nous, dans cette galerie curieuse, revêtus d'habits pimpants et parés de leurs plus brillants atours. Lisez dans le dernier volume, le *Parasite*, de Tristan; le *Docteur de verre*, de Quinault; la *Désolation des filous*, de Chevalier; les fragments du *Pédant doué*, de Cyrano, et vous remercierez M. Fournel de vous avoir fait lier connaissance avec les contemporains de Molière.

René Kerviler.

Histoire abrégée des principales littératures de l'Europe anciennes et modernes, par L. L. Buron, professeur de belles-lettres. Paris, Ernest Thorin, 1876, in-12 de 444 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre peut rendre des services dans les circonstances où l'on n'a pas une bibliothèque un peu considérable à sa disposition. Il contient la nomenclature d'une énorme quantité d'écrivains, de la vie desquels il donne les dates principales, et dont il mentionne les œuvres les plus connues. Malheureusement, les indications ne sont pas toujours exactes. Page 103, il fallait au moins émettre un doute sur l'existence de Clémence Isaure. Page 104, pourquoi attribuer des *pièces de théâtre* aux trouvères. Page 109, il fallait rappeler l'origine orientale de beaucoup de fabliaux. Page 110, il ne fallait pas dire que Marie de France en a composé ; le lay diffère du fabliau. Page 117, il était inutile de citer sur Villon les deux vers de Boileau ; Villon n'a pas songé à *débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers*. Page 119, c'est une erreur d'attribuer à Alain Chartier l'*Histoire de Charles VII*. Page 121, c'est une autre erreur de considérer Gerson comme l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, etc., etc. Ce volume est une sorte de course en train express dans l'histoire littéraire, à partir des Grecs et des Romains, à travers la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, la Russie, la Pologne. Pour la France, M. Buron s'arrête à trop de stations. Il n'y aurait eu aucun inconvénient à passer devant des écrivains d'aussi peu de valeur que Grécoure, Pixéricourt, Bouilly et bien d'autres. Dans les pages relatives aux autres littératures, les omissions sont nombreuses. Il était aisé, avec les œuvres de MM. Heinrich, Étienne, de los Rios, Tichner, de se renseigner

et de leur sortie, ou celle de leur mort. Nous y apprenons quantité de détails piquants sur les deux Baron, sur Mlle Baupré, sur le capitan Bellemore, sur les Bellerose, sur Bruscambille, Champmeslé, Jean Farine, Gaultier-Garguille, Turlupin, Jacquemin Dadot, Mondory, Jodelet et tous leurs camarades. Nous assistons aux contestations des comédiens de l'hôtel de Bourgogne avec le sieur d'Angoulevent, prince des sots et légitime héritier du chef des *Enfants sans souci*, aux commencements pénibles et ténébreux de la troupe du Marais « dont la question des origines est plus obscure que celle des sources du Nil ; » aux rivalités sans cesse renaissantes des deux théâtres s'arrachant, pour conquérir la foule, acteurs et auteurs. L'histoire de la troupe du Marais a été traitée avec un soin tout particulier par l'auteur qui est parvenu à déchiffrer plusieurs questions historiques souvent contestées et d'autant plus intéressantes qu'elles touchent au grand nom de Corneille.

Quant au choix des comédies reproduites, il a été le plus judicieux, et c'était là le point délicat d'une pareille œuvre. M. Fournel a surtout cherché, parmi les œuvres représentées dans chaque théâtre, entre les dates précédentes, celles qui, réunissant une certaine valeur littéraire à un intérêt historique et moral se recommandent, en outre, par leur rareté ou leur *curiosité*. C'est pourquoi il a éloigné impitoyablement toutes celles qui sont restées au répertoire, ou que les recueils divers sur notre ancien théâtre ont maintes fois publiées ; son intention n'était pas de fournir des modèles de style et de goût, mais des points de rapprochement et de comparaison destinés surtout aux érudits, aux bibliophiles et aux curieux ; c'était en effet le meilleur moyen de donner à ses recueils une physionomie neuve et attrayante.

Nous remarquons en particulier le soin extrême de l'auteur de rechercher toutes les comédies jouées sur les divers théâtres pour ou contre Molière, et celles qui fournissent des rapprochements curieux avec ses ouvrages, ou qui offrent avec eux des rapports de sujet, des ressemblances de détail, d'où il a tiré quelque scène ou quelque trait, qu'il a imités ou qui ont été imités de lui. Quant aux autres, ce sont toutes des comédies de mœurs et de caractère, œuvres de circonstance et d'allusions, petits tableaux anecdotiques et familiers, portraits d'intérieurs, peintures de la société par ses côtés petits ou grands, renfermées dans un cadre d'actualité, roulant sur les hommes et les choses du jour, sur les vices, sur les travers, sur les habitudes... celles, en un mot, qui peuvent le mieux servir à reconstituer la physionomie de l'époque. On comprendra facilement qu'un pareil recueil n'est pas de ceux qui puissent se mettre entre les mains des jeunes filles, car on y rencontre même certaines farces qui ont gardé quelque chose de l'allure hardie du vieil esprit gaulois et dont l'expression est souvent peu

mesurée : elles sont courtes et rapides, et, dans leur grossièreté, malheureusement inévitable, elles ont une certaine saveur de gaieté et de verve, et elles abondent en détails de mœurs pris sur le vif et franchement rendus.

Chaque auteur est honoré d'une biographie sobrement rédigée, mais très-substantielle, où abondent les renseignements nouveaux et les rectifications d'erreurs accréditées. Quinault, Boisrobert, Boursault, Lambert, Montfleury, Chapuzeau, Poisson, Gilbert, Tristan l'Hermite, Cyrano de Bergerac, Scarron, de Visé, et bien d'autres moins connus, défilent ainsi devant nous, dans cette galerie curieuse, revêtus d'habits pimpants et parés de leurs plus brillants atours. Lisez dans le dernier volume, le *Parasite*, de Tristan; le *Docteur de verre*, de Quinault; la *Désolation des filous*, de Chevalier; les fragments du *Pédant doué*, de Cyrano, et vous remercierez M. Fournel de vous avoir fait lier connaissance avec les contemporains de Molière.

René Kerviler.

Histoire abrégée des principales littératures de l'Europe anciennes et modernes, par L. L. Buron, professeur de belles-lettres. Paris, Ernest Thorin, 1876, in-12 de 444 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre peut rendre des services dans les circonstances où l'on n'a pas une bibliothèque un peu considérable à sa disposition. Il contient la nomenclature d'une énorme quantité d'écrivains, de la vie desquels il donne les dates principales, et dont il mentionne les œuvres les plus connues. Malheureusement, les indications ne sont pas toujours exactes. Page 103, il fallait au moins émettre un doute sur l'existence de Clémence Isaure. Page 104, pourquoi attribuer des *pièces de théâtre* aux trouvères. Page 109, il fallait rappeler l'origine orientale de beaucoup de fabliaux. Page 110, il ne fallait pas dire que Marie de France en a composé; le lay diffère du fabliau. Page 117, il était inutile de citer sur Villon les deux vers de Boileau; Villon n'a pas songé à *débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers*. Page 119, c'est une erreur d'attribuer à Alain Chartier l'*Histoire de Charles VII*. Page 121, c'est une autre erreur de considérer Gerson comme l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, etc., etc. Ce volume est une sorte de course en train express dans l'histoire littéraire, à partir des Grecs et des Romains, à travers la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, la Russie, la Pologne. Pour la France, M. Buron s'arrête à trop de stations. Il n'y aurait eu aucun inconvénient à passer devant des écrivains d'aussi peu de valeur que Grécoure, Pixéricourt, Bouilly et bien d'autres. Dans les pages relatives aux autres littératures, les omissions sont nombreuses. Il était aisé, avec les œuvres de MM. Heinrich, Étienne, de los Rios, Tichner, de se renseigner

et de leur sortie, ou celle de leur mort. Nous y apprenons quantité de détails piquants sur les deux Baron, sur Mlle Baupré, sur le capitan Bellemore, sur les Bellerose, sur Bruscambille, Champmeslé, Jean Farine, Gaultier-Garguille, Turlupin, Jacquemin Dadot, Mondory, Jodelet et tous leurs camarades. Nous assistons aux contestations des comédiens de l'hôtel de Bourgogne avec le sieur d'Angoulevent, prince des sots et légitime héritier du chef des *Enfants sans souci*, aux commencements pénibles et ténébreux de la troupe du Marais « dont la question des origines est plus obscure que celle des sources du Nil ; » aux rivalités sans cesse renaissantes des deux théâtres s'arrachant, pour conquérir la foule, acteurs et auteurs. L'histoire de la troupe du Marais a été traitée avec un soin tout particulier par l'auteur qui est parvenu à déchiffrer plusieurs questions historiques souvent contestées et d'autant plus intéressantes qu'elles touchent au grand nom de Corneille.

Quant au choix des comédies reproduites, il a été le plus judicieux, et c'était là le point délicat d'une pareille œuvre. M. Fournel a surtout cherché, parmi les œuvres représentées dans chaque théâtre, entre les dates précédentes, celles qui, réunissant une certaine valeur littéraire à un intérêt historique et moral se recommandent, en outre, par leur rareté ou leur *curiosité*. C'est pourquoi il a éloigné impitoyablement toutes celles qui sont restées au répertoire, ou que les recueils divers sur notre ancien théâtre ont maintes fois publiées ; son intention n'était pas de fournir des modèles de style et de goût, mais des points de rapprochement et de comparaison destinés surtout aux érudits, aux bibliophiles et aux curieux ; c'était en effet le meilleur moyen de donner à ses recueils une physionomie neuve et attrayante.

Nous remarquons en particulier le soin extrême de l'auteur de rechercher toutes les comédies jouées sur les divers théâtres pour ou contre Molière, et celles qui fournissent des rapprochements curieux avec ses ouvrages, ou qui offrent avec eux des rapports de sujet, des ressemblances de détail, d'où il a tiré quelque scène ou quelque trait, qu'il a imités ou qui ont été imités de lui. Quant aux autres, ce sont toutes des comédies de mœurs et de caractère, œuvres de circonstance et d'allusions, petits tableaux anecdotiques et familiers, portraits d'intérieurs, peintures de la société par ses côtés petits ou grands, renfermées dans un cadre d'actualité, roulant sur les hommes et les choses du jour, sur les vices, sur les travers, sur les habitudes... celles, en un mot, qui peuvent le mieux servir à reconstituer la physionomie de l'époque. On comprendra facilement qu'un pareil recueil n'est pas de ceux qui puissent se mettre entre les mains des jeunes filles, car on y rencontre même certaines farces qui ont gardé quelque chose de l'allure hardie du vieil esprit gaulois et dont l'expression est souvent peu

mesurée : elles sont courtes et rapides, et, dans leur grossièreté, malheureusement inévitable, elles ont une certaine saveur de gaieté et de verve, et elles abondent en détails de mœurs pris sur le vif et franchement rendus.

Chaque auteur est honoré d'une biographie sobrement rédigée, mais très-substantielle, où abondent les renseignements nouveaux et les rectifications d'erreurs accréditées. Quinault, Boisrobert, Boursault, Lambert, Montfleury, Chapuzeau, Poisson, Gilbert, Tristan l'Hermite, Cyrano de Bergerac, Scarron, de Visé, et bien d'autres moins connus, défilent ainsi devant nous, dans cette galerie curieuse, revêtus d'habits pimpants et parés de leurs plus brillants atours. Lisez dans le dernier volume, le *Parasite*, de Tristan; le *Docteur de verre*, de Quinault; la *Désolation des filous*, de Chevalier; les fragments du *Pédant doué*, de Cyrano, et vous remercierez M. Fournel de vous avoir fait lier connaissance avec les contemporains de Molière.

René Kerviler.

Histoire abrégée des principales littératures de l'Europe anciennes et modernes, par L. L. Buron, professeur de belles-lettres. Paris, Ernest Thorin, 1876, in-12 de 444 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre peut rendre des services dans les circonstances où l'on n'a pas une bibliothèque un peu considérable à sa disposition. Il contient la nomenclature d'une énorme quantité d'écrivains, de la vie desquels il donne les dates principales, et dont il mentionne les œuvres les plus connues. Malheureusement, les indications ne sont pas toujours exactes. Page 103, il fallait au moins émettre un doute sur l'existence de Clémence Isaure. Page 104, pourquoi attribuer des *pièces de théâtre* aux trouvères. Page 109, il fallait rappeler l'origine orientale de beaucoup de fabliaux. Page 110, il ne fallait pas dire que Marie de France en a composé; le lay diffère du fabliau. Page 117, il était inutile de citer sur Villon les deux vers de Boileau; Villon n'a pas songé à *débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers*. Page 119, c'est une erreur d'attribuer à Alain Chartier l'*Histoire de Charles VII*. Page 121, c'est une autre erreur de considérer Gerson comme l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, etc., etc. Ce volume est une sorte de course en train express dans l'histoire littéraire, à partir des Grecs et des Romains, à travers la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, la Russie, la Pologne. Pour la France, M. Buron s'arrête à trop de stations. Il n'y aurait eu aucun inconvénient à passer devant des écrivains d'aussi peu de valeur que Grécoure, Pixéricourt, Bouilly et bien d'autres. Dans les pages relatives aux autres littératures, les omissions sont nombreuses. Il était aisé, avec les œuvres de MM. Heinrich, Étienne, de los Rios, Tichner, de se renseigner

et de leur sortie, ou celle de leur mort. Nous y apprenons quantité de détails piquants sur les deux Baron, sur Mlle Baupré, sur le capitan Bellemore, sur les Bellerose, sur Bruscambille, Champmeslé, Jean Farine, Gaultier-Garguille, Turlupin, Jacquemin Dadot, Mondory, Jodelet et tous leurs camarades. Nous assistons aux contestations des comédiens de l'hôtel de Bourgogne avec le sieur d'Angoulevent, prince des sots et légitime héritier du chef des *Enfants sans souci*, aux commencements pénibles et ténébreux de la troupe du Marais « dont la question des origines est plus obscure que celle des sources du Nil ; » aux rivalités sans cesse renaissantes des deux théâtres s'arrachant, pour conquérir la foule, acteurs et auteurs. L'histoire de la troupe du Marais a été traitée avec un soin tout particulier par l'auteur qui est parvenu à déchiffrer plusieurs questions historiques souvent contestées et d'autant plus intéressantes qu'elles touchent au grand nom de Corneille.

Quant au choix des comédies reproduites, il a été le plus judicieux, et c'était là le point délicat d'une pareille œuvre. M. Fournel a surtout cherché, parmi les œuvres représentées dans chaque théâtre, entre les dates précédentes, celles qui, réunissant une certaine valeur littéraire à un intérêt historique et moral se recommandent, en outre, par leur rareté ou leur *curiosité*. C'est pourquoi il a éloigné impitoyablement toutes celles qui sont restées au répertoire, ou que les recueils divers sur notre ancien théâtre ont maintes fois publiées ; son intention n'était pas de fournir des modèles de style et de goût, mais des points de rapprochement et de comparaison destinés surtout aux érudits, aux bibliophiles et aux curieux ; c'était en effet le meilleur moyen de donner à ses recueils une physionomie neuve et attrayante.

Nous remarquons en particulier le soin extrême de l'auteur de rechercher toutes les comédies jouées sur les divers théâtres pour ou contre Molière, et celles qui fournissent des rapprochements curieux avec ses ouvrages, ou qui offrent avec eux des rapports de sujet, des ressemblances de détail, d'où il a tiré quelque scène ou quelque trait, qu'il a imités ou qui ont été imités de lui. Quant aux autres, ce sont toutes des comédies de mœurs et de caractère, œuvres de circonstance et d'allusions, petits tableaux anecdotiques et familiers, portraits d'intérieurs, peintures de la société par ses côtés petits ou grands, renfermées dans un cadre d'actualité, roulant sur les hommes et les choses du jour, sur les vices, sur les travers, sur les habitudes... celles, en un mot, qui peuvent le mieux servir à reconstituer la physionomie de l'époque. On comprendra facilement qu'un pareil recueil n'est pas de ceux qui puissent se mettre entre les mains des jeunes filles, car on y rencontre même certaines farces qui ont gardé quelque chose de l'allure hardie du vieil esprit gaulois et dont l'expression est souvent peu

mesurée : elles sont courtes et rapides, et, dans leur grossièreté, malheureusement inévitable, elles ont une certaine saveur de gaieté et de verve, et elles abondent en détails de mœurs pris sur le vif et franchement rendus.

Chaque auteur est honoré d'une biographie sobrement rédigée, mais très-substantielle, où abondent les renseignements nouveaux et les rectifications d'erreurs accréditées. Quinault, Boisrobert, Boursault, Lambert, Montfleury, Chapuzeau, Poisson, Gilbert, Tristan l'Hermite, Cyrano de Bergerac, Scarron, de Visé, et bien d'autres moins connus, défilent ainsi devant nous, dans cette galerie curieuse, revêtus d'habits pimpants et parés de leurs plus brillants atours. Lisez dans le dernier volume, le *Parasite*, de Tristan; le *Docteur de verre*, de Quinault; la *Désolation des filous*, de Chevalier; les fragments du *Pédant doué*, de Cyrano, et vous remercierez M. Fournel de vous avoir fait lier connaissance avec les contemporains de Molière.

René Kerviler.

Histoire abrégée des principales littératures de l'Europe anciennes et modernes, par L. L. Buron, professeur de belles-lettres. Paris, Ernest Thorin, 1876, in-12 de 444 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre peut rendre des services dans les circonstances où l'on n'a pas une bibliothèque un peu considérable à sa disposition. Il contient la nomenclature d'une énorme quantité d'écrivains, de la vie desquels il donne les dates principales, et dont il mentionne les œuvres les plus connues. Malheureusement, les indications ne sont pas toujours exactes. Page 103, il fallait au moins émettre un doute sur l'existence de Clémence Isaure. Page 104, pourquoi attribuer des *pièces de théâtre* aux trouvères. Page 109, il fallait rappeler l'origine orientale de beaucoup de fabliaux. Page 110, il ne fallait pas dire que Marie de France en a composé ; le lay diffère du fabliau. Page 117, il était inutile de citer sur Villon les deux vers de Boileau ; Villon n'a pas songé à *débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers*. Page 119, c'est une erreur d'attribuer à Alain Chartier l'*Histoire de Charles VII*. Page 121, c'est une autre erreur de considérer Gerson comme l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, etc., etc. Ce volume est une sorte de course en train express dans l'histoire littéraire, à partir des Grecs et des Romains, à travers la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, la Russie, la Pologne. Pour la France, M. Buron s'arrête à trop de stations. Il n'y aurait eu aucun inconvénient à passer devant des écrivains d'aussi peu de valeur que Grécoure, Pixéricourt, Bouilly et bien d'autres. Dans les pages relatives aux autres littératures, les omissions sont nombreuses. Il était aisé, avec les œuvres de MM. Heinrich, Étienne, de los Rios, Tichner, de se renseigner

mieux. Pour l'Espagne, M. Buron a dû, tout au plus, parcourir le médiocre volume de M. Baret. M. Buron a perdu souvent un espace dont il devait être très-économe en se livrant à des citations inutiles. Pour caractériser le moyen âge, il y avait mieux à faire que de citer les vers de Voltaire (p. 101) :

Oh ! l'heureux temps que celui de ces fables....

Au point de vue du style, nous aurions aussi quelques observations à faire ; quant à l'ordonnance du livre, elle n'est pas mauvaise et les tableaux synoptiques que l'auteur a joints à son texte peuvent être utiles aux jeunes gens. TH. P.

HISTOIRE

Les Villes mortes du golfe de Lyon : *Illiberis — Ruscino — Narbon — Agde — Maguelonne — Aiguesmortes — Arles — les Saintes-Maries,* par CH. LENTHÉRIC, ingénieur des ponts et chaussées. Ouvrage renfermant 15 cartes et plans. Paris, Plon, 1876, gr. in-18 de 524 p. — Prix : 5 francs.

Malgré l'appareil scientifique dont il s'entoure, le savant guide de cette intéressante parégrination sur la place qui s'étend de Port-Vendre à Marseille, a écrit un livre où l'on trouve de l'archéologie, de l'histoire, de la poésie, en un mot, un livre qu'on ne peut, une fois ouvert, fermer qu'à la dernière page ; et cette dernière page est peut-être la meilleure du volume par les preuves historiques et géologiques qu'elle apporte à la tradition de la descente et du séjour des saintes femmes et de Lazare sur la côte de Provence. Chacun des autres chapitres offre, d'ailleurs, quelque particularité digne d'être retenue et ayant son mérite spécial. La première partie développe en trois chapitres toute la théorie, appuyée de faits historiques et d'observations scientifiques, de la formation des plages et des deltas. C'est de la géographie physique dans la plus large et la plus sincère acception. La deuxième partie présente une étude complète de la place du golfe de Lyon et de ses modifications depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; il y a là plus que des travaux techniques. — M. Ch. Lenthéric appartient à cette école de chercheurs qui appuient les faits naturels de citations littéraires et les déductions scientifiques de preuves historiques : l'archéologie, la numismatique ne lui sont pas plus étrangers que la géologie ou la physique. Le chapitre sur Aiguesmortes est une page importante de l'histoire de saint Louis, et il le complète, comme les autres, par des notes et pièces justificatives du plus haut intérêt : les planches si nettes et si élégantes que l'auteur a jointes à son livre et dont les unes représentent soit l'état actuel des lieux, soit des plans anciens,

sont un autre élément de succès pour un livre que nous voudrions voir servir de modèle à des travaux analogues sur les côtes occidentales de la France. F. DE ROQUEFEUIL.

Journal de mon troisième voyage d'exploration dans l'empire chinois, par M. l'abbé ARMAND DAVID. Paris, Hachette, 1875, 2 vol. in-12 de 348-384 p., avec 3 cartes. — Prix : 7 fr.

M. l'abbé Armand David est déjà, pour beaucoup de nos lecteurs, une vieille connaissance. On se souvient que ce docte lazariste fut, sur la demande de l'administration du Muséum, déchargé des soins de la prédication évangélique. Voici plusieurs années déjà que la meilleure partie de son temps se trouve consacrée aux études d'histoire naturelle. Nous jugerions superflu de mentionner ici les nombreux et importants services rendus par l'infatigable missionnaire à la cause de la science. Le premier, il a reconnu, observé et classé une foule d'espèces animales ou végétales, propres à l'Extrême-Orient, et dont l'existence n'était pas même soupçonnée en Europe. Quelque intérêt que puisse offrir sa lecture pour le naturaliste et le géographe, l'ouvrage publié aujourd'hui par notre savant compatriote n'est point de ceux qui se prêtent facilement à l'analyse. Il renferme le journal d'explorations entreprises dans le centre et les régions boréales de la Chine proprement dite. Certaines questions que traite notre auteur semblent néanmoins d'une portée assez générale pour pouvoir être comprises et appréciées même par les personnes étrangères à la science, et c'est sur elles que nous attirerons de préférence l'attention du lecteur. L'étude exclusive des faunes et flores soit de l'Europe, soit de l'Amérique du Nord avait longtemps induit les naturalistes à déclarer certaines formes, éminemment caractéristiques de zones bien tranchées. Il y a seulement un siècle, qui donc eût osé prétendre que l'on rencontrerait des quadrumanes, des perroquets, des palmiers, des fougères arborescentes ailleurs que dans les contrées équatoriales? A mesure toutefois que s'étendait le cercle de nos connaissances, en ce qui concerne les productions des régions tempérées de l'hémisphère austral, on commença à sentir ce que ces vues *à priori* offraient de trop absolu. La Nouvelle-Zélande, la Terre de feu, auxquelles ne conviendrait guère la qualification de *pays chauds*, abondent néanmoins en types à physionomie franchement tropicale.

Les investigations auxquelles s'est livré M. David, dans la Chine et les pays adjacents, auront sans doute pour résultat de dissiper tout ce qui nous peut rester de préjugés à cet endroit. L'existence de deux espèces de singes au moins, dans les parties les plus froides de la Chine et du Thibet, ne saurait plus être aujourd'hui contestée, et le palmier chanvre, qui vit en pleine terre à Pékin, y brave chaque hiver

des froids plus rigoureux que ceux du nord de la France. Tout ceci fournira, sans doute, ample matière aux méditations des géologues. Ne se sont-ils pas laissé aller un peu trop facilement à juger du climat des âges antérieurs au nôtre, uniquement par le *facies* des fossiles propres à chaque terrain?

Un fait surtout semble avoir vivement frappé le savant ecclésiastique, c'est celui de la *localisation des genres*. Ainsi, toutes les espèces connues de faisans, dont le nombre s'élève à une quarantaine, sont originaires des régions avoisinant le grand massif asiatique; au contraire, nous n'en rencontrons pas une seule propre aux autres portions du globe. D'où cette conclusion, que ces prétendues espèces pourraient bien tirer leur source d'un type unique, diversement modifié par l'action du temps, du climat et autres circonstances extérieures. Ainsi, le plus souvent, ce que nos ouvrages classiques d'histoire naturelle désignent comme *genres* ne serait au fond que des espèces, et ce qu'ils indiquent comme *espèces* ne constitue que de simples variétés. Il y a loin de cette ingénieuse théorie au darwinisme brutal, professé par certaines écoles contemporaines, et, pour notre part, nous la jugerions fort plausible.

Mais les recherches scientifiques n'ont pas seules attiré l'attention du missionnaire, et l'on rencontre, dans son journal, plus d'une page attrayante sur les mœurs, usages, croyances du peuple chinois, ainsi que sur son gouvernement. Nous regrettons d'en être réduits à les indiquer, mais il ne faut pas dépasser les bornes d'un simple article de revue. M. David nous apprend en terminant que le mauvais état de sa santé l'a obligé à quitter la Chine pour retourner en France. Le climat de la patrie lui rendra bientôt, nous osons l'espérer, assez de vigueur et de force, pour qu'il puisse reprendre le cours de ses précieux travaux, et continuer à enrichir la science de nouvelles découvertes.

H. DE CHARENCEY.

Le Pape de Rome et les Papes de l'Église orthodoxe d'Orient, *d'après les documents originaux grecs et russes*, avec un appendice sur les moyens de coopérer efficacement à la réunion des églises, par le P. CÉSAIRE TONDINI, barnabite. Paris, E. Plon, 1876, gr. in-18 de XIV-444 p. (Études sur la question religieuse de Russie). — Prix : 3 fr.

Un diplomate russe, aujourd'hui catholique, a conçu les premiers doutes sur la vérité de son église, en réfléchissant à la fréquente répétition des noms impériaux dans la liturgie. L'examen sérieux des rapports de l'Église russe avec l'État lui découvrit bientôt le manque total de liberté et il ne tarda pas à se convaincre qu'une église asservie ne saurait être la vraie gardienne des vérités révélées. Cette idée se dégage avec la dernière évidence dans le livre du R. P. Tondini,

qui a pour objet le gouvernement extérieur de l'Église d'Orient en général et celui de l'Église russe en particulier. L'auteur y prouve, en quatre chapitres, que l'Église d'Orient est soumise à une administration, dont la nature est contradictoire à sa propre doctrine, qu'elle est divisée en plusieurs églises formant comme autant de papautés, qu'elle est sujette aux mêmes révolutions que les sociétés civiles, qu'elle ne saurait enfin trouver d'autre refuge plus sûr que la papauté romaine.

Pour développer ces idées, le R. P. Tondini a mis à leur service, avec les ressources du talent, une solide érudition et un zèle infatigable à étudier les documents originaux grecs et russes. Peut-être cette abondance même de matériaux l'a-t-elle empêché quelquefois de donner plus de relief à sa pensée et de serrer de plus près ses adversaires avec les vigoureux arguments de son implacable logique; mais si la lecture de son livre en devient, dans certains endroits, plus difficile pour les profanes, ceux qui sont initiés à ce genre d'études n'y verront pas moins une démonstration péremptoire de cette parole aussi spirituelle que profonde d'un de nos compatriotes, qu'en Russie il ne saurait y avoir de lutte entre l'Église et l'État, parce que l'Église est absorbée par l'État.

La première question qui se présente est la comparaison de la doctrine avec la pratique. En théorie, l'Église d'Orient enseigne que Jésus-Christ est le chef invisible de l'Église universelle et que les évêques sont *les chefs, les têtes visibles* des églises particulières. Sans examiner la valeur de cette doctrine, voyons si elle est appliquée en pratique. Sur les bords enchanteurs de la Néva, s'élève un édifice aux apparences officielles, où siégent les quelques évêques et prêtres nommés par l'empereur membres du *très-saint synode dirigeant;* ce sont eux qui, depuis les réformes de Pierre Ier, ont entre les mains le gouvernement de l'Église et ne sont aidés dans leur mission que par un *officier hardi,* chargé d'être l'œil du Tsar et ayant sous ses ordres, pour mieux voir, la chancellerie synodale, avec toute une filière de chancelleries diocésaines, qui dépendent uniquement du procureur laïque du synode. Affirmer que le synode est un concile est un effort en pure perte pour soutenir la proposition insoutenable que le gouvernement synodal est un gouvernement conciliare. M. Katkov lui-même a eu le tact d'avouer que cette affirmation ne supporte pas l'examen (*Gazette de Moscou,* 1866, n° 216). Qu'est-ce donc que le très-saint synode? C'est un organe, un instrument de l'autorité suprême pour administrer les affaires ecclésiastiques, absolument semblable aux autres colléges, institués par le Tsar Pierre Ier pour les affaires profanes et transformés en ministères par Alexandre Ier.

Y a-t-il bien des preuves à l'appui de la définition énoncée? Les

origines historiques du synode suffiraient à elles seules pour notre justification. C'est Pierre Ier qui l'a créé de sa propre autorité, le soumettant au même règlement que les autres colléges, limitant sa juridiction, lui assignant sa sphère d'action, l'obligeant sous la foi du serment à le reconnaître pour juge suprême dans toutes les affaires. Et, afin de mettre cette question en pleine lumière, nous rappellerons ici que, de par la loi, le pouvoir administratif et législatif, même quant aux affaires spirituelles, est entre les mains du Tsar. En effet, d'après les articles 40, 42, 43 du Code des lois, « le synode est une institution de l'État par le moyen de laquelle l'autorité suprême autocratique agit dans les affaires de la confession orthodoxe. » Voici, pour l'administration; quant à la législation, les articles 49, 50, 51 du Code des lois fondamentales nous enseignent qu'aucune autorité n'a le droit de créer une loi nouvelle, et qu'aucune loi ne peut entrer en vigueur si elle n'est confirmée par l'empereur. Le synode, tout comme le Sénat et les ministres, n'a d'autre privilége que celui de présenter des projets de loi à l'approbation du souverain.

Les articles du code, que nous venons de citer, sont expliqués par les juristes, avec Speranski et Mikhaïlov à leur tête, dans le sens de la plus complète subordination du synode et de toute la sphère ecclésiastique en général au pouvoir suprême et à l'autorité personnelle du Tsar. Et, en vérité, si les membres du synode, qui sont censés gouverner l'Église, s'engagent par serment à reconnaître le monarque de toutes les Russies comme juge suprême, dans toutes les affaires, la plus simple logique ne permet pas d'interpréter autrement les lois déjà assez explicites du code.

L'auteur a eu ici l'heureuse idée d'élargir le cercle de ses considérations pour montrer que le simple fait de l'asservissement ecclésiastique est passé dans le domaine doctrinal de quelques théologiens. Les réticences et les affirmations des trois plus célèbres catéchismes de Théophane Prokopovitch, de Platon et de Philarète présentent sous ce rapport un ensemble d'idées assez curieux, qui peut se résumer à peu près ainsi : le Tsar est la première autorité après Dieu, les *gouverneurs* spirituels ne viennent qu'après lui; le Tsar doit veiller aux affaires ecclésiastiques et chercher ce qui est le meilleur pour ses sujets en matière spirituelle (p. 145, 146). Comment s'y prendre pour concilier ces affirmations avec la lettre des patriarches d'Orient (1672), et la confession orthodoxe de Pierre Moghila, qui jouissent d'une si haute autorité parmi les théologiens russes?

Ces doctrines, du reste, viennent de bonne source : on sait ce que Pierre Ier pensait et disait des patriarches; Catherine II, dans l'ukase du 12 août 1762, affirme sans hésiter que tous les monarques sont investis par Dieu de l'autorité suprême dans l'Église, et Paul Ier, dans

l'acte de succession (1797), donne à tous les souverains de Russie le titre de *chefs de l'Église*, laissant aux futurs légistes le soin fastidieux d'atténuer dans des notes le titre incommode du texte impérial. Laissons ici Voltaire s'extasier sur les réformes ecclésiastiques de Pierre Ier, dignes d'un homme d'État et d'un père de l'Église; laissons M. l'archiprêtre Vassiliev (dans sa lettre à Monseigneur de Nantes) se féliciter d'avoir trouvé des défenseurs fidèles dans les autorités laïques; nous n'en conclurons pas moins avec l'auteur que le synode n'est qu'un instrument entre les mains du Tsar, que l'Église russe est asservie par l'État et que, partant, son gouvernement actuel est en opposition flagrante avec sa propre doctrine. Quelque chose d'analogue se retrouve dans les églises orthodoxes en Grèce et en Turquie.

Mais la nécessité d'un chef visible quelconque pour une église visible s'impose d'une manière trop absolue par la logique des faits pour qu'on puisse y échapper. Aussi voyons-nous, dans les églises d'Orient, qui ont rejeté le pape divinement institué, surgir autant de papes qu'il y a d'églises séparées et plus ou moins indépendantes. Bien qu'on ait quelque peine à faire suivre ici le développement de l'auteur, qui d'ailleurs ne manque pas d'originalité et de profondeur, on ne saurait se refuser à admettre ses conclusions qu'en Russie, le pape est remplacé par le Tsar, en Grèce par le roi, en Orient par une espèce d'oligarchie de patriarches. Et ces chefs sans mission font peser sur leurs subordonnés une main bien plus lourde que celle du vrai vicaire de Jésus-Christ. Le secret de la confession, soumis à la révélation dans certains cas par Pierre Ier, la dispense accordée par l'empereur Alexandre Ier à son frère Constantin de contracter un nouveau mariage du vivant de sa première femme sont des faits qui doivent inspirer de sérieuses inquiétudes à tous les hommes de bonne foi, et leur prouver que les successeurs des apôtres ont seuls grâce d'état pour conserver intactes les vérités divines.

Une autre conséquence inévitable : lorsqu'une autorité humaine usurpe le gouvernement de l'Église, c'est le manque de stabilité, ce sont les changements inséparables de toute administration purement humaine. Nous regrettons que l'auteur se soit limité aux réformes de Pierre Ier. Un champ bien plus vaste s'offrait ici à ses judicieuses observations : dans l'origine, l'Église russe n'avait que des évêques et des métropolitains, pour la plupart grecs de nation, qui la maintenaient dans une certaine dépendance de Constantinople. Le génie oriental de Boris Godounov lui donna des patriarches, qu'un titre plus élevé rendait plus libres et dont la puissance parvint à son apogée au dix-septième siècle, lorsque le siége patriarcal fut occupé par le père du jeune Tsar Michel Romanov. Vers la fin du même siècle, le célèbre Nicon défendit courageusement les droits de l'Église contre les empié-

tements d'Alexis, et, succombant dans la lutte inégale, emporta dans la tombe, avec sa fermeté inébranlable, l'indépendance des patriarches. Enfin l'année 1721 vit surgir le synode créé par Pierre Ier, malgré la résistance des orthodoxes d'ancienne roche. Tels sont les trois grands changements, ou si l'on veut, les trois révolutions qui ont bouleversé l'Église russe et qui jettent une très-vive lumière sur la thèse de l'auteur. Les exemples qu'il cite pour la Grèce et la Turquie inspirent un intérêt spécial à cause de leur actualité.

Tous ces inconvénients ne se trouvent pas dans la papauté romaine divinement instituée pour gouverner l'Église. Les limites de son autorité sont si bien établies que les abus mêmes de ce pouvoir ne sont pas à craindre. Une explication plus détaillée n'entrant pas dans le plan de l'auteur, il renvoie à des ouvrages qui épuisent la matière.

Ceux qui liront ce livre devront avouer que, malgré la franchise et la vigueur des raisonnements quant au fond, l'auteur a su garder dans la forme un langage modéré et des allures chrétiennement courtoises. On y voit avec plaisir le fruit d'une recherche consciencieuse, entreprise dans le but de dissiper des malentendus déplorbales.

P. Pierling, S. J.

Le vénérable Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, réformateur de l'Ordre bénédictin au onzième siècle, par M. l'abbé G. Chevallier. Paris, Palmé, et à la Librairie de la Société bibliographique; Dijon, Ratel, 1875, in-8 de xxiv-306 p. — Prix : 5 fr.

Ni la société ni l'Église n'ont traversé d'époque plus lamentable que le dixième siècle, le siècle de fer, *sui asperitate ac boni sterilitate ferreum, mali exundantis deformitate plumbeum, inopia scriptorum obscurum*, dit Baronius dans ses *Annales* (an. 900). La civilisation menacée ne trouve pas de meilleurs défenseurs que des moines suscités par Dieu et tirés de leurs cloîtres.

C'est de l'un d'eux, le vénérable abbé Guillaume, que M. l'abbé Chevallier s'est donné mission de rappeler la vie, et il le fait avec science et talent. On le lit avec un extrême intérêt, soit qu'il raconte l'origine italienne et les premières années de Guillaume, soit qu'il le montre voué dès l'âge de sept ans à la vie monastique dans l'ordre de Saint-Benoît, soit qu'il nous le fasse suivre dans ses diverses fondations de maisons de son ordre, notamment à Fécamp et dans la Haute-Italie, soit qu'il expose ses vertus, son action sur son temps, sa grande création artistique de Saint-Bénigne, à Dijon, où Guillaume se fait architecte, surveillant, décorateur et aussi quêteur, afin de conduire à bonne fin cette vaste et noble entreprise. L'ouvrage de M. l'abbé Chevallier n'est pas seulement une vie de saint comme on l'entend ordinairement, c'est une belle page d'histoire, une étude solide sur l'état de la société

pendant cette période du moyen âge, et sur l'influence religieuse et sociale des institutions monastiques. Les autorités sur lesquelles il s'appuie sont les vraies sources où doit puiser l'historien, et il les indique scrupuleusement.

L'institution, au moyen âge, d'écoles libres et essentiellement gratuites, dit quelque part l'auteur, est un fait qui doit être remarqué. N'est-ce pas une réponse péremptoire à toutes les accusations d'obscurantisme portées contre l'Église? Peut-on, sans injustice, oublier si légèrement les services rendus à une époque difficile et laborieuse de la société? » Il montre quelle a été l'action de l'Église catholique, ce qu'elle a fait pour nous en des jours ténébreux, avec ses clercs, ses moines et ses évêques. « Le rationalisme moderne, dit-il, qui se montre si peu reconnaissant de tant de services, est cruellement injuste. Ne ressemble-t-il pas, comme dirait Joseph de Maistre, *à un enfant qui veut battre sa nourrice?*

Au nombre des meilleures créations dues au vénérable Guillaume, il faut noter la confrérie *des jongleurs*, mot qui n'avait point alors, à beaucoup près, le sens abaissé qui s'y est depuis attaché. Il s'agissait, tout au contraire, de relier, par une fraternité spirituelle, les nombreux poëtes et trouvères qui parcouraient l'Ouest de la France, et de les prémunir contre les dangers d'immoralité où les tenait continuellement leur vie nomade et dissipée. C'était donc une sorte d'académie religieuse, comme on en a fondé un grand nombre à des époques plus rapprochées de nous.

Une légère erreur historique a échappé à M. l'abbé Chevallier (p. 4) : Paris, au dixième siècle, n'était point un archevêché, mais un simple évêché. Il y a, en outre (p. 95), des vers latins où l'auteur, à la manière dont il les transcrit, ne paraît pas avoir reconnu des distiques.

V. Postel.

Histoire de saint François de Paule et de l'ordre des Minimes, par Mgr Dabert, évêque de Périgueux. — Paris, V. Palmé, 1875, in-8 de vi-571 p. — Prix : 6 francs.

Il est de saints personnages dont la vie est difficile à bien écrire; la légende s'y trouve tellement mêlée à l'histoire qu'il est souvent difficile de distinguer le vrai du faux, et le biographe se trouve placé entre deux écueils qu'il doit également éviter : celui de croire trop facilement aux faits merveilleux et celui de trop écarter le surnaturel.

Nul n'était assurément plus capable que Mgr Dabert de surmonter heureusement ces difficultés, et le nouveau volume que vient de publier l'éminent prélat est digne des deux ouvrages si intéressants dans lesquels il a naguère raconté l'histoire de saint Thomas de Villeneuve et la belle vie de M. Vernet.

La vie de saint François de Paule n'a été, en quelque sorte, qu'un long miracle, et ce grand thaumaturge a été, pour son siècle, ce que saint François d'Assise fut pour une autre époque. Nous avons, d'ailleurs, un motif particulier de nous intéresser à tout ce qui concerne les fondateurs de l'ordre des Minimes : c'est que saint François de Paule appartient en réalité à la France. Quoique originaire d'Italie, c'est dans notre pays qu'il a passé la plus grande partie de sa vie ; son nom est écrit dans notre histoire nationale, et notre Église le compte parmi ses plus douces gloires. Malheureusement, la Réforme, puis la Révolution, ont détruit presque tous les sanctuaires consacrés à ce grand saint ou habités par les religieux de l'ordre qu'il avait fondé ; aussi son culte, jadis si populaire, est-il aujourd'hui bien abandonné. Puisse le livre de Mgr Dabert contribuer à la faire revivre !

CH. DE F.

Louis de Blois. Un bénédictin au seizième siècle, par GEORGES DE BLOIS. Paris, Palmé, 1875, in-12 de 404 p., avec une grav. — Prix : 3 fr. 50.

Le nom de Louis de Blois n'est guère connu que des écrivains ascétiques et des personnes pieuses, et on aurait peine à le trouver ailleurs que sur le dos de quelques livres de dévotion. Ce n'est point assez ; un auteur, qui lui est attaché par les liens du sang et par ceux de la foi, a voulu, dans un livre bien écrit, intéressant, sentant le profond penseur en même temps que le narrateur élégant, restituer au saint abbé dont il porte le nom, une place en rapport avec sa position et le rôle qu'il a joué. Louis de Blois n'est pas seulement un auteur mystique du plus grand mérite et des plus justement goûtés ; ce titre ne donne que plus de relief à ses relations avec Charles-Quint, dont il fut le page-aumônier dans sa première jeunesse, pour rester toujours son conseiller, et que ne dut pas être son influence sur l'abdication du monarque et sa retraite à Yuste. Il usa plusieurs fois de son crédit pour le bien de la religion et notamment en faveur des jésuites, dont l'introduction en Belgique souleva bien des hostilités. Il fut un savant abbé, réformateur de l'ordre de Saint-Benoît dans l'abbaye de Liessies, où ses soins donnés à la direction spirituelle ne nuisirent en rien à l'administration du temporel : il commença la reconstruction, qui fut achevée par ses successeurs, de ces magnifiques bâtiments et de la riche bibliothèque dont il avait réuni les premiers matériaux dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines. Il doit être aussi considéré comme une des barrières qui ont le plus efficacement arrêté en Belgique le flot de l'invasion du protestantisme. M. Georges de Blois fait bien ressortir la douce sérénité de cette belle figure au milieu des troubles de l'époque où elle parut ; il la montre façonnée par une pieuse mère dès ses pre-

mières années et par son admirable sœur, Françoise de Blois, comme lui consacrée à Dieu.

Aux détails donnés dans le cours de son ouvrage, M. G. de Blois en ajoute dans un appendice (251-400 p.) sur la mort de Louis de Blois, sur sa famille, sur l'abbaye et sur les abbés de Liessies. Son introduction sur le développement de la mystique dans le monde mérite aussi d'être signalée par la hauteur et l'originalité des vues autant que par la noblesse des sentiments.

RENÉ DE SAINT-MAURIS.

Le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu, par M. l'abbé M. HOUSSAYE. Paris, Plon, 1876, in-8 de 604 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. l'abbé Houssaye vient enfin d'achever le monument qu'il s'était proposé d'élever à la mémoire du cardinal de Bérulle. Nous avons successivement rendu compte, lors de leur apparition, des deux premiers volumes précédemment publiés : il nous reste à dire aujourd'hui que cette dernière partie ne le cède en intérêt à aucune des deux autres. Tout au contraire, à mesure que Mgr de Bérulle avance dans la vie, son rôle grandit, et son habile historien nous conduit vers un plus vaste théâtre. Ce ne sont plus seulement les Carmélites ou l'Oratoire qui réclament l'attention et occupent le temps du saint prêtre : les intérêts politiques les plus graves vont se trouver entre ses mains.

Le premier chapitre du volume contient le récit du voyage du P. de Bérulle à Londres, à la suite d'Henriette de France, devenue reine d'Angleterre : il est plein de tristes et intéressants détails sur la situation des catholiques et sur le caractère de Charles Ier. Dans les chapitres suivants, nous retrouvons l'éminent religieux en France, et occupé des plus graves négociations avec l'Espagne, sans que ces importants travaux l'empêchent de s'occuper du développement des deux ordres religieux auxquels il s'est consacré. Bientôt le Pape lui confère le chapeau de cardinal (1627) et, par un bref spécial, lui conserve le gouvernement de l'Oratoire et du Carmel.

C'est aux prières incessantes, non moins qu'aux sages conseils du nouveau prince de l'Église, que M. l'abbé Houssaye attribue une part considérable dans les succès obtenus par Richelieu contre les protestants et notamment dans la prise de la Rochelle. Toutefois les services rendus, en cette circonstance et en maintes autres occasions, par le cardinal de Bérulle, n'empêchaient pas le premier ministre d'attaquer et de combattre celui qui l'avait si fidèlement servi.

C'est peu de temps après sa disgrâce que mourut le fondateur de l'Oratoire. Cet illustre et saint prélat n'avait que cinquante-quatre ans lorsque Dieu l'appela à recevoir la récompense de ses travaux et de ses vertus.

Tels sont, en quelques mots, les principaux traits de cette noble vie, qui vient enfin de trouver un historien digne d'elle. Le livre de M. l'abbé Houssaye nous semble un véritable et parfait modèle de cet art si difficile d'écrire la vie des saints. On voit que l'auteur traite son sujet *con amore*; le style est toujours noble et soutenu; l'intérêt ne languit pas; les détails sont assez nombreux pour intéresser, assez sobrement mesurés pour ne point fatiguer l'attention. C'est, en un mot, un bon et beau livre, dont la lecture ne saurait être trop recommandée. CH. DE F.

Histoire numismatique du règne de François Ier, roi de France, par F. DE SAULCY. Paris, C. Van Peteghem, 1876, in-4 de 262 p., avec grav. intercalées dans le texte. — Prix : 20 fr.

La monographie numismatique du règne de François Ier peut être considérée comme un spécimen du travail que M. de Saulcy se propose de publier sur les monnaies des rois de France de la troisième race; c'est une œuvre considérable, de nature à effrayer toute personne qui ne possède pas la facilité de travail, l'ardeur infatigable du savant académicien. M. de Saulcy a pris la peine de compulser tous les documents relatifs aux monnaies conservés aux archives de Paris et des départements, à la Bibliothèque nationale, à la Monnaie de Paris, à la Sorbonne; il a pu ainsi recueillir tout ce qui reste d'ordonnances, de règlements, de décisions émanées de la Cour des monnaies; il a classé tous ces documents, puis a cherché à reconnaître les pièces émises à leurs dates. Pour le règne de François Ier, M. de Saulcy a déjà retrouvé plus de cinq cents variétés dont il peut fixer la date, le nombre d'émissions, l'atelier, et il avoue qu'il y a encore autant à chercher; avis aux curieux qui aiment à faire des découvertes et à compléter des séries; l'auteur leur en fournit l'occasion.

Dans ce livre, on trouve la liste des ateliers monétaires du règne de François Ier, avec l'indication du signe ou *différent* qui en était la marque; le résumé de l'histoire de chacun de ces ateliers; la série des maîtres particuliers et tailleurs ou graveurs avec leur *différent* personnel; l'analyse des documents d'archives relatifs à chaque espèce de monnaie, enfin la description des pièces elles-mêmes.

Il est rare que M. de Saulcy publie un livre sans que l'on y trouve quelque chose de complétement inédit. Dans ce volume, nous remarquons un chapitre qui, pour la première fois, fait connaître l'histoire des monnaies frappées à Turin par François Ier, de 1538 à 1544. Les numismatistes italiens avaient négligé ce fait important. A. DE B.

Œuvres du cardinal de Retz, nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions et les autographes, et augmentée de morceaux inédits, des variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, de fac-simile, etc. par MM. A. Feillet et J. Gourdault. Tome III. Paris, Hachette, 1875, in-8 de III-557 p. — Prix : 7 fr. 50. (*Les grands écrivains de la France*, nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Regnier.)

Nous avons naguère rendu compte (t. IX, p. 36) des deux premiers volumes de cette édition. Un double malheur a retardé l'apparition du troisième. La maison qu'habitait M. Feillet, à Neuilly-sur-Seine, et où il avait déposé ses livres et ses manuscrits, a été détruite pendant la Commune. Entre autres papiers précieux, l'incendie a consumé la copie toute prête pour l'impression de la fin des *Mémoires de Retz*. M. Feillet lui-même a, peu après, succombé. M. Gourdault, chargé de reprendre sa tâche, s'est attaché « à donner désormais, avec une fidélité plus minutieuse encore que ne le faisait M. Feillet, le fac-simile du précieux original » — « J'ai voulu, dit-il, qu'éventuellement notre texte pût suppléer au texte autographe. » Il a continué à relever fréquemment les variantes des éditions de 1837-1866, afin de justifier l'exactitude des leçons adoptées par lui. Il l'a fait moins souvent, au contraire, pour les éditions antérieures, dont le texte, non collationné sur le manuscrit autographe, a trop peu d'autorité pour qu'il y ait lieu de tenir grand compte des variantes qu'elles fournissent. Le volume que nous annonçons comprend la suite de la seconde partie des *Mémoires*, depuis le mois de janvier 1650 jusqu'au mois de septembre 1651. En *appendice* est publié un « traité conclu entre les amis des princes prisonniers au Havre et les chefs des Frondeurs » (janvier 1651). Ce traité a été transcrit sur le texte original qui se trouve inséré, entre les folios 198 et 199, dans la copie des *Mémoires* connue sous le nom de manuscrit Caffarelli. Il existe une copie de ce même traité dans un manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Arsenal (*Histoire de France*, n° 204, in-12 de 32 folios). M. Gourdault a eu pour auxiliaires dans la préparation de ce volume MM. Henri Regnier fils et M. Coster. Nous souhaitons que l'édition puisse être menée maintenant sans encombre à bonne fin. M. S.

Histoire de l'action commune de la France et de l'Amérique pour l'indépendance des États-Unis, par George Bancroft, ancien ministre plénipotentiaire des États-Unis près des cours de Paris et de Berlin ; traduit et annoté par le comte Adolphe de Circourt, membre honoraire de la Société historique de Massachusetts, accompagné de documents inédits. Paris, Vieweg, 1875, 3 vol. in-8 de 400, 560 et 360 p. — Prix : 21 fr. 50.

Pour composer ce grand ouvrage, M. Bancroft a joui d'une situation

exceptionnellement favorisée. Successivement ministre des États-Unis à Paris et à Berlin, il a vu s'ouvrir devant lui toutes les archives, non-seulement celles de France et de Prusse, mais celles d'Autriche, de Hollande, d'Angleterre, d'Amérique ; documents publics, documents particuliers, tout a été mis à sa disposition avec une libéralité dont on a malheureusement trop peu d'exemples. De là est sorti un livre plein de faits nouveaux, écrit avec la sagacité d'un diplomate habitué à démêler les fils embrouillés de la politique des cabinets. Les relations de l'Angleterre et de la Hollande, la part prise par la Russie à la ligue des neutres, les négociations qui ont précédé la paix de 1783, sont particulièrement éclairées d'un jour nouveau. Quant au récit des faits militaires, il est tracé avec une sobriété et une netteté qui guident sûrement le lecteur au milieu d'opérations très-étendues et, par là même, souvent très-compliquées.

Nous devons dire, toutefois, que, dans l'appréciation de la conduite des diverses cours européennes, M. Bancroft s'est parfois laissé entraîner par d'assez étranges préoccupations. A ne consulter que son livre, il semblerait vraiment que la puissance de l'ancien monde qui a le plus fait pour les États-Unis, ce n'est pas la France, c'est la Prusse. Frédéric II a toujours fait des vœux pour l'indépendance des colonies ; c'est lui qui a sans cesse encouragé le cabinet de Versailles à déclarer la guerre à l'Angleterre. Évidemment, des deux missions que M. Bancroft a eu à remplir en Europe, il a conservé plus de souvenirs de Berlin que de Paris. La vérité est cependant que, si Frédéric a fait des vœux pour les États-Unis, ces vœux ont été singulièrement platoniques et stériles. Tandis que Louis XVI compromettait sa marine et épuisait ses finances pour la cause des Américains, le roi de Prusse leur refusait l'entrée du port d'Embden. Mais la raison de ces préférences germaniques de M. Bancroft nous est révélée tout entière par un long chapitre — véritable hors-d'œuvre à vrai dire — où l'auteur, reprenant l'histoire d'Allemagne depuis les Germains, salue, dans la terre d'Outre-Rhin, la patrie de Luther, et, dans la Prusse, la grande puissance protestante du continent.

Si nous avons ces réserves à faire sur l'œuvre de M. Bancroft, en revanche, nous n'avons qu'à louer sans arrière-pensée la belle introduction de M. de Circourt, introduction qui, nous ne savons pourquoi, est reléguée à la fin du deuxième volume. Les conséquences de la guerre d'Amérique, son influence sur les destinées de l'Europe et en particulier sur celles de la France, y sont admirablement appréciées. M. de Circourt établit avec une rare clairvoyance ce qu'il y avait de généreux et ce qu'il y avait de chimérique dans ce qu'il appelle l'*école américaine;* il montre comment la différence de génie des deux nations fit que, partant d'un point de départ presque identique, on aboutit

d'un côté, à la constitution d'un État puissant et respecté, de l'autre, à une révolution désastreuse. « La première, dit-il (l'Amérique), ne fit que ce qui était nécessaire pour assurer au peuple des États-Unis son existence indépendante et la direction souveraine de ses actions. Elle ne voulut rien changer dans l'ordre social, sauf des améliorations successivement et prudemment opérées dans la législation civile... La chaîne des temps ne fut nullement brisée ; les souvenirs du passé continuèrent à être gardés avec un respect affectueux et une fierté qui, dans les anciennes familles, ne contrariait en rien le sentiment de l'égalité devant la loi. » (II, 334.) En France, au contraire, « l'école américaine vint renverser brusquement le cours des idées reçues, introduire dans les imaginations ardentes et légères d'une génération plus spirituelle que sérieuse, des notions étrangères, que leur nouveauté même semblait recommander, et, de la sorte, rendre vaines les préparations qu'un roi bienfaisant, des conseillers graves, des amis sincères du peuple, faisaient, depuis l'avénement de Louis XVI, pour arriver à une réforme méthodique des institutions. L'histoire fut abandonnée pour le roman ; la réflexion calme pour l'emportement chimérique. En voulant éviter les routes battues, on se précipita vers les abîmes. » (II, 321.)

Le troisième volume est tout entier rempli de documents inédits. Nous y relevons des extraits de la correspondance de Frédéric II avec ses ministres à Versailles et à Londres. Ces extraits nous font désirer vivement que la révélation commencée soit complétée. Il serait bien à souhaiter que les archives de Berlin se montrassent aussi libérales que celles de Vienne, et qu'à un jour prochain, la publication des rapports du comte de Goltz à son maître permît d'établir un parallèle et un contrôle avec les dépêches si curieuses du comte de Mercy à Marie-Thérèse, mises au jour par M. d'Arneth. Ce jour-là, nous pourrions avoir l'histoire vraie du règne de Louis XVI.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Don Carlos VII et l'Espagne carliste. *Histoire politique et militaire de la guerre carliste de* 1872 *à* 1876, par le comte DE VALRAS. Ouvrage enrichi d'une carte générale de l'Espagne carliste et de huit cartes stratégiques et précédé d'une introduction par M. POUJOULAT. Paris, Féchoz, 1876, 2 vol. in-8 de XVI-242-289 p. — Prix : 15 fr.

Les derniers événements donnent une double valeur à cet ouvrage, le seul, croyons-nous, qui retrace avec ensemble les diverses phases de la lutte entreprise par Don Carlos. Seulement, aujourd'hui que la fortune des armes a fait des loisirs à l'auteur, nous voulons croire qu'il nous donnera, dans un troisième volume, le récit des dernières péripéties de la guerre : il s'arrête, en effet, à l'affaire de Lucar,

en sorte que, sous ce point de vue, son travail est loin d'être complet. Nous voudrions aussi que la part de la politique fût moins parcimonieusement ménagée dans le récit des événements. Dans les deux volumes actuels, nous regrettons de n'avoir point trouvé le détail si pittoresque de la reconnaissance de Don Carlos comme seigneur de Biscaye, le texte de ses déclarations sur la liberté de l'Église dans les provinces carlistes, certaines proclamations sauvages des généraux alphonsistes, etc., etc.... Ce sont là des documents que l'histoire doit enregistrer minutieusement, pour attacher à chacun d'eux l'honneur ou la flétrissure qu'ils méritent.

Mais c'est assez critiquer, et l'auteur se convaincra facilement que ces réflexions nous sont inspirées autant par l'admiration pour ses héros que par le juste souci de voir briller la *vérité* la plus absolue sur tous les actes, documents ou événements. Si ces détails *anecdotiques* font ici un peu défaut, au gré du lecteur attiré par une histoire qui rappelle par tant de côtés celle de la *Vendée militaire*, nous n'avons que des remercîments et des éloges à adresser à l'auteur pour son récit technique des faits de guerre. Toute la deuxième partie, comprenant les opérations militaires depuis les premiers soulèvements locaux des bandes de l'Alava, de la Biscaye, de la Navarre et du Guipuzcoa, en février 1872, jusqu'à la défaite de Loma à Lucar, en février 1875, est du plus vif intérêt. On assiste à la formation et au développement du premier noyau de cette armée, à tous ses combats, à ses victoires (Samorostro, Abarzuza, etc.), comme à ses souffrances et à ses vicissitudes. Le dernier chapitre de cette seconde partie est consacré à Ramon Cabrera qui, aussitôt Alphonse XII proclamé par Martinez Campos, entre en scène publiquement par la porte odieuse de la trahison... Depuis cette époque et ces événements, il s'est écoulé toute une période dont le marquis de Valras tiendra sans doute à honneur de retracer les péripéties. Quant à la première partie, elle est non moins remarquable, et nous la recommandons à l'étude des philosophes et des politiques, aussi bien que la seconde à celle des militaires. Dans un premier chapitre, l'auteur discute et établit les droits de Don Carlos au trône de Philippe V par des documents et des preuves dont la plupart étaient peu connus jusqu'ici. Les deux chapitres suivants font connaître l'*État carliste*, c'est-à-dire l'organisation politique, administrative et financière des provinces soulevées pour la légitimité, et les anciens *fueros* dont elles jouissaient, selon la garantie des souverains, jusqu'à Ferdinand VII. Une éloquente préface de M. Poujoulat ajoute encore à la valeur de cet ouvrage.

F. DE ROQUEFEUIL.

La Turquie, ses créanciers et la diplomatie, par M. Benoit Brunswick. Paris, Ernest Leroux, 1875, in-8 de 168 p. — Prix : 3 fr.

Il y a deux parties dans ce travail dû à un homme qui connaît les choses actuelles de la Turquie : 1° l'indication du mal ; 2° la proposition des remèdes. — La première partie était la plus facile : c'est aussi la mieux réussie. M. Brunswick montre bien l'inanité des espérances que paraissent nourrir les créanciers de la Turquie, ou du moins ceux qui parlent en leur nom. Il est impossible, en effet, qu'en quelques années le pays arrive à subir une transformation complète pour entrer dans une ère de prospérité qui lui permette de satisfaire aux engagements souscrits par Mahmoud Pacha. Comme remèdes, l'auteur conseille deux choses : l'exploitation coopérative des richesses du pays par une association entre le Sublime-Porte et ses créanciers ; — en second lieu, l'établissement d'un contrôle préventif avec le concours d'employés européens.

J'avoue ne pas me rendre bien compte de ce que produirait une exploitation coopérative, si tant est qu'on pût l'installer. Quant au contrôle, je le considère comme absolument chimérique.

M. Brunswick me paraît, au contraire, entrer dans la voie propre à éclaircir la situation, lorsqu'il montre le caractère fallacieux des réformes opérées sous les vizirats de Réchid, de Fuad et d'Ali. Ne faudrait-il pas remonter plus haut et se prendre au principe même de centralisation inauguré par le sultan Mahmoud et même par Selim ? De bons esprits se demandent si la Turquie n'a pas tari les sources mêmes, je ne dirai pas de sa grandeur, mais de son existence, en détruisant d'une manière systématique toutes les autonomies que Mahomet le Conquérant avait respectées. Le Turc a été un *gouvernant* habile et supportable. Est-il possible qu'il devienne jamais un *administrateur* supportable ?

Quoi qu'il en soit, le Turc a beaucoup baissé dans l'opinion générale, et ce n'est pas seulement parce qu'il a écorné le coupon, c'est aussi parce qu'il a déçu toutes les espérances qu'on fondait sur sa capacité administrative. Il a eu jusqu'au dernier moment l'appui moral des catholiques, qui a bien sa valeur : il l'a perdu par la persécution contre les Arméniens, et c'est toute justice. Il faut espérer que le Sublime-Porte tombera encore plus bas pour expier ce coup de pied de la fable. A. A.

Le Monténégro contemporain, par G. Frilley, officier de la Légion d'honneur, et Jovan Wlahovitz, capitaine au service de la Serbie. Ouvrage orné d'une carte et de 10 gravures. Paris, Plon, 1876, gr. in-18 de 504 p. — Prix : 4 fr.

Dans une introduction historique de 80 pages, les auteurs ont résumé les annales du Monténégro depuis le dixième siècle jusqu'en

Instructions et conseils adressés aux familles chrétiennes. Le mariage, les enfants, la famille, par Mgr Meignan, évêque de Châlons. Paris, Douniol, 1876, 2e édition, in-16 de XI-255 p. — Prix : 3 fr.

Nous avons déjà rendu compte (t. XIV, p. 252) de la première édition de cet excellent ouvrage, où Mgr Meignan trace, avec autant d'autorité que de raison et de talent, aux parents et aux époux chrétiens les devoirs qu'ils ont à remplir. Nous n'avons qu'à signaler cette nouvelle édition dans un format élégant qui donnera plus d'attrait aux précieux enseignements qu'il renferme. R.

La liberté de l'enseignement supérieur devant l'Assemblée nationale, par M. l'abbé Le Nordez. Paris, Douniol, 1875, in-8 de 104 p. — Prix : 3 fr.

M. l'abbé Le Nordez prend, dans cette brochure, la question de la liberté de l'enseignement supérieur par son côté philosophique, c'est-à-dire qu'il fait connaître son état avant qu'elle arrive devant l'Assemblée nationale et qu'il résume les débats en groupant méthodiquement les arguments proposés de part et d'autre. La liberté de l'enseignement supérieur se fonde sur l'abaissement intellectuel dans lequel nous sommes tombés, sur l'enseignement athée donné plus d'une fois par les professeurs de l'État. Le monopole est d'autant plus exorbitant que non-seulement c'est l'État qui rédige le programme, mais que c'est encore lui qui en vérifie l'application par la collation des grades : aussi, M. l'abbé Le Nordez considère-t-il la concession de la collation des grades comme le corollaire indispensable de la liberté d'enseignement.

En des temps plus réguliers, ce coup d'œil rétrospectif sur une question tranchée n'eût eu qu'un intérêt et une portée secondaires. Mais, aujourd'hui, les débats peuvent se rouvrir; il est bon d'avoir toujours sous la main la réponse à alléguer, l'argument à opposer suivant les circonstances ; il faut que chacun puisse se rendre promptement compte de la situation.

R. de St-M.

Considérations sur l'enseignement obligatoire, par Mgr de Haerne, membre de la Chambre des représentants. Louvain, typ. Charles Peeters, 1875, in-8 de 130 p. — Prix : 3 fr.

Mgr de Haerne traite dans ce mémoire une question déjà bien vieille et bien rebattue, et si les circonstances ne se chargeaient de la rajeunir, il l'aurait fait lui-même par la manière dont il la traite. En effet, ce ne sont point les considérations philosophiques et morales qu'il met en avant. Elles ont peu de prise sur la généralité des esprits : ce qu'il faut à notre siècle, c'est du positif. Il est servi à souhait par Mgr de Haerne, qui combat l'obligation par des faits. Ces faits, il les emprunte aux documents officiels belges et allemands. Avec eux, il réduit à ses justes proportions les « merveilleux » effets de l'instruction obligatoire, qui sont dus, non à l'obligation, mais à l'organisation de l'enseignement. L'obligation est une cause de décadence, tant vis-à-vis des maîtres que vis-à-vis des élèves; elle est l'antipode de la liberté d'enseignement qui, à titre de liberté, devrait être chère à tous les *libéraux*, et fort heureusement elle ne convient pas au caractère de tous les peuples. Destiné aux Belges, et publié d'abord dans l'excellente *Revue catholique de Louvain*, ce travail est plein d'actualité et d'intérêt pour les Français.

R. de St-M.

L'Enseignement supérieur et les universités catholiques, par le P. Didon, de l'ordre de Saint-Dominique. Paris, Didier, 1876, in-18 j. de 310 p. — Prix : 3 fr.

Le R. P. Didon prend la question de haut : il nous dit ce qu'est et ce que doit être l'enseignement supérieur, ce que doivent être les universités catholiques,—car pour elles, à peine nées, il ne peut être question de ce qu'elles sont. La faiblesse et l'insuffisance de l'enseignement supérieur est un fait avoué par les personnes les plus compétentes et les moins suspectes de partialité. Le P. Didon, en le rappelant, fait un tableau peu séduisant, mais malheureusement trop vrai, de l'abaissement du niveau intellectuel de la France. Les sciences positives seules y sont en honneur et en progrès ; les sciences intellectuelles sont reléguées parmi les objets de luxe, comme bonnes au petit nombre, et les sciences divines sont absolument rayées des programmes officiels. Il manque dans l'enseignement une base servant de point d'appui pour élever les intelligences ; cette base, c'est une doctrine, et il n'y a qu'une doctrine vraie, féconde, celle de l'Église catholique ; la théologie doit être un centre autour duquel rayonnent toutes les autres sciences. C'est la mission des universités catholiques d'enseigner cette doctrine salutaire, d'en imprégner les esprits. Elles ne doivent pas se borner à être des universités régies par des catholiques. Si elles veulent agir efficacement, elles doivent rompre avec la routine universitaire, avoir des programmes à elles, répartissant l'enseignement des diverses sciences dans un ordre plus normal.

Tel est, en substance, le livre du P. Didon, écrit avec chaleur et éloquence, et que nous recommandons vivement pour qu'on se fasse une grande et exacte idée de ce que doivent être les universités catholiques. Mais ce n'est pas à dire que nous approuvions tout dans cet ouvrage. Ainsi, nous regrettons, quoique la pensée de l'auteur puisse se justifier, qu'il vienne dire, maintenant que les choses sont engagées, qu'il eût mieux valu ne fonder qu'une université modèle au lieu de disperser ses forces. Est-ce bien le moment de se railler de ceux qui se disputent sur des formes de gouvernement, et que vient faire ici la révocation de l'édit de Nantes et l'appréciation qui en est donnée, bien qu'elle émane du P. Lacordaire ?

R. de St-M.

Le Matérialisme et le Socialisme devant le sens commun, par Maxime Gaussen. Paris, P. Dupont, 1875, in-12 de 288 p. — Prix : 3 fr.

Le but de l'auteur est de vulgariser les principes sociaux énoncés dans les remarquables ouvrages de M. Le Play. Sous une forme toujours vive et souvent avec un grand bonheur d'expressions, il démontre que l'idée religieuse doit être à la base, il enseigne que le travail est la condition de tout progrès, il défend la légitimité de la richesse, il invite tous les hommes intelligents à la pratique du devoir social. Faut-il faire un reproche à ce livre de n'avoir pas la netteté d'un exposé didactique, ou n'est-ce pas là plutôt l'inévitable défaut d'une œuvre destinée à mettre à la portée de tous la science un peu abstraite de l'*Organisation sociale?* E. P.

Le Couronnement de saint Michel et la Résurrection de la France, par Henri Mézerette. Laval, chez l'auteur, 1876, in-12 de 26 p. — Prix : 40 cent.

Cette brochure est inspirée par les sentiments religieux et patriotiques les plus ardents et les plus purs. En conviant ses lecteurs aux fêtes du cou-

Instructions et conseils adressés aux familles chrétiennes. Le mariage, les enfants, la famille, par Mgr MEIGNAN, évêque de Châlons. Paris, Douniol, 1876, 2e édition, in-16 de XI-255 p. — Prix : 3 fr.

Nous avons déjà rendu compte (t. XIV, p. 252) de la première édition de cet excellent ouvrage, où Mgr Meignan trace, avec autant d'autorité que de raison et de talent, aux parents et aux époux chrétiens les devoirs qu'ils ont à remplir. Nous n'avons qu'à signaler cette nouvelle édition dans un format élégant qui donnera plus d'attrait aux précieux enseignements qu'il renferme. R.

La liberté de l'enseignement supérieur devant l'Assemblée nationale, par M. l'abbé LE NORDEZ. Paris, Douniol, 1875, in-8 de 104 p. — Prix : 3 fr.

M. l'abbé Le Nordez prend, dans cette brochure, la question de la liberté de l'enseignement supérieur par son côté philosophique, c'est-à-dire qu'il fait connaître son état avant qu'elle arrive devant l'Assemblée nationale et qu'il résume les débats en groupant méthodiquement les arguments proposés de part et d'autre. La liberté de l'enseignement supérieur se fonde sur l'abaissement intellectuel dans lequel nous sommes tombés, sur l'enseignement athée donné plus d'une fois par les professeurs de l'État. Le monopole est d'autant plus exorbitant que non-seulement c'est l'État qui rédige le programme, mais que c'est encore lui qui en vérifie l'application par la collation des grades : aussi, M. l'abbé Le Nordez considère-t-il la concession de la collation des grades comme le corollaire indispensable de la liberté d'enseignement.

En des temps plus réguliers, ce coup d'œil rétrospectif sur une question tranchée n'eût eu qu'un intérêt et une portée secondaires. Mais, aujourd'hui, les débats peuvent se rouvrir; il est bon d'avoir toujours sous la main la réponse à alléguer, l'argument à opposer suivant les circonstances ; il faut que chacun puisse se rendre promptement compte de la situation.

R. DE ST-M.

Considérations sur l'enseignement obligatoire, par Mgr DE HAERNE, membre de la Chambre des représentants. Louvain, typ. Charles Peeters, 1875, in-8 de 130 p. — Prix : 3 fr.

Mgr de Haerne traite dans ce mémoire une question déjà bien vieille et bien rebattue, et si les circonstances ne se chargeaient de la rajeunir, il l'aurait fait lui-même par la manière dont il la traite. En effet, ce ne sont point les considérations philosophiques et morales qu'il met en avant. Elles ont peu de prise sur la généralité des esprits : ce qu'il faut à notre siècle, c'est du positif. Il est servi à souhait par Mgr de Haerne, qui combat l'obligation par des faits. Ces faits, il les emprunte aux documents officiels belges et allemands. Avec eux, il réduit à ses justes proportions les « merveilleux » effets de l'instruction obligatoire, qui sont dus, non à l'obligation, mais à l'organisation de l'enseignement. L'obligation est une cause de décadence, tant vis-à-vis des maîtres que vis-à-vis des élèves; elle est l'antipode de la liberté d'enseignement qui, à titre de liberté, devrait être chère à tous les *libéraux*, et fort heureusement elle ne convient pas au caractère de tous les peuples. Destiné aux Belges, et publié d'abord dans l'excellente *Revue catholique de Louvain*, ce travail est plein d'actualité et d'intérêt pour les Français.

R. DE ST-M.

L'Enseignement supérieur et les universités catholiques, par le P. Didon, de l'ordre de Saint-Dominique. Paris, Didier, 1876, in-18 j. de 310 p. — Prix : 3 fr.

Le R. P. Didon prend la question de haut : il nous dit ce qu'est et ce que doit être l'enseignement supérieur, ce que doivent être les universités catholiques,—car pour elles, à peine nées, il ne peut être question de ce qu'elles sont. La faiblesse et l'insuffisance de l'enseignement supérieur est un fait avoué par les personnes les plus compétentes et les moins suspectes de partialité. Le P. Didon, en le rappelant, fait un tableau peu séduisant, mais malheureusement trop vrai, de l'abaissement du niveau intellectuel de la France. Les sciences positives seules y sont en honneur et en progrès ; les sciences intellectuelles sont reléguées parmi les objets de luxe, comme bonnes au petit nombre, et les sciences divines sont absolument rayées des programmes officiels. Il manque dans l'enseignement une base servant de point d'appui pour élever les intelligences ; cette base, c'est une doctrine, et il n'y a qu'une doctrine vraie, féconde, celle de l'Église catholique ; la théologie doit être un centre autour duquel rayonnent toutes les autres sciences. C'est la mission des universités catholiques d'enseigner cette doctrine salutaire, d'en imprégner les esprits. Elles ne doivent pas se borner à être des universités régies par des catholiques. Si elles veulent agir efficacement, elles doivent rompre avec la routine universitaire, avoir des programmes à elles, répartissant l'enseignement des diverses sciences dans un ordre plus normal.

Tel est, en substance, le livre du P. Didon, écrit avec chaleur et éloquence, et que nous recommandons vivement pour qu'on se fasse une grande et exacte idée de ce que doivent être les universités catholiques. Mais ce n'est pas à dire que nous approuvions tout dans cet ouvrage. Ainsi, nous regrettons, quoique la pensée de l'auteur puisse se justifier, qu'il vienne dire, maintenant que les choses sont engagées, qu'il eût mieux valu ne fonder qu'une université modèle au lieu de disperser ses forces. Est-ce bien le moment de se railler de ceux qui se disputent sur des formes de gouvernement, et que vient faire ici la révocation de l'édit de Nantes et l'appréciation qui en est donnée, bien qu'elle émane du P. Lacordaire ?

R. de St-M.

Le Matérialisme et le Socialisme devant le sens commun, par Maxime Gaussen. Paris, P. Dupont, 1875, in-12 de 288 p. — Prix : 3 fr.

Le but de l'auteur est de vulgariser les principes sociaux énoncés dans les remarquables ouvrages de M. Le Play. Sous une forme toujours vive et souvent avec un grand bonheur d'expressions, il démontre que l'idée religieuse doit être à la base, il enseigne que le travail est la condition de tout progrès, il défend la légitimité de la richesse, il invite tous les hommes intelligents à la pratique du devoir social. Faut-il faire un reproche à ce livre de n'avoir pas la netteté d'un exposé didactique, ou n'est-ce pas là plutôt l'inévitable défaut d'une œuvre destinée à mettre à la portée de tous la science un peu abstraite de l'*Organisation sociale?* É. P.

Le Couronnement de saint Michel et la Résurrection de la France, par Henri Mézerette. Laval, chez l'auteur, 1876, in-12 de 26 p. — Prix : 40 cent.

Cette brochure est inspirée par les sentiments religieux et patriotiques les plus ardents et les plus purs. En conviant ses lecteurs aux fêtes du cou-

ronnement de saint Michel, dans l'incomparable merveille du Mont-Saint-Michel, M. Mézerette rappelle la glorieuse et chrétienne mission de la France, par laquelle elle s'est élevée au premier rang des nations, tandis que, toutes les fois qu'elle y a été infidèle, elle est tombée sous les coups de la vengeance divine. Il énumère tous les motifs que nous avons d'espérer la résurrection de la France et de nous confier en la protection de saint Michel. Ces pages élèvent l'âme et reconfortent le cœur; mais elles gagneraient à être dégagées de certains détails personnels et de prophéties dont l'authenticité n'est pas indiscutable. V. M.

Études littéraires sur les chefs-d'œuvre des classiques français (dix-septième et dix-huitième siècles), par Gustave Merlet. Paris, Hachette, 1876, in-8 de VII-516 p. — Prix : 6 fr.

Nous avons eu dernièrement à parler (voir p. 160) dans ce recueil des *Études littéraires sur les classiques français de la rhétorique et du baccalauréat ès lettres.* Nous disions que nous avions lu ce livre avec profit et plaisir. Il nous semblait pouvoir s'adresser à d'autres lecteurs que ceux dont il devait faciliter les examens. C'est ce qu'il fait aujourd'hui ; il se présente en un beau volume in-8 sous un titre plus propre à le faire admettre dans une bibliothèque et avec une préface nouvelle, fort bien pensée et fort bien écrite. Pour le reste, le volume est le même ; nous n'avons donc pas à en parler derechef, nous n'aurions qu'à répéter que ce que nous avons déjà dit : nous tenons seulement à féliciter l'auteur de la bonne pensée qu'il a eue de donner à son œuvre un aspect plus en rapport avec tout ce qu'elle offre d'intéressant et de judicieux, qu'à appeler l'attention du public lettré sur un livre duquel, trompé par un premier titre trop modeste, on aurait pu d'abord ne pas se faire une opinion assez favorable. Th. P.

Études contemporaines. Les Domestiques, *étude de mœurs et d'histoire,* par Edmond Robert. Paris, Germer-Baillière, 1875, in-18 de 206 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre traite de la domesticité depuis l'origine, mais ce serait trop de dire qu'il en fait l'histoire : le valet de théâtre y tient la plus grande place, l'ancien régime y paraît avec ses noirceurs, la Révolution avec son auréole, et la conclusion de ces études est dans ces quelques lignes, qui peuvent donner une idée de tout le reste.

« Vous serez comme des dieux, dit *le Méphisto* de Moïse. Les hommes l'ont été, ils ont respiré l'encens et le sang, ils ont inspiré la terreur et le culte. Que notre effort, à nous, soit d'être comme des hommes : que rien d'humain ne nous soit indifférent et que rien de français ne nous soit étranger. Sachons hausser nos mœurs à la hauteur de nos lois; effaçons sous le travail libre les derniers vestiges de l'oisive servitude. Le progrès, cette fois, fait un rêve d'Orient, le rêve des dieux de jade et des bonzes immobiles, car la domesticité a pour idéal le néant. Que ne peut-on, au sujet de la domesticité tout entière, faire la réponse qu'adresse à celui qui lui demande comment se porte un cocher, la Lisette de l'*Amour médecin* : « Fort bien : il est mort ? » Le titre même de cette comédie indique le moyen qu'il en soit ainsi : nul mal social n'est incurable, quand on prend l'amour pour médecin. » — Tout le livre est écrit de ce style.

G. Philippon.

Philosophie mondaine, par Xavier Aubryet. Paris, Dentu, 1876, in-18 jésus de 182 p. — Prix : 3 fr.

Il est assez difficile d'analyser la « philosophie » de M. Aubryet : son

livre est une suite de morceaux détachés, sous des titres divers, qu'il a pris soin d'indiquer sur la couverture du volume : Étude liminaire : la maladie à Paris, le joli et le beau, le triumvirat du travail : Balzac, Meyerbeer, Delacroix; de l'amour des enfants et des vieillards, la comédie canine, les ultramondaines. Parmi tant de sujets, le lecteur n'a qu'à choisir : il trouvera partout des pensées ingénieuses et quelquefois vraies, des sentiments délicats, de la finessse et de l'esprit; mais trop de métaphores et de mots *pittoresques*. « Ce style figuré » a beau être à la mode, il ne vaudra jamais ce qu'il coûte ou semble coûter de peine aux écrivains.

G. Philippon.

La Gaule et les Gaulois, *d'après les écrivains grecs et latins*. Ouvrage orné de 29 figures. Paris, Hachette, 1876, in-16 de 160 p. — Prix : 50 cent.

S'il nous était permis de dire le nom de l'auteur de ce petit volume, nous n'aurions pas besoin d'appeler l'attention de nos lecteurs sur le soin avec lequel il a été rédigé. L'auteur a voulu revoir lui-même les textes originaux des anciens écrivains qui ont parlé des Celtes et des Gaulois et réunir ces données dans une forme facile et prompte à lire. Sans système préconçu, sans chercher à approfondir les points douteux qu'il note cependant, il expose la question historique de manière à laisser à chacun la liberté d'étudier plus à fond les nombreux problèmes qui se présentent dans les commencements de notre histoire nationale Il ne pouvait agir autrement à cette heure où la discussion est ouverte, et où les savants, en s'occupant des Celtes et Gaulois, travaillent à transformer complétement les théories admises jusqu'à ce jour. Nous n'avons qu'une seule critique à faire, et elle ne s'adresse pas à l'auteur; nous aurions voulu que, pour les gravures, la maison Hachette eût donné quelques dessins plus exacts et plus intéressants. Nous aurions voulu, surtout que, sur le frontispice, ne parût pas un *coq* dont la présence, là, n'est nullement justifiée.

A. de B.

Histoire d'un club jacobin en province. *Fontainebleau pendant la Révolution*, par Charles Constant. Paris, Champion, 1875, in-16 de VIII-100 p. — Prix : 5 fr.

Tel est le titre d'une courte mais substantielle brochure; c'est l'histoire d'un club de province pendant la Révolution. La trop fameuse *Société des Amis de la Constitution* avait, on le sait, rayonné dans tous les départements, non-seulement dans des chefs-lieux, mais dans les petites villes; dès le 5 mai 1791, Fontainebleau eût son club affilié à celui de Paris. Comme à Paris, il ne tarda pas à devenir le centre du mouvement révolutionnaire. C'est dans son sein que prennent naissance les mesures les plus odieuses et les plus violentes. C'est lui qui fait brûler en holocauste, aux mânes de Marat, les plus admirables toiles de la galerie du château; c'est chez lui que des jeunes citoyens de cinq ans et les élèves de la pension Lacorèze viennent protester de leur patriotisme et jurer de rosser les aristocrates; c'est lui qui organise les fêtes de la Raison. Toute l'autorité est concentrée entre ses mains; il surveille la municipalité et délivre des certificats de civisme. C'est là qu'on parle, c'est là qu'on agit, c'est là qu'on décrète. Et cela dure ainsi jusqu'à la réaction du 9 thermidor. L'auteur nous promet, dans un avenir prochain, l'histoire du *Comité révolutionnaire* de Fontainebleau ; nous l'attendons avec impatience.

M. de la R.

La France, ce qu'elle pourrait être, suivie d'une réponse aux travailleurs parisiens de 1871, par D. A Colas, ouvrage accompagné de deux cartes inédites. Paris, Guillaumin, 1876, in-8 de 110 et 22 p.

L'auteur, on le voit par le titre de l'ouvrage, ne pense pas que la France soit dans un état satisfaisant. En cela on peut partager son avis. Mais pourquoi, d'après lui, la France est-elle dans une situation désavantageuse? c'est qu'après la ruine causée par la guerre malheureuse de 1870, et bien qu'en présence de « l'oppression bismarkienne..., les partis se sont déchaînés les uns contre les autres, et qu'ils laissent encore subsister, pour mieux favoriser leurs desseins, tous les abus d'autrefois. » D'ailleurs, un seul moyen existe pour nous, relever la fondation en France d'une république définitive, car, chez nous, un « gouvernement monarchique ne peut exister que par l'intrigue, la ruse, le favoritisme et l'absolutisme le plus déplorable. » Encore faudrait-il que le clergé revînt aux traditions apostoliques. « Si l'on passe en revue, dit l'auteur, l'histoire des papes et hauts dignitaires de l'Église, depuis l'établissement du pouvoir temporel jusqu'en 89, on en voit peu qui marchèrent sur les traces de saint Pierre, des apôtres et de leurs premiers successeurs. » Nous donnons l'affirmation pour ce qu'elle vaut. Elle fait connaître l'esprit de l'ouvrage; nous pouvons ajouter qu'il ne se dément pas. On le retrouve dans les chapitres où l'auteur expose ce que devraient être la France et l'Europe, et indique les conseils qu'il importerait de donner et de faire adopter aux divers peuples qu'elle renferme, ainsi que la division nouvelle, appuyée de cartes, à laquelle il voudrait arriver.

G. de S.

Terre-Sainte et Liban. *Caravane française de 1873. Bonheur et facilité du pèlerinage de Jérusalem et de Bethléhem.* Paris, G. Téqui, 1875 (Collection Saint-Michel), in-12 de 347 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce récit animé et plein de charme d'un pèlerinage accompli en Palestine, avec la caravane française de Pâques, de l'année 1873, est l'œuvre d'une femme distinguée et spirituelle dont nous ne dévoilerons pas le nom, puisque l'auteur a cru devoir se cacher. C'est, en même temps, une bonne action, l'ouvrage se vendant au profit des écoles catholiques du Liban. En le lisant, on voit défiler tour à tour, devant ses yeux, les croquis fidèles, esquissés d'une main aussi nette que délicate, de toutes les villes que la caravane a visitées. Quelques-unes n'ont été qu'entrevues chemin faisant; nous n'en avons alors qu'une sorte de silhouette légèrement tracée; d'autres, comme par exemple Jérusalem, ont été parcourues pendant plusieurs jours; aussi le tableau qui en reproduit l'image est-il plus achevé. Nous assistons, avec émotion, à toutes les cérémonies de la semaine sainte, telles qu'elles se célèbrent sur les lieux mêmes qui ont servi jadis de théâtre au drame divin de la passion. A Bethléhem, nous saluons également avec attendrissement le berceau du Christ. A Nazareth, nous nous prosternons sur l'emplacement de l'humble demeure où il a vécu pendant trente ans. Sur les bords du lac de Tibériade, à Capharnaum, sur le mont des Béatitudes, puis à Cana, nous foulons de nouveau les traces que le Sauveur y a imprimées. Transportés ensuite au mont Carmel, nous admirons ce vaste couvent et le magnifique coup d'œil dont on jouit du plateau élevé qu'il occupe. De là, après avoir traversé rapidement Saint-Jean-d'Acre, Tyr et Sidon, nous gagnons Beyrouth, la reine actuelle du Liban. Ici se termine, à proprement parler, le pèlerinage raconté par l'auteur, mais non l'ouvrage que nous analysons; car nous y trouvons encore bien des détails intéressants sur Damas, sur les incomparables ruines de Balbec, sur les cèdres du Liban, sur Smyrne, sur Constantinople et sur Athènes. Que de noms cé-

lébres et que de souvenirs, bien faits pour captiver l'attention du lecteur, surtout quand ils sont évoqués par une imagination poétique et impressionnable qui a à son service un crayon fin et délié que Mme de Sévigné n'aurait pas dédaigné souvent ! V. G.

Le Glaneur sur le chemin de Jérusalem, *ou mon pèlerinage en Terre-Sainte*, par l'abbé Lacoste, curé de Brochon. Dijon, J. Marchand, 1875, in-8 de 522 p.

Cet ouvrage est le résumé d'un autre pèlerinage en Terre-Sainte exécuté dans le commencement de l'année 1874 par l'abbé Lacoste, curé de Brochon, en compagnie de dix-sept pèlerins français et de deux pèlerins espagnols. L'auteur, sans chercher à approfondir aucune question, effleure chacunes d'elles à mesure qu'il les rencontre sur sa route. La relation de son pèlerinage ne peut donc contribuer à résoudre définitivement aucun des problèmes que soulève l'étude de la Palestine et des nombreux sanctuaires qui parsèment cette contrée célèbre. Tel n'est pas, du reste, le but qu'il s'est proposé, mais, comme il nous le dit lui-même, il s'est contenté de glaner, en parcourant le pays, de pieuses traditions et des souvenirs propres à édifier son lecteur. Un plan de Jérusalem permet à celui-ci de mieux le suivre dans tous les développements qu'il consacre aux différents sanctuaires de la ville sainte. Une vue de Nazareth accompagne également la description de cette petite mais immortelle cité. V. G.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Armand-Pierre, baron Séguier, mort à Paris le 14 février, appartenait à une illustre famille parlementaire. Il était né en 1802, le 13 juillet, à Montpellier, et commença sa carrière par la magistrature. A l'âge de trente ans, il siégeait à la cour royale de Paris, dont son père était président.

Un goût inné le porta toujours vers la mécanique, et, après diverses expériences, il publia, *sur les chaudières à vapeur*, un mémoire, en 1832, qui attira l'attention de l'Académie, dont il fut élu membre libre, l'année suivante, en remplacement de Rosily-Mesros.

Doué d'une activité infatigable, il visitait toutes sortes d'ateliers et abordait les questions les plus variées. Il eut l'idée d'une pendule à balancier compensé par du mercure contenu dans des tubes. Elle fut construite par M. Vhinnert et fonctionne toujours. Puis, songeant aux défauts des roues à aubes ordinaires, pour la grande navigation, il inventa et fit exécuter sur un petit bateau des palettes qui se retournaient dans le plan parallèle à la quille, dès qu'elles n'étaient pas dans l'eau pour pousser, et qui prenaient à volonté cette position dans l'eau, pour ne pas opposer d'obstacles à la marche à la voile.

Sa bienveillance attirait les inventeurs, qu'il éclairait par les conseils d'une pratique d'autant plus sûre, qu'il exécutait lui-même les premières idées, tant il était adroit tourneur et ajusteur. Lorsque le daguerréotype parut, il s'occupa naturellement de cette invention si extraordinaire, sans pour cela cesser des expériences fort curieuses sur la position de la lumière par rapport à la charge des armes à feu, d'où il résultait que c'était vers le milieu de l'espace occupé par la poudre qu'il convenait de placer la lumière. Les fusils se chargeant par la culasse excitèrent aussi son attention, bien avant qu'il fût question de les mettre entre les mains des soldats. Il exécuta aussi des poulies, dont l'estrope en fil de fer prenait sous les extrémités de l'axe, au lieu d'appuyer sur le bas de la caisse en bois, qui

éclate souvent sous ce genre d'effort. L'axe était en deux tôles embouties et unies par des rivets, tandis que l'extérieur de la caisse et les clous qu'elle forme étaient aussi en tôle. Ces poulies très-solides, et d'une confection qui serait devenue économique, pesaient moins que celles en bois et ne séchaient pas au soleil.

En 1843, alors que les chemins de fer étaient encore nouveaux, M. Séguier fut frappé des difficultés éprouvées pour monter les moindres pentes et des travaux énormes nécessités par une voie toujours de niveau. Il eut alors l'idée d'obtenir l'adhérence nécessaire, non plus par le poids de la locomotive sur les rails, mais au moyen d'un troisième rail placé entre les deux autres ; ce rail additionnel était pris entre deux roues à gorge suivant le mouvement de la machine. Pour comprimer suffisamment le rail dans cette sorte de laminoir, les roues étaient placées aux bouts des branches d'une sorte de grande paire de ciseaux, à l'autre bout de laquelle était attachée une chaîne, du milieu de laquelle partait la traction du train. Il résultait de cette disposition que plus la résistance augmentait, plus la chaîne était tendue et, par suite, plus les roues comprimaient le rail central pour y trouver une plus grande adhérence. Pour la descente, une sorte de parallélogramme employait l'impulsion des trains à comprimer le rail central et modérait la vitesse. M. Séguier avait installé de la sorte une voiture à ressort avec un petit train et il la faisait grimper ou descendre le long d'un mur sans que la vitesse éprouvât de grandes différences. Pour les tracés d'exécution, il s'entendit avec un ingénieur distingué, M. Duméry. Cette idée a été mise longtemps après en pratique, par M. Fell, pour le passage des rampes rapides du Mont-Cenis. Il s'est beaucoup occupé aussi de l'application de la vapeur à la navigation et à la traction sur les routes ordinaires, de l'horlogerie, des serrures, des instruments d'agriculture.

Il faut avoir connu de près M. Séguier pour apprécier les services qu'il a rendus à des industriels déjà connus ou encore obscurs, en les aidant avec bonté de ses conseils, comme de sa bourse. Il exposait leurs idées ou leurs résultats devant les commissions ou les nombreuses sociétés dont il faisait partie. Les expositions lui firent jouer un rôle important, notamment celle de Londres en 1862, où il fut juré des récompenses. Déjà, en 1849, M. Ch. Dupin avait rendu justice à son amour infatigable pour les arts mécaniques, ainsi qu'à l'esprit ingénieux qui cherchait sans cesse à les perfectionner.

A la mort de son père, survenue en 1848, M. Séguier quitta la magistrature et se voua aux arts mécaniques ainsi qu'à des recherches facilitées par une adresse manuelle remarquable. Il était vice-président de la Société pour l'encouragement de l'industrie nationale et membre de plusieurs sociétés savantes, et entouré de l'estime de ses confrères de l'Académie, que, dans sa longue carrière, il avait vu presque tous renouvelés.

— M. Joseph-Daniel Guigniaut, né à Paray-le-Monial, le 15 mai 1794, est mort à Paris le 12 mars. Il entra à l'École normale en 1811, puis devint professeur au collége Charlemagne. En 1818, maître de conférences à l'École normale, licenciée en 1822, il entreprit de populariser en France les travaux de la science allemande sur la mythologie antique, par une traduction de la *Symbolique* de Creuzer. Le premier volume parut en 1825, sous ce titre : *Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques*, traduit de l'allemand du docteur F. Creuzer, refondu en partie, complété et développé. Cette publication ne fut achevée qu'en 1851 et comprend quatre volumes in-8. M. Guigniaut fournit aussi à Burnouf, pour sa traduction de

Tacite, deux dissertations, l'une sur la *Vénus de Paphos et son temple* (1827), l'autre sur *le dieu Sérapis et son origine* (1828). En 1829, il donna une édition du *Prométhée enchaîné d'Eschyle* (Paris, in-8); et en 1835 présenta comme thèses à la faculté des lettres : *De* Ερμοι *seu Mercurii mythologia* (in-8), *et la Théogonie d'Hésiode* (in-8). En même temps, il prêtait sa collaboration au *Globe*, au *Lycée*, au *Journal de l'Instruction publique*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*. Lors du rétablissement de l'École normale, sous le titre d'École préparatoire, il y reprit les fonctions de maître de conférences et reçut en 1826 le titre de directeur qu'il garda jusqu'en 1835. Deux ans plus tard, en 1837, il remplaça M. Van Praët à l'Académie des inscriptions. En 1835, il était devenu professeur de géographie à la faculté des lettres. En 1854, il fut chargé de suppléer Michelet au Collége de France; en 1866, il devint membre du Comité de l'instruction publique. Il a beaucoup contribué à l'établissement de l'École française d'Athènes. M. Guigniaut a été secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1850 à 1873.

— M. Ambroise Firmin-Didot, qui est mort le 22 février 1876, était né à Paris le 20 décembre 1790. Il appartenait à la célèbre famille de libraires dont il a notablement contribué à accroître la renommée : car, en même temps qu'il gérait les affaires et introduisait dans l'imprimerie et dans les industries accessoires une foule d'heureux perfectionnements, il avait cultivé la science avec ardeur, et mérita à ce titre d'entrer à l'Institut. L'Académie des inscriptions et belles-lettres l'admit comme membre libre le 29 novembre 1872, en remplacement de M. de Cherrier. Il s'était de bonne heure adonné à l'étude du grec : il eut pour maîtres Boissonade et Diamant Coray, et alla se perfectionner dans le pays, où il passa plusieurs années Les services qu'il rendit plus tard à la Grèce lui valurent le titre de citoyen d'Athènes, dont il se glorifiait à juste titre. Libraire, éditeur et auteur, M. Didot était aussi un bibliophile distingué : il laisse une bibliothèque extrêmement précieuse.

Voici les productions sorties de la plume de M. A. F. Didot : *Souscription française en faveur des Grecs*. (Appel.) 3 pages in-8, signées : A. F. D., s. l n. d. (Paris, 1820), in-8; — *Notes d'un voyage fait dans le Levant en 1816 et 1817* (anonyme). Paris, 1826, in-8. Une seconde partie de cet ouvrage est restée inédite, sauf quelques fragments insérés dans le *Voyage dans la Grèce*, de Pouqueville (Paris, 1820-22, 5 vol. in-8, et 1826-27, 6 vol. in-8). — *Réponses aux questions soumises par MM. les membres de la Chambre de commerce de Paris, à M. Ambroise-Firmin Didot, sur la situation de la librairie, de l'imprimerie, de la fonderie de caractères, et de la papeterie*. Mars 1831. Sans titre, in-8, de 30 p.; — Introduction, mise en tête du *Thesaurus græcæ linguæ* de H. Estienne. Paris, 1831, in-fol; — Thucydide. *Histoire de la guerre du Péloponèse*. Traduction française par Ambr. F. Didot, avec le texte en regard. Paris, 1833, 4 vol. in-8; — 2e édit., en 3 vol.; ibid., 1872, t. Ier (t. II et III en cours de publication); — *Question des primes de librairie*. (Discours prononcé le 13 janvier 1836 dans la séance générale des conseils du commerce, de l'agriculture et des manufactures.) S. l. (Paris, 1836), in-8, de 15 p.; — *Note sur la propriété littéraire et sur la répression des contrefaçons faites à l'étranger*. S. l. n d. (Paris, 1836), in-8, de 15 p.; — *Avis de l'éditeur sur la publication du* Corpus Inscriptionum latinarum (Extrait du procès-verbal d'une commission établie à cet effet; séance du 10 juillet 1843). In-8 de 4 p.; — *Discours* prononcés au Cercle de la librairie, le 12 mai 1848 et le 22 juin 1849. In-8, 3 et 8 p. (Extraits du *Journal de la librairie*.); — *Discours* prononcé le 5 décembre 1849 au banquet offert aux membres du cercle de la

librairie, etc., qui ont obtenu des récompenses à l'Exposition de 1849. In-8, 8 p.; — *Essai sur la Typographie* (Extrait de l'*Encyclopédie moderne.*) (Paris), 1852, in-8, de 405 p. à 2 col.; — *L'Imprimerie, la Librairie et la Papeterie, (à l'Exposition universelle de 1851 à Londres). Rapport du Jury.* Paris, 1853, in-8 ; 2e édit., *ibid.*, 1854, in-8 ; — Compte rendu de l'ouvrage d'Aug. Bernard : *De l'Origine et des débuts de l'imprimerie en Europe.* (Dans l'*Athenæum français* du 9 juillet 1853 ; la valeur de 20 p. in-8) ; — *Discours* prononcé sur la tombe de Pierre Didot, le 2 janvier 1854. (Extrait du *Journal de la librairie.*) In-8, 2 p.; — *Du Droit d'octroi sur le papier. Considérations présentées au Conseil municipal dans la séance du 25 janvier 1855.* Sans titre, in-8, de 20 p.; — *Souvenir d'une excursion à Boulogne-sur-Mer, les 10 et 11 juin 1855.* (Paris, 1855), in-8, de 7 p. (contient le discours prononcé par M. Didot à l'arrivée du Lord-Maire de Londres) ; — *Discours* prononcé à la cérémonie de la pose de la première pierre pour la reconstruction de la Sorbonne (*Moniteur universel*, du 14 août 1855) ; — *Les Estienne.* (Extrait de la *Biographie générale.*) In-8 de 41 p. à 2 col.; — *Sur le prix du papier dans l'antiquité. Lettre à M. Egger.* (Extrait de la *Revue contemporaine et Athenæum français,* du 15 septembre 1856.) Paris, 1857, in-8, de 22 p.; — *Funérailles de M. Adolphe Maréchal* (médecin à Dreux). *Discours* prononcé le 18 août 1858. In-8, 3 p.; — *Dissertations sur la vie et les travaux de Jean sire de Joinville* (en tête de l'édition des *Mémoires* de Joinville, donnée par M. Francisque Michel), Paris, 1858-1871 (quatre éditions), in-12. Ces *Dissertations* refondues, en partie pour l'édition de 1871, avaient d'abord paru à part sous le titre d'*Études ;* Paris, 1870, in-12, de 252 p. avec grav.; — *Gutenberg* (article dans la *Biographie générale ;* 1858, in-8), 25 col.; — *Les Alde Manuce.* (Extrait de la *Biographie générale*). In-8, de 15 p. à 2 col ; — *Le Missel de Jacques Juvénal des Ursins.* Paris, 1861, in-8, de 56 p.; — *Observations présentées à la Commission de la propriété littéraire et artistique.* Ibid., 1862, in-8, de 16 p.; — *Essai typographique et bibliographique sur l'histoire de la gravure sur bois.* Ibid., 1863, in-8. de 315 col.; — *Notice sur Anacréon.* Ibid., 1864, in-8, de 62 p.; — *Odes d'Anacréon avec LIV compositions par Girodet. Traduction d'Amb. Firmin Didot.* Ibid., 1864, in-16. (En tête, se trouve reproduite la *notice* ci-dessus, mais avec l'omission des notes et de quelques passages.) — *Thucydides* (article dans la *Biographie générale ;* 1866, in-8), 33 col. — *Société des correcteurs. Assemblée générale du 1er novembre 1866. Discours de M. Didot, président honoraire.* Paris, 1866, in-8, de 27 p.; — *Discours* prononcé sur la tombe de A. Noël des Vergers, le 9 janvier 1867. In-8, 7 p.; — *Catalogue raisonné des livres de la bibliothèque de M. A. F. Didot,* 1re livraison : *Livres à figures sur bois. Solennités. Romans de chevalerie.* Paris, 1867, in-8. (La 2e livraison, qui terminera le volume, est en cours de publication.) — *Observations sur l'orthographe française, suivies d'un exposé historique des opinions et systèmes sur ce sujet, depuis 1527.* Ibid., 1867, in-8 ; — 2e édit., revue et consid. augmentée ; ibid., 1868, in-8 ; — *Résumé des Observations sur l'orthographe présentées à l'Académie française.* S. l. n. d., in-8, de 16 p. — *L'Imprimerie à Paris* (article dans *Paris-Guide ;* Paris, 1867, 2 vol. in-12 ; t. 1er) ; — *Société des correcteurs.* Discours prononcé le 19 avril 1868. In-8, de 23 p.; — *Discours prononcé à la distribution des prix du collége Rollin.* Ibid., 1868, in-8, de 15 p.; — *Distribution de prix d'encouragement aux apprentis de la papeterie.* Discours. (Extrait de l'*Union nationale du commerce et de l'industrie* du 9 février 1870.) In-8, de 20 p.; — *Credo de Joinville. Fac-simile d'un manuscrit unique précédé d'une dissertation.* Paris, 1870, pet. in-8.; — *Essai de classification méthodique et synoptique des romans de chevalerie inédits et publiés.*

Ibid., 1870, in-8; — *Des Apocalypses figurées, manuscrites et xylographiques.* Ibid., 1870, in-8; — *Observacions sur l'écrit intitulé : Programe oficiel de la nouvèle ortografe, adoptée en* 1870 *par le Comité santral de la Société néografique suisse.* Ibid., 1871, pet. in-12, de 25 p.; — *Remarques sur la Réforme de l'ortografie française.* Ibid., 1872, in-8; — *Étude sur Jean Cousin, suivie des notices sur Jean Le Clerc et Pierre Woeiriot.* Ibid., 1872, in-8, portraits; — *Recueil des œuvres choisies de Jean Cousin.* contenant 41 pl. dont 3 en couleur. Ibid., 1873, in-fol; — *Banquet offert le* 20 *mars* 1873 *à M. Ambroise Firmin-Didot à l'occasion de sa réception à l'Institut.* Discours de M. Didot. In-8, de 22 p.; — *Alde Manuce et l'Hellénisme à Venise.* Ibid., 1875, in-8, portr. et fac.-sim.; — Vient de paraître : *Les Drevet* (Pierre, Pierre-Imbert et Claude). *Catalogue raisonné de leur œuvre précédé d'une introduction.* Ibid., 1876, in-8, portr.; — En cours de publication : *Portraits français, Catalogue raisonné des portraits gravés de l'École française faisant partie de la collection de M. Didot,* 2 vol. in-8. (Le t. Ier est terminé, et le t. II, sous presse.); — *Opuscules et mélanges littéraires,* in-8. — *Holbein et ses gravures sur bois.* 1 vol. in-4 avec des *fac-simile.*

Il est juste de mentionner ici quelques-unes des importantes publications auxquelles A. Firmin-Didot a attaché son nom, telles que : la *Bibliothèque grecque-latine,* en 63 vol. gr. in-8; — le *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis,* de Du Cange, en 7 vol. in-4; — le *Thesaurus linguæ græcæ,* de H. Estienne, en 9 vol. in-fol.; — la *Biographie universelle,* en 46 vol. in-8; — l'*Encyclopédie moderne,* en 44 vol. in-8; — le *Manuel du libraire,* de Brunet, en 6 vol. in-8; — *Le Dictionnaire de la conversation,* en 16 vol. gr. in-8, et supplément, t. I à IV; — l'*Encyclopédie d'histoire naturelle,* en 31 vol. in-4; — l'*Univers pittoresque,* en 67 vol. in-8.

— M. Adélaïde-Édouard Le Lièvre, marquis de la Grange et de Fourilles est mort à Paris le 17 janvier (notons que le *Dictionnaire des Contemporains* l'a fait mourir en 1859.) Il était né en 1796 le 17 décembre. Il a servi dans l'armée et la diplomatie, et a abordé la carrière politique comme député et sénateur. Il était président de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques, et, depuis 1846, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il était sous l'Empire, président de la Commission du sceau des titres. Il a publié : *Les Suédois à Prague* (1827) *et la délivrance de Bude* (1829), romans traduits de l'allemand de Caroline Richelet; — *Notice sur cent-quatre-vingt seize médailles romaines en or, trouvées en* 1834 *à Ambenay* (in-8, 1834); — *Pensées de Jean-Paul,* extraite de tous ses ouvrages et traduites de l'allemand (in-8, 1836, 2e édit.); — *Réponse à l'écrit de M. Duvergier de Hauranne sur la convention du* 13 *juillet* (1841); — *Exposé de la situation politique du pays* (1842); — *Mémoires authentiques de Jacques Nomper Caumont, duc de la Force* (1843, 4 vol. in-8); — *Considérations sur les octrois en général et dans leurs rapports avec les boissons. Paris et ses octrois* (1844); — *De la noblesse considérée comme institution impériale* (1857); — *Voyaige d'oultremer en Jérusalem par le seigneur de Caumont, l'an MCCCCXVIII,* publié pour la première fois d'après le manuscrit du musée britannique (1858); — *Les Jeux d'esprit ou la promenade de la Princesse de Conti... par Mlle de La Force,* publié pour la première fois avec une introduction (Trésor des pièces rares ou inédites, 1862); — *Hugues Capet* (Paris, Franck, 1864); — *La Prophétie du Roy Charles VIII,* par M. Guilloche, Bordelois (Paris, Académie des Bibliophiles 1869); — *Pensées,* par le marquis de La Grange, membre de l'Institut (Paris, 1872); — *Nouvelles lettres de Mme Swetchine* (Paris, 1875.)

— M. Alexandre-Léon-Jean-Baptiste-Adrien Pillon, né à Amiens, le

[illegible] vient de mourir à Clermont-sur-Oise. Il était ancien conser- [illegible] à la Bibliothèque nationale et de la Bibliothèque du Louvre. C'était un [illegible] distingué. Il a publié : *Nouveau choix de pensées de Platon* (1825) en [illegible] — *Dictionnaire grec-français* (1836) ; — *Conciones historiæ græcæ* (in-12, [illegible] — *Synonymes grecs recueillis dans les écrivains des différents âges de la langue grecque*, etc. (in-8, 1847) ; — *Vocabulaire grec-français des noms* [illegible] (1858). Il a aussi donné des éditions classiques de Sophocle et de Théocrite, et traduit *les Sept Chefs* d'Eschyle. Il a écrit quelques pièces de théâtre, et des vers. Il a collaboré à l'*Encyclopédie des Grecs du monde*, à l'*Encyclopédie du XIX*e *siècle*, à l'*Histoire des villes de France*, à la *Nouvelle Biographie générale*, etc.

M. Léon Cornudet est mort à Paris, le 9 mars. Né à Champigny (Loire) le 29 octobre 1808, il fit presque toute sa carrière au conseil d'État, où il entra en 1836, pour en sortir comme président de section. M. Cornudet a pris une grande part à toutes les œuvres de notre temps, qu'il a aidés de son action et de ses conseils : Société de Saint-Vincent de Paul, Société d'éducation et d'enseignement, Œuvre du vœu national, etc. On ferait une longue liste de ses mémoires, rapports et discours. Mais nous ne connaissons de lui qu'une production littéraire dont il n'a, du reste, été que l'éditeur : ce sont des lettres de Montalembert : *Lettres à un ami de collége*, 1827-30 (Lecoffre 1873).

— M. Pierre-Gabriel-Arthur Ponroy, né à Issoudun, le 25 mars 1816, est mort à Vouvreuil-sur-Vienne. Il commença par étudier la médecine en 1837 et ne débuta qu'en 1841 dans la littérature par des opuscules en vers et en prose, qui demeurèrent inaperçus. Il se fit ensuite connaître par une tragédie, le *Vieux Consul* (1844), qui fut suivie de *Mirabeau* (1852) et *Minervine* (1854). Il a publié un grand nombre de feuilletons et de brochures, et collaboré, après 1848, à différents journaux. Il a publié après la guerre, à Versailles, puis à Poitiers, un journal légitimiste : *Le Spectre blanc*. Voici quels sont ses ouvrages : *Pamphlet littéraire* (Paris, 1841, in-12) ; — *Formes et couleurs* (ibid., 1842, in-12) ; — *Le Vieux Consul*, tragédie (ibid., 1844, in-8) ; — *Les légendes orientales* (ibid., 1842, in-12) ; — *Les Orateurs nouveaux traités en Atrides, humble épître à M. Jules Janin* (ibid., 1848, in-8) ; — *Le maréchal Hugeaud, récit des champs, des camps et de la tribune* (ibid., 1849, in-12) ; — *Le Monde romain, les Bacchanales* (ibid., 1854, in-12) ; — *La Cité maudite* (ibid., 1858, 2 in-8) ; — *Une Fille de Monk* (ibid., 1859, 5 in-8) ; *Le Monde gallo-romain*, — *Les Révoltés de Gergovie* (ibid. 1858, in-8) ; — *La Paroisse de Valnay*, suivie de *Cendrillon*, nouvelle (ibid., 1859, 2 in-8) ; — *Le Monde mêlé, étude dramatique en cinq actes et en prose* (ibid., 1860, in-12) ; — *Aristote, - Ni l'un ni l'autre* (dans le *Théâtre des salons*, publié par E. Rasetti, 1859, in-16) ; — *Le Présent de noces* (ibid., 1862, in-12) ; — *Le Lion de Lucerne, lettres familières à un membre de l'Académie des sciences morales et politiques* (ibid., 1863, in-8) ; — *Le Château de Combes* (ibid., 1863, in-12). — *Nouvelle visite au lion de Lucerne et à Sa Majesté Henri V* (1872). — *Le Roi gris, le dauphin rouge* (1873).

— M. Louis-Xavier Eyma vient de mourir à Paris le 29 mars. Il était né à Saint-Pierre (Martinique) le 16 octobre 1816. Littérateur, industriel, journaliste, romancier et auteur dramatique, il s'est essayé un peu dans tous les genres. Il a longtemps habité l'Amérique où il a été chargé de plusieurs missions par divers ministères et sur laquelle il a publié : *Les Femmes du Nouveau-Monde* (1853) ; — *Les deux Amériques* (1853), devenues *La République américaine* (1861) ; — *Excentricités américaines* (1859) ; — *Scènes de mœurs et Voyages dans le Nouveau-Monde* (1862) ; — *La Vie dans le Nouveau-*

Monde (1863); — *Légendes, fantômes et récits du Nouveau-Monde* (1863). Il préparait les *Mystères de Philadelphie*. Parmi ses romans, on peut citer : *Le Médaillon* (1840); — *Emmanuel* (1841); — *Le Cordon et la Corde* (1851); — *Le Masque blanc* (1853); — *Les Peaux-Rouges* (1854); — *Le Médailler* (1856); — *Les Peaux-Noires* (1856); — *Les deux Manoirs* (1860); — *Le Trône d'argent* (1860); — *Mademoiselle Topaze* 1860); — *Aventuriers et Corsaires* (1861); — *Le Roman de Flavio* (1862); — *Les Trente-quatre étoiles de l'Union américaine* (1862); — *Les Poches de mon parrain* (1863) — *La Chasse à l'esclave* (1866); — *La Mansarde rose* (1867); — *Les Gamineries de Mademoiselle Rivière* (1874). Il a écrit quelques vaudevilles : *Capitaine... de quoi?* (1850). — *La baronne Bergamotte* (1851); — *Le Renard et les raisins* (1851); — *Le Mariage au bâton* (1853). On lui doit aussi *Nice et le département des Alpes-Maritimes* (1864). Il a été rédacteur du *Journal des Actionnaires*, de la *Liberté* où il était chargé du *Monde littéraire*, du *Figaro*, du *Nouvelliste*, qu'il a fondé et de la *Patrie*. Il a écrit sur la politique l'*Introduction à une politique générale* (1844), et sur l'économie sociale : *La Circulation libre des coupons à revenu fixe* (1864). Il a traduit de l'anglais, l'*Histoire de la conquête de Grenade* (1864) de Washington Erwing, l'*Essai sur la nature* (1865) et les *Lois de la vie* (1864) de R. W. Emerson. Il a signé parfois du pseudonyme de *Amey*.

— M. Antoine-Jérôme Balard, membre de l'Académie des sciences, né à Montpellier, le 30 septembre 1802, est mort à Paris, le 1er avril. Son nom est attaché à une importante découverte en chimie qu'il fit en 1826, celle d'un corps simple, le brôme. D'abord pharmacien, il devint préparateur de chimie, puis professeur à la faculté des sciences de Montpellier Il vint à Paris occuper la chaire de chimie de Thenard à la faculté des sciences; il a été maître de conférences à l'École normale, et professeur de chimie au Collége de France, en remplacement de Pelouze. En 1844, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, à la mort de Darcet. M. Balard n'a pas écrit de livre : c'est dans les *Annales de physique et de chimie* et dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences qu'il faut chercher ses travaux.

— M. Paul-Louis-Balthazar Caffe, docteur en médecine, directeur du *Journal des connaissances médicales pratiques de pharmacologie*, membre de plusieurs sociétés savantes, né à Chambéry (Savoie), le 29 décembre 1803, est mort à Paris, le 19 janvier dernier. Issu d'une ancienne famille de Savoie, Paul Caffe suivit d'abord les cours de droit de l'université de Turin, puis se livra à l'étude de la médecine et vint se fixer à Paris, chirurgien aide-major au 24me de ligne, le 8 février 1831. Il fut reçut docteur en 1833 et se fit bientôt remarquer par ses connaissances; il devint, en 1834, chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, puis à la Pitié. En 1837, il fut chargé d'aller étudier l'ophthalmie militaire qui sévissait en Belgique et en Allemagne, et reçut en récompense la croix de la Légion d'honneur (10 décembre 1844). On lui doit *Considérations sur l'histoire médicale et statistique du choléra-morbus de Paris* (Paris, 1832, in-8); — *Paris vu dans ses causes*, (Paris, 1835, in-8); — *Rapport à M. le ministre de l'agriculture et du commerce sur l'ophthalmie régnante en Belgique, accompagné de considérations sur la statistique de ce pays* (Paris, 1840, in-8); — *L'hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, (*Revue administrative*); — *Leçons pratiques sur l'amaurose* (Paris, 1846, in-12), etc. Le docteur Caffe a en outre collaboré au *Dictionnaire de médecine usuelle et d'hygiène*, au *Dictionnaire des Études médicales pratiques*, à la *Gazette de santé*, à l'*Encyclopédie catholique*, etc. — A. A.

— Le 25 février 1876, est mort, à Léopol, Séverin Goszczynski, poëte éminent polonais, âgé de 73 ans. Né en Ukraine, en 1803, élevé par les piaristes et les basiliens de cette province, il fut l'un des chefs de l'école poétique,

dite ukrainienne, qui puisait ses inspirations dans les légendes et les chants populaires de cette contrée. Son grand poëme *Le Château de Kaniov*, fait époque dans la littérature polonaise du dix-neuvième siècle. Fervent patriote, Goszczynski fit partie de toutes les sociétés secrètes qui préparèrent l'insurrection de 1830, et fut l'un des dix-huit héroïques jeunes gens, qui la provoquèrent, dans la nuit du 29 novembre. Il raconta depuis, dans un langage des plus simples et des plus mâles, toutes les péripéties de ce drame, dans un travail intitulé : *La Nuit du Belvédère*, publié à Paris, à la librairie du Luxembourg, en 1870. Il fit la campagne de 1831 comme aide-de-camp du ministre de la guerre, et entré en Prusse avec le gros de l'armée polonaise, il se réfugia en Galicie, d'où, en 1838, il vint à Paris, qu'il ne cessa d'habiter, jusqu'à la fin des troubles de la Commune, consacrant son temps aux travaux poétiques et littéraires. Lié avec Miekiewciz, Bolislas Zaleski, Stowacki et tous les poëtes et esprits éminents de l'émigration polonaise, il parvint à un grand épanouissement des sentiments religieux, qui devinrent, avec l'amour de la patrie, l'essence même de sa vie. Entre beaucoup de poésies lyriques, il publia plusieurs poëmes, dont le principal, après le *Château de Kaniov*, que nous avons déjà mentionné, porte le titre de *Sobotka;* un autre intitulé : *Machoritzki* ou le *Roi du vieux château*, eut un grand retentissement en Pologne; son dernier ouvrage poétique de plus longue haleine est le *Message à la Pologne*, publié à Paris en 1869; c'est un vrai testament de chrétien, de poëte et de citoyen. Sobre dans la vie et austère pour lui-même, il était entouré du respect de ses compatriotes pour la droiture et l'inflexibilité mâle de son caractère; pauvre toujours, il eut beaucoup à souffrir pendant le dernier siége de Paris, et, au milieu des privations de ce temps, sa bibliothèque s'en alla pour chauffer sa petite chambre et faire sa soupe d'assiégé, Après les événements de la Commune, appelé par ses anciens amis en Galicie. il se transporta à Léopol, où il passa les trois dernières années de sa vie; plus de cinquante mille personnes assistèrent à ses funérailles. On publia de son vivant des recueils de ses poésies, en 1852, à Breslau, et, en 1872, à Leipzig, en deux volumes; on va s'occuper immédiatement à Léopol d'une édition complète de ses œuvres.

— Mme Louise Colet, née Revoil, est morte à Paris, le 9 mars dernier. Née à Aix le 15 septembre 1810, elle vint à Paris en 1835, et se tourna vers la littérature. Le titre de ces ouvrages indique qu'ils sont inspirés d'un autre esprit que ce recueil. En voici la liste : *Fleurs du Midi* (Paris, 1836, in-8); — Traduction de la *Tempest de Shakespeare* (Ibid., 1836, in-8); — *A ma mère* (Ibid., 8 juin 1839, in-8); — *Penserosa* (Ibid., 1839, in-8); — *Musée de Versailles* (Ibid., 1839, in-8); — *Jeunesse de Gœthe, comédie en un acte et en vers* (Ibid., 1839, in-8); — *Funérailles de Napoléon* (Ibid, 1840, in-8); — *La Jeunesse de Mirabeau* (Ibid., 1841, in-8, et in-4 illustré, 1854); — *Les Cœurs brisés* (Ibid., 1839, 2 in-8); — *Charlotte Corday et Mme Roland, tableaux dramatiques* (Ibid., 1842, in-8); — *Deux mois d'émotion* (Ibid, 1843, in-8); — *Le Monument de Molière, poëme, précédé de l'histoire du monument élevé à Molière, par M. A. Martin* (Ibid., 1843, in-8); — *Il est un Dieu pour les maris* (Ibid., 1844, in-8); — *Folles et Saintes* (Ibid., 1844, 2 in-8); — *Historiettes morales* (Ibid., 1844, in-8); — *Mezza vita* (Ibid., 1843, in-8); — *Le Marabout de Sidi-Brahim, poëme, suivi de la chanson des soldats d'Afrique* (Ibid., 1845, in-8); — *Les Chants des vaincus, poésies nouvelles* (Ibid., 1846, in-8); — *Deux femmes célèbres* (Ibid., 1845, 2 in-8); — Réédité en 1854, sous ce titre : *Madame Duchâtelet, Thomas Campanella, Jacques Delille* (Ibid., in-4

illustré) ; — *Les Exilés* (Ibid., 1848, 2 in-8) ; — *Une Famille en 93, drame en cinq actes et en vers* (Ibid., 1851, in-8) ; — *Ce qui est dans le cœur des femmes, poésies, suivies du poëme de la colonie de Mettray* (Ibid., 1852, in-12) ; — *Le Poëme de la famille, en six récits* (Ibid., 1853-54, in-8) ; — *Ce qu'on rêve en aimant, poésies nouvelles suivies de l'Acropole d'Athènes* (Ibid., 1854, in-12) ; — *Madame Hoffmann-Tanska, La Provinciale à Paris, l'Institutrice, comédie* (Ibid., 1854, in-4) ; — *Les Enfances célèbres* (Ibid., 1854, 1865, in-12) ; — *Quatre poëmes couronnés par l'Académie française* (Ibid., 1855, in-32) ; — *Une Histoire de soldat* (Ibid., 1856, in-8) ; — *Le Poëme de la femme* (Ibid., 1856, in-8) ; — *Promenade en Hollande* (Ibid., 1859, in-12) ; — *Lui, roman contemporain* (Ibid., 1859, in-12) ; — *Naples sous Garibaldi* (Ibid., 1861, in-12) ; — *Pèlerinage à Versailles et à Trianon* (Ibid., 1861, in-12) ; *Richesse oblige*, (1862, in-12) ; — *L'Italie des Italiens* (1862-64, 4 in-12) ; — *Les derniers marquis* (1867, in-18) ; — *Les Lettres d'amour, comédie en un acte* (1866, in-8) ; — *Les derniers abbés* (1868, in-18) ; — *La Satire du siècle* (1868) ; — *Les Dévotes du grand monde* (1873). — On lui doit encore des éditions ou des traductions de : *Œuvres morales de Mme de Lambert* (1843, in-8) ; — *Nouvelles morales de Pr. Soave, Œuvres choisies de Campanella* (1844, in-8) ; — *Quarante-cinq Lettres de Béranger, et détails sur sa vie* (1857, n-16).

— La ville de Nantes vient de perdre son bibliothécaire, M. Emile-Jules-Fulgence Pehan, mort le 6 mars. Il était né à Guérande, le 19 janvier 1813, avait été avocat au barreau de Paris, puis professeur aux colléges de Vienne et de Tarascon, avant d'occuper les fonctions de conservateur de la bibliothèque de la ville de Nantes, qu'il a exercées pendant 28 ans. Il laisse avec plus de 100,000 volumes et 40,000 pièces un établissement qui ne comptait, à son arrivée que 36,000 volumes et quelques milliers de pièces.

Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés : *Sonnets* (Paris. 1835 in-18), nouvelle édition en 1875, sous le titre de *Sonnets et poésies*. — *Catalogue méthodique de la Bibliothèque publique de Nantes* (1860-1872, 6 vol. gr. in-8) ; — *Jeanne de Belleville*, poëme (Nantes, 1868, 2 vol. in-12). — *Jeanne la Flamme*, poëme, première partie : *Siége de Nantes* (gr. in-18, 1872). La seconde partie devait se nommer *le Siége d'Hennebont*, et former un volume, qu'auraient suivi, pour compléter la chanson de geste d'Olivier de Clisson : *La Bataille d'Auray ; — Du Guesclin et Clisson ; — Le Château de l'Hermine*, etc. — Dieu ne lui a pas laissé le temps de parachever son œuvre.

— Mme Marie-Catherine-Sophie de Flavigny, comtesse d'Agoult, dite Daniel Stern, morte à Paris, le 5 mars, était née à Francfort-sur-le-Mein en 1805. A la mort de son père, elle fut mise en pension au Sacré-Cœur de Paris et en 1827, épousa le comte d'Agoult. Après de fréquents voyages en Suisse, en Italie et en Allemagne, elle a publié dans la *Presse* deux nouvelles : *Hervé* (1864) et *Valentia* (1842), et des *Salons* en (1842 et 1843), et, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le nom de *Daniel Stern*, plusieurs études sur l'état politique et intellectuel de l'Allemagne, qui furent achevées dans la *Revue Indépendante* (1847). Tous ses ouvrages témoignent d'un ardent amour pour la liberté qui n'a pas été sans exercer une certaine influence sur sa vie. On lui doit : *Nélida, roman* (Paris, 1846, in-8) ; — *Essai sur la liberté humaine* (Ibid., 1846, in-8, et 1862, in-12) ; — *Lettres républicaines* (Ibid., 1848, in-8) ; — *Esquisses morales et politiques* (Ibid., 1849, 1856 et 1859, in-8 et in-12) ; — *Histoire de la Révolution de 1848* (Ibid., 1851, trois in-8) ; — *Jeanne d'Arc, drame historique en 5 actes et en prose* (Ibid., 1857, in-12) ; — *Florence et Turin* (Ibid., 1862, in-12) ; — *Trois journées de la vie de Marie Stuart* (Ibid., 1856, in-8) ; — *Dante et Gœthe* (Ibid., 1866, in-8).

dite ukrainienne, qui puisait ses inspirations dans les légendes et les chants populaires de cette contrée. Son grand poëme *Le Château de Kaniov*, fait époque dans la littérature polonaise du dix-neuvième siècle. Fervent patriote, Goszczynski fit partie de toutes les sociétés secrètes qui préparèrent l'insurrection de 1830, et fut l'un des dix-huit héroïques jeunes gens, qui la provoquèrent, dans la nuit du 29 novembre. Il raconta depuis, dans un langage des plus simples et des plus mâles, toutes les péripéties de ce drame, dans un travail intitulé : *La Nuit du Belvédère*, publié à Paris, à la librairie du Luxembourg, en 1870. Il fit la campagne de 1831 comme aide-de-camp du ministre de la guerre, et entré en Prusse avec le gros de l'armée polonaise, il se réfugia en Galicie, d'où, en 1838, il vint à Paris, qu'il ne cessa d'habiter, jusqu'à la fin des troubles de la Commune, consacrant son temps aux travaux poétiques et littéraires. Lié avec Miekiewciz, Bolislas Zaleski, Stowacki et tous les poëtes et esprits éminents de l'émigration polonaise, il parvint à un grand épanouissement des sentiments religieux, qui devinrent, avec l'amour de la patrie, l'essence même de sa vie. Entre beaucoup de poésies lyriques, il publia plusieurs poëmes, dont le principal, après le *Château de Kaniov*, que nous avons déjà mentionné, porte le titre de *Sobotka;* un autre intitulé : *Machoritzki* ou le *Roi du vieux château*, eut un grand retentissement en Pologne; son dernier ouvrage poétique de plus longue haleine est le *Message à la Pologne*, publié à Paris en 1869; c'est un vrai testament de chrétien, de poëte et de citoyen. Sobre dans la vie et austère pour lui-même, il était entouré du respect de ses compatriotes pour la droiture et l'inflexibilité mâle de son caractère; pauvre toujours, il eut beaucoup à souffrir pendant le dernier siége de Paris, et, au milieu des privations de ce temps, sa bibliothèque s'en alla pour chauffer sa petite chambre et faire sa soupe d'assiégé, Après les événements de la Commune, appelé par ses anciens amis en Galicie. il se transporta à Léopol, où il passa les trois dernières années de sa vie; plus de cinquante mille personnes assistèrent à ses funérailles. On publia de son vivant des recueils de ses poésies, en 1852, à Breslau, et, en 1872, à Leipzig, en deux volumes; on va s'occuper immédiatement à Léopol d'une édition complète de ses œuvres.

— Mme Louise Colet, née Revoil, est morte à Paris, le 9 mars dernier. Née à Aix le 15 septembre 1810, elle vint à Paris en 1835, et se tourna vers la littérature. Le titre de ces ouvrages indique qu'ils sont inspirés d'un autre esprit que ce recueil. En voici la liste : *Fleurs du Midi* (Paris, 1836, in-8); — Traduction de la *Tempest de Shakespeare* (Ibid., 1836, in-8); — *A ma mère* (Ibid., 8 juin 1839, in-8); — *Penserosa* (Ibid., 1839, in-8); — *Musée de Versailles* (Ibid., 1839, in-8); — *Jeunesse de Gœthe, comédie en un acte et en vers* (Ibid., 1839, in-8); — *Funérailles de Napoléon* (Ibid , 1840, in-8); — *La Jeunesse de Mirabeau* (Ibid., 1841, in-8, et in-4 illustré, 1854); — *Les Cœurs brisés* (Ibid., 1839, 2 in-8); — *Charlotte Corday et Mme Roland, tableaux dramatiques* (Ibid., 1842, in-8); — *Deux mois d'émotion* (Ibid , 1843, in-8); — *Le Monument de Molière, poëme, précédé de l'histoire du monument élevé à Molière, par M. A. Martin* (Ibid., 1843, in-8); — *Il est un Dieu pour les maris* (Ibid., 1844, in-8); — *Folles et Saintes* (Ibid., 1844, 2 in-8); — *Historiettes morales* (Ibid., 1844, in-8); — *Mezza vita* (Ibid., 1843, in-8); — *Le Marabout de Sidi-Brahim, poëme, suivi de la chanson des soldats d'Afrique* (Ibid., 1845, in-8); — *Les Chants des vaincus, poésies nouvelles* (Ibid., 1846, in-8); — *Deux femmes célèbres* (Ibid., 1845, 2 in-8); — Réédité en 1854, sous ce titre : *Madame Duchâtelet, Thomas Campanella, Jacques Delille* (Ibid., in-4

illustré) ; — *Les Exilés* (Ibid., 1848, 2 in-8) ; — *Une Famille en 93, drame en cinq actes et en vers* (Ibid., 1851, in-8) ; — *Ce qui est dans le cœur des femmes, poésies, suivies du poëme de la colonie de Mettray* (Ibid., 1852, in-12) ; — *Le Poëme de la famille, en six récits* (Ibid., 1853-54, in-8) ; — *Ce qu'on rêve en aimant, poésies nouvelles suivies de l'Acropole d'Athènes* (Ibid., 1854, in-12. ; — *Madame Hoffmann-Tanska, La Provinciale à Paris, l'Institutrice, comédie* (Ibid., 1854, in-4) ; — *Les Enfances célèbres* (Ibid., 1854, 1865, in-12) ; — *Quatre poëmes couronnés par l'Académie française* (Ibid., 1855, in-32) ; — *Une Histoire de soldat* (Ibid., 1856, in-8) ; — *Le Poëme de la femme* (Ibid., 1856, in-8) ; — *Promenade en Hollande* (Ibid., 1859, in-12) ; — *Lui, roman contemporain* (Ibid., 1859, in-12) ; — *Naples sous Garibaldi* (Ibid., 1861, in-12) ; — *Pèlerinage à Versailles et à Trianon* (Ibid., 1861, in-12) ; *Richesse oblige*, (1862, in-12) ; — *L'Italie des Italiens* (1862-64, 4 in-12) ; — *Les derniers marquis* (1867, in-18) ; — *Les Lettres d'amour, comédie en un acte* (1866, in-8) ; — *Les derniers abbés* (1868, in-18) ; — *La Satire du siècle* (1868) ; — *Les Dévotes du grand monde* (1873). — On lui doit encore des éditions ou des traductions de : *Œuvres morales de Mme de Lambert* (1843, in-8) ; — *Nouvelles morales de Pr. Soave, Œuvres choisies de Campanella* (1844, in-8) ; — *Quarante-cinq Lettres de Béranger, et détails sur sa vie* (1857, n-16).

— La ville de Nantes vient de perdre son bibliothécaire, M. Emile-Jules-Fulgence Pehan, mort le 6 mars. Il était né à Guérande, le 19 janvier 1813, avait été avocat au barreau de Paris, puis professeur aux colléges de Vienne et de Tarascon, avant d'occuper les fonctions de conservateur de la bibliothèque de la ville de Nantes, qu'il a exercées pendant 28 ans. Il laisse avec plus de 100,000 volumes et 40,000 pièces un établissement qui ne comptait, à son arrivée que 36,000 volumes et quelques milliers de pièces.

Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés : *Sonnets* (Paris. 1835 in-18), nouvelle édition en 1875, sous le titre de *Sonnets et poésies*. — *Catalogue méthodique de la Bibliothèque publique de Nantes* (1860-1872, 6 vol. gr. in-8) ; — *Jeanne de Belleville*, poëme (Nantes, 1868, 2 vol. in-12). — *Jeanne la Flamme*, poëme, première partie : *Siége de Nantes* (gr. in-18, 1872). La seconde partie devait se nommer *le Siége d'Hennebont*, et former un volume, qu'auraient suivi, pour compléter la chanson de geste d'Olivier de Clisson : *La Bataille d'Auray ; — Du Guesclin et Clisson ; — Le Château de l'Hermine*, etc. — Dieu ne lui a pas laissé le temps de parachever son œuvre.

— Mme Marie-Catherine-Sophie de Flavigny, comtesse d'Agoult, dite Daniel Stern, morte à Paris, le 5 mars, était née à Francfort-sur-le-Mein en 1805. A la mort de son père, elle fut mise en pension au Sacré-Cœur de Paris et en 1827, épousa le comte d'Agoult. Après de fréquents voyages en Suisse, en Italie et en Allemagne, elle a publié dans la *Presse* deux nouvelles : *Hervé* (1864) et *Valentia* (1842), et des *Salons* en (1842 et 1843), et, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le nom de *Daniel Stern*, plusieurs études sur l'état politique et intellectuel de l'Allemagne, qui furent achevées dans la *Revue Indépendante* (1847). Tous ses ouvrages témoignent d'un ardent amour pour la liberté qui n'a pas été sans exercer une certaine influence sur sa vie. On lui doit : *Nélida, roman* (Paris, 1846, in-8) ; — *Essai sur la liberté humaine* (Ibid., 1846, in-8, et 1862, in-12) ; — *Lettres républicaines* (Ibid., 1848, in-8) ; — *Esquisses morales et politiques* (Ibid., 1849, 1856 et 1859, in-8 et in-12) ; — *Histoire de la Révolution de 1848* (Ibid., 1851, trois in-8) ; — *Jeanne d'Arc, drame historique en 5 actes et en prose* (Ibid., 1857, in-12) ; — *Florence et Turin* (Ibid., 1862, in-12) ; — *Trois journées de la vie de Marie Stuart* (Ibid., 1856, in-8) ; — *Dante et Gœthe* (Ibid., 1866, in-8).

5 octobre 1792, vient de mourir à Clermont-sur-Oise. Il était ancien conservateur de la Bibliothèque nationale et de la Bibliothèque du Louvre. C'était un helléniste distingué. Il a publié : *Nouveau choix de pensées de Platon* (1825) en grec ; — *Dictionnaire grec-français* (1836) ; — *Conciones historiæ græcæ* (in-12, 1840) ; — *Synonymes grecs recueillis dans les écrivains des différents âges de la littérature grecque*, etc. (in-8, 1847) ; — *Vocabulaire grec-français des noms propres* (1858). Il a aussi donné des éditions classiques de Sophocle et de Thucydide, et traduit *les Sept Chefs* d'Eschyle. Il a écrit quelques pièces de théâtre, et des vers. Il a collaboré à l'*Encyclopédie des Grecs du monde*, à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, à l'*Histoire des villes de France*, à la *Nouvelle Biographie générale*, etc.

— M. Léon Cornudet est mort à Paris, le 9 mars. Né à Champigny (Loire) le 29 octobre 1808, il fit presque toute sa carrière au conseil d'État, où il entra en 1836, pour en sortir comme président de section. M. Cornudet a pris une grande part à toutes les œuvres de notre temps, qu'il a aidés de son action et de ses conseils : Société de Saint-Vincent de Paul, Société d'éducation et d'enseignement, Œuvre du vœu national, etc. On ferait une longue liste de ses mémoires, rapports et discours. Mais nous ne connaissons de lui qu'une production littéraire dont il n'a, du reste, été que l'éditeur : ce sont des lettres de Montalembert : *Lettres à un ami de collége*, 1827-30 (Lecoffre 1873).

— M. Pierre-Gabriel-Arthur Ponroy, né à Issoudun, le 25 mars 1816, est mort à Vouvreuil-sur-Vienne. Il commença par étudier la médecine en 1837 et ne débuta qu'en 1841 dans la littérature par des opuscules en vers et en prose, qui demeurèrent inaperçus. Il se fit ensuite connaître par une tragédie, le *Vieux Consul* (1844), qui fut suivie de *Mirabeau* (1852) et *Minervine* (1854). Il a publié un grand nombre de feuilletons et de brochures, et collaboré, après 1848, à différents journaux. Il a publié après la guerre, à Versailles, puis à Poitiers, un journal légitimiste : *Le Spectre blanc*. Voici quels sont ses ouvrages : *Pamphlet littéraire* (Paris, 1841, in-12) ; — *Formes et couleurs* (ibid., 1842, in-12) ; — *Le Vieux Consul*, tragédie (ibid., 1844, in-8) ; — *Les légendes orientales* (ibid., 1842, in-12) ; — *Les Orateurs nouveaux traités en Atrides, humble épître à M. Jules Janin* (ibid., 1848, in-8) ; — *Le maréchal Bugeaud, récit des champs, des camps et de la tribune* (ibid., 1849, in-12) ; — *Le Monde romain, les Bacchanales* (ibid., 1854, in-12) ; — *La Cité maudite* (ibid., 1858, 2 in-8) ; — *Une Fille de Monk* (ibid., 1859, 5 in-8) ; *Le Monde gallo-romain*, — *Les Révoltés de Gergovie* (ibid., 1858, in-8) ; — *La Paroisse de Valnay*, suivie de *Cendrillon*, nouvelle (ibid., 1859, 2 in-8) ; — *Le Monde mêlé, étude dramatique en cinq actes et en prose* (ibid., 1860, in-12) ; — *Aristote*, — *Ni l'un ni l'autre* (dans le *Théâtre des salons*, publié par E. Rasetti, 1859, in-16) ; — *Le Présent de noces* (ibid., 1862, in-12) ; — *Le Lion de Lucerne, lettres familières à un membre de l'Académie des sciences morales et politiques* (ibid., 1863, in-8) ; — *Le Château de Combes* (ibid., 1863, in-12). — *Nouvelle visite au lion de Lucerne et à Sa Magesté Henri V* (1872). — *Le Roi gris, le dauphin rouge* (1873).

— M. Louis-Xavier Eyma vient de mourir à Paris le 29 mars. Il était né à Saint-Pierre (Martinique) le 16 octobre 1816. Littérateur, industriel, journaliste, romancier et auteur dramatique, il s'est essayé un peu dans tous les genres. Il a longtemps habité l'Amérique où il a été chargé de plusieurs missions par divers ministères et sur laquelle il a publié : *Les Femmes du Nouveau-Monde* (1853) ; — *Les deux Amériques* (1853), devenues *La République américaine* (1861) ; — *Excentricités américaines* (1859) ; — *Scènes de mœurs et Voyages dans le Nouveau-Monde* (1862) ; — *La Vie dans le Nouveau-*

Monde (1863); — *Légendes, fantômes et récits du Nouveau-Monde* (1863). Il préparait les *Mystères de Philadelphie*. Parmi ses romans, on peut citer : *Le Médaillon* (1840); — *Emmanuel* (1841); — *Le Cordon et la Corde* (1851); — *Le Masque blanc* (1853); — *Les Peaux-Rouges* (1854); — *Le Médailler* (1856); — *Les Peaux-Noires* (1856); — *Les deux Manoirs* (1860); — *Le Trône d'argent* (1860); — *Mademoiselle Topaze* 1860); — *Aventuriers et Corsaires* (1861); — *Le Roman de Flavio* (1862); — *Les Trente-quatre étoiles de l'Union américaine* (1862); — *Les Poches de mon parrain* (1863) — *La Chasse à l'esclave* (1866); — *La Mansarde rose* (1867); — *Les Gamineries de Mademoiselle Rivière* (1874). Il a écrit quelques vaudevilles : *Capitaine... de quoi?* (1850). — *La baronne Bergamotte* (1851); — *Le Renard et les raisins* (1851); — *Le Mariage au bâton* (1853). On lui doit aussi *Nice et le département des Alpes-Maritimes* (1864). Il a été rédacteur du *Journal des Actionnaires*, de la *Liberté* où il était chargé du *Monde littéraire*, du *Figaro*, du *Nouvelliste*, qu'il a fondé et de la *Patrie*. Il a écrit sur la politique l'*Introduction à une politique générale* (1844), et sur l'économie sociale : *La Circulation libre des coupons à revenu fixe* (1864). Il a traduit de l'anglais, l'*Histoire de la conquête de Grenade* (1864) de Washington Erwing, l'*Essai sur la nature* (1865) et les *Lois de la vie* (1864) de R. W. Emerson. Il a signé parfois du pseudonyme de *Amey*.

— M. Antoine-Jérôme Balard, membre de l'Académie des sciences, né à Montpellier, le 30 septembre 1802, est mort à Paris, le 1er avril. Son nom est attaché à une importante découverte en chimie qu'il fit en 1826, celle d'un corps simple, le brôme. D'abord pharmacien, il devint préparateur de chimie, puis professeur à la faculté des sciences de Montpellier Il vint à Paris occuper la chaire de chimie de Thenard à la faculté des sciences; il a été maître de conférences à l'École normale, et professeur de chimie au Collége de France, en remplacement de Pelouze. En 1844, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, à la mort de Darcet. M. Balard n'a pas écrit de livre : c'est dans les *Annales de physique et de chimie* et dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences qu'il faut chercher ses travaux.

— M. Paul-Louis-Balthazar Caffe, docteur en médecine, directeur du *Journal des connaissances médicales pratiques de pharmacologie*, membre de plusieurs sociétés savantes, né à Chambéry (Savoie), le 29 décembre 1803, est mort à Paris, le 19 janvier dernier. Issu d'une ancienne famille de Savoie, Paul Caffe suivit d'abord les cours de droit de l'université de Turin, puis se livra à l'étude de la médecine et vint se fixer à Paris. chirurgien aide-major au 24me de ligne, le 8 février 1831. Il fut reçut docteur en 1833 et se fit bientôt remarquer par ses connaissances; il devint, en 1834, chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, puis à la Pitié. En 1837, il fut chargé d'aller étudier l'ophthalmie militaire qui sévissait en Belgique et en Allemagne, et reçut en récompense la croix de la Légion d'honneur (10 décembre 1844). On lui doit *Considérations sur l'histoire médicale et statistique du choléra-morbus de Paris* (Paris, 1832, in-8);—*Paris vu dans ses causes*, (Paris, 1835, in-8); — *Rapport à M. le ministre de l'agriculture et du commerce sur l'ophthalmie régnante en Belgique, accompagné de considérations sur la statistique de ce pays* (Paris, 1840, in-8); — *L'hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, (*Revue administrative*); —*Leçons pratiques sur l'amaurose* (Paris, 1846, in-12), etc. Le docteur Caffe a en outre collaboré au *Dictionnaire de médecine usuelle et d'hygiène*, au *Dictionnaire des Études médicales pratiques*, à la *Gazette de santé*, à l'*Encyclopédie catholique*, etc. — A. A.

— Le 25 février 1876, est mort, à Léopol, Séverin Goszczynski, poëte éminent polonais, âgé de 73 ans. Né en Ukraine, en 1803, élevé par les piaristes et les basiliens de cette province, il fut l'un des chefs de l'école poétique,

dite ukrainienne, qui puisait ses inspirations dans les légendes et les chants populaires de cette contrée. Son grand poëme *Le Château de Kaniov*, fait époque dans la littérature polonaise du dix-neuvième siècle. Fervent patriote, Goszczynski fit partie de toutes les sociétés secrètes qui préparèrent l'insurrection de 1830, et fut l'un des dix-huit héroïques jeunes gens, qui la provoquèrent, dans la nuit du 29 novembre. Il raconta depuis, dans un langage des plus simples et des plus mâles, toutes les péripéties de ce drame, dans un travail intitulé : *La Nuit du Belvédère*, publié à Paris, à la librairie du Luxembourg, en 1870. Il fit la campagne de 1831 comme aide-de-camp du ministre de la guerre, et entré en Prusse avec le gros de l'armée polonaise, il se réfugia en Galicie, d'où, en 1838, il vint à Paris, qu'il ne cessa d'habiter, jusqu'à la fin des troubles de la Commune, consacrant son temps aux travaux poétiques et littéraires. Lié avec Miekiewciz, Bolislas Zaleski, Stowacki et tous les poëtes et esprits éminents de l'émigration polonaise, il parvint à un grand épanouissement des sentiments religieux, qui devinrent, avec l'amour de la patrie, l'essence même de sa vie. Entre beaucoup de poésies lyriques, il publia plusieurs poëmes, dont le principal, après le *Château de Kaniov*, que nous avons déjà mentionné, porte le titre de *Sobotka ;* un autre intitulé : *Machoritzki* ou le *Roi du vieux château*, eut un grand retentissement en Pologne ; son dernier ouvrage poétique de plus longue haleine est le *Message à la Pologne*, publié à Paris en 1869 ; c'est un vrai testament de chrétien, de poëte et de citoyen. Sobre dans la vie et austère pour lui-même, il était entouré du respect de ses compatriotes pour la droiture et l'inflexibilité mâle de son caractère ; pauvre toujours, il eut beaucoup à souffrir pendant le dernier siége de Paris, et, au milieu des privations de ce temps, sa bibliothèque s'en alla pour chauffer sa petite chambre et faire sa soupe d'assiégé, Après les événements de la Commune, appelé par ses anciens amis en Galicie. il se transporta à Léopol, où il passa les trois dernières années de sa vie ; plus de cinquante mille personnes assistèrent à ses funérailles. On publia de son vivant des recueils de ses poésies, en 1852, à Breslau, et, en 1872, à Leipzig, en deux volumes ; on va s'occuper immédiatement à Léopol d'une édition complète de ses œuvres.

— Mme Louise Colet, née Revoil, est morte à Paris, le 9 mars dernier. Née à Aix le 15 septembre 1810, elle vint à Paris en 1835, et se tourna vers la littérature. Le titre de ces ouvrages indique qu'ils sont inspirés d'un autre esprit que ce recueil. En voici la liste : *Fleurs du Midi* (Paris, 1836, in-8) ; — Traduction de la *Tempest de Shakespeare* (Ibid., 1836, in-8) ; — *A ma mère* (Ibid., 8 juin 1839, in-8) ; — *Penserosa* (Ibid., 1839, in-8) ; — *Musée de Versailles* (Ibid., 1839, in-8) ; — *Jeunesse de Gœthe, comédie en un acte et en vers* (Ibid., 1839, in-8) ; — *Funérailles de Napoléon* (Ibid , 1840, in-8) ; — *La Jeunesse de Mirabeau* (Ibid., 1841, in-8, et in-4 illustré, 1854) ; — *Les Cœurs brisés* (Ibid., 1839, 2 in-8) ; — *Charlotte Corday et Mme Roland, tableaux dramatiques* (Ibid., 1842, in-8) ; — *Deux mois d'émotion* (Ibid , 1843, in-8) ; — *Le Monument de Molière, poëme, précédé de l'histoire du monument élevé à Molière, par M. A. Martin* (Ibid., 1843, in-8) ; — *Il est un Dieu pour les maris* (Ibid., 1844, in-8) ; — *Folles et Saintes* (Ibid., 1844, 2 in-8) ; — *Historiettes morales* (Ibid., 1844, in-8) ; — *Mezza vita* (Ibid., 1843, in-8) ; — *Le Marabout de Sidi-Brahim, poëme, suivi de la chanson des soldats d'Afrique* (Ibid., 1845, in-8) ; — *Les Chants des vaincus, poésies nouvelles* (Ibid., 1846, in-8) ; — *Deux femmes célèbres* (Ibid., 1845, 2 in-8) ; — Réédité en 1854, sous ce titre : *Madame Duchâtelet, Thomas Campanella, Jacques Delille* (Ibid., in-4

illustré) ; — *Les Exilés* (Ibid., 1848, 2 in-8) ; — *Une Famille en 93, drame en cinq actes et en vers* (Ibid., 1851, in-8) ; — *Ce qui est dans le cœur des femmes, poésies, suivies du poëme de la colonie de Mettray* (Ibid., 1852, in-12) ; — *Le Poëme de la famille, en six récits* (Ibid., 1853-54, in-8) ; — *Ce qu'on rêve en aimant, poésies nouvelles suivies de l'Acropole d'Athènes* (Ibid., 1854, in-12) ; — *Madame Hoffmann-Tanska, La Provinciale à Paris, l'Institutrice, comédie* (Ibid., 1854, in-4) ; — *Les Enfances célèbres* (Ibid., 1854, 1865, in-12) ; — *Quatre poëmes couronnés par l'Académie française* (Ibid., 1855, in-32) ; — *Une Histoire de soldat* (Ibid., 1856, in-8) ; — *Le Poëme de la femme* (Ibid., 1856, in-8) ; — *Promenade en Hollande* (Ibid., 1859, in-12) ; — *Lui, roman contemporain* (Ibid., 1859, in-12) ; — *Naples sous Garibaldi* (Ibid., 1861, in-12) ; — *Pèlerinage à Versailles et à Trianon* (Ibid., 1861, in-12) ; *Richesse oblige*, (1862, in-12) ; — *L'Italie des Italiens* (1862-64, 4 in-12) ; — *Les derniers marquis* (1867, in-18) ; — *Les Lettres d'amour, comédie en un acte* (1866, in-8) ; — *Les derniers abbés* (1868, in-18) ; — *La Satire du siècle* (1868); — *Les Dévotes du grand monde* (1873). — On lui doit encore des éditions ou des traductions de : *Œuvres morales de Mme de Lambert* (1843, in-8) ; — *Nouvelles morales de Pr. Soave, Œuvres choisies de Campanella* (1844, in-8) ; — *Quarante-cinq Lettres de Béranger, et détails sur sa vie* (1857, n-16).

— La ville de Nantes vient de perdre son bibliothécaire, M. Emile-Jules-Fulgence Pehan, mort le 6 mars. Il était né à Guérande, le 19 janvier 1813, avait été avocat au barreau de Paris, puis professeur aux colléges de Vienne et de Tarascon, avant d'occuper les fonctions de conservateur de la bibliothèque de la ville de Nantes, qu'il a exercées pendant 28 ans. Il laisse avec plus de 100,000 volumes et 40,000 pièces un établissement qui ne comptait, à son arrivée que 36,000 volumes et quelques milliers de pièces.

Voici la liste des ouvrages qu'il a publiés : *Sonnets* (Paris. 1835 in-18), nouvelle édition en 1875, sous le titre de *Sonnets et poésies*. — *Catalogue méthodique de la Bibliothèque publique de Nantes* (1860-1872, 6 vol. gr. in-8) ; — *Jeanne de Belleville*, poëme (Nantes, 1868, 2 vol. in-12). — *Jeanne la Flamme*, poëme, première partie : *Siége de Nantes* (gr. in-18, 1872). La seconde partie devait se nommer *le Siége d'Hennebont*, et former un volume, qu'auraient suivi, pour compléter la chanson de geste d'Olivier de Clisson : *La Bataille d'Auray ; — Du Guesclin et Clisson ; — Le Château de l'Hermine*, etc. — Dieu ne lui a pas laissé le temps de parachever son œuvre.

— Mme Marie-Catherine-Sophie de Flavigny, comtesse d'Agoult, dite Daniel Stern, morte à Paris, le 5 mars, était née à Francfort-sur-le-Mein en 1805. A la mort de son père, elle fut mise en pension au Sacré-Cœur de Paris et en 1827, épousa le comte d'Agoult. Après de fréquents voyages en Suisse, en Italie et en Allemagne, elle a publié dans la *Presse* deux nouvelles : *Hervé* (1864) et *Valentia* (1842), et des *Salons* en (1842 et 1843), et, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le nom de *Daniel Stern*, plusieurs études sur l'état politique et intellectuel de l'Allemagne, qui furent achevées dans la *Revue Indépendante* (1847). Tous ses ouvrages témoignent d'un ardent amour pour la liberté qui n'a pas été sans exercer une certaine influence sur sa vie. On lui doit : *Nélida, roman* (Paris, 1846, in-8) ; — *Essai sur la liberté humaine* (Ibid., 1846, in-8, et 1862, in-12) ; — *Lettres républicaines* (Ibid., 1848, in-8) ; — *Esquisses morales et politiques* (Ibid., 1849, 1856 et 1859, in-8 et in-12) ; — *Histoire de la Révolution de 1848* (Ibid., 1851, trois in-8) ; — *Jeanne d'Arc, drame historique en 5 actes et en prose* (Ibid., 1857, in-12) ; — *Florence et Turin* (Ibid., 1862, in-12) ; — *Trois journées de la vie de Marie Stuart* (Ibid., 1856, in-8) ; — *Dante et Gœthe* (Ibid., 1866, in-8).

— M. Charles-Léon THENAISIE vient de mourir à Nantes, au commencement de mars, à l'âge de 56 ans. Il était membre de la Société des gens de lettres et de la société archéologique de Nantes. Il a publié *La Cornette, chronique de Bretagne*, 1588-1589 (2 in-8, 2e édit. Paris, 1846). — *La Tombe d'un Vendéen* (1849). Il a écrit dans la *Revue de l'Anjou*, la *Revue de Bretagne et de Vendée*, la *Semaine des Familles* où il a donné une étude sur la bataille de Cholet. Il laisse inachevé un mémoire sur des fouilles faites à Montrevault (Maine-et-Loire).

— On annonce encore la mort de M. A. GARCIN, rédacteur de la *France* et ancien rédacteur de l'*Ami de la Religion*, mort à 44 ans ; — de M. Léon-François VLEMINKX, président perpétuel de l'Académie de médecine de Bruxelles, mort à Bruxelles, à l'âge de 76 ans; — de M. Etienne DE CHABRE, rédacteur de l'*Union du Finistère*; — de M. Frédéric DUFOUR, propriétaire et ancien rédacteur du *Courrier de l'Ain*, mort à Bourg (Ain), à l'âge de 78 ans; — de M. Amédée MATAGRIN, secrétaire de la rédaction du *Constitutionnel*, mort à Paris à 53 ans; — de M. J. B. LASCOUX, conseiller à la Cour de cassation, vice-président de la section d'histoire du comité des travaux historiques, membre du conseil de la Société de l'histoire de France, mort à Paris le 13 mars ; — de M. Francesco Maria PIAVE, auteur des libretto de *Ernani, Rigoletto*, la *Traviata*, etc.; — de M. Adolphe WOLF, conservateur de la bibliothèque impériale de Vienne, mort le 16 octobre, à l'âge de 50 ans; — du docteur J. P. HEYE, poëte hollandais, mort le 25 février, à Amsterdam, à l'âge de 67 ans; — de M. FONTANA, artiste qui a travaillé dans beaucoup de journaux illustrés, mort à Milan, à l'âge de 33 ans.

INSTITUT. — *Académie française*. — L'Académie, dans sa séance du 2 mars, a procédé à la réception de M. John Lemoinne, en remplacement de M. Jules Janin. M. Cuvillier-Fleury, directeur de l'Académie, a répondu au nouvel académicien.

Dans sa séance du 30 mars, l'Académie française a nommé secrétaire perpétuel, en remplacement de M. Patin, décédé, M. Camille Doucet, par 21 voix, contre 7 données à M. Camille Rousset, 1 à M. de Sacy et un bulletin blanc.

Dans la même séance, l'Académie a renouvelé son bureau trimestriel, qui se trouve ainsi composé : Directeur, M. Saint-René Taillandier ; chancelier, M. John Lemoinne.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 10 mars, l'Académie a nommé M. Germain, professeur à la faculté des lettres de Montpellier, membre libre, en remplacement de M. le marquis de La Grange, décédé. Il y a eu deux tours de scrutin. Au premier tour, M. Germain a obtenu 15 voix ; M. Ch. Nisard, 15 ; M. Baudry, 12 ; au second, M. Germain, 25 ; M. Nisard, 14 ; M. Baudry, 12.

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE. — M. Alfred-Louis-Olivier Legrand des Cloizeaux a été, par décret du 7 mars, nommé professeur titulaire de la chaire de minéralogie, en remplacement de M. Delafosse, admis à la retraite.

M. Alphonse Milne-Edwards, aide-naturaliste, a été, par décret du même jour, nommé professeur titulaire de la chaire de mammalogie et d'ornithologie, en remplacement de M. Henri Milne-Edwards, démissionnaire.

FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS. — Un décret, du 6 mars, a créé une chaire d'archéologie à la faculté des lettres de Paris. M. Perrot, membre de l'Institut, en a été nommé titulaire.

— Par arrêté du 17 mars, M. Wallon a été nommé doyen de la faculté des lettres de Paris, en remplacement de M. Patin, décédé.

— M. Léon Moy, ancien élève de l'Ecole normale et professeur au lycée de Douai, a soutenu le 27 mars, ses thèses pour le doctorat es lettres. Les sujets étaient : *C. Plinius secundus ; — Étude sur les plaidoyers d'Isée.*

Collége de France. — Par décret du 14 mars, M. Laboulaye a été nommé administrateur du Collége de France pour une nouvelle période de trois ans.

Concours. — La Société nationale d'éducation de Lyon met au concours, pour 1876, le sujet suivant : « Quels peuvent et doivent être, dans l'état actuel de la société, les rapports de l'instituteur primaire avec les parents de ses élèves. » — Le prix est de 500 francs.

— La Société de Médecine du Nord décernera un prix de 1,000 francs au meilleur mémoire inédit sur le sujet suivant : « Résumé de l'état actuel des connaissances acquises en hématologie normale et pathologique.» — Les mémoires devront être envoyés, avant le 1er janvier 1877, au secrétaire général, 5, rue Sainte-Catherine, à Lille.

— La Société des Études historiques avait mis au concours, pour l'année 1876 (prix Raymond), la question suivante : « Historique des Institutions de prévoyance dans les divers pays, et spécialement en France. » Aucun des mémoires reçus n'ayant rempli les conditions réglementaires du concours, la même question est continuée pour 1877. Deux prix, l'un de 1,500 francs et l'autre de 500 francs seront accordés aux auteurs des deux meilleurs mémoires. Il pourra, en outre, être décerné des médailles. Les manuscrits devront être envoyés, avant le 1er janvier 1877 (dernier délai), à l'administrateur, M. le comte de Bussy, rue Gay-Lussac, 40.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 10 mars M. G. Perrot a lu une note sur la situation de l'ancienne ville de Synnada. M. Haureau a donné communication d'un mémoire sur deux écrits du moyen âge, intitulés *De motu cordis.* — Dans la séance du 17, M. de Witte a communiqué une note sur un vase grec. — Dans les séances du 17 et du 24, M. Chodzkiewickz a achevé la lecture de la suite de son travail sur l'interprétation d'une inscription persépolitaine. — Dans la séance du 24, M. Baudry a communiqué un travail sur l'origine des caractéristiques dans la conjugaison latine. — Dans la séance du 31, il est donné communication d'une lettre de M. Albert Dumont, sur les résultats des fouilles d'Olympie. M. Léon Heuzey a communiqué une note sur le parthénon de Néopolis.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 4 mars, M. Ed. Sayous a continué la lecture de son mémoire sur les Capétiens de Hongrie. M. Zeller a donné lecture d'un mémoire de M. J. Armingaud sur Cosme de Médicis et sa correspondance inédite. Dans les séances du 4 et du 18, M. H. Doniol a donné la lecture d'un mémoire sur la famille et l'enfance du marquis de La Fayette. Dans les séances du 11, du 18 et du 25, M. Naudet a achevé la lecture de son mémoire sur l'administration de l'Empire romain.— Dans la séance du 25, M. Baudrillart a communiqué un fragment d'une étude sur le faste funéraire.

Mandements pour le carême de 1876. — Nous empruntons au *Monde* l'indication des sujets traités par NN. SS. les évêques dans leurs mandements : Agen : La famille. — Aire : La liberté de l'Église, ce qu'elle a été en France, son influence. — Aix : La divine loi du dimanche. — Ajaccio : La fréquentation des sacrements et la préception pascale. — Albi : Les temps sont mauvais — Amiens : Le respect humain. — Angers : Les devoirs du chrétien dans la vie civile. — Angoulême : La vérité et l'illusion dans la pratique de

la vie chrétienne. — ANNECY : Les devoirs des fidèles en temps d'élection. — ARRAS : Le devoir et les avantages de la piété chrétienne. — AUCH : La foi. — AUTUN : La justice. — AVIGNON : Le couronnement de sainte Anne. — BAYEUX : L'esprit paroissial. — BAYONNE : Notre sanctification et l'imitation de Jésus-Christ. — BEAUVAIS : Le respect dû aux enfants. — BELLEY : Le baptême. — BESANÇON : La famille. — BLOIS : Le jubilé. — BORDEAUX : Dispositif. — BOURGES : Le culte des saints. — CAHORS : Les mauvaises lectures. — CAMBRAI : Le jubilé. — CARCASSONNE : L'action de grâce, point central de la religion. — CHALONS : L'Eglise, son enseignement, son institution. — CHAMBÉRY : La foi et sa nécessité par rapport à la morale. — CHARTRES : Les miséricordes du Seigneur et la reconnaissance qu'elles doivent exciter. — CLERMONT : Les enseignements de la religion. — COUTANCES : Annonce du sacre de Mgr Germain. — DIGNE : Le carême. — DIJON : Caractères qui résument l'enseignement de Jésus-Christ. — EVREUX : Le repos du dimanche. — FRÉJUS : Le décalogue, unique moyen d'ordre et de salut. — GAP : L'amour du prochain. — GRENOBLE : Jésus-Christ, homme pénitent, homme parfait, homme-Dieu. — LANGRES : Spectacle que nous offre l'état présent de la société. — LAVAL : La société contemporaine considérée dans son ensemble. — LIMOGES : Ostension septennale du précieux chef de l'apôtre saint Martial. — LUÇON : Le prix du temps. — LYON : L'attachement et la fidélité que nous devons au Sauveur Jésus. — LE MANS : La foi. — MARSEILLE : Le courage chrétien. — MAURIENNE : L'obéissance. — MEAUX : La révélation. — MENDE : Le progrès dans la vie spirituelle. — METZ : L'union des fidèles et des prêtres. — MONTAUBAN : Les adversités et leurs avantages, — MONTPELLIER : La notion chrétienne de Dieu. — MOULINS : La prière : ce que nous faisons de la prière, ce que Dieu fait de la prière. — NANCY : La prière publique. — NANTES : La grandeur du chrétien. — NEVERS : Sur l'enseignement laïque. — NICE : L'amour de Dieu. — NIMES : Le recrutement du sacerdoce. — ORLÉANS : Retour de Rome. — PAMIERS : Le culte du cœur de Jésus. — PARIS : Dispositions des enfants de l'Église aux époques des grandes tribulations de leur mère. — PÉRIGUEUX : La doctrine catholique et les erreurs modernes relatives au règne de Jésus-Christ et de l'Église. — PERPIGNAN : Érection de la cathédrale en basilique mineure. — POITIERS : Etat de la société, appréhensions pour l'avenir. — LE PUY : La conscience. — QUIMPER : Droits et titres que le prêtre possède à la confiance et à l'obéissance des fidèles. — REIMS : L'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. — RENNES : Des cléricaux : ce qu'on doit entendre par ce mot. — LA ROCHELLE : Histoire et culte de sainte Eustelle. — RODEZ : Jésus-Christ, salut du monde ancien et du monde nouveau. — ROUEN : La Providence : ses consolations. — SAINT-BRIEUC : Dispositif. — SAINT-CLAUDE : Les fruits du jubilé. — SAINT-DIÉ : La dévotion au sacré cœur de Jésus. — SAINT-FLOUR : L'éducation chrétienne de la jeunesse. — SEEZ : Les universités catholiques : leur importance, moyen d'en assurer le succès. — SENS : La charité et son double objet ; Dieu et le prochain.—SOISSONS : L'abandon des devoirs religieux. — STRASBOURG : L'enseignement et état des écoles en Alsace. — TARBES : La foi. — TARENTAISE : De l'émigration rurale et de ses conséquences dangereuses. — TOULOUSE : Les leçons de la providence dans nos récentes calamités. — TOURS : Le courage chrétien. — TROYES : La sanctification du dimanche. — TULLE : Dispositif. — VALENCE : La conservation sociale par le christianisme. — VANNES : Sur deux grands devoirs que les catholiques ont à remplir de nos jours. — VERDUN : Fruits du jubilé. — VERSAILLES : Le zèle et les saints du treizième siècle : saint François d'Assises, saint Thomas d'Aquin, saint Louis. —

VIVIERS : Le succès du jubilé. — ALGER : Dispositif. — LA BASSE-TERRE : La pénitence. — CONSTANTINE : Le baptême. — ORAN : (Siége vacant.) — SAINT-DENIS (Réunion) : Le carême. — SAINT-PIERRE : Dispositif.

COLLECTION DES LOIS ÉTRANGÈRES. — Par arrêté de M. le garde des sceaux, ministre de la justice, en date du 27 mars, inséré au *Journal officiel* du 5 avril, il sera formé au ministère de la justice une collection des lois étrangères. — Un comité, dont les membres sont désignés par le garde des sceaux, est chargé de donner son avis sur le mode de formation de cette collection, et de veiller au classement et à la conservation des documents qui doivent y figurer; il signale au garde des sceaux les lois étrangères dont il lui paraît utile de publier des traductions.

Par arrêté en date du même jour, ont été nommés membres du comité institué par l'arrêté ci-dessus : MM. Aucoc, président de section au conseil d'État; Reverchon, avocat général à la cour de cassation; de Rozière, membre de l'Institut; Duverger, professeur à la faculté de droit de Paris; Villefort, sous-directeur au ministère des affaires étrangères; Dareste, avocat au conseil d'État et à la cour de cassation; Templier, avocat à la cour d'appel de Paris, membre du conseil de l'Ordre; Picot, juge au tribunal de la Seine; Le secrétaire général du ministère de la justice et des cultes; Le directeur des affaires civiles; Le directeur des affaires criminelles et des grâces. MM. Yvernès, chef du bureau de la statistique, et Gonse, chef du bureau de législation et d'administration, rempliront les fonctions de secrétaires du comité, avec voix consultative.

LES DIVERS JEUX RUSTIQUES DE JOACHIM DU BELLAY. — La réimpression des *Divers jeux rustiques* fait vraiment honneur à la typographie Motteroz (*Divers jeux rustiques et autres œuvres poétiques de Joachim du Bellay, Angevin*, collationné sur la première édition. Paris, 1658. — Paris, Is. Liseux, 1875, in-18 de x-168 p. Prix : 3 fr. 50), et tous les bibliophiles qui ne possèdent pas le précieux volume de Frédéric Morel seront heureux d'enrichir leur collection du recueil des plus agréables vers qui, comme l'a déclaré Sainte-Beuve et comme l'a rappelé M. Liseux, soient sortis de la plume de Joachim Du Bellay, l'un des illustres de la pléiade française, « le premier après Ronsard. » La fidèle et élégante édition des gracieuses poésies de Joachim du Bellay ne s'adresse pas à tout le monde, je n'ai pas besoin de le dire, l'extrême liberté de langage du seizième siècle étant bien connue. Il faut regretter que M. Liseux, dans les six pages dont il a fait précéder les *Divers jeux rustiques*, se soit livré à des plaisanteries d'un goût douteux sur Du Bellay *catholique libéral* et sur la nouvelle *université d'Angers*. M. Liseux paraît, du reste, avoir oublié, quand il montre avec tant d'insistance le poëte érotique dans le chanoine de Notre-Dame de Paris, que Joachim Du Bellay obtint son canonicat en 1555, qu'il en prit possession au mois de juin 1556, et qu'il s'en démit au mois de juin 1557, c'est-à-dire qu'il fut aussi peu que possible homme d'Église. M. Liseux se trompe encore quand il affirme que « ce docte et gentil poëte » venait d'être nommé à l'archevêché de Bordeaux, lorsque la mort le surprit, le 1er janvier 1559. Comme l'a reconnu un bien exact et bien savant critique, M. Célestin Port (*Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*), « c'est pur rêve que de lui prêter, comme on le fait, la succession anticipée du cardinal Jean, son oncle, à l'archevêché de Bordeaux. » — T. DE L.

UNE CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE AU SEIZIÈME SIÈCLE. — M. L. Jarry vient de publier (Orléans, Herluison, 1876) une très-curieuse brochure de 96 pages gr. in-8, sous ce titre : *Pierre Daniel, avocat au Parlement de Paris, et les*

érudits de son temps, d'après les documents inédits de la Bibliothèque de Berne (extrait des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais).* La bibliothèque de Berne possède, comme le rappelle (p. 6) le savant écrivain, les collections amassées par Bongars, « habile diplomate orléanais, résidant pour Henri IV auprès des princes d'Allemagne. Bongars lui-même avait acquis les manuscrits de Cujas et la moitié de ceux d'un plus modeste érudit, Pierre Daniel, bailli du célèbre monastère de Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire. » Quoique ces collections aient été explorées déjà par MM. Jubinal, Chabaille et de Certain, sans parler des travailleurs indigènes, M. Jarry y a trouvé beaucoup de documents nouveaux dont il a tiré le plus heureux parti pour reconstituer la biographie de l'éditeur de l'*Aulularia* et des *Commentaires de Servius,* de celui que les rédacteurs du *Dictionnaire* dit de Moréri appellent « un homme d'une littérature non commune, » et pour retracer, autour de cette biographie, un tableau fidèle, animé de l'érudition au seizième siècle. Parmi les savants qui, amis ou correspondants de l'avocat orléanais, ont particulièrement attiré la sagace attention de M. Jarry, signalons Bongars, Barnabé Brisson, Georges Buchanan, Calvin, Casaubon, Florent Chrestien, Cujas, Lambert Daneau, Paul de Foix, Gifanius (Hubert Van Giffen), le chancelier de l'Hospital, Lambin, Henri de Mesmes, Pierre de Montdoré, Ramus, Joseph Scaliger, Turnèbe, Elie Vinet, etc. Les rectifications abondent dans les excellentes pages de M. Jarry et sa notice, que complète une table alphabétique des noms des contemporains de Daniel cités par son biographe, ne pourra être négligée d'aucun de ceux qui s'occuperont désormais de l'histoire littéraire du seizième siècle. — T. DE L.

LE DOMESDAY-BOOK. — Bien des siècles se sont écoulés depuis que le célèbre livre connu sous le nom de *Domesday-Book* a été compilé. Jusqu'à notre temps aucune œuvre du même genre n'avait été entreprise. Enfin, après un travail de trois ou quatre ans le Local government Board vient de publier un nouveau Domesday-Book sous le titre de : *Rapport sur les propriétaires fonciers de l'Angleterre et du pays de Galles, non compris la métropole.* Cet ouvrage forme deux volumes in-4°, imprimés en petit texte, et contient en tout 1,800 pages. Voici, d'après le *Journal officiel,* auquel nous empruntons ces détails, à quelle occasion cette publication a été entreprise. A la séance de la chambre des lords du 19 février 1872, sur une interpellation de lord Derby, le vicomte Halifax, lord du sceau privé, déclara que son attention avait été appelée sur les assertions produites dans les journaux et les réunions publiques relativement au nombre extraordinairement restreint des propriétaires fonciers en Angleterre. Nous devrions savoir, a-t-il dit, quel est leur nombre exact et il n'y aurait aucune difficulté à obtenir cette information. En effet, le noble lord tenait à la main le relevé d'une paroisse donnant le nom de chaque propriétaire, l'indication de sa propriété foncière, sa superficie et l'évaluation de son revenu. De semblables rapports existant pour toutes les paroisses de l'Angleterre, il était très-désirable qu'un rapport général fût préparé, dans lequel on donnerait la liste de tous les propriétaires de terres avec l'indication de leur propriété toutes les fois qu'elle serait au moins d'un acre. Quant aux propriétaires possédant moins d'un acre il suffirait de constater quel était leur nombre dans chaque comté. C'est ce relevé général qui a été entrepris et qui est aujourd'hui terminé ; il forme les deux volumes dont nous venons de parler, et comprend : 1° le nom du propriétaire ; 2° son adresse ; 3° l'étendue de sa terre ; 4° l'estimation de son revenu ; enfin il est divisé par comté. Le total nous donne 972.836 propriétaires, dont 703,289 possédant moins d'un acre,

et 269,547 possédant plus d'un acre ; c'est parmi les propriétaires une proportion de 72,3 p. 100 possédant moins d'un acre, et de 27,7 p. 100 possédant davantage.

Le Droit de marque au moyen age. — L'Académie des inscriptions et belles-letttres avait accordé une mention honorable, dans le concours des antiquités nationales de 1867, à la thèse que M. René de Mas-Latrie avait présentée aux examens de l'École des Chartes sur le droit de marque ou droit de représailles au moyen âge. Encouragé par ce succès, le jeune érudit a pensé que son travail, accueilli déjà dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, pouvait être utilement publié de nouveau (*Du droit de marque ou droit de représailles au moyen âge, suivi de pièces justificatives*, nouvelle édition. Paris, Baur, 1875, in-8 de 123 p.). Sans chercher, nous dit-il, à l'étendre en-dehors du bassin de la Méditerranée, il a fait de son mieux pour l'améliorer. Il a trouvé, pour cela, des facilités toutes particulières dans une mission qui lui avait été confiée par le ministère de l'Intérieur pour étudier en Italie l'organisation des archives de notaires : il a ainsi pu revoir et compléter les pièces justificatives originales qu'il avait déjà eu l'occasion de recueillir au-delà des Alpes. Il n'a pas manqué non plus de revoir attentivement les collections de la Bibliothèque nationale et des archives nationales, ce qui lui a procuré la découverte de diverses pièces intéressantes. Quelques chapitres ont été développés ; dans quelques autres, les renseignements ont été donnés avec plus de précision ; en un mot, les observations de M. de Mas-Latrie ont, dans leur ensemble, beaucoup gagné à ces nouvelles recherches, et son mémoire est maintenant irréprochable. Disons, pour ceux qui ne connaissent pas encore cette étude sous sa forme définitive, que l'avertissement, la discussion et les conclusions occupent les cinquante-six premières pages de la brochure, et que les pièces justificatives sont au nombre de vingt-deux, lesquelles s'étendent du 21 février 1246 au 17 mars 1467. M. R. de Mas-Latrie, en prouvant si bien que le droit de marque ou de représailles fut, au moyen âge et dès le commencement du quatorzième siècle, réglementé à peu près partout et soumis à une procédure internationale définie et régulière, et en éclaircissant ainsi une des pages les plus obscures de l'histoire du droit maritime, s'est montré digne d'un nom depuis longtemps cher à l'érudition. — T. de L.

La Bibliografia siciliana. — Nous avons déjà parlé de cette très-importante publication (*Bibliografia siciliana* de M. Giuseppe M. Mira), qui est tout à la fois un dictionnaire bibliographique, un dictionnaire biographique, dans lesquels on trouve des renseignements non-seulement sur les œuvres imprimées ou inédites, antiques ou modernes, d'auteurs siciliens, mais encore des détails sur tous les livres publiés n'importe dans quel pays et relatifs à la Sicile : et nous avions craint que cette entreprise, dont nous ne connnaissions que les premières livraisons, ne fût pas continuée, nous sommes rassurés sur son destin, puisque nous venons de recevoir les fascicules

M. le docteur Carteron et la Bibliothèque de Troyes. — La ville de Troyes possède une de nos plus riches bibliothèques de province. Son catalogue de manuscrits, imprimé depuis longtemps, suffit pour en faire foi, et le fait s'explique quand on sait que son fonds principal vient de l'abbaye de Clairvaux où avaient passés les trésors amassés par les Bouhier. On se souvient, du reste, que ses richesses ont tenté plus d'un amateur indélicat. Une nouvelle série de collections vient de prendre place sur ses rayons Ce sont celles auxquelles a consacré une grande partie de sa vie un enfant de Troyes, M. le docteur Carteron, mort en 1866. Sa fille, Mme Léon Pigeotte, don-

nant un exemple que nous aimons à citer, n'a pas cru pouvoir mieux entrer dans les intentions de son père qu'en assurant la conservation de toutes les pièces laborieusement et amoureusement réunies par leur incorporation dans la bibliothèque de Troyes. Une partie a été cédée à très-bas prix et l'autre très-libéralement offerte, et ce qui ajoute au mérite de cette générosité, c'est que M. Léon Pigeotte a rédigé avec un soin tout filial le *Catalogue d'ouvrages et pièces concernant Troyes, la Champagne méridionale et le département de l'Aube provenant du cabinet du docteur François Carteron et appartenant à la bibliothèque de Troyes* (Troyes, Bertrand-Hu, 1875, in-8 de XI-384 p.), comme il avait déjà publié en 1869 le *Catalogue des documents concernant l'histoire de la médecine à Troyes, provenant du cabinet de M. F. Carteron.* Tout n'est pas également important dans cette énumération qui ne compte pas moins de 2,618 numéros : il y a bien des pièces anciennes, mais il en est beaucoup qui tirent leur importance moins d'elles-mêmes que de l'ensemble dont elles font partie. La partie la plus curieuse et la plus importante est relative à l'époque de la Révolution et à l'histoire ecclésiastique du diocèse de Troyes. Il y a un très-grand nombre de mandements, beaucoup de documents sur le jansénisme, des lettres de part. M. Carteron n'avait rien rejeté de ce qui pouvait intéresser l'histoire de son pays. M. Pigeotte nous permettra de signaler une erreur qui s'est glissée dans la table. Il y est question des écoles des frères de la *doctrine chrétienne,* et les renvois visent des pièces concernant les frères des *écoles chrétiennes.*

La Querelle des bouffons. — M. Aug. P. Malassis a eu la bonne fortune de découvrir sur un quai, confondu avec des bouquins sans valeur, un recueil de divers opuscules relatifs aux querelles survenues vers 1750 entre les amateurs de la musique italienne et les partisans de la musique française (*La Querelle des Bouffons*, Paris, J. Baur, 1875, in-8° tiré à 100 exemplaires). Ce qui donne à ce recueil un prix tout particulier, c'est qu'il avait été formé par Jean-Jacques Rousseau, qui y a apposé sa signature et qui a consigné diverses notes sur les marges. On y trouve, entre autres, choses la clef d'un opuscule de Grimm qui fit quelque bruit à l'époque de sa publication : *Le petit Prophète de Brœmischbroda ;* une brochure que le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier attribuait également à Grimm, est restituée à son véritable auteur, Diderot.

M. A. P. Malassis profite de l'occasion pour examiner ce qu'est devenue la bibliothèque que Rousseau avait formée ; elle se composait d'un millier de volumes presque tous fort ordinaires ; leur propriétaire, s'en dégoûtant, finit par les céder, moyennant une rente viagère, à Louis Dutens, qui habitait l'Angleterre. Il est donc très-rare de trouver en France des volumes accompagnés de la signature ou de notes autographes de Jean-Jacques. M. Malassis n'en connaît que quatre, parmi lesquels figurent un traité de trigonométrie et cette édition latine de l'*Imitation* que M. Tenant de Latour a fait connaître et qui, à sa vente, fut acquise au prix de 376 francs, pour Mgr le duc d'Aumale. Donnons-nous le plaisir d'augmenter cette liste bien courte en indiquant un volume qui s'est montré à la vente Aimé Martin, faite en novembre 1847 par le libraire Techener (n° 302 du catalogue, p. 50) : *Dissertation sur la musique moderne.* Paris, 1743, édition originale, avec une longue note de la main de Rousseau, adjugé à 76 francs.

Palestine inconnue. — Lors du congrès international de géographie qui a eu lieu à Paris en août 1875, nous avons noté ici même (t. XIV, p. 267-272) la part vraiment scientifique prise à l'exposition de ce congrès par l'ancien chancelier du consulat de France à Jérusalem. Ce jeune orientaliste a profité

d'un assez long séjour en Palestine, pour opérer des fouilles sur divers points de la Terre-Sainte, et il a été assez heureux pour découvrir une foule d'objets du plus haut intérêt archéologique et historique, tels que des inscriptions en diverses langues, en hébreu, en grec, en latin, des ossuaires, des vases funéraires, des sarcophages, etc. Les principaux résultats de ces fouilles, entreprises sous les auspices d'une société anglaise d'archéologie biblique, ont été provisoirement dessinés ou photographiés, et ont figuré à la section de l'exposition géographique représentée par l'Angleterre. Une simple légende tracée à la main, devait expliquer aux visiteurs quels étaient les objets ainsi reproduits, où ils avaient été trouvés et à quelle époque ils se rapportaient. La réunion de ces planches pouvait former un bel album, révélant ainsi au grand jour bien des détails enfouis jusqu'à ce jour sous le sol de la Terre-Sainte. De là vient le titre adopté par l'auteur de : *Palestine inconnue*, devant résumer une conférence faite à Londres, sur lesdites découvertes, en présence des membres de ladite Société (*La Palestine inconnue*, par Ch. Clermont-Ganneau ; lecture faite à l'institution royale de la Grande-Bretagne, Meeting du *Palestine exploration Fund*. Paris, Leroux, 1876, in-16 de 69 p.) Si le petit volume que nous avons sous les yeux était enrichi de gravures ou de dessins, reproduisant les objets décrits, rien ne manquerait à l'édification des lecteurs ; et nous pourrions aisément partager le plaisir qu'ont éprouvé les auditeurs anglais, lorsqu'ils ont entendu la description des vues et photographies placées sous leurs yeux. Tel qu'il est cependant, ce travail nous offre un bon résumé, non-seulement de l'état des découvertes déjà accomplies, mais encore de ce qui reste à faire, des mœurs locales et de la conduite que le pionnier doit tenir. Du reste, l'auteur nous promet pour une époque prochaine, le développement de toutes ces questions dans un volume intitulé : *Recherches archéologiques en Palestine*, de 1866 à 1874. Nous lui retournerons le pressant appel qu'il adressait à son auditoire, en disant : Hâtez-vous de terminer la grande tâche dont vous avez pris le noble souci et de poursuivre votre laborieuse enquête. — M^se S.

Etudes économiques sur l'Alsace. — Nous signalons à l'attention des numismatistes et surtout à celle des économistes, l'apparition du premier volume d'un ouvrage que publie M. l'abbé C. A. Hanauer, professeur au collége libre de la Chapelle (Haut-Rhin). M. Hanauer est bien connu par les excellents travaux qu'il a déjà publiés et qui ont porté une vive lumière sur plusieurs points de l'histoire et du droit en Alsace. En abordant ses *Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne* (Paris, Durand et Pedone-Lauriel, in-8), le savant ecclésiastique s'adresse aux amateurs des anciennes monnaies de l'Est, et il traite cette question dans le cadre le plus large, puisqu'il cherche à retrouver la valeur des monnaies, l'appréciation du prix du denier, du taux des salaires et des amendes, enfin tout ce qui peut servir à comparer l'état financier des siècles passés avec l'état actuel. Nous examinerons dans un article spécial les résultats obtenus par M. Hanauer ; nous chercherons à voir si, sur ces questions délicates et considérées jusqu'ici comme le plus souvent insolubles, il a trouvé toujours le mot de l'énigme, mais dès à présent nous devons annoncer l'apparition du 1er volume, consacré aux *monnaies ;* le second volume, qui ne se fera pas attendre, traitera des *Denrées et des salaires* depuis le quatorzième siècle jusqu'à nos jours. Nous reviendrons sur cette importante publication quand elle aura paru.

Fouilles sépulcrales de la Marne. — M. Morel, de la Société française d'archéologie, a publié les deux premières livraisons de l'ouvrage entrepris par lui sous le titre de *Publications illustrées des cimetières de la Marne*. (On

souscrit à l'ouvrage chez Honoré Champion, au prix de 6 francs la livraison.) Le département de la Marne fait partie d'une région dans laquelle de nombreuses sépultures, depuis les temps les plus reculés de l'histoire de la Gaule jusqu'à l'époque franque, révèlent des découvertes du plus haut intérêt archéologique. M. Morel a résolu, de donner un album dans lequel seront dessinés les objets les plus intéressants provenant de ses fouilles ; et, ce qui est le plus important, de représenter exactement la place occupée par chaque objet dans les tombes. Ces inventaires archéologiques sont d'une sérieuse utilité et donnent le moyen le plus sûr de dater des objets pour lesquels, souvent, on n'a pas de terme de comparaison. Longtemps on a eu à déplorer l'inintelligente curiosité avec laquelle les fouilles étaient faites ; aujourd'hui on recueille avec le même soin un fragment de vase, un mince objet de fer, et la science en profite et marche en avant. M. Morel fera paraître ultérieurement une introduction dans laquelle il compte indiquer la marche à suivre dans les explorations archéologiques.

La Correspondance de Frédéric II. — Il est question, à Berlin, de publier la *Correspondance politique de Frédéric II*. Ce projet avait déjà été mis en avant, vers 1869, par le directeur des archives royales d'alors ; mais il avait dû être abandonné, à cause des événements. L'an dernier, on a renouvelé la proposition, qui a été portée devant l'Académie des sciences de Berlin, avec prière qu'elle se chargeât de l'entreprise. Le directeur actuel des archives vient, à son tour, d'en saisir l'Académie, à laquelle il a présenté un rapport détaillé, où il indique l'abondance des matériaux où l'on aura à puiser. Même après avoir élagué toutes les pièces qui n'ont point d'importance historique, il ne faudra pas moins de trente volumes pour cette collection de lettres, qui ne peut manquer de présenter un vif intérêt

L'Académie l'a compris ainsi ; en conséquence, elle aurait, s'il faut en croire la *Gazette nationale*, résolu de prendre l'affaire en main, et de nommer une commission chargée de la direction et de l'exécution du travail. Ce travail commencera dès que le ministère de l'instruction publique aura autorisé l'appropriation des fonds assignés par l'Académie et que l'empereur aura permis de se servir des archives intimes ; un jeune archiviste sera chargé de la rédaction proprement dite. Une fois les travaux préparatoires achevés, on espère être en mesure de faire paraître deux volumes par an de cette volumineuse correspondance. (*Journal officiel.*)

La Presse italienne. — La *Gazzetta d'Italia* publie une courte statistique des journaux italiens. Leur nombre, augmenté de quelques-uns en 1875 et au commencement de 1876, était à la fin de 1874 de 906, dont 396 politiques, 31 administratifs, 44 religieux, 84 industriels et commerciaux, 59 agricoles, 113 artistiques et littéraires, 82 scientifiques, 11 judiciaires, 6 illustrés, 22 journaux de théâtre, 5 de musique, 30 humouristiques, 17 journaux d'éducation, de pédagogie ou d'instruction spéciale, 6 de médecine.

Le Catalogue Giustiniani. — Il est bien rare de voir passer aux archives une bibliothèque particulière ne comprenant pas moins de 14,333 numéros. Né à Imola en 1807, Giustiniani, après avoir parcouru diverses régions du nord de l'Europe, se fixa à Saint-Pétersbourg : « il se livra alors à sa manie de bibliophile qui se développa au point qu'elle devint une passion. Son unique délassement était de se mettre à la recherche d'ouvrages rares et anciens pour se former une bibliothèque nombreuse et choisie. » Le catalogue dont il s'agit (*Catalogue des livres rares et précieux composant la bibliothèque de feu*

M. Giustiniani, improvisateur et lecteur de la langue italienne, à Saint-Pétersbourg, St-Pétersbourg, W, Grimm, in-8 de 5 fts et 624 p.) est partagé en diverses sections, et l'ordre alphabétique recommence à chacune d'elles. Les ouvrages en langue française y dominent; ensuite viennent ceux en italien; quelques-uns en allemand. Il n'y a d'ailleurs, dans ces légions de volumes, que bien peu d'ouvrages d'une grande rareté. Nous indiquerons trois anciennes éditions de l'*Orlando furioso,* 1553, 1556 et 1559; l'*Isolario* de Bordone, imprimé à Venise, en 1528, etc. Il serait facile de relever dans ce catalogue diverses erreurs de classement : le *Traité du sublime* de Longin, par exemple, placé parmi les ouvrages relatifs aux beaux-arts, mais ces détails ont trop peu d'importance pour qu on s'y arrête.

La Chronique de Hans Fründ. — Hans Fründ, annaliste officiel (*Landschreiber*) de Schwyz, entre 1437 et 1453, puis greffier de Lucerne, sa ville natale, jusqu'en 1469, année de sa mort, a laissé une *Chronique* dont la partie relative aux guerres civiles de son temps est de la plus haute valeur. Par son emploi et ses relations, Hans Fründ a eu connaissance d'un grand nombre de détails ; une foule de documents officiels lui ont été communiqués ; il en donne le texte. M. C Kind, archiviste cantonal de Coire, chargé par la Société historique de Suisse d'éditer cette source précieuse, vient de la faire paraître à Bâle, chez F. Schneider, en un volume grand in-8 de 305 pages, avec une introduction de quarante-trois pages. — J.-A. B.

— *Natur und Offenbarung* est une revue catholique consacrée à l'étude des sciences naturelles. Depuis plus de vingt ans qu'elle existe, ses travaux lui ont acquis un rang distingué parmi les publications de ce genre. C'est donc rendre service au public savant que de faciliter, par une table d'ensemble, les recherches dans une collection déjà volumineuse. Notre collaborateur le R. P. Kuncze, de l'ordre de Saint-Benoît, professeur d'histoire naturelle et bibliothécaire au Mont-Sacré de Pannonie, près Raab, a entrepris ce travail. Il vient d'en publier la première partie, comprenant les dix premières années de la *Revue* (1855-1864) (*Repertorium zur Monatschrift Natur und Offenbarung,* von Leo Ferd. Kuncze, O. S. B., professor der Naturgeschichte und Bibliothekar im Erzstifte Martinsberg, bei Raab. 1 Band : für die Jahrgänge I-X. Raab, 1855, gedruckt bei Victor Sauervein, 1875 in-8 de viii-227 p.) ; la seconde, portant sur les tomes XI à XX, paraîtra vers la fin de 1876. Cette table est divisée en cinq parties : index alphabétique des matières (p. 1-205) ; liste des travaux par noms d'auteurs (p. 206-210) ; liste des citations (p. 211-215) ; illustrations (p 216-224) ; table des matières par sections (p. 225-227). — J.-A. B.

— Notre collaborateur, M. Tamizey de Larroque a publié, dans la *Revue de Gascogne* (janvier) deux intéressants documents inédits. Le premier est un chaleureux plaidoyer d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qui, dans une lettre à Catherine de Médicis, se plaint des efforts que font ses ennemis pour le « ruiner de réputation et d'honneur » et envoie vers le Roi et la Reine son cousin, le célèbre cardinal d'Armagnac : « Je l'ai prié, Madame, s'en allant devers le roy et vous, ainsi qu'il fera dedans ung jour ou deulx, pour vous baiser les mains et satisfaire à l'obligation de mon obéissnce et servitude. » Cette lettre est datée de Mussidan, le neuvième jour d'octobre 1560. — Le second document est une lettre de Henry de Sallette, évêque de Lescar, au chancelier Séguier, auquel il recommande M. de Casaux. On sait que l'évêque de Lescar écrivit contre les calvinistes des ouvrages aujourd'hui bien oubliés, mais qui eurent, à leur époque, un grand retentissement.

— Notre collaborateur, M. Auguste Longnon, prépare une nouvelle édi-

tion, entièrement refondue et augmentée de renseignements inédits, de son étude si intéressante sur *François Villon*.

— L'Association de Saint-François de Sales a reçu, en 1875, 576,433 francs; 66,594 francs de plus qu'en 1874. Sur cette somme, 107,581 francs ont été employés en dons de livres, bibliothèques et objets de missions.

— Le chiffre de vente des almanachs de la Société de Saint-Vincent de Paul a été, pour 1876, de 353,000 exemplaires; c'est 60,000 exemplaires de plus que l'année précédente. L'*Almanach de l'atelier* figure dans ce nombre pour 185,000; l'*Almanach du laboureur*, pour 140,000; le *Coin du feu*, pour 28,000.

— M. l'abbé Desilve vient de publier sous ce titre : *Hucbaldi, Elnonensis monachi, de Laude Calvorum carmen mirabile*, un poëme *à la louange des chauves*, offert par Hucbald à Charles-le-Chauve, et qui se compose de cent trente-six vers dont tous les mots commencent par C. Ce poëme a été maintes fois réimprimé, mais aucun des éditeurs n'avait jusqu'ici consulté le manuscrit le plus ancien, écrit à Saint-Amand un siècle environ après la mort d'Hucbald, et conservé à la bibliothèque de Valenciennes. M. Desilve nous donne donc une édition plus correcte, accompagnée d'une traduction française et précédée d'une savante introduction.

— *Ce sont les chroniques de Languedoc colligées par Louis de la Pijardière garde des archives de l'ancienne Province, etc. etc. On les vend dans les bonnes villes de Languedoc en la boutique des libraires de renom, avec privilége :* tel est le titre fantaisiste et grotesque que M. Louis de la Pijardière, connu jadis sous le nom de Louis Lacour envoie aux abonnés des *Chroniques du Languedoc* pour servir de couverture aux volumes de cette publication ; le tout est en lettres gothiques avec majuscules ornées comme dans les manuscrits du moyen âge. Où l'archaïsme va-t-il se nicher ?

— La *Revue historique, nobiliaire et biographique* a publié (décembre 1875) une lettre inédite du cardinal de Richelieu à M. de Saint-Georges, gouverneur du Pont de l'Arche. Cette lettre, datée de Rueil, le 26 août 1630 est un mandat d'arrêt contre le sieur de Saucourt accusé d'avoir livré à l'ennemi la ville de Corbie.

— Le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Vaast* d'Arras, rédigé au douzième siècle par Guimann, vient d'être publié, pour la première fois, au nom de l'Académie d'Arras, par M. le chanoine Van Drival, nous reviendrons sur cette importante publication, qui est de la plus grande importance pour l'histoire du moyen âge.

— M. Jules Baux publie, dans la *Revue de la Société littéraire historique et archéologique de l'Ain*, la correspondance inédite de Samuel Guichenon, avec les savants de son temps. La bibliothèque de la faculté de Montpellier possède 34 volumes in-f° de ses manuscrits. Sa correspondance forme un volume inédit à la bibliothèque de l'Institut.

— Nous signalons à ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art l'important travail de M. C. de Linas, publié dans la *Revue de l'art chrétien*, sur les *Origines de l'orfévrerie cloisonnée* Sept articles ont déjà paru et l'étude n'est pas encore terminée.

— Dans le numéro de septembre-octobre de la même *Revue* se trouve un article assez court de M. Elie Petit, intitulé : *D'un prétendu manuscrit de 1406 contenant divers fragments de l'Imitation de Jésus-Christ*. On n'a pas oublié les remarquables articles de M. Arthur Loth, publiés dans la *Revue des questions historiques*. M. Elie Petit vient contredire l'opinion de M. Loth, en soutenant que la date de 1406 donnée au manuscrit n'est pas exacte. Nous croyons savoir que M. Loth n'a pas dit son dernier mot sur la question, et il

aura sans doute une occasion prochaine de discuter la thèse soutenue dans la *Revue de l'art chrétien.*

— M. Curteis vient de publier une *History of the Roman Empire,* qui s'étend depuis la mort de Théodose le Grand jusqu'au couronnement de Charlemagne, et offre la substance d'un cours fait à l'École de Shelborne. C'est comme un pont jeté sur l'intervalle qui sépare l'histoire ancienne de la moderne. De bonnes cartes accompagnent ce volume, qui fait partie d'une collection de manuels historiques destinés aux écoles supérieures et que publie M. Browning à Éton.

— Edmond Burke occupe un rang des plus distingués comme orateur et comme écrivain, mais un certain nombre de ses écrits sont loin de présenter aujourd'hui un intérêt bien vif, et il se trouve bien peu de lecteurs disposés à aborder les 8 ou 12 volumes qu'offrent certaines éditions de ses œuvres complètes. C'est ce qu'a compris un *fellow of the University of Oxford,* M. J. T. Payne, et les *Œuvres choisies* de Burke qu'il a mises au jour sont précédées d'une introduction judicieuse.

— Le *Master of the Rolls* (titre correspondant à celui de directeur général des archives) de la Grande-Bretagne, vient d'ajouter trois nouveaux volumes à la collection déjà nombreuse des documents historiques publiés aux frais de l'État; l'un est un inventaire de pièces relatives à l'Irlande en 1608, 1609 et 1610; l'autre forme la troisième partie du livre noir de l'Amirauté; le dernier est le 5e volume du *Polychronicon,* de Ranulphe Higden, avec une traduction anglaise.

— On ne connaît guère en France le nom de Sydney Dobell. Né en 1824, il fit paraître en 1850 et en 1853, deux poëmes, *the Roman* et *Balder,* suivis plus tard de deux volumes de sonnets qui se rapportent surtout à la guerre de Crimée, opération militaire dont les autres sonneurs de sonnets se sont peu occupés. Les vers de Dobell sont loin d'être exempts de graves défauts, mais parfois de véritables beautés y jettent de l'éclat. Un de ses amis, M. John Nicoll, professeur de littérature anglaise à l'université de Glasgow, en a donné, en deux gros volumes, une édition trop complète, car elle renferme des morceaux sans valeur qu'il eût été préférable de laisser dans l'oubli; il y a du moins joint une notice biographique étendue et qui n'est par dépourvue d'intérêt.

— La librairie de Firmin-Didot vient de mettre en vente : *Les Drevet, (Pierre, Pierre-Imbert et Claude),* catalogue raisonné de leur Œuvre, précédé d'une introduction par M. Ambroise Firmin-Didot, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, orné du portrait inédit de P. Drevet, d'après H. Rigaud, gravé à l'eau-forte par P. Le Rat; in-8 raisin, de XLVIII et 136 pages, tiré à 660 exemplaires, dont 60 exemplaires sur papier Whatman (40 seulement seront mis dans le commerce), et 600 exemplaires sur papier vergé de Hollande.

La même librairie annonce comme étant en cours de publication les ouvrages posthumes suivants de M. Ambroise Firmin-Didot : *Thucydides,* texte et traduction française, 2e édition (le tome II paraîtra à la fin d'avril, le tome III et dernier, en juillet suivant); — *Catalogue raisonné des livres de la Bibliothèque de M. A. Firmin-Didot,* 2e livraison (suite et fin des analyses des *Romans de Chevalerie); — Portraits français. Catalogue raisonné des portraits gravés de l'école française faisant partie de la collection de M. A. Firmin-Didot,* 2 vol. in-8 (le tome Ier est terminé et le tome II, sous presse); — *Opuscules et Mélanges littéraires* (1 vol. in-8); — *Holbein et ses gravures sur bois* (1 vol. in-4, avec des fac-simile).

— M. Nourrisson, membre de l'Institut, qui a publié récemment dans la

Revue de France une étude fort remarquée sur *Bailly*, publiée séparément à un petit nombre d'exemplaires, prépare en ce moment un travail beaucoup plus étendu sur le même sujet.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Œuvres pastorales de Mgr Darboy* (2 vol. in-8, Le Clere). — *L'Eucharistie, traité dogmatique, philosophique et moral*, par le R. P. Albert Fermé (in-12, Bray et Retaux). — *Œuvres complètes de J. de La Bruyère*, par A. Chassang (2 vol. in-8, Garnier). — *Manuel des blessés et malades de la guerre*, par le comte de Riencourt (in-12, Dumaine). — *Journal humoristique d'un Médecin phthisique*, par le Dr X (in-18, G. Masson). — *La Séduction*, par Albert Millet (in-12, Cotillon). — *Les Utopies et les réalités de la question sociale*, par X. Roux (in-12, Albanel). — *Seconde lettre à M. Minghetti sur la nouvelle loi militaire italienne, et ses conséquences pour le clergé*, par Mgr l'évêque d'Orléans, membre du Sénat (in-8, Douniol) — *Questions concernant la nationalité des habitants de l'Alsace-Lorraine*, par M. Robinet de Cléry (in-8, A. Cotillon). — *La Sépulture au point de vue du droit et de la loi*, par Maurice André (in-8, A Picard). — *Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile*. Tome II (in-8, librairie des Bibliophiles). — *Marie Stuart, son procès et son exécution*, par R. Chantelauze (in-8, Plon).— *Histoire de Marie Stuart, reine de France et d'Écosse*, par G. A. Petit (2 vol. in-8, Blond et Barral). — *Vie de Henri IV*, par M. de Lescure (in-18, Hachette). — *Jeanne d'Arc*, par Marius Sepet (*Bibl. à 25 cent.* de la Soc. bibliogr.).— *Les Soirées fantastiques de l'artilleur Baruch*, par A. Sallières (in-18, Plon). — *La Hollande pittoresque : Les Frontières menacées*, voyage dans les provinces de Frise, Groningue, Drente, Over Yssel, Gueldres et Limbourg, par Henry Havard (in-18 ill., Plon). — *Voyage de la Haute-Égypte*. Observations sur les arts égyptien et arabe, par M. Charles Blanc, membre de l'Institut (gr. in-8 avec dessins, Loonis). — *La Révolution de Thermidor : Robespierre et le Comité de salut public en l'an II*, par Ch. d'Héricault (fort vol. in-8, Didier). — *Nouveau système du monde*, par Eugène Lavaux (in-8, Gauthier-Villars). — *Le Monde terrestre*, par Ch. Vogel. 1re livraison (in-8, Reinwald). — *Le Portugal historique, commercial et industriel*, par L. de la Saigne (gr. in-8, A. Lévy). — *En pays lointains*, par X. Marmier (in-18, Hachette). — *Le Monde américain*, par L. Simonin (in-18, Hachette). — *Chroniques parisiennes*, par C. A. Sainte-Beuve (gr. in-18, Calmann-Lévy). — *Antoine Loisel et son temps*, par A. Demasure (in-8, Thorin). — *Scènes villageoises*, par Eug. Muller (in-12, Baltenweck). — *Fabienne et son père*, par Mme Bourdon (in-8, Allard). — *Le long de la vie*, par Mme A. M. Blanchecotte (in-18, Didier). — *Eugène Laurent*, par J. d'Arsac (in-12, Plon). — *Le Poème de la jeunesse*, par F. Franck (in-18, C. Levy). — *Le Sergent d'Armagnac, le Ressuscité*, par A. Fiévée (in-18, Plon). — *Le Capitaine aux mains rouges*, par R. de Navery (in-18, Le Clere). — *La Coupe*, par George Sand (gr in-18, Calmann-Lévy). — *L'Évangile devant la raison* par Auguste Nicolas (in-8). — *Souvenirs du régiment des zouaves pontificaux*. Notes et récits réunis par de Charrette (Mame). VISENOT.

ERRATA. — Dans la livraison de février (p. 182), sous la rubrique *Massachusetts*, on lit : « *Haroad Universal Library* » au lieu de : « *Harvard University Library*, » c'est-à-dire l'université Harvard, la plus ancienne aux États-Unis.

Dans la livraison de mars (p. 287) ; à l'article *Le Pays de Cocagne*, il y a : « En portugais c'est le *pair* de cucanha, il fallait *paiz*.

Dans la même livraison (p. 166, ligne 40), il faut lire *de Coux* au lieu de *de Caux*.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Rostoptchine et Panine.— Dans quelle année (de 1820 à 1830) et dans quel journal a été publiée la correspondance du comte Rostoptchine avec le comte Panine? X.

Sur le baron de Laugnac, le chef des Quarante-Cinq. 1. — Quel était son prénom? Beaucoup l'appellent *Honorat* ou *Honoré*. Est-ce bien cela?

2. — Comment s'appelaient son père et sa mère? Son grand-père et sa grand'mère? Si j'en crois des renseignements tirés de divers papiers de famille, il aurait été fils cadet de François Ier de Montpezat, seigneur de Laugnac, et de Nicole de Livron, fille de François de Livron, seigneur de Bourbonne et de Bonne du Châtelet, et il aurait été institué héritier universel de son frère aîné, François II de Montpezat, par un testament du 16 juin 1589. Mais les généalogistes ne connaissent bien ni le père ni la mère de François Ier de Montpezat, les uns le faisant fils d'Alain de Montpezat, auquel les autres n'attribuent que deux filles. J'ai proposé (*Documents inédits relatifs à l'histoire de l'Agenais*, in-8, 1874, p. 127, note 2) de donner pour père à François Ier de Montpezat un certain Arnaud de Montpezat dont j'ai trouvé le testament (1542) dans les archives du château de Xaintrailles. Cette hypothèse s'accorde-t-elle avec les documents imprimés ou manuscrits que l'on pourrait connaître?

3. — Quel rôle joua le baron de Laugnac dans l'assassinat du duc de Guise? Y prit-il une part active, comme quelques-uns l'ont écrit, ou ne fut-il que le *spectateur de la tragédie*, comme d'autres l'ont assuré?

4. — Que faut-il penser de ce récit de Scipion du Pleix (*Histoire de Henri III*, in-fol., p. 181)? « Laugnac n'étant point de ceux que le roi avait choisis, aussi ne le frappa-t-il pas, quoiqu'il fût particulièrement son ennemi : toutefois, il s'était bien offert à Sa Majesté pour l'attaquer homme à homme; mais le roi jugea qu'il y aurait en cela autant de hasard que de générosité, et ne lui voulut pas permettre. » Bayle (*Dictionnaire critique*, article *Lognac*) dit, au sujet de la présente citation : « Je n'ai lu cette dernière circonstance dans aucun autre historien, et c'est à Crillon que l'on attribue constamment d'avoir offert à Henri III de le défaire du duc de Guise par un duel. Davila raconte que Crillon ayant fait cette offre, en refusant la commission de faire tuer le duc, laissa ce monarque dans une extrême perplexité, qui dura jusqu'à ce que Lognac lui eut promis de faire faire l'exécution. »

5. — Le baron de Laugnac fut-il chassé de la cour par Henri III pour lui avoir demandé « une place de sûre retraite, à cause de l'inimitié que la maison de Guise lui portait? » — C'est la version de Pierre Victor Cayet (*Chronologie novenaire*), — ou le roi lui accorda-t-il, en 1588, un gouvernement (*celui d'Anjou et Touraine*), afin d'éloigner de la cour un ancien favori qui avait cessé de lui plaire? — C'est la version de Pasquier (*Lettres*, livre XIII, t. II, p. 67).

6. — Le baron de Laugnac — qui, en ce cas, n'aurait pas été disgrâcié, ou qui, du moins ne l'aurait pas été longtemps, — assista-t-il à la mort de Henri III? Est-ce lui, dont le nom a été coupé en deux par une malencontreuse virgule (*Mompesacus Loniacus*) dans le texte de J. A. de Thou (lib. XCVI, p. 300), qui, avec Jean de Levis-Mirepoix, renversa Jacques Clément et le cribla de coups d'épée? Est-ce lui qui, selon Davila, lequel aussi le divise en deux personnages (livre X, p. 586), jeta le corps du moine assassin par la fenêtre?

7. — Cayet a-t-il été bien informé quand il a raconté que Laugnac, s'étant retiré en Guyenne, y fut tué peu de temps après d'un coup de pistolet, « ainsi qu'il sortait de son château pour aller à la chasse, par un gentilhomme, sien voisin, contre qui il avait querelle? » D'autres contemporains ont-ils parlé de cet événement et en ont-ils précisé les détails? Sait-on, par exemple, le nom du meurtrier, la date exacte du meurtre?

8. — Est-ce le fils ou le petit-fils de notre Laugnac (leurs prénoms, s'il vous plaît? qui figure dans ce passage

de l'*Usage des duels* (1617, in-8) de Vital d'Audiguier (p. 439)? « Si c'est Loignac [qui, en 1585, se montra si barbare à l'égard d'un de ses adversaires, à l'occasion du duel du baron de Biron, fils du maréchal Armand de Gontaud, et de Carency, fils du comte de la Vauguyon], il en a été puni en ses successeurs, car les derniers Loignacs, père et fils, ont été tous deux tués en duel, depuis quatre ou cinq ans, l'un en Rouergue par le baron de Mègelas, et l'autre ici, auprès de Bicêtre, par le baron de Rabat, etc. » Tout n'est pas exact dans le récit. V. d'Audiguier se trompe, par exemple, quand il appelle ses deux victimes *les derniers Loignacs*. Loin de s'éteindre dès les premières années du règne de Louis XIII, Charles de Montpezat, seigneur et comte de Laugnac, dit fils d'Honorat de Laugnac, se maria, le 8 mars 1618, avec Serène de Durfort, et ses descendants se perpétuèrent en Agenais jusqu'à la fin du XVIIe siècle, un autre Charles de Montpezat, comte de Laugnac, petit-fils du premier, étant mort le 20 décembre 1695 et n'ayant laissé de son mariage avec Gilberte Charlotte-Françoise de Monestey-Chazeron, qu'une fille, Marie-Charlotte de Montpezat, morte à l'âge de 6 ans, en 1700. T. DE L.

La Landru. — Dans la sixième lettre écrite par La Fontaine à sa femme, pendant son voyage en Limousin, il fait, à propos de la ville de Poitiers, non loin de laquelle il passe, ces deux couplets. Ce qu'il regrette, dit-il :

Ce n'est ni la Pierre-Levée
Ni le rocher Passe-Lourdin ;
Pour vous en dire ma pensée,
Je les ai laissés sans chagrin ;
Et quant à cet autre cousin,
Mon âme en est fort consolée ;
Mais je voudrois bien avoir vu
La Landru.

Toutefois, ayant le cœur tendre,
Je suis certain que Cupidon
N'eût jamais manqué de me prendre,
S'il m'eût tendu cet hameçon ;
Et puis me voilà beau garçon,
Car au départ il se faut pendre ;
Je serois fâché d'avoir vu
La Landru.

Qu'est-ce que La Landru ? Y a-t-il quelque tradition, quelque locution poitevine pouvant servir à l'explication de ce mot. V. F.

Education des jeunes enfants. — Un père de famille, désirant s'occuper de l'éducation et de l'instruction à donner à ses enfants dès leur premier âge, aimerait à connaître les ouvrages qu'il pourrait consulter utilement pour se former à ces fonctions et acquérir l'esprit qu'il doit inculquer à ses élèves (âgés de 3 à 6 ans). X.

Poëme de saint Avite. — On demande d'indiquer les travaux qui ont pu être faits sur le poëme *de Creatione mundi* et *de Lapsu hominis* de saint Avite, évêque de Vienne : n'y a-t-il pas eu des thèses passées en Sorbone sur ce sujet? E.

Ouvrages sur l'hypothèque maritime. — On voudrait avoir la bibliographie complète des ouvrages, monographies, articles de journaux traitant en France la question de l'hypothèque maritime et l'indication des principaux ouvrages publiés sur ce sujet à l'étranger. Z.

—

RÉPONSES.

Ouvrages de Métallurgie (XVI, 286). — Peu de libraires de Paris publient des livres sur cette question. Cependant, Hachette a donné, à la fin de l'année dernière, un petit volume intéressant, intitulé : *Le fer, la fonte et l'acier*, par C. Delon, 1875, in-18. — Parmi les revues françaises, il n'y a guère que l'*Economiste français*, de M. P. Leroy-Beaulieu, qui s'occupe de ces matières. On trouve quelquefois aussi des renseignements sommaires dans le journal *La Houille*. — Signalons enfin un article récent, publié dans le *Contemporain* du 1er mars 1876, dans lequel M. G. Baguenault de Puchesse a résumé tout un ensemble d'informations sous ce titre : *La crise métallurgique et l'industrie française*. X.

Le Gérant, L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imp. Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DE QUELQUES TRAVAUX DE PHILOLOGIE ET D'ETHNOGRAPHIE

Le Kalévala, épopée finnoise, traduit sur l'original par M. Ch. E. de Ujfalvy de Mezoe Kœvesd, 1re livraison. Paris, Ernest Leroux, 1876, in-8 de 40 p. Prix : 2 fr. — *Eléments de grammaire magyare*, par M. Ch. E. de Ujfalvy. Paris, Leroux, 1875, in-8 de 130 p. Prix : 6 fr. — *Vocabulaire français-esquimau, dialecte des Tchiglits*, par le R. P. Petitot. Paris, E. Leroux, 1876, in-4 de 114 p. Prix : 50 fr. — *Dictionnaire de la langue déné-dindjié, dialectes Montagnais ou Chippewayan, Peaux-de Lièvre et Loucheux*, etc., par le R. P. Petitot. Paris, E. Leroux, 1876, gr. in-4 de LXXXVIII-367 p. avec planches. Prix : 80 fr. — *L'Origine touranienne des Américains Tupis Caribes et des anciens Égyptiens*, par M. le vicomte de Porto-Seguro. Vienne, 1876, in-8 de 158 p. — *The Etruscan language*, by M. Isaac Taylor. London, Trübner, 1876, in-12 de 24 p. — *Le Basque et les langues américaines*, étude comparative lue au congrès des américanistes, à Nancy, le 23 juillet 1875, par M. Julien Vinson. Paris, Maisonneuve, 1876, in-8, de 39 p. — *La Colonisation de la Russie et du Nord scandinave et leur plus ancien état de civilisation*, essai d'archéologie préhistorique comparative, discours prononcé à la Société des antiquaires du Nord, dans les séances du 21 mars et du 18 avril 1871, par M. Worsae. Nouvellement traduit en français par E. Beauvois. Paris, Maisonneuve, 1876, in-8 de 124 p. avec gravures.

La grande épopée finnoise du *Kalévala* a déjà, on le sait, été l'objet de plusieurs traductions dans la plupart des langues de l'Europe. Citons, pour la France, celle de M. Léouzon-le-Duc, et pour l'Allemagne, celle de M. Schiefner. La première, malheureusement, s'éloigne trop du texte finnois, dont elle constitue moins une traduction qu'une paraphrase élégante, mais peu fidèle. Quant à la seconde, elle est en vers, et, malgré l'habileté déployée par le poëte allemand, ne saurait donner une idée complète et précise de l'œuvre originale. Tel est le motif qui décida un savant hongrois, M. de Ujfalvy, professeur à l'École des langues orientales, à publier en français une traduction nouvelle, et, cette fois, aussi exacte que possible, de l'épopée septentrionale. Le premier chant a déjà paru dans les *Actes* de la Société philologique. Le lecteur y pourra admirer, tout à son aise, cette étrange poésie, ces récits cosmogoniques qui nous rappellent ceux des antiques races de la Chaldée et de l'Inde, et que récitent, aujourd'hui encore, à la façon des rhapsodes, les chantres ambulants de la Finlande.

— Nous devons au même érudit la première grammaire magyare-française qui ait été publiée. Le but que s'est proposé l'auteur est tout pratique : c'est de fournir à notre public un moyen court et facile de s'initier à la connaissance de la langue hongroise. Aussi M. de Ujfalvy a-t-il soigneusement laissé de côté les dissertations scientifiques, les recherches de pure linguistique, qui n'offrent guère d'intérêt que pour

les savants de profession. Somme toute, la publication de cet intéressant ouvrage ne sera pas un des moindres titres que M. de Ujfalvy se soit acquis à la reconnaissance de nos compatriotes. Cette reconnaissance serait plus grande encore, s'il voulait bien compléter son œuvre en joignant à la grammaire en question un bon dictionnaire français-magyar et magyar-français. Nous en possédons déjà un de cette espèce, mais qui laisse trop à désirer.

— De l'Europe orientale, nous allons passer d'un bond, si le lecteur veut bien le permettre, à l'Amérique du Nord. On a déploré longtemps, et avec raison, l'indifférence des linguistes relativement aux dialectes de tant de tribus sauvages, menacés de disparaître sans retour devant les progrès de la civilisation. Un grand progrès est, sur ce point, accompli, grâce à la générosité d'un jeune et savant voyageur, M. A. Pinard ; grâce aussi à l'activité infatigable de nos missionnaires. Le R. P. Petitot, l'apôtre des rives du Mackenzie, vient de faire paraître, dans la Bibliothèque de linguistique et d'ethnographie américaines, deux ouvrages d'une importance capitale, l'un est un vocabulaire esquimau-français ; le second, un dictionnaire de la langue des *Dénè-Dindjiés*. L'auteur consacre spécialement son premier travail au dialecte esquimau des Tchiglits, mais l'on n'y trouve pas moins dans l'introduction, qu'il qualifie de monographie, des remarques fort intéressantes sur la comparaison de cet idiome avec les patois congénères, tels que le groënlandais, le tchouktchis d'Asie et d'Amérique.

Ce qui frappera surtout la curiosité du lecteur, ce sont les passages relatifs aux croyances et traditions de toute la race esquimaude. L'auteur y expose les raisons qui lui paraissent militer en faveur d'une origine asiatique à attribuer à ces peuples. Nous ne demandons pas mieux, pour notre part, que de nous ranger à son avis. Qu'il nous soit permis, néanmoins, de faire quelques réserves. Au double point de vue de la langue et des traditions, la parenté des Esquimaux avec les autres races du Nouveau-Monde ne peut guère être contestée. Si donc, nous faisons venir les uns d'Asie, il faudra en agir de même à l'égard des derniers. Or, jusqu'à présent, aucune affinité bien caractérisée n'a été signalée entre les idiomes purement agglomérants de l'Extrême-Orient et les dialectes si éminemment polysynthétiques des Américains. Ne pourrait-on pas admettre simplement l'établissement en Sibérie de certaines tribus de race rouge, qui ensuite, seraient revenues dans leur pays natal, pour y donner naissance aux peuplades esquimaudes ? Plus on étudie la question de près, et plus on signale de vestiges du séjour de tribus américaines dans l'Extrême-Orient. Le type peau-rouge apparaît souvent d'une façon bien caractérisée au Japon, chez les Aïnas des Kouriles, les Ton-

gauses du sud de la Sibérie et surtout chez les *Yakouhes* des rives de la Léna, lesquels, cependant, parlent aujourd'hui un dialecte turk. Ajoutons que les collectionneurs japonais ont été parfois surpris de la ressemblance des instruments de pierre polie qu'ils trouvent dans les grottes de leur pays avec ceux dont se servent aujourd'hui encore les indigènes de la côte Est du Pacifique.

Quoi qu'il en soit, au reste, le plus important des travaux édités par le Père Petitot, c'est certainement celui qui concerne les dialectes dénnès; il débute par un mémoire sur les traditions de ces peuples, que suit une étude grammaticale assez détaillée. La majeure partie du livre est consacrée à un dictionnaire de trois des principaux dialectes parlés par cette race (le loucheux, le montagnais ou chippewayan et le peaux-de-lièvre). Grâce à ces savantes recherches, ces idiomes, encore peu connus, sont définitivement entrés dans le domaine de la philologie comparée.

— Nous voudrions pouvoir porter un jugement aussi favorable sur le livre de M. le vicomte de Porto-Seguro. Malheureusement, si l'auteur fait preuve à la fois et d'érudition et d'un ardent amour de la science, le véritable esprit de critique semble lui faire souvent défaut. Il entreprend d'établir que les Tupis du Brésil descendent de colons cariens, venus en Amérique par l'Atlantique, mais originaires de la Sibérie centrale. Pour prouver cette thèse, il s'étend spécialement sur les affinités du vocabulaire brésilien avec celui de l'ancienne Égypte. La plupart des rapprochements qu'il établit sembleront, à pre mière vue, fort contestables, et si parfois certains termes offrent une ressemblance singulière, leur nombre est si restreint que l'on n'en saurait rien conclure. D'ailleurs, quelle conséquence tirer de l'identité d'usages, de procédés industriels qui se retrouvent, pour ainsi dire, partout où il y a des hommes ? A coup sûr, si les Tupis ont l'habitude de oindre leurs cheveux de certaines drogues ou onguents, s'ils se servent de flèches à pointe de bois et de canots non pontés, on ne saurait inférer de là qu'ils se soient trouvés en relations avec les riverains du Nil ou les montagnards de l'Altaï. Néanmoins, tout en déclarant peu acceptables les conclusions de l'auteur, il convient de rendre justice à ce qu'il y a de vraiment bon dans son livre. Le lecteur y trouvera réunis une foule de documents précieux sur les mœurs et croyances des anciens Brésiliens.

— Nous passerons rapidement sur la nouvelle brochure de M. Taylor, relative à la langue étrusque. L'écrivain anglais ne fait que reprendre en sous-œuvre, pour ainsi dire, la thèse déjà soutenue dans son grand ouvrage sur l'idiome et la race des anciens habitants de la Toscane. Nous en avons déjà fait, ici même, un compte rendu, où nous exposions notre façon de voir à ce sujet. Le *touranisme* (que

l'on nous passe cette expression barbare) des Étrusques semble la chose du monde la moins prouvée, et le peu que nous savons de la grammaire et du vocabulaire de leur langue indiquerait bien plutôt une parenté avec le grec, le latin et peut-être même les idiomes celtiques. Certes, il n'est pas conforme à la vraie méthode philologique de prendre par ci par là un mot toscan, dont le sens même n'est pas toujours clairement établi, pour le comparer à un vocable plus ou moins analogue du finnois, du turk, du mongol ou du samoyède. Avec un pareil système, on serait sûr, à l'avance, de trouver des liens de parenté entre tous les idiomes imaginables, et la linguistique deviendrait une vraie science de fantaisie.

— C'est encore vers l'Amérique que nous reporte le travail de M. Vinson ; l'auteur y poursuit un but unique et spécial : démontrer à quel point est peu fondée l'opinion de ceux qui prétendent découvrir un lien de parenté réel entre l'idiome euskarien et ceux du Nouveau-Monde. Il débute par une classification des divers dialectes parlés sur terre en trois grands groupes ou classes : 1° le groupe monosyllabique ou isolant ; 2° le groupe des langues agglomérantes ; 3° celui des dialectes à flexion. M. Vinson établit, avec beaucoup de justesse, le caractère exclusivement morphologique de ce mode de classement. Pour lui, les langues agglomérantes ont débuté par la juxtaposition, et ce n'est qu'en se perfectionnant qu'elles ont donné naissance aux idiomes à flexion. Nous voyons avec plaisir notre docte compatriote répudier hautement la doctrine soutenue par certains philologues allemands, et d'après laquelle chacune des grandes souches linguistiques serait irréductible l'une à l'autre. Maintenant, ses conclusions se trouvent-elles bien d'accord avec les principes par lui posés? C'est ce que nous aurons à examiner tout à l'heure.

M. Vinson, passant de là à un examen plus approfondi de la question qui fait l'objet spécial de son mémoire, s'efforce d'établir que chacun des points de ressemblance signalés entre les idiomes basques et canadiens, reste sans valeur au « point de vue ethnographique. » Ils peuvent, d'après lui, s'expliquer simplement par le degré de développement philologique qu'ont atteint les peuples parlant ces dialectes. S'il ne s'agissait ici que des procédés généraux d'agglomération, de l'incorporation au verbe, du pronom régime soit direct, soit indirect, on n'hésiterait pas, sans doute, à se ranger de son avis ; mais il existe entre le parler des montagnards Pyrénéens et celui des Canadiens d'autres affinités, plus difficiles à expliquer par une telle hypothèse. Par exemple, la ressemblance, on pourrait dire la presque identité des pronoms personnels, ainsi que l'emploi prédominant de la méthode *polysynthétique*. M. Vinson applique ce mot exclusivement au procédé de brisure des radicaux, qui permet parfois de renfermer en un seul

mot tout un membre de phrase. Ainsi, le Mohégan dira : *kitagischgouk*, espèce de serpent nocturne, formé de *kitamen* « timere ; » *gischgouk* « sol » et *Aschgouk* « serpens » etc. Sans doute, quelques ex emples d'un procédé analogue de formation se retrouveraient à peu près dans toutes les langues, par exemple, en latin *malo*, pour *magis volo*, mais nulle part, que nous sachions, sauf chez les Euskariens et certaines tribus de peaux-rouges, il n'est devenu, à proprement parler, une des lois contitutives du langage.

M. Vinson argue de la différence des vocabulaires pour repousser toute idée de parenté entre les familles d'idiomes en question. A ce compte, il faudrait déclarer absolument étrangers les unes aux autres, malgré la similitude extrême de leur génie grammatical, les groupes de langues en vigueur chez les races de l'Amérique du Nord. C'est, qu'en réalité, les affinités lexicographiques si décisives lorsqu'il s'agit de l'étude d'idiomes à organisme supérieur, perdent beaucoup de leur importance, lorsque l'on passe à celle de dialectes n'ayant jamais été fixés par l'écriture et parlés par des races plus ou moins barbares. Nous ne pouvons, sur ce point, que renvoyer notre auteur à ce qu'a établi M. Max Müller.

Il semble que l'une des grandes préoccupations de M. Vinson soit de combattre l'opinion des partisans de l'unité originelle du langage. Toute recherche faite dans cette voie lui paraît, à l'avance, vaine et entachée de l'esprit de système. Nous ne serions, pour notre part, nullement surpris, qu'un jour, on en arrivât à établir, par voie démonstrative, la parenté primitive de tous les dialectes en vigueur sur la surface du globe. Si, au point de vue anatomique et physiologique, nous avons les plus sérieux motifs de regarder les hommes comme issus d'un seul couple, peut-on se refuser à croire qu'une certaine parenté doive aussi se manifester entre leurs dialectes? Il est bien clair, en effet, que le langage, dans ses origines, nous reporte au berceau même de l'humanité. A cet égard, comme à bien d'autres, les savants libres-penseurs qui par aversion pour ce qu'ils appellent la thèse spiritualiste, prétendent parquer soit les familles de langues, soit les races humaines en groupes absolument séparés et distincts, poussent évidemment la science dans une fausse voie et rendent tout progrès impossible. Sans même s'en douter, ils se montrent les plus cruels ennemis de la cause qu'ils pensent servir.

— De tous les mémoires sur l'archéologie préhistorique qui nous sont tombés sous les yeux, nous n'en signalerions guères de plus intéressants que celui de M. Worsae. L'histoire des âges de pierre soit taillée, soit polie, de bronze et de fer, chez les races de l'Occident, peut être considérée, aujourd'hui, comme assez bien connue, au moins quant à ses caractères essentiels. A l'homme

primitif, chasseur de rennes et de mammouths et dont les migrations vers le nord ne dépassèrent pas le Danemark et les rives de la Baltique, succédèrent les tribus déjà à demi civilisées de l'âge de la pierre polie. Celles-ci avaient certainement reçu, soit de l'Orient, soit du Midi, les éléments de leurs arts et de leur industrie. La fonte progressive des glaciers qui occupaient encore une partie notable du continent européen, leur permit de donner à la Suède, à la Finlande, aux provinces de la Russie du nord-ouest, sa première couche de population. L'origine orientale de l'art de travailler le bronze et le fer ne semble pas davantage pouvoir être contestée. L'âge du bronze dut évidemment être précédé d'une période où le cuivre était encore seul en usage et où l'on ne savait pas encore augmenter la dureté de ce dernier métal au moyen d'un alliage. Or, cet âge de cuivre n'a, pour ainsi dire, pas laissé de traces en Europe, et il faut aller jusque dans les régions de la Haute-Asie pour en retrouver de sérieux vestiges. Tous ces faits ne laissent pas que d'ébranler la vieille théorie qui prétendait voir, dans les Finnois de l'Oural, les plus anciens métallurgistes de notre continent. Enfin, l'emploi du fer est, en Europe, d'autant plus récent que l'on s'éloigne davantage des côtes asiatiques. Sans doute, il en est fait mention dans l'Iliade ; mais on le place encore au rang des métaux précieux. Hésiode, qui était à peu près contemporain d'Homère, et devait vivre, par conséquent, dix siècles environ avant notre ère, garde un souvenir très-net de l'époque où les hommes n'employaient encore que l'airain à la confection de leurs armes et de leurs instruments d'agriculture. Au contraire, en Scandinavie, il faut en arriver presqu'à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, pour voir poindre les débuts de la période du fer.

Ajoutons que, pendant bien des siècles, les objets soit de bronze, soit de fer, propres aux régions du sud, de l'ouest et du nord-ouest de l'Europe, offrent une certaine ressemblance de formes. On reconnaît en eux l'œuvre de races participant, dans une assez large mesure, à un même système de civilisation.

Il en est autrement, si nous tournons nos regards vers les régions situées à l'est de la Vistule. Presque tous les ustensiles de bronze trouvés en Russie (les rives de la Baltique et du Pont-Euxin exceptées) se font remarquer par un cachet asiatique. Ils rappellent bien plus les objets exhumés de tombeaux de la Sibérie que ceux du reste de l'Europe. Dès les débuts de l'âge des métaux, les régions en-deça de l'Oural auraient donc reçu l'influence d'un double courant de civilisation ; le premier, partant des contrées situées au sud-est de la Méditerranée, fit sentir son action en Grèce, en Italie, dans l'Occident et les pays scandinaves ; le second, qui paraît avoir pris naissance du côté des monts Altaï, s'arrêta dans les plaines de la Russie.

Ce n'est qu'à la période scandinave, en plein âge de fer, que l'industrie moscovite commence à prendre un caractère plus européen. Quant à la Pologne et aux provinces adjacentes, elles se font remarquer par le peu de développement de la période du bronze. Ce n'est pas à dire, sans doute, que ces régions fussent alors inhabitées, mais elles formaient une sorte d'îlot entre les pays visités par les deux courants dont nous venons de parler. Rien d'étonnant, par suite, à ce que l'usage de la pierre polie s'y soit maintenu plus longtemps qu'ailleurs.

M. Worsae ne consacre que quelques lignes, en passant, à la métallurgie des races du Nouveau-Monde. Nous regrettons sa concision à ce sujet. Il est vrai qu'il n'avait point à le traiter avec plus de developpement dans un mémoire consacré à l'Europe orientale. Quoi qu'il en soit, l'usage du fer comme métal paraît avoir été ignoré des Américains, avant la découverte. Tout au plus, quelques tribus du Mackensie, du Groënland et du Rio de la Plata savaient-elles tirer parti des masses de fer natif fournies par les météorites. Les anciens Mount Builders du Mississipi ne travaillaient qu'à froid le cuivre de leurs mines. Aussi, M. Lubbock a-t-il pu dire, avec raison, que, malgré leur connaissance de ce métal, ils en étaiant réellement restés à l'âge de la pierre. Les indigènes des Grandes-Antilles ne se trouvaient, en réalité, pas plus avancés, bien qu'ils se fabriquassent des bijoux en or pur ou mêlé de cuivre. En revanche, nous retrouvons au Pérou, dans l'Amérique centrale et au Mexique, de véritables procédés métallurgiques. L'on y employait le cuivre tantôt seul, tantôt mêlé à un alliage notablement différent de ceux des bronzes asiatiques et européens. De là, cette conclusion que l'art métallurgique aurait eu, au sein de la race rouge, un développement tout à fait original. Ajoutons que l'usage des instruments en pierre, spécialement en obsidienne, se continue au Mexique jusqu'à nos jours. Enfin, nous n'oserions donner comme conforme à la réalité des faits cette tradition d'après laquelle les nations policées de l'Amérique auraient, en le trempant, donné au cuivre la ténacité de l'acier. Rien ne prouve que les grossières sculptures en basalte et autres pierres dures de la Nouvelle-Espagne n'aient pu être obtenues au moyen du bronze. Au reste, il suffira amplement à la gloire de M. Worsae d'avoir élucidé la question, si obscure avant lui, des origines de l'industrie métallique en Russie.

H. DE CHARENCEY.

LIVRES SCOLAIRES DE PHILOSOPHIE

Notions de philosophie, par CH. JOURDAIN, membre de l'Institut. 15e édition, conforme aux derniers programmes officiels. Paris, Hachette, 1875, in-12 de IV-516 p. Prix : 4 fr. — *Précis de philosophie, rédigé d'après le programme officiel de l'enseignement secondaire classique*, par J. BRISBARRE. 2e édition, entièrement refondue. Paris, G. Masson, in-12 de 463 p. Prix : broché, 3 fr. 75 ; cartonné, 4 fr. — *Cours de philosophie, adapté au programme du baccalauréat*, par l'abbé FARGES, professeur au petit séminaire d'Autun, etc. Paris, Firmin Didot, 1873, in-12 de XVI-534 p. Prix : 4 fr. — *Précis de philosophie chrétienne, à l'usage des maisons d'éducation*, par M. l'abbé FICHAUX, professeur de philosophie au collége de Tourcoing. Paris, V. Palmé ; Tourcoing, Mathon ; Lille, Quarré, 1875, in-8 de 505 p. Prix : 6 fr. — *Études sur les ouvrages philosophiques de l'enseignement classique prescrits pour la classe de philosophie des lycées et les examens du baccalauréat ; analyses, commentaires, appréciations*, par HENRI JOLY, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Dijon. Paris, J. Delalain, 1875, in-12 de VIII-324 p. Prix : 3 fr. — PLATON, *La République, septième livre et extraits des autres livres*, trad. de GROU, avec introduction et notes, suivi d'éclaircissements et d'extraits relatifs à la théorie des idées, par M. FOUILLÉE. Paris, Delagrave, 1875, in-12 de XLIV-384 p. Prix : 4 fr. — CICÉRON, *Des vrais biens et des vrais maux*, livres Ier et II. trad. REGNIER-DESMARAIS, avec introductions et notes, suivie d'extraits et d'éclaircissements relatifs à l'histoire de l'épicurisme, par ALFR. FOUILLÉE. Paris, Eug. Belin, 1875, in-12 de XI-351 p. Prix : 3 fr. 50, et sans les extraits et les éclaircissements, 1 fr. 50. — CICÉRON, *Des suprêmes biens et des suprêmes maux*, trad. DESMARAIS, revue, avec introductions et notes suivis d'éclaircissements relatifs à l'histoire de l'épicurisme, par M. GUYAU, professeur délégué de philosophie au lycée Fontanes. Paris, Delagrave, 1875, in-12 de XXXII-400 p. Prix : 4 fr. — PASCAL, I. *Entretien avec de Saci sur Epictète et Montaigne*, suivi d'extraits de Montaigne ; II. *De l'autorité et du progrès en philosophie*, suivis d'extraits et d'éclaircissements relatifs à l'histoire de l'idée de progrès, par M. GUYAU. Paris, Delagrave, 1875, in-12 de 403 p. Prix : 4 fr. — LEIBNIZ, *Essais de théodicée, extraits reliés entre eux par de courtes analyses, précédés d'une introduction et d'une analyse générale, accompagnés d'appréciations critiques*, par TH. DESDOUITS, professeur de philosophie au lycée de Versailles. Paris, J. Delalain, *s. d.*, in-12 de LII-219 p. Prix : 2 fr. 50.

Nous sommes heureux de commencer cette revue de livres scolaires de philosophie, presque tous d'origine universitaire, par un manuel depuis longtemps cher aux maîtres et aux élèves. Quelque objection qu'on puisse faire aux *Notions de philosophie* de M. Ch. Jourdain, on ne saurait guère leur contester, sur la plupart des livres semblables, une éclatante supériorité, quant à la clarté et à l'agrément de la forme, sans parler de l'irréprochable pureté de la doctrine. M. Jourdain a fait goûter la saine philosophie à beaucoup de jeunes esprits peu disposés aux études sévères ; il y aurait de l'ingratitude à ne pas lui tenir un grand compte de ce mérite. On ajoute volontiers qu'il ne creuse pas et ne discute pas à fond ; mais, quelle que soit la portée de ce reproche (que nous croyons fondé à plusieurs égards), reste à savoir si les nécessités de l'enseignement secondaire actuel permettent communément de faire beaucoup plus, et s'il n'y a pas de graves dangers à suivre d'autres guides plus curieux mais moins sûrs. M. Jourdain a préféré, dans une exposition nécessairement restreinte, les vérités vulgaires, mais capitales, à ce qu'il appelle les hautes parties de la science (p. 111) ; il peut y avoir là quelque timidité métaphysique, mais il y a aussi un sentiment sérieux et profondément respectable du rôle moral et religieux de l'enseignement philosophique. En face de beaucoup d'inno-

vations funestes ou suspectes, nous le félicitons, en somme, de se méfier de prétendues découvertes qui, trop souvent, cachent, comme il le dit, « l'inanité du fond sous l'arrogante sécheresse des formules, » sans compter quelque chose de pire que le vide ; nous le félicitons surtout d'avoir accepté et de professer expressément le *spiritualisme chrétien*. Nous n'avons pas lu sans attendrissement, dans son avant-propos, le retour qu'il fait sur son enseignement d'autrefois (1842-1848), à Stanislas, avec mention d'anciens élèves : MM. Caro, Nourrisson, Foucher de Careil, le P. Lescœur, le comte de Sugny, l'abbé comte de Briey, ancien précepteur du roi des Belges, vicaire général de Poitiers, aujourd'hui évêque nommé de Saint-Dié.

Ce livre est trop connu pour qu'il y ait lieu d'en présenter ici l'exposé. Nous sommes de ceux qui ne se contenteraient pas de certaines analyses, évidemment trop peu approfondies (nous citerons pour exemple la réfutation du panthéisme (p. 274), les premiers chapitres de la morale, excellents d'ailleurs, mais où manque la formule précise de la loi du devoir, etc.) Mais il est facile à un maître attentif de suppléer plus ou moins, suivant les besoins de ses élèves, à ces défectuosités, qui ne sont jamais dans le fond de la doctrine, tandis qu'il lui serait difficile de rencontrer un manuel plus propre à captiver de jeunes esprits par la noblesse et la grâce du langage et à les former sans trop d'ennui à la composition philosophique. Les programmes imposés à l'enseignement permettent-ils aujourd'hui une ambition plus haute au professeur ?

Nous avons parcouru, sans trouver place à un reproche sérieux, cette nouvelle édition, où se rencontrent de nombreux remaniements et additions exigés, les uns par les modifications officielles du programme, les autres par l'importance qu'ont prises certaines erreurs contemporaines. Ces dernières sont, du reste, plutôt sapées dans leurs principes généraux que poursuivies dans leurs détails.

— Il y a un peu plus d'appareil scientifique dans le précis de M. Brisbarre, qui a su pourtant garder toujours une clarté de langage irréprochable. Il est *spiritualiste*, comme M. Jourdain, mais sans ajouter à ce substantif l'épithète de *chrétien*. Hâtons-nous de dire que le fond de ses doctrines est toujours sain, et qu'il faudrait peu de chose pour ôter une légère teinte de rationalisme qui se trahit ça et là, par exemple dans la conclusion (p. 296-297) et dans l'appréciation de la philosophie de Pascal (p. 433). Cette dernière appréciation est d'ailleurs équitable, et ne condamne que les exagérations du jansénisme et du fidéisme; mais quand l'auteur repousse « les esprits absolus qui, sans rien avoir du génie de Pascal, prétendent, comme lui, ne faire naître et fleurir la foi que sur les ruines de la raison humaine, » à qui en veut-il ? Peu importe au fond ; seulement, il a l'air d'ignorer que ces

excès ont été constamment, et surtout dans ce siècle, improuvés et condamnés par l'Église catholique et par le Saint-Siége.

Nous tenions à faire cette remarque ; mais ce serait en exagérer de beaucoup la portée que d'y voir une exclusion prononcée contre ce livre, où M. Brisbarre a montré une sage fidélité aux meilleures traditions du spiritualisme français, non sans faire aux questions nouvellement introduites dans la philosophie courante une part légitime. C'est principalement sur ce terrain que nous avons admiré la solidité et l'honnêteté scientifique de l'honorable auteur. Nous l'avions apprécié déjà dans les articles de philosophie qu'il a fournis au *Dictionnaire des lettres, des arts et des sciences morales*, de Bachelet et Dezobry, articles qui ont encouru l'anathème, à notre avis fort honorable, de M. Ed. Scherer (*Etudes sur la littérature contemporaine*, 3e série, p. 290 ss.). Ce critique, si hostile à toute philosophie officielle, n'aurait pas dû contester absolument la nouveauté de plus d'un aperçu de M. Brisbarre (voyez son art. *Déterminisme* dans le *Dictionnaire* cité). Ici, je signalerai les questions sur lesquelles de récents travaux ont amené de nouvelles lumières, par exemple, le langage, l'instinct et l'habitude, les systèmes sur le principe vital, etc. On s'étonnera pourtant, à bon droit, que M. Brisbarre mette le *vitalisme* et *l'animisme* au nombre des systèmes *qui nient explicitement* (!) *la distinction de l'âme et du corps*. Mais, en général, ses théories et ses critiques sont également judicieuses et bien informées. Son érudition est réelle (pourtant qu'on ne la juge pas sur son *Histoire de la philosophie*, qui est par trop étriquée), mais il n'en abuse jamais, et ses citations sont presque toujours des mieux choisies. Il me permettra de répondre ici à une question qu'il a posée lui-même (p. 242). « Je ne sais, dit-il, à propos de la preuve de l'existence de Dieu tirée de la conception des vérités éternelles, si Bossuet est véritablement l'inventeur de cette preuve. Il ne serait pas impossible que, nourri comme il l'était des Pères et de la scolastique, il l'eût prise, etc. » Que M. Brisbarre consulte le traité de saint Augustin *de libero arbitrio ;* il y trouvera un développement de cette preuve, plus large et plus éloquent encore que celui de Bossuet (l. II, c. III-XVI).

— Nous respirons un air tout différent de l'atmosphère universitaire en abordant le *Cours de philosophie* de feu M. Farges. La publication posthume de ce livre est un hommage à la mémoire de cet excellent prêtre, mort le 30 décembre 1868, au petit séminaire d'Autun, où il professait la philosophie depuis la loi de 1850. « Il était, dit une biographie citée au début de ce livre (p. 15), de ces maîtres chrétiens qui pouvaient, comme son savant prédécesseur le cardinal Pitra, et son illustre ami l'archevêque de Reims, défendre les classiques païens. Entre ses mains, ils rendaient un son chrétien, et, nouveau saint Basile,

il savait,de ces auteurs mêmes, tirer un or pur, un miel savoureux que ses lèvres sacerdotales purifiaient de tout venin... Je le vois encore en classe, dans ses belles et religieuses digressions, nous exposer les systèmes philosophiques, passer peu à peu à la Bible, à la théologie, puis finir par nous dire avec le feu d'un apôtre : « Allons au ciel, allons « au ciel, pour connaître, savoir tout cela, et le voir dans sa beauté « réelle. »

On devine l'un des caractères distinctifs de ce cours. L'abbé Farges est philosophe dans le vrai sens du mot, mais en même temps il est apologiste ; sur toutes les questions où la philosophie confine au dogme, il trouve d'excellentes occasions de faire connaître, admirer, aimer les leçons divines de la religion. Mais ce qui caractérise plus spécialement la doctrine philosophique du pieux maître, c'est une tendance générale à se ranger aux enseignements de la scolastique, sans en suivre exactement toutes les habitudes. Il semble même que cette position, où l'auteur a fini par s'arrêter, a dû être précédée d'une évolution dans une tendance opposée, celle de l'ontologisme. De là probablement cette disposition, peu conforme aux habitudes de l'école et même absolument peu justifiable, qui place l'ontologie en tête du cours, pour passer ensuite à la psychologie, et en troisième lieu à la logique. (Notez, par la même occasion, que la morale précède ici la théodicée, ordre que le nouveau programme a interverti pour des raisons que M. Brisbarre déclare ignorer, mais qui ne peuvent être un mystère pour qui songe aux arguments de la morale indépendante.) De là aussi quelque défaut de cohésion entre certains points de doctrine ou du moins certaines formules successivement acceptées. Ainsi, quand M. Farges a rapporté les idées relatives à l'expérience et les idées absolues à la raison (p. 100-106), on est un peu surpris de le voir se rallier purement et simplement à l'idéologie thomiste. Il est vrai que, d'après son exposition, l'intellect agent *extrait de lui-même*, à l'occasion des sensations, les « vérités nécessaires éternelles et immuables (p. 111) ; » n'est-ce pas là précisément l'innéité, que l'auteur prétend exclure ?

Quoi qu'il en soit, le cours de M. Farges offre des parties assez remarquables ; les problèmes les plus délicats de la science y sont parfois bien posés et suffisamment discutés ; ainsi la théorie des corps (l'auteur accepte le système scolastique, tout en le trouvant moins facile que s'est plu à le dire le P. Liberatore) ; ainsi l'analyse des idées d'*espace* et de *temps* (p. 61-78) ; l'étude du principe vital (l'*animisme seul est vrai*, p. 213) ; l'âme des bêtes, sur laquelle l'auteur s'éloigne de la métaphysique scolastique, au point d'accueillir presque les rêveries palingénésiques de Ch. Bonnet et de M. de Mirville. Il est bien d'autres points où son respect intentionnel pour l'école n'a pas tenu

contre des influences opposées; ainsi il ne craint pas d'emprunter à Port-Royal (p. 98) une critique fort contestable des catégories d'Aristote, dont il ne se fait pas certainement une idée juste, lorsqu'il les présente, à la page suivante, comme une classification des *vérités premières*. La question des universaux est mieux comprise (p. 160), et M. Farges la complète très-logiquement par un article sur la question, aujourd'hui fort oubliée, du principe d'*individuation*.

En résumé, ce cours, plus étendu que la plupart de ses pareils (car il ne renferme, malgré ses 568 pages et ses formes généralement précises, ni l'histoire de la philosophie, ni des analyses d'auteurs), se recommande par une foule de dissertations qu'on ne trouverait guère dans nos manuels français. Il lui manque une certaine unité de doctrine et de forme, une certaine vie animant les membres un peu disjoints d'un tout inachevé. On hésitera peut-être à le prendre pour guide principal dans l'étude de la philosophie; mais on ne le consultera presque jamais sans fruit sur les principales questions philosophiques.

— Si M. Farges n'est qu'un demi-scolastique, M. l'abbé Fichaux est un scolastique tout d'une pièce. Il a cru, du reste, en soumettant aux conditions de l'enseignement élémentaire de nos colléges la philosophie de l'école dans sa rigueur, obéir à un devoir que les circonstances présentes rendent plus pressant que jamais: « Au moment où une ère nouvelle s'inaugure au profit du haut enseignement, au moment où les affirmations franches tendent de plus en plus à remplacer les timides réticences d'une foi pusillanime, il me semble que, nous prêtres surtout, organes de l'Église, nous devons, coûte que coûte, à nos élèves l'enseignement philosophique que recommande l'Église. » Ceux mêmes qui n'interpréteraient pas avec la même rigueur les directions et les conseils auxquels ces derniers mots font allusion, ne refuseront pas une attention sérieuse et bienveillante à cet essai de vulgarisation, qui dénote une intelligence très-ouverte aux questions philosophiques et un don d'exposition fortifié par l'exercice.

Il n'y a, dans le volume qui est sous nos yeux, que la logique, l'ontologie, la cosmologie, la psychologie et la théodicée. La morale devait paraître en janvier et peut-être a-t-elle paru en effet, quoique nous ne l'ayons pas reçue. — Les parties que nous avons examinées renferment une exposition assez complète des questions essentielles. Ce qui montre que l'auteur est maître de sa matière, c'est qu'il choisit, et que, malgré son adhésion absolue à la philosophie scolastique, il sait négliger les détails secondaires, de sorte que son cours n'est pas (sauf quelques pages) plus difficile à lire ou à apprendre que la plupart des manuels consacrés à une philosophie plus superficielle. Il nous semble que le chapitre de l'induction, dans la logique, manque un peu de développements et d'indications pratiques, mais non d'exactitude

et de profondeur. La psychologie offre une alliance généralement assez heureuse de l'observation des modernes et des subtiles analyses du péripatétisme. Nous avons le regret d'ajouter que les deux parties capitales du cours, savoir la théorie de la constitution essentielle des corps, en cosmologie, et de l'origine des idées, en psychologie, nous ont paru d'une exposition laborieuse, compliquée, obscure, au moins si on les compare à la remarquable clarté de la plupart des autres pages. Il est vrai que cela tient, en partie, à la difficulté inhérente à ces profonds problèmes; peut-être aussi notre critique est-elle préventivement exigeante à l'égard surtout de la première de ces théories, qui ne nous a jamais paru, à moins qu'on n'y ajoute un élément indiqué par saint Bonaventure, pouvoir rendre compte de l'idée du *nécessaire*.

— Nous revenons à la philos phie officielle avec M. Henri Joly et ses *Études sur les ouvrages de philosophie* prescrits par les programmes mais nous y revenons avec un guide des plus estimables, dont nous avons déjà fait connaître deux excellentes publications (tome. IX, p. 189, et tome XII, p. 6). Son livre d'auj urd'hui est un vrai service rendu aux élèves de nos colléges, qui ne peuvent guère se passer de travaux analytiques concernant les ouvrages dont on leur demande une connaissance fort difficile à acquérir. Il est vrai que les livres de ce genre ne leur manquent pas; mais aucun, à notre humble avis, n'a su se tenir, aussi heureusement que celui de l'éminent professeur à la faculté de Dijon, à égale distance des sommaires décharnés et rebutants et des dissertations trop abstruses ou trop prolixes, sans parler de la vie qui anime ses pages, de leur excellent style et de la saine doctrine qu'elles offrent partout.

A propos de chaque traité prescrit pour les examens, M. Joly donne une notice instructive et assez complète sur l'auteur, suivie parfois (comme pour Platon et Leibniz) d'un aperçu général très-clair et très-saisissant de son système, puis une analyse assez détaillée du livre, et enfin une appréciation raisonnée de ses mérites et de ses défauts. Il est inutile de parcourir ici les treize études qui remplissent cet utile volume. Nous aurions à répéter pour chacun les même éloges, sans y mêler aucun reproche sérieux. Nous recommandons spécialement aux vrais juges l'analyse du *Discours de la méthode:* il semble qu'il n'y a pas, dans notre littérature philosophique, de sujet plus épuisé; et cependant l'auteur a su trouver, dans les deux dernières parties surtout, des points de vue importants qui avaient échappé, ce me semble, à ses devanciers. En rendant pleine justice à la profondeur et à la solidité de cette analyse et de l'appréciation qui la suit, on pourra trouver M. Joly trop favorable au cartésianisme; cette indulgence reparaît dans ses jugements sur la *Logique de Port-Royal* et sur la philosophie de Pascal. Elle n'a d'ailleurs rien de bien dangereux, parce qu'elle

réserve tous les droits de la vérité, quoiqu'elle ne les revendique peut-être pas assez rigoureusement en face de certaines tendances suspectes. Nul ne parle avec plus d'admiration que M. Joly des idées philosophiques de Pascal; et pourtant presque aucun de nos professeurs n'a été soigneux comme lui de repousser les erreurs jansénistes. Mais, comme le P. Gratry, il s'est attaché à faire ressortir, dans la théorie de l'auteur des *Pensées*, la part faite au cœur, à la volonté, à la droiture morale, pour la recherche du vrai. On profitera de cette vue, qui a sa vérité et son importance, en regrettant que la part d'erreur mêlée par le jansénisme à la philosophie de Pascal ne soit pas plus nettement dégagée. Un peu de la même sévérité nous paraît encore manquer à l'excellent chapitre consacré à Leibniz, quoique ses erreurs n'y soient point dissimulées. Les exagérations de Fénelon sont très-judicieusement notées (p. 278, 279), malgré l'admiration où se fond cette critique. Nous n'avons qu'à louer le chapitre sur Bossuet, si ce n'est que M. Joly nous paraît le faire un peu plus cartésien et un peu moins thomiste qu'il ne l'était en réalité. Mieux on connaîtra la scolastique, plus on verra que Bossuet philosophe, quoiqu'il en ait dépouillé les procédés méthodiques et le luxe de questions accessoires, procède presque tout entier de cette philosophie si méconnue depuis.

— Le volume où M. Fouillée a groupé, autour du *septième livre* de la *République* de Platon, une foule de morceaux, qui en font un manuel assez complet de l'idéalisme platonicien, n'a pas besoin d'une longue analyse. Ce sont des textes bien connus des philosophes, quoique les jeunes gens auxquels on les adresse ne soient peut-être pas, pour la plupart, très-disposés à les approfondir. La seule partie originale est la notice préliminaire sur la dialectique de Platon. Les longues études de M. Fouillée sur ce philosophe recommandent assez ce morceau remarquable, qui est purement analytique, sauf une conclusion doctrinale où l'auteur montre l'origine des erreurs de Platon dans sa méconnaissance de la volonté et des droits de l'individu. C'est incomplet, sans doute, mais juste au fond. Viennent ensuite : 1° la *Vie de Platon*, par Diogène Laerce; 2° des fragments plus ou moins considérables des six premiers livres de la République, traduction du P. Grou, avec quelques notes très-succinctes (p.35-119); 3° le livre VII tout entier, avec des divisions et des titres particuliers, qui en facilitent l'analyse; 4° des fragments des derniers livres (p. 161-195). — Le reste du volume renferme les « Extraits et éclaircissements relatifs à la théorie des idées et à son histoire. » Ce sont d'abord des extraits de Platon, de Xénophon (antécédents de la dialectique), d'Aristote (critique de Platon), de Sénèque et d'Epictète, des néo-platoniciens puis des Pères et des Docteurs (morceaux très-courts). La théorie des idées chez les modernes est développée ensuite dans des pages im-

portantes de Descartes, de Fénelon, de Bossuet, de Malebranche, de Leibniz. Les théories négatives de Locke et de Condillac, l'idéalisme funeste de Kant et de Hegel sont aussi représentés par de courts extraits, qui ne suffisent pas, ce me semble, pour rendre dangereux ce volume si plein, où tous les amis de la philosophie seront heureux de trouver réunies tant de richesses sur les plus nobles tendances de l'intelligence humaine.

— Nous recommanderons aux maîtres chrétiens un peu plus d'attention touchant l'édition donnée par le même professeur du traité de Cicéron *Des vrais biens et des vrais maux*, où nous n'aurions pas voulu trouver insérées, sans la moindre note critique, des pages de Montaigne et de Spinoza. Sauf cette réserve, ce volume, fort bien composé, nous paraît très-intéressant et très-utile. Il s'ouvre par une notice (vraiment insuffisante) sur l'épicurisme. Vient ensuite la traduction française des premiers livres du *De finibus*, avec des notes abondantes, quelquefois d'une certaine importance pour l'histoire de la philosophie ancienne. Parmi les *éclaircissements et extraits*, groupés à la suite et qui remplissent la plus grande partie du volume (p. 135-347), nous signalerons : l'épicurisme réfuté d'avance par Socrate (Xénophon) et par Platon, des fragments d'Aristote sur le bien et le bonheur et sur l'amitié, des extraits du traité de Plutarque : *On ne peut vivre heureux en suivant Épicure* (trad. Ricard), la critique de l'épicurisme par Épictète et Marc-Aurèle, enfin, d'assez longs morceaux du P. André (*sur l'amour désintéressé*), de J.-J. Rousseau (*Profession de foi du vicaire savoyard*), de Kant (*Critique de la raison pratique*), de Victor Cousin (*Du vrai, du beau et du bien*).

— Si nous avons joint une légère réserve à la recommandation méritée par cet utile recueil, nous serons plus sévères pour une autre édition du *De finibus*, préparée dans le même goût, par un professeur de la même école, M. Guyau. On dirait qu'il a voulu, laissant à son maître le soin de réunir, à la suite de la critique de l'épicurisme tracée par Cicéron, les autres critiques du même système faites par les philosophes anciens et modernes, se réserver la tâche de colliger les fragments les plus caractéristiques des défenseurs mêmes de l'épicurisme. Son but n'a pas été, certes, de favoriser la doctrine toujours séduisante et dangereuse de la morale du plaisir, mais de la faire mieux connaître pour aider sans doute à sa réfutation. Mais qui peut ignorer que le moyen est absolument sans proportion avec la fin, surtout dans un livre qui s'adresse à de jeunes intelligences à peine initiées aux études philosophiques ? — Si nous mettons de côté cette considération essentielle, nous ne refuserons pas à M. Guyau les éloges que mérite son double travail de critique et de compilation. Il a mis, en tête de ce volume, une analyse (qui est plus que cela) des

deux premiers livres du *De finibus*. « Nous croyons, dit-il, à propos des reproches faits à l'exposition et à la réfutation d'Épicure par Cicéron, qu'il serait possible de retrouver, sous le désordre réel ou apparent du *De finibus*, et de restituer en son entier la morale d'Épicure, ainsi que les arguments subtils par lesquels les stoïciens, les péripatéticiens et les académiciens y répondirent : c'est ce travail que nous avons essayé d'indiquer... » Ce n'est pas un travail achevé, en effet, mais tel qu'il est, il mérite l'attention, aussi bien que toute l'annotation et jusqu'aux têtes de chapitres ajoutées par le savant éditeur à la traduction des deux livres de Cicéron.

La plus grande partie du volume reste aux *Éclaircissements relatifs à l'histoire de l'épicurisme* (p. 135-390); et ces éclaircissements ne sont que des extraits. Il y en a de Diogène Laerce (sur Leucippe, Démocrite, Aristippe et Épicure), d'Épicure lui-même (lettres à Hérodote, à Pythoclès, à Ménécée, maximes), du poëme de Lucrèce (p. 204-290, trad. Lagrange et Blanchet), de Cicéron, de Sénèque, de Marc-Aurèle. Ces derniers sont plutôt cités pour l'exposition que pour la réfutation de la morale épicurienne. Vient ensuite l'épicurisme et l'*utilitarisme* des modernes, exposé par Hobbes, La Rochefoucauld, Helvétius, Saint-Lambert, Volney, Bentham et Stuart Mill. Curieux pandémonium de la morale de l'intérêt, qui, réuni au volume de M. Fouillée analysé tout à l'heure, fournirait une petite bibliothèque épicurienne et anti-épicurienne, commode et utile pour les recherches sur la critique et l'histoire des idées morales. Quant à confier indiscrètement à de jeunes élèves de philosophie, surtout à une époque où les systèmes de morale utilitaire reprennent crédit sur plus d'un point, ces longs extraits favorables à une doctrine si funeste, sans le correctif d'une réfutation, c'est un parti auquel pas un homme sage ne saurait s'arrêter. Ce livre restera donc entre les mains des maîtres, qui pourront y trouver des textes précis pour l'exposition des systèmes. Ils ne regretteront pas, d'ailleurs, que M. Guyau ait négligé le travail de réfutation qu'exigeait le système d'Épicure et de Lucrèce : il y a des points où il fera aussi bien de s'abstenir. Qu'on lise la note qu'il a placée, par distractien sans doute (car c'est à peu près la seule de ce genre), au bas de la page 265. Il s'agit de cette pitoyable assertion de Lucrèce que « nos membres n'ont pas été faits pour notre usage, mais qu'on s'en est servi parce qu'on les a trouvés faits. » L'annotateur a cru devoir contredire son auteur, mais en quel sens ! Lisez cette note, dont nous nous garderions de dérober un mot : « Sur ce point les théories scientifiques modernes contredisent Lucrèce et Épicure. L'organe n'a pas préexisté à la fonction et ne l'a pas produite; c'est, au contraire, la tendance à la fonction qui crée l'organe : on voit sans doute parce qu'on a des yeux, mais on a des

yeux parce qu'on a cherché à voir [et pourquoi a-t-on cherché à voir?]; l'être ne reçoit pas ses organes, il les fait, comme l'ouvrier l'instrument dont il se sert. » Voilà la Providence divine et le bon sens bien vengés! Et tels sont les sentiments religieux de certains maîtres accrédités pour achever la formation intellectuelle de la jeunesse française, par l'enseignement oral et par les livres!

— Nous sommes obligé de mettre les mêmes réserves à l'éloge que mérite l'édition, donnée par le même M. Guyau, des deux opuscules de Pascal prescrits, pour la classe de philosophie, par le dernier programme officiel. Ces deux textes réunis ne tiennent qu'une quarantaine de pages. Mais le volume a peine à contenir les extraits destinés à les éclaircir. A l'appui de l'*Entretien avec M. de Sacy*, le professeur du lycée Fontanes cite d'abord de très-longs extraits de cet immense chapitre des *Essais* de Montaigne intitulé *Apologie de Raimond Sebond* dont j'ai eu occasion de signaler ailleurs la tactique perfide et les négations déguisées en doutes. Un beau texte pour les méditations religieuses des jeunes lycéens! M. Guyau a placé à la suite divers extraits sur Pascal, tirés du *Port-Royal* de Sainte-Beuve, qui ne sont pas plus propres à relever et à fortifier leurs croyances. Mais la plus grosse partie du volume (167-398) se compose d'extraits *relatifs à l'histoire de l'idée du progrès*. Et voici les témoins qui déposent l'un après l'autre, dans cette enquête sur les variations de cette idée si ondoyante et si perfide : Lucrèce, Sénèque, Roger Bacon, Pic de la Mirandole, Rabelais, Fr. Bacon, Descartes, Pascal, La Bruyère, Leibniz, Fontenelle, Perrault, Vico, Turgot (210-251), Condorcet (252-291), Mme de Staël, Herder, Kant, Schelling, Hegel, Aug. Comte (329-373), petit texte, un extrait fort intéressant pour les jeunes positivistes de collége! Stuart Mill, Herbert Spencer. Toute une bibliothèque progressiste sous le plus petit format possible! Nous la recommandons très-volontiers aux lecteurs compétents ; il serait insensé de la mettre communément entre les mains de jeunes élèves. Au point de vue scientifique du choix des auteurs et des morceaux, il ne faudrait pas la croire complète; la plus frappante lacune, c'est l'absence de l'idée chrétienne et théologique du progrès. Que M. Guyau ne voie pas ici une réclame pour les conférences du P. Félix! Il y a une série de textes remarquables sur le progrès dans nos théologiens, depuis Vincent de Lérins jusqu'à Joseph de Maistre et au P. Newmann, dont les idées ne sont pas autant à dédaigner que notre docte éditeur pourrait le croire, puisqu'elles ont obtenu l'attention d'un des meilleurs juges en matière de philosophie, M. Ravaisson, qui n'en a pas, d'ailleurs, saisi la portée précise.

— Nous avons déjà fait connaître trois éditions scolaires des *Extraits* de la théodicée de Leibniz, et en rendant pleine justice à la science

des trois éditeurs, nous n'avons pu dissimuler de graves réserves en fait de doctrine (voir tome XIII, p. 313). Il importe cependant de ne pas confier aux jeunes philosophes de nos écoles un texte aussi mêlé de vérité et d'erreur que celui de Leibniz, sans le secours d'un commentaire rectificatif digne de toute confiance. M. Th. Desdouits nous le fournit. Sous des apparences modestes, son édition des *Extraits* de la *Théodicée* présente, dans l'introduction et les notes, tous les éclaircissements scientifiques, toutes les réfutations doctrinales qu'exige une sérieuse étude de cette œuvre capitale. Il n'est pas pour cela décidé que cette étude ait été judicieusement imposée aux candidats de baccalauréat ès lettres; mais enfin s'ils doivent aborder ce livre, mieux fait pour d'autres lecteurs, ils trouveront dans l'analyse et les notes de M. Desdouits un secours d'autant plus précieux, que l'excellent professeur du lycée de Versailles joint à la clarté de l'exposition et à la solidité de la science une foi religieuse aussi ferme qu'éclairée.

LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

L'Égypte et Moïse, première partie, par M. l'abbé VICTOR ANCESSI. Avec 9 planches. Paris, Ernest Leroux, 1875, in-8 de 153 p. — Prix : 10 fr.

Ce n'est pas sans raison que nous avons appliqué à la Bible le nom de livre par excellence. Si le fidèle y retrouve, avec la parole de Dieu, une règle infaillible pour la foi et les mœurs, l'historien, l'archéologue n'auront, pendant bien longtemps encore, qu'à feuilleter les pages du livre sacré pour y faire de nouvelles et nombreuses découvertes. C'est ce que nous prouverait, au besoin, une fois de plus, l'intéressante publication de M. l'abbé Ancessi. Grâce à ses mémoires sur les langues de Sem et de Cham, insérés dans les *Actes de la Société philologique*, l'auteur s'était acquis une place des plus honorables dans le monde savant. En démontrant (ce qui n'avait point encore été tenté d'une façon vraiment méthodique) la parenté de l'ancien égyptien avec l'hébreu et l'arabe, l'auteur, on peut le dire, avait fait faire un pas important à la question de l'origine du langage, et déterminé le mode de développement de ces racines sémitiques, si réfractaires à l'analyse, si différentes en apparence des racines de tous les autres idiomes connus. Aujourd'hui, notre auteur prend le texte du Pentateuque pour objet de ses recherches. Certains passages, spécialement ceux qui nous parlent du sacrifice des oiseaux, du costume sacerdotal chez les Israélites, étaient restés fort obscurs. M. l'abbé Ancessi a eu l'heureuse idée de chercher dans les monuments de l'Égypte la solution du problème. Aussitôt la difficulté s'est évanouie, et nous

pouvons dorénavant constater la ressemblance, sur tous les points, des usages religieux de la Judée avec ceux des riverains du Nil.

Hâtons-nous d'ajouter que l'auteur ne cesse de se montrer fidèle aussi croyant qu'érudit distingué. Il a grand soin de réfuter par avance certaines objections que des esprits hostiles pourraient prétendre tirer de son livre contre l'authenticité des livres saints. La Bible dit positivement que Dieu lui-même révéla à Moïse la forme des vêtements sacerdotaux. Comment donc se résoudre à voir, dans le costume des lévites une simple copie du costume égyptien? M. l'abbé Ancessi, que l'on nous passe cette expression, justifie parfaitement le bon Dieu du reproche de plagiat. L'éclat des cérémonies, les pompes extérieures constituaient certainement le moyen le plus efficace de rendre le peuple fidèle aux pratiques de la religion. Le souvenir des solennités égyptiennes restait, d'un autre côté, toujours présent à sa mémoire. C'est ce que prouve notamment l'histoire du *Veau d'Or*. Il fallait donc qu'Israël fût mis à même de comparer chaque jour la magnificence du culte de Jéhovah avec celui des déités de l'Égypte. Or, ce but se trouvait précisément rempli par l'affectation aux prêtres hébreux d'un uniforme analogue à celui des prêtres des bords du Nil, et dont il ne se distinguait que par un plus grand degré de magnificence.

Ce compte rendu ne donnera, malheureusement, au lecteur, qu'une faible idée de l'intérêt offert par l'ouvrage de M. l'abbé Ancessi. On nous affirme que l'auteur doit, sous peu, faire paraître un mémoire concernant le livre de Job. Nous ne pouvons qu'appeler de tous nos vœux la publication de ce nouveau travail, dans lequel seront traitées, et sans aucun doute élucidées, plusieurs des questions les plus importantes de critique biblique et d'archéologie sacrée.

H. DE CHARENCEY.

Das Kreuz Christi. Religionshistorische und kirchlich-archäologische Untersuchungen; zugleich ein Beitrag zur Philosophie der Geschichte (*La Croix du Christ. Recherches d'histoire religieuse et d'archéologie ecclésiastique, et contribution à la philosophie de l'histoire*), von Dr O. ZÖCKLER, ordentl. Professor der Theologie zu Greifswald. Gütersloh, Bertelsmann, 1875, in-8 de XXIX et 484 p.

M. Zöckler, connu par quelques-uns des meilleurs commentaires publiés dans le *Theologisch-homiletisches Bibelwerk*, de Lange, nous donne, sur la croix de Notre-Seigneur, un livre complet, instructif, intéressant. Il commence par la bibliographie du sujet. Quoiqu'elle soit considérable et soit évidemment le résultat de longues reherches, elle a cependant des lacunes. Signalons, par exemple, dans la partie archéologique, l'omission du grand travail de M. Rohault de Fleury

sur *les Instruments de la Passion*, et, dans la partie mystique, l'omission du *Foot of the Cross*, du P. Faber.

L'ouvrage comprend sept chapitres, contenant l'histoire de la croix : 1° avant Jésus-Christ, comme signe de bénédiction et comme signe de malédiction ; 2° sur le Golgotha, d'après les Évangiles et d'après les témoignages apostoliques ; 3° avant Constantin ; 4° du temps de Constantin (le labarum) ; 5° au moyen âge (la croix considérée dans sa puissance, dans son culte, dans l'art chrétien, dans l'ascétisme, dans la théologie) ; 6° depuis la réforme ; 7° de nos jours. Treize appendices, non compris la bibliographie dont nous avons déjà parlé, traitent autant de questions curieuses, plus ou moins importantes, et se rapportant, de près ou de loin, à la croix : de l'usage du signe de la croix comme pur ornement sur les monuments antérieurs au christianisme ; opinions anciennes et modernes sur le sens symbolique de la croix ansée égyptienne ; le paradis, d'après les opinions anciennes et modernes ; réfutation de l'opinion que certains peuples manquent totalement de religion ; Jésus-Christ a-t-il pu être attaché à une croix à trois bras, sans sommet ; circonstances et détails du crucifiement ; exposition du passage de l'Épître aux Ephésiens, III, 18 ; défense de la croix contre Claude de Turin, par Amalaire, Dungal et Jonas ; le poëme de Hraban-Maur : *de Laudibus sanctæ crucis ;* Scott Erigène et Fulbert de Chartres, chantres de la croix ; les légendes sur le bois de la croix au moyen âge, etc. On voit combien l'ouvrage de M. le Dr Zöckler est complet et varié. La lecture en est très-attachante. Comme le dessin de toutes les formes de croix est donné dans le texte, il est très-facile de suivre les descriptions de l'auteur. Nous n'avons qu'un reproche à faire à ce livre, ce sont les idées protestantes qui le déparent pour nous, surtout dans le chapitre VI. Un traducteur catholique français, en élaguant ces idées, et en le modifiant selon le goût et les besoins de notre pays, pourrait en tirer un livre aussi solide qu'utile et instructif. Comme l'a dit saint Bonaventure, cité par M. Zöckler, la croix est toujours *flos aromaticus, fructus desideratus, frutex salvificus.* G. K.

La Science sacrée, par M. Berseaux, ancien professeur au grand séminaire de Nancy. Paris, Bloud et Barral ; Bar-le-Duc, typographie des Célestins, 1876, 4 vol. in-8 de 564, 722, 652 et 612 p. — Prix : 20 fr.

Le tome Ier de cet ouvrage se compose de deux livres ; l'un est intitulé : « Tout homme raisonnable doit être religieux » l'autre a pour titre : « L'homme religieux doit être chrétien. » Le tome IIe contient trois livres, dont voici les titres : « Tout chrétien doit être catholique. — La Trinité chrétienne considérée comme la raison dernière de ce qui est,

comme l'explication suprême du comment et du pourquoi des choses; — LE DIEU-HOMME ET LA VIERGE-MÈRE. » Le tome III comprend deux livres : « LE DIEU-HOMME ET LA VIERGE-MÈRE *(suite et fin)*.— Les sept sacrements considérés aux points de vue, philosophique, moral, social, traditionnel, liturgique et polémique. » Le tome IV contient deux livres, savoir : La suite du traité des sacrements (l'Ordre et le Mariage) ; — Les splendeurs du culte, ou le culte considéré dans son sujet, son objet, ses moyens, ses usages, ses pratiques et ses cérémonies. Dans les deux derniers volumes, l'auteur adopte généralement la forme oratoire, convenable pour un « Catéchisme de persévérance. » Les deux premiers volumes s'adressent à des lecteurs plus instruits, déjà initiés aux études philosophiques et théologiques.

Je ne m'arrêterai pas à relever çà et là quelques négligences de style et quelques expressions choquantes. Il suffirait de feuilleter chacun de ces quatre volumes pour être frappé de l'abondance des citations, soit d'anciens auteurs païens, soit de nos saints docteurs, soit de grands écrivains modernes. Parmi nos saints docteurs, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin ont été spécialement mis à contribution; parmi les écrivains modernes, Bossuet, Bonald, Chateaubriand, de Maistre reparaissent le plus souvent. Pour les détails d'érudition, les *Annales de la philosophie chrétienne*, publiées par M. Bonnetty, et le *Dictionnaire encyclopédique*, traduit de l'allemand par M. l'abbé Goschler, sont les sources habituellement exploitées.

Le cartésianisme est condamné beaucoup trop sévèrement, à mon avis, par M. Berseaux (t. Ier p. 73). Suivant lui, « c'est de cette philosophie, *bien entendue* (SIC), qu'est sortie et que sort chaque jour la lutte contre l'Église.... C'est le cartésianisme qui a produit Kant, Fichte, Hégel, Schelling !...

Les occupations administratives de M. l'abbé Berseaux l'ont empêché probablement d'étudier les erreurs anti-chrétiennes propagées depuis vingt ans, et surtout depuis une quinzaine d'années sous le couvert des sciences naturelles et des sciences historiques. En géologie, par exemple, les écrits de Cuvier, de Mgr Wiseman et de Marcel de Serres sont les plus récents qu'il paraisse avoir lus et dont il tienne compte. Ces écrits contiennent assurément des vérités inébranlables, que M. Berseaux a bien résumées ; mais quelques-unes de leurs thèses, reproduites par notre auteur ne paraissent plus soutenables.

Après avoir cité (t. Ier, p. 527) un passage de l'ouvrage de M. de Bonald sur la *Législation primitive*, M. Berseaux déclare que ce passage « est entaché de l'erreur de Baïus, de Quesnel, de Jansénius. » Un peu plus loin (p. 538), il accuse M. Auguste Nicolas d'avoir « reproduit l'erreur de M. de Bonald, et ainsi l'erreur de Baïus formulée dans les

propositions 23e et 24e. » Mais Baïus avait nié la gratuité de la grâce donnée au premier homme avant sa chute ; cette grâce, disait-il, était due à la nature saine et intègre. Le fondement de cette erreur consistait en ce que, selon Baïus, il n'y a pas de milieu entre la charité surnaturelle et la concupiscence vicieuse. Or, ni M. de Bonald, ni M. A. Nicolas, n'ont reproduit ces erreurs.

Ébloui par des aperçus ingénieux, profonds même, de M. de Bonald, M. l'abbé Berseaux a cru découvrir, dans les analogies du monde avec le mystère de la sainte Trinité, la clef de ce qu'il appelle la philosophie « altissime. » « Il faut nécessairement, dit-il (t. II, p. 435), entrer dans l'ordre d'idées que j'ai développées, si on veut faire de l'apologétique en grand, et comprendre, dans leur sens le plus profond et le plus élevé, les formules de l'orthodoxie. » L'auteur ne s'est-il pas énormément exagéré les avantages de sa théorie et les services qu'il croit avoir rendus à l'enseignement de la théologie, au point de vue de l'apologétique? Son enthousiasme lui a fait écrire des choses étranges, telles que celles-ci : « Le monde matériel correspond au Père : en effet, Dieu le Père représente l'être incréé, à son premier degré ; or, le monde matériel, lui aussi, est l'être créé, à son premier degré, car la matière, selon saint Augustin, est comme un milieu entre le néant et l'être... »

Après avoir signalé des choses que je regrette dans l'œuvre de M. Berseaux, je suis heureux d'en indiquer les parties les plus remarquables : dans le tome Ier, la réfutation du panthéisme (p. 35-119) et le chapitre intitulé : « la Bible n'est pas le résultat d'emprunts faits aux doctrines régnantes (p. 407-421) ; » dans le tome II, les huit chapitres où l'auteur prouve que l'humanité déchue était incapable de se relever elle-même (p. 631-787) ; dans le tome III, le chapitre intitulé : « Harmonies des sacrements avec les besoins généraux de l'humanité, » (p. 219-229) ; dans le tome IV, les trois chapitres relatifs à « l'origine divine du sacerdoce catholique ; » réfutation de quelques assertions de M. Guizot (p.9-42) ; et quatre chapitres concernant le célibat ecclésiastique.

A. Ch.,
ancien professeur de théologie.

JURISPRUDENCE

Le Droit public et l'Europe moderne, par le vicomte de la Guéronnière, ancien ambassadeur de France. Paris, Hachette, 1876, 2 vol. in-8 de 468 et 440 p. — Prix : 15 fr.

Cet ouvrage, le dernier sorti de la plume de M. de La Guéronnière, et qui a paru quelques semaines avant sa mort, peut être regardé comme son testament public : on y retrouve les qualités et les défauts

de ce publiciste le plus brillant peut-être qu'ait fait surgir la période du second Empire, ce style élégant, remarquable par son abondance et sa correction, cette imagination vive et chatoyante qui saisit les questions par leur côté quelquefois plus théorique que pratique, mais toujours attrayant, enfin ce souffle patriotique qui contraste avec les tendances, hélas ! trop réalistes, de tant d'auteurs contemporains.

« Cette étude, dit M. de la Guéronnière, a été entreprise, en d'autres temps, à la suite de l'exposition universelle de 1867, lorsque la France, après avoir reçu le double hommage des rois et des peuples, semblait appelée à assurer, par ses exemples comme par ses efforts, la transformation économique de l'Europe. » Ces lignes nous montrent les illusions que M. de La Guéronnière partageait avec un petit nombre de fervents serviteurs de l'Empire, de ce gouvernement dans lequel certains mirages trompeurs pouvaient cacher à des imaginations comme la sienne les causes de décadence accumulées dans ses profondeurs.

Après avoir jeté un regard sur les transformations du droit public en Europe, dans les derniers siècles, notamment depuis la révolution française, après avoir traité successivement les principales questions de droit public agitées dans ces derniers temps, l'auteur, considérant les conditions actuelles du droit européen, les traités violés, les promesses méconnues, la force primant le droit, la violence se substituant partout à la liberté, en arrive à cette conclusion : « A l'heure présente il n'y a plus de droit public en Europe ! » Cette affirmation n'est que trop conforme à l'évidence et à la réalité de l'histoire contemporaine. Mais pourquoi le regard de l'écrivain se trouble-t-il si facilement sur les causes de ce fait ? pourquoi ne voit-il pas que les violations de l'heure présente ne sont que les conséquences pratiques des fausses théories et des défaillances qui ont caractérisé plus ou moins nos régimes politiques, défaillances dans lesquelles le dernier Empire a eu une si large part ?

Pour se convaincre de cette vérité : que le vague de ce qu'on a nommé les aspirations modernes ne saurait remplacer le solide terrain des principes, il suffit de parcourir le chapitre intitulé : *Rome et l'Italie*. L'auteur de la fameuse brochure : *Le Pape et le Congrès* qui, en 1860, a passionné l'Europe, devait être bien mal à l'aise pour apprécier l'influence qu'a exercée, au point de vue du développement du droit moderne, la politique de Napoléon III vis-à-vis de Pie IX ; en vain s'efforce-t-il de raconter les faits avec une apparente impartialité : malgré ses efforts, il ne réussit pas à tracer une page véridique : on ne trouve dans ce récit qu'un plaidoyer, qui consiste à laisser de côté tout ce que l'on ne veut pas dire, pour amuser le regard du spectateur en dissimulant les véritables agents derrière les agents secondaires.

Quel lecteur pourra juger sainement ce qu'on a nommé la question romaine avec des phrases comme celle-ci ? « Il (*Victor-Emmanuel*) a agrandi son royaume avec le territoire sacré du pape. Il a porté son trône et son parlement, et son commandement militaire et politique jusque dans Rome. Et la diplomatie de l'Europe l'y a suivi. *Il n'est pas venu à Rome, on l'y a conduit : c'est son parlement, c'est son pays libre qui l'a couronné au Quirinal.* S'il y reste avec un certain embarras, qu'on ne lui dise pas que c'est pour y opprimer deux cents millions de catholiques dans leur chef auguste : une telle pensée révolterait son âme, et c'est ainsi qu'au milieu de difficultés inextricables, d'une situation jusqu'ici insoluble, on a évité des périls qui, malheureusement paraissent encore inévitables. » Mais si ces périls sont inévitables (et qui songerait à le nier ?), on ne les a donc pas évités. Alors, pourquoi cette constatation si sereine d'un résultat si déplorable ? En effet, ajoute l'auteur, « il n'y a pas d'illusions à se faire, la crise religieuse est menaçante, et, dans certains pays, elle prend déjà le caractère d'une persécution : la situation mal réglée du chef de l'Église est une des causes de cette crise. »

En d'autres termes, M. de la Guéronnière avoue que l'Europe et la civilisation souffrent par une cause qui est l'atteinte portée à la papauté. Ainsi, la droiture actuelle de cet esprit, meilleur que son milieu, que ses illusions et que son temps, lui fait pousser un cri d'angoisse. Il retrouve ici l'instinct du droit et de la vérité. Pourquoi donc n'en n'a-t-il jamais eu la perception nette et franche ? pourquoi, en proclamant le droit, absout-il tous ceux qui l'ont violé dans la personne de Pie IX ?

Le but que poursuit la révolution dont M. de La Guéronnière est, comme tant d'autres, un agent plus ou moins conscient, est plus que suffisant pour nous donner la réponse. Quoi qu'il en soit, tout le livre de M. de La Guéronnière est dans ces contradictions ; on y retrouve trop souvent ce vague de la pensée toutes les fois qu'il s'agit de presser les principes et de les affirmer. Malgré son attrait, ce livre présente donc un péril qu'il convient de signaler. A la veille des crises qui nous menacent, une telle incertitude des âmes et des doctrines est notre plus grand malheur ; de ce mal moderne, M. de La Guéronnière, esprit orné, intelligence supérieure, penseur hardi, nature loyale et sympathique, a été l'un des fauteurs inconscients, en même temps qu'il en est le reflet saisissant. C'en est assez pour justifier nos réserves sur cet ouvrage, malgré l'intérêt qu'il présente et le talent d'observation et de synthèse qui s'y fait jour.

Je ne veux pas dire que tous les jugements du publiciste y soient critiquables : au contraire, un bon nombre de ces pages sont empreintes d'un véritable esprit politique et philosophique : mais le critérium n'est

pas sûr, parce que la notion des vrais principes y fait défaut, et surtout parce que l'impartialité d'un juge y fait trop souvent place à la défense systématique d'un régime politique qui s'est visiblement condamné lui-même par ses propres actes. A. DE RICHECOUR.

Programme du cours de droit criminel fait à l'université de Pise, par le professeur F. CARRARA. Traduction française par PAUL BARRET, avocat. Paris, Maresq, 1876, in-8 de 450 p. — Prix : 8 fr.

Les travaux de l'éminent professeur de droit criminel à l'université de Pise, M. Carrara, ne sont pas inconnus en France. Une brochure éditée à Toulouse, en 1874, a déjà fait connaître dans notre pays la haute portée de l'enseignement du droit criminel à Pise, sous la direction de ce savant jurisconsulte.

Il a publié, en Italie, le programme de son cours de droit criminel ; et c'est sur la quatrième édition de son livre, et sous ses yeux, que M. Paul Barret, avocat à la cour de Paris, vient de faire paraître une traduction française de cet important ouvrage.

Le volume que nous mentionnons ici n'est que la première partie de la théorie philosophique du droit de punir.

La science pénale est développée par l'auteur, en faisant toujours abstraction de ce qu'on a pu édicter dans les différents codes humains, et en tâchant de lire la vérité dans le code invariable de la raison. La comparaison des diverses applications du droit de punir, en usage chez les différents peuples, ne doit être qu'un complément de cette science.

Mais cette science, qu'est-elle dans son caractère propre ? Selon l'auteur, trois faits la constituent : la violation de la loi par l'homme ; la volonté de la loi que cet homme soit puni ; la vérification de la violation par le magistrat, et l'application du châtiment : le délit, la peine, le jugement. En droit pénal, l'ordre des matières dépend de la nature des choses : il est inaltérable. Cette première partie, tout entière de théorie et de spéculation, est donc l'interprétation d'une loi éternelle et indéfectible, type suprême auquel doivent se conformer les opinions de tous les savants, et auquel doit obéir le législateur lui-même. Mais la science pénale, pour être complète, appelle une seconde partie pratique et positive : celle-ci consiste, quant aux jugements, à examiner dans chaque pays les procédures suivant lesquelles on les rend ; et, quant aux délits *in specie*, quels sont les notions et les rapports respectifs on lesesquels ils sont définis et mesurés par les lois existantes.

La science pénale, pour être complète, doit donc embrasser ce double aspect : d'abord l'étude de la loi éternelle et de l'immuable fondement du droit de punir ; puis, en second lieu, l'interprétation de

la loi humaine et variable, autorité à laquelle tous doivent se soumettre tant qu'elle est en vigueur. La raison de l'obéissance à la première est la vérité ; la raison de l'obéissance à la seconde est le précepte.

Ce volume nous présente la déduction philosophique des principes qui règlent les deux premiers des trois faits dont l'ensemble constitue la synthèse du droit pénal : la théorie du délit est la théorie de la peine. Les penseurs, les philosophes, les criminalistes trouveront dans ce livre un arsenal pour leurs méditations et leurs travaux. Le caractère abstrait de ces déductions les placent au-dessus de la portée du public ; mais l'élévation de ce travail fait honneur à l'école italienne, qui, s'inspirant des principes élevés de la philosophie romaine et des sources chrétiennes, en matière pénale, a su élever son enseignement universitaire à une hauteur qui confine aux principes communs à toute l'humanité. A. DE RICHEGOUR.

Le nouveau manuel des conseillers de préfecture, par M. BRUN. *Troisième édition* augmentée d'un supplément et mise en rapport avec la législation actuelle et la jurisprudence jusqu'en 1875 inclus. Paris, Larose, 1876, 2 vol. in-8 de VII-410 et 452 p. — Prix : 15 fr.

Cet ouvrage contient le résumé par ordre méthodique de toutes les lois qui régissent les conseils de préfecture et déterminent les limites de leur juridiction. Ce résumé est accompagné des décisions par lesquelles, antérieurement à 1861, le Conseil d'État et les cours souveraines ont fixé le sens et l'interprétation de ces lois, de sorte qu'il offre à la fois les avantages d'un traité méthodique et d'un recueil de jurisprudence et peut être utile non-seulement aux conseillers de préfecture et aux administrateurs, mais encore à tous ceux qui tiennent à être fixés sur l'étendue de leurs obligations ou de leurs droits.

Malheureusement cette prétendue troisième édition ne diffère de la seconde, parue en 1862, que par l'addition d'un appendice, et, bien que depuis 1860, la jurisprudence du Conseil d'État « se soit sensiblement modifiée sur bien des points en même temps qu'elle s'enrichissait d'une immense quantité de décisions nouvelles, » aucun emprunt postérieur à cette date ne lui a été fait, et la publication d'un appendice de 42 pages qui contient, sans aucun commentaire, le texte même des lois faites de 1862 à 1876, ne saurait autoriser l'éditeur à annoncer, comme il le fait dans le titre que nous venons de transcrire, que cette *troisième édition* est « mise en rapport avec la législation actuelle et la jurisprudence jusqu'en 1875 inclus. » A. B.

SCIENCES ET ARTS

Morale et progrès, par Francisque Bouillier, inspecteur général de l'instructionse condaire. Paris, Didier, 1875, in-12 de IV-338 p.— Prix : 3 fr. 50.

Le sujet traité par M. Francisque Bouillier est de ceux qui passionnent encore un siècle revenu de tant d'illusions ; il implique, d'ailleurs, les plus graves problèmes de métaphysique, de morale, de psychologie, de politique et d'histoire. Malheureusement la doctrine du progrès a été presque toujours une déduction systématique de tel ou tel principe posé *a priori;* et, de nos jours surtout, la double tendance de l'idéalisme et du positivisme a fait du progrès continu de l'humanité une loi absolue, fatale, mathématique : erreur des plus funestes à tout progrès réel et durable, qui suppose une direction éclairée et vertueuse de l'activité libre.

M. Bouillier a bien saisi et bien réfuté le côté faux et funeste des théories sur le progrès nécessaire. Il a su démêler les conditions et les éléments du progrès dès le début de son livre, et montrer le point de départ de toute vraie doctrine sur ce sujet dans la liberté et la responsabilité humaines. Il a fait voir que le progrès total renferme trois éléments irréductibles l'un à l'autre : matériel, intellectuel et moral. Ce triple progrès suppose à la fois des conditions immuables dans les lois de notre nature, et des conditions variables dans l'exercice de l'activité. Tout cela est d'une justesse incontestable ; mais l'auteur n'a-t-il pas poussé à l'extrême une idée juste au fond, lorsqu'après avoir démontré que la supériorité matérielle et intellectuelle n'entraîne pas nécessairement la supériorité morale, il en conclut l'impossibilité de préférer raisonnablement, quant à la moralité, un siècle ou un pays à un autre ?

Il nous paraît évident qu'il y a là une analyse incomplète, qui projette ses obscurités sur plusieurs pages, d'ailleurs très-curieuses et très-instructives, concernant les jugements optimistes ou pessimistes portés par toutes les époques sur elles-mêmes, l'histoire de la querelle des anciens et modernes, etc. La vertu, le mérite ne sont que dans l'effort personnel, qui ne saurait résulter fatalement d'aucune condition matérielle ou intellectuelle, c'est vrai ; mais le milieu social et les autres éléments qui président à la formation morale des individus, sans déterminer rigoureusement aucun acte pris à part, déterminent sûrement une somme supérieure de moralité dans la masse, à proportion qu'ils sont plus favorables à l'ordre moral dans toutes ses manifestations. M. Janet a eu tort, en combattant sur ce point M. Bouillier, de lui supposer une vraie sympathie pour les imperfections sociales comme condition de la vertu (p. 127). Mais il a eu raison,

avec M. Caro, de lui reprocher son paradoxe sur l'impossibilité d'apprécier la valeur morale d'une époque. Il est vrai que leurs objections ont des côtés faibles que M. Bouillier a pu ruiner. Pourquoi M. Janet s'en tient-il à faire valoir le bien dans les actions instinctives? pourquoi M. Caro accorde-t-il qu'il y aura « moins de mérite » dans un milieu plus favorale à la moralité ? Il y a là une confusion : il fallait dire « moins d'occasions offertes au mérite exceptionnel, à l'héroïsme ; » mais il y aura sûrement, si les âmes sont mieux formées à la vie morale, plus d'efforts vertueux en tout genre, partant, dans toute la force du terme, « plus de mérite. »

On nous pardonnera notre insistance sur un défaut qui nous paraît avoir enlevé à ce livre une partie de l'ampleur, de la vie et de l'utilité qu'il pouvait avoir. Il n'aura d'autre portée que de réfuter les théories fatalistes du progrès et de recommander la liberté morale : c'est beaucoup, mais on avait le droit d'attendre davantage; il y avait, dans un livre sur le progrès moral, une large place toute marquée pour les facteurs sociaux de ce progrès. Je ne doute pas que beaucoup de lecteurs ne songent, malgré eux, en parcourant certaines pages de M. Bouillier, à des pages tout autrement expérimentales, pratiques, positives, dans le vrai sens du mot : je veux dire à celles de M. Le Play sur l'organisation de la famille et de l'atelier. A ce point de vue vraiment philosophique et vraiment vital, il aurait fallu faire à l'élément religieux une autre part que celle qui lui est faite dans *Morale et progrès.* M. Bouillier repousse constamment les données irréligieuses des philosophies négatives de ce temps ; il rejette en particulier, quoique avec trop peu de précision scientifique, la morale indépendante (p. 51-54). Mais il n'aborde pas, il semble presque ne pas apercevoir l'inévitable question des rapports de la religion proprement dite (qui n'est pas la religion naturelle) avec le progrès moral. Au reste, chaque fois qu'il est amené à toucher au domaine de la théologie, l'auteur fait voir, sinon une exactitude parfaite de doctrine et une appréciation rigoureusement équitable, au moins des intentions et une profession éloquente de respect (p. 303-308) que nous nous plaisons à reconnaître. Mais voilà toujours une lacune notable et qui ne peut s'expliquer que par un grave défaut dans la position générale du problème.

L'honorable maître retrouve tous ses avantages dans les chapitres polémiques où il montre que le progrès moral ne peut être un fait de simple hérédité (VIII), qu'il ne saurait se réaliser définitivement par le seul fait d'un état constitué en conformité avec la raison (IX), et surtout quand il combat l'idée du progrès séparée de tout élément moral par Buckle et par M. Littré (X). Il y aurait encore à louer hautement la pensée qui anime les derniers ou plutôt les

avant-derniers chapitres de l'ouvrage (le dernier offrant des conclusions exagérées sur l'impossibilité d'apprécier la valeur morale d'une époque) : la civilisation moderne, avec ses progrès matériels et la diffusion des lumières, n'est qu'un danger de plus pour l'avenir de l'humanité, sans l'éducation morale, sans la formation des mœurs et du caractère. LÉONCE COUTURE.

La Métaphysique en présence des Sciences. *Essai sur la nécessité d'une philosophie fondamentale,* par M. DOMET DE VORGES. Paris Didier, 1875, in-12 de VII-288 p. — Prix 2 fr. 50.

Malgré des lacunes et des imperfections incontestables, ce travail, d'un esprit à la fois très-versé dans les sciences positives et très-apte aux analyses profondes de la philosophie, mérite une sérieuse attention et une étude personnelle de la part des hommes voués à ces graves recherches. Le livre de M. Domet de Vorges est, d'ailleurs, par lui-même, un fait des plus intéressants : c'est une réhabilitation de la théorie scolastique des sciences, dans toute sa rigueur, ou peu s'en faut; et cette réhabilitaton ne vient pas d'une école ou d'une inspiration ecclésiastique quelconque, mais du travail pleinement indépendant d'un homme qui paraît surtout s'appliquer aux études physiques. Il est vrai que l'auteur avait été amené, il y a plus de vingt ans, à étudier la philosophie de saint Thomas d'Aquin, pour répondre à une question proposée par l'Académie des sciences morales et politiques, qui accorda une mention honorable à son mémoire. « Laïque et vivant dans le monde laïque, dit M. Domet de Vorges, j'ai été naturellement conduit à appliquer mes premières études aux idées qui préoccupent la société contemporaine, et il en est résulté pour moi la conviction que la philosophie du moyen âge bien comprise fournit des données tout à fait propres à faciliter la conciliation jugée si difficile aujourd'hui de la science et de la philosophie, de l'expérience et de la raison, de la matière et de l'esprit (p. II). » Cette conciliation résultera précisément du caractère éminemment positif des théories péripatéticiennes; il faudra, certes, abandonner les données reconnues fausses et les hypothèses *a priori* des scolastiques; mais leur méthode et les principes de leur métaphysique, qui sont « les principes essentiels de la raison humaine (p. VI),» doivent être rétablis dans la philosophie, pour la renouer à la science dont elle n'aura plus à rejeter ou à suspecter aucun résultat, aucune théorie sérieuse.

Tel est le beau programme dont l'auteur se flatte d'avoir au moins préparé la réalisation par cet « essai, » dont il nous paraît difficile de contester le caractère scientifique et le talent d'analyse. Mais une discussion de ces divers chapitres, si pleins et si concis, nous mènerait loin, surtout à propos de quelques points difficiles où M. de Vorges

non plus que les autres modernes scolastiques, ne paraît pas avoir atteint le vrai nœud de difficultés toujours pendantes. — Il suffira d'indiquer le plan général de l'ouvrage, en signalant quelques passages plus particulièrement dignes d'attention.

Les trois parties (*de l'origine des notions fondamentales*; *des conditions métaphysiques de l'être; de Dieu*) correspondent à peu près à la logique, à l'ontologie générale, à la théodicée des cours de philosophie, en restreignant pourtant la logique à la théorie des idées et des principes nécessaires, et en ajoutant à l'ontologie générale les questions les plus importantes de ce que l'école appelait *physique*. — Dans la première partie, l'auteur expose très-nettement la doctrine scolastique sur l'origine et la formation des jugements universels à partir des connaissances particulières et concrètes. Il abandonne l'école, en établissant une différence essentielle entre la sensation et la perception sensible; et, sur ce point, nous croyons bien qu'il est dans le vrai, ou du moins sur la voie de l'analyse la plus exacte, mais il lui faudra combler une lacune, en montrant que, malgré l'intermédiaire de la sensation, la perception sensible proprement dite (celle du tact) porte son caractère intrinsèque de certitude objective, inaccessible aux objections idéalistes. Les dernières pages de cette première partie nous paraissent, au contraire, pécher, comme tous les manuels néoscolastiques de ce temps, par une explication inexacte de la *nécessité* proprement dite, appartenant aux principes, et qui ne peut leur venir, même avec le secours de l'abstraction, des vérités particulières prises dans l'expérience.

Ce défaut, s'il est réel, n'a pu être sans influence, soit sur l'idée générale de la métaphysique donnée par M. de Vorges dans sa remarquable *introduction* (p. 1-8), soit sur sa troisième partie, qui traite de *Dieu*. Il y a peut-être trop peu d'élan et de largeur dans ces dernières évolutions de la philosophie atteignant son dernier terme, l'infini. Quoi qu'il en soit, la modestie, à ces hautes sphères, est de bon exemple; la timidité même a son excuse, d'une part, dans les naufrages sinistres d'un spiritualisme audacieux ; d'une autre, dans la prédominance aujourd'hui tyrannique de l'esprit positif, qui n'accepte aucune connaissance scientifique de l'infini. Nous ne ferons pas d'autre remarque sur la troisième partie, qui est d'ailleurs bien courte, et où à peu près tout nous paraît à la fois louable et insuffisant.

La seconde partie est de beaucoup la plus approfondie et la plus satisfaisante, non que les détails contestables y soient moins nombreux (c'est plutôt l'inverse), mais l'analyse et la discussion y sont presque toujours poussés fort loin. Les premiers chapitres où sont étudiés les forces qui se manifestent dans l'univers seront lus partout avec fruit. L'auteur dégage la vie des phénomènes physiques et chimiques qui la

manifestent; il fait aux théories comtemporaines, y compris le darwinisme, toutes les concessions, non-seulement nécessaires, mais possibles, et, loin de perdre par là un pouce de terrain, il ne revendique et ne démontre que mieux le principe vital, sans lequel il n'y a pas d'évolution et qui ne peut être l'évolution elle-même. Cette judicieuse analyse le conduit à reconnaître au moins cinq classes de faits (p.179) absolument irréductibles les uns aux autres, ce qui ruine « l'hypothèse matérialiste de l'unité de la matière et de la force. » Il ne s'arrête pas là, et plusieurs chapitres sont consacrés à la difficile étude de la *composition des corps* ou de l'essence de la matière, et des problèmes métaphysiques qui s'y rattachent. Ici, nous flatterions M. Domet de Vorges, ou nous nous flatterions nous-même, si nous disions que toutes ses réfutations et toutes ses démonstrations nous ont paru sans réplique ou sans obscurité. Mais les esprits sérieux voudront y voir par eux-mêmes, et nous n'avons pas besoin de leur recommander davantage ce remarquable travail. LÉONCE COUTURE.

Quatre années en Océanie, *histoire naturelle de l'homme et des sociétés qu'il organise*, par ANT. ED. FOLEY, docteur-médecin. Paris, J.-B. Baillière. 1866-1876. 2 vol. in-8 de 300 et 370 p.; avec 5 pl. — Prix : 14 fr.

« Le Progrès est le développement de l'Ordre. » Ce mot, emprunté à Auguste Comte, sert d'épigraphe à l'ouvrage, et suffit à indiquer, sinon le guide que l'auteur a suivi, du moins dans quelle direction il a laissé divaguer sa rêverie. M. le Dr Foley est, en effet, de ceux qui voient dans les sauvages les plus abjects l'image de ce que furent nos ancêtres. Pour lui « l'homme est *un* et d'une organisation telle qu'il ne peut vivre sans grandir physiquement aussi bien que mentalement; grandir sans s'améliorer; et s'améliorer sans embellir (t. II, p. 3). » Aussi va-t-il chercher les premiers chapitres de l'histoire des sociétés parmi les Papous les plus dégradés de la Nouvelle-Hollande, non sans faire même plus d'un emprunt à « la vie privée, domestique, civique et politique des chiens sauvages de l'Australie heureuse (p. 189 et suiv.) » Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses capricieuses digressions sur les divers états de la « variable végétative océano-papoue » de notre espèce. Nous croyons d'ailleurs qu'il aura réservé, pour les tomes suivants, tout ce que ses carnets de voyages pouvaient renfermer d'intéressant. Mais si l'œuvre est souvent indigeste, parfois nauséabonde, la doctrine dont elle relève ne saurait être trop combattue.

Suivant la théorie de l'évolution, la morale et la religion sont dans un perpétuel devenir; l'homme se les fait à lui-même, à mesure qu'il s'avance dans la voie du progrès. Fille de l'orgueil, cette vieille erreur a rencontré de nos jours un puissant auxiliaire dans le transformisme. Après avoir dit que le plus infime des organismes, par une adaptation

spontanée au milieu ambiant, s'est peu à peu transformé au point de produire tous les êtres jusqu'à l'homme même, on a été conduit à penser que le sens moral et le libre arbitre ne sont que les dernières créations de cette lente évolution. Sans discuter ici cette théorie, on peut au moins répondre à nos modernes sceptiques que, pour échapper ainsi au surnaturel en niant que l'homme par privilége ait reçu en don la nature spirituelle, ils invoquent, en fait, un miracle mille fois plus étrange. Qu'une chaîne de filiation ininterrompue relie en effet tous les êtres dans une seule série qui n'admette ni sauts, ni hiatus, alors chaque grain de cette poussière que le vent soulève dans nos rues est un terme de cette série. Chacune de ces cellules vivantes, d'où sortira un microphyte, un animalcule ou un ferment putride, doit contenir en outre le germe intellectuel et moral qui, après un progrès séculaire, s'épanouira pour devenir Platon ou Descartes, bien plus encore saint Vincent de Paul ou une Fille de la Charité.

Sans doute, nos efforts doivent tendre à réaliser le progrès social; mais on a singulièrement abusé du mot. Les merveilleuses inventions que le génie de l'homme a enfantées de notre temps, ont grisé sa vanité. Il a cru que la loi morale était aussi son ouvrage, et qu'il lui était loisible de la perfectionner. Là est l'erreur funeste. Dans l'ordre matériel, à la vérité, le progrès s'accomplit par la découverte de conceptions ou de faits nouveaux; et l'histoire des sauvages peut souvent nous aider à comprendre comment nos ancêtres ont conquis leur pouvoir sur la nature. Mais, dans l'ordre moral, le progrès consiste seulement dans la meilleure pratique des vérités connues. Il n'a rien été ajouté par les sages à la loi suprême révélée par Dieu au premier homme, interprétée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'histoire est unanime sur ce point: les conquêtes de l'industrie humaine suivent une marche continue; mais la culture morale ne présente nulle part cette croissance progressive, fatale, ininterrompue que suppose la doctrine positiviste. Au contraire, pour les sociétés, comme pour les individus, l'oubli de la loi de Dieu entraîne toujours la déchéance; et les peuples corrompus s'abaissent ou disparaissent entre les nations, comme s'évanouissent aussi entre les hommes ceux que le vice a déclassés. Ainsi le progrès social n'est que le libre développement, dans les intelligences et dans les cœurs, de la vérité morale, immuable et révélée, et ce ne sont pas les Papous dégradés et abêtis par le manque de nourriture, ni même les chiens sauvages, malgré leurs vertus, qui peuvent nous apprendre l'origine de la morale et la loi des sociétés.

A. Delaire.

Recueil de statuts et de documents relatifs à la corporation des tapissiers, de 1258 à 1875. Réflexions concernant cette corporation, par l'auteur, J. Deville, président de la Chambre syndicale. Paris, imp. Chaix, 1875, in-8 de 408 p.

Ce livre a l'avantage, qui n'est point sans valeur, d'être écrit par un homme compétent : « Entré en apprentissage en 1840, dit l'auteur, j'ai depuis passé par tous les échelons de notre industrie ; apprenti, ouvrier, commis, patron, membre de la chambre syndicale, et enfin, grâce à la bienveillance de mes collègues, président de cette même chambre. » Arrivé à cette haute position, M. Deville a eu l'heureuse idée de recueillir et de réunir les documents relatifs à l'histoire de sa corporation ; ils forment la plus grande partie de son livre (380 pages). Le premier de ces documents est la préface d'un recueil, imprimé en 1756, retraçant avec beaucoup d'érudition l'histoire des « marchands tapissiers. » Ils composaient une des corporations les plus nombreuses et les plus anciennes de la ville de Paris, formée elle-même par l'accession successive de six communautés distinctes à l'origine et ayant eu des statuts et règlements particuliers ; ces communautés étaient celles : 1° des *tapissiers hautelissiers* ; 2° des *tapissiers sarrazinois* ; 3° des *tapissiers nostrez* ; 4° des *tapissiers courtepointiers* ; 5° des *courtepointiers* ; 6° des *coustiers*. Dès 1301, les deux premières s'étaient réunies et avaient adopté un statut commun ; la fusion définitive de toutes les communautés en un seul corps s'opéra en 1636. Les tapissiers avaient aussi leur confrérie où l'on honorait spécialement sainte Geneviève, saint Sébastien, saint Louis, roi de France, et saint François d'Assise, patrons des différentes communautés que nous venons d'énumérer. Au dix-huitième siècle, saint Louis est le principal patron de la confrérie.

Les documents qui suivent sont nombreux et bien choisis : statuts d'Etienne Boileau, statuts de 1622, lettres-patentes de 1656 et 1719, arrêts et sentences de diverses dates, « liquidation des communautés de tapissiers, de la ville et faubourgs de Paris » (1719), édit de 1777 qui marque l'agonie de ces vieilles communautés, « état des tableaux qui, en conformité de l'arrêt du 22 juillet 1726 ont été fournis depuis le 1er janvier par différents peintres de l'Académie pour être exécutés dans la manufacture royale de Beauvais » (document inédit), estimation des tapisseries du château de Fontainebleau (1780), la table du commissaire Dupré indiquant les pièces concernant les tapisseries déposées aux Archives, etc.

M. Deville ne s'est pas arrêté à la Révolution ; il nous donne le règlement de la Société de secours mutuels de Saint-François, fondée en 1818, les statuts de la chambre syndicale établie en 1868 et ceux du comité de patronage des apprentis de 1873 ; ces documents permettent

au lecteur de faire avec les règlements anciens des comparaisons très-intéressantes.

La seconde partie comprend les « réflexions de l'auteur; » là nous nous trouvons en face d'un des plus grands problèmes qui se posent devant notre société moderne : la question ouvrière. M. Deville se prononce énergiquement contre la participation de l'ouvrier aux bénéfices du patron; il incline à prendre quelque chose aux anciens statuts de la corporation; parlant des conditions imposées jadis aux ouvriers (brevet d'apprentissage, etc.), il ajoute : « Les patrons n'emploieraient que les membres de la communauté sachant leur métier; la famille, la corporation serait reformée, elle gagnerait pour sûr en force, en capacité, en réputation; mais que deviendraient les principes de liberté proclamés en 1789, dont on a abusé, il est vrai, mais qui, aujourd'hui, sont admis par tous et pour tous, nationaux ou étrangers? » En tout cas, il conseille l'étude des vieux règlements : nous sommes d'accord sur ce point. Tout est à louer dans les quelques pages où il étudie le côté artistique de sa corporation; elle a derrière elle un glorieux passé dans l'art français, et il appartient à son président de le lui rappeler. Mais, nous ne l'ignorons pas, elle a malheureusement à lutter contre le mauvais goût du siècle et contre la profusion de ces produits de bazars qui envahissent les étalages et fascinent par leur bon marché apparent les yeux de la foule. M. Deville termine son livre en traçant à la chambre syndicale cette double mission qu'elle doit remplir : « La première celle de stimuler la capacité, l'honnêteté, la confraternité chez tous les membres de sa corporation; la seconde, celle d'expertiser les mémoires sujets de désaccord, de concilier les parties, acheteurs et vendeurs. »

J'ajouterai que ce volume reproduit en chromolithographie les bannières des tapissiers de Paris, Bordeaux, Tours et Lyon, et je souhaite de voir chaque corporation posséder ainsi son recueil, qui serait le livre d'or de l'industrie française. J.-M. RICHARD.

L'Enquête parlementaire sur les conditions du travail en France, conférences ouvrières, par LÉON ROSTAING. Vienne, Savigné, 1875, in-8 de 430 p.

L'auteur, suivant l'ordre indiqué dans les trois questionnaires officiels, a disposé les matières en quinze chapitres : *Hygiène, habitation, alimentation, institutions de prévoyance, associations syndicales, salaire, suppléments de salaire, participation des ouvriers aux bénéfices, durée du travail, chômages, coalitions, éducation, instruction, repos du dimanche, cercles et corporations.*

En traitant de l'*hygiène*, l'auteur eût bien fait de résumer des statistiques navrantes établies par les médecins sur la dégénérescence et

l'infécondité des populations de France ou d'autres pays (les États-Unis, par exemple). A propos de l'*habitation*, pourquoi ne pas mentionner la nécessité *urgente* de reléguer l'industrie loin des grandes villes, autant que faire se pourra? Parmi les faits intéressants énumérés sur l'*alimentation*, l'auteur eût pu citer celui-ci : au lendemain du jour où la Compagnie d'Orléans a ouvert un buffet à ses ouvriers des ateliers d'Ivry, le nombre des malades a été réduit d'un quart. Sans compter que les cabarets d'alentour se sont trouvés en partie fermés : les ouvriers ayant pris goût à acheter, à l'économat de la Compagnie, café ou chocolat pour se donner des soirées de famille. — Les *institutions de prévoyance*, et surtout les sociétés de secours mutuels, reçoivent un éloge mérité de la part de M. Rostaing. C'eût été le lieu de traiter à fond, au double point de vue de la législation et des assurances, la question des *indemnités pour mort ou blessures*.

Salaire ! — En présence de la terrible équation de l'offre et de la demande, « rien de plus efficace que le régime du patronage, lequel (dit M. Le Play) se reconnaît surtout à une permanence de rapports entre patrons et ouvriers. Que le patron se garde, aux époques de prospérité, d'accroître à tout prix sa production, etc. » — Nous regrettons de ne pas voir rappelés ici deux excellents moyens d'affermir les rapports de l'ouvrier et du patron : 1° (selon le conseil donné précisément, je crois, par M. Le Play) engager les ouvriers pour une longue durée, un an, par exemple, en telles industries ; 2° (à l'exemple de M. Harmel) engager les familles tout entières, hommes, femmes, et enfants, et, lorsqu'on renvoie un des membres, renvoyer la famille.

Supplément de salaire : paye à la journée ? ou paye à la tâche ? — Admiration un peu excessive, selon nous, pour le second système. En général, le *marchandage*, ce débat continuel des prix entre l'ouvrier et le patron, est assurément, pour tous les deux, un encouragement à l'esprit d'invention et à l'énergie ; mais, l'abus de cette méthode n'offre-t-elle pas des inconvénients moraux ? D'ailleurs, ne fait-elle pas injustice aux vétérans et aux invalides de l'atelier ? et n'est-elle pas un excitant pour l'activité fébrile de la jeunesse ?

Durée du travail : M. Rostaing affirme le droit que la société possède d'empêcher que les patrons ne surmènent leurs ouvriers. « En Angleterre, dit-il, Mgr le comte de Paris cite vingt *factories acts*, ou lois intervenues dans le but d'améliorer le sort des enfants et des femmes employés dans l'industrie ; et le législateur, malgré tout le respect dont il entoure la liberté individuelle, ne compte pas s'arrêter en cette voie de la réglementation.

L'ouvrage contient des réflexions judicieuses sur les chômages et sur les coalitions. — Et enfin, il considère, au point de vue élevé du

chrétien et du parfait catholique, l'*éducation*, l'*instruction*, le *repos du dimanche* et les *cercles ou corporations ouvrières*. — Nous ne partageons peut-être pas absolument toutes les opinions de l'auteur sur ce dernier sujet ; nous pensons qu'on a beaucoup trop confondu jusqu'ici, parmi les catholiques, l'idée déterminée d'une corporation catholique avec l'idée multiple et féconde de l'association catholique.

Parvenu au terme de notre tâche, nous exprimons un vœu : c'est que l'auteur étende et complète cet excellent travail ; c'est qu'il transforme son livre en un *Dictionnaire d'économie sociale :* c'est qu'il résume ainsi l'histoire et la description de tout ce qui a été fait en France, et surtout qu'il nous expose les conceptions et les œuvres des catholiques de la Belgique, de l'Angleterre, de l'Allemagne et des États-Unis. — Ainsi faisant, M. Léon Rostaing rendra encore un éminent service. EM. DESMOUSSEAUX DE GIVRÉ.

Memorials of Millbank and chapters in Prison History, by ARTHUR GRIFFITHS. London, Henry S. King and C°, 1876. 2 vol. in-8.

M. Griffiths est un ancien capitaine au 63me régiment d'infanterie anglaise qui, mis à la demi-solde, a demandé et obtenu l'emploi de gouverneur-adjoint de la prison de Millbank. Comme beaucoup d'hommes de guerre, après avoir manié l'épée, il a éprouvé le besoin de manier la plume, et n'ayant pas grand'chose à dire sur son régiment, il a raconté les fastes de sa prison. Le moment est bien choisi pour cette publication, car, dans peu de temps, le célèbre pénitencier aura disparu, et son personnel aura été transféré dans le nouveau local qu'on construit en ce moment sur la vaste lande appelée *Wormwood Scrubs*. Millbank compte à peine un demi-siècle d'existence, mais de sa fondation date une nouvelle ère dans l'histoire des prisons anglaises, une révolution dans le système pénitentiaire de la Grande-Bretagne. Le célèbre philanthrope Howard avait exhalé ses gémissements sur l'état des maisons de détention de son pays, véritables sentines de corruption morale et physique ; il avait exploré le continent et avait été favorablement impressionné par ce qu'il avait vu en Flandre, notamment par la maison de force de Gand. A son retour en Angleterre, il s'efforça de faire construire des pénitenciers sur ce modèle. Le duc de Richmond, lord lieutenant du comté de Sussex, prêta l'oreille à ces suggestions et s'en trouva bien. Comme il arrive souvent en Angleterre, des particuliers prirent l'initiative de la réforme. Le célèbre Jérémie Bentham eut le premier l'idée de construire ce qui devait être plus tard le pénitencier de Millbank. Mais ce ne fut qu'une vingtaine d'années après qu'il eut soumis ses plans au gouvernement que l'État prit à son compte le projet et l'exécuta. Il faut lire, dans le livre du capitaine Griffiths, toutes les péripéties

par lesquelles passa la fondation de la prison : elles rappellent le fameux *Tantæ molis erat* de Virgile. Enfin le 27 juin 1816, le premier pentagone étant prêt — l'établissement entier se compose de six corps de bâtiments de forme pentagonale disposés en cercle autour de la chapelle, — trente-six prisonniers de Newgate y furent amenés. Peu à peu, et au fur et à mesure que l'édifice entier se complétait, il recevait de nouveaux pensionnaires : une partie étant destinée aux hommes, l'autre aux femmes. Auparavant, les prisonniers étaient entassés les uns sur les autres, chargés de fer, livrés à l'oisiveté, exploités enfin par leurs geôliers qui entreprenaient de les nourrir à forfait : on essaya d'un régime contraire. Dans la nouvelle prison, les détenus avaient des cellules séparées, du moins pendant la nuit, et pendant le jour ils devaient se livrer à un travail rémunérateur à la fois pour eux et pour l'établissement. On voulut essayer de l'influence que la persuasion et les bons conseils pourraient exercer sur les natures perverties. Le livre du capitaine Griffiths nous apprend que le résultat fut tout l'opposé de ce qu'on attendait. De nombreuses révoltes attestèrent la difficulté d'établir le règne de la discipline parmi les criminels : une seule femme, Julia Newman, faillit rendre fous le gouverneur, l'aumônier et la matrone. Passant d'un extrême à un autre, l'administration veilla avec un soin excessif sur le bien-être des détenus ; leur nourriture devint presque luxueuse, à tel point qu'on disait en plaisantant que le gouverneur de Millbank n'aurait pas de précautions à prendre pour empêcher ses prisonniers de s'enfuir, que sa seule difficulté serait d'écarter les candidats trop nombreux qui solliciteraient l'honneur d'être admis dans son établissement. Malgré cette plaisanterie, et quoique la prison ressemble à un labyrinthe (un vieux gardien qui avait blanchi dans ses murs ne retrouvait son chemin qu'en traçant de loin en loin des signes à la craie), les tentatives d'évasion occupent un chapitre assez long dans l'ouvrage du capitaine : la fuite et la capture de Punch Howard forment un épisode des plus dramatiques, et digne de Harrison Ainsworth. Nous recommandons aussi les deux chapitres consacrés aux principaux détenus qui ont honoré Millbank de leur présence : on lira avec intérêt les hauts faits de l'Honorable et Révérend ***, de la belle Louisa M. et de la séduisante Emily L. Le livre du capitaine Griffiths abonde en faits ; ils ne sont pas toujours disposés avec art, mais ils sont scrupuleusement exacts. Le brave officier a tenu à faire voir qu'il savait le français et il emploie le mot « escroc. » Pourquoi avoir recours à une langue étrangère ? les Anglais sont, sous ce rapport, très-riches, et possèdent en grande variété et la chose et le mot pour l'exprimer.

F. DE BERNHARDT.

BELLES-LETTRES

Histoire de l'origine des inventions, des découvertes et des institutions humaines, par D. Ramée, architecte et auteur de l'*Histoire générale de l'architecture.* Paris, Plon, 1875, gr. in-8 de VIII-590 p. — Prix : 8 fr.

En lisant l'indigeste compilation de M. Ramée, je me suis souvenu du mot de l'antiquité : *Un grand livre est un grand mal.* Dans cette prétendue *Histoire de l'origine des inventions, des découvertes et des institutions humaines,* les choses inutiles abondent et les inexactitudes dépassent toute mesure. Parmi les cinq cent soixante-deux articles dont se compose l'ouvrage, il en est bien peu qui vaillent la peine d'être consultés. Avant de prouver, par quelques citations, combien certains passages de ce gros et vide volume sont insignifiants, combien certains autres passages sont erronés, j'adresserai au recueil tout entier un grave reproche : l'auteur ne daigne jamais indiquer les sources où il a puisé. Pas une seule référence dans ces 590 pages! Il faut croire M. Ramée sur parole, même, sans doute, lorsqu'il affirme que la « confession auriculaire a été introduite par le pape Léon Ier, en l'année 450, » alors que chacun sait (y compris les enfants qui vont au catéchisme) que l'existence de la confession auriculaire, antérieurement au pontificat de saint Léon, est attestée par les plus irrécusables témoignages. Un recueil où n'est pas formellement signalée la provenance de chaque renseignement, doit, par cela seul, être déjà frappé de suspicion. Mais dans quel discrédit un tel recueil ne tombera-t-il pas, quand on aura constaté que l'auteur donne, tantôt des informations aussi instructives que celle-ci (p. 4) : « Primitivement, les accouchements se faisaient par les sages-femmes, » et tantôt des informations aussi exactes que celle-là (p. 170) : « Le sieur de Pibrac a publié en 1666 : *Quatrains,* avec la traduction latine en autant de distiques. » En 1666, le sieur de Pibrac, comme l'appelle M. Ramée, avait une excellente raison pour ne pas publier des quatrains : c'est qu'il était mort depuis quatre-vingt-deux ans (27 mai 1584), dix ans après avoir fait paraître le petit livre (1574) qui devait avoir plus de cinquante éditions. Si M. Ramée ne connaît pas l'époque où a vécu un des hommes les plus célèbres du seizième siècle, que connaît-il donc, et pourquoi s'avise-t-il de traiter avec tant d'assurance *de omni re scibili?* Veut-on avoir une idée de sa compétence en géographie? Il en est encore, après tant de travaux qui ont renouvelé l'histoire de la poudre à canon et de l'artillerie, à placer en Auvergne la forteresse de *Puy-Guillaume* (lisez *Puyguilhem*), devant laquelle, d'après le document mémorable mentionné par Du Cange, le canon retentit en 1338, forteresse qui était située en Péri-

gord. Mais on peut ne pas posséder à fond l'histoire et la géographie, et briller dans d'autres parties. M. Ramée, qui est architecte, doit être très-versé dans tout ce qui touche à l'archéologie, et, par conséquent, savoir sur le bout des doigts la biographie des antiquaires fameux. Il en est un, Édouard Corsini, qui a laissé un grand nom. M. Ramée, trébuchant dès les premiers pas (p. 1), nous apprend que Corsini « a écrit, sur les abréviations grecques, un volume in-folio, Florence, 1709. » L'auteur des *Fasti attici* aurait, à ce compte, été singulièrement précoce, car, comme il naquit en octobre 1702, il aurait eu sept ans à peine quand aurait paru son in-folio, assurément plus haut que lui. C'eût été le cas de dire que cet enfant-prodige était savant jusqu'aux dents... de lait. Dans toutes les questions d'histoire littéraire et de bibliographie, il advient à M. Ramée quelque mésaventure, comme on peut le vérifier en lisant les chapitres *anacréontiques* (*vers*), *anecdotes*, *anthologie*, etc. Je tiens à citer en entier l'article relatif aux *Mémoires* (p. 322) : « Catégorie d'ouvrages historiques écrits par Philippe de Comines, et qu'on fit paraître en 1523 sous ce titre : *Mémoires de Philippe de Comines.* Ils contiennent les règnes de Louis XI et de Charles VIII, de l'année 1464 à l'année 1498. Depuis, il y a eu une avalanche de *Mémoires.* » Malheureusement, pour l'origine indiquée par M. Ramée, la première édition des récits de Commynes ne portait pas le titre de *Mémoires,* mais bien celui-ci : *Chronique et histoire faicte et composée par feu messire Philippe de Comines... contenant les choses advenues durant le règne du roy Louys XI*e (1524 et non 1523). Cette édition ne contient que les six premiers livres, et s'arrête à la mort de Louis XI, en 1483. Ce fut seulement en 1552 que l'ouvrage de Commynes fut intitulé : *Mémoires* (Paris, Galliot du Pré). On voit qu'il n'y a guères que trois bonnes erreurs dans les quatre lignes que M. Ramée consacre aux *Mémoires.* Le style de M. Ramée n'est pas de meilleur aloi que son érudition : il ne craint pas de dire, par exemple (p. 87), au sujet de Malthus, l'inventeur des bombes : « Il les employa *en premier* au siége de la Molte, en Lorraine, » et (p. 464) : « Jean de Bonnefons, avocat, mort en 1614, *inculqua au* rondeau la pureté de la langue. » Restons-en là, sans nous demander quel est le funeste professeur qui a pu *inculquer* à M. Ramée la corection et l'harmonie de son français.

T. DE L.

Corneille inconnu, par JULES LEVALLOIS. Paris, Didier, 1876, in-8 de XIV-384 p. — Prix : 7 fr.

On pourrait croire, à l'appel du titre de cet ouvrage, qu'il s'agit ici de révélations inédites et de documents nouveaux, venant changer le cours des idées généralement admises sur l'histoire de la vie et des ouvrages de notre grand tragique. Il n'en est pas ainsi, et plus d'un

curieux éprouvera en le parcourant, une première déception, qui ne tardera pas à se transformer, par la lecture, en une fort agréable surprise. En étudiant attentivement les œuvres de Pierre Corneille pendant les tristes loisirs de la guerre, M. Jules Levallois fut frappé de voir combien de beautés spéciales et d'indications précieuses pour un biographe contiennent une foule d'ouvrages divers auxquels on attache habituellement peu ou point d'attention, tout attiré qu'on est par les beautés consacrées et classiques de l'auteur du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna* et de tant d'autres chefs-d'œuvre. Or, si l'on ne veut considérer dans Corneille que ses œuvres principales, celles de sa forte maturité, sans tenir suffisamment compte de celles qui ont précédé ou de celles qui ont suivi, on se place dans des conditions très-défavorables pour comprendre et pour apprécier le caractère essentiel de son génie, dont on fait une énigme, quelque chose de prodigieusement anormal, et, selon l'expression de M. Levallois, une sorte de monstre intellectuel. Comment expliquer, en effet, cette soudaine supériorité dans l'art, succédant chez le même écrivain à une médiocrité déplorable pour aboutir rapidement à une entière décadence? C'est cependant ainsi, « comme un éclair perdu entre deux obscurités également profondes » que la légende cornélienne, acceptée par la critique sans qu'elle ait osé pénétrer le mystère, nous représente le sublime fondateur de notre théâtre tragique.

Telle est l'idée fausse et préconçue que M. Levallois s'est efforcé de combattre, en prenant, dans leur succession chronologique, la série de toutes les compositions de Corneille, en se tenant également à l'écart des exagérations romantiques et des fougueux élans des panégyristes absolus, et en démontrant de cette manière que le génie du poëte n'a pas été affranchi des conditions auxquelles est soumis l'esprit humain; que l'accroissement de sa force morale s'est accompli selon les lois qui président à l'évolution interieure; que le *Cid* et le *Menteur*, qui sont des coups de maître, ne furent pas des coups d'essai, et qu'enfin la décadence ne commença nullement au lendemain de *Polyeucte ;* car, en dépit des assertions de Voltaire, il se trouve, parmi les dernières œuvres de Corneille, plusieurs pièces qui, loin d'être sifflées, obtinrent un éclatant succès, et jamais son génie ne fut plus honoré qu'en 1659, au moment où l'on représentait *Œdipe* et la *Toison d'or*.

Voilà la thèse nettement posée. On ne peut nier qu'il n'y ait là une étude intéressante dans ses aperçus judicieux et dans ses développements : les chapitres sur le succès persistant du théâtre de Corneille et sur le caractère du poëte sont riches en détails curieux et finement touchés : ceux qui traitent de ses amours, de ses rapports avec Richelieu, de son ménage et de ses finances ne sont pas moins atta-

chants et contiennent une foule d'appréciations justes et piquantes. Nous signalons, en particulier, l'étude des relations de Corneille avec le cardinal, au sujet desquelles M. Levallois fera bien de lire le récent ouvrage de M. Topin, lorsqu'il préparera une nouvelle édition de son livre. Mais tout cela est-il réellement *inconnu?* et aucun érudit avant M. Levallois n'avait-il cherché, dans Corneille, l'homme à la place du génie? Franchement, nous eussions préféré un autre titre à ce volume; il est très-alléchant, mais il force un peu la note. Nous avons appris quantité de particularités curieuses dans le livre de M. Levallois; ce sont cependant plutôt les appréciations que les faits qui lui donnent le principal attrait. Il y a ici un art tout particulier de grouper les moindres coïncidences pour en tirer des déductions lumineuses; et ce sont les qualités d'analyste consommé, fin et délicat, acquises sans doute dans un long commerce avec M. Sainte-Beuve qui donnent le plus de relief à l'œuvre de M. Levallois.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas nécessaire d'être érudit pour prendre le plus grand plaisir à la lecture de ce livre écrit d'un style remarquablement délié; ceux qui se piquent d'érudition seront étonnés d'y trouver réunis tant de menus détails qui leur avaient échappé, et tous les lecteurs seront de l'avis de l'élégant écrivain en ses conclusions, à savoir que Corneille mérite mieux que les titres de classique et de modèle : au sens le plus étendu, le plus profond, le plus énergique de l'expression, il est un maître. Si, pendant longtemps, les sommets seuls de son œuvre ont reçu la lumière et seuls la renvoyaient, le reste demeurant perdu dans l'ombre, il est bien établi désormais que tout s'y tient étroitement et qu'on y trouve, presque dans ses moindres parties, une source inépuisable d'aspirations généreuses et de nobles sentiments. RENÉ KERVILER.

Le Président de Brosses, sa vie et ses ouvrages. Thèse présentée à la faculté des lettres de Paris, par HENRI MAMET, agrégé d'histoire, ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur au lycée de Lille. Paris, E. Thorin, grand in-8 de VIII-270 p. — Prix : 5 fr.

On s'est beaucoup occupé, dans ces dernières années, du président de Brosses, et les notices de M. Foisset, de M. R. Colomb, de M. Sainte-Beuve, sont présentes à toutes les mémoires. Mais il restait encore beaucoup à dire sur la vie et les ouvrages du grand érudit bourguignon. M. H. Mamet aurait voulu examiner d'une manière approfondie chacun de ses ouvrages, si nombreux et si divers, mais il ne le pouvait sans dépasser de beaucoup les limites d'une thèse pour le doctorat; d'un autre côté, comme il le remarque (p. VII), « négliger entièrement telle ou telle partie de ses œuvres, c'était laisser dans l'ombre le trait le plus caractéristique de sa physionomie,

c'est-à-dire cette prodigieuse variété d'aptitudes et de connaissances qui lui donne son originalité propre; être incomplet, c'était être inexact. » M. Mamet a cru devoir prendre un moyen terme en étudiant à loisir certains livres de Charles de Brosses et en passant plus rapidement sur les autres. S'il a choisi, ajoute-t-il, pour en faire l'objet d'un examen plus détaillé, son *Histoire romaine*, c'est parce qu'elle est son œuvre capitale, en quelque sorte le résumé de tous ses travaux, et aussi parce qu'elle rentre dans le genre d'études auquel il s'est spécialement consacré. M. Mamet déclare que, parmi les ouvrages du docte président, il en est qui mériteraient d'être examinés presque aussi attentivement que l'*Histoire romaine*, notamment son *Traité de la formation des langues*. Loin de se flatter d'avoir épuisé le sujet, il espère que son essai décidera quelque travailleur à nous faire connaître à fond les études de Charles de Brosses sur la géographie, l'histoire des religions et la linguistique.

Il faut souhaiter à ce travailleur autant de zèle, autant de talent, autant de compétence qu'en montre M. Mamet dans les quatre parties de sa thèse : I. *Biographie du président de Brosses;* II. *Voyages en Italie;* III. *Histoire romaine;* IV. *Œuvres diverses*. Fidèles récits, claires analyses, judicieuses appréciations, tout est à louer dans cette substantielle monographie, et j'en dirai d'un mot tout le bien que j'en pense en déclarant qu'elle mérite, à tous les points de vue, d'être dédiée à un homme de goût et de savoir comme M. Auguste Geffroy.

T. DE L.

HISTOIRE

Le Monde américain. *Souvenirs de mes voyages aux États-Unis*, par L. SIMONIN. Paris, Hachette, 1876, gr. in-18 de XI-400 p.— Prix : 3 fr. 50.

M. Simonin a fait, de 1859 à 1875, cinq voyages aux États-Unis, où il était chargé de différentes missions scientifiques. A peu près chacun de ses voyages nous a valu un volume de *Souvenirs*. Celui qu'il nous donne aujourd'hui contient une série d'esquisses, de chapitres détachés, qui ont déjà paru l'année dernière, sous forme d'articles, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

L'auteur nous promène successivement de New York, la Cité-Empire, la métropole de l'Atlantique, à Chicago et à Saint-Louis, les reines de l'Ouest, des grands lacs intérieurs du continent américain, et des riches exploitations minières qui les entourent, aux placers aurifères des montagnes Rocheuses et à ces mines d'argent du Nevada dont la production, par son abondance imprévue, trouble en ce moment tous les marchés monétaires. Voilà, assurément, beaucoup de choses et de bien grands voyages! Cependant, ce n'est pas là *le Monde américain*

tout entier : ce sont à peine quelques sites, quelques coins de ce monde aussi divers dans ses aspects moraux et ses conditions économiques que variés dans ses régions, qui s'étendent sur un espace presqu'aussi grand que l'Europe entière.

M. Simonin est non-seulement un conteur plein de charme, en compagnie duquel on voyage fort agréablement au coin de son feu; c'est encore un savant qui excelle à décrire les procédés des arts usuels. La description qu'il donne de l'exploitation des mines et du service des chemins de fer aux Etats-Unis sont, à notre avis, la partie la plus intéressante de ce volume. Il faut aussi mentionner les pages où il raconte le fonctionnement des services publics destinés à faire vivre matériellement cette grande agglomération new-yorkaise, qui égale presque Londres et Pékin. Il y a là un ou deux chapitres fort curieux, qu'on rapprochera du livre de M. Maxime Du Camp sur *Paris, sa vie et ses organes.*

Incidemment M. Simonin touche à quelques-unes des plaies morales de la société américaine, et le lecteur trouvera dans son livre plus d'une anecdote intéressante. Sa description des quartiers mal famés de New York et de la population dangereuse qu'ils renferment étonnera bien des gens habitués à croire, sur la foi de leurs journaux, que le paupérisme des grandes villes européennes est un legs de l'*ancien régime*, un fruit du *monarchisme* et du *cléricalisme!* Cependant, cette partie de l'ouvrage de M. Simonin appelle une réserve importante. L'auteur fait un éloge exagéré de certaines institutions de charité de New York, la *Children's aid Society* et le *Juvenile Azylum*, qui se sont donné pour mission de recueillir les enfants qui errent dans les rues. Le but est fort louable, sans doute; mais la pratique l'est beaucoup moins. Armées de lois votées par la législature, au mépris des droits de l'autorité paternelle et de la liberté individuelle, ces sociétés s'emparent des enfants des Irlandais et des Allemands catholiques que leurs agents rencontrent dans les rues; elles les séquestrent dans leurs établissements où ils sont élevés de force dans le protestantisme. Ils sont ensuite expédiés dans l'Ouest, où ils sont livrés à des *farmers*, moyennant rétribution et sous un nom supposé, de telle sorte que leurs malheureux parents en perdent complétement la trace. Ces *vols d'enfants* ont été signalés à bien des reprises par les évêques catholiques et ont été justement flétris par les derniers conciles de New York et de Baltimore. Ces abus exorbitants, ces crimes qui se commettent ainsi en pleine civilisation, sont l'objet des réclamations incessantes de la part des catholiques : jusqu'à présent, au moins, à New York, les majorités protestantes leur ont opposé une force d'inertie invincible et la situation s'est même récemment aggravée par le vote d'une loi sur l'instruction obligatoire.

En même temps la gestion économique de ces sociétés laisse beaucoup à désirer, et plus du tiers de leur revenu passe en traitement de maîtres et d'employés, en impressions de rapports naturellement tout à l'honneur de leur administration. Il est fâcheux que M. Simonin ne se soit pas livré à un examen contradictoire sur ce sujet et qu'il ait jugé ces institutions uniquement d'après leurs propres publications. E. D'A.

Sainte Jeanne Françoise de Fremyot de Chantal, sa vie et ses œuvres. *Œuvres diverses,* tome II, *Méditations, opuscules divers,* etc. Paris, Plon, 1876, in-8 cav. de XIV-549 p. — Prix : 8 fr.

Cette publication est la troisième d'une remarquable série de mémoires et de traités, dont nous avons déjà fait connaître, à deux reprises différentes, les précédents volumes, sur l'histoire de la vie et des œuvres de sainte Chantal. Suivant le conseil de l'Esprit-Saint, les religieuses de la Visitation n'ont pas voulu laisser perdre une seule parcelle du précieux héritage de leur fondatrice : elles ont recherché avec un soin jaloux ses moindres écrits, ainsi que les nombreuses exhortations tombées de sa bouche. Cette fois, elles nous donnent un recueil particulièrement édifiant de ces opuscules, véritables reliques d'une âme toute détachée des choses de ce monde. Ce sont d'abord des *méditations* pour les solitudes ou retraites annuelles, tirées des œuvres de saint François de Sales et enrichies *d'affections* capables d'inspirer le désir des plus héroïques vertus : un petit traité sur *l'oraison* dans lequel sainte Chantal s'élève aux hauteurs de la contemplation la plus sublime, dévoile à ses sœurs les secrets les plus intimes de ce mode de converser avec Dieu, indique les voies à suivre, signale les obstacles à vaincre, les illusions à éviter et fait profiter les âmes encore novices, aussi bien que celles qui sont plus avancées dans ces pieux exercices, de son expérience personnelle et des conseils de son angélique directeur ; — des *sentences* pour tous les jours de l'année, choix de bonnes pensées et de bons sentiments qui nous saisissent et nous transportent au-dessus de la terre et de nous-mêmes... Mais le morceau capital du volume, celui qui vaut à lui seul tous les autres et qui donne un prix inestimable à la nouvelle publication des religieuses d'Annecy, c'est la *Déposition de sainte Chantal pour la canonisation de saint François de Sales.* Ce témoignage rendu par la sainte à celui qui avait été son directeur et son guide est à la fois d'un intérêt puissant et d'une valeur historique sans égale c'est ici le portrait le plus vrai qui puisse exister du grand évêque, et comme il faut être de la famille des saints pour bien comprendre et exprimer la sainteté des autres, on a dans cette déposition l'esquisse la plus autorisée et la plus édifiante à la fois de la vie de saint Fran-

çois de Sales. On pourra bien ajouter au récit, le compléter sur plusieurs points, mais on ne peindra jamais avec tant de charme et de parfum pénétrant la douce figure de l'apôtre de la Savoie. Nous n'avons jamais rien lu d'aussi touchant que cette « précieuse et angélique production, » ainsi que l'a appelée Mgr Rey, évêque d'Annecy; « le cœur vous brûle en parcourant ces lignes divinement enchantées,» et l'on se sent, après cette lecture, meilleur et plus raffermi dans les voies de Dieu et de la grâce. RENÉ KERVILER.

Vie du vénérable Louis-Marie Grignon de Montfort, par M. l'abbé PAUVERT. — Poitiers, H. Oudin, 1876, in-8 de XXVI-684 p. — Prix : 6 fr.

Il n'est pas de livres plus utiles que ceux qui nous retracent la vie des saints; leur lecture fortifie et console; elle forme, d'ailleurs la meilleure et la plus efficace des prédications. C'est particulièrement dans les temps troublés qu'il est nécessaire de méditer sur l'utilité des épreuves et des contradictions. Sous ce rapport, la vie du vénérable Grignon de Montfort est toute pleine d'enseignements : malgré la pureté de ses intentions, malgré sa foi et son zèle, malgré ses incomparables vertus, il est sans cesse contredit, calomnié, méconnu, blâmé, attaqué même par ceux dont l'appui lui semblait naturellement dû.

Au milieu d'un siècle corrompu, le saint missionnaire prêche la folie de la croix, l'amour de la souffrance, le mépris de toute considération humaine. Sans ressources et sans appui, il fonde deux grandes congrégations, celle des prêtres missionnaires de la Compagnie de Jésus et celle des Filles de la Sagesse, et, au milieu de ses innombrables occupations, il trouve le moyen d'écrire plusieurs admirables ouvrages de piété.

M. l'abbé Pauvert a donc conçu une bonne pensée en écrivant cette nouvelle biographie, qui met dans un jour nouveau les actions et les vertus de ce pieux personnage. Après avoir achevé la lecture si édifiante de ce livre, on ne peut s'empêcher de s'associer au vœu que forme l'éminent évêque de Poitiers, lorsqu'il termine sa lettre d'approbation en exprimant le désir que la publication du travail de M. l'abbé Pauvert hâte l'heure où il nous sera donné d'invoquer le fondateur des Filles de la Sagesse sous le titre de *Bienheureux*. CH. DE F.

Histoire politique et religieuse de la France, par l'abbé P. MURY, ancien supérieur du petit séminaire de Strasbourg. 2e édition, revue et augmentée. Paris, Bray et Retaux, 1875. 4 vol. in-12 de VII-416, 412, 360 et 344 p., avec tableaux généalogiques. — Prix : 14 fr.

M. l'abbé Mury vient de donner une seconde édition de l'histoire de France qui avait paru il y a quelques années et qui fut alors re-

marquée. Dans le premier volume, il commence par raconter l'histoire des Gaulois et de leurs établissements, ou migrations, en divers pays, et il s'arrête à Hugues Capet, après avoir donné un aperçu du régime féodal et de l'état social sous la féodalité ; le second volume comprend les événements qui vont de la troisième race jusqu'au traité de Westphalie, en 1648 ; le troisième va de 1648 à la fin de l'Empire, en 1814 ; le quatrième raconte les faits passés de 1814 à 1852. On voit ainsi que, conformément aux programmes, les auteurs d'histoires de France font aujourd'hui une part très-grande à l'histoire des deux derniers siècles, et, dans ces deux derniers siècles, une part très-grande à l'histoire des quarante dernières années avant le second Empire. Mais cela même offre une grande difficulté. Tel sera très au courant des luttes contemporaines pour ainsi dire, qui n'aura pas fait les études nécessaires pour connaître suffisamment les conditions de la société du sixième au dix-huitième siècle, et réciproquement. M. l'abbé Mury a su, en général, être exact dans les faits et équitable dans ses jugements : il a souvent puisé, et c'est là un des mérites de son travail, dans les historiens allemands qui se sont occupés de nos annales. Mais il suit ordinairement M. Guizot, tout en le rectifiant et le complétant parfois ; cependant il eût bien fait de ne pas s'en tenir aux théories de M. Guizot sur l'origine du fief féodal, continuation, disait-on, du *beneficium* mérovingien ; il eût dû remarquer que la question de la loi salique est aujourd'hui plus élucidée, que lorsque le célèbre professeur citait l'opinion de M. Wiarda, dont le livre a paru en 1808 ; sur plusieurs points, il y aurait eu profit à suivre de plus près les savants prolégomènes mis par M. Guérard en tête du polyptique d'Irminon et des cartulaires publiés par lui. Il y aurait, néanmoins, injustice à ne pas remarquer que M. l'abbé Mury est au courant des récents travaux d'érudition, et c'est ainsi que, d'après la démonstration de M. de Beaucourt, il venge Charles VII de calomnies souvent répétées, et refuse à Agnès Sorel l'honneur d'avoir fait rougir ce prince de son inaction, puisque Agnès ne parut à la cour que quatorze ans après la mort de Jeanne d'Arc. Lorsqu'il s'agit d'apprécier la politique suivie par Henri IV et Richelieu de combattre la maison d'Autriche, M. l'abbé Mury prend parti pour la politique contraire, suivie par Marie de Médicis, car, dit-il, « cette rivalité entre les deux maisons de France et d'Autriche a perdu l'une et l'autre, en se prolongeant à l'excès au dix-septième siècle, et, avec elles, a blessé au cœur l'Europe catholique. » Ces derniers mots indiquent le point de vue auquel M. l'abbé Mury cherche toujours à se placer, le seul point de vue catholique : aussi son récit élève l'âme et développe toujours de généreuses pensées. Ses jugements sur l'histoire contemporaine sont, en général, justes et modérés ; je dis : *en général*, car,

lors de la mort du duc d'Enghien, je ne vois pas comment « l'impartiale histoire, qui établit la parfaite innocence de la victime, hésite pourtant à condamner l'action du premier consul d'une manière absolue ; » si, « sans oser la justifier, elle cherche à l'expliquer, » il faudrait ajouter que les explications données révoltent la conscience sans prouver que l'intérêt de la France motivât le crime, puisque dix ans après, l'Empire, auquel ce crime enleva un dernier obstacle, amenait sur notre pays des malheurs incalculables dont nos récents désastres ne sont encore qu'une conséquence. N'est-ce pas aussi se montrer bien sévère que de trouver que la loi sur l'instruction secondaire, en 1850, n'a pas été une loi de liberté? Il semble cependant qu'elle avait brisé assez d'entraves, et si son tort aux yeux de plusieurs était d'être appelée la loi Falloux, les résultats obtenus, grâce à elle, devraient la mieux justifier. Tels se présentent à nous avec leurs mérites et quelques négligences faciles à réparer les quatre volumes de cette nouvelle édition de l'*Histoire de France,* estimable et déjà très-justement estimée de M. l'abbé Mury. H. de l'E.

Michel de L'Hospital avant son élévation au poste de chancelier de France, 1505-1558, par E. Dupré-Lasale, conseiller à la cour de cassation. Paris, E. Thorin, 1875, in-8 de 366 p. avec 2 grav. — Prix : 6 fr.

Villemain et d'autres ont écrit l'histoire de L'Hospital, mais aucun historien jusqu'ici n'a étudié cette grande figure avec le soin scrupuleux qu'y a apporté M. Dupré-Lasale. La partie de la vie du célèbre chancelier, qui forme l'objet de ce livre, était la moins connue dans ses lignes principales, et la plus difficile à approfondir pour qui en voulait pénétrer tous les détails : la généalogie de L'Hospital, l'origine de sa fortune politique, après la trahison du connétable de Bourbon et la disgrâce qui, pour sa famille, en avait été le contre-coup, ses pérégrinations à Padoue, à Rome, à Bologne, ses relations avec les lettrés et les jurisconsultes du temps, puis son retour en France, son entrée en faveur près de la duchesse de Berry, son séjour à Bourges, et enfin sa nomination à la présidence de la Cour des comptes, par un coup de volonté d'Henri II, tous ces épisodes contiennent de nombreux problèmes que la consciencieuse érudition du nouvel historien a réussi à résoudre. M. Dupré-Lasale a eu raison de croire « que l'intervalle qui sépare le début des grands hommes de leur élévation n'est pas la période la moins intéressante de leur existence. »

Lorsqu'en effet, L'Hospital arriva au faite du pouvoir, les années, les longues et laborieuses études et le contact des hommes avaient depuis longtemps mûri son intelligence et trempé son caractère ; c'est dans cette première période de son existence qu'il faut suivre cet inté-

ressant développement psychologique, dont nous connaissons maintenant tous les secrets. Une des phases les plus curieuses est précisément la lutte du futur chancelier contre le président Séguier, qui s'obstinait à protester contre la nomination irrégulière du nouveau président de la Chambre des comptes. La lutte entre les deux adversaires est des plus dignes d'attention, autant par l'importance de ces deux personnages que par la courtoisie et en même temps l'énergique obstination qu'ils apportent dans le débat. Il ne fallut rien moins que tout le mérite de L'Hospital dans l'exercice de sa charge, pour apaiser un adversaire qui avait pour lui les droits et les traditions de la plus puissante compagnie du royaume.

M. Dupré-Lasale a multiplié, avec raison, les citations empruntées à la correspondance et aux écrits divers du chancelier : elles aident à le faire mieux connaître ; c'est ainsi que la malignité de ses vers latins nous révèle la cause et l'acharnement de plus d'une inimitié qui s'attacha à ses pas : les blessures d'amour-propre sont bien peu guérissables. Plusieurs appendices terminent ce volume : nous y remarquons une bibliographie des poésies de L'Hospital, une dissertation sur ses portraits (celui de Jean Wiérix est reproduit en tête du livre), une lettre inédite de L'Hospital au chancelier Séguier, plusieurs pièces également inédites concernant sa famille, une lettre de Cujas et son discours de réception à Bourges, dont un fragment seulement avait été publié par M. de Savigny. J'espère que le second volume qui viendra compléter ce bel ouvrage, en nous retraçant la partie la plus brillante de la vie du chancelier, ne tardera point trop à paraître.

J.-M. Richard.

Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile, édition pour la première fois complète, etc. Tome II, *Journal de Henri III*, 1581-1586. Paris, Librairie des bibliophiles, 1875, in-8 de 416 p. — Prix : 15 fr.

Voici le second volume des *Mémoires* de l'Estoile (voyez, pour le tome Ier, notre tome XIV, p. 420). Il ne le cède en rien au premier pour le luxe de l'impression et le soin apporté à la publication. Les savants éditeurs poursuivent leur tâche avec une louable activité : leur œuvre nous est encore à demi voilée, puisque les notes sont réservées pour un volume spécial et qu'elles suivront le texte au lieu de l'accompagner ; mais nous pouvons être assurés que cette dernière partie du travail satisfera les plus difficiles.

Le tome deuxième comprend six années entières du règne de Henri III, de 1581 à 1586. Les principaux événements dont il est parlé sont le triomphe momentané du duc d'Alençon dans les Flandres, ses fautes et sa chute, bientôt suivie de sa mort. La formation de la Ligue en est la conséquence naturelle, puisque la couronne n'a

plus alors d'autre héritier qu'un protestant, le jeune roi de Navarre. Le règne des favoris, les dépenses incroyables du roi à l'occasion du mariage du duc de Joyeuse sont pour le chroniqueur l'occasion de bien des murmures, et il se fait largement l'écho du mécontentement public. Les épigrammes se multiplient et elles sont conçues en des vers d'une liberté qui n'effraye point les éditeurs. Une fois pourtant ils nous font grâce de quatre-vingt-deux vers (p. 84), qui dépassaient, paraît-il, toute mesure. En parcourant les autres, on ose à peine se demander ce que ceux-là peuvent bien être. L'Estoile d'ailleurs aime beaucoup conserver ces pièces qui ont le mérite presque unique, mais très-réel, de peindre sur le vif les mœurs du temps : il appelle cela un *Ramas* ou des *Pasquins*. Il y en a plus de cent cinquante pages dans le présent volume. Le vieil auteur a soin de les accompagner de cette naïve maxime : « Prenez le bon, laissez le mauvais. » C'est ce que le lecteur qui veut être respecté devra prudemment faire. Ajoutons que nous ne sommes pas en présence d'une édition populaire, et que parmi les érudits auxquels s'adresse cette belle publication, il n'en est point qui s'attendent à voir fleurir la pudeur et la vertu à la cour de Catherine de Médicis et de Henri III.

GUSTAVE BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Louis XIII et Richelieu, *étude historique accompagnée des lettres inédites du roi au cardinal de Richelieu,* par MARIUS TOPIN. Paris, Didier 1876, in-8 de XII-450 p. — Prix : 7 fr. 50. (et 2e édit., in 12, 3 fr. 50).

Plus on avance dans le dix-neuvième siècle, qui pourra porter à bon droit chez nos neveux le nom de siècle de la critique historique, plus on acquiert la conviction intime que toute l'histoire de France est à reprendre de fond en comble. Longtemps on n'a connu, à la place d'histoire de France, que la simple biographie des rois et de leurs premiers ministres et la revue de leurs guerres offensives ou défensives : la vie propre du pays n'était point soupçonnée : l'histoire provinciale qui la résume dans ses traits principaux était à peine abordée dans ses détails intimes et ce n'est que depuis fort peu d'années qu'on s'est attaché franchement à écrire l'histoire des Français. Mais voici qu'on s'aperçoit que la biographie même des souverains et de leurs ministres n'a pas été puisée aux sources les plus sures; et des personnages complétement nouveaux remplacent déjà sous les mêmes noms plusieurs de ceux qu'une fausse tradition présentait à nos mémoires. Comment ne pas devenir sceptique en matière d'histoire, lorsqu'on voit se produire des renversements de faits matériels aussi complets que celui que M. Topin nous présente aujourd'hui sur Louis XIII? Jusqu'ici, ce prince était connu sous les traits d'un caractère faible et irrésolu, sorte de roi fainéant qui avait subi Riche-

lieu sans l'aimer, voire en le détestant; et le jugement du P. Griffet avait été admis sans contrôle par tous les historiens, à savoir : que « l'autorité presque sans bornes, que Louis XIII laissa usurper au cardinal, fit la gloire de son règne, mais obscurcit en même temps le mérite de sa personne, et que sa fermeté inébranlable à le soutenir contre sa propre inclination, fut une marque honorable de sagesse et de discernement. » Voltaire, Montesquieu, Anquetil, Bazin, MM. Lavallée, H. Martin, de Carné, Dareste, Michelet, Guizot... tous ceux qui ont rencontré sous leur plume ce contraste saisissant d'un roi absolu maintenant au pouvoir un ministre qu'il haïssait, sont restés impuissants à déchiffrer le problème et se sont ingéniés à chercher mille explications pour justifier à la fois cette répugnance instinctive et cette fidélité raisonnée du monarque pour un serviteur abhorré.

Seuls MM. Cousin, Poirson et Capefigue avaient émis des doutes sur cette opinion reçue et sur ce problème inexplicable : ils avaient insinué que le fils d'Henri IV, le père de Louis XIV n'avait été indigne ni de son glorieux devancier, ni de son immortel successeur, et que, loin de subir, en l'exécrant, le joug de Richelieu, il avait participé aux grands actes de son ministre dont il *aimait* la personne et *admirait* le génie. Sans avoir été aussi catégorique à cet égard, nous croyons nous rappeler avoir porté nous-même un jugement favorable à Louis XIII dans notre histoire du *Chancelier Séguier*. Quoi qu'il en soit, M. Marius Topin, ayant découvert au ministère des affaires étrangères plus de deux cents lettres authentiques et inédites adressées par Louis XIII à son premier ministre, vient de démontrer d'une façon fort inattendue que MM. Cousin et Capefigue ont eu raison contre tous leurs devanciers : toutes écrites de la main même du roi, ces lettres révèlent le plus souvent une participation directe et intelligente aux choses de l'état, et toujours une profonde et sincère affection pour le cardinal. Rien de plus caractéristique. Sachant que le cardinal, prenant trop souvent ses craintes pour des réalités, s'inquiétait des moindres bruits de disgrâce que faisaient courir ses ennemis en dénaturant les actes et les paroles du roi, Louis XIII accablait Richelieu de prévenances, comblait tous ses désirs, veillait même sur sa santé, l'entourait, en un mot, de toute sa sollicitude et lui montrait à tout instant et à tout propos l'affection qu'il ressentait pour lui. D'un autre côté, ces lettres royales permettent de constater chez Louis XIII une certaine initiative dans les affaires du gouvernement, en particulier dans celles de la guerre et de l'administration des armées. C'est un tout autre roi que celui de la légende, et M. Topin a pu dire sans exagération qu'il allait entreprendre la réhabilitation complète de ce prince. Il y a réussi.

Les lettres inédites du roi, publiées avec de savants commentaires et des notes puisées aux sources de la plus sûre érudition, sont, en effet, encadrées dans des chapitres d'histoire où M. Topin a déployé toutes les qualités déjà remarquées dans ses précédents travaux, avec cette différence que le terrain sur lequel il marchait pour découvrir le masque de fer était un terrain peu solide et presque mouvant, tandis qu'ici, appuyé sur des documents irréfutables, il ne craint pas que le sol puisse se dérober sous ses pieds. Une étude très-approfondie du caractère de Louis XIII depuis le berceau jusqu'à la mort et composée à l'aide des mémoires historiques récemment publiés sur son époque, lui ont permis d'éclairer d'un jour nouveau les actes de ce prince, d'expliquer d'une manière très-rationnelle sa mélancolie et de justifier sa conduite politique vis-à-vis de ses frères naturels et de sa mère. Il y a là tout une série de dissertations bien conduites et de problèmes heureusement résolus, couronnés par des tableaux parfaits de la mort de Richelieu et de celle du roi. Le meilleur éloge qu'on puisse faire de ces derniers morceaux, c'est que l'émotion est irrésistible à leur lecture : et cependant l'on doit se défier de l'émotion en histoire; mais ici elle jaillit de la simple réalité.

Est-ce à dire que, dans ce duel d'une espèce particulière, Richelieu perde quelque chose de ce que gagne Louis XIII? En aucune façon. Au premier, M. Topin laisse les hautes conceptions, les grandes vues d'ensemble, les ressources inépuisables d'un génie supérieur : il montre, dans le second, un collaborateur incessant, actif, intelligent autant qu'un ami sincère de son ministre. Il nous paraît que tous les deux gagnent ensemble à ce véritable aspect de leur rôle et de leurs efforts.

RENÉ KERVILER.

Cartulaire de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, rédigé au douzième siècle par GUIMANN et publié pour la première fois, au nom de l'académie d'Arras, par M. le chanoine VAN DRIVAL. Arras, 1875, in-8 de XXX-488 p. — Prix : fr.

L'Académie d'Arras a obéi à une heureuse inspiration en décidant la publication du *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Vaast*, rédigé au douzième siècle par l'un des moines de l'abbaye, nommé Guimann. Non moins heureuse a été la pensée de confier ce travail d'éditeur et de critique à son savant secrétaire général, M. le chanoine E. Van Drival. Celui-ci s'est acquitté de sa tâche avec tout le succès que l'on pouvait attendre d'une plume aussi exercée et d'un érudit aussi versé dans les antiquités de son pays. L'abbaye de Saint-Vaast que Guimann aima tant et qu'il habita longtemps comme moine, M. Van Drival l'aime aussi passionnément et l'habite depuis vingt-cinq ans comme chanoine.

En éditeur consciencieux, M. Van Drival ne s'est pas contenté de

reproduire fidèlement les manuscrits que possède la ville d'Arras, dont deux seulement sont entiers, et une foule de copies partielles; il a consulté les dépôts publics de Paris et surtout les archives du Pas-de-Calais. Avec une méthode rigoureuse et parfaitement claire, il a collationné les différentes leçons qui offrent souvent des variantes très-importantes. Il va ainsi, par une suite précieuse de documents, du douzième siècle, au treizième siècle, au quatorzième siècle, au seizième siècle, au dix-septième siècle, et, de tous ses documents comparés et contrôlés avec soin l'un par l'autre, on peut conclure, sans hésiter, à une édition critique, sérieuse, à un *textus genuinus* qui représente véritablement celui de Guimann. Tel est le plan que s'est tracé M. Van Drival, et tel est celui qu'il a réellement accompli. Pour s'en assurer, il suffit de comparer son introduction dans laquelle il fait connaître les manuscrits qui ont échappé au temps et aux révolutions.

Ajoutons que le docte éditeur ne s'est pas borné à offrir un texte aussi correct que possible; il offre, dans deux planches fac-simile hors texte, la reproduction fidèle de deux chartes de 674 et 877, d'après des copies de l'année 1100. Plusieurs planches reproduisent des sceaux encore appendus à des chartes originales de Saint-Vaast, et présentent l'intérêt propre à ces petits monuments que l'archéologue n'étudie jamais sans en retirer d'utiles connaissances.

Quant au texte même du cartulaire, on y remarquera surtout des diplômes de Thierry III (674), de Charles le Chauve (877), du roi Eudes (891), des bulles des papes Benoît VIII, Palcal II, Innocent III; des priviléges accordés par les évêques de Cambrai et d'Arras, et par l'archevêque de Reims, Hincmar : toutes pièces auxquelles les moines de l'abbaye attachaient la plus grande importance. Au point de vue purement historique, ils présentent encore un véritable intérêt comme plusieurs autres du même recueil.

On trouve rarement, dans les cartulaires d'églises, de monastères ou de villes, une charte plus riche en renseignements précieux que celle qui se lit à la page 332 et suivantes. Elle nous montre, en effet, des échevins à Arras, en 1115; elle nous fait assister à une séance de justice, dans la chambre de l'abbé, au milieu des notables et des habitants les plus respectables de la cité ; elle nous donne un véritable tableau, plutôt qu'un récit de ce qu'était alors la société.

Mais, quelle que soit l'abondance des renseignements sur l'état des personnes et des choses que nous offrent les chartes du cartulaire de Saint-Vaast, il est surtout remarquable par les données topographiques qu'il contient. M. Van Drival s'est appliqué spécialement à les étudier, et a relevé tous les lieux et mêmes les villages cités par Guimann avec les noms anciens et modernes. Telle est la précision et

la clarté des données fournies par le moine artésien que son savant éditeur a pu rétablir le plan complet d'Arras au douzième siècle; tous les noms et la situation des églises, des monastères, des places et des rues se trouvent déterminés dans une description étendue et dans une carte qui reproduit Arras ville, car Arras cité était d'une autre juridiction. DOM PAUL PIOLIN.

Deux chanceliers. Le prince Gortchakof et le prince de Bismarck, par M. JULIAN KLACZKO, ancien député au parlement de Vienne. Paris, E, Plon, 1876, in-8 de 449 p. — Prix : 8 fr.

Personne mieux que M. Klaczko ne connaît les graves incidents diplomatiques de ces quinze dernières années. Il en avait déjà donné la preuve dans deux ouvrages de premier ordre destinés à mettre en relief, l'un les négociations relatives au Danemarck et à la Pologne, l'autre les préliminaires de Sadowa. Aujourd'hui, c'est une sorte de parallèle à la Plutarque qu'il nous offre, en traçant à grands traits l'histoire des deux hommes d'État qui ont fait le plus de mal à la France. Selon lui, c'est à l'entente intime de ces deux puissants personnages qu'il faut attribuer les événements qui ont si fortement ébranlé l'équilibre de l'Europe.

Dans cette action *à deux*, c'est évidemment le chancelier allemand qui joue le plus grand rôle; mais tout ce qu'il a si audacieusement accompli en si peu de temps lui aurait été impossible sans la connivence directe du premier ministre russe. Rien, par exemple, n'a été nuisible, à la France en 1870, rien n'a contribué à son écrasement total, comme cette *ligue des neutres*, tant pronée par le prince Gortchakof, et grâce à laquelle l'Autriche, l'Angleterre et l'Italie se virent toujours arrêtées dans les timides efforts que ces puissances tentèrent en notre faveur. M. J. Klaczko a mis ces divers incidents en pleine lumière, avec une finesse, une sagacité, et, il faut ajouter, une bienveillance pour la France dont nous devons lui être singulièrement reconnaissants.

C'est à l'école de semblables publicistes qu'il faudrait envoyer nos diplomates malhabiles dont les illusions ou les fautes nous ont été si préjudiciables. Et pourtant l'auteur n'a pas mis en œuvre, pour découvrir la vérité, quelques-unes de ces indiscrétions à la mode dont M. d'Arnim et M. de Bismarck lui-même nous ont donné le très-peu édifiant spectacle. C'est dans l'observation intelligente des événements et des hommes, dans l'examen attentif des textes et des dépêches, que l'auteur a puisé les éléments de son attachante étude. Nous la recommandons à tous ceux qui s'intéressent aux événements contemporains et qui sont désireux d'en tirer la leçon. Ils ne trouveront nulle part des renseignements plus précis, exposés dans un meilleur

langage. Beaucoup de Français s'arrangeraient d'écrire aussi purement et aussi facilement; et bien peu, malheureusement, seraient capables de manier ainsi une langue étrangère.

G. Baguenault de Puchesse.

Histoire de la persécution religieuse dans le Jura bernois : 1873, 1874, 1875. Paris, Albanel et Baltenweck, 1876, 2 vol. in-8 de 440 et 460 p. — Prix : 8 fr.

L'histoire de la persécution religieuse, déchaînée depuis trois ans, dans le Jura bernois, nous a montré, une fois de plus, sur une terre qui se disait essentiellement libre, le spectacle de la première des libertés, la liberté religieuse, de la foi jurée, du respect des traités et des droits de la conscience, foulés aux pieds par l'arbitraire et la haine des sectaires. Cette haine que nous voyons à l'œuvre depuis tant de siècles, a pris, ici, une forme nouvelle. Elle s'est revêtue d'un double masque : d'une part, l'apparence de je ne sais quelle forme religieuse, volant au culte catholique ses églises et jusqu'à son nom; d'autre part, l'appui d'un gouvernement étranger : ainsi qu'a pu le dire, au grand conseil de Berne, un protestant indigné contre les menées du fanatisme radical, « cette église bernoise est tout simplement prussienne; ses nouveaux curés, et quels curés ! ont été institués par Reinkens, un prétendu pape étranger!! »

Ces événements, où le burlesque le dispute à l'odieux, sont encore dans la mémoire de tous : mais, perdus dans des feuilles éphémères, dans des publications qui n'ont qu'un jour ou qui ne sont pas dans toutes les mains, ces souvenirs auraient bientôt disparu de la mémoire des hommes. Ils méritaient une histoire pour la gloire de l'Église qui inspire, comme aux premiers jours, des dévouements sublimes, pour l'honneur des catholiques et du clergé jurassien, si fermes dans la persécution, et qui viennent de montrer à d'autres peuples comment on reste debout dans la défaite apparente. D'ailleurs, cet exemple n'a pas passé inaperçu. Le monde catholique a prêté une oreille attentive à ces cris de douleur qui lui arrivaient des frontières de la Suisse : les accents de la plus vive sympathie, les éloges n'ont pas manqué aux prêtres et au peuple du Jura : les feuilles publiques les leur ont apportés de toutes les parties du monde, en même temps que des souscriptions ouvertes de toutes parts, pourvoyaient, par les deniers de la charité publique, à de véritables infortunes; l'heure était donc venue d'un récit plus complet : c'est ce récit que contiennent, dans un style calme et digne, les deux volumes que nous annonçons. Cette histoire est faite de pièces officielles, arrêts, rapports, adresses, protestations, correspondances qui ont reçu un caractère public, et qui, provenant de sources authentiques, se présentent avec un titre

de véracité incontestable : les faits sont signés par les acteurs, qui ont, jour par jour, adressé leurs réclamations et le récit de leurs souffrances aux organes de la publicité. On ne saurait donc attribuer à ces pages un caractère fantaisiste : et l'on peut juger à leur lecture ce que valent aujourd'hui les théories et les promesses des prétendus réformateurs de Berne. On trouve aussi dans ces deux volumes la véritable physionomie du clergé exotique qui a été recruté dans les pays étrangers pour la fondation du nouveau culte, mensongèrement appelé catholique. Le douloureux intérêt qui s'attache à ces pages se tire de la grandeur du conflit dans lequel l'Allemagne et la Suisse devançent d'autres nations de l'Europe. Ainsi que le disait, dans un langage saisissant, Mgr Mermillod : « Il s'agit, en effet, de savoir qui l'emportera de la liberté de l'Évangile ou de l'État païen ressuscité par le protestantisme et par la franc-maçonnerie, coalisés sous le souffle du Nord ? »

A. DE RICHECOUR.

Histoire de la Floride française, par M. PAUL GAFFAREL, professeur à la faculté des lettres de Dijon. Paris, Firmin-Didot, 1875, in-8 de 523 p. avec 2 cartes. — Prix : 8 fr.

Si la France ne parvient pas à fonder, dans les heureuses régions, un établissement durable, du moins y a-t-elle laissé de glorieux souvenirs; nous devons vivement remercier M. Gaffarel du zèle pieux et empressé avec lequel il les a recueillis dans son intéressant ouvrage. Les faits, déjà fort intéressants par eux-mêmes, y sont exposés d'une façon claire, substantielle et éminemment propre à captiver l'attention du lecteur. Nous avons prédit à ce livre un succès dont il semble digne à tous égards, non-seulement auprès des érudits, mais encore auprès de ces gens du monde que l'histoire de leur propre pays ne trouve jamais indifférents.

L'auteur débute par nous initier aux projets de l'amiral de Coligny. Ici, l'enthousiasme pour son héros l'entraîne un peu loin et lui fait excuser trop facilement les erreurs et les fautes dont celui-ci put se rendre coupable, en faveur de sa haute valeur intellectuelle et de ses sentiments patriotiques. Quoi qu'il en soit, ce grand capitaine, qui fut également un homme d'État éminent, voyait avec douleur l'Espagne, alors notre plus redoutable ennemie, s'arroger l'empire exclusif des mers et étendre sa domination sur les régions les plus fertiles du Nouveau-Monde. L'idée lui vint d'établir une colonie de réformés français de l'autre côté de l'Atlantique; c'était continuer la politique si brillamment inaugurée déjà par François Ier, lorqu'il envoya Cartier à la découverte du Canada. En cas de réussite, d'ailleurs, un triple résultat était aussitôt atteint.

Les progrès de la domination espagnole se trouvaient irrévocable-

ment arrêtés; la France prenait rang parmi les puissances maritimes de premier ordre. Enfin, l'émigration volontaire des huguenots qui rencontraient, dans les solitudes américaines, un asile assuré pour la liberté de conscience, pouvait préserver notre pays des horreurs de cette guerre de religion dont on se sentait déjà menacé.

Le commandement de la première expédition en Floride fut confié à un gentilhomme protestant, renommé pour sa bravoure et du nom de Jean Ribaut. Il partit du Havre le 18 février 1563, et, avant de fonder le premier établissement français que l'on ait vu dans ces parages, longea, pendant une soixantaine de lieues, les côtes de la Géorgie et des deux Carolines. Les suites de cette tentative ne furent pas heureuses; nos compatriotes, que leur humeur enjouée et sociable avait d'abord rendus fort sympathiques aux Indiens, ne tardèrent pas à leur être à charge. Tout Européen qui se rendait au Nouveau-Monde prétendait y mener une vie de grand seigneur et être nourri grassement à ne rien faire. Les indigènes se lassèrent bien vite d'être ainsi obligés de pourvoir à leur subsistance, et refusèrent d'échanger des vivres contre les marchandises européennes. D'ailleurs, la guerre civile venait d'éclater en France, et le gouvernement n'avait plus le loisir de songer aux colons de la Floride. Bref, ceux-ci prirent le parti de retourner en Europe, où ils arrivent après avoir pensé mourir de faim en route.

Coligny, toutefois, ne se laisse pas rebuter, et, peu après la paix d'Amboise, reprend ses projets maritimes. Il envoie Laudonnière en Amérique.

Malgré la bonne volonté et les qualités solides du nouveau chef, les mêmes causes, qui avaient fait avorter le précédent essai, faillirent amener un résultat identique. Après s'être révoltés contre leur commandant, nos compatriotes, réduits à la plus extrême misère par leur imprévoyance, aux trois quarts brouillés avec les Indiens, songeaient à quitter la colonie. L'arrivée inespérée d'un vaisseau parti de France à leur intention les fit changer de résolution. Ce fut pour leur malheur. Quelques mois plus tard, Mélendès arrive à la tête d'un corps d'Espagnols, détruit sans retour les établissements français dans ces parages, et, joignant l'ironie à la cruauté, massacre les colons, « non en qualité de Français, dit-il, mais en qualité d'hérétiques. » Presque tous, effectivement, appartenaient à la religion réformée. Le récit de la vengeance tirée de ce crime par l'illustre Dominique de Gourges sert, pour ainsi dire, d'épilogue et de conclusion au livre de M. Gaffarel. L'ouvrage se termine par diverses pièces justificatives. Citons notamment un extrait de la relation de Laudonnière, à laquelle son vieux style, à la fois si vivant et si naïf, donne réellement beaucoup de charme.

Le récit de ce qui se passa en Floride fournirait, sans doute, un argument spécieux à ceux qui prétendent nos compatriotes dépourvus d'aptitudes colonisatrices. En tout cas, l'exemple du Canada conduit à une conclusion opposée. Le Français, bien dirigé, peut devenir un excellent colon. Et puis, ainsi que le fait observer l'auteur, si nous sommes, sous ce rapport, demeurés inférieurs aux Espagnols et aux Anglais, nos aventuriers ont du moins, plus que les leurs, su respecter les droits de l'humanité. Le cœur ne se soulève pas de dégoût à la lecture de chaque page de nos annales d'outre-mer, et cela seul peut suffire à calmer nos regrets. H. DE CHARENCEY.

BULLETIN

L'Héroïsme en soutane, par le général AMBERT. 4e édition. Paris, Dentu, 1876, in-18 j. de IV-373 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour n'avoir pu parler de ce volume dès les premiers jours, nous n'avons plus qu'à constater son succès attesté par quatre tirages, en quelques semaines. Son titre indique ce qu'on doit y chercher et le nom de son auteur est fait pour lui donner un attrait particulier. A qui convient-il mieux qu'à un général de faire l'éloge du patriotisme du clergé français, d'exalter la religion qui l'inspire et en est la véritable source! Qui pourrait avoir plus d'autorité pour montrer à quel abîme nous a déjà menés cette prétention des esprits forts d'autrefois, des libres-penseurs d'aujourd'hui, qui veulent reléguer Dieu dans le ciel, pour se réserver le gouvernement de la terre. Le général Ambert remonte le cours des âges pour bien mettre en évidence le rôle du prêtre catholique dans tous les temps et l'action de l'Église sur la civilisation et sur la France. Mais c'est surtout à l'histoire contemporaine et aux derniers événements qu'il emprunte ses traits « d'héroïsme en soutane. » Nous voyons le prélat transformant son palais en ambulance; le curé de campagne s'interposant auprès de l'ennemi et offrant sa vie pour sauver ses paroissiens; l'aumônier sur le champ de bataille et dans les hôpitaux; les frères, les sœurs ramassant les blessés sous les balles meurtrières et veillant à leur chevet; les otages souffrant le martyre et donnant généreusement leur vie pour le salut de leurs frères et de leur patrie. Tout le monde connaît ces faits; mais c'est plus que jamais le moment de les rappeler, et on ne pouvait le faire avec plus de chaleur, avec des accents plus chrétiens et des considérations plus nobles et plus élevées. C'est là ce que nous appelons un bon livre destiné à faire beaucoup de bien. Aussi nous voudrions le voir répandu à profusion, et, pour cela, il en faudrait une édition populaire, peut-être même réduite, d'un prix moins élevé. En vue des nouvelles éditions, qui ne feront certainement pas défaut, nous nous permettrons quelques observations. Il serait juste de dire que ce sont les difficultés administratives qui ont retenu le clergé au moment des guerres de Crimée et d'Italie. Les considérations sur l'étendard des zouaves pontificaux, les conseils aux aumôniers ne sont pas là à leur place. Le général est dur pour la bourgeoisie, et il a bien raison; mais peut-être serait-il bon de dire qu'il y a, dans la bourgeoisie qu'il stigmatise, beaucoup de ce qu'on appelait autrefois des nobles et des vilains, et n'y a-t-il pas une intention trop peu déguisée et capable aujourd'hui de détourner plus d'un lecteur, dans l'épisode de la visite de l'impératrice au cholériques d'Amiens. R. DE ST-M.

Les Mystères de la Passion. Dialogue entre la vierge Marie et Dominique, par DORLAND LE CHARTREUX, traduit par l'abbé D. REULET. Paris, Jouby et Roger, 1876, in-12 de 144 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'abondance extraordinaire des livres de piété nouveaux fait goûter davantage les œuvres anciennes qui remontent à une époque où l'on réfléchissait beaucoup avant d'écrire, et où l'on méditait ses pensées et les retournait en tous sens avant de les livrer au public. C'est un livre de ce genre que vient de nous donner M. l'abbé Reulet, dans une bonne et fidèle traduction d'un écrit de Pierre Dorland, chartreux brabançon mort en 1507. Sous forme de dialogue entre la Vierge et Dominique, on y trouve un commentaire des mystères de la Passion plein de naïveté et de fraîcheur en même temps que substantiel, réchauffant le cœur et nourrissant l'esprit de la plus pure et solide doctrine. Nous avons rarement trouvé de livres de piété d'une lecture aussi attachante. C'est une partie de la *Violette de l'âme* que Dorland, par une modestie qui surprendrait de nos jours, avait fait passer sous le nom de Raymond de Sebonde. M. l'abbé Reulet n'a fait d'autre changement à l'œuvre primitive que de la diviser en chapitres.

V. M.

Le Tunnel sous la Manche. Etat actuel de la question, par PAUL-LOUIS BARBIER, ingénieur civil. Paris, Dejey, 1876, in-8 de 20 p. et 2 cartes. — Prix : 1 fr. 50.

Émise pour la première fois en 1751 par l'ingénieur Desmarets, dont le mémoire fut couronné par l'Académie d'Amiens, dans un concours sur l'étude des moyens de faciliter les rapports commerciaux entre les deux nations anglaise et française, l'idée d'un passage souterrain sous la Manche fut reprise plusieurs fois au commencement de ce siècle : mais c'est à M. Thomé de Gamond, ingénieur civil hydrographe et des mines, docteur en médecine et en droit, qu'on doit l'étude approfondie du gigantesque projet qui va recevoir, sans tarder, de sérieux commencements d'exécution. Dans un travail substantiel, conçu dans un style net et précis, M. Barbier vient de retracer l'historique des nombreux essais de l'infatigable ingénieur, depuis 1833 jusqu'en 1867, et d'exposer la probabilité voisine de la certitude du succès de cette colossale entreprise. Six années de travail et 150 millions de dépenses : qu'est-ce aujourd'hui, après le percement de l'isthme de Suez et du mont Cenis? Les gens le moins versés dans l'art de la construction liront cette brochure avec le plus grand intérêt, et s'empresseront de devenir actionnaires du tunnel, car toutes les objections sont habilement réfutées. Que M. Barbier cesse d'employer la locution *se rappeler de*, mais qu'il nous donne beaucoup d'études comme celle-ci sur les grandes entreprises contemporaines.

RENÉ KERVILER.

Monographie du cini *(Fringilla Serinus)*, par NÉRÉE QUÉPAT. Paris, J.-B. Baillière, 1875, in-8 de II-60 p. — Prix : 5 fr.

M. Nérée Quépat, dont nous avons signalé déjà les travaux ornithologiques, nous offre, sous ce titre, la description d'un genre fort intéressant à tous égards et que, d'ailleurs, il fait connaître amplement. L'habitat, les mœurs, les coutumes du *cini* sont successivement exposés, ainsi que la manière de le prendre. L'ouvrage est complété par deux planches coloriées, qui donnent une idée fort exacte des couleurs du cini. Cette monographie donne, sous un petit volume, les détails les plus précis et les plus complets; les sources auxquelles a puisé l'auteur, lorsqu'il ne s'est pas fié à ses longues observations personnelles, sont indiquées avec un soin scrupuleux.

E. DE B.

Le Matérialisme politique en Angleterre, par M. Dupont-White. Paris, A. Pougin, 1875, in-8 de 35 p.

Il y a quelques mois, nous annoncions l'ouvrage publié par M. Herbert Spencer sous le titre : *Introduction à la science sociale*, et nous le signalions comme un des indices les plus graves du mouvement matérialiste qui, après avoir produit le darwinisme dans l'ordre des sciences naturelles, aboutit à la doctrine dite de l'*évolution* dans l'ordre moral et politique. C'est à la réfutation de ces théories, si creuses en dépit des oripeaux scientifiques dont on cherche à les revêtir, que M. Dupont-White vient de consacrer quelques pages aussi remarquables qu'opportunes. L'auteur n'est pas encore un chrétien; nous le regrettons, car sa discussion n'aurait pu qu'y gagner en solidité. Telle qu'elle est, cependant, cette brochure porte, au nom du simple bon sens, des coups décisifs à la pseudo-philosophie qui, si elle parvenait à se populariser, ferait la honte de notre époque. M. Dupont-White y déploie la verve quelque peu caustique, l'heureuse hardiesse de langage, en un mot, les brillantes qualités de forme et de fond qui lui ont valu dès longtemps une place à part au premier rang des écrivains contemporains. Ces armes de polémique, toujours puissantes entre ses mains, deviennent irrésistibles au service d'une bonne cause et d'une idée juste. A. de Claye.

Qu'est-ce qu'un franc-maçon? *Réponse, pièces en mains*, par Poisson-Grandval. Paris, Dignonnaux, 1875, in-8 de 204 p.— Prix : 1 fr. 35.

Le petit volume de M. Poisson-Grandval est, à notre sens, une des publications les mieux faites pour démontrer, aux braves gens qui ne veulent voir dans la maçonnerie qu'une association inoffensive de plaisir ou de bienfaisance, tout le danger de cette société secrète répandue sur le monde entier, qui a la prétention de remplacer la religion, et qui sert, en définitive, au recrutement de toutes les sectes anti-religieuses et de tous les complots anti-sociaux. Les sources auxquelles l'auteur a puisé sont sûres, ses citations sont bien choisies, son style est très-clair : avec toutes ces qualités, c'est un excellent livre de propagande pour des lecteurs d'un niveau intellectuel moyen. X.

Les Pères de l'Église latine. — Extrait de leurs principaux ouvrages, par M. l'abbé F. Bottov, directeur de l'école ecclésiastique des hautes études, à Lyon. Paris, Eugène Belin, 1876, in-12 cartonné de viii-378 p. — Prix : 2 fr. 25.

L'auteur n'est pas un ennemi des classiques voulant les chasser de l'école pour les remplacer par les Pères; c'est un ami de l'antiquité, qui pense que, à côté des maîtres de la langue, il y a place pour ceux de la religion. Aussi ne présente-t-il pas le style des Pères latins comme irréprochable. Il signale les fautes de grammaire, parfois celles de goût, en même temps qu'il fait ressortir les beautés cachées sous leur rude écorce. Les extraits de chaque auteur sont précédés d'une notice où la vie de l'écrivain est résumée, et ses principaux écrits indiqués. A l'appui de ses assertions, M. Bottov cite les critiques les plus autorisés du dix-septième siècle ou de notre temps. Fénelon, dans ses dialogues sur l'éloquence, ou sa lettre à l'Académie; MM. Ampère Villemain, de Montalembert, Charpentier, Mgr Freppel, l'abbé Lagrange, etc. Chaque morceau est précédé lui-même d'un sommaire et accompagné de notes grammaticales, philologiques ou littéraires. Tertulien

ouvre la marche. Avec lui, Lactance, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Bernard, etc. représentent les prosateurs; saint Paulin de Nole et Prudence, les poëtes. Dans les morceaux choisis, on lit peu de narrations; la plupart ont un caractère philosophique très-élevé. Nous pensons que ce recueil ne peut être destiné qu'à des jeunes gens d'un âge déjà plus avancé. E. Beurlier.

Fénelon directeur de conscience, par A. de Grisy, docteur ès lettres. Paris, Didier, sans date, in-8 de 95 p. — Prix : 1 fr. 50.

Il a semblé à M. de Grisy que « l'heure est venue d'apprécier Fénelon comme auteur des *Lettres spirituelles*, et de le montrer tel qu'il fut dans son zèle élevé de directeur des consciences. » M. de Grisy rend un juste hommage à celui qu'il appelle « le plus aimable et le plus ingénieux des écrivains de spiritualité. » Il traite successivement des relations de Fénelon avec ses correspondants, de ses idées sur la direction, telles que nous les révèlent les *Lettres spirituelles*, de ses fonctions de directeur de conscience, du mysticisme et de quelques subtilités que l'on a cru pouvoir reprocher aux *Lettres spirituelles*, enfin du style de ces *Lettres*, dont il dit (p. 76) qu' « il est plein de grâce, de délicatesse et de naturel. » De nombreux rapprochements avec les écrits de Sénèque, de saint François de Sales, de Bossuet, doublent l'intérêt d'une étude où M. de Grisy se montre, tout ensemble, élégant écrivain et critique judicieux. Il faut se réjouir de ce que cet admirateur du génie de l'archevêque de Cambrai, revenant sur un sujet qui lui est cher et qui lui est familier, va bientôt publier un autre ouvrage où il s'occupera de Fénelon considéré comme missionnaire et prédicateur. Plus on étudiera la vie et les œuvres de ce grand homme, plus on les aimera et les admirera. T. de L.

Choix d'opuscules philosophiques, historiques, politiques et littéraires de Sylvain van de Weyer. Troisième série. Londres, Trübner, 1875, in-12 de xi-380 p.

M. S. Van de Weyer a tenu, dans les lettres et dans la diplomatie, une place importante que lui méritaient la culture, la profondeur et en même temps la souplesse de son intelligence. Un de ses admirateurs a recueilli un certain nombre de ses opuscules, et les a fait réimprimer (sans pagination continue). C'est une série d'études philosophiques, politiques, littéraires, quelques-unes en vers : *Coup d'œil sur la philosophie d'Hemsterhuis, Lettre sur la Révolution belge, Il faut savoir dire Non, Études de critique littéraire sur le livre de M. de Pradt, Du jésuitisme ancien et moderne*, etc. On y retrouve la marque d'un esprit très-lettré et très-observateur, plusieurs épigrammes sont très-spirituellement tournées, et la pointe en est finement aiguisée; mais il faut reconnaître que plus d'un trait a vieilli; pour ne citer qu'un exemple, l'éloge de la fameuse dénonciation de M. de Montlosier, s'il a pu être remarqué en son temps, n'a plus guère d'intérêt aujourd'hui.

J.-M. R.

Petit manuel d'histoire nationale d'après le cours de Mgr A. J. Namèche, recteur de l'université catholique de Louvain. Louvain, Fonteyn, 1875, in-16 de vi-152 p. — Prix : 60 cent.

L'étude de l'histoire de Belgique présente des difficultés particulières, à cause des nombreuses divisions de ce pays au moyen âge, de ses vicissitudes, des divers gouvernements étrangers qui se sont succédé. M. Swolfs,

professeur au petit séminaire de Malines, à qui nous devons ce résumé, les a habilement surmontées. Son petit livre, dont le but est tout pratique, présente les qualités de clarté, de concision et d'exactitude qui conviennent à cette sorte d'ouvrages. J.-M. R.

VARIÉTÉS

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE EN 1875.

Le rapport de M. Léopold Delisle, administrateur général, au ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, sur l'administration de la Bibliothèque nationale pendant l'année 1875, a été publié dans le *Journal officiel* des 28 et 29 février, 1er, 6 et 7 mars 1876. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en reproduisant presque intégralement cet important document.

Énumérer les travaux accomplis en 1875 dans chacun des départements de la Bibliothèque nationale, signaler les principaux articles dont les collections se sont accrues, indiquer les services que l'établissement a pu rendre au public, tel est l'objet de ce rapport, dans lequel je voudrais justifier l'emploi des ressources mises à notre disposition, acquitter une dette de reconnaissance envers de généreux bienfaiteurs, rendre hommage au dévouement de collaborateurs aussi modestes que savants, et fixer le souvenir de faits qu'il faut avoir présents à la mémoire pour mesurer les progrès accomplis, et pour préparer sagement et sans secousse les améliorations reconnues nécessaires.

Ressources financières. — Sans parler des crédits affectés au personnel et au matériel proprement dit, la somme inscrite au budget de l'année 1875 pour les acquisitions, la reliure et l'entretien des collections s'élevait à 114,350 francs. A cette somme vient maintenant s'ajouter le produit de la fondation du duc d'Otrante. En réunissant les arrérages de cette fondation, 2,380 francs, aux crédits du budget, le fonds d'acquisition, de reliure et d'entretien pour l'année 1875 s'est monté à 116,730 francs, somme qui, en chiffres ronds, a été répartie comme suit entre nos différents services : Département des imprimés 57,730 francs ; — Section géographique 4,000 francs ; — Département des manuscrits 19,000 francs ; — Département des médailles 19,000 francs ; — Département des estampes 17,000 francs.

Ces chiffres pourront être un peu plus élevés en 1876. En effet, l'Assemblée nationale, dans sa séance du 29 juillet dernier, sur la proposition de MM. Carron, Delpit, Giraud, de Kerdrel, de La Borderie et Waddington, a bien voulu porter à 150,000 francs la somme inscrite au budget de 1876 pour le fonds d'acquisitions, de reliure et d'entretien. Nous avons provisoirement réparti comme il suit les ressources de cet exercice : Imprimés : 67,000 francs, plus 2,000 francs sur la fondation d'Otrante ; — Section géographique : 4,000 francs ; — Manuscrits : 25,000 francs, plus 2,000 sur la fondation d'Otrante ; — Médailles : 25,000 francs ; — Estampes : 20,000 francs ; — Somme réservée pour aider les départements qui auraient à supporter les plus lourdes charges : 9,000 francs.

Département des imprimés. — Le nombre des lecteurs qui ont fréquenté la salle publique de la rue Colbert s'est élevé à 51,564. On a communiqué 80,217 volumes dans la salle publique et 187,165 dans la salle de travail. Total : 102,564 lecteurs, et 267,382 volumes.

ouvre la marche. Avec lui, Lactance, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Bernard, etc. représentent les prosateurs; saint Paulin de Nole et Prudence, les poëtes. Dans les morceaux choisis, on lit peu de narrations; la plupart ont un caractère philosophique très-élevé. Nous pensons que ce recueil ne peut être destiné qu'à des jeunes gens d'un âge déjà plus avancé. E. Beurlier.

Fénelon directeur de conscience, par A. de Grisy, docteur ès lettres. Paris, Didier, sans date, in-8 de 95 p. — Prix : 1 fr. 50.

Il a semblé à M. de Grisy que « l'heure est venue d'apprécier Fénelon comme auteur des *Lettres spirituelles*, et de le montrer tel qu'il fut dans son zèle élevé de directeur des consciences. » M. de Grisy rend un juste hommage à celui qu'il appelle « le plus aimable et le plus ingénieux des écrivains de spiritualité. » Il traite successivement des relations de Fénelon avec ses correspondants, de ses idées sur la direction, telles que nous les révèlent les *Lettres spirituelles*, de ses fonctions de directeur de conscience, du mysticisme et de quelques subtilités que l'on a cru pouvoir reprocher aux *Lettres spirituelles*, enfin du style de ces *Lettres*, dont il dit (p. 76) qu' « il est plein de grâce, de délicatesse et de naturel. » De nombreux rapprochements avec les écrits de Sénèque, de saint François de Sales, de Bossuet, doublent l'intérêt d'une étude où M. de Grisy se montre, tout ensemble, élégant écrivain et critique judicieux. Il faut se réjouir de ce que cet admirateur du génie de l'archevêque de Cambrai, revenant sur un sujet qui lui est cher et qui lui est familier, va bientôt publier un autre ouvrage où il s'occupera de Fénelon considéré comme missionnaire et prédicateur. Plus on étudiera la vie et les œuvres de ce grand homme, plus on les aimera et les admirera. T. de L.

Choix d'opuscules philosophiques, historiques, politiques et littéraires de Sylvain van de Weyer. Troisième série. Londres, Trübner, 1875, in-12 de xi-380 p.

M. S. Van de Weyer a tenu, dans les lettres et dans la diplomatie, une place importante que lui méritaient la culture, la profondeur et en même temps la souplesse de son intelligence. Un de ses admirateurs a recueilli un certain nombre de ses opuscules, et les a fait réimprimer (sans pagination continue). C'est une série d'études philosophiques, politiques, littéraires, quelques-unes en vers : *Coup d'œil sur la philosophie d'Hemsterhuis, Lettre sur la Révolution belge, Il faut savoir dire Non, Études de critique littéraire sur le livre de M. de Pradt, Du jésuitisme ancien et moderne*, etc. On y retrouve la marque d'un esprit très-lettré et très-observateur, plusieurs épigrammes sont très-spirituellement tournées, et la pointe en est finement aiguisée; mais il faut reconnaître que plus d'un trait a vieilli; pour ne citer qu'un exemple, l'éloge de la fameuse dénonciation de M. de Montlosier, s'il a pu être remarqué en son temps, n'a plus guère d'intérêt aujourd'hui.

J.-M. R.

Petit manuel d'histoire nationale d'après le cours de Mgr A. J. Namèche, recteur de l'université catholique de Louvain. Louvain, Fonteyn, 1875, in-16 de vi-152 p. — Prix : 60 cent.

L'étude de l'histoire de Belgique présente des difficultés particulières, à cause des nombreuses divisions de ce pays au moyen âge, de ses vicissitudes, des divers gouvernements étrangers qui se sont succédé. M. Swolfs,

professeur au petit séminaire de Malines, à qui nous devons ce résumé, les a habilement surmontées. Son petit livre, dont le but est tout pratique, présente les qualités de clarté, de concision et d'exactitude qui conviennent à cette sorte d'ouvrages. J.-M. R.

VARIÉTÉS

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE EN 1875.

Le rapport de M. Léopold Delisle, administrateur général, au ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, sur l'administration de la Bibliothèque nationale pendant l'année 1875, a été publié dans le *Journal officiel* des 28 et 29 février, 1er, 6 et 7 mars 1876. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en reproduisant presque intégralement cet important document.

Énumérer les travaux accomplis en 1875 dans chacun des départements de la Bibliothèque nationale, signaler les principaux articles dont les collections se sont accrues, indiquer les services que l'établissement a pu rendre au public, tel est l'objet de ce rapport, dans lequel je voudrais justifier l'emploi des ressources mises à notre disposition, acquitter une dette de reconnaissance envers de généreux bienfaiteurs, rendre hommage au dévouement de collaborateurs aussi modestes que savants, et fixer le souvenir de faits qu'il faut avoir présents à la mémoire pour mesurer les progrès accomplis, et pour préparer sagement et sans secousse les améliorations reconnues nécessaires.

Ressources financières. — Sans parler des crédits affectés au personnel et au matériel proprement dit, la somme inscrite au budget de l'année 1875 pour les acquisitions, la reliure et l'entretien des collections s'élevait à 114,350 francs. A cette somme vient maintenant s'ajouter le produit de la fondation du duc d'Otrante. En réunissant les arrérages de cette fondation, 2,380 francs, aux crédits du budget, le fonds d'acquisition, de reliure et d'entretien pour l'année 1875 s'est monté à 116,730 francs, somme qui, en chiffres ronds, a été répartie comme suit entre nos différents services : Département des imprimés 57,730 francs ; — Section géographique 4,000 francs ; — Département des manuscrits 19,000 francs ; — Département des médailles 19,000 francs ; — Département des estampes 17,000 francs.

Ces chiffres pourront être un peu plus élevés en 1876. En effet, l'Assemblée nationale, dans sa séance du 29 juillet dernier, sur la proposition de MM. Carron, Delpit, Giraud, de Kerdrel, de La Borderie et Waddington, a bien voulu porter à 150,000 francs la somme inscrite au budget de 1876 pour le fonds d'acquisitions, de reliure et d'entretien. Nous avons provisoirement réparti comme il suit les ressources de cet exercice : Imprimés : 67,000 francs, plus 2,000 francs sur la fondation d'Otrante ; — Section géographique : 4,000 francs ; — Manuscrits : 25,000 francs, plus 2,000 sur la fondation d'Otrante ; — Médailles : 25,000 francs ; — Estampes : 20,000 francs ; — Somme réservée pour aider les départements qui auraient à supporter les plus lourdes charges : 9,000 francs.

Département des imprimés. — Le nombre des lecteurs qui ont fréquenté la salle publique de la rue Colbert s'est élevé à 51,564. On a communiqué 80,217 volumes dans la salle publique et 187,165 dans la salle de travail. Total : 102,564 lecteurs, et 267,382 volumes.

Les collections du département des imprimés s'augmentent, chaque année, par la voie du dépôt légal ou du dépôt international, par des dons et par des acquisitions. En 1875, le dépôt légal a fait arriver à la Bibliothèque nationale environ 29,500 articles, 11,100 dont 4,000 ou environ appartiennent à des publications périodiques. De ces 29,500 articles, 11,100 ont été fournis par la ville de Paris ; — 1372 par Seine-et-Oise ; — 1118 par la Gironde ; — 1002 par le Nord ; — 891 par la Haute-Vienne ; — 769 par le Rhône ; — 553 par Meurthe-et-Moselle ; — 516 par Indre-et-Loire ; — 471 par Seine-et-Marne ; — 451 par la Somme ; — 442 par les Bouches-du-Rhône ; — 426 par la Seine-Inférieure ; — 381 par l'Oise ; — 370 par Vaucluse ; — 362 par l'Hérault ; — 345 par la Seine, Paris excepté, etc.

Le dépôt international n'a fait entrer à la Bibliothèque que 75 articles formant 160 volumes, la plupart dépourvus de réelle importance.

Dons. — Le nombre des volumes inscrits au registre des dons pendant l'année 1875 s'élève à environ 2,600. Beaucoup sont dus à différentes administrations françaises qui depuis longtemps s'empressent d'envoyer à la Bibliothèque leurs propres travaux, les publications qu'elles encouragent par des souscriptions et les documents que diverses circonstances font tomber en leur pouvoir. De ce côté, cependant, il reste à combler de regrettables lacunes qu'il suffira, je l'espère, de signaler pour les faire disparaître.

De l'étranger nous arrivent un assez grand nombre de volumes, que les gouvernements et les corporations ou les sociétés savantes tiennent à voir figurer sur nos rayons.

Des auteurs français ou étrangers se font un devoir d'offrir leurs œuvres à un établissement dont ils ont souvent consulté les collections avec profit. Cet usage serait plus généralement pratiqué si le public n'était pas persuadé que le dépôt légal nous fournit toutes les impressions françaises et que nous pouvons acheter tout ce qui paraît d'important à l'étranger. Beaucoup d'écrivains ne manqueront pas, j'en ai l'assurance, de nous venir en aide, pour que leur œuvre soit enregistrée au grand complet sur nos catalogues. Quand ils sauront ce que nous possédons de leurs travaux, ils s'efforceront de nous procurer ceux qui nous manquent et qui souvent n'ont été ni déposés ni mis dans le commerce. J'en ai fait l'expérience en communiquant un extrait de nos catalogues à plusieurs savants dont les recherches ont contribué, de nos jours, à jeter beaucoup de lumière sur l'histoire, les antiquités et la littérature de quelques-unes de nos provinces. Tels sont MM. Ed. Fleury, à Vorges, près Laon ; Germain, doyen de la faculté des lettres de Montpellier ; Gosselin, archiviste, greffier de la cour d'appel à Rouen ; Marchegay, archiviste honoraire de Maine-et-Loire aux Roches-Baritaud ; Morand, membre non résidant du comité des travaux historiques à Boulogne-sur-Mer, et Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut, à Gontaud. Tous ces savants ont fait hommage à la Bibliothèque d'un assez grand nombre de leurs travaux qui ne nous étaient pas arrivés. Leur exemple sera suivi, je l'espère, par beaucoup d'auteurs.

Acquisitions. — Le nombre des articles entrés en 1875 par cette voie est de 3,811. Presque tous sont des ouvrages récemment publiés à l'étranger, qu'il est indispensable d'acquérir, pour que nos collections ne restent pas trop au-dessous du progrès continuel de la science. Cependant, sur la somme de 40,000 fr. ou environ que nous avons consacrée à l'achat de livres imprimés, nous avons pu faire une petite part aux livres anciens ; nous avons réussi à nous en procurer un certain nombre, les uns pour servir aux études historiques et littéraires de nos lecteurs, les autres pour compléter nos séries de monuments de l'art typographique. En dehors des livres courants qui nous

ont été donnés ou vendus pendant l'année 1875, on peut citer les suivants, comme exemple des accroissements que reçoivent nos collections :

— « Missale secundum usum monasterii Majoris Monasterii Turonensis. » Achevé d'imprimer à Tours, le 15 février 1508 (v. st.), par maître Mathieu Latheron. In-folio.

— « Heures à l'usaige de Tours, » imprimées à Paris pour Simon Hadrot ; avec un calendrier pour la période comprise entre les années 1527 et 1543. In-octavo. Imprimé sur vélin.

— Fragment d'un livre d'heures à l'usage d'Angers. L'examen attentif auquel sont soumis tous les fragments manuscrits ou imprimés que l'atelier de reliure trouve dans les anciennes reliures nous a procuré cette année une découverte intéressante pour les origines de l'imprimerie à Poitiers. D'une couverture de livre, pouvant remonter à la fin du quinzième siècle, ont été retirés quatre cahiers d'un petit livre d'heures à l'usage d'Angers. Dans les fragments qui nous ont été ainsi conservés, on remarque le frontispice aux armes de France, un calendrier, une partie d'office terminé par la souscription

Explicit officium beate ma
rie virginis secundum usum
ecclesie andegavensis

et une grande et belle marque typographique, renfermant les mots *Poictiers J. Bouyer* et *P. Bellesculiee*. C'est là évidemment la marque de deux des premiers imprimeurs de Poitiers. Pierre Bellesculée, dont M. Richard, archiviste de la Vienne, a rencontré la mention, à la date du 26 janvier 1492 (n. st.), dans les titres de Notre-Dame-la-Grande, de Poitiers, doit être le même que l'imprimeur du même nom, depuis longtemps connu pour avoir achevé d'imprimer la coutume de Bretagne, à Rennes, le 26 mars 1485 (n. st.).

— Partie d'été d'un Bréviaire de Ratisbonne. In-folio, caractères gothiques (Peut-être la seconde partie du n° 3883 de Hain.)

— « Consuetudines totius presidatus seu Turonensis baillivie, jam nunc supreme Parlamenti curie stabilimento roborate. » Imprimé à Paris par Jacques Poussin, imprimeur, pour Hylaire Malicam, libraire de Blois, et pour Jehan Margerie, libraire de Tours. In-8. Avec les commentaires de Jean Sinxon, lieutenant du bailli de Touraine au siége de Châtillon-sur-Indre, qui a mis en tête une première dédicace du cardinal René de Prie (1507-1516) et une seconde dédicace à Guillaume Sireau, lieutenant-général de Touraine, et à l'avocat Emeri Lopin. Les commentaires se terminent par un éloge de Louis de la Trémoille : « Domino meo domino Trimollo... qui sua stranuitate omnem colustrat militum cuneum

Ut nitido totum radios diffundit in orbem
Cum Titam puro splendidus axe micat »

— « Visio revelata divinitus quod mundus debeat de proximo reformari per Carolum octavum, Francorum regem christianissimum. » In-4 de 5 feuillets, en caractères gothiques.

« De dolendo semperque deplorando reverendissimi patris ac domini Georgii Ambasiani cardinalis Galliarum legati archiepiscopique Rotomagensis, obitu lamentabilis elegia... » Rouen. In-4 de 6 feuillets.

— « Ung traictiez en brief de la deffianche du roy de Franche faicte au très-noble empereur Charle, et la response du dit empereur. » Petit livret gothique, de 8 pages, dont la dernière est remplie par la marque de l'imprimeur Jacques de Liesvelt. Cette pièce, dont aucun autre exemplaire n'est connu, a figuré à la vente de M. J. Capron, où nous avons pu l'acquérir, grâce

au désintéressement de M. le baron James de Rothschild, qui, dans cette circonstance comme dans plusieurs autres, a bien voulu s'effacer devant la Bibliothèque nationale, sacrifice d'autant plus méritoire que M. de Rothschild connaissait toute la valeur de la pièce, comme il l'a montré en la réimprimant avec M. de Montaiglon dans le *Recueil des poésies françaises des quinzième et seizième siècles* (t. X, p. 305-317).

— Journal de Nancy, de 1778 à 1787.

— Journal général du département d'Indre-et-Loire, de l'an V à l'an VII.

— Journal politique et littéraire d'Indre-et-Loire, de 1808 à 1874. Collection bien complète en 65 volumes, qu'avait formée M. Taschereau.

— Documents imprimés pour l'Assemblée nationale, depuis 1871 jusqu'en 1875.

— Documents imprimés pour le conseil d'État, à partir de 1871. Les pièces de cette collection, aux termes de la concession qui nous en a été faite, ne peuvent être communiquées au public que dix ans après la date de l'impression. Surtout depuis les incendies de 1871, il est déplorable que nous ne possédions pas au complet cette série importante, et que nous n'ayons sur nos rayons ni les travaux du conseil d'État de la Restauration, ni ceux du conseil d'État du règne de Louis-Philippe.

— Napoléon III devant la presse contemporaine en 1873. Recueil, en trois grands volumes in-folio, des articles que les principaux journaux de l'Europe ont publiés à l'occasion de la mort de Napoléon III. (Envoi de M. Dulau, de Londres.)

— Napoléon III et la caricature anglaise de 1848 à 1872. Recueil en trois volumes des caricatures qui ont été publiées en Angleterre sur Napoléon III depuis 1848 jusqu'en 1872. (Même origine.)

— Un assez grand nombre des volumes des *Calendars of State papers* et des *Rerum britannicarum medii ævi scriptores*. Ces deux collections, qui, pour les temps modernes aussi bien que pour le moyen âge, sont le fondement de l'histoire d'Angleterre, ne présentent plus chez nous de lacune; tous les volumes qui nous manquaient ont été libéralement mis à notre disposition par le Maître des rôles.

— Documents publiés pour la chambre des lords depuis 1870, et pour la chambre des communes depuis 1874. Cette collection, non moins intéressante que volumineuse, nous a été accordée par le gouvernement anglais, à l'instance du regretté comte de Jarnac, à qui M. de Mofras, membre du comité des travaux historiques, avait cordialement recommandé la cause de la Bibliothèque nationale.

— Le *Times*, de Londres, à partir de l'année 1841. — La Bibliothèque nationale est à peu près complétement dépourvue de collections de journaux étrangers, quoiqu'il y ait là d'inappréciables matériaux pour l'étude de l'histoire contemporaine. Nous espérons pouvoir combler peu à peu cette lacune, et nous nous efforçons de nous procurer, pour chacun des grands États, au moins un journal dans lequel soient consignés les documents officiels et les informations les plus sûres et les plus dignes d'attention.

« Registrum de Panmure. » Edimbourg, 1874. Deux vol. in-4. Précieux recueil sur la généalogie d'une famille écossaise, qui par ses origines se rattache à l'histoire de plusieurs localités de l'Ile-de-France et de la Normandie. Un exemplaire nous en a été offert par les exécuteurs testamentaires du dernier comte de Dalhousie.

— Les procès-verbaux de la diète de Suède, depuis 1871. Cet envoi du gouvernement suédois ne comporte pas moins de cent volumes.

— « Le ministre parfait, ou le comte-duc dans les sept premières années de sa faveur, avec des réflexions politiques et curieuses. Par M. de Galardi. » A la Haye, chez Pierre Adrien, 1675. — L'Éloge de Jaspar de Guzman, publié sous ce titre, est l'un des livres les plus rares de la série elzévirienne.

— Le *National Zeitung*, de Berlin, depuis l'année 1848, date de la fondation de ce journal.

— Recueil d'environ 136 pièces relatives aux événements de Naples, pendant les années 1647 et 1648. Ce sont presque tous placards, qui furent affichés dans la ville au nom du duc de Arcos, au nom de Gennaro Annese, au nom du duc de Guise, et enfin au nom de don Juan d'Autriche. L'une des affiches, en date du 11 juillet 1647, est signée du fameux Masaniello : « Tomase Aniello d'Amalfi. » En feuilletant ce curieux recueil, on assiste, pour ainsi dire, à tous les événements dont les rues de Naples furent le théâtre, depuis le mois de juillet 1647, jusqu'au mois d'avril 1648.

— Treize volumes de M. G. Ricciardi, ancien député au parlement italien, sur la littérature et sur les événements politiques dont l'Italie a été le théâtre en 1848 et auxquels M. Ricciardi a été mêlé. (Don de l'auteur.)

— « Papers relating to the foreign relations of the United States. » Vingt-cinq volumes de cette série, que nous espérons pouvoir compléter un jour, nous ont été offerts par l'intermédiaire de M. de Mofras, par M. Washburne, ministre des États-Unis à Paris, et par M. Hunter, sous-secrétaire d'État à Washington.

— Documents imprimés et autographiés relatifs à l'affaire de l'*Alabama*. Nous en avons pu acquérir une collection qui peut passer pour complète, et dont la formation présenterait aujourd'hui d'insurmontables difficultés ; on y peut étudier non-seulement un des plus curieux épisodes de la guerre de sécession, mais encore un point très-délicat du droit international.

— Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Mejanes à Aix. Par un excès de scrupule, l'auteur, M. Rouard, n'a ni terminé ni publié cet ouvrage qui lui aurait fait honneur. Un exemplaire des 128 premières pages, les seules qui aient été tirées, nous a été offert par Mme Rouard.

— « L'architecture ottomane, » texte français et allemand. Constantinople, 1873. In-folio. (Don du gouvernement ottoman.)

— La Grammaire grecque de Lascaris, achevée d'imprimer à Milan le 30 janvier 1476 (1477, nouv. style?) : c'est le premier livre qui ait été imprimé en grec. A la suite était reliée la première édition du texte grec de la Vie et des Fables d'Esope (la première des trois parties dont se compose l'ouvrage décrit par Brunet, I, 83), avec les signatures que les relieurs ont fait disparaître de la plupart des exemplaires. Cette acquisition est un des fruits de la mission que M. le ministre de l'instruction publique a confiée à M. Charles Graux, en Espagne.

— « Nestoris Dionysii Novariensis, ordinis Minorum, [onomasticon]. » Milan, 1483. In-folio. Exemplaire donné à un couvent italien, de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, par « Paulus de Sancto Beneiso, episcopus Heleaponensis. »

— L'illustre théâtre de Mons. Corneille, (Leyde, 1644, in-12). Cette édition, dont cinq exemplaires seulement sont connus, est le premier ouvrage que nous ayons acquis sur le produit de la fondation du duc d'Otrante.

— Trois éditions rares du *Moyen de parvenir*.

La série musicale s'est accrue de 4,784 morceaux, arrivés par la voie du dépôt légal. En outre, et sans parler de quelques acquisitions, Mlle Pelletan, qui avait précédemment offert à la Bibliothèque un exemplaire sur grand papier des partitions de l'*Iphigénie en Aulide* et de l'*Iphigénie en Tauride*, de

Gluck, publiées par ses soins, nous a donné, dans le courant de cette année, un exemplaire sur papier ordinaire des mêmes partitions, et plusieurs ouvrages de Berlioz, parmi lesquels il convient de citer un exemplaire de la partition des *Troyens*, contenant des morc aux supprimés à la représentation, et la deuxième édition publiée en Italie de la *Messe de Requiem*, édition qui présente d'importantes modifications apportées par l'auteur à l'œuvre primitive.

MM. Enoch, éditeurs de musique à Paris, ont donné plusieurs des volumes de musique classique publiés dans la collection Litolff. Parmi ces volumes figurent les œuvres de Mozart pour piano et pour piano et violon, les sonates de piano et les trios de Haydn, les sonates de Hummel et les œuvres de piano de Weber et de Schubert.

Rangements et catalogues. — Le total des articles entrés en 1875 au département des imprimés, non compris les pièces de musique, est d'environ 36,000. Il a fallu les vérifier, pour en constater les lacunes, et pour en rapprocher les différentes parties, travail minutieux et dont l'étendue peut s'apprécier par un simple détail : à lui seul, le dépôt légal de Paris nous a fourni 51,462 feuilles ou ou livraisons, appartenant à 1,130 journaux, revues ou ouvrages publiés par livraisons.

Les 36,000 articles dont le département des imprimés s'est accru, je n'oserais pas dire enrichi, ces 36,000 articles ont été rattachés à nos différentes séries bibliographiques, et les cartes en ont été préparées en double exemplaire, pour servir plus tard à la rédaction d'un catalogue méthodique et d'un catalogue alphabétique. Une tâche aussi longue, et qui se renouvelle tous les jours, absorbe la meilleure part du travail qui peut être exigé des employés du bureau du catalogue. Aussi, l'ancien fonds des livres non catalogués ne cesse pas de présenter une masse effrayante, et le but poursuivi depuis tant d'années ne saurait être atteint d'ici longtemps, si des mesures plus expéditives n'étaient promptement adoptées pour obtenir non pas certainement un catalogue complet et irréprochable, mais un simple inventaire à l'aide duquel on puisse, d'une part, s'assurer si la Bibliothèque nationale possède, oui ou non, un ouvrage demandé, et d'autre part trouver sans la moindre hésitation, un ouvrage mentionné à l'inventaire. Ce difficile problème est, en ce moment même, étudié par une commission que vous avez bien voulu, monsieur le ministre, instituer le 16 octobre dernier. Le moment n'est pas encore venu de vous rendre compte des délibérations de cette commission et de soumettre à votre approbation la solution qui lui a paru la meilleure. Aujourd'hui, je dois me borner à vous indiquer les progrès du catalogue, dont l'impression a été entreprise sous la direction de M. Taschereau, et à laquelle M. Schmit ne cesse pas de donner les soins les plus assidus.

Un volume paru en 1870 (t. X) contenait la fin du catalogue proprement dit de l'Histoire de France, et un supplément aux premiers chapitres de ce catalogue, le volume suivant (t. XI), dont la mise sous presse a été retardée par les événements, renferme la suite de ce supplément : dans le courant de l'année 1875, les feuilles 39-58 en ont été tirées ou mises en bon à tirer, et le supplément du chapitre III (histoire par règnes) s'y trouve conduit jusqu'à la révolution du 4 septembre 1870.

L'impression du tome III de la médecine est restée stationnaire : les deux premières feuilles seulement en ont été tirées.

Conformément à une promesse consignée dans le rapport de M. Taschereau, du mois de juillet 1874, l'autographie du catalogue de l'histoire d'Angleterre a été entreprise, de façon à mettre ce catalogue entre les mains de tous les lecteurs qui ont intérêt à le consulter, et en même temps d'en assurer la conservation et de fournir, au moyen de découpures, les matériaux de divers

répertoires, dont l'utilité pourra être reconnue. Les pages 1-196 sont tirées; elles contiennent la notice d'environ 3,000 ouvrages, classés dans quatre chapitres : Descriptions générales, Histoires générales, Histoires par époques, et Détails de l'histoire jusqu'à l'année 1702.

La collection de livres et de documents que le docteur Payen avait formée sur la vie et les ouvrages de Montaigne, et que la Bibliothèque nationale a pris l'engagement de laisser en un seul corps, vient d'être rangée et catalogguée par M. Richou, archiviste-paléographe, dont le travail ne tardera pas à être imprimé à Bordeaux par les soins de M. Jules Delpit.

Depuis le commencement de l'année 1875, les lecteurs admis dans la salle de travail peuvent, dès les premiers jours de chaque mois, parcourir une liste autographiée de tous les livres étrangers provenant de dons, de dépôts ou d'acquisitions, qui, dans le courant du mois précédent, ont été ajoutés aux différentes séries bibliographiques du département des imprimés. Ils ont aussi, sous la même forme, un état sommaire des publications périodiques qui nous arrivent de l'étranger. Dans les douze cahiers du bulletin mensuel qui ont été autographiés en 1875, figurent 2,151 ouvrages, en 2,768 volumes. De ces 2,151 ouvrages, 78 appartiennent à la théologie, 73 au droit, 149 à l'histoire de France, 382 à l'histoire d'Allemagne, de Suisse et des pays du nord et de l'est de l'Europe, 153 à l'histoire d'Angleterre, 443 aux autres branches de l'histoire, 467 aux sciences et 406 aux lettres. Quant aux langues dans lesquelles ils sont écrits, ces 2,151 ouvrages se répartissent comme il suit : latin, 83; français, 395; allemand, 852; anglais, 463; italien, 111; autres, 247.

Combiné avec les livraisons hebdomadaires de la Bibliographie de la France, le bulletin autographié fait connaître, à peu près sans exception, tous les livres modernes qui viennent s'accumuler sur les rayons de la Bibliothèque nationale.

Reliure. — A l'atelier qui existe dans les bâtiments mêmes de la Bibliothèque, et auxquels sont confiés de préférence les travaux urgents et délicats, notamment les réparations, 8,212 volumes ou pièces ont été constitués, réparés, consolidés ou cartonnés. Les ouvriers de l'extérieur ont cartonné 7,500 volumes ou pièces; ils ont donné des demi-reliures à 1,325 volumes. C'est en somme un peu plus de 17,000 articles qui ont passé dans les ateliers de reliure et qu'il a fallu soigneusement examiner au départ et à la rentrée, pour bien indiquer la nature du travail à exécuter et pour vérifier si la tâche a été convenablement remplie.

Un artiste spécial est chargé de la restauration des anciennes reliures. En 1875, il a ramené à leur fraîcheur primitive 406 volumes, dont six appartenant au département des manuscrits.

Salle publique de lecture. — Indépendamment de la salle de travail, réservée aux personnes qui justifient de leurs droits à obtenir une carte d'entrée, une salle publique de lecture, dont l'entrée est rue Colbert, est ouverte tous les jours, même le dimanche, de dix heures à quatre heures, depuis le 2 juin 1868; toute personne âgée de plus de seize ans peut s'y présenter, sans avoir la moindre formalité à remplir. L'utilité de cette salle est attestée par le nombre des lecteurs qui la fréquentent et par celui des volumes qui y sont communiqués. Les chiffres consignés dans un rapport spécial de M. Chéron, sont de nature à lever toute espèce de doute sur l'opportunité d'une mesure qui avait été recommandée en 1858 par la commission de réorganisation de la Bibliothèque. En 1875, on a reçu à la salle de la rue Colbert 51,000 lectures et communiqué 80,227 volumes; en 1869, on n'avait compté que 34,472 lecteurs

et 57,383 communications. Pour 1875, la moyenne journalière des lecteurs a été de 144, et celle des communications de 226. Nous espérons pouvoir, dans le courant de l'année 1876, augmenter assez notablement le fonds des livres affectés à la salle publique ; il est à désirer que la jeunesse studieuse y trouve les ouvrages dont elle a besoin, non-seulement pour terminer les études classiques, mais encore pour préparer les examens des facultés et des écoles spéciales.

Section géographique. — Le nombre des articles entrés en 1875 à la section géographique s'élève à 334, savoir : 187 par le dépôt légal, 67 par acquisition et 80 par don.

Les principaux bienfaiteurs ont été, en France, le dépôt de la guerre, le ministre de la marine et celui des travaux publics ; à l'étranger, l'amirauté anglaise, l'Ordonnance-Survey de la Grande-Bretagne, la Société de géographie de Londres, l'Amirauté néerlandaise, le gouvernement portugais, le commissariat allemand de l'exposition géographique de 1875, la société géographique de Vienne, la commission européenne du Danube, la Société impériale de géographie russe, le gouvernement des États-Unis, l'Institut historique et géographique du Brésil.

Le crédit mis à la disposition de la section géographique est si réduit, qu'elle peut à peine se procurer les plus indispensables des cartes ou atlas qui se publient dans la plupart des pays de l'Europe et même des autres parties du monde. C'est tout à fait accidentellement qu'elle accroît son vieux fonds de monuments anciens, gravés ou manuscrits ; en 1875, elle n'y a guère ajouté qu'une petite série de plans manuscrits du port, de la ville et des environs de Brest. Heureusement, ce vieux fonds est d'une incomparable richesse. On a pu s'en faire une idée à l'exposition que M. Cortambert, secondé par M. Perin, alors inspecteur des bâtiments de la Bibliothèque, avait organisée cet été dans la galerie Mazarine et qui a attiré un si grand nombre de visiteurs, du 15 juillet au 31 octobre. Cette exposition, que vous avez, monsieur le ministre, honorée de votre visite et qui nous a fourni l'occasion de mettre en lumière tant de précieux monuments, à peine soupçonnés du public, a montré combien est incommode et insuffisante l'étroite galerie dans laquelle la section géographique est provisoirement installée depuis 1 862. Nous en sommes réduits à entreposer dans des combles d'un accès difficile des morceaux du plus haut intérêt, tel que l'exemplaire assemblé de la grande carte de France, qui a obtenu un si légitime succès à l'exposition géographique du palais des Tuileries et que M. le ministre de la guerre a daigné offrir à la Bibliothèque nationale.

Département des manuscrits. — On évalue en moyenne à 51 le nombre des communications qui se font journellement au département des manuscrits. Ce chiffre s'élève sensiblement à mesure que des catalogues ou inventaires, imprimés ou manuscrits, sont librement mis à la disposition du public et permettent à chaque travailleur de rechercher lui-même les pièces qui se rattachent à l'objet de ses études.

A moins d'événements extraordinaires, les accroissements du département des manuscrits ne sauraient plus être considérables. Tous les ans, cependant, des articles importants viennent s'ajouter, par suite de dons et d'acquisitions, à la plupart des séries anciennement constituées. En 1875, 59 articles ont été portés au registre des dons, et 57 au registre des acquisitions. Voici l'indication des plus remarquables :

Fonds orientaux. — Fragments de mss. pâlis sur olles, contenant différentes parties de l'Abidhamma Pitaka, l'une des trois sections des écritures sacrées des bouddhistes. Don du capitaine Sener. — Plusieurs manuscrits sans-

crits, parmi lesquels peuvent être cités le Praçnôttara ratnamâlâ, ou Guirlande précieuse des demandes et des réponses, et un recueil des formules du mysticisme bouddhique au Népal. — Fac-simile d'un grand nombre d'inscriptions en nagari, grantha, canari et telougou, recueillies dans l'Inde par sir Walter Elliot. (Ind. 112.) Don de M. le comte de Noer. — Fragments de deux exemplaires du Livre des morts. (Papyrus égyptiens, nos 231-235). L'un de ces exemplaires est d'une bonne époque et fournit, pour le chapitre XVII du Livre des morts, des variantes qui pourront servir à l'établissement d'un texte critique. — Deux manuscrits amhariques, donnés par M. Defrémery, qui les avait recueillis dans le cabinet de feu M. d'Avezac, son beau-père. La langue amharique, l'idiome le plus répandu en Abyssinie, est encore peu connue en Europe. L'un des volumes donnés par M. Defrémery renferme un vocabulaire.

Fonds grec. — Chronique de Morée : Copie d'après le mss. de Paris et de Copenhague, avec notes et variantes, par feu M. Landois. Don de Mme veuve Landois.

Fonds latin. — Explication des évangiles du temps et des saints, mis en rapport avec les figures de l'Ancien Testament et les récits des ouvrages des naturalistes et des bestiaires; les rectos sont occupés par le texte, et les versos par des peintures accompagnées de légendes qui sont généralement en vers. A la suite, tableaux symboliques des préceptes de la loi, des vices et des vertus et des demandes de l'oraison dominicale ; puis le texte latin du Miroir de la salvation humaine. Les légendes de beaucoup de tableaux sont en allemand. Ce manuscrit, qui forme un gros volume in-folio, sur papier, a été achevé de copier à Vienne en Autriche, le 20 décembre 1471, par un prêtre nommé Jean Jarallter. (Nouv. acq. lat. 2129.) — Le Pastoral de Saint-Grégoire et le Comput de Hilpéric, ms. du onzième siècle, venu du chapitre de Saint-Omer (Nouv. acq. lat., 1249). — Recueil des lois germaniques : loi Salique, loi des Allemands, loi des Bavarois, loi des Bourguignons et Bréviaire d'Alaric, ms. incomplet, du dixième siècle, au fol. 77 duquel se trouve la formule d'immunité que M. de Rozière (I, 35, n° XXV) a publiée d'après un autre texte (Nouv. acq. lat. 204). — Recueil de pièces de droit français, formé au quinzième siècle, et renfermant, entre autres, le Style du parlement et les coutumes de Nivernais (Nouv. acq. lat. 198). — Fragment d'un exemplaire de la chronique d'Adon, venu, selon toute apparence, de l'abbaye de Cluni. Don de M. Guigue, archiviste de la ville de Lyon. — Bulle de Silvestre II, par Théotard, évêque du Puy, datée du 23 novembre 999. Pièce originale sur papyrus, dont on n'a donné jusqu'à présent qu'un texte incorrect et incomplet. Entre autres particularités qui recommandent ce très-précieux document à l'attention des diplomatistes, il faut signaler une suscription en notes tironiennes, qui est probablement de la main même de Gerbert (Nouv. acq. lat., 2507) ; — Bulle d'Innocent IV pour les frères de l'hôpital de Notre-Dame des Teutoniques à Jérusalem, du 21 avril 1246 (n° 12070 de Potthast). Vidimus daté du 19 octobre 1277 et revêtu des sceaux, parfaitement conservés, de Bonacursus, archevêque de Tyr, et de Gaillard, évêque de Bethléem (Nouv. acq. lat. 2160) ; — Collection de chartes de l'abbaye de Cluni, du dixième et du commencement du onzième siècle (Nouv. acq. lat. 2154) : Cette collection fournira des additions importantes au recueil qu'avait préparé M. Auguste Bernard et que M. Bruel publie dans la collection des documents inédits ; — Cartulaire du chapitre de la cathédrale de Bourges (Nouv. acq. lat. 1274). Ce cartulaire, écrit par différentes mains dans le cours du treizième siècle, est celui que M. Raynal cite, dans son *Histoire du Berry*, comme appartenant au libraire Vermeil. L'une des divisions est datée de l'année 1232. Le ré-

dacteur de la majeure partie de ce cartulaire, Etienne de Galardon, est qualifié de prévôt de l'église de Bourges. L'un des continuateurs de l'œuvre d'Etienne de Galardon fut maître Girard Vogrin, qui s'intitule aussi prévôt de la cathédrale. Outre les chartes, les notes, les états de cens, les statuts et autres actes qu'on trouve ordinairement dans les cartulaires de cathédrales, celui de Bourges contient divers morceaux parmi lesquels je citerai un fragment de la légende de S. Blaise (p. 327) et le dialogue entre Philippe-Auguste et Pierre le Chantre (p. 607), qui a été publié dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes*, 1re série, II, 398. Comme singularité, on peut relever les termes « Contra Mediricum imperatorem nominalem non realem, » employés (p. 44 et 45) pour désigner Frédéric II. — Recueil de pièces originales relatives à la Touraine, comprenant : 1° une grande charte de Hérard, archevêque de Tours, pour l'abbaye de Villeloin, en date du 19 mai 859; 2° trois chartes du treizième siècle ; 3° des lettres-patentes du roi Charles V pour la chartreuse du Liget, datées du Louvre au mois de décembre 1372 ; 4° un rouleau concernant les biens du surintendant Jacques de Beaune de Semblançay, du 1er avril 1539 (n. st.). (Nouv. acq. lat. 2506, don des héritiers de M. Taschereau) ; — Titres originaux relatifs à des domaines situés à Chavigny (Aisne, canton de Soissons), depuis 1276 jusqu'en 1775 (Nouv. acq. lat. 2155-2159) ; — Copie d'un recueil de lettres ou de modèles de lettres intitulé « Liber epistolaris quondam domini Ricardi de Bury, episcopi Dunelmensis. » (Nouv. acq. lat. 1265 et 1266). Ce recueil très-important pour l'histoire anglo-française de la fin du treizième et du commencement du quatorzième siècle, n'est connu que par l'exemplaire de l'abbaye de Saint-Edmond, aujourd'hui possédé par M. J. R. Ormsby-Gore, esq. M. B. (Brogyntyn, co. Salop.) On ne saurait donner trop d'éloges à la libéralité de M. Ormsby-Gore, qui, sur la recommandation du Rév. H. O. Coxe, s'est empressé de nous confier son précieux manuscrit et nous a autorisés à en faire exécuter une copie. L'importance du recueil avait été signalée au monde savant par un dépouillement de M. Alfred J. Horwood, qui ne remplit pas moins de 36 colonnes, in-folio, d'un caractère très-serré, dans le rapport publié en 1874 par la commission royale des manuscrits historiques ; — Huit pages mutilées d'un livre de médecine, partie en onciales, partie en minuscules du septième ou du huitième siècle. On jugera de la barbarie du style par quelques lignes relevées sur le fol. 3 v° : « Incipit epistola Ypogratis de naturas humana vel conceptionem eorus. Nunc ex Gregorum liber certatus sum et in latino eloquio thensauro abconditum pertulit a quibus compaginibus fomana materie contenemur in utero materno... » Ce curieux fragment a été donné par M. Chassaing, juge au Puy, qui l'avait remarqué dans la reliure d'un ouvrage de Nicolas de Lire imprimé en 1487 (Nouv. acq. lat. 203) ; — Abrégé de Festus dédié par Paul Diacre à Charlemagne (Nouv. acq. lat. 207). Belle copie du quinzième siècle faite pour Alphonse Ier de Naples, comme l'attestent les armes du frontispice (écu écartelé au 1 et 4 d'Aragon, au 2 et 3 de Calabre), armes que nous avions déjà, disposées de la même façon, dans cinq autres mss. latins et dans deux mss. italiens. Au dix-septième siècle, ce ms. de Festus, qui a conservé sa reliure originale, faisait partie de la bibliothèque de l'abbaye de Vendôme.

Fonds français. — Le songe du Verger, copie sur parchemin, avec peintures, datée du 26 août 1480 (Nouv. acq. fr. 1040) ; — Chronique en vers de Bertran du Guesclin, par Cuvelier. Manuscrit sur papier, du quinzième siècle, avec une reliure aux armes de C. d'Urfé (Nouv. acq. fr. 993) ; — Statuts du métier de cirerie de la ville de Rouen, confirmés par Louis XI en 1468, et statuts du métier d'apoticairerie et d'épicerie de la même ville, confirmés par Louis XII en 1508. Manuscrit sur parchemin, avec peintures du commencement du seizième siècle. Reliure originale, bien conservée, dont

l'un des plats représente l'Arbre de Jessé (Nouv. acq. fr. 4060); — Lettre originale attribuée à Philippe de Commines ; — Lettres originales de Mme de Maintenon à M. de Guignonville (Nouv. acq. fr. 4051); — Recueil relatif aux camps, siéges, batailles, etc., du maréchal de Saxe dans les Pays-Bas, en 1744-1748, et aux combats et siéges de la campagne de 1744 sur le Rhin. Ce recueil comprend une centaine de grandes cartes et de plans (Nouv. acq. fr. 3287) ; — Lettres et documents relatifs aux émigrés rassemblés à Jersey, en 1794 et années suivantes (Nouv. acq. fr. 1029) ; — Lettre de Léopold Robert , adressée à M. Charles Lenormant (Don de M. Muret, employé au département des médailles) ; — Inventaire de la collection des autographes conservés à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg (Nouv. acq. fr. 4074 et fr. 4076) ; C'est un des résultats de la dernière mission que M. Gustave Bertrand a remplie en Russie pour le ministère de l'instruction publique ; — Fragments du roman de Mainet. Par les soins de M. Gazier, professeur au lycée Saint-Louis, le département des manuscrits a recueilli six feuillets d'un manuscrit français du treizième siècle, qui avaient servi à recouvrir une grande boîte en carton. Ces feuillets, fort mutilés, sont tout ce qui nous reste du Mainet, poëme du douzième siècle, relatif à l'enfance et à la jeunesse de Charlemagne. M. Gaston Paris, qui a publié dans la *Romania* (IV, 305-337) les fragments ainsi retrouvés du Mainet, a montré quelle place tient ce poëme dans le cycle carlovingien ; — Recueil de poésies latines et françaises, la plupart en l'honneur de Notre-Dame, écrit en 1498, par maître Regnault, pour Jehan Le Maire (Nouv. acq. fr. 4061). On remarque dans ce petit volume, qui a conservé sa reliure primitive : « 1° Les nobles dictiers composez à l'onneur de la Vierge Marie, par feu messire George Chastelain, orateur du duc Philippes de Bourgogne, en son temps demourant en la bonne ville de Vallenciennes ; 2° Serventois fait par maistre Jehan Molinet, orateur de l'archiduc, résident en la dicte ville de Vallenciennes ; 3° une oraison composée par Jehan Le Maire, de la dicte ville de Vallenciennes ; » — Vies des poëtes tourangeaux, par Colletet (Nouv. acq. fr. 3074). Ces vies, tirées du manuscrit du Louvre brûlé en 1871, se sont retrouvées dans la collection de M. Taschereau et appartiennent aujourd'hui à la bibliothèque de Tours. Nous en devons une copie à la libéralité de l'administration municipale de Tours et à la complaisance du bibliothécaire, M. Dorange. C'est un notable supplément à la copie incomplète de l'œuvre de Colletet cédée en 1872 à la Bibliothèque nationale par le libraire Claudin ; — Recueil de Beffara, intitulé « Hommages à Molière, Regnard, Quinault, Lully, etc. » (Nouv. acq. fr. 1003-1008). C'est le complément du recueil plus anciennement déposé à la Bibliothèque et formant les nos 12515-12530 du fonds français. — Vie du P. Malebranche, par le P. André (Nouv. acq. fr. 1038). Précieux document pour l'histoire de la philosophie française, dont Victor Cousin avait déploré la perte.

Fonds divers. — Catalogues des manuscrits castillans et latins de la bibliothèque de l'Escurial (Espagnol 414); — Chronique du roi Henri IV par Diego Enriquiz de Castilla. Manuscrit du seizième siècle (Espagnol 410) ; — Fac-simile des manuscrits relatifs aux « Brehon-Laws » (Celtique 72-88. Don de MM. les commissaires des Lois Brehon) ; — Le livre des mascarades de Nuremberg. Manuscrit avec peintures du seizième siècle (Allemand 259).

Classements et catalogues. — Les bibliographes sont partagés sur la question de savoir dans quelle mesure les catalogues de livres imprimés doivent être livrés à l'impression ; ils sont unanimes à déclarer que les catalogues de manuscrits doivent être publiés. C'est là une obligation à laquelle la Biblio-

thèque nationale peut se soustraire moins que tout autre établissement. Fidèle à ses anciennes traditions, elle a promis au monde savant le catalogue de toutes ses collections manuscrites, et si elle est encore loin d'avoir tenu ses promesses, c'est que les ressources ne sont pas proportionnées à l'étendue de la tâche.

Les fonds orientaux continuent à être l'objet des travaux les plus persévérants et les plus consciencieux. L'exemple a été donné par M. Zotemberg, qui, après avoir rédigé et imprimé les catalogues des manuscrits hébreux et syriaques, termine, en ce moment, avec autant de dévouement que de science, le catalogue des manuscrits éthiopiens. Les neuf premières feuilles en sont déjà tirées ou bonnes à tirer.

M. le baron de Slane, à qui la littérature arabe a tant d'obligations, a bien voulu entreprendre le catalogue des manuscrits arabes. Il a rédigé d'une manière définitive les notices des manuscrits 1-1275 de l'ancien fonds et des manuscrits 1-1000 du supplément.

M. E. Fagnan, sur la désignation du regretté M. Mohl, a été chargé de préparer le catalogue des manuscrits persans. Son examen a jusqu'ici porté sur les nos 1-131 de l'ancien fonds et sur les no 1-500 du supplément.

M. Léon Feer a soumis à une dernière révision son catalogue des manuscrits pâlis; ce travail aurait déjà pu être livré aux compositeurs, si l'imprimerie nationale eût possédé les types nécessaires pour reproduire en caractères orientaux les textes singhalais, birmans et cambodgiens, cités dans les diverses notices de ce catalogue. — En outre, dans le cours de l'année 1875, M. Feer a mis en ordre les 1,421 manuscrits tracés sur olles que possède la Bibliothèque. Tous ces manuscrits sont aujourd'hui placés dans des boîtes numérotées, de telle façon qu'aucun désordre ne peut s'y introduire. Voici un tableau sommaire de cette section de nos fonds orientaux.

Premier groupe. Pâlis, sans distinction d'écriture, 578; — singhalais, 43; — birmans, 55; — siamoins, 44; — cambodgiens, 34; — javanais, 13.

Second groupe. Sanskrits, en caractères bengali, 95; — id. en caractères grantham, 34; — id. en caractères telinga, 67; — tamouls, 416; — télingas, 23; — indiens, langues et écritures diverses, 19.

Le conservateur du département des manuscrits, M. Michelant, activement secondé par M. Deprez, poursuit l'impression du tome III du Catalogue des manuscrits français, qui sera comme le tome II, principalement consacré à des correspondances originales et à divers documents historiques du seizième et du dix-septième siècles. Dans le cours de l'année 1875, 22 feuilles ont été tirées ou mises en bon à tirer. Le volume a atteint la page 304 et contient la description de 227 manuscrits, cotés 3767-3993.

Le fonds français, qui s'arrêtait au no 25696, s'est augmenté d'une série de 788 volumes (nos 25697-26484), composée à peu près exclusivement de pièces sur parchemin, du quatorzième au dix-septième siècle, dont le public n'avait pu jusqu'à présent obtenir communication, malgré l'intérêt qu'elles présentent pour les travaux historiques.

Cette série comprend :

1° Environ 100,250 pièces originales, provenant des rebuts de l'ancienne Chambre des comptes, que le Bibliothèque avait acquises dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Le classement de ces pièces, entrepris à différentes époques et par divers fonctionnaires du département des manuscrits, a été dans ces derniers temps mené à bonne fin par M. Ulysse Robert, qui, en tenant compte de quelques essais de classement antérieurs, les a disposées comme il suit : — *Chartes royales*, au nombre de 10,561, rangées chronologiquement dans cinquante-cinq volumes cotés 25697-25751. — *Comptes de*

bouche, au nombre de 1,621, rangés chronologiquement dans douze volumes cotés 25752-25763. — *Montres*, au nombre de 12,859, rangées chronologiquement dans cent trent-huit volumes cotés 25764-25901. — *Rôles de fouage*, au nombre de 9,068, rangés chronologiquement dans quarante-deux volumes cotés 25902-25943. — *Quittances et autres pièces pour servir à l'histoire des différentes villes ou localités*, au nombre de 1,270, rangées par ordre alphabétique de noms de lieux, dans six volumes cotés 25944-25949. — *Quittances des Suisses*, au nombre de 4,978, classées chronologiquement dans seize volumes cotés 25950-25965. — *Quittances ecclésiastiques*, au nombre de 6,288, rangées par ordre alphabétique de noms d'établissements, dans vingt-six volumes cotés 25966-25991. — *Quittances et pièces diverses*, au nombre de 53,609, classées chronologiquement dans deux cent soixante-onze volumes cotés 25992-26262.

2° Les titres originaux que DOM VILLEVIEILLE avait réunis et classés suivant l'ordre alphabétique des noms de famille ; cet ordre a été respecté dans les trente-sept volumes consacrés au recueil de Villevieille et cotés 26263-26299.

3° Les titres originaux du généalogiste JAULT, rangés pareillement suivant l'ordre alphabétique et remplissant neuf volumes, nos 26300-26308.

4° Les titres originaux de BLONDEAU, qui sont restés dans l'ordre adopté par ce généalogiste *(Fiefs, Domaines* et *Mélanges)* et qui ont formé cent soixante-seize volumes, nos 26309-26484.

La collection des titres scellés de Clairambault présente beaucoup d'analogie avec plusieurs des séries de pièces de la Chambre des comptes qui viennent d'être rattachées au fonds français. Elle est depuis longtemps mise à profit par les savants ; mais le système de classement adopté par Clairambault en rend l'usage fort incommode. En effet, les actes y sont rangés suivant l'ordre alphabétique des noms d'hommes, de sorte que, pour y trouver tous les documents relatifs à une époque ou à un événement, il faudrait feuilleter les deux cent quatre-vingt volumes dont se compose la collection. Le conseil de perfectionnement de l'École des chartes a pensé qu'il y aurait la plus grande utilité à en rédiger une table à la fois analytique et chronologique : il a confié le commencement de ce travail à M. Richou, archiviste paléographe, à qui le dépouillement des quarante-deux premiers volumes a déjà fourni environ sept mille notices. Avec cette table, il faut s'attendre à voir bientôt la collection de Clairambault très-fréquemment consultée, et par là même les innombrables sceaux qu'elle contient exposés à de plus grandes chances de détérioration et de destruction. Ce mal, qu'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher, sera jusqu'à un certain point conjuré par les empreintes que M. Demay tire, pour la collection sphragistique des Archives nationales, de tous les sceaux et cachets compris dans les volumes de Clairambault ; le moulage a déjà porté sur les quatre-vingts premiers volumes.

Des différentes séries du cabinet des titres, l'une des moins connues, mais non des moins importantes, est celle des Carré, de d'Hozier. Acquise en 1851, elle était restée en paquets, sans qu'il fût possible d'en vérifier exactement le contenu et d'en faire profiter le public, qui n'aura pas seulement des renseignements généalogiques à y puiser. Aujourd'hui, les quatre-vingt-onze premiers volumes en sont reliés ; ils renferment les dossiers relatifs aux familles dont les noms sont compris entre le commencement de l'alphabet et le mot *Bezu*. Le classement et la reliure de cette série seront poursuivis sans interruption.

En dehors du cabinet des titres, les papiers de Joly de Fleury, si importants pour l'histoire du dix-huitième siècle, sont à peu près la seule collection du

département des manuscrits dont le classement soit encore en souffrance. Ils formeront environ deux mille six cents volumes, dont les quatre cinquièmes sont définitivement constitués. M. Molinier, archiviste-paléographe, désigné par le conseil de perfectionnement de l'École des chartes, s'est occupé en 1874 et en 1875 du rangement des papiers non encore classés ; il a réuni les éléments d'une notice qui provisoirement tiendra lieu de catalogue et d'après laquelle une cote pourra être assignée à chaque volume.

Le catalogue qu'Eugène de Ochoa a rédigé en 1844 des manuscrits espagnols de la Bibliothèque nationale est depuis longtemps reconnu incomplet et insuffisant ; mais pour le remplacer, il fallait s'assurer la collaboration d'un bibliographe qui eût étudié à fond la langue, la littérature et l'histoire de l'Espagne. Ces conditions étaient remplies par M. Morel Fatio, qui a entrepris le travail sous les auspices du conseil de perfectionnement de l'École des chartes et qui le mènera à bonne fin pour le compte de la Bibliothèque. Il a déjà rédigé cent quatre-vingt-neuf notices : c'est à peu près la moitié de la tâche qui lui est actuellement imposée.

M. Bordier, bibliothécaire honoraire, continue, avec une persévérance exemplaire, à relever et décrire les peintures et les dessins qui ornent les manuscrits grecs. Le travail qu'il a entrepris sur ce fonds sera terminé dans le cours de l'année 1876. LÉOPOLD DELISLE.

II

BIBLIOGRAPHIE RAISONNÉE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

III. — HARANGUES. — DISCOURS DE RÉCEPTION. — RAPPORTS ACADÉMIQUES ET PRIX DÉCERNÉS (*suite*).

XVIII. — Concours de 1709. — Édition J.-B. Coignard, 1709 (500 p.), suivie d'une liste de l'Académie de xiij p. — 2e édition, J.-B. Coignard fils, 1726 (504 p.).

XIX. — Concours de 1711. — Éditions J.-B. Coignard, 1711 (342 p.) et fils. 1726 (436 p.).

XX. — Concours de 1713 et 1714. Édition J.-B. Coignard, 1714 (402 p.). On trouve aussi séparément le concours de 1713 (168 p.) et celui de 1714 (230 p.) ; mais le volume de la série tomée comprend les deux.

XXI. — Concours de 1715. — Éditions J.-B. Coignard, 1715 (312 p.) et fils. 1726 (376 p.).

XXII. — Concours de 1717. — Éditions J.-B. Coignard, 1717 (320 p.) et fils. 1726 (436 p.). Notons, à propos de ce volume, que la table des matières se trouve à la fin, et que, dans presque tous les autres, elle est au commencement.

XXIII. — Concours de 1719, éditions J.-B. Coignard. 1719 (212 p.), et fils. 1726 (292 p.).

XXIV. — Concours de 1720 et 1721. — Édition J.-B. Coignard, 1721 (192 p.).

XXV. — Concours de 1722. — J.-B. Coignard, 1723 (288 p.).

XXVI. — Concours de 1723. — J.-B. Coignard, 1723 (272 p.).

XXVII. — Concours de 1725. — J.-B. Coignard fils. 1725 (viij-416 p.). J.-B. Coignard III venait de succéder à son père comme imprimeur-libraire de l'Académie. — On trouve en tête du volume une récapitulation de tous les volumes de la collection et à la fin une liste de tous les sujets de prix

donnés depuis 1671. Il en sera désormais de même pour les volumes suivants.

XXVIII. — Concours de 1727. — *Ibid.*, 1727 (viij-388 p.). Le titre porte désormais : « *Recueil*, etc., *avec plusieurs discours*, etc., *depuis le recueil précédent.* »

XXIX. — Concours de 1729. — *Ibid.*, 1729.

XXX. — Concours de 1731. — *Ibid.*, 1732.

XXXI. — Concours de 1733. — *Ibid.*, 1734 (x-184-iiij p.) avec une liste de MM. de l'Académie au mois de juillet 1734.

XXXII. — Concours de 1735 à 1737. — *Ibid.*, 1737 (vj-496 p.).

XXXIII. — Concours de 1738 à 1741 — *Ibid.* 1741 (xij-332 p.).

XXXIV. — Concours de 1743. — *Ibid.* 1744 (iv-496 p.).

XXXV. — Concours de 1744 à 1746. — *Ibid.*, 1741(xij-312 p.).

XXXVI. — Concours de 1747 à 1753. — A Paris, au Palais, chez Bernard Brunet, imprimeur de l'Académie française, 1754, in-12. Bernard Brunet succédait comme imprimeur de l'Académie au troisième Coignard, mort en 1749. Il publia immédiatement la collection séparée des poésies et des discours couronnés que nous décrirons à nos numéros 76 et 77 pour ne pas faire ici de confusion.

XXXVII. — Concours de 1753 à 1759. — *Ibid.*, 1760 (xij-444 p). On sait qu'à partir de 1753, il y eut liberté complète du sujet pour le prix de poésie, qui ne fut indiqué formellement qu'en 1776, 1779, 1782 et 1789.

XXXVIII. — Concours de 1760. — A Paris, au Palais, chez la Veuve de Bernard Brunet, imprimeur de l'Académie française. 1762, in-12 (xij-336 p.).

XXXIX. — Concours de 1761. — *Ibid.*, 1762 (xij-354 p.). Le bibliographe Brunet arrête ici à tort la collection, car nous possédons les deux volumes suivants.

XL. — Concours de 1762 à 1765. — A Paris, chez la Veuve Regnard, imprimeur de l'Académie française, 1767, in-12 (428 p.). On lit à la fin : *Fin du quarantième volume.* C'est la première fois que la série se trouve tomée en chiffre : elle ne l'était que dans un tableau récapitulatif général, qui remplissait ordinairement l'une des feuilles liminaires.

XLI. — Concours de 1765. — Les discours divers prenant une place exagérée, on les supprime et le titre porte seulement : « *Recueil des pièces d'éloquence qui ont remporté le prix de l'Académie françoise en* 1765. » A Paris, chez la Ve Regnard, imprimeur de l'Académie, rue Basse-des-Ursins, 1768, in-12. (404 p.). Ce volume ne contient que les éloges de Descartes par Thomas, Gaillard et Couanier Deslandes.

XLII. — Concours de 1766. — *Ibid.*, 1769.

XLIII. — Concours de 1767 à 1771. — Les discours de réception sont rétablis, et sur le titre on voit figurer en grosses lettres tome XLIIIe. A Paris, chez Demonville, imprimeur-libraire de l'Académie françoise, rue Saint-Séverin, 1777 (384 p.) — Il est remarquable que ce volume qui clôt cette série s'arrête justement à l'année 1771. La collection commença en 1671. Cela donne une période exacte d'un siècle.

74. — *Collection Regnard et Demonville.* — Nous n'avons trouvé cette collection, qui complète la précédente jusqu'à la suppression de l'Académie, qu'à la bibliothèque de l'Institut. Elle comprend cinq volumes sous le titre : « *Pièces d'éloquence qui ont remporté le prix de l'Académie françoise depuis* 1671 *jusqu'en* 1748. Tome I, à Paris, chez Regnard imprimeur de l'Académie françoise, grand'salle du Palais et rue Basse-des-Ursins, 1766 (406 p.). Ce volume ne contient en réalité que la période de 1671 à 1711. — Tome II.

Ibid., 1766, (422 p.), comprenant la période de 1714 à 1748. — Tome III, depuis 1750 jusqu'en 1763. — *Ibid.*, 1764 (408 p.). — Tome IV, depuis 1765 jusqu'en 1771, à Paris, chez A. Demonville, imprimeur-libraire de l'Académie française, rue Saint-Séverin, vis-à-vis celle de Zacharie, 1774,1 (424 p.) Ce volume contient les éloges de Descartes, par Thomas et Gailard; les Malheurs de la guerre, par La Harpe; les Avantages de la paix, par Gaillard; Çharles V, par La Harpe; Molière, par Chamfort, et Fénelon par La Harpe. — L'éditeur dit en tête du volume qu'il a publié un volume des pièces de poésie couronnées de 1671 à 1762. — Tome V, depuis 1773 jusqu'en 1781. A Paris, chez Demonville, imprimeur-libraire, rue Christine n° 12, 1795; (394 p.). — Contient les éloges de Colbert, par Necker; de Catinat, par La Harpe, de l'Hospital, par l'abbé Remy; de Suger et de Montauzier, par Garat.

75. — *Pièces de poésie qui ont remporté le prix de l'Académie françoise* depuis 1671 jusqu'en 1747. — Paris, Coignard, 1747, in-12; et seconde édition, de l'imprimerie de Brunet, imprimeur l'Académie. 1750, 1 vol. in-12, (338 p.) avec un « extrait de l'histoire de l'Académie françoise, » au sujet de la fondation.

76. — *Pièces d'éloquence qui ont remporté le prix de l'Académie françoise* depuis 1671 jusqu'en 1748. — Paris, Brunet, 1750, 2 vol. in-12, (406 et 426 p.). — On peut joindre à ces deux volumes un troisième imprimé sous le même titre général et comprenant les pièces d'éloquence de 1750 à 1763. Paris, Regnard, 1764, in-12.

77. — *Recueil des deux premières pièces d'éloquence* qui ont été imprimées par ordre de l'Académie française, depuis l'année 1671 jusqu'à présent, avec quelques discours qui ont été prononcés dans l'Académie. Tome I, à Rotterdam, chez Reinier Leers, 1707. (396 p.). — Ce volume s'étend jusques et y compris 1689. Nous ne sachions pas que cette série ait été continuée.

78. — *Choix d'Éloges couronnés par l'Académie française,* composé des éloges de Marc-Aurèle, d'Aguesseau, Duguay-Trouin et Descartes, par Thomas; de La Fontaine et Molière, par Chamfort; de Fénelon, Racine et Catinat, par La Harpe; de Suger, Fontenelle et Montauzier, par Garat, et de Louis XII, par M. Noël, précédé de l'Essai sur les éloges par Thomas. Paris, J. H. Chaumerot, 2 fort vol. in-8, 1812. — Compte rendu dans l'*Esprit des journaux,* à l'année 4812 et dans les *Annales littéraires* de Dussault. Paris, Maradan et Lenormant, 1818, 4 vol. in-8, t. III, 558 p. etc.

79. — *Choix d'éloges français les plus estimés,* contenant : Essai sur les éloges, par Thomas; éloges de Marc-Aurèle, de Descartes, de Duguay-Trouin, par le même auteur; de Molière et de La Fontaine, par Chamfort; du roi de Prusse, par Guibert; de Newton, de Tournefort, etc., par Fontenelle; de Franklin, par Condorcet; de Buffon, par Vicq d'Azyr. — Paris, d'Hautel, 1812, 7 vol. in-18. — Compte rendu dans l'*Esprit des journaux.*

80. — *Les Poëtes lauréats de l'Académie française.* — Recueil de poëmes couronnés depuis 1800, avec une introduction (1671-1800) et des notices bibliographiques et littéraires, par MM. Edmond Biré et Emile Grimaud. — Paris, A. Bray, 1865, 2 vol. in-18 jésus. — Excellentes études dont M. de Pontmartin a rendu un compte rendu élogieux dans les causeries du samedi, et qui méritent largement ces éloges. Le 1er volume (396 p.) s'ouvre par une introduction qui embrasse l'intervalle compris entre la fondation du prix de poésie en 1671 et le dernier concours du dernier siècle en 1792. C'est une vue d'ensemble qui reproduit les traits saillants des luttes poétiques et des physionomies des poëtes lauréats les plus remarquables. La fin du premier volume et le second tout entier sont consacrés à la période moderne,

depuis 1800 jusqu'à nos jours et reproduisent *in-extenso* toutes les pièce couronnées, précédées de notices donnant à la fois la physionomie du concours et la biographie du lauréat. Les auteurs annonçaient une seconde collection sous le titre de « *Les Prosateurs lauréats,* » qui, malheureusement, n'a pas encore paru.

81. — On a, depuis 1800, la collection des *prix d'éloquence* imprimés séparément sous le titre de leur sujet « ouvrage qui a remporté le prix d'éloquence décerné par la classe de la langue et de la littérature française de l'Institut, dans la séance du... par M... » Paris, Beaudouin, imprimeur de l'Institut, jusqu'en 1815 et à partir de 1816, chez Didot.

82. — *Panégyriques et Harangues,* à la louange du Roy, prononcez dans l'Académie françoise en diverses occasions. — Paris, 1680, un-vol. in-8, avec un beau frontispice dessiné et gravé par Seb. Leclerc, vignettes, culs de lampe, lettres ornées, etc.

83. — *Recueil des harangues prononcées* par Messieurs de l'Académie françoise dans leurs réceptions et dans d'autres occasions différentes, depuis l'establissement de l'Académie jusqu'à présent. — Paris, J.-B. Coignard 1698, in-4. — 2e édition, revue et augmentée. — *Ibid.*, 1714, 3 vol. in-12; le premier s'étendant de 1640 à 1681, le second de 1682 à 1693, le 3e de 1694 à 1713. — 3e édition, *ibid.*, 1735, 4 vol. in-12. Ce recueil, continué successivement par les différents libraires de l'Académie, forme, 8 vol. in-12. Le quatrième (J.-B. Coignard, 1735) s'étend de 1714 à 1730; le cinquième (Ve Brunet, 1763), de 1731 à 1744; le sixième (*ibid.*, 1764), de 1745 à 1761, et les deux autres, chez Demonville, atteignent 1789.

84. — *Recueil des harangues,* etc., comme précédemment. Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1709, 2 vol. in-12. frontispice gravé. — L'avertissement dit qu'il y a eu déjà dix-sept recueils de pièces de ce genre, données depuis 1671.

85. — *Choix de discours de réception à l'Académie française,* depuis son établissement jusqu'à sa suppression; suivis de la table chronologique de tous les membres et de ses statuts et règlements, avec une introduction par L. Boudou. —. Paris, Demonville, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 2, 1808, 2 vol. in-8. (xliv., 484, 537 p.). —Voyez un compte rendu de ce recueil dans les *Annales littéraires* de Dussault. Paris, Maradan et Lenormant, 1818, 4 vol. in-8, t. II, p. 465, etc.

86. — *Recueil des discours, rapports et pièces diverses,* lus dans les séances publiques et particulières de l'Académie française. — Paris, typographie de Firmin Didot, imprimeur de l'Institut, 1847-1869, 10 vol. in-4, ainsi distribués :

1re Série. 1803-1819. Première partie publiée en 1847, comprenant tous les discours de réception et les réponses.— Deuxième partie publiée en 1847, contenant : 1° les rapports des secrétaires perpétuels sur les concours d'éloquence et de poésie; 2° les éloges d'académiciens et autres pièces lues dans les séances publiques; 3° les pièces divers lues en séance publique par les membres de l'Académie.

2e Série. 1820-1829. Un seul volume, publié en 1843.

3e Série. 1830-1839. Un seul volume, publié en 1841.

4e Série. 1840-1849. Deux volumes, distribués comme dans la première série, et publiés en 1850.

5e Série. 1850-1859. Première partie (1850-1854), publiée en 1856; — seconde partie (1855-1869), en 1860.

6e Série. 1860-1859. Première partie (1860-1865), publiée en 1866. — seconde partie (1865-1869). en 1870.

87. — *Les prix de vertu fondés par M. de Montyon.* — Discours prononcés à l'Académie française par MM. Daru, Laya, etc., réunis et publiés avec une notice sur M. de Montyon, par MM. Frédéric Lock et de Couly d'Aragon (1819-1856). Paris, Garnier frères, 1858, gr. in-18, 2 vol. — On sait que le prix Montyon a été fondé en 1819. (Voir plus bas au § IV). On a la collection de tous les discours isolés, chez Didot, format in-18 (voir le numéro suivant):

88. — Institut (royal, national ou impérial) de France. — Académie française. — *Prix de vertu, fondé par M. de Montyon.* Discours prononcé par M..... dans la séance publique du ..... sur les prix de vertu décernés dans cette séance; suivi d'un livret contenant les récits des actions vertueuses qui ont obtenu des médailles dans cette même séance. — Paris, imprimerie de Firmin Didot frères, etc., 1833-1875, 42 broch. in-24.

On lit en tête des premières brochures : « Extrait du registre des séances de l'Académie française. — Pour répandre les bons exemples, faire connaître les actions vertueuses, et encourager à les imiter, l'Académie a arrêté que non seulement le discours prononcé par son directeur serait imprimé, mais aussi que son secrétaire perpétuel rédigerait un livret contenant les récits des traits de vertu, de dévouement et de bienfaisance qui ont mérité des médailles; que ce livret serait imprimé à la suite du discours et le tout tiré à *dix mille exemplaires.* Il en sera envoyé à MM. le préfets, avec invitation de les faire distribuer à MM. les sous-préfets et maires des communes de leur département. — Certifié conforme. — Le secrétaire perpétuel. — Arnault. »

A partir de 1835, cette mention n'indique le tirage qu'à *huit mille.* Elle est supprimée à partir de 1837. — En 1842 et 1843, on trouve cette mention en tête du livret qui suit le discours : « L'Académie a l'habitude d'inscrire, dans son livret, le récit détaillé des belles actions qui n'ont pu être indiquées dans le discours de son directeur . Ces belles actions étant d'un ordre un peu moins élevé que celles qui obtiennent des prix, ne reçoivent que des médailles ; mais il est bon de les raconter, parce qu'elles enseignent que le plus pauvre est toujours assez riche pour faire un peu de bien. »

A partir de 1852, le titre ne porte plus la mention du livret, quoique la brochure le contienne toujours.

(*A suivre.*) René Kerviler.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. l'abbé Jules Jacquemet, chanoine de second ordre de Saint-Denis, est mort à Saint-Denis le 1er avril. Né le 5 décembre 1805 à Hell, en Belgique, où son père était fonctionnaire, il fut élevé avec son frère, plus tard évêque de Nantes, au petit séminaire de Saint-Jean-d'Angély. Il acheva ses études au collége Stanislas, à Paris, fit son droit et entra dans le barreau. C'est là que M. de Clermont-Tonnerre vint le chercher pour se l'attacher comme secrétaire. Ces occupations ne détournèrent pas le jeune avocat des études littéraires, de la polémique et des œuvres de charité. Il réunissait en conférences de jeunes avocats et collaborait aux *Annales de philosophie chrétienne* et au premier *Correspondant.* En 1840 il publia une brochure, qui fit sensation, sur la liberté d'enseignement : *De la liberté de*

l'enseignement et du monopole universitaire (Paris, in-8). Quelque temps après, il quittait la robe d'avocat pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice. Après son ordination, nous le trouvons aumônier de plusieurs communautés religieuses, attaché à la maison des hautes études ecclésiastiques dans l'ancien couvent des carmes qui abrite aujourd'hui l'Université catholique de Paris, professeur de droit canonique à la faculté de théologie de Paris et, enfin, chanoine de Saint-Denis. Il a publié, en 1867, une monographie de la basilique de Saint-Denis, *L'Église de Saint-Denis. La Crypte, ses tombeaux, ses chapelles, son trésor* (Paris, Putois-Cretté, 1865, in-18 de VII-216 p.) et *Les pèlerinages de Saint-Denys, Études historiques* (in-8, 1875).

— M. Gino Alexandre-Joseph-Gaspard, marquis CAPPONI, né à Florence, y est mort le 14 décembre 1792. Aveugle depuis quarante-huit ans, Capponi, dont l'éducation avait été très-forte et qui avait, en outre, dans de nombreux voyages, appris beaucoup de langues, ne cessa de se livrer à d'importants travaux historiques. Il avait pris une part très-active à la fondation de *l'Archivio storico italiano*, et la *Rivista europea* du mois de mars a publié, à ce sujet, d'importantes lettres inédites de Capponi, de Cantù et de Vieusseux. La politique tient aussi une place dans la longue existence du noble écrivain. Il fut très-apprécié du duc Léopold II, au *benemerenze* duquel il a rendu pleine justice dans son *Histoire de la République florentine (Storia della republica di Firenze*, Florence, 1875, 2 vol. gr. in-8), qui est son œuvre capitale. Un désaccord l'éloigna ensuite des affaires. Depuis l'unité italienne, Capponi avait été fait grand'croix de l'ordre des SS.-Maurice et Lazare et sénateur du royaume. La mort de l'illustre historien a causé une profonde émotion dans toute l'Italie. On trouvera beaucoup d'articles de lui dans l'*Onthologie italienne* et les recueils des différentes académies dont il faisait partie.

— M. G. Samuel DRAKE, qui vient de mourir à Boston, était né à Pittsfield, en 1798, le 10 octobre. Maître d'école avant d'être auteur, il a écrit *Indian Biograhpy*, qui a reparu en 1833, sous le titre de *The Book of the Indians*, et a eu un grand nombre d'éditions; *the Indian Captivities*, et *New England register* (1847). On lui doit aussi le récit des premières luttes contre les tribus indiennes et une histoire de Boston. Il laisse une bibliothèque importante, où se trouve une collection des plus anciennes revues de l'Angleterre et des États-Unis.

— M. Louis-Joseph HUBERT, professeur d'accouchement à l'université de Louvain, est mort le 28 février. Il était né à Rogenée en 1810. C'était une des sommités de la science médicale en Belgique. Son grand ouvrage sur l'art obstétrical lui a valu le prix quinquennal des sciences médicales.

— M. Camille CREMER, qui vient de mourir à Paris le 3 avril, et dont les funérailles ont été l'occasion d'une affligeante démonstration des libres-penseurs, était né à Sarreguemines, le 6 août 1840. Ancien élève de Saint-Cyr et de l'École d'état-major, il fit brillamment la campagne du Mexique dont il a rapporté des souvenirs et des impressions consignés dans *Quelques hommes et quelques institutions militaires, Souvenirs rétrospectifs*, par l'ex-général Cremer (in-18 jésus, de III-210 p. Paris, Dentu, 1872). Il débuta dans la guerre franco prussienne comme aide-de-camp du général Clinchant, et, au moment de l'armistice, il se trouvait à la tête d'une division dans l'armée de l'Est. Le récit de sa campagne a été donné par son chef d'état-major : *L'Invasion dans l'est. Le général Cremer. Ses opérations militaires en 1870-1871*, par un officier d'état-major (le colonel Poullet) Paris, 1871. Il n'avait

pas été étranger à la rédaction de ce volume, si l'on en juge par le titre de cette autre publication : *Appendice nécessaire à la campagne de l'Est, publiée chez J. Rouquette, par MM. Cremer et Poullet*, suite et fin de cette campagne, par l'ex-colonel Poullet (in-4, 87 p. Paris, à la librairie des célébrités contemporaines, 1875).

— M. John Dobrée Dalgairns, en religion Père Bernard Dalgairns, de l'Oratoire de Londres, vient de rendre son âme à Dieu, à Londres, le 5 avril. Né dans l'île de Guernesey en 1818, il suivit les cours de l'université d'Oxford, où il entra dans le mouvement puséiste qui devait le conduire au catholicisme. Il abjura à Aston, quelques jours avant le P. Newman. Il vint faire ses études religieuses à Langres, et reçut l'ordination des mains de Mgr Parisis. De là, il partit pour Rome, où il rejoignit le P. Newman et fit son noviciat d'oratorien ; il revint plus tard à Londres pour y fonder une maison de son ordre. Il a collaboré, en 1844, aux *Vies des saints anglais*, dans lesquelles il a donné les vies de saint Etienne Harding et de saint Aelred. Il a écrit dans le *British Critic*, la *Revue de Dublin*, le *Contemporary*. On lui doit deux ouvrages de piété sur le *Sacré-Cœur* et la *Sainte communion*, qui ont été traduits en français et en allemand.

— Le Père François Kestens, né à Bruxelles, le 19 novembre 1824, est mort à Louvain, le 8 avril 1876. Il était entré dans la compagnie de Jésus en 1843 et fut recteur du collége d'Anvers. Il a écrit plusieurs ouvrages dont voici la liste : *Les Humanités et l'examen officiel*, réflexions soumises au parlement belge (Anvers, 1860, in-8, 79 p.) ; — *Observations sur le nouveau projet de loi qui rétablit le grade d'élève universitaire*, Appendice à la brochure : *Les Humanités et l'examen officiel* (Anvers, in-8, 13 p.) ; — *La Liberté des cultes et le droit de l'Église*, (Louvain, 1864, in-12, 28 p.; 2e édition augmentée ibid., in-12, 32 p.) ; — *Les Missionnaires jésuites sont-ils des commis-voyageurs?* (Louvain, 1869, in-12, 18 p.) ; — *L'Éducation intellectuelle, ou le latin, et le grec dans les humanités* (Extrait du *Catholique*). (Louvain. 1869, in-8, 109 p.) ; — *Vie de Mme Criquelion, née Clara Bourquart* (Louvain, 1872, in-12, VII-210 p.; nouvelle édition, Tournay, 1874) ; — Edition de l'ouvrage du P. de Ravignan : *De l'existence et de l'institut des jésuites* (Bruxelles, 1869) ; — *Vie du R. P. de Decker*, de la compagnie de Jésus (Louvain, 1876, in-8, 222 p.).

— M. Willem Herman Cost Jordens est mort, à l'âge de soixante-treize ans, le 23 novembre 1875, à Deventer (Hollande) sa patrie ; c'était un des numismates de Hollande les plus distingués, amateur, collectionneur et auteur. il a écrit beaucoup de petits mémoires, parmi lesquels nous citerons : *Penning op de verovering der spaansche Zilvervloot* (1849) ; — *Munt van Deventer, Kampen et Zwolle* (1853). — *Munt te Hasselt* (1851) ; — *Bijdragen tot de geschiedenis der Deventer munt* (1854 et 1855) : travaux insérés dans le *Overijsselsche Volks;* — *Almanack Vvoor udheid en letteren.* — *Kamper stempels. Bijdrage tot de Kamper munt* (Deventer, 1857, in-4) ; — *De munt te Hasselt* (1860) ; — *Een woord over zekere dusgenoemde Kamper noodmuntjes van* 1578 (1860) ; — *Nog iest over zekere dusgenoemde Kamper noodmuntjes van* 1578 (1862) : travaux publiés dans le *Verslagen en mededeelingen van de Vereeniging*, etc.

— Un autre numismate hollandais vient également de mourir : M. Willem Jacob de Voogt, né à Nimègue, en 1837, a succombé, après une longue maladie, le 16 décembre dernier, à Amsterdam. Il avait réuni la collection la plus complète des monnaies et médailles frappées par la ville de Nimègue, à laquelle il a joint plus tard tout ce qu'il a pu réunir de monnaies de la

Gueldre. Ces collections furent le point de départ d'intéressantes publications pour sa province. Il a publié le premier volume de l'histoire monétaire des Pays-Bas depuis 1576, dans lequel il donne la monographie des monnaies provinciales de la Gueldre et il avait le projet de continuer le même travail pour toutes les autres provinces de Hollande. Il a donné un certain nombre d'articles dans la *Revue belge de numismatique*. Parmi ses autres publications citons : *Bijdragen tot de numismatek von Gelderland* (1867, 1869); — *Geschiedenis van het muntwezen der vereenigde Nederlanden* (Deel I, Provincie Gelderland. Amsterdam, 1874).

— Nous trouvons encore, dans la *Revue belge de numismatique*, l'annonce de la mort de M. Raoul Henckel, qui remonte au 25 octobre. Il est mort à Berlin, où il était né le 9 octobre 1843. Collaborateur de cette revue, M. Henckel avait continué les travaux de numismatique de son ami, M. A. Durand, laissés encore inachevés : *Dictionnaire biographique des graveurs de monnaies et de médailles*.

— M. John Forster, né à Newcastle en 1812, est mort à Londres, à la fin de janvier. Il s'était acquis une grande réputation comme journaliste : il a écrit dans l'*Examiner Foreign quarterly Review*, le *Daily News*, qu'il a dirigé après la retraite de son ami Charles Dickens, et la *Revue d'Edimbourg*. On lui doit une série de biographies sur les hommes d'État d'Angleterre. *Lives of the States Men*. Il a écrit la biographie de Charles Dickens, et venait de publier celle de Swift.

— M. Alphonse de Pistoye, né à Saint-Mihiel en 1806, est mort à Cagnes, le 21 avril. Avocat au barreau de Paris, il fut appelé en 1842 au ministère des travaux publics comme chef de bureau. Il était attaché, depuis sa fondation, à la *Gazette des tribunaux*. Il a écrit : *Des irrigations suivant la loi du 16 septembre 1807* (in-8, 1844) ; — *Du Conseil d'État, de son organisition, de son autorité, de ses attributions* (in-8, 1845) ; — *De la destruction des étangs marécageux et insalubres* (in-8, 1849) ; — *Traité des prises maritimes* (2 vol. in-8, 1854-1859), avec la collaboration de M. Charles Duverdy. — Il a mis au courant de la législation la troisième édition du *Cours d'administration et de droit administratif* de M. Macarel.

— M. Édouard Moriac est mort à Paris, le 7 avril, à l'âge de trente-trois ans. Il avait collaboré à des journaux de nuances très-diverses : *Paris-Journal*, l'*Opinion nationale*, où il rédigeait des *échos*, le *Gaulois*, le *Figaro* et la *Gazette*, de fondation récente. Comme à beaucoup d'autres, la guerre lui fit échanger la plume contre le fusil ; il la reprit bientôt pour écrire : *Un témoin oculaire : Paris sous la Commune, 18 mars au 28 mai, précédé des commentaires d'un blessé*, par Henri de Pène (Paris, in-18 j., 1871) ; — et *les Conseils de guerre de Versailles* : Première série, *La Commune, Comité central* (Paris, 1872, in-18 j.). — On lui doit encore : *Les grands faits contemporains ; Le Centenaire de Napoléon Ier* (Paris, in-18, 1869.)

On annonce encore la mort de : M. Alexandre-Jules de Parseval-Grandmaison, ancien président de l'Académie de Mâcon et de la Société botanique de Paris, mort aux Périères, près de Mâcon, à l'âge de 81 ans, le 11 avril ; — de M. Emmanuel-Joseph Lardin, directeur du *Journal des Postes* ; — de M. Charles Mène, né à Paris en 1827, fondateur de *la Chimie*, auteur d'ouvrages scientifiques, notamment de *la Géologie et Minéralogie du département du Rhône*, commentés en 1861 (gr. in-8) ; — de M. Charles Douniol, éditeur, gérant du *Correspondant*, mort à Paris, le 1er mai, à l'âge de 66 ans ; — de M. Émile Villars, ancien collaborateur de la *Vie parisienne* et du *Grand-Journal*.

Institut. — *Académie des Inscriptions et belles-lettres.* Dans sa séance du 7 avril, l'Académie a nommé M. Charles Nisard membre libre, en remplacement de M. Firmin-Didot, décédé. Il y a eu deux tours de scrutin. Premier tour : M. Baudry, 20 voix ; M. Charles Nisard 20 voix ; deuxième tour, M. Baudry, 19 voix ; M. Nisard, 21 voix.

M. Adolphe Régnier, rapporteur de la commission du prix Lalande-Guérimeau, a fait connaître à l'Académie que ce prix avait été décerné à M. James Darmenster, élève de l'école pratique des hautes études, pour son *Haurvatas et Ameratas*, étude sur la mythologie de l'Avesta.

Académie des sciences. — Dans sa séance du 10 avril, a élu M. Borchardt, de Berlin, correspondant dans la section de géométrie, en remplacement de M. Le Besgue, de Bordeaux, décédé. Il y a eu deux tours de scrutin. Au premier, M. Borchardt a réuni 26 voix ; M. Catalan, 12 ; M. l'abbé Aoust, 10 ; M. Brioschi, 3 ; M. de Jonquières, 1 ; M. Fisher, 1 ; quatre bulletins blancs.— Au second tour : M. Borchardt, 29 voix ; M. Catalan, 19 ; M. l'abbé Aoust, 1 ; M. Brioschi, 3 ; quatre bulletins blancs. — Dans la séance du 24, l'Académie a élu M. de Baer, de Saint-Pétersbourg, associé étranger, en remplacement de sir Charles Wheatstone, décédé.

Muséum d'histoire naturelle. — Par décret du 20 avril, M. Jean-Octave-Edmond Perrier, été nommé professeur de zoologie (annélédides, mollusques et zoophites), en remplacement de M. Deshayes, décédé.

Congrès. — Le congrès des comités catholiques a tenu sa réunion annuelle à Paris, du 18 au 22 avril. Un grand nombre de membres s'y étaient donné rendez-vous de tous les points de la France, et y ont étudié les nombreuses questions posées par le programme. Dans le vaste cercle qu'il embrasse et les œuvres multiples dont on s'est occupé, ce qui touche à l'enseignement et à la presse a plus particulièrement attiré notre attention. Dans la section de la presse, nous signalerons trois remarquables rapports : de M. de Beaucourt, sur la propagande intellectuelle ; de M. le marquis de Biencourt, sur les journaux ; et de M. le vicomte de Ginestous, sur le colportage. Ce dernier n'a pas pu être lu en séance publique, mais il sera publié dans le compte rendu.

Réunion des sociétés savantes a la Sorbonne. — Conformément à un usage, qui a déjà quatorze années de date, les délégués des sociétés savantes des départements se sont réunis, pendant la semaine de Pâques, à la Sorbonne. La session a été ouverte par une allocution vivement applaudie de M. Léopold Delisle. L'honorable président de la section d'histoire du comité des travaux historiques, en souhaitant aux délégués la bienvenue, a réclamé leur concours, ainsi que celui de leurs commetttants, pour l'exécution d'un plan qui, s'il parvenait à se réaliser, contribuerait dans une large mesure, aux progrès des études scientifiques et littéraires : il s'agirait de dresser, sans commentaires et sans jugements critiques, un inventaire, une table générale des travaux contenus dans les volumes de procès-verbaux et de mémoires publiés annuellement par les sociétés et qui se comptent déjà par centaines. Nous voulons espérer que cet appel sera entendu et qu'ainsi bien des découvertes, des observations importantes, demeurées jusqu'à ce jour forcément dans l'ombre, arriveront à la connaissance des savants qui pourraient en tirer parti.

Trois séances ont été consacrées par les sections à des lectures aussi nombreuses que variées. Il y en avait 69 inscrites au programme de l'histoire et de la philologie, 37 au programme de l'archéologie et 100 à celui des sciences. Le *Journal officiel* a reproduit, dans ses numéros des 20, 21, 22 et 23 avril, l'analyse de ces intéressantes communications. Nous avons le regret de ne

pouvoir ici que nous borner à une très-sèche nomenclature, même en nous renfermant dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie.

La première des deux sections auxquelles nous avons restreint notre examen, a entendu 35 lectures, dont voici les titres : La transformation de la méthode historique par les études géographiques et l'application des réformes du congrès de Paris, par M. Drapeyron, membre de la société de géographie de Paris et de la société d'émulation du Doubs ; — Le passage de la topographie à la géographie, par un autre membre de ces deux mêmes sociétés, M. Hennequin ; — Le Droit germanique et le Droit romain au quinzième siècle, et la prédominence du premier dans le nord de la France, étudiés dans les épisodes d'une guerre de six ans entre les bourgeois de Saint-Omer et des Flamands de la châtellenie de Cassel (1416-1422), par M. de Lauwereyns de Rosendaele, membre de la société des antiquaires de la Morinie; — L'instruction populaire dans les Hautes-Cévennes de la réforme à la Révolution française (1560-1789), par M. Maggiolo, de l'Académie de Stanislas ; — Recherches historiques sur l'instruction primaire dans le Soissonnais, avant et depuis Charlemagne, jusqu'au douzième siècle, par M. Choron, membre de la société archéologique, historique et scientifique de Soissons ; — Attache officielle à l'université des lois d'Orléans, des maîtres de tutelle enseignant grammaire et arts libéraux, démontrée par suite de la découverte dans les ruines de l'église Saint-Benoît du Retour de la sépulture de maître Legendre, par le docteur Charpignon, membre de la société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans ; — Introduction à une histoire de Naples sous la dynastie d'Anjou (1262-1382), fragments lus par M. d'Argis, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen ; — Étude biographique de M. Guillouard, membre de la société des antiquaires de Normandie, sur le baron de Béthencourt, roi des Canaries ; —Documents tourangeaux sur les Etats généraux, et particulièrement sur deux assemblées tenues dans les premières années du quinzième siècle, à Selles-en-Berry et à Clermont en Auvergne, dont la première était demeurée jusqu'à ce jour inconnue, extraits des archives de Tours, par M. Grandmaison, membre de la société archéologique de Touraine ; — Deux arrêts du Parlement de saint Louis, analysés par M. de Salies, membre de la société archéologique et historique de l'Orléanais ; — Notice sur les procès criminels, suivis au moyen âge, contre des animaux, dans la Picardie et le Valois, par M. Sorel, membre de la société historique de Compiègne ; — Le procès criminel de Pierre Barrière, dit La Sarre, jugé comme régicide et exécuté à Melun, au mois d'août 1593, d'après une relation manuscrite du temps, par M. Lhuillier, secrétaire général de la société d'archéologie, sciences, lettres et arts de Seine-et-Marne ; — Les archives de l'imprimerie en Saintonge et en Aunis, par M. Audiat, président de la société des archives historiques de ces deux provinces ; — L'introduction de l'imprimerie à Montauban, par M. Forestié, membre de la société archéologique de Tarn-et-Garonne ; — La chapelle de la Roquette à Coutances et son pèlerinage, par M. Quénault, vice-président de la société académique du Cotentin; — Les confréries bretonnes, leur origine, leur rôle, leurs usages et leur influence sur les mœurs, par M. Léon Maître, membre de la société archéologique de Nantes ; — Notes biographiques, sur la famille des Goulas, seigneurs de la Motte en Brie, par M. Constant, membre de la société d'archéologie, sciences, lettres et arts de Seine-et-Marne ; — Relations de la France avec le Portugal, au temps de Mazarin, d'après un journal inédit du chevalier de Jant, envoyé de la Cour de France à celle de Lisbonne, par M. Tessier, membre de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen ; — Les premiers éditeurs de Mme de

Sévigné, lecture de M.Capmas, faisant suite à celle de l'année dernière, dans laquelle l'honorable membre de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon avait signalé la précieuse découverte qu'il venait d'avoir la bonne fortune de faire d'un recueil manuscrit plus complet des lettres de l'inimitable épistolaire du grand siècle ;— Invasion de la France en 1707, ou chronique de la campagne de Provence et du siége de Toulon, par le baron Textor de Ravisi, membre de la société d'agriculture, industrie, sciences et belles-lettres de la Loire; — Les provençalismes de la langue de Molière, relevés par le docteur Espagne, membre de la société pour l'étude des langues romanes, à Montpellier, et venant, si besoin était, attester le séjour de notre grand poëte comique dans le midi de la France ; — Correspondance inédite de Louis XIV et de la République helvétique, après la réunion de l'Alsace et de la Franche-Comté, par M. Combes, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux ; — Un chapitre de la vie de l'abbé Nollet, le savant physicien de Pimprez (Oise), et les droits de priorité qu'il peut prétendre à la découverte de l'électricité, par M. l'abbé Lecot, de la société historique de Compiègne ; — Commission militaire siégeant à Granville en l'an II de la République, par M. Sarat, secrétaire général de la société académique du Cotentin ; — Notice historique et archéologique sur Montmort, chef-lieu de canton, par l'abbé Boitel, délégué de la société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne ; — Une guerre théologique au seizième siècle, Erasme et Jacques Lefebvre d'Etaples, par M. Cat, membre de la société académique de Boulogne-sur-Mer ; — Etude sur le roman de Rabelais, ou quelques pages sur cette question : le cinquième livre de Rabelais est-il apocryphe ? par M. Damien, professeur à la faculté des lettres de Clermont-Ferrand ; — Appel aux philologues français et étrangers, sur un projet de Glossaire picard, par M. Vion, membre de la société des antiquaires de Picardie ; — Notes pour une édition critique de Quintilien, par M. Fierville, correspondant du ministère à Saint-Brieuc ; — Notes sur l'authenticité des quatre textes d'Epicharme cités par Diogène de Laërce, par M. Denis, membre de la société des antiquaires de Normandie ; — Une tradition séquanaise concernant Arioviste, par M. Delacroix, membre de la société d'émulation du Doubs ; — Etude sur la constitution des colonies grecques, par M. Caillemer, doyen de la faculté de droit de Lyon ; —Du principe et des effets de la loi morale dans les civilisations antiques, par M. Rey-Lescure, de la société archéologique de Tarn-et-Garonne; — Les légendes généalogiques de la Grèce ancienne, par M. Hanriot, professeur à la faculté des lettres de Clermont; — Des rapports des légendes orientales avec les récits bibliques, de M. David, membre de l'académie des belles-lettres, sciences et arts de Caen.

Plus heureuse que la section d'histoire, la section d'archéologie a presque épuisé son ordre du jour. Plusieurs communications ont donné lieu à des discussions ou à des observations intéressantes. Telles sont la notice de M. Godard-Faultier, membre de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers, sur une statuette romaine de Mercure, trouvée récemment près de la gare, à Angers ; — Un travail de M. Buhot de Kersers, secrétaire de la Société des antiquaires du Centre, sur l'architecture féodale aux douzième et treizième siècles dans le département du Cher ; — Le mémoire de M. Foisset, correspondant du ministère à Dijon, sur l'ancien palais de justice de Beaune, détruit en 1874 ; — Un autre et fort curieux mémoire de M. J. de Baye, de l'académie de Reims, sur l'usage des silex à l'époque mérovingienne ; — Une note de M. Mosnier, de la Société académique du Puy, relative à un plafond héraldique dans l'ancien hôtel du doyen du chapitre noble de Brioude;

— Le mémoire de M. Morel, de la société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne, sur la découverte, faite en 1873, à Somme-Bionne, de la sépulture d'un guerrier gaulois inhumé sur son char avec ses armes et divers objets de provenance étrusque, communication dont l'intérêt s'est accru par le récit improvisé qu'a fait M. Bertrand, conservateur du musée de Saint-Gauvain, d'une découverte analogue toute récente à Somme-Tourbe près Somme-Tarde; — Enfin l'étude de M. de Dion, de la société archéologique de Rambouillet, sur l'église de Maule-sur-Mandre.

Voici la nomenclature des autres mémoires lus dans les trois séances des 19, 20 et 21 avril : le monnayage anglo-français dans l' Aquitaine, par M. Ducrocq, vice-président de la Société des antiquaires de l'Ouest; — Note sur une découverte récente de bijoux de l'époque mérovingienne à Valmery, par M. de Beaurepaire, secrétaire de la Société des antiquaires de Normandie; — Étude sur la topographie de la première guerre punique par M. E. de Sainte-Marie, délégué de la Société archéologique de Constantine; — Note sur une sépulture gauloise découverte à Vaux-le-Pénil, par M. Leroy, correspondant du ministère à Melun; —Les Karres de la voie romaine de Saint-Honoré, au pied du Beuvray, vestiges de constructions antiques étudiés par M. Bulliot, président de la Société éduenne; — Découvertes des époques préhistoriques dans les environs de Clamecy, par M. Darlet, membre de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts; — Note sur le pas romain, considéré comme mesure itinéraire, par M. Gros, de la Société archéologique et littéraire d'Alais; — Notice sur un mode musical usité dans la très-haute antiquité grecque, par M. Durand-Morimbau, membre de l'Académie nationale de Savoie; — Origine des arts graphiques : l'art dit celtique, dissertation de M. de Vesly, membre de la Société d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure; — Restitution d'un milliaire qu'on devra appeler le milliaire de Saint-Florent-sur-Cher, par M. Ragon, professeur, à la faculté de Droit de Poitiers; — Le mythe de l'aurore dans les récits populaires du pays Basque, par M. Cerquand, président de la Société des sciences, lettres et arts de Pau; — Mémoire sur un tumulus de l'âge des dolmens, près Pornic, par M. le baron de Wismes, membre du comité central de la Société archéologique de Nantes; — Note sur deux mosaïques découvertes en janvier 1876 dans une villa gallo-romaine au bourg de Fouqueure, par M. de Rencogne, président de la Société archéologique et historique de la Charente; — Les forts vitrifiés de la Creuse et particulièrement celui du Puy-de-Gaudy; époque et mode de formation de ce dernier, par M. Thuot, membre de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse; — Notice sur l'île de Belmard et particulièrement sur son église et ses fondateurs, par M. Parrot, membre de la Société des antiquaires de Normandie; — Dissertation de M. Chevrier, vice-président de la Société d'histoire et d'archéologie de Châlons-sur-Saône, sur une statue inédite de Vénus par lui rapportée de Naples; — Essai d'interprétations nouvelles des médailles anépigraphes de la Gaule-Belgique, antérieures à César, par M. de Vertus, vice-président de la Société historique et archéologique de Château-Thierry; — Communication verbale de M. l'abbé Joyeux, curé de Vicq, sur la découverte de deux camps romains sur les monts Cey et Gargan (Haute-Vienne); — Vallum funéraire du mont Vaudori, près Héricourt, et caverne sépulcrale à Cravanche, par M. Varlet, délégué de la Société d'émulation de Belfort; — Provenance d'une Renommée en bronze faisant partie actuellement du musée du Louvre, et enlevée, le 5 novembre 1792, au mausolée du duc d'Épernon, dans l'église de Saint-Blaise Cedillac, par M. Ch. Braquehaye, membre de la Société

d'archéologie de Bordeaux; — Le réseau des voies antiques du grand *pagus lugdunensis*, déterminé par les hôpitaux du moyen âge, par M. Guigue, membre de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon; — Étude sur la fabrication des haches aux âges préhistoriques, par M. Reboux, membre de la Société archéologique de Vitry-le-Français.

La distribution solennelle des récompenses a eu lieu le samedi 22 avril à la Sorbonne, sous la présidence de M. Waddington, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Sur le rapport de MM. Hippeau, Chabouillet et Blanchard, secrétaires des sections, elles ont été proclamées dans l'ordre suivant :

Section d'histoire. — Trois prix de mille francs chacun ont été décernés à la Société des antiquaires de Normandie, à Caen; à la Société pour l'étude des langues romanes, à Montpellier; et à l'académie de Reims.

Section d'archéologie. — Trois prix de mille francs également ont été obtenus par l'académie du Gard, la Société archéologique de l'Orléanais, qui déjà l'an dernier avait reçu pareille distinction sur la proposition de la section d'histoire, et par la Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Des mentions honorables ont été, en outre, accordées à la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne, ainsi qu'à la Commission des monuments historiques du Pas-de-Calais, et des rappels de médailles à la Société d'émulation du Doubs, ainsi qu'à la Société éduenne.

Section des sciences. — Cinq médailles d'or ont été décernées à MM. Abria, doyen de la faculté des sciences de Bordeaux, — travaux de physique; Clos, professeur à la faculté des sciences de Toulouse, — travaux de botanique; Dumortier, membre de la Société linnéenne de Lyon, — travaux de paléontologie; Filhol fils, à Toulouse,— travaux de géologie; Lortet, directeur du muséum d'histoire naturelle de Lyon, — travaux de zoologie et de paléontologie. — Dix médailles d'argent ont été décernées à MM. Besnon, à Avranches, — travaux de botanique; Fabre, inspecteur des forêts à Alais, — travaux de géologie; Fauvel, membre de la Société linnéenne de Normandie, — travaux d'entomologie; de Folin, capitaine de port à Bayonne, — travaux de zoologie; Mouchet, professeur au lycée de Tours, — travaux de physique; Périer, pharmacien à Pauliac, — travaux de zoologie; Dr Quélet, membre de la Société d'émulation de Montbéliard, — travaux de botanique; Tissot, ingénieur des mines à Constantine, — travaux de zoologie; Mayet, à Montpellier, — travaux d'entomologie; Violle, professeur à la faculté des sciences de Grenoble, — travaux de physique.

Assemblées générales de sociétés. — La Société de l'histoire de France a tenu son assemblée générale annuelle le mardi 2 mai, à trois heures et demie, sous la présidence de M. Jourdain, membre de l'Institut, inspecteur général de l'Instruction publique, président. — M. le président a prononcé l'éloge de quelques-uns des membres de la Société morts pendant l'année : MM. Patin, Brunet de Presle, le marquis de La Grange, Rathery, Léopold Pannier et Lascoux; M. Desnoyers, secrétaire, a présenté son rapport sur les travaux de la Société depuis la dernière assemblée générale jusqu'à ce jour. La séance a été terminée par une lecture de M. N. de Wailly, sur les *Récits d'un menestrel de Reims au treizième siècle,* dont il prépare une édition pour la Société. L'auteur de ces récits, dit le savant académicien, est un conteur et non un chroniqueur : la vérité chez lui n'est que l'accessoire de la fiction. Toutefois, son livre est curieux pour la connaissance des mœurs d'un temps où la liberté, comme de nos jours, existait avec ses écarts et ses chutes : ce n'est pas l'idée qu'on se fait ordinairement du siècle de

saint Louis. Le *menestrel* de Reims a recueilli de nombreuses traditions qu'il a faites siennes par l'originalité du récit. — Avant de lever la séance, M. le président a proclamé le résultat du vote pour le renouvellement des membres du conseil sortants ou décédés. Le nombre des votants était de 54; la majorité absolue de 28 voix. Ont obtenu : MM. Maury, 54 voix; Vuitry, 53; le baron de Watteville, 53; le baron de Ruble, 52; Boulatignier, 52; de la Villegille, 51; le comte de Puymaigre, 47; de Boislisle, 42; Jules Lair, 34; le baron de Witte, 31; le comte de Luçay, 31. Ces onze sociétaires ont été proclamés membres du conseil. — Venaient ensuite : MM. Henri Martin, membre sortant, 26 voix; Guadet, 25; G. Picot, 15; G. Monod, 9, etc.

— La Société des études historiques a tenu le dimanche 23 avril, dans la grande salle de l'hôtel de la Société d'encouragement, sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. F. C. Barbier, conseiller à la Cour de cassation. Après une allocution dans laquelle il a rappelé que, l'année dernière, l'éminent et regretté M. Patin présidait la séance. M. Barbier a caractérisé, dans une rapide synthèse, les diverses manières d'écrire l'histoire, et montré combien les sources d'information modernes sont différentes de celles que les chroniqueurs et les historiens du passé ont eues à leur disposition. M. Gustave Duvert, secrétaire général adjoint, a retracé les travaux de la Société en 1875, et annoncé le prix mis au concours pour 1877. — M. Jules David, vice-président de la Société, a lu une notice sur quatre châteaux historiques du département de l'Yonne : Chastellux, Saint-Fargeau, Tanlay et Ancy-le-Franc. — M. Gabriel Joret-Desclosières, secrétaire général, a recherché l'origine du *Médecin malgré lui*, dont l'idée première se trouve dans un fabliau du moyen âge, *Le Vilain mire* (le paysan médecin). M. le baron Carra de Vaux a lu un travail sur l'*Expédition de Labiénus, lieutenant de César, contre Lutèce*, et M. Rougeault, ancien professeur de littérature à Saint-Pétersbourg, a lu un mémoire : *Esquisse du mouvement intellectuel et social en Russie depuis un siècle*. La séance a été terminée par la lecture d'une poésie de M. le baron Papion du Château, *le Retour au foyer paternel*.

— La Société des publications populaires a tenu sa séance générale annuelle, sous la présidence de M. le vicomte de Melun. M. de Lauriston-Boubers, son secrétaire, a présenté le rapport sur les travaux de la Société, qui a examiné, dans l'année 1875, cent soixante-trois ouvrages; cent huit ont été admis, cinquante-cinq, refusés. Elle a livré à ses membres, pendant cette année, pour près de cinquante mille francs de livres.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Dans la séance du 7 avril, M. de Saulcy a fait une communication au sujet d'une découverte importante de M. Chabas pour la chronologie égyptienne, fixant la place du règne du roi Manchérès. M. de Witte a communiqué une note de M. Dumont sur un miroir grec. M. Egger a communiqué un mémoire sur les dépôts de livres dans les grandes villes grecques et leurs catalogues. Dans les séances du 7 et du 21, M. E. Desjardins a continué la lecture d'un mémoire de M. Tissot sur la géographie comparée de la Maurétanie tingitane. Dans la séance du 12 avril, M. N. de Wailly a communiqué une notice sur six manuscrits de la chronique de Reims. Dans les séances des 12, 21 et 28, M. Joseph Halévy a lu un mémoire sur l'origine de l'écriture cunéiforme. Dans la séance du 21, M. Paul Foucard a lu un mémoire sur les cultes les plus anciens de Zeus, en Péloponèse. Dans la séance du 28, M. Edmond le Blant a lu un mémoire sur la richesse et le christianisme à l'âge des persécutions. M. Victor Guérin a lu son quatrième et dernier rapport sur sa mission en Palestine.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 1er avril, M. Henri Baudrillart a achevé la lecture de son mémoire sur le faste funéraire. Dans la séance du 8, M. Paul Janet a lu un fragment d'un ouvrage inédit sur la doctrine d'évolution. Dans les séances du 8 et du 22, M. Magy a continué la lecture de son mémoire sur la nature de l'âme. Dans la séance du 22, M. Levasseur a communiqué un mémoire sur l'instruction primaire.

Livres mis a l'Index. — La Congrégation de l'index, par décret du 6 mars, a condamné les ouvrages suivants : *Le concile du Vatican, son histoire et ses conséquences politiques et religieuses,* par E. de Pressensé. Paris, 1872. Opus prædamnatum ex Regula II Judicis Trid. — *La genèse de l'humanité,* par Louis Jacolliot, Paris, 1875, — *O Brazil mystificado na questào religiosa. Latinæ :* Brasilia in religiosa quæstione illusa. Rio de Janeiro, 1875. — *Der Cœlibatswang and dessen Aufhebung gewürdigt,* van Dr Joh. Friedrich von Schulte. Latine : De Cœlibatu coacto et ejus abrogatione, disceptatio ; auctore D. Joanne Friderico de Schulte. Bonnæ. 1876. Opus prædamnatum ex Regula II Judicis Trid. — *Der Mechianismus der Vatikanischen religion,* von Dr F. Friedrich : Zweite auflage. Latine : Mechianisma religionis Vaticanæ : auctore D. F. Friedrich. 2 editio, Bonnœ, 1876. — *Dei doveri della donna* (Des devoirs de la femme). Pensieri di Adalgisa Costa di Milano. Roma Catta e compagno, Tip. del Regno. Decr, S. Off. Fev. IV. die 16 febr. 1876. — Auctor Operis cui titulus : *L'anima santissima di Jesu Cristo* mostrata nella sua vera origine e grandezza : contemplazioni dedicati agli amanti della medesima per Giovanni Battista Pritoni (Minore Osservante e Chiamato P. Pio da Rologna) prohib. Decr. 6 dec. 1875. *Laudabiliter se subjecit et opus reprobavit.*

La Légende de Sapho et de Phaon. — Encore une histoire qui n'était qu'un conte. Il faut renoncer à croire à l'amour de Sapho pour Phaon, au saut du promontoire de Leucade et même à l'existence de Phaon, — voilà ce que M. Domenico Comparetti nous prouve dans un savant et intéressant article publié par la *Nuova Antologia.* Dans son magnifique livre : *Virgilio nel medio evo,* M. Comparetti nous a déjà montré avec quel tact, quelle science, quelle sûreté d'induction, quelle perspicacité critique il sait débrouiller les trames compliquées des légendes. L'érudit professeur a appliqué toutes ces précieuses facultés à l'examen des événements au milieu desquels on a placé la muse de Mytilène. Ce récit, comme il nous le dit lui-même, n'est qu'une de ces fables poétiques qui, pareilles aux feux follets, fuient devant le critique quand il veut les saisir et s'évanouissent quand il pense les étreindre. Ce n'est pas dans quelques lignes que nous pouvons analyser les recherches et les raisonnements par lesquels M. Comparetti nous fait voir qu'il exista deux Sapho ; que Phaon trouvant la jeunesse et la beauté par la protection d'une déesse n'est qu'un personnage légendaire et peut-être myhtique ; qu'aucun témoignage digne de foi n'atteste le désespoir amoureux de Sapho ; que le saut de Leucade était considéré, non comme un moyen de suicide, mais comme un remède violent qui guérissait les amours malheureuses. Il faut lire tout cela dans les pages de M. Comparetti. Il y a plaisir à le voir dégager la vérité de toutes ces fictions étranges, et, au milieu de ces recherches prodiguer les idées neuves et les aperçus ingénieux. M. Comparetti a prévu que les moutons de Panurge pourraient le critiquer d'avoir annihilé un récit fait depuis des siècles, et, au commencement de son œuvre, il va au devant de ce reproche par des observations que nous tenons à reproduire :

« Celui-là aurait tort qui voudrait s'irriter contre la critique moderne parce qu'elle détruit impitoyablement beaucoup d'illusions. La valeur poé-

tique de certains faits est indestructible, et demeure, quand bien même on prouverait que ces faits sont faux. Qu'importe au sentiment poétique que Médée et Iphigénie aient ou non vécu, qu'importe que Guillaume Tell n'ait pas existé ? Si demain on démontrait que Françoise de Rimini n'a pas vécu, cette figure serait-elle moins belle et moins poétique ? D'un autre côté, cependant, l'histoire a ses droits et ses obligations. Vérifier la réalité de récits traditionnels, rétablir les faits tels qu'ils furent, montrer comment et de quelle manière ils furent altérés ou inventés, c'est là une tâche que personne n'osera déclarer vaine et inutile. » — Ferons-nous une indiscrétion en disant que l'article de M. Comparetti est le précurseur d'un livre entier sur Sapho ? — Th. P.

— Rodrigues Pereire. — M. Félix Hément a consacré une brochure à retracer les travaux de Rodrigues Pereire pour l'instruction des sourds-muets (*Jacob Rodrigues Pereire, premier instituteur des sourds-et-muets en France*, Paris, Didier, 1875, in-18 de 59 p.). Un intérêt particulier s'attache à tout ce qui a été fait pour le soulagement et l'éducation de cette classe de déshérités de la nature. R. Pereire compte certainement parmi un de ceux qui lui ont rendu le plus de services. L'auteur eût été plus goûté, s'il fût resté toujours l'historien et ne se fût transformé en un avocat défenseur qui inspire quelquefois de la défiance. Il a eu l'heureuse pensée de donner en note l'indication des sources où il a puisé ; c'est le commencement d'une intéressante bibliographie sur les sourds-muets.

La fausse Jeanne d'Arc et le Figaro. — On connaissait sur la fausse Jeanne d'Arc de curieux documents réunis par M. Quicherat à la suite des deux procès. On pouvait lire encore sur cet épisode un article de la *Revue des questions historiques*. Voici du nouveau ; le *Figaro* en sait bien plus sur ce point que M. Quicherat, M. Jean de Paris nous raconte, dans le numéro du 8 avril, qu'on prétendit que la Pucelle avait été enlevée au ciel par des anges ; qu'une fausse Jeanne d'Arc fut brûlée vive à Paris ; que, dix ans après le bûcher de Rouen, une autre aventurière, reconnue comme étant l'héroïne, s'était retirée à Domremy et avait paisiblement terminé ses jours dans la famille de la vraie Jeanne d'Arc ; enfin qu'il y eut de *sérieuses discussions* entre les historiens sur la mère de la Pucelle. Voilà ce que nous dit M. Jean de Paris :

> Mais où prend *son* esprit toutes ces gentillesses ?

C'est ce qu'il ne nous dit pas, et c'est vraiment bien dommage.

Une histoire chinoise de la guerre. — Une histoire en huit volumes de la guerre franco-allemande de 1870, a été récemment offerte à la bibliothèque du *British Museum* par les deux auteurs, les lettrés Wang-Taou et Chang-Tsung. Cet ouvrage, composé sur les matériaux recueillis dans les journaux étrangers, offre la preuve d'aptitudes remarquables de critique et d'écrivain dans les auteurs. Ils comparent l'état actuel de l'Europe à celui de la Chine cinq cents ans avant l'ère chrétienne, époque de troubles et de révolutions, et ils jugent que la paix ne sera pas de longue durée entre les nations européennes. Le seul moyen qu'ils proposent pour empêcher la guerre d'éclater est une alliance étroite entre la France, l'Angleterre, la Russie et la Prusse. Leur récit commence par une vue générale de l'Europe en 1870, et par l'exposé des causes de la guerre. Vient ensuite la narration des faits : l'entrevue fameuse de Benedetti, qu'ils appellent *Pen-ni-teh-ti*, et du roi de Prusse à *Im-Sze* (Ems), les batailles diverses, le désastre de *Sze-tan*, le siége de Paris, etc. Tout est décrit avec plus ou moins de fidélité.

Le livre se termine par l'élection du maréchal *Makma-han* comme président de la république française.

Une erreur et une omission du dictionnaire des ouvrages anonymes. — Il y a beaucoup de bien à dire de la troisième édition du *Dictionnaire des ouvrages anonymes* revue et augmentée par MM Olivier Barbier, René et Paul Biflard (Paris, Paul Daffis, en cours de publication). Mais rien n'est parfait en ce monde, et surtout les grands travaux bibliographiques. Je crois donc que chaque lecteur devrait aider un peu, suivant l'occasion, les consciencieux éditeurs. Pour ma part, je leur signale aujourd'hui l'erreur et l'omission que voici : On lit (tome I, 2e partie, 1872, col. 598) ? « *Chronique des favoris*, s. l. n. d., in-12, 56 p., Satire contre les Luynes. L'auteur est Langlois, dit Fancan, chanoine de Saint-Honoré, qui a été envoyé pour cet ouvrage à la Bastille, où il est mort. » Langlois, dit Fancan, ou mieux le sieur de Fancan Langlois. comme l'appellent ses contemporains, ne fut jamais chanoine de Saint-Honoré : il était abbé de Beaulieu et chantre de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il ne fut pas mis à la Bastille pour une satire contre les Luynes, dont on ne songait guères, en l'an de grâce 1627, à venger les injures, mais, suivant le document intitulé : *Journal fait durant le grand orage*, etc., « pour caballes contre le dessein du siége de la Rochelle. »

Quant à l'omission, c'est (*ibidem*, col. 830-861) celle d'un recueil fort intéressant et bien connu des érudits : *Curiosités historiques* (Amsterdam, 1759, 2 vol. in-18). L'auteur du *Manuel du libraire* n'a pas manqué de mentionner ce recueil (*Table méthodique*, n° 23293). — T. de L.

La Madone de l'église de Notre-Dame a Bruges. — Nous avons parlé (t.XVI, p. 280) de l'attribution à Michel-Ange de la célèbre madone de Bruges, et nous avons cité à l'appui une brochure de M. F. Reiset. Le *Messager des sciences historiques* de Gand nous apporte un nouveau témoignage fort curieux, et qui est fourni par M. Emile Varenbergh. Le chroniqueur Marcus van Vaernewyck, Gantois, qui mourut en 1570, après avoir occupé dans sa ville natale des postes importants, dit, dans son *Historie van Belgis* (édition 1574, fol. 132 v°) en parlant de la ville de Bruges : « Et dans l'église de Notre-Dame se trouve également une statue de Marie en marbre blanc aussi grande que nature, exécutée par la main habile de Michel-Ange Buonarotti de Florence ; elle a été amenée de Rome à grands frais et payée fort cher. On évalue ce qu'elle a coûté à 4,000 florins sans les frais qu'on y a encore faits. » Voici le passage original : « Ende in Onser Lieve Vrouwen kerke is oock een Marienbeelde van witten marmer, alsoo groot als tleven ghedaen by die seer constighe handt van Michael-Angelus Bonarotus van Florencen ; ende is van Roomen met groote costen ghehaelt en betaelt. Men schattet op bet van IIII duysent guldenen sonder de costen die daer noch aen ghehenghen werden. »

Le Roman de Paris et de la Belle Vienne. — *La Revista historica* de Barcelone a publié, dans son numéro de février, des fragments de ce roman, découvert par M. de Gayangos, dans la reliure d'un manuscrit arabe. Ce qu'ils offrent de curieux, c'est qu'ils ont été écrits, bien que le texte soit castillan, en caractères arabes. Ce texte est évidemment l'œuvre d'un Morisque. On sait que l'on donnait ce nom aux descendants dégénérés des anciens conquérants de l'Espagne. Les Morisques avaient oublié leur idiome à ce point qu'à la fin du seizième siècle on pouvait compter ceux d'entre eux qui étaient en état de le parler et de l'entendre; mais ils ne cessaient pas d'employer les caractères propres à une langue qu'ils ne connaissaient plus. Cet emploi fut cause que, pendant un certain temps, on s'imagina que des livres rédigés en espa-

gnol ou en *aljancia* (dialecte propre aux Morisques) étaient des textes arabes. — *Le roman de Paris et de la belle Vienne* paraît avoir eu beaucoup de succès. Dès 1405, Francisco Imperiar y faisait allusion dans une pièce que nous a conservée le *Concionero de Baena*. En 1481, *l'Histoire du très-vaillant chevalier Paris et de la belle Vienne* était imprimée à Anvers. Peu après, il en parut des traductions en italien, en anglais, en catalan et en flamand. En 1524, ce roman fut publié en espagnol, à Burgos. M. Ed. Saavedra, auteur de l'article de la *Revista historica*, pense que le fond de ce livre célèbre appartient à la France et y voit une allégorie de la réunion du Dauphiné à la France que, selon lui, représente Paris, tandis que l'héroïne Vienne, dont le nom est celui de l'ancienne capitale du Dauphiné, est la personnification de cette province. M. Saavedra croit qu'ensuite cette donnée historique fut alterée par un traducteur provençal, dont la version fut probablement mise à profit par le Morisque dont il vient d'examiner l'œuvre et qui, sans doute, vivait au seizième siècle. — Cette même livraison de la *Revista historica* contient la traduction de l'article que le *Polybiblion* a consacré au dernier livre de M. Milà y Fontanals.

— Les livres rares et précieux, imprimés et manuscrits, composant la bibliothèque de M. L. de M..., ont été vendus récemment, à l'hôtel Drouot. Cette vente avait attiré une foule de bibliophiles parisiens et étrangers. Nous ne citerons que quelques ouvrages : *La Sainte Bible*, traduite en français, par Lemaistre de Sacy, édition ornée de 300 figures, d'après les dessins de Masillier et Monsiau ; Paris, Defer de Maisonneuve et Gay, 1789-1804, 12 vol. gr. in-4, papier vélin, fig. mar. rouge, dos orné, fil., tr. dor. (Capé), adjugée à 24,500 fr.— *Passio Domini nostri Jesu Christi secundum Johannem*, petit in-8, mar. rouge, doublé de vélin blanc, larges dent., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet), 7,510 fr. — *Heures latines*, petit in-8 réglé, maroquin bl., compart. doublé de vélin, fil., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet), 3,050 fr. — *Les diverses poésies du sieur de la Fresnaie Vauquelin*, à Caen, chez Charles Macé. 1612, in-8, mar. bl., dos orné, filets dent. (Bauzonnet), 2,300 fr. — *Œuvres diverses du sieur Boileau Despréaux*, avec le *Traité du sublime ou du merveilleux dans le discours*, traduit du grec de Longin ; Paris, Denis Thierry, 1701, 2 vol. in-12, réglés, frontispice et figures, mar. citron et reliure ancienne ; dernière édition, publiée du vivant de l'auteur ; précieux exemplaire aux armes et au chiffre de Mme de Chamillart, 3,920 fr. — *Le Théâtre de P. Corneille*, revu et corrigé, suivant la copie, imprimé à Paris (Amsterd., Abr. Wolfgank), 1664 à 1676, 4 vol., superbe exemplaire, 4,100 fr. — *La Virginie romaine*, tragédie de M. Le Clerc, suivant la copie imprimée à Paris (Leyde, les Elzevier), 1645, petit in-12, mar. rouge, fil., tranche dor. (Bauzonnet), 5,700 fr. — *L'Intrigue des filoux*, comédie (par l'Estoile), suivant la copie imprimée à Paris (Leyde, les Elzevier), 1649, petit in-12, dos orné, mar. rouge, fil., tranche dorée (Capé), 3,350 fr. — *Œuvres de Monsieur de Molière*. Paris, Jean Guignard fils, 1666, 2 vol. in-12, 2 front. gravés par Chauveau ; mar. bl. doublé de mar. rouge, dentelé (Trautz-Bauzonnet), 5,700 fr. — *Œuvres de Racine*, à Paris, de l'imprimerie de Pierre Didot l'aîné, 1801, 3 vol. in-fol., papier vélin, 57 gravures de Prud'hon, Girodet, Gérard et Chaudet (Capé), 2,150 fr. — *Œuvres de maître François Rabelais*, Amsterdam, 1741, 3 vol. (Padeloup), 6,000 fr. — *Lettres d'une Péruvienne*, par Mme de Graffigny, etc.. 1797, in-8 (Courteval), 2,300 fr. — *Contes des Fées*, par Ch. Perrault (en prose) 1781, 2,400 fr. — *Lettres de Mme de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, à Mme la comtesse de Grignan, sa fille*. 2 tomes en 1 volume, 1726 (Trautz-Bauzonnet), 4,900 fr. — *Les Vies des hommes illustres, grecs et romains*, par Plutarque de Chéronée, translatées du grec en

français, par Jacques Amyot. Paris, Vascosan, 1567, 7 vol., 4,100 fr. — *Œuvres complètes de Voltaire*, avec des notes, etc., 72 vol gr. in-8 (Capé), 3,150 fr. — *Œuvres complètes de Berquin*, Paris, Renouard, 1803,17 tomes en 19 vol. in-18, 6,999 fr. — *Collection des classiques français*, avec les notes de tous les commentateurs. Paris, Lefevre (imp. de Jules Didot), 1821-1828, 73 vol. (Capé), 7,600 fr. — *Les Mœurs des Israélites*, par C. Fleury, abbé de Loc-Dieu. Paris, P. Aubouyn, 1690, 4,900 fr. — *Titi-Livii, Historiarum libri*, 3 tomes en 6 vol. petit in-12, 5,800 fr., etc. — Total de la vente, 508,626 francs.

— L'*Athenæum* nous apprend que le catalogue des manuscrits espagnols du *British Museum*, dressé par le Dr Pascual de Gayangos, va bientôt être entièrement terminé. La 3e classe (histoire) est achevée ; elle comprend près de 900 pages de catalogue. Les deux autres classes (Théologie et Lettres), sont moins avancées. Ce catalogue n'est pas une simple reproduction du titre des manuscrits. Il offre la description complète des volumes, avec l'inventaire détaillé des matières qu'ils renferment.

— Nous lisons, dans le même recueil, que le *Catalogue raisonné des cartes à jouer* du *British Museum* est actuellement sous presse. La partie descriptive sera d'une introduction contenant l'histoire des cartes à jouer ; et les séries des paquets, qui offrent un caractère politico-historique, seront illustrées par une revue des faits auxquels les cartes se rapportent. On y trouvera des détails intéressants et curieux, sur l'application des cartes à la divination et leur connexion supposée avec la philosophie du culte de l'ancienne Égypte.

— A la vente Paul Foucher, on a vendu : une lettre de Théophile Gautier, 75 fr.; une lettre d'Alfred de Musset, datée du château de Cogners, septembre 1833, 150 fr.; une lettre de Déjazet (septembre 1838), 110 fr.; une intéressante lettre de Théophile Gautier, contenant une chanson inédite, de novembre 1834, 300 fr.; une pièce de vers inédite, du même, 300 fr..; lettre et vers d'Alfred de Musset, 199 fr.; une lettre de George Sand, contre le régime impérial, datée de 1854, 100 fr.; une lettre de Talma (1821), 100 fr. — La vente a produit 4,113 fr. 50.

— MM. Morgan et Fatout viennent de publier les numéros 3 et 4 du *Bulletin* de leur librairie. Nous ne nous occuperons qu'au point de vue des renseignements qu'on y rencontre au sujet de la science des livres et qui ne sont point indignes de figurer dans ce *Supplément au Manuel du Libraire* dont la maison Didot a commencé l'impression. Plusieurs livrets non cités jusqu'ici par les bibliographes méritent d'être indiqués : nos 1620 et 1782 pièces concernant la fin tragique d'Urbain Grandier ; n° 1717, *Discours de la fin du monde*, 1623 ; n° 1658, le *Bouquet du Lys et de la Rose*, pièce de vers de Garnier, 1624 ; etc. Divers articles sont accompagnés de notes qui fournissent des indications touchant quelques livres peu connus. Nous avons remarqué un manuscrit du quinzième siècle, intitulé : *Petit livre des fortunes et infortunes de toute créature humaine selon les douze mois de l'an et selon les douze signes lesquels sont colloqués au zodiaque.* C'est d'après le *très-sage philozophe et astrologien Ptholomé*, qu'a été compilé ce manuel d'astrologie, témoignage curieux des préjugés de l'époque. — Les personnes étrangères aux caprices de la bibliomanie pourraient trouver un peu élevés quelques-uns des prix auxquels MM. Morgan et Fatout offrent certains ouvrages en leur possession ; les éditions originales de trois comédies de Molière (*L'Ecole des maris*, 1661 ; *L'Estourdy*, 1663, les *Fâcheux* 1662), 1,500 francs chaque ; les *Essais de Montaigne*, 1588, exemplaire aux armes de Mme de Pompadour, 1,500 francs également ; et, ceci est plus fort, les *Baisers* de Dorat, froidement et très-justement délaissés, 2,500 francs ; il est vrai que

c'est aux figures dont ce triste poëte accompagnait ses écrits, qu'ils doivent la très-brillante fortune qu'ils ont conquise depuis quelques années.

— Le tome V et dernier de l'*Histoire de la Conquête normande* par M. Freeman, vient d'être publié à Londres. Il contient : 1° Un examen détaillé du *Domesday-book*, portant spécialement sur les confiscations et les concessions de terres sous le règne du Conquérant; 2° l'histoire des règnes de Guillaume le Roux, de Henri Ier et d'Etienne, au point de vue de la fusion des races normande et anglaise ; 3° des chapitres traitant de l'influence de la conquête normande sous le rapport politique, social et ecclésiastique, sur la langue, la littérature, l'architecture, etc.; 4° Une esquisse rapide du règne de Henri II, toujours au point de vue de la fusion des races, avec un sommaire du règne suivant jusqu'à celui d'Édouard Ier, époque où la fusion peut être regardée comme complète, et où le royaume d'Angleterre a complétement recouvré son caractère anglo-saxon.

— Le comte George Tolstoy vient de faire paraître, à Saint-Pétersbourg, en russe et en anglais, une très-importante collection de documents relatifs aux quarante premières années des relations politiques et commerciales entre l'Angleterre et la Russie. Un des sujets les plus intéressants qu'ils offrent, c'est l'insistance d'Ivan le Terrible auprès de la reine Élisabeth pour conclure une alliance offensive et défensive, avec cette clause singulière de s'assurer réciproquement un asile dans leurs états respectifs en cas de révolution et l'intention formellement exprimée du Czar d'épouser une Anglaise. Il ne nomme pas la reine, mais il est aisé de comprendre que le terrible autocrate doit être ajouté à la longue liste des prétendants à la main de la *Reine-Vierge*.

— M. Max Müller entreprend la publication, avec traduction, des livres sacrés de tous les peuples de l'univers; elle formera six sections : 1° religion des Brahmes (sanscrit); 2° religion de Bouddha (pâli, sanscrit); 3° religion de Zoroastre (zend); 4° religion de Confucius (chinois); 5° religion de Laose (chinois); 6° religion de Mahomet (arabe). L'éditeur s'est assuré la collaboration des orientalistes les plus distingués d'Angleterre.

— La librairie Williams et Norgate, de Londres, vient de faire paraître les *Inscriptiones Britanniæ christianæ* de Hübner. C'est le complément indispensable du VIIe volume du *Corpus inscriptionum latinarum*, renfermant les inscriptions romaines de la Grande-Bretagne antérieures au sixième siècle de notre ère. Ce nouveau volume contient toutes les inscriptions du sixième au dixième siècle, au nombre de 233, appartenant en grande partie au pays de Galles, et aux comtés de Devon et de Cornouailles.

— Nous lisons dans l'*Athenæum* que le révérend Isaac Taylor vient de réunir les matériaux d'un nouveau volume sur la langue étrusque, où il montrera que, loin de se rattacher à la source aryenne, elle offre une alliance étroite avec les langues finnoises, turques et autres de la race altaïque.

— L'importance du *Catalogue des documents scientifiques* formé et publié par la Société royale des sciences de Londres, en six volumes in-4, est appréciée de tous ceux qui cultivent les sciences. C'est, à vrai dire, une histoire de la science dans l'univers entier, depuis le commencement de ce siècle jusqu'à 1863. On y trouve les titres des travaux publiés dans les mémoires des sociétés et dans les périodiques en toutes langues pendant soixante-trois ans. Ce catalogue va être continué par périodes décennales, et la 1re suite (1864-1873), prête à mettre sous presse, formera deux volumes de même format. Les dépenses de la compilation ont été à la charge de la Société; l'impression des six volumes à été faite aux frais de l'Etat. (*Athenæum.*)

— M. l'abbé R. Charles, vice-président de la Société historique et archéo-

logique du Maine, a fait un tirage à part de son intéressante monographie de l'Église et de la paroisse de Souvigné-sur-Même (*étude historique et archéologique sur l'Église et la paroisse de Souvigné-sur-Même*, Mamers, impr. G. Fleury, 1876, in-8 de 34 p., avec deux gravures dans le texte) parue dans la première livraison de la *Revue historique et archéologique du Maine*. Il fait l'histoire de la paroisse, et, à l'aide des comptes de la fabrique, l'histoire de la construction de l'Église et de tout son ameublement dispersé par la Révolution. Il relève tous ces détails, précieux pour l'histoire locale, par des intéressants renseignements sur les fabriques et les lépreux. Une liste des seigneurs et des curés termine cette notice.

— La librairie Simpson, Low et C°, de Londres, va donner une traduction de l'*Histoire d'Angleterre* de M. Guizot; l'ouvrage original paraîtra en même temps en France, par les soins de Mme de Witt.

— Parmi les publications récentes de la *Camden Society*, nous signalerons un livre qui intéresse notre histoire de France, *le Siége de Rouen*, par M. Gairdnev.

— On s'occupe d'une nouvelle édition des œuvres de Boscan, conforme à celle de 1543, et qui ne doit être tirée qu'à cinq cents exemplaires.

— M. L. A. de Cueto a donné à l'impression le tome III de la collection des poëtes espagnols lyriques du dix-huitième siècle.

— Le Japon n'aura bientôt plus rien à envier aux États européens. L'annuaire de l'université impériale de Yedo, pour 1875, vient de paraître. Ce volume témoigne des succès obtenus par le gouvernement dans la réforme de l'instruction publique. Onze étudiants, choisis dans les classes supérieures de l'université, ont été envoyés à l'étranger pour y poursuivre leurs études; le nombre total de ceux qui étaient inscrits sur les registres du collége était de 349, le corps enseignant comprend 13 Japonais et 20 étrangers, dont 6 Anglais, 7 Français, 5 Allemands et 8 Américains.

— *Actes du gouvernement de la défense nationale du 4 septembre 1870 au 8 février 1871*, tel est le titre du tome Ier de l'enquête parlementaire faite par l'Assemblée nationale, publication qui comprendra sept volumes, publiés mensuellement, du prix de 10 francs; chaque volume contient une table analytique, et une table générale et nominative terminera le VIIe volume, qui paraîtra en octobre 1876. — Le présent volume contient la situation générale : Du jour de la déclaration de guerre au 4 septembre 1870. — Actes diplomatiques du Gouvernement et de la Délégation. — Procès-verbaux des délibérations du Gouvernement de la Défense nationale, du 4 septembre 1870 au 6 février 1871. — Communications postales et télégraphiques. — Ligue du Sud-Ouest. — Camp de Toulouse. — Événements de Dreux. — La journée du 4 septembre à Paris et ses suites. — Examen, au point de vue militaire, des actes du Gouvernement de la Défense nationale dans Paris. — Emprunt Morgan.

— M. Grandin, libraire à Bourg, vient de publier un *Bulletin bibliographique de l'Ain*, et il annonce la publication d'une *Bibliographie de l'Ain pendant vingt-cinq ans* (1850-1876) *pour faire suite à la Bibliographie de M. Sirand*.

— Le cardinal Manning, archevêque de Londres, a obtenu du Saint-Père l'autorisation nécessaire aux agents du gouvernement anglais, pour examiner, dans les archives du Vatican, les documents relatifs à l'histoire d'Angleterre, et en prendre des copies.

— La deuxième collection de manuscrits hébreux recueillis en Crimée appartenant à feu Abraham Firkovitz a été achetée par le gouvernement russe 68,000 roubles.

— Le professeur Lorawitz, de Vienne, s'occupe de préparer une vie d'Erasme. Il invite les personnes qui posséderaient ou connaîtraient des lettres inédites de cet auteur à l'en informer.

PUBLICATIONS RÉCENTES. — *Le dix-neuvième siècle,* en face de la conscience et de l'Église, conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. Roux, S. J. (in-8, Jouby et Roger). — *Les Mystères de la Passion,* par l'abbé D. Reulet (in-12, Jouby et Roger). — *Quatre conférences sur l'éducation,* par le R. P. Pététot (in-18, Plon). — *La Sépulture au point de vue du droit et de la loi,* par M. André (in-8, Toulouse, Ed. Privat). — *Études sur les origines,* par E. de Marin de Carranrais (in-8, Haton). — *Chansons populaires grecques,* par E. Legrand (in-8, Maisonneuve). — *Histoire des littératures étrangères,* par M. Alfred Bougeault, tome III et dernier. Littératures : italienne, espagnole, portugaise, grecque (in-8). — *La Cour et la ville de Madrid vers la fin du dix-septième siècle.* Deuxième partie : *Mémoires de la Cour d'Espagne,* par la comtesse d'Aulnoy. Édition nouvelle revue et augmentée par Mme B. Carey (in-8, Plon). — *Archives de la Bastille,* documents inédits recueillis et publiés par F. Ravaison, t. VIII (in-8, Durand). — *Les Femmes de la cour de Louis XV,* par Imbert de Saint-Amand (gr. in-18, Dentu). — *Le comte de Plélo, un gentilhomme français au dix-huitième siècle, guerrier, littérateur et diplomate,* par E. J. B. Rathery (in-8, Plon). — *Mémoires et souvenirs* 1813-1873, par le comte John Russell, trad. de Ch. Bernard-Derosne (in-8, Dentu). — *L'Ennemi héréditaire,* par V. de Saint-Genis (gr. in-18, Dentu). — *Le Parrain d'Antoinette,* par Mlle Marie Maréchal (gr. in-8, Blériot). — *Le Roman d'une jeune fille pauvre,* par Elise Gay (gr. in-18, Lethielleux). — *Le Gladiateur et les communeux de Rome ancienne,* par A. Quinton (gr. in-18, Lethielleux). — *Les Soirées fantastiques de l'artilleur Baruch,* par A. Salières (in-18, Plon). — *Les Immortelles,* par C. L. Verzier (in-18, Plon). — *La Littérature contemporaine en province. Portraits biographiques et littéraires,* par Th. Geslain, 2e édit. (in-8, Librairie de la Société bibliographique). — *Saint-Just,* par Eugène Loudun; *Le 21 janvier,* par Maxime de la Rocheterie (br. à 20 cent. de la Société bibliographique).

VISENOT.

NOTA. — L'abondance des matières nous force à renvoyer à la prochaine livraison la *Correspondance.*

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

Poëme de saint Avite (XVI, 384). — M. l'abbé Parizel (que M. l'abbé Bauzon écrit fautivement Parizet dans la nouvelle édition de Dom Ceillier, tome X, p. 569) a publié, en 1859, une étude approfondie sur *Saint Avite, sa vie et ses écrits* (328 pages in-8). Plus de cent pages de cette dissertation inaugurale, présentée à la faculté des lettres de l'université de Louvain pour l'obtention du diplôme de docteur, sont consacrées à l'examen des poésies du saint évêque de Vienne. Il y a des rapprochements très-ingénieux entre ces poëmes du prélat gaulois et le *Paradis perdu* de Milton. M. Parizel est aujourd'hui professeur de rhétorique au collége épiscopal de Dinant.

AD. DELVIGNE.

Education des jeunes enfants (XVI, 384). — On trouvera d'excellents conseils dans les ouvrages suivants : *l'Enfant,* par Mgr Dupanloup. Paris, Douniol, 1869 (extrait de son grand ouvrage sur l'éducation). — *Traité de l'éducation chrétienne des enfants,* composé à la de-

mande de saint Charles Borromée, par le cardinal Antoniano. Traduit de l'italien par Ph. Guignard, 2e édit. Gr. in-18, XXXVII-445 p. Paris, Palmé, 1873. — *Les Vrais Principes de l'éducation chrétienne rappelés aux maîtres et aux familles.* Dispositions requises pour en faire une heureuse application, et devoirs qui en découlent; par le P. A. Montfat, de la Société de Marie. In-12, VIII-366 p. Paris, Bray et Retaux, 1875. — *Traité pratique de l'éducation maternelle,* précédé d'instructions préliminaires sur l'archiconfrérie des mères chrétiennes, son règlement et ses fêtes, par l'abbé Pichenot. In-18 j., 347 p. Paris, Bray, 1869. — *De l'éducation dans la famille, le collége et les institutions,* par le P. Champeau. In-12, 300 p. Paris, Ruffet, 1868. — *L'Education dans la famille et dans les écoles,* questions pratiques par le P. Tissot. In-16, 173 p. Lyon, Briday, 1872. — *L'Education dans la famille.* Lettres d'un chef d'institution aux parents de ses élèves à l'approche des vacances, par le R. P. Marie, supérieur du collége de Chézal-Benoît (Cher). In-18, 72 p. Paris, Lecoffre, 1875. — *L'Education maternelle,* par J. Rambosson. Paris, Didot, 1872. — *L'Education physique des garçons,* ou avis aux familles et aux instituteurs sur l'art de diriger leur santé et leur développement, par Fonssagrives. In-18 j., XII-373 p. Paris, Delagrave, 1870.

Ouvrages sur la Métallurgie (XVI, 286, 384). — *Traité complet de métallurgie,* par J. Percy, traduit par MM. E. Petitgand et Ronna (5 vol. in-8, Paris, Baudry, 1865-1867). — *Rapport sur la question des souffrances de l'industrie métallurgique,* par Jules Cambfort. Paris, Guillaumin, 1868. — *Cours de métallurgie générale,* rédigé sur les notes du cours fait à l'Ecole des arts et manufactures et des mines de Liége, par Aug. Gillon, Paris, Baudry, 1869. — *Coup d'œil sur la métallurgie du fer dans l'est et le sud-est de la France,* par D. Lemonnier, Paris, E. Lacroix, 1869. — *Introduction à l'étude de la métallurgie du fer,* par M. E. Julien. Dernier mémoire publié en janvier 1873. Annexe au *Traité théorique et pratique de la métallurgie du fer.* Paris, Baudry, 1873, in-4. — *Rapport du jury international* (de l'exposition de 1867) *sur l'acier,* par M. Goldenberg, Paris, Dupont, 1868, in-8.—*De l'acier et de sa fabrication,* par L. Gruner. In-8, 127 p. et 6 pl. Paris, Dunod, 1868. — *Résumé de mes recherches sur l'aciération,* par Jullien. In-18, 212 p. Paris, J. Baudry, 3 fr. 1868 — *Coup d'œil sur les richesses métallurgiques du Mexique,* par Pignotti. In-8, 160 p. Paris, Gauthier-Villars, 1868. *La Métallurgie à l'Exposition universelle de 1867, à Paris.* Le cuivre, son histoire, ses usages. Etat présent, méthodes et procédés de traitement, etc., par E. Petitgand, membre des jurys de 1862 et 1867. In-8, 100 p. Paris, M. Noblet, 11, rue Saint-Dominique, 1868. — *Mémoire sur l'Exposition universelle de 1867,* contenant des considérations générales sur les expositions universelles, des observations critiques sur le palais de l'exposition de 1867 et une revue des progrès réalisés dans la métallurgie, par H. Fontaine et A. Chenot. In-8, 116 p. Saint-Nicolas, imp. Trénel, 1869. — *Essai sur la transformation de la métallurgie au bois dans l'Ariége,* par H. Frontault. In-8, 70 p. Paris, Dunod, 1870. — *Les métaux, mines, mineurs et industries métallurgiques,* par With. In-8, 432 p Paris, Furne, 1872. — *Traité théorique et pratique de la fabrication du fer et de l'acier,* accompagné d'un exposé des améliorations dont elle est susceptible, principalement en Belgique, par B. Valérius, docteur ès sciences, etc.; 2e édition originale française, publiée d'après le manuscrit de l'auteur et augmentée de plusieurs articles, par H. Valérius, professeur à l'université de Gand. Vol. gr. in-8,

Le Gérant, L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imp. Jules Moureau.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Histoire de la philosophie, par ALFRED FOUILLÉE, maître de conférences à l'École normale supérieure. Paris, Delagrave, 1875, in-8 de XVII-550 p. Prix : 6 fr. — *Pythagore et la philosophie pythagoricienne, contenant les fragments de Philolaus et d'Archytas*, traduits pour la première fois en français, par A. ED. CHAIGNET, professeur de littérature ancienne à la faculté des lettres de Poitiers. Paris, Didier, 1873, 2 volumes in-8 de XXVIII-354 et 393 p. Prix : 12 fr. — *De Democrito philosopho hæc apud facultatem litterarum parisiensem disputabat*, L. LIARD, olim Sch. norm. al. Parisiis, Ladrange, 1873. In-8 de 61 p. Prix : 2 fr. — *La Philosophie de Socrate*, par ALFRED FOUILLÉE (ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques). Paris, Germer Baillière, 1874. 2 vol. in-8 de XX-432 et 567 p. (*Collection historique des grands philosophes*). Prix : 16 fr. — *Essai critique sur la philosophie de saint Anselme de Cantorbéry*, par l'abbé A. VAN WEDDINGEN, docteur en phil. et en théol., aumônier de la Cour. Bruxelles, F. Hayez, in-8 de VI-408 p. (Extrait du tome XXI des Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique.) Prix : 5 fr. — *Le Cartésianisme ou la véritable rénovation des sciences*, ouvrage couronné par l'Institut, suivi de la théorie de la substance et de celle de l'infini, par BORDAS-DEMOULIN. *Nouvelle édition*. Paris, Gauthier-Villars, 1874, in-8 de [VIII] IV-683 p. Prix : 7 fr. — *De veritatibus æternis apud Cartesium, hæc apud facult. litt. paris. disputabat*, EM. BOUTROUX, olim Sch. norm. al. Parisiis, Germer Baillière, 1874, in-8 de 71 p. Prix : 2 fr. — *Histoire de la philosophie en Angleterre depuis Bacon jusqu'à Locke*, par CHARLES DE RÉMUSAT, membre de l'Institut. Paris, Didier, 1875, 2 vol. in-8 de VIII-420 et 416 p. Prix : 14 fr.—*Lord Herbert de Cherbury, sa vie et ses œuvres, ou les origines de la philosophie du sens commun et de la théologie naturelle en Angleterre*, par LE MÊME. Paris, Didier, 1874, in-18 de VIII-312 p. Prix : 3 fr. 50. — *La Philosophie de David Hume*, par GABRIEL COMPAYRÉ, docteur ès lettres. Paris, Ern. Thorin, 1873, in-8 de 514 p. Prix : 7 fr. 50. — *Examen de la doctrine de Kant*, par CHARLES SARCHI. Paris, Ladrange, 1872, gr. in-8 de IV-236 p. Prix : 4 fr. — *La Philosophie de Kant d'après les trois critiques*, par THÉOPHILE DESDOUITS, prof. agrégé de philos. au lycée de Versailles. (Ouvrage couronné par l'Acad. des sciences morales et politiques.) Paris, Ern. Thorin, 1876, in-8 de 478 p. Prix : 8 fr. — *Storia della filosofia, rispetto alla conoscenza di Dio da Talete fino ai giorni nostri*, del Dott. R. BOBBA. Lecce, tip. Salentina, 1873. Vol. 3, pet. in-8 de 820 p. Prix : 10 fr. Vol. 4, 1874. Prix : 7 fr. — *Storia della filosofia in Sicilia da' tempi antichi al sec. XIX*, libri quattro di VINCENZO DI GIOVANNI. Palermo, Pedone-Lauriel, 1873, 2 vol. in-12 de VIII-430 et 627 p. Prix : 10 fr. — *Histoire de la philosophie moderne dans ses rapports avec le développement des sciences de la nature*, ouvrage posthume de FERNAND PAPILLON, publié sur le désir de sa famille par CH. LEVÊQUE, membre de l'Institut, avec une notice biographique. Paris, Hachette, 1876, in-8 de XXII-351 p. Prix : 7 fr. 50.

Nous rappellerons, en commençant cette revue, notre premier travail d'ensemble sur les ouvrages philosophiques, à l'égard desquels on pouvait nous reprocher quelque retard (*Polybiblion*, t. XII, p. 5 et 267). Nos lecteurs trouveront, au début de notre premier article de juillet 1874, des promesses qu'il serait peut-être plus prudent de ne pas leur faire relire. Mais il est bon de dire que le présent travail achève notre règlement de compte; après quoi nos engagements, dont l'effet, Dieu merci, ne s'est pas fait attendre jusqu'à ce jour, seront tenus avec une assiduité et un soin tout nouveaux; nous espérons bien ne pas laisser passer une seule production philosophique de quelque importance, en France du moins, sans en faire, dans un délai raisonnable, un sérieux examen.

— Celle qui ouvre notre série actuelle a été trop peu remarquée, croyons-nous. En attendant que M. Fouillée publie ses *Éléments de philosophie*, depuis longtemps annoncés, c'est dans ce livre scolaire, encore mieux que dans ses grands ouvrages sur Socrate et sur Platon, qu'on trouvera, de sa philosophie, si hardie et déjà si influente, un développement, sinon complet, au moins suffisant pour permettre de la juger. Faute d'un tel secours, nous avons nous-même fait quelque peu fausse route en examinant ici (t. XII, p. 10) le seul travail théorique qu'il ait publié, son livre si obscur sur *la Liberté et le déterminisme*. C'est dans cette *Histoire de la philosophie* que nous avons saisi nettement pour la première fois la méthode suivie par l'auteur, non-seulement pour la critique des systèmes, mais pour la philosophie elle-même, et en même temps sa métaphysique, qui procède à la fois de Descartes, de Maine de Biran, de Kant et de Schopenhauer. La méthode de M. Fouillée, on le sait déjà, c'est la méthode de conciliation, qui se ? également à la fois de l'éclectisme et de l'hégélianisme, en ce qu'elle suppose un principe plus profond que celui de Cousin, moins compréhensif que celui d'Hégel ; savoir, que les systèmes opposés, reposant sur les antinomies de la matière et de l'esprit, des sens et de la raison, du mécanisme et du dynamisme, de la nécessité et de la liberté, se concilient au bout de leur voie, de sorte qu'il n'y a qu'à les pousser à leurs dernières conséquences logiques pour les voir coïncider dans l'absolu. Il est vrai que ce point final est lui-même défini contradictoirement par les divers systèmes; il est, par exemple, la liberté pour les uns, la fatalité pour les autres. Mais le progrès de la philosophie indique la liberté comme le principe absolu qui donne au moins une solution pratique à ce qui est théoriquement insoluble; car la liberté est sa loi à elle-même. Dès lors, on peut pressentir comment le progrès se traduit, pour M. Fouillée, dans la succession des systèmes philosophiques.

Voyez les métaphysiques primordiales de l'Inde, de la Perse, de la Judée. Le panthéisme brahmanique, éclos d'un polythéisme *primitif* (les critiques les plus judicieux le contestent), paraît déjà plein de grandeur et d'originalité : n'y voit-on pas l'activité première qui se déploie par la création ? Dans le dualisme des Perses, le bien lutte contre le mal et doit en triompher. Chez les Hébreux, la volonté, la liberté, soit divine, soit humaine, éclatent vivement, et les idées morales se purifient peu à peu jusqu'à Hillel, vrai précurseur de l'esprit chrétien (mais la religion de Moïse est-elle une métaphysique ?). — En Grèce, Héraclite donne le perpétuel devenir, loi du monde phénoménal ; les atomistes analysent le mécanisme de la matière ; Pythagore en cherche les harmonies mathématiques; Anaxagore y joint la conception d'une force extérieure, en attendant que la philosophie con-

çoive cette force à la fois comme intérieure et comme supérieure. La critique des sophistes montre l'insuffisance de chaque solution exclusive. Bientôt la dialectique de Socrate et de Platon développe les raisons idéales, mais en méconnaissant la liberté; Aristote met l'activité au premier plan de sa théorie, mais sans s'élever jusqu'à la liberté absolue ; l'atomisme d'Épicure fait une part au dynamisme dans la formation du monde et dans l'activité humaine; le stoïcisme donne une idée plus profonde, quoique incomplète, de l'effort volontaire, ainsi qu'une ébauche du droit fondé sur l'égalité ; le néoplatonisme enfin développe l'idée religieuse; jusqu'à Proclus, qui essaye une vaste conciliation de la liberté humaine avec la divine Providence. — Au moyen âge, Duns Scot représente le plus haut point de la métaphysique, et dépasse de beaucoup saint Thomas, en ce que non-seulement il place le principe d'individuation dans l'activité libre (M. Fouillée en est-il sûr?), mais encore il met la volonté au-dessus de l'intelligence en l'homme et en Dieu. — Dans la philosophie moderne, l'historien favorise Bruno et Campanella, parce qu'ils enseignent que « tout est animé, » que « tout vit. » Rien ne lui paraît plus profond, dans la philosophie de Descartes, que ce point abandonné par toute son école : Dieu *fait librement la vérité*, même métaphysique; malheureusement, les parties de la doctrine cartésienne ne se relient pas solidement, soit entre elles, soit à cette vue de génie. Ni Malebranche, ni Pascal ne le satisfont, parce que l'activité s'éclipse dans le premier, et est sacrifiée par le second à une donnée mystique. Spinoza est un adversaire, mais il est traité avec complaisance, parce que, poussant jusqu'au bout les conséquences de son principe, il conduit son déterminisme à une théorie libérale de l'État, tandis que Hobbes s'était arrêté à l'idée moins avancée du despotisme. Leibniz offre un merveilleux essai de conciliation du mécanisme et du dynamisme, mais sa doctrine, dominée en somme par le déterminisme de la raison suffisante, méconnaît le caractère absolu de la liberté. Au dix-huitième siècle, l'idée d'activité brille moins dans la métaphysique, mais elle prend possession de la politique, surtout avec J.-J. Rousseau, qui a compris « le vrai principe de l'ordre social, » qui est la volonté libre (*sic*). — On devine la prédilection de l'auteur pour Kant et pour Schopenhauer (malgré ses réserves), sa sévérité pour Victor Cousin, ses développements complaisants (avec des critiques) pour les socialistes de toute nuance, etc.

On voit le sens général de cette histoire; je ne le discute pas, je l'expose. Et encore je n'insiste ni sur la doctrine politique, qui est celle de la démocratie radicale, ni sur la tendance religieuse, qui est, au fond, l'hostilité au christianisme, lequel a la charité, mais non pas l'idée de justice et de droit : erreur que le P. Gratry a si bien réfutée dans M. Vacherot.

Quant à l'érudition de M. Fouillée, elle est considérable, quoique inégale. Les grands systèmes lui sont tous très-familiers ; la philosophie anté-socratique est savamment traitée ; mais ce qui regarde la philosophie des Gaulois est digne de M. Jean Raynaud, c'est-à-dire d'une science dominée par l'imagination et puisée à des sources souvent apocryphes ou suspectes. La philosophie chrétienne n'est pas de première main, et ce qui concerne la scolastique est tout à fait superficiel et insuffisant. M. Fouillée serait bien empêché de nous dire où il a pris que «Rome défendit la lecture du livre» de l'*Imitation de Jésus-Christ* (p. 214).

Il ne nous en coûte pas d'ajouter que nul manuel de ce genre n'a peut-être aussi heureusement résolu le difficile problème de concilier la concision et la profondeur avec l'intérêt et la clarté. L'auteur parle une langue très-nette et très-animée. Sa matière est divisée avec une sage prévoyance : les noms de troisième ordre sont généralement supprimés ; les travaux secondaires sont traités en quelques lignes (même quand il s'agit de Bossuet ou de Fénelon) ; les grands systèmes ont toute la place nécessaire, sans appareil bibliographique, sans questions accessoires : la biographie même est réduite à des notes placées au début des chapitres. Les citations sont nombreuses, mais le plus souvent courtes, fondues dans l'exposition ; les appréciations ne manquent pas ; elles consistent surtout à dégager de chaque système son principe générateur, et à montrer sa part dans le progrès accompli. Les sommaires analytiques sont rédigés avec un tel détail qu'ils suffisent pour une étude rapide de l'ouvrage tout entier.

— L'Académie des sciences morales et politiques avait mis au concours, dès 1868, pour le prix Victor Cousin, l'étude de la philosophie pythagoricienne ; ce concours, dont la date de clôture fut prorogée jusqu'en juillet 1871, était accompagné d'un programme que je vais citer, parce qu'il offre déjà une sorte d'analyse du livre de M. Chaignet : « 1° Soumettre à un examen critique les traditions que l'antiquité nous a laissées sur la personne et les doctrines de Pythagore ; 2° Expliquer et comparer entre eux tous les fragments qui nous restent de ses disciples immédiats, en discuter l'authenticité, en montrer les ressemblances et les différences, en dégager le fonds commun ; 3° Rechercher l'influence que le pythagorisme a exercée sur les autres systèmes philosophiques de l'antiquité grecque, particulièrement sur le platonisme et le néoplatonisme ; 4° Suivre la tradition pythagoricienne à travers le moyen âge et la renaissance ; 5° Faire la part de la vérité et de l'erreur dans la philosophie pythagoricienne ; montrer l'influence qu'elle a eue non-seulement sur la philosophie, mais encore sur les sciences. »

Le rapport présenté à la docte compagnie par M. Nourrisson, dans

la séance où fut couronnée l'œuvre du savant professeur de Poitiers, nous apprend que ce lauréat n'eut pas de concurrent. Son succès n'en est pas moins mérité. Il a rempli suffisamment un programme d'une rare difficulté, vu la double obscurité des faits et textes à discuter et des doctrines à exposer et à juger. M. Nourrisson apprécie bien les difficultés du sujet et les mérites de l'auteur. Son rapport, imprimé à la fin du premier volume de l'ouvrage, facilitera la tâche des lecteurs studieux qui voudront se rendre compte des cinq parties de ce livre, qui répondent aux cinq divisions du programme déjà cité. Mais si M. Chaignet a rendu service à ses lecteurs et à lui-même par cette insertion, il a peut-être moins consulté les intérêts de M. Nourrisson lui-même; on trouvera quelque pesanteur dans ce mémoire académique, et, dans les critiques qu'il oppose à M. Chaignet, l'auteur n'a montré qu'une connaissance imparfaite du sujet et particulièrement de la bibliographie du pythagorisme (voyez, par exemple, t. II, p. 301, une discussion décisive de M. Chaignet sur une objection de l'honorable rapporteur).

D'ailleurs, ses jugements généraux paraissent justes. Il faut reconnaître, avec lui, que les trois premières parties de l'ouvrage sont vraiment bonnes, sans être parfaites. Il est vrai que M. Chaignet avait d'excellents guides; les faits et les textes recueillis par l'illustre historien de la philosophie grecque, M. Zeller, lui ont été particulièrement utiles. Mais il ne les a ni copiés, ni acceptés servilement. Il s'éloigne, sur plus d'un point, des opinions adoptées par le grand critique allemand, et ses discussions paraissent chaque fois, sinon décisives, au moins graves et judicieuses. Il y a, d'ailleurs, des travaux, italiens surtout, qui renferment sur la date, l'*ordre*, les relations, les doctrines de Pythagore, des données assez éloignées des siennes; M. Chaignet les a sans doute ignorés, puisqu'il ne leur accorde pas même une mention. Je citerai seulement le *Pitagora* de M. Centofanti. M. Chaignet aurait donc quelque chose à ajouter à ses quatre premiers chapitres, d'ailleurs si pleins, — un peu trop pleins, ce semble, parce que les matières s'entassent quelquefois plutôt qu'elles ne se développent; — mais il pourrait y retrancher aussi quelque chose, en particulier, dans le parallèle qu'il établit entre les institutions pythagoriciennes et certains usages catholiques. Je citerai cette erreur matérielle (p. 146) : « Il ne faut pas oublier que les constitutions des jésuites, qui ont avec la société pythagoricienne des rapports si frappants, sont tenues très-cachées et on peut dire (?) secrètes. »

Le travail de M. Chaignet, en-dehors de quelques excentricités de ce genre, brille par l'exactitude plutôt que par l'originalité. La seconde partie surtout n'ajoute à peu près rien à ce que l'on savait déjà sur l'authenticité des fragments de Philolaüs et d'Archytas. Mais

c'est un mérite suffisant d'avoir résumé les travaux antérieurs, ceux de Bœckh principalement, sur ces questions délicates. Il y a encore plus de mérite dans la troisième partie (t. II), où est débrouillée la philosophie de Pythagore, si obscure, par le double caractère mathématique et poétique de sa forme, et par la difficulté de fixer le sens vrai des formules mystérieuses qui l'encombrent. L'auteur a généralement bien éclairci et enchaîné les textes essentiels, en discutant, au besoin, les opinions des autres interprètes, M. Zeller, M. Ravaisson, M. Fouillée, etc. On ne peut guère lui contester l'honneur d'avoir dégagé, un peu plus que ses devanciers, un grand système philosophique des nuages qui l'envelopperont toujours en partie. On ne saurait surtout refuser son admiration au travail infatigable, aux aptitudes variées, à l'esprit encyclopédique, dont témoignent des pages pleines de textes et de références, et où les mathématiques, la musique, l'astronomie se présentent quelquefois avec l'étrange appareil de leurs données antiques. Voyez surtout la discussion sur l'harmonie pythagoricienne (t. II, p. 128-140), et une note sur le *De musica* de saint Augustin (p. 324).

L'histoire du pythagorisme est traitée avec le même soin, d'après les meilleurs travaux; cependant la partie relative à la renaissance paraît très-inférieure à celle qui concerne la philosophie grecque ; le cardinal de Cusa, le plus illustre des néopythagoriciens, méritait surtout une étude plus complète et plus profonde.

La critique de M. Chaignet est large, mais un peu indécise, comme le dessin même et la couleur de presque toutes ses pages. Il est difficile de ne pas désirer, au sortir de ces nuages, un rayon plus pénétrant, quelque échappée sur la vérité religieuse ou, du moins, sur la philosophie complète, comme le christianisme l'a rendue possible. Mais tenons compte au savant professeur d'un travail honnête, utile, consciencieux, et ne nous plaignons pas, par trop grand désir du mieux, de ce qui, en somme, est bien.

— M. Liard, aujourd'hui professeur de philosophie à la faculté des lettres de Bordeaux, a traité, dans sa thèse latine pour le doctorat ès lettres, de la philosophie de Démocrite. Les deux premiers chapitres de ce savant travail roulent sur la vie et les écrits du philosophe atomiste; et l'on ne peut que rendre hommage à l'érudition patiente et judicieuse avec laquelle l'auteur choisit et interprète les mentions, parfois contradictoires, des écrivains de l'antiquité, encore bien que la liste des ouvrages attribués à Démocrite reste, même après lui, pleine de problèmes insolubles. Le troisième chapitre, *De placitis Democriti*, renferme une exposition remarquable de cette antique doctrine. M. Liard, tout en avouant (p. 61) que cette « physique rationnelle » est défectueuse en beaucoup de points, croit qu'elle

possède une part notable d'éternelle vérité; il ne serait pas loin, peut-être, de la trouver plus complète et plus logique que celle d'Épicure, qui l'a un peu fait oublier en la remplaçant. Quoi qu'il en soit, les textes relatifs à l'enseignement de Démocrite sont soigneusement recueillis dans Aristote, Diogène Laerce, Plutarque, Sextus Empiricus, etc., et surtout habilement éclairés et enchaînés; car la contexture logique est ce qui a particulièrement préoccupé le savant professeur. En montrant mieux qu'on n'avait fait jusqu'ici l'unité de ce système, M. Liard ne propose pas d'interprétation entièrement nouvelle; mais il y a des points où son opinion personnelle en matière controversée est soutenue avec quelque originalité. Il prétend, malgré la grave autorité de M. Zeller, que les atomes de Démocrite sont *sans poids*, et, non content d'appuyer sa manière de voir du silence d'Aristote, il montre que la série logique des idées du philosophe d'Abdère se tient bien sans cet élément, de sorte qu'il lui appliquerait volontiers le mot de Descartes (p. 44) : Donnez-moi de l'étendue et du mouvement et je ferai le monde. Il interprète aussi dans un sens très-favorable et vraiment cartésien la doctrine fameuse des idées-images, qui se réduirait à un mouvement intermédiaire entre l'objet physique et l'organe sensitif (p. 51-54) : cette vue se justifie, du reste, plutôt par l'étude intime du système que par des textes formels. En général, la critique verbale a peu à voir dans la thèse sur Démocrite; M. Liard profite de certaines corrections de textes faites avant lui, mais n'en propose pas de nouvelles. Sa philosophie propre ne se montre guère ici; on peut soupçonner cependant qu'il accepte, à peu près, un vaste mécanisme physique, complété par un idéalisme et un dynamisme transcendants, puisés à l'école de M. Lachelier, auquel est dédiée la remarquable thèse française soutenue en même temps par M. Liard (*Des définitions géométriques et des définitions empiriques*, in-8 de 211 pages), et qui se rattache à la thèse de M. Lachelier lui-même sur le syllogisme (voir notre t. XII, p. 270).

— En décembre 1868, M. Vacherot, rapporteur de la section de philosophie de l'Académie des sciences morales et politiques, après le concours Victor Cousin relatif à *Socrate considéré surtout comme métaphysicien*, s'exprimait en ces termes sur le mémoire de M. Fouillée, l'un des huit mémoires examinés : « Le meilleur de tous, d'un mérite vraiment rare, nous semble destiné à prendre rang parmi les livres les plus remarquables publiés depuis trente ans sur l'histoire de la philosophie ancienne. » Cet éloge était accompagné de plusieurs critiques particulières, qui ne lui enlevaient rien de son prix et à la plupart desquelles M. Fouillée a, du reste, répondu en corrigeant, améliorant et remaniant d'un bout à l'autre son important travail.

La plupart des juges en ont parlé à peu près comme M. Vacherot; il est impossible, en effet, de porter plus de pénétration exégétique, plus de *flair* dans l'étude d'un système. Mais les critiques qui mettent la discussion précise des faits et des textes au-dessus de la faculté, pour ainsi dire, divinatoire d'un esprit synthétique se sont tenus dans une réserve plus sévère. Il est vrai que M. Fouillée justifie ses procédés dans un morceau préliminaire intitulé : *Méthode à suivre dans l'étude des doctrines de Socrate* (p. IV-XX). On y voit que le savant professeur n'a pas pris son seul instinct pour *criterium*. Il fait la part respective de Xénophon, de Platon et d'Aristote comme témoins de l'enseignement de Socrate. La fidélité du premier n'est pas contestée, mais il ne montre que l'homme et le moraliste, et il y avait de plus, en Socrate (Xénophon lui-même le laisse voir), un vrai philosophe, qu'il faut rechercher dans Platon : mais on ne l'y trouvera que mêlé à Pythagore, à Parménide, à Platon même. La critique philosophique n'est pas heureusement sans moyens de l'en dégager. Aristote, surtout, quand on peut avoir son témoignage, décide en dernier ressort. Tout cela est juste, mais laisse peut-être à l'incertitude un peu plus de terrain que ne le dit M. Fouillée. Ajoutons cependant que nul ne paraît plus capable que lui de discuter ces nuances. A proportion qu'on lit son travail, on se défait en grande partie de la juste défiance éveillée par les pages de sa préface, où il insiste trop sur « l'œuvre d'art » de l'historien de la philosophie, « plus difficile que l'œuvre d'érudition, » et où il en vient à souhaiter que Socrate, lisant son livre, pût s'écrier : « Combien de choses que j'ai dites ! combien de choses aussi que j'avais pensées ! oui, ce sont bien là les fruits légitimes de mon intelligence ; ce sont là, tout ensemble [tant pis !], et les vérités que j'ai mises au jour, et les vérités dont mon âme était grosse. » M. Fouillée l'avoue donc, il a plus d'une fois, pour emprunter la métaphore, d'ailleurs toute socratique, de M. Vacherot, *accouché Socrate*, mais, encore un coup, il a mis principalement dans leur meilleur jour les enseignements réels du père de la philosophie.

Nous ne ferons qu'indiquer rapidement l'ordonnance de ce beau travail. Le premier livre, sous ce titre : *Dialectique des pensées*, épuise ce qui concerne les débuts de Socrate, sa méthode et ses visées ; il aboutit surtout à fixer la différence qui sépare les *définitions* de Socrate des *idées* de son illustre disciple. Le maître reste sur le terrain logique, que le disciple dépasse infiniment, mais la philosophie du premier engendre celle du second. — Au deuxième livre, la *théorie de la volonté*. C'est la partie la plus neuve de l'ouvrage, sur laquelle il semble que l'on a donné raison à M. Fouillée ; d'après lui, Socrate supprime involontairement la liberté humaine, en la confondant d'une part avec le désir, de l'autre avec l'intelligence. Mais ici encore, en

s'aidant surtout de la comparaison de certains textes d'Aristote avec les *Mémoires* de Xénophon et le *Petit Hippias*, il distingue le système de Socrate de celui de Platon : pour ce dernier, la volonté proprement dite est invinciblement tournée vers le bien ; mais, du moins, il y a lutte dans les domaines du désir et de l'opinion ; la négation de Socrate, au contraire, est absolue. — Le troisième livre (qui achève le premier volume, avec le rapport de M. Vacherot imprimé à la suite) renferme les principes de la morale socratique, « chef-d'œuvre d'analyse et de critique, » dit le savant rapporteur, mais où se mêle toujours aux textes, si nombreux et si beaux, un travail personnel d'interprétation parfois hardi.

Le quatrième livre complète la morale par les doctrines sociales et politiques de Socrate. Les quatre livres suivants développent sa théologie (double preuve de l'existence de Dieu par la causalité et par la finalité), son esthétique et sa théorie de l'amour, sa religion, enfin sa lutte contre les sophistes et ses autres adversaires, y compris ceux qui le firent mourir. On voit qu'après de longues discussions métaphysiques, toujours animées d'ailleurs par un ardent amour de son sujet, l'auteur amène ses lecteurs à des pages narratives, dont l'intérêt très-vif les récompense de leur assiduité. Les interprétations de M. Fouillée, dans les nombreuses questions traitées en ce volume, sont toujours des plus favorables à la pureté de la doctrine et de la vie de Socrate, mais avec une étude sérieuse des textes afférents. Sur le démon de Socrate, en particulier, l'historien ne peut accepter ni l'hypothèse brutalement pathologique de tel ou tel aliéniste, ni l'explication purement métaphorique admise par beaucoup de modernes, mais inconciliable avec plusieurs paroles précises du philosophe lui-même. Il s'arrête à l'idée d'une « hallucination psychologique, » c'est-à-dire qu'au fonctionnement rationnel qui caractérise intimement cette voix mystérieuse, il adjoint un phénomène physiologique, que, du reste, il serait peut-être permis de déterminer un peu plus nettement.

La conclusion, qui tient le dixième livre tout entier (II, p. 439-563), reprend un à un, pour les serrer plus fortement dans leur unité systématique, et aussi pour les apprécier en eux-mêmes et dans leur influence, les divers points de l'enseignement de Socrate ; elle couronne bien ce magnifique travail. Mais pas une âme chrétienne ne verra sans quelque regret en quels termes, trop étrangers à toute croyance religieuse, l'auteur donne comme seul résultat impérissable de cet enseignement « la foi indomptable à la toute-puissance du bien. »

— Le R. P. H. de Valroger a déjà présenté aux lecteurs du *Polybiblion* (XIV, p. 490) l'*Essai critique* de M. van Weddingen *sur la philosophie de saint Anselme de Cantorbery*, avec l'autorité qui s'attache au suffrage d'un esprit aussi sévère qu'élevé. Si nous y revenons ici,

ce n'est pas pour ajouter ou retrancher quoi que ce soit à l'éloge, mais pour indiquer aux amis de l'histoire de la philosophie quelques traits particuliers d'un si remarquable travail.

M. van Weddingen a bien compris les conditions de méthode qui lui étaient imposées. Il s'agissait moins d'une doctrine absolue à juger que d'une pensée philosophique à ressaisir dans son intégrité et à replacer dans le courant de la tradition. « C'est de ce point de vue, dit-il (p. II), que nous voudrions qu'on jugeât ce mémoire. » Là se trouvent, en effet, et son caractère le plus frappant, et son principal mérite ; mais l'auteur, par là même qu'il croit à la philosophie chrétienne, ne s'arrête jamais au seul côté historique des questions ; il sait faire dériver sa critique jusqu'à l'appréciation doctrinale des théories et des arguments, et nous l'en félicitons. Tout au plus pourra-t-on le soupçonner, sur quelques points, de donner une valeur trop objective à des discussions purement logiques des premières écoles du moyen âge. Encore est-il là-dessus plus réservé que la plupart de ses prédécesseurs, y compris M. de Rémusat et M. Hauréau, qu'il rectifie en plus d'un endroit, mais avec des formules louangeuses qui dépassent même peut-être la juste mesure (voy., par ex., p. 17, note).

Son premier chapitre traite de l'enseignement dialectique et grammatical de saint Anselme, avec une bonne esquisse de ses antécédents. Le second, qui a beaucoup plus d'importance (p. 56-190), développe sa métaphysique générale et sa théorie de la connaissance. Il réduit la haute philosophie du saint docteur au lien nécessaire qui unit la perception rationnelle à Dieu même ; il défend la théorie de l'exemplarisme divin contre des attaques injustes ; mais il repousse toute solidarité entre saint Anselme et le moderne ontologisme. La théorie du *De veritate* ne différerait donc pas au fond de celle des thomistes. La suprême intelligence n'apparaît que dans les œuvres finies : « L'œil de l'esprit, dit éloquemment l'auteur, ne saurait la contempler ici-bas. Il l'entrevoit derrière le voile des apparences, sous les emblèmes créés qui portent son empreinte ; *il la pressent dans ses aspirations vers la vérité immuable et l'idéale beauté.* Ainsi, dans le chef-d'œuvre de Phidias (Pallas voilée), on devinait la divine figure de Minerve, fille de Jupiter, à la vue des génies et du sphinx sacré, plongeant dans l'espace sans bornes son regard d'une mélancolie éternelle. » Nous avons cité ces lignes, moins pour donner idée de la forme élégante que le jeune lauréat de l'Académie royale sait donner à sa pensée, que pour noter l'élément qu'il introduit dans la théorie thomiste pour en combler une lacune : l'infini serait, non perçu par l'intelligence, mais désiré par tous les appétits de l'âme raisonnable. Cette vue, plus personnelle à l'auteur qu'il n'a soin de le dire, nous la retrouvons (après avoir traversé le troisième chapitre, consacré à l'exposition et à la défense du

réalisme un peu vague, mais non excessif, de saint Anselme) dans le quatrième chapitre : *Théodicée.*

C'est encore une excellente étude, plus complète et plus sévère que les travaux antérieurs, si nombreux et si renommés (Bouchitté, Rémusat, Em. Saisset, Ubaghs, etc.). La preuve du *Monologium* est ramenée ici (p. 261) à l'argument tiré de la contingence des créatures. Quant à la démonstration fameuse du *Proslogion*, M. van Weddingen, fidèle aux données prudentes de la philosophie traditionnelle, n'hésite pas à reconnaître qu'elle est vicieuse, au moins dans sa forme dialectique ; car on peut expliquer favorablement, par des hypothèses, il est vrai, les antécédents de l'idée de perfection qui sert de base à la preuve anselmienne. Ici se représente la théorie de l'auteur, très-conciliable avec la doctrine de l'école, sur l'infini, terme nécessaire, non de l'intuition rationnelle, mais des tendances de l'âme. — Quant à son paragraphe sur l'influence exercée par la preuve de saint Anselme, pourquoi l'auteur a-t-il simplement repris, avec beaucoup de talent du reste, les faits déjà étudiés avant lui? Il avait cité des textes curieux d'anciens théologiens, de Aguirre, Valentia, sur ce sujet ; il aurait dû suivre *la fortune de l'argument ontologique* dans les théologiens modernes; plusieurs sorbonistes y ont mis la main, et un sulpicien (Lafosse, dans le Traité *de Deo* attribué à Tournely) en a trouvé la formule peut-être la plus savante ; mais je pourrais désigner tel traité ontologiste de nos jours, où ce tour de force méthaphysique a été pris et repris en cent façons extrêmement curieuses.

Un dernier chapitre sur les rapports de la science et de la foi d'après saint Anselme et les scolastiques, chapitre peu nouveau pour les théologiens, mais très-nécessaire pour rectifier les erreurs et les ignorances de nos critiques les plus vantés, termine cet excellent travail, qui restera comme une exposition intelligente d'un système philosophique du onzième siècle, et aussi comme une défense indirecte de la philosophie traditionnelle des écoles catholiques.

— Un disciple de Bordas-Demoulin, M. Hanegraef, a fait réimprimer le bel ouvrage de ce profond métaphysicien sur le *Cartésianisme.* C'est une pensée d'autant plus heureuse que cet ouvrage manquait dans le commerce depuis de longues années, quoiqu'il fût de plus en plus apprécié. M. Ravaisson écrivait en 1868 (*La Philosophie en France au dix-neuvième siècle*, p. 29) : « A partir de la publication du *Cartésianisme*, Victor Cousin se réclama uniquement de Descartes. Mais le Descartes qu'invoque Victor Cousin n'est pas celui de Bordas-Demoulin.» Ce n'est pas en effet Descartes psychologue, c'est Descartes rénovateur de la métaphysique et des sciences, que le philosophe de Bergerac a révélé à une génération trop peu attentive, en joignant à son interprétation une étude personnelle et une critique complète, dont l'étendue et la

portée effrayent. Ce mémoire fut couronné en 1840, *ex æquo*, avec un livre des plus estimables, mais qui n'avait en aucune façon la même originalité philosophique (l'*Histoire de la philosophie cartésienne*, de M. Fr. Bouillier). La première édition parut en 1843 (Hetzel, 2 vol. in-8), avec un long *Discours préliminaire* de Fr. Huet et un appendice de hautes mathématiques par M. Lamarle. L'éditeur actuel a cru devoir supprimer ces morceaux étrangers, en reproduisant avec une fidélité scrupuleuse le texte de la première édition, sauf quelques additions et corrections très-légères notées sur un exemplaire de la main même de l'auteur.

Ce livre est connu et jugé (ou du moins il devrait l'être) depuis trop longtemps, pour qu'il y ait lieu de l'étudier ici en détail. Il faut le considérer à la fois comme une exposition philosophique et scientifique et comme un travail original. Ce n'est pas seulement Descartes que Bordas juge ici, ce sont toutes les philosophies d'avant lui et d'après, et il ne les juge qu'en achevant (il le croit du moins) la construction de la philosophie définitive, y compris une théorie physique des forces, la théorie mathématique du calcul différentiel, une théorie théologique de la chute originelle et de la grâce divine. Ces doctrines ressortent du livre sur le *Cartésianisme*, mais elles se complètent par deux morceaux très-remarquables de métaphysique, imprimés à la suite de ce travail : la théorie de la substance constituée essentiellement, pour Bordas, par l'union de la grandeur et de la perfection (p. 587-634) ; et celle de l'infini (637-680), qui est, pour lui, le fond même de l'être, quoique les infinis relatifs soient néant devant l'infini absolu de Dieu.

Bordas a résumé lui-même son mémoire sur le *Cartésianisme* dans ces lignes rapides (*Œuvres posth.*, t. Ier, p. 95) : « La philosophie commence par rappeler la pensée à elle-même ; la pensée, rappelée à soi, trouve les idées et les substances ; l'âme et le corps étudiés, il faut examiner leur union, et si l'homme, qui résulte de cette union, n'a subi aucune révolution : voilà les quatre chapitres de la première partie. — Après la philosophie viennent les sciences naturelles. D'abord se présentent le système du monde ou les tourbillons, ensuite la lumière et le mouvement qui font partie des tourbillons, et les mathématiques qui servent à tout calculer : tels sont les quatre chapitres de la seconde partie. — Restent certaines questions qui tiennent à la fois de la philosophie et des sciences naturelles : s'il y a un ordre dans le monde, s'il est le meilleur, s'il faut rester en nous-mêmes ou se plâcer dans l'entendement divin pour expliquer les choses, et laquelle de ces deux voies a conduit aux grandes découvertes. »

Quant à la forme de ce travail, feu M. l'abbé Sénac, qui l'écrivit sous la dictée de l'auteur, en exprimait ainsi le caractère étrange,

dans une lettre familière : « Figurez-vous le *patriarche* exposant la philosophie, les mathématiques, la physique, l'astronomie, la mécanique, la dynamique, etc., toutes les sciences humaines, ou plutôt les faisant exposer par les plus puissantes intelligences du plus grand des siècles ; sur chaque question que chacune d'elles présente, constatant la vérité dans l'un, l'erreur dans l'autre, mettant le holà et fournissant la solution lorsque cette solution a échappé à tous.... Au lieu d'exposer la doctrine d'un écrivain, il le fait parler toujours lui-même. C'est à peine s'il se permet quelques mots de transition, de sorte que son mémoire, œuvre de conscience et, j'ose dire, de génie, ne paraîtra à ces baladins qu'une œuvre d'érudition... » Il fut plus justement apprécié que ne le craignait l'excellent ecclésiastique ; mais il n'a certainement été placé à son rang que beaucoup plus tard, si tant est qu'il y soit encore. Au reste, Bordas a eu contre lui, non-seulement l'austérité de sa forme, d'ailleurs si remarquable, et les détails abstrus de haute physique et de mathématiques supérieures qui remplissent la moitié de son livre, mais encore l'âpreté de sa franchise philosophique, son ton tranchant sans vaine formule de modestie, et enfin le tribut qu'il a payé à l'erreur malgré l'assurance de ses convictions : je ne veux point parler de sa théorie des idées, quoiqu'elle paraisse au moins à éclaircir et à terminer, ni de plusieurs autres points controversables ; mais la partie théologique de ce mémoire repose sur une erreur grave : la confusion de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, d'où découlèrent toutes les erreurs religieuses de Bordas-Demoulin. Ce n'est pas que, dans le *Cartésianisme*, il ne se maintienne à une juste distance du pélagianisme et du jansénisme ; mais sa discussion sur ce point ne peut valoir tout au plus que dans la question philosophique du *concours divin ;* dans celle de la grâce, la pure philosophie n'a rien à voir. Je sais bien que Bordas considérait ces idées comme des nouveautés funestes, mais il est très-facile de prouver que, sans avoir été fixées autrefois, par saint Augustin, par exemple, dans la forme rigoureuse qu'elles ont acquise depuis, elles sont la conséquence absolument nécessaire de ces trois dogmes catholiques : la liberté humaine, la nécessité de la grâce divine et sa gratuité.

— Un des points de la philosophie de Descartes que Bordas repousse avec le plus de force et par où il la montre inclinée au spinosisme, c'est celui qui fait dépendre les vérités nécessaires de la libre volonté de Dieu (voyez le *Cartésianisme*, p. 419 et ss.). Or, c'est précisément, nous l'avons vu, le point que M. Fouillée regarde comme le plus profond dans la doctrine cartésienne, en regrettant que toute cette doctrine ne s'y relie pas assez logiquement. Dans sa thèse latine *De veritatibus æternis apud Cartesium*, dédiée à M. Lachelier, un jeune écrivain de talent, M. Boutroux, a voulu reprendre toute la philoso-

phie de Descartes en la rattachant à ce seul principe ; et ce n'est pas là un pur exercice dialectique : il déclare lui-même (p. 12) qu'il a prétendu, sur ce sujet, *Cartesii defensionem suscipere*. Sa doctrine personnelle achève d'ailleurs de se révéler dans les conclusions de sa thèse française, dont une grande partie (sauf l'obscurité) est d'ailleurs excellente : *De la contingence des lois de la nature* (194 p., in-8). — Donnons un extrait sommaire de sa thèse latine.

M. Boutroux, dans une courte introduction, ramasse les passages de Descartes relatifs à cette singulière opinion, pour montrer qu'il y fut constamment fidèle et qu'il la considéra toujours comme une vérité de premier ordre. Il consacre ensuite la première partie de sa thèse à l'étudier en elle-même, la seconde à y rattacher tout le système cartésien. — 1° Nous concevons Dieu à la fois comme souveraine puissance et comme souveraine perfection, en d'autres termes, comme suprême indifférence et absolue actualité : conceptions contradictoires et pourtant nécessairement unies ! C'est que les contradictions relatives sont admises dans l'infini, qui n'exclut que la contradiction absolue (c'est-à-dire la négation de l'absolu lui-même). Aussi les vérités métaphysiques sont contingentes pour Dieu, qui les a créées librement, comme un milieu entre notre intelligence et son absolue perfection, seule vraiment nécessaire avec son absolue indifférence. — 2° Cette absolue indifférence ou volonté pure (indéterminée) est la source naturelle du *doute méthodique ;* le *cogito ergo sum* ne donne la certitude (relative) que parce qu'il contient la volonté avec l'intelligence ; l'*évidence* personnelle n'a sa pleine autorité que lorsque j'ai saisi l'Être parfait comme créateur de mon intelligence et de ma volonté. La distinction de l'âme et du corps, la doctrine du libre arbitre confondu avec le jugement, la méthode et la morale cartésiennes se rattachent elles-mêmes à ce principe, qui est proprement *cartesianæ philosophiæ quasi cardo*, et qui aboutit à nous montrer en Dieu, et imparfaitement dans chaque être fini, l'unité de ces deux contraires, *indifférence*, *actuation*, cause mutuelle l'un de l'autre. — M. Boutroux se plaît à croire que Descartes l'entendait ainsi, au moins implicitement, et qu'on le justifie de la sorte d'avoir pris pour premier principe tantôt l'intelligence, tantôt la volonté, tantôt l'unité de ces deux termes. — Il s'agirait maintenant d'apprécier cette ingénieuse construction ; à notre humble avis, elle échappe à la réfutation par son principe sur les contradictoires ; mais elle se dérobe aussi à la croyance et même à l'intelligence (sauf une intelligence purement logique ou subjective) par ce même principe, parfaitement incompatible avec les lois du jugement.

— M. Charles de Rémusat, dans sa longue et brillante carrière, partagea ses affections entre la littérature, la politique et la philoso-

phie. Il semble pourtant que cette dernière, ayant été sa première vocation, eut la meilleure part de son activité; son dernier ouvrage a été encore un tribut payé à l'histoire de la philosophie, si chère à son école. Il avait déjà attaché son nom à des livres estimés sur Abélard, saint Anselme et François Bacon; mais le cadre de son dernier travail, qui a précédé sa mort de si peu, est bien autrement étendu. Ce n'est pourtant qu'un fragment détaché d'une étude complète de la philosophie britannique; mais c'est encore une grande et belle période que celle qui s'étend de la naissance de Bacon à la mort de Locke, un siècle et demi! « Ce que l'*Histoire de la philosophie française au dix-septième siècle*, de Damiron, celle de la *philosophie cartésienne*, de M. Bouillier... ont fait pour la France, j'ai tenté, dit-il lui-même (p. II), de le faire pour l'Angleterre. Sans doute, pendant la même période de temps, il ne s'est rien passé dans ce pays d'aussi grand et d'aussi important que la révolution accomplie dans le nôtre par le génie de Descartes; mais il me semble qu'il s'est produit un plus grand nombre d'esprits libres et variés. » On pressent que l'auteur a l'amour de son sujet : il trouve, en effet, dans la philosophie anglaise, comme notes dominantes, un spiritualisme prudent et pratique, un libéralisme politique de plus en plus prononcé, c'est-à-dire les qualités mêmes ou les habitudes de son esprit. C'est aussi du point de vue d'une philosophie très-attachée aux grandes vérités, quoique peu assurée sur leurs bases scientifiques, que M. de Rémusat jugera ici tous les systèmes. Mais on y verra éclater également une autre foi encore plus indécise dans ses fondements, encore plus ardente dans ses applications : un libéralisme religieux qui ne s'accommode guère que d'une religion séparée de la vie sociale et scientifique. De là une constante faiblesse pour le protestantisme mitigé et de déplorables préventions, compliquées d'ignorance, à l'égard de l'Église catholique. M. de Rémusat n'est pas éloigné de croire que la théologie naturelle n'a pu être acceptée que par l'église anglicane (p. 79); il est certain, au contraire, que c'est le privilége de la foi catholique seule d'*exiger* la reconnaissance de ces préambules de la foi. Cette singulière sympathie pour le protestantisme, qu'on a pu remarquer mille fois chez M. de Rémusat et chez d'autres politiques de juste-milieu, peut seule expliquer comment, avec ses principes d'absolue liberté religieuse, il ne reconnaît qu'à regret ce qui manquait en ce genre à ses Anglais, même aux indépendants, dont la tolérance était, disait-on, la *grande Diane*, et qui ne se montraient pas moins, à l'occasion, persécuteurs fanatiques.

L'introduction étendue (p. 1-101), qui précède ce livre, remonte très-haut, et véritablement trop haut. On gagnerait à réduire au vingtième les trois premiers articles sur les origines de la nation britan-

nique, de la littérature en Angleterre, et enfin de la langue et de la littérature anglaises. En revanche, le quatrième article, consacré à la scolastique anglaise, est plein d'intérêt et fait désirer plus de détails sur des hommes tels que Duns Scot, Roger Bacon, Bradwardine, Wicliffe. On lira également avec curiosité, non sans y noter les fâcheuses tendances que l'on sait, le dernier article sur les rapports de la religion et de la philosophie en Angleterre, depuis la réforme jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

L'ouvrage comprend quatre livres. Dans le premier, apparaissent les philosophes prédécesseurs et contemporains de Bacon : Wilson, Digby, Davies, Fotherby, des renaissants plus ou moins émancipés de la scolastique, plus érudits qu'inventeurs ; deux esprits distingués, moins philosophes qu'hommes d'action, Cooker et le célèbre Walter Raleigh ; Bacon lui-même, dont on n'a ici qu'une esquisse, le portrait en pied étant une œuvre déjà faite ; enfin des hommes d'école, dont la tendance surtout méthodique donne lieu à insérer là toute une histoire de la logique en Angleterre ; mais aussi un philosophe assez original, trop peu étudié d'après notre auteur, lord Herbert de Cherbury, dont la vie et la doctrine sont exposées dans un volume spécial qui va passer tout à l'heure sous nos yeux.

Le second livre comprend les philosophes du temps de la Révolution d'Angleterre : lord Brook, un soldat de cette révolution, qui écrit un traité sur la vérité ; Culverwel et Chillingworth, qui introduisent, dans le rigide puritanisme du temps, une veine de théologie plus humaine ; d'autres figures encore plus effacées (nommons pourtant Digby, un catholique connu par quelques relations avec Descartes), et aussi le plus grand philosophe de l'époque, Hobbes, qui a un long chapitre (p. 325-370), mais encore, à notre avis, insuffisant pour l'exposition et la discussion complètes d'un système de première importance.

Les noms se pressent dans le troisième livre (la philosophie après la révolution), mais le principal intérêt se porte sur les platoniciens de Cambridge, Cudworth, H. More, Cumberland ; on suit encore sans ennui les controverses à la fois philosophiques et religieuses et les travaux de théologiens et de prédicateurs comme Taylor et Tillotson. La vie de ces graves personnages, le milieu où ils se sont exercés préoccupent l'auteur au moins autant que le développement de leur doctrine, et le lecteur ne s'en plaint pas. Il arrive ainsi à Newton, qui termine ce livre, et à Locke, qui remplit tout le livre quatrième et dernier : travail vraiment complet de biographie, d'exposition et de critique. Le jugement de M. de Rémusat sur Locke est, en somme, beaucoup plus favorable que celui de M. Cousin, tout en restant hostile aux données métaphysiques et morales du système.

En somme, le livre de M. de Rémusat mérite de prendre la place

qu'il ambitionne dans notre littérature philosophique; mais on ne peut lui accorder ni la constante sûrete du jugement, ni la possession puissante de la science, ni même une forme irréprochable dans l'exposition, parfois un peu vague, de certaines doctrines.

— Il avait publié, en 1874, comme un épisode détaché de cette histoire, un livre sur la vie et les œuvres de lord Herbert de Cherbury, qu'il voulait sans doute faire arriver à un grand nombre de lecteurs. Il croyait montrer, en effet, dans cette monographie, « les origines de la philosophie du sens commun et de la théologie naturelle en Angleterre. » Il rappelait, dans la préface, les mots sinistres écrits par un savant médecin contemporain (M. Robin) à l'éloge d'un ami : « Il est mort sans préjugés métaphysiques. » Cela répugnait fort à M. de Rémusat, et la vivacité de ses convictions spiritualistes l'honore. Mais était-il bien fondé à regarder, comme utile à leur propagation l'étude d'une vie comme celle de Cherbury, le chef du déisme anglais? Elle n'excitera que l'indignation des chrétiens et la pitié des libres-penseurs.

Qu'est-ce, en effet, que la vie de ce correspondant de Grotius et de Gassendi, de cet ami de Montmorency et de Buckingham? Elle défraye le premier chapitre du livre, qui a une centaine de pages ; et les mémoires du héros fournissaient abondamment de quoi le remplir. Mais Horace Walpole, qui trouva et publia ces mémoires, en appelait l'auteur un *Don Quichotte*. Et de fait, on le voit, dans sa vie aventureuse, beaucoup moins occupé d'études graves ou d'affaires diplomatiques (il fut député à la cour de Louis XIII) que de duels et de galanteries. Ce bretteur est-il vraiment le Socrate de la philosophie du bon sens, le Messie de la religion naturelle?

Sa doctrine (chap. II) rachète mal, quoi qu'en dise son biographe, l'irrégularité de sa vie. Il a fait une métaphysique (*De veritate*, Paris, 1624); mais c'est là l'œuvre d'un esprit fort, essentiellement pratique et anglais, plus préoccupé du point d'arrivée que du point de départ. Il philosophe décemment sur la définition de la vérité, sur la portée des facultés, etc.; mais son idée fixe est d'éliminer les religions positives et de dresser le symbole de la religion naturelle. Il y arrive sans beaucoup de peine, et en voici les cinq articles : 1° il y a un Dieu, auteur et conservateur du monde; 2° les hommes sont obligés de lui rendre un culte; 3° ce culte consiste principalement dans la pratique de la vertu; 4° le repentir obtient le pardon des péchés; 5° il existe une autre vie de peines et de récompenses. L'auteur hésitait à publier ce code religieux : il y fut décidé par une sorte de prodige qu'il raconte lui-même (p. 95). Est-ce que tous les libres-penseurs ne s'écrieront pas là-dessus, avec M. Cuvillier-Fleury (*Études et portr.*, 2e sér., p. 418) : « *Habemus confi-*

tentem? lord Herbert peut nous dire maintenant tout ce qu'il voudra. »

— En passant de la philosophie de Locke, exposée par M. de Rémusat, à celle de Hume, exposée par M. G. Compayré, aujourd'hui professeur de philosophie à la faculté des lettres de Toulouse, on ne peut s'empêcher de regretter que ce dernier n'ait pas rattaché historiquement la doctrine qu'il étudie à ses antécédents. Il est peut-être entré trop brusquement dans son sujet; mais ce léger défaut n'enlève à peu près rien à la solidité de son travail : le système de Hume est si particulier et si complet en lui-même! L'*Introduction* de ce livre (lequel est, croyons-nous, une thèse pour le doctorat ès lettres) renferme une bonne notice sur la vie si remplie de David Hume. La narration attache et les jugements sont inspirés par un excellent sens philosophique et littéraire, et surtout par une sévère moralité. M. Compayré semble quelquefois tout près d'avoir quelque faiblesse pour son héros; il le défend de l'accusation de servilisme, intentée par Macaulay (p. 18), et, en partie, du reproche d'anti-patriotisme que lui adresse M. Villemain (p. 440); il vante à bon droit sa vigueur intellectuelle, sa puissance de travail, ses hautes qualités d'écrivain philosophe et d'historien. Mais il sait bien ce qui lui manque au point de vue intellectuel, il le dit même avec quelque exagération en parlant quelque part de son « bon sens un peu épais. » C'est surtout son défaut moral qu'il révèle dans ces lignes éloquentes : « Il ne fut toute sa vie qu'un serviteur de sa propre intelligence. Il n'ouvrit jamais largement son âme à des affections désintéressées. Cette stérilité de cœur est la cause de l'impression de tristesse que nous laisse, après tout, sa vie, même étudiée avec déférence et sympathie. Ceux-là seuls, parmi les hommes, obtiennent d'être aimés complétement, qui ont aimé eux-mêmes autre chose que des abstractions et des idées pures! »

L'exposition de la doctrine de Hume nous paraît épuisée dans ce livre, et elle n'y est jamais séparée d'une critique pénétrante, qui poursuit au besoin l'erreur et le sophisme du maître chez ses disciples de notre temps, les positivistes anglais. L'auteur étudie d'abord les principes de la psychologie empirique ou phénoménale, qu'ils ont empruntée à Hume, et fait ressortir l'impossibilité pour cette prétendue science d'établir des lois et de sortir du scepticisme. Les différentes parties de la doctrine de Hume donnent lieu à une série de chapitres presque également intéressants. A sa théorie, d'ailleurs remarquable, de l'association des idées, le critique reproche de ne rendre compte ni des idées *a priori*, ni de l'activité même de l'esprit. Il rend justice, d'ailleurs, aux efforts de l'école anglaise pour la réduction des principes d'association : je lui reprocherai pourtant, à ce sujet, d'oublier qu'en France même et dans l'Université, on avait

devancé en ce point les données d'Alex. Bain ; je lui rappellerai Cardailhac et l'excellente formule du manuel d'Amédée Jacques.

M. Compayré aborde successivement la théorie de la certitude, la notion de causalité, le principe de l'induction, l'explication de la croyance à la matière et au moi (chap. III-VIII). Il rend toute justice à l'inflexible logique de son auteur, lui assure l'honneur d'avoir montré que l'idée de causalité est étrangère à l'expérience (p. 160), et trouve que son subjectivisme absolu se défend à merveille contre l'empirisme de Stuart Mill. Mais il fait voir aussi ce qui manque à ses analyses psychologiques, et il ne lui passe pas son explication purement syncrétique du moi, encore bien que cette explication se retrouve dans le moi-polype de M. Taine (p. 313). L'appui de l'école anglaise contemporaine ne l'empêche pas de tracer une ligne infranchissable entre la simple *habitude* des associations d'idées et la *croyance* qui est la base de l'induction.

Nous devrions louer encore ce qui concerne : le Dieu de Hume, Dieu nullement démontré et d'ailleurs privé de son attribut essentiel, l'infinitude ; sa théorie de la liberté, qui n'a rien laissé à faire aux positivistes; sa morale, qui se flatte en vain de remplacer l'obligation rationnelle par le plaisir, etc. Il est vrai que dans ces discussions il n'y a rien de tout à fait nouveau. Mais une philosophie sage et solide, heureusement employée à la réfutation d'erreurs toujours vivantes, est une excellente façon d'originalité. L'ouvrage de M. Compayré méritera toujours d'être consulté comme une exposition claire, complète, raisonnée du système de Hume. Si la philosophie du critique se trouve peut-être en défaut quelque part, c'est en ce qui regarde la théodicée, au moins dans ses parties les plus hautes : l'auteur a un faible (c'est son expression) pour les barrières opposées par Hume et par Kant aux audaces de la pensée (p. 349). N'y a-t-il pas là quelque inconséquence ? et l'autorité de nos facultés doit-elle reconnaître ce *veto*, qui ne lui est intimé que par le scepticisme ? — J'ai fait plus haut un reproche à l'auteur d'avoir trop séparé Hume de ses prédécesseurs ; je dois ajouter que, dans les pages qui terminent son livre, il montre du moins à merveille quelle a été son influence sur la philosophie moderne et en particulier sur Kant, sur Reid, sur Auguste Comte.

— M. Ch. Sarchi a dédié à M. Isaac Pereire, son ami (et peut-être son coreligionnaire), un très-sérieux *Examen de la doctrine de Kant*, inspiré par une hostilité nullement dissimulée contre le kantisme. Il est persuadé que ce système n'a conquis sa popularité que faute d'une critique attentive; il croit que l'obscurité même du philosophe de Kœnigsberg l'a protégé contre toute enquête, toute discussion rigoureuse, et que les complications de sa dialectique ont suffi pour lui procurer une réputation scientifique qu'il ne méritait pas. « Parvenu

au déclin de la vie, poursuit l'auteur, dégagé dès lors complétement de toute préoccupation ambitieuse, nous ne sommes poussé que par un ardent amour de la vérité... »

Cet essai mérite d'être lu, mais il est d'une lecture un peu difficile. M. Sarchi a la clarté qui réside dans l'expression et dans la contexture du discours ; mais il n'a pas celle de la suite et de l'ensemble d'une œuvre. Il n'a ni ces synthèses préliminaires ou finales qui soutiennent, rassurent et reposent, ni ces vues générales qui sont la condition de l'ordre lucide dans le livre et de l'intérêt dans le lecteur. Ainsi, dès le premier chapitre, il faut aborder l'*Esthétique transcendantale* par l'étude immédiate des concepts d'espace et de temps, sans avoir la moindre idée du but et de la portée de la critique entreprise par Kant. Une discussion succède à une autre, sans que l'unité se fasse jamais. Elle se fait d'autant moins que M. Sarchi est particulièrement soigneux de noter les contradictions qu'il prétend rencontrer fort souvent dans la doctrine qu'il étudie. Du reste, son *Examen* mérite, par là, une attention particulière ; quoique toutes les inconséquences qu'il reproche à Kant ne nous paraissent pas réelles, il justifie parfois assez bien ses reproches (Voyez, par ex., p. 32 et ss.).

L'extrême sévérité du critique est ce qui frappe le plus dans ce long examen, inspiré d'ailleurs par un spiritualisme très-prononcé, mais non pas très-nettement défini même sur les points les plus graves (par exemple la destinée humaine, p. 227 et ss.). Notons, d'ailleurs, qu'on n'a là qu'une laborieuse analyse de la *Critique de la raison pure*, quoique le dernier chapitre soit consacré à la raison pratique : il y manque donc, pour une appréciation vraiment complète, vraiment équitable du kantisme, les éléments indispensables qui ne se trouvent que dans la *Critique de la raison pratique* et dans la *Critique du jugement*.

— Or, cette analyse et cette appréciation entières nous sont fournies par un juge à la fois très-sévère et très-sympathique, M. Th. Desdouits, dans un ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. C'est une exposition des trois *Critiques*, faite par un esprit naturellement lucide et que les habitudes de l'enseignement ont formé à ce luxe de simplifications, de rapprochements, de résumés qui finit par forcer l'intelligence ; —c'en est aussi une appréciation, au point de vue du spiritualisme, non-seulement français, mais chrétien, qui ne cède pas un pouce du terrain de la vérité religieuse ou philosophique, même au nom de ces principes de conciliation et d'unité supérieure que l'on a trop mis à la mode ; — c'est enfin une histoire du kantisme dans ses polémiques et ses développements jusqu'à son légitime héritier Schopenhauer. Notez que ces trois objets constituent, conformément au programme de l'Académie, les trois parties de l'ou-

vrage : exposition (des trois *Critiques* successivement), discussion (*idem*), histoire. Une introduction très-nette et très-remplie renferme les origines et les antécédents du criticisme. La partie historique avait été trouvée insuffisante dans le mémoire envoyé au concours; mais elle a été complétée dans le volume imprimé, que nous pouvons aujourd'hui recommander comme le meilleur guide pour l'intelligence et l'appréciation de Kant.

Ce philosophe a parmi nous, des partisans qui ont l'habitude d'accuser tous ses adversaires, à commencer par Victor Cousin, de défigurer leur héros par malice ou par inintelligence. Il est bien douteux qu'ils osent reprocher à M. Desdouits de ne pas l'avoir entendu. Il l'a compris, certes, dans tous les détails importants de son œuvre, et surtout dans l'unité de cette œuvre, que de trop laborieuses constructions dialectiques dissimulent presque toujours, même aux lecteurs les plus attentifs. Il a compris Kant, et il le fait comprendre; j'avoue que, pour ma part, certaines parties de la *Critique de la raison pure* m'avaient toujours déconcerté par leur excessive complication, par exemple le *Schématisme de l'entendement pur :* dans l'analyse de M. Desdouits, ces détails, comme les autres, acquièrent une clarté que je serais tenté d'appeler excessive, car elle porte à louer Kant lui-même d'une qualité qui ne lui appartient pas.

Autant l'exposition est nette et liée dans toutes ses parties, autant la discussion est calme, méthodique, exacte jusqu'à la minutie. Elle se complète d'ailleurs, et par les détails que fournit l'examen des systèmes hostiles ou dérivés, analysés dans la troisième partie, et surtout par la conclusion générale de l'ouvrage où l'auteur, après avoir énuméré les éléments précieux fournis par Kant à la philosophie, reprend la justification entière de la métaphysique contre son scepticisme partiel. Tout cela nous a paru satisfaisant de fond et de forme, et bien digne de l'attention et de la reconnaissance des philosophes chrétiens. Nous avons cherché vainement un sujet de reproche, et ce n'est pas notre faute si nous n'avons que des éloges pour cet excellent livre, dont les dernières phrases révéleront pleinement l'esprit : « Issue de Dieu, notre raison ne peut avoir d'autre destination que de le penser; par conséquent, la métaphysique est légitime et l'esprit humain n'a pas le droit d'y renoncer; faits pour l'infini, créés par conséquent pour connaître et aimer Dieu, nous devons le chercher dans les lois de la nature, qui sont la manifestation de sa sagesse et de sa puissance; le chercher dans les lois de notre pensée, qui est l'image même de sa raison; le chercher enfin, par la foi religieuse, qui seule peut donner aux aspirations de notre âme une satisfaction complète, et qui est, en même temps, une condition de progrès pour la métaphysique, car elle inspire aux philosophes une insatiable ardeur pour

les problèmes de l'infini, et les préserve des égarements dont les plus grands génies, laissés à leurs propres forces, n'ont jamais été exempts. »

— Un directeur de collége de l'Italie méridionale, M. R. Bobba, a préparé, durant les courts loisirs de la vie universitaire, et publié dans sa ville, à Lecce, une histoire de la philosophie depuis Thalès jusqu'à nos jours, au seul point de vue du problème théologique. Il y a des époques et des écoles où c'est un autre problème, par exemple le problème cosmologique, ou le problème logique, qui domine la spéculation philosophique tout entière; mais la question de Dieu a une connexion si nécessaire avec les autres, qu'il s'en faut peu que l'histoire de cette question ne se confonde avec celle de la philosophie entière. C'est donc une œuvre bien vaste que M. Bobba a osé entreprendre, avec les ressources évidemment très-bornées d'une ville de province; et toutefois nous ne connaissons guère de livre analogue qui porte plus clairement le témoignage d'un travail de première main sur toutes les sources importantes. Sur les philosophes de la renaissance, par exemple, pythagoriciens, mystiques, peripatéticiens, que nos manuels français expédient avec des phrases et des indications qui traînent dans tous les dictionnaires, M. Bobba présente des extraits consciencieux et vraiment neufs.

Les deux premiers volumes, qui malheureusement ne nous sont pas parvenus, traitaient de l'étude de Dieu (l'auteur dit *théosophie*) dans l'antiquité et au moyen âge. Le troisième renferme la fin de la renaissance, la période moderne de Galilée à Leibniz, et de Leibniz à Kant. M. Bobba met en relief le rôle prépondérant de l'Italie jusqu'à Galilée, auquel il attribue très-justement l'honneur du renouvellement scientifique. Bacon représente pour lui l'empirisme, qui aboutit à l'athéisme de Hobbes; Descartes, le psychologisme, qui aboutit au panthéisne de Spinoza. Leibniz rétablit la méthode compréhensive, à laquelle se rattachent les Italiens Vico, Genovesi, Gerdil; mais son *harmonie préétablie* n'échappe point au fatalisme. De là une nouvelle période qui débute par le criticisme. — Les systèmes contemporains remplissent le dernier volume, dont l'Allemagne prend la plus grande partie. L'éclectisme français et écossais obtient une cinquantaine de pages, et tout finit par un très-long et très-intéressant chapitre sur les systèmes italiens de théosophie depuis Miceli jusqu'à M. Mamiani. On y trouvera des indications et des textes précieux sur des philosophes dont la France se voit obligée de s'inquiéter, mais qui nous sont encore fort mal connus. Aussi recommandons-nous volontiers cette source nouvelle d'information. Du reste le talent d'exposition de M. Bobba n'est pas moins estimable que sa méthode de recherche; et sa critique, bien qu'un peu systématique (il se place au

point de vue de l'ontologisme le plus modéré), ne nuit ni à son impartialité d'historien, ni à l'intérêt de curiosité et d'instruction qui anime son travail.

— Nous venons de nommer Miceli, qui serait à peu près inconnu en France sans quelques travaux de M. Beaussire. Mais l'homme qui a le plus fait pour la gloire du philosophe de Palerme, c'est M. V. di Giovanni, dont le nom a paru plus d'une fois dans le *Polybiblion*. Quelque soit le prix des diverses œuvres religieuses, littéraires, historiques, philosophiques de ce prêtre distingué, nous doutons qu'il ait rien fait de mieux que cette modeste mais très-savante et très-judicieuse *Histoire de la philosophie en Sicile*. Sujet un peu singulier, au premier abord, et qu'on pourrait croire ingrat, mais qui, en réalité, a le mérite d'offrir, dans un cadre bien déterminé, une vue complète de tous les développements de la pensée philosophique, depuis les cosmologies antiques (Empédocle) jusqu'aux systèmes contemporains, presque tous fort bien représentés en Sicile.

Sur l'antiquité, sur la scolastique arabe et latine, M. di Giovanni n'apporte pas de découvertes, mais il est admirablement au courant et il expose avec une compétence parfaite. Il pousse même la conscience jusqu'à dépouiller de son mieux les péripatéticiens latins des derniers siècles, qui n'ont probablement guère ses sympathies. Mais c'est dans l'exposition des systèmes modernes que brillent surtout la pénétration de son esprit et la sûreté de ses informations. Le cartésianisme domine longtemps en Sicile, et il a pour premier patron Borelli, que M. Bouillier (*Hist. de la phil. cartés.*, troisième édition, t. II, p. 522) fait naître à Naples, à la suite de presque tous les biographes, mais qui était de Messine. Sur lui, sur Fardella, sur le poëte Campailla, dont M. Bouillier cite des vers sans prononcer son nom qu'il a ignoré (*op. cit.*, p. 584), on trouvera des renseignements très-neufs et très-curieux dans le livre de M. di Giovanni. C'est encore là qu'il faut chercher la doctrine si étrange de ce Miceli qu'on peut nommer un Spinoza catholique et qui a eu en Sicile une innombrable postérité intellectuelle. Rien de plus attachant que les travaux qui mirent en correspondance avec M. Cousin de respectables ecclésiastiques siciliens : M. Mancino, le P. Romano, jésuite, le P. d'Acquisto, franciscain, mort archevêque de Palerme. Ces derniers étaient ontologistes ; l'ontologisme domine encore en Sicile. M. di Giovanni lui-même appartient à cette école ; mais il est impossible de porter plus d'impartialité et de bienveillance qu'il ne le fait dans l'exposition des systèmes les plus opposés au sien, de celui du P. Ventura, par exemple.

Une grande partie du second volume est occupée par des pièces diverses, des fragments inédits de plusieurs miceliens, une bibliographie philosophique sicilienne et d'autres contributions plus ou moins

importantes à l'histoire de la philosophie. On y remarquera particulièrement un travail intitulé *Dom Deschamps et Miceli*, parallèle historique entre le philosophe palermitain dont je parlais tout à l'heure et ce moine français dont M. Beaussire a révélé la philosophie athée, comme un antécédent français de la doctrine hégélienne. M. di Giovanni réclame pour son compatriote le privilége de la sincérité et d'une orthodoxie personnelle incontestable ; mais il faut convenir que les systèmes avaient quelque parenté. Notre savant critique a conjecturé aussi que le panthéisme de l'*Esquisse d'une philosophie* dérivait de Miceli, et que Lamennais en aurait reçu le germe de quelque micelien de Rome. On aurait tort d'écarter *a priori* cette conjecture assez vraisemblable. M. di Giovanni pourrait pousser ses recherches plus loin. Il a dû remarquer que, parmi les propositions ontologistes improuvées par l'Inquisition romaine, en septembre 1861, il y en a deux, la sixième et la septième, qui ont bien l'air micelien. Or, elles ont été prises, croyons-nous, dans des cahiers théologiques autographiés à Vals en 1837, et qui ont eu, pendant plusieurs années, une action dont la trace peut se constater encore çà et là. Mais il est bien probable que ces idées n'étaient pas d'origine purement française ; peut-être faut-il remonter pour s'en rendre compte à l'influence que M. di Giovanni soupçonne et qui pourrait sans doute se déterminer avec plus de précision. Est-il bon de laisser à la postérité le soin de résoudre des problèmes littéraires dont les données seront de plus en plus obscures ?

— Nous ne faisons qu'annoncer le premier volume de l'*Histoire de la philosophie moderne dans ses rapports avec le développement des sciences de la nature*, chef-d'œuvre, hélas ! inachevé sur quelques points, de ce génie enlevé dès son aurore, Fernand Papillon. On sait avec quelle puissance cet étonnant jeune homme s'était élevé des bas-fonds du positivisme à la conception la plus spiritualiste de la nature. Certes, il avait encore du chemin à faire pour arriver à la vérité complète, mais la sincérité de son âme et la force de son talent recommandent à l'attention des esprits sérieux ses moindres ébauches. Nous espérons que la publication du second volume de l'ouvrage nous permettra bientôt de faire connaître à nos lecteurs l'ensemble des vues de Papillon sur le progrès de la science depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours.

LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

Œuvres pastorales de Mgr Darboy, *comprenant ses mandements et ses allocutions depuis son élévation au siége de Nancy jusqu'à sa mort.* Paris, Adrien le Clere, 1876, 2 vol. in-8 de XVI-495 et 421 p., avec une photographie de Mgr Darboy. — Prix : 12 fr.

Le jour où Mgr Darboy tomba sous les balles de l'insurrection pari-

sienne, l'Église et la France durent également prendre le deuil : car la première perdait par ce crime l'un de ses plus éminents évêques, et la seconde se voyait privée d'une de ses gloires littéraires les plus pures. De cette foule d'écrivains, dont les noms sont consignés dans le dictionnaire des contemporains illustres, il en est bien peu que n'attende point l'oubli. Mgr Darboy sera du nombre des privilégiés dont le nom restera dans nos annales littéraires, et dont la postérité voudra relire les œuvres. C'est que Mgr Darboy possède à un degré éminent ces qualités de penseur et d'écrivain qui constituent la gloire des plus illustres représentants de notre littérature classique. Son style est sobre, ferme, précis, absolument dépourvu de cette enflure et de cette emphase que des esprits, illustres du reste, ont eu le tort de vouloir acclimater dans notre pays. Sa caractéristique est la force ; mais il a ses jours d'émotion touchante, et les lecteurs de ses œuvres, toujours convaincus par cette dialectique vigoureuse, ne laisseront pas que de sentir quelquefois des larmes leur monter dans les yeux. Dans les œuvres de Mgr Darboy, l'exposition des dogmes de la religion catholique tient une place assez restreinte : il a cru sans d ute que rester à ce sujet dans les traditions de nos grands sermonnaires français, ce serait parler à notre génération une langue désapprise. Aussi se plaît-il davantage dans l'exposition de certaines questions morales auxquelles il sait toujours donner une conclusion chrétienne. Le *devoir*, le *travail*, la *souffrance* sont tour à tour le sujet de ses instructions pastorales, et les notions philosophiques, clairement exposées et logiquement déduites, s'illuminent des clartés chrétiennes au milieu desquelles l'éminent prélat sait toujours les faire resplendir. Les œuvres de Mgr Darboy possèdent une incontestable actualité ; elles constituent une apologie victorieuse des doctrines que la sophistique matérialiste attaque avec un acharnement redoublé. Puissent-elles raffermir les âmes chrétiennes dans leur attachement à cette religion divine à laquelle, — Mgr Darboy nous l'a montré, — les plus grands esprits donnent spontanément le témoignage de leur intelligence, et les grands cœurs le témoignage de leur sang.

E. P.

SCIENCES ET ARTS

Les Ancêtres d'Adam, *Histoire de l'homme fossile*, par Victor Meunier. Paris, J. Rothschild, 1875, gr. in-18 de xviii-284 p., cartonnage anglais. — Prix : 3 fr. 50.

M. Victor Meunier travaille, depuis longtemps, à vulgariser ce qu'il appelle *la Science*, dans la foule très-peu méditative et très-peu savante

dont les journaux révolutionnaires sont l'aliment intellectuel. Il a sur les sciences naturelles, toutes les connaissances dont il a besoin pour atteindre son but, d'une manière brillante et lucrative. La fréquence de ses colères anti-cléricales, sa foi exaltée au *Progrès* nécessaire par *la Science* et la *République*, lui ont procuré un succès constant parmi les héritiers fanatiques des girondins et des jacobins. Ce qu'il publie trouve des lecteurs nombreux, disposés à le croire sans examen.

Le titre du livre qu'il vient de publier : *Les Ancêtres d'Adam*, indique assez clairement ce qu'il attaque, à propos de l'*homme fossile* et de son histoire conjecturale.

Dans *l'avant-propos*, il dénonce à ses lecteurs un grand scandale : Une partie des ouvrages (très-nombreux et très-peu lus) de M. Boucher de Perthes a été vendue par enchère, et « la plupart ont été vendus au PILON ! » Or, un des ouvrages de M. Boucher de Perthes « appartient à l'histoire de la Science et à celle de la France. Il porte ce titre célèbre : *Antiquités celtiques et antédiluviennes*... De sa publication date la paléontologie humaine. Cent mille ans de notre histoire y sont remontés par un descendant des croisés... Les découvertes innombrables au moyen desquelles se reconstitue, depuis une vingtaine d'années, l'histoire des ancêtres d'Adam, ont été en très-grande partie suscitées par lui. Les trois volumes des *Antiquités celtiques et antédiluviennes* sont, pour l'anthropologie ce que le *Messager céleste*, les *Dialogues* et l'*Essayeur* de Galilée ont été pour l'astronomie, dont ils ont fondé l'indépendance et la liberté... Le coup porté à l'anthropologie biblique par le savant français rappelle le coup porté à l'astronomie sacrée par le savant italien (p. VII, VIII, IX.)... Eh bien, c'est contre un des auteurs de cette nouvelle genèse et de cet évangile nouveau qu'est accompli l'acte violent qu'on vient de signaler, et dont s'étonnera quiconque a le respect de la pensée et le culte des morts. Un temps a été où, sur une terre glorieuse, la seule immortalité ambitionnée et comprise fut celle de l'homme qui se survit dans ses œuvres et dans la mémoire du genre humain. C'est de cette immortalité qu'on prive M. Boucher de Perthes, autant qu'il est au pouvoir de personne de le faire (p. XI, XII.)... » Mais « les livres de cet illustre savant sont aujourd'hui dans une foule de bibliothèques publiques ou privées, où le *pilon* ne saurait les atteindre... Son esprit est en tous ceux qui, comme anthropologistes, antiquaires ou géologues, édifient de concert la belle science dont il a posé les fondements. Enfin,... la quintessence de son œuvre principale est renfermée dans le livre que voici... La suppression des *Antiquités celtiques et antédiluviennes* ajoute une valeur de circonstance au peu de valeur intrinsèque que notre travail pouvait avoir (p. XII). »

Voilà M. Boucher de Perthes bien vengé ! Son immortalité *dans la*

mémoire du genre humain est assurée désormais; et le petit volume de M. V. Meunier est, en même temps, recommandé d'une façon qui n'est pas malhabile!... M. V. Meunier connaît la rhétorique qui plaît à ses lecteurs.

Mais a-t-il lu complétement les *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, dont il promet de donner *la quintessence?* J'en doute un peu. Du moins il a transformé *la quintessence* de cet ouvrage, en y infusant un *esprit* nouveau qui n'est plus l'esprit de M. Boucher de Perthes.

L'archéologue picard croyait avoir découvert les instruments et même quelques ossements d'une espèce humaine anéantie par un grand déluge, bien antérieur au déluge de Noé, et même à la création d'Adam. M. de Quatrefages a signalé, dans le *Journal des savants*, un passage dont M. Meunier ne tient pas compte, et dans lequel M. Boucher de Perthes disait expressément : « Ces hommes n'ont plus leurs héritiers sur la terre; nous n'en sommes point les fils... Ils ont appartenu à des temps en-dehors de toutes les traditions et de tous les souvenirs. Le chaos, puis le néant, les séparent de la création actuelle. »

S'ils avaient été anéantis avant la création actuelle, ils n'ont pas été *les ancêtres d'Adam*. La Bible n'a pas eu à nous renseigner sur leur histoire; elle n'est pas plus un manuel de paléontologie qu'un manuel d'astronomie. Si des interprètes mal avisés ont prétendu lui faire trancher des problèmes obscurs, qu'elle ne tranche pas, elle n'est pas responsable de ces imprudences.

Je n'adopte nullement l'hypothèse de M. Boucher de Perthes, qui ne paraît ni démontrée, ni démontrable; mais je la crois inoffensive. Pour la mettre à l'abri des objections qu'on peut diriger contre elle, il suffit, je pense, de la modifier légèrement, ou de la mieux expliquer.

A cette hypothèse inoffensive, M. Meunier substitue des assertions conjecturales, hétérodoxes et agressives, qu'il attribue faussement à M. Boucher de Perthes et à la science.

Quoi qu'il en dise, ni M. Boucher de Perthes, ni les continuateurs de ses recherches, n'ont *remonté cent mille ans de notre histoire*. On a découvert, depuis vingt ans, dans les terrains meubles qu'on appelle *diluviens, quaternaires, tertiaires supérieurs (pliocènes)*, ou même *tertiaires moyens (miocènes)* un grand nombre d'objets fossiles qu'on rapporte vaguement à l'homme pour des motifs plus ou moins vraisemblables. Mais cela ne suffit pas pour *reconstituer l'histoire des* prétendus *ancêtres d'Adam*.

Toutes les reliques de *l'homme fossile* sont d'époques inconnues; les dates qu'on leur assigne sont arbitraires; on peut dire seulement que ces reliques ambiguës sont antérieures ou postérieures à d'autres

fossiles trouvés soit au-dessus, soit au-dessous d'elles, et qu'elles sont contemporaines des fossiles ensevelis avec elles dans une même couche. Est-ce là une chronologie scientifiquement prouvée? Et qu'est-ce qu'une histoire de cent mille ans, où l'on ne trouve pas même les premiers éléments d'une chronologie?

H. DE VALROGER,
de l'Oratoire.

Le Cerveau et ses fonctions, par J. LUYS, médecin de l'Hospice de la Salpêtrière; avec fig. dans le texte. Paris, G. Baillière, 1876, in-8, XI-258 p. — Prix: 6 fr. (*Bibliothèque scientifique internationale.*)

Quoique le cerveau ait été étudié par un grand nombre d'anatomistes illustres, c'est encore, à l'heure actuelle, la partie du corps humain la moins connue, dans sa structure. En employant des procédés nouveaux d'étude, M. Luys s'est efforcé de faire progresser la science de ce côté. — Il a imaginé de conserver, au moyen dela photographie, la reproduction fidèle des coupes variées et très-minces qu'il faisait à travers la substance cérébrale, afin de les étudier à loisir, d'une façon plus approfondie. — Il admet que, des cellules grises corticales, partent à la fois des fibres commissurales, qui unissent les deux hémisphères cérébraux, et des fibres qui convergent vers les couches optiques du même côté. Là se trouvent, sur une ligne antéro-postérieure, quatre noyaux de substance grise; à chacun de ces noyaux aboutissent les fibres émanées d'une région déterminée de la substance grise corticale. A ces noyaux aboutissent également des fibres grises ascendantes, prolongement des faisceaux postérieurs de l'axe spinal. Les corps striés jouent le même rôle par rapport aux faisceaux antéro-latéraux de la moelle.

Pour beaucoup d'anatomistes, cette structure si simple n'est pas suffisamment démontrée. Mais il est inutile d'insister. M. Luys ne consacre à cet exposé anatomique que le quart de son livre (62 p.) Il a des visées plus hautes, et, en effet, à quoi sert le fait, si on ne se hâte de l'interpréter? Tout le reste du volume est donc consacré à l'interprétation de cette première partie. — M. Luys nous montre, sans la moindre hésitation, comment il suffit de ces cellules, de ces fibres, de ces noyaux, étroitement unis, pour expliquer l'homme tout entier, si seulement on les suppose douées de leurs propriétés vitales. Je ne sais si M. Luys a assisté à toutes les transformations qu'il expose et s'il a pris, pour ainsi dire, la vie sur le fait. Mais il parle avec tant d'assurance qu'on serait presque tenté de le croire.

On conçoit que nous ne puissions donner une idée complète de ce livre; nous voulons seulement le faire connaître d'une manière suffisante.

Comme il est naturel, M. Luys ne se préoccupe pas des opinions qui

ont pu être émises avant lui. Quand la science parle, tout doit faire silence ! M. Cruveilhier, une des gloires de la faculté de médecine de Paris, reconnaissait que, à côté du moteur physiologique, il fallait admettre un moteur psychologique, et il disait, en modifiant la définition de M. de Bonald : « L'homme est une intelligence unie à des organes destinés à la servir. » M. Luys n'a pas besoin de cette « hypothèse. » — L'homme est matière, et s'il y a en lui quelque chose que l'on désigne habituellement par les mots d'intelligence, de volonté, il déclare tranquillement que ces phénomènes ne sont que des transformations de la sensibilité.

Nous citerons seulement le résumé des longues explications où se complaît l'auteur. Nous en extrairons le suc, pour ainsi dire.

« La notion de notre personnalité intime est le résultat d'une série d'opérations organiques qui se combinent et se prêtent un mutuel appui. Soumise aux oscillations du substratum, qui la supporte, elle est. susceptible de s'allanguir, de s'exalter et de tomber avec lui (p. 192) »

« L'idée est un souvenir de l'objet absent... Les idées mères que nous portons en nous-mêmes ne sont que les irradiations du monde extérieur primitivement imprégnées en nous (p. 198-99). »

« Les idées nous dominent fatalement, et nous n'avons aucune autorité sur leur évocation et leur direction (p. 200). »

« L'opération de juger est un *processus* régulier physiologique, qui se développe suivant des lois fixes, des conditions organiques fatales, et qui, comme les différents phénomènes de l'activité musculaire, exprime la vie en exercice et la puissance nerveuse en période dynamique (p. 228). »

« C'est le monde extérieur, avec toutes ses sollicitations, qui entre en nous par la voie des sens, sous forme d'incitations sensorielles ; et c'est le même monde extérieur qui, modifié, réfracté par son conflit intime avec les tissus vivants qu'il a traversés, sort de l'organisme et se réfléchit au dehors en manifestations variées de motricité volontaire (p. 258). »

Ajoutons que la langue dont se sert M. Luys est tellement étrange que l'esprit accoutumé à des lectures plus saines se trouve entièrement dérouté et a peine à se reconnaître.

L. Lefebvre.

Journal humoristique d'un médecin phthisique. — Pau. — Dax. — Alger. — *Du choix d'une station hibernale*, par le Dr X***. Paris, G. Masson, 1876, in-12 de III-503 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce titre a quelque chose qui étonne ; rien ne semble si peu propre à inspirer des idées humoristiques que cette maladie qui, saisissant l'homme dans la plénitude de son intelligence, l'achemine peu à peu vers ce terme effrayant et inévitable que les plus courageux ont

peine à envisager de sang-froid, la mort. Médecin distingué, et ayant foi dans la médecine et les ressources qu'elle peut offrir (ce qui est plus rare qu'on ne le pense), M. X*** ne s'est point effrayé, en sentant les atteintes de la redoutable maladie, et il s'est mis à lutter résolûment contre elle. Satisfait des heureux résultats qu'il a obtenus, il nous présente, d'une façon « humoristique » et avec beaucoup de verve, le tableau de son existence, de ses luttes, de ses pensées, et de ses émotions même. Rien donc de didactique dans ce volume; mais un véritable journal, où l'auteur a noté à mesure qu'ils se présentaient les détails de sa vie, pendant un séjour de trois mois à Alger (19 janvier-21 avril 1875). Nous signalerons le soin que prend l'auteur d'insister sur l'hygiène, sur le régime, sur l'arrangement de la vie, si l'on peut parler ainsi, nécessaires au malade qui peut tirer profit de son séjour en Algérie. L'auteur revient souvent à cette question capitale et trop négligée par les malades, qui semblent croire que le seul séjour, dans un pays chaud, suffit pour amener la guérison. Nous signalerons surtout des pages que nous n'avons pas coutume de trouver dans les livres écrits par des médecins. L'auteur, mis en présence de la pensée pour ainsi dire journalière de la mort, et porté, par suite, à une continuelle « désespérance, » s'est roidi contre cette perplexité qui abat le corps en même temps qu'elle tourmente l'esprit; il s'est tourné vers Dieu, il a appris à prier et à espérer. « Le poitrinaire a besoin de prière, dit-il, non pas seulement au point de vue religieux, mais au point de vue médical... Le calme de l'esprit est le premier des médicaments; car, à la vue de la mort, il y a pour celui que ne soutiennent pas depuis longtemps une foi vive et la pratique assidue de ses devoirs, un moment d'angoisse épouvantable. Alors, que la prière soit notre ressource. La matière se ressent du bonheur de l'âme... Deux livres ne doivent pas nous quitter : l'Imitation de Jésus-Christ et l'Évangile... Avec la prière, la mort n'a que des charmes (p. 290). »

Mais le docteur X***, en publiant « son observation, » comme l'on dit en médecine, a voulu faire de sa maladie un enseignement. La phthisie a été regardée comme incurable, parce qu'elle n'a pas été combattue comme il convenait. Rien n'est meilleur que de mettre le malade dans de bonnes conditions climatériques, en rapport avec la forme de maladie dont il est atteint. Le choix d'une station hibernale est donc très-important. Mais la science de l'hibernation est encore peu avancée, et le docteur X*** s'efforce de combler cette lacune, pour sa part, en publiant les remarques qu'il a faites sur les stations de Pau, Dax et Alger, où il a résidé. L'esprit médical de l'auteur se reconnaît dans ces pages, et elles seront lues avec grand profit.

L'auteur nous avertit, en terminant, qu'il a passé l'hiver dernier,

en France, dans une ville de l'Ouest, sans inconvénient pour sa santé. Que ce dernier détail, s'ajoutant à tout ce qui est renfermé dans cet intéressant volume, fasse bien voir au médecin et au malade que la phthisie peut être vaincue! L. LEFEBVRE.

Der Goetze der Humanitæt oder das positive der Freimaurerei (*La déification de l'humanité ou le côté positif de la franc-maçonnerie*, par G. M. PACHTLER, S. J. Fribourg en-Brisgau, Herder, 1875, gr. in-8 de XIII-754 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le père Pachtler, savant jésuite allemand, dans un volume paru il y a deux ans, sous ce titre : *Der stille Krieg der Freimaurerei gegen Thron und Altar* (*La Guerre sourde de la franc-maçonnerie contre le trône et l'autel*), avait montré quel était l'agent de cette guerre universelle contre l'Église et les institutions sociales auxquelles nous assistons. Cette œuvre de destruction, c'est le côté *négatif* de la révolution ou de la maçonnerie; il s'agit maintenant de voir ce qu'elle veut mettre à la place de l'édifice social né du christianisme, c'est-à-dire d'étudier son *côté positif*; tel est l'objet du nouveau volume publié aujourd'hui.

Mettre l'humanité à la place de Dieu, voilà, en deux mots, le but final de la maçonnerie. « Cette expression d'*humanité*, avec le sens équivoque qui lui a été donné depuis un siècle et demi, est employée, dit le père Pachtler, par des milliers d'hommes, dans un sens confus, sans doute, mais toujours, cependant, comme le mot de guerre d'un certain parti pour un certain but, qui est l'opposition au christianisme positif. C'est cette notion qui pose en thèse l'indépendance absolue de l'homme naturel dans le domaine intellectuel, religieux et politique, et qui nie, pour lui, toute fin surnaturelle. »

La marche successive de cette erreur se résume dans ces trois formules : *l'humanité sans Dieu, l'humanité se faisant Dieu, l'humanité contre Dieu.*

Le père Pachtler en cherche d'abord le germe dans la philosophie moderne. « Bacon et Descartes, dit-il, ont rompu les liens de subordination qui existent entre la science et la révélation. » Puis il montre comment, dès 1717, les loges maçonniques anglaises l'ont proclamé dans des *constitutions* qui ont servi de règle à tout le mouvement de propagande accompli sous leur direction. C'est l'objet d'un chapitre très-important intitulé : *Organisation de l'humanité dans les loges.*

Naturellement cet ouvrage est surtout précieux par les renseignements qu'il contient sur l'œuvre de la franc-maçonnerie en Allemagne. On y voit comment Goethe, Schiller, Kant, Herder, Fichte, qui étaient tous francs-maçons, ont popularisé les idées qui faisaient le fond de la doctrine des loges. La maçonnerie est devenue, en Alle-

magne, une institution prussienne. Depuis l'époque de la Sainte-Alliance, elle a préparé le mouvement qui a abouti, en passant par la guerre de 1866 et par celle de 1870, au combat furieux livré par M. de Bismarck à l'Église catholique. Le consciencieux auteur cite, à l'appui de ses révélations, de nombreux articles de journaux maçonniques et des discours tenus dans les loges, qui montrent que la révolution accomplie par l'empereur Guillaume est ouvertement célébrée comme un triomphe de la maçonnerie.

Les limites de cet article ne nous permettent pas d'analyser plus en détail cet important ouvrage. Il est plein de faits et de documents écrits avec beaucoup de clarté et une grande hauteur de vues. Dans un avertissement placé en tête du volume, l'éditeur permet les traductions françaises et italiennes. Ce serait avec une grande satisfaction que nous le verrions traduit en notre langue. C. J.

Essai sur l'iconographie de la Compagnie de Jésus, par le R. P. Alfred Hamy, de la même compagnie. Paris, Rapilly, 1875, in-8 de 207 p. — Prix : 6 fr.

Le but de l'auteur de ce volume est de faire connaître tous les documents relatifs à la Compagnie de Jésus qui existent. Non-seulement les monuments gravés, lithographiés ou photographiés venus à la connaissance du R. P. A. Hamy sont indiqués, mais les statues, les peintures ou les dessins ont également trouvé leur place dans cet inventaire, qui ne comprend pas moins de trois mille cent cinquante-cinq mentions. Un grand nombre des pièces signalées dans l'ouvrage se trouvent, dès à présent, réunies dans la bibliothèque du collége Notre-Dame, à Boulogne-sur-Mer; un nombre à peu près égal manque à la collection qui s'augmente tous les jours. On comprendra aisément que, dans un livre de cette nature, les images de sainteté tiennent une plus grande place que les œuvres d'art proprement dites. Si le R. P. Hamy avait exclu tout ce qui n'offre pas un caractère d'authenticité parfaitement établi, il eût été amené à réduire singulièrement les proportions de son livre; aussi a-t-il préféré laisser à chacun le soin de faire un choix dans cette collection énorme, et s'est-il attaché à cataloguer tout ce qu'il connaissait, sans se préoccuper de séparer le bon du mauvais, le faux du vrai. Quelques indications sur le degré d'estime qu'il faut accorder à certaines planches auraient ajouté certainement à l'intérêt du volume. G. D.

Iconographie molièresque, par Paul Lacroix (bibliophile Jacob), conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Seconde édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. Paris, Auguste Fontaine, 1876, gr. in-8 de xliii-392 p. — Prix : 25 fr.

M. Paul Lacroix a autant amélioré la seconde édition de l'*Iconogra-*

phie molièresque, qu'il avait amélioré la seconde édition de la *Bibliographie molièresque*, et tous ceux qui connaissent l'abondance et l'exactitude des renseignements réunis dans ce dernier ouvrage (1875) comprendront tout ce que contient d'éloges cette simple assertion. L'*Iconographie molièresque* de 1872 (tirée à cent exemplaires bien vite épuisés) n'était qu'une esquisse. Maintenant le cadre est parfaitement rempli, et si l'on avait à se plaindre de quelque chose, ce serait plutôt de l'exubérance que de l'insuffisance des détails recueillis par un des plus zélés et des plus habiles chercheurs qu'il y ait au monde. Fidèle à son premier plan, qui était excellent, M. P. Lacroix a successivement décrit tous les portraits de Molière (tableaux, dessins, miniatures, gravures, lithographies, bustes, statues et médailles); les diverses maisons qu'il habita, soit à Paris, soit à Auteuil, ainsi que les meubles qui lui ont appartenu (fauteuils, tapisseries, tableaux); les salles de spectacle où il joua et fit jouer ses pièces; les costumes qu'il porta dans chacun de ses rôles; les portraits de sa femme (Armande Béjart); les portraits de ses maîtres, de ses condisciples, de ses amis, de ses collaborateurs, de ses libraires, de ses protecteurs; les portraits de ses ennemis; ceux des comédiens et des comédiennes de sa troupe; les estampes relatives à ses ouvrages et à sa vie; les vues et plans des villes, des monuments, des habitations et des localités, auxquels se rattache quelque épisode de sa vie; sa sépulture et son tombeau; les séries de figures pour ses œuvres; les estampes, peintures, dessins, tapisseries, sculptures qui représentent des scènes ou des personnages de ses comédies, etc. Ce n'est pas encore assez. A l'appendice, on trouvera la liste des portraits des auteurs anciens et modernes dont Molière a traduit ou imité les ouvrages; des portraits de ses biographes et de ses panégyristes; des portraits des auteurs dramatiques qui ont composé des pièces de théâtre sur sa vie ou en son honneur; des portraits des traducteurs ou imitateurs de ses pièces; des portraits des poëtes qui ont composé des vers sur lui; des portraits des éditeurs, commentateurs et critiques de ses œuvres; des portraits des artistes (peintres, sculpteurs, graveurs, lithographes) qui ont peint, ou dessiné, ou gravé le portrait de Molière, ou qui ont fait des tableaux, des dessins ou des estampes sur ses comédies. Le livre, du reste, n'est pas entièrement consacré à l'art, et le savant auteur a eu raison de dire (*Préface*, p. XII) que son recueil ne sera pas inutile aux bibliophiles et aux amis de la littérature dramatique, car, à leur intention, il a jeté ça et là, dans son travail iconographique, une foule de notes et de commentaires historiques qui concernent Molière, sa vie et ses œuvres. M. P. Lacroix me reprocherait de ne pas ajouter qu'il a eu un bien actif et bien précieux collaborateur en M. Mahérault, dont il dit avec la plus aimable modestie (p. II) : « Nous avons

à cœur de lui attribuer tout ce qu'il y a de bon dans notre ouvrage, en gardant pour nous seul la responsabilité des imperfections et des erreurs qui peuvent s'y trouver. » — J'oubliais de signaler une petite méprise de M. Paul Lacroix : il reproduit (p. 332-334) de curieux vers latins inédits, adressés à Molière par un certain Jean Maury, et il fait de ce Jean Maury (p. 329) un *jésuite*. Je ne crois pas que Maury ait jamais été jésuite, et j'en appelle à l'excellent collaborateur des PP. de Backer, le P. Ch. Sommervogel.

T. DE L.

Les Artistes français à l'étranger, par L. DUSSIEUX. Troisième édition. Paris et Lyon, Lecoffre, 1876, in-8 de 643 p. (Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1859.) — Prix : 12 fr.

N'y a-t-il pas quelque chose de surprenant à voir un livre d'art atteindre, en France, une troisième édition? Lorsque l'on sait les difficultés qu'éprouvent d'ordinaire les éditeurs, à épuiser cinq cents exemplaires d'un livre qui traite de l'histoire de la peinture, de la sculpture, de l'architecture ou de la gravure, on se demande comment un ouvrage, uniquement consacré à faire connaître l'influence que l'école française a exercée de tout temps sur l'art étranger, a pu à ce point captiver l'attention qu'une troisième édition soit devenue nécessaire. En consultant le livre de M. Dussieux, on se rendra compte des causes de ce succès fort mérité. Il a été écrit avec passion par son auteur qui a pour son pays un amour sans bornes, qui n'a négligé aucune source d'informations et qui n'a reculé devant aucune fatigue pour arriver à son but. Dans une introduction substantielle, M. Dussieux fait connaître la direction qu'a toujours suivie l'art français, la doctrine qui a toujours été en honneur parmi nous, l'homogénéité de notre art national. Après cette introduction, qui fournit un résumé clair et précis de l'histoire de l'art français, l'auteur énumère tous les travaux que les peintres, les sculpteurs, les architectes et les graveurs français ont exécutés hors de leur patrie. Il a extrait, des catalogues des collections publiques ou privées de tous les pays, la mention des tableaux exposés aux regards des visiteurs; et il a indiqué aussi la part très-grande que l'on accorde dans les galeries de l'Europe aux œuvres de nos nationaux. On ne pouvait mieux plaider une cause que l'on avait à cœur de faire triompher, et, après l'exposé des faits qui parlent plus éloquemment que les dissertations les plus étendues, la conclusion apparaît clairement à tous, et n'a nul besoin d'être indiquée.

G. D.

BELLES-LETTRES

An elementary Grammar; with full Syllabary and progressive reading book, of the assyrian Language, *in the cuneiform type.* By the Rev. A. H. Sayce, M. A. Fellow and Tutor of Queen's College, Oxford. Londres, Sam. Bagster, 1875, in-4 de vi-129 p. — Prix : 15 fr. (*Archaic Classics.*)

Il s'est formé en 1872, en Angleterre, une *Société d'archéologie biblique* qui a déjà rendu de grands services aux études scripturaires. Ce n'est pas un des moindres que d'avoir ouvert, comme elle l'a fait à Londres, au commencement de 1875, deux cours destinés à répandre la connaissance des langues qui, en-dehors de l'hébreu, sont les plus propres à faire progresser l'archéologie biblique, c'est-à-dire l'assyrien et l'égyptien. Les publications de M. George Smith, en particulier sa traduction du récit cunéiforme du déluge, ont rendu, en quelque sorte, l'assyrien et l'écriture cunéiforme populaires en Angleterre. Aussi, quand la Société d'archéologie biblique a fait ouvrir le cours d'assyrien à Londres et l'a confié à un savant éminent, M. Sayce, les élèves n'ont pas manqué. Une cinquantaine d'élèves ont suivi cette année ses leçons et celles de M. Birch, professeur d'égyptien. Peu d'études, il est vrai, ont devant elles un avenir aussi brillant que l'assyrien. Plusieurs milliers de tablettes cunéiformes sont là, enfermées dans le British Museum, contenant les plus précieux secrets pour l'histoire de la religion, de la civilisation, des mœurs, des sciences et des arts, n'attendant que des interprètes. Il y a de quoi tenter l'ambition de tous ceux qui ont l'amour de l'étude, de l'histoire et de la Bible. Seulement, pour pénétrer dans ces études si intéressantes, il faut des guides, il faut au moins une grammaire, en attendant qu'on puisse avoir un dictionnaire. Pour le dictionnaire, on a déjà les parties publiées par M. Norris, que la mort a malheureusement frappé avant qu'il eût pu terminer son œuvre ; on a les dictionnaires des autres langues sémitiques qui prêtent le plus utile concours, on a les nombreuses traductions interlinéaires ou littérales déjà publiées par MM. Oppert, Ménant, Schrader, George Smith, etc. ; mais rien ne peut tenir lieu d'une grammaire. Celle de M. Oppert et celle de M. Ménant (aujourd'hui épuisée) n'ont point de syllabaire ou n'ont qu'un syllabaire insuffisant. Le *Syllabaire assyrien* de M. Ménant est surchargé de détails et les deux gros volumes qu'il comprend sont d'une acquisition difficile. M. Sayce, qui avait déjà publié une *Grammaire assyrienne*, destinée aux philologues et aux savants, a mis véritablement entre les mains de ses élèves le livre qu'il leur fallait, en composant sa *Grammaire élémentaire de la langue assyrienne*, et il a fourni, en même temps, à tous ceux qui voudront s'initier à cette langue importante, le moyen

d'apprendre tout ce qui est nécessaire pour se familiariser avec elle. Sa grammaire est faite sur le modèle des grammaires grecques et hébraïques que l'on met entre les mains des commençants. Elle s'ouvre par le syllabaire, qui est la plus grande difficulté de l'assyrien. M. Sayce a éliminé, avec raison, tous les caractères d'un usage rare, et n'a pas établi toutes les distinctions de formes qui avaient leur place marquée dans le *Syllabaire* savant de M. Ménant, mais qui encombreraient inutilement un ouvrage élémentaire. Son syllabaire n'en compte pas moins cinq cent vingt-deux numéros, sans tenir compte des numéros répétés. Peut-être aurait-il pu être réduit. M. Friedrich Delitzsch, dans ses *Assyrische Lesestücke*, n'en donne pas un aussi grand nombre. Cependant, comme on n'est pas obligé de les apprendre par cœur, l'abondance ici ne saurait nuire. On peut même regretter quelques lacunes, pour les valeurs en particulier, par exemple l'omission de la valeur *lub*, au n° 320. Les caractères sont d'ailleurs disposés avec beaucoup d'intelligence, non pas d'après l'alphabet hébreu, comme dans la *Grammaire* et le *Syllabaire* de M. Ménant, mais dans un ordre logique, d'après le nombre et la forme des clous, comme l'a fait M. de Chossat dans un *Essai d'une classification du syllabaire assyrien*, comme le fait M. Friedrich Delitzsch dans ses *Assyrische Lesestücke*. Ce dernier a mis, toutefois, à part, et non sans raison, les valeurs idéographiques, disposition qui rend les recherches plus courtes et plus faciles.

Le syllabaire, qui comprend les quarante-huit premières pages, est suivi de la grammaire proprement dite, exposée brièvement, mais d'une manière suffisamment complète, avec clarté et simplicité. Sur le verbe, l'école assyriologique anglaise n'est pas d'accord avec l'école française. Elle admet des temps dont M. Oppert nie l'existence, mais nous sommes loin de reprocher à M. Sayce d'avoir admis ce qu'il appelle le temps permansif. La *Grammaire* se termine par une série de leçons graduées et fort bien choisies. Puisse cette excellente grammaire se répandre en France, où nous n'en possédons point d'analogue, comme elle s'est répandue en Angleterre, et contribuer à former parmi nous de nombreux assyriologues. L. G.

Dictionnaire anglais-français et français-anglais, composé sur un nouveau plan, etc., par E.-C. Clifton et Adrien Grimaux. *Anglais-français*. Paris, Garnier frères, 1876, gr. in-8 jésus de xiv-1062 p. à 3 col. — Prix : 10 fr.

M. Clifton est l'auteur d'un petit *Dictionnaire anglais-français et français-anglais* qui a obtenu un grand succès et de travaux fort estimés sur la langue anglaise. Il est mort avant le complet achèvement de l'œuvre que nous annonçons ; mais il a été suppléé par M. A. Gri-

maux, longtemps son collaborateur, qui n'a eu qu'à suivre la voie tracée.

On trouvera, dans ce dictionnaire, non-seulement tous les mots employés par les écrivains classiques des deux pays, mais aussi tous les mots nouveaux admis dans les meilleurs dictionnaires français ou anglais, sans oublier certains mots qui, bien que d'un usage fréquent, ne se trouvent dans aucun dictionnaire ; on y trouvera également les termes spéciaux relatifs aux arts, aux sciences, au commerce et à l'industrie. Tous les mots sont classés alphabétiquement, y compris les noms propres et les noms de lieux, etc. Les mots composés sont groupés à la suite du premier des éléments qui servent à les former. Les abréviations sont placées au commencement de chaque lettre ; les définitions sont données en français, et de nombreux exemples sont fournis. Une introduction est consacrée à l'exposé de principes de la prononciation anglaise ; mais, on aura beau faire, ce n'est pas dans des livres qu'on pourra apprendre à parler l'anglais.

Le compendieux travail que nous avons sous les yeux ne comprend que le *Dictionnaire anglais-français*. Il marque un progrès sérieux sur les autres travaux analogues, et nous ne pouvons que faire des vœux pour qu'il reçoive bientôt son complément. L. C.

L'Assedio di Parma nel 1242-1248, *racconto storico* di Luigi Silva. Parme, 1875, in-8 de 522 p. — Prix : 6 fr.

Le Siége de Parme rappelle ce qui se faisait chez nous il y a une quarantaine d'années, c'est un roman historique offrant une épigraphe à chaque chapitre, comme les romans de Walter Scott ou le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, orné de descriptions et animé de dialogues qui, du reste, ne manquent ni de mouvement, ni de vérité. L'auteur, — ce que ne faisaient pas toujours ceux de nos compatriotes qui s'exerçaient dans ce genre de production, — a, du reste, bien étudié l'époque intéressante qu'il voulait peindre et les personnages qu'il a mis en scène : Enzo, Ezzelino, l'empereur Frédéric II... Nous nous étonnons qu'ayant autant lu l'histoire, M. Silva ait dit que la tyrannie était, au moyen âge, d'autant plus audacieuse que, comme toujours, la religion la favorisait (p. 16). Une telle assertion indique un fâcheux parti pris d'hostilité. Th. P.

Histoire des littératures étrangères, par Alfred Bougeault. Paris, Plon, 1876, 3 vol. in-8 de vii-523 570 et 580 p. — Prix : 24 fr.

Écrire l'histoire de la littérature en Europe à partir de ses origines jusqu'à nos jours, ce serait là, pour l'homme le plus érudit et possédât-t-il les plus vastes connaissances philologiques, une tâche impos-

sible, s'il voulait tout voir de ses yeux et remonter aux œuvres mêmes de tant d'écrivains si différents par les temps, par le génie, par la langue. Une pareille entreprise ne peut être tentée qu'en se servant des travaux d'autres critiques. M. Bougeault a donc fait un travail de seconde main, un travail du reste bien exécuté dans plusieurs de ses parties, écrit élégamment et semé de pensées justes et d'aperçus judicieux. M. Bougeault commence ses longues études par l'Allemagne. Mme de Staël, MM. Eichhof, Marmier, Heinrich, Ph. Chasles, ont dû être là ses principaux guides. Il a su, en moins de quatre cents pages, traiter un immense sujet, le traiter d'une manière assez détaillée, avec assez de citations, pour qu'il demeurât intéressant. Dans une conclusion qui touche à l'histoire et à la politique, l'auteur, après avoir fort impartialement apprécié les qualités du peuple allemand, aborde des considérations d'un ordre élevé, et montre les conséquences du protestantisme et les résultats de la maxime barbare : la force prime le droit. Que M. Bougeault nous permette de relever dans cette conclusion une assertion inexacte : d'après ce qu'il dit (p. 372), on croirait que des dialectes germaniques étaient usités dans toute la contrée récemment perdue par la France. La langue allemande, totalement et de tout temps inconnue à Metz, n'existait, et à l'état de patois, que dans une petite partie de l'ancien département de la Moselle. Signalons encore à l'auteur une petite erreur dans son chapitre sur Gœthe : il y avance (p. 259) que Calderon mit au théâtre l'histoire de Faust; M. Bougeault fait sans doute allusion au *Prodigioso Magico*, mais cette pièce a pour point de départ une tout autre légende.

L'auteur termine son premier volume par l'histoire de la littérature en Danemarck, en Suède, en Finlande et en Hongrie; il passe ensuite à l'histoire de la littérature anglaise, qui occupe la plus grande partie de son second volume. Nous connaissons peu la littérature des Pays-Bas, moins encore celle de la Russie et de la Pologne. De la Bohême, de la Servie, nous n'avons guère lu que quelques chants populaires. Parler des écrivains de ces divers pays, c'est entretenir la plupart des lecteurs de choses nouvelles pour eux; aussi les derniers chapitres de ce tome exciteront-ils particulièrement l'intérêt. Cet intérêt, que cause surtout une curiosité à satisfaire, l'histoire des lettres en Italie devait moins aisément le faire naître. On a déjà tant écrit sur ce fécond pays, les auteurs éminents qu'il a produits ont été tant de fois lus, examinés, discutés, commentés, que, sur plusieurs d'entre eux et des plus grands, il est difficile de recommencer une étude. On ne peut guère que les indiquer dans quelques pages dont le petit nombre fait un singulier contraste avec l'importance de ces hommes illustres. C'est ce qui est arrivé plus d'une fois à M. Bou-

geault, c'est ce qui lui est arrivé pour Dante notamment. La *Divina Commedia*, attentivement considérée, peut cependant donner encore lieu à bien des découvertes. C'est ainsi qu'en l'examinant en théologien, M. l'abbé Daniel (*Essai sur la divine Comédie*. Paris, Berche et Tralin, 1873) a su y répandre des clartés inattendues. C'est ainsi encore que Comparetti a écrit, sur les motifs qui déterminèrent Dante à prendre Virgile pour guide, des pages excellentes. Nous croyons que M. Bougeault n'a peut-être pas assez souvent profité de récents travaux critiques qui eussent pu lui fournir quelques aperçus nouveaux. Il ne nous paraît avoir consulté ni les *Italiani illustri*, ni la *Storia della letteratura* de Cantù, ni le *Machiavel* de Gioda, ni les études si variées publiées dans la *Nuova Antologia*, le *Propugnatore*, la *Rivista Europea*, la *Rivista di filologia romanza* et tant d'autres importants recueils. Si M. Bougeault eût parcouru le livre de L. Corio (*Rivelazioni storiche intorno al Ugo Foscolo*), il est probable qu'il n'eût pas autant respecté le piédestal de l'auteur de *Jacopo Ortis*. Comment M. Bougeault n'a-t-il rien entendu de la discussion sur l'authenticité de la chronique de Dino Compagni? Il eût été bon de dire un mot de cette polémique. En parlant de l'Italie contemporaine, M. Bougeault a quelques oublis à se reprocher : G. Pitrè, Salvatore Salomone Marino, Vigo, Vincenzo di Giovanni, auxquels la Sicile doit tant de reconnaissance; d'Ancona, qui a éclairé tant de points de la littérature italienne au moyen âge ; Domenico Comparetti, qui s'est placé au premier rang des érudits par son magnifique *Virgilio nel medio evo*...

La partie du livre de M. Bougeault relative à l'Espagne peut donner lieu à des observations semblables à celles que nous faisions tout à l'heure. Il est fâcheux que, ne pouvant tout voir par lui-même, M. Bougeault n'ait pas profité des recherches de De los Rios, de Clarus, de Wolf, de Milà y Fontanals. Un bon livre de ce dernier fournit de précieux renseignements sur les chansons de geste, sur les *romances* et aussi sur l'influence de la littérature de la langue d'oil, influence que l'auteur néglige de signaler. M. Bougeault a, selon nous, passé trop rapidement devant les chroniqueurs : enfin il n'a pas été juste à l'égard du *Cancionero de Baena;* nous lui reprocherons de même de s'être montré trop dédaigneux pour Juan de Mena. M. Bougeault nous a donné tant de preuves de son bon goût, que nous sommes tenté de penser qu'il n'a pas examiné le *Labyrinthe* d'assez près, et qu'il a pu ne le voir qu'à travers Sismondi, Viardot et quelques autres critiques d'une médiocre autorité. Nous avons aussi une lacune à signaler. L'auteur ne nous dit rien de la littérature catalane, dont le rôle fut si important et qui, de nos jours, compte encore des écrivains distingués. Si nous descendions à des critiques de détails, nous aurions aussi à relever quelques petites erreurs. La charte d'Aviles

(p. 273) a été reconnue apocryphe (V. *Jahrbuch.*, VII, 290; *Grammaire* de Diez, 1,88); le *Libro de las querellas* ne peut plus être attribué à don Alphonse X, etc.

Wolf, qui aurait pu être utilement consulté pour l'Espagne, eût été aussi un guide sûr dans l'ancienne littérature portugaise. Nous recommandons à M. Bougeault les *Studien zur Geschichte der spanischen und portugiesichen Nationalliteratur.* Nous lui recommandons également les travaux de M. Braga, notamment son *Étude sur Amadis* et ses collections de *romances : Cancioneiro geral portugues* (Porto, 1867, 3 vol.), *Cantos populares do Archipelago açoriano* (Porto, 1869). Ces recueils, qui ont suivi le *Romanceiro* d'Almeida Garrett et les *Wolkslieder und romanzen* de Bellermann, prouvent que les *romances* portugais n'ont pas été aussi négligés que le croit M. Bougeault (p. 451). Un mot au sujet de Macias, que l'auteur a placé parmi les poëtes portugais : Portuna n'était pas le nom du mari jaloux qui tua le troubadour, mais de la ville dont le meurtrier était originaire (p. 452). Disons encore à M. Bougeault qu'il aurait pu lire cinq des poésies de Macias dans le *Cancionero de Baena.* Elles ont passé de là dans bien d'autres *cancioneros* — et non *cancioneri* (p. 452).

La Grèce a aussi sa littérature; elle a eu, au moyen âge, ses poëmes, qu'a étudiés M. Gidel; elle a eu de belles poésies populaires, qui ont été recueillies par MM. Fauriel, de Marcellus, Passow, Legrand; elle a, depuis le dix-huitième siècle, un réveil de littérature classique. M. Bougeault a écrit de bons chapitres sur cette contrée, et c'est par eux que se termine l'ouvrage dont nous aurions voulu parler plus longuement et dont les critiques mêmes que nous nous sommes permises attestent l'importance. Quand on a affaire à un écrivain distingué, on se trouve à l'aise; on n'hésite pas à indiquer les points sur lesquels on est en désaccord avec lui; on se dit que ces observations pourront un jour avoir leur utilité, car on entrevoit la possibilité d'une seconde édition. Nous serions très-heureux, quant à nous, de contribuer, si peu que ce soit, à rendre parfaite une œuvre déjà bonne dans son ensemble, instructive, d'une lecture facile, qui peut être mise entre tontes les mains, et qui, comme livre de *vulgarisation* (grâce pour ce néologisme), doit rendre de grands services.

TH. DE PUYMAIGRE.

Œuvres complètes de J. de La Bruyère. Nouvelle édition, par A. CHASSANG, inspecteur général de l'instruction publique. Paris Garnier frères, 1876, 2 vol. in-8 de LX-485 et 485 p. — Prix : 15 fr.

C'est à M. Servois que revient l'honneur d'avoir, le premier, donné une édition des œuvres de La Bruyère que l'on peut considérer, comme définitive. Après lui sont venus plusieurs autres éditeurs, qui,

profitant de ses découvertes, ont cherché à l'imiter. Jusqu'ici M. Chassang seul l'a égalé, s'il ne l'a pas surpassé. En effet, l'édition qu'il vient de publier chez les frères Garnier se recommande non-seulement par l'exécution matérielle, qui en fait un véritable chef-d'œuvre typographique, mais encore par des qualités plus sérieuses qui lui donnent droit à un accueil favorable de la part des amateurs de bons livres. Elle se compose d'une notice biographique aussi complète que possible, pour laquelle M. Chassang a utilisé les travaux les plus récents faits sur La Bruyère. Sur cette notice, nous ne ferons qu'une simple observation. Pourquoi, au sujet du caractère de La Bruyère, M. Chassang, qui a pubilé une lettre de La Bruyère découverte dernièrement, ne l'a-t-il pas citée à l'appui de l'assertion de Valincour? La notice bibliographique qui suit comprend et l'énumération des éditions des œuvres de La Bruyère et des ouvrages consacrés au grand écrivain. Elle paraît complète.

La meilleure partie du travail de M. Chassang consiste dans le texte et surtout dans les notes. Le texte a été établi d'après les dernières éditions publiées du vivant même de l'auteur; des notes philologiques, biographiques et historiques aussi nombreuses qu'intéressantes prouvent que les soins donnés par M. Chassang à son édition égalent sa haute compétence. « Pour l'orthographe (p. III), l'éditeur a suivi celle qui est généralement adoptée dans les éditions données aujourd'hui des classiques du dix-septième siècle. » Si M. Chassang avait voulu faire une édition seulement à l'usage des lycées et des colléges, il aurait peut-être eu raison d'adopter une pareille méthode. Nous disons « peut-être, » car, maintenant que l'étude d'auteurs français relativement anciens fait partie de l'enseignement, les élèves qui sont en état de les comprendre pourront mieux encore lire dans le texte original un écrivain dont l'orthographe ne diffère pas essentiellement de la nôtre. En effet, ce qu'il y a de plus archaïque dans La Bruyère, ce n'est pas tant l'orthographe que les expressions. Si, au contraire, M. Chassang s'adresse au public familiarisé avec les écrivains du siècle de Louis XIV, ses scrupules sont encore moins justifiés. A notre humble avis, l'orthographe devrait toujours être très-rigoureusement respectée, aussi bien pour les écrivains du dix-septième siècle que pour les plus anciens; car modifier l'orthographe, c'est altérer, au moins en partie, le caractère de la littérature d'une époque.

A la suite des *Caractères* viennent le *Discours sur Théophraste, les Caractères de Théophraste*, le discours de La Bruyère à l'Académie française, les *Dialogues sur le quiétisme*, les lettres de La Bruyère, qui ont été divisées en trois séries : celles qui sont adressées au prince de Condé, les lettres diverses et celles qui sont d'une authenticité douteuse. Ces divers morceaux, il est à peine besoin de le dire, ont

été, aussi bien que les *Caractères*, de la part de M. Chassang, l'objet d'une étude approfondie. Enfin, le lexique et la table des matières, qui terminent l'ouvrage, font de cette édition le travail le plus complet qui ait été donné jusqu'à ce jour. U. R.

HISTOIRE

Nouvelle Géographie universelle; *la terre et les hommes*, par Elisée Reclus. Paris, Hachette, 1876, soixante-trois livraisons gr. in-8, parues, à 50 cent. la livraison.

La soixante-troisième livraison de cet ouvrage (qui doit en avoir cinq cents) termine, avec la page 1012, le premier volume comprenant l'*Europe méridionale ;* les pays rangés sous cette rubrique, par l'auteur, sont : la Grèce, la Turquie, la Roumanie, la Serbie, l'Italie, l'Espagne et le Portugal. Les livraisons du volume suivant doivent être uniquement consacrées à la France ; nous ne doutons pas que la publication ne continue régulièrement, et la maison Hachette a trop habitué ses clients à la perfection typographique des ouvrages sortis de ses presses, pour que nous nous permettions même d'émettre un vœu à cet égard. Mais l'exécution matérielle n'est pas tout ce à quoi les lecteurs ont droit; si la grandeur du plan, l'habileté avec laquelle il est rempli, la précision scientifique, le charme des descriptions, l'éclat des gravures et des cartes (ce premier volume contient soixante-treize gravures et cent soixante-dix-sept cartes, dont quatre en couleur) sont des conditions indispensables, et magnifiquement réalisées ici pour la vulgarisation la plus attrayante de notions précieuses et utiles à tant d'égards, il faut quelque chose de plus encore pour qu'un tel livre ne soit pas seulement l'ornement d'une bibliothèque, mais puisse être mis, sans danger, entre les mains de tous. Or, nous le constatons avec regret, mais c'est pour nous un devoir de conscience, les réserves de nos premiers comptes rendus (*Polybiblion*, t. XIII, p. 504 et t. XIV, p. 421) nous ont paru d'autant plus justifiées que nous avancions davantage dans la lecture de la *Nouvelle Géographie universelle :* c'est surtout dans les chapitres *Italie et Espagne* que le détestable esprit anti-religieux et révolutionnaire de l'auteur s'accentue et s'affiche avec plus d'inopportunité et d'intensité ; nous pourrions ici faire de nombreuses citations. Une ou deux suffiront : la page 628, entre autres, exigerait des réfutations et des explications qui prouveraient, chez l'auteur, une singulière ignorance des notions les plus élémentaires du droit et de l'histoire. Parlant de la vacance du siége papal, M. Reclus dit : « Pour l'élection définitive, le vote des deux tiers des voix (des conclavistes) ne suffit pas ; il

faut, en outre, l'assentiment des gouvernements de France, d'Autriche, d'Espagne et de Naples, devenu aujourd'hui celui d'Italie; alors seulement le nouvel élu est proclamé. » Selon l'auteur, l'élection du Souverain-Pontife est donc soumise au bon plaisir des gouvernements? C'est avouer bien ingénieusement la confusion jetée dans son esprit par l'*exclusion* que ces gouvernements ont, à certaines époques de l'histoire, réclamée comme un droit, tandis qu'elle n'a jamais été qu'un incident, un fait le plus souvent d'oppression, et, en tout cas, une tolérance formellement proclamée comme telle par les constitutions de l'Église. Mais voici mieux encore : trois lignes plus bas, nous lisons ce passage vraiment curieux : « En vertu de la formule de l'*Église libre dans l'État libre*, si souvent rappelée depuis Cavour, il (le pape) est investi de tous les droits royaux, il convoque, à son gré, les chapitres et les conciles, nomme à toutes les charges ecclésiastiques, possède son propre télégraphe et sa poste, sa garde noble et sa garde suisse, jouit en toute propriété, sans payement d'impôts, du palais du Vatican, etc... » En sorte que le monde catholique tout entier et le Souverain-Pontife lui-même n'ont qu'à rendre grâce à cette formule de l'*Église libre dans l'État libre*, *en vertu* de laquelle le Vicaire de Jésus-Christ a acquis enfin, au bout de dix-huit siècles, les droits royaux, la faculté de convoquer les conciles, d'avoir sa poste et d'habiter le palais de ses prédécesseurs, devenu le sien propre... En fait de géographie, c'est là une découverte qui ne fait pas honneur à M. Reclus..... Rien ne l'obligeait à traiter ces questions dans un ouvrage technique où il lui était si facile de rester supérieur : mais de pareils passages, outre qu'ils sont là parfaitement déplacés, ne peuvent, nous le constatons avec regret, que faire tort, auprès de beaucoup de lecteurs, à un travail recommandable à d'autres titres.

Il n'y a pas que l'histoire contemporaine qui soit ainsi maltraitée. Parlant de Rome ancienne et des catacombes, l'auteur trouve moyen de rééditer les vieilles erreurs d'une école tombée scientifiquement dans le discrédit : « Ces tombeaux chrétiens, dit-il (p. 467), révèlent une croyance populaire fort différente de celle qui se trouve exprimée dans les écrits des contemporains,... ils contrastent bien plus encore avec les monuments des âges postérieurs du christianisme, etc. »

Parmi tant d'auteurs consultés par M. Reclus, et dont il donne la liste, il aura oublié Rossi; c'est un tort sans excuse, puisqu'il voulait parler d'un sujet si étranger à ses études spéciales.

Il est vraiment regrettable qu'un ouvrage qui aurait pu être sans défaut, soit ainsi déparé par des assertions aussi blessantes pour la *vérité*, et à propos desquelles on n'a le choix qu'entre deux hypothèses, également radicales : ou ignorance ou mauvaise foi.

F. DE ROQUEFEUIL.

Galileo Galilei und die rœmische Curie, von KARL VON GEBLER, Stuttgart, 1876, gr. in-8 de XIII-433 p.

Urbano VIII e Galileo Galilei, Memorie storiche del sacerdote SANTE PIERALISI, bibliotecario della Barberiniana. Roma, tipografia poliglotta della S. C. di Propaganda fede, 1875, gr. in-8 de 387 p.

Beaucoup d'écrits considérables ont paru, en France et en Italie, sur Galilée : jusqu'à présent l'Allemagne ne nous avait guère donné que des articles et des brochures, dus à la plume de MM. de Reumont, Friedlein, Reitlinger, Wohlwill, Cantor, Reusch, etc... M. de Gebler a voulu combler ce qu'il regardait comme une lacune, en présentant un travail complet, étendu sur les rapports de Galilée avec la cour romaine. On sait l'objet du débat : les uns, dit M. de Gebler, ont loué Galilée comme un admirable martyr de la science et ont représenté l'inquisition comme ayant été très-cruelle; les autres se sont montrés les défenseurs des actes de l'Inquisition et l'ont justifiée aux dépens de Galilée; tous, en suivant l'une et l'autre voie contredisent la vérité. Or, c'est la vérité seule que M. de Gebler veut défendre. En parlant ainsi, il vient se ranger parmi les hommes qu'il a oublié de nommer, qui ont voulu aussi dire la vérité, en exposant les faits tels qu'ils se sont passés, et les expliquant comme ils doivent être expliqués, par les idées et les papiers du temps. Hagemann en 1787, avait pressenti; Wohlwill, en 1870, sans avoir connu, paraît-il, l'écrit de Hagemann, a enseigné, et d'autres depuis ont répété, que, d'après les actes mêmes de l'Inquisition romaine, la condamnation de Galilée repose sur une injustice. En effet, dit-on, la défense qui lui aurait été intimée le 26 février 1616 de ne pas défendre le système de Copernic n'a pas été faite. L'acte trouvé dans les archives du Vatican est faux. Galilée, conformément à l'ordre du pape, le 25 février, a été seulement averti d'abandonner cette opinion (*moneat ut deserat*). M. de Gebler après avoir loué « l'excellent écrit » où M. Wohlwill indique la contradiction qui, selon lui, existe entre la seconde partie de l'acte du 26 février et l'ordre du pape, contradiction non motivée par un refus d'obéissance, expose que cette seconde partie de l'acte est aussi en désaccord avec le rapport sur les faits passés le 26 février, présenté par le cardinal Bellarmin le 3 mars, à la réunion de la Congrégation. Il en résulte, dit-il, qu'on n'a pas fait à Galilée une défense spéciale, que l'avertissement porté à sa connaissance était le même pour lui comme pour tout le monde, et que la seconde partie de la pièce trouvée dans les archives du Vatican n'est pas vraie, qu'elle contient une fausseté, et que, sans doute, elle aura été écrite (bien après 1616 lorsqu'on a eu la pensée d'intenter le procès) afin d'avoir un texte d'après lequel on pût condamner. M. de Gebler n'admet pas l'explication donnée par M. le professeur Reu-

que cet écrit serait seulement le brouillon d'un acte préparé au cas où Galilée eût refusé d'obéir : comme il a obéi, ce brouillon n'a pas servi, et, au lieu d'être détruit, il aurait été laissé parmi les papiers de l'Inquisition, où, en 1632, on l'a trouvé, et, avec bonne ou mauvaise foi, on l'a produit contre Galilée comme un acte vrai.

Tel est le fonds du travail de M. de Gebler : d'après cet auteur, il était presqu'impossible que Galilée ne fût pas attaqué. Jusqu'alors le clergé et les jésuites, plus éclairés que tous autres avaient eu la direction du mouvement intellectuel; cette direction, grâce à l'impulsion donnée à la science par le laïc Galilée leur échappait, ils voulurent se défendre, en arrêtant le livre révolutionnaire, en ruinant la réputation morale de son auteur, d'autant mieux, ajoute M. de Gebler, qu'il y avait sur le trône pontifical un pape de rude et cruelle nature qui s'intéressait fort peu aux sciences, Paul V. Ce jugement paraît sévère, et M. de Gebler ajoute lorsqu'un tel homme portait la tiare, l'atmosphère de Rome pouvait être malsain pour ce hardi pionnier de la science; aussi il semble prêter à Galilée des sentiments que celui-ci ne partageait pas, lorsqu'il dit qu'il ne lui paraissait pas très-convenable de publier son œuvre dans le temps où l'on fondait la Propagande et où l'on mettait au rang des saints les fondateurs de l'ordre des jésuites Loyola et Xavier. Après avoir établi que Galilée a été condamné sur un acte faux, M. de Gebler examine les diverses opinions auxquelles a donné lieu le procès. Il ne croit pas que Galilée ait eu la pensée de représenter Urbain VIII sous les traits ridicules de Simplicius, seulement, dit-il, ses ennemis l'ont dit, par une calomnie bien calculée, et l'ont fait croire au pape qui en a été très-irrité. L'amour-propre blessé, joint à l'evidente intention de protéger les intérêts de l'Église et l'autorité de la Bible, la mauvaise humeur d'avoir été trompé par Galilée au sujet de la permission d'imprimer son ouvrage, tels furent, dit M. de Gebler, les motifs qui entraînèrent Urbain VIII à poursuivre le procès. En apparence, la cour romaine s'efforçait avec ostentation de montrer à Galilée de grands égards, mais au fond, remarque l'auteur, cette faveur n'était pas si étendue ; tandis que plusieurs trouvent que le procès traînait en longueur pour fatiguer le vieillard, M. de Gebler estime que l'on déployait une ardeur presque vertigineuse pour se hâter de livrer Galilée au jugement de l'Inquisition. La séance qui termina les interrogatoires fait peine. On ne peut dit, M. de Gebler, lire le triste appel de Galilée à la clémence de ses juges, sans ressentir la plus grande pitié pour ce malheureux vieillard obligé, par peur du bûcher, de renier ses convictions. M. de Gebler est trop instruit pour croire encore à la torture infligée, disait-on, à Galilée; il n'y en a pas la moindre trace et plusieurs faits démentent cette supposition. L'auteur fait observer que si on avait exécuté la menace qui lui en a été

faite, c'eût été une erreur si grossière et si contraire aux conclusions de la Congrégation, qu'on ne peut la supposer. Entrant ainsi, comme il le dit, dans l'empire de la fable et de l'invention maligne, M. de Gebler repousse comme des contes ce qu'on a écrit sur les prétendus cachots, la chemise, le *pur si muove*, la prison après la condamnation, les yeux crevés, etc. Mais il déplore la sentence qui forme une des plus haïssables taches dans les si tristes annales de l'Inquisition. Aussi, dit-il, si Galilée n'a jamais été torturé corporellement, on l'a torturé moralement, et par son pénible procès, et par cette honteuse abjuration.

L'ouvrage dont nous venons de donner une courte analyse est le résultat d'un travail sérieux. Sans doute on y rencontre la trace de quelques préjugés, notamment au sujet des jésuites. Un esprit aussi distingué, aussi instruit que M. de Gebler aurait dû s'en dégager car ils ne tiennent pas devant les faits. Mais, une fois de plus, nous voyons ici faire justice des calomnies que l'ignorance ou la mauvaise foi répètent encore chaque jour. Une grande thèse se dégage de cet écrit, et en est pour ainsi tout le fondement, c'est celle de MM. Wohlwill, Cantor, Gherardi, etc. qui, ici, est exposée avec tous ses développements, à savoir que Galilée a été condamné sur un acte faux, inventé exprès pour le perdre. Cette accusation, produite il y a quelques années, acceptée, on le voit, par la plupart des savants, est très-grave : nous nous réservons de l'examiner ailleurs à fond.

— Plusieurs écrits ont paru il y a quelques années, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Galilée; mais la plupart, pour mieux exalter Galilée, ont maltraité le pape Urbain VIII. M. l'abbé Sante Pieralisi s'en est ému; conservateur de la riche bibliothèque réunie dans le palais de cette illustre famille des Barberini à laquelle appartenait Urbain VIII, il a pensé qu'il avait le devoir d'examiner de plus près quels avaient été les rapports du savant et du pontife, et de montrer, après cet examen, combien leur amitié avait été éclatante et continue, combien dès lors tout sentiment bas et personnel avait été étranger aux événements de 1633. « Galilée, remarque notre auteur, n'a rien à y perdre, Urbain VIII, maltraité par tant d'écrivains, peut y gagner. » Chaque fait avancé par l'abbé Sante Pieralisi est attesté par un document, et tous les textes qui ont rapport à la question sont ici rapportés *in extenso*, bien qu'ils aient été déjà publiés, soit par M. Alberi dans les œuvres complètes de Galilée, soit par Marini, soit par nous-même dans la *Revue des questions historiques*. Réunis ensemble, ils s'éclairent les uns les autres. L'auteur a eu, du reste, la bonne fortune de trouver dans les archives du palais Barberini, dont il a la garde, quelques lettres inédites du cardinal Barberini, de Buonarotti, de Peiresc, etc., et une du commissaire de l'Inquisition Vincent de Figueruolo, datée du 28 avril 1633. Cette dernière pièce est importante :

elle vient expliquer un texte que j'ai publié, en apprenant que le P. Vincent (après le premier refus de Galilée de reconnaître son tort d'avoir publié les *Dialogues*, refus qui entraînait nécessairement contre lui la poursuite rigoureuse de la procédure), demanda à la congrégation, et obtint d'elle, la permission de traiter extra-judiciairement avec Galilée, afin de l'amener à lui faire toucher du doigt son erreur, en lui montrant que son livre excédait les limites permises. Après une grande discussion, Galilée consentit, en effet, à le reconnaître. La marche de l'auteur peut être un peu embarrassée par toutes ces citations, plus complètes que ne les avait faites jusqu'ici aucun auteur, mais elle est sûre et le lecteur peut juger pièces en main. Si, sur le fonds du débat, il n'y a, pour ainsi dire, rien de changé, il n'en est pas moins vrai que, par ce rapprochement, les textes donnent à certains détails un aspect nouveau, et il y a, sur la jeunesse d'Urbain VIII, des faits intéressants à connaître. Un chapitre spécial est consacré à la question de savoir si Galilée a été ou non torturé ; dans un autre chapitre, l'auteur examine si le personnage de Simplicius, dans les *Dialogues*, désigne ou non le Souverain-Pontife. Sur ces deux questions, M. l'abbé Pieralisi prouve la négative. Ce volume fait le plus grand honneur à l'esprit de méthode et à l'érudition du savant bibliothécaire du palais Barberini. H. DE L'EPINOIS.

Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque, par SIMÉON LUCE. — *La Jeunesse de Bertrand* (1320-1364). Paris, Hachette, 1876, in-8 de 624 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'Institut vient de décerner le grand prix Gobert au livre de M. S. Luce ; je ne pense pas qu'un seul de ses lecteurs n'ait cordialement approuvé la juste récompense attribuée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres à un ouvrage d'érudition qui, tout en s'appuyant à chaque page, à chaque ligne, sur les documents contemporains les plus authentiques, a tout le charme d'un roman historique. Comme l'annonce le titre, il s'agit de Bertrand du Guesclin et de l'époque pendant laquelle il vécut; la scène et l'acteur principal sont bien faits pour captiver l'attention.

Nous vivons, en effet, dans un temps où l'on repasse avec une curiosité intéressée la période de l'histoire nationale qui n'est pas sans analogie avec le temps présent. Pendant le quatorzième siècle, la France fut envahie par un ennemi que sa supériorité dans l'art de la guerre rendait redoutable aux plus vaillants ; l'occupation étrangère, devenue permanente, couvrait une portion considérable du territoire; pendant la captivité du roi Jean, les ambitions des grands personnages unies aux convoitises des classes inférieures pactisaient avec l'étranger, sacrifiant à leurs intérêts personnels l'honneur et le salut

de la patrie; jamais la France ne fut plus rabaissée, et cependant, elle se releva. Souvenir consolant qui peut nous donner l'espérance dans l'avenir. C'est sur cette scène de désolation que paraît un cadet de famille, ayant tous les caractères de la nationalité bretonne à laquelle il appartenait. Il était tenace jusqu'à l'entêtement, fidèle observateur de la parole donnée, courageux jusqu'à la témérité; à la grande différence de tous les brillants batailleurs ses contemporains, il se battait pour vaincre, sans merci, s'occupant peu de ces spéculations militaires qui faisaient épargner la vie d'un ennemi pour en obtenir une riche rançon; il était terrible contre les pillards. Cette valeur indomptable, cette soumission à la foi jurée, cette humanité envers les classes populaires, qu'il protégea toujours contre le soldat, firent de Bertrand le héros de son siècle. On considérait ses revers comme des calamités publiques qui ne diminuaient pas son prestige; on restait émerveillé de ses hardis et brillants faits d'armes. Bertrand du Guesclin, de son vivant, était le sujet d'une légende dans laquelle l'imagination et la popularité n'altéraient pas la vérité historique.

Le volume que vient de publier M. Luce traite de la jeunesse de Bertrand; il le conduit jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans. Nous assistons à son enfance turbulente; nous le voyons commencer ses premières armes vers l'âge de vingt-cinq ans. C'était le temps où le souverain légitime de la Bretagne avait contre lui les Anglais, alliés de son compétiteur. Bertrand fut fidèle à saint Charles de Blois jusqu'à la fin, jusqu'au désastre d'Auray. M. Luce nous montre successivement Bertrand du Guesclin chef de bandes, admis dans la chevalerie, prenant part au siége de Rennes, pourvu de la capitainerie de Pontorson, lieutenant en Basse-Normandie, dans les comtés du Maine, du Perche et d'Anjou. Nous le voyons faire une guerre sans relâche aux Anglais et aux Compagnies, puis se livrer comme otage de saint Charles de Blois. Après la prise de Mantes et celle de Meulan, nous assistons à la glorieuse victoire de Cocherel dans laquelle Bertrand se montra digne, par son habileté, du titre de général en chef qu'il devait au choix de ses pairs.

A propos de son héros, M. Luce a écrit des pages remarquables sur l'état de la France pendant le deuxième et le troisième quarts du quatorzième siècle. Au sujet de la vie privée, nous signalons une étude très-complète, qui donne une juste idée de cette époque sur laquelle tant de gens déraisonnent par pure ignorance. Notons qu'ici il s'agit d'histoire sérieuse; aussi l'auteur, parfois, donne des détails très-crûs, parfaitement à leur place dans un livre d'érudition; on pourra les sous-entendre si, un jour, comme je l'espère, on songe à donner une édition qui soit mise dans toutes les mains. Ce scrupule

m'est inspiré par le vif désir de voir vulgariser un livre composé dans un excellent esprit, qui peut réveiller utilement des idées de patriotisme et de confiance. — M. Luce a consacré aussi des chapitres non moins bien étudiés à la bataille de Poitiers, aux Grandes Compagnies; il présente sous un jour nouveau l'empereur Charles IV et le pape Innocent VI, dont la France ne doit pas oublier la bienfaisante sympathie alors qu'elle était plongée dans le malheur.

Le volume est terminé par soixante-six pièces inédites et par un tableau des lieux forts occupés en France, de 1356 à 1364, par les compagnies anglo-navarraises : il y a là cent soixante-six pages qui offrent aux travailleurs des matériaux choisis et précieux; à elles seules elles pourraient former une publication recherchée. — N'oublions pas que nous n'avons encore qu'un *premier volume*. Nous supplions M. Luce de ne pas nous faire trop attendre ceux que nous avons le droit d'exiger. Il est du nombre de ceux que *talent oblige*.

A. DE B.

La Révolution de thermidor. *Robespierre et le Comité de salut public en l'an II,* d'après les sources originales et les documents inédits, par CH. D'HÉRICAULT. Paris, Didier 1876, in-8 de 515 p. — Prix : 7 fr. 50.

« La Révolution du 9 thermidor présente, au premier aspect, nous dit M. d'Héricault, un caractère assez rare de mystère, d'imprévu et de spontanéité. » C'est l'impression de certains historiens qui en sont restés au côté superficiel des choses; mais, quand on creuse le sujet, on découvre tout un travail souterrain qui se prépara de longue main, on se rend compte de ces luttes intestines, de ces compétitions violentes; on découvre la part d'action et de responsabilité qui appartient à chacun. L'an II marque le point culminant du triomphe de la Révolution : c'est « la grande année, l'année politique, l'année gouvernementale de la République. » Le champ a été déblayé, à l'intérieur comme à l'extérieur; il ne reste plus sur la scène « qu'une espèce particulière de maîtres-esclaves, espèce tout à fait caractéristique de cette époque. » Ils se divisent en trois classes : les ambitieux, les audacieux, les philosophes. Mais à leur tête apparaît une personnalité qui s'impose et dont chacun reconnaît l'ascendant : Robespierre. Qu'était-ce que Robespierre? Comment arriva-t-il à ce rôle prépondérant? Comment cet homme « vraiment probe, porté vers la vertu par un instinct naturel, tomba-t-il à ce point que chaque accroissement de sa puissance était accompagné d'un redoublement de tyrannie féroce? » Comment, « se parant obstinément de cette dégradation politique, intellectuelle et morale comme d'une vertu émanée de la divinité nouvelle, sut-il se faire le grand, le seul prêtre de la religion révolutionnaire? » Comment « la suppression de ce petit

être, jadis si ridicule, se trouve-t-elle être l'un des immenses événements de la République française? » Voilà ce que M. d'Héricault nous fait connaître dans des pages très-curieuses, pleines de détails minutieusement étudiés, de traits mis en relief d'une façon saisissante, de portraits finement peints, où l'artiste se retrouve derrière l'historien. C'est comme la chronique politique intime de l'an II; c'est l'échiquier si embrouillé où se meuvent toutes ces pièces qui ont chacune leur marche, et où n'est point absent le *roi*, — comme le disait naïvement Cécile Renault : « Qui est donc Robespierre? demandait-elle à un pompier. — C'est le *Président du Comité de salut public.* » — C'EST DONC UN ROI? » — Robespierre est le maître, il est le pontife, il est le Roi, et c'est au moment même où il a brisé toutes les résistances et tous les obstacles, qu'il s'ensevelit dans son triomphe.

Quel tableau plus saisissant et plus instructif, quels enseignements pour notre époque, où la Révolution, frémissante, est prête à secouer le joug! Il faut lire cet exposé historique si fouillé, si véridique, si complet, fait avec tant d'art et d'un pinceau si vigoureux. Et qu'il nous soit permis, en terminant cet aperçu rapide, d'encourager M. d'Héricault à joindre à cette remarquable histoire de l'an II, celle de l'anarchie thermidorienne et des luttes du Comité de Salut public contre la Convention et contre l'opinion publique, qui — il l'avoue — « n'est pas sans tentation pour sa plume. » G. DE B.

Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de Mme Geoffrin (1764-1777), *précédée d'une étude sur Stanislas-Auguste et Mme Geoffrin* et accompagnée de nombreuses notes, par M. CHARLES DE MOUY. Paris, E. Plon, 1875, in-8 cav. de IV-529 p., avec portraits et fac-simile. — Prix : 8 fr.

La correspondance inédite publiée dans ce volume appartient à la famille Poniatowski, et comprend cent soixante-neuf lettres se répondant exactement pour la plupart. Chose curieuse! les originaux des deux correspondants se trouvent réunis dans les mêmes archives. Cela tient à ce que Mme Geoffrin, à la suite d'un démêlé assez vif avec Stanislas Poniatowski, lui renvoya, en septembre 1768, toutes ses lettres. Postérieurement à cette date, les lettres du roi sont données sur les minutes qu'il avait conservées; les originaux, d'ailleurs, furent détruits par ordre de Mme Geoffrin, quelque temps avant sa mort.

Ce livre est une révélation à la fois littéraire et historique. On avait peu de lettres de Mme Geoffrin, et on ne la connaissait pas sous l'aspect tout à fait nouveau où elle se présente ici. D'un autre côté, le caractère de Stanislas-Auguste, sa sincérité et son patriotisme, les difficultés invincibles qu'il rencontra dans la présomption et les passions anarchiques des Polonais, les causes véritables du premier

partage de la Pologne, tout cela est mis en lumière d'une façon pleine d'intérêt. Mais ce qu'on cherchera aussi dans ce livre, et ce qui n'en est point la partie la moins piquante, c'est cette étrange liaison entre une femme du monde, ou plutôt une bourgeoise qui réunissait dans son salon toutes les célébrités du temps, et ce jeune Polonais qui avait traversé Paris, et qui fut appelé soudain à ceindre la couronne des Jagellons. Mme Geoffrin avait été mariée à quinze ans à l'un des fondateurs de la manufacture des glaces, fort riche, et aussi nul que laid ; mais, malgré le peu de place que tint son mari dans son existence, elle ne donna jamais prise à la plus légère médisance. Son amabilité, son enjouement, le charme de ses relations auraient suffi à lui donner une cour. « On pourrait la comparer, dit M. de Mouy, à un chef d'orchestre qui, sans faire de bruit, donne sa valeur à tous les instruments et est indispensable à leur ensemble. » Les relations de Mme Geoffrin et de Stanislas furent celles d'une mère et d'un fils. On ne saurait imaginer plus de tendresse dévouée, plus de sollicitude inquiète et parfois jalouse d'un côté, plus de respect, de déférence, d'affection filiale de l'autre..

M. de Mouy a fait précéder cette curieuse correspondance d'une étude pleine d'intérêt sur le roi Stanislas-Auguste et sur Mme Geoffrin : là se trouvent tous les détails qui permettent au lecteur de suivre avec profit et en pleine connaissance de cause toutes les péripéties de cette correspondance qui commence en 1764, et qui, un moment interrompue par le voyage de Mme Geoffrin à Varsovie, se poursuit jusqu'en avril 1777, c'est-à-dire jusqu'à la mort de la femme célèbre qui avait, pendant cinquante ans, selon le mot de l'abbé Morellet, « fait le charme de la société. » E. D'A.

BULLETIN

Manuel d'instruction religieuse, *à l'usage des maisons d'éducation*, par l'abbé Grosse, directeur du collége de Sierck, chanoine honoraire de Metz. Paris, Belin, 1874, in-8 de 518 p. — Prix : 6 fr.

Le *Cours de religion*, dont j'ai rendu compte dans la livraison de janvier (p. 37-39), est l'ample développement du *Manuel* dont on vient de lire le titre. Le premier ouvrage rendra service à ceux qui doivent exposer la doctrine chrétienne ; le second sera plus particulièrement utile à la jeunesse studieuse. En même temps que celui-ci peut « servir au maître de thème à expliquer et à commenter, » il servira aux classes supérieures de *memento* pour se rappeler les explications entendues et de guide pour en faire d'exactes rédactions. Un *Questionnaire* fait avec soin est destiné à tenir toujours le sujet, d'une manière nette et précise, devant les yeux des jeunes gens. — Le livre se divise en trois parties : *Foi, morale* et *sacrements* : l'ordre et la méthode sont les mêmes que dans le *Cours de religion*. « Les élèves, en apprenant ce *Manuel*, dit Mgr de Metz, dans une approbation motivée, acquerront une instruction religieuse solide et, relati-

vement à leur âge et à leur état, plus que suffisante. » Instruire dans la vérité, fortifier dans le bien, porter aux pratiques de la piété, c'est tout ce qui peut combler les désirs de l'auteur et être pour lui la plus douce récompense d'un « travail de plus de vingt années. » P. M.

Seconde lettre à M Minghetti *sur la nouvelle loi militaire italienne et ses conséquences pour le clergé,* par Mgr l'Évêque d'Orléans, membre du Sénat. Paris, Douniol, 1876, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr.

Tout le monde a lu ces lettres fameuses qui ont excité autant d'admiration que de colère. On sera bien aise de les conserver sous une forme moins fugitive que celle du journal. Cette seconde lettre ne le cède en rien à la première comme éloquence, comme puissance d'argumentation, comme exposé écrasant des faits; ceux qui aiment à voir la révolution confondue dans ses mensonges aimeront ce noble et fier langage; ils comprendront pourquoi le Saint-Père s'est empressé d'envoyer à l'illustre évêque un bref de félicitations. G. P.

Lettres d'un catholique, par Léon Gautier. Paris, V. Palmé, 1876, in-12 de 371 p. — Prix : 3 fr.

M. Léon Gautier n'est pas de ces érudits qui ne s'arrachent jamais aux travaux préférés et ne descendent point dans l'arène des luttes quotidiennes; sa nature essentiellement militante lui fait embrasser avec la même ardeur l'étude de la question sociale, par exemple, et celle de l'origine de nos épopées, et, après avoir fait à l'École des chartes son cours de paléographie, il insère, dans le *Monde,* une page brûlante, inspirée par la foi du chrétien et de l'apôtre. C'est là ce qui donne à son talent un charme tout particulier, ce qui le rend éminemment sympathique. Lisez ce nouveau volume; lisez ces lettres intitulées : *La miséricorde, La science, Les universités libres, Les œuvres ouvrières, De quelques réformes dans l'enseignement, De l'instruction des jeunes filles, Contre certaines images, Le choix d'une carrière, Au presbytère, Au château, Les publications populaires, La vie chrétienne,* vous pourrez, sur des points de détail, ne pas être toujours du même avis que l'auteur, mais vous ne vous arrêterez qu'à la dernière, et, en fermant le livre, vous rendrez hommage à la verve, à l'esprit, à la chaleur d'âme de l'auteur. G. de B.

Les Utopies et les réalités de la question sociale, par Xavier Roux, rédacteur de la *Gazette de France,* précédées d'une lettre de M. F. Le Play. Paris, Albanel, C. Baltenweck, 1876, in-18 j. de xviii-290 p. — Prix : 3 fr.

La question sociale est pendante, en France, depuis tantôt un siècle, et les événements de ces dernières années l'affirment sous les plus sombres couleurs. L'hostilité, l'antoganisme du capital et du travail vont s'accentuant chaque jour davantage. Quel peut être le remède à une situation qui engendre les haines les plus funestes pour l'avenir du pays? Beaucoup l'ont déjà, mais inutilement, recherché. M. Xavier Roux s'est proposé d'aborder à son tour ce difficile problème. Il lui a semblé que la cause primordiale du mal doit être imputée à la législation révolutionnaire de 1791, qui, rompant brusquement avec les traditions d'un passé dix fois séculaire, a sup-

primé les corporations, et, en attribuant à l'ouvrier une indépendance, une liberté absolues, l'a, du même coup, condamné à l'isolement, à l'impuissance. Par des renseignements puisés aux sources officielles, l'auteur établit, entre l'état économique et social de l'ancienne France et celui de la nouvelle, un parallèle curieux, qui n'est pas entièrement, tant s'en faut, à l'avantage des temps présents. Des chapitres spéciaux sont consacrés à l'étude des diverses formes d'association tentées pour l'émancipation du salariat (chambres et associations syndicales, associations coopératives de consommation, associations coopératives de production, association de l'ouvrier aux bénéfices du patron), et amènent à cette conclusion, que nulle d'entre elles n'est assez féconde pour calmer nos divisions et ramener la paix sociale, que cette paix ne saurait résider que là où toutes les générations l'ont trouvée : dans l'association naturelle du patron et de l'ouvrier, aussi ancienne que le monde; dans le rétablissement des libres pratiques, qui constituent l'un des traits essentiels de tous les ateliers prospères, et que M. Le Play a résumées ainsi : Permanence des engagements réciproques du patron et de l'ouvrier; entente complète touchant la fixation du salaire; dans les ateliers soumis au chômage, alliance des travaux de l'atelier et des industries domestiques rurales ou manufacturières; union indissoluble entre la famille et son foyer; respect et protection accordée à la femme. Une lettre du maître accompagne le livre de M. Roux, et lui rend un témoignage auquel nous nous associons bien volontiers. H. DE LUÇAY.

Facultés de médecine et universités libres, par le Dr FERRAND. Paris, V. Palmé, 1876, in-8 de 32 p. — Prix : 2 fr.

Brochure courte, substantielle et écrite avec beaucoup de clarté. Après avoir passé rapidement en revue les divers reproches que l'on peut adresser à l'enseignement officiel, l'auteur envisage la fondation d'une faculté libre de médecine. Les difficultés seront considérables; l'auteur les résume en quelques pages, et, en terminant, il appelle l'attention sur une forme nouvelle qui pourrait être donnée tout d'abord à cet enseignement. Il veut parler des conférences médicales. On donne ce nom à une réunion de dix à vingt étudiants qui se groupent, dans le but de travailler ensemble à la préparation d'un concours, autour d'un chef de conférence. Tout le travail est fait par les membres, le président n'a qu'à le diriger et ce travail est très-profitable. Il y a là certainement un procédé d'études qu'une nouvelle faculté devra recueillir et cultiver avec soin. L. LEFEBVRE.

L'Enseignement du droit dans les facultés catholiques, première conférence donnée à Lyon, le 15 mai 1876, par M. LUCIEN BRUN. Paris et Lyon, Lecoffre, 1876, in-8 de 21 p. — Prix : 50 c.

On trouve, dans cette première conférence, toute l'élévation d'esprit et la chaleur de conviction auxquelles M. Lucien Brun nous a habitués dans ses discours. Il consacre ce qu'on a appelé l'introduction à l'étude du droit. Il montre l'infériorité où se trouvent placées, vis-à-vis des facultés libres, les universités de l'État, condamnées à l'indifférence des doctrines, afin de ne froisser aucune croyance, pour aborder les grandes questions du droit, de la justice, de la propriété, etc., qui vivifient et fécondent les études du jurisconsulte et le sortent du terre à terre classique du texte positif. M. Lucien Brun exposera ces problèmes à la lumière des enseignements de l'Église et sous la sauvegarde de son autorité tutélaire. De telles leçons sont une bonne fortune pour les étudiants de Lyon et un honneur pour la faculté qui les a provoquées et a choisi un si éloquent professeur. R. DE ST-M.

La Collation des grades et la liberté de l'enseignement supérieur, par Charles Jacquier, professeur à la faculté catholique de droit de Lyon. Paris, Lecoffre, 1876, in-8 de 34 p. — Prix : 1 fr.

M. Jacquier a écrit par anticipation une réfutation vive et concluante, pour la raison s'entend, du rapport que M. Spuller vient d'être chargé de présenter à la Chambre des députés. Après s'être étonné qu'on revînt sur une loi longuement délibérée et qui n'a encore pu être que très-incomplétement appliquée et aussi témoigné l'inquiétude que lui cause, au point de vue du respect de la loi, cette tergiversation du législateur, il aborde franchement la question, montre la connexion qui existe entre la liberté de l'enseignement supérieur et le droit pour les universités libres de délivrer ou au moins de participer à la délivrance des diplômes. La liberté ne peut exister qu'à condition que les universités soient sur le pied de l'égalité ; on ruine les universités libres en leur donnant pour juges les professeurs des universités rivales de l'État, on nuit à la considération de leurs professeurs en mettant en doute leur capacité et leur impartialité. L'abaissement du niveau des études, qui sert de prétexte à la suppression des jurys mixtes dont l'expérience n'est pas faite, devrait être une raison décisive pour renoncer à la routine. M. Jacquier examine quels sont les droits de l'État, et, à ce sujet, distingue avec raison dans le diplôme le titre scientifique, qui regarde l'université qui le délivre, et le certificat d'aptitude, qui permet d'aborder certaines carrières, et qui, sauf pour la médecine, ne dispense pas d'examens professionnels ou de conditions de stage. Le jeune professeur défend avec chaleur une cause qui lui est doublement chère et persuadera tous les lecteurs de bonne foi.

R. de St-M.

La Réforme de l'enseignement supérieur en Belgique, par Ad. de Ceuleneer et Charles Dumercy. Louvain, Charles Fonteyn, 1876, in-8 de 75 p. — Prix : 1 fr.

La réforme de l'enseignement supérieur est à l'ordre du jour en Belgique comme en France. Cette brochure, écrite dans le but d'indiquer quelques-unes des réformes que devraient introduire les Chambres de Belgique, ne sera pas lue sans utilité chez nous. Il est impossible de faire l'analyse du travail de MM. de Ceuleneer et Dumercy, parce qu'ils entrent dans une foule de détails techniques. Nous retiendrons seulement quelques-unes des idées qu'ils émettent, renvoyant à leur ouvrage les hommes du métier. Parmi les causes de l'abaissement des études supérieures, ils indiquent celle-ci que, par le fait de notre goût pour les choses positives, les universités, au lieu de rester des foyers scientifiques, en sont réduites à n'être plus que des écoles préparatoires aux professions libérales. Ils demandent plus de faveurs et d'encouragements pour la science et aussi plus de liberté : nous avons, disent-ils, la liberté de l'enseignement, mais nous n'avons pas la liberté de la science. Ils condamnent également le jury central et le jury mixte et proposent des examens scientifiques et des examens professionnels ; ils demandent que les examens ne se passent point à époques fixes pour ne pas forcer le candidat à se présenter avant d'être suffisamment préparé ; que l'étendue des programmes d'examen soit remplacé par la sévérité, qu'on revienne aux épreuves écrites ; qu'on crée un doctorat ès sciences historiques et ès sciences philologiques, etc., etc.; et proposent comme modèles les universités allemandes.

R. de St. M.

Chefs-d'œuvres des classiques français du dix-septième siècle ou extraits de nos meilleurs écrivains en prose, avec des notices et des explications, par MM. Aurélien de Courson et Vallery-Radot (nouvelle édition). Paris et Lyon, Lecoffre, 1876, in-12 de xii-528 p. — Prix : 3 fr.

C'est une nouvelle édition, ou, pour mieux dire, un nouveau tirage d'un ouvrage déjà ancien, dont le mérite justifie le succès. Il serait difficile de faire un meilleur choix de beaux morceaux de littérature. Les notices biographiques et littéraires sur les auteurs sont excellentes; elles sont consacrées à Balzac, Descartes, Voiture, Mezerai, La Rochefoucauld, le cardinal de Retz, Pascal, Nicole, la marquise de Sévigné, Bossuet, Fléchier, Mme de Maintenon, Malebranche, Racine, La Bruyère, Fénelon, Massillon et Saint-Simon. Les auteurs ont donné à leur recueil un caractère d'unité très-remarquable en se confinant dans le grand siècle où tout favorise le but qu'ils se sont proposé : développer l'esprit chrétien en développant le goût littéraire. On fera bon accueil à leur œuvre dans les familles chrétiennes et les maisons d'éducation religieuse. R. de St-M.

Les Annales du théâtre et de la musique, par Ed. Noel et Ed. Stoullig, avec une préface de M. F. Sarcey, première année. Paris, Charpentier, 1876, gr. in-18 de xii-668 p. — Prix : fr.

L'on ne peut qu'approuver l'idée qui a inspiré ce livre. Si, comme nous l'espérons, il est continué, il sera, pour nos descendants, un curieux répertoire, et nous offrira à nous-mêmes une lecture agréable et qui a son importance au point de vue littéraire. On a eu l'*Année littéraire*, on a l'*Année scientifique*, l'*Année politique;* il était bien juste d'avoir l'*Année dramatique*. Les auteurs racontent les succès et les revers de tous les théâtres de Paris, durant les douze mois qui viennent de s'écouler, rappelant les reprises, analysant les pièces nouvelles, donnant les noms des acteurs qui y ont joué, rassemblant enfin tous les détails qui, de près ou de loin, tiennent à leur sujet. Les appréciations de MM. Noël et Stoullig nous ont paru, en général, judicieuses et impartiales. Peut-être aurions-nous voulu un peu plus d'admiration pour la *Fille de Roland*. A propos de Charlemagne, les auteurs ont eu une petite distraction; ils l'ont appelé l'empereur *saxon* (p. 58). — Nous n'avons rien à dire de douze pages de préface que M. Sarcey a jointes aux *Annales du théâtre*, si ce n'est qu'elles n'ajoutent absolument rien à la valeur du livre. Th. P.

Recueil dramatique, *à l'usage des réunions de jeunes gens, maisons d'éducation, cercles catholiques, associations patronages*, etc., par A. de Chauvigné. Paris, Th. Olmer, 1876. Gr. in-18 de xxvii-363 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans beaucoup de maisons d'éducation, on a la bonne coutume de faire jouer aux élèves de petites comédies, ce qui est très-propre à donner à leurs jeunes acteurs la diction, le maintien et l'assurance. La grande difficulté est de les trouver, ces comédies qui doivent être parfaitement pures, et ne pas contenir de rôles de femmes. C'est avec la suppression de ces rôles et d'autres modifications que nous avons vu représenter certaines pièces modernes, *la Grammaire* de Labiche par exemple, et quelques pièces de l'ancien répertoire, comme l'*Avocat Patelin*. Nous le reconnaissons, c'était encore fort gai, mais ce n'était que cela : point de but moral, au contraire ; dans l'*Avocat Patelin*, on a l'exemple d'un fils trompant son père avec le concours d'un valet. M. de Chauvigné a voulu écrire un théâtre spécial pour les jeunes gens,

n'ayant pas les inconvénients qu'offrent les pièces destinées à un autre public, et que dans sa préface il a si bien signalés. M. de Chauvigné a réussi à composer une série de saynettes irréprochables au point de vue de la morale, ce qui ne les empêche nullement d'être animées et amusantes. Il a fait parler avec beaucoup de vérité les soldats de *Devant l'Ennemi*, les écoliers de l'*Équipée*, les jeunes gens des *Deux Robinsons*, les divers personnages de la *Dernière lettre*, espèce de petit drame où il y a de l'intérêt et du sentiment. M. de Chauvigné a du trait dans ses dialogues, et souvent ses conceptions ont un comique de bon aloi.—Nous dirons franchement que nous ne regardons pas comme telle l'idée d'avoir donné au cuisinier des *Suites d'une faute* le nom de Lamartine. Respectons nos grands hommes, nous n'en n'avons pas trop depuis quelque temps.

La presse a fait, au volume de M. de Chauvigné, un acceuil qui promet à l'auteur de légitimes succès sur les modestes scènes pour lesquelles il s'est mis à l'œuvre. Si, comme nous le souhaitons, il écrit de nouvelles comédies, nous lui demanderons de compliquer un peu plus les intrigues. Peut-être aurait-il tort de négliger une vieille source qui ne sera jamais épuisée : ces quiproquo, qui, depuis Plaute jusqu'à Scribe, n'ont jamais cessé d'amuser les spectateurs, et qui ont un charme particulier pour des esprits non blasés sur les combinaisons dramatiques. TH. P.

Clé de la langue allemande ou Manuel des verbes irréguliers allemands, simples et composés, par E. HUMBERT (DES VOSGES), quatrième édition. Paris, Berger-Levrault et Cᵉ et A. Ghio, in-8 de 160 p. — Prix : 2 fr. 50 cent.

Depuis nos derniers malheurs, l'étude de la langue allemande s'impose à tous les Français, comme un devoir impérieux. A l'heure où le centre de l'Europe se germanise, il est vraiment patriotique de nous initier au langage du vainqueur, de plier nos esprits à cette laborieuse assimilation, et de ne plus trouver gloire à demeurer muet devant un Prussien.

La brochure de M. Humbert a le rare mérite de s'adresser à l'intelligence, bien plus qu'à la mémoire. Dans la langue allemande, si riche en mots composés, il existe un grand nombre de verbes forts (*sic*), irréguliers qui, par l'adjonction de certaines particules, forment eux-mêmes d'autres verbes : ces derniers à leur tour donnent naissance à une foule de mots et d'adjectifs. Ce sont ces verbes, la véritable Clé de la langue, que l'auteur a eu l'ingénieuse idée de réunir, non point dans l'ordre alphabétique, mais en les classant d'après la voyelle du radical. A coup sûr, voilà une bonne classification, elle rapproche tous les verbes qui ont les mêmes temps irréguliers, et permet en outre à l'esprit de les retenir avec une facilité exceptionnelle.

Au-dessous de chaque verbe primitif, au-dessous de la série des composés, se trouvent de petites phrases usuelles, renfermant les principaux germanismes : de plus, elles servent comme à encadrer ces mêmes verbes. Ces phrases qui sont marquées d'un chiffre, et possèdent une traduction française en regard, forment en réalité le corps de l'ouvrage de M. Humbert.

Le principal mérite de cet opuscule, est, comme le dit fort modestement l'auteur, d'enseigner à l'élève comment, par l'adjonction d'un préfixe ou d'une préposition, le même mot prend les acceptions les plus variées, et comment aussi, à l'aide de ce mécanisme ingénieux, un seul verbe peut donner naissance à une foule de composés. A. VELLOT.

L'Année géographique. *Revue annuelle des voyages de terre et de mer, des explorations, missions, relations, et publications diverses relatives aux sciences géographiques et ethnographiques*, par M. Vivien de Saint Martin. Tome XIII, 14e année, 1875. Paris, Hachette, 1876, in-12 de 473 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les lecteurs de ce précieux recueil partageront le « profond regret et le véritable sentiment de tristesse » avec lesquels l'auteur en abandonne la publication. Le présent volume, treizième de la série, termine la collection. M. Vivien de Saint-Martin, accablé par le travail de révision, la lecture des épreuves et la surveillance de l'impression de ses deux dictionnaires de géographie historique et de géographie moderne, annonce qu'il est obligé de renoncer à donner au public ces résumés si lumineux, si substantiels et qui seront dans l'avenir d'un prix inestimable pour l'histoire de la géographie. Il témoigne l'espoir d'avoir un successeur, et c'est aussi le vœu le plus ardent de ceux qui ont suivi depuis 1862, une publication aussi intéressante et aussi savamment rédigée. Il est impossible que l'*Année géographique* ne soit pas continuée, et nous ne doutons pas que la retraite regrettable de l'éminent écrivain ne soit le signal d'un élan nouveau pour marcher dans la voie si magistralement ouverte par lui. Est-il besoin de dire que le présent volume contient des renseignements qui ne le cèdent en rien à ceux des volumes précédents ?... La bibliographie comprend 874 numéros, dont 423 français. En somme, les treize années réunies en donnent 9,134 dont 3,884 français. — Il y a là, indépendamment des notions et des résumés, une immense et très-précieuse masse de renseignements et d'indications de sources. Le public ne saurait trop proclamer les services ainsi rendus à la science géographique par un auteur qui ne quitte un travail que pour se livrer avec ardeur à un autre plus important encore.

F. de Roquefeuil.

Voyage d'un jeune garçon autour du monde, édité par Samuel Smiles, auteur de *Self Help*, traduit de l'anglais par Mme Charles Deshorties de Beaulieu, ouvrage orné de gravures et de cartes. Paris, Plon, 1876, gr. in-18 de 285 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur de ce livre est un tout jeune homme. Tombé malade, à l'âge de seize ans, d'une inflammation de poumons, les médecins déclarèrent qu'il fallait lui faire faire un long voyage en mer, et, avec cette liberté et cette initiative hardie qui appartiennent aux Anglais, son père l'embarqua seul sur un navire à voiles, en partance pour l'Australie. Il y resta deux ans, et, quand il fallut revenir, au lieu de prendre la route directe, il revint par San Francisco et l'Amérique. C'est le récit de ce voyage et de ce séjour qui est publié aujourd'hui. Ce sont des notes sans prétention, prises au jour le jour, mais par là même pleines de vérité et souvent d'ingénieuses observations. Tandis que la plupart des voyageurs ne font que traverser l'Australie et la jugent en courant, le jeune Smiles s'est enfoncé dans l'intérieur des terres ; il a vécu de la vie des colons et vu de près celle des mineurs. Il la décrit telle qu'elle est, avec ses hasards, ses aventures et ce charme de l'inconnu qui exerce tant de prestige sur les imaginations. On trouve assurément bien des récits de voyages plus savants et d'une plus haute portée politique ; on en trouvera peu de plus frais et de plus attrayants.

M. de la R.

Touriste et Pèlerin, par Gabriel de Beugny d'Hagerue, Paris, Lefort, in-8 de 196 p. — Prix : fr.

Sous ce titre et sous forme de lettres, M. de Beugny d'Hagerue a écrit d'un style facile et agréable ses excursions à Chartres, Auray, Lourdes, la Garde, la Salette, Paray-le-Monial. Comme l'auteur l'a indiqué par le titre de son livre, il a mêlé les impressions du touriste à celles du pèlerin et dépeint les paysages, les grands sites qu'il a vus dans son pieux voyage. Les bannières de Metz et de Strasbourg rencontrées à Lourdes et à Paray-le-Monial ont causé à l'auteur une émotion qu'il sait faire partager à ses lecteurs.

Les Apparitions libératrices. — *Panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé dans la cathédrale d'Orléans*, le 8 mai 1876, par M. l'abbé d'Hulst, vicaire général de Paris. Orléans, Herluison, 1876, in-8 de 40 p. — Prix : 1 fr.

M. l'abbé d'Hulst, vicaire général de Paris, chargé cette année de prononcer le panégyrique de Jeanne d'Arc dans la cérémonie religieuse et patriotique du 8 mai, a trouvé le plan de son discours dans une belle coïncidence que lui a fournie le bréviaire romain fixant au même jour la fête de l'apparition de l'archange saint Michel sur le mont Gargan. — Apparition de l'Archange à Jeanne, apparition de Jeanne à la France du quinzième siècle, qu'elle a sauvée, apparition de Jeanne triomphante, marquant du haut du ciel à la France de tous les temps la voie et les moyens de son salut, telles sont les *Apparitions libératrices* évoquées par l'orateur dans la cathédrale de Sainte-Croix. « Un peuple qui n'a plus de passé, s'est écrié en terminant M. l'abbé d'Hulst, est un peuple qui n'a pas d'avenir. Grâces à Dieu, nous avons l'un et l'autre !... Le nom de Jeanne d'Arc sert de lien entre l'un et l'autre : sa gloire illumine à la fois l'un et l'autre : sa gloire illumine à la fois les deux extrémités du temps, et partout où se portent nos regards, ils rencontrent sa radieuse image comme une appparition du génie de la France et de sa destinée. »

M. S.

Le Programme radical, par Th. Ymbert, docteur en droit. Langres, L'Huillier ; et Paris, Paul Dupont, 1876, in-8 de 28 p. — Prix : 25 c.

On trouve, dans ces courtes pages, une vigoureuse et lumineuse réfutation des erreurs répandues par le parti radical et sur lesquelles il s'appuie pour formuler ce qu'il appelle ces revendications. Les dangers et l'injustice de ses exigences sont mises en plein jour. M. Ymbert s'est mis à la portée de tous les lecteurs par la simplicité de son style et la clarté de son raisonnement. On y apprendra en peu de mots, ce qu'il faut penser, et au besoin répondre, sur l'amnistie, la liberté de la presse, l'instruction gratuite obligatoire et laïque, la séparation de l'Église et de l'État, l'impôt progressif, etc., etc. Mais M. Ymbert n'est-il pas trop accommodant lorsqu'il dit que « les bons citoyens n'ont plus qu'une chose à faire : se contenter, sous le nom de République, d'un minimum de garanties d'ordre matériel et moral. »

R. S.

La République de 1793 et les radicaux d'aujourd'hui (Extrait de l'*Echo de l'Yonne*). Auxerre, imp. E. Robert, 1876, in-18 de 36 p. — Prix : 20 c.

« Le programme de 1793 agrandi en 1848 » paraît être le rêve de quelques-uns de nos contemporains. A ceux que pourrait séduire, ou que n'ef-

frayerait pas assez ce retour en arrière, l'auteur de ces articles rappelle, par quelques traits saisissants, ce qu'étaient les hommes de 93, leurs tribunaux révolutionnaires qui ont immolé tant d'hommes du peuple, leur avilissement et leur lâcheté, leur méfiance de l'armée, etc. Le tableau n'est pas fait pour inspirer confiance à ceux qui prétendent marcher sur leurs traces.

S. M.

Recherches sur la navigation aérienne, essai de comparaison entre les divers systèmes; par M. Duroy de Bruignac, ingénieur des arts et manufactures. Paris, Baudry, 1875, in-8 de 45 p. — Prix : 4 fr.

Deux systèmes de navigation aérienne sont en présence : 1° l'*aérostation*, qui emploie des ballons plus légers que l'air et cherche seulement à les diriger (système Dupuy de Lôme) ; 2° l'*aviation*, qui a recours à des appareils pesants qu'un propulseur doit élever et conduire (systèmes Penaud et du Temple). Après avoir étudié analytiquement les conditions mécaniques auxquelles il faut satisfaire, l'auteur estime qu'un appareil aéronautique doit consister essentiellement en un propulseur agissant horizontalement, et en une surface oblique, plane peut-être, sorte de cerf-volant que la pression horizontale de l'air soutiendrait et qui serait d'ailleurs plus ou moins allégé par le concours d'un ballon. Quelque ingénieux que soient ces calculs théoriques, on doit reconnaître qu'ils s'appuient sur des données expérimentales encore trop rares pour que les résultats comportent une rigueur suffisante. Tout au plus peuvent-ils aider la pratique en éclairant la voie ; mais il appartient toujours à l'expérience de prononcer sur l'exactitude de leurs conclusions.

A. D.

La Sculpture au salon de 1875, par Henry Jouin. Paris, E. Plon et Cᵉ, 1876, in-8 de 67 p. — Prix : 2 fr.

On connaît déjà les consciencieux écrits de M. Jouin intitulés *la Sculpture au salon de* 1873 et *la Sculpture au Salon de* 1874. Voici une troisième étude qui vient attester le dessein très-formel chez cet écrivain d'art de venger notre école de sculpture de l'indifférence du public. « Aux peintres le festin, les miettes aux statuaires », dit M. Jouin dans son nouvel écrit, mais ce verdict injuste, il le relève et le combat. S'adressant tout à la fois au public et aux artistes, le critique traite cette année, dans son introduction, *du Procédé*. C'est un curieux chapitre de philosophie et de science technique qui ne le cède pas aux études du même écrivain sur *l'Œuvre sculptée* et *le Marbre*, publiées précédemment.

Ce nouvel écrit de M. Jouin ne peut manquer de rencontrer un accueil sympathique. Tous ceux que préoccupent les questions d'art voudront apprendre de lui ce qu'il faut penser d'un groupe d'artistes sur le compte desquels la presse quotidienne s'obstine trop souvent à garder le silence.

Manuel des blessés et malades de la guerre, à l'usage des personnes charitables qui désirent faire valoir les titres de ces militaires et ceux des veuves, orphelins et ascendants aux pensions, gratifications et secours, par le comte de Riencourt. Paris, Dumaine, 1876, in-18 de 103 p. — Prix : fr.

M. le comte de Riencourt met une persévérance et un zèle admirables pour venir en aide aux victimes de la guerre. Le *Polybiblion* a déjà parlé (T. XVI, 34) des *Militaires blessés et invalides, leur histoire, leur situation en France et à l'étranger*. Aujourd'hui, nous avons à signaler un petit manuel, tout pratique,

spécialement destiné aux personnes charitables, souvent embarrassées sinon découragées par toutes les formalités à remplir, et tous les renseignements à se procurer. Elles trouveront les indications les plus nettes et les plus exactes qui leur éviteront les fausses démarches et les pertes de temps et leur permettront d'arriver plus sûrement à faire valoir les droits de leurs protégés et de leur famille à une retraite ou à une pension. Les renseignements sont dans un ordre et avec une table qui rend ce petit volume facile à consulter. V. M.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Les savants continuateurs de l'œuvre de Bollandus viennent de faire une perte considérable dans la personne du R. P. Victor de Buck, mort à Bruxelles, le 23 mai. Il était né à Audenarde, le 24 avril 1817. Entré dans la Compagnie le 11 octobre 1835, il consacra toute sa vie à la continuation des *Acta sanctorum*. L'histoire et l'archéologie lui étaient également familières. Il possédait un grand nombre de langues et écrivait le latin avec une grande correction. On lui doit : *Acta sanctorum*, tomes VII à XII du mois d'octobre ; — *Historie van O. L. V. Ten Kerselaer, binnen de Parochie Edelaer by Audenaerde*, Brussel, 1844 ; — *Passieboeksken of woorden, werken en lyden van O. H. Jesus Christus*, Brussel, 1851 et Bruges, 1874 ; — *Le Ver rongeur dans l'éducation*, par l'abbé Gaume, précédé d'un *Avertissement*, par un théologien du diocèse de Malines (le P. de Buck.) 1845 ; — *Examen historicum et canonicum libri R. D. M. Verhoeven. De Regularium et sæcularium clericorum juribus et officiis*, Gand, 1847 ; — *Examen critique du miracle de Zipase, ou Tefessed, près d'Alger*, Bruxelles, 1853 ; — *O. L. V. Ten troost de Vilvoorden*, Bruxelles, 1853 ; — *Vie de sainte Reinelde, vierge et martyre*, Bruxelles, 1853 ; — *Essai historique sur le B. André Bobola*, Bruxelles, 1853 et 1856 ; — *De christine onderrigt in zeinen godsdienst*, Brussel, 1854 ; — *Travaux et souffrances du B. André Bobola*, Brussel, 1854 (et en flamand) ; — *Het christelyk Hoolaert of Hoolaert toegewid aen God, aen Maria, en aen andere Gods lieve Heiligen*, Bruxelles, 1855 ; — *Geschiedenis der zalige matgd en martelares Maria van Woluwe*, Bruxelles, 1855 (3e édit., 1869) ; — *De phialis rubricatis*, Bruxelles, 1855 ; — *Confrérie du très-saint Sacrement, érigée dans l'église de N.-D. de Finisterre*, Bruxelles, 1856 ; — *Auxilia sacri Tribunalis, auctore Ignatio Weitenauer, S. J.*, Bruxelles, 1859 (c'est une nouvelle édition) ; — *De solennitate præcipue paupertatis religiosæ Epistola*, Bruxelles, 1862 ; — *Les saints martyrs japonais de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles, 1863 ; — *De l'état religieux en Belgique au XIXe siècle*, Bruxelles, 1864 ; — *Solution amiable de la question des couvents*, Bruxelles, 1863 ; — *De Eerw. Heer Sterckendries, pastvar te Hoolaert*, Bruxelles, 1864 ; — *Litteræ ad Emin. Virum N*** S. R. E. Cardinalem*, Bruxelles, 1864 ; — *Notice sur la mission belge de Calcutta*, 1864 ; — *Notice sur M. J. I. Thienpont* 1865 ; — *Leven van de heil. Christina en van den heil. Hilduardus*. 1865 ; — *Leven van den heil. Jacobus Lacops*, 1868 ; — *De exemptione regularium conservanda et confirmanda*, 1869 ; — *Historie van de Kerk van Alsemberg*, 1869 ; — *De pio obitu R. P. Jacobi Pierling, S. J.*, 1870 ; — *Les Martyrs d'Audenarde*, 1870 ; — *Le Gesù de Rome*, 1871 ; — *Vindiciæ Ballerinianæ*, 1873. — Dans les *Précis historiques*, un certain nombre d'articles : Origines des saluts du Saint-Sacrement, 1872 ; — Le cardinal de Franckenberg, 1872 ; — Le Saint-Sacrement de miracle, 1873. Dans les *Études religieuses* : Essai de conciliation sur

le dogme de la procession du Saint-Esprit, 1857; — Essai de conciliation sur le dogme de la vie future, 1858; — Robert de Clare et l'abbé Anselme, 1860; — Les oratoires privés, 1863 et 1864; — Mgr de Ram, 1865; — M. de Rossi et ses travaux sur les catacombes, 1865; — Antiquités écossaises, 1867; — Du mouvement ritualiste en Angleterre, 1868; — Édouard Ducpétiaux, 1868; — Le tombeau de Nila Florentina, 1869; — L'archéologie irlandaise au couvent Saint-Antoine de Louvain, 1869; — La bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus, 1870. Un grand nombre d'articles dans plusieurs journaux quotidiens. — Dans le *Journal de Bruxelles*, la correspondance russe, jusqu'en 1858.

— M. Octavien Bringuier, mort le 10 septembre, mérite plus que la simple mention que nous lui avons donnée (t. XIV, p. 372) sous le faux nom de Bringnier. Nous empruntons à la *Revue des langues romanes*, dont il était un des collaborateurs, des renseignements qui nous avaient manqué jusqu'à présent sur ce littérateur provençal. Bringuier était né le 21 janvier 1829; à peine ses études achevées, il s'engagea à dix-huit ans; il quitta la vie militaire en 1854, et entra, trois ans plus tard, dans l'administration des postes; il est mort receveur à Lunel. C'est dans sa résidence à Arles qu'il commença à connaître les félibres dont il devint une des illustrations. Ses premiers vers en langue d'oc, *La Violeto et lou Parpaiou*, ont paru dans l'*Armana provençau* de 1862, qui donna l'année suivante une *Oresoun*. Sa *Prouvença*, dont la première partie était déjà terminée en 1862, a paru en 1870, dans la *Revue des langues romanes*. Il a donné *Nadau*, dans le *Factionnaire*, de Montpellier (24 décembre 1870); — *Un michant rêve* (1870). — *Le Romieu* (1872-1873); — *L'a perpaus de Petrarca* (1874); — le *Brinde* (1875). Il avait publié en 1858, dans le *Trilby*, de Montpellier, la *Griseta*. Il laisse des œuvres inédites : *La Margaredita* (de 1863), l'*Enfant de la veusa*, *Babau* (drame en prose). Il a aussi collaboré, avec M. de Tourtoulon depuis 1873, au *Dictionnaire français languedocien* (pur dialecte de Montpellier), qu'il a mené jusqu'à la lettre B, et a été chargé avec lui, par le ministre de l'instruction publique, d'une mission pour déterminer les limites de la langue d'oc vis-à-vis de la langue d'oil : l'impression du compte rendu de cette mission a été décidée par le ministre de l'instruction publique.

— M. Ferdinand Freiligrath, poëte allemand, est mort à Stuttgart, le 18 mars, à l'âge de 66 ans. Il était né à Detmold, le 17 juin 1810. La poésie ne fut d'abord qu'un incident dans sa vie de jeune homme, occupée par la profession commerciale. Ses premières œuvres poétiques remontent à 1826, et lui valurent bientôt une célébrité à laquelle ses opinions démocratiques donnèrent promptement un reflet de plus. Il fit de l'opposition à Frédéric-Guillaume IV, qui lui avait offert, en 1842, une pension, et ne sut qu'applaudir l'empereur Guillaume : son amour de la liberté ne le rendit point antipathique au despotisme prussien, et lui fit pousser, en 1870, son chant de guerre *Hurra Germania*, où l'insulte ne nous est pas ménagée. Exilé plusieurs fois, il s'est réfugié en Suisse, en Hollande et en Angleterre, où il a passé la plus grande partie de sa vie; il s'y livra au commerce, pour expier les excès de sa fougue démocratique. Ses œuvres ont commencé à être publiées en 1833. Ses premiers essais ont paru dans les *Feuilles de Westphalie*, le *Morgenblatt* et l'*Almanach des muses allemandes* (1833). On peut citer parmi ses œuvres : sa *Profession de foi* (1844), après le renvoi de sa pension royale, qui lui valut un premier ordre d'exil; — *Ode à le mémoire de Karl Immermann* (1842); — *La cathédrale de Cologne* (1842); — *Ça ira* (1846); — *Nouvelles poésies politiques et sociales* (1849); — *Les Morts aux Vivants*, qui lui attirèrent des poursuites. Il a publié en les rajeunissant de vieilles poésies

allemandes et anglaises, et traduit en vers allemands Shakespeare, Hennysson, Longfelow, Barry Cornwal, Mary Howitt, Mme Hemam, Victor Hugo, Burns, etc.

— M. Alexandre-Achille-Alphonse de Cailleux, mort le 24 mai à Paris, était né à Rouen le 31 décembre 1788. Il fut, sous la Restauration, secrétaire général des musées, et directeur général des beaux-arts de 1841 à 1848. Il succéda, en 1845, au comte de Vaublanc, comme membre libre de l'Académie des beaux-arts. Artiste et littérateur, il exposa au salon de 1822, et a donné *l'Ancienne Normandie* dans le *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, publié sous la direction du baron Taylor.

— M. Christian Lassen, né à Berghen (Norwége), le 22 octobre 1800, vient de mourir à Bonn, où il professait depuis quarante ans; la cécité, dont il était frappé depuis deux ans, avait pu seule le forcer à quitter sa chaire. Il est un de ceux qui ont le plus contribué à asseoir sur des bases solides l'étude de la littérature indienne. Il était membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et associé-étranger. Il avait étudié à Christiania, à Heidelberg, à Bonn, où il eut pour maître Guillaume de Schelgel, puis vint travailler à Paris où il connut Eugène Burnouf, avec lequel il a publié un *Essai sur le pali* (1826). L'année suivante, il publiait sa thèse de docteur, soutenue à Bonn : *Commentatio geographica atque historica de Pentapotanna indica*. Il a, en outre, publié en allemand : *Les vieilles inscriptions cunéiformes de la Perse* (Bonn, 1836); — *Introduction à l'histoire des rois grecs et indo-scythes de la Bactriane, du Caboul et de l'Inde* (Bonn, 1838); — *Les antiquités indiennes* (Bonn, 1844-1858, 3 vol.). — On lui doit encore : *Institutiones linguæ pracriticæ* (Ibid., 1837). — Il a publié : *Hitopadesa*, recueil de fables indiennes (Ibid., 1837, 2 vol.); — le *Gitagovinda* de Jayadeva (Ibid., 1837); — le *Gymnosophista, sive Indicæ philosophicæ documenta* (Ibid., 1832); — l'*Anthologia sanscrita*, avec notes (Ibid., 1838); — le *Vendidad* (Ibid., 1852). — Il a fourni des travaux au *Journal de l'Orient*, à l'*Encyclopédie* de Gruber, à la *Bibliothèque indienne* et au *Musée du Rhin*, etc.

— M. Henri-Alphonse Esquiros était né pour être poëte et littérateur; il est mort homme politique et sénateur, à Versailles, le 12 mai, constant dans ses opinions irréligieuses qui ont contribué à sa renommée et à sa fortune politique. Poursuivi et condamné pour ses attaques contre la religion, il fut mis en vue, entraîné dans le courant socialiste, puis porté sur la scène politique par son parti. Il fut envoyé à l'Assemblée législative par le département de Saône-et-Loire et exilé après le coup d'État. Il profita de ses loisirs pour faire, sur la Hollande et l'Angleterre, des études qui ont été accueillies par la *Revue des Deux-Mondes*. Il fut élu député en 1869, et, au 4 septembre, il devint administrateur supérieur du département des Bouches-du-Rhône, et plus tard député et sénateur. Il était né à Paris en 1814. Voici la liste de ses principales publications : *Les Hirondelles* (1834, in-8); — *Le Magicien* (1837, 2 vol., in-8); — *Charlotte Corday* (1840, in-8; 1850, in-4); — *L'Évangile du Peuple*, sans nom d'auteur (1840, in-18), ouvrage poursuivi; — *L'Évangile du peuple défendu par Esquiros* (1841, in-12); — *Les Chants d'un prisonnier* (1841, in-8); — *Les Vierges martyres* (1841, in-32); — *Les Vierges folles* (1842, in-32); — *Les Vierges sages* (1842, in-32); — l'*Histoire des montagnards* (1847, 2 vol. in-8; 1850, in-4); — *Paris ou les sciences, les institutions et les mœurs au dix-neuvième siècle* (1 vol. in-8, 1847); — *Fleurs du peuple*, poëme (1848); — *Histoire des amants célèbres*, t. Ier et II (1848, in-8), avec Mme Adèle Esquiros; — *La Vie future au point de vue socialiste* (1850, in-8); — *Histoire des martyrs de la liberté* (1851, in-4); — *Les Veillées populaires* (1851, in-4); — *Les Fastes populaires* (1851-1853, 4 vol. in-8); — *La Morale universelle, les moralistes anglais*, etc. (1859, in-12); — *Une vie à*

deux (1859, in-4); — *L'Angleterre et la vie anglaise* (1859-1864, 4 vol. in-12); — *La Néerlande et la vie hollandaise* (1859, 2 vol. in-12); — *Itinéraire descriptif et historique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (1865, in-18, avec plan, etc). — Il a donné à la Bibliothèque démocratique *Les Paysans* (in-32), et traduit de l'anglais *La Vie des Animaux* de Franklin. — Dans la *Revue des Deux-Mondes*, outre la *Néerlande et la vie hollandaise* (1855-1857), l'*Angleterre et la vie anglaise* (1857-1860), publiés en volumes, il a donné des articles sur *Les Caisses d'épargne* (1844), *Les Enfants trouvés* (1846), *Les Races humaines* (1845, 1848), *Les Maladies de l'esprit* (1845, 1847), *Les Charbonnages de Belgique* (1855), *Les Immigrations protestantes en Angleterre* (1868), *L'Instruction publique en Angleterre* (1872), *Le Fond de la mer, trois expéditions scientifiques, le climat et les courants sous-marins, le Tunnel de la Manche* (1873), etc.

— M. Jean-Antoine-Bernard Mortreuil, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est mort à Marseille. On lui doit une *Histoire du droit byzantin* (3 vol. in-8, 1843-1846) et une monographie de l'*Hôpital Sainte-Marthe* (Marseille, 1856, in-8).

— Mgr Georges Hurmuz, archevêque de Sunie, abbé général de la corporation des mékitaristes, est mort à Venise, dans sa soixante-dix-neuvième année. Apôtre de l'Orient qu'il a évangélisé pendant quinze ans, il fut aussi un savant, et c'est à ce titre que nous lui donnons place ici. On lui doit une traduction en arménien de l'*Histoire ancienne de Rollin* et une traduction en vers arméniens rimés de *Polyeucte* et d'*Athalie*, et l'imprimerie de Saint-Lazare, si connue des orientalistes, lui est redevable d'une grande partie de son succès.

— M. Édouard-Hubert-Scipion d'Anglemont, qui vient de mourir le 9 mai, était né en 1798 à Pont-Audemer. Poëte et auteur dramatique, il a donné dès 1825, quelques odes légitimistes et un poëme. *Berthe et Robert*; — *Le Cachemir* (1825), avec Lesguillon et Ader; — *Tancrède* (1825); — *Légendes françaises* (1829); — *Dix-huit octobre* (1830); — *Paul Ier* (1832) avec Th. Muret; — *Le duc d'Enghein* (1832); — *Nouvelles légendes françaises* (1833); — *Pèlerinages* (1835); — *Le Prédestiné, histoire contemporaine* (1839); — *Euménides* (1840); — *Amours de France* (1841); — *L'Ouverture de la chasse aux environs de Paris*; — *Roses de Noël* (1860); — *Pastels dramatiques* (1869); — *L'Homme de Sedan* (1871); — *L'Internationale* (1871); — *La Résurrection de la colonne* (1872); — *Voix d'airain* (1875).

— M. Eudore Soulié, conservateur du musée de Versailles, mort à Marly-le-Roy, le 30 mai, était né à Toulouse en 1817. On lui doit : *Notices des peintures et sculptures placées dans les appartements et dans les jardins des palais de Trianon* (1852); — *Notice sur le musée impérial de Versailles* (1854, 2 vol. in-12; 1859-61, 3 vol. in-12); — *Recherches sur Molière et sa famille* (1863, in-8.) Il a participé à la publication des *Mémoires inédits* sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture (1854, in-8); — des *Mémoires* de Dangeau, du duc de Luynes et de J. Hérouard.

— Le 10 mai 1876, est mort à Varsovie, Louis-Maurice Hirschfeld. Né dans cette ville en 1816, il fit ses études aux universités de Breslau et de Berlin, d'où il se transporta à Paris. Après avoir été reçu docteur en médecine, il fut, pendant de longues années, employé à l'Hôtel-Dieu, et fut nommé directeur de la clinique de cet hôpital en 1857. Appelé, en 1859, à occuper la chaire d'anatomie à l'université de Varsovie, il s'adonna corps et âme à cette tâche. Membre de nombreuses sociétés savantes, il savait unir à une vaste science des sentiments d'une piété profonde. Il a publié des écrits bien appréciés de son temps, surtout sur l'anatomie et quelques autres

branches de la médecine, en langues française et polonaise : *Traité et iconographie du système nerveux ou des organes des sens de l'homme avec leur mode de préparation*, en français (1851, 2e édit., 1865), qui a obtenu un prix Montyon. Il a écrit, en polonais, sur l'antomie du corps humain, la névrologie et les organes des sens de l'homme, l'angéiologie, l'ortéologie et l'arthrologie.

— M. l'abbé Alexandre Thomas, missionnaire apostolique, chanoine titulaire du chapitre de la cathédrale de Versailles, ancien aumônier de l'hospice civil, est mort le 6 janvier dans sa soixante-troisième année. Il était l'aîné de ce petit groupe de prédicateurs du diocèse de Versailles qui ont honoré et honorent encore les chaires de Paris, et parmi lesquels son nom, pendant une suite assez longue d'années, avait été distingué non-seulement par les fidèles, mais encore par la voix publique. La parole de M. l'abbé Thomas était toute d'inspiration, d'élan, pleine de saillies brusques et vivantes : c'était son cœur qui battait pour ainsi dire publiquement, et de là venait l'efficacité de ses discours. Un certain nombre ont été imprimés, parmi lesquels nous citerons le *Panégyrique de saint François d'Assise*, prêché dans l'église des Frères mineurs capucins, à Versailles, le 4 octobre 1857 (Beau jeune, éditeur) ; — le *Panégyrique de Saint-Germain d'Auxerre*, prêché à Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, le dimanche 4 août 1861 (id.); — le *Panégyrique de Jeanne-D'Arc*, prononcé le 8 mai 1864, dans la cathédrale d'Orléans (Orléans, Herluison; Paris, Douniol) ; — enfin un *Sermon sur l'immortalité de l'âme*, prêché en 1869 (Versailles, Beau). M. l'abbé Thomas avait, en outre, publié quelques opuscules. Nous mentionnerons : *Les Capucins. Fragments sur saint François d'Assise et les capucins, empruntés à plusieurs écrivains catholiques* (Paris, Douniol, 1856), et une brochure intitulée : *Le Duel et l'Église catholique* (Beau, octobre 1869) où sont reproduits les textes des constitutions apostoliques condamnant le duel. M l'abbé Thomas possédait une très-belle bibliothèque, léguée par lui à l'Orphelinat agricole fondé à Elancourt, près Trappes, par M. l'abbé Méquignon.

— M. l'abbé François Chesnel, né à Quimperlé, en 1822, vient de mourir au château de Kergree'h en Plougrescant, le 12 avril. Il avait commencé à Saint-Sulpice ses études théologiques qu'il acheva à Rome. Le Saint-Père l'avait appelé au concile du Vatican, en qualité de consulteur. Il était vicaire général du diocèse de Quimper. Il a écrit : *Du paganisme, de son principe et de son histoire* (in-12, 1853) ; — *Petites méditations sur le sacré cœur de Jésus* (in-12, 1857) ; — *Méditations à l'usage des communautés religieuses pour tous les jours de l'année* (4 vol. in-12, Lyon, 1860) ; — *Les Droits de Dieu et les idées modernes* (in-8, 1875), dont le second volume est sous presse.

— M. Orestes A. Brownson, né à Stockbridge, Vermont (Etats-Unis), le 15 septembre 1803, est mort le 17 avril 1876, à Détroit (Machigan). Il rédigea la *Boston Quaterly Review*, à partir de 1838. En 1844, année de sa conversion, il reprit cette revue sous le titre de *Brownson's Quaterly Review*, jusqu'en 1864. Il reprit, de 1873 à la fin de 1875, cette publication interrompue par la guerre. A partir de 1865, il a donné des articles dans *The Catholic World* et dans *The New York Tablet*. Il a écrit : *The Spirit Wapper*; — *The Convert*; — *The American Republic*; — *Liberalism and the Church*, et collaboré, en outre, à diverses *Revues*.

— M. Louis-Antoine Lejosne, professeur d'histoire au lycée du Mans, est mort subitement en cette ville, le 24 décembre 1875. Né à Paris, le 11 juin 1818, il fut successivement professeur aux lycées de Tarbes, de Bourges, de Bourg et de Châteauroux, avant de venir au Mans. M. Lejosne débuta dans les lettres, en 1839, par un mémoire sur les progrès de la civilisation

en France, Il a laissé un *Dictionaire topographique des Hautes-Pyrénées*, honoré d'une médaille à la réunion des sociétés savantes de la Sorbonne (1863). Déjà il avait publié un *Essai géographique sur la cité et l'ancien diocèse de Tarbes* (1862); et auparavant une *Petite géographie historique de la France* (1843); un *Mémoire sur la géographie ancienne du Roussillon* (1858); un autre sur *l'origine des Basques* (1860). La plupart de ces ouvrages ont été admis aux concours des sociétés savantes de la Sorbonne. Il est encore auteur de la *géographie* de l'Ain (1865); de Saône-et-Loire (1865), et de l'Indre (1869). Quand la mort l'a surpris, il travaillait à une géographie moderne, en trois volumes, dont le premier doit paraître prochainement. (*Revue historique et littéraire du Maine.*)

— Mgr Louis Delcusy, évêque de Viviers, est mort dans sa ville épiscopale, le 17 mai. Il était né le 26 juillet 1794, à Sainte-Anastasie (Cantal). Il était curé de Saint-Géraud d'Aurillac, où il a fondé plusieurs institutions charitables, lorsqu'il fut appelé, en 1857, à l'évêché de Viviers, que venait de quitter Mgr Guibert. Ses œuvres consistent principalement dans ces nombreux mandements sur le *Jeûne*, sur l'*Église et ses caractères*, sur la *Vie de sacrifice*, sur les *Devoirs à remplir dans les temps d'épreuve*, sur le *Concile du Vatican*, sur le *Carême*, etc.

— Mgr Elie Antoine Alberani, évêque d'Ascoli-Picenum, né le 7 décembre 1812, à Fusignano, est mort le 8 mai, à Ascoli. Il appartenait à l'ordre du Carmel, dont il a été procureur. Il a été reçu docteur en philosophie et en théologie, à Rome, et professa tour à tour ces deux sciences. En 1856, il a été nommé évêque de Montpellier et transféré, en 1860, au siége d'Ascoli. Parmi ses mandements, nous citerons celui qu'il a donné au carême dernier, sur le *Blasphème et la lecture des mauvais livres*.

— M. Louis Jules Béhier, né à Paris, en 1813, membre de l'Académie de médecine, professeur à la faculté de médecine de Paris, est mort le 7 mai. Il a laissé : *Traité élémentaire de pathologie interne* (1834-1858, — 2e éd., 1858-1864); — *Études sur la maladie dite fièvre puerpérale* (1858); — *Conférences de clinique médicale faites à la Pitié* (1861-1862), recueillies par MM. Menjaud et Proust et revues par l'auteur (1864).

— A Venise, est morte, le 16 février, une femme très-distinguée, Adriana Renier Zannini, dont le père était neveu de l'avant-dernier doge, dont la mère descendait de Catherine, reine de Chypre. Adriana, née le 7 août 1801, fut en relations avec Foscolo et Byron ; écrivant aussi bien en prose qu'en vers, elle a laissé des sonnets, des épigrammes, des fables et le souvenir d'un noble caractère et d'une grande amabilité.

— A Venise, encore, le 2 février 1876, est mort un savant modeste, Giuseppe Cappelletti, né dans la même ville. Cappelletti a laissé un grand nombre d'ouvrages historiques, parmi lesquels on remarque surtout : *Storia della republica di Venezia* (Venise, 1848, 13 vol.); — *Storia di Padova* (1874-75, 2 vol.)

— M. Teodoro Toderini, né le 26 juillet 1819, et mort le 29 février 1876, a écrit une assez grande quantité d'ouvrages presque tous relatifs à l'histoire de Venise, sa patrie.

— On annonce la mort de Gianmartino Arconati Visconti, descendu d'une illustre race lombarde, voyageur intrépide et auteur du *Viaggio nell' Arabia petrea ;* il avait épousé une Française, Mlle Peyrat, dont le père est sénateur; — de Bernardo Bellini, professeur de langue latine et d'histoire universelle au lycée de Crémone : il avait 84 ans. C'était un littérateur érudit ; — de M. Thomas Krag Thoresen, auteur dramatique auquel on doit *Paa-Byden*, mort à Christiania; — de M. Altenhofer, rédacteur en chef de la

Gazette d'Augsbourg; — du R. P. Albéric de FORESTA, né le 8 janvier 1818, à Aix, en Provence, mort à Avignon, 2 mai, ancien élève de Fribourg et fondateur des *Écoles apostoliques;* — de M. Aymard de MONNEVILLE, mort le 15 mars, à Paris. Il venait d'obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe après la soutenance d'une thèse remarquable sur l'état des terres et des personnes dans la paroisse d'Amblainville, du douzième au quinzième siècle; — de M. MONNIER, membre de l'Académie de Mâcon, de la Société éduenne et de la Société d'histoire et d'archéologie de Châlon, mort à Mâcon, le 25 mai, à l'âge de 38 ans, auteur de dix volumes des *Annuaires de Saône-et-Loire;* — de Mme la baronne de BUNSEN, née Waddington, morte à l'âge de 85 ans, à Carlsruhe, qui a publié des *Mémoires* sur son mari, savant et homme d'État le baron de Bunsen; — de M. Reinhold BUCHHOLZ, célèbre voyageur allemand;— de l'historien tchèque PALACKY, mort à Prague, le 26 mai; — de M. Frédéric DIETZ, mort à Bonn le 29 mai et enfin de Mme George SAND (nous parlerons de ces trois derniers personnages dans la prochaine livraison).

— Nous devons ajouter à la liste des ouvrages de M. DE PISTOYE, donnée dans notre dernière livraison (p. 465) : *Rapports sur le régime des eaux,* au congrès central d'agriculture; — *La Sœur de charité,* épître (en vers) suivie d'une analyse des conférences spirituelles tenues pour les Filles de la Charité, par saint Vincent de Paul, sur leurs règles communes (in-12, 1863). M. de Pistoye était membre de la Société de l'Histoire de France.

— C'est par erreur que, dans notre dernière livraison (p. 463), on a mis la date de la naissance du marquis Capponi à la place de celle de sa mort, 3 février.

INSTITUT. — *Académie française* — L'Académie, dans sa séance du 2 juin, a procédé à la réception de M. J.-B. Dumas, en remplacement de M. Guizot. M. Saint-René Taillandier a répondu au nouvel académicien.

Dans sa séance du mardi 9 mai, elle a décerné : le premier prix Gobert à l'ouvrage de M. Gaillardin : *Histoire du règne de Louis XIV,* 5 vol. in-8; le deuxième prix, à l'ouvrage de M. l'abbé Houssaye : *le Cardinal de Bérulle,* 1575 à 1629, 3 vol. in-8. — *Concours Thérouanne.* Elle a décerné un prix de la valeur de 3,000 francs à l'ouvrage de M. Marius Topin : *Louis XIII et Richelieu,* 1 vol, in-8, et un prix de la valeur de 1,000 francs à l'*Histoire des persécutions de l'Église jusqu'à la fin des Antonins.* 1 vol. in-8, par M. Aubé. — *Concours Marcelin-Guérin.* Elle a décerné le prix Marcelin-Guérin, de la valeur de 5,000 francs, à l'ouvrage de M. Ferdinand de Lesseps : *Lettres, journal et documents pour servir à l'histoire du canal de Suez,* 2 vol. in-8, 1854-1855-1856-1857-1858.

Dans la séance du jeudi 11 mai, elle a partagé également le prix Bordin entre l'ouvrage de M. Jules Levallois, intitulé : *Corneille inconnu,* 1 vol. in-8, et l'ouvrage de M. Ernest Daudet : le *Ministère de M. de Martignac,* 1 vol. in-8.

Dans une précédente séance, l'Académie a décerné le prix de la fondation Langlois à la traduction des *Œuvres d'Horace,* 2 vol. in-12, par M. Anquetil.

Dans la séance du jeudi 28 mai, elle a décerné le prix fondé dans l'intérêt des lettres par un membre de l'Académie; elle a accordé un prix de la valeur de 2,500 francs à M. François Coppée, et elle a décerné un prix de 1,500 francs à l'ouvrage de feu M. Etienne, intitulé *Histoire de la Littérature italienne,* 1 vol. in-12.

Le prix Lambert a été décerné à Mme Catulle Mendès, née Judith Gautier.

Le prix Maillé-Latour-Landry a été partagé entre M. André Lemoyne et M. Piedagnel.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 6 mai, a décerné le grand prix Gobert de 10,000 francs, à M. Siméon Luce, pour son *Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque*, et l'accessit de 1,000 francs à M. Paillard, auteur d'une *Histoire des troubles religieux dans le nord de la France au seizième siècle.*

Dans la séance du 22 avril, sur le rapport fait, au nom de la section d'histoire, par M. Jules Zeller, sur le concours pour le prix Bordier, dont le sujet proposé en 1874, était le suivant: Rechercher quelles ont été en France les relations des pouvoirs judiciaires avec le régime politique, et spécialement par quelles causes les parlements, investis du pouvoir judiciaire, ont été soit à dessein, soit par le fait, beaucoup plus contraires que favorables à l'établissement du parlement général associé au gouvernement politique du pays, et qui a produit deux mémoires ne répondant qu'incomplétement aux conditions du programme, l'Académie a été d'avis de proroger le concours au 31 décembre 1877. Cette proposition a été adoptée.

L'Académie a également adopté, dans le même comité secret, deux sujets de concours proposés, au nom des sections de morale et de législation, par M. H. Baudrillart et par M. Ch. Giraud. Le premier (prix Bordin) est l'*Examen des systèmes sur le rapport et le rôle de l'élément moral dans l'histoire.* Les concurrents auront à examiner : 1° le système de l'indifférence sur la valeur morale des moyens (Machiavel, etc.); 2° les systèmes qui donnent une prépondérance trop marquée aux circonstances physiques et physiologiques (climat, race, etc.); 3° les systèmes qui exagèrent l'action des lois abstraites et générales, et entre autres la théorie qui aboutit avec Hégel à la légitimité du succès; 4° la théorie qui, avec Thomas Buckle, posant en principe la suppression absolue du libre arbitre, conclut a la prédominance de l'élément intellectuel et scientifique sur l'élément moral. On recommande aux concurrents de ne pas négliger, dans l'examen de l'élément moral, la part si importante de l'individu dans l'histoire. Le terme du concours est fixé au 30 avril 1878. — Le second sujet (prix du Budget) est celui-ci : De la séparation des pouvoirs dans le droit public français; origine de cette règle politique, ses vicissitudes et ses développements; application qu'elle reçoit dans les divers États de l'Europe. Le terme est fixé au 30 avril 1878.

Dans sa séance du 12, l'Académie a nommé membre ordinaire, en remplacement de M. Guigniaut, décédé, M. Gaston Paris, par 19 voix, contre 14 à M. d'Hervey de Saint-Denys et 4 à M. Paul Foucart.

Académie des sciences. — Dans la séance du 8 mai, l'Académie a nommé M. Colladon, de Genève, correspondant dans la section de mécanique, en remplacement de M. Seguin, de Montbard, décédé.

Dans sa séance du 22, l'Académie a nommé M. Vulpian, doyen de la faculté de médecine de Paris, membre dans la section de médecine et de chirurgie, en remplacement de M. Andral, décédé. Il y a eu deux tours de scrutin. Les voix se sont ainsi réparties : 1er tour : M. Marey, 23 ; M. Vulpian, 22 ; M. Barth, 5 ; M. Gubler, 5 ; M. Davaine, 1. — 2e tour : M. Vulpian, 32 ; M. Marey, 24.

Académie des beaux-arts. — L'Académie des beaux-arts (section d'architecture) à jugé le concours du prix Achille Leclère. Le sujet du concours était: *Une villa dans le midi de la France, sur les bords de la Méditérranée.* Quarante-cinq concurrents étaient en présence. Les prix ont été décernés aux nos 37, 35, 38, 17 et 26; savoir : 1,000 francs, M. Douillet; mentions honorables : MM. Diet, Dauphin, Monduit et Saglio.

Académie des sciences morales et politiques. — La séance publique au-

nuelle de l'Académie des sciences morales et politiques a eu lieu le 29 avril, sous la présidence de M. Baudrillart. La séance a été occupée par un discours du président qui a annoncé les prix décernés et les sujets de prix proposés, et par la lecture d'une notice sur M. Dupin aîné, par M. Giraud. Le prix du budget (2,500 francs), sur la question de la population, a été décerné à M. Antony Rouillet ; une récompense (1,000 francs) à M. le docteur Bertillon; une autre (de 500 francs) à M. Calary ; le prix Léon Faucher (3,000 francs), M. Georges Michel. Le prix Bischoffsheim (5,000 francs), pour le meilleur mémoire sur le capital, a été ajourné au 31 décembre 1877.

Collége de France. — Par décret du 9 mai, M. Barbier de Meynard, professeur de turc à l'École spéciale des langues orientales vivantes, a été nommé professeur de langue persane au Collége de France, en remplacement de M. Molh, décédé.

Faculté des lettres. — M. Luguet, ancien élève de l'école normale, professeur au lycée de Cahors, a soutenu ses deux thèses pour le doctorat ès lettres devant la faculté, le 5 mai. Les sujets étaient : Thèse latine. *Psychologie de Jean de La Rochelle.* — Thèse française. *Étude sur la notion d'espace, d'après Descartes, Leibnitz et Kant.*

— M. Gérard, ancien élève de l'École normale, professeur de philosophie, a soutenu, le 2 juin, à la faculté des lettres, ses thèses pour le doctorat. Les sujets étaient : Thèse latine : l'*Idéalisme de Berkeley* ; — Thèse française : *Maine de Biran.*

Concours. — L'Académie d'archéologie de Belgique met au concours pour 1877 : Premier sujet : Prix : 500 francs. « Une question archéologique ou historique relative à l'ancien comté de Flandre.» Le choix du sujet est abandonné à l'auteur. — Deuxième sujet : Prix : 500 francs, fondé par le Congrès international de géographie d'Anvers. « L'histoire de la vie et des ouvrages d'Abraham. » Indépendamment de ces prix, l'Académie décernera à chaque auteur couronné, une médaille de vermeil et lui donnera 50 exemplaires de son mémoire. — Les mémoires devront être rédigés en français; ils seront adressés franco de port au Secrétariat général, 22, rue Concience, à Anvers, avant le 1er avril 1877.

— La Société française de tempérance a mis au concours, pour l'année 1877, le sujet suivant : — Etude comparée des législations relatives aux débits de boissons dans les divers États de l'Europe. Chercher dans cette étude des données sur les modifications dont la législation française serait susceptible au point de vue de la répression de l'abus des boissons alcooliques. Le prix sera de 1,000 francs. — Les mémoires devront être adressés avant le 1er janvier 1877, au secrétariat genéral de la société, 6, rue de l'Université.

Congrès. — Le trente-troisième congrès de la Société britannique d'archéologie aura lieu, en août prochain, à Peuzance et Bodmin, dans le Cornouailles. Cette province renferme des monuments remarquables au double point de vue de l'archéologie et de l'histoire, peu connus même des antiquaires en Angleterre.

— Le troisième congrès des orientalistes se tiendra, cette année, à Saint-Pétersbourg, et s'ouvrira le 1er septembre. On s'y occupera spécialement de l'Asie russienne.

— Le congrès archéologique de la Société française d'archéologie tiendra, à Arles, sa quarante-troisième session, du 25 septembre au 1er octobre.

L'Académie des Jeux-Floraux. — L'Académie des Jeux-Floraux a reçu, pour le concours de 1876 : 81 odes, 60 poëmes, 26 épitres, 7 discours, 65 élégies, 19 ballades, 46 fables, 66 sonnets à la Vierge, 21 hymnes, 261 pièces

diverses, et, en outre, 9 discours consacrés à une *Étude sur Alfred de Musset* et 4 discours pour le prix voté par le Conseil général de la Haute-Garonne. — Les onze ouvrages suivants ont été couronnés dans la séance du 3 mai : 1° *Aux jeunes poëtes,* ode, par M. Léonce Fabre des Essarts, à Nice (Alpes-Maritimes), a obtenu un souci réservé; — 2° *Nature,* ode, par Mme Marie Cassan, à Lavaur (Tarn), a obtenu un œillet d'argent; — 3° *La charge de Montbronn* (6 août 1870), poëme, par M. Richardot, à Paris, a obtenu une violette réservée ; — 4° *La Chute,* poëme par M. A. Béeseau, avocat à Mayenne, a obtenu un souci ; — 5° *Thalie,* épître, par M. Emile Bouilly, à Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne), a obtenu un œillet ; — 6° *Promenade dans les Mois, fantaisie de Mai,* idylle, par M. Peyneaud, avocat à Bordeaux, a obtenu un souci réservé ; — 7° *Alsace,* élégie, par M. le comte Alph. de Cambolas de Toulouse, a obtenu un œillet ; — 8° *La dernière ballade,* pièce par MM. Blanchaut, à Mounismes (Haute-Vienne), a obtenu un œillet ; — 9° *La Locomotive,* pièce, par M. Guichard, de Lons-le-Saulnier, a obtenu un œillet ; — 10° *Étude sur Alfred de Musset,* discours en prose, par M. Ant. Camus, homme de lettres à Paris, a obtenu une églantine réservée ; — 11° *Les comtes de Toulouse aux croisades,* études historiques par M. Bernard Benezet, peintre d'histoire, à Toulouse, a remporté l'immortelle d'or fondée par le Conseil général de la Haute-Garonne.

Société de géographie de paris. — La Société de géographie de Paris a tenu sa première assemblée générale le 19 avril, sous la présidence du vice-amiral baron de La Roncière le Noury, son président.

Le vice-amiral de La Roncière a constaté les progrès toujours croissants de la Société, qui comptait 1,353 membres au 1er janvier, et rappelé le succès qu'elle a obtenu l'année dernière, en organisant, à Paris, la deuxième session du Congrès international des sciences géographiques, qui, à Anvers, en 1871, n'était qu'une heureuse tentative, et qui est devenu maintenant une institution durable.

M. W. Hubert a donné ensuite lecture du rapport sur le coucours du prix annuel, d'après les conclusions duquel la Société a décerné sa grande médaille d'or au docteur Gustave Nachtigal pour ses explorations au Soudan oriental ; une médaille d'or à un Français, M. Auguste Mariette-Bey, correspondant de l'Institut, pour les résultats de ses recherches égyptologiques, au point de vue de la géographie ancienne ; une médaille d'or au capitaine russe N. Prjévalski (aujourd'hui colonel), pour ses voyages en Mongolie et au Thibet. Après la distribution des récompenses, MM. Victor Guérin et Lêque ont fait d'intéressantes communications, le premier sur la vallée du Jourdain, le second sur les sauvages de la Nouvelle-Calédonie.

Sociétés de géographie. — Une société de géographie existe à Lyon depuis 1873. Elle a réuni, dans sa première année, quatre cents adhérents. Son succès lui a donné la pensée de provoquer une exposition régionale de géographie. On lui doit l'adoption en principe par l'administration des postes de la mention du département sur le timbre de chaque bureau.

A la suite de la première session de l'association française pour l'avancement des sciences, en 1872, il s'est fondé à Bordeaux une société de géographie commerciale, qui compte actuellement 275 sociétaires. Elle se propose de créer un musée géographique, ethnographique et commercial.

— La Société royale de géographie de Londres a franchi la limite de 3,000 membres payants qu'on avait si souvent indiquée comme le terme extrême de sa plus haute prospérité possible. Le nombre total de ses membres est de 3,186, dont 3,125 membres ordinaires et 71 membres honoraires. Le revenu de la Société pendant l'année 1875 s'est élevé presque à 8,000 livres sterling

(200,000 francs). Ses maisons et propriétés dans Saville Row sont évaluées à 20,000 livres; sa bibliothèque et ses cartes sont estimées à 6,000 livres, et enfin elle possède environ 10,000 livres placées en fonds publics.

— Il vient d'être fondé en Espagne une société d'études géographiques sous le nom de *Sociedad geografica de Madrid*. Son but principal est de seconder le développement et la diffusion des connaissances géographiques dans toutes leurs branches. Toutefois, elle consacrera ses études de préférence au territoire de l'Espagne, de ses provinces et de ses possessions d'outre-mer, ainsi qu'aux pays avec lesquels il paraît opportun d'encourager les relations. La Société publiera un bulletin mensuel, compte rendu de ses réunions et de ses conférences périodiques, et, plus tard, autant que ses ressources le lui permettront, elle y joindra la publication de travaux plus étendus, de manière à former une collection géographique. Elle se mettra en rapport avec les sociétés géographiques étrangères et les autres corporations qui s'occupent d'études analogues; et elle prêtera toute l'aide qu'elle pourra aux explorateurs et aux voyageurs. *(Journal officiel.)*

Sociétés savantes. — La Société historique et littéraire polonaise de Paris a tenu, le 3 mai, sa séance publique annuelle. En l'absence du président, le prince Ladislas Czartoryski, la séance a été inaugurée par M. Chodzkienicz, membre du conseil d'administration de la société. M. Nabielak a donné lecture d'un travail sur le général Louis Kicki, mort sur le champ de bataille, en 1831, et la Société a décerné le prix de 1,800 francs au manuscrit du Dr Antoine J....., répondant à son concours de l'année passée. Il porte le titre de : *Polonica. Matériaux servant à l'histoire de Pologne, insérés dans les publications russes du dix-neuvième siècle.* — C'est un catalogue raisonné, embrassant 2,500 volumes et plus de 6,000 documents. Le sujet du nouveau concours proclamé par la Société, est ainsi conçu : *Démontrer les causes intérieures et extérieures qui ont amené la décadence de l'Église grecque unie en Lithuanie et en Ruthénie, au dix-huitième et dix-neuvième siècles, avec un aperçu sur l'état actuel de cette église en Galicie autrichienne.* — Le terme du concours est le 1er mars 1877. Le prix promis au meilleur travail en langue polonaise est de 1,800 francs.

— La Société des études japonaises, chinoises, indo-chinoises, tartares et océaniennes, vient de recomposer de la manière suivante son bureau et son conseil pour 1876-1877. Président, M. le comte de Montblanc, ancien ministre du Mikado à Paris, en remplacement de M. de Rosny, sortant; vice-président, M. le lieutenant de vaisseau Delaporte, créateur du Musée Khmer de Compiègne, en remplacement de M. Édouard Madier de Montjau sortant, et M. Louis Rochet, chargé du cours de langue manchoue à l'École des langues orientales; secrétaire français et bibliothécaire, M. Émile Burnouf, élève breveté de cette École pour le japonais; secrétaire japonais, M. Imamura-Wa-Rau, répétiteur à la même École.

Société Bibliographique. — L'assemblée générale de la Société Bibliographique s'est tenue le 22 mai, sous la présidence du R. P. Dulong de Rosnay. Le rapport annuel a été présenté par M. de Beaucourt, président; il constate un accroissement de trois cent cinquante membres depuis la dernière assemblée générale. M. de Barberey a présenté le rapport financier. Parmi les nouveaux membres du conseil nommés par l'assemblée, figure notre savant collaborateur le R. P. Martinov.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans les séances des 5 et 12 mai, M. Victor Guérin a achevé la lecture de son quatrième rapport sur sa mission en Palestine. Dans les séances du 12 et du

19. M. Miller a lu un mémoire de M. le baron d'Avril, sur la langue, le rite et l'alphabet attribués à saint Cyrille. Dans la séance du 19, M. le docteur Lagneau a communiqué un mémoire sur les Celtes et les Gaulois. Dans la séance du 26, M. Ravaisson a lu un mémoire sur l'interprétation de certaines scènes figurées sur les monuments funéraires grecs. M. Chabas a communiqué un mémoire relatif à la détermination d'une date du règne de Menkéré, qui a fait construire la troisième pyramide.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans les séances des 5 et 13 mai, M. Ch. Levêque a repris la lecture du mémoire de M. le docteur Azam, professeur à l'École de médecine de Bordeaux, sur un cas d'amnésie périodique. Dans la séance du 13, M. A. Eschenauer a lu un mémoire sur le repos hebdomadaire, au point de vue hygiénique. M. le secrétaire perpétuel a continué la lecture du mémoire de M. Magy, sur la nature de l'âme. Les séances des 20 et 27 ont été occupées par la lecture d'un mémoire de M. de Parieu, sur Brisach en 1639 et les derniers jours du duc Bernard de Saxe-Weimar, et, par la discussion qu'il a soulevée, discussion à laquelle a pris part M. Giraud.

L'Institut et les Académies. — En dépit de ses détracteurs, l'Institut de France est toujours la première compagnie savante du monde. On peut l'affirmer sans vanité pour le pays et sans crainte de blesser nos voisins, puisque l'autorité de ce docte corps n'a rien perdu de sa valeur à l'étranger. On continue donc à lire avec intérêt l'historique de ce grand établissement national, qui a survécu à toutes les vicissitudes de la patrie, à tous les changements de gouvernement, et n'a guère subi, depuis plus de deux siècles d'existence, que de légères modifications, soit dans la dénomination, soit dans les statuts et règlements, soit dans sa gestion. M. Edmond Renaudin a consacré à ce sujet plusieurs articles dans les n^os^ des mois de décembre 1875 et janvier 1876 du *Journal des Économistes*, sous le titre de : l'Institut de France, l'Institut d'Égypte, l'Académie des sciences morales, la section d'économie. Tableau statistique, chronologique, biographique et anecdotique. » (Tirage à part : Paris, Guillaumin, 1876, in-8 de 47 p.)

Cet article, nous dit l'auteur, reprend et complète à trente ans de distance la notice que M. Joseph Garnier a consacrée au même sujet : « De l'Institut, de l'Académie des sciences morales et politiques, et principalement de la section d'économie politique, » dans l'*Annuaire de l'économie politique* pour 1844 (p. 37-55). Cette notice a servi de point de départ à la « Revue de l'Académie des sciences morales, » que M. Joseph Garnier a publiée dans l'*Annuaire*, jusqu'en 1855, et qui a été continuée depuis lors, sans interruption.

C'est, en effet, au même point de vue spécial que l'auteur de cet article s'est placé. Il suffira, pour en témoigner, de donner ici les résumés des paragraphes entre lesquels se divise le présent opuscule. Les voici :

I. Coup d'œil rapide sur les anciennes académies.

II. L'Institut ; — sa création ; — son organisation ; — ses défauts.

III. L'Institut d'Égypte ; — sa création ; — ses travaux ; — sa section d'économie politique.

IV. Détails sur le premier Institut.

V. Le deuxième Institut (1803). — Suppression de la classe des sciences morales.

VI. Rétablissement de cette classe ou Académie ; — Modifications de 1855.

VII. Section d'économie politique, statistique, finances ; — Bibliographie de 1795 à 1875.

Ce dernier point est bien écourté; à notre avis, il aurait pu être traité avec plus de développements. Mais ce n'est sans doute qu'un appendice ajouté après que l'article avait été redigé dans un but historique. Après les nombreux travaux de ce genre sur l'Académie française et l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, par M. Alfred Maury, sans compter l'*Académie des sciences*, par M. Bertrand, M. Ed. Renaudin a trouvé moyen, — non sans malice, — d'introduire, dans des questions aussi graves, l'élément badin, nous allions presque dire le ton gouailleur; et la mention de plus d'un nom célèbre est accompagnée, — tout en courant, — d'anecdotes amusantes ou de bons mots.

Du reste, pourquoi ne pas égayer ce sujet, lorsqu'on a vu, en pleine séance publique de l'Académie des sciences morales, au mois de décembre dernier, le président essayer de tirer de ces chiffres, un trait d'esprit avec tant de peine : « Des cinq académies qui composent l'Institut de France, l'Académie des sciences morales et politiques est la moins ancienne ; tandis que ses sœurs datent toutes du dix-septième siècle, la nôtre n'a été fondée qu'à la fin du dix-huitième, en 1795. De 1803 à 1832, son existence fut interrompue; et c'est ainsi que, par une sorte de paradoxe chronologique, nés en 1795, nous n'avons cependant vécu que cinquante ans. » — M^es S.

Un pamphlet sur Galilée. — Nous avons sous les yeux une brochure intitulée : *Galilée et l'inquisition romaine*, par M. Louis Combes (Paris, Librairie républicaine, 1876, in-32 de 63 p.), qui nous est présentée comme « résumant ce qu'on sait aujourd'hui » sur Galilée et son procès. L'auteur nous montre Galilée ébranlant « le vieux mythe de la création du monde en six jours, » puis « courbé sous la terreur mystérieuse de l'autorité sacerdotale. » Il conçoit, d'après cela, que « l'Église ait été effrayée de ces clartés nouvelles (jetées par Galilée), qu'elle ait refusé de suivre la science à cette hauteur et qu'elle soit entrée si violemment en lutte contre les lois éternelles qui régissent les mondes; » il dit que « le grand docteur jésuite Bellarmin devint le chef de cette ligue impie » des « partisans aveugles de la tradition » qui « se rallièrent sous la noire bannière des jésuites et des dominicains, » alors qu' « un pape violent et persécuteur, Paul V, » était sur le trône; il s'étonne du « respect craintif de Galilée pour l'autorité sacerdotale, car, dit-il, il subissait les servitudes et les croyances de son temps et de son pays... » Cependant l'auteur déclare « écrire sans passion, sans parti pris, sans arrière-pensée polémique; » il dit « avoir la sincérité et la bonne foi; » — soit, mais si l'auteur est de bonne foi, il est ignorant. En effet, on ne peut écrire en 1876 ce que l'auteur a écrit dans ces pages, sans prouver qu'on ignore tous les travaux publiés sur cette question depuis vingt ans. M. Louis Combes dit que « le procès n'est qu'imparfaitement connu, » que « les papiers du procès sont retombés, en 1847, dans le gouffre des archives pontificales, d'où elles ne sont plus sorties depuis... les pièces, et toutes les pièces, dit-il, voilà ce qu'on attend toujours. » M. L. Combes ignore donc que M. de l'Épinois les a publiées en 1867 dans la *Revue des questions historiques* et que, depuis lors, *tous* les travaux, à savoir ceux de MM. Wohlwill, Th. Henri Martin, Reusch, Gebler, S. Pieralisi, etc. s'appuyent sur ces pièces désormais connues. M. L. Combes parle de « la mutilation et la dispersion d'une partie des manuscrits et de la correspondance de Galilée. » Il ignore donc que M. Alberi, dans les notes de son édition des *Opere di Galileo Galilei*, a prouvé la non-mutilation et la non-dispersion. M. L. Combes dit qu'au sujet de la torture, « il n'est permis d'émettre que des conjectures » mais que « des considérations très-fortes rendent vraisemblable cet acte de cruauté. » M. Combes

ignore donc que tous les savants ont pulvérisé les assertions émises par M. Libri et autres, en montrant l'inanité des considérations présentées ici comme irréfutables, alors qu'elles ont été réfutées depuis longtemps. M. L. Combes dit aussi que Galilée a, « depuis son procès, souffert d'une hernie intestinale, suite ordinaire, dit-on, de l'espèce de torture à laquelle on suppose qu'il aurait été appliqué. » M. Combes ne sait donc pas qu'on a un certificat de médecins, donné avant son voyage à Rome, où cette infirmité est constatée, etc... M. Combes, qui prétend résumer ce qu'on sait aujourd'hui, ignore complétement l'état actuel de la question : il est en retard de vingt ans, il en est encore aux assertions de M. Libri, de « notre grand historien Henri Martin, » aux « belles pages de M. Quinet. » — Voilà un échantillon des ouvrages de science vulgarisée que la *Librairie républicaine*, qui, paraît-il, aime tant le progrès, présente à ses lecteurs! Ils seront bien renseignés.

Correspondance du connétable de Lesdiguières. — On annonce la publication des *Actes et correspondance du connétable de Lesdiguières*, d'après les manuscrits originaux, par le comte Douglas et M. Joseph Roman, avocat (Paris, Picard; Grenoble, F. Allier.), en trois forts volumes, au moins, de texte et un album de planches.

Les deux premiers volumes contiendront la correspondance et les actes personnels du connétable de Lesdiguières; le troisième, les documents originaux concernant sa famille et quelques pièces intéressantes sur les guerres de religion, dans lesquelles il joue un rôle important. A ce volume, il sera joint un appendice traitant de la généalogie, iconographie, bibliographie, numismatique et sigillographie de Lesdiguières. Enfin un album formera le quatrième volume et contiendra des portraits, des médailles et des sceaux, des vues de monuments, des fac-simile d'écriture, des tableaux généalogiques et enfin des cartes, pour faciliter la lecture des documents et suivre les opérations militaires des guerres incessantes de cette époque. Chaque volume sera terminé par un index géographique et historique fait avec un soin minutieux et destiné à faciliter les recherches.

La Bibliothèque de Mustapha Fadil Pacha. — On lit dans le *Rawdat-el-Akhbar*, journal qui se publie au Caire :

« S. A. le Khédive vient de mettre à la disposition de la bibliothèque de l'État 2,649 volumes manuscrits.

» Ces volumes proviennent de la bibliothèque particulière de défunt Mustapha Fadil Pacha, frère du Khédive. Ils forment une riche collection d'ouvrages littéraires bien connus des orientalistes d'Europe. Comme ils étaient une propriété privée, il n'avait été possible, jusqu'ici, qu'à de rares favorisés d'en prendre connaissance. Aujourd'hui ces volumes faisant partie de la bibliothèque du Khédive, située rue des Djamamiz, près le ministère de l'instruction publique, au Caire, il sera permis à tout homme studieux, quelle que soit sa caste, de soulever le voile jaloux qui a recouvert ce précieux trésor jusqu'à ces temps derniers.

» C'est à l'initiative personnelle du Khédive que nous devons de voir réunis dans un même local la plupart des riches ouvrages qui étaient auparavant abandonnés au ravage de la poussière, dans les coins les plus reculés des mosquées et des oratoires. Nous devons signaler, à l'attention du monde savant, certains livres dont l'écriture est un modèle achevé de calligraphie, et qui contribuent à faire de la bibliothèque du Caire l'une des plus riches collections du monde entier. *(Journal officiel.)*

Une rectification de Cantu. — D'après une citation du *Polybiblion* (t. XVI,

p. 280), la traduction française de l'*Histoire universelle* de M. Cantù, mentionnerait, sur les bords de la mer Rouge, un peuple appelé *Héliotophages*. L'illustre historien nous écrit de Milan, pour nous citer la phrase telle qu'elle se trouve dans la neuvième édition italienne de son ouvrage (Turin, vol. I, p. 130); cette citation permettra de rectifier la faute d'impression qui s'est glissée dans la traduction française : « *Lotofagi* delle sponde di esso mare. » Il convient de faire observer que la troisième édition française (Paris, Didot, 1862, vol. I, p. 229, note) porte, conformément au texte italien, le mot *Lotophages*, et non pas *Héliotophages*.

Le Livre du P. Santarelli. — Dans son remarquable ouvrage, *Le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu*, M. l'abbé Houssaye (p. 131, note) signale une erreur qu'aurait commise le P. Hurter, dans son *Nomenclator litterarius*, en donnant le titre du célèbre ouvrage du P. Santarelli : *Tractatus moralis de hæresi*. Le P. Hurter aurait à tort introduit les mots *blasphemia, maledictione;* comme preuve, M. l'abbé Houssaye invoque un exemplaire de la Bibliothèque nationale, D. 7302. La *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, par les PP. de Backer et Sommervogel (2e édition, tome III, en voie de publication, colonne 542), donne le titre avec les mots *blasphemia, maledictione*. De plus, à la colonne 543, les savants bibliographes citent la pièce suivante : « Censure de la sacrée faculté de théologie de Paris, d'un livre intitulé : *Antonii Sanctarelli ex Societate Jesu tractatus moralis de hæresi, schismate, apostasia, sollicitatione in sacramento pœnitentiæ*, BLASPHEMIA, MALEDICTIONE... A Paris, par Joseph Boüillerot, 1626, in-8, pp. 11. » Il est vrai que la version latine de cette censure, publiée à Paris, chez Pierre Durand, 1626, et plus étendue, ne porte pas les deux mots dans le titre de l'ouvrage condamné.

Les Arts graphiques a l'exposition de Vienne. — Nous avons sous les yeux la réimpression du Rapport de M. Georges Masson, publié par la commission supérieure de l'exposition de Vienne (Paris, 1875, gr. in-8 de 140 p.), rapport qui ne pouvait être confié à un homme plus compétent. On y verra, par exemple (p. 3), que, dans les cinq années qui ont suivi l'exposition universelle de 1867, l'Allemagne a publié plus de 50,000 volumes, la France, environ 48,000 et l'Angleterre plus de 25,000. On y verra aussi (p. 9), que le succès de notre pays, dans la section de l'imprimerie et de la librairie, a été incontestable. Nous y signalerons, de plus, d'excellentes appréciations des travaux de la maison Mame (p. 10), de la maison Didot (p. 12), de la maison Jouaust (p. 13), de la maison Gauthier-Villars (p. 19), des imprimeries Claye (p. 23), Crété (p. 25), Perrin (p. 26), de la maison Hachette (p. 27-32), de la maison Lemerre (p. 39), etc. M. Masson ne juge pas moins équitablement les imprimeries et les librairies étrangères, notamment celles de Leipzig, de Berlin, de Stuttgart, de Vienne, de Pesth, d'Utrecht, de Leyde, d'Einsiedeln, etc. Le remarquable rapport du président du cercle de la librairie est complété par quelques pages relatives à la lithographie, à la gravure, aux dessins industriels et au matériel des arts graphiques, à l'exposition de Vienne. — T. de L.

— M. Fenwick s'occupe, nous apprend l'*Athenæum*, de la publication du catalogue de la riche bibliothèque des manuscrits de sir Thomas Phillips. Mais comme la publication d'un catalogue qui contient près de 24,000 numéros est une affaire dispendieuse, et ne s'adresse qu'à un nombre restreint d'amateurs, l'éditeur demande, avant de l'entreprendre, un nombre suffisant de souscripteurs, à dix guinées l'exemplaire. Il s'engage à n'en faire tirer que 80. On peut adresser la demande à M. Fenwick, Thirlestane House, Cheltenham.

— Le même recueil annonce qu'une société s'est formée en 1873, à Jersey, sous le nom de *Société jersiaise*, dans le but d'encourager l'étude de l'histoire et du langage de cette île, la conservation de ses antiquités et la publication des documents de son histoire. Le premier volume édité par cette société renferme l'*Extente de l'Ile de Jersey*, 1331, sous le règne d'Édouard III; c'est une sorte de *Domesday book*. Cette publication sera suivie de celle de semblables *extentes*, de 1274 à 1660.

— La Société américaine de philologie doit tenir une session pendant la durée de l'exposition de Philadelphie. Tous les savants philologues des deux mondes y sont invités.

— Le chanoine Lightfoot prépare, d'après *the Academy*, un appendice à son édition des *Lettres de saint Clément de Rome*, contenant les fragments récemment découverts de deux lettres adressées aux Corinthiens.

— Le même recueil annonce que le prince russe Alexandre Wassiltchikoff va publier un ouvrage important sur l'histoire de la propriété foncière dans les diverses contrées de l'Europe.

— La sixième livraison des fac-simile publiés par la Société paléographique de Londres vient de paraître. Elle contient des spécimens des homélies de saint Avite, des manuscrits de Clermont de la bibliothèque de Paris, écrit sur papyrus (sixième siècle), de l'Euclide de la bibliothèque bodléienne (889), du psautier de Lothaire (v. 825), etc.

— Dans sa *Notice sur l'hospice d'Aubrac en Rouergue* (Bruges, imp. Daveluy, in-8 de 51 p.), extraite de la *Revue de Flandre*, M. Victor Advielle, d'Arras, fait un examen critique des titres de fondation de cet hospice, dont quelques-uns sont apocryphes, et arrive à cette conclusion, qu'un seigneur flamand, du nom d'Adalard, a fondé, à la fin du onzième siècle ou au commencement du douzième, sur la montagne d'Aubrac, en Rouergue, un hospice pour la sauvegarde des voyageurs. Il rapporte incidemment quelques faits intéressants de l'histoire de cet établissement. C'est pour lui un épisode d'une histoire qu'il prépare sur le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle.

— *La Revista de Archivios, Bibliotecas y Museos* nous apprend que, dans les archives d'un couvent de Rome, on a découvert divers documents concernant Benvenuto Cellini, et, entre autres, un sauf-conduit à la date de 1535 et différents comptes de ses travaux à Florence et à Fontainebleau.

— L'Académie des belles-lettres de Séville, s'apprête à célébrer le deux cent quatrième anniversaire de la mort de Cervantès. La meilleure composition lyrique en l'honneur de l'illustre écrivain obtiendra un exemplaire du *Don Quichotte*, publié en 1780 par l'Académie espagnole. Le meilleur travail inspiré par un des épisodes de l'histoire de Séville vaudra à son auteur une rose d'or.

— L'intéressante revue qui paraît en langue catalane, à Barcelone, *la Renaixensa*, annonce la publication prochaine de l'*Histoire critique, civile et ecclésiastique de Catalogne*, par D. A. de Bofarull. Ce recueil ajoute: « Nous qui savons avec quel intérêt ce travail est depuis longtemps attendu, et qui savons aussi qu'il est le fruit de bien des années d'études et de recherches, nous ne doutons pas qu'un légitime succès ne récompense une pareille publication. Les gravures ont été dirigées par le savant écrivain et intelligent artiste D. J. Puiggari. »

— La *Renaixensa* donne une longue liste des ouvrages en catalan qui figureront à l'exposition de Philadelphie; nous y remarquons une traduction du *Calendari*, de Mistral, par Roca.

— Un des tomes de la *Biblioteca de Ambos Mundos* aura pour auteur Victor Balaguer, et pour titre « Légendes des Pyrénées » *(Legendas de los Pireneos)*.

— Nous lisons, dans l'*Instruccion publica*, de Lérida, que la bibliothèque de l'université de Séville a acquis un très-curieux manuscrit de l'Alcoran qui a servi au santon de la grande mosquée de Tétuan. Ce manuscrit est, paraît-il, très-remarquable au point de vue paléographique; il est renfermé dans une enveloppe de maroquin brodée de soie.

— La librairie Germer-Baillière publie, depuis le 1er janvier dernier, deux nouvelles revues : la *Revue historique*, trimestrielle, dirigée par MM. Monod et G. Fagniez, et la *Revue philosophique*, mensuelle, dirigée par M. Th. Ribot.

— Le *Moniteur de la presse* (russe) du 1er avril a mis à l'*Index* le passage du *Polybiblion* (t. XVI, p. 9) relatif au *Drame sous Catherine II*, par le prince Joseph Lubomirski.

— On annonce que la médaille d'or de la Société royale astronomique de Londres sera donnée à M. Le Verrier pour sa théorie et ses tables des planètes Jupiter et Saturne.

— Un important ouvrage est en cours de publication à Bruxelles: *les Restes de l'art national en Belgique et en Hollande*. Il est édité par un jeune architecte, M. Colinet.

— M. Pierret, conservateur des antiquités égyptiennes au Louvre, vient d'acquérir quatre anciennes statues égyptiennes en bois; elles datent de la sixième dynastie.

— L'année prochaine sera célebré, à Anvers, le troisième centenaire de Rubens, né en cette ville, le 29 juin 1577. On y exposera, à cette occasion, un grand nombre de tableaux du grand peintre.

— Quelques exemples de la générosité avec laquelle les Anglais soutiennent leurs œuvres religieuses: la Société biblique a recueilli, durant l'année dernière, 220,000 livres sterling, soit 5,500,000 francs ; — la Société pour la propagation de la grâce, 125,294 livres sterling, ou plus de 3,100,000 francs; — la Société d'assistance pour les pasteurs, 57,114 livres sterling, ou 1,427,850 francs; —la Société de l'église coloniale et continentale, 28,000 livres sterling, ou 950,000 francs.

— L'université d'Oxford a, dans ces derniers temps, donné une vive impulsion à l'étude de la langue russe et des langues qui s'y rattachent. On y fait depuis 1871, des cours, qui sont, paraît-il, très-suivis sur la littérature, la langue et l'histoire de la Russie. Cette fondation est due à un lord anglais, le comte Ilchester, qui a laissé, à cet effet, un legs important, dont l'administration est confiée aux soins des curateurs de la *Taylor Institution*.

— La souscription ouverte pour la création d'une chaire de littérature celtique dans l'université d'Edimbourg a atteint le chiffre de 8,000 livres sterling (200,000 francs). La reine s'est fait inscrire pour 200 livres (5,000 francs). Dans une récente réunion du conseil de l'université, le professeur Blackie a exprimé l'assurance que, dans le cours de l'année, la somme de 12,000 livres (300,000 francs), nécessaire pour la fondation, sera obtenue.

— Il est question de publier dans le *Portfolio* quelques reproductions en fac-simile des dessins de l'historien Matthieu Paris. Ils se trouvent dans la vie d'Offa, manuscrit du British Museum, illustré de dessins à la plume et à l'encre par le moine de Saint-Alban. Matthieu Paris entra dans ce monastère l'an 1217, et ce manuscrit fut offert par lui à la bibliothèque. Les dessins montrent que l'artiste affectionnait surtout les sujets de bataille, qui y sont traités pour la plupart avec une grande énergie. Ils sont tous faits à la plume, quelquefois indiqués seulement dans les contours ; d'autres présentent le soin le plus minutieux dans les détails de l'armure.

— D'après une statistique officielle, il se publie actuellement en Italie 906 journaux, dont 396 politiques, 31 administratifs, 44 religieux, 84 indus-

triels, 59 d'agriculture, 113 artistiques et littéraires, 82 scientifiques, 11 de jurisprudenee, 6 illustrés, 22 sur le théâtre, 5 sur la musique, 30 humoristiques, 17 sur l'éducation, 6 de médecine. Ils se répartissent de la manière suivante par provinces : Piémont, 117; Ligurie, 43; Lombardie, 152; Vénétie, 79; Émilie, 78; Ombrie, 6; Marches, 20; Rome, 62; Toscane, 126; Naples, 136; Sicile, 76; Sardaigne, 11.

Le journal italien le plus ancien est la *Gazetta di Genova*, fondée à Gênes en 1797; viennent ensuite *il Corriere della Dame*, qui se publie à Lodi (la date de sa fondation remonte à 1806); *il Corriere mercantile* de Gênes (1825), l'*Arcadico* de Rome (1832), *il Cosmorama pittorico* de Milan (1838), la *Gazetta medica italiana* de Milan (1840). Le nombre des journaux quotidiens est de 123 pour tout le royaume.

— Le Rév. R. C. Macher vient d'offrir à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un exemplaire du Nouveau Testament, en hindoustani, publiée sous le patronage de la Société des traités et livres religieux de Londres.

— La *Revista historica* de Barcelone nous apprend que Don Cayetano Rosel a acheté les manuscrits autographes de trois pièces de Lope de Vega. Une de ces pièces est inédite, les deux autres offrent de nombreuses variantes. C'est une importante trouvaille pour la littérature castillane.

— Il existe à la Bibliothèque nationale un manuscrit contenant la seconde partie de la *Historia de Felipe II*, écrite en espagnol, par Don Luis Cabrera de Cordoba. M. Canovas de Castillo fait prendre copie de cet ouvrage, qui sera imprimé à Madrid.

— On prépare la publication des principaux auteurs aragonais, sous ce titre : *Biblioteca de autores aragoneses*. La *Cronica latina y española de San Juan de la Peña* et les poésies de Don Pedro Lizian de Riazza inaugureront cette publication.

— Don Antonio Trueba, bien connu par ses jolis contes populaires, écrit un livre sur les mœurs et usages des pays basques.

— La *Revista historica* annonce que la publication du *Cancionero de obras catalanas en los siglos XV, XVI y XVII* est terminée. Ce doit être un recueil très-intéressant.

— On annonce de grandes fêtes littéraires pour le sixième centenaire de la mort du roi Don Jaime Ier, qui sera célébré le 27 juillet prochain; 500 *pesetas* seront la récompense du meilleur *Mémoire* sur les édifices contemporains de Don Jaime. Pareille somme sera accordée pour un récit en prose limosine relatif au règne de ce roi. Une branche de laurier d'or récompensera le meilleur chant en castillan, sur la prise de Majorque. Une fleur d'argent, la meilleure romance historique en limosin; Une fleur semblable, la meilleure ode en castillan sur Don Jaime. Enfin une fleur d'argent, encore, sera décernée à l'auteur qui aura le mieux célébré la prise de Valence, dans des vers limosins.

— Dom Piolin ne cesse de poursuivre et de compléter le travail qu'il a entrepris sur l'histoire de l'Église pendant la Révolution dans le diocèse du Mans. Il vient de publier, dans la *Revue historique et archéologique du Maine*, et de faire tirer à part, un nouveau document du plus douloureux intérêt sur les traitements infligés aux prêtres transportés dans la rade de Rochefort. C'est une longue lettre d'une des victimes, Simon Guilloreau, desservant de Saint-Remy du Plain.

— Nous avons déjà eu plusieurs fois occasion de signaler ici plusieurs des travaux de la Société éduenne, dont le président, M. Bulliot, vient d'être décoré à la réunion des sociétés savantes. Le tome IVe de ses mémoires (1875) renferme, une notice historique sur la paroisse de Couches, de

M. l'abbé Paquenognot, déjà signalée, et augmentée de mémoires relatifs à cette paroisse publiés par M. Harold de Fontenay et *l'Art de l'émaillerie chez les Eduens avant l'ère chrétienne*, par MM. Bulliot et Harold de Fontenay. — Nous n'avons pas encore eu occasion d'appeler l'attention sur *le Temple du Mont-Beuvray*, compte rendu des fouilles faites en 1872-1875, par M. Bulliot, et la continuation, par M. A. de Charmasse, d'une publication du plus vif intérêt et de la plus grande actualité : ce sont les cahiers des paroisses et communautés du baillage d'Autun pour les États généraux de 1789.

— Béthune, possède depuis la fin du XIIe siècle, une confrérie de « charitables » sous le patronage de saint Éloi, instituée au moment d'une épidémie qui désolait la ville et dans le but d'ensevelir les pestiférés. Cette confrérie n'a cessé de remplir sa mission dans des circonstances bien diverses. M. F. Vallage, doyen de la confrérie, vient d'en publier (*Notice historique sur l'institution à Béthune, en 1188, de la confrérie des charitables de saint-Éloi, qui existe depuis cette époque*, Béthune, lib. Galand, 1875, in-8 de 168 pages), une courte histoire avec ses règlements, quelques-uns des témoignages de reconnaissance qu'elle a reçus, quelques documents et pièces qui la concernent avec la liste de ses prévôts depuis 1573.

— L'université de Zurich a, dans ces dix dernières années, conféré le grade de docteur à treize dames qui ont fait leurs études dans sa faculté de médecine, et à deux autres dames le grade de docteur en philosophie ; trois autres dames, enfin, ont obtenu le diplôme de professeurs d'enseignements scientifiques spéciaux.

— Le marquis de Godefroy-Ménilglaise, le savant éditeur de Lambert d'Ardres et de Gilbert de Mons, vient d'être nommé associé de l'Académie royale de Bruxelles.

— Notre collaborateur M. Albert Albrier vient de donner un tirage à part de sa notice insérée dans les mémoires de la Société savoisienne sur le *baron Puton, sa vie et sa famille* (in-8 de 26 p.). Une courte biographie de l'ancien officier supérieur de l'empire qui consacra ses dernières années à la science et à la littérature est suivie d'une généalogie de sa famille du milieu du dix-septième siècle jusqu'à nos jours.

Publications nouvelles, — *Jésus-Christ étudié en vue de la prédication dans saint Thomas d'Aquin*, par l'abbé Doublet (3 vol. in-18, Berche et Tralin). — *Les Prières de la célébration du mariage*, par Mgr Meignan (in-16, Douniol). — *La première communion*, par Mme la comtesse de Flavigny (in-32, Tours, Mame). — *De l'avenir des peuples catholiques*, par le baron de Haulleville (in-12, Blériot). — *Lettre critique ; l'immortalité de l'âme des bêtes jugée par saint Thomas d'Aquin*, par l'abbé J. Beney (in-8, Autun, M. Dejussieu).— *L'Année géographique*, par Vivien de Saint-Martin T. XIII, 1875 (in-18, Hachette). — *Abyssinie*, par Ach. Raffray (in-18, Plon). — *La Hollande pittoresque, les frontières menacées*, par Henri Havard (in-18, Plon). — *Accord de la Bible et de la géologie*, par l'abbé Gainet (in-8, E. Vaton). — *Introductio generalis ad Historiam ecclesiasticam critice tractandam*, auctore P. Carolo de Smedt (in-8, Gandavi, C. Poelman; Lovanii, C. Fonteyn ; Parisiis, V. Palmé). — *Histoire des Conciles d'après les documents originaux*, par Mgr M. J. Héfélé, traduction de l'allemand, par l'abbé Delarc. T. XI (in-8, Le Clerc). — *Les esclaves chrétiens*, par P. Allard (in-8, Didier). — *Pie IX, sa vie, son histoire, son siècle*, par J. M. Villefranche (in-8, Lyon, Josserand ; Paris, J. Vic). — *Vive Pie IX, histoire populaire de Pie IX* (in-32, Turin, L. Romano). — *La Cour et la Ville de Madrid vers la fin du dix-septième siècle*, par la comtesse d'Aulnoy, édition nouvelle, revue et annotée par Mme B. Carey, deuxième partie (in-8, Plon).— *Le Service d'état-major*, par le colonel Brousart von Schellendorff, traduction du capitaine Weil. T. I (in-18, Dumaine). — *Histoire de l'infanterie française*,

par le général Suzane, T. I et II (in-18, Dumaine). — *Le Pouvoir exécutif aux États-Unis*, par Ad. de Chambrun (in-8, Thorin). — *La Loi et l'instruction gratuite, laïque, obligatoire*, par M. Pujos (in-8, Cotillon, Jouby et Roger). — *Le libéralisme*, par l'abbé F. Huignard (in-18, Féchoz). — *Artistes anciens et modernes*, par Charles Clément (in-18, Didier). — *Les Artistes d'autrefois*, par Eug. Fromentin (in-8, Plon). — *La Fiancée de Mlle Saint-Maur*, par V. Cherbuliez (in-18, Hachette). — *L'Avocat Bayadère*, par Gourdon de Genouillac (in-18, Dentu). — *Le livre à serrure*, par Amédée Achard (in-18, C. Levy). — *Gavotte*, par Paul Féval (in-18, Dentu). — *La pupille d'Hilarion*, par Mlle M. Maréchal (in-18, Blériot). — *Les Drames de la misère*, par R. de Navery (2 vol. in-18, Blériot).— *Les Chevaliers de l'écritoire*, par R. de Navery (in-18, Blériot). — *Voyage sentimental dans les pays slaves*, par Cyrille (in-18 Palmé.) — *L'Église russe et l'Immaculée-Conception*, par le R. P. Gagarin (gr. in-18, Plon). — *Les véritables responsabilités, ou lettres d'un bon Français à un ananhiste déguisé* (gr. in-8, Péchoz). — *Histoire de la Révolution. I. Assemblée constituante*, par Emm. de Saint-Albin (in-32). — *Les Moines*, par le comte de Montalembert (br. in-32). — *L'Instruction primaire avant la Révolution*, par E. Allain (br. in-32. — *Garibaldi en France*, par A. Vuilletet (br. in-32; ces quatre brochures font partie de la *Bibliothèque à 25 centimes*). — *Saint-Just*, par E. Loudun (br. in-18). — *Le 16 Octobre 1793*, par Maxime de la Rocheterie (br. in-18). VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE
DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Biblia sacra Vulgatæ 98
De divinitate et canonicitate sacrorum Bibliorum (*Joh. Fr. Marchini*) anno. de *A. Giovannini* et *S. Villoresi*. 99
Grundlinien zur Geschichststypik der hl. Schrift (*Mgr Th. Krementz*). 99
Egyptische Einwirkungen auf hebraische Culte (*Max Büdinger*). . 100
L'Exode et les monuments égyptiens (*H. Brugsch-Bey*). 100
Egypt and the Pentateuch (*W. R. Cooper*) 308
L'Égypte et Moïse (*l'abbé V. Ancessi*) 27. 402
The first Hebrew book (*Rev. Thomas Arnold*) 24
Juda's Verhaltniss zu Assyrien in Jesaja's Zeit (*Dr A. Hildebrandt*). 101
Psalterium juxta Hebræos Hieronymi (*Paul de Lagarde*) 102
A Sketch of samaritan history (*J. Nutt*). 28
Salomon et l'Ecclésiaste (*l'abbé A. Motais*) 102
Esprit et morale universelle de la Bible (*l'abbé Martini*) trad. de *M. de Neira* 204
Einleitung in das Neue Testament (*Fr. Bleek.* und *J. Fr. Bleek.* und *Dr. W. Mangold*). 103
Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*l'abbé A. Gaume*). 104
Novæ Evangeliorum harmonia et synopsis (*l'abbé J. C. Rambaud*). 105
Commentarius in evangelium secundum Matthæum (*J. A. Van Steenkiste*) 35
La Grande Christologie prophétique et historique (*l'abbé Maistre*) . 106
La Vie de Notre-Seigneur (*l'abbé G. J. Hurdebise*) 107
Sechs Bucher des Lebens Jesu (*Dr J. Schegg*). 107
Geschichte Jesu (*Dr K. Hase*) 109
Das Kreuz Christu (*le Dr. O. Lockler*). 403
Les Paraboles de l'Evangile (*l'abbé E. Tisserand*) 110
Critico-biblical disquisition on the time during wich Christ lay in

the tomb (*Fr. de Hieronymo Jovino, S. J.*) 28
Apparitions de Notre-Seigneur à ses disciples 110
Saint Paul's Epistle to the Galatians (*Ch. J. Ellicott*) 111
Saint Paul's Epistle to the Ephesians (*Ch. J. Ellicott*). 112
Saint Paul's Epistle to the Philippians the Colossians and Philemon (*Ch. J. Ellicott*) 112
Saint Paul's Epistle to the Thessalonians (*Ch. J. Ellicott*. . . . 112
The Pastoral Epistles of saint Paul (trad. par *Ch. J. Ellicott*) . . 112
Saint Paul's Epistles to the Colossians and to Philemon (*J.-B. Lightfoot*). 112
Itala und Vulgata (*H. Rönsch*) 114
Liturgie. De sanctissimo Missæ sacrificio (*l'abbé H. E. C. Lambrecht*). 197
Du Sacré Mystère de l'autel (trad. par *l'abbé Couren*). 198
Saints-Pères. Bibliotek der Kirchenvâter de Kempten 27
Saint Jean-Chrysostome (quatrième siècle) (*Sa Gr. Mgr Mermillod*). 67
Les Pères de l'Eglise latine (*l'abbé F. Battov*) 443
Discours de Jacques de Saroug sur la chute des idoles (*l'abbé Martin*). 27
Théologie dogmatique. Unsere Symbole, ihre Geschichte und ihr Recht (*Gottfried Braun*). 67
Die Trinitarische Lehrdifferenz zwischen der abendlundischen und der morgenlândischen Kirche (*Dr Joseph Langen*). 311
Cours de Religion (*l'abbé Grosse*). 37
Manuel d'instruction religieuse (*l'abbé Grosse*). 53
Cours abrégé de religion (*le P. F. X. Schouppe*) 40
La Somme du catéchiste (*l'abbé Regnaud*) 40
La Science sacrée (*l'abbé Berseaux*) 404
Les Eléments raisonnés de la religion (*l'abbé Van Weddingen*) . . 309
Bossuet und die Unfehlbarkeit (*E. Laur*) 164
Petit catéchisme du Syllabus (*Mgr Gaume*). 159
Fénelon directeur de conscience (*A. de Grisy*). 444
Traité de la confession des enfants et des jeunes gens (*l'abbé Timon-David*) 193
Œuvres pastorales de Mgr Darboy 504
L'Aumône (*Mgr Landriot*) 195
Instructions et conseils adressés aux familles chrétiennes. Le Mariage, les Enfants, la Famille (*Mgr Meignan*) 356
Scritti apologetici (*V. di Giovanni*) 124
Théologie ascétique. L'Imitation de Jésus-Christ, préface (*Louis Veuillot*) 312
Purgatoire et Ciel (*l'abbé Sanson*) 196
Le Cantique spirituel et la vive flamme d'amour (le B. Père saint *Jean de la Croix*) 199
L'Homme-Dieu souffrant (*le P. Séraphin*). 199
Les Mystères de la Passion, par Dorland le Chartreux (trad. par *l'abbé D. Reulet*) 442
Lettres spirituelles écrites à plusieurs personnes de piété (*le R. P. Paul Le Jeune*) revues par le *R. P. Fressencourt*. 200
Il cuor di Gesù (*l'abbé S. Ferreri*). 200
La Vie parfaite (*saint François de Sales*, avec préface de *Mgr Mermillod*) 201
Le nouveau Livre d'or (*le P. Eudes*) 202
Du demi-christianisme (*l'abbé Desgeorge*) 202
Des pèlerinage et de leur rôle providentiel dans les sociétés chrétiennes (*le R. P. Gautrelet*. 203
L'Opportunité et les raisons contemporaines du culte de saint Joseph (*l'abbé B. Bion*) 203
Le Très-Saint cœur de Marie, d'après saint Alphonse (*le P. Saint-Omer*) 205
Mois de Marie des âmes intérieures et religieuses (*C. Verhaege*). . 205
Visites des malades (*l'abbé Blanchet*) 206

Le Chemin de la croix de la sainte Vierge (*Alex. de Saint-Albin*) . 206
L'Indulgence de la Portioncule (*le R. P. Rombant*) 207
Prière de sainte Gertrude (*le R. P. A. Denis*). 207
Mélanges théologiques. Appel contre l'esprit du siècle (*le R. P. Marin de Boylesve*) . . . . . .
Le Triomphe du Christ (*H. Clauzel*) 216
Religion des peuples orientaux. (Avesta, trad. de *C. de Harlez*) 41
Islam, its history character, and relation to Christianity (*J. Arnold*). 28
Cultes dissidents. Le Protestantisme (*J. Camauer*) 251
La Fin du protestantisme (*G. L. B****) 251

JURISPRUDENCE

Droit canonique. Des lettres pontificales et de la portée qu'elles ont dans la pensée du Saint-Père (*le R. P. D. Mélot*). 160
Droit public. Le Droit public et l'Europe moderne (*par le vicomte de la Guéronnière*) 406
Histoire du Droit. Le Droit municipal (*R. J. A. Houdoy*) . . . 314
Droit criminel. Programme du cours de droit criminel fait à l'Université de Pise (*le prof. F. Carrara*) 409
Droit administratif. Le nouveau manuel des conseillers de préfecture (*Brun*) 410
Manuel de législation forestière (*Alf. Puton*) 44
Des droits d'usage dans les forêts (*L. Bruand*). 317
Des courr d'eau navigabler et flottables (*Alf. Floque*) 42

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Notions de philosophie (*Ch. Jourdain*) 372
Précis de philosophie (*J. Brisbarre*) 393
Cours de philosophie (*l'abbé Farges*) 394
Précis de philosophie chrétienne (*l'abbé Fichaux*) 396
Etudes sur les ouvrages philosophiques de l'enseignement classique (*Henri Joty*) 397
La République (*Platon*, trad. de *Grou*, avec introd. de *Fouillée*) . . 398
Der vrais biens et des vrais maux (*Cicéron*, trad. *Regnier-Desmarais*, avec introd. *A. Fouillée*) 399
Des suprêmes biens et des suprêmes maux (*Ciceron*, trad. *Regnier-Desmarais*, avec introd. de *Guyau*) 401 399
Entretien avec de Saci sur l'Epictète et Montaigne (*Pascal*, trad. de *Guyau*) 401
Essais de théodicée (*Leibniz*, par *Th. Desdouits*) 401
La Métaphysique en présence des sciences (*Domet de Vorges*). . . 413
Del materialismo e panteismo nelle scienze naturali (*Dott. Marcellino Venturoli*) 318
L'Habitude et l'instinct (*Alb. Lemoine*) 320
Histoire de la philosophie (*A. Fouillée* 481
Pythagore et la philosophie pythagoricienne (trad. de *A. Ed. Chaignet*) 485
De Democrito philosopho hæc apud facultatem litterarum parisiensem disputabat (*L. Liard*) 486
La Philosophie de Socrate (*A. Fouillée*) 487
Essai critique sur la philosophie de saint-Anselme de Cantorbéry (*l'abbé A. Van Weddingen*) 489
Le Cartésianisme (*Bordas-Demoulin*) 491

De veritatibus æternis apud Cartesium (*Ed. Boutroux*) 493
Histoire de la philosophie en Angleterre depuis Bacon jusqu'à Locke (*Ch. de Remusat*) 494
Lord Herbert de Cherbury, sa vie et ses œuvres, ou les origines de la philosophie (*Ch. de Rémusat*) 497
La philosophie de David Hume (*Gab. Compayré*) 498
Examen de la doctrine de Kant (*Ch. Sarhi*). 499
La Philosophie de Kant d'après les trois critiques (*Th. Desdouits*). 500
Storia della filosofia (*Dr R. Robba*). 502
Storia della filosofia in Sicilia (*V. de Giovanni*) 503
Histoire de la philosophie moderne dans ces rapports avec le développement des sciences de la nature (*Ch. Levêque*) 504
Morale. La Morale et l'athéisme contemporain (*l'abbé E. Méric*) . . 125
Morale et progrès (*Francisque Bouillier*) 411
Un jour de repos par semaine (*l'abbé Aug. Bosia*) 256
La Rire dans la vie et dans l'art (*V. Courdaveaux*). 71
Essai sur l'intempéramce (*Edm. Bertrand*). 323
Un mot sur la danse (*l'abbé J. J. Nyssens*) 70
Livre de lectures, où fragments d'études sur l'homme et la société (*N. Jacquinet*) 46
Entretiens pratiques à l'usage des femmes du monde (la princesse *C. de Vayn-Wittgenstein, née Iwanowska*). 158
Mémorial de famille (*Mlle A. Durand de la Grandière*) 355
Education et Enseignement. L'Education par la charité (*le chan. E. Tisserand*) 257
L'Enseignement supérieur et les universités catholiques (*le P. Didon*) 357
La Liberté de l'enseignement supérieur devant l'Assemblée nationale (*l'abbé Le Nordez*). 356
Facultés de médecine et universités libres (*Dr Ferrand*) 533
L'Enseignement du droit dans les facultés catholiques (*Lucien Brun*) 533
La Collation des grades et la liberté de l'enseignement supérieur (*Ch. Jacquier*). 534
La Réforme de l'enseignement supérieur en Belgique (*Ad. de Ceuleneer et Th. Dumercy*). 534
Considérations sur l'enseignement obligatoire (*Mgr de Haerne*) . . 356
Politique. Catéchisme politique à l'usage des Français 46
La Chiesa e lo Stato (*le P. Liberatore*) 322
Le Matérialisme et le soccalisme devant le sens commun (*Maxime Gaussen*) 357
Le Matérialisme politique en Angleterre (*Dupont-White*) 443
Economie sociale. Les utopies et les réalités de la question sociale (*Xavier Roux*). 532
Mémorials of Millbank and Chapters in Prison History (*Arthur Griffiths*) 420
Histoire d'un jeune détenu (*G. Joret-Desclosières*) 159
Recueil des statuts et de documents relatifs à la corporation des tapissiers, de 1258 à 1875. (*J. Deville*) 417
L'Enquête parlementaire sur les conditions du travail en France (*Léon Rostaing*) 418
Congrès catholique de Poitiers 355
Congrès de Reims (*T. Rémont*) 252
L'Annuaire de l'Union pour l'an 1875 252
Manuel des blessés et malades de la guerre (*comte de Riencourt*) . 539
Travaux publics. Le Tunnel sous la Manche (*Paul L. Barbier*). . 442
Physique et chimie. L'Unité dynamique des forces et des phénomènes de la nature (*F. Marco*). 252
Recherches sur la navigation aérienne (*Duroy de Bruignac*) . . . 539

La Synthèse chimique (*Berthelot*). 222
Sciences naturelles. Géologie et Révélation (*le R. Gérald Molloy*) 324
Les Ancêtres d'Adam (*V. Meunier*) 505
Traité de zoologie (*A. F. Nogués*). 126
Cours de géologie comparée (*Stanislas Meunier*). 48, 219
Cours de géologie des environs de Paris (*St. Meunier*) 48
Promenade géologique à travers le ciel (*St. Meunier*) 219
Un continent perdu (*J. Cooper*, trad. de *Ed. Laboulaye*) 217
Quatre années en Océanie (*Ant. Ed. Foley*). 415
Monographie du cini (*Nerée Quépat*) 442
Agriculture. Les Ouvriers de la ferme : le Berger (*E. Menault*). . 115
Les ouvriers de la ferme : Le Vacher et le Bouvier (*E. Menault*). . 115
Le Trésor du cultivateur (*Issartier père*, revu et annot. *H. Issartier*). 116
Amélioration du fumier de ferme (*le Dr Levy*). 116
Le Fumier de ferme (*Ant. Rousset*). 116
Des fumiers et autres engrais animaux (*J. Girardin*) 117
L'Œuvre agricole de M. de Behague (*J.A. Barral*, précédé d'un discours, *E. Chevreuil*) 117
Pratique des irrigations en France et en Algérie (*F. Vidalin*). . . 118
Le Phylloxera de la vigne (*Maurice Richard*) 118
Le Phylloxera, étude de la maladie de la vigne (*Et. Lapierre-Beaupré*) 118
Notice sur le Phylloxera vastatrix (*Pierre Tochon*) 68
Le Phylloxera (*Claude Ladrey*) 68
Conifères de pleine terre (*A. Dupuis*) 119
Arbrisseaux et arbustes d'ornement de pleine terre (*A. Dupuis*). . 119
Aviculture : Faisans, Perdix, Colins (*E. Leroy*) 119
Sur la culture et l'ensilage du maïs (*Aug. Gaffart*) 120
Culture et ensilage du maïs-fourrage et des autres fourrages verts (*Ed. Lecouteux*) 120
Catéchisme agricole (*Ch. Allier*) 121
Le Melon vert à rames (*M. Bossin*) 122
La Camargue et le Plan-du-Bourg (B.-du-Rhône) (*Alf. Léger*) . . 121
Rapports publiés par le Ministère de l'agriculture et du commerce. L'Agriculture à l'Exposition universelle de Vienne (*Eug. Tisserand*) 122
Rapport sur le reboisement (*F. Germain*) 123
Histoire du chêne dans l'antiquité et dans la nature (*A. Coutance*) 123
Sciences médicales. Résumé d'anatomie appliquée (*V. Paulet*). 208
Compendium de physiologie humaine (*J. Budge*, trad. de *E. Vincent*). 209
Le Cerveau et ses fonctions (*J. Luys*). 508
Traité de thérapeutique médicale (*le Dr A. Ferrand*) 50
Journal humoristique d'un médecin phthisique. Pau. Dax. Alger (*le Dr X****). 509
Précis d'hygiène privée et sociale (*A. Lacassagne*) 209
Hygiène des professions et des industries (*le Dr Alex. Layet*). . . 210
Dictionnaire annuel des progrès des sciences et des institutions médicales (*P. Garnier*). 210
De la transfusion du sang (*le Dr L. Jullien*). 211
L'Uricémie (*le Dr Gigot-Suard*) 211
De l'urine et de ses altérations pathologiques (*le Dr G. Harley*, trad. du *Dr T. L. Hahn*) 212
De l'inanitation minérale dans les maladies, 1re partie (*L. O. Dusart*). 212
Hygiène de la première enfance (*le Dr Bouchut*) 212
La Vérité sur les enfants trouvés (*le Dr Brochard*, lettre de *M. A. de la Guéronnière*) 212

Les Préjugés populaires les maladies de l'enfance (*Dr Emile Bessières*) 213
Le Tabac et l'absinthe (*le Dr Paul Joly*) 214
Le Tabac (*le Dr H. Depierris*). 214
De l'alcoolisme considéré dans ses rapports avec l'aliénation mentale (*E. Marfaing*) 214
Les aliénés dans la famille et dans la maison de santé (*Mme* Rivet). 214
La Folie du doute (*le Dr Legrard du Saule*). 215
La Femme médecin (*G. Richelot*). 215
Sciences occultes. Der Götze der humanität oder das positive der Freimaurerei (*le P. G. Pachlter*). 511
Qu'est-ce qu'un franc-maçon? (*Poisson-Grandval*) 443
Mélanges scientifiques. Cheval de chasse et de service (*le baron de Fleury*). 159
Beaux-Arts. Guide de l'art chrétien (T. VI, *le comte Grimouard de Saint-Laurent*). 127
Les Artistes français à l'étranger (*L. Dussieux*) 514
Vita di Michelangelo Buonartoti (*Aurelio Gotti*) 128
Essai sur l'iconographie de la Compagnie de Jésus (*le R. P. Alf. Hamy*) 512
Iconographie moliéresque (*Paul Lacroix*). 512
Eaux-fortes de Jules de Goncourt (*Th. Burty*). 129
La Sculpture au salon de 1875 (*H. Jouin*) 539

BELLES - LETTRES

Philologie et Linguistique. La Vie du langage (*W. D. Whitney*). 29
Introduction à l'étude de la science du langage (*Domenico Pezzi*) . 30
Ueber Entwickelungsstufen der mythenbildung (*A. Kuhn*) . . . 31
Ueber die sprache der Etrusker (*W. Corssen*). 31
Précis de la déclinaison latine (*F. Buecheler*, trad. de *L. Havet*). . 32
Théorie de la déclinaison des noms en grec et en latin (*A. Ed. Chaignet*) 32
Nouvelle grammaire française (*Aug. Brachet*). 33
Trésor étymologique (*Th. Lepetit*). 33
Andsiedelungen und Wanderungen deutscher Staemme Zumeist nach hessischen Ortsnamen (*Wilh. Arnold*). 34
Elementary Grammar ; with full syllabary and progressive reading book, of the assyrian Language (*Rev. A. H. Sayce*) 515
Mandaische Grammatik (*Th Noldeke*) 26
Liber Thesauri, de arte poetica Syrorum (*P. D. Gab. Cardalri*) . . 26
Voyage au pays de Babel (*Félix Julien*) 328
Eléments de grammaire magyare (*Ch. E. de Ujfalvy*) 385
Etimologia drevniago tserkornoslarianskago i rousskayo iansyka (*Béliaévski*) 298
Dictionnaire arabe-français (langue écrite) (*Aug. Cherbonneau*) . . 223
Vocabulaire français-esquimau (*le R. P. Petitot*) 386
Dictionnaire allemand-français et français-allemand (*Th. Fix*) . . 327
Dictionnaire anglais-français et français-anglais (*E. C. Clifton* et *A. Grimaux*. 516
Clé de la langue allemande, ou manuel des verbes irréguliers allemands, simples et composés (*E. Humbert des Vosges*) 536
Le Basque et les langues américaines (*Julien Vinson*) 388
Histoire de la ponctuation ou de la massore chez les Syriens (*l'abbé Martin*). 26
The Etruscan language (*J. Taylor*) 387
Dictionnaire de la langue dénédindjié (*le R. P. Petitot*). 386
Rhétorique. Notions théoriques sur la rhétorique et sur les principaux genres littéraires (*J. Brisbarre*). 161

Poésie. Recueil des poésies françaises des quizième et seizième siècles, morales, facétieuses, historiques (*A. de Montaiglon* et *James de Rothschild*) 51
Fables choisies de La Fontaine (*Fréd. Godefroy*) 130
Balladen vom Elsass 161
Algunas poesias de Dom Antonio de Latour 333
The Tragedy of Israel (*G. Fr. Armstrong*) 330
Poëtes catalans. — Les Novas rimadas. — La Codolada (*Manuel Mila y Fantanals*) 229
La Russie épique (*Alf. Rambaud*) 293, 325
Le Kalévala, épopée finnoise, trad. par (*Ch. E. de Ujfvaly de Mezoe Koeverd*) 385
Istoritcheskiia pesni malorousskago naroda (*Antonovitch* et *Dragomanov*) 293
Pesni sobrannyïa Kiréevskim (*Kiréevski*, publ. de *Bezsonov*). . . . 294
Kniga o Kievskikh bylinakh (*Avenarius*) 295
Igor, Kniaz Severski (*Guebbel*). 296
Bratskaïa pomostch (*Guebbel*) 296
Rodnyié otgoloski (*Polevoi*) 296
Dramatitcheskaïa trilogïa (*le comte A. Tolstoi*) 297
Rousskaïa biblioteka. 297
Théâtre. Œuvres de Molière T. III (*Eug. Despois*) 333
Recueil dramatique, (*A. de Chauvigné*) 535
Romans et Contes. Le Chariot d'Or (*Henry Cauvain*) 7
Le Capitaine Gueule-d'Acier (*Ch. Buet*) 8
La Dame Noire de Myans (*Ch. Buet*) 8
Ameline Du Bourg (*Alf. Franklin*) 8
Un drame sous Catherine II (*le prince Joseph Lubomirski*) 9
Maître Olivier, épisode du temps de la Terreur en Alsace (*Ch. Dubois*) 9
Les Mille et une Nuits parisiennes (*Arsène Houssaye*) 10
Renée Mauperin (*Edmond et Jules de Goncourt*). 11
Silex (*Henry de La Madeléne*) 12
Flamarande (*George Saud*) 13
Le Bleuet (*C. Haller*) 14
Caméla (*la princesse Olga Cantacuzène*). 15
La Loi qui tue (*Camille Delaville*) 16
Benedicte (*Mme S. Blandy*). 16
Jeanne et Germaine (*Mme la comtesse de Mirabeau*). 17
Mademoiselle de Petit-Vallon (*Mathieu Vitche*) 17
La Bande Cadet (*Paul Féval*). 17
Le Chevalier Tenèbre (*Paul Féval*) : 18
Le Mannequin (*H. Escoffier*) 18
La Piste du Crime (*Wilkie Collins*). 19
Patira (*Raoul de Navery*. 20
Les Convoitises (*Tony Réveillon*) 21
Le Docteur Ox (*Jules Verne*) 21
La Borgnesse de la Guillotière (*Louis Thiabaud*). 22
Une semaine au château de Kernoz (*Mme la marquise de Longuerne*) 22
Jeux de plume (*Jules d'Argis*). 22
Le Roi d'une île déserte (*A Challemel*). 23
Contes du printemps (*Emile Richebourg*). 23
L'Assedio di Parma nel 1242-1248 (*L. Silvà*). 517
Nouvelles et récits pour la jeunesse. Fabienne (*Mme Bourdon*). 300
La Famille de Selnac (*Brun*). 300
La Fiancée du Maronite (*Mme N. G. Kittl*). 301
Les Colombes de la Forlière (*G. d'Ethampes*). 301
L'Orphelin d'Evenos (*la comtesse De la Rochère*). 301

La Maison maudite (*C. Guénot*). 301
Robert. 302
Chassez le naturel (*le R. P. Franco*). 302
Marcel Laville (*Hervé du Pontrais*) 302
La Femme du sous-préfet (*la comtesse de Chabannes*). 302
Foi et Patrie (*Etienne Marcel*). 302
Viviane (*Mme Bourdon*). 304
Les Fiancés de Saint-Cyprien (*E. Gay*). 304
Le Rocher de Sisyphe (*M. Auvray*). 304
Pied-Léger (*G. d'Arvor*). 304
La Ferme des Rosiers (*G. de Beugny d'Hagenie*). 305
Vantandono (*Mme d'Arvor*). 305
Les Forêts vierges (*Mayne Reid*). 305
Le Désert (*Mayne Reid*). 305
Le Livre d'or (*Alf. Drion*). 305
La Conquête de l'Air (*A. Brown*). 305
Les Jeunes chasseurs de la Nouvelle-Galles (trad. de *M. S. Lepage*). 305
Le Canot de Sauvetage (trad. de *M. S. Lepage*). 306
Henry et le génie Savantin (*M. S. Lepage*). 306
Les Hommes de demain (*Mme Nelly Lieutier*). 306
Défauts et Vertus de l'enfance (*Mme Testas*). 306
Contes (*Mme Testas*). 306
Récits de Monsieur Jean-Antoine (*Mme Testas*). 306
Une jonchée fleurs (*Mme Testas*). 306
Toinette et Louison (*Mlle Eud. Dupuis*). 306
La Merlette (*Mlle Eud. Dupuis*). 306
Scènes villageoises (*Eug. Muller*). 307
Histoire naturelle pittoresque (*H. de la Blanchère*). 307
Le Trésor de l'île des flibustiers (*Hoffmann* trad. de *Alf. d'Aveline*) 307
Clémence (*Van Looy*). 307
Récits anecdotiques et moraux (*Van Looy*). 307
Madame de Maintenon (*Laurent*). 307
Sigismer (*Guénot*). 307
Le Fils aîné de l'Eglise (*Guénot*). 307
Le Sanctuaire d'Irmensul (*Guénot*). 307
Yves le Mayeur (*Guénot*). 307
Le Maître de Hongrie (*Guénot*). 308
Histoire du duc de Bourgogne (*Arth. de Seine*). 308
Marie Stuart (*Mme Beaugier*). 308
Histoire et légendes, trad. de (*Louis Redon*). 308
Les Lys et les roses (*Jean Loyseau*). 308
Le Bâton perdu (*Jean Loyseau*). 308
Les Conférences du foyer. 308
Les Scènes de la vie de famille (*Alf. Driou*). 308
Episodes du banquet de la vie (*Alf. Driou*). 308

Histoire et critique littéraire. L'Argenis de Barclai (*A. Dupont*). 131
Bet-ha-Midrasch (*Dr Ad. Jellinek*). 26
Zur Geschichte der franzoesischen Littératur (*E. Laur*). 71
Les Annales du théâtre et de la musique (*Ed. Noël et Ed. Stoullig*). 535
Etudes littéraires sur les chefs-d'œuvre des classiques français. (*G. Merlet*). 358
Etudes littéraires sur les classiques français de la rhétorique et du baccalauréat ès lettres (*G. Merlet*). 160
Morceaux choisis des grands écrivains du seizième siècle (*Aug. Brachet*). 33
Morceaux choisis des poëtes et prosateurs français du seizième siècle (*Fr. Godefroy*). 130
Chefs d'œuvre des classiques français du dix-huitième siècle (*A. de*

Courson et Valery Radot). 535
Corneille inconnu (*Jules Levallois*). 423
Les Contemporains de Molière (*V. Fournel*). 334
Le Président de Brosses, sa vie et ses ouvrages (*H. Mamet*). . . . 423
André-Marie Ampère et Jean-Jacques Ampère (*Mme H. C****). . . 135
A History of english dramatic Literature to the Death of queen Anne (*A. W. Ward*). 132
Englisch Literature (*Rev. Hoppford Brooke*). 253
A History of Eton College (*H. C. Maxwell Lyte*). 226
The Eton Portrait Gallery, consisting of short Memoirs of the more Eminent Eton Men. 226
Memoirs of celebrated Etonians (*J. Heneage Jesse*). 226
William Godwin, his Friends and Contemporairies (*C. Kegan Paul*). 228
Histoire de la poésie. L'Allemagne dans sa littérature nationale (*F. Loise*). 229
Frédéric II philosophe (*G. Rigollot*). 134
Histoire abrégée des principales littératures de l'Europe anciennes et modernes (*L. L. Buron*). 337
Histoire des littératures étrangères (*Alf. Bougeault*) . . . 291 517
Histoire de la littérature contemporaine en Russie (*C. Courrière*) . 292
Istoritcheskoïé rozyskanie o rousskikh povremennykh izdanïcakh (*A Néoustroïev*), ... 298
Nicolas Ivanovitch Novikor (*Nézelonov*) 297
Zametchanica na slovo o polkou Igoreve (*le Prince Paul Viazamski*. 295
Etudes slaves (*L. Léger*). 290
Epistolaires. Madame de Maintenon. Choix d'entretiens et lettres. 158
Lettre inedite di Silvio Pellico a suo fratello Luigi (*C. Durando*). . 139
Correspondance de Lamartine (*Mme Valentine de Lamartine*). . . 52
Polygraphes. Œuvres complètes de J. de La Bruyère (publées par *A. Chassang*). 520
Œuvres de MM. Alfred, Gustave et Jules de Wailly, publ. par (*G. de Wailly*) 140
Mélanges littéraires. Histoire de l'origine des inventions, des découvertes et des institutions humaines (*D. Ramée*). 422
Mélanges de droit, d'histoire et d'économie politique. (*J. J. Thonissen*) 155
Choix d'opuscules philosophiques, historiques et littéraires (*Sylv. van de Weyer*). 444
Philosophie mondaine (*X. Aubryet*) 358
Les Femmes du monde (*Bachaumont*). 254
Les Souliers de Sterne (*Ch. Monselet*) 162
Dalles et Planches (E. K.) 161
Récits américains (*Xavier Marmier*) 71
Etudes contemporaines. Les Domestiques (*Edm. Robert*) 358

HISTOIRE

Géographie. Nouvelle géographie universelle (*Élysée Reclus*) . . . 522
Atlas de poche des départements et colonies de la France . . . 142
Précis de géographie (*Levasseur*) 69
Les Villes mortes du golfe de Lyon (*Ch. Lenthéric*). 338
L'année géographique (*Vivien de Saint-Martin*). 537
Ethnographie. L'Origine touranienne des Américains Tupis (*le vicomte de Porto-Seguro*). 387
Voyages. Terre-Sainte et Liban 360
Le Glaneur sur le chemin de Jérusalem (*l'abbé Lacoste*) 361
Un Hiver à Rome (*le marquis de Ségur*) 69
Streifzüge im Kaukasus, in Persien, und in der Asiatischen Turkei (*le baron Max von Thielmann*) 230

Journal de mon troisième voyage d'exploration dans l'empire chinois (*l'abbé A. David*). 339
Au cœur de l'Afri ue (le Dr *George Schweinfurth* trad. de Mme *H. Loreau*) 55
Voyage d'un jeune garçon autour du monde (*Samuel Smith*, trad. par Mmr *Deshortes de Beavlieu*). 537
Histoire biblique ecclésiastique. The Chaldean account of Genesis (*G. Smith*) 231
The History of Joseph (Rev. *Thornley Smith*) 233
Zur geschichte der Judischen tradition (*I. H. Veis*) 26
Sept siècles de l'Histoire judaïque (*F. de Saulry*). 234
Vita, viaggi e predicazione dell' Apostolo S. Pietro (*archiprêtre B. Ambrosi*) 113
Saint Pierre et saint Paul dans l'Eglise nestorienne (*l'abbé Martin*). 27
Actes du Brigandage d'Ephèse (*l'abbé Martin*). 27
Le Pape de Rome et les Papes de l'Eglise orthodoxe d'Orient (*le R. P. C. Tondini*). 340
Galileo Galilei u. die romische Curie (*K. von Gebber*). 524
Urbano VIII e Galileo Galilei (sac. *Sante Piaralisi*) 524
Hagiographie, ordres religieux. Hagiographie du diocèse d'Amiens. T. IV-V (*l'abbé J. Corblet*) 58
Le vénérable Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon (*l'abbé G. Chevallier*) 344
Histoire de saint François de Paule et de l'ordre des Minimes (*Mgr. Dabert*) 345
Sainte Jeanne-Françoise de Fremyot de Chantal. T. III 428
Vie du vénérable Louis-Marie Grignon de Montfort (*l'abbé Pauvert*). 429
Louis de Blois, un bénédictin au seizième siècle (*G. de Blois*). . . 346
Vie de la Mère Marguerite Hallahan, avec préf. de (*Mgr Ullathorne*). 146
Vie de Mme de Saint-Léonard, en religion Mère du Saint-Cœur de Marie (*l'abbé P. H. Mabire*). 59
Hérésies. Histoire des Juifs de Bordeaux (*Th. Malvezin*). 147
Histoire ancienne. Histoire de la Grèce sous la domination romaine (*L. Petit de Julleville*). 235
Histoire contemporaine. Deux chanceliers : Le prince Gortchakof et le prince de Bismarck (*Jul. Klaczko*) 437
Histoire de la persécution religieuse dans le Jura bernois : 1873, 1874, 1875 438
Questions coutemporaines. Nos maux et nos remèdes (*l'abbé S. de Cazalès*). 251
La France, ce qu'elle pourrait être (*D. A. Colas*) 360
Le Couronnement de Saint-Michel et la Résurrection de la France (*H. Mezerette*) 357
Le Vrais amis du peuple (*A. S. de Graffigny*) 159
L'Héroïsme en soutane (*le général Ambert*) 441
Lettres d'un catholique (*Léon Gautier*) 532
Voltaire ennemi de Dieu, de la France et du peuple. 257
La République de 1793 et les radicaux d'aujourd'hui 538
Pro nihilo. Les antécédents du procès d'Arnim 239
Le Programme radical (*Th. Ymbert*). 538
Seconde lettre à M. Minghetti sur la nouvelle loi militaire italienne et ses conséquences pour le clergé (*l'évêque d'Orléans*) 532
Histoire de France. Histoire politique et religieuse de la France (*l'abbé P. Mury*) 429
La Gaule et les Gaulois 359
Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque (*Siméon Luce*) . 527
Les apparitions libératrices : Panégyrique de Jeanne d'Arc (*l'abbé d'Hulst*). 538
Michel de l'Hospital avant son élévation au poste de chancelier de France (*E. Dupré-Lasale*) 431

Mémoires-journaux de Pierre de l'Estoile. T. II 432
Louis XIII et Richelieu (*M. Topin*) 433
Le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu (*l'abbé M. Houssaye*) 347
Œuvres du cardinal de Retz. T. III (*A. Feillet* et *J. Gourdault*). . 349
La Proscription du projet de dîme royale et la mort de Vauban (*A. M. de Boislisle*). 163
Les Origines de la France contemporaine, t. I. L'Ancien régime (*H. Taine*) 62
La Révolution de Thermidor (*Ch. d'Héricault*). 529
Histoire d'un club jacobin en province (*Ch. Constant*) 359
Le Ministère de M. de Martignac (*E. Daudet*) 60
Mémoires secrets et témoignages authentiques (chute de Charles X, royauté de Juillet, 25 février 1848) (*A. J. de Marnay*) 238
Madame en Vendée (*H. de Grammey*). 70
Souvenirs de l'année 1848 (*Max. du Camp*) 254
Précis de la guerre franco-allemande (*le colonel Fabre*) 164
Journal de la guerre de 1870-1871 à Dijon et dans le département de la Côte-d'Or (*Cl. Janin*) 255
La Bourgogne pendant la guerre et l'occupation allemande (1870-1871) (*le Dr L. Marchand*). 255
Un château en Seine-et-Marne, — 1876 — (*le marquis de Mun*) . . 256
Le Massacre des otages en 1871 (*Urb. Guérin*). 257
Histoire politique et civile. Histoire du sentiment national en France (*G. Guibal*) 237
Les Libertés populaires au moyen âge (*Edm. Demolins*). 257
Histoire des provinces. Cartulaire de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras (publ. par le *chanoine Van Drival*) 435
Histoire étrangère. The constitutional History of England (*W. Stubbs*) 243
The Impeachment of Mary Stuart, sometimes Queen of Scots, and other Papers, Historical and Biographical (*John Skelton*). . . . 244
Patria Belgica (*Eug. Van Bemmel*). 65
Petit manuel d'histoire nationale (*Mgr A. J. Namèche*). 444
Don Carlos VII et l'Espagne carliste (*le comte de Valras*, avec lettre de *M. Poujoulat*). 240
Storia degli Italiani t. V et VI. (*C. Cantù*) 245
Storia d'Italia con cenni sopra i principali avvenimenti degli altri stati europei (*Prof. G. Ant. Terreno*) 141
Arnoldo da Brescia e la rivoluzione romana del XII secolo (*G. de Castro*). 145
Le Brigandage en Italie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (*A. Dubarry*). 242
Etude sur l'une des origines de la monarchie prussienne (*Ernest Lavisse*). 148
Archives diplomatique. Politique allemande en Orient 165
La Colonisation de la Russie et du Nord scandinave (*M. Worsae*, trad. de *A. Beauvois*) 389
Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de Mme Geoffrin (*Ch. de Mouy*). 530
La Turquie, ses créanciers et la diplomatie (*Benott Brunswick*) . . 353
Histoire de l'action commune de la France et de l'Amérique pour l'indépendance des Etats-Unis (*George Bancroft*, trad. du *comte de Circourt*). 349
Les Etats-Unis contemporains (*Claudio Janet* avec lettre de *F. Le Play*). 64
Le Monde américain (*L. Simonin*). 426
Petite histoire du Canada illustrée (*le vicomte de Lastic Saint-Jal*) . 165
Histoire de la Floride française (*Paul Gaffarel*). 439
Le Monténégro contemporain (*G. Frilley* et *Jovan Wlahovitz*). . . 70
Mélanges historiques. Rome et Vendée (*J. Crétineau-Joly*) . . 70
Histoire nobiliaire. Trésor généalogique de Dom Villevieille (publ.

Antiquités. Die Aechtrit der Moabitischen Alterthumer grepruft (*le prof. E. Kautzch* et *le prof. A. Socin*) 247
Sur la stèle de Mésa (*A. Deschamps*). 163
The Resurrection of Assyria (*W. R. Cooper*) 27
The Record of the Past 27
Inscriptions de la France du cinquième siècle au dix-huitième (*F. de Guillhermy*) 246
Archéologie. Statistique monumentale du département du Cher . 354
Numismatique. Histoire de la monnaie romaine (*Th. Mommsen*, trad. du *duc de Blacas*, et publié par *J. de Witte*). 150
Histoire numismatique du règne de François Ier, roi de France (*F. de Saulcy*) 348
Biographie. Notice biographique sur l'abbé Jubineau (*l'abbé Clauet*) 72
Un vaincu. Souvenirs du général Robert Lee (*Mme Boissonnas*) . . 254
Le comte Gaston de Raousset-Boulbon (*H. de la Madeléne*). . . . 255
Bibliographie. Lettres d'un bibliographe, 4e série (*J. P. Madden*). 249
Bibliographie cornélienne (*E. Picot*) 156
Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de Tours (*A. Dorange*). 248

TABLE DES AUTEURS

Allara-Nigra (Mme). 6
Allier (Ch.). 121
Ambert (le général) 441
Ambrosi (archip. B.) 113
Ancessi (l'abbé V.). . 27, 143, 402
Antonovitch. 293
Argis (J. d'). 22
Armstrong (G. Fr.). 330
Arnold (J.) 28
Arnold (Rev. Th.) 24
Arnold (W.). 34
Arvor (Mme G. d'). . . . 304, 305
Aubryet (X.). 358
Auvray (M.). 304
Aveline (Alf. d') 307
Avenarius. 295
B*** (G. L.) 251
Bachaumont 254
Bancroft (George) 349
Barbier (P. L.). 442
Barral (J. A.). 117
Battov (l'abbé F.). 443
Beaugier (Mme) 308
Beauvois (E.). 389
Beliaevski. 298
Berseaux (l'abbé). 404
Berthelot. 222
Bertrand (Edm.). 323
Bessières (le Dr Emile) 213
Beugny d'Hagerue (G. de). . . 305
Bezsonov 294
Bion (l'abbé B.) 203
Blacas (le duc de) 150
Blanchet (l'abbé). 206
Blandy (Mme S.). 16
Bleck (Fr.) 103
Bleck (J. Fr.) 103
Blois (G. de). 346
Boislisle (A. M. de) 163
Boissonnas (Mme). 254
Bordas-Demoulin. 491
Bosia (l'abbé Aug.). 256
Bossin (M.) 121
Bouchut (le Dr). 212
Bougeault (Alf.). 291, 517
Bouillier (Fr.). 411
Bourdon (Mme) 300, 304
Boutroux (E.). 493
Brachet (Aug.). 33
Braun (Gottfried). 67
Brisbarre (J.) 161, 393
Brochard (le Dr) 213
Brown (A). 305
Bruand (L.) 317
Brugsch-Bey (H.). 100
Brun (L.). 533
Brun. 300, 410
Brunswick (B.). 353

Budge (J.) 209
Budinger (Max) 100
Buecheler (F.) 32
Buet (Ch.) 8
Buron (L. L.) 337
Burty (Ph.) 129
C··· (Mme H.) 135
Camauer (J.) 251
Camp (Max. du) 254
Cantacuzène (la princesse Olga) 15
Cantu (C.) 240
Cardahi (P. D. Gab.) 26
Carrara (le prof. F.) 409
Castro (G. de) 145
Cauvain (H.) 7
Cazalès (l'abbé E. de) 251
Chassang (A.) 520
Ceulenaer (A. de) 534
Chabannes (la comtesse de) . . 302
Chaignet (A. Ed.) 32, 485
Challamel (A.) 23
Cherbonneau (Aug.) 223
Chevallier (l'abbé G.) 344
Chereuil (E.) 117
Chauvigné (A. de) 535
Cicéron 399
Circourt (le comte A. de) . . . 349
Clauzel (H.) 216
Clauet (l'abbé) 72
Clifton (E. C.) 516
Colas (D. A) 360
Collins (Wilkie) 19
Compayré (Gab.) 498
Constant (Ch.) 359
Cooper (J.) 217
Cooper (W. H.) 27, 308
Corblet (l'abbé J.) 58
Corssen (W.) 31
Courdaveaux (V.) 71
Couren (l'abbé) 198
Courrière (C.) 292
Courson (A. de) 538
Coutance (A.) 123
Crétineau-Joly (J.) 70
Dabert (Mgr) 345
Daudet (E.) 60
David (l'abbé A.) 339
Delaville (Camille) 16
Demolins (Edm.) 257
Denis (le R. P. A.) 207
Depierris (le Dr H. A.) 214
Deschamps (A.) 163
Desdouits (Th.) 401, 500
Desgeorge (l'abbé) 202
Deshorties de Beaulieu (Mme) . . 537
Despois (Eug.) 333
Deville (J.) 417
Didon (le P.) 357
Domet de Vorges 413
Dorange (A.) 248
Doriland le Chartreux 442
Dragomanov 293
Driou (Alf.) 305, 308
Dubarry (A.) 242
Dubois (Ch.) 9
Dumercy (Ch.) 534
Dupanloup (Mgr.) 532
Dupont (A.) 131
Dupont-White 443
Dupré-Lasale (E.) 431
Dupuis (A.) 119
Dupuis (Mlle Eud.) 306
Durand de la Grandière (Mlle A.) 355
Durando (C.) 139
Duroy de Bruignac 539
Dusart (L. O.) 212
Dussieux (L.) 514
Ellicott (Ch. J.) 111, 112
Escoffier (H.) 18
Ethampes (G. d') 301
Eudes (le P.) 202
Fabre (le colonel) 164
Farges (l'abbé) 394
Feillet (A.) 349
Ferrand (le Dr A.) 50, 533
Ferreri (l'abbé S.) 200
Féval (Paul) 17, 18
Fichaux (l'abbé) 396
Fix (Th.) 327
Fleury (le baron de) 159
Foley (Ant. Ed.) 415
Fouillée (A.) . . 398, 399, 481, 487
Fournel (V.) 334
Franco (le R. P.) 302
Franklin (Alf.) 8
Fressencourt (le R. P. F.) . . 200
Feilley (G.) 353
Gaffarel (Paul) 439
Garnier (P.) 210
Gaume (Mgr) 159
Gaume (l'abbé A.) 104
Gaussen (Max.) 357
Gautier (Léon) 532
Gautrelet (le R. P.) 203
Gay (E.) 304
Gebler (R. von) 524
Germain (F.) 123
Gigot-Suard (le Dr) 211
Giovanni (V. di) . . . 124, 503
Giovannini (A.) 99
Girardin (J.) 117
Godefroy (Fr.) 130
Goffart (Aug.) 120
Goncourt (Edm. de) 11
Goncourt (J. de) 11
Gotti (Aurelio) 128
Gourdault (J.) 349
Graffigny (A. S. de) 159

Tisserand (Eug.). 122
Tochon (Pierre) 68
Tolstoï (le comte A.). 297
Tondini (le R. P. C.). 340
Topin (M.). 433
Uffalvy (Ch. E. de). 385
Ullathorne (Mgr). 146
Valery-Radot. 535
Valrias (le comte de). 351
Van Bemeel (Eug.). 65
Van Drival (le chanoine). . . 435
Van Looy 307
Van Weddingen (l'abbé A.) 309, 489
Venturoli (Dott. M.). 318
Verhaege (C.) 205
Verne (J.) 21
Veuillot (L.) 312
Viazemski (le Prince Paul) . . 295
Vidalin (F.). 118
Villoresi (S.). 99
Vincent (É.). 209
Vinson (Jul.). 388
Vivien de Saint-Martin (A.) . . 537
Wailly (G. de). 140
Ward (A. W.) 132
Weiss (J. H.) 26
Weyer (Sylv. Van de). 444
Whitney (W. D.). 29
Witche (M.). 17
Witte (J. de) 150
Wlahovitz (Jovan) 353
Worsae 389
Ymbert (T.) 538
Zockler (Dr O.). 403

TABLE DES VARIÉTÉS

La Bibliographie russe à propos des récentes publications de M. Mejov, par le P. R. J. Martinov, 73.

Bibliographie raisonnée de l'Académie française, par M. R. Kerviler, 166, 258, 458.

La Conspiration des poudres, 284.

La Bibliothèque nationale en 1875, par M. L. Delisle, 445.

TABLE DE LA CHRONIQUE

Alberani (Mgr Elie Ant.), 545. — Andral (Gabriel), 268. — Anglemont (E. H. S. d'), 543. — Arbois de Jubainville (Ch. J. d'), 174. — Azvedo (A. J.), 80. — Bailhache (L.), 269. — Balard (A. J.), 367. — Baudry, 270. — Beaulieu (l'abbé L. H.), 269. — Béhier (L. J.), 545. — Bringuier (Octavien), 544. — Brongniart (A. Th.), 265. — Brownson (O. A.), 540. — Buck (P. Victor de), 541. — Caffe (P. L. B.), 367. — Cailleux (A.-A. de), 544. — Capelletti (G.), 545. — Capponi (Gino A. J. G. marquis), 463, 546. — Carné (L. Marcein, comte de), 267. — Cazalès (l'abbé Edm. de), 266. — Chesnel (abbé F.), 544. — Colet (Mme Louise), 368. — Corbière (J. A. R. E.), 175. — Cornudet (L.), 366. — Cost-Jordens (W. H.), 464. — Coussemaker (Ch. Ed. H. de), 267. — Cremer (C.), 463. Dalgrairns (J. D.), 464. — Delcusy (Mgr L.), 545. — Denis (Alph.), 270. — Drake (G. S.), 463. — Dussard (H. J. L.), 269. — Ebel (H.), 174. — Einchorn (Ign.), 81. Esquiros (H. A.), 542. — Eyma (L. X.), 366. — Filon (Ch. A. D.), 79. — Firmin-Didot (Amb.), 363. — Flavigny (Mme M. C. S. de), 369. — Forster (John), 465. — Freiligrath (Ferd.), 541. — Galitzin (le prince Augustin), 5, 75. — Gaussail (le Dr A. J. J. M.), 174. — Gilardin (J. Alph.), 81. — Gilliodts (le R. P. Aug.), 269. — Ginouilhac (Mgr J. M. A.), 77. — Gorski (Alex.), 172. — Goszczynski (S.), 367. — Grange (le marquis de La), 360. — Guéronnière (L. Et. A. Du Breuil Hélion, vicomte de la), 79. — Guignault (J. D.), 362. — Guillard (J. Cl. A.), 269. — Haussmann (N. V.), 175. — Henckel (R.), 465. — Hirschfel (L. M.), 543. — Hubert (L. J.), 463. — Hurmuz (Mgr Georges), 543. — Imberdis (André), 174. — Jacquemet (l'abbé Jules), 462. — Jubinal (M. L. A.), 78. — Kestens (le Père Fr.,)

464. — Kopp (Em.), 81. — Korff (le comte Modeste), 173. — Larcher (le R. P. N), 269. — Lassen (Christian), 542. — Laurentie (P.), 262. Lejosne (L. A.), 544. — Lyonnet (Mgr J. J. Fr. M. F.), 77. — Marc-Dufraisse, 173. — Marguerye (Mgr Fr. G. de), 174. — Mohl (J. de), 80. — Mohl (R. de), 80. — Monnier (Fr.), 80. — Mortreuil (J. A. B.), 543. — Moriac (Ed.), 465. — Patin (H. J. G.), 264. — Pehan (E. J. F.), 369. — Pillon (A. L. J. B. A.), 365. — Pistoye (Alph. de), 465, 546. — Pogodine (M.), 171. — Ponroy (P. G. A.), 366. — Samazeuilh (J. Fr.), 80. — Sédillot (L. P. E. A.), 78. — Séguier (A. P. baron), 361. — Seigneur (G), 81. — Soulié (Eudore), 543. — Stoïev (Paul), 173. — Thenaisie (Ch. L.), 370. — Thomas (l'abbé A.), 544. — Thomé de Gamond (A.), 268. — Toderini (Théod.), 545. — Vernoy de Saint-Georges (J. H.), 175. — Vogt (W. J. de), 464. — Zannini (Adr. Renier), 545.

Institut, 82, 176, 270, 370, 466, 546, 551.

Faculté des lettres de Paris, 270, 370, 548.

Collége de France, 177, 371, 548.

Musée du Louvre, 177.

Ecole des chartes séances des thèses, 178.

Muséum d'histoire naturelle, 370.

Ecole des langues orientales, 270.

Bibliothèque nationale, 276.

Commission de la topographie des Gaules, 179.

Réunion des délégués des sociétés savantes, 370.

Concours, 84, 177, 271, 272, 371, 548.

Congrès, 177, 548.

Sociétés de géographie, 549.

Société bibliographique, 550.

Société savantes, 273, 466, 550. — La Société des anciens textes, 180. — L'Académie de Saint-Thomas d'Aquin, 86. — La Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, 275. — La société historique et archéologique du Maine, 274. — La société scientifique de Bruxelles, 86. — Académie de législation de Toulouse, 90.

Lectures faites aux Académies, 85 178, 273, 371, 471, 550.

Mélanges philologiques et littéraires : la Légende de Sapho et de Phaon, 472. — La chanson de la Croisade, 186. — Le roman de Paris et de la Belle-Vienne, 474. — Les divers jeux rustiques de Joachim du Bellay, 373. — Une correspondance littéraire au seizième siècle, 273. — Les spectateurs sur le théâtre, 184. — La querelle des Bouffons, 376. — Un quatrain restitué à Corneille, 280. — Jean Gersen, auteur de l'Imitation, 280. — Lettres de Silvio Pellico, 280. — La Bibliothèque de la jeunesse et Jean de Gersen, 88. — Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur, 92. — La collection des grands écrivains, 186. — Livre d'énigmes strasbourgeoises, 184.

Mélanges historiques : Diodore de Sicile et le passage de la mer Rouge, 187, 280. — Une tragédie de Jeanne d'Arc en Italie, 88. — Opuscules sur Jeanne d'Arc, 281. — La fausse Jeanne d'Arc et le *Figaro*, 473. — Louis XV et Madame de Pompadour, 87. — L'abbaye de Lehnin, 187. — Les Lépreux au moyen âge, 189. — Cartulaires du Maine, 275. — Publication des documents inédits, relatifs aux états généraux, 278. — Le Domesday-Book, 374. Le droit de marque au moyen âge, 375. — Palestine inconnue, 376 — Etudes économiques sur l'Alsace, 377. — La Correspondance de Frédéric II, 378. — La Chronique de Hans Fründ, 379. — Un pamphlet sur Galilée, 552. — Correspondance du connétable de Lesdiguières, 553. — L'Almanach de Gotha pour 1876, 180.

Mélanges archéologiques et artistiques : La Madone de l'église Notre-Dame à Bruges, 474. — La Mosaïque de Die, 187. — Le livre des morts, 372. — Fouilles sépulcrales de la Marne, 377. — Sceaux inédits de l'Aunis et de la Saintonge, 89. — Guide de l'acheteur des monnaies anciennes, 89. — Un sou d'or inédit du roi Childebert, 89. — Catalogue de la numismatique gauloise, 278. — La Station celtique de Crochemelier, 89. — L'Ephemeris epigraphica, 183. — Les collections Dyce, 279. — Les arts graphiques à l'exposition de Vienne.